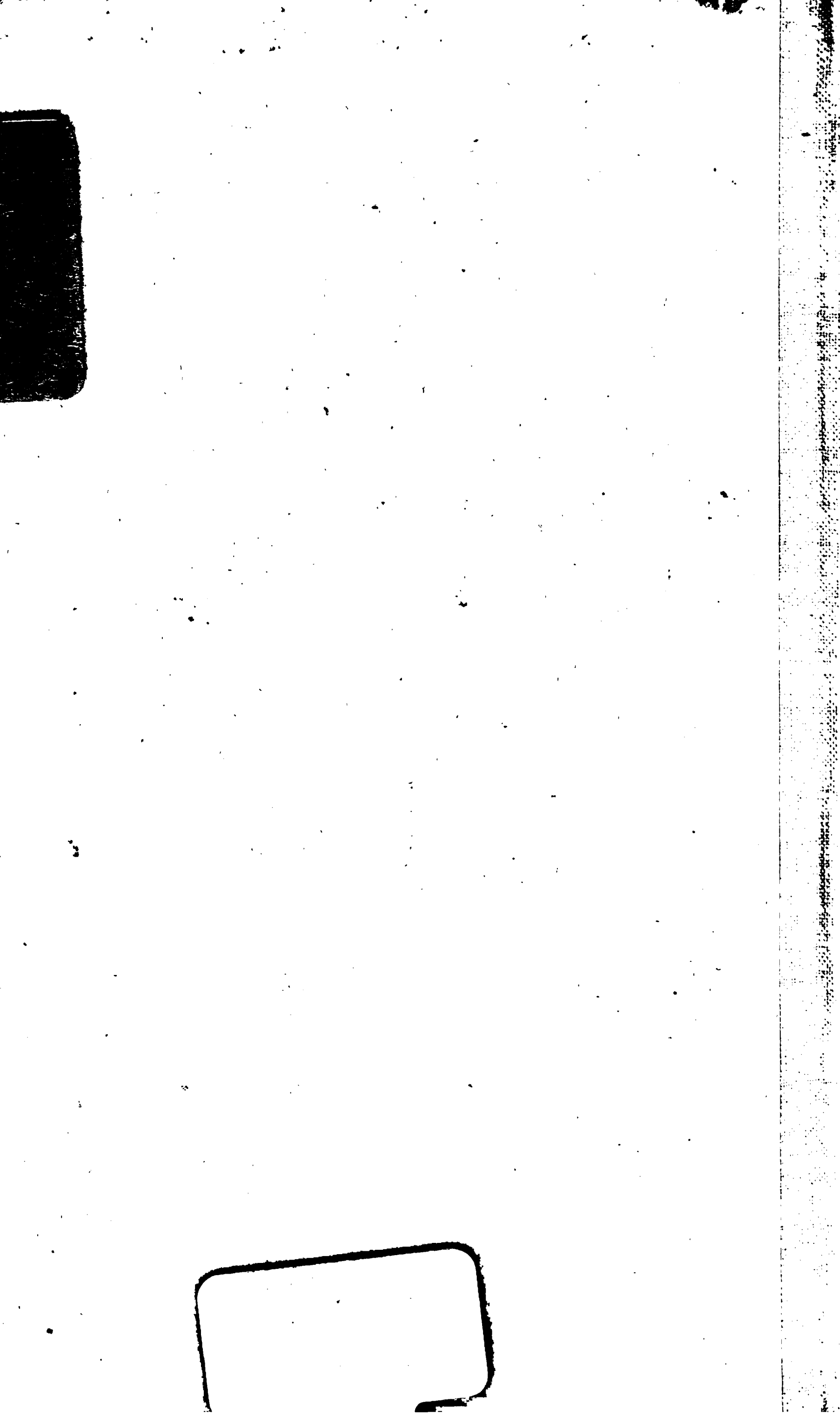


NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

GU = KY

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU

HISTOIRE ABRÉGÉE de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; dans laquelle on expose avec impartialité ce que les Écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres;

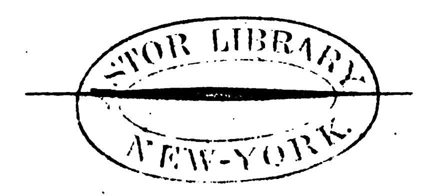
AVEC des Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Par L. M. CHAUDON et F. A. DELANDINE.

Huitième Édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ, cogniti.
TACIT. Hist. lib. I. § 1.

TOME SIXIÈME.



A LYON,
Chez BRUYSET AINÉ et Comp.

An XII — 1804.

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

G

I. GUI, fils, non de *Lambert*, mais d'un autre *Gui*, duc de Spolette, se fit déclarer roi d'Italie en 889, et couronner empereur d'Allemagne en 891, après la mort de *Charles III, dit le Gros*. *Bérenger*, duc de Frioul, prenoit alors le même titre. Les deux compétiteurs s'accordèrent. Ils convinrent que *Gui* auroit la France, et *Bérenger* l'Italie : mais *Gui* ayant différé trop long-temps de se rendre en France, y trouva les affaires changées. Il ne tarda pas à se brouiller avec *Bérenger*, auquel il enleva Pavie, après avoir remporté en 490, deux victoires sanglantes. Cependant son règne ne fut pas heureux. *Arnould*, fils de *Carloman*, auquel on avoit décerné la couronne impériale, le chassa de la Lombardie en 893, et l'obligea de se retirer à Spolette. *Gui* travailloit à rassembler une armée, lorsqu'une hémorrhagie l'enleva à ses projets, en 894. Il montra quelques talens, mais encore plus d'ambition.

II. GUI DE CRÊME, cardinal, fut élu antipape l'an 1164, par la faction d'*Octavien*, auquel il succéda sous le nom de *Pascal III*. Appuyé de l'autorité de l'empereur *Fréderic I*, il continua le schisme contre le pape légitime *Alexandre III*; mais, après beaucoup de traverses, il mourut misérablement l'an 1168. Le schisme ne finit pas à sa mort.

III. GUI DE SIENNE, étoit un fameux peintre du 13e siècle, dont on a un excellent tableau de la Ste. *Vierge tenant l'enfant Jésus entre ses mains*. Ce tableau est de l'an 1221.

IV. GUI DE PERPIGNAN, fut ainsi nommé, parce qu'il étoit de cette ville. Il fut général des Carmes en 1318, évêque de Majorque en 1321, puis d'Elne vers 1330, et mourut à Avignon en 1342. Ses principaux ouvrages sont : I. *De Concordiâ Evangelistarum*, 1631, in-fol. II. *Correctorium Decreti*. III. Une *Somme des Hérésies, avec leur réfutation*, Paris, 1528. IV. Des *Statuts Synodaux*, publiés par *Baluze* à la fin du *Marca Hispanica*, etc. Ses mœurs le firent autant respecter que ses écrits.

GUI, Templier, *Voy*. MOLAY.

GUI d'Arezzo, *Voy.* I. ARETIN.

GUI DE LUZIGNAN, *Voyez* LUZIGNAN.

GUI DE FOULQUES, *Voyez* CLÉMENT IV.

GUI, *Voy.* MEAD, à la fin.

GUI, fils du comte de *Leicester*, *Voyez* LEICESTER, vers la fin.

GUI-PAPE, né au château de la Pape près de Lyon, épousa la fille d'*Etienne Guillon*, jurisconsulte célèbre, né aussi près de Lyon, à Saint-Symphorien-d'Ozon, et qui devint président du parlement de Dauphiné. Dès son établissement, *Gui-Pape* son gendre, y fut reçu conseiller, et employé ensuite par *Louis XI* dans plusieurs négociations importantes auprès du pape *Nicolas V* et du roi son père. *Gui-Pape* sauva à Crest de la fureur du peuple, un Juif accusé de sortilége. Il soutint à Gap les droits du Dauphin, malgré les menaces des envoyés du roi *Réné*, et il reçut en récompense, de *Louis XI*, l'ordre de se démettre de sa charge. *Gui-Pape* se retira à la campagne, où il mourut en 1487, à l'âge de 83 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. Le plus connu est intitulé : *Decisiones Gratianopolitanæ*. La meilleure édition de ce livre, estimé pour la justesse, la clarté et la méthode, est de Genève, en 1643, in-folio, avec les notes de plusieurs jurisconsultes. *Chorier* en a donné un abrégé en françois, sous le titre de *Jurisprudence de Gui-Pape*, Lyon, 1692, in-4.° On a d'autres livres de Droit de cet écrivain; mais ils sont inférieurs à celui-ci.

I. GUIARD, fanatique qui répandit ses rêveries sous *Philippe le Bel*. Il se disoit l'*Ange de Philadelphie*, dont il est parlé dans l'Apocalypse. Il fut pris, et répondit en extravagant. On le condamna au feu; il devint plus sage, abjura son fanatisme, et fut enfermé vers l'an 1310, dans une étroite prison, où l'on croit qu'il mourut.

II. GUIARD, (Antoine) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saulieu, diocèse d'Autun, en 1692, mort en 1760, à 68 ans, étoit aussi pieux qu'éclairé. On a de lui : I. *Entretiens d'une Dame avec son Directeur, sur les Modes du siècle*, in-12. II. *Réflexions politiques sur la régie des Bénéfices*. III. *Dissertations sur l'Honoraire des Messes*, 1757, in-12, qui a paru sévère à ceux qui reçoivent cet honoraire.

GUIARD, *Voy.* GUYARD.

I. GUIBERT, antipape, natif de Parme, chancelier de l'empereur *Henri IV*, parvint au trône archiépiscopal de Ravenne, ensuite au saint siége de Rome en 1080, quoiqu'il eût été excommunié pour avoir dépouillé son église. Il prit le nom de *Clément III*, et se rendit maître de Rome par les armes. Après une fortune diverse et une vie scandaleuse, il mourut misérablement en 1100. Cette mort n'éteignit pas le schisme; on élut pape sur pape. Les os de l'antipape *Guibert* furent déterrés dès que la paix eût été rendue à l'Eglise, et furent jetés dans la rivière.

II. GUIBERT, abbé de Nogent-sous-Coucy, né d'une famille distinguée à Clermont en

Beauvoisis, avoit embrassé la vie monastique à Saint-Germer, et mourut dans son abbaye en 1124. Sa vie avoit été entièrement consacrée à la piété et au travail. Dom *Luc d'Achery* a publié ses ouvrages en 1651, in-fol. Les principaux sont : I. Une *Histoire des premières Croisades*, connue sous le titre de *Gesta Dei per Francos*. On y trouve des faits curieux et vrais, mêlés avec d'autres minutieux ou fabuleux. II. Un *Traité des Reliques des Saints*, dans lequel il rejette une dent de J. C., conservée à Saint-Médard de Soissons, et qu'il a regardée comme une fausse relique. Il prétend que tous les restes qu'on peut avoir du Sauveur, sont contraires à la foi de la résurrection, qui nous apprend qu'il a pris son corps tout entier. III. Plusieurs autres *Traités* utiles et curieux, dont on peut voir une notice exacte dans le tome 10e de l'*Histoire Littéraire de France*. On voit, dans une lettre de *Guibert* à l'abbé *Sigefroi*, ce passage remarquable sur la présence réelle : « Si l'Eucharistie n'est qu'une ombre et qu'une figure, nous sommes tombés des ombres de l'ancienne loi en des ombres encore plus vides. » On trouve, dit le Père *Longueval*, plus d'esprit que de style dans les ouvrages de *Guibert*, et plus de piété que de discernement et de vraie critique. Du reste, c'est un auteur habile et sensé, mais quelquefois trop prévenu.

III. GUIBERT, (Apolline, comte de) fils d'un gouverneur des Invalides, naquit à Montauban le 12 novembre 1743, et servit avec distinction dans la guerre de 1756, et en Corse au combat de Ponte-Nuovo, qui assura la conquête de cette isle à la France. Devenu colonel du régiment de Neustrie, et inspecteur général d'infanterie, il chercha à réunir les lauriers des Muses à ceux de Mars. Avec beaucoup d'esprit, une imagination vive, il a souvent des idées plus brillantes que solides, et quelques défauts de goût. Il désira devenir député du Bourbonnois aux Etats généraux ; mais ayant éprouvé une vive opposition à son souhait, il en ressentit un chagrin profond, dont il mourut un an après, le 16 mai 1790. Ses ouvrages sont : I. *Le Connétable de Bourbon*, tragédie jouée à Versailles, et qui auroit été mieux intitulée, *la Mort de Bayard*, puisque la pièce finit par les obsèques de ce chevalier François, tandis que le connétable va porter en Espagne les remords de sa rebellion. La pièce est mal conduite, hors des règles de l'art ; mais de la magnificence dans une réception de chevalerie, un appareil militaire imposant, de la chaleur dans le style, quoique trop souvent décousu, et plusieurs tirades de beaux vers, lui donnèrent de la réputation dans la plupart des sociétés où elle fut lue. L'auteur fit des changemens à sa pièce, mais ceux-ci ne réussirent pas ; et on ne se rappelle que le mot d'une femme qui répondit à ceux qui lui demandoient ce qu'elle en pensoit : *Je la trouve d'un changement affreux*. II. *Eloge de Catinat*. Après un long travail, *Guibert* concourut par cet écrit au prix d'éloquence de l'académie Françoise, et ne le remporta pas. On le trouva plus historique qu'oratoire, plus scrupuleusement attaché à l'ordre des faits qu'à l'art d'en offrir de brillans tableaux. On y découvre cependant

quelques pensées fortes, des élans de sensibilité, et en général beaucoup d'esprit. III. *Éloge de Fréderic*, roi de Prusse. On fut surpris de voir que l'auteur, disciple de la philosophie, y faisoit un pompeux éloge de la guerre, en la regardant comme la source de la gloire. IV. *Eloge de l'Hôpital*, chancelier de France. Cet ouvrage fut imprimé sans permission ; il parut sans nom d'auteur, et portoit ces mots pour devise : *Ce n'est point aux esclaves à louer les grands Hommes.* De la hardiesse dans les idées, une attaque indirecte contre le ministère, une marche rapide, un morceau éloquent où il reproche à la France de souffrir un commissaire Anglois à Dunkerque, plusieurs traits énergiques et heureux, firent le succès de cet écrit. V. *Essai général de Tactique*, 1772, 2 vol. in-4.° C'est le meilleur ouvrage de *Guibert*. Il a été loué par les militaires, juges naturels des objets qui y sont traités ; cependant ils y ont reconnu le danger de plusieurs projets proposés. Les gens de lettres y applaudirent le Discours préliminaire, plein d'enthousiasme national et de vues profondes. *Voltaire*, après l'avoir lu, adressa à l'auteur l'une de ses pièces fugitives les plus agréables. VI. *De l'Ordre mince et de l'Ordre profond*. « On trouve dans ce livre, dit *Laharpe*, une analyse très-bien détaillée de quelques-unes des plus belles opérations de *Turenne*, de *Luxembourg*, du roi de Prusse, qui viennent à l'appui de son système. La dernière partie roule sur l'importance dont il est pour la France d'augmenter son état militaire, de manière qu'il soit au niveau des puissances voisines, et en proportion de ses moyens. Cette question est très-bien traitée ; et dans tout le cours de l'ouvrage, on rencontre des idées saines et justes qui font voir que l'esprit de l'auteur est ici de mesure avec son sujet ; ce qui ne lui est pas toujours arrivé quand il a voulu être poëte ou orateur. » VII. *Traité de la Force publique*, 1790, in-8.° L'auteur y offre les mêmes idées que dans le précédent. *Guibert*, né avec des connoissances, de l'esprit et du courage, y réunit trop d'envie d'occuper le public de lui. Il afficha, comme militaire, comme écrivain, des prétentions trop exclusives qui lui firent des ennemis. Son ambition le portant tout à la fois à être à la tête de l'armée, de la littérature, de l'administration, en fit un homme toujours inquiet, rarement heureux.

GUIBOURS, (Pierre) plus connu sous le nom de *Père* ANSELME, *Voyez* ANSELME *et* FOURNY.

I. GUICHARD DEAGEANT, *Voy.* DEAGEANT.

II. GUICHARD, (Claude de) seigneur d'Arandas et de Tenay, vit le jour à Saint-Rambert en Bugey, où il s'illustra par la fondation du collége du Saint-Esprit. Ses talens l'ayant fait connoître au duc de *Savoie*, ce prince le nomma son historiographe, et l'éleva ensuite aux places de secrétaire d'état et de grand référendaire. Il mourut en 1607, après avoir publié une Traduction de *Tite-Live*, et un ouvrage curieux et recherché des antiquaires, malgré son style suranné ; en voici le titre : *Funérailles, et diverses manières des Anciens d'ensévelir*, in-4°, Lyon, *de Tournes*, 1581.

GUICHARD, (Éléonore) fille d'un receveur des tailles de Normandie, morte d'une maladie de poitrine en 1747, à 28 ans, joignoit aux attraits et aux agrémens de son sexe, des lumières et de l'esprit. C'est pour elle que fut faite la chanson qui commence par ces mots :

Le connois-tu, ma chère *Éléonore*.

Elle est auteur de plusieurs Chansons, non imprimées, et des *Mémoires de Cécile*, 1751, 4 vol. in-12 : roman dont *de la Place* n'a été que l'éditeur.

I. **GUICHARDIN**, en italien GUICCIARDINI, (François) naquit à Florence le 6 mars 1482, d'une famille noble et ancienne. Après avoir professé le droit, il parut au barreau, et avec un tel éclat, qu'on l'envoya ambassadeur à la cour de *Ferdinand*, roi d'Aragon. Trois ans après, en 1515, *Léon X* le prit à son service, et lui donna le gouvernement de Modène et de Reggio. Parme ayant été assiégée, il la défendit avec beaucoup de valeur et de prudence. C'est ainsi du moins qu'il en parle dans son histoire; car, s'il en faut croire *Angéli*, auteur d'une *Histoire de Parme*, imprimée en 1591, personne ne montra pendant le siége moins de résolution que lui. Il tenoit toujours ses chevaux tout prêts pour s'enfuir; et il l'auroit fait, si les habitans ne s'étoient efforcés de le rassurer, et n'eussent repoussé vigoureusement l'ennemi. L'historien cité ajoute que lorsqu'il écrivoit, il existoit à Parme quantité de témoins oculaires qui pouvoient déposer de ce fait. Quoi qu'il en soit, après la mort de *Léon X*, et celle d'*Adrien VI*, son successeur, *Guichardin* devint gouverneur de Bologne, sous *Clément VII*. Le pape *Paul III*, trompé par les ennemis que son zèle pour l'exacte observation de la justice lui avoit faits, le priva de ce gouvernement. *Guichardin*, obligé de retourner dans sa patrie, y vécut en philosophe, en homme de lettres et en citoyen, après s'être signalé dans les armes et dans les négociations. Sa mémoire est chère aux gens de lettres, par une *Histoire* en italien *des principaux événemens arrivés depuis* 1494 *jusqu'en* 1532. Son premier dessein avoit été d'imiter *César*, et de composer les Mémoires de sa vie ; mais *Jacques Nardi* lui conseilla d'étendre son plan ; et le croyant incapable d'être intimidé par les censures, ou corrompu par l'espoir des récompenses, il lui proposa de faire l'histoire universelle de son temps. C'est ce que *Guichardin* exécuta, avec l'applaudissement de la plupart des littérateurs. Les seize premiers livres de son histoire sont d'une beauté achevée; mais les autres n'en approchent pas. Ses harangues, d'une longueur assommante, sont d'ailleurs écrites, comme l'histoire, d'un style pur et fleuri. On lui reproche d'être trop attentif à remarquer jusqu'aux minuties; de prêter trop facilement des motifs honteux et injustes; d'être trop prévenu pour son pays. La vérité ne conduit pas sa plume, lorsqu'il parle des François, contre lesquels il est trop passionné. Le style trop diffus de *Guichardin* donna occasion à une plaisanterie de *Boccalini*. Dans ses *Raguagli del Parnasso*, il feint qu'un citoyen de Lacédémone, ayant dit en trois mots ce qu'il pouvoit dire en deux (ce qui étoit un

crime capital dans cette ville, où l'on épargnoit avec plus de soin les paroles, que les avares leur argent) fut condamné à lire une fois la Guerre de Pise, écrite par *Guichardin*. Le criminel lut, avec une sueur mortelle, quelques pages de cette histoire; mais la peine que lui causa la prolixité de ce récit, fut si grande, qu'il courut se jeter aux pieds des juges, et les pria de l'envoyer aux galères, plutôt que de l'obliger à la lecture fatigante de ces discours sans fin, de ces conseils si ennuyeux, et des froides harangues qu'on y fait pour des sujets fort minces, comme sur la prise d'un colombier. « Ces harangues diffuses, qui reviennent à tout moment, sont pour la plupart écrites, dit *Niceron*, d'un style languissant, et n'ont pas toujours assez de rapport au sujet dont il s'agit dans l'Histoire. Il y en a cependant qui ont leur mérite, et l'on a remarqué que les meilleures sont celles que fit *Gaston de Foix* au camp de Ravennes, et celle que le duc d'*Albe* prononça devant *Charles-Quint*, pour l'empêcher de mettre en liberté *François I*... » Les éditions les plus belles qui aient été faites de l'histoire de *Guichardin* sur l'original, sont celles de Venise, 1738, en 2 vol. in-folio, et de Londres, 2 vol. in-4.° On en publia la même année une traduction à Paris, sous le titre de Londres, en 3 vol. in-4°, par *Favre*, et revue avec soin par *Georgon*, avocat au parlement, qui l'enrichit de beaucoup de notes, et d'une préface, dans laquelle il trace en abrégé les principaux traits de la vie et du caractère de *Guichardin*. L'édition originale de son *Histoire*, imprimée à Florence en 1561, in-folio et en 2 vol. in-8°, est fort chère. En 1755, il a paru une nouvelle édition de cet ouvrage à Fribourg en Brisgaw, en 4 vol. in-4°, faite sur le *Manuscrit* autographe de la bibliothèque *Magliabecchi* de Florence, qui répare les lacunes que les éditeurs avoient été obligés de faire en cédant aux circonstances. *Jean-Baptiste Adriani*, ami de *Guichardin*, et son concitoyen, en a donné la *Continuation*, en deux vol. in-4.° Cet homme illustre mourut au mois de mai 1540, à 58 ans. Il aimoit si fort l'étude, qu'il passoit des jours entiers sans manger et sans dormir. Quoiqu'il fût naturellement emporté, il parloit avec beaucoup de circonspection, et il ne se permettoit jamais la plaisanterie, lorsqu'on traitoit devant lui de choses importantes. Il avoit un grand fonds de religion, de probité, de zèle pour le bien public. *Charles-Quint* lui donna des marques d'une estime particulière. Les officiers de sa cour s'étant plaints de ce qu'il leur refusoit audience, tandis qu'il entretenoit *Guichardin* pendant des heures entières: *Dans un instant*, leur répondit le prince, *je puis créer cent Grands; mais dans vingt ans, je ne saurois faire un* Guichardin... *Jacques Corbinelli*, Florentin, tira de l'Histoire de son compatriote des *Avis et Conseils en matière d'Etat*, 1525, Anvers, in-4°; traduits en françois, Paris, 1577, in-8.° Ce recueil plein de maximes de politique, prouve que *Guichardin* joignoit à l'expérience du gouvernement les connoissances historiques, qui suppléent quelquefois à cette expérience.

II. GUICHARDIN, (Louis) neveu du précédent, naquit à Florence vers 1523, et alla se fixer dans les Pays-Bas. Ayant conseillé au duc d'*Albe* d'abolir le carême, pour ramener plus facilement les Protestans, ce seigneur le fit mettre en prison, non à cause de cette opinion, mais parce qu'il l'avoit mise par écrit. C'est à Anvers que *Guichardin* mourut en 1589, à 66 ans. Nous avons de lui : I. Une *Description des Pays-Bas*, in-folio, 1587, en italien, et traduite en françois par *Belleforêt*, avec un grand nombre de figures. Elle est savante et curieuse. L'auteur n'avoit rien oublié pour s'instruire ; il s'étoit transporté sur tous les lieux qu'il décrit. La version françoise fut publiée en 1612, in-fol. II *Raccolta di Detti e Fatti notabili*, 1581, in-8.° III. *Hore di recreazione*, 1600, in-12 ; ce dernier a été traduit en françois par *Belleforêt*, 1576, in-16, sous le titre d'*Heures de récréation*, et *Après-Dînées de L. Guichardin*. IV. Des *Mémoires* sur ce qui s'est passé en Europe, depuis 1530 jusqu'en 1560, Anvers, 1565, in-4.° Il y blâme les impositions du duc d'*Albe*. Il fut aiguillonné par la gloire qu'avoit acquise son oncle, et s'il n'eut pas ses talens, il l'égala par ses connoissances.

I. GUICHE, (Jean-François de la) comte de *la Palice*, seigneur de Saint-Géran, et maréchal de France, d'une famille noble et ancienne, se signala en diverses occasions sous les rois *Henri IV* et *Louis XIII*. Il eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et mourut à la Palice en Bourbonnois en 1632, à 63 ans. Il étoit neveu de *Philibert* DE LA GUICHE, maître de l'artillerie sous *Henri IV*, qui, à la journée d'Ivri, fit faire quatre décharges, avant que les ennemis eussent pu tirer un coup de canon. Le maréchal *de la Guiche* obtint le bâton par le crédit du duc de *Luynes*. Il servit avec distinction aux siéges qui se firent en 1621 en 1622. Il passoit pour avoir plus de bravoure que de talent. — Le petit-fils de ce maréchal, *Bernard* DE LA GUICHE, fut soustrait au moment de sa naissance, et eut un procès fameux à soutenir pour être réintégré dans son état, par arrêts de 1663 et 1666. Il mourut en 1696, ne laissant qu'une fille, religieuse. Il étoit lieutenant général, et avoit été chargé de plusieurs ambassades.

II. GUICHE, (Diane, *dite* CORISANDE D'ANDOUINS, veuve de *Philibert de Grammont*, dit le comte de), étoit fille d'un gentilhomme, nommé *d'Andouins*, connu par sa bravoure. Ses charmes lui firent donner le nom de *Belle Corisande*. Elle étoit encore fort jeune, lorsqu'elle épousa, en 1567, le comte de *Guiche*, gouverneur de Bayonne, mort au siége de la Fère en 1580. Demeurée veuve à l'âge de 26 ans, et ayant toute sa beauté, elle plut à *Henri*, roi de Navarre, si connu depuis sous le nom de *Henri IV*, qui l'aima éperdument pendant quelques années. En 1586, il se déroba de son camp pour aller offrir à *Corisande*, en chevalier errant, quelques drapeaux pris devant Castels, dont le maréchal *de Matignon* fut obligé de lever le siége. La passion du roi de Navarre s'enflammant tous les jours,

il résolut d'épouser la comtesse *de Guiche*. Il demanda à d'*Aubigné* son sentiment sur ce mariage, en lui citant l'exemple de plusieurs princes, qui avoient donné la main à leurs sujettes. « SIRE, lui répondit *d'Aubigné*, les princes que vous citez, jouissoient tranquillement de leurs états, et vous combattez pour avoir le vôtre. Le duc d'*Alençon* est mort; vous n'avez plus qu'un pas pour monter sur le trône. Si vous devenez l'époux de votre maîtresse, vous vous le fermez pour jamais. Vous devez aux François de grandes vertus et de belles actions. Ce n'est qu'après avoir subjugué leur cœur et gagné leur estime, que vous pourrez former un hymen qui aujourd'hui ne feroit que vous avilir à leurs yeux. » *Henri* profita du conseil de ce fidelle et sincère serviteur, et se dégoûta peu à peu de sa maîtresse. Elle mourut en 162.., laissant, du comte de *Guiche*, Antoine *de Grammont*, IIe du nom, et une fille, nommée *Catherine*, qui épousa le comte de *Lauzun*, François-Nompar *de Caumont*. Sa figure ne s'étoit pas soutenue; et *Sully* dit: « Qu'elle avoit honte qu'on dît que le roi l'avoit aimée, sur-tout depuis que sa laideur éloignoit ceux qui auroient pu la consoler de l'inconstance de *Henri*. » On a plusieurs des lettres que *Henri IV* lui écrivoit, dans l'ouvrage intitulé : L'*Esprit d'Henri IV*, 1775, in-8.°

GUICHENON, (Samuel) avocat à Bourg-en-Bresse, natif de Mâcon, mourut le 8 septembre 1664, à 57 ans, après avoir été marié trois fois. Sa première femme étoit une riche veuve, qui lui donna le moyen de cultiver la science qui lui plairoit le plus. Il s'attacha à l'histoire et aux recherches généalogiques, et il devint l'un des historiens les plus judicieux du XVIIe siècle. Le duc de *Savoie* lui donna le titre de son historiographe, avec une pension. On a de *Guichenon* : I. L'*Histoire Généalogique de la Maison de Savoie*, in-fol., 1660, Lyon 2 vol., savante et exacte. La duchesse de Savoie, *Christine de France*, à laquelle il présenta cet ouvrage, lui fit présent d'une croix et d'une bague, estimées chacune six mille livres. Elle récompensoit le travail de l'auteur, et non son style, qui est lourd et peu correct. II. L'*Histoire de Bresse et de Bugey*, in-fol.; Lyon, 1650. Cet ouvrage, devenu rare, mérite le même éloge que le précédent. Il y en avoit un exemplaire dans la bibliothèque des Augustins du faubourg de la Guillotière à Lyon, où l'on trouvoit, en manuscrit, des choses curieuses sur les familles. III. *Bibliotheca Sebusiana*, in-4°, 1660. C'est un recueil des actes et des titres les plus curieux de la province de Bresse et de Bugey.

GUIDALOTI, (Diomède) savant de Bologne, vivoit au milieu du 16e siècle. Il a publié d'assez bons commentaires sur plusieurs poëtes latins, et entre autres sur les Éclogues de *Némésien*. Bologne, 1554, in-fol. Ce commentaire a été réimprimé dans la collection des *Poetæ latini rei venaticæ Scriptores*.

GUIDE, (Le) ou GUIDO RENI, peintre Bolonois, né en 1575, étoit fils d'un joueur de flûte. Son père lui fit apprendre à toucher du clavecin; mais la

musique avoit moins de charmes pour lui que le dessin. On le mit chez *Denys Calvart*, peintre Flamand : il passa ensuite sous la discipline des *Caraches*, et ne fut pas long-temps sans se distinguer par ses ouvrages. La jalousie que les meilleurs peintres conçurent contre lui, étoit une preuve de l'excellence de ses talens. *Le Caravage* s'oublia même au point de le frapper au visage. Si son pinceau lui fit des envieux, il lui procura aussi des protecteurs. Le pape *Paul V*, qui prenoit un plaisir singulier à le voir peindre, lui donna un carrosse avec une forte pension. Le prince *Jean-Charles* de *Toscane* lui fit présent d'une chaîne d'or, de sa médaille, et de 60 pistoles, pour une tête d'*Hercule* qu'il avoit peinte en moins de deux heures. Sa facilité étoit prodigieuse. Il auroit fini ses jours, comblé de biens et d'honneurs ; mais le jeu le détournoit du travail, et lui enlevoit dans un instant tous les fruits de son application. Réduit à l'indigence par cette folle et malheureuse passion, il ne peignit plus que pour vivre, et peignit mal, parce qu'il le fit avec trop de rapidité. Il eut la douleur de voir dans sa vieillesse ses tableaux négligés par les connoisseurs. Poursuivi par ses créanciers, et abandonné par ses prétendus amis, il mourut de chagrin à Bologne en 1641, à 67 ans. *Le Guide* étoit jaloux qu'on lui rendît beaucoup d'honneurs comme peintre ; en cette qualité, il étoit fier et superbe. Sur ce qu'on lui reprochoit qu'il ne faisoit pas sa cour au cardinal-Légat de Bologne, il repondit : *je ne troquerois pas mon pinceau contre sa barrette.* Il ne rendoit aucune visite aux grands. *Quand ils viennent me voir*, disoit-il, *ils recherchent mon art et non ma personne.* Il travailloit avec un certain cérémonial : il étoit pour lors habillé magnifiquement ; ses élèves, rangés autour de lui en silence, préparoient sa palette, nettoyoient ses pinceaux, et le servoient. Il ne mettoit point de prix à ses tableaux ; c'étoit un *honoraire*, et non une récompense qu'il recevoit. Hors de son atelier, il étoit modeste, homme de société, ami tendre et généreux. Ennemi de la galanterie, quoiqu'il eût la physionomie la plus agréable, il ne restoit jamais seul avec les femmes qui lui servoient de modèle. Il aimoit à occuper des appartemens vastes, qu'il ne meubloit que des choses absolument nécessaires. *On vient voir chez moi*, disoit-il, *des tableaux et non des tapisseries.* Les dettes qu'il avoit contractées à Rome, l'ayant obligé de quitter cette ville, le cardinal-Légat de Bologne, le menaça de le faire arrêter, s'il n'y retournoit. Un gentilhomme témoin de cette menace, dit au Légat : *S'il faut des chaînes au Guide, elles doivent être d'or.* Il se rendit, et *Paul V* le combla de bontés. Ses principaux ouvrages sont en Italie ; il y en avoit plusieurs en France, dans le cabinet du roi, et au palais royal. On remarque dans tous un pinceau léger et coulant, une touche gracieuse et spirituelle, un dessin correct, des carnations si fraîches, qu'on semble y voir circuler le sang. Ses têtes surtout sont admirables. Ce peintre allia la douceur et la force. Ses dessins sont marqués au même coin que ses tableaux. On a beaucoup gravé d'après lui.

I. GUIDI, (Charles-Alexandre) né à Pavie en 1650, mort à Frescati en 1712, à 63 ans, est regardé en Italie comme le restaurateur de la poésie lyrique. Le duc de Parme, le pape *Clément XI*, la reine *Christine* de Suède, applaudirent à ses talens et les employèrent. Cette princesse, voulant célébrer l'avénement de *Jacques II* au trône d'Angleterre, le chargea de composer la pièce qu'elle vouloit faire mettre en musique. *Christine* fournit l'idée de ce morceau, qui, sans être un chef-d'œuvre, offre des beautés, et y ajouta même quelques vers de sa façon, qui ne furent pas les plus applaudis. La nature n'avoit pas favorisé *Guidi* des avantages extérieurs de la figure ; mais sa laideur étoit compensée par les qualités de son esprit et par les charmes de son caractère. Il étoit ennemi de la satire, et le jugement présidoit à ses discours. On a de lui : I. Les *Homélies de Clément XI*, son bienfaiteur, imitées en vers. Cette traduction est fort libre, et il falloit qu'elle le fût pour se faire lire. Elle parut en 1712. II. Plusieurs *Poésies Lyriques ;* Rome, 1704, in-4°: très-estimées pour la douceur et la facilité de la versification. III. La pastorale d'*Endymion*, publiée en 1726, avec sa Vie par *Crescimbeni*, in-12. Ce fut la reine *Christine* qui donna le dessein de cette espèce de pastorale, et qui en fournit même quelques vers qu'on a distingués par des guillemets.

II. GUIDI, (Louis) prêtre savant et vertueux, mort le 7 janvier 1779, s'étoit consacré pendant 30 ans à l'instruction de la jeunesse dans la congrégation de l'Oratoire. Ayant quitté ce corps, il composa divers ouvrages dont les plus connus sont : I. *Entretiens philosophiques sur la Religion*, 3 vol. II. *L'Ame des Bêtes*, in-12, 1783. L'auteur y embrasse le système de *Descartes*. Ces deux ouvrages, qui sont en forme de dialogue, prouvent que l'auteur étoit né avec beaucoup d'esprit, et que l'étude lui avoit procuré des connoissances variées. Le style en est vif, pressé et naturel. III. Il traduisit de l'Italien le traité de *la véritable Dévotion, de Muratori.* IV. *Lettres contenant le Journal d'un Voyage fait à Rome* en 1773 ; Paris, 1783, 2 vol. in-12. Elles offrent quelques observations nouvelles, et l'auteur juge en général avec impartialité.

GUIDICCIONE, (Jean) né à Lucques, s'attacha au cardinal *Farnèse*, qui prit la tiare, sous le nom de *Clément VII*, en 1524. *Guidiccione* étoit déjà évêque de Fossombrone ; mais le pape le fit gouverneur de Rome, nonce auprès de *Charles V*, et successivement gouverneur de la Romagne et de la Marche-d'Ancone. Il mourut au mois d'Août 1541, dans sa soixante-unième année. On a de lui : I. *Orazione alla Republica di Lucca*, in-8.° Firenze, 1568. II. *Rime ;* Bergame, 1753, in-8° ; ces poésies sont estimées.

GUIDON, *Voyez* LEICESTER, *vers la fin.*

GUIDOTTI, (Paul) bon peintre, sculpteur passable, et médiocre architecte, né à Lucques en 1569, et mort en 1629, à 60 ans, avoit reçu de la nature un génie ardent, et insatiable de

connoissances. Tout étoit de son ressort, musique, poésie, mathématiques, astrologie, jurisprudence. Sa curiosité pour l'anatomie étoit plus raisonnable, puisque cette étude peut contribuer à la perfection du dessin; mais, extrême en tout, il la portoit à l'excès. Il alloit la nuit exhumer des cadavres, pour les transporter dans des lieux écartés, et étudier ce qui pouvoit lui être utile. Il se distingua par une singularité d'un autre genre, et qui mit le sceau à sa réputation d'homme extraordinaire en tout. Il imagina de se faire des ailes et de voler; ces ailes étoient fabriquées de baleine, recouvertes de plumes, et adaptées au corps par dessous les bras. Après quelques expériences secrètes, il voulut en faire l'essai public à Lucques. Il prit son vol d'un lieu élevé de la ville, et se soutint assez bien jusqu'à la distance d'un quart de mille, au bout de laquelle ses ailes le laissèrent tomber sur un toît qu'il enfonça, et de là dans une chambre, avec une cuisse cassée.

GUIELME *ou* GUILLELME, (Jean) jeune homme d'une profonde érudition, natif de Lubeck, mourut en 1584, à Bourges, où il étoit allé pour entendre *Cujas*. On a de lui: *Questiones Plautinæ*, et d'autres ouvrages, dont *Juste-Lipse*, *de Thou* et les autres savans font de grands éloges.

GUIENNE, (Ducs de) *Voy.* LOUIS X, n° XV.... *et* VI. GUILLAUME.

GUIET, *Voyez* GUYET.

GUIGNARD, (Jean) Jésuite, natif de Chartres, étoit bibliothécaire du collége de Clermont, lorsque *Jean Châtel*, élève des Jésuites, porta ses mains parricides sur *Henri IV*. Ce malheureux ayant avoué qu'il avoit souvent entendu dire chez ces religieux, qu'il étoit permis de tuer un prince hérétique, le parlement envoya des commissaires pour faire la visite de leurs papiers. On trouva dans un manuscrit de *Guignard* ces paroles, écrites de sa propre main: « *Ni* Henri III, *ni* Henri IV, *ni la Reine* Elizabeth, *ni le Roi de Suède, ni l'électeur de Saxe, ne sont de véritables Rois....* Henri III *est un Sardanapale*, le *Béarnois un Renard*, Elizabeth *une Louve*, le *Roi de Suède un Griffon*, l'*Electeur de Saxe un Porc.... Jacques* Clément *a fait un acte héroïque, inspiré par le Saint-Esprit.... Si on peut guerroyer le Béarnois, qu'on le guerroye; si on ne peut le guerroyer, qu'on le fasse mourir.* » Il est bien étrange que *Guignard* n'eût pas brûlé cet écrit, dans le moment qu'il apprit l'attentat de *Châtel*. Les troubles avoient enfanté des libelles et une curiosité indiscrète, ou un reste de fanatisme les conservoit. Quoi qu'il en soit, on arrêta *Guignard*; on travailla avec chaleur à son procès, et il fut condamné à être pendu et brûlé. Cette sentence fut exécutée le 7 janv. 1595. Quand il fit amende honorable, il ne voulut jamais convenir qu'il se fût rendu coupable envers le roi. « Comment auroit-il donc pu l'offenser davantage, dit un homme d'esprit, qu'en écrivant qu'il falloit le tuer, à moins qu'il ne l'eût tué lui-même? » *Guignard* s'excusoit, en disant que l'écrit pour lequel on l'avoit arrêté, étoit composé avant la réduction de Paris, et avant le

pardon général accordé par le roi ; que depuis ce pardon, il avoit toujours pensé qu'il falloit prier Dieu pour lui, et qu'il ne l'avoit jamais oublié au *Memento* de la Messe. Il est certain qu'en condamnant ce Jésuite au feu, on le traita avec toute la rigueur de la justice; mais cette rigueur étoit-elle nécessaire ? Plusieurs écrivains ont pensé que oui ; qu'il falloit un exemple pour intimider les fanatiques qui auroient pu abuser de la doctrine abominable du régicide, trop en vogue alors. Un écrivain, *Du Port du Tertre*, dit que les Jésuites n'étoient pas plus les auteurs de cette doctrine, que d'autres ecclésiastiques du royaume ; et il a raison. Mais les Jésuites paroissoient plus dangereux que les autres, parce qu'ils étoient plus souples, plus savans, plus hommes d'esprit; parce qu'ils élevoient la jeunesse, et qu'ils dirigeoient les consciences. *Voy*. VI. CHATEL.

GUIGNES, (Joseph de) né à Pontoise le 19 octobre 1721, mort à Paris en 1800, étudia sous le célèbre *Etienne Fourmont* les langues orientales. Il fut nommé interprète du roi en 1741, et membre de l'académie des Belles-Lettres en 1753. Il s'appliqua particulièrement à la connoissance des caractères chinois, et en les comparant avec les langues anciennes, il crut découvrir qu'ils n'étoient que des espèces de monogrammes formés de trois lettres égyptiennes, et il en conclut que la Chine avoit d'abord été peuplée par une colonie d'Egyptiens. Avant lui, *Huet*, *Kircher* et *Moiran* l'avoient pensé de même; cependant d'autres savans, tels que *Deshauteraies*, *de Paw*, et les missionnaires de la Chine ont réfuté cette opinion. *De Guignes* a travaillé pendant trente-cinq ans au *Journal des Savans*, et a enrichi cet ouvrage périodique, ainsi que les *Mémoires* de l'académie des Belles-Lettres, d'une foule d'articles et d'écrits remplis d'érudition, de vues neuves, et d'une critique judicieuse. Ce fut lui qui découvrit les poinçons et matrices de caractères orientaux, que *Savary de Brèves*, ambassadeur de *Henri IV* à Constantinople, avoit apportés en France. Ces poinçons s'étoient égarés et tellement embrouillés, qu'il n'y eût que *de Guignes* qui pût les remettre en ordre. Ces caractères offrent une suite arabe, turque, persane, syrienne, arménienne, hébraïque et chinoise ; lui-même apprit aux ouvriers à s'en servir. Ce savant estimable, sans fortune comme sans ambition, passa sa vie au milieu des livres, des manuscrits, et des soins de l'amitié. La révolution le réduisit presque à l'indigence, à l'âge de 80 ans, mais il conserva sa tranquillité d'ame, son désintéressement et son indépendance, qui ne lui permit d'accepter aucun secours. *Grosley*, son confrère à l'académie, avec lequel il avoit peu de relation, lui fit cependant un legs dans son testament, en ces termes : « Edifié de la manière dont M. *de Guignes* cultive les lettres, sans forfanterie, sans intrigue, sans prétention à la fortune, je lègue à lui, ou à ses enfans s'il me prédécédoit, la somme de trois mille livres. » La liste de ses écrits est considérable. On lui doit : I. *Abrégé de la Vie d'Etienne Fourmont*, avec la notice de ses ouvrages, 1747, in-4.° II. *Histoire générale des Huns, des Turcs, des*

Mogols, et des autres Tartares occidentaux, 1758, 5 vol. in-4.° Cet ouvrage coûta un travail prodigieux à son auteur; il en puisa les faits dans une foule de manuscrits dont il apprit la langue; on y trouve des éclaircissemens utiles sur l'histoire du Califat, et sur celle des Croisades; mais on lui reproche un peu de sécheresse, compagne ordinaire d'une trop grande érudition. III. *Mémoire*, dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne, 1759, in-12. IV. Le *Chou-King*, 1770, in-4.° Le P. *Gaubil* a publié la traduction de ce livre sacré des Chinois; mais *de Guignes* l'a revue et l'a accompagnée de remarques et d'une notice de l'*Yking*. V. *L'Art militaire des Chinois*, in-4.° Cet ouvrage traduit du Chinois par le P. *Amiot*, a de même été corrigé par *de Guignes*. VI. *Essai historique sur la typographie orientale et grecque*, 1787, in-4.° Il est plein de recherches et d'anecdotes curieuses. VII. *Principes de composition typographique*, pour diriger un compositeur, dans l'usage des caractères orientaux, 1790, in-4.° VIII. *Vingt-neuf Mémoires* dans l'académie des Inscriptions. Ils ont pour objets la littérature, la philosophie et la navigation des Chinois, le monument de *Si-genfou*, le tombeau de *Sardanapale*, les croisades, le moyen de parvenir à la lecture et à l'intelligence des hiéroglyphes égyptiens, etc. IX. *Notices* d'ouvrages arabes. Elles sont insérées dans ecueil des manuscrits de la biothèque nationale, et sont aussi éressantes que bien écrites.

GUIGNON, (Jean-Pierre) usicien, né à Turin en 1702, mort à Versailles en 1774, fut reçu en 1733 à la musique du roi, et devint l'émule du fameux *le Clair* pour le violon.

GUIGUE, cinquième général des Chartreux, naquit dans le 11e siècle, au château de Saint-Romain en Dauphiné, d'où il avoit pris son surnom. Il gouverna son ordre pendant près de trente ans, avec beaucoup d'attention et de vigilance. Il s'acquit dans cet emploi une autorité et une réputation supérieures à celles de ses prédécesseurs. Elles étoient le prix d'une grande piété, jointe à la science des lettres, à une mémoire sûre, et une éloquence forte. Il écrivit la Vie de *saint Hugue*, évêque de Grenoble, son contemporain: ce n'est pas le plus célèbre de ses ouvrages. Il profita des lumières qu'il avoit puisées dans l'étude des Lettres divines, de l'autorité qu'il avoit acquise parmi ses religieux, et de la condescendance qu'il devoit à *St. Hugue*, pour rédiger les coutumes et les statuts de son ordre. Cet ouvrage, imprimé à Basle en 1510, in-folio, réimprimé en 1703, aussi in-folio, est extrêmement rare. Il y a cinq parties, dont la cinquième, qui renferme les priviléges de l'ordre, manque quelquefois. Il est intitulé: *Statuta Ordinis Carthusiensis*. On voit par cet ouvrage, que, quelque édifiante que soit encore aujourd'hui la vie de ces pieux solitaires, elle étoit bien plus austère autrefois. Comme il prouve que les Chartreux n'étoient pas anciennement exempts de l'ordinaire, ils suppriment tous les exemplaires qui tombent sous leurs mains; c'est ce qui rend ce livre si cher et

si peu commun. *Guigue* a encore composé des *Méditations*, Munich, 1685, in-12, et dans la Bibliothèque des Pères.

GUIJON, (Jacques) avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1542, mort dans la même ville en 1625, à 83 ans, cultiva avec succès la poésie latine. Ses *Œuvres* ont été recueillies avec celles de ses trois frères, *André*, *Hugue* et *Jean*, par *de la Mare*, conseiller au parlement de Dijon, 1658, in-4.° Son frère *André* étoit mort en 1631, *Hugue* en 1622, et *Jean* en 1605. On fait cas de sa *Traduction* en vers latins de l'ouvrage de *Denys de Carax*. (*Voyez* DENYS, n° XV.) Elle est aussi exacte qu'une version en vers peut l'être.

GUILBERT, (Pierre) clerc tonsuré, ancien précepteur des pages du roi, publia les *Mémoires historiques et chronologiques de Port-Royal*, troisième partie de 1668 à 1752, Utrecht, 1755, 7 vol. in-12; et la première partie du même, depuis l'origine jusqu'en 1632, 2 vol. 1758 : la deuxième n'a pas été imprimée. C'est un ouvrage minutieux, dans lequel les choses intéressantes se trouvent noyées dans un amas de circonstances inutiles. Il y a pourtant quelques faits bien discutés. On a encore de lui : I. *Jésus au Calvaire*, 1731, in-16. II. La *Traduction* de l'*Amour Pénitent*, 3 vol. in-12. III. Une *Description de Fontainebleau*, 1731, 2 vol. in-12. Il mourut le 20 octobre 1759, à 62 ans. C'étoit un homme qui faisoit ses délices de la retraite, de la prière et de l'étude.

GUILLAIN, (Simon) sculpteur Parisien, mort dans sa patrie en 1658, à 77 ans, fut recteur de l'académie de peinture et de sculpture. Les bas-reliefs et les figures de bronze élevées à la mémoire de *Louis XIII*, dans l'angle du Pont-au-Change de Paris, les figures des niches du portail de la Sorbonne, et celles qui ornoient le maître-autel des Minimes de la Place-Royale, faisoient beaucoup d'honneur à son ciseau.

GUILLANDINO, (Melchior) médecin, né à Konisberg en Prusse, fit des voyages en Asie et en Afrique pour satisfaire sa curiosité, et se perfectionner dans la botanique. Il fut pris dans une de ses courses par des pirates, et mené à Alger, où il servit sur les galères. Ayant obtenu sa liberté par le crédit de *Fallope*, qui paya sa rançon, il se rendit à Padoue auprès de son bienfaiteur, et son habileté lui procura la place de démonstrateur des plantes. Il mourut dans cette ville en 1589, extrêmement âgé. On a de lui divers ouvrages; mais il est connu principalement par un in-4°, imprimé à Venise en 1572, et ensuite à Ambergen 1613, sous ce titre : *Papyrus*. C'est un commentaire, savant et plein de recherches, des trois chapitres de *Pline* sur cette plante d'Egypte, qui fournissoit la matière du papier des anciens. *Kirchmayer*, dans sa dissertation philosophique *De Papyro veterum*, imprimée à Wittemberg en 1666, n'a fait que donner un extrait de *Guillandino*. Son traité *De stirpium aliquot nominibus vetustis ac novis*, Basle 1657, in-4°, est curieux.

GUILLARD, (Charlotte) épousa successivement *Rembolt*

et *Chevalon*, tous les deux imprimeurs, qui lui apprirent l'art typographique. Etant restée veuve assez jeune, elle continua à diriger l'imprimerie avec beaucoup d'intelligence. Les éditions qu'elle publia sont recherchées, sur-tout sa *Bible latine*, avec les notes de *Jean Benedicti*, et un *St. Grégoire*, en deux volumes, si correct, que l'*errata* n'est que de trois fautes.

I. GUILLAUME Ier, le *Conquérant*, fils naturel de *Robert I*, duc de Normandie, et d'*Arlette*, fille d'un pelletier de Falaise, naquit dans cette ville en 1024. Il régnoit paisiblement en Normandie, après avoir disputé son héritage avec ses parens, lorsque *Edouard le Confesseur*, roi d'Angleterre, l'appela au trône par son testament. Il passa dans cette isle en 1066, avec une flotte nombreuse, pour prendre possession de son royaume. Lorsque toutes les troupes furent débarquées, il fit brûler ses vaisseaux, et dit à son armée, en lui montrant l'Angleterre : *Voilà votre patrie.* Les Anglois avoient déféré la couronne à *Harold*, le plus grand seigneur du pays, qui tint tête à *Guillaume.* La bataille de Hastings décida du sort des deux concurrens. *Harold* y fut tué avec ses deux frères, et cinquante mille Anglois. Le vainqueur fut couronné solennellement à Londres, après quelques autres avantages qui lui méritèrent le surnom de *Conquérant. Guillaume* sut gouverner comme il avoit su combattre. Plusieurs révoltes étouffées, les irruptions des Danois rendues inutiles, des lois rigoureuses durement exécutées, tels furent les événemens principaux de son règne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même esclavage. Les révoltes continuelles de ses sujets lui firent penser qu'il valoit mieux les gouverner avec l'épée qu'avec le sceptre. Il anéantit leurs priviléges; il s'appropria leurs biens, pour lui, ou pour ceux qui avoient vaincu avec lui: il leur donna non-seulement d'autres lois, mais une autre langue. Il ordonna qu'on plaidât en Normand; et depuis lui tous les actes furent expédiés en cette langue, jusqu'à *Edouard III.* C'étoit un idiome barbare, mêlé de François et de Danois, qui n'avoit aucun avantage sur celui qu'on parloit en Angleterre. On prétend qu'il traita non-seulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectoit encore des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la loi du *Couvre-feu*, par laquelle il falloit, au son de la cloche, éteindre le feu dans chaque maison, à huit heures du soir. Mais cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'est qu'un ancien réglement de police, établi dans toutes les villes du Nord; il a été long-temps en usage dans les cloîtres. Les maisons étoient bâties de bois et couvertes de chaume; et la crainte du feu étoit un objet des plus importans de la police générale. Il fit faire le dénombrement des biens de tous ses sujets. Toute l'Angleterre fut décrite sur deux livres, nommés le petit et le grand livre *du jour du jugement.* Ces registres furent placés dans la chambre du trésor royal, pour y être consultés dans les occasions où l'on pourroit en avoir besoin, c'est-à-dire, suivant l'expression de *Polydore Virgile*, lorsqu'on voudroit savoir *com-*

bien de laine on pourroit encore ôter aux brebis Angloises. Il est constant que *Guillaume* fit la gloire et la sureté de l'Angleterre par ses armes et par ses lois. Des citadelles furent bâties dans différens endroits ; la tour de Londres, commencée par son ordre, fut achevée en 1078. Inconnus ou méprisés jusqu'alors dans l'Europe, les Anglois commencèrent à y jouer un grand rôle par leurs lumières, par leur puissance, par leur commerce et par leurs conquêtes. *Guillaume*, devenu valétudinaire, quitta l'Angleterre pour aller faire diète en Normandie. Il étoit à Rouen, tâchant de diminuer par les remèdes et l'exercice, l'embonpoint qui l'incommodoit, lorsqu'il apprit que *Philippe I*, roi de France, avoit demandé quand il releveroit de ses couches. Le Normand lui fit répondre : « que cela ne tarderoit pas, et qu'au jour de sa sortie, il iroit lui rendre visite avec dix mille lances en forme de chandelles. » En effet, dès qu'il put se tenir à cheval, il désola le Vexin François, et brûla Mantes ; vengeant ainsi, par des exécutions barbares, une mauvaise plaisanterie. Il vint jusqu'à Paris, ravageant tout sur son passage ; mais étant tombé de cheval en sautant un fossé auprès de Mantes, il mourut à Rouen de cette chûte, le 10 septembre 1087, à 63 ans, après avoir possédé la Normandie près de cinquante-deux ans, et l'Angleterre vingt-un, regardé comme un grand capitaine, un bon politique, un roi vigilant, mais trop sévère. Il ne travailla pas à se faire aimer, et c'est à quoi un conquérant ne réussit guères. « *Guillaume*, dit le *P. Longueval*, étoit d'une fort grande taille et fort gros. Il avoit le visage plein et rouge, le regard farouche et terrible, surtout lorsqu'il étoit en colère. Maître absolu de tout, excepté de ses passions, il ne pouvoit se contrefaire, et lorsqu'il étoit irrité contre quelqu'un, son visage étoit le fidelle interprète de son cœur. Quant à la religion, quoiqu'il n'en suivît pas toujours les maximes, il l'honora et la protégea toujours. Il étoit grand amateur de la justice, et il en faisoit exactement observer les règles. Il punissoit avec tant de sévérité les brigands, qu'il les extermina de ses états ; mais il aimoit l'argent plus qu'il ne convenoit à un prince. » Il laissa de *Mathilde*, fille du comte de Flandre, trois fils : *Robert*, qui étoit l'aîné, eut le duché de Normandie avec le Maine ; *Guillaume* eut le royaume d'Angleterre ; et *Henri*, le plus jeune, hérita de ses trésors, avec une pension considérable ; et il lui dit, pour le consoler de ce que son lot n'étoit qu'en argent, qu'*il auroit un jour les États de ses deux frères*. *Guillaume* n'eut pas plutôt les yeux fermés, que tous les seigneurs de sa cour disparurent. Ses officiers ne pensèrent qu'à piller son palais. *Guillaume*, archevêque de Rouen, et *Helluin de Conteville*, furent les seuls qui s'occupérent des soins de sa sépulture. Son corps fut transporté à Caen, et inhumé dans l'église du monastère de Saint-Etienne qu'il avoit fondé : *Voyez* ce qui arriva lors de son inhumation, au mot *Asselin*, nº II. Avant sa conquête d'Angleterre, on le surnommoit *Guillaume le Bâtard*, à cause du défaut de sa naissance. L'abbé *le Prévot* et *Baudot de Juilly* ont

ont donné chacun une *Histoire* de ses exploits.

II. GUILLAUME II, *le Roux*, fils de *Guillaume le Conquérant*, dur et fier comme lui, fut destiné par son père à régner en Angleterre, pour raffermir un trône chancelant, que la modération et la clémence auroient renversé. Il fut couronné, le 27 septembre 1087; il s'épuisa en belles promesses en recevant le sceptre, et il n'en tint aucune. La religion, qui adoucit si heureusement les mœurs les plus féroces, n'étoit pour lui qu'un fantôme. Il persécuta le clergé séculier et régulier; il exila le célèbre *Lanfranc*, archevêque de Cantorbery, pour avoir osé lui faire des remontrances; il ne traita pas mieux *Anselme*, son successeur. Les avantages qu'il eut à la guerre, le mirent en état d'appesantir le joug des Anglois. Il vainquit *Malcolme*, roi d'Écosse, et le tua avec son fils *Edouard*; il passa en France au secours du château du Mans, assiégé par le comte de *la Flèche*, et il le fit prisonnier en 1099. L'année d'après, *Guillaume* chassant dans une forêt de Normandie, y fut blessé d'un coup de flèche, tiré sans dessein par *Gautier Tirel*, l'un de ses courtisans. Il mourut de cette blessure, le 2 août 1100, à 44 ans, avec la réputation d'un tyran avare. Il n'avoit point été marié.

GUILLAUME DE NASSAU, fondateur des Provinces-Unies. *Voyez* NASSAU (Maurice de).

III. GUILLAUME III, DE NASSAU, prince d'Orange, roi d'Angleterre, naquit à la Haye le 14 novembre 1650, de *Guillaume de Nassau*, prince d'Orange, et de *Henriette-Marie*, fille de *Charles premier*, roi d'Angleterre. Il étoit arrière-petit-fils de ce *Guillaume*, fondateur de la république des Provinces-Unies, assassiné par le perfide *Gerard*. *Voyez* ce mot. Élu Stathouder en Hollande, l'an 1672, il fut nommé général des troupes de la république, alors en guerre avec *Louis XIV*. Ce prince, dit un historien célèbre, nourrissoit, sous le flegme Hollandois, une ardeur d'ambition et de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur étoit froide et sévère; son génie actif et perçant. Son courage, qui ne se rebutoit jamais, fit supporter à son corps foible et languissant, des fatigues au-dessus de ses forces. Il étoit valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste; né avec une opiniâtreté flegmatique, faite pour combattre l'adversité; aimant les affaires et la guerre; ne connoissant ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité. Tel étoit le prince que les Hollandois opposèrent à *Louis XIV*. La république craignoit alors beaucoup pour sa liberté. Les armées Françoises étoient en Hollande. *Guillaume* offrit le revenu de ses charges et tout son bien pour secourir l'état: il fit percer les digues, et couvrir d'eau les chemins par où les François pouvoient pénétrer dans le pays; résolu de ne pas survivre à la perte de sa patrie, et *de mourir*, disoit-il, *dans le dernier retranchement*. Quand le danger fut passé, il ligua une partie des puissances de l'Europe contre eux. Ses négociations promptes et secrètes réveillèrent de leur

assoupissement l'Empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre, l'électeur de Brandebourg. La campagne de 1674 ne fut pas pourtant heureuse pour lui. Il fut battu à Senef par le prince de *Condé*, après avoir fait des prodiges de valeur et de prudence. En 1677, il fut obligé de lever le siége de Charleroi, qu'il avoit attaqué une première fois quelques années auparavant. C'est à cette occasion qu'un seigneur Anglois dit : *Le Prince d'*Orange *peut se vanter d'une chose : c'est qu'aucun général à son âge n'a levé tant de siéges et perdu tant de batailles.* Les succès divers de cette guerre amenèrent la paix de Nimègue. On venoit de signer le traité le 10 août 1678. Le prince d'Orange, sans y avoir égard, fond sur le maréchal *de Luxembourg*, tranquille dans son quartier, engage un combat sanglant, long et opiniâtre, qui le couvrit de honte, sans produire aucun fruit, que la mort de deux mille Hollandois et d'autant de François. *Guillaume* savoit certainement que la paix étoit signée, ou qu'elle alloit l'être : il savoit que cette paix étoit avantageuse à son pays; cependant il exposa sa vie, et prodigua celle de plusieurs milliers d'hommes, pour prémices d'une paix générale. Lorsqu'on lui reprocha cette infraction, il répondit froidement, qu'*il n'avoit pu se refuser cette dernière leçon de son métier.* Cette paix, entièrement conclue en 1678, fut suivie d'une guerre plus glorieuse, mais bien plus injuste. Le prince d'Orange avoit épousé *Marie Stuart*, fille de *Jacques II.* L'ardeur du zèle de ce monarque pour la religion Catholique, irrita ses sujets contre lui. Son gendre résolut de profiter de ce soulèvement : il passa en Angleterre en 1688, chassa son beau-père de son palais et de son trône, et s'y mit à sa place. Reconnu roi par toute l'Angleterre, sous le titre de *Guillaume*, il ligua une partie de l'Europe contre *Louis XIV*, pour qu'il ne pût pas secourir le roi détrôné. L'Irlande tenoit encore pour *Jacques. Guillaume* passa dans cette isle pour la soumettre. Le lendemain de son débarquement, son aumônier prêcha un sermon où il prit pour texte ces paroles de *St. Paul : Perfidem vicerunt regna.* Au sortir de l'église, *Guillaume* dit : *Mon chapelain a fort bien ouvert la campagne.* Comme on l'exhortoit à prendre quelque repos : *Je ne suis pas venu en Irlande*, répondit-il, *pour laisser croître l'herbe sous mes pieds. Un royaume où le fourrage est aussi bon qu'en Flandre, mérite bien qu'on se batte pour le conquérir.* Peu de temps après, il gagna la bataille de la Boine, en 1690, qui obligea *Jacques II* à quitter l'Irlande. Cette journée montra dans le vainqueur tout ce qu'il faut à la guerre, un cœur chaud et une tête froide. Dans la chaleur du combat, *Henri Hubdar*, l'un des officiers de *Guillaume*, entendant un boulet de canon siffler à ses oreilles, plia les épaules comme un homme qui craint. Le roi sourit, et donnant un petit coup sur l'épaule de ce gentilhomme : *Courage, M. le Chevalier*, lui dit-il, *je vous crois à l'épreuve du canon.* Les partisans de *Jacques* ayant remarqué, durant la bataille, l'endroit où étoit *Guillaume*, traînèrent vis-à-vis de lui deux pièces de campagne, et le blessèrent à l'épaule

d'un boulet de six livres. Le coup effraya tous ceux qui entouroient le prince ; lui seul, conservant son sang froid, se fit panser à la tête de ses troupes, et demeura à cheval jusqu'à ce qu'il eût gagné la bataille. Après l'action, on demanda à quelques Irlandois qui avoient été faits prisonniers sous les drapeaux de *Jacques*, s'ils étoient encore tentés d'en venir aux mains : *Changeons de Roi*, répondirent-ils, *nous vous livrons demain bataille, et nous sommes assurés de vous battre*. Cela n'étoit pas si certain ; car dans les années suivantes *Guillaume* fut battu à Steinkerque et à Nerwinde, sans que ces défaites le décourageassent. On disoit de lui qu'*avec de grandes armées, il faisoit admirablement la petite guerre, comme* Turenne *avoit fait supérieurement la grande ; avec de petites armées*. Il fit des retraites qui valoient des victoires, prit Namur en 1695, et tint toujours la campagne. *Voyez* ATHLONE *et* I. BOUFLERS. *Louis XIV* l'ayant reconnu roi d'Angleterre, la paix fut rendue à l'Europe. Le traité en fut signé à Ryswick en 1697. Le testament de *Charles II*, roi d'Espagne, en faveur des *Bourbons*, ralluma la guerre. Le roi *Guillaume*, plus agissant que jamais dans un corps sans force et presque sans vie, remuoit toute l'Europe pour donner de nouvelles peines à *Louis XIV*. Il devoit, au commencement de 1702, se mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce dessein; une chûte de cheval, suivie d'une petite fièvre, l'emporta le 16 mars de la même année, à 52 ans. *Guillaume*, en usurpant le trône, conserva la place de Stathouder. Il se déplaisoit en Angleterre, où il essuyoit continuellement des dégoûts. On le força de renvoyer sa garde Hollandoise, et de congédier les régimens formés de réfugiés François, qu'il s'étoit attachés. Il passoit très-souvent à la Haye, pour se consoler des chagrins qu'on lui donnoit à Londres. On a dit, pour justifier ses fréquens voyages, qu'*il n'étoit que stathouder en Angleterre, et qu'il étoit roi en Hollande*. Les Anglois cessèrent de l'aimer, dès qu'ils l'eurent pris pour maître. Ses manières ne prévenoient pas en sa faveur : elles étoient fières, austères, rebutantes. Quoiqu'il sût toutes les langues de l'Europe, il parloit peu et sans agrément. Sa dissimulation tenoit trop de la défiance. Toujours sombre et rêveur, il avoit plus de jugement que d'imagination. Malheureux à la tête des armées, il le fut autant sur le trône. Il y montra une grande inapplication, beaucoup d'humeur et très-peu de capacité. Sa haine contre la France lui tint lieu de tous les talens. Elle le fit l'ame d'une puissante ligue, lui attacha tous les ennemis de *Louis XIV*, et lui donna tous les réfugiés pour panégyristes. Ses flatteurs, qui étoient presque tous des gens de lettres ou des gens qui croyoient l'être, le louèrent d'autant plus mal-à-propos pour eux, qu'il ne montra jamais de goût pour les beaux arts, ni d'estime pour ceux qui les cultivoient. Elevé dans le bruit des armes, son oreille ne fut sensible qu'à l'harmonie des tambours et des trompettes. N'étant encore que Stathouder, il se trouva, dit *Duclos*, à la représentation d'un opéra, dont le prologue étoit à sa louange. *Qu'on me chasse ce*

coquin, dit-il : *me prend-il pour le Roi de France?* en faisant allusion aux prologues où *Quinault* prodiguoit l'encens à *Louis XIV*. Quoiqu'il n'aimât pas ce prince, il savoit en imposer à ceux qui en parloient indécemment en sa présence. Un jeune Milord lui disant un jour que ce qu'il avoit trouvé de plaisant à la cour de France, c'est que *le Roi eût une vieille maîtresse et un jeune ministre* (Barbezieux). — *Cela doit vous apprendre, jeune homme*, lui répondit Guillaume, *qu'il ne fait usage ni de l'une ni de l'autre.* Le roi d'Angleterre n'étoit point traité avec cette équité en France. La cour ne prit point le deuil à sa mort; et *Louis XIV* défendit aux *Bouillons* et aux *la Trémouille*, alliés de la maison d'Orange, de le porter. Je ne sais où *Duclos* a pris que la haine de ce prince pour *Guillaume*, venoit de ce qu'il avoit refusé d'épouser une de ses filles et de la duchesse de *la Vallière*. *Voyez* un portrait détaillé de *Guillaume*, dans le tome IVe de l'*Histoire d'Angleterre* de *Smollet*, page 189, in-4°, à Londres, 1758.

IV. GUILLAUME, roi des Romains, comte de Hollande, deuxième de ce nom, étoit fils de *Florent IV*, comte de Hollande, et de *Mathilde* de Brabant. Le pape *Innocent IV* et les Romains, opposés à l'empereur *Fréderic II*, firent si bien, qu'après la mort de *Henri de Thuringe*, roi des Romains, le comte *Guillaume* lui fut subrogé, par l'élection des sept grands officiers de l'empire, à Veringen, près de Cologne, en 1247. L'année suivante, *Guillaume* assiégea Cologne, la prit après six mois de siége, et y fut couronné le jour de la Toussaint : il étoit alors âgé de vingt ans. Il choisit pour ses ministres, *Othon*, évêque d'Utrecht, et *Henri* duc de Brabant, son oncle. Après la mort de *Fréderic*, arrivée en 1250, *Hugue*, légat du saint Siége, le confirma dans la possession de l'empire, qu'on continua néanmoins de lui disputer. Il défit les Flamands, et fit la guerre aux Frisons Occidentaux, qui s'étoient révoltés contre lui; mais cette guerre lui fut fatale. Il fut assommé en 1256, par des paysans cachés dans les roseaux d'un marais, où son cheval s'enfonça dans la glace. *Guillaume* étoit âgé de 28 ans. Ses grandes qualités l'avoient rendu digne du trône, et il s'y seroit maintenu avec gloire, s'il n'avoit régné dans un temps de troubles et de discordes suscitées avant lui. Outre les avantages de la figure, il avoit du courage, de l'application aux affaires, de la justice, de la générosité, et un véritable desir de rendre ses peuples heureux. Si une élection illégitime le fit parvenir à l'empire, ses vertus reconnues par les princes Allemands, lui assurèrent cette couronne, après la mort de *Conrad*. Il ne lui manqua que d'être élu dans des circonstances plus favorables; mais il est probable qu'il ne l'auroit jamais été, si l'Allemagne eût joui d'une situation plus tranquille. Les Frisons le traitèrent beaucoup mieux après sa mort qu'ils ne l'avoient fait de son vivant; car ils l'enterrèrent magnifiquement dans un ancien tombeau, élevé dans la Frise pour un empereur Romain. Il laissa un fils, appelé *Florent*, qui succéda à son oncle dans le comté de Hollande.

GUILLAUME de Nassau, prince d'Orange, *Voyez* Gerard et Imbyse.

V. **GUILLAUME**, (Saint) duc d'Aquitaine, étoit fils du comte *Thierri*. Il commanda les armées de *Charlemagne* contre les Sarasins, les chassa d'Orange, et remporta sur eux des victoires décisives. Il fit fleurir ensuite la justice et les lettres dans sa province, et finit ses jours dans le monastère de Gellon, diocèse de Lodève, en 812. Lorsqu'il voulut quitter le monde, il en fit part à l'empereur *Charlemagne : « Prince*, lui dit-il, *après avoir servi si long-temps sous vos étendards, permettez-moi de servir désormais sous ceux de J. C. »* Et après avoir fait un trophée de ses armes à *St. Julien* de Brioude, il prit l'habit monastique en 806, et mourut le 28 mai 812. Tandis qu'il avoit vécu dans le siècle, il avoit su soutenir son rang sans fierté; il sut encore mieux l'oublier dans le cloître. Il travailloit à la boulangerie, et faisoit la cuisine à son tour. On le vit souvent chassant son âne devant lui, ou monté dessus, portant du vin ou d'autres rafraîchissemens aux moines occupés à la moisson. Ces traits sont petits; mais s'ils peignent les vertus et les mœurs du temps, on ne doit pas les oublier.

VI. **GUILLAUME IX**, dernier des ducs de Guienne et des comtes de Poitou, fut dans sa jeunesse abandonné à tous les vices. Sa naissance, son pouvoir, ses richesses, son esprit, sa force corporelle, tout sembloit lui promettre l'impunité. Lorsque l'antipape *Anaclet II* fut opposé, par un parti, au pape *Innocent II* en 1130, *Guillaume* se déclara contre le vrai pontife. *Innocent* n'ayant pu le gagner, lui envoya *St. Bernard*, qui se rendit auprès de lui à Parthenay en Poitou, et qui le trouva très-opiniâtre. Les moyens humains étant inutiles, le saint eut recours à Dieu. Un jour que le duc étoit à la porte d'une église où *Bernard* disoit la messe, le saint abbé vint à lui, les yeux enflammés de zèle, tenant en main le Corps de Jésus-Christ : *Voici*, dit-il à Guillaume, *votre Dieu et votre Juge, oserez-vous le mépriser ?* Le duc fut étonné et attendri : il reconnut *Innocent II*, fut réconcilié à l'église, et le schisme finit dans la Guienne. Il vécut depuis lors plus chrétiennement. Étant allé en pélerinage à Saint-Jacques en Galice, il mourut à Compostelle en 1136. Il laissa, en mourant, ses états au roi *Louis le Gros*, en le priant de marier sa fille unique *Éléonore* suivant sa condition. Elle épousa *Louis VII*, dit *le Jeune*. *Voyez* Éléonore.

VII. **GUILLAUME** Longue-Épée, fils et successeur de *Rollon*, premier duc de Normandie, ne fut ni moins ferme ni moins courageux que son père. Les Bretons n'ayant pas voulu reconnoître sa suzeraineté, il les contraignit, par la force des armes, à lui faire hommage. Il le fit peu de temps après lui-même au roi *Raoul*, qui ajouta à son duché la terre des Bretons, c'est-à-dire l'Avranchin et le Cotentin. *Riulfe*, comte de Cotentin, ayant voulu imiter la révolte des Bretons, n'eut pas un meilleur succès. *Guillaume* aida *Louis d'Outremer*, l'an 936, à monter sur le trône à la place de *Raoul*. Il força ensuite *Arnoul*, comte de Flandre, à rendre à

Helluin de Montreuil la forteresse qu'il lui avoit enlevée. L'an 942, s'étant rendu, sous la foi du serment, à Pequigny-sur-Somme, pour une entrevue que ce comte lui avoit demandée, il fut assassiné par les gens de ce dernier. Comme on le déshabilloit pour visiter ses plaies, on trouva sur lui une petite clef d'argent, qu'on crut être celle de son trésor. Son chambellan dit que c'étoit « la clef d'une cassette où étoit l'habit de moine qu'il avoit résolu de prendre à Jumiége, après cette malheureuse conférence. »

VIII. GUILLAUME DE MALAVAL, (Saint) gentilhomme François, après avoir mené une vie licencieuse, se renferma ensuite dans l'hermitage de Malaval, au territoire de Sienne. Il y fonda les *Guillemins* ou *Guillemites*, et y mourut le 10 février 1157. On croit qu'il fut canonisé vers l'an 1202, par *Innocent II. Pie II*, en 1460, transféra sa principale fête au 1er de mai, sans cependant déroger à celle du 10 de février, que la saison d'hiver rendoit plus difficile à célébrer. Sa nouvelle famille s'étendit beaucoup en France, en Bohême et en Saxe. — Il ne faut pas le confondre avec *ST. GUILLAUME*, né de parens nobles, à Verceil en Piémont, et fondateur de la congrégation du *Mont-Vierge*. Il institua cet ordre en 1119, sur une montagne du royaume de Naples, appelée le *Mont-Virgilien*, à cause de *Virgile*, et qui fut nommée ensuite le *Mont-Vierge*, depuis qu'il y eut édifié une église en l'honneur de la Sainte Vierge. Les premiers compagnons de ses austérités l'ayant quitté, il se retira à Salerne, où il fonda un monastère. Se voyant près de la mort, il se retira dans le monastère qu'il avoit fait bâtir à Golète, petite ville vers l'Apennin. Il y termina sa sainte carrière le 25 juin 1142. *Roger*, roi de Sicile, l'avoit appelé à sa cour, et avoit favorisé son ordre naissant.

IX. GUILLAUME, (Saint) pieux et savant archevêque de Bourges en 1199, dans la maison des anciens comtes de *Nevers*, gouverna cette église en pasteur des premiers siècles du Christianisme. Il avoit été d'abord religieux de Grammont, ensuite de Cîteaux, et il avoit gouverné diverses maisons comme prieur ou comme abbé. Elevé sur le siége de Bourges, il tâcha de déraciner tous les abus. On obligeoit alors les excommuniés de payer une amende quand on leur donnoit l'absolution. Le motif de cette exaction étoit de les préserver des rechûtes, par une crainte pécuniaire. *St. Guillaume* exigeoit des excommuniés une caution de payer l'amende; et pour les retenir dans le devoir, il les menaçoit souvent de l'exiger, et ne l'exigeoit point. Jamais il ne voulut poursuivre par les armes les méchans que la crainte des censures de l'église ne pouvoit retenir, quoique ce fût l'usage de son siècle: il n'employoit que les voies de la douceur et de la persuasion, et il réussissoit. Il mourut le 10 janvier 1209, laissant une mémoire chère au clergé de France, dont il avoit été l'ornement, et aux pauvres dont il avoit été le père. Ses reliques furent brûlées par les Calvinistes en 1562, et ses cendres jetées au vent.

X. GUILLAUME d'HIRSAUGE, (Saint) fut tiré en 1069 de l'ab-

baye de St. Emmeran de Ratisbonne, pour être abbé d'Hirsauge. Il fonda un grand nombre de monastères, fit fleurir dans son abbaye la piété, la science et les arts, et mourut en 1091. On a de lui quelques ouvrages de *Philosophie* et d'*Astronomie*; Basle, 1531, in-4°, dont le mérite est très-mince.

XI. GUILLAUME DE TYR, archevêque de cette ville, dressa les actes du concile de Latran; prononça l'oraison funèbre de l'empereur *Barberousse*, quand son fils *Fréderic* lui fit rendre les derniers honneurs, et vint à Rome, où il mourut vers 1194. On a de lui une *Histoire des Croisades*, en 32 livres, qui finit à l'an 1184. Son style est simple et naturel; l'auteur est prudent, judicieux, modeste, et savant pour le temps auquel il écrivoit. Cette *Histoire* a été publiée à Basle en 1549, in-fol. Elle se trouve dans *Gesta Dei per Francos*, de *Bongars*. Il y en a une Continuation jusqu'en 1275, que l'on trouve dans l'*Amplissima Collectio* de *Martenne*. *Jean Hérold* en avoit fait une deuxième Continuation jusqu'en 1521, qui a été imprimée avec l'*Histoire*; Basle, 1564, in-fol. *Gabriel du Préau* l'a traduite en françois; Paris, 1573, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec un autre GUILLAUME, évêque de Tyr, mort en 1129, dont il nous reste des *Epîtres à Bernard*, patriarche d'Antioche.

XII. GUILLAUME, surnommé *Calculus*, moine de Jumiége, vivoit dans le 11e siècle, sous *Guillaume le Conquérant*. On a de lui une *Histoire de Normandie*, divisée en 8 livres, dans le recueil de *Cambden*, 1603, et dans celui de *du Chesne*, 1619, tous deux in-fol. Le style de cet auteur est passable pour le siècle où il vivoit; mais il manque de critique, défaut commun à presque tous les anciens écrivains.

XIII. GUILLAUME LE BRETON, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Bretagne, naquit vers l'an 1170. Il fut chapelain de *Philippe-Auguste*, qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et dont il mérita l'estime. On a de lui : I. Une *Histoire* en prose de ce monarque, pour servir de suite à celle de son médecin, nommé *Rigord*. II. Un poëme intitulé *Philippide*, qui est une gazette longue et rampante. Ces deux ouvrages de *Guillaume le Breton* sont utiles pour l'histoire de son temps, et l'on y trouve des faits qu'on chercheroit vainement ailleurs. Ils ont été imprimés à Zwickau en 1657, in-4°, et dans la collection des Historiens de France.

XIV. GUILLAUME D'AUXERRE, évêque de cette ville, transféré ensuite sur le siége de Paris, mourut en 1223. Il n'est point auteur, comme on le croit communément, d'une *Somme de Théologie*, in-fol. 1500, qui porte le nom de *Guillaume d'Auxerre*. Le *Guillaume*, auteur de cette Somme vivoit dans le même temps que lui. Il mourut en 1230, après avoir professé la théologie à Paris avec beaucoup de succès. Il avoit été archidiacre de Beauvais. — Il y a eu un 3e GUILLAUME *d'Auxerre*, Dominicain, mort provincial de son ordre en 1294, que l'on dit avoir été également professeur à Paris, dont il reste parmi les manuscrits de Sorbonne quelques *Sermons*. Voyez les Mémoires de littérature du

P. *des Molets*, tom. 3, part. 2, pag. 317, etc.

XV. GUILLAUME D'AUVERGNE, évêque de Paris, gouverna sagement cette église, fonda des monastères, opéra des conversions par ses sermons, fit condamner la pluralité des Bénéfices par les plus habiles théologiens de son diocèse, et mourut en 1248. On a de lui des *Sermons* et des *Traités* sur divers points de discipline et de morale. *Le Féron* les a recueillis et publiés en 1674, 2 vol. in-fol. Les *Dialogues des sept Sacremens*, les *Sermons durant l'année*, et plusieurs autres *Traités* qu'on lui attribue dans cette édition, ne sont pas de lui. Le style de ce prélat, sans avoir rien d'élégant, ni de délicat, est simple, intelligible; naturel, et bien moins barbare que celui des scolastiques de son temps. Il traite beaucoup moins de questions métaphysiques qu'eux, et s'attache sur-tout à la morale et à la discipline. Il réfute quelquefois *Aristote*; ce qui n'étoit pas une petite témérité dans son siècle. Il savoit très-bien l'Écriture sainte et les écrivains profanes; mais il avoit peu lu les Pères.

GUILLAUME DE ST-AMOUR. *Voyez* I. AMOUR (ST-).

XVI. GUILLAUME DE LINDWOODE, jurisconsulte Anglois, et évêque de Saint-David, dont on a un recueil des Constitutions de 14 archevêques de Cantorbery, sous ce titre: *Provinciale, seu Constitutiones Angliæ;* Oxford, 1633, in-folio; mais l'édition de Londres, 1679, in-folio, est plus ample. L'auteur mourut en 1446.

XVII. GUILLAUME DE MALMESBURY, Bénédictin Anglois, fut un célèbre historien du 12e siècle. *Henri Savill*, fit imprimer à Londres, en 1596, in-folio, les ouvrages de cet écrivain. Ils sont estimés, quoique le style soit sans ornemens.

XVIII. GUILLAUME DE VORILONG, fameux théologien scolastique du 15e siècle, de l'ordre des Frères Mineurs, mort en 1464, laissa un *Commentaire sur le Maître des Sentences*, et un *Abrégé des Questions de Théologie*, intitulé: *VADE MECUM*, in-fol.

XIX. GUILLAUME DE CHARTRES, religieux Dominicain, chapelain de *St. Louis*, mort vers le milieu du 13e siècle, a continué l'histoire de ce prince, commencée par *Geofroy de Beaulieu*. Il recueillit avec soin tout ce qui avoit pu échapper aux recherches de celui-ci, et l'ajouta à son ouvrage. Cette continuation, insérée dans le 5e tome de la Collection de *du Chesne*, contient plusieurs faits qui méritent d'être sus; mais elle est écrite d'un style guindé.

GUILLAUME DE NEUBRIDGE. *Voyez* LITLE.

XX. GUILLAUME DE NANGIS, Bénédictin de l'abbaye de Saint-Denys en France, mourut vers 1302. Il est auteur des *Vies de St. Louis*, de son fils *Philippe le Hardi;* et de deux *Croniques*, dont les historiens ecclésiastiques et profanes ont fait usage. La principale s'étend jusqu'en 1301, et elle est écrite avec clarté et d'un latin passable. On la trouve dans le 5e volume de la collection de *du Chesne*. Elle a eu deux continuateurs, qui l'ont poussée, l'un jusqu'en 1340, l'autre jusqu'en 1368. Le premier

paroît homme d'esprit; l'autre est un moine agreste et grossier. Sans le secours de ces deux continuations, nous n'aurions presque rien de sûr touchant les événemens écoulés dans cet espace de temps. *Voyez* MELOT.

XXI. GUILLAUME, né à Conches en 1080, donna des leçons de grammaire et de philosophie à Paris, et mourut au milieu du 12[e] siècle. On a de lui un ouvrage intitulé : *Philosophia de Naturis*, 1474, 2 vol. in-fol., aussi rare qu'inutile. Son système est celui des atomes.

XXII. GUILLAUME DE PASTRINGO, Véronois, fut employé par les *l'Escale*, ses souverains. Il obtint de *Benoît XII* leur absolution pour avoir tué l'évêque de Vérone, et une autre fois la confirmation de la seigneurie de Parme. Il connut beaucoup *Pétrarque*, et lui communiquoit les livres de sa riche bibliothèque. Nous avons de lui un livre : *De originibus rerum;* Venise, 1547, in-fol., bien moins connu que le manuscrit intitulé : *De Viris illustribus :* c'est une espèce de Bibliothèque universelle, dans la 1[re] partie; et dans la 2[e], un Dictionnaire géographique. Il étoit syndic de Vérone en 1337.

XXIII. GUILLAUME, (le Frère) Dominicain, mort à Cortone en 1537, à 62 ans, étoit un peintre sur verre, qui peignit à Rome les vitraux du Vatican et de *Ste-Marie del Popolo.*

XXIV. GUILLAUME, (Charles) mort à Paris le 8 décembre 1778, se fit libraire dans cette ville, et a publié quelques écrits peu renommés : I. La *Mer des Histoires*, 1733, in-12. II. *Etrennes* aux Dames, 1748. III. *Almanach Dauphin*, ou Histoire abrégée des princes qui ont porté le nom de Dauphin, 1752, in-8.°

XXV. GUILLAUME, (Jacquette) est auteur d'un livre intitulé : *Les DAMES Illustres, où, par bonnes et fortes raisons, il se prouve que le sexe féminin surpasse, en toute sorte de genres, le sexe masculin*, in-12, Paris, 1675, dédié à M[lle] *d'Alençon.* C'est un fatras de raisonnemens en vers et en prose, mal dirigés et mal conçus. On y trouve cependant le portrait pseudonyme de quelques personnes illustres de son sexe; les Conférences catholiques de la reine *Christine*, pour répondre aux objections des ministres; et un Éloge de M[lle] *Schurman.* Elle compte parmi les femmes célèbres, la duchesse d'*Enghien*, les marquises de *Lanoncourt*, d'*Haraucourt*, de *Rosay*, la baronne de *Changy*, la vicomtesse d'*Auchy*, de *Saint-Balmont*, les demoiselles *des Armoises*, *d'Orsagues*, *des Roches.* Elle nous apprend que le libraire de M[lle] *Scuderi* faisoit payer une demi-pistole pour lire une histoire de ses ouvrages. — Une autre femme, du même nom, *Marie-Anne* GUILLAUME, a publié, à Paris en 1668, un *Discours* sur la prééminence des femmes sur les hommes.

GUILLAUME DE RUREMONDE, *Voyez* RUREMONDE.

GUILLEBAUD, *Voy.* PIERRE DE SAINT-ROMUALD.

GUILLELME, *Voyez* GUIELME.

GUILLEMEAU, (Jacques) natif d'Orléans, chirurgien ordinaire des rois *Charles IX* et *Henri IV*, fut un des plus célè-

bres disciples d'*Ambroise Paré*. Il porta dans l'étude de la chirurgie, un esprit cultivé par les belles-lettres. Les langues savantes lui étoient familières : elles lui ouvroient les ouvrages des anciens. Ces guides, aidés de celui de l'expérience, en firent un des plus habiles hommes de son temps. Ses ouvrages ont été recueillis à Rouen, en 1649, in-folio. Les principaux sont : I. La *Chirurgie d'Ambroise Paré*, traduite de françois en latin, avec autant de fidélité que d'élégance. II. Des *Tables Anatomiques*, avec figures. III. Un *Traité des Opérations*, écrit avec beaucoup de précision et de justesse. Il mourut à Paris en 1612, dans un âge avancé.

GUILLEMETTE, de Bohême, fanatique du 13e siècle, se fit des sectateurs par son hypocrisie. Elle sut si bien se contrefaire, que, malgré son fanatisme, elle mourut en odeur de sainteté l'an 1281. Ses fourberies ayant été dévoilées après sa mort, on déterra son corps et on le brûla. Ses disciples soutenoient qu'elle étoit le *Saint-Esprit* incarné sous le sexe féminin; qu'elle n'étoit morte que selon la chair; qu'elle ressusciteroit avant le jugement universel; qu'elle monteroit au ciel à la vue de ses prosélytes; enfin, qu'elle avoit laissé pour son vicaire sur la terre *Maifreda*, religieuse de l'ordre des Humiliés. Celle-ci devoit occuper, à Rome, le siége Pontifical, en chasser les cardinaux, et leur substituer quatre docteurs qui feroient quatre nouveaux Évangiles.

GUILLEMITES, *Voy.* GUILLAUME, n° VIII.

GUILLERI, nom de trois frères d'une maison noble de Bretagne, qui, après s'être signalés dans les guerres de la Ligue, se firent voleurs de grand chemin, lorsque la paix eut été rendue à la France. Ils firent bâtir une forteresse sur le chemin de Bretagne en Poitou, pour leur servir de retraite. Ils faisoient des courses jusqu'en Normandie et à Lyon, affichant sur les arbres de leur route, ces mots en gros caractères : *Paix aux Gentilshommes, la mort aux Prévôts et aux Archers, et la bourse aux Marchands.* On envoya 5000 hommes pour assiéger la forteresse de ces brigands. On la foudroya à coups de canon, et les scélérats qui l'habitoient furent rompus en 1608.

GUILLERMIN, (Jean-Baptiste) sculpteur, né à Lyon, vint s'établir à Paris où il se distingua par la délicatesse de ses ouvrages en ivoire et en coco. Il fit un *Crucifix* très-admiré, pour le chœur du Val-de-Grace. *Guillermin* mourut en 1699.

GUILLET DE ST-GEORGES, (Georges) premier historiographe de l'académie de Peinture et de Sculpture à Paris, où il fut reçu en 1682, naquit à Thiers en Auvergne, vers 1625, et mourut à Paris le 6 avril 1705, à 80 ans. Il se fit connoître par plusieurs ouvrages, qu'il donna sous le nom de son frère *Guillet de la Guilletière*. I. *Histoire de Mahomet II*, 2 vol. in-12; il ne rend pas une exacte justice à ce héros. II. *La Vie de Castracini*, in-12, curieuse. III. *Les Arts de l'Homme d'épée*, 2 vol. in-12. IV. *Lacédémone ancienne et moderne*, in-12. V. *Athènes ancienne et nouvelle*, in-12. *Guillet*

eut de grands démêlés avec *Spon*; sur les antiquités de cette ville. Son livre offre des recherches.

GUILLEVILLE, (Guillaume de) Bernardin de l'abbaye de Chalis, vivoit encore en 1358, et avoit alors 63 ans. Il est auteur d'un roman en vers, intitulé: *Les trois Pélerinages*, celui *de la Vie humaine*, celui *de l'ame séparée du corps*, et celui *de Jésus-Christ*, à Paris, in-4°, sans date; mais il est de la fin du 15e siècle.

GUILLIAUD, (Claude) docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Villefranche en Beaujolois, enseigna l'Ecriture sainte avec réputation, et devint chanoine et théologal d'Autun, vers le milieu du 16e siècle. On a de lui: I. Des *Commentaires* sur *St. Matthieu*, in-fol.; sur *St. Jean*, in-fol.; et sur les Épîtres de *St. Paul*, in-8.° Le Père *Berthier* dit que ce sont des chefs-d'œuvre en ce genre. Il est court, et, sans s'éloigner de la Vulgate, il marque les différences du texte grec. Il tâche de concilier les passages qui lui semblent opposés à d'autres. Il éclaircit ce qui a rapport aux dogmes de l'Église. Enfin, on voit par toute la méthode de cet auteur un savant interprète, un esprit judicieux, et un très-honnête homme. II. Des *Homélies* pour le Carême.

GUILLIMAN, *ou* WUILLEMAINN, (François) du canton de Fribourg, mort vers 1575, est célèbre en Allemagne: I. Par son livre des *Antiquités de la Suisse*. II. Par son *Histoire des Evêques de Strasbourg*. III. Par une *Histoire des Comtes de Hapsbourg*. IV. Par des *Poésies Latines*. — *Voy*. MARCILE.

GUILLOT-GORJU, (Bertrand Harduin de St-Jacques) abandonna l'étude de la médecine, et remplaça *Gautier Garguille* sur le théâtre de la foire. Cette profession lui paroissant avilissante, il alla exercer la médecine à Melun; mais chassé par l'ennui, il vint mourir à Paris en 1648, à 50 ans.

GUILLOTIN, né à Saintes le 29 mars 1738, alla étudier à Paris et s'y fit recevoir médecin. Il y vivoit heureux et utile, lorsque la capitale s'occupant de l'organisation des États généraux, il fut chargé de rédiger l'écrit intitulé: *Pétition des six Corps*. Le style en étoit foible et les idées communes; mais la direction des esprits vers un nouvel ordre de choses, lui donna de la célébrité; et elle procura à son auteur, en 1789, la députation du tiers état de Paris. *Guillotin* parut à l'assemblée froid, réservé, plein de droiture et sur-tout de douceur. Chargé de faire un rapport sur le code pénal, il proposa comme un supplice moins cruel que la roue et la corde, alors en usage, celui de la machine fatale qui prit son nom et qui immola, bientôt après, tant d'innocentes victimes. L'horreur imprimée aux massacres judiciaires, opérés par cet instrument, a rejailli injustement sur la personne de *Guillotin*. Il est faux qu'il ait porté sa tête sur sa machine: il est mort dans son lit, et de chagrin, dit-on, de l'abus attroce qu'on faisoit de son invention.

GUIMENIUS, *Voy*. MOLA.

GUIMIER, *Voy*. GUYMIER.

GUIMOND *ou* GUITMOND, Bénédictin, étoit de Normandie.

Il se fit religieux dans le monastère de la Croix de Saint-Leuffroi. Pour se délivrer des ennemis que son mérite lui avoit faits, il demanda à son abbé la permission de se retirer en Italie. L'abbé qui avoit peu de lumières, et qui ne connoissoit point le trésor qu'il possédoit, le laissa partir. *Guimond* se fit bientôt connoître. *Grégoire VII* le fit cardinal, et *Urbain II* lui donna l'archevêché d'Averse. On lui doit un *Traité de la vérité du Corps et du sang de Jésus-Christ*, contre *Bérenger*, qu'il publia vers l'an 1070, et qui fut imprimé avec d'autres ouvrages sur le même sujet, 1561, Louvain, in-8.° *Trithême* et *Yves de Chartres* font un grand éloge de son savoir et de sa piété.

GUINTIER, (Jean) né en 1487, à Andernach, fut d'abord médecin de *François I.* S'étant retiré à Strasbourg, pour se dérober aux troubles de religion, il y professa le grec qu'il avoit déjà enseigné à Louvain, et y exerça la médecine. Il fut obligé de renoncer à la chaire grecque, et mourut en 1574. C'est lui qui a donné le nom de *Pancréas* au corps glanduleux attaché au péritoine; qui a découvert l'union de la veine et de l'artère spermatique, des deux conduits qui répondent de la matrice aux mamelles. Il a traduit beaucoup d'écrits de *Galien* et d'autres auteurs. Il a aussi donné quelques *Traités* latins *sur la Peste*, in-8°; *sur les Femmes grosses et les Enfans*, in-8°, *etc.* Les traductions et les autres ouvrages de *Guintier* auroient été plus utiles, sans la dureté de son style, et le grand nombre d'expressions barbares qu'il emploie. L'empereur *Ferdinand* lui donna des lettres de noblesse, sans qu'il les eût demandées. *Antoine-Prosper Hérissant*, imprimeur à Paris, a publié, en 1765, in-12, l'*Eloge historique* de ce médecin, avec le *Catalogue* de ses ouvrages. Cet écrit intéressant obtint le prix de la faculté de médecine.

GUION, *Voy.* GUYON.

GUIOT DE PROVINS, moine Bénédictin dans le 12ᵉ siècle, composa un roman en vers, connu sous le nom de la *Bible-Guiot*, L'auteur annonce qu'il l'appelle *Bible* parce que son ouvrage ne renferme que des vérités. C'est une satire contre les mœurs de son temps, et sur-tout contre celles des seigneurs de fiefs, et du clergé. La *Bible-Guiot* est restée manuscrite; mais on en trouve des copies dans plusieurs bibliothèques. Quelques écrivains croient que l'auteur a décrit dans ses vers l'usage de la boussole, long-temps avant la naissance de *Gioja*, à qui on en attribue plus généralement la découverte. *Voy.* GIOJA.

GUIRLANDAIO, (Dominique) *Voy.* GHIRLANDENI.

GUISAR, (Pierre) naquit à la Salle dans les Cévennes, d'un médecin Protestant. Le fils embrassa la profession de son père; mais ne pouvant enseigner dans les écoles publiques, à cause du Calvinisme, il l'abandonna pour la religion Catholique. Il vint à Paris en 1742, et s'y fit estimer: mais l'amour de la patrie le rappela à Montpellier. Il fit, dans cette ville, un cours gratuit et public de physique expérimentale, qui reçut beaucoup d'applaudissemens. On a de lui plusieurs ouvrages, estimés des per-

tonnes de l'art : I. *Pratique de Chirurgie*, ou *Histoire des Plaies*, réimprimée pour la troisième fois en 1747, en 2 vol. in-12, avec de nouvelles observations et un recueil de thèses de l'auteur. Cet ouvrage contient une méthode simple, courte et aisée pour se conduire sûrement dans les cas les plus difficiles. II. *Essai sur les Maladies Vénériennes*, in-8°, à Avignon, sous le titre de la Haye, en 1741. L'auteur proscrit les méthodes violentes, et en propose une beaucoup plus douce, plus simple, et infiniment plus assurée. Il mourut à Montpellier le 13 septembre 1746, à 46 ans.

I. GUISCARD *ou* GUISCHARD, (Robert) duc de la Pouille et de la Calabre, étoit Normand, et fils de *Tancrède de Hauteville*, qui, chargé d'une nombreuse famille, envoya ses deux fils aînés en Italie, pour réparer les injustices de la fortune. Ces héros, ayant réussi, appelèrent leurs cadets, parmi lesquels *Robert Guischard* se signala. Devenu duc de la Pouille et de la Calabre, il passa en Sicile avec son frère *Roger*, et fit la conquête de cette isle sur les Grecs et sur les Arabes, qui la partageoient alors entr'eux. Il falloit achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restoit encore des princes de Salerne, descendans de ceux qui avoient les premiers attiré les Normands dans ce pays : *Robert* les chassa et leur prit Salerne. Ils se réfugièrent dans la Campagne de Rome, et se mirent sous la protection de *Grégoire VII*, qui excommunia le vainqueur. Le fruit de l'excommunication fut la conquête de tout le Bénevention, que fit *Robert* après la mort du dernier duc de Bénevent de la race Lombarde. *Grégoire VII* donna alors l'absolution à *Robert*, et en reçut la ville de Bénevent, qui, depuis ce temps-là, est toujours demeurée au saint Siége. *Robert Guischard* maria ensuite sa fille à *Constantin*, fils de l'empereur de Constantinople, *Michel Ducas*. Ce mariage ne fut pas heureux. *Guischard* ayant sa fille et son gendre à venger, résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient, après avoir humilié celui d'Occident. La cour de Constantinople n'offroit en ce temps-là qu'un continuel orage. *Michel Ducas* avoit été chassé du trône par *Nicéphore*, surnommé *Botoniate*, et *Constantin*, gendre de *Robert*, avoit été fait eunuque; enfin, *Alexis Comnène* avoit pris le sceptre impérial. *Robert*, pendant ces révolutions, s'avançoit vers Constantinople. Pour avoir un prétexte de faire la guerre à l'empereur Grec, il prit un moine dans un couvent, l'engagea à se dire *Michel* déposé par *Nicéphore*. Il assiégea Durazzo, le 17 juin 1081. Les Vénitiens, engagés par les promesses et par les présens d'*Alexis*, secoururent cette place. La famine se mit dans l'armée de *Robert*, et si *Alexis* eût temporisé, elle auroit péri; mais il donna bataille le 18 octobre, fut vaincu, et *Robert Guischard* prit la ville. Le vainqueur fut obligé de passer en Occident l'année d'après, pour combatre *Henri IV*, empereur d'Allemagne, qui avoit porté la guerre dans ses états. Il laissa *Boémond*, son fils, dans la Grèce; mais ce prince ayant été vaincu, son père repassa en Orient. Après des victoires et des échecs, il mourut

en 1085, à 80 ans. *Guischard* avoit de grandes qualités : vaste dans ses projets, ferme dans ses résolutions, vif dans ses entreprises, il tenta beaucoup, et réussit presque toujours; mais il ternit l'éclat de ses exploits par une ambition effrénée, à laquelle il sacrifioit tout.

II. GUISCARD, *Voyez* BOURLIE.

GUISCHARD, (Charles) colonel au service du roi de Prusse, manioit également bien l'épée et la plume. Cet officier, dont le nom militaire étoit *Quintus Icilius*, avoit servi avec distinction dans la dernière guerre. Il profita du loisir que la paix lui laissoit, pour mettre au net ses *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, dont la dernière édition est de Berlin, 1774, 4 vol. in-8°, ou 2 vol. in-4.° Quoiqu'il y ait quelques idées particulières dans cet ouvrage, et qu'il déprime trop le célèbre chevalier *Follard*, on ne peut qu'estimer la sagacité et l'érudition de l'auteur.

I. GUISE, (Claude DE LORRAINE, duc de) étoit cinquième fils de *Réné II*, duc de Lorraine, et de *Philippe de Gueldre*, sa seconde femme. Après avoir contesté inutilement la succession du duché de Lorraine à *Antoine de Vaudemont*, son frère aîné, il vint s'établir en France, et y épousa *Antoinette de Bourbon*, princesse du sang, le 18 avril 1513. Sa valeur, son génie hardi, ses grandes qualités, et la faveur du cardinal *Jean de Lorraine* son frère, cimentèrent sa puissance. Il fonda une maison qui fit trembler les successeurs légitimes de la couronne. C'est en sa faveur que le comté de Guise fut érigé en duché-pairie au mois de janvier 1527. Il mourut en 1550, après s'être signalé en plusieurs occasions, et sur-tout à la bataille de Marignan. Il n'étoit alors âgé que de 22 ans. Il y reçut plus de vingt blessures, et auroit péri très-certainement, si *Adam de Nuremberg*, son écuyer, ne lui eût sauvé la vie aux dépens de la sienne, en lui faisant un bouclier de son corps. *Claude de Guise* laissa six fils et quatre filles, dont l'aînée épousa *Jacques Stuart V*, roi d'Écosse. De ses six fils, l'un fut I. *François* : *Voy.* ci-dessous II. GUISE. — II. *Charles*, cardinal : *Voy.* LORRAINE, n° I. — III. *Claude*, duc d'*Aumale* : *Voy.* AUMALE. — IV. *Louis*, cardinal : *Voy.* ci-après, au n° VI. — V. *François*, grand-prieur et général des galères, mort en 1563. — VI. *Réné*, marquis d'Elbœuf : *Voy.* ELBŒUF. — *François* DE LORRAINE, l'aîné de tous, eut trois fils : le second, *Charles*, fut duc de Mayenne : *Voy.* MAYENNE. Le troisième, *Louis* : *Voyez* ci-après n° VI. L'aîné étoit *Henri*, qui est l'objet de l'article III. GUISE.... Parmi les fils d'*Henri*, deux méritent une place dans ce Dictionnaire. L'un fut cardinal : *Voy.* le n° VI. L'autre étoit *Charles* : *Voy.* le n° IV. GUISE. — Le fils aîné de *Charles* fut *Henri*, qui mourut sans laisser de postérité : *Voy.* V. GUISE. — Son frère puîné, nommé *Louis*, fut duc de Joyeuse, et mourut en 1654, avant son frère; mais il laissa de la fille du duc d'*Angoulême*, qu'il avoit épousée, *Louis-Joseph de Lorraine*, duc de Guise, mort en 1671 : son fils unique, *François-Joseph*, mourut au berceau à l'âge de 5 ans, en 1675. Cette famille subsiste encore dans les

branches collatérales des ducs d'*Elbœuf : Voy.* II. HARCOURT.

II. GUISE, (François de LORRAINE, duc de) et d'Aumale, fils aîné de *Claude de Lorraine*, duc de Guise, né au château de Bar, le 17 février 1519, fut appelé *LE BALAFRÉ*, à cause d'une blessure qu'il reçut au siége de Boulogne, en 1545. Frappé entre le nez et l'œil droit par une lance, tout le fer avec un tronçon de bois resta dans la plaie. *Ambroise Paré*, fameux chirurgien, fut obligé de prendre des tenailles de maréchal pour arracher ce tronçon, et de lui mettre le pied sur le visage. Tous les spectateurs frémissoient, *Guise* seul parut tranquille, et ces mots : *Ah ! mon Dieu*, furent les seuls qu'il laissa échapper pendant cette cruelle opération. Malgré l'heureux succès de *Paré*, les chirurgiens désespérèrent long-temps de la vie de *Guise*. Cependant il guérit si bien qu'il ne lui resta qu'une légère cicatrice. Son courage se montra bientôt d'une manière éclatante en 1553, à Metz, qu'il défendit vaillamment contre *Charles-Quint*. Les troupes de l'empereur, engourdies par le froid, laissèrent plusieurs soldats après elles. Le duc de *Guise*, loin de les faire assommer, comme faisoient quelques généraux de ces temps malheureux, les reçut avec humanité. Pendant le siége de Metz, un officier Espagnol lui écrivit pour lui demander un de ses esclaves, sauvé dans la ville avec un cheval de prix qu'il avoit dérobé. *Guise* renvoya le cheval, après l'avoir payé à celui chez qui il se trouvoit. Mais quant à l'esclave, il répondit qu'il ne contribueroit pas à remettre dans les fers un homme devenu libre en mettant les pieds sur les terres de France. *Ce seroit*, ajouta-t-il, *violer les priviléges de ce royaume, qui consistent à rendre la liberté à tous ceux qui la viennent chercher*. Autant sa valeur avoit paru durant le siége, autant sa générosité éclata-t-elle après. Personne ne connoissoit mieux les règles de l'honneur, et ne savoit mieux réparer une offense. A la bataille de Renti, 13 août 1554, où il fit des prodiges de valeur, *Saint-Fal*, un de ses lieutenans, s'avançant avec trop de précipitation, il l'arrêta en lui donnant un coup d'épée sur le casque. On lui dit, après la bataille, que cet officier étoit blessé de ce traitement : *Monsieur de Saint-Fal*, lui dit le duc, en présence de tous les officiers, et dans la tente même du roi, *Vous êtes offensé du coup que je vous ai donné, parce que vous avanciez trop, mais il vaut mieux que je vous l'aie donné pour vous arrêter, que pour vous faire avancer. Ce coup est plus glorieux qu'humiliant pour vous*. Alors il prit pour juges tous les capitaines, qui convinrent qu'un coup reçu pour arrêter l'excès d'ardeur et de courage, faisoit plus d'honneur que de tort ; et *Saint-Fal* fut satisfait.... Plusieurs autres avantages en Flandre et en Italie, firent proposer à quelques-uns de faire le duc de *Guise Vice-roi de la France ;* mais ce titre paroissant trop dangereux dans un sujet puissant et belliqueux, on se contenta de lui donner celui de *Lieutenant général des armées du Roi, au dedans et au dehors*. Les malheurs de la France cessèrent, dès qu'il fut à la tête des troupes. En huit jours, il prit Calais et tout son territoire, au

milieu de l'hiver. Il chassa pour toujours de cette ville les Anglois, qui l'avoient possédée 210 ans. Cette conquête, suivie de celle de Thionville, prise sur les Espagnols, mit le duc de *Guise* au-dessus de tous les capitaines de son temps. Il prouva que le bonheur ou le malheur des états dépend souvent d'un seul homme. Maître de la France sous *Henri II*, dont il avoit épousé la sœur, il le fut plus encore sous *François II*. La conspiration d'Amboise, tramée en 1560 par les Protestans, pour le perdre, ne fit qu'augmenter son crédit. Le parlement lui donna le titre de *Conservateur de la patrie*. Son autorité étoit telle, qu'il recevoit assis et couvert, *Antoine*, roi de Navarre, qui se tenoit debout et tête nue. Le connétable *de Montmorenci* lui donnoit du *Monseigneur* et du *Votre très-humble et très-obéissant serviteur*, tandis que *Guise* lui écrivoit simplement, *Monsieur le Connétable*, et au bas, *Votre bien bon ami*. Après la mort de *François II*, cette autorité baissa, mais sans être entièrement abattue. Dès-lors se formèrent les factions des *Condé* et des *Guise*. Du côté de ceux-ci, étoient le connétable *de Montmorenci* et le maréchal *de Saint-André*; de l'autre, étoient les Protestans et les *Coligni*. Le duc de *Guise*, aussi zélé Catholique qu'ennemi des Protestans, avoit résolu de les poursuivre les armes à la main. Passant, le 1er mars 1562, auprès de Vassi, sur les frontières de la Champagne, il trouva des Calvinistes qui chantoient les Pseaumes de *Marot*, dans une grange. Ses domestiques les insultèrent. On en vint aux mains; et il y eut près de 60 de ces malheureux tués, et 200 de blessés. Cet événement imprévu, que les Protestans appellent le *Massacre de Vassi*, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le duc de *Guise* prit Rouen, Bourges, et gagna la bataille de Dreux, le 19 décembre 1562. Le soir de cette glorieuse journée, il s'enferme sans défiance dans la même tente avec le prince de *Condé*; il partage avec lui son lit, et dort d'un profond sommeil à côté de son rival, dans lequel il ne voyoit plus, après la victoire, qu'un parent et un ami. Le duc de *Guise* fut alors au comble de sa gloire. Vainqueur par-tout où il s'étoit trouvé, il étoit l'idole des Catholiques, et le maître de la cour; affable, généreux, et en tout sens, le premier homme de l'état. Il se préparoit à assiéger Orléans, le centre de la faction Protestante, et leur place d'armes, lorsqu'il fut tué d'un coup de pistolet, le 24 février 1563, par *Poltrot de Méré*, gentilhomme Huguenot. Les Calvinistes, qui, sous *Henri II* et *François II*, n'avoient su que prier et souffrir ce qu'ils appeloient le *martyre*, étoient devenus, dit un Historien, des enthousiastes furieux; ils ne lisoient plus l'Écriture, que pour y chercher des exemples d'assassinats. *Poltrot* se crut un *Aod*, envoyé de Dieu pour tuer un *Chef Philistin*. Le parti aussi fanatique que lui, fit des vers à son honneur; et il reste encore des estampes avec des inscriptions, qui élèvent son meurtre jusqu'au ciel, quoique ce ne fût que le crime d'un furieux, aussi lâche qu'imbécille... *Valincourt* a écrit sa *Vie*, in-12. Il parut en 1576 une satire sanglante, contre lui, le Cardinal son frère, et les

autres

autres *Guise*, sous le titre de *Légende de* Charles, *Cardinal de Lorraine*, *etc.*, par *François de l'Isle*, in-8.° On la trouve dans le tome VI des *Mémoires de Condé*, in-4.° Le nom de l'auteur est supposé; on la croit de *Régnier de la Planche*. Aux traits flétrissans que renferme cette satire, nous substituerons ceux-ci; ils font trop d'honneur à ce héros, pour les laisser dans l'oubli. Un jour qu'il visitoit son camp, le baron de *Lunebourg*, un des principaux chefs des Reistres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, et s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc de *Guise* tira froidement l'épée, éloigna le pistolet et le fit tomber. *Montpezat*, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence de l'officier Allemand, alloit lui ôter la vie, lorsque *Guise* lui crie: *Arrêtez*, Montpezat; *vous ne savez pas mieux tuer un homme que moi*. Et se tournant vers l'emporté *Lunebourg*: *Je te pardonne*, lui dit-il, *l'injure que tu m'as faite; il n'a tenu qu'à moi de m'en venger. Mais pour celle que tu as faite au Roi, dont je représente ici la personne, c'est à lui d'en faire la justice qu'il lui plaira*. Aussitôt il l'envoya en prison, et acheva de visiter le camp, sans que les Reistres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux. — On avoit averti le duc de *Guise*, qu'un gentilhomme Huguenot étoit venu dans son camp, à dessein de le tuer; il le fit arrêter. Ce Protestant lui avoua sa résolution. Alors le duc lui demanda: *Est-ce à cause de quelque déplaisir que tu aies reçu de moi?* — *Non*, lui répondit le Protestant; *c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma Religion.* — *Eh bien!* répliqua Guise, *si ta religion te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te pardonne*; et il le renvoya: réponse sublime, et dont l'auteur d'*Alzire* a fait un usage admirable dans la dernière scène de cette tragédie... Le duc de *Guise* avoit une intrépidité qui l'accompagnoit même dans les accidens où sa personne étoit intéressée. On lui montra un jour un homme qui s'étoit vanté de le tuer; il le fit venir, le regarda entre les deux yeux, et lui trouvant un air embarrassé et timide: *Cet homme-là*, dit-il en levant les épaules, *ne me tuera jamais; ce n'est pas la peine de l'arrêter*... *Henri II* le créa duc d'Aumale, en 1547, et érigea en 1552, sa terre de Joinville en principauté... *Voyez* l'art. COLIGNY, n° II, *à la fin*. Sa femme, *Anne d'Est*, petite fille de *Louis XII*, morte en 1607, se remaria au duc de *Nemours*.

III. GUISE, (Henri de LORRAINE, duc de) fils aîné du précédent, naquit le 31 décembre 1550. Son courage commença à se déployer à la bataille de Jarnac en 1569, et se soutint toujours avec le même éclat. Un coup de feu qu'il reçut à la joue, dans une rencontre près de Château-Thierri, le fit surnommer *le BALAFRÉ*, ainsi que son père, *François de Lorraine*; mais cette blessure ne lui ôta rien des charmes de sa figure. *Voyez* IX MARGUERITE. Sa bonne mine, son air noble, ses manières engageantes lui concilioient tous les cœurs. Idole du peuple et des soldats, il voulut se procurer les avantages que le suffrage public lui promettoit. Il se mit à la tête

d'une armée, sous prétexte de défendre la foi Catholique contre les Protestans. Ce fut le commencement de la Ligue, confédération d'abord projetée par son oncle, le *Cardinal de Lorraine*. La première proposition de cette association funeste fut faite à Paris. On fit courir, chez les bourgeois les plus zélés, un Projet d'*Union pour la défense de la Religion du Roi, et de la liberté de l'État;* c'est-à-dire pour opprimer à la fois le roi et l'état. Le duc de *Guise*, qui vouloit s'élever sur les ruines de la France, anime les factieux, remporte plusieurs victoires sur les Calvinistes, et se voit bientôt en état de prescrire des lois à son souverain. Il force *Henri III* à publier un édit qui anéantissoit tous les priviléges des Huguenots. Il demanda impérieusement la publication du concile de Trente, l'établissement de l'*Inquisition*, la cession de plusieurs places de sûreté, le changement des gouverneurs, et plusieurs autres choses qu'il savoit que le roi ne pouvoit ni ne devoit accorder. *Henri III*, fatigué de ses insolences, lui défend de paroître à Paris: le duc y vient malgré sa défense, le 9 mai 1558. De là la journée des *Barricades*, qui lui donna un nouveau crédit, en faisant éclater sa puissance aux yeux des ligueurs et des partisans du roi. Son autorité étoit si grande, que les corps de garde de la capitale refusèrent de recevoir le mot du guet, que le prévôt des marchands vouloit leur donner de la part du roi, et ne voulurent recevoir l'ordre que du duc de *Guise*. *Henri III* fut forcé de quitter Paris, fuyant devant son sujet, et obligé de faire la paix avec lui. « Les entreprises contre l'autorité royale firent enfin résoudre le roi, dit l'abbé *de Choisi*, à se défaire du duc de *Guise*, qui les animoit toutes, même assez ouvertement. Il avoit été averti que la duchesse douairière de *Montpensier*, sœur du duc de *Guise*, avoit eu l'insolence de dire qu'elle espéroit qu'avec des ciseaux d'or qu'elle portoit toujours à son côté, elle lui couperoit les cheveux pour le confiner dans un monastère. Il reçut en même temps un billet qui ne contenoit que ces mots: *La mort de* CONRADIN *et la vie de* CHARLES; faisant allusion à la conduite de *Charles d'Anjou*, frère de *St. Louis*, qui avoit fait mourir *Conradin* de Suabe, son compétiteur au royaume de Naples. Le roi, sur tant d'avis qu'on lui donnoit de prendre garde à lui, consulta le maréchal *d'Aumont*, *Rambouillet*, et *Beauvais-Nangis*, qui tous trois conclurent que, n'étant pas possible de faire le procès dans les formes au duc de *Guise*, convaincu de tant de crimes de lèse-majesté, il falloit se résoudre à l'assassinat, seule voie sûre et immanquable, par la confiance aveugle où étoit le duc. Les ordres furent donnés pour l'exécution. *Crillon*, mestre de camp des Gardes Françoises, ne s'en voulut pas charger. *Je me battrai contre lui*, dit Crillon; *il me tuera, je ne parerai point : mais en même temps je le tuerai. Quand on veut bien donner sa vie, on est maître de celle d'autrui*... *Lognac*, premier gentilhomme de la chambre, et capitaine des 45 gentilshommes Gascons de la nouvelle garde du roi, en prit la commission; il en choisit neuf des plus déterminés, et les fit cacher dans un cabinet du roi. Le duc de *Guise*

reçut plusieurs avis qu'on en vouloit à sa vie. La veille du jour de sa mort, il trouva en dînant, sous sa serviette, un billet qui lui marquoit que son dernier moment approchoit. Il dit seulement: *Il n'oseroit!* et acheva de dîner tranquillement. Néanmoins, l'après-dîné, sur des avis réitérés, il tint conseil avec le cardinal de *Guise*, son frère, et l'archevêque de Lyon, sur le parti qu'il devoit prendre. Le cardinal fut d'avis qu'il s'en allât à Paris; mais l'archevêque lui ayant représenté, que s'il abandonnoit les États de Blois où il étoit alors, tous ses amis perdroient courage, et qu'il ne retrouveroit jamais une si belle occasion d'établir son autorité, il se résolut à tout hasarder. Le lendemain, 23 décembre 1588, il alla chez le roi. Il fut un peu surpris de voir la garde renforcée, les Cent-Suisses rangés sur les degrés. Dès qu'il fut entré dans la première salle, on en ferma la porte. Il ne laissa pas de faire bonne mine, salua tous ceux du conseil avec ses graces ordinaires; et dans le temps qu'il vouloit entrer dans le cabinet, il fut percé de plusieurs coups de poignard, sans pouvoir mettre l'épée à la main, et expira en disant: *Mon Dieu, ayez pitié de moi!...* Dès qu'il fut mort, le roi descendit dans la chambre de la reine-mère, qui étoit malade, et lui dit ce qui venoit d'être fait. *Je ne sais*, lui dit-elle, *si vous en avez bien prévu les suites.* » Le duc de *Guise* avoit alors 38 ans. A la nouvelle de sa mort, le généreux *Henri* de Navarre, depuis si cher à la France sous le nom de *Henri IV*, dit: *Si Guise fût tombé entre mes mains, je l'aurois traité autrement. Pourquoi*, ajouta-t-il, *ne s'est-il pas uni avec moi? Ensemble nous eussions pu conquérir toute l'Italie.* Cet éloge est le plus beau qu'on ait fait d'*Henri de Guise*. Mais son ambition étoit si connue, que *Henri II* ayant demandé à *Marguerite de Valois*, sa fille, âgée alors de 7 ans seulement, lequel elle aimeroit le mieux, du marquis de *Beaupréau*, ou du *Prince de Joinville*, (c'étoit ainsi qu'on nomma d'abord *Henri de Guise*), qui s'amusoient avec elle: *Beaupréau*, répondit la princesse; *Joinville fait toujours du mal, et veut être le maître par-tout...* Le cardinal *de Guise*, son frère, fut massacré le lendemain. *Voyez* ci-après, n°. VI. Leurs cadavres furent mis dans de la chaux vive, pour être promptement consumés: les os furent brûlés dans une salle du château, et les cendres jetées au vent. On prit ces précautions, pour empêcher le peuple d'honorer leurs reliques. L'enthousiasme étoit si violent, que la Sorbonne, après avoir décidé « qu'on pouvoit ôter le gouvernement aux princes qu'on ne trouvoit pas tels qu'il falloit, comme l'administration au tuteur qu'on avoit pour suspect », délibéra, après la mort d'*Henri III*, de demander à Rome la canonisation de *Jacques Clément*. Le meurtre de ces deux frères n'éteignit point les feux de la guerre civile: l'assassinat d'un héros et d'un prêtre rendirent *Henri III* exécrable aux yeux de tous les Catholiques, sans le rendre plus respectable. Les lois sont une chose si sainte, que si ce monarque en avoit seulement conservé l'apparence; si, quand il eut en son pouvoir le *Duc* et le *Cardinal*, il eût mis dans sa ven-

geance, comme il le pouvoit, quelque formalité de justice, sa gloire, et peut être sa vie, eussent été sauvées. Les hommes qu'il venoit de faire mourir étoient adorés, le *Duc* sur-tout. Auprès de lui, tous les autres princes paroissoient peuple. On vantoit non-seulement la noblesse de sa figure, mais encore la générosité de son cœur, quoiqu'il n'en eût pas donné un grand exemple, quand il foula aux pieds, dans la rue Bétisi, le corps de l'amiral *de Coligni*, jeté à ses yeux par les fenêtres. Mais il étoit magnifique et libéral; et ces deux qualités éblouissent toujours le peuple. Ayant gagné au jeu cent mille livres à *d'O*, surintendant des finances, ce ministre lui envoya le lendemain 70 mille livres en argent, et 10 mille écus en or, renfermés dans un sac. Le *Duc* croyant qu'il n'y avoit que de l'argent dans ce sac, le donna au commis qui lui apportoit la somme. Cet homme ignoroit ce que ce sac pouvoit contenir; mais ayant vu par les espèces en or que *Guise* s'étoit mépris, il lui rapporta sur-le-champ le don que ce seigneur avoit voulu lui faire. *Puisque la fortune*, lui dit le Duc, *vous a été aussi favorable, cherchez un autre que le duc de* Guise *pour vous envier votre bonheur.* Ce n'est pas le seul trait de générosité qu'on pourroit rapporter. Cependant, *l'ambition avoit corrompu toutes ses vertus*, dit l'abbé *de Choisi*. Nous citons cet historien de préférence, parce que quelques ex-Jésuites, sous prétexte que les *Guise* étoient zélés pour la religion Catholique, nous ont fait un crime d'avoir dit dans un *Dictionnaire Historique*, ce qu'on trouve par-tout, et même dans l'Histoire Ecclésiastique. Comment peut-on louer le zèle d'un homme, lorsque ce prétendu zèle n'a été que l'instrument de l'ambition, et n'a abouti qu'à troubler son pays, et à lui faire manquer de fidélité à son souverain? Ce n'étoit point une terreur panique dans *Henri III*, dit le président *Hénault*, que la crainte des entreprises que *Guise* pouvoit former: il étoit dans des circonstances pareilles à celles dont *Pepin* profita pour s'approprier la couronne. *Henri III* ne ressembloit pas mal aux derniers rois de la première race; et le prétexte de la religion eût fort bien pu susciter quelque pape de l'humeur de *Zacharie*. Mais nous répéterons que l'assassinat étoit une voie aussi violente qu'odieuse. A l'occasion de cet étrange événement, on publia différens libelles. Les plus curieux sont: I. *Les Signes merveilleux apparus sur la ville et château de Blois, en présence du Roi*; Paris, 1589. Il seroit bien étonnant, dit M. *Anquetil*, que le meurtre des *Guise* se fût passé, sans que leurs partisans eussent vu dans le ciel des signes de cette catastrophe. Ils virent donc un flambeau tomber sur la ville de Blois, deux gendarmes blancs, tenant dans la main droite une épée sanglante, et enfin des armées entières qui combattoient tant sur Blois qu'ailleurs. II. *Histoire au vrai du Martyre*, etc. *pour être considéré par les gens de bien*; à laquelle il faut ajouter le *Martyre des deux Frères*. Le premier est un éloge, précédé d'une estampe, assez mal faits l'un et l'autre. Le second est un libelle sanglant, dans lequel le nom de *Henri de Valois* est changé en cette anagramme, *vilain Hérodes*.

L'auteur, dans sa fureur, ne sait à qui s'en prendre. Parce que ce meurtre a été commis à Blois, il tombe sur cette pauvre ville : il dit que *les trois quarts sont Hérétiques et Athéistes, et le reste Païen ; et que trois mois auparavant, on y a surpris et brûlé un vilain... et son ânesse ;* que le roi a marché sur le visage du duc ; et qu'il lui a donné un coup d'épée, tout mort qu'il étoit, *etc.* Dans un moment de fermentation, tout sert, mensonges et vérités... Sa femme, *Catherine de Clèves*, ne mourut qu'en 1633, à 85 ans. *Voyez* III. COLIGNY ; V. MATTHIEU, *à la fin ; et* MOLAC.

IV. GUISE, (Charles de LORRAINE, duc de) fils aîné de *Henri*, duc de Guise, surnommé le *Balafré*, naquit le 20 août 1571. Il fut arrêté le jour de l'exécution de Blois, et renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591. Il fut reçu à Paris avec de grandes acclamations de joie. Les Ligueurs l'auroient élu roi, sans le duc de *Mayenne*, son oncle, jaloux de l'empire qu'il acquéroit sur les esprits et sur les cœurs. On prétend que la fameuse duchesse de *Montpensier*, sa tante, étoit amoureuse de lui. C'est ce jeune prince qui tua de sa main le brave *Saint-Pol.* Il se soumit à *Henri IV* en 1594, et obtint le gouvernement de Provence. *Voyez* CRILLON, à la fin. Il fut employé sous *Louis XIII ;* mais le cardinal *de Richelieu*, redoutant la puissance de cette maison, le contraignit de sortir de France. *Charles* se retira à Florence, et alla mourir à Cuna dans le Siennois, le 30 septembre 1640, à 69 ans. Il laissa plusieurs enfans de *Henriette-Catherine de Joyeuse*, son épouse, veuve du duc de *Montpensier*, et fille unique du maréchal *de Joyeuse.* Son fils aîné fut *Henri*, qui suit.

V. GUISE, (Henri de LORRAINE, duc de) petit-fils du *Balafré*, naquit à Blois le 4 avril 1614. Après la mort de son frère aîné, il quitta le petit collet et l'archevêché de Rheims, auquel il avoit été nommé, pour épouser la princesse *Anne* de *Mantoue.* Le cardinal *de Richelieu* s'étant opposé à ce mariage, il passa à Cologne, s'y fit suivre par sa maîtresse, et l'abandonna bientôt pour la comtesse de *Bossut*, qu'il épousa, et qu'il laissa peu de temps après pour revenir en France. Il auroit pu vivre tranquille ; mais son génie ardent et incapable de repos, l'envie de faire revivre la fortune de ses ancêtres dont il avoit le courage, le fit entrer dans la révolte du comte de *Soissons*, uni avec l'Espagne contre *Richelieu* et la France. Le parlement lui fit son procès, et il fut condamné par contumace en 1641. Après s'être ligué avec l'Espagne, il se ligua contre elle. Les Napolitains, révoltés en 1647 contre *Philippe IV*, l'élurent pour leur chef, et le déclarèrent généralissime des armées et défenseur de la liberté. L'Europe, l'Asie et l'Afrique retentissoient alors des cris de la révolte et de la sédition : les Anglois faisoient couper la tête de leur roi *Charles I ;* les François se révoltoient contre *Louis XIV ;* les Turcs massacroient leur sultan *Ibrahim ;* les Algériens leur Dey ; les Mogols déchiroient l'Indoustan par des guerres civiles ; les Chinois

étoient conquis par les Tartares; enfin, on conspiroit contre les jours du roi d'Espagne. Le duc de *Guise* étoit à Rome, lorsque les Napolitains le pressèrent de venir se mettre à leur tête; il ne balança pas un moment. Il s'embarqua seul sur une felouque, passe à travers la flotte Espagnole, et descend sur le port de Naples, au milieu des cris de joie de la ville. Il fit des prodiges de valeur; mais les efforts de son courage, mal secondés par la France, ne produisirent rien: (*Voyez* ANIELLO et CERISANTES) favorisé par une partie du peuple et tâchant de ménager les esprits avec dextérité, il touchoit au moment de voir retirer les Espagnols, lorsqu'il fut trahi par ceux auxquels il avoit pris le plus de confiance. Don *Juan d'Autriche* gagna secrètement l'officier qui gardoit la porte d'Albe. Un jour que le duc sortoit de la ville pour une expédition militaire, cet officier rendit son poste; et les Espagnols entrèrent dans Naples par une porte tandis que le duc sortoit par l'autre. Leur premier soin fut de publier que *Guise* ayant fait sa paix avec l'Espagne, avoit abandonné la ville pour n'y plus revenir. Ce faux bruit abattit le courage des Napolitains, qui déposèrent leurs armes. Le duc de *Guise* ayant appris cette fâcheuse nouvelle, retourna sur ses pas pour repousser les Espagnols; mais en vain. Il fut obligé de fuir dans la campagne. Il donna dans une embuscade aux environs du château de Cazerte, fut fait prisonnier, et conduit en Espagne, où il demeura jusqu'en 1652. De retour à Paris, il se consola par les plaisirs, du malheur d'avoir perdu une couronne. Il brilla beaucoup dans le fameux carrousel de 1658. On le mit à la tête du quadrille des Maures; le prince de *Condé* étoit chef des Turcs. Les courtisans disoient, en voyant ces deux hommes: *Voilà les Héros de l'Histoire et de la Fable*. Le duc de *Guise* ressembloit effectivement beaucoup à un héros de mythologie, ou à un aventurier des siècles de chevalerie. Ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures, le rendoient singulier en tout. Il mourut à Paris le 2 juin 1664, à 50 ans. Ses *Mémoires* sur son entreprise de Naples ont été publiés en un vol. in-4° et in-12. Plusieurs personnes ont cru qu'ils étoient de son secrétaire *Saint-Yon*. Cette pensée a été combattue par plusieurs autres, et particulièrement par les Journalistes de Trévoux, au volume de décembre 1703.

VI. GUISE, (Louis de LORRAINE, cardinal de) avoit les inclinations plus militaires qu'ecclésiastiques. Il étoit fils de *Henri* de Lorraine, duc de *Guise*, tué à Blois; et comme son père, il ne respiroit que les armes. Quoiqu'archevêque de Rheims et honoré de la pourpre Romaine, il suivit *Louis XIII* dans l'expédition du Poitou en 1621. A l'attaque d'un faubourg au siége de St-Jean-d'Angély, il se signala, comme les plus braves officiers. Il mourut quelques jours après à Saintes, le 21 juin 1621, n'étant que soudiacre. Il avoit eu un procès avec le duc de *Nevers* au sujet d'un bénéfice, et il auroit voulu le vider l'épée à la main. Il lui fit faire des excuses en mourant, et se repentit de sa vie dissipée et guerrière. Il laissa

plusieurs enfans, entr'autres *Achille de Lorraine*, comte de Romorantin, qu'il avoit eu de *Charlotte des Essarts*, comtesse de Romorantin, à laquelle *Moréri* donne le nom de *son amie*, et qui fut une des maîtresses de *Henri IV*. *Charlotte Christine*, fille d'*Achille*, et veuve du marquis d'*Assy*, intenta, en 1688, un procès pour avoir la succession de la maison de *Guise*. Elle prétendit que le cardinal de ce nom avoit épousé la comtesse de Romorantin son aïeule, le 4 février 1611, et elle produisit différens papiers pour appuyer ses prétentions. L'affaire ne fut point jugée. — Il ne faut pas le confondre avec deux autres cardinaux de ce nom. Le premier étoit frère de *François* de Lorraine, duc de *Guise*, et fils de *Claude* de Lorraine. Il naquit en 1527, et fut évêque de Troyes, ensuite d'Alby, puis de Sens, et enfin de Metz. Il eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et mourut à Paris le 28 mars 1578, à 56 ans... Le second étoit neveu du précédent, et fils de *François*, duc de *Guise*, tué au siége d'Orléans par *Poltrot*. Il succéda au cardinal *Charles* de Lorraine son grand-oncle, dans l'archevêché de Rheims, et fut l'un des principaux partisans de la Ligue : mais *Henri III* le fit tuer à Blois, le 24 décembre 1588. Son frère, le duc de *Guise*, avoit été massacré la veille. (*Voy. ci-dessus*, n° III). On conduisit le cardinal dans une salle obscure, où quelques soldats le massacrèrent à coups de hallebarde. Ses cendres furent jetées au vent, de peur que les Ligueurs n'en fissent des reliques. *Henri III* n'avoit jamais pu pardonner à ce cardinal plusieurs traits de satire lancés contre lui. Il avoit surtout irrité le roi par une épigramme qu'il citoit à tout propos. Elle étoit faite sur la devise du roi, dont le corps étoit trois couronnes, avec ces mots : *MANET ULTIMA CŒLO*. « La troisième m'attend dans le Ciel. » Les deux premières représentoient celles de Pologne et de France. L'épigramme étoit renfermée dans ce distique :

Qui dederat binas, unam abstulit ; altera nutat ;
Tertia tonsoris nunc facienda manu.

« De ces trois couronnes, Dieu lui en a déjà ôté une, (celle de Pologne) ; l'autre, chancelle ; la troisième sera l'ouvrage d'un barbier. » Le cardinal de *Guise* ajoutoit, qu'il auroit beaucoup de joie de tenir la tête du roi, si on lui faisoit cette troisième couronne chez les Capucins... *Voyez* I. BOUCHER.

VII. **GUISE**, (Dom Claude de) fils naturel de *Claude* de Lorraine, duc de *Guise*, fut abbé de St-Nicaise et ensuite de Cluni, et mourut en 1612. On auroit de lui une idée bien désavantageuse, si on s'en rapportoit à une satire aussi grossière que maligne, intitulée : *Légende de D. Claude de Guise*, 1574, in-8.° Ce libelle étoit très-rare, avant que d'avoir été réimprimé dans le tome VIe des *Mémoires de Condé*. On l'attribue à *Dagonneau*, Calviniste, juge de Cluni ; ou à *Gilbert Regnaut*, juge mage de Cluni, aussi Calviniste. Le cardinal de *Guise* avoit voulu le déposer, à l'instigation de D. *Claude* ; mais il s'étoit fait maintenir par arrêt ; et le lendemain, après avoir tenu audience, il jeta ses provisions.

dans le parquet, et alla faire les fonctions d'avocat à Mâcon.

VIII. GUISE, *Voyez* GUYSE.

GUITMOND, *Voyez* GUIMOND.

GUITON, (Jean) se signala à la Rochelle, lorsque le cardinal *de Richelieu* assiégea, en 1627, ce boulevart du Calvinisme. Les Rochelois, animés par la religion et par la liberté, voulurent avoir un chef aussi déterminé qu'eux. Ils élurent pour leur maître, leur capitaine et leur gouverneur, l'intrépide *Guiton*. Avant d'accepter une place qui lui donnoit la magistrature et le commandement des armées, il prit un poignard, et dit, en présence de ses principaux compatriotes : *Je serai Maire, puisque vous le voulez, à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je consens qu'on en use de même envers moi, dès que je proposerai de capituler ; et je demande que ce poignard demeure tout exprès sur la table de la chambre où nous nous assemblons dans la maison de ville... Guiton* soutint ce caractère jusqu'à la fin. Un jour qu'un de ses amis lui montra une personne de sa connoissance, tellement exténuée par la faim, qu'elle n'avoit plus qu'un souffle de vie : *Etes-vous surpris de cela*, lui dit-il ? *Il faudra bien que nous en venions là, vous et moi, si nous ne sommes pas secourus.* —Un autre citoyen lui disant que la faim faisoit périr tout le monde, et que bientôt la mort achèveroit d'emporter tous les habitans : *Eh bien !* répondit froidement *Guiton*, *il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes.* Il déclara hautement que *si l'on vouloit le tuer pour se nourrir de sa chair, il y consentiroit plutôt que de se rendre à l'ennemi.* Son intrépidité fut enfin subjuguée par la famine en 1628 : il se vit forcé de céder à l'entreprise heureuse de *Météreau*, et au génie de *Richelieu*.

GUITTON D'AREZZO, un des premiers poëtes Italiens, florissoit vers 1250. On trouve ses *Poésies* dans un *Recueil d'anciens Poëtes Italiens ;* Florence, 1527, in-8.°

GULPHILAS, *Voyez* ULPHILAS.

GUNDLING, (Nicolas-Jérôme) naquit près de Nuremberg, en 1671, d'un père ministre, auteur d'une *Dissertation* sur le concile de Gangres. Le fils devint successivement professeur en philosophie, en éloquence et en droit naturel, à Hall. Sa capacité étoit si connue à la cour de Berlin, qu'on l'y consultoit souvent sur les affaires publiques. Ses services lui valurent le titre de conseiller privé. Il mourut recteur de l'université de Hall, le 16 décembre 1729, à 59 ans, laissant un grand nombre de bons ouvrages de littérature, de jurisprudence, d'histoire et de politique. Il étoit laborieux : il avoit une excellente mémoire et de l'esprit ; mais on souhaiteroit dans ses écrits plus de modération. C'étoit cependant un savant d'un commerce agréable, parce qu'il avoit du feu, de l'imagination et des connoissances très-variées. Ses principaux ouvrages sont : I. *Nouveaux Entretiens*, in-8.° II. *Projet d'un Cours d'Histoire Litté-*

raire. III. *Historia Philosophiæ moralis*, in-8.° IV. *Otia*, ou *Recueil de Discours sur divers sujets de Physique, de Morale, de Politique et d'Histoire*, trois vol. in-8.° V. *De Jure oppignorati Territorii*, in-4.° VI. *Status naturalis Hobbesii, in corpore Juris civilis defensus et defendendus*, in-4.° VII. *De statu Reipublicæ Germanicæ, sub Conrado I*, in-4.° *Ludwig* a réfuté cet ouvrage dans sa *Germania princeps*. VIII. *Gundlingiana*, en allemand. IX. *Commentatio de Henrico Aucupe*, in-4.° X. *Via ad veritatem*, ou *Cours de Philosophie*, 3 vol. in-8.° XI. Il a eu beaucoup de part aux *Observationes Hallenses*, excellent recueil en 11 vol. in-8.° XII. *Mémoire Historique sur le Comté de Neufchâtel.*

GUNIMOND, *Voyez* Alboin.

I. GUNTHER, (Edmond) professeur d'astronomie au collége de Gresham en Angleterre, né en 1581, mourut en 1626, avec une grande réputation : ses leçons et ses écrits la lui avoient acquise. On a de lui *Canon triangulorum, seu Tabulæ tangentium et secantium*, Londres, 1620, in-8°, etc. Toutes ses œuvres furent publiées en 1674, in-4°, par *Leybourn*.

II. GUNTHER, poëte Allemand, né en Silésie, se distingua de bonne heure. Ses talens firent son malheur. Un poëte jaloux mêla dans la boisson de *Gunther*, des drogues qui l'enivrèrent au moment qu'on devoit le présenter à *Auguste II*, roi de Pologne. Au milieu du compliment qu'il débita à ce monarque, il fit une chûte honteuse. Cet accident lui causa un chagrin si amer, qu'il en mourut à l'âge de vingt-huit ans. Il laissa plusieurs morceaux de *poésie*, dans lesquels on remarque du génie naturel et des graces, mais peu de correction. Ce poëte florissoit au commencement du siècle qui vient de finir. On a, entre autres ouvrages de sa façon, une *Ode* sur la victoire que le prince *Eugène* remporta sur les Turcs : victoire qui a aussi été célébrée par le grand *Rousseau*.

GUNTHER, *Voy.* Gonthier.

GURTLER, (Nicolas), né à Basle en 1654, après avoir professé en différentes villes d'Allemagne, occupa la chaire de théologie de Franeker en 1707, et mourut en 1711, à 57 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Lexicon Linguæ Latinæ, Germanæ, Græcæ et Gallicæ*, 1702. II. *Historia Templariorum*, 1702, in-4.° III. *Origines Mundi*, in-4°, 1708 : ouvrage d'une prodigieuse érudition ; mais dans lequel l'auteur adopte beaucoup d'étymologies incertaines, et d'idées ridicules sur la mythologie. IV. *Institutiones Theologicæ*, in-4°, 1721. Les écrits de *Gurtler* sont estimés des théologiens Protestans.

GUSSANVILLAN, (Pierre) natif de Chartres, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à la critique sacrée. Un des fruits de son étude est une bonne édition des *Œuvres de St. Grégoire le Grand*, Paris, 1675, 3 vol. in-fol. C'étoit la meilleure avant celle des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, donnée en 1705, 4 volumes.

I. GUSTAVE Ier, roi de Suède, connu sous le nom de

GUSTAVE-WASA, étoit fils d'*Eric-Wasa*, duc de Grispsholm. *Christiern II*, roi de Danemarck, s'étant emparé de la Suède en 1520, le fit enfermer dans les prisons de Copenhague. *Gustave*, échappé de la prison, erra long-temps dans les montagnes de la Dalécarlie, fut volé par son guide, et se vit réduit à travailler aux mines de cuivre. Après diverses aventures, il vint à bout de soulever les Dalécarliens, se mit à leur tête, chassa le barbare *Christiern*, reprit Stockholm, fut élu roi par les Suédois en 1523, et fit le premier connoître aux nations étrangères, de quel poids la Suède pouvoit être en Europe. Le Luthéranisme fut établi dans ses états sous son règne et par ses soins. *Voyez* II. ANDERSON. Il s'empara d'une partie des biens du clergé; mais pour que le peuple adoptât plus facilement ce changement, il lui laissa des évêques, en diminuant leurs revenus et leur pouvoir. Quelques mouvemens que firent les Dalécarliens, pour s'opposer à ces innovations, presque toujours dangereuses, ne furent pas heureux. *Gustave* étouffa adroitement leurs murmures. Il fit ensuite déclarer la couronne de Suède héréditaire, aux états de Westeras en 1544, et mourut en 1560, âgé de 70 ans. C'étoit, dit l'abbé *Raynal*, un homme supérieur, né pour l'honneur de sa nation et de son siècle, qui n'eut point de vices, peu de défauts, mais qui eut de grandes vertus, et encore de plus grands talens. La considération dont la Suède jouissoit en Europe sous le prince qui l'avoit délivrée de la tyrannie de *Christiern II*, diminua si fort sous ses successeurs, que *Pibrac*, chancelier de *Henri IV*, encore simple roi de Navarre, se plaignant des procédés de la cour de France, disoit « qu'elle n'avoit pas plus d'égard pour ce monarque, que pour *un Roi de Suède* ou de Chypre. » *Gustave-Adolphe* redonna à cette nation le lustre qu'elle avoit perdu. Il laissa trois fils, *Eric*, *Jean* et *Charles*, qui occupèrent successivement le trône de Suède. *Voyez* l'article suivant et les *TABLES CHRONOLOGIQUES*.

II. GUSTAVE-ADOLPHE II, dit *le Grand*, roi de Suède, né à Stockholm en 1594, succéda à son père *Charles IX* en 1611. Il fut nommé GUSTAVE, en mémoire de son aïeul paternel, *Gustave-Wasa*, et ADOLPHE, à cause de son aïeul maternel. On l'éleva d'une manière digne de sa naissance. Sa valeur éclata d'abord contre les rois de Danemarck, de Moscovie et de Pologne, qui l'avoient attaqué en même temps. Il fit la paix avec les deux premiers, et obligea le dernier à quitter la Livonie. Après avoir terminé heureusement cette guerre, il fit alliance avec les Protestans d'Allemagne contre l'empereur et la *Ligue Catholique*. La France accéda à ce traité en 1631. Les états Protestans, encouragés, présentent des requêtes à l'empereur, lèvent des troupes, tandis que *Gustave* avance en augmentant toujours son armée. Ses ministres voulurent le détourner de cette guerre, sous prétexte qu'il manquoit d'argent. *Les gens du pape que je vais attaquer*, leur répondit-il, *sont riches et efféminés. Mes armées ont du courage et de l'intelligence; elles arboreront mon étendart chez l'ennemi, qui payera*

ses troupes. Il commença ses conquêtes en Allemagne, par l'isle de Rugen et par la Poméranie, pour être assuré de ses derrières. Il défendit, sous les plus grièves peines, de faire le moindre tort aux habitans. Ce héros sensible distribua du pain aux pauvres. Sa maxime étoit, que *pour se rendre maîtres des places, la clémence ne vaut pas moins que la force*.... *Gustave* parcourut, dans moins de deux ans et demi, les deux tiers de l'Allemagne, depuis la Vistule jusqu'au Danube et au Rhin. Tout se soumit à lui, toutes les places lui ouvrirent leurs portes. Il força, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à se joindre à lui; l'électeur de Saxe lui donna ses propres troupes à commander; l'électeur Palatin dépossédé vint combattre avec son protecteur. *Ferdinand II* lui écrivoit une lettre, dans laquelle il le menaçoit d'envoyer contre lui toutes les forces de l'empire, s'il persistoit dans ses desseins. Le monarque Suédois dit d'un ton railleur au gentilhomme qui la lui avoit portée: *Je ne manquerai pas d'y répondre, dès que je serai guéri d'une blessure qu'un aigle m'a faite au bras.* La réponse de *Gustave* fut celle d'un héros. Il remporta une victoire complète devant Leipzig, le 7 septembre 1631, sur *Tilli*, général de l'empereur. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, prirent la fuite dans cette journée; mais la discipline Suédoise répara ce malheur. Le roi de Suède charge l'électeur de Saxe, qui a combattu avec lui, de porter la guerre dans la Silésie et dans la Bohême, et il entre lui-même dans la Franconie, dans le Palatinat, et dans l'évêché de Mayence. Son chancelier *Oxenstiern*, l'y joint, et il lui dit: Sire, *j'aurois été plus content de vous féliciter de vos conquêtes à Vienne qu'à Mayence*. Le héros, qui sent très-bien la justice du reproche que ces mots renferment, ranime son ardeur. Il commençoit à faire de la guerre un art nouveau. Il avoit accoutumé son armée à un ordre et à des manœuvres qui n'étoient pas connues ailleurs. *Tilli*, vaincu devant Leipzig, le fut encore au passage du Lech. *Gustave* méditoit alors le siége d'Ingolstad. Il va reconnoître une fortification qu'il veut faire attaquer: les canonniers de la place tirèrent sur lui et si juste, qu'un boulet emporta la croupe de son cheval. Il tombe dessous, enseveli dans la boue, et couvert de sang; mais il se releve promptement, saute sur un autre cheval, et continue de donner ses ordres. *Gassion* fut un des premiers qui accoururent au roi, et cet empressement lui valut un régiment. *Gustave*, qui avoit le talent heureux de relever le prix de tous les grades qu'il donnoit, dit à *Gassion*: *Ce sera un régiment de chevet; et on pourra dormir auprès dans une entière sécurité.* L'année suivante, 16 novembre 1632, *Gustave* donna, dans la grande plaine de Lutzen, la fameuse bataille contre *Walstein*, autre général de l'empereur. Quelques-uns de ses régimens plièrent d'abord. *Gustave* leur dit: *Si, après avoir traversé tant de fleuves, escaladé tant de murailles, et forcé tant de places, vous n'avez pas le courage de vous défendre; tenez ferme, au moins, pour me voir mourir!* et ces mots ranimèrent leur courage. La victoire fut long-temps disputée. Les Suédois la remportèrent, mais

ils perdirent *Gustave*, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles et de deux coups d'épée. Il n'avoit que trente-huit ans. *Gustave* paroissoit avoir quelque pressentiment de son malheur, lorsque voyant, peu de jours auparavant, les peuples accourir en foule au-devant de lui avec de grandes démonstrations de joie, de respect et d'admiration, il dit qu'*il craignoit bien que Dieu, offensé de leurs acclamations, ne leur apprît bientôt que celui qu'ils révéroient comme un Dieu, n'étoit qu'un homme mortel.* On a dit de lui qu'*il étoit mort l'épée à la main, le commandement à la bouche, et la victoire dans l'imagination....* *Gustave* disoit ordinairement, qu'*il n'y avoit point d'homme plus heureux que ceux qui mouroient en faisant leur métier* : il eut cet avantage. Ce héros emporta dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du Nord, et l'estime de ses ennemis. Il disoit qu'*il n'y avoit de rang entre les rois, que celui que leur donnoit le mérite.* Les vertus de *Gustave* répondoient à ses talens. Deux défauts, l'emportement et la témérité, le ternissoient un peu. Il se justifioit par deux maximes, moins vraies qu'il ne pensoit : *Puisque je supporte patiemment les travers de ceux auxquels je commande, ils doivent aussi excuser la promptitude et la vivacité de mon tempérament.* C'est ainsi qu'il répondoit au reproche qu'on lui faisoit du premier défaut. Voici comment il se justifioit sur le second : *Un roi se déclare indigne de la couronne qu'il porte, lorsque, dans un engagement, il fait difficulté de se battre comme un simple soldat....* Revenant un jour d'une attaque, où il avoit été exposé cinq heures de suite à un feu terrible, *Gassion* lui dit que les François verroient avec déplaisir leur souverain courir d'aussi grands risques. *Les rois de France*, répondit *Gustave*, *sont de grands Monarques, et je suis un soldat de fortune....* *Gustave*, qui donnoit des soins très-suivis aux exercices militaires, donna aussi de bonnes lois à son peuple, et les fit exécuter. Il corrigea beaucoup d'abus dans la forme du gouvernement. Il anima, il éclaira l'industrie de ses sujets. Le mérite et les talens utiles trouvèrent toujours près de lui un accueil distingué. Il cultiva l'étude de l'histoire, de la tactique, et des arts qui avoient rapport au grand art de la guerre. Il ne négligea point la politique. Le traité du *Droit de la guerre et de la paix*, de *Grotius*, étoit une de ses lectures favorites. Naturellement éloquent, il aimoit à haranguer, et le faisoit avec beaucoup de feu. Il parloit plusieurs langues, et il avoit encore plus étudié les hommes que les mots. Le caractère de ses ennemis, les projets de ses alliés, les ressources de ses amis, rien n'échappoit à son coup d'œil perçant. Sachant que la religion est le plus solide fondement des états, il montra beaucoup de zèle pour tout ce qui l'intéressoit. Il composa lui-même des prières, qu'on récitoit tous les jours dans son camp à des heures marquées. Ce prince avoit coutume de dire qu'*un bon Chrétien ne pouvoit pas être un mauvais soldat.* Sous sa tente, au milieu des armes, il donnoit quelque temps à la lecture de la parole de Dieu. *Je cherche à me fortifier contre les tentations, en méditant nos livres sacrés*, dit-il un jour à l'un de ses officiers

qui le surprit dans ce pieux exercice ; *les personnes de mon rang ne sont responsables de leurs actions qu'à Dieu seul ; et cette indépendance donne occasion à l'ennemi de notre salut de nous tendre des piéges dangereux, contre lesquels nous ne pouvons être assez sur nos gardés*.... On n'a pas vu chez les Grecs, ni chez les Romains, d'armée mieux disciplinée que celle des Suédois, durant une guerre de trente ans. Tous les enfans qu'ils avoient eus depuis l'entrée de *Gustave-Adolphe* en Allemagne, étoient accoutumés aux coups de fusils, et portoient, dès l'âge de six ans, de quoi manger à leurs pères, qui étoient dans les tranchées, ou en faction. *Gustave* alloit porter la guerre au-delà du Danube, et peut-être détrôner l'empereur, lorsqu'il fut tué. Que n'a-t-on pas débité sur la mort de ce grand homme ? On accusa *François Albert*, duc de Lawembourg, un de ses généraux, gagné par *Ferdinand II*, de l'avoir assassiné. *Puffendorff* pense que ce fut le duc de Saxe, *Lawembourg*, qui le fit tuer à la sollicitation des Impériaux. D'autres disent que ce même duc vengeoit une injure personnelle ; c'est-à-dire un soufflet que lui avoit donné *Gustave*, irrité de la manière trop libre dont il vivoit avec la reine sa mère. Enfin, on imputa sa mort au cardinal *de Richelieu*, qui avoit besoin de sa vie. N'est-il donc pas naturel qu'un roi qui s'exposoit en soldat, soit mort en soldat ? Ce nom lui plaisoit ; et se livrant au feu comme le dernier de ses soldats, il fut de bonne heure tout couvert de blessures. Ce héros avoit une physionomie majestueuse et martiale, de grands traits sans être durs, un air riant et familier. Il étoit d'une taille moyenne, mais d'une grosseur prodigieuse, qui ne l'empêchoit pas d'être très-vif et très-agile. Il aimoit à railler, et exerçoit trop souvent ce dangereux talent. On lui a encore reproché de s'être trop livré à son penchant pour les femmes, et d'avoir quelquefois sacrifié au vice de son temps et de son pays, où le goût du vin étoit une passion. Ce qui peut faire juger, à cet égard, de la flatterie des courtisans, c'est qu'on fit pour lui cette inscription : *Mars sine venere, Alexander sine vino*. Lorsque son corps fut ouvert, on lui trouva un cœur beaucoup plus grand qu'il ne devoit l'être suivant les lois de la nature. *Puffendorff* a écrit sa *Vie* en latin, in-folio. Il en a paru une nouvelle *Histoire* à Amsterdam, 1764, in-4°, ou 4 vol. in-12. Il laissa de *Marie-Eléonore*, fille de *Sigismond*, électeur de Brandebourg, une fille unique, qui lui succéda à l'âge de cinq ans : c'est cette savante couronnée, si connue sous le nom de *CHRISTINE*, Voyez *ce mot*, qui appela du haut de son trône les sciences et les arts, et qui en descendit pour les cultiver elle-même avec plus de liberté. *Christine* laissa la couronne à *Charles-Gustave*, prince Palatin, fils d'une sœur de *Gustave-Adolphe*. *Charles XI*, fils de ce prince, fut père de *Charles XII* et d'*Ulrique Eléonore*, en qui finit la postérité de *Gustave-Wasa*.

III. GUSTAVE III, né le 24 janvier 1746, succéda en 1771 à *Fréderic-Adolphe*, roi de Suède. Dès son avénement au trône, sentant l'oppression où la

cour de Russie et le sénat de Stockholm retenoient les monarques Suédois, il chercha à secouer ce double joug. Le sénat voulant de son côté accroître son autorité, lui fit signer une formule de serment différente de celui de ses prédécesseurs, et s'arrogea jusqu'au droit de lui choisir un confesseur, et de fixer la quantité de vin qu'on devoit servir à sa table. *Gustave* confia son projet d'affranchissement au ministre de France *Vergennes*, au sénateur *Hermanon*, et aux comtes de *Scheffer* et de *Salza*; ils tracèrent ensemble le plan de révolution, qui fut opéré bientôt après. Le sénat, environné des gardes du roi, céda sans résistance. Les troupes prêtèrent serment de fidélité au monarque; tous ceux qui prirent en ce jour le parti de *Gustave*, nouèrent un mouchoir blanc autour de leur bras gauche; et ce signe de dévouement continua à distinguer les officiers Suédois pendant tout le règne du monarque; l'assassin qui lui ôta la vie, le portoit lui-même. Lorsque *Gustave* se fut emparé de tous les postes de la ville, il assembla les principaux membres de la diète, et après leur avoir reproché leur morgue, leurs usurpations, leur corruption, il lut son projet de constitution, qui fut approuvé sur-le-champ, sans qu'il s'élevât de contradicteurs. Les officiers furent alors avancés d'un grade, et les bourgeois de Stockholm obtinrent des médailles d'or ou d'argent, qu'ils eurent la permission de porter à leurs boutonnières. *Gustave*, craignant que l'impératrice de Russie ne continuât à fomenter les divisions qui troubloient depuis long-temps ses états, se rendit à Pétersbourg, sous le nom de comte de *Gothland*, pour conférer avec cette souveraine, sur les moyens de terminer tout différent. Dans leur entrevue, ils montrèrent l'un vis-à-vis de l'autre une cordialité également feinte, et la guerre s'alluma bientôt entre ces deux puissances. *Gustave*, irrité de ce que des émissaires Russes s'efforçoient de faire insurger la Finlande, prit les armes, et fit équiper une flotte formidable à Carlscrona. Un traité particulier attacha à ses intérêts la Prusse et les Turcs, qui lui firent passer des subsides; malgré ces secours, sa flotte fut battue le 17 juillet 1788, à Hogland, par l'amiral *Greig*, et quoiqu'il n'y eût que huit vaisseaux Russes qui combattissent avec courage, ils triomphèrent. Les Suédois se réfugièrent à Sweaborg, où ils restèrent bloqués très-long-temps. La défection de plusieurs officiers, vint assurer les succès de la Russie. Les Norwégiens, conduits par le prince de Danemarck, se réunirent à cette dernière puissance, forcèrent à Quistrum le régiment de Westrogothie à capituler, s'emparèrent d'Oudewalla, et vinrent mettre le siége devant Gothembourg, ville la plus considérable de la Suéde, après Stockholm. *Gustave* alors envoya jusqu'à ses propres gardes au secours de cette place. Pour lui, courant dans les forêts de la Dalécarlie, il rassembla les sauvages habitans, se mit à leur tête, et marcha vers Gothembourg. Craignant que cette ville ne se rendît avant que son armée ne fut arrivée, il se déguisa, partit avec un simple aide de camp, et parvint jusqu'aux portes, où on eut beaucoup de peine à le reconnoître. Bientôt la médiation de l'An-

gleterre et de la Prusse, força le prince de Danemarck à lever le siége ; et le traité de paix de Varéla, signé le 14 août 1790, mit fin aux hostilités. *Gustave* s'engagea aussitôt à devenir le chef de la coalition du Nord, contre la France, et à contribuer à éteindre les principes d'une révolution effrayante pour tous les rois. *Catherine* donna ordre à son ministre *Stockelberg*, de promettre à ce prince douze mille soldats Russes, et un subside de trois cents mille roubles ; mais il n'eut pas le temps de commencer son entreprise. Les nobles Suédois, mécontens de son gouvernement, et de ce que leurs droits avoient été restreints, non-seulement par la révolution de 1772, mais par la diète que le roi avoit assemblée à Gèfle, au commencement de 1792, jurèrent sa perte. Trois conjurés tirèrent au sort le criminel emploi de l'assassiner. *Ankarstroom* l'obtint, et lui tira un coup de pistolet au milieu d'un bal, dans la nuit du 15 au 16 avril 1792. *Voyez* ANKARSTROOM. Le monarque expira le 29 du même mois, et on observa que ses obsèques furent célébrées le 29 mai 1792, jour anniversaire de son couronnement. A cette époque, le jugement contre le meurtrier et ses complices, avoit déjà été exécuté. *Gustave* fut le seul des rois de Suède, qui depuis *Charles XII*, parla parfaitement Suédois ; ce qui le rendit cher aux paysans et aux soldats. Hardi, impétueux, ayant l'esprit chevaleresque, il ne manqua ni de sang froid, ni de discrétion. Dans ses voyages, il montra par-tout un abord prévenant, un esprit aimable et des dehors séduisans, sous lesquels il cachoit son penchant au despotisme. Étant à Paris, il refusa d'y voir *Francklin*, « parce que, dit-il, il n'étoit pas prudent aux rois de voir et d'aimer de pareils hommes. » Il passa ensuite en Italie, séjourna avec plaisir à Rome, et y admira en connoisseur les chefs-d'œuvre des arts, encourageant les artistes, et leur donnant des conseils utiles. Il conserva, malgré les douleurs violentes que lui causoit sa blessure, la plus grande fermeté jusqu'à son dernier moment. Il consola ses amis, et pourvut à leur sort. La veille de sa mort, il écrivit de sa main un codicile, qui nomma régent son frère le duc de *Sudermanie*, et le pria de faire grace aux complices de son assassin ; il fit approcher *Gustave-Adolphe* son fils, âgé de quatorze ans, et l'exhorta dans un entretien noble et touchant à la modération, à l'amour de la paix, et sur-tout à se garantir du desir de toute expédition lointaine. Son corps fut ouvert : on y trouva une balle carrée, et deux pointes de clou entre les côtes. *Mallet Dupan* a tracé de ce prince le portrait suivant : « Nul souverain du XVIIIe siècle, si l'on en excepte *Frédéric le Grand*, n'occupera une place si honorable dans l'histoire. Réunissant les lumières à la capacité, le courage à l'adresse, l'application aux talens, *Gustave III* a effacé tous ces monarques endormis sur le trône, qui laissent errer les événemens au gré de leurs ministres. En 1772, il vengea les droits de la nation ; il reprit les siens ; il rétablit les bases de l'ancienne constitution ; il replaça l'équilibre entre la liberté et la monarchie. Sous son administration vigoureuse, la vénalité disparut. Nul

n'osa trafiquer de la patrie, en citant son patriotisme. La marine, l'armée, les forteresses, le commerce maritime, la considération extérieure, les arts, l'industrie, se ranimèrent pendant ce règne calomnié. N'ayant pu étouffer le germe des factions, *Gustave III* sut les contenir. Il punit très-rarement, pardonna à des ingrats, sachant qu'ils ne cesseroient pas de l'être. Nul souverain n'eut des amis plus zélés, des sujets plus affectionnés, des ennemis plus implacables. On lui a reproché sa dernière guerre; (contre la Russie) elle étoit juste autant qu'indispensable. Il s'agissoit de décider qui régneroit à Stockholm du roi de Suède, ou des émissaires de la Russie. Cette puissance indignée de la révolution de 1772, n'avoit cessé d'entretenir le germe de nouveaux troubles. *Gustave III* pénétra avec justesse, que son salut étoit attaché à celui de la porte Ottomane, et que les victoires de *Catherine II*, vers le Bosphore, riveroient les chaînes de la Baltique. Au moment où il se déclara, trente-cinq mille Russes, répandus en Italie, ou près d'y arriver, alloient s'embarquer sur la flotte attendue de Cronstadt par le détroit de Gibraltar. Ces forces devoient tout de suite se porter à Sinope, et s'emparer de la Morée. La cour d'Espagne donna l'alarme; la Suède s'arma, et les vaisseaux Russes furent enfermés dans la Baltique. Ayant à lutter contre les traîtres et les ennemis extérieurs, *Gustave* remplit son but, et maintint sa dignité avec les ressources les plus médiocres. L'Europe fut témoin de son activité, de sa bravoure, de son courage d'esprit qu'aucun revers ne déconcertoit. Infatigable et présent par-tout, un jour il combattoit en Finlande; le lendemain il se rendoit à Stockholm, parcouroit ses provinces sans prendre de repos, raffermissoit par sa présence la Scanie menacée, et reparoissoit bientôt à la tête de ses armées. Peu de princes ont eu l'esprit aussi cultivé; il connoissoit en homme de lettres, et parloit correctement les principales langues de l'Europe. Il écrivoit comme le chancelier d'*Oxenstiern*. Son style offroit le mérite de la concision, de la vigueur et de la clarté. La plupart des dépêches et des mémoires importans furent rédigés de sa main. Son genre de mort prématurée inspire à la fois l'horreur et la pitié. Avant d'expirer, il éprouva des souffrances cruelles. Les derniers jours, il ne pouvoit rester couché, et se tenoit assis dans son lit. Pendant la matinée où il rendit l'ame, il se fit approcher d'une croisée de son appartement, et se montra au peuple pour la dernière fois. Ses derniers momens furent donnés à la religion. Il communia des mains de son grand aumônier, et s'entretint assez long-temps avec ce prélat, qui a publié le rapport de cette conférence, où le roi montra autant de piété que de stoïcisme. » Dans une salle de l'université d'Upsal, on voit un grand coffre surmonté d'un autre plus petit, tous les deux fermés avec des verroux et des chaînes. Ces deux coffres ont été légués à l'université par *Gustave*, avec ordre de ne les ouvrir que cinquante ans après la date de sa mort. Il écrivoit avec élégance, et avoit des connoissances très-variées. On lui doit : I. Des pièces de théâtre, qui, sans être correctes, ne sont point sans intérêt.

Ces

Ces pièces sont : *Siri-Brahé* ; drame, dont le sujet est historique, et date du règne de *Gustave-Adolphe* ; *Helmfeld*, autre sujet historique du temps de *Charles XI* ; *Natalie Nariskin*, sujet russe ; *l'Un pour l'Autre*, comédie. II. Des *Discours Académiques*. III. Un *Eloge de Torstenson*. Cet écrit, envoyé dans le plus grand secret à l'académie de Stockholm, y obtint le prix que *Gustave* lui-même y avoit fondé. IV. Des *Essais politiques*. V. Des *Lettres* à divers personnages remarquables, au cardinal *de Bernis*, à Mad. *d'Egmont*, et dont les plus intéressantes sont adressées au comte *Ulric Scheffer*, son ambassadeur en France, pour lequel il avoit la plus tendre amitié. Le comte d'*Oxenstiern*, membre de l'académie Suédoise, s'occupe d'une édition complète des Œuvres de *Gustave III*, dont son successeur a promis de faire les frais. On doit y employer des caractères de *Didot* ; et elle doit être ornée de neuf gravures, en y comprenant le portrait de *Gustave* et celui du roi actuel. — *Voy.* CATHERINE II, ANKARSTROOM, et les *Tables Chronologiques* à l'article de la SUÈDE.

GUTHIER, *Voyez* GOUTHIER.

GUTNER, (Jean-Gabriel) imprimeur, exerça son art avec distinction à Chemnitz en Misnie vers l'an 1660, et a écrit sur l'art de l'imprimerie.

GUTTEMBERG, (Jean) naquit à Mayence d'une famille noble, du nom de *Sorgenlock*, dont les différentes branches avoient des surnoms pris des enseignes qui distinguoient les maisons qu'elles habitoient, tel que celui de *Guttemberg*, qui étoit le surnom de la sienne. C'est ce gentilhomme Allemand qui doit être regardé comme l'inventeur de l'imprimerie, ou du moins comme le premier qui ait conçu et exécuté l'idée d'imprimer un livre, d'abord avec des planches de bois gravées, et ensuite avec des caractères de bois sculptés et mobiles ; car on ne conteste point à *Schœffer* la gloire d'avoir imaginé les caractères de fonte. Il est constaté aujourd'hui par des documens authentiques, tirés des archives de la ville de Strasbourg, et publiés, en 1760, par *Schœpflin*, dans un ouvrage intitulé *Vindiciæ Typographicæ*, qu'avant 1440, *Guttemberg* avoit commencé dans cette ville ses premiers essais de typographie. Ces essais furent-ils faits avec des caractères de bois mobiles, comme prétend le prouver *Schœpflin* ? Furent-ils faits avec des planches gravées, comme le veut *Fournier*, célèbre fondeur de caractères ? Voilà le seul point sur lequel il reste des doutes. Ce ne fut qu'après 1444, qu'obéré par les dépenses que ces essais lui avoient coûtées, il vint s'associer à Mayence avec *Jean Fusth*, orfèvre, qui lui fournit des fonds pour continuer et perfectionner son entreprise. *Schœffer*, écrivain, et homme industrieux, fut aussi admis dans cette société. Ils travaillèrent ensemble jusqu'en 1455, et il est très-probable qu'une *Bible sans date*, et sans aucune indication du nouvel art qui l'avoit produite, dont le deuxième volume seulement, imprimé sur vélin, existoit dans la bibliothèque *Mazarine*, et dont le caractère, sculpté en bois et mobile, atteste une antiquité

plus reculée que la *Bible* connue que *Fusth* et *Schœffer* imprimèrent l'an 1462 en caractère de fonte; il est très-probable, dis-je, que cette Bible fut un des premiers fruits de leurs travaux. Il est encore assez vraisemblable que cette même Bible, dont tous les sommaires et les lettres initiales sont ajoutées à la main, est celle dont on a tant parlé, pour avoir été vendue à Paris par *Fusth*, comme manuscrite; plutôt que la Bible de 1462, annoncée dans la suscription, comme une production du nouvel art d'imprimer. Il faut pourtant convenir que cette raison, souvent alléguée par quelques-uns de ceux qui ont écrit sur l'origine de l'imprimerie, n'est pas aussi décisive qu'elle le paroît au premier coup d'œil; car la suscription n'est pas la même dans tous les exemplaires de cette Bible de 1462, sans qu'on soit d'accord sur la cause de cette variété. Il y en a deux différentes : l'une annonce clairement la nouvelle invention d'imprimer, *absque calami exaratione* : l'autre porte simplement que l'ouvrage a été achevé par *Fusth* et *Schœffer*, tel jour en 1462, *industriè finitum, completum et consummatum est.* Or, on ne voit pas ce qui auroit pu empêcher de vendre ces derniers exemplaires comme manuscrits... *Guttemberg* se sépara de ses associés vers 1455. Les dix années de sa vie qui s'écoulèrent entre cette époque et l'année 1465, sont remplies différemment par les auteurs qui ont parlé de lui. Les uns, prétendant qu'il s'étoit brouillé avec ses associés en 1456, le font revenir à Strasbourg; les autres le font rester à Mayence, où il étoit au service de l'électeur *Adolphe de Nassau* en 1465. Mais, comme on ne peut citer aucun ouvrage imprimé qui porte son nom, il n'y a là-dessus que des conjectures plus ou moins arbitraires. Ce que les monumens du temps nous apprennent, c'est qu'en 1465 il fut reçu au nombre des gentilhommes d'*Adolphe de Nassau*, électeur de Mayence, avec des appointemens annuels; et qu'il mourut vers 1468, âgé de plus de 60 ans. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'étoit pas en vie le 24 février de cette année. Un plus long détail sur l'origine de l'imprimerie, deviendroit une dissertation, et excéderoit les bornes que la forme de cet ouvrage nous prescrit. Nous avons résumé le plus brièvement qu'il nous a été possible, ce qui nous a paru de plus constant et de moins hasardé dans les auteurs les plus accrédités parmi ceux qui ont traité cette matière; et nous croyons en avoir dit assez pour satisfaire le lecteur, qui d'ailleurs trouvera encore dans les articles COSTER, FUSTH *et* MENTEL, quelques éclaircissemens sur le même sujet. En 1801, M. *Oberlin* a publié un *Essai sur la Vie de Guttemberg*, plein d'érudition et d'intérêt.

GUY, *Voyez* MÉAD, *à la fin de l'article.*

I. GUYARD, (Bernard) né à Craon dans l'Anjou en 1601, Dominicain, docteur en théologie, mourut à Paris le 19 juillet 1674, à 73 ans. Il est auteur, I. De la *Vie de St. Vincent-Ferrier*, 1634, in-8.° II. *Discrimina inter doctrinam Thomisticam et Jansenianam*, 1655, in-4.° III. *La Fatalité*

de Saint-Cloud, in-folio, où il tâche de prouver que ce n'est pas un Dominicain qui a tué *Henri III ;* il a été réfuté par *La véritable Fatalité de Saint-Cloud*, qui se trouve dans le Journal de *Henri III*, avec l'ouvrage du P. *Guyard.*

II. GUYARD, (Dom Antoine) Bénédictin de Saint-Maur, né à Saulieu dans le diocèse d'Autun, mort à Dijon en 1760, étoit pieux et savant. On a de lui quelques écrits, parmi lesquels on doit distinguer sa *Dissertation sur l'honoraire des Messes*, in-8°, 1748. Ce livre, plein de recherches, déplut à quelques journalistes, parce que l'auteur ramenoit tout à l'antiquité. Voyez l'*Histoire de la Congrégation de Saint-Maur*, pag. 730.

III. GUYARD DE BERVILLE, (N....) né à Paris en 1697, ne fut pas favorisé de la fortune, et il traîna une vie obscure, qu'il finit à 73 ans, en 1770, à Bicêtre, où la misère l'avoit forcé de se retirer. Nous avons de lui : I. *Histoire de Bertrand Duguesclin*, Paris 1767, in-12, 2 vol. Le sujet est intéressant, mais le style de l'historien ne l'est point : il est diffus, peu heureux dans le choix des détails, et encore moins dans celui des réflexions, qui sont la plupart très-communes. II. *Histoire du Chevalier Bayard*, Paris, 1760, in-12. On y trouve des faits curieux, mais la diction est plutôt celle d'un compilateur que d'un écrivain élégant.

GUYARD, *Voyez* GUIARD.

GUYAUX, (Jean-Joseph) né l'an 1684 à Wamfercée, village du Brabant Wallon, fut professeur de l'Écriture-Sainte en 1723, docteur en théologie, et chanoine de Saint-Pierre en 1727 ; et enfin doyen et prévôt de cette église. Il ne dut tous ses emplois qu'à ses vertus et à sa science, rien n'étant plus éloigné de son caractère que l'ambition. Il mourut le 8 janvier 1774, à Louvain, après avoir fait des legs considérables aux pauvres. On a de lui : I. *Commentarius in Apocalypsim*, Louvain, 1781, in-8°, où il combat le système que *Kerkherder* établit dans sa *Monarchia Romæ paganæ.* Le style de cet ouvrage n'est ni pur ni agréable. II. *Quæstio monastico-theologica de carnium esu*, Louvain, 1749, in-4.° III. *Prælectiones de S. Jesu-Christi Evangelio, deque Actis et Epistolis Apostolorum.* M. Gerard, chanoine de l'église de Gand, et ci-devant professeur en philosophie à Louvain, a donné l'édition de cet ouvrage en sept volumes in-8.°

GUYET, (Charles) Jésuite à Tours, né en 1601, mort en 1664, à 63 ans, travailla sur les cérémonies de l'Église ; le fruit de ses travaux fut un gros in-folio, intitulé : *Heortologia, sivè De Festis propriis locorum.* Ce livre, plein d'érudition, est curieux. *Voyez* GUILLET. — Il ne faut pas le confondre avec *François* GUYET, habile critique d'Angers, né en 1575, mort en 1655. Il avoit fait des *Notes* sur differens auteurs, dont *Boecler* et *Grævius* ont profité.

GUYMIER, (Côme) conseiller-clerc au parlement de Paris, sa patrie, et président aux enquêtes, étoit un magistrat plein d'intégrité et de lu-

mières. Il composa vers l'an 1486, un *Commentaire* sur la *Pragmatique sanction de Charles VII* roi de France, plusieurs fois réimprimé. La meilleure édition est celle qu'en donna *Pinsson*, avocat au parlement de Paris, en 1666, in-folio. Il orna cette édition d'une *Histoire*, aussi utile que curieuse, de la Pragmatique-Sanction, et de plusieurs pièces servant de preuves.

GUYMONT, *Voy.* TOUCHE, (Claude Guymont de la) — *et* GUIMOND.

I. GUYON, (Symphorien) né à Orléans, entra dans l'Oratoire en 1625. Il fut envoyé quelque temps après avec le P. *Bourgoing* à Malines, pour y établir une maison de sa congrégation. Nommé curé de Saint-Victor d'Orléans, en 1638, il gouverna cette paroisse avec édification, et s'en démit en faveur de son frère, trois mois avant sa mort, arrivée en 1657. On a de lui : *L'Histoire de l'Église et Diocèse, Ville et Université d'Orléans*, 1647, in-folio. La seconde partie de cet ouvrage curieux, mais mal écrit, ne parut qu'en 1650, avec une préface de *Jacques* GUYON, son frère. Celui-ci est auteur d'un petit ouvrage, intitulé : *Entrée solennelle des Evêques d'Orléans*, 1666, in-8°, composé à l'occasion de l'entrée de *d'Elbène*. — Il y avoit eu auparavant un autre GUYON, (Louis) dont les *Leçons diverses*, imprimées à Lyon, 1625, 3 vol. in-8°, sont au nombre des livres peu communs et curieux.

II. GUYON, (Jeanne-Marie Bouvières de la Mothe) née à Montargis en 1648, épousa, à l'âge de 18 ans, le fils de l'entrepreneur du canal de Briare, appelé *Guyon*. Devenue veuve à 25 ans, avec de la beauté et du bien, de la naissance et un esprit fait pour le monde, elle s'entêta de cette espèce de spiritualité, qui est le délire de la dévotion, du *Quiétisme*. Un voyage qu'elle fit à Paris, lui donna le moyen de se lier avec *d'Aranthon*, évêque de Genève, qui, touché de sa piété, l'appela dans son diocèse. Elle s'y rendit en 1681, et passa ensuite dans le pays de Gex. Il y avoit alors dans cette contrée un *la Combe*, Barnabite Savoyard, d'une physionomie sinistre, homme ardent pour les plaisirs dans sa jeunesse, et pour la dévotion dans l'âge mûr. Devenu le directeur de Mad. *Guyon*, le P. *la Combe* communiqua toutes ses rêveries à sa pénitente. *Dieu m'a fait la grace de m'obombrer par le P.* la Combe, disoit la mystique ; et le Barnabite répondoit : *j'ai obombré Mad. Guyon*. Ces deux enthousiastes prêchèrent chez les Ursulines de Gex, le renoncement entier à soi-même, le silence de l'ame, l'anéantissement de toutes les puissances, une indifférence totale pour la vie ou la mort, pour le Paradis ou l'Enfer. Cette vie n'étoit, en suivant la nouvelle doctrine, qu'*une anticipation de l'autre*, qu'*une extase sans réveil*. L'évêque de Genève, instruit du progrès que faisoient ces deux apôtres d'un nouveau Quiétisme, cessa de les favoriser. Ils quittèrent Gex, et passèrent à Turin, de Turin à Grenoble, d[e] Grenoble à Verceil, et enfin [à] Paris ; et par-tout ils se fire[nt] des prosélytes. Les jeûnes, l[es] courses, la persécution ache[vèrent] d'affoiblir leur cervea[u]

Mad. *Guyon* se donnoit des titres aussi pompeux qu'insensés : elle se qualifioit de *Femme enceinte de l'Apocalypse*, de *Fondatrice d'une nouvelle Église*. Elle prophétisa que *tout l'Enfer se banderoit contre elle* : que *la Femme seroit enceinte de l'Esprit intérieur ;* mais que *le Dragon se tendroit debout devant elle*. Sa prédiction ne tarda pas de s'accomplir. Elle fut enfermée en 1688, par ordre du roi, dans le couvent de la Visitation de la rue Saint-Antoine à Paris. Libre de cet esclavage, par le crédit de Mad. *de Maintenon*, elle parut à Versailles et à Saint-Cyr. Les duchesses de *Charost*, et *Chevreuse*, de *Beauvilliers*, de *Mortemart*, touchées de l'onction de son éloquence et de la chaleur de sa piété douce et tendre, la regardèrent comme une Sainte, faite pour amener le ciel sur la terre. L'abbé *de Fénélon*, alors précepteur des Enfans de France, se fit un plaisir de former avec elle un commerce d'amitié, de dévotion et de spiritualité, inspiré et conduit par la vertu, et si fatal depuis à tous les deux. Un rapport d'humeurs, une sympathie invincible, un je ne sais quoi de touchant et d'élevé dans le caractère de l'un et de l'autre, les lia bientôt étroitement. Mad. *Guyon*, sûre et fière de son illustre disciple, se servit de lui pour donner de la vogue à ses idées mystiques ; elle les répandit sur-tout dans la maison de Saint-Cyr. L'évêque de Chartres, *Godet-Desmarets*, s[illegible]va contre la nouvelle doct[illegible]ie. Un orage se formoit ; [illegible]d. *Guyon* crut le dissiper, [illegible] confiant tous ses écrits à [illegible]*suet*. Ce prélat, l'évêque de [illegible]lons, depuis cardinal *de Noailles*, l'abbé *Tronçon*, supérieur de Saint-Sulpice, et *Fénélon*, assemblés à Issy, dressèrent trente-quatre articles. On vouloit, par ces articles, proscrire les maximes pernicieuses de la fausse spiritualité, et mettre à couvert les saines maximes de la vraie. Mad. *Guyon*, retirée à Meaux, les souscrivit, et promit de ne plus dogmatiser. Une femme enthousiaste pouvoit-elle tenir sa parole? Deux jours après, elle chercha à faire de nouveaux disciples. La cour, fatiguée des plaintes qu'on portoit contre elle, la fit enfermer d'abord à Vincennes, puis à Vaugirard, et enfin à la Bastille. Libre au milieu de ses chaînes, elle composoit des cantiques, où elle se livroit aux transports que lui inspiroit l'amour pur. L'affaire de Mad. *Guyon* produisit la querelle du Quiétisme entre *Fénélon* et *Bossuet*. Cette dispute ayant été terminée par la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, et par la soumission de l'illustre auteur de cet ouvrage, Mad. *Guyon* sortit de la Bastille en 1702 : elle mourut à Blois le 9 juin 1717, à 69 ans, dans les transports de la piété la plus affectueuse. « Tous les jours du dernier âge de sa vie ; dit un de ses panégyristes, se passèrent dans la consommation de son amour pour son Dieu. Ce n'étoit pas seulement plénitude ; elle en étoit enivrée. Ses tables, les lambris de sa chambre, tout ce qui tomboit sous sa main, lui servoit à y écrire les heureuses saillies d'un génie fécond et plein de son unique objet. » Après sa sortie de la Bastille, elle vécut dans un oubli entier, et mena la vie la plus retirée et la plus uniforme. L'illustre archevêque de-

Cambrai conserva pour elle la plus singulière vénération. Sur le point de mourir, elle fit son testament, à la tête duquel elle mit sa Profession de foi, sur laquelle, dit le P. *d'Avrigni*, je laisse au lecteur à faire ses réflexions. « JE proteste, *dit-elle*, que je meurs fille de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine; que je n'ai jamais voulu m'écarter de ses sentimens; que depuis que j'ai eu l'usage parfait de la raison, je n'ai pas été un moment sans être prête, au moins de volonté, à répandre pour elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours protesté en toute occasion; ayant toujours soumis, et en tout temps, les livres et écrits que j'ai faits, à la sainte Eglise ma mère, pour laquelle j'ai toujours eu et aurai, avec la grace de Dieu, un attachement inviolable et une obéissance aveugle; n'ayant point d'autres sentimens, ne voulant point admettre aucuns autres que les siens; condamnant, sans nulle restriction, tout ce qu'elle condamne, ainsi que je l'ai toujours fait. Je dois à la vérité, et pour ma justification, protester avec serment qu'on a rendu de faux témoignages contre moi, ajoutant à mes écrits, me faisant dire et penser ce à quoi je n'avois jamais pensé, et dont j'étois infiniment éloignée; qu'on a contrefait mon écriture diverses fois; qu'on a joint la calomnie à la fausseté, me faisant des interrogatoires captieux, ne voulant point écrire ce qui me justifioit, et ajoutant à mes réponses; mettant ce que je ne disois pas, supprimant les faits véritables. Je ne dis rien des autres choses, parce que je pardonne tout et de tout mon cœur. » Tout ce qu'on peut conclure de cette protestation, c'est que si les expressions dont se servit Mad. *Guyon*, dans ses livres, étoient mauvaises, son intention étoit bonne et son cœur droit; mais que la condamnation de ses erreurs lui avoit laissé des impressions injustes et défavorables contre ceux qui avoient contribué à les faire proscrire. L'abbé *de la Bletterie* a écrit trois *Lettres* estimées et rares, dans lesquelles il la justifie des impostures que ses ennemis avoient inventées pour noircir sa vertu. Malgré des lettres interceptées du Barnabite *la Combe* à son élève, et de l'élève à son maître, très-tendres et très-vives, les gens sensés regardèrent toujours *la Combe* et Mad. *Guyon*, comme deux personnes d'un esprit peu réglé, mais de mœurs pures. Les principaux ouvrages de cette femme célèbre sont: I. Les *Torrens spirituels*, où l'on trouve le *Moyen court et très-facile de faire Oraison*, et le *Cantique des Cantiques* expliqué, in-8.° II. Sa *Vie* écrite par elle-même, en 3 vol. in-12, Cologne, 1720. De toutes les productions de Mad. *Guyon*, c'est la moins commune. « Comme elle se croyoit favorisée de toutes les graces qui ont si fort distingué *Ste Thérèse*, elle voulut bien, à l'exemple de cette Sainte, dit le P. *d'Avrigni*, écrire sa VIE: nouvelles révélations, ou plutôt nouvelles folies. Elle dit qu'elle voyoit clair dans le fond des ames, sur lesquelles elle recevoit une autorité miraculeuse, aussi bien que sur les corps; que Dieu l'avoit choisie pour détruire la raison humaine, et rétablir la sagesse Divine. *Ce que je lierai*, ajoute-t-elle, *sera*

lié; ce que je délierai, sera délié. Je suis cette pierre fichée par la Croix sainte, rejetée par les architectes. Elle étoit venue à un tel point de perfection, qu'elle ne pouvoit plus prier les Saints, ni même la sainte Vierge. La raison de cette impuissance, *c'est que ce n'est pas à l'épouse, mais aux domestiques de prier les autres de prier pour eux....* » III. *Discours Chrétiens*, 2 vol. IV. *L'Ancien et le Nouveau-Testament, avec des explications et des réflexions*, 20 vol. in-8.° « Dans son *Explication de l'Apocalypse*, dit le P. *d'Avrigni*, elle fait la prophétesse; elle raconte des visions; et il y en a qu'on ne pourroit rapporter sans salir l'imagination la plus pure, quoiqu'elle dise, après cela, qu'elle avoit l'esprit si net, qu'il ne lui restoit nulles pensées que celles que Notre-Seigneur lui donnoit. » V. Des *Lettres spirituelles*, en 4 vol. in-8.° VI. Des *Cantiques spirituels* et des *Vers mystiques*, dont plusieurs sont parodiés des Opéra, en 5 vol. On remarque dans tous ses écrits, de l'imagination, du feu, mais encore plus d'extravagances; un style emphatique, des applications indécentes de l'Ecriture-Sainte, etc. Cependant je ne dirois point, comme *Voltaire*, « que Mad. GUYON faisoit des vers comme *Cotin*, et de la prose comme *Polichinel*; » cela est trop fort et trop dur.

III. GUYON, (N.) chirurgien de Marseille, s'offrit généreusement à disséquer le premier cadavre de pestiféré que les médecins examinèrent, lors de la fameuse peste de 1720. *Guyon* périt deux jours après.

IV. GUYON, (Claude-Marie) né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta ensuite. Il vint à Paris, où sa plume s'exerça sur divers sujets. Il fit quelques extraits pour les feuilles de l'abbé *des Fontaines*, qui, en reconnoissance, retoucha le style de quelques-uns de ses écrits. Il mourut à Paris en 1771, âgé d'environ 70 ans. L'abbé *Guyon* étoit d'un caractère enjoué: il avoit des mœurs et des connoissances; mais son savoir lui donnoit un peu de morgue. Ses principaux ouvrages sont: I. La continuation de l'*Histoire Romaine* de *Laurent Echard*, depuis *Constantin* jusqu'à la prise de Constantinople, par *Mahomet II*, 10 vol. in-12. C'est une espèce d'Histoire du Bas-Empire, écrite, dit *Voltaire*, d'un style digne du titre. Cette saillie est doublement injuste: en ce que l'ouvrage de l'abbé *Guyon* n'est pas intitulé *Histoire du Bas-Empire*, et que le style est convenable au livre, et assez pur. Les faits ne sont pas toujours exacts, mais ils sont assez bien rapprochés; et en général, cet abrégé est estimable. II. *Histoire des Empires et des Républiques*, 12 vol. in-12, 1733, et années suiv. Quoique ce livre se soit moins vendu que celui de *Rollin*, parce qu'il est écrit avec moins de douceur et d'élégance, il a dû plus coûter à son auteur. L'abbé *Guyon* a travaillé sur les anciens, au lieu que *Rollin* a trop souvent copié les modernes. Il y a d'ailleurs plus d'ensemble, et moins de réflexions et de hors-d'œuvres. III. *Histoire des Amazones*, 2 vol. in-12, curieuse. IV. *Histoire des Indes*, 3 vol. in-12, telle qu'on pouvoit l'at-

tendre d'un homme qui n'avoit voyagé que de son cabinet, et qui n'avoit pas toujours consulté les meilleurs auteurs. V. *Oracle des nouveaux Philosophes*, 2 vol. in-8.° La fiction qui sert de cadre à ce livre, est mal-adroite et odieuse, le style pesant, les plaisanteries lourdes : mais il y a de la force dans les réfutations; et en rassemblant les principes épars de *Voltaire*, il le met souvent en contradiction avec lui-même. Cet incrédule se voyant démasqué, opposa à l'abbé *Guyon*, pour toute réponse, des injures, auxquelles celui-ci fut d'autant moins sensible, que son livre eut le plus grand succès. VI. *Bibliothèque ecclésiastique* en forme d'instructions sur toute la religion, 1772, 8 vol. in-12. C'est le dernier ouvrage de l'abbé *Guyon*, et ce n'est pas celui qui a le plus réussi. VII. *Essai critique sur l'établissement de l'empire d'Occident*, 1752, in-8°; assez bon, quoiqu'un peu superficiel. L'abbé *Guyon* avoit une pension du clergé de France.

I. GUYOT, (Germain-Antoine) avocat au parlement de Paris, sa patrie, né en 1694, mort en 1750, à 56 ans, a laissé plusieurs ouvrages de droit. Le principal est un *Traité* ou *Dissertation sur plusieurs matières Feodales*, tant pour le pays de droit-écrit, que pour le pays coutumier, en 6 vol in-4.° Ce livre embrasse toute la matière des fiefs; elle y est traitée avec beaucoup d'étendue, mais avec assez peu d'ordre. On y a joint des *Observations sur le droit des Patrons et des Seigneurs de Paroisse, aux honneurs dans l'Eglise, etc.* in-4.°

II. GUYOT, (Mlle) célèbre danseuse de l'opéra, y débuta en 1705, et fit les délices de ce spectacle jusqu'en 1723 qu'elle se retira. Elle joignoit, dit-on, dans sa danse beaucoup de noblesse à beaucoup de graces.

III. GUYOT DE MERVILLE, *Voyez* MERVILLE.

IV. GUYOT DES FONTAINES, *Voy.* FONTAINES, n° II.

GUYS, (Pierre-Augustin) né à Marseille, se livra avec succès à la profession du commerce; il l'honora par sa probité, la simplicité de ses mœurs, ses connoissances et ses écrits. Appelé plusieurs fois à Constantinople, à Smyrne et dans la Grèce pour les affaires de son négoce, il conçut l'heureuse idée de comparer les Grecs anciens aux modernes, de rechercher parmi ces derniers les traces de grandeur, le genre d'esprit, les institutions de leurs ancêtres. *Homère* à la main, *Guys* parcourut plusieurs fois tout l'Archipel, et il y voyageoit encore pour perfectionner une nouvelle édition de son ouvrage, lorsqu'il est mort à Zante l'une des isles de la mer d'Ionie, en 1799, à 79 ans. Il avoit été nommé membre de l'Institut national. Ses ouvrages sont : I. *Essai sur les antiquités de Marseille*, 1786, in-8.° II. *Relation* abrégée de voyages en Italie et dans le Nord, in-8.° III. *Eloge* de *Duguay-Trouin*, 1761. Cet éloge fut envoyé au concours de l'académie Françoise, qui couronna l'écrit de *Thomas*. IV. *Voya[ge] littéraire de la Grèce*. Il pa[rut] d'abord en 1771, en 2 vol. in-1[2] puis en 1783, en 4 vol. in-8 avec figures. L'auteur a compl[...]

ce dernier écrit par la traduction de quelques élégies de *Tibulle*, et des *Poésies fugitives*. Ce voyage est le véritable titre littéraire de *Guys*; il cite avec profusion, mais ses citations sont intéressantes puisqu'elles peignent les mœurs et les usages actuels des habitans de l'archipel de la Morée. Les Grecs modernes, flattés de ses éloges et de ce qu'il les avoit peints dans cet ouvrage comme spirituels et non avilis, lui décernèrent dans un diplome le titre de citoyen d'Athènes. *Guys* en préparoit depuis douze ans une édition plus curieuse et plus complète ; et l'on espère que son fils qui a rempli long-temps avec distinction la place de consul de la nation Françoise en Sardaigne et à Tripoli de Syrie, connu par de profondes connoissances en antiquité, partagera la gloire de son père en la publiant.

I. GUYSE, (Jacques de) né à Mons, se fit Cordelier, et mourut en 1398. Il avoit travaillé sur l'*Histoire du Hainaut* en latin, dont on a donné un extrait en françois, sous ce titre : *Illustrations de la Gaule Belgique*, ou *Annales du Hainaut*, jusque en 1244 ; Paris, 1531, 3 vol. in-folio.

II. GUYSE ou GUISE, (Guillaume) théologien Anglois, né auprès de Glocester en 1653, d'une bonne famille, se rendit habile dans les langues orientales. Il mourut de la petite vérole en 1682, comme il préparoit une édition de la *Géographie* d'*Abulfeda*. On a de lui une *Traduction* latine du commencement de la *Mischne*, avec de savantes remarques; Oxford 1690, in-4.°

I. GUZMAN, (Alphonse Perez de) fameux capitaine Espagnol vers l'an 1293, avoit servi long-temps en qualité de lieutenant général dans les armées des princes de Maroc. Après y avoir acquis beaucoup de réputation et de richesses, il passa en Espagne, où il donna commencement à la maison des ducs de *Medina-Sidonia*. Il étoit gouverneur de Tariffe, lorsque cette ville fut assiégée par *Juan* infant de *Castille*. Ce prince, qui avoit en sa puissance un des fils de *Guzman*, menaça le père de lui couper la gorge à ses yeux s'il ne rendoit la place qu'il défendoit. Mais *Guzman*, méprisant ses menaces, lui répondit, « que plutôt que de commettre une trahison, il lui donneroit lui-même de quoi égorger son fils ; » et en même temps lui jetant son poignard par-dessus les murailles, il alla se mettre à table avec sa femme. Cette fermeté héroïque irrite la cruauté de l'infant, qui fait couper la tête au jeune *Guzman*. Un spectacle si barbare fit jeter des cris aux soldats assiégés qui en étoient les témoins. *Guzman* qui les entendit, craignant qu'ils ne fussent causés par quelque assaut, quitta son dîner pour courir aux remparts ; mais ayant appris de quoi il s'agissoit : *C'est peu de chose*, dit-il, *veillez seulement à la garde de la place*. Alors il retourna se mettre à table avec la même constance, sans marquer aucun trouble, et sans en rien témoigner à *Marie Coronel* sa femme. *Lopez de Véga* a consacré, par de beaux vers, l'action généreuse de *Guzman*. Les descendans de ce héros ont pris pour cimier de leurs armes, une tour, au haut de laquelle paroît un cavalier armé qui jette un

poignard, avec ces mots pour devise : *Mas pesa el rei que la sangre ;* « Je préfère l'intérêt du roi à celui du sang. »

II. GUZMAN, *Voyez* OLIVARÈS.

GYAC, *Voy.* GIAC.

GYÉ, (le Maréchal de) *Voy.* I. ROHAN.

GYGÈS, étoit officier et favori de *Candaule*, roi de Lydie, qui lui fit voir les charmes de sa femme toute nue. La reine apperçut *Gygès*, et soit amour, soit vengeance, elle ordonna à cet officier de tuer son mari, lui offrant à ce prix sa main et la couronne. *Gygès* devint roi de Lydie par ce meurtre, vers l'an 718 avant J. C. *Platon* raconte différemment cette usurpation : il dit que la terre s'étant entr'ouverte, *Gygès*, berger du roi, descendit dans cet abyme ; que là, il vit un grand cheval, dans les flancs duquel étoit un homme qui avoit, à son doigt, un anneau magique, doué de la vertu de rendre invisible ; qu'il le prit et s'en servit pour ôter, sans péril, la vie à *Candaule*, et pour monter sur son trône. Mais ce récit merveilleux n'est qu'une greffe de la fable, mal entée sur la souche historique. —*Voy.* AGLAÜS. La mythologie vante un géant de ce nom, qui avoit cent bras, comme *Briarée* son frère.

GYLIPPE, capitaine Lacédémonien, fut envoyé en Sicile, pour porter du secours aux Syracusains contre les Athéniens. Après avoir été vaincu dans le premier combat, il remporta des victoires signalées sur *Nicias* et *Démosthènes*. Ces généraux se rendirent avec leurs troupes, à condition qu'on leur laisseroit la vie, et qu'on ne les retiendroit point dans une prison perpétuelle ; mais on ne leur tint pas parole. Ils furent mis à mort, et leurs soldats tourmentés avec une cruauté inouie. *Gylippe* accompagna ensuite *Lysandre* à la prise d'Athènes, vers l'an 414 avant J. C. Ce général le chargea de porter à Sparte l'argent qu'il avoit recueilli dans ses glorieuses campagnes. Cet argent montoit à 1500 talens, sans compter les couronnes d'or dont les villes lui avoient fait présent. L'avarice de *Gylippe* lui fit commettre une lâcheté détestable : il ouvrit les sacs par-dessous, et après en avoir tiré trois cents talens, il les recousit fort adroitement, mais les bordereaux renfermés dans chaque sac dévoilèrent sa friponnerie. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de sa patrie, emportant par-tout la honte, dit *Rollin*, d'avoir terni, par cette bassesse, la gloire de ses belles actions.

GYMNOSOPHISTES, philosophes Indiens, étoient ainsi appelés, parce qu'ils se promenoient tout nus en regardant fixement le soleil pendant tout le jour. Ils supportoient, sans douleur, le plus grand froid et la plus grande chaleur, s'abstenant de tous les plaisirs, et se livrant, tout entiers, à la contemplation de la nature, sans se soucier ni d'habits, ni de mets délicats. Lorsqu'ils étoient las de la vie, ils se jetoient dans un brasier ardent. On leur attribue l'invention des caractères hiéroglyphiques. *Cicéron* rapporte qu'*Alexandre le Grand* étant aller les visiter, il leur fit offre de services en les invitant à lui demander ce qu'ils

jugeroient à propos. L'un d'eux prenant la parole, lui dit, de leur accorder l'immortalité qu'ils desiroient uniquement. *Je suis mortel*, leur répondit le Roi, *je ne puis donner l'immortalité*, —*Pourquoi donc*, répliqua le philosophe, *puisque vous n'êtes qu'un mortel, ne restez-vous pas dans le royaume de vos pères, et venez-vous, comme l'ennemi du genre humain, ravager l'univers?* *Alexandre* se retira confus et piqué de cette réponse.

H

HABACUC, le 8e des *Douze petits Prophètes*, commença à prophétiser, suivant l'opinion la plus commune, en même temps que *Jérémie*, quoiqu'il fût plus jeune que lui. Ce prophète sachant que *Nabuchodonosor* s'approchoit de Jérusalem, et prévoyant la prise de cette ville, se sauva dans l'Arabie, et y vécut quelque temps; mais il revint en Judée, lorsque les Chaldéens furent retournés dans leur pays, et il s'occupoit à cultiver ses champs. Un jour qu'il portoit à dîner à ses moissonneurs, l'Ange du Seigneur le transporta par les cheveux dans Babylone, et lui fit donner à *Daniel*, qui étoit enfermé dans la fosse aux lions, ce qu'il avoit préparé pour ses ouvriers. La même main le rapporta en Judée, où il mourut, et fut enterré deux ans avant la fin de la captivité; c'est le sentiment de *S. Jérôme*. Quelques autres attribuent cet événement à un autre *Habacuc*, différent du Prophète, qu'ils font aussi auteur des histoires de *Suzanne*, de Bel et du Dragon. Quoi qu'il en soit, les *Prophéties* d'*Habacuc* ne renferment que trois chapitres. Il prédit à sa nation la captivité, le renversement de l'empire des Chaldéens, la délivrance des Juifs par *Cyrus*, et celle du genre humain par J. C. Les Grecs font la fête d'*Habacuc*.

HABERKORN, (Pierre) né en 1604 à Butzbach en Wétéravie, fut surintendant et professeur en théologie à Giessen, où il mourut au mois d'avril 1676, à 72 ans. Il parut avec éclat à divers colloques tenus au sujet de la religion. Son principal ouvrage est intitulé: *Heptas disputationum anti-Wallemburgicarum*. Ce livre, dans lequel il s'efforce de renverser les principes des *de Wallembourg*, est estimé des Luthériens; mais il l'est moins des Catholiques.

I. HABERT, (François) poëte François du second âge de notre poésie, natif du Berry, vivoit dans le 16e siècle. Il fleurit depuis 1540 jusqu'après 1569. On fait encore un peu de cas de ses *Trois nouvelles Déesses*, petit poëme imprimé à Paris en 1546, in-16, passablement bon pour son temps. La manie de cette vaine et folle philosophie qui veut faire de l'or, gagna cet auteur, et lui fit traduire quelques mauvais ouvrages sur cette matière. Il prit pour mot, suivant l'usage des rimailleurs de son temps, *le*

Banni de liesse, et il rend raison lui-même de ce sobriquet :

> Puisque Fortune incessamment me blesse,
> Nommé je suis *le Banni de liesse.*

On a encore de lui quelques *Fables*, dont plusieurs se trouvent dans le 5e volume des *Annales Poétiques*. La morale en est juste et ingénieuse ; mais le style est froid, monotone, sans couleur, sans harmonie.

II. HABERT DE CÉRISI, (Germain) abbé de Saint-Vigor de Cérisi au diocèse de Bayeux, l'un des ornemens de l'académie Françoise dans sa naissance, étoit de Paris. Il mourut dans cette ville en 1655, avec la réputation d'un des plus beaux esprits de son temps. C'étoit un homme d'une société douce et d'un caractère modéré. Lorsque le cardinal *de Richelieu* voulut soumettre le CID de *Corneille* à l'examen de l'académie, il dit à ceux qui critiquoient durement cette tragédie : *Je voudrois l'avoir faite.* On a de lui des *Poésies* galantes et chrétiennes. Sa *Métamorphose des Yeux de Phylis en Astres*, 1639, in-8°, que quelques flatteurs mirent au-dessus de toutes les Métamorphoses d'*Ovide*, fut vantée par eux comme un chef-d'œuvre, et a cessé de le paroître, dès que le bon goût a commencé à luire en France. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques jolis vers dans ce poëme ; mais il y a encore plus de *concetti* et de mauvaises pointes. Cette pièce paroît délicate à l'abbé *Ladvocat*, ou à son éditeur ; de bons juges n'en ont pas pensé de même. Ce poëme est d'ailleurs très-long. Qu'attendre d'un ouvrage de 700 vers sur les yeux de *Phylis ?* On a encore de ce poëte une *Vie du cardinal de Bérulle*, qui n'est qu'un panégyrique boursouflé, in-4°, Paris, 1646.

III. HABERT, (Philippe) frère du précédent, Parisien et académicien comme lui, mourut en 1637, à 32 ans, au siége d'Emmerick, sous les ruines d'une muraille, qu'un tonneau de poudre fit sauter, par la négligence d'un soldat qui y laissa tomber sa mèche. Son poëme intitulé *le Temple de la Mort*, offre quelques beaux vers et quelques belles idées ; mais il ne se soutient pas. Cependant, les faiseurs de pointes dirent que ce *Temple de la mort* avoit été du goût de tous les vivans, et qu'il plut tant à la Mort même, qu'elle enleva l'auteur à la fleur de son âge, de peur qu'il n'élevât un aussi beau Temple à la Vie.

IV. HABERT, (Isaac) docteur de la société de Sorbonne, théologal de Paris, fut nommé évêque de Vabres, en 1645, et mourut le 11 janvier 1668. Il se fit un nom par ses *Sermons*, par son érudition, et sur-tout par la vivacité avec laquelle il s'éleva contre *Arnauld* et les autres disciples de *Jansénius*. C'étoit un homme aussi estimable par ses vertus que par ses connoissances. On a de lui : I. Une *Traduction* latine du *Pontifical des Grecs*, in-fol. Paris, 1643. Cet ouvrage est enrichi de savantes remarques, qui ont fait regarder son auteur comme un des théologiens qui aient le mieux connu les vrais principes de la liturgie et des cérémonies ecclésiastiques. II. Des *Vers* latins, et des *Hymnes* en la même langue pour la fête de *St. Louis*, dans le Bréviaire de Paris. Les Muses latines

lui étoient favorables. III. *De consensu Hierarchiæ et Monarchiæ, adversùs Optatum Gallum;* Paris, 1640, in-4.° IV. Plusieurs *Ecrits* contre *Jansénius* et contre *Arnauld.* Quoiqu'il leur fût fort opposé, il ne l'étoit pas moins à leurs adversaires, à *Molina*, à *Lessius*, à *Vasquez*, etc.

V. HABERT, (Henri-Louis) seigneur de *Montmort*, conseiller au parlement, depuis doyen des maîtres des requêtes, mort dans un âge avancé, le 21 janvier 1679, étoit membre de l'académie Françoise. C'est lui qui donna en 1658, en 6 vol. in-fol., les *Œuvres* du philosophe *Gassendi*, dont il avoit été l'ami et le protecteur. Il orna cette édition d'une Préface latine, bien écrite. On a encore de *Montmort* trois ou quatre *Epigrammes*, (*Voy.* Chapelain.) et quelques autres petites *Pièces de Poésie*, imprimées dans les Recueils de son temps. *Huet*, dans ses Mémoires latins, dit de *Montmort*, qu'il étoit *Vir omnis doctrinæ et sublimioris et humanioris amantissimus*. C'est dans sa maison que mourut *Gassendi*, qu'il avoit retiré chez lui, depuis plusieurs années, et à qui il fit éprouver qu'un bon ami peut tenir lieu de tout. Ce magistrat érigea au philosophe un mausolée dans l'église de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris.

VI. HABERT, (Louis) docteur de la société de Sorbonne, natif de Blois, fut successivement grand vicaire de Luçon, d'Auxerr[e] de Verdun et de Châlons-s[ur]-Marne. Il se fit généralement e[stimer] dans tous ces diocèses par s[a v]ertu, par son savoir, et par s[on] zèle à maintenir la discipline [ecclé]siastique. Il se retira ensuite en Sorbonne, où il passa le reste de ses jours à décider les cas de conscience. On a de lui : I. Un *Corps complet de Théologie*, en 7 vol. in-12. La partie dogmatique et la partie morale y sont traitées avec autant de solidité que de précision. II. *La Pratique de la Pénitence*, connue sous le nom de *la Pratique de Verdun*, *Habert* mourut en Sorbonne le 7 avril 1718, à 83 ans.

VII. HABERT, (Suzanne) tante d'*Isaac Habert*, évêque de Vabres, femme de *Charles du Jardin*, officier du roi *Henri III*, demeura veuve à l'âge de 24 ans. Elle savoit l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, la philosophie, et même la théologie. Elle mourut en 1633, dans le monastère de Notre-Dame-de-Grace à la Ville-l'Évêque, proche Paris, où elle s'étoit retirée depuis près de 20 ans. Elle laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits entre les mains du prélat, son neveu, qui n'en auroit pas sans doute privé le public, s'ils avoient mérité les éloges que quelques auteurs leur ont donnés.

HABICOT, (Nicolas) chirurgien de Bonny en Gâtinois, fut employé à la suite des armées et à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il mourut en 1624, laissant plusieurs ouvrages, monumens de son habileté. On estime sur-tout son *Traité de la Peste*. On trouva, en 1613, près le château *Langon* en Dauphiné, le corps du prétendu *Teuthobocus*, roi des Teuthons, d'une grandeur énorme. Cette découverte donna lieu à *Habicot* de composer sa *Gigantosléogie*, ou *Discours des os d'un Géant*, écrit de 60 pages, qu'il dédia la même année à *Louis XIII*. Ce livre fit naître

une foule d'écrits pour et contre, remplis de vivacité, et qui n'ont laissé que des doutes sur cette question.

HABINGTON, (Guillaume) né à Hendip dans le comté de Worchester en 1605, fit ses études à Saint-Omer et à Paris, et retourna en sa patrie, où il s'appliqua à l'histoire. On a de lui celle d'*Edouard I, roi d'Angleterre;* Londres, 1640, in-fol., et d'*Edouard IV,* 1648 : l'une et l'autre en anglois, et assez estimées. On a encore de lui des *Poésies;* Londres, 1635, in-8.° Il mourut en 1654, à 49 ans.

HACHETTE, (Jeanne) femme illustre de Beauvais en Picardie, se mit à la tête des autres femmes, en 1472, pour combattre les Bourguignons qui tenoient cette ville assiégée. Le jour de l'assaut, cette femme parut sur la brèche, arracha le drapeau qu'on y vouloit arborer, et jeta le soldat qui le portoit en-bas de la muraille. Le nom de cette amazone est cher à Beauvais. Ses descendans étoient exempts de taille; et en mémoire de cette belle action, il s'est fait tous les ans, le 10 juillet, jusqu'à ces derniers temps, une procession où les femmes marchoient les premières. Les lettres-patentes données par *Louis XI*, en 1473, à cette occasion, prouvent que le véritable nom d'*Hachette* étoit *Jeanne Lainée*, dite *Fourquet*, épouse de *Colin Pilon.*

HACKEMBACH, *Voy.* HAGEMBACH.

HACKET ou HAGUET (Guillaume) fanatique Anglois, parut au 16e siècle. Après avoir été valet d'un gentilhomme nommé *Ussei*, et avoir vengé son maître par une action tout-à-fait brutale, en coupant le nez, avec ses dents, à une personne qui l'avoit offensé, il épousa une veuve riche, et mena une vie fort déréglée : on dit même qu'il vola sur les grands chemins. Mais, enfin, il s'érigea en prophète. Il prédit que l'Angleterre ressentiroit les fléaux de la faim, de la peste et de la guerre, si elle n'établissoit la discipline consistoriale. Le châtiment du fouet qu'il souffrit, ne l'empêcha pas de continuer de dogmatiser; il attira, dans son parti, deux personnes qui avoient quelque savoir, *Edmond Copinger* et *Henri Artington.* Ces deux fanatiques furent les hérauts de *Hacket.* Ils voulurent le faire passer pour un grand prophète, comparable à *Jésus-Christ.* Ils entreprirent même, le 16 juillet 1591, de le publier hautement dans les rues de la ville de Londres; ils furent arrêtés, et on leur fit leur procès. *Hacket* fut condamné à être pendu; *Copinger* se laissa mourir dans la prison, et *Artington* obtint sa grace. *Hacket* étant sur l'échafaud, demanda un miracle à Dieu pour le justifier; mais il n'en obtint point, et mourut convaincu de fanatisme et de rebellion.

HACKSPAN, (Théodore) théologien Luthérien, né à Weimar en 1607, se rendit habile dans les langues Orientales, et en fut le premier professeur à Altorf. Il obtint aussi la chaire de théologie, et mourut le 19 janvier 1659, à 52 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la Bible, estimés en Allemagne. Les principaux sont : I. *Miscellaneorum sacrorum Libri duo.* II. *Notæ Philologico-Theologicæ*

in rariora et difficiliora veteris et novi Testamenti loca, 3 volumes in-8.º III. *Observationes Arabico-Syriacæ in quædam loca veteris et novi Testamenti*, in-4.º IV. *Specimen Theologiæ Thalmudicæ.* V. *Sylloge disputationum Theologicarum et Philologicarum;* Altorf, 1663, in-4.º VI. *Lucubrationes.... in difficillima utriusque Testamenti loca;* Altorf, 1685, in-8.º

HACMEON, prince Grec, fut tourmenté des Furies comme *Oreste*, pour avoir tué sa mère, qui avoit égorgé son mari à l'exemple de *Clytemnestre*.

HADRIEN, *Voyez* ADRIEN; cependant il faut observer que *Hadrien* est la véritable ortographe, ce mot étant écrit par une *H* dans les médailles.

HADDICK, (N. comte d') général Autrichien, servit avec courage l'empereur pendant la guerre de sept ans. Il fut nommé, en 1789, malgré son grand âge, général en chef de l'armée envoyée contre les Turcs. Il mourut quelques temps après, le 12 mars 1790, à l'âge de 80 ans.

HÆMUS, *Voyez* HEMUS.

HAEN, (Antoine de) conseiller-aulique et médecin de l'impératrice *Marie-Thérèse*, exerça son art avec succès, et écrivit sur l'art de guérir, avec proxilité, mais avec sagesse. Ennemi de l'empirisme, il s'attachoit à l'expérience et aux principes reçus. Les Traités qu'il a successivement pu[bli]és sous le titre de *Ratio mede[ndi]*, forment 17 vol. in-8°, do[nt] le dernier parut à Vienne en [1]774. Dans quelques-uns, il pa[ro]ît plutôt compiler les obser[va]tions des médecins ses prédécesseurs, qu'observer lui-même; mais dans d'autres, il joint ses propres réflexions à celles des autres. On a encore de lui plusieurs autres Dissertations sur des sujets particuliers, tels que son traité *De Magiâ;* Venise, 1775, in-8°, où il soutient la possibilité et la réalité de la magie. L'auteur mourut l'année suivante, le 3 septembre 1776, dans un âge assez avancé, et jouissant d'une considération méritée, soit comme médecin, soit comme citoyen.

HAER, (Florent Vander) chanoine et trésorier de la collégiale de Saint-Pierre à Lille, né à Louvain en 1547, mort en 1634, fit une étude particulière de l'histoire de son pays et des antiquités ecclésiastiques, et donna au public: I. *De initiis tumultuum Belgicorum;* Louvain, 1587, in-12. C'est l'histoire de ce qui est arrivé aux Pays-Bas du temps du duc d'Albe; elle est écrite avec élégance. II. *Antiquitatum Liturgicarum arcana;* Douai, 1605, in-8.º Il y donne deux explications de chaque messe *de Tempore*. La première, moitié littérale, moitié ascétique, renferme l'enchaînement des parties qui composent le texte. La seconde est une suite de recherches sur l'origine des cérémonies de la Messe. Quoiqu'il y ait beaucoup d'érudition pour le temps où il vivoit, cependant il a été effacé par le cardinal *Bona*, par D. *Martenne* et par le P. *le Brun*. III. *Les Chastelains de Lille, leur ancien estat, office et famille, des Comtes anciens de Flandre, et une description de l'ancien Etat de la Ville de Lille*, etc., Lille, 1611. Ouvrage écrit sur de bons

mémoires, avec exactitude et discernement; il est d'une grande utilité pour l'histoire de la généalogie des princes de ce pays.

HAGANON, *Voyez* CHARLES II, nº III.

HAGEDORN, poëte Allemand, a fleuri dans le 18ᵉ siècle. Ses vers sont recommandables par la pureté de l'expression et par la délicatesse des pensées. Il célèbre tour-à-tour l'amour et la vertu, le vin et la sagesse. Ce poëte a imité plusieurs *Fables* et plusieurs *Contes* du célèbre *la Fontaine*. Il en a composé lui-même qui sont estimés.

HAGEMBACH, (Pierre de) chevalier, conseiller et maître d'hôtel de *Charles*, duc de Bourgogne, fut nommé par ce prince, en 1469, gouverneur des comtés de Ferrète, de Sundgaw, de Brisgaw et d'Alsace. Il se conduisit d'une manière si tyrannique dans ses gouvernemens, que *Sigismond*, archiduc d'Autriche, fit une ligue avec les Suisses, le Palatinat, les villes de Strasbourg et de Basle, et même avec *Louis XI*, etc. pour chasser *Charles*, duc de Bourgogne. On voulut d'abord engager ce duc à se retirer, à rendre ce qu'on lui avoit accordé; il ne le voulut point, et sur son refus, la guerre fut déclarée. On érigea aussi un tribunal, où *Pierre Hagembach* fut entendu, convaincu de concussions et de malversations, et condamné à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée le 9 mai 1474, après avoir été dégradé de sa chevalerie. Cette exécution, loin de terminer la guerre, l'anima davantage, parce que le duc de *Bourgogne* voulut venger la mort de son favori. Cette querelle dura long-temps, et les peuples en furent les victimes, comme dans toutes les disputes des rois.

HAGENHUSEN, major de vaisseau au service de Suède, commandoit une galère dans le combat naval livré le 22 août 1789 par les Suédois à la flotte Russe, à la hauteur de Kotkasari. Au milieu de l'action, se voyant prêt à tomber entre les mains des ennemis, il préféra une mort glorieuse, et fit sauter son bâtiment, où il mit lui-même le feu.

HAGUENBOT, (Jean) ou CORNARIUS, médecin Allemand, de Zwickau, chercha avec grand soin les écrits des meilleurs médecins Grecs, et employa environ quinze ans à les traduire en latin. Il s'attacha sur-tout à ceux d'*Hippocrate*, d'*Aëtius*, d'*Eginète*, et à une partie de ceux de *Galien*. Ces versions sont fort imparfaites. *Cornarius* étoit médiocrement versé dans la langue grecque, et il ignoroit les finesses de la langue latine. Ses travaux littéraires ne l'empêchèrent point de pratiquer la médecine avec réputation à Zwickau, à Francfort, à Marpurg, à Northausen et à Iène, où il mourut d'apoplexie en 1558, à 48 ans. Son précepteur lui avoit fait changer son nom de *Haguenbot* en celui de *Cornarius*, sous lequel il est plus connu. Outre ses *Traductions*, on a de lui: I. Quelques *Traités de Médecine*. II. Des *Editions* de quelques *Poëmes* des anciens sur la [illegible]decine et sur la botanique. III. [illegible] *Poésies latines*. IV. Des *Tra*[illegible]*tions* de quelques écrits des P[illegible] de l'église, entr'autres du *Sa*[illegible]*doce de St. Chrysostôme*, [illegible]

Œu[illegible]

Œuvres de St. Basile, et d'une partie *de celles de St. Epiphane*. V. *Theologia vitis viniferæ*, Heidelberg, 1614, in-8.° VI. *Præceptiones de. re rusticâ*, Basle, 1538, in-8.°

HAGUENIER, (Jean) né en Bourgogne, mort en 1738, âgé de 60 ans, fut poëte François. *Haguenier* étoit un de ces hommes de table, qui font l'amusement et les délices d'un repas, par leurs saillies et leur facilité à produire de ces petites chansons agréables, qui animent le convive le plus distrait, et le forcent de prendre part à la joie qui retentit autour de lui. On a plusieurs Chansons de ce poëte, dont quelques-unes respirent l'enjouement; mais il faut moins le regarder comme un auteur, que comme un homme de bonne compagnie, qui versifioit le verre à la main. *Voltaire* qui l'avoit vu dans sa jeunesse, disoit pour exprimer la froideur de ses chansons, que c'étoient des *chansons à boire... de l'eau*. Celles qui commencent ainsi : *Nous autres bons villageois... Je n'ai pour toute maison qu'une pauvre et simple chaumière*, etc., ont encore de l'agrément et n'ont pas vieilli.

HAGUENOT, (Henri) savant médecin de Montpellier, mort en 1776, a publié : I. *Tractatus de morbis externis capitis*, 1750, in-12. II. *Otia Physiologica*, 1753. III. Plusieurs *Mémoires* adressés à l'académie des Sciences, parmi lesquels on doit distinguer celui qui a pour objet de démontrer le danger des inhumations dans les églises, 1748, in-8.°

HAHN, (Simon-Fréderic) fit, dès son enfance, des progrès si rapides, qu'on peut le mettre au nombre des savans précoces. A l'âge de dix ans, il savoit plusieurs langues vivantes. Il publia en 1708 la Continuation de la *Chronique de Bergen*, par *Meibomius*. Après avoir donné pendant quelques années, des leçons publiques à Hall, il devint à l'âge de 24 ans professeur d'histoire à Helmstadt. Son mérite fut ensuite récompensé, par les titres de conseiller, d'historiographe, et de bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne, à Hanovre. Ce savant mourut en 1729, à 37 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Les quatre premiers volumes d'une *Histoire de l'Empire*, exacte, mais pesamment écrite. II. *Collectio Monumentorum veterum et recentiorum, ineditorum*, 2 vol. in-8.°

HAILLAN, (Bernard de Girard, seigneur du) né à Bordeaux en 1535, commença par la poésie, et s'adonna ensuite entièrement à l'histoire. *Charles IX* l'honora du titre de son historiographe. Il étoit Calviniste; mais il se fit Catholique, quand il parut à la cour. *Henri III* le fit généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit. Il mourut à Paris le 23 novembre 1610, dans sa 76e année. C'étoit un homme d'une imagination vive et d'un caractère bouillant. La manière dont il parle de lui-même dans quelques-uns de ses livres, prouve que la gloire et la fortune étoient deux divinités auxquelles il tenoit beaucoup. Il fait étalage de ses travaux, du succès de ses ouvrages, de leurs diverses éditions. Il témoigne trop visiblement qu'il voudroit être récompensé; et comme les censeurs empêchent quelquefois à un écri-

vain de recevoir le prix de ses peines, il traite les siens avec aigreur. Il écrivit au maréchal *de Biron*, que « *Henri III* ne l'avoit pas seulement remercié de l'hommage qu'il lui avoit fait de son *Histoire de France*, quoique ce fût le plus beau présent de livre qu'on lui eût jamais fait... Il lisoit et récompensoit, ajoute-t-il, bien de petites Œuvres, pleines de vilenies : il donnoit des abbayes à leurs auteurs, et ne fit cas de ce qui servoit à la gloire des siens et à la sienne. » On a de lui : I. Une *Histoire de France*, depuis *Pharamond* jusqu'à la mort de *Charles VIII*, en plusieurs vol. in-8°, et 1627, 2 vol. in-folio. C'est le premier corps d'Histoire de France, composé en françois ; mais ce n'est pas le meilleur. L'auteur n'adopte pas, à la vérité, toutes les fables qui étoient en vogue de son temps. Il rejette même diverses traditions qu'un zèle indiscret pour la gloire de la France avoit répandues, et s'explique assez librement sur la *Pucelle d'Orléans* et sur d'autres objets. Mais il rapporte encore un assez bon nombre de faits incertains, pour devoir passer quelquefois pour crédule. Son style est celui de son pays, vif et fanfaron. Il a surchargé son Histoire de plusieurs harangues, ennuyeuses pour ceux qui ne cherchent que des faits, et mille fois plus insipides pour ceux qui aiment le style simple et naturel. Ces harangues sont presque traduites mot à mot de *Paul Emile* ; il l'a encore suivi dans plusieurs de ses narrations, en y ajoutant quelques remarques tirées d'ailleurs. Mais ce qu'il n'a copié nulle part, c'est le commencement de son Histoire, qui est entièrement de son invention. Il fait tenir un conseil entre *Pharamond* et ses plus fidelles conseillers, auxquels il donne des noms imaginaires. Il s'agit de savoir s'il doit réduire les François au gouvernement aristocratique ou au monarchique : chaque conseiller fait une harangue pour soutenir le *pour* ou le *contre*. Son ouvrage eut cependant un cours extraordinaire, malgré ces énormes défauts. *Du Haillan*, parlant sans ménagement du pape, des évêques et des maisons les plus illustres, plut infiniment à ceux qui ne cherchent dans la lecture que le plaisir de la satire. II. *De l'état et succès des affaires de France*, in-8°, 1613 : livre curieux qui offre des choses singulières, et quelques-unes de hasardées. Il contient, dit *Lenglet*, dans un détail assez exact, ce qui regarde l'état de la France. Il peut même servir pour commencer l'étude de notre Histoire. Dans la première édition in-4°, 1570, il y a un petit *Abrégé* de l'Histoire des comtes d'*Anjou*, qu'on ne trouve pas dans les éditions postérieures, qui sont meilleures à quelques égards. III. *Regum Gallorum Icones versibus expressæ*, in-4.° IV. *Histoire des Ducs d'Anjou*, 1580, in-8.° V. Un Poëme intitulé : *Le Tombeau du Roi très-Chrétien Henri II*, in-8.° VI. *L'Union des Princes*, autre poëme in-8.° *Du Haillan* se croyoit un politique, et il avoit suivi l'évêque d'Acqs (*Noailles*) à l'ambassade d'Angleterre et de Venise.

HAIS, *Voyez* HAYS.

HAIWARD, *Voyez.* HAYWARD.

HAKEM-BAMRILAH, troisième calife de la race des Fati-

mites, commença à régner à l'âge de onze ans, sous la tutelle d'un gouverneur, l'an de J. C. 996. Son règne ne fut célèbre que par des extravagances. Il ordonna que, toutes les nuits, les maisons et boutiques du Caire fussent ouvertes et éclairées ; que les femmes ne sortissent jamais de leur logis, et défendit aux ouvriers de faire aucune chaussure à leur usage. Il vouloit passer pour Dieu, et fit faire un catalogue de seize mille personnes qui le reconnoissoient pour tel. Il fit brûler la moitié de la ville du Caire, et piller l'autre par ses soldats. Il obligea les juifs et les Chrétiens de porter sur leurs habits des marques qui les distinguassent des Musulmans : il en contraignit plusieurs à renoncer à la religion, puis il leur permit d'en faire une profession ouverte. Il fit démolir l'église de la Résurrection ou du Calvaire de Jérusalem, et la fit rebâtir ensuite. Il interdit le pélerinage de la Mecque, supprima le jeûne du Ramadhan et les cinq prières par jour. Ses sujets s'imaginèrent qu'il avoit dessein d'abolir le Mahométisme, et de s'ériger en nouveau législateur : on conspira contre lui, et on le fit mourir. Il fut tué sur le mont Mocatam l'an 1021, par ordre de sa sœur, à ce que l'on croit.

HALBAUER, (Fréderic) théologien Luthérien, naquit à Alstad en Thuringe, l'an 1692. Il devint professeur d'éloquence et de poésie en 1713, puis de théologie dans la même académie en 1738. On a de lui des livres théologiques ; un grand nombre de *Dissertations* académiques ; des *Lettres ;* des *Recueils ;* de nouvelles éditions d'auteurs célèbres, etc. Ce savant n'étoit guère au-dessus d'un compilateur. Il mourut l'an 1750, à 58 ans.

HALDE, (du) *Voyez* DU-HALDE.

HALE, (Matthieu) naquit à Alderny, dans le comté de Glocester, en 1609, d'un marchand drapier. Il exerça la charge de chef de justice du banc du roi, sous *Charles II*, avec autant d'intégrité que de lumières. Il étoit à la fois jurisconsulte, théologien et philosophe. Ses mœurs étoient encore plus estimables que ses connoissances. Sa vie étoit réglée. Il avoit été élevé dans la secte des Puritains ; mais sa simplicité et sa douceur lui gagnèrent l'amitié et l'estime du parti opposé. On a de lui : I. *La première origine des Hommes*, 1677, in-fol. II. *Contemplations morales et théologiques*, 1679, in-8.° III. *Observations sur les Expériences de* Toricelli. IV. *Essai sur la gravitation des Corps fluides*, 2 vol. in-8.° V. *Observations sur les principes des Mouvemens naturels*, 1677. VI. *Histoire des Ordonnances Royales*, 1668. On peut consulter sur ce savant, sa *Vie*, par *Burnet*, évêque de Salisbury. Il mourut en 1676, à 67 ans.

HALES, (Jean) professeur en langue Grecque à Oxford, étoit né à Bath en Sommerset, l'an 1584, d'une famille honnête. Il accompagna en 1618, l'ambassadeur de *Jacques I* en Hollande, et s'y fit aimer et estimer des savans de ce pays. Les révolutions arrivées en Angleterre, sous *Charles I*, bouleversèrent la fortune de *Hales*, fidelle à

son prince, et zélé pour l'Église Anglicane. N'ayant jamais voulu se soumettre au parti dominant, il fut privé de ses bénéfices, contraint de vendre sa bibliothèque pour avoir du pain, et de se retirer dans la maison d'une pauvre veuve, dont le mari avoit été autrefois son domestique. Il y mourut le 19 mai 1656, à 72 ans. On a de lui, des *Sermons* et des *Opuscules théologiques*, 1716, in-12. Le principal est son *Traité du Schisme et des Schismatiques*, dont les principes déplurent aux religions dominantes, autant qu'ils plurent aux personnes sages et modérées. *Hales* étoit, dans le commerce de la vie, un modèle de justice et de véracité, de douceur, d'humilité et de charité. Si le principal but de l'Evangile est de nous porter à la vertu et à la bienfaisance, peu de personnes l'ont aussi bien rempli que lui... *Voyez* HALLES.

HALÈS, *Voyez* ALÈS.

HALI-BACHA, gendre de *Sélim II*, et général de la flotte des Turcs en 1570 et 1571, après avoir ravagé plusieurs isles de la république de Venise, combattit dans le golfe de Lépante contre l'armée Chrétienne, qui venoit à pleines voiles sur sa flotte. Don *Juan d'Autriche* ayant vigoureusement attaqué la capitane, *Hali* tomba mort d'un coup de mousquet; et les Espagnols y montèrent aussitôt, en arrachèrent l'étendart, et s'en rendirent les maîtres. Don *Juan* fit en même temps crier *Victoire!* Les Chrétiens ayant gagné la bataille, firent prisonniers les deux fils de *Hali*, et les conduisirent à Rome, où l'un d'eux mourut, et l'autre fut renvoyé à la princesse sa mère, qui avoit fait de magnifiques présens à Don *Juan*, pour obtenir sa liberté.

HALI-BEG, premier drogman ou interprète du grand seigneur, fut amené de Pologne à Constantinople par les Tartares qui l'avoient fait esclave. Il fut élevé dans le sérail. Il savoit dix-sept langues; le françois, l'anglois, l'allemand, lui étoient aussi familiers que sa langue maternelle. Son principal ouvrage est un *Traité de la Liturgie des Turcs, de leurs Pélerinages à la Mecque, de leur Circoncision, et de la manière dont ils visitent les malades.* Ce traité curieux fut inséré par *Smith*, qui le traduisit en latin, dans les Appendix de l'*Itinera mundi* d'*Abraham Peritsol*, à Oxford, 1691, in-4.° *Hali-Beg* pensoit sérieusement à quitter le Mahométisme pour le Christianisme, dans lequel il avoit été élevé, lorsqu'il mourut, en 1675. *Voy.* I. DAVID, *à la fin.*

HALITGARIUS, *Voyez* RABAN.

HALL, (Joseph) surnommé *le Sénèque* d'Angleterre, naquit à Ashby, dans le comté de Leicester, en 1574. Après avoir professé l'éloquence avec succès, il fut doyen de Worcester, ensuite évêque d'Excester, et enfin de Norwich. Il eut beaucoup à souffrir dans les orages des guerres civiles de *Cromwel;* il fut emprisonné, dépouillé de ses biens, et mourut la plume à la main en 1656, à 82 ans. C'étoit un philosophe, quant à la théorie et à la pratique. On remarque dans tous ses *Ouvrages* imprimés in-folio, à Londres, 1662, un

style pur, simple et clair, et une modération qui venoit peut-être de son indifférence pour les différentes religions. On l'accusa de pencher vers le tolérantisme. Il auroit voulu réunir toutes les sectes divisées. « Nous sommes tous frères, dit-il un jour dans un de ses *Sermons :* pourquoi donc employons-nous les termes injurieux de *Calvinistes* et d'*Arminiens ?* Nous sommes tous Chrétiens ; n'ayons donc qu'un même sentiment. » Il disoit que le livre le plus utile seroit, *De paucitate credendorum.... Fuller* dit de lui dans ses opuscules, « qu'il ne traitoit pas mal la controverse : qu'il étoit plus heureux dans les *Commentaires*, supérieur dans ses *Caractères*, encore meilleur dans ses *Sermons*, et enfin parfait dans ses *Méditations ;* » mais il ne faut pas prendre cette gradation antithétique à la lettre. Son livre *Mundus alter et idem*, in-12, est une peinture des mœurs de plusieurs nations. Quelques-uns des écrits de ce prélat ont été traduits en françois par *Théodore Jacquemot*, Genève, 1627, 10 vol. in-12. *Urbain Chevreau* a aussi traduit de *Hall*, l'ouvrage intitulé : *Des Considérations fortuites ;* celui ayant pour titre : *De la Tranquillité d'esprit*, Lyon, 1660, in-12 ; enfin, *l'Ecole du Sage*, ou caractères des vertus et des vices, Paris, 1664, in-12. — Il ne faut pas le confondre avec *Jean* HALL, né à Durham en 1627, mort en 1656, dont on a des *Poésies angloises*, en deux volumes, et une Traduction en anglois de *Longin*, 1652, in-8.°

I. HALLÉ, (Pierre) né à Bayeux en 1611, acheva ses études à Caen. Il s'y distingua tellement par ses *Poésies*, qu'il fut nommé professeur de rhétorique, et recteur de l'université de cette ville. Le chancelier *Séguier* étant allé à Caen pour appaiser les troubles de Normandie, conçut pour lui beaucoup d'estime, et l'amena à Paris : *Hallé* y devint régent de rhétorique au collége d'Harcourt, puis lecteur en grec au collége royal, et enfin professeur en droit canon. Il mourut à Paris le 27 décembre 1689, à 78 ans. C'étoit un homme exempt d'ambition, de mœurs exactes, et uniquement occupé des devoirs de son état. On a de lui : I. Des *Poésies* et des *Harangues Latines*, recueillies ensemble en 1655, in-8.° II. Des *Ouvrages de Jurisprudence*. Il a bien écrit dans ces différens genres.

II. HALLÉ, (Antoine) professeur d'éloquence dans l'université de Caen, et l'un des meilleurs poëtes Latins de son siècle, étoit de Bazanville près de Bayeux. Il mourut à Paris le 3 juin 1675, à l'âge de 83 ans. On a de lui, plusieurs *Pièces de Poésie*, in-8°, et quelques *Traités* sur la *Grammaire Latine*. — Son frère *Henri* HALLÉ, mort en 1688, professeur de droit dans la même université, n'avoit point d'égal dans la manière aisée et pleine d'agrément avec laquelle il expliquoit les difficultés de la jurisprudence.

III. HALLÉ, (Claude-Guy) peintre, né en 1651, mort en 1736, à Paris sa patrie, à 85 ans, dut sa supériorité dans son art, à l'étude constante de la nature. Il devint directeur de l'académie de Peinture, et se concilia l'estime des connoisseurs,

par ses talens, et leur amitié par l'enjouement de son caractère. *Hallé* ne vit jamais l'Italie, et il peignit cependant dans le bon goût Italien, en étudiant très-assidument les tableaux des grands maîtres qui sont dans les cabinets des amateurs à Paris. Ce peintre avoit une douceur de mœurs singulière. On le nomma un jour arbitre au sujet d'un tableau qu'on ne vouloit pas recevoir, parce que le jeune peintre à qui on l'avoit commandé s'en étoit fort mal acquitté. *Hallé* retoucha le tableau, et termina le différent au contentement de toutes les parties. Ce maître disposoit heureusement son sujet : ses compositions sont riches, ses têtes gracieuses; son dessin est correct, son coloris agréable, sa touche facile, et le clair-obscur est ménagé dans ses ouvrages avec beaucoup d'intelligence. On voit de ses tableaux dans l'église de Notre-Dame, entr'autres une *Annonciation*, peinte avec tant d'agrément et de vérité, qu'elle semble sortir de l'école du *Guide*; à Saint-Jacques de la boucherie; à Saint-Germain-des-Prés; dans la chapelle du collége des Jésuites; dans l'église de la Charité; à Saint-André-des-Arcs; à Saint-Paul; dans l'église et dans la chapelle du Séminaire de Saint-Sulpice; aux Filles du Saint-Sacrement; dans les salles de l'académie. On a gravé d'après lui. Il laissa un fils, *Noël*, (*Voyez* l'article suivant), et une fille mariée au fameux *Restout*.

IV. HALLÉ, (Noël) fils du précédent, naquit à Paris le 2 septembre 1711, et y mourut le 5 juin 1781. Consacré de bonne heure à la peinture comme son père et son grand-père, il alla perfectionner ses talens à Rome. De retour dans sa patrie, il parvint successivement à tous les grades de l'académie de Peinture, et fut nommé, en 1771, surintendant des tapisseries de la couronne. L'académie de Rome étoit dans un grand désordre; *Hallé* fut choisi pour y aller faire des réformes utiles, et il remplit si bien sa commission, qu'à son retour il obtint le cordon de Saint-Michel. Ses tableaux ornoient les églises de Paris et les maisons royales. Sa composition est grande, son expression heureuse et noble, sa perspective parfaite. Les morceaux d'architecture y sont traités avec autant d'exactitude que de supériorité. Parmi les tableaux qui servirent de modèles aux tapisseries des Gobelins, on cite la *Course d'Hippomène et d'Atalante*; *Achille dans l'isle de Syros*; *Silène et Eglé*. On loue encore avec raison, le plafond de la chapelle des fonds baptismaux de *Saint-Sulpice*, et le tableau de la prédication de *St. Vincent-de-Paule*, à *Saint-Louis* de Versailles.

HALLER, (Albert) célèbre médecin de Berne sa patrie, mort dans cette ville le 13 décembre 1777, dans un âge avancé, devint membre du conseil souverain de cette république, et chevalier de l'Etoile polaire. Il fut, dès l'âge de neuf ans, un prodige de savoir. Son génie et son amour pour l'étude ne purent être étouffés par la dureté d'un pédant qu'on lui donna p r précepteur : le naturel heur x de l'élève eut encore plus e force que la sottise du péda - gue. Il commença par être po a Il eut le courage de s'exposer a

feu pour sauver ses vers, et l'année suivante, il eut le courage plus grand de jeter au feu ces mêmes productions qu'il en avoit tirées. Les spectacles touchans et magnifiques que la nature offre dans les Alpes, ranimèrent sa muse, et de temps en temps il donna des preuves de ses talens poétiques, en cultivant des sciences moins agréables, mais plus utiles. Sa réputation le fit appeler à Gottingue, où il fut fait président de l'académie. Celle des Sciences de Paris se l'agrégea en 1755, à l'imitation d'une partie des sociétés savantes de l'Europe. *Haller*, de retour dans sa patrie, qui le mit au nombre de ses magistrats, y fit, ainsi qu'à Gottingue, les établissemens les plus avantageux aux sciences, et sur-tout à la médecine et à l'anatomie. Membre d'un état libre, il refusa le titre de *Baron de l'Empire*, qui auroit flatté sa vanité, sans ajouter à sa gloire. Il fut, jusqu'à ses derniers momens, homme de cabinet et homme d'état. Son activité et son ardeur pour le travail étoient si grandes, qu'ayant eu le bras droit cassé, il apprit en une nuit à écrire passablement de la main gauche. Il étoit sans cesse en action, et il y mettoit tout ce qui étoit autour de lui. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il observa ce spectacle avec tranquillité ; se tâtant le pouls dans ses derniers instans, et disant à son médecin, au moment même où il expira : *Mon ami, l'artère ne bat plus*. Il avoit eu trois femmes, les avoit rendues heureuses, et avoit été heureux avec elles. Il avoit laissé un fils qui n'a guères survécu à son illustre père ; il est mort en 1786, après avoir publié une *Biographie littéraire de la Suisse*, estimée ; et s'être fait connoître comme botaniste et littérateur. La vie de *Haller* avoit été très-réglée. Entraîné dans sa jeunesse dans une partie de débauche, il conçut une telle horreur des excès dont il fut témoin, que dès ce moment il fut d'une sévérité extrême. L'impie *la Mettrie* voulut l'associer par des louanges insidieuses, à ses principes de matérialisme ; mais il rejeta avec horreur les éloges de cet incrédule insensé. Il se montra toujours également ennemi de l'impiété et du fanatisme. Sa philosophie étoit douce et sage. Il avoit eu dans sa jeunesse le talent de la satire, et y avoit renoncé. Il disoit que la tranquillité vaut mieux que la gloire, et il se félicitoit d'être caché dans un coin du monde, et d'avoir peu de liaisons et peu d'influence. Sa charité active et tendre lui fit trouver des moyens et des ressources pour le soulagement des malheureux. *Biœrnstahl*, dans ses *Lettres durant le cours de ses voyages*, fait le parallèle suivant de *Haller* et de *Voltaire*, qu'il avoit connus tous deux : « L'un est superficiel et l'autre solide ; l'un fait des vers sur toutes sortes de sujets et verse sur tout les couleurs de ses fictions ; l'autre, poëte et philosophe, aime sur toutes choses la vérité et la vertu. L'un ne parle que de tolérance, et ne peut rien souffrir ni de Dieu ni des hommes ; l'autre pratique la morale et l'évangile : l'un détruit, l'autre édifie. » *Haller*, ayant des principes si différens de *Voltaire*, estimoit médiocrement ses ouvrages, et ne suivoit en rien sa philosophie. Il est vrai que *Voltaire*, de son côté, faisoit

assez peu de cas de *Haller*; comme poëte. Cependant les ouvrages poétiques du médecin Suisse sont pleins d'imagination et de philosophie ; mais on leur reproche une imitation, quelquefois trop marquée, du style oriental, des détails peu piquans et des longueurs. La plupart de ses productions en ce genre, traduites en françois, parurent en 1775, in-8.° On distingue l'Ode intitulée *les Alpes*, et une autre fort touchante que *Haller* fit *sur la mort de son épouse*. Ses ouvrages sur la médecine et sur l'histoire naturelle, et ceux dont il a été l'éditeur, sont les suivans : La *Formation du Poulet*, traduite en françois, in-12; et l'*irritabilité des nerfs*, aussi traduite, 2 vol. in-12. Ce dernier livre est très-estimé. L'auteur a eu des vues nouvelles sur l'irritabilité, qu'il a le premier bien connue, et qui seule suffiroit pour rendre son nom immortel. il a eu aussi des idées neuves sur la génération de l'homme, et sur la formation des os, consignées dans sa *Physiologie*. Ses autres écrits sont en latin : I. *Stirpes Helvetiæ*, Gottingue, 1742, in-fol. II. *Opuscula minora*, 3 vol. in-4.° III. *Disputationes Anatomicæ*, 8 vol. in-4.° IV. *Disputationes de Morbis*, 7 vol. in-4.° V. *Disputationes Chirurgicæ*, 5 vol. in-4.° VI. *Bibliotheca Medicinæ theoricæ et practicæ*, 4 vol. in-4.° VII. *Elementa Physiologiæ*; 8 vol. in-4°, abrégés en notre langue par *Tarin*, 1752, in-8.° Cet ouvrage est plein d'expériences curieuses et d'observations nouvelles. On y reconnoît un auteur qui ne se bornoit pas à compiler sur la nature, mais qui savoit l'interroger et la bien voir. VIII. *Hippocratis Opera genuina*, 1770, 4 vol. in-8°, etc. (*Voy.* MACQUART ; *et* XXIV. ALEXANDRE *Trallien.*) Tous ses écrits renferment des vérités bien développées, et quelques erreurs. Il avouoit lui-même qu'il s'étoit quelquefois trompé, et il avoit pris pour devise, à la tête d'un de ses ouvrages, une boussole avec ces mots : *Fidem non abstulit error.* IX. Des fictions ingénieuses, telles que *Alfred*, *Fabius*, *Usong*. Celle-ci a été traduite en françois, in-12. Ces romans moraux renferment des vérités utiles aux gouvernemens. *Haller*, appelé à l'administration de sa patrie, y avoit déployé autant de sens que de modération, et de connoissance des droits de la justice. Il fut du petit nombre d'écrivains qui réunirent aux sciences exactes les lauriers des Muses.

HALLES, (Etienne) docteur en théologie, recteur de Theddingthon, chapelain du prince de Galles, et membre de la Société royale de Londres, naquit en 1677. Il aspira de bonne heure à l'avantage d'être utile à sa patrie, et eut le bonheur de le trouver. Sa *Statique des Animaux*, fut traduite en françois par *Sauvages*, Genève, 1744, in-4.° Son ouvrage *De la Statique des Végétaux et de l'Analyse de l'Air*, le fut en 1735, in-4°, par *Buffon*. Il répandit aussi en Angleterre l'usage du *Ventilateur* : machine dont d'autres physiciens avoient eu l'idée, mais qu'il perfectionna. Il obtint en 1739, le prix fondé par le chevalier *Copley*, et ce furent ses expériences sur la manière de dissoudre la pierre dans la vessie, qui le lui méri-

cèrent. Nous avons encore de lui, l'*Art de rendre l'Eau de la Mer potable*, traduit en françois, in-12; et plusieurs *Dissertations* sur l'eau de goudron; sur les injections utiles aux hydropiques; sur les tremblemens de terre; sur l'électricité; sur la manière de faire passer de l'air à travers une liqueur qu'on distille; sur le moyen de conserver les approvisionnemens dans les vaisseaux; sur les abus des liqueurs fortes, etc. Ces divers ouvrages pleins d'idées neuves et profondes, prouvent sa sagacité autant que son zèle pour le bien public. Ce naturaliste ingénieux est mort en 1761, à 84 ans, généralement regretté des gens de lettres et de ses concitoyens, qui viennent de lui élever un tombeau parmi ceux des rois d'Angleterre, dans l'abbaye de Westminster. *Voyez* HALES.

HALLERVORDT, (Jean), savant bibliographe de Konisberg, a publié une *Bibliothèque curieuse* des auteurs rares. Elle est en latin, et a été imprimée à Francfort en 1676, in-8.°

HALLEY, (Edmond) né à Londres en 1656, s'adonna d'abord à la littérature et aux langues, et se consacra ensuite entièrement à l'astronomie, pour laquelle la nature l'avoit fait naître. Ayant résolu, dès l'âge de 19 ans, un problème très-difficile, par lequel il détermina les aphélies et l'excentricité des planètes, le gouvernement l'envoya en 1676 à l'isle de *Ste-Hélène*. Ce voyage fut la source de plusieurs découvertes astronomiques. De retour dans sa patrie, il succéda à *Wallis*, en 1703, dans la place de professeur de géométrie à Oxford, et à *Flamsteed*, dans celle d'astronome du roi. La Société royale de Londres et l'académie des Sciences de Paris se l'associèrent : la première le fit son secrétaire, place qu'il remplit avec distinction. Cet habile homme mourut à l'observatoire de Greenwich, le 25 janvier 1742, à 86 ans, chargé d'années et de gloire. A un esprit vif et pénétrant, il joignit une imagination féconde et fleurie. Il s'amusa même quelquefois à la poésie. Il possédoit tous les talens nécessaires pour plaire aux princes qui veulent s'instruire, une grande étendue de connoissances, et beaucoup de présence d'esprit. Ses réponses étoient promptes, et cependant mesurées, judicieuses et toujours sincères. Lorsque le czar *Pierre le Grand* vint en Angleterre, il y vit *Halley*. Il l'interrogea sur la flotte qu'il avoit dessein de former, et sur les sciences et les arts qu'il vouloit introduire dans ses états. Sa curiosité ingénieuse fut tellement satisfaite de ses réponses et de son entretien, qu'il l'admit familièrement à sa table, et qu'il en fit son ami. *Halley* rassembloit encore plus de qualités essentielles pour se faire aimer de ses égaux. Il les aimoit; son esprit et son cœur se montroient animés, en leur présence, de la douce chaleur de l'amitié. Il étoit franc et décidé dans ses jugemens, égal et réglé dans ses mœurs, doux et affable, toujours prêt à se communiquer, et sur-tout d'un désintéressement extrême. Il s'ouvrit le chemin des richesses par ses travaux en faveur de la navigation; et il a ajouté à cette gloire, celle de n'avoir jamais rien fait dans la seule vue de

s'enrichir. Il a vécu et il est mort dans cette médiocrité, dont le choix libre suppose tant de ressources dans l'ame et de lumières dans l'esprit. Quand le roi *Guillaume* ordonna le grand renouvellement des espèces d'Angleterre en 1699, et qu'il fit construire cinq monnoies hors de Londres, *Halley* fut nommé contrôleur de celle de Chester. C'est le seul emploi de cette nature qu'il ait jamais eu ou voulu avoir, et il ne le conserva que pendant les deux années que dura la refonte. Il étoit généreux, et sa générosité n'étoit point fastueuse. Ennemi de l'envie et des préjugés, il ignoroit ces préventions outrées en faveur d'une nation et injurieuses au reste du genre humain. Ami, compatriote et sectateur de *Newton*, il a parlé de *Descartes* avec respect; successeur de *Wallis*, il a su rendre justice à nos anciens géomètres. Des qualités si rares et si estimables étoient assaisonnées d'un fonds de gaieté admirable; ni ses recherches abstraites, ni la vieillesse, ni la paralysie dont il fut attaqué quelques années avant sa mort, ne purent jamais l'altérer. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire, sont: I. *Catalogus Stellarum australiorum*; Londini, 1678, in-4.° Cet ouvrage fut donné la même année à Paris in-12, par *Royer*, avec la traduction françoise à côté, et un Planisphère céleste de l'hémisphère austral, pour faire une seconde partie à ses *Cartes du Ciel* et à son *Catalogue des Etoiles*. Celui de *Halley* avoit été dressé d'après les observations que l'auteur avoit faites en 1677 à l'isle de Ste-Hélène, pays le plus méridional que les Anglois eussent alors sous leur domination. II. *Apollonii Pergæi de sectione rationis, Libri duo, ex Arabico manuscripto latinè versi*, Oxonii, 1706, in-8°; et *Apollonii Pergæi Conicorum Libri octo, et Sereni Antissensis, de sectione Cylindri et Coni, Libri duo*, Oxonii, 1710, in-folio: éditions magnifiques, et qui sont le fruit d'un travail immense. *Halley* y a rétabli les textes originaux et les a traduits. III. Une autre édition des *Sphériques de Menelaüs*, Oxford, 1758, in-8.° IV. *Tabulæ Astronomicæ*, fort exactes, à Londres en 1549, in-4.° Elles ont été traduites en françois par l'abbé *Chappe d'Auteroche*, in-8°, 1754; et par *de la Lande*, 1759, in-8°: cette dernière traduction est la plus estimée. V. *Abrégé de l'Astronomie des Comètes*; c'est par une prédiction de *Halley*, qu'on a cru démontrer le cours des comètes; mais les astronomes ne sont pas encore d'accord sur l'apparition fixe et régulière de ces astres caudataires. VI. *Théorie sur les variations de la Boussole*, dans les Mémoires de la Société royale. Il dressa une carte pour ces variations, qui est d'un grand usage. On la trouve dans l'*Essai de Physique* de *Musschenbroëk*, publié à Leyde en 1739. VII. *Méthode directe et géométrique*, pour trouver les aphélies et les excentricités des Planètes. VIII. Un *Mémoire sur un Télescope* de son invention, qui fit beaucoup de bruit dans le monde savant. IX. Plusieurs autres *Mémoires* sur différens points de physique et d'astronomie. X. Quelques *Vers latins*.

HALLIER, (François) né à Chartres, docteur et professeur

de Sorbonne, fut successivement archidiacre de Dinan, théologal de Chartres, syndic de la faculté de théologie de Paris, et enfin évêque de Cavaillon en 1656. Il ne garda pas long-temps ce siége, étant mort en 1659, à 64 ans, d'une paralysie qui lui fit oublier tout ce qu'il avoit su, jusqu'à l'Oraison dominicale. *Hallier* fit plusieurs voyages dans la Grèce, en Angleterre, en Italie, et partout il fit admirer ses talens. *Urbain VIII* l'auroit fait cardinal, si une forte brigue et des raisons d'état n'avoient fait passer le chapeau qui lui étoit destiné sur la tête du commandeur de *Valencey*. Dans son second voyage de Rome, en 1652, il fit éclater beaucoup de zèle contre les cinq propositions de *Jansénius*, dont il sollicita et dont il obtint la condamnation. De là le bien et le mal que les deux partis ont dit de lui. En ne le considérant que comme savant, on reconnoît généralement dans ses ouvrages, de la force dans les raisonnemens, et de l'érudition dans les recherches. Les principaux sont: I. Un savant *Traité de la Hiérarchie*. II. Des *Commentaires sur les Réglemens du Clergé de France touchant les Réguliers*, qui l'exposèrent à une grêle d'écrits de la part des Jésuites *Cellot*, *Bauni*, *Pintereau*, etc. III. Un *Traité des élections et des ordinations*, 1636, in-fol. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, comme le dit l'abbé *Ladvocat*, qui devoit se contenter de l'appeler le chef-d'œuvre de l'auteur. Cet ouvrage lui valut une pension de la part du clergé de France; il est bon et méthodique. IV. Des *Ecrits Polémiques* contre les Jansénistes et contre les réguliers, sur-tout contre les Jésuites. Tous ces ouvrages sont en latin.

HALLIER, *Voyez* III. HOSPITAL.

HALLIFAX, (le Comte de) *Voy.* MONTAGUE.

HALLMANN, (Jean-Chrétien) renonça au Luthéranisme pour embrasser la religion Catholique, et mourut à Breslaw dans une extrême misère en 1704. Il a laissé diverses *Pièces de Théâtre*, en allemand.

HALLUIN, (le duc d') *Voy.* II. SCHOMBERG.

HALMA, (François) savant imprimeur Allemand, étoit tout à la fois Poëte, Grammairien et Historien. Les éditions qu'il a publiées sont correctes et recherchées. Il imprima d'abord à Utrecht en 1682; il transporta ensuite ses presses à Amsterdam en 1701, et à Leewarde en 1713.

HALS, (N.) peintre de Harlem, mort en 1666, à 67 ans, excelloit dans le portrait. Les siens sont pleins de force et de vie; mais ils manquent de moelleux. *Hals* n'avoit pas le temps de les retoucher; il étoit toujours pressé de retourner à la taverne, où il oublioit ses travaux, sa femme et ses enfans.

HALTAÜS, (N.) Allemand, très-versé dans la connoissance des Etymologies, a publié un *Glossaire* de sa langue dans le moyen âge. *Haltaüs* est mort à la fin du siècle qui vient de finir.

HALYATES, *Voyez.* ALYATES.

HAMAYDE, (Ignace-François) docteur et professeur en

droit à Louvain, mort dans cette ville le 21 mars 1712, à 64 ans, fut l'oracle des Pays-Bas. On le consultoit de toutes parts et sur toutes les matières. Sa piété égaloit son savoir. De tous ses écrits, le plus utile est le traité *De recusationibus Judicum*. On s'en sert souvent dans les tribunaux, et avec avantage.

HAMBERGER, (George-Albrecht) né à Beyerberg en Franconie, l'an 1662, mourut le 13 février 1726, à 63 ans, à Iène, où il professoit la physique et les mathématiques. On a de lui divers traités sur ces deux sciences, fort estimés. Les plus connus sont : I. *De Iride diluvii*. II. *De opticis oculorum vitris*. III. *De Hydraulicâ, de frigore*. IV. *De basi Computi ecclesiastici*, etc.

HAMDAM, (le Baron de) *Voyez* CAPEL.

HAMEL, (du) *Voy*. DUHAMEL.

HAMELMANN, (Herman) né à Osnabruck en 1525, commença à y prêcher la doctrine de *Luther*. Chassé de cette ville, il fut reçu à Bilefeld par les chanoines, et il instruisit la jeunesse selon le catéchisme de son patriarche. Il fut nommé ensuite surintendant des églises du duché de Brunswick, pour les régler selon la confession d'Augsbourg. Enfin, il devint surintendant général du comté d'Oldembourg en 1593, et mourut en 1595, à 70 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Commentarius in Pentateuchum*, 1593, in-fol. II. *Historia Westphalorum seculi XVI*. III. *Chronicum Oldemburgicum, etc.* On y trouve des recherches, mais peu de méthode et d'agrément.

HAMERSLEIN, *Voyez* BRUNER.

HAMID IV, (Abdul) dernier sultan des Turcs, succéda à son frère *Mustapha*, et continua la guerre que celui-ci avoit déclarée à la Russie : il n'obtint pas de grands succès contre cette puissance, et mourut au commencement de 1789. *Abdul Hamid* étoit un dévot rigoriste, très-attaché à toutes les pratiques prescrites par l'Alcoran. Son neveu, *Selim III*, fils de *Mustapha*, est son successeur.

I. HAMILTON, (Antoine, comte d') de l'ancienne maison de ce nom, en Écosse, naquit en Irlande, et passa en France avec sa famille, qui avoit suivi *Charles II*, lorsqu'il vint y chercher un asile après la mort de son père. Ce prince ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, *Hamilton*, le suivit en Angleterre. Ce fut alors que le comte de *Grammont* connut sa sœur, une des plus aimables personnes de son sexe. Il lui fit assidument sa cour, et lui promit de l'épouser. Mais, soit inconstance, soit pour quelque autre raison, il partit de Londres sans remplir sa promesse. *Hamilton*, sensible à cet affront, court sur ses pas, résolu à lui proposer de se battre, s'il refuse de remplir ses engagemens. Il atteint le comte de *Grammont* à quelques milles de Londres. Après les premiers complimens, il lui demanda froidement s'il n'avoit rien oublié dans cette capitale. *Oui*, dit le comte qui pénétra son dessein, *j'ai oublié d'épouser votre sœur*, et il retourna à Londres pour faire ce mariage. Le nouvel époux emmena sa femme en France. Le comte d'*Hamilton* passoit sou-

vent la mer pour la voir. Il fut obligé, enfin, de s'y fixer pour toujours, lorsque *Jacques II*, après la perte de ses états, vint s'y réfugier. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 6 août 1720, à 74 ans, après avoir fait les délices des personnes du premier rang, par les agrémens de son caractère, et celles du public, par les charmes de ses vers et de sa prose. Il avoit l'esprit aisé et délicat, l'imagination vive et brillante, un jugement sûr et beaucoup de goût; et, ce qui est supérieur à tous les talens de l'esprit, il étoit doué des qualités du cœur les plus estimables. On ne lui reproche que son penchant pour la satire, que ni le grand monde, ni la philosophie, ne purent corriger. Ses ouvrages recueillis en 1749, en six petits vol. in-12, renferment : I. Des *Poésies*. Le plus joli morceau dans ce genre, est son *Épître* au comte de *Grammont*, mêlée de prose et de vers. *Chapelle* et *Chaulieu* n'ont rien de plus naïf, de plus élégant, de plus délicat. Les autres pièces de cet écrivain n'ont ni la même beauté, ni la même finesse, ni la même correction. La totalité du plus petit de ses ouvrages, dit l'abbé *des Fontaines*, est presque toujours assez mauvaise. Il en est peu cependant où l'on ne découvre cette légèreté de style, ce ton aisé d'un homme de qualité, plus courtisan que poëte. II. Des *Contes* de féerie : 1. *Zénéide ;* mélange monstrueux de faits historiques et d'aventures fabuleuses, ni instructives, ni agréables : 2. Les *Quatre Facardins ;* enchaînement insipide d'histoires qui se croisent les unes les autres, sans qu'on voie la fin d'aucune : 3. Le *Bélier ;* conte moins instructif qu'amusant, qui offre des saillies heureuses, des descriptions brillantes, des peintures de mœurs, finement enveloppées sous le déguisement ingénieux de la fable : 4. *Fleur d'épine ;* conte plein de naturel, d'intérêt et de goût, mais inférieur au précédent pour le fond et pour la forme. III. Les *Mémoires du Comte de Grammont*, qui occupent 2 vol. de cette édition, et qu'on a imprimés séparément en un vol. in-12. Ces Mémoires sont, de tous les livres, celui où le fonds le plus mince est paré du style le plus gai, le plus vif et le plus agréable. C'est le modèle d'une conversation enjouée, plus que le modèle d'un livre. « Son héros n'a guère d'autre rôle, dit M. *de Voltaire*, que celui de friponner ses amis au jeu, d'être volé par son valet de chambre, et de dire quelques prétendus bons mots sur les aventures des autres. » Mais plus le badinage du héros et de l'historien est léger, plus le livre est immoral. Son succès fut un avis pour les gens du bel air, qu'ils seroient désormais dispensés d'avoir des mœurs et de la probité, s'ils avoient de l'audace et de la bravoure, de l'esprit et de l'enjouement. *Dorat* a mis sur la scène le chevalier *de Grammont;* mais d'un ouvrage piquant il n'a fait que des pièces froides; et les plaisanteries d'*Hamilton*, transplantées, perdirent leur à-propos et leur gaieté. Une chose remarquable, c'est qu'*Hamilton*, qui est si gai dans les *Mémoires de Grammont*, étoit sérieux dans la société. On a publié, en 1776, un septième volume des *Œuvres* d'*Hamilton*, à Paris, chez *le Jai*, qui peut servir de supplément aux six autres.

II. HAMILTON, (William) chevalier Anglois, ambassadeur à Naples, a laissé un nom respectable dans les sciences, par son savant et bel ouvrage sur le Vésuve et les Volcans. Le luxe typographique et celui de la gravure se sont réunis au mérite des recherches et du savoir pour rendre cet écrit précieux. En 1802, M. *Ordinaire* a dédié son *Histoire naturelle des Volcans* aux mânes d'*Hamilton*, mort quelques années auparavant.

HAMMON, *Voyez* AMMON.

HAMMOND, (Henri) docteur en théologie d'Oxford, naquit à Chersey dans la province de Surrey, et mourut le 25 avril 1660, à 55 ans, chargé de la conduite du diocèse de Worcester, dont il devoit être évêque. Ses ouvrages ont été recueillis à Londres en 1684, en 4 vol. in-fol. Il y en a quelques-uns en latin; mais le plus grand nombre est en anglois. On distingue ceux-ci: I. Un *Catéchisme Pratique;* c'est un abrégé de la morale Chrétienne. II. Un *Commentaire sur le Nouveau-Testament*, traduit en latin par *Jean le Clerc*, 1698, 2 vol. in-fol. Cette traduction vaut mieux que l'original. Le style anglois d'*Hammond* est fort négligé, dur et embarrassé; *le Clerc* lui ôta ces défauts; et son travail fut fort estimé en Angleterre. Cependant, comme il critique son auteur en divers endroits, quoique avec beaucoup de retenue, quelques personnes, jalouses de l'honneur de leur compatriote, furent choquées de la liberté que le traducteur avoit prise. On vit même paroître deux petits livres contre lui à ce sujet; mais il les méprisa. *Le Clerc* se contenta de faire voir en peu de mots qu'il étoit facile de les réfuter, lorsqu'on réimprima à Francfort, en 1714, sa traduction en 2 vol. in-fol. Cette seconde édition est augmentée d'un grand nombre de notes tirées, pour la plupart, de celles de sa traduction françoise du Nouveau-Testament. III. Un *Commentaire sur les Pseaumes*, etc.

II. HAMMOND, (Jacques) fils d'un poëte Anglois, *Antoine-Hammond*, et poëte lui-même, surpassa son père. Il naquit en 1710, et mourut en 1749. On a de lui des *Elégies*, qui respirent la douceur et la tendresse. Il avoit une pension de la cour, et avoit été député au parlement en 1741. *Cazin* a publié à Paris, in-12, quelques-unes de ses Poésies avec celles d'*Hammond*.

I. HAMON, natif de Blois, écrivain de profession, montra à écrire à *Charles IX*, dont il devint ensuite secrétaire. Il entreprit de donner au public quelques essais des différentes manières d'écrire, dont on s'étoit servi dans les siècles précédens, et même dans les plus éloignés. Il réussit heureusement dans ce projet, qu'il exécuta vers l'an 1566, avec le secours des manuscrits de la bibliothèque du roi, et de ceux des abbayes de St-Denys et de St-Germain-des-Prés à Paris; mais il abusa de son talent; et ayant été convaincu d'avoir supposé des pièces fausses, il fut pendu à Paris le 7 mars 1569. Ce malheureux étoit huguenot, et l'histoire des prétendus martyrs du Calvinisme suppose qu'il fut exécuté pour cause de religion.

II. HAMON, (Jean) docteur en médecine de la faculté de Pa-

ris, né à Cherbourg en Normandie, mourut à Port-Royal-des-Champs le 22 févrict 1687, à 69 ans. Il étoit depuis trente ans dans cette retraite, à laquelle il se consacra, après avoir donné son bien aux pauvres, et vendu sa bibliothèque. Sa vie fut une pénitence continuelle. Ce pieux solitaire mit au jour plusieurs ouvrages, écrits de ce style ferme, élégant, arrondi, qui étoit propre à tous les auteurs de Port-Royal. Les principaux sont : I. Des *Soliloques* en latin, traduits en françois par M. l'abbé *Goujet*, sous ce titre : *Gémissemens d'un cœur Chrétien, exprimés dans les paroles du Pseaume CXVIII ;* Paris, 1731, in-12. II. Un *Recueil de divers Traités de piété*, Paris, 1675, 2 vol. in-12, et deux autres *Recueils* en 1680, 2 vol. in-8.° III. La *Pratique de la Prière continuelle*, ou *Sentimens d'une Ame vivement touchée de Dieu*, in-12, traduite par dom *Duret*. VI. *Explication du Cantique des Cantiques*, avec une longue préface de *Nicole*, Paris, 1708, 4 vol. in-12. V. Quelques autres ouvrages marqués de même au coin de Port-Royal, c'est-à-dire écrits avec autant de solidité que d'élégance. *Boileau* a fait ces vers en son honneur.

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité ;
Aux pauvres consacra son bien et sa science ;
Et trente ans dans le jeûne et dans l'austérité ;
Fit son unique volupté
Des travaux de la pénitence.

HAMSA, docteur Mahométan, vivoit vers l'an 1020, sous le calife *Haken*. Mécontent du gouvernement, il ne craignit pas d'oser entreprendre d'abolir le Mahométisme. Pour ôter à l'Alcoran toute la considération qu'on lui portoit, il jugea habilement qu'il falloit opposer un nouveau plan de religion à celui du faux prophète. Il composa un livre plus élégant et d'une aussi grande pureté de style que l'Alcoran, et il l'intitula : *Le Livre des témoignages des Mystères de l'Unité*. Les connoisseurs prétendent que cet ouvrage égale, pour le moins, l'Alcoran. *Petit de la Croix*, qui le traduisit de l'arabe en françois, par l'ordre de M. *de Pontchartrain*, dit qu'on peut l'appeler *la crême de l'élégance Arabique*. Mais, tout élégant qu'il étoit, il ne produisit rien ; et l'éloquence brute de l'Alcoran fit toujours la même impression sur les peuples qui professoient le Mahométisme.

HAN, (Du) *Voyez* DUHAN.

HANBALITES, *Voy.* l'article ASCARI.

HANCKIUS, *Voy.* HANKIUS.

HANDEL, (George-Fréderic) musicien célèbre, né à Hall en Saxe, l'an 1684, d'un valet de chambre du dernier archevêque de Magdebourg, *Auguste* duc de Saxe, composa dès l'âge de dix ans une suite de sonates à trois parties, qui se trouvent maintenant dans la collection britannique. Bientôt après il fit le voyage d'Italie pour cultiver ses talens. S'étant trouvé à Venise dans le temps du carnaval, sans se faire connoître, il joua de la harpe dans une mascarade. *Dominique Scarlatti*, le plus habile musicien sur cet instrument, l'entendit et s'écria : *Il n'y a que le Saxon ou le Diable qui puis-*

sent jouer ainsi. Handel, arrivé à Hambourg dans l'été de 1703, s'engagea comme violon à l'orchestre de l'opéra, et paroissoit alors si taciturne qu'il auroit passé pour inepte, sans des *Cantates* qu'il publia, et dont l'harmonie fut trouvée excellente. Ses autres talens furent bientôt découverts. Le joueur de clavecin de l'opéra étant absent, *Handel* offrit de quitter son violon pour le remplacer : il se montra alors un maître très-habile, au grand étonnement des auditeurs. Il excelloit aussi dans le hautbois. Une place d'organiste à Lubeck étant venue à vaquer, il alla s'y faire entendre; mais il ne concourut point pour la place, parce qu'une des conditions pour l'obtenir, étoit d'épouser une femme du pays. Il prit querelle à cette époque avec le musicien *Mattheron ;* ils se battirent devant l'entrée de l'opéra, le 5 décembre 1704. Heureusement l'épée de *Mattheron* se cassa contre un bouton de métal de l'habit d'*Handel*, ce qui mit fin au combat; et bientôt après ils s'unirent de la plus étroite amitié. *Handel* ayant reçu, en 1710, des invitations très-pressantes d'aller en Angleterre, s'y rendit et s'y enrichit. Ses *Opéra* enchantèrent la nation Britannique, qui le combla de biens et d'honneurs pendant sa vie, et lui érigea un monument après sa mort, arrivée en 1759 à Londres, à 75 ans. Il laissa une succession de vingt mille livres sterlings. Ce musicien a composé des *Opéra*, des *Oratorio*, des *Sonates*. La musique de *Handel* est noble, expressive, pleine d'harmonie et d'images. L'estime qu'il avoit pour son art, et un sentiment trop profond de sa propre supériorité, lui inspiroient une sorte de fierté dont il ne sut pas réprimer les mouvemens; mais cette fierté fut toujours franche et uniforme. Il n'étoit pas tour-à-tour tyran et esclave, frondeur dans un lieu et flatteur dans un autre. Sa vivacité contre les chanteurs étoit quelquefois extrême. La cantatrice *Cuzzoni* ayant refusé un jour de chanter son air admirable, *falsa imagine*, dans l'opéra d'*Othon*, il s'approcha d'elle et lui dit, qu'il avoit appris qu'elle faisoit souvent le *Démon ;* mais que de son côté, il lui feroit connoître qu'il étoit *Béelzébuth*, le prince des diables. Aussitôt la prenant par le milieu du corps, il jura que si elle n'obéissoit immédiatement à ses ordres, il la jetteroit par la fenêtre. *Handel*, sur la fin de ses jours, devint aveugle. Ce malheur n'altéra ni ses forces, ni ses facultés intellectuelles. Il continua d'exécuter des *Concerto*, et de composer des *Oratorio* et des Chœurs. Il étoit d'une taille élevée, corpulente et lourde dans ses mouvemens. Son air étoit majestueux; ses manières et sa conversation brusques et décisives. Il avoit une humeur et une plaisanterie originales; ses saillies étoient naturelles et pleines de feu. Il portoit une énorme perruque blanche; lorsque les choses alloient bien à l'*Oratorio*, elle prenoit un mouvement de vibration qui indiquoit le plaisir qu'il éprouvoit. Sans cela, les observateurs étoient certains qu'il étoit de mauvaise humeur. Aussi la princesse de Galles avoit-elle coutume de dire avec douceur, à ceux qui parloient un peu trop haut auprès d'elle : *Chut ! la perruque d'*Handel *est en colère.* Ce musicien célèbre n'assujettit

jamais ses talens aux caprices de ces protecteurs à la mode et de ces pédans du beau monde, qui croient qu'on achète le don de sentir les arts, et qui glacent le génie en prétendant régler son essor. *Handel* conserva sa liberté dans un temps où d'autres se seroient enorgueillis de la dépendance. Il fut généreux dans la pauvreté, et n'oublia pas ses anciens amis dans l'opulence. *Voyez* SCARLATTI.

HANGEST, (Jérôme de) docteur de la maison de Sorbonne, natif de Compiegne, d'une famille noble et ancienne, fut chanoine, écolâtre et grand vicaire de l'église du Mans, sous le cardinal *de Bourbon*, évêque de cette ville. Il y mourut le 8 septembre 1538. Ce savant se signala contre les Luthériens, et enfanta quantité d'ouvrages de morale et de controverse. Le plus connu dans ce dernier genre, est son *Traité des Académies*, contre *Luther*. Il défend les universités, et l'usage d'y prendre des degrés, et justifie la bonne théologie scolastique ; mais celle de son temps n'étoit pas la meilleure, et cette science n'a repris son lustre que sous *Louis XIV*, avec toutes les autres. On a encore de lui : I. Un traité de controverse, intitulé : *Lumière Evangélique sur la sainte Eucharistie.* II. Un autre, *De libero arbitrio*, etc.

HANIFAH, *Voyez* HABOU-HANIFAH.

HANKIUS, (Martin) né à Breslaw, en 1633, fut nommé professeur en histoire, en politique et en éloquence, l'an 1661, bibliothécaire d'*Elizabeth*, dans la même ville en 1670, protecteur du collége de cette princesse en 1681, enfin recteur et inspecteur de toutes les écoles de la confession d'Augsbourg dans ce pays, en 1688. Il mourut à Breslaw en 1709, à 76 ans, dont il en avoit employé 50 à professer. Voici les meilleurs ouvrages de ce savant estimable : I. *De Byzantinarum rerum Scriptoribus liber*, in-4°, 1677 ; ouvrage recherché pour l'érudition, mais trop diffus, quoique méthodique. II. *De Romanarum rerum Scriptoribus*, 1669 et 1675, 2 vol. in-4.° Dans l'ouvrage précédent, l'auteur rend compte des écrivains de l'histoire Byzantine ; dans celui-ci, de ceux de l'histoire Romaine. Il compile les différens jugemens qu'on en a portés. III. Plusieurs ouvrages sur l'*Histoire* et les *Antiquités* de la Silésie, tels que *Antiquitates Silesiacæ ad annum* 1170, 2 vol. in-4°, 1707 ; et *De Silesiis indigenis eruditis*, depuis 1165 jusqu'en 1550, in-4°, 1702 et 1705. IV. Des *Harangues*, des *Comédies* et des *Poésies*. Ces divers écrits lui acquirent tant de réputation en Allemagne, que l'empereur *Léopold* l'appela pour ranger certaines parties de sa bibliothèque.

HANNEKEN, (Memnon) théologien Luthérien, né à Blaxen dans le pays d'Oldenbourg en 1595, devint professeur de morale, puis de théologie et des langues orientales à Marpurg, et enfin surintendant des églises de Lubeck, où il mourut le 17 février 1671, à 76 ans. Ses principaux ouvrages roulent sur la controverse. On a encore de lui : I. Une *Grammaire Hébraïque.* II. *Expositio Epistolæ Pauli ad*

Ephesios, Marp. 1631, in-4. — *Philippe-Louis* HANNEKEN, son fils, mort professeur de théologie à Wittemberg en 1706, est aussi auteur de divers ouvrages peu connus, *sur l'Ecriture*, in-4° et in-12.

HANNEMAN, (Adrien) peintre, élève de *Vandick*, imita si bien son maître, qu'on confond quelquefois leurs tableaux. Il étoit né à la Haye vers 1610.

HANNIBAL, *Voyez* ANNIBAL.

HANNIBALIEN, (*Flavius Claudius Hannibalianus*) né à Toulouse et élevé à Narbonne, étoit neveu de *Constantin*. Ce prince l'ayant formé à l'art militaire, le déclara roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui fit épouser en 335, *Constantine* sa fille aînée. Il ne régna pas long-temps. Les soldats, excités par *Constance*, son cousin, le poignardèrent en 338, sous prétexte qu'il ne devoit y avoir d'autres Augustes que les fils de *Constantin*. *Hannibalien* périt à la fleur de son âge, dans une ville de Bithynie où étoit la sépulture du fameux *Annibal*. Il aimoit le faste, et l'on prétend qu'à l'exemple des rois de Perse, il prenoit le titre de *Roi des Rois*.

I. HANNON, étoit fils de *Naas*, roi des Ammonites. Ses courtisans lui ayant insinué que les Ambassadeurs envoyés par *David* pour le complimenter sur son avénement à la couronne, n'étoient que des espions, il leur fit raser la barbe et couper les habits jusqu'à la moitié. Cette cruauté lui coûta la vie et son royaume, *David* lui ayant ôté l'un et l'autre.

II. HANNON, l'un des plus puissans citoyens de Carthage, voulant se rendre maître de la république, avoit invité aux noces de sa fille les sénateurs, pour les faire empoisonner. Son projet fut découvert; mais le sénat, appréhendant le crédit du coupable, se contenta de le prévenir par un décret, qui défendoit en général la trop grande magnificence des noces. *Hannon* n'ayant point réussi par la ruse, eut recours à la force ouverte. Il se retira, à la tête de 20,000 esclaves armés, dans un château extrêmement fortifié, d'où il tâcha d'engager les Africains et le roi des Maures à se révolter; mais il fut pris et conduit à Carthage. On enveloppa sa famille dans son malheur; et quoiqu'elle n'eût point de part à sa conjuration, elle fut exterminée avec lui.

III. HANNON, général Carthaginois, fut chargé par sa république de faire le tour de l'Afrique, vers l'an 570 avant l'ère chrétienne. Il entra dans l'Océan par le détroit de Gibraltar, découvrit plusieurs pays, et ne fut arrêté dans ses courses que par le défaut de vivres. Quelques savans ont prétendu qu'il étoit parvenu jusqu'à l'extrémité de l'Arabie; mais ce sentiment n'est pas fondé. *Pline* et *Plutarque* rapportent à son sujet une anecdote, qui montre combien ses compatriotes étoient jaloux de leur liberté. Il avoit tellement adouci la férocité d'un lion, qu'il s'en servoit pour porter une partie de son bagage. Les Carthaginois s'imaginèrent que cet homme, après avoir apprivoisé un animal si farouche, viendroit à bout de tout ce qu'il

entreprendroit, et qu'ainsi ils avoient lieu de craindre qu'il ne se rendît maître de leur état. C'est pourquoi ils l'exilèrent pour le reste de ses jours.. On a, sous son nom, des *Voyages* qui ne sont pas de lui. *Henri Bekler* en donna une savante édition en grec et en latin, avec des notes utiles, à Leyde 1674, in-12. On les trouve aussi dans les *Petits Géographes*, de l'édition d'Oxford, 1698.

HANNSACKS, poëte Allemand, natif de Nuremberg. Il se forma en Allemagne un corps de Poëtes, sous le nom de *Meister Sanger*, ou *Maîtres Poëtes*. C'étoient des gens de métier, qui imaginèrent d'assujettir le talent des Muses aux statuts de leur communauté. Cette confrérie d'artisans accordoit la permission de faire des vers, et pour rimer en paix il falloit se faire inscrire sur les registres du corps, qui étoit divisé en *Garçons* Poëtes, *Compagnons* Poëtes, et *Maîtres* Poëtes. Les licences s'expédioient dans ce bureau des Muses, au nom des compagnons et des maîtres. *Hannsacks*, mauvais cordonnier, mais poëte passable, en étoit le doyen. Il a laissé cinq gros volumes in-folio de fort mauvais vers, où l'on voit cependant briller quelques étincelles de génie, à travers cent bassesses et cent grossièretés.

HANRIOT, (François) né à Nanterre, simple commis aux barrières avant la révolution, devint commandant de la garde nationale Parisienne sous la tyrannie du comité de salut public, et parut digne de cette place, pour avoir dirigé le massacre des prêtres, dans la prison des Carmes, le 2 septembre 1792. Protégé par *Marat*, il tyrannisa la Convention, et après l'avoir environnée de troupes, il la força à décréter d'accusation le parti de la *Gironde*, en disant aux députés : « Le peuple ne s'est pas levé pour écouter vos phrases ; ce sont des victimes qu'il lui faut. » On a soutenu qu'il avoit été *fouetté* et *marqué* pour vols faits dans sa jeunesse. Le 9 thermidor, en renversant *Robespierre*, mit fin aux brigandages d'*Hanriot*, exécuté le lendemain, 28 juillet 1794, à l'âge de 33 ans.

HANTEVILLE, *Voy.* HAUTEVILLE.

HARALD, *Voy.* HAROLD.

HARBARD, (Burchard) professeur de théologie à Leipzig, mort en 1614, à 68 ans, dut le jour à une famille noble et distinguée de Conitz en Prusse. Ses écrits, faits principalement pour la défense du Luthéranisme, attestent son érudition. I. *Doctrina de conjugio ; De Confessione : De Magistratu politico.* II. *Theses de Smalkaldinæ Confessionis articulis : De lege divinâ*, etc. On s'attend bien qu'ils doivent être imbus des préjugés de sa secte.

I. HARCOURT, (Marie de) femme d'*Antoine de Lorraine*, comte de Vaudemont, eut part à presque toutes les expéditions de guerre qu'entreprit le prince son mari. On dit qu'un jour cette courageuse princesse étant nouvellement relevée de couches, monta à cheval, fit prendre les armes à plusieurs seigneurs, et par une valeur inouie, contraignit les ennemis de lever le siége de Vaudemont. Cette héroïne mourut en 1476, dans sa 78e année.

II. HARCOURT, (Henri DE LORRAINE, comte de) d'Armagnac et de Brionne, vicomte de Marsan; chevalier des ordres du roi, grand écuyer de France, étoit fils de *Charles de Lorraine*, duc d'Elbœuf. Après s'être signalé à la bataille de Prague, en 1620, il servit en qualité de volontaire dans les guerres contre les Huguenots. Il se distingua aux siéges de Saint-Jean d'Angély, de Montauban, de l'isle de Rez, et de la Rochelle. En 1629, il se signala à l'attaque du Pas de Suze. Honoré par *Louis XIII* du collier de ses ordres en 1633, il le paya par des services importans. Un des plus considérables fut de reprendre, en 1637, les isles de Lérins, occupées depuis deux ans par les Espagnols, contre lesquels il commandoit une armée navale. Le combat de Quiers en Piémont, l'an 1639, le troisième secours de Casal, le siége de Turin en 1640, et la prise de Coni en 1641, ne lui acquirent pas moins de gloire. Dans la journée de Quiers, il battit, avec huit mille hommes, vingt mille Espagnols. *Léganès*, général des ennemis, en lui demandant l'échange de quelques prisonniers, lui fit dire que *s'il étoit Roi de France, il lui feroit couper la tête, pour avoir hasardé une bataille contre une armée beaucoup plus forte que la sienne.* — *Et moi*, répondit Harcourt, *si j'étois Roi d'Espagne, le marquis de Léganès perdroit la tête, pour avoir cédé la victoire à une armée beaucoup plus foible que la sienne.* Les particularités du siége de Turin ont été décrites avec complaisance par divers auteurs. Les assiégeans ayant affamé les assiégés, le furent eux-mêmes dans leurs retranchemens. Mais, quelque grande que fût la disette, le comte de *Harcourt* ne se rebuta jamais. Il répondit à ceux qui lui parloient de quelque trève : *Que quand ses chevaux auroient mangé toute l'herbe qui étoit autour de Turin, et ses soldats tous les chevaux de l'armée, il lèveroit le siége.* Ses domestiques lui ayant procuré quelques barils de vin pour sa table, il n'en voulut point faire usage, et les envoya aux malades et aux blessés. Enfin, la ville fut contrainte de capituler le 17 septembre. Le roi voulant récompenser les services du comte de *Harcourt*, lui donna le gouvernement de Guienne en 1642, et la charge de grand écuyer de France en 1643. Il alla la même année en qualité d'ambassadeur en Angleterre, pour y pacifier les troubles de cet état orageux. En 1645, il fut fait vice-roi de Catalogne, et défit à la bataille de Liorens les Espagnols. Peu de temps après il prit Balaguer, et remporta d'autres avantages. Mais le siége de Lérida, en 1646, fut moins heureux pour lui; il y perdit son canon et son bagage. En 1649, il fut envoyé dans les Pays-Bas, où il prit Condé, Maubeuge, le château de l'Écluse, etc. Il servit ensuite avec beaucoup de fidélité en Guienne, pendant la guerre civile qui désola cette province en 1651 et 1652. Il se procura, sur la fin de ses jours, une retraite honorable dans l'Anjou, dont il obtint le gouvernement. Le comte de *Harcourt* mourut subitement dans l'abbaye de Royaumont, le 25 juillet 1666, à 66 ans, avec la réputation d'un général brave, généreux, intrépide et toujours victorieux, excepté devant Lérida, dont il fut obligé de lever

le siége. Il disoit que, *s'il y a des malheurs imprévus à la guerre, il y a aussi des succès inattendus.* Il étoit le père des soldats. *Jean de Wert* disoit, après la prise de Turin, *qu'il aimeroit mieux être le Général* de Harcourt, *qu'Empereur.* Ce général eut quelquefois le malheur d'être trop courtisan. Lorsque le prince de *Condé* fut transféré au Havre, le comte de *Harcourt* se chargea de le conduire. Tous les honnêtes gens trouvèrent cette action indigne d'un héros; et *Condé* fit dans son carrosse cette chanson, pendant qu'on le transféroit :

Cet homme gros et court,
Si connu dans l'Histoire;
Ce grand comte d'*Harcourt*,
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Casal, et qui reprit
Turin,
Est maintenant,
Est maintenant,
Recors de *Jules Mazarin.*

Le comte d'*Harcourt* avoit d'autant plus de tort, que lors de sa défaite devant Lérida, le prince de *Condé* avoit répété plusieurs fois en plein conseil, que *quelque habile et quelque heureux que soit un général, on ne doit pas s'attendre de le voir invincible.* Sa postérité subsiste dans le prince de *Lambesc*, duc d'*Elbœuf.*

III. HARCOURT, (Henri duc de) né en 1654, d'une ancienne maison de Normandie, féconde en personnes illustres, porta les armes dès l'âge de dix-huit ans. Après s'être distingué dans plusieurs siéges et combats, il fut envoyé, en 1697, ambassadeur en Espagne. Il s'y conduisit avec tant d'esprit et de sagesse, qu'à son retour le roi érigea son marquisat de Thury en duché, sous le titre de *Harcourt*, en novembre 1700, puis en Pairie l'an 1709. Il méritoit cette récompense. Il fut le premier qui, par sa magnificence, par sa dextérité et par le grand art de plaire, fit changer en bienveillance cette antipathie que la nation Espagnole nourrissoit contre la Françoise depuis *Ferdinand le Catholique.* Sa prudence prépara les temps où la France et l'Espagne ont renoué les anciens nœuds qui les avoient unies avant ce *Ferdinand*, de couronne à couronne, de peuple à peuple, et d'homme à homme. Il accoutuma la cour Espagnole à aimer la maison de France, ses ministres à ne plus s'effrayer des renonciations de *Marie-Thérèse* et d'*Anne d'Autriche*, et *Charles II* lui-même à balancer entre sa propre maison et celle de *Bourbon.* Il mourut le 19 octobre 1718, à 64 ans, après avoir reçu le bâton de maréchal de France, en 1703, et le collier des ordres du roi, en 1705. L'abbé *de Saint-Pierre* dit qu'il étoit *excellent officier, bon négociateur, peu courtisan et bon citoyen.* Il eut entr'autres enfans, de *Marie-Anne-Claude de Brulard*, son épouse : I. *François*, duc de *Harcourt*, pair et maréchal de France, capitaine des Gardes du corps, mort en 1750, à 61 ans; II. *Louis-Abraham*, doyen honoraire de l'église de Paris, et abbé de Signy et de Preuilly, mort en 1750, à 56 ans; III. *Henri-Claude*, lieutenant général des armées du roi, mort en 1769, à 62 ans, à qui sa veuve a fait élever, en 1776, un magnifique tombeau dans l'église de Notre-Dame à Paris; IV. et *Anne-Pierre*, mort maréchal de France en 1784, et gouverneur de la province de

Normandie ; il étoit de la promotion de 1775.

HARDION, (Jacques) né à Tours en 1686, vint à Paris en 1704, et se dévoua à l'étude des belles-lettres. Il fit un cours de langue grecque sous *Boivin* et *Massieu*, professeurs au collége royal. Admis, en 1711, à l'académie des Inscriptions en qualité d'élève, il fut associé en 1713, et pensionnaire en 1728. Il donna plusieurs Dissertations intéressantes, qui ont été recueillies, et que l'on peut consulter dans les Mémoires de cette compagnie. En 1730, il fut élu de l'académie Françoise; et l'année suivante, il commença l'*Histoire de l'origine et des progrès de la Rhétorique dans la Grèce*. Il avoit publié, sur cette matière, douze Dissertations, lorsque le roi, ayant fait revenir de Fontevrault Mad. *Victoire* en 1748, le chargea de lui enseigner la fable, la géographie et l'histoire. Dans la même année, mesdames *Henriette* et *Adélaïde* lui proposèrent de leur donner les mêmes instructions ; et mesdames *Sophie* et *Louise* étant revenues de Fontevrault, il eut aussi l'honneur de leur servir de maître. Ce fut pour l'usage de ses illustres élèves qu'il composa sa nouvelle *Histoire Poétique*, avec un *Traité de la Poésie Françoise et de la Rhétorique*, 3 vol. in-12 ; son *Histoire Universelle*, dont il a donné 18 vol. in-12, auxquels *Linguet* en a ajouté deux autres. Ces ouvrages sont recommandables par un style pur et élégant, sans avoir l'apprêt académique ; par des recherches exactes, et par une littérature saine et puisée dans les meilleures sources. Cet académicien mourut à Paris au mois de septembre 1766, à 80 ans. *Thomas*, son successeur à l'académie, le peint comme un homme vertueux. A la cour, où l'homme de lettres est quelquefois si déplacé, il fut toujours ce qu'il dut être. Renfermé dans ses travaux, il vécut sans intrigue. Il se tint à une égale distance, et de la fierté qui peut nuire, et de la bassesse qui avilit.

HARDOIN DE LA REYNERIE, (Louis-Eugène) célèbre avocat au parlement de Paris, né à Joigny le 20 décembre 1748, fit de brillantes études dans la capitale, et se consacra ensuite au barreau, où il eut d'éclatans succès. Une physionomie ouverte, une taille aisée, un organe sonore, une diction claire et pure, l'art de prévoir les objections et de les combattre d'avance y contribuèrent. Le roi de Suède, devenu son admirateur après l'avoir entendu, lui fit don d'une médaille d'or. *Hardoin* est mort à la fleur de l'âge, le 27 février 1789, à 41 ans. Parmi un grand nombre de mémoires et d'écrits judiciaires qu'il a publiés, on distingue sa *Consultation* pour la Compagnie des Indes, où il détruit avec force une opinion jusqu'alors accréditée.

HARDOUIN, (Jean) né à Quimper, de *Jean Hardouin*, libraire de cette ville, entra fort jeune chez les Jésuites. Il s'y distingua beaucoup par une pénétration prompte, une mémoire heureuse, mais encore plus par le goût des paradoxes et des opinions singulières. Selon lui, tous les écrits anciens étoient supposés, à l'exception des ouvrages de *Cicéron*, de l'Histoire naturelle de *Pline*, des Satires et des

Epîtres d'*Horace*, et des Georgiques de *Virgile*. Son *Enéide* a été visiblement composée par un Bénédictin du 13e siècle, qui a voulu décrire allégoriquement le voyage de *St. Pierre* à Rome, lequel cependant, suivant le savant rêveur, n'y a jamais été. Il n'est pas moins clair que les Odes d'*Horace*, sont sorties de la même fabrique, et que la *Lalage* de ce poëte n'est autre chose que la religion Chrétienne. « Je ne sais ce qui en est de ce système, disoit *Boileau*; mais quoique je n'aime pas les moines, je n'aurois pas été fâché de vivre avec frère *Horace* et Dom *Virgile*. » Selon le P. *Hardouin*, aucune médaille ancienne n'est authentique, ou du moins il y en a très-peu, et en expliquant celles-ci, il faut prendre chaque lettre pour un mot entier : par ce moyen on découvre un nouvel ordre de choses dans l'Histoire. Cette bizarre façon d'interpréter, lui attira une plaisanterie singulière. Un antiquaire, outré de tant d'extravagances, voulut les pousser encore plus loin. *Non, mon Père*, lui dit-il un jour, *il n'y a pas une seule médaille ancienne qui n'ait été frappée par les Bénédictins. Je le prouve : Ces lettres CON. OB. qui se trouvent sur plusieurs médailles, et que les antiquaires ont la bêtise d'expliquer par* CONSTANTINOPOLI OBSIGNATUM, *signifient évidemment :* CUSI OMNES NUMMI OFFICINA BENEDICTINA. Cette interprétation ironique ébranla le P. *Hardouin*, mais elle ne le changea pas. Il s'étoit fait une méthode singulière pour donner le change, à ce qu'il croyoit, aux Athées. Il calquoit les faits de l'histoire profane ou ecclésiastique sur l'histoire sainte, sur la vie de *David*, sur le Judaïsme charnel, ou bien sur les caractères de Jésus-Christ et de son Eglise. Ainsi, l'*Enéide* étoit une fable inventée d'après les événemens qui avoient consommé le triomphe de la religion Chrétienne sur la synagogue. Troie en cendres étoit l'incendie de Jérusalem ; *Enée*, portant ses dieux en Italie, représentoit l'Evangile annoncé aux Romains, etc. Quelque rapport de mots grecs ou latins lui suffisoit pour expliquer les faits anciens par des traits d'histoire moderne. Ainsi, la bataille de Bovines, où l'empereur, qui a l'aigle dans ses drapeaux, combattit le roi *Philippe-Auguste*, surnommé *Dieu Donné*, représentoit les trois traducteurs de la Bible, *Aquila*, *Symmaque*, *Théodosien*. Il croyoit aussi que les divers officiers de la cour de *Philippe-Auguste*, ou de tout autre prince qui régnoit du temps des faussaires, donnoient la clef des noms des évêques, des papes, des saints dont il est parlé dans l'histoire. Ainsi, *Januarius* étoit le capitaine des gardes de la porte du roi, *Cœcilianus* son organiste, *Trophinus* sa nourrice, etc. On assure qu'un Jésuite son ami, lui représentant un jour que le public étoit fort choqué de ses paradoxes et de ses absurdités, le P. *Hardouin* lui répondit brusquement : *Hé ! croyez-vous donc que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin, pour ne dire que ce que d'autres avoient déjà dit avant moi ?* Son ami lui répliqua : *Mais, il arrive quelquefois qu'en se levant si matin, on compose sans être bien éveillé, et qu'on débite les rêveries d'une mauvaise nuit pour des vérités démontrées.* Le savant *Huel* disoit :

Le P. Hardouin *a travaillé pendant quarante ans à ruiner sa réputation, sans en pouvoir venir à bout.* L'abbé *de la Chambre* disoit à l'occasion du système du Jésuite : *Nous croirons que* Virgile *et* Cicéron *étoient des moines du treizième siècle, lorsque le* P. Hardouin *nous aura prouvé que les Jésuites sont les auteurs des Provinciales.* Ses supérieurs l'obligèrent de donner une rétractation de ses délires ; il la donna, et n'y fut pas moins attaché. Ses sentimens mènent à un pyrrhonisme universel et à l'incrédulité ; cependant il étoit plein de vertus et de religion. Il disoit *que Dieu lui avoit ôté la foi humaine, pour donner plus de force à la foi divine.* Il mourut à Paris le 3 septembre 1729, à 83 ans, laissant quelques disciples dans sa société, entr'autres le fameux P. *Berruyer.* Ses autres confrères n'ayant pas adopté ses opinions, il en parloit avec trop peu d'estime. Il disoit : *Dans cette maison*, (le collége de Louis-le-Grand) *je trouve à qui parler ; mais je ne trouve pas avec qui parler.* C'étoit assurément une grande injustice ; car cette maison étoit remplie alors de gens du premier mérite. Ses principaux ouvrages sont : I. Une édition de *Pline le Naturaliste*, à l'usage du Dauphin, en 1685, en 5 vol. in-4°, réimprimée en 1723, en 3 vol. in-folio. Les notes sont augmentées dans cette dernière édition, et les paradoxes y sont un peu moins multipliés. L'ouvrage est exécuté d'ailleurs avec beaucoup de sagacité et d'exactitude. *Huet* disoit à ce sujet que « le P. *Hardouin* avoit fait dans cinq ans, ce que cinq savans du premier ordre n'auroient pas fait dans cinquante. » II. *La Chronologie rétablie par les Médailles*, en 2 vol. in-4°, Paris, 1697, en latin. C'est dans ce livre, supprimé dès qu'il parut, que l'auteur débite son système insensé sur la supposition des écrits de l'antiquité. III. Une édition des *Conciles ;* travail auquel le clergé de France l'avoit engagé, et pour lequel il lui faisoit une pension. Il est d'autant plus singulier que l'auteur se fût chargé de cette entreprise, qu'il pensoit que tous les conciles tenus avant celui de Trente étoient tout autant de chimères. *Si cela est, mon Père*, dit un jour le P. *le Brun* de l'Oratoire au Jésuite, *d'où vient que vous avez donné une édition des Conciles ? — Il n'y a que Dieu et moi qui le sachions*, répondit *Hardouin.* Cette édition, imprimée au Louvre à grands frais en 12 vol. in-folio et dont on estime la Table, est une réimpression augmentée de l'édition précédente du Louvre, 1644, 37 vol. in-folio. Le débit en fut arrêté par le parlement, sur le rapport des docteurs *Witasse*, *Pirot*, *Dupin*, *Bertin*, *Anquetil*, *le Merre*, nommés pour l'examiner. Le résultat de cet examen fut, que cette compilation renfermoit plusieurs maximes contraires à celles de l'Église Gallicane ; et que le compilateur avoit écarté plusieurs pièces essentielles et authentiques, pour mettre à leur place des pièces futiles et fausses. L'auteur fut obligé de faire beaucoup de changemens, qui produisirent plusieurs cartons, qu'on ne trouve pas facilement. Cette collection est moins estimée que celle du P. *Labbe*, quoiqu'elle renferme plus de vingt-trois conciles qui n'avoient pas encore été imprimés. La raison en est que

le P. *Hardouin* en a écarté beaucoup de pièces qui se trouvent dans celle du P. *Labbe*. IV. Un *Commentaire sur le Nouveau-Testament*, in-folio, publié à Amsterdam et à la Haye, en 1741 : ouvrage rempli de visions et d'érudition, comme tous ceux de l'auteur. Il y prétend que J. C. et les Apôtres prêchoient en latin. V. Une savante édition des *Harangues* de *Themistius*. VI. *Opuscula selecta*, imprimés en Hollande en 1709, in-fol. VII. *Opuscula varia*, plus recherchés que les précédens. Ils furent publiés après sa mort en 1733, in-fol., à Amsterdam, chez *du Sauzet*, par un littérateur très-connu, à qui le P. *Hardouin*, son ami, avoit confié plusieurs manuscrits. L'écrit le plus considérable de ce recueil, tant par sa singularité que par sa longueur, a pour titre : *Athei detecti* : « Les Athées découverts. » Ces athées sont : *Jansénius*, *Thomassin*, *Malebranche*, *Quesnel*, *Arnauld*, *Nicole*, *Pascal*, *Descartes*, *le Grand*, *Régis*. Ses preuves sont sans réplique ; tous ces gens-là étoient Cartésiens : or, l'Athéisme et le Cartésianisme sont deux choses parfaitement les mêmes, et qui ne diffèrent que par le nom. D'ailleurs, ils ont osé dire, conformément à l'écriture, non-seulement que Dieu étoit la vérité, mais que la vérité étoit Dieu. VIII. Quelques autres ouvrages imprimés : Sur la *dernière Pâque de J. C.*, 1693, in-4° ; Contre la *Validité des ordinations Anglicanes*, par *le Courayer*, 2 vol. in-12 ; et plusieurs *Manuscrits*, déposés à la bibliothèque du roi par l'abbé *d'Olivet*, à qui l'auteur les avoit confiés. On y trouve des choses aussi extraordinaires que dans ses autres productions. En 1760, il a paru à Londres un volume in-8°, intitulé : *J. Harduini, ad censuram veterum Scriptorum, Prolegomena.* Il fortifie dans cet ouvrage son système sur les Anciens, malgré la rétractation qu'il avoit été contraint d'en faire en 1707. On ne sauroit s'égarer plus ingénieusement, ni plus savamment. Toutes ces étranges idées lui ont mérité cette épitaphe, qui peint assez bien cet homme à la fois dévot et Pyrrhonien, adorateur et destructeur de l'antiquité, prodige d'érudition, en anéantissant tous les monumens des connoissances humaines :

In expectatione Judicii,
Hic jacet
Hominum paradoxotatos,
Natione Gallus, Religione Romanus,
Orbis litterati portentum :
Venerandæ antiquitatis cultor et depræ-
dator ;
Doctè febricitans,
Somnia et inaudita commenta vigilans
edidit.
Scepticum piè egit,
Credulitate puer, audaciâ juvenis,
deliriis senex.
Uno verbo dicam :
Hic jacet HARDUINUS.

Cette pièce est de feu *Vernet*, professeur de théologie à Genève.

HARDUIN, (Alexandre-Xavier) avocat, né à Arras en 1718, devint secrétaire perpétuel de l'académie de sa patrie. Des talens pour la poésie le firent d'abord connoître ; mais c'est sur-tout comme grammairien, qu'il acquit plus de réputation ; il est mort en 1788. Ses ouvrages sont : I. *Mémoires* pour servir à l'histoire de la province d'Artois, 1763, in-12. II. *Remarques* diverses sur la pronon-

ciation et l'orthographe, 1757, in-12; on ne peut mettre plus de précision et de finesse dans une discussion dont le sujet est aussi aride. Il est traité avec la supériorité d'un écrivain qui a passé de longues années à l'approfondir. III. *Dissertation* sur les voyelles et les consonnes, 1760, in-12. IV. *Lettres* à l'auteur du traité des sons de la langue françoise, 1762, in-12.

I. HARDY, (Alexandre) Parisien, mort en 1630, est l'auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le théâtre. Nous disons en France, car il n'a fait que 600 pièces, et les Espagnols le terrasseroient par les 2000 de *Lopez de Véga*. « Dès qu'on lit *Hardy*, dit *Fontenelle*, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les vers ne lui ont pas beaucoup coûté, ni la disposition de ses pièces non plus. Tout sujet lui est bon. La mort d'*Achille*, et celle d'une bourgeoise que son mari surprend dans le crime, tout cela est également tragédie chez lui. Nul scrupule sur les mœurs, ni sur les bienséances. Tantôt on trouve une courtisane au lit, qui, par ses discours, soutient assez bien son caractère. Tantôt l'héroïne de la pièce est violée. Tantôt une femme mariée donne des rendez-vous à son galant : les premières caresses se font sur la scène, et de ce qui se passe entre les deux amans, on n'en fait perdre aux spectateurs que le moins qu'il se peut. » *Hardy* suivoit une troupe errante de comédiens, qu'il fournissoit de pièces. Quand il leur en falloit une nouvelle, elle étoit prête au bout de huit jours; et le fertile *Hardy* suffisoit à tous les besoins de ce théâtre ambulant. Ses ouvrages forment 6 gros volumes in-8.°

II. HARDY, (Pierre le) médecin, né à Dinant, fut nommé député du Morbihan à la Convention nationale. Ses principes y parurent d'autant plus modérés que la tribune ne retentissoit alors que de motions effrayantes et sanguinaires. Dans le procès de *Louis XVI*, il reprocha à ses collègues de vouloir rester juges après s'être déclarés accusateurs; bientôt après, il s'opposa à la suppression de la maison de *Saint-Cyr*, et se plaignit avec douleur qu'on n'avoit encore cherché qu'à détruire, et jamais à réformer; il réclama l'arrestation de *Marat* comme prédicateur du meurtre et du pillage, et s'écria une fois, que l'on avoit tellement prostitué les noms de *royalistes et de contre-révolutionnaires*, qu'ils étoient devenus synonymes de ceux d'amis de l'ordre et des lois. *Le Hardy*, enveloppé dans la proscription des Girondins, fut condamné à mort le 30 octobre 1793, et la subit avec courage, âgé de 35 ans.

HARÉE, ou VERHAER, (François) *Hareus*, né à Utrecht vers 1550, enseigna la rhétorique à Douay; puis voyagea en Allemagne, en Italie et en Moscovie, où il accompagna le Père *Possevin*, que le pape y envoyoit en qualité de nonce. A son retour, il fut chanoine de Bois-le-Duc, puis de Namur et de Louvain, où il mourut le 11 janvier 1632, âgé d'environ 72 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Biblia sacra expositionibus priscorum Patrum litteralibus et mysticis illustrata*; à Anvers, 1630, 2 vol. in-folio, peu estimée. II. *Catena aurea in qua-*

tuor Evangelia, 1625, in-8.° III. *Annales Ducum Brabantiæ, ac tumultuum Belgicorum;* Anvers, 1623, 2 vol. in-fol. C'est la meilleure histoire du Brabant. IV. Un Abrégé des *Vies des Saints*, de *Surius*; in-fol., 1605. V. Une *Chronologie*, à Anvers, 1614, in-fol., publiée sous le titre de *Goncordia Historiæ Sacræ et Profanæ; per Olimpiades et Fastos*, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de J. C. VI. D'autres ouvrages dans lesquels on découvre le savant, mais presque jamais l'écrivain élégant.

HARIOT, *ou* HARRIOT, (Thomas) mathématicien Anglois, né à Oxford en 1550, mort à Londres en 1621, à 70 ans, fit un voyage à la Virginie, en 1585. Outre la *Relation* de ce voyage, traduite de l'anglois en latin, avec figures, à Francfort, 1590, in-folio; on a de lui la *Pratique de l'art analytique, pour réduire les Equations algébriques*, publiée en latin, Londres, 1631. Cet ouvrage est plein de découvertes intéressantes. Il apprend à dégager les termes algébriques; il donne aux équations une forme plus commode pour les opérations; il montre combien une équation peut contenir de racines fausses et de racines véritables. C'est dans ce livre que les Anglois prétendent que *Descartes* a copié ce qu'il a écrit sur l'Algèbre. Ils donnent l'honneur de l'invention à leur compatriote: mais presque tous les étrangers la lui refusent. Cette dispute sur *Hariot* et sur *Descartes*, au sujet de l'Algèbre, est assez semblable à celle que nous avons vue de nos jours, entre *Leibnitz* et *Newton*, au sujet du calcul différentiel et intégral. On peut voir sur ce différend, les ouvrages de *Wallis*.

HARISCON, *Voy.* IV. AARON.

I. HARLAY, (Achille de) né à Paris en 1536, de *Christophe de Harlay*, président à mortier, fut conseiller au parlement à 22 ans, président à 36, et premier président après la mort de *Christophe de Thou*, son beau-père. Il montra, dans cette charge, l'intégrité et la fermeté des anciens magistrats Romains. La Ligue entraînoit alors, dans ses fureurs, les grands et les petits; *Harlay* fut inébranlable. Il vit que la religion servoit de masque, dans ces querelles fatales, à l'ambition et à l'emportement. Il répondit courageusement au duc de *Guise*, chef de la révolte: *C'est une honte, Monsieur, que le valet mette le maître hors de la maison. Au reste, mon ame est à Dieu, mon cœur au Roi; et quant à mon corps, je l'abandonne, s'il le faut, aux méchans qui désolent ce royaume. Bussi-le-Clerc*, ce factieux insolent, le retint quelque temps prisonnier à la Bastille. *Voyez* BRISSON. « Le premier jour de l'an 1589, *Guincestre*, curé de Saint-Gervais, prêchant dans l'église de Saint-Barthélemi à Paris, exigea de tous les auditeurs le serment *d'employer tous leurs biens et de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour venger la mort des deux Princes Lorrains Catholiques, massacrés aux États de Blois*, et leur fit lever la main à tous comme un signe de leur consentement; ce qu'on fit. Le premier président *Achille de Harlay*, qui étoit à ce sermon, n'ayant pas levé la main, le prédicateur l'apostropha, et lui ordonna d'imiter l'exemple des

autres. On dit que ce magistrat le fit aussitôt, pour ne pas s'exposer à l'insolence d'une populace irritée, qui le soupçonnoit d'avoir consenti à la mort des deux *Guise*, que tout Paris regardoit comme ses Dieux tutélaires.... FABRE, *Histoire Ecclésiastique*. » *Henri le Grand* ayant rendu la paix à son royaume, *Harlay* profita de ces heureux momens pour rétablir la justice, et faire fleurir les lois. Il mourut le 23 octobre 1616, à 80 ans. Sa postérité masculine finit à son fils. Mais un de ses oncles forma une autre branche dont étoit l'archevêque de Paris, n° III.

II. HARLAY DE SANCY, (Nicolas de), né en 1546, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, colonel-général des Cent-Suisses, premier maître d'hôtel et surintendant des finances. Il réunit ainsi le ministère, la magistrature et les grades militaires. N'étant encore que maître des requêtes, il se trouva dans le conseil de *Henri III*. Lorsqu'on délibéroit sur les moyens de soutenir la guerre contre la Ligue, il proposa de lever une armée de Suisses. Le conseil, qui savoit que le roi n'avoit pas un sou, se moqua de lui. *Messieurs*, dit Sancy, *puisque de tous ceux qui ont reçu du Roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui lèverai cette armée*. On lui donna sur-le-champ la commission et point d'argent, et il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singulière : d'abord il persuada aux Genevois et aux Suisses de faire la guerre au duc de Savoie, conjointement avec la France ; il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point. Il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, et les engagea, de plus, à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoie ; ensuite il sut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du roi. Ainsi, l'on vit, pour la première fois, les Suisses donner des hommes et de l'argent. Après l'assassinat de *Henri III*, *Henri IV* étant reconnu roi par la plus grande partie des seigneurs de son royaume, manquoit néanmoins d'argent. Ce fut *Sancy*, qui engagea de nouveau les Suisses à rester au service de ce monarque, au moyen d'un très-beau diamant, qu'il alla mettre en gage chez les Juifs de Metz. C'est ce même diamant qui, après avoir passé par différentes mains, fut enfin racheté par le duc d'*Orléans*, régent, qui le joignit aux bijoux de la couronne, sous le nom du *Sancy*. *Sancy* se fit Catholique quelque temps après *Henri IV*, disant qu'il falloit être de la même religion que son prince. C'est sur ce changement que *d'Aubigné* composa l'ingénieuse et sanglante satire intitulée : *La Confession Catholique de Sancy*, qu'on trouve dans le *Journal de Henri III*. *Gabrielle d'Estrées*, qui ne l'aimoit point, lui fit ôter la surintendance des finances, dont *Sulli* fut revêtu. Il mourut le 13 octobre 1629, à 84 ans. L'un de ses principaux mérites auprès de *Henri IV*, avoit été, selon *la Baumelle*, les complaisances de *Mercure* pour les penchans de *Jupiter*. On a de lui un *Discours sur l'occurence de ses affaires*, in-4°. On y voit

bien des particularités sur les règnes de *Henri III* et *Henri IV*. Les *Mémoires de Villeroi* renferment plusieurs de ses remontrances à la reine *Marie de Médicis*.

III. HARLAY, (François de) archevêque de Rouen, puis de Paris, naquit dans cette ville en 1625, d'*Achille de Harlay*, marquis de Champvallon. Il se fit connoître par ses talens sous *Anne d'Autriche*. *Vincent de Paule*, qui savoit que ses mœurs ne répondoient pas à son état, ayant été consulté par la reine dans le conseil de conscience, l'avoit formellement exclus de la coadjutorerie de Rouen. *Péréfixe* prit le temps où une indisposition éloignoit du conseil ce saint homme, pour la lui obtenir. Une physionomie heureuse, une politesse extrême, le talent de parler sur tout, et de parler bien, le goût des sciences et des belles-lettres, une mémoire prodigieuse, lui gagnoient les cœurs et les esprits. On lui appliqua ce vers de *Virgile :*

Formosi pecoris custos, formosior ipse.

Son zèle pour la conversion des Protestans, ses succès, ses sermons, la prudence avec laquelle il gouverna l'archevêché de Rouen, lui valurent, en 1671, celui de Paris, après la mort de *Péréfixe*. Il n'édifia pas son diocèse; mais il l'instruisit. Il tint des conférences de morale, convoqua des synodes, donna des règlemens salutaires, publia des mandemens, et présida en chef à plus de dix assemblées du clergé. Personne ne parloit avec plus de grace, et n'avoit plus de présence d'esprit. *Louis XIV* devant assister à la bénédiction des drapeaux à Notre-Dame, lui avoit défendu de le haranguer. Il se contenta de lui dire à la porte de l'église où il le reçut : SIRE, *vous me fermez la bouche pendant que vous l'ouvrez à la joie publique*. Ce prince lui préparoit un chapeau de cardinal, lorsqu'il mourut d'apoplexie le 6 août 1695, à 70 ans. A l'occasion de la faveur qu'il alloit recevoir, le P. *de la Rue*, Jésuite, fit une devise qui avoit pour *corps* un bouton de rose *vert*, éclairé par un soleil, qui désignoit *Louis XIV*, et, pour *ame*, ces paroles : *Le Soleil le fera rougir*. Son éloge fut prononcé dans l'assemblée du clergé de cette année; mais son oraison funèbre parut, à bien des orateurs, un ouvrage plus embarrassant. « Deux choses, dit Mad. *de Sévigné*, le rendoient difficile, la *vie* et la *mort*. » Le P. *Gaillard* l'ayant entrepris, fut obligé de se jeter sur les lieux communs. *Mascaron* avoit refusé de faire cette oraison funèbre, sous prétexte qu'il étoit incommodé. *Monsieur*, lui dit *Clermont-Tonnerre*, évêque de Noyon, *vous ne dites pas tout; c'est que la matière est incommode*. L'abbé *le Gendre* a écrit sa Vie, in-4°, en latin. *Voyez* l'article de cet historien. Il avoit succédé, dans le siége de Rouen, à *François de* HARLAY, son oncle, qui mourut en 1653, et de qui on a des *Observations* sur l'*Epître aux Romains*, qu'il fit imprimer au château de Gaillon, en 1641, in-8.°

IV. HARLAY, (Achille de) fils d'*Achille de Harlay II* du nom, procureur général au parlement, fut comme lui, conseiller, procureur général, puis il devint premier président au

parlement de Paris. Il exerça ces charges avec applaudissement. Il se démit de la dernière en 1707, et mourut le 23 juillet 1712, à 73 ans. C'étoit un magistrat attaché à ses devoirs; mais trop porté à cette raillerie, quelquefois innocente dans un particulier, mais toujours cruelle dans un homme en place. On cite encore aujourd'hui plusieurs de ses bons mots. Une vieille marquise qui avoit un procès important, craignant que le premier président ne lui fût pas favorable, ne l'appeloit que le *Vieux Singe*. Cependant elle gagna son procès, et vint remercier le magistrat, à qui l'on avoit répété son épithète offensante. *Harlay* se contenta de lui répondre : *Vous ne me devez point de remercîment; ce que j'ai fait pour vous, est très-naturel. Les vieux Singes aiment à obliger les Guenons...* Un jour que quelques conseillers parloient un peu trop haut à l'audience, il leur dit : *Si ces Messieurs qui causent ne faisoient pas plus de bruit que ces Messieurs qui dorment, cela accommoderoit fort les Messieurs qui écoutent.* Les Comédiens du roi étant venus lui demander une grace, se servirent en parlant d'eux-mêmes, du mot de *Compagnie*. Le premier président répondit à leur député : *Je délibérerai avec ma* TROUPE, *pour savoir ce que je dois faire pour votre* COMPAGNIE. Dans le temps qu'il fut nommé premier président, les procureurs en corps vinrent lui demander sa protection : *Ma protection?* leur dit-il : *Les fripons ne l'auront pas; les honnêtes gens n'en ont pas besoin.* Un fameux architecte, honoré de la faveur et des graces de *Louis XIV*, aspiroit, dit-on, à une place de président à mortier pour son fils. Il sonda là-dessus le premier président, qui lui répondit : *M. Mansard, ne veuillez pas mêler votre mortier avec le nôtre.* Des Jésuites s'étant trouvés à son audience avec des Oratoriens : *Mes Pères*, dit le caustique magistrat en s'adressant aux premiers, *il faut vivre avec vous;* et se tournant vers les Oratoriens, *et mourir avec vous.* L'évêque d'Autun, (*Roquette*) se plaignant que les consuls de sa ville épiscopale avoient quitté son sermon pour aller à la comédie; *ces gens-là sont de bien mauvais goût*, lui répondit Harlay, *de vous quitter ainsi pour des Comédiens de campagne.* Voyez ROQUETTE. Le caustique duc de *Saint-Simon* a fait un portrait de ce magistrat, dont les couleurs sont chargées, mais en général fidelles : « Il étoit savant en droit public; il possédoit fort le fonds de diverses jurisprudences; il égaloit les plus versés aux belles-lettres; il connoissoit bien l'histoire, et savoit gouverner sa compagnie avec une autorité que nul autre premier président n'atteignit jamais avant lui. Une austérité pharisaïque le rendoit redoutable, par la vigueur de ses répréhensions publiques, aux parties, aux avocats et aux magistrats. Toujours soutenu par la cour dont il étoit l'esclave, rusé politique, tous ses talens, il les tournoit uniquement à son ambition de dominer, de parvenir et de se faire une réputation de grand homme. D'ailleurs, sans honneur effectif, sans mœurs dans le secret, sans probité intérieure, sans humanité même; en un mot un hypocrite parfait; cruel mari, père barbare, frère tyran, ami uniquement de soi-

même, méchant par nature, se plaisant à insulter, à outrager, à accabler. Ses traits étoient d'autant plus perçans, qu'il avoit infiniment d'esprit, et l'esprit naturellement porté à cela. Pour l'extérieur, c'étoit un petit homme vigoureux et maigre, un visage en losange, un nez grand et aquilin; les yeux beaux, parlans, perçans, qui ne regardoient qu'à la dérobée, mais qui, fixés sur un client ou sur un magistrat, étoient pour le faire entrer en terre. Il se tenoit et marchoit presque toujours courbé avec un faux air, plus humble que modeste. Il n'avançoit qu'à force de révérences respectueuses et comme honteuses à droite et à gauche. A Versailles, il tenoit au roi et à Mad. *de Maintenon* par l'endroit sensible. C'étoit lui qui, consulté sur la légitimation inouie d'enfans, sans nommer la mère, avoit donné la planche du chevalier de *Longueville*, sur le succès duquel ceux du roi passèrent. Il eut alors parole d'être nommé chancelier, et toute la confiance du roi, de ses enfans et de leur toute-puissante gouvernante, etc. etc. »

HARMOND, (Pierre) fut pendant 45 ans, fauconnier de la chambre sous *Henri III* et *Henri IV*. Il recueillit ses observations sur la chasse, dans un traité intitulé: *Le Miroir de Fauconnerie*, qu'il dédia à *Charles d'Albret*, duc de *Luynes*, qui étoit tout à la fois grand fauconnier, garde des sceaux et connétable de France. Cet ouvrage fut imprimé à Paris en 1620, 1635, 1640, in-4°, avec figures.

HARNONCOURT, (Pierre d') né en Bourgogne, mort à Paris en 1765, à 84 ans, fut fermier général. Nous avons de lui, des mélanges de *Maximes*, de *Réflexions* et de *Caractères*, 1763, in-8°, où l'on trouve quelques bonnes pensées, mais rarement exprimées avec vivacité et énergie.

HARO, (Don Louis de) héritier du célèbre comte duc d'*Olivarès*, son oncle maternel, ministre d'état de *Philippe IV*, lui succéda dans le ministère, et gouverna l'Espagne sous le nom de ce monarque. Ce fut lui qui conclut la paix des Pays-Bas, et celle de France, en 1659, avec le cardinal *Mazarin*. Les deux ministres se rendirent à l'isle des Faisans, et y déployèrent l'un et l'autre toute leur politique. Celle du cardinal, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, étoit la finesse; celle de Don *Louis*, la lenteur. Celui-ci ne donnoit presque jamais de paroles, et celui-là en donnoit toujours d'équivoques. Le génie du ministre Italien étoit de vouloir surprendre; celui de l'Espagnol étoit d'empêcher qu'on ne le surprît. On prétend qu'il disoit du cardinal: *Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper*. Pour le prix de la paix que Don *Louis* avoit conclue, le roi d'Espagne érigea, en 1660, son marquisat de Carpio en duché-grandesse de la première classe, et lui donna le surnom *de la Paix*. Ce ministre mourut le 17 novembre 1661, à 63 ans. C'étoit un homme d'un esprit conciliant, d'un caractère doux et sans ambition. Il parvint à la faveur de son maître par son seul mérite. Il avoit épousé *Catherine de Cordoue*, dont il eut, entr'autres enfans, *Gaspard* et *Jean-Dominique de Haro*. Celui-ci mourut sans postérité. *Gaspard* fut vice-roi de Naples, et mourut le 16

novembre 1687, laissant d'*Antoinette de la Cerda* une fille unique, nommée *Catherine de Haro de Guzman*, laquelle épousa, en 1688, *François de Tolède*, duc d'Albe. — On connoît encore, de la même famille, Don *Lopez* DE HARO, prince de Biscaye, qui bâtit, en 1300, la ville de Bilbao.

I. HAROLD I, *ou* HARALD, roi d'Angleterre, fils naturel de *Canut I*, lui succéda en 1036, au préjudice de *Canut II*, fils légitime de ce prince. Les Anglois voulurent mettre la couronne sur la tête de *Canut;* mais *Harold* fut le plus fort, et l'emporta. L'année suivante, il écrivit une lettre sous le nom de la reine *Emme*, pour inviter *Alfred* et *Edouard*, les fils de cette reine et d'*Ethelred II*, à venir en Angleterre pour recouvrer la couronne. Les deux jeunes princes donnèrent dans le piége : *Alfred* fut arrêté, on lui creva les yeux, et il mourut peu de temps après. *Edouard* repassa en Normandie, et la reine *Emme* se retira en Flandre, chez le comte *Baudoin*. *Harold* se fit détester par ses crimes, et mourut sans enfans en 1039.

II. HAROLD II, fils du comte *Godwin*, se fit élire roi après la mort de *S. Édouard III*, en 1066, au préjudice d'*Edgard*, à qui la couronne d'Angleterre appartenoit par sa naissance. *Toston*, son frère, et *Guillaume le Conquérant* lui disputèrent la couronne; il vainquit le premier, et fut tué par le second à la célèbre bataille d'Hastings. On avoit vainement représenté à *Harold* qu'il agiroit plus sagement en tirant la guerre en longueur, que de hasarder une action décisive. Enorgueilli de quelques prospérités passées, et aiguillonné par son courage naturel, il voulut risquer tout, et il perdit tout. Deux de ses frères furent tués avec lui. A sa mort, finit la domination des *Rois Anglo-Saxons*, qui régnoient depuis plus de 600 ans sur la Grande-Bretagne.

HAROUL, *Voy.* ROLLON.

HARPAGES, seigneur Mède, l'un des principaux officiers d'*Astyages*, ayant reçu ordre de faire mourir *Cyrus*, le confia à un berger, lui apprit sa naissance, et le porta à détrôner *Astyages; Voy.* ce mot.

HARPALICE, (Myth.) la plus belle fille d'Argos, fut aimée éperdument de *Clyménus* son père, qui assouvit sa flamme incestueuse, après avoir gagné sa nourrice. Il la maria avec beaucoup de peine, et fit ensuite mourir son gendre pour la reprendre; mais *Harpalice*, outrée de ce double crime, lui fit manger son propre fils, à l'exemple de *Procné*. Elle fut changée en oiseau, selon la fable. *Clyménus* se tua de désespoir. — Il y a deux autres HARPALICE. La première aima avec passion *Iphicus*, et mourut de chagrin de s'en voir méprisée : c'est d'elle qu'un certain cantique fut appelé *Harpalice*. L'autre est l'objet de l'article suivant.

HARPALICUS, roi des Amymnéens dans la Thrace, eut une fille nommée *Harpalice*, qu'il nourrit de lait de vache et de jument, et qu'il accoutuma de bonne heure au maniement des armes. Elle le secourut contre *Néoptolème*, fils d'*Achille*, qu'elle mit en fuite. *Harpalicus* ayant été tué quelque temps après par ses sujets, *Harpalice* se retira

dans

dans les bois, d'où elle fondoit sur les bestiaux du canton et les enlevoit. Elle fut prise dans des rêts qu'on lui avoit tendus; et après sa mort, les paysans se firent la guerre, pour avoir les troupeaux qu'elle avoit volés. C'est ce qui fit établir des assemblées et des tournois au tombeau de cette fille, pour expier sa mort.

I. HARPALUS, célèbre astronome Grec, vers l'an 480 avant J. C., corrigea le Cycle de huit années, que *Cléostrate* avoit inventé. Il proposa celui de neuf ans; mais ce nouveau Cycle d'*Harpalus* eut besoin lui-même d'être corrigé par *Metton*. Voyez l'*Histoire des Mathématiques*, par *de Montucla*.

II. HARPALUS, seigneur Macédonien, et l'un des lieutenans de l'armée d'*Alexandre le Grand*, s'attacha à ce prince durant ses démêlés avec *Philippe*, qui l'exila; mais, dès que ce roi fut mort, *Alexandre* rappela *Harpalus*, et lui donna la charge de grand trésorier, ensuite le gouvernement de Babylone. Le conquérant Macédonien ayant entrepris son expédition des Indes, *Harpalus*, persuadé qu'il ne reviendroit plus, accabla le peuple de vexations inouies, et dissipa par ses prodigalités le trésor confié à ses soins. *Voy.* GLYCÈRE, n.° I. Le héros revint; et le gouverneur, pour échapper à sa colère, ramassa 5000 talens, leva 6000 hommes, et se sauva dans l'Attique. Chassé d'Athènes, qui ne vouloit point attirer sur elle les armes d'*Alexandre*, il se retira, vers l'an 327 avant J. C., en Crète, où il fut tué en trahison par un de ses amis. *Alexandre* ajoutoit une foi si aveugle à la probité d'*Harpalus*, qu'il fit mettre aux fers, comme des calomniateurs, ceux qui lui portèrent la première nouvelle de la fuite de ce perfide.

HARPE, (Jean-François de la) l'un des plus célèbres littérateurs François de notre siècle, membre de l'académie Françoise, naquit à Paris le 20 novembre 1739, d'un père originaire de Suisse, et qui servoit en France en qualité de capitaine d'artillerie. N'ayant à attendre aucune fortune, il dut à *G. T. Asselin*, principal du collége d'Harcourt, qui lui fit obtenir une place de boursier, les premiers soins de son éducation, et les premiers rayons de sa gloire. Le jeune *la Harpe* remporta les prix de l'université, et débuta dans sa carrière littéraire par quelques *Héroïdes*, imprimées en 1759, in-12, avec un *Essai* sur ce genre de pièces. Il en publia ensuite séparément plusieurs autres, telles que celles de *Caton* à *César*, d'*Annibal* à *Flaminius*, de *Montézuma* à *Cortez*, d'*Elizabeth* de France à Dom *Carlos*. *La Harpe* n'avoit que 25 ans lorsqu'il donna, en 1764, sa tragédie de *Warwick*: elle obtint un grand succès et le méritoit. La noblesse du rôle principal, le caractère soutenu de la reine *Marguerite*, tout le quatrième acte qui étincelle de beautés, l'ont fait rester au théâtre. L'auteur s'est permis cependant de dénaturer l'histoire en faisant mourir *Warwick* combattant pour le duc d'*Yorck*, tandis qu'il fut tué, au contraire, en combattant contre ce prince. La jeunesse de *la Harpe*, lorsqu'il donna cette pièce, faisoit présumer que la scène françoise alloit compter un grand tragique de plus; mais les

autres pièces qu'il fit représenter ensuite, ne répondirent pas à cette attente. *Timoléon* fut joué en 1764, *Pharamond* en 1765, *Gustave-Wasa* en 1766, *Menzikoff* en 1776, les *Barmécides* en 1778, *Jeanne de Naples* en 1783, les *Brames* la même année, *Coriolan* en 1784, *Virginie* en 1793. *Philoctète*, traduit de *Sophocle*, est la seule tragédie qui, après *Warwick*, se soit constamment soutenue. Elle n'est qu'en trois actes, et fut représentée pour la première fois en 1781. Une singularité de cette pièce, c'est qu'elle n'a point de rôle de femme; mais, sans amour, elle intéresse par sa noble simplicité et en nous reportant aux beaux siècles de l'art tragique chez les Grecs. On sait que le sujet de cette pièce fait l'un des plus beaux épisodes du Télémaque. Un Drame de *la Harpe*, qui fit du bruit dans sa nouveauté, fut *Mélanie* qui parut en 1770. Le style en est très-soigné et d'une élégance remarquable. *Voltaire* voulut bien le comparer à celui de *Racine*. Cette pièce offre cependant de trop longues conversations, et un rôle trop révoltant en diminue l'intérêt. Des personnages religieux mis sur la scène, tels qu'un curé et une jeune novice, l'aspect de l'intérieur d'un couvent, avoient fait défendre pendant long-temps la représentation de ce Drame; et l'auteur a reconnu lui-même, sur la fin de sa vie, la justice de cette prohibition, en retirant *Mélanie* du théâtre, et en ordonnant, dans son testament, qu'elle ne fût plus jouée. *La Harpe* réunit, chaque année, à ses tragédies, un grand nombre de couronnes académiques qu'il remporta, soit par des pièces de poésie, soit par des discours oratoires. Ces poésies sont intitulées: *La délivrance de Salerne; le portrait du Sage; les talens dans leur rapport avec la société et le bonheur; le Poëte; la Navigation; les avantages de la paix; le Philosophe des Alpes; Conseils à un jeune Poëte; Brutus au Tasse; aux mânes de Voltaire*. La première de ces pièces eut le prix de l'académie de Rouen, la seconde celui des jeux floraux de Toulouse, les autres ceux de l'académie Françoise. Cette dernière compagnie accorda de même la palme de l'éloquence à ses Éloges de *Fénélon*, de *Racine*, de *Catinat*, de *Charles V*, et le même jour où ce dernier Éloge fut couronné, l'auteur obtenoit encore le prix de poésie. Chargé long-temps de la rédaction de la partie littéraire du Mercure, il l'enrichit d'une foule d'extraits réfléchis et bien développés. Après avoir paru bon poëte et bon orateur, il se montra critique exercé, littérateur profond, et ami des vrais principes du goût. Il les développa encore mieux, soit dans ses leçons au Lycée, soit dans son Cours complet de littérature, en 12 vol. in-8.° C'est sur cet ouvrage principalement que repose sa véritable gloire. Les auteurs y sont appréciés quelquefois avec trop de sévérité et d'humeur, mais ordinairement avec courage et d'excellentes vues pour les progrès des lettres. « Dans cet ouvrage, devenu beaucoup trop long, dit M. *Palissot*, on trouve, comme dans tous les jugemens littéraires de l'auteur, la pureté ordinaire de son style, des principes de goût très-sains, qua[...]il n'est animé par aucune pass[...]n, un talent remarquable po[...] la discussion, une dialectique s[...]ée et pressante: mais, indépen[...]nment de quelques erreurs u[...]es

fortes dans lesquelles il est tombé sur la littérature ancienne, à commencer par *Homère*, on lui reproche avec raison presque tout ce qu'il a traduit, soit en vers, soit en prose. La négligence avec laquelle il a rendu plusieurs morceaux des Oraisons de *Cicéron* contre *Verrès*, ou des Catilinaires, est plutôt d'un écolier que d'un professeur de goût. On lui reproche encore la longueur démesurée de quelques articles, de celui de *Sénèque*, par exemple, qu'il commence par une digression sur *Diderot*, d'environ deux cents pages, tandis qu'il donne à peine quelques lignes à des objets plus importans. L'auteur auroit pu s'asseoir avec dignité dans la chaire de *Quintilien*, s'il eût su se défendre de la violence de son caractère, et du ton décisif, impérieux et tranchant qu'il a porté envers plusieurs de ses contemporains qui lui sont supérieurs. C'est un homme d'une taille bien prise dans ses petites proportions, mais qui eut le ridicule de se croire un colosse. » *La Harpe*, au commencement de la révolution, en adopta les idées de réforme sans les outrer, mais lorsque le règne de la terreur lui eut appris qu'on pouvoit abuser de tout, lorsque les idées de liberté, d'égalité et de justice, furent devenues des cris de ralliement pour les factieux; lorsqu'il eut été renfermé comme suspect dans l'une des prisons de la capitale, il n'en sortit qu'outré d'indignation contre la tyrannie, et plein de zèle pour une religion qu'on cherchoit à détruire, en ridiculisant son culte et en proscrivant ses ministres. Il avoit été disciple et grand admirateur de *Voltaire*, qui l'avoit payé par des éloges de son dévouement au parti des philosophes modernes; il se déclara dès-lors leur ennemi, et attaqua leurs principes dans tous les écrits qui sont sortis de sa plume depuis cette époque jusqu'à la fin de sa carrière. Au dix-huit fructidor, il fut condamné à la déportation; mais il eut le bonheur de se réfugier dans un asile tranquille qui le garantit de la proscription. *La Harpe*, après une maladie de 25 jours, est mort le 22 pluviose de l'an 11 (1803), à l'âge de 64 ans. Il a terminé son testament par ces mots: « Je supplie la divine Providence d'exaucer les vœux que je forme pour le bonheur de mon pays. Puisse ma patrie jouir long-temps de la paix et de la tranquillité! Puissent les saintes maximes de l'Évangile être généralement suivies pour le bonheur de la société! » Son cercueil fut accompagné au cimetière de Vaugirard par les membres de l'Institut, et un grand nombre d'amis; M. *de Fontanes* lui consacra alors un court et brillant Éloge où nous puisons la citation suivante. « Les lettres et la France ont perdu dans *la Harpe* un poëte, un orateur, un critique illustre. Son premier essai dramatique l'annonça comme le plus digne élève des grands maîtres de la scène françoise. Il loua les grands hommes des plus beaux siècles de l'éloquence et de la poésie; et leur esprit, comme leur langage, se retrouvent toujours dans les écrits d'un disciple qu'ils avoient formé. C'est en leur nom qu'il attaqua jusqu'au dernier moment les fausses doctrines littéraires; et, dans ce genre de combat, sa vie entière ne fut qu'un long dévouement au triomphe des vrais principes. Mais si ce dévouement courageux fit sa gloire, il n'a pas fait son bon-

heur. Je ne puis dissimuler que la franchise de son caractère et la rigueur impartiale de ses censures éloignèrent trop souvent de son nom et de ses travaux, la bienveillance; il n'arrachoit que l'estime où tant d'autres auroient obtenu l'enthousiasme..... Il expire dans un âge où la pensée n'a rien perdu de sa vigueur, et lorsque son talent s'étoit agrandi dans un autre ordre d'idées qu'il devoit aux spectacles extraordinaires dont le monde est témoin depuis douze ans. On sait qu'il avoit embrassé, avec toute l'énergie de son caractère, ces opinions utiles et consolantes sur lesquelles repose tout le système social; elles ont enrichi, non-seulement ses pensées et son style de beautés nouvelles, mais elles ont encore adouci les souffrances de ses derniers jours. Le Dieu qu'adoroient *Fénélon* et *Racine*, a consolé, sur le lit de mort, leur éloquent panégyriste et l'héritier de leurs leçons. » Outre les Héroïdes, les Tragédies et les ouvrages dont nous avons parlé, on doit encore à *la Harpe :* I. *Mélanges littéraires*, ou *Epîtres et Pièces philosophiques*, 1765, in-12. II. *Traduction* de la vie des douze Césars par *Suétone*, avec des notes et des réflexions, 1770, 2 vol. in-8.° L'auteur y réfute avec énergie les paradoxes de *Linguet* sur *Néron* et sur *Titus*. III. *Eloge de Henri IV*, roi de France, 1770, in-8.° IV. *Discours* de réception à l'académie Françoise, 1776, in-4.° V. *Traduction* de la *Lusiade* du *Camoëns*, avec des notes et la Vie de l'auteur, 1776, 2 vol. in-8.° C'est le premier ouvrage publié par *la Harpe*, depuis son entrée à l'académie. VI. *Tangu et Féline*, poëme en 4 chants, 1780, in-8.° Il renferme des descriptions voluptueuses et d'autres plaisantes qui lui ont procuré des lecteurs. VII. *Éloge de Voltaire*, 1780, in-8.° VIII. *Abrégé de l'histoire générale des Voyages*, 1780, 21 vol. in-8.° Il est extrait du long et fastidieux recueil de l'abbé *Prévôt*. IX. *De la guerre déclarée par nos derniers Tyrans à la raison, à la morale, aux lettres et aux arts*, 1796, in-8.° Ce Discours fut prononcé à Paris lors de l'ouverture du Lycée. X. *Réfutation* du livre de l'*Esprit* d'*Helvétius*, in-8.° XI. *Du Fanatisme de la langue révolutionnaire*, in-8.° XII. *Correspondance littéraire*, adressée à *Paul I*, 1801, 4 vol. in-8.° C'est une sorte de Journal sur la littérature françoise, écrit avec grace et intérêt, mais que la malignité publique a lu avec d'autant plus d'avidité, qu'il renferme un grand nombre d'épigrammes et d'anecdotes mordantes contre des auteurs vivans. On a dit que l'auteur s'étoit repenti ensuite de la publication de cet ouvrage qui contrastoit avec ses principes de morale et de religion. XIII. Il a laissé en manuscrit, 1.° une *Traduction* en vers de la *Jérusalem délivrée*, dont il a imprimé quelques fragmens dans les journaux. 2.° Un *Poëme* sur la Religion, dont on espère la publication. On a recueilli quelques-uns des ouvrages de *la Harpe*, en 6 vol. in-8°; mais cette édition, très-incomplète, en fait desirer une autre.

HARPIES, (Myth.) monstres, filles de *Neptune* et de la *Terre*, avoient un visage de femme, le corps d'un vautour, avec des ailes, des griffes aux pieds et aux mains, et des oreilles d'ours. Les princi-

pies étoient *Aëllo*, *Ocypète* et *Celæno*. *Junon* envoya ces monstres pour infecter de leurs ordures et enlever les viandes de dessus la table de *Phinée*. *Zethès* et *Calaïs* les chassèrent; mais *Iris*, par l'ordre de *Junon*, les fit revenir dans la Thrace. Les Troyens de la suite d'*Enée*, ayant tué des troupeaux qui appartenoient aux *Harpies*, ils eurent une espèce de guerre à soutenir contre elles; et *Celæno*, dans sa fureur, fit à *Énée* les plus terribles prédictions.

HARPOCRATE, (Mythol.) Dieu *du silence*, étoit fils d'*Isis*. On le représentoit sous la figure d'un jeune homme demi-nu, avec un manteau parsemé d'yeux et d'oreilles, et une mitre Égyptienne sur la tête. Il avoit un doigt posé sur sa bouche, et tenoit une corne de l'autre main. Le pêcher lui étoit consacré, parce que la feuille de cet arbre a la forme d'une langue. On a imprimé à Lyon, en 1603, in-8° : *Harpocrates*, sive *De rectâ silendi ratione*.

HARPOCRATION, (*Valerius*) rhéteur d'Alexandrie, laissa un *Lexique* curieux *sur dix Orateurs de la Grèce*. Il s'y montre un auteur très-poli. On y trouve des détails utiles sur les magistrats, sur les plaidoyers, sur le barreau d'Athènes. *Philippe de Maussac* donna une édition grecque et latine de cet ouvrage, avec de savantes notes, à Paris, 1614, in-4.° *Valois* l'aîné a fait sur le même livre des observations importantes, insérées dans les éditions de Leyde, in-4°, 1683 et 1696. Ces éditions sont les meilleures.

I. HARRINGTON, (Jean) poëte Anglois, sous *Elizabeth* et *Jacques I*, s'est fait un nom par son livre d'*Épigrammes*, et par une bonne traduction en anglois du *Roland le furieux* de l'*Arioste*. Mais il a malheureusement imité les Italiens dans leurs stances, dont la prolixe uniformité endort dans un long ouvrage.... On rapporte qu'étant à Bath dans une auberge, il remarqua qu'une fille le servoit à table avec plus d'attention que les autres, quoiqu'il fût au-dessous d'eux. *Harrington* lui en ayant demandé la raison, elle répondit: que le connoissant pour un homme d'esprit, elle tâchoit de ne pas lui déplaire, de peur qu'il ne fît contr'elle quelque épigramme.

II. HARRINGTON, (Jacques) écrivain politique d'Angleterre, né en 1611, d'une ancienne famille de Rutland, voyagea en France, en Hollande, en Danemarck, en Allemagne et en Italie. Il ne voulut point baiser les pieds du pape; le roi d'Angleterre lui en ayant demandé la raison, il répondit: *Qu'un homme qui avoit baisé la main de Sa Majesté, ne devoit baiser les pieds de qui que ce fût*. Cette réponse ingénieuse lui valut la charge de gentilhomme privé de la chambre, que *Charles I* lui donna. Ce fut en cette qualité qu'il accompagna ce prince dans sa première expédition d'Écosse. Après la mort déplorable de ce malheureux monarque, il s'enferma dans son cabinet, éloigné des hommes, et ne conversant qu'avec ses livres. Ses ennemis l'ayant peint comme un homme dangereux, il fut conduit, en 1661, à la tour de Londres, avec le comte de *Bath*, ensuite à l'isle de Saint-Nicolas, de là à Plimouth. Un médecin gagné, dit-on, par

ses persécuteurs, lui conseilla l'usage du gayac mêlé avec le café. Il en prit une si forte dose, qu'il en perdit l'esprit. Le comte de *Bath* obtint sa liberté ; mais *Harrington* n'étoit plus qu'une machine. Il mourut à Westminster, le 17 septembre 1677, à 66 ans. Ses *Aphorismes politiques* ont été traduits en françois, Paris, *Didot* jeune, in-18, an III. Ses Ouvrages, rassemblés par *Jean Toland*, ont été magnifiquement imprimés à Londres en 1700, in-fol., et réimprimés en 1737. Le principal est celui qui est intitulé : *Oceana.* C'est un plan de république, où l'on trouve du génie, de l'invention et des projets chimériques. Son style n'est ni facile, ni coulant ; mais la matière qu'il traite est importante. Cet ouvrage ne plut ni à *Cromwel*, ni à ses créatures. Une foule de critiques s'élevèrent ; *Harrington* leur répondit. On trouve ces réponses à la suite de son ouvrage. *Montesquieu* a dit de ce politique, *qu'il n'a cherché la liberté qu'après l'avoir méconnue, et qu'il a bâti Calcédoine ayant le rivage de Bysance devant les yeux.*

HARRIOT, *Voy.* HARIOT.

I. HARRIS, (Gauthier) Anglois, étoit médecin et membre du collége royal de Londres. Il exerçoit sa profession avec beaucoup de réputation vers l'an 1680, et vivoit encore en 1710. Il fut médecin de *Guillaume*, prince d'Orange, depuis roi de la Grande-Bretagne. Nous avons de lui un *Traité* fort estimé : *De morbis acutis Infantium*, 1705, in-12, qu'il mit au jour à la prière de *Thomas Sydenham*, fameux médecin de Londres. Ce traité qui lui fit donner le nom de *Médecin des Enfans*, a été traduit en françois par *Devaux*, 1738, in-12.

II. HARRIS, (Jacques) gentilhomme Anglois, né près de Salisbury en 1709, mort le 22 décembre 1780, a donné : I. trois Traités sur la *Musique*, la *Poésie* et la *Peinture*, 1745, in-8.° II. Des *Recherches philologiques sur la Grammaire universelle*, 1752, 2 vol. in-8.° III. *Arrangemens philosophiques*, 1775, in-8.° Il fut lord de l'amirauté, membre de la trésorerie, député de la chambre des communes. Il y parla rarement ; mais lorsqu'il s'y fit entendre, il fixa l'attention moins par son éloquence, que par la sagesse de ses idées. Il étoit neveu du comte de *Shaftsbury*.

I. HARRISON, général des Parlementaires, et complice de la condamnation du roi d'Angleterre, *Charles premier*, fut pendu publiquement l'an 1670. Ensuite on lui arracha les entrailles, que l'on brûla, et on lui coupa la tête, qui fut exposée sur la tour de Londres. Son corps fut mis en quatre quartiers, que l'on exposa sur les portes des quatre principales villes du royaume.

II. HARRISON, (Jean) habile mécanicien Anglois, né, en 1693, à Foulby dans le comté d'Yorck, d'un charpentier qui se mêloit d'horlogerie, mourut à Londres le 24 mars 1776, dans sa 83 année. Il s'est rendu célèbre par l'invention et la fabrication du pendule à gril et par son *Time-Keeper*, montre marine, dont l'objet est de fixer la longitude en mer. Cette machine lui valut, en 1749, le prix que le parlement avoit promis à l'inven-

teur. *Kendal* copia cette machine intéressante, et cette copie servit au capitaine *Cook* dans ses courses maritimes. Les efforts qu'*Harrison* avoit faits pour l'inventer ou pour la perfectionner, affoiblirent sa santé et même son esprit. Sa vie retirée, et les mortifications qu'il essuya en sollicitant le prix de ses travaux, disposèrent peu son caractère naturellement dur et mélancolique à la complaisance, à l'affabilité, à la sociabilité. Semblable à la plupart des mécaniciens, toujours confinés dans un atelier, il avoit peine à rendre ses idées par écrit, avec méthode et avec graces. Ce défaut de clarté et d'élégance est très-sensible dans sa *Description du Mécanisme propre à donner une mesure précise du temps;* Londres, in-8°, 1775. *Harrison* avoit été, dans sa jeunesse, à la tête d'une troupe de musiciens d'église, et il s'étoit distingué parmi eux par la justesse de son oreille.

HARSI, (Olivier de) célèbre imprimeur de Paris, mort en 1584, est connu par la beauté de ses éditions, parmi lesquelles on distingue son *Corps de Droit* avec les Commentaires d'*Accurse*, 5 vol. in-fol. *Harsi* avoit pris pour devise une herse, avec ces mots : *Evertit et æquat.*

I. HARTMAN, (Jean-Adolphe) naquit à Munster en 1680, de parens Catholiques. Après avoir été Jésuite pendant plusieurs années, il se fit Calviniste à Castel en 1715, et devint, peu après, professeur de philosophie et de poésie. Il fut fait, en 1722, professeur d'histoire et d'éloquence à Marpurg, où il mourut en 1744, à 64 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont : I. *Historia Hassiaca*, 3 volumes. II. *Vitæ Pontificum Romanorum Victoris III*, Urbani *II*, Paschalis *II*, Gelasii *II*, Calisti *II*, Honorii *II*... III. *Etat des Sciences dans la Hesse*, en allemand. IV. *Præcepta eloquentiæ rationalis, etc.* On a aussi de lui, plus de quatre-vingts *Harangues*, ou *Dissertations* académiques.

II. HATMAN, (George) mathématicien Allemand, inventa, en 1540, le Bâton de l'artillerie, *Baculus Bombardicus.* Il est aussi auteur d'une *Perspective*, réimprimée à Paris en 1556, in-4.°

III. HARTMAN, (Wolfgang) composa, en 1596, les *Annales d'Augsbourg :* compilation plus savante qu'agréable.

HARTZHEIM, (Joseph) Jésuite, naquit à Cologne en 1694, d'une famille patricienne. Après avoir enseigné les belles-lettres, il passa à Milan pour y professer le grec et l'hébreu. Pendant le séjour qu'il fit à Rome, et en Italie, il se lia avec des savans célèbres, et particulièrement avec *Muratori.* De retour dans sa patrie, il dirigea, il prêcha, il enseigna la philosophie et la théologie, et fut dix ans interprète de l'Écriture. *Schannat*, savant ecclésiastique, auteur de l'*Histoire de Worms*, ayant formé le dessein de donner la *Collection des Conciles* de l'église d'Allemagne, amassa des matériaux, qui la conduisoient depuis le IVe siècle jusqu'au treizième. La mort l'ayant empêché de les mettre en œuvre, le P. *Hartzheim*, à la sollicitation de M. *de Manderscheit*, archevêque de Prague, se chargea de le mettre en état de paroître. Par ses connoissances et ses correspondances

avec les savans d'Allemagne, il les augmenta du double. Il mit au jour les quatre premiers volumes, et avoit achevé le cinquième, lorsqu'il mourut d'apoplexie en 1763. Le P. *Herman Scholl*, son confrère, publia les cinq, six, sept et huitième volumes. Sa santé, qui étoit fort délicate, ne se soutint pas. Il tomba dans une langueur, qui l'enleva au bout de trois mois, en 1768. Le P. *Gilles Neissen* lui succéda, et a publié les neuf et dixième volumes de cette collection, qui finit en 1747. On voit, à la tête du premier volume, une carte de l'Allemagne, de la Pologne et de la Russie, divisées en provinces ecclésiastiques. L'édition, qui est in-folio, est de Cologne, en beau papier et beaux caractères. On trouve, au commencement du cinquième volume, la liste des ouvrages du Père *Hartzheim*. Les principaux sont : I. *Summa historiæ omnis ab exordio rerum ad annum à Christo nato* 1718 ; Luxembourg, in-18. II. *De initio Metropoleos Coloniæ, etc. disquisitio* ; Cologne, 1732, in-4.° III. *Bibliotheca Scriptorum Coloniensium* ; Cologne, 1747, in-fol. IV. *Dissertationes x historico-criticæ in sacram Scripturam*, in-folio, estimées des savans.

HARTZOEKER, (Nicolas) né à Goude en Hollande, l'an 1656, d'un ministre Remontrant, s'appliqua aux belles-lettres, aux langues, et s'attacha sur-tout à la physique et aux mathématiques. L'académie des Sciences de Paris et celle de Berlin se l'associèrent. Le czar *Pierre*, passionné pour toutes les espèces de mérite, voulut l'emmener avec lui ; mais *Hartzoeker* préféra le séjour d'Amsterdam à celui de Moscow. Pour reconnoître cette préférence, on lui fit dresser, aux dépens du public, une espèce d'observatoire sur un des bastions de la ville. C'est là qu'il entreprit un grand miroir ardent, composé de pièces rapportées, pareil à celui dont on prétend qu'*Archimède* se servit. *Jean-Guillaume*, électeur Palatin, lui ayant donné les titres de son premier mathématicien, et de professeur honoraire en philosophie dans l'université d'Heidelberg, il quitta Amsterdam. Après la mort de ce prince, il se retira à Utrecht, où il mourut le 10 décembre 1725, à l'âge de 69 ans. Il étoit vif, enjoué, d'une bonté et d'une facilité, dont de faux amis, dit *Fontenelle*, abusèrent souvent. On sent néanmoins dans ses critiques, ajoute le même écrivain, plus de plaisir que de besoin de critiquer. Il aima mieux ramener les tourbillons de *Descartes*, que d'adopter le vide de *Newton*. On a de lui : I. Un *Cours de Physique*, accompagné de plusieurs Pièces sur cette science, à la Haye, in-4°, 1730. II. Une foule d'*Opuscules*, parmi lesquels il y en a quelques-uns d'intéressans.

HARTUNG, (Jean) né à Miltemberg en 1505, mort en 1579, enseigna le grec à Fribourg dans le Brisgaw, avec réputation. On a de lui de savantes *Notes* en latin sur les trois premiers livres de l'*Odyssée* ; et une *Version* latine des *Argonautiques* d'*Apollonius*, qui est peu exacte.

I. HARVÉE ou HARVEI, (Guillaume) *Harveus*, né à Folkston, dans le comté de Kent en 1578, mort en 1657, à 80

ans, fut médecin de *Jacques premier* et de *Charles premier;* et professeur d'anatomie et de chirurgie dans le collége des médecins à Londres, sur lequel il répandit ses bienfaits. C'est à lui qu'on fait honneur de la découverte de la circulation du sang, quoiqu'on ait prétendu que *Césalpin* et le jésuite *Fabri* en avoient parlé avant lui. Ce qu'il y a de vrai, c'est que *Harvée* est le premier qui l'enseigna publiquement dans ses leçons. Il la développa ensuite dans un ouvrage intitulé : *Exercitatio Anatomica de motu Cordis et Sanguinis;* Leyde, 1737, in-4.° Les médecins s'opposèrent vigoureusement à cette opinion, et traitèrent *Harvée* de visionnaire. Ils voulurent le perdre auprès des rois *Jacques* et *Charles premier.* Il se défendit, il répliqua, il répéta les expériences; et la vérité se fit jour. Mais on le persécuta d'une autre manière. Lorsqu'il eut communiqué son idée à ses confrères, ils dirent d'abord qu'elle étoit absurde et nouvelle; et lorsqu'ils ne purent s'empêcher d'applaudir et de la recevoir, ils prétendirent qu'elle étoit très-ancienne. Les envieux auroient dû avouer qu'elle étoit du moins enseignée avant lui d'une manière très-obscure; et on ne peut lui contester la gloire d'avoir été le premier qui l'a mise dans tout son jour, et qui l'a prouvée par des expériences incontestables. D'ailleurs, dit *Hume*, son *Traité de la circulation du Sang* est embelli par cette chaleur et cette noblesse qui accompagnent si naturellement le génie de l'invention. *Charles* honora ce grand homme d'une faveur distinguée, et lui accorda la liberté de faire servir les daims des forêts royales, pour perfectionner ses découvertes sur la génération des animaux. On a de cet illustre médecin, d'autres ouvrages estimables. Les principaux sont, outre celui dont nous avons parlé : I. Le traité *De circulatione Sanguinis*, à Rotterdam, 1649. II. Un autre *De generatione Animalium*, à Londres, 1651, in-4.° III. Un autre *De Ovo.* IV. Un livre en anglois, intitulé : *Nouveaux Principes de Philosophie*, etc. Ces divers écrits ont été réunis à Londres, 1766, in-4.°

II. **HARVÉE**, (Gédéon) habile médecin Anglois, mort à Hempsted dans le comté d'Hertford en 1700, est connu principalement par deux *Traités* curieux, et qui ne sont pas communs : I. *Ars curandi morbos expectatione:* bonne idée, qui fourniroit la matière d'un excellent livre; celui de *Harvée*, sans être mauvais, pourroit être meilleur. II. *De vanitatibus, dolis et mendaciis Medicorum*, in-12, à Amsterdam, 1695. Ces deux ouvrages, fort recherchés, sont ordinairement joints ensemble.

HARWARD, (Jean) ministre Anglo-Américain, mort en 1638 à Charle's-Town, fonda par son testament l'université de Cambridge, à quatre milles de Boston dans la nouvelle Angleterre. La bibliothèque de cet établissement avoit en 1787 plus de douze mille volumes, et le cabinet de physique étoit le plus riche et le plus complet de tous ceux de l'Amérique. Il y avoit alors un professeur de mathématiques, un autre de philosophie naturelle, un de langues orientales, un d'anatomie et de chirurgie, un de médecine théorique et pratique, un autre enfin de chimie et de

botanique, et quatre sous-professeurs. La bienfaisance de *Jean Harward* a créé l'instruction et les secours qui en dérivent pour plus de quatre mille élèves depuis l'origine de son institution.

HASAN *ou* HASSAN, l'un des califes successeurs de *Mahomet*, fut élu d'une voix unanime, pour occuper le trône, après la mort de son père *Ali* en 661. Mais né avec des inclinations douces, il se démit volontairement six mois après en faveur de *Moavia*, qui commença la dynastie des Ommiades. Pendant un règne trop court, *Hasan* se fit chérir par sa bonté et son humanité. Un jour qu'il étoit à dîner, une esclave qui le servoit, ayant laissé tomber sur lui un potage bouillant, se jeta à ses pieds : *Seigneur*, lui dit-elle, *le paradis est pour ceux qui maîtrisent leur colère.* —*Je ne suis point fâché*, répondit Hasan ; —*et pour ceux qui pardonnent*, continua la femme ; —*je vous pardonne*, répliqua le calife ; —*car Dieu*, ajouta-t-elle, *aime tous ceux qui font du bien.* —*Cela étant*, reprit le prince, *je vous donne la liberté et quatre cents pièces d'argent.* De pareils traits sont les plus beaux ornemens de l'histoire. Ce *Titus* Musulman se retira à Médine, où il vécut heureux et mourut en 669.

HASE, (Théodore de) naquit à Brême en 1682. Après avoir reçu de son père une excellente éducation, il parcourut l'Allemagne et la Hollande, et devint professeur de belles-lettres à Hanau. L'année suivante, il fut rappelé à Brême, pour y être ministre et professeur d'hébreu. Il fut reçu, quoique absent, docteur en théologie à Francfort-sur-l'Oder en 1712, et membre de la société Royale de Berlin en 1718. Enfin, il devint, en 1723, professeur de théologie à Brême, où il mourut le 25 avril 1731, à 49 ans. On a de lui un vol. in-8° de *Dissertations* pleines d'érudition. Il travailloit avec *Lampe* à un Journal, commencé sous le titre de *Bibliotheca Historico-Philologico-Theologica* ; et continué sous celui de *Musæum Historico-Philologico-Theologicum.*

HASENMULLER, *Voy.* LYSERUS, n° I.

HASSAN-SABAH, fonda, l'an 483 de l'hégire, la dynastie des *Ismaéliens* de Perse, et devint le chef des *Bathaniens*, jeunes inspirés, obéissant aveuglément à ses ordres, se précipitant à sa voix dans les combats, et allant assassiner les souverains qui n'étoient pas de ses amis. C'est lui que les historiens du moyen âge ont surnommé le *Vieux de la montagne*, parce que sa principale retraite étoit dans le fort château d'Almut dans l'Iraque Persique, province très-montueuse. Par les commandemens d'*Hassan*, *Amerbillah* sultan d'Égypte, *Mastarsched* calife de Bagdad et plusieurs autres souverains périrent sous les coups des *Bathaniens.* Un soudan de Damas lui fit dire par son ambassadeur que, s'il ne lui payoit tribut, il s'empareroit de son petit état. Pour toute réponse *Hassan* fit venir en sa présence deux de ses sujets ; il commanda à l'un de se précipiter du haut d'une tour, à l'autre de se plonger un poignard dans le cœur, et l'un et l'autre obéirent à l'instant. Alors *Hassan* s'adressant à l'ambassadeur, lui dit : « Rap-

portez à votre maître ce que vous venez de voir, et assurez-le que j'ai soixante mille hommes aussi dévoués à mes ordres. » Depuis cet instant, le soudan de Damas ne forma plus aucune prétention.

HASTINGS, (Guillaume) chambellan d'*Edouard IV*, roi d'Angleterre, jouit d'une grande faveur auprès de ce prince, qui, dès la première année de son règne, le créa baron d'*Hastings*, et l'honora de l'ordre de la jarretière l'année suivante. Lorsqu'en 1470 *Edouard* fut obligé de chercher un asile en Hollande, *Hastings* le suivit par-tout, et contribua beaucoup au gain de la bataille qui se donna près de Barnet, et qui fit remonter le roi sur le trône. Il ne fut pas moins fidelle à son fils *Edouard V*. Il étoit d'abord entré dans les vues de *Richard*, duc de Glocester, oncle paternel de ce prince, protecteur et régent du royaume: mais lorsqu'il s'apperçut que *Richard* cherchoit à enlever la couronne à son neveu, il lui fut très-contraire. Ce prince n'ayant pu séduire cet excellent citoyen, résolut de s'en délivrer par un crime. Il demanda en plein conseil, quel châtiment méritoient ceux qui avoient attenté sur la vie du Protecteur? *Hastings* répondit, qu'ils devoient être punis comme des traîtres. *Eh bien! ces traîtres*, réplique le Protecteur, *sont la Reine, veuve de mon frère, coupable de magie, et ses complices. Voyez en quel état ils m'ont réduit par leurs sortiléges.* En même temps, il découvre son bras tout desséché. Personne n'ignoroit que *Richard*, né aussi contrefait de corps que d'esprit, avoit cette infirmité dès l'enfance. *Assurément*, dit Hastings, *ils ne peuvent être trop punis, s'ils sont coupables de ce crime. —Quoi*, s'écrie le Protecteur, *vous répondez par des* si *et par des* mais! *Vous êtes le premier coupable, vous êtes un traître, et je jure par* St. Paul *de ne pas dîner, qu'on ne m'ait apporté votre tête.* En achevant ces mots, il frappe sur la table. Des satellites entrent, on saisit *Hastings*, on l'entraîne et on lui tranche la tête une heure après, le 13 juin 1483. *Richard*, pour se justifier auprès du peuple, publia un manifeste où il accusoit l'infortuné *Hastings* d'avoir voulu lui ôter la vie et s'emparer du gouvernement. Il lui reprochoit, en même temps, d'avoir entretenu, après la mort d'*Edouard IV*, un commerce de galanterie avec *Jeanne Shore*, maîtresse de ce monarque. Cette dernière accusation étoit fondée; mais ce n'étoit pas une raison pour donner la mort à un sujet fidelle, qui, dans tous les temps, avoit bien servi sa patrie.

HATEMTAI, Arabe, fut célèbre par ses richesses et sa bienfaisance, dans le 13e siècle. On lui demanda s'il avoit connu quelqu'un qui eût le cœur plus noble que lui. Il répondit affirmativement. « Un jour, dit-il, je sortis dans la campagne, et j'y vis un homme qui avoit ramassé une charge d'épines sèches pour son feu. Je lui demandai pourquoi il n'alloit pas chez *Hatemtai*, qui distribuoit chaque jour du bois au peuple? *Qui peut vivre du travail de ses mains*, me répondit le vieillard, *ne peut consentir à avoir obligation à Hatemtai.* Cet homme, ajouta ce dernier, a le cœur plus noble que moi. »

HATTÉ, (Jean-Baptiste) médecin d'Arras, né en 1727, mort en 1762, est auteur d'un assez bon *Traité de la Verolette*, 1759, in-12.

I. HATTON *ou* HETTON, abbé de Richenou, puis évêque de Basle vers 801, fut envoyé en ambassade par *Charlemagne*, vers *Nicéphore*, empereur de Constantinople, l'an 811. Il publia une *Relation de ce Voyage*, qu'il nomma *Itinéraire*. *Hatton* se démit de son évêché en 822, et se retira dans le monastère de Richenou, où il mourut saintement l'an 836. On a de lui un *Capitulaire* pour l'instruction de ses prêtres. Cet ouvrage curieux est inséré dans le *Spicilège* de dom *Luc d'Achéri*.

II. HATTON, *Voy.* VI. OTTON.

HAUDICQUER DE BLANCOURT, (François) s'occupa, dans le dernier siècle, de recherches généalogiques. Nous avons de lui : I. L'*Art de la Verrerie*, Paris, 1667, in-12. II. *Recherches sur l'Ordre du Saint-Esprit*, 1695, ou 1710, en 2 vol. in-12. III. Le *Nobiliaire de Picardie*, 1693, et avec des frontispices de 1695, in-4.° Ce livre est recherché des curieux à cause de sa rareté, mais non pas à cause de sa fidélité : l'auteur fut condamné aux galères, pour avoir supposé de faux titres contre l'honneur de quelques maisons. Il est assez difficile de le trouver complet; car il y a ordinairement onze familles de supprimées entre celle de *Faguet*, pag. 185, et celle de *le Féron*. Ce Nobiliaire a été effacé par celui que *Bignon* a fait dresser en 1717, en 427 feuilles, forme d'*Atlas ;* on en trouve plus ou moins, suivant le temps où elles ont été retirées, parce que plusieurs familles n'ont apporté leurs preuves qu'après sa confection.

HAUDIQUER, (Jean-Baptiste) bénédictin de Saint-Maur, né à Eu, mort en 1777, a été, avec son frère, un des éditeurs des tomes IX et X des *Historiens des Gaules*, publiés en 1757 et 1760. Il est mort le 11 février 1775.

HAVENSIUS, (Arnaud) savant Jésuite, né à Bois-le-Duc en 1540, enseigna la théologie avec applaudissement. Le desir d'une plus grande solitude, l'engagea à se faire Chartreux à 46 ans. Il fut prieur, visiteur, et mourut à Gand en 1611, à 71 ans. Il est auteur de divers ouvrages, dont les plus connus sont : I. *De auctoritate SS. Patrum in decernendis Fidei dogmatibus*, 1600, in-8.° II. *De erectione novorum Episcopatuum in Belgio*, Cologne, 1607, in-8.° III. *De credulitate moribusque priscorum ac recentiorum hæreticorum*, 1608, in-8° ; ouvrage écrit avec une sorte d'éloquence.

HAVERCAMP, (Sigebert) professeur en histoire, en éloquence et en langue grecque à Leyde, et membre de l'académie de Cortone en Italie, s'acquit une grande réputation par son savoir. Il possédoit supérieurement la science des médailles. Entr'autres fruits de sa laborieuse application, on a de lui plusieurs éditions d'auteurs Grecs et Latins : d'*Eutrope*, in-8°, 1729; de *Lucrèce*, in-4°, 2 vol., 1725; de *Josephe*, 1726, in-fol. 2 vol. Amsterdam, avec des notes très-savantes, mais trop étendues; de l'*Apologétique* de *Tertullien*. On lui doit encore : I. Les *Médailles*

de grand et moyen Bronze, du Cabinet de la reine Christine *de Suède*, en latin, 1740, à la Haye, in-fol. avec des *Commentaires;* et en françois, dans le même format. II. Les *Médailles du duc de Croy*, Amsterdam, 1738, in-4.° III. Un bon ouvrage intitulé: *Sylloge Scriptorum qui de Græcæ linguæ rectâ pronuntiatione scripserunt*, Leyde, 1736, 2 vol. in-4.° (*Voy.* v. Morel, *et* II. Paruta.) Il mourut à Leyde, le 25 avril 1742, à 58 ans.

HAVERMAN, (N...) fille d'un peintre, devint élève du célèbre *Van-Huysum*, et égala presque ce grand artiste dans la représentation des fleurs et des fruits. Ce dernier ne fut pas exempt de jalousie en voyant tant de talens; il se félicita de ce que la jeune *Haverman* fut forcée de quitter Amsterdam, victime de sa tendresse pour un ingrat qui l'abandonna. Elle resta long-temps à Paris, où ses tableaux furent recherchés, et où elle est morte dans les dernières années du siècle qui vient de finir.

HAVERMANS, (Macaire) Flamand, chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés, étoit né avec un génie prématuré, vif, pénétrant; mais avec une santé extrêmement délicate, qu'il acheva de ruiner par son application continuelle à l'étude. Il mourut le 26 février 1680 à Angers, âgé seulement de 36 ans. Son principal ouvrage est intitulé: *Tyrocinium Theologiæ moralis*, en 2 vol. in-8.° II. La *Défense* de ce livre contre les *Thèses* des Jésuites, où le *Tyrocinium* étoit attaqué. III. *Lettre apologétique* au pape *Innocent X*. IV. *Disquisition Théologique sur l'amour du Prochain*. V. *Disquisition*; où il examine, *quel amour est nécessaire et suffisant, pour la justification dans le Sacrement de Pénitence.* Tous ces ouvrages sont en latin. Sa doctrine fut approuvée par le pape *Innocent XI*. Il reçut, quelques heures avant sa mort, des *Lettres* d'approbation de ce pontife, principalement sur la nécessité d'aimer Dieu en tout temps.

HAVERS, (Clopton) médecin Anglois, qui publia en 1691 un *Traité d'Ostéologie*. L'année suivante, il fut traduit de l'anglois en latin. La dernière impression est celle de Leyde, en 1734, sous ce titre: *Novæ quædam Observationes de Ossibus*, in-8.° *Havers* a bien écrit sur les os; il a fait quelques découvertes sur le périoste et sur la moëlle. Il apperçut, le premier, dans cette articulation, des glandes particulières, d'où sort une substance mucilagineuse, dont il a constaté la nature par un grand nombre d'expériences.

HAVIEL, (Thomas) chevalier Anglois, forma un parti contre *Marie* d'Angleterre, en 1553. Il étoit fort attaché au Calvinisme, et ne pouvoit souffrir que la reine l'abolît dans son royaume. Comme il ne vouloit point paroître chef de la conspiration, il engagea dans son parti la princesse *Elizabeth*, sœur paternelle de la reine *Marie*, avec le prince de *Courtenai*, petit-fils d'*Edouard IV*. Il se mit à la tête de 1200 chevaux et de 8000 hommes de pied, s'approcha de la ville de Rochester, et la prit par intelligence au mois de janvier 1554. Il s'y empara en même temps de deux grands vaisseaux, destinés pour porter en Angle-

terre le prince d'Espagne; puis il s'avança vers Londres. La reine lui fit dire, que si son alliance avec le prince d'Espagne déplaisoit aux Anglois, elle choisiroit un autre mari, qui fût à leur gré, et lui promit des gratifications considérables, s'il mettoit les armes bas. *Haviel*, comptant d'être introduit dans Londres par les complices de sa révolte, refusa toutes ces offres; mais lorsqu'il pensoit à se faire ouvrir une des portes de la ville, il fut investi par les troupes de la reine, et pris avec environ 200 des conjurés, qui l'accompagnèrent au supplice.

HAVINGE, *Voyez* PHILIPPE de *Bonne-Espérance.*

HAULTIN, (Jean-Baptiste) conseiller au Châtelet, préparoit un *Recueil de Médailles* qui n'avoient pas encore été données par les antiquaires, lorsque la mort le surprit en 1640. On conservoit à la bibliothèque du roi ce qu'il y en avoit de gravé, en un vol. in-folio, composé de 157 feuillets destinés à recevoir des médailles. On ne sauroit assez regretter qu'il n'ait pas eu le temps d'achever son Recueil, et de faire le commentaire qu'il se proposoit de donner. On a de lui les *Figures des Monnoies de France*, 1619, in-4°; rare.

HAUTECOUR, (Joseph-Louis de) Jésuite, né en 1705, mort en 1776, est auteur des *Amusemens physiques*, sur le système Newtonien, 1760, in-12.

HAUTEFEUILLE, (Jean) habile mécanicien, né à Orléans en 1647 d'un boulanger, connut Mad. *de Bouillon* dans cette ville, où elle étoit exilée, la suivit en Italie, en Angleterre, et obtint plusieurs bénéfices par son crédit, et une pension par son testament. L'abbé *Hautefeuille* avoit un goût et un talent particuliers pour l'horlogerie. C'est lui qui trouva, dit-on, le secret de modérer les vibrations du balancier des montres, par le moyen d'un petit ressort d'acier, dont on a fait depuis usage. *Voyez* HOOK. L'académie des Sciences, à laquelle il fit part de cette découverte, la trouva très-propre à donner une grande justesse aux montres. Les montres dans lesquelles on a employé ce petit ressort, s'appellent par excellence *Montres à pendule*. Le célèbre *Huyghens* a depuis perfectionné cette heureuse invention. L'abbé *Hautefeuille* n'excelloit pas moins dans les autres parties de la mécanique. Il mourut à Orléans, le 18 octobre 1724, à 77 ans. C'étoit un homme exempt de toute ambition, et plus attentif à cultiver les sciences que la fortune. On a de lui un grand nombre de *Brochures* courtes, mais curieuses, et semées d'observations utiles, qui en sont un témoignage. Les principales roulent sur des constructions nouvelles de trois montres portatives; d'un mouvement en forme de croix, qui fait les oscillations des pendules très-petites; d'un Gnomon spéculaire, pour régler au soleil les pendules et les montres; et d'un instrument propre à faciliter les travaux des peintres.

HAUTEFORT, (Marie de) née en 1616, de *Charles*, marquis de *Hautefort*, fut élevée dans la maison de la reine *Anne d'Autriche*, dont elle devint dame d'atours. Sa vertu, ses graces et

la douceur de son caractère, lui acquirent de l'empire sur l'esprit de cette princesse, et sa beauté fit impression sur *Louis XIII;* mais la sagesse de l'un et de l'autre ne se démentit jamais. Cependant le cardinal *de Richelieu* en conçut de la jalousie, parce qu'elle étoit dans les intérêts de la reine, et ce ministre impérieux la fit renvoyer de la cour. *Louis XIII* qui ne l'aimoit que comme un prince dévot et peu voluptueux peut aimer, consentit à cet éloignement. Lorsque *Anne d'Autriche* fut déclarée régente, elle la fit revenir avec les plus grandes démonstrations d'amitié; mais son opposition au cardinal *Mazarin* lui fit perdre les bonnes graces de sa maîtresse. Le maréchal *de Schomberg* étant devenu veuf, l'épousa en 1646. Elle n'en eut pas d'enfans, et elle mourut en 1691, à 75 ans. La maison de *Hautefort*, branche de celle de *Gontaut-Biron*, subsiste.

HAUTE-MER DE GRANCEY, (Guillaume de) seigneur de *Fervaques*, étoit le plus vieux guerrier qu'il y eût du temps de *Henri IV*. Il s'étoit fait connoître dès la bataille de Renti, en 1554, et depuis, il s'étoit trouvé à celles de Saint-Quentin, de Gravelines, de Dreux, de Saint-Denys, et de Moncontour. *François* de France, duc d'*Alençon*, le fit grand-maîre de sa maison, premier gentilhomme de sa chambre, général de ses armées en Flandre, et chef de tous ses conseils. *Fervaques* n'en fut guères plus estimé. Le duc, ni ses favoris, ne passoient pas pour gens de bien; et d'ailleurs, il engagea ce prince dans des entreprises injustes, qui le forcèrent à sortir de Flandre, couvert de confusion et méprisé de tout le monde. C'est *Fervaques* qui le détermina à tenter de surprendre et de piller Anvers, en 1583 : journée qui fut aussi glorieuse aux habitans, que funeste aux François; ils y perdirent plus de 300 gentilshommes et 1200 soldats, massacrés par les bourgeois. Après la mort de son protecteur, il se donna à *Henri IV*, qui le fit maréchal de France, en 1595, autant par amitié, que pour lui donner une juste récompense. Ce maréchal se signala au siége d'Amiens en 1597, et mourut en 1613, âgé de 75 ans.

HAUTEROCHE, (Noël le Breton, sieur de) auteur et poëte dramatique François, mort à Paris en 1707, à 90 ans, se distingua sur le théâtre dans les rôles comiques, et se fit aimer par sa probité et par sa droiture. On a de lui un *Recueil de Comédies*, imprimé à Paris, en 3 vol. in-12, 1736. Quelques-unes sont conduites avec art, vivement dialoguées, pleines de bon comique; mais il ne faut chercher chez lui ni peintures des mœurs, ni aucun des détails propres à les corriger. On joue encore *le Deuil; Crispin Médecin;* le *Cocher supposé;* le *Souper mal-apprêté;* l'*Esprit follet;* les *Apparences trompeuses*, et les *Bourgeoises de qualité*. *Hauteroche* écrivoit facilement en prose et en vers. On a encore de lui plusieurs *Historiettes*, assez insipides à présent, mais qui furent bien reçues dans leur naissance par ceux qui perdent leur temps à la lecture de ces frivolités. *Hauteroche* aimoit tellement la profession d'acteur,

qu'il jouoit la comédie à l'âge de 90 ans.

HAUTESERRE, (Antoine-Dadine de) professeur en droit à Toulouse, naquit dans le diocèse de Cahors, et mourut en 1682, à l'âge de 80 ans, regardé comme un des plus habiles jurisconsultes de France. On a de lui: I. Un *Traité des Ascétiques*, ou *de l'origine de l'état Monastique*. II. Des *Notes*, pleines d'érudition, sur les Vies des Papes par *Anastase*. III. Un *Commentaire* sur les Décrétales d'*Innocent III*, 1666, in-fol. IV. Un traité *De Ducibus et Comitibus Galliæ Provincialibus*, en 3 livres; réimprimé à Francfort, in-12, en 1731, avec une longue préface de l'éditeur, *Jean-George* ESTOR. V. *Gesta Regum et Ducum Aquitaniæ*, 1648, 2 vol. in-4°. VI. *Ecclesiasticæ jurisdictionis Vindiciæ*, Orléans, 1702, in-4.° C'est une réfutation du *Traité de l'Abus*, par *Févret*. L'auteur l'entreprit à l'âge de 70 ans, par ordre du clergé; mais il traite la matière, plutôt en historien Ultramontain, qu'en jurisconsulte françois. VII. Un Traité en latin des *Origines des Fiefs*, que *Schilterianus* fit réimprimer dans son *Commentaire sur le droit féodal d'Allemagne*. Peu d'hommes ont possédé le droit canon, la discipline de l'église et les libertés Gallicanes plus à fond que lui, et peu ont enseigné avec autant de méthode.

I. HAUTEVILLE, *Voyez* TANCRÈDE de *Hauteville*; et TENDE.

II. HAUTEVILLE, (Jean de) Normand, et moine de Saint-Albans en Angleterre, florissoit à Paris, vers l'an 1180, sous le règne de *Philippe-Auguste*. Il a écrit un Poëme moral contre les vices du genre humain, intitulé *Architrenius*, (le Pleureur) en neuf livres, Paris, 1517, in-4.° L'auteur prend lui-même le nom de son poëme, *Architrenius*, comme qui diroit *Archi-Jérémie*, du nom Grec des Lamentations. Ce livre est très-rare.

HAUTIN, (Pierre) graveur et fondeur, fit en 1525 les premiers poinçons pour imprimer la musique. Les notes et les filets sont gravés sur le poinçon. On voit à la bibliothèque nationale, à Paris, plusieurs de ces premières éditions; l'une de l'an 1530, est un recueil de chansons en 4 vol. in-8° oblong. *Hautin* imprimoit encore la musique en 1576, année où il publia des motets à cinq parties, composés par *Roland Lassutio*.

HAWKESWORTH, (Jean) presbytérien Anglois, né en 1715, mort en 1773, donna la collection du *premier Voyage de Cook, Byron et Carteret*, 4 vol. in-4°, ou in-8.° On a encore de lui l'*Aventurier*, feuille morale dans le goût, mais non dans le style du *Spectateur* d'*Adisson*; excellent modèle qui a fourni de médiocres copies.

HAWKESBEE, (N.) célèbre physicien Anglois, analysa les phénomènes de l'électricité, et publia l'un des premiers, en 1709, des expériences et des observations importantes sur ce sujet. Il est mort au milieu du siècle passé.

HAXO, général de la répu[blique] Françoise, fut employé [dans] la Vendée, et obtint divers av[an]tages sur *Charette*. Il s'emp[ara] de l'isle de Noirmoutier et

ce

celle de Boin. Battu complètement le 26 avril 1794, et craignant de tomber entre les mains des vainqueurs, il se tua d'un coup de pistolet. La Convention décréta que son nom seroit inscrit sur une colonne.

HAY, *Voyez* CHÉRON (Elizabeth-Sophie), et CHATELET.

I. HAY, (Alexandre) Jésuite fanatique, fut banni à perpétuité par arrêt du 10 janvier 1595, pour avoir prêché la sédition en public et en secret. Plusieurs témoins déposèrent qu'il avoit dit souvent, depuis la réduction de Paris, qu'*il desiroit, si* Henri IV *passoit devant leur Collége, tomber de la fenêtre sur lui, tête première, pour lui rompre le cou.* Il lui fut enjoint de ne pas rentrer dans le royaume, sous peine d'être pendu.

II. HAY, (Jean) Jésuite Ecossois, enseigna la théologie, les mathématiques et la langue sainte, en Pologne, en France et dans les Pays-Bas. Il mourut chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, en 1607, avec une réputation de piété et de savoir. On a de lui divers ouvrages, sur-tout plusieurs *Livres de Controverse* contre les Calvinistes.

I. HAYE, (Jean de la) Cordelier Parisien, prédicateur ordinaire de la reine *Anne d'Autriche*, naquit en 1593, et mourut en 1661, à 68 ans. Il est fort connu par deux ouvrages, l'un intitulé : *Biblia Magna*, 1643, 5 vol. in-fol. Ce recueil c[illegible] tient les Commentaires de [illegible]*næus*, d'*Estius*, de *Tirin* et [illegible]lusieurs autres. Cette com[illegible]ion est utile et assez bien [illegible]. L'autre, *Biblia Maxima*, [illegible], 19 vol. in-folio, est un recueil informe et peu estimé. Les Prolégomènes de cet ouvrage renferment beaucoup d'érudition; mais elle est mal distribuée, et souvent mal choisie : ce livre est cependant peu commun. — Il ne faut pas le confondre avec *Jean* DE LA HAYE, Jésuite, mort en 1614, à 74 ans, dont on a une *Harmonie Evangélique*, en 2 vol. in-folio, et d'autres ouvrages; ni avec un autre *Jean* DE LA HAYE, valet de chambre de *Marguerite de Valois*, éditeur de ses *Poésies*. *Voy.* MARGUERITE, n° VII.

II. HAYE, (Jean de la) lieutenant général de la sénéchaussée de Poitiers, fut tué en 1575. On lui doit : *Mémoires et Recherches* sur la France et la Gaule Aquitanique, 1581, in-8.°

I. HAYER DUPERRON, (Pierre le) né à Alençon en 1603, du procureur du roi au présidial de cette ville, charge dont il fut lui-même pourvu après la mort de son père, se fit en son temps quelque réputation par ses Poésies. Son ouvrage le plus considérable en ce genre, est intitulé : *Les Palmes de Louis le Juste, Poëme Historique divisé en IX livres, où, par l'ordre des années, sont contenues les immortelles actions du très-Chrétien et très-Victorieux Monarque Louis XIII*, etc., à Paris, 1635, in-4.° Ce poëme présenté au roi par l'auteur, lorsque ce prince passa à Alençon pour aller en Bretagne, fut bien accueilli, et lui valut sur-tout la protection du cardinal dont les louanges n'y étoient pas oubliées. Les effets de cette protection qu'il ne tarda pas à ressentir, furent d'abord des lettres de réhabilitation de noblesse pour son père, et d'en-

noblissement, *entant que besoin seroit*. Il obtint ensuite le cordon de Saint-Michel, et enfin un brevet de conseiller d'état. *Le Hayer* fut un des premiers membres de l'académie naissante de Caen. Nous ignorons l'année de sa mort; mais nous savons qu'il rimoit encore en 1678. Outre le poëme dont nous venons de parler, et quantité d'autres poésies fugitives, telles qu'*Epîtres, Odes, Sonnets*, etc., il a traduit quelques ouvrages de l'espagnol, et entr'autres l'*Histoire de l'Empereur Charles-Quint*, par *J. Ant. de Vera*, Paris, 1662, in-4.°

II. HAYER, (Jean-Nicolas-Hubert) Récollet, ancien professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, né à Sare-Louis le 15 juin 1708, mourut à Paris le 16 juillet 1780, dans sa 73e année. Élève du célèbre Père *Chalippe*, il en imita les vertus et le zèle. Il fut un des athlètes sacrés, qui se mesurèrent le plus souvent avec les incrédules modernes. Il composa pendant quelques années, en société avec M. *Soret*, un ouvrage périodique intitulé : *La Religion vengée*. Ce journal leur procura à l'un et à l'autre, plus d'injures que d'argent; et le public inconstant, cessant de l'accueillir, malgré son utilité, les deux auteurs furent forcés de le discontinuer. On a encore du P. *Hayer* divers ouvrages en faveur de la religion. Les principaux sont : I. *La spiritualité et l'immortalité de l'Ame*, 1757, 3 vol. in-12, où cette importante matière est discutée avec solidité et appuyée de tout ce que la religion et la raison fournissent de plus lumineux. II. *La règle de foi vengée des calomnies des Protestans*, 1761, 3 vol. in-12. III. *L'Apostolicité du ministère de l'Eglise Romaine*, 1765, in-12. IV. *Traité de l'existence de Dieu*, in-12, 1769. V. *L'Utilité temporelle de la Religion Chrétienne*, 1774, in-12. VI. *La Charlatanerie des incrédules*, 1780, in-12. VII. *Pensées Évangéliques*, 1772, in-12. C'étoit un religieux très-attaché à son état, et qui puisoit dans son cœur tout ce qu'il disoit en faveur de la religion. Plus de force et plus de chaleur dans son style, auroient contribué à assurer un plus long succès à ses ouvrages. *Voyez* BOULLIER.

HAYM, (Nicolas-François) né à Rome, et mort à Londres en 1729, se rendit célèbre par sa vaste érudition. Il fit réimprimer la *Bibliothèque italienne de Fontanini*, et l'augmenta considérablement. On lui doit le *Thesaurus Britannicus*, Londres, 1720, où il décrit les médailles grecques et romaines, de tout métal, qui enrichissent le *Muséum* de Londres. Cet ouvrage devoit être plus étendu, mais la mort de *Haym* l'empêcha de le continuer.

HAYMON, géant né dans le Tyrol, dans le 15e siècle, avoit seize pieds de haut, et assez de force, dit-on, pour porter un bœuf d'une main. On montre son tombeau dans le château d'Umbras, à une lieue d'Inspruck. A côté du squelette d'*Haymon* est celui d'un nain qui fut cause de sa mort. Ce nain ayant délié le cordon du soulier du géant, celui-ci se baissa pour le renouer; le nain profita de ce moment pour lui donner un soufflet. Cette scène se passa devant l'archiduc *Ferdinand* et sa cour; on en rit, ce qui fit tant de peine au géant que

peu de jours après, il en mourut de chagrin. Le Tyrol a produit souvent des hommes d'une taille extraordinaire. *Bernard Gilli*, ayant onze pieds de haut, étoit de cette contrée; il parcourut la France en 1764. A l'âge de 9 ans, sa taille n'excédoit point celle des autres enfans; mais dès ce moment, ses membres se développèrent et s'étendirent d'une manière surprenante.

HAYNEUVE, (Julien) Jésuite, né à Laval en 1588, mort à Paris en 1663, a publié des *Méditations pour tous les jours de l'année*, qui ont eu autrefois un grand cours.

I. HAYS, (Jean de) poëte François du 16e siècle, étoit conseiller et avocat du roi au bailliage et siége présidial de Rouen. Il a fait quelques *Pièces de Théâtre*, dont l'une intitulée *Cammate*, est en 7 actes. Ainsi *Crébillon*, qui vouloit faire sa tragédie de *Catilina* en sept actes, n'est pas l'inventeur de cette idée. Du reste, il fut un de ces rimailleurs obscurs, qui barbotent toute leur vie dans les marais du Parnasse. *Cammate* se trouve dans *les premières Pensées de Jean de Hays*, Rouen, 1598, in-12. On a encore de lui, *Amarylle*, Rouen 1595, in-12.

II. HAYS, sieur de LA FOSSE, (Gilles le) poëte latin, natif du village d'Amayé, à deux lieues de Caen, fut professeur de rhétorique à Caen, et recteur de l'université de cette ville. Il vint ensuite à Paris, et il y enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation, dans les colléges du Plessis, du cardinal *le Moine* et de Beauvais, jusqu'en 1666, qu'il devint curé de Gentilly, où il mourut en 1679. Ses *Poésies latines* sont estimées, mais trop satiriques, par conséquent peu dignes d'être lues.

III. HAYS, (Jean-Baptiste des) *Voyez* DESHAYS, — *et* GENDRON.

HAYWARD, (Jean) historien Anglois, mort à Londres en 1627, écrivoit avec une liberté qui tenoit de la licence. On a de lui en anglois, *les Vies des trois Rois Normands*, in-4°; celle *du roi Henri IV*, in-4°; *le règne d'Edouard VI*, in-4°, etc. Ses écrits lui attirèrent des inquiétudes. *Voy.* VIII. ÉLIZABETH, à la fin.

HAZAEL, officier de *Bénadad II*, roi de Syrie, étouffa ce prince sous une couverture, et régna en sa place, vers l'an 889 avant J. C. Il tourna ensuite ses armes contre les Juifs, ravagea leur pays, et entreprit le siége de Jérusalem. *Joas*, voulant empêcher la ruine de cette ville, envoya à l'usurpateur tout l'or et tout l'argent du temple et de ses coffres, selon la prédiction du prophète *Elisée*. Il se retira et mourut, laissant la couronne à son fils *Bénadad III*.

HAZON, (Jacques-Albert) médecin de la faculté de Paris, mort dans cette ville le 17 avril 1780, a publié: I. *Eloge historique de la Médecine*, 1771, in-4.° II. *Notice* des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine de Paris, depuis 1110 jusqu'en 1750; Paris, in-4°, 1778. On y trouve une foule de traits curieux et peu connus.

HÉARNE, (Thomas) écrivain Anglois, distingué par ses ouvrages, et par les services qu'il

a rendus à la bibliothèque Bodléienne, dont il étoit sous-bibliothécaire, mourut en 1735, à 57 ans. Il vouloit qu'on ne mît sur sa tombe que cette épitaphe: *Ci gît Thomas* HEARNE, *qui passa sa vie à étudier et à conserver les antiquités.* On a de lui quelques écrits. Le principal est une *Histoire universelle*, 1704—1705, 2 vol. in-8.° *Voy.* LITLE.

HEAUVILLE, *Voy.* BOURGEOIS, (Louis le) n.° II.

HÉBÉ, (Mythol.) étoit fille de *Jupiter* et de *Junon*, et déesse de la jeunesse. Les poëtes disent qu'*Apollon* invita *Junon* à un souper où il fit servir, entr'autres choses, une espèce de laitue sauvage; la déesse en ayant mangé avec appétit, de stérile qu'elle étoit auparavant, devint féconde et enfanta *Hébé*. D'autres disent que *Junon* piquée de ce que *Jupiter* avoit tiré *Minerve* de son cerveau, tira du sien la jeune *Hébé*. Quoi qu'il en soit, le maître des dieux prit la jeune déesse à cause de sa beauté, pour lui servir le nectar. Elle s'acquitta de cette fonction avec graces, jusqu'à ce qu'étant tombée un jour en lui présentant à boire, ce dieu lui défendit de le servir davantage, et mit *Ganymède* à sa place. *Homère* dit qu'en prenant *Ganymède* pour échanson, il permit à *Hébé* de verser le nectar aux autres dieux. Cette déesse avoit aussi le soin d'atteler le char de *Junon*. Dans la suite, elle épousa *Hercule* lorsqu'il fut mis au rang des dieux, et rajeunit le vieux *Iolas*, cocher de son nouvel époux. On l'appeloit aussi *Juventa*.

HÉBED-JÉSU, *Voyez* ÉBED.

HÉBENSTREIT, savant jurisconsulte de Leipzig, a publié un grand nombre d'ouvrages de droit, dont les plus remarquables sont : Une *Histoire* de la juridiction ecclésiastique, et une *Dissertation* curieuse sur l'interrogatoire secret des témoins. Il est mort dans sa patrie en 1781.

HÉBER, fils de *Salé* et père de *Phaleg*, naquit l'an 1281 avant J. C., et mourut âgé de 464 ans. *Josèphe*, *Eusèbe*, *St. Jérôme*, le vénérable *Bède*, *St. Isidore*, et presque tous les interprètes assurent que les Hébreux ont tiré leur nom de *Héber*, qui conserva la véritable religion et la premiere langue, nommée de son nom *hébraïque*, depuis la confusion de ces mêmes langues. D'autres savans les contredisent. *Huet*, dans sa *Démonstration Evangélique*, a voulu démontrer que le nom Hébreu vient du mot *Héber*, c'est-à-dire *de-delà*, parce qu'ils étoient venus d'au-delà de l'Euphrate. C'est en effet le sentiment le plus probable.

HÉBERT, *Voy.* ÉBERTUS.

I. HÉBERT, (François) curé de Versailles, mérita l'estime de *Louis XIV* par ses vertus et par ses talens. Il devint, à la fin de l'année 1703, évêque d'Agen; et mourut à Paris, le 21 août en 1728, après avoir fait beaucoup de bien dans ce diocèse. Nous avons de lui : I. Des *Prônes pour tous les Dimanches de l'année*, à Paris, 1725, en 4 vol. in-12. On y voit les devoirs du Christianisme tracés avec beaucoup d'exactitude; les principes de la morale sagement développés; l'Écriture et les Pères y paroissent cités à propos. Le style en est simple, comme il convient à ces

sortes d'instructions, sans cependant être négligé. II. Des *Mémoires* manuscrits, sur les événemens dont il avoit été témoin à la cour, tandis qu'il étoit curé de Versailles. *La Beaumelle*, qui en a profité pour composer ses *Mémoires de Maintenon*, dit qu'*Hébert* écrivit avec l'exactitude d'un homme qui avoit tout vu, et avec la liberté d'un homme qui n'écrivoit que pour lui-même. On dit dans ce dernier ouvrage, que Mad. *de Maintenon* ayant voulu engager *Hébert* d'assister à la représentation de l'*Esther* de *Racine*, cet homme, vraiment rempli de l'esprit de son état, l'en remercia par cette observation judicieuse : *Madame*, lui dit-il, *l'innocence des Vierges est un attrait plus dangereux que le libertinage des Prostituées : le vice profane tout.*

II. HÉBERT, (N.) chirurgien dentiste, membre de l'académie de Villefranche, fut pensionné de la ville de Lyon, où il fixa son séjour. Sa dextérité, ses connoissances lui acquirent de la réputation. Il y publia quelques écrits sur son art, entr'autres *le Citoyen Dentiste*, 1779, in-12. Il mourut en 1780.

III. HÉBERT, (Jacques-Réné) né à Alençon, vivoit à Paris dans un état obscur avant la révolution, et y avoit même, dit-on, dévalisé un médecin qui lui avoit donné l'hospitalité. Le commencement des troubles lui fournit un moyen d'exister et de se faire connoître par le journal intitulé, *le Père Duchesne*. La folie des idées de ce Journal, ses injures grossières, son cynisme effronté, ses mots orduriers, sans cesse mêlés à des juremens, enchantèrent la populace. L'auteur devint membre de la municipalité qui organisa l'attaque du dix août, et contribua ensuite aux massacres exécutés dans les prisons. Devenu substitut du procureur de la commune, il insulta *Marie-Antoinette*, par d'horribles accusations, qui révoltèrent *Robespierre* même. Il reçut bientôt le prix de ses crimes. *Danton* et *Robespierre*, s'appercevant qu'*Hébert* et ses adhérens appelés *Hébertistes*, cherchoient à élever la puissance de la commune de Paris, au-dessus de celle de la Convention, se réunirent malgré leur haine mutuelle pour perdre ces ennemis communs. *Hébert* et ses partisans *Ronsin*, *Momoro* et *Clootz*, furent subitement arrêtés, et condamnés à mort le 24 mars 1794. *Hébert* la subit avec lâcheté et en tombant plusieurs fois en défaillance avant d'arriver à l'échafaud. Il avoit épousé une religieuse qui fut guillotinée vingt jours après son mari. On a remarqué que le même cachot de la conciergerie reçut successivement *Hébert*, son ami *Chaumette*, et enfin ses adversaires *Danton* et *Robespierre*. *Hébert* fut le principal organisateur des orgies connues sous le nom de *Fêtes de la raison*, etc. « Ceux qui l'ont connu particulièrement, dit un écrivain, assurent que le journaliste et l'homme de société étoient deux êtres qui n'avoient aucune ressemblance : l'un étoit fougueux, forcené, atroce; l'autre étoit doux, liant et même patelin. L'écrivain, sous le nom du *Père Duchêne*, ne prêchoit que l'abstinence et les privations; il déclamoit sans cesse contre les voleurs, les dilapidateurs, et il appeloit à grand cris la vengeance nationale sur la tête de tous les scélérats, tandis que le magis-

trat *Hébert*, logé magnifiquement, donnoit des repas somptueux, vivoit dans la mollesse avec des hommes intéressés dans les fournitures des armées, et souvent se réunissoit le soir, avec des personnes qu'il avoit dénoncées le matin. A la commune, c'étoit le républicain le plus sévère; au club des Cordeliers, le provocateur le plus audacieux des mouvemens populaires. Dans l'intérieur de sa maison, c'étoit un homme facile, complaisant, qui s'occupoit de ses jouissances, et qui, loin de blâmer les plaisirs et les prodigalités, se livroit à tous les excès d'une vie molle et sensuelle. »

HÉBRON, chef de la famille des *Hébronites*, donna son nom à la ville d'Hébron, appelée aussi Atbée. *Abraham* avoit acheté une caverne dans cet endroit, pour en faire le sépulcre de *Sara* et le sien. Ce fut dans cette même ville qu'*Absalon* se fit sacrer roi, du vivant de *David* son père.

HÉCATE, (Mythol.) étoit fille de *Jupiter* et de *Latone*. C'est ainsi qu'on nommoit *Diane* dans les enfers. Elle tenoit au-delà du Styx, pendant cent ans, les ombres de ceux qui avoient été privés de la sépulture. *Hécate* étoit regardée comme la déesse de la nuit, des ombres, des enfers et des songes: elle présidoit aux enchantemens et à la magie. Elle s'appeloit *Hécate*, ou parce qu'on ne l'appaisoit que par des sacrifices de cent victimes, ou parce qu'elle faisoit errer cent ans sur les bords du Styx, les morts sans sépulture. Elle avoit encore les noms de *Tergemina* et de *Triceps*, parce qu'on la représentoit tantôt avec un seul corps à trois têtes et à quatre bras, tellement disposés, que, de quelque côté qu'on se tournât, chaque tête avoit ses deux bras; tantôt avec trois figures adossées les unes aux autres. Dans une main, on lui mettoit un flambeau; dans les deux autres mains, on lui donnoit un fouet et un glaive, comme gardienne de l'enfer; dans la quatrième, on lui faisoit tenir un serpent, symbole de la santé, à laquelle elle présidoit. — HÉCATE est aussi le nom d'une magicienne de l'antiquité, qui, après en avoir empoisonné plusieurs qu'elle haïssoit, et même son père, chercha un asile chez *Æetès*, son oncle, roi de Colchos, qu'elle épousa, et dont elle eut la fameuse *Médée*.

HECT, (Chrétien) natif de Hall, ministre d'Essen en Ost-frise, mort en 1748, âgé de 52 ans, a laissé des ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savans. Les principaux sont: I. *Commentatio-philologico-critico-exegetica, de sectâ Scribarum*. II. *Antiquitas Haræorum inter Judæos in Poloniæ et Turcici imperii regionibus florentis Sectæ, adserta et vindicata*. III. Plusieurs *Ecrits* en allemand, etc. — Il est différent de *Godefr.* HECT, recteur de Lucaw en Basse-Lusace, auteur de savantes *Dissertations* latines, etc. en assez grand nombre: il mourut en 1721.

HECQUET, (Philippe) médecin, né à Abbeville en 1661, exerça d'abord son art dans sa patrie, ensuite à Port-Royal, et enfin à Paris, après avoir reçu le bonnet de docteur en 1697. Dès 1698, il ne pouvoit suffire à ceux qui demandoient ses soins. Malgré son goût pour la simplicité, il fut obligé de prendre un

carrosse, qui lui tint lieu de cabinet. Il s'y livroit à l'étude avec autant d'application, que s'il eût été chez lui. Nommé doyen de la faculté de médecine en 1712, il fit travailler au nouveau *Code de Pharmacie*, publié dans la suite. Les infirmités que ses travaux lui causèrent, et l'esprit de pénitence dont il étoit animé, l'engagèrent à se retirer en 1727, chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Sa retraite ne cessa d'être ouverte aux pauvres dont il fut l'ami, le consolateur et le père. Il faisoit toujours maigre, et ne buvoit que de l'eau. *Le Sage* l'a peint dans *Gilblas*, sous le nom du docteur *Sangrado*. Ce pieux et habile médecin mourut le 11 avril 1737, à 76 ans. Il vouloit que la pratique de son art fût étayée d'une étude réfléchie, et d'une théorie profonde; et selon lui, *un médecin qui voyoit beaucoup de malades, voyoit peu de maladies*. On raconte qu'en visitant ses malades opulens, il alloit souvent dans la cuisine embrasser les cuisiniers et les chefs d'office. *Mes amis*, leur disoit-il, *je vous dois de la reconnoissance, pour tous les bons services que vous nous rendez à nous autres médecins; sans vous, sans votre art empoisonneur, la faculté iroit bientôt à l'hôpital.* Tous ses ouvrages prouvent une lecture immense et un savoir profond; mais un savoir quelquefois mal digéré. Outre les anciens médecins, dont il avoit fait des extraits étendus, accompagnés de ses réflexions, il avoit lu, avec la même application, tout ce que les médecins modernes ont pu écrire sur leur art, en latin ou en françois. Il ne paroissoit rien d'estimable en ce genre, qu'il n'en enrichît sa bibliothèque, et il donnoit au cabinet tout le temps qu'il pouvoit dérober à ses autres occupations. Il avoit toujours beaucoup pris sur son sommeil, pour faire de plus grands progrès dans ses études : on l'a vu passer jusqu'à vingt-quatre nuits de suite sans se coucher, pour approfondir des questions particulières qui devoient entrer dans ses ouvrages. On ne pouvoit lui parler d'aucun livre de médecine, qu'on ne le trouvât prêt d'en rendre un compte exact, et le jugement qu'il en portoit étoit presque toujours juste. Il avoit mis à profit toutes ses lectures. C'est dommage qu'il se trouve dans la plupart de ses ouvrages peu d'ordre et de méthode, et qu'il ait si fort négligé son style quand il a écrit en françois, et qu'il rejette presque tous les remèdes inconnus aux anciens médecins. Janséniste même en médecine, il parle avec beaucoup de dureté des inoculateurs et de l'inoculation, *contraire*, dit-il, *aux vues du créateur, et ne ressemblant en rien à la médecine, mais plutôt à la magie.* On lui a encore reproché d'avoir été trop vif dans ses écrits, et trop attaché à ses propres sentimens. Il avouoit quelquefois qu'*il craignoit de donner à l'humeur, ce que la vérité seule est en droit d'exiger*; mais ce qui peut l'excuser, c'est qu'il n'a jamais défendu un sentiment, ni soutenu un système, qu'il n'ait cru que c'étoit celui qu'il falloit défendre et soutenir. Il étoit toujours disposé à se rétracter, si on lui eût montré évidemment qu'il se trompoit; et c'est ce qu'il concevoit assez difficilement. Il n'étoit jamais consulté sur les maladies dont les symptômes paroissoient obscurs, qu'il n'eût recours à la

prière avant de donner sa décision ou ses conjectures. Il ne cessoit d'exhorter ses confrères à se conduire avec la même attention et la même vigilance, toutes les fois qu'ils visitoient un malade, et à donner les premiers en toute occasion l'exemple de la modestie et de l'amour pour la religion. Il voyoit avec peine que les défauts contraires prenoient le dessus; et c'est ce qu'il déplore dans un manuscrit intitulé : *Le Tombeau de la Médecine*. On a de lui : I. *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans*, 1708, in-12. Ouvrage appuyé de raisons morales et physiques. En général, cet auteur, élève de Port-Royal, a été toujours moraliste, et quelquefois rigoureux dans ses décisions : ce qui n'empêche pas que l'indécence dont il parle ne soit très-réelle. II. *Traité des dispenses de Carême*, 2 vol. in-12, 1708 et 1715. Il auroit accordé d'autant plus difficilement ces dispenses, qu'il croyoit les alimens maigres aussi bons que les gras. Il pensoit même qu'ils étoient plus favorables à la sensualité. III. *De la digestion des Alimens, et des maladies de l'Estomac*, 2 vol. in-12. Ouvrage savant sur un viscère trop peu connu. Mais, dans ses livres les plus utiles, l'auteur porte son esprit systématique, qui l'éloigne quelquefois de la vérité. IV. *Traité de la Peste*, in-12. V. *Novus Medicinæ conspectus*, 2 vol. in-12. VI. La *Médecine Théologique*, 2 vol. in-12. VII. La *Médecine Naturelle*, 2 vol. in-12. VIII. *De purgandâ Medicinâ à curarum sordibus*, in-12. IX. *Observations sur la saignée du pied*, in-12. X. *Vertus de l'Eau commune*, 2 vol. in-12. Il en fait presque une médecine universelle. En général, il étoit grand partisan des délayans chauds et de la saignée ; en quoi il ne s'accordoit guères avec quelques médecins modernes. XI. *Abus des Purgatifs*, in-12. *Hecquet* étoit persuadé que beaucoup de maux se guérissent, sans qu'il faille continuellement tourmenter la nature. La médecine s'appeloit autrefois la science de peu de remèdes, PAUCARUM HERBARUM SCIENTIA. Ces herbes même étoient plutôt des alimens que des remèdes ; la meilleure médecine étoit de nourrir à propos, et d'assujettir à la diète quand on avoit trop nourri. Si *Hecquet* avoit pu rappeler ses confrères à cette simplicité primitive, il auroit été sans doute le premier des médecins. XII. Le *Brigandage de la Médecine*, etc. trois parties in-12. XIII. La *Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie des pauvres*, 3 vol. in-12, dont la meilleure edition est de 1742, en 4 vol. XIV. Le *Naturalisme des Convulsions*, 1733, trois parties, in-12. Il ne voyoit dans cette folie épidémique et éphémère, que les effets de la fourberie dans les uns, une imagination déréglée dans les autres, et dans quelques-uns les suites d'une maladie cachée. — *Le Fèvre de Saint-Marc* a écrit la *Vie* de ce savant médecin. Elle est aussi édifiante pour les Chrétiens, qu'instructive pour les gens de l'art.

HECTOR, (Mythol.) fils de *Priam* et d'*Hécube*, épousa *Andromaque*, (Voy. *ce mot*.) et en eut *Astyanax*. Il fut la terreur des Grecs, et fit de grands ravages dans leur armée. Sa force

étoit prodigieuse ; il leva seul très-facilement une pierre, que deux hommes des plus robustes n'auroient soulevée de terre qu'avec peine, et la jeta contre le milieu de la porte du camp des Grecs, qu'il enfonça avec un fracas horrible. Suivant les oracles, tant que le redoutable *Hector* vivroit, l'empire de *Priam* ne pouvoit être détruit ; il porta le feu jusques dans les vaisseaux ennemis, et tua *Patrocle*, qui vouloit s'opposer à ses progrès. Il fut enfin vaincu, et mis à mort par *Achille*, qui exerça sur son corps une basse vengeance. *Voy.* ACHILLE.

HÉCUBE, (Mythol.) étoit fille de *Dimas*, roi de Thrace, et femme de *Priam*, roi de Troie. Après la prise de cette ville, elle échut en partage à *Ulysse*. Elle eut tant de douleur de voir immoler sa fille *Polixène* sur le tombeau d'*Achille*, et de trouver son fils *Polydore* tué par la trahison de *Polymnestor*, à qui elle l'avoit confié, qu'elle se creva les yeux : ensuite, vomissant mille imprécations contre les Grecs, elle fut métamorphosée en chienne.

HÉDELIN, (François) abbé d'Aubignac et de Meimac, d'abord avocat, ensuite ecclésiastique, naquit à Paris en 1604. Le cardinal *de Richelieu* lui confia l'éducation du duc de *Fronsac*, son neveu, et récompensa ses soins par deux abbayes. *D'Aubignac* se rendit si agréable à son élève que celui-ci étant mort dans l'âge de tester, lui légua une pension de 4000 livres. Le prince de Condé, héritier du jeune *Fronsac*, refusa de la payer. *D'Aubignac* écrivit une savante requête qu'il adressa au prince, en le laissant seul juge de la contestation. *Condé*, après l'avoir lue, ne voulant pas être vaincu en générosité, ordonna que la pension seroit continuée. La protection dont *Richelieu* honoroit *d'Aubignac*, et son propre mérite lui firent jouer un rôle dans le monde et dans la république des lettres. Il fut tour-à-tour grammairien, humaniste, poëte, antiquaire, prédicateur et romancier. Dans l'une de ses dissertations, il entreprit de prouver qu'*Homère* n'avoit jamais existé, et que l'*Odyssée* et l'*Iliade* n'étoient qu'une compilation de plusieurs tragédies chantées anciennement sur les théâtres de la Grèce. Il avoit beaucoup de feu dans l'imagination, mais encore plus dans le caractère. Hautain, présomptueux, difficile, bizarre, il se brouilla avec une partie des gens de lettres. Ses querelles avec *Corneille*, *Ménage*, Mlle *de Scudéri* et *Richelet*, sont celles qui ont le plus éclaté. Il rompit avec le premier, parce qu'il n'avoit pas cité sa *Pratique du Théâtre* dans l'examen de ses Tragédies ; avec le second, parce qu'il n'estimoit pas assez *Térence* ; avec Mlle *de Scudéri*, parce qu'elle se plaignit que l'abbé, dans son *Royaume de Coquetterie*, n'avoit fait que copier et étendre les idées de sa *Carte de tendre* ; enfin, avec *Richelet*, parce qu'il n'avoit pas assez loué son insipide roman de *Macarise*. Celui-ci lui fit cette réponse :

Hédelin, c'est à tort que tu te plains
de moi ;
N'ai-je pas loué ton ouvrage ?
Pouvois-je plus faire pour toi,
Que de rendre un faux témoignage ?

Cependant, malgré sa causticité, l'abbé *d'Aubignac* avoit un fonds

de philosophie, que la vie de la cour ne lui fit pas perdre. Il se renferma de bonne heure dans son cabinet, se bornant à la conversation de quelques amis, éloignés, comme lui, de toute ambition. Aussi dit-il dans sa quatrième *Dissertation* sur le poëme dramatique : *Que depuis 17 ans, il n'avoit pas vu seulement la porte du Louvre, et qu'il n'avoit jamais voulu demander des pensions au Cardinal de Richelieu.* « Il me suffit, ajoute-t-il, d'un grand don que le roi me fait, et pour lequel je me sens fort obligé à ses bontés. Il me donne la liberté de vivre selon mon plaisir, de philosopher en repos, de jouir de la paix de mon cabinet, comme de celle du royaume, d'étudier les vertus, et d'écrire mes fantaisies pour me divertir...... « Je ne suis pas propre, dit-il dans sa troisième *Dissertation*, à faire de grands voyages ; et l'on ne peut me conter de la Chine ou de l'Amérique d'assez grandes merveilles, pour me donner envie de les aller voir. Ma mauvaise santé ne me permet pas de prendre aucun emploi laborieux ; et ceux que j'avois pris autrefois volontairement dans la chaire et dans le barreau, avec un assez favorable succès, me sont maintenant, en 1663, interdits sans retour. La promenade est un divertissement trop proche de la lassitude, et pour moi trop pénible : l'application de la pensée aux ouvrages qui demandent une forte méditation, ne manque jamais à me rendre malade. Je n'aime pas le jeu, et quoique je le sache, je n'y trouve aucun charme capable de m'y faire perdre du temps ; il y a trop de violence pour la foiblesse de mon corps, ou trop d'oisiveté pour l'activité de mon esprit...... » L'abbé *d'Aubignac* mourut à Nemours le 25 juillet 1676, à 72 ans. On a de lui : I. *Pratique du Théâtre*, Amsterdam, 1717, 2 vol. in-8°, et Paris, in-4°, pleine d'érudition, mais qui ne donnera jamais le génie. II. *Térence justifié* ; livre semé de recherches sur le théâtre ancien. Il se trouve dans l'édition de sa *Pratique*, faite en Hollande en 1715. III. Une mauvaise *Apologie des Spectacles.* IV. *Zénobie*, 1647, in-4°, tragédie en prose, composée suivant les règles prescrites dans sa *Pratique du Théâtre* ; elle fut sifflée. Jamais pièce n'ennuya plus méthodiquement. Cette triste expérience, dit un auteur, dut apprendre à l'abbé *d'Aubignac* que le génie fait tout, que du moins sans lui les règles ne sont rien. Il dut voir qu'il n'étoit pas plus initié dans le grand art d'exciter fortement les passions, que ne l'est, dans les secrets de l'architecture, un manœuvre servile et sans talent. Le prince de *Condé* disoit : « Je sais bon gré à l'abbé *d'Aubignac* d'avoir si bien suivi les règles d'*Aristote* ; mais je ne pardonne point aux règles d'*Aristote* d'avoir fait faire à l'abbé *d'Aubignac* une si méchante *Tragédie.* » Il a encore laissé les tragédies de *la Pucelle d'Orléans*, 1667, in-12 ; de *Cyminde*, 1642, in-12, en prose (d'autres l'attribuent à *Colletet*) ; et le *Martyre de Ste Catherine*, en vers, 1650, in-4.° Elles sont plus mauvaises, s'il se peut, que sa *Zénobie*. V. *Macarise*, ou *la Reine des Isles Fortunées*, Paris, 1666, 2 vol. in-8.° VI. *Conseils d'Ariste à Célimène*, in-12. VII. *Histoire du temps*, ou *Relation du Royaume de Coquetterie*.

in-12. L'auteur du Dictionnaire Typographique, et le continuateur de *Ladvocat*, lui attribuent encore un *Traité* curieux et peu commun *Des Satyres, Brutes, Monstres, etc.* Paris, 1627, in-8°; mais il n'est pas sûr qu'il soit de lui. L'auteur de ce livre singulier s'appeloit bien HEDELIN; mais on n'a aucune preuve qu'il fût le même que l'abbé *d'Aubignac*. Ce livre n'est point non plus de *Claude* HEDELIN son père, dont on a des *Poésies* latines et françoises, dans un recueil intitulé : *Les Muses Françoises*, et séparément, les *Héroïdes d'Ovide*.

HEDERIC, (Benjamin) est auteur d'un excellent *Lexicon manuale Græcum : Patrick* et *Guillaume Young* ont donné une bonne édition de cet ouvrage, à Londres, 1766, in-4.°

HEDIBIE, *Voy.* ALGASIE.

HEDINGER, (Jean-Reinhard) né à Stugard en 1684, voyagea avec deux princes de *Wittemberg*, en qualité de leur chapelain, fut professeur de jurisprudence civile et canonique à Giessen, ensuite prédicateur de la cour, et conseiller consistorial. On a de lui des *Remarques* sur les *Pseaumes* et sur le *Nouveau-Testament*. Il a donné aussi une *Edition* de la *Bible*, avec des changemens qui ont été désapprouvés. Ce savant mourut en 1754.

HEDLINGER, (Jean-Charles) habile dessinateur Suisse, né à Schwerts en 1691, acquit un goût exquis de dessin, par une étude très-appliquée des chefs-d'œuvre de l'antique et du moderne. *Carle Maratti* et *Busceni*, furent ses guides et ses modèles. Les belles-lettres qu'il avoit étudiées avec soin, ne lui servirent pas peu pour la composition des inscriptions et des revers de ses médailles. Les premières sont d'un style laconique : il en a renfermé toute la noblesse dans une pensée courte. Ses revers respirent l'inventeur de génie. Les amateurs des beaux arts couroient avec ardeur après ses médailles. Elles sont fort rares, et on estime des pièces séparées d'*Hedlinger*, plus que des suites entières de médaillistes communs. Ce graveur mourut dans sa patrie en 1771, à 81 ans. Chrétien *de Meohel*, célèbre graveur, a publié, en 1776 à Bâle, l'*Œuvre d'Hedlinger*, en taille-douce. *Hedlinger* étoit chevalier de l'ordre de Christ, et membre de differentes académies. M. *Fustin*, à qui on doit une *Histoire* curieuse *des Peintres Suisses*, et qui, après la mort d'*Hedlinger*, arrivée depuis quelques années, en a ramassé toute la collection, se propose et promet de la donner, dessinée par lui-même, et gravée par un artiste habile.

HEDWIGE, (Sainte) nommée aussi *Ste* AVOIE, fille du duc de Carinthie, épousa *Henri*, duc de Silésie et de Pologne, dont elle eut 3 fils et 5 filles. Elle se retira ensuite, du consentement de son mari, dans un monastère à Trebnitz, où elle mit des religieuses de l'ordre de Cîteaux. Elle y finit saintement sa vie en 1243. La charité et la résignation à la volonté de Dieu étoient ses deux grandes vertus. Elle avoit autant de soin des pauvres que de ses propres enfans ; et lorsqu'il lui arrivoit quelque affliction, et qu'on cherchoit à lui donner des consolations: « *C'en est une assez grande*,

répondoit elle, *que de savoir que le Créateur fait tout ce qu'il veut de sa créature.* » *Clément IV* la canonisa en 1266. — Il y a eu une autre *Hedwige*, fille de Louis, roi de Hongrie, devenue, par élection, reine de Pologne en 1384, qui épousa *Jagellon*, grand-duc de Lithuanie, en 1386, à condition que ce prince recevroit le baptême. Elle mourut à Cracovie en 1399, regrettée des pauvres, dont elle étoit la mère, et admirée de ses sujets, qui lui donnèrent le nom de *Sainte*, qu'elle mérita par ses vertus, et sur-tout par une charité tendre et une modestie peu commune dans un si haut rang.

HÉEM, (Jean-David de) né à Utrecht en 1604, mort à Anvers en 1674, à 70 ans, consacra son pinceau aux fleurs, aux fruits, aux vases, aux instrumens de musique, et aux tapis de Turquie. Il rendoit, dit *la Combe*, ces divers objets d'une manière si séduisante, que le premier mouvement étoit d'y porter la main. Son coloris est d'une fraîcheur agréable, sa touche d'une légèreté singulière. Les insectes paroissent être animés dans ses tableaux. Il laissa un fils, *Corn.* de *Héem*, qui hérita d'une partie de ses talens. *Voyez* Mignon.

HÉEMSKERK, (Martin de) surnommé, de son temps, *le Raphaël de Hollande*, naquit, en 1498, au village de Héemskerk dont il prit le nom, et mourut à Harlem en 1574, à 76 ans. Son dessin est correct; il a de la facilité et de la fécondité dans l'invention; mais il a trop négligé le clair obscur. Ses draperies manquent de légèreté, et ses têtes de noblesse. Ce peintre laissa beaucoup de biens. Il fit un testament, par lequel il légua une somme considérable, pour marier, chaque année, un certain nombre de filles : leur imposant, pour toute condition, *de venir danser, à un jour marqué, autour de la Croix qui seroit mise sur son tombeau.* On remarque que c'est la seule Croix qui ait été conservée par les Protestans dans le lieu de sa sépulture, pour servir de titre à sa fondation. Les principaux ouvrages de ce maître sont dans les Pays-Bas. On a gravé d'après lui.

HÉEREBOORD, (Adrien) professeur de philosophie à Leyde, adopta, des premiers, les principes du réformateur de cette science en Europe, de *Descartes*, et osa les enseigner. Ses principaux écrits en ce genre sont : I. *Meletemata philosophica.* II. *Philosophia naturalis, moralis, et rationalis, etc.*

I. HÉGÉSILOQUE, l'un des souverains magistrats de l'isle de Rhodes, usa si insolemment de son autorité, qu'il fut dégradé comme un infame. Les autres sénateurs, à son exemple, jouèrent des femmes au dez. Le perdant étoit obligé de se servir de toutes sortes d'artifices, et même de violence, pour amener la femme jouée à celui qui l'avoit gagnée. *Hégésiloque* fut celui qui signala le plus sa licence en ce genre. Il vivoit sous *Philippe*, roi de Macédoine, père d'*Alexandre le Grand.*

II. HEGESILOQUE, autre magistrat Rhodien, l'an 171 avant Jésus-Christ, engagea ses concitoyens à équiper une flotte de quarante vaisseaux, pour se

joindre aux Romains contre *Persée*, dernier roi des Macédoniens. Ce secours leur servit beaucoup.

HÉGÉSIPPE, Juif, quitta la religion de ses pères pour embrasser le Christianisme, et mourut l'an 181. Il est le premier auteur, après les Apôtres, qui ait laissé un corps d'*Histoire Ecclésiastique*, depuis la mort de J. C. jusqu'à son temps. Il ne nous en reste que quelques fragmens dans *Eusèbe*. Cet ouvrage étoit écrit avec beaucoup de simplicité, « parce qu'il vouloit, dit *St Jérôme*, imiter le style de ceux dont il écrivoit la vie. » Les cinq livres *de la Guerre des Juifs*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères, et séparément, Cologne, 1559, in-4°, ou Genève 1614, in-8°, en grec et en latin, lui ont été attribués mal-à-propos ; ils sont d'un autre *Hégésippe*, qui vivoit avant la chûte de l'empire d'Occident, mais après le règne de *Constantin le Grand*.

HEID, (Anne-Marie) née à Dantzick en 1688, morte en 1753, passe ordinairement pour l'inventrice de la peinture en pastel.

HEIDANUS, (Abraham) professeur de théologie à Leyde, naquit à Frankenthal, dans le Palatinat, en 1597. Il s'acquit une grande réputation par ses écrits et par ses sermons. Il lia une étroite amitié avec *Descartes*, et mourut à Leyde en 1678, à 81 ans. On a de lui un *Corps de Théologie*, en 2 vol. in-4°, 1686 ; et *l'Examen du Catéchisme des Remontrans*, in-4.°

HEIDEGGER, (Jean-Henri) théologien Protestant, naquit à Ursivellon, village voisin de Zurich, en 1633. Il enseigna l'hébreu et la philosophie à Heidelberg, puis la théologie et l'histoire ecclésiastique à Steinfurt, et enfin la morale et la théologie à Zurich, où il mourut le 18 janvier 1698, à 65 ans. On a de lui plusieurs ouvrages ; les principaux sont : I. *Historia sacra Patriarcharum*, 1729, 2 vol. in-4.° II. *De peregrinationibus religiosis*, 1670, in-8.° III. *Tumulus Concilii Tridentini*, Tiguri, 1690, 2 vol. in-4.° IV. Une *Théologie*, 1700, in-folio. — Il ne faut pas le confondre avec *Jean-Jacques* HEIDEGGER, fils d'un ministre de Zurich, mort en 1749, à 90 ans, à Londres, où il étoit directeur de l'opéra de Haymarket, sur lequel il fit jouer *Tomyris* en 1709.

HEIDMAN, (Christophe) Luthérien, natif d'Holmstadt, mort professeur d'éloquence en 1627, est auteur de divers ouvrages. Le plus connu est : *Palestina, sive Terra sancta*. Il y a de l'érudition.

HEIN, (Pierre) amiral de Hollande, d'une naissance obscure, s'éleva par sa valeur à cette dignité. Il fut d'abord vice-amiral de la flotte des Indes orientales, et trois ans après il eut le commandement de cette flotte. Il défit celle d'Espagne en 1626 sur les côtes du Brésil, prit plusieurs vaisseaux, et fit un butin considérable, qu'il emmena, l'an 1627, en Hollande, où il reçut de très-grands honneurs. L'année suivante il se rendit maître de la flotte d'Espagne, chargée d'argent, dont la valeur montoit à près de douze millions, outre le musc, l'ambre gris, le bézoar, et quantité de mar-

chandises de soie très-précieuses. Pour récompenser de si grands exploits, on lui donna la charge de grand amiral de Hollande, l'an 1629; mais quelque temps après il fut tué sur mer, dans un combat contre deux vaisseaux de Dunkerque.

HEINECCIUS, (Jean-Gotlieb) né à Eisemberg, dans la principauté d'Altembourg, en 1681, devint professeur de philosophie à Hall, en 1710, puis professeur de droit en 1721, avec le titre de conseiller de cour. Sa réputation le fit appeler à Franeker en 1724, par les Etats de Frise. Trois ans après, le roi de Prusse le détermina à accepter une chaire de droit à Francfort sur l'Oder. Il la remplit avec distinction, jusqu'en 1733, que le roi de Prusse le força en quelque sorte, d'aller professer à Hall, où il mourut en 1741, à 60 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont la collection a été imprimée à Genève, 1744, 8 vol. in-4.° Les principaux sont : I. *Antiquitatum Romanarum Jurisprudentiam illustrantium syntagma.* Cet excellent abrégé commença à lui donner de la réputation dans les pays étrangers. II. *Elementa Juris Civilis secundùm ordinem Institutionum et Pandectarum*, en 2 vol. III. *Fundamenta styli cultioris.* Il y peu d'ouvrages aussi utiles pour former le style latin. IV. *Elementa Philosophiæ rationalis et moralis, quibus præmissa est Historia Philosophica.* C'est un bon abrégé de logique et de morale. V. *Historia Juris civilis Romani ac Germanici.* VI. *Elementa Juris naturæ et Gentium.* VII. Plusieurs *Dissertations Académiques* sur divers sujets. Ces différens ouvrages font passer, avec raison *Heineccius* pour un des plus savans hommes du Nord.

HEINECKEN, (Chrétien-Henri) enfant célèbre par son génie prématuré, né à Lubeck en 1721, et mort en 1725, fut le prodige de son âge. A dix mois, il parloit; à un an, il savoit les principaux événemens du Pentateuque; à treize mois, l'histoire de l'ancien Testament; et à quatorze, celle du nouveau : à deux ans et demi, il répondoit aux principales questions de la géographie, et de l'histoire ancienne et moderne. Bientôt il parla le latin et le françois avec assez de facilité. Avant le commencement de sa quatrième année, il connoissoit les généalogies des principales maisons de l'Europe. Il alla en Danemarck, et fut présenté au roi et à toute sa cour, qui admirèrent tant d'éloquence et de jugement dans un âge si tendre. De retour de ce voyage, où il avoit recueilli de grands éloges, il se préparoit à commencer une carrière illustre, et apprenoit à écrire, quand il tomba malade. Cet enfant merveilleux, plus étonnant encore que *Pic de la Mirandole*, ne fut que montré au monde. Il étoit d'un tempérament délicat et infirme, et haïssoit tout autre aliment que le lait de sa nourrice. Il ne fut sévré que peu de mois avant sa mort, occasionnée par une complication de maladies. *Voyez* la *Dissertation* de *Martini*, publiée à Lubeck en 1730, où il tâche d'expliquer par des causes naturelles, la capacité étonnante de ce *grand-homme manqué*.

I. HEINSIUS, (Daniel) né à Gand en 1580, d'une famille

distinguée, fut disciple de *Scaliger*, alors professeur d'histoire et de politique à Leyde. Il lui succéda dans sa chaire, après avoir rempli, dès l'âge de 18 ans, celle de la langue grecque; et mourut le 25 février 1655, à 75 ans. On a de lui : I. Des *Traductions* assez fidelles, en particulier de *Maxime* de Tyr; de la Poétique d'*Aristote*, à laquelle il a joint un *Traité* de la tragédie; d'*Hésiode*, auquel il a ajouté des *Notes*, Anvers, 1603, in-4°; de *Théocrite*, 1604, in-4°; de *Moschus*; de *Bion*.... II. Des *Remarques* sur le Nouveau-Testament, 1639, in-4.° III. *Laus Asini, et alia ejusdem generis*; Leyde. *Elzevir*, 1629, in-24. IV. Un recueil de ses *Harangues*, imprimé à Leyde en 1609, in-4.° V. Des *Vers* grecs et latins, dans lesquels l'auteur a mis plus d'érudition que de poésie. Il avoit en effet beaucoup de savoir; et il ne paroissoit rien d'intéressant sur l'étude de l'antiquité, qu'il ne se hâtât d'en enrichir sa bibliothèque. La république de Venise le fit chevalier de Saint-Marc: *Gustave-Adolphe* et *Urbain VIII* lui donnèrent des marques d'estime.

II. **HEINSIUS**, (Nicolas) fils du précédent, aussi savant que son père, naquit à Leyde en 1620, et mourut à la Haye le 7 octobre 1681, à 61 ans. Il fut nommé résident à la cour de Suède, et y plut beaucoup à *Christine*, princesse passionnée pour l'érudition. Il avoit d'ailleurs un caractère doux et honnête, propre à lui faire des partisans. On a de lui plusieurs ouvrages: I. Des *Poésies latines*, imprimées plusieurs fois, la meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1666, in-12. II. Des *Lettres*, assez curieuses et purement écrites, publiées par *Burman* dans sa collection en 5 vol. des *Lettres de Savans illustres*. III. Une bonne édition de *Virgile*. IV. De savantes *Notes* sur *Ovide*, *Valerius-Flaccus*, *Claudien* et *Prudence*. Il avoit une lecture immense; et, pour que sa mémoire, qui étoit d'ailleurs fidelle, ne le trompât point, il étoit dans l'usage de faire des extraits.

III. **HEINSIUS**, (N.) grand pensionnaire de Hollande, mort à la Haye le 3 août 1720, à 87 ans, fut long-temps le premier mobile et comme le maître de toutes les délibérations importantes de la république. Créature et ensuite confident intime de *Guillaume*, prince d'Orange, il succéda non à ses charges, mais à son autorité. Ce prince l'avoit autrefois envoyé en France, pour y discuter ses droits sur la principauté d'Orange. Il parla si vivement à *Louvois* pour les intérêts de son maître et pour les Calvinistes d'Orange, que ce ministre le menaça de la Bastille. Un tel discours, tenu à un sujet eut été odieux; tenu à un négociateur étranger, « c'étoit un insolent outrage au droit des gens, dit *Voltaire*. On peut juger s'il avoit laissé de profondes racines dans le cœur d'un magistrat d'un peuple libre. » *Heinsius* montra sur-tout son ressentiment contre *Louis XIV*, dans la guerre de la succession d'Espagne. Entraîné par son grand objet d'humilier la France et son roi, flatté par la cour rampante que lui faisoient *Eugène* et *Marlborough*, qu'il faisoit attendre

quelquefois deux heures dans son antichambre, il ne vouloit jamais la paix; et par cette obstination, il jeta la république dans des dettes immenses. Pendant trente ans qu'il fut grand pensionnaire, il fut aussi absolu qu'on le peut être dans un gouvernement démocratique, tempérant seulement son autorité par des insinuations adroites et détournées. Pour que rien ne manquât à son pouvoir, il avoit aussi les sceaux. Mais les yeux s'ouvrirent enfin, lorsqu'après la conclusion de la paix, la république vit l'étendue des engagemens, où la pension de *Heinsius* l'avoit entraînée. Il perdit ses places; et les dégoûts qu'il éprouva, encore plus que son grand âge, le conduisirent au tombeau. Sa tête, sa santé et ses sens se conservèrent jusque dans ses derniers jours.

HEISS, (N...) est connu par une *Histoire de l'Empire d'Allemagne*, qu'il publia en 1684, en 2 vol. in-4°, et dont la meilleure édition est celle de Paris 1731, 10 vol. in-12. « Ce livre, dit l'abbé *Lenglet*, qui est peu estimé des gens habiles, est lu par les ignorans. Il seroit bon, si la première partie qui contient l'histoire de l'Empire, étoit plus exacte et plus étendue, si la deuxième contenoit un état plus juste et plus précis de l'Allemagne; et si la troisième, qui comprend les actes et les preuves, n'étoit pas aussi imparfaite. » La dernière édition qui a été fort augmentée, n'est point de l'abbé *de Vertot*, comme on l'avoit publié par une ruse typographique, trop commune; elle est d'un écrivain lourd, et qui avoit une médiocre teinture des affaires de l'Empire. *Heiss* ne valoit pas mieux que son continuateur, et il joignoit le mensonge à l'ignorance et à l'impudence. Il a farci son histoire d'une foule de particularités et d'anecdotes, qui lui ont fourni des épisodes agréables, mais qu'on ne trouve malheureusement que chez lui. (*Voyez* VI. HENRI *le Jeune*, à la fin, *et* OTHON VI.)

HEISTER, (Laurent) célèbre médecin, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1683, fut professeur à Altorf en 1710; il passa à Helmstadt en 1720, où il s'acquit une grande réputation par les leçons qu'il donna sur la chirurgie, l'anatomie, la théorie et la pratique de la médecine, et sur la botanique. Il y pratiqua avec le plus grand succès. *Pierre I* voulut l'attirer en Russie, mais *Heister* ne put se résoudre à quitter l'Allemagne, où il avoit acquis l'estime de plusieurs souverains. Il mourut à Helmstadt en 1758, à 75 ans. Ses principales productions sont: I. *Compendium Anatomicum*, dont on a fait grand nombre d'éditions, et qui a été traduit en françois par *Senac*: il a paru aussi en anglois et en allemand. L'anatomie de *Verheyen*, qui étoit généralement adoptée dans les facultés de médecine, est tombée dans l'oubli depuis que *Heister* a publié la sienne. II. *De Medicamentis Germaniæ indigenis sufficientibus*, Helmstadt, 1730, in-4°, publié ensuite en françois à Paris. III. *Institutiones chirurgicæ*, Amsterdam, 1750, 2 vol. in-4°, avec figures. Il a été traduit en Espagnol, en anglois, en françois, par *Paul*, Paris, 1771, 2 vol. in-4°. IV. *Compendium institutionum*

medicarum, Amsterdam, 1764, in-8°; estimé. Il a donné un grand nombre de *Dissertations* sur des matières très-intéressantes; il en a fait plusieurs pour soutenir que le siége de la cataracte est dans le cristallin; c'est le premier médecin Allemand qui ait été de ce sentiment. — Son fils *Elie Fréderic*, né à Altorf en 1715, mort à Leyde en 1740, commençoit à se distinguer par son savoir. On lui doit : I. Une *Traduction* en latin, du traité anglois de *Douglass*, sur le *Péritoine*. II. *Apologia pro medicis atheismo accusatis*, Amsterdam, 1736.

HELCIAS, grand-prêtre des Juifs, sous le règne de *Josias*, roi de Juda, trouva dans le temple quelques livres de *Moïse*, qu'on croît être le *Deutéronome*, écrits, dit-on, de la propre main de ce législateur du peuple de Dieu.

HELDING, (Michel) surnommé *Sidonius*, parce qu'il se fit sacrer évêque de Sidon pour être suffragant de l'archevêque de Mayence, travailla à l'*Interim* de *Charles-Quint*. Ce prince lui donna, en récompense, l'évêché de Mersbourg. *Helding* fut employé dans diverses négociations importantes par l'empereur *Ferdinand*. Il parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1561, à 55 ans. On a de lui quelques ouvrages, entr'autres des *Sermons*, un *Catéchisme*, etc. C'étoit un prélat savant et studieux, qui donnoit à son cabinet le temps qu'il pouvoit justement enlever à ses fonctions pastorales.

HÈLE, (Thomas d') gentilhomme Anglois, du comté de Glocester, mort à Paris d'une maladie de poitrine le 27 décembre 1780, étoit né vers l'an 1740, dans le comté de Glocester, d'une famille distinguée. Il commença par servir dans les troupes Angloises, et fut envoyé à la Jamaïque, où il resta jusqu'à la fin de la derniere guerre. Curieux de connoître les nations les plus distinguées de l'Europe, il quitta bientôt sa famille et son pays, et se rendit en Italie. La beauté du climat, et la réunion des merveilles que tous les arts y ont rassemblées, ne pouvoient que captiver un homme qui vouloit s'instruire à la source du vrai beau : *d'Hèle* y resta plusieurs années. Enfin le desir de voir la France, le conduisit à Paris vers l'an 1770. Après avoir examiné nos arts avec beaucoup de curiosité, il fit une étude particulière de nos spectacles : la comédie italienne fixa ses regards; et il résolut de travailler pour elle. Le *Jugement de Midas* fut son premier ouvrage. Cette comédie, relative à la révolution que notre musique venoit d'éprouver, est pleine de gaieté, et se joue encore très-souvent. Le fond de la pièce est emprunté d'une comédie angloise. *Clairval* qui, dans la nouveauté de cet opéra, jouoit le rôle d'*Apollon*, contribua à son succès; l'*Amant Jaloux*, qui lui succéda, en eut davantage. Le contraste d'un Espagnol grave et jaloux, avec un amant François, léger et tendre, y produit des méprises plaisantes, et un assez vif intéret. Les *Evénemens imprévus* essuyèrent quelques critiques. Docile et de bonne foi, *d'Hèle* retira cette pièce, répondit à ses censeurs en profitant de leurs avis, fit reparoître son ouvrage, et eut

le plaisir d'en être applaudi. En général, les Comédies de cet auteur sont fortement intriguées, et ont de l'originalité ; l'action en est vive, et l'intérêt en est agréable. Ses vers sont un peu lâches : le style de sa prose n'est pas toujours pur ; mais son dialogue est naturel, pressé, et d'une facilité étonnante pour un étranger.

HÉLÈNE, (Mythol.) fille de *Jupiter* et de *Léda*, femme de *Tindare*, roi de Laconie, surpassa en beauté toutes les femmes de son temps. Ayant été enlevée dès sa plus tendre jeunesse par *Thésée*, ses frères *Castor* et *Pollux* la lui arrachèrent, et la marièrent à *Ménélas*, roi de Sparte, dont elle eut *Hermione*. *Pâris*, fils de *Priam*, roi de Troie, sur le bruit de la beauté d'*Hélène*, vint à la cour de *Ménélas*, qui le reçut avec de grands honneurs, et le logea dans son palais. Ce nouvel hôte ne tarda pas à inspirer à la reine une passion si violente pour lui, qu'elle consentit à le suivre à Troie, où elle l'épousa. *Ménélas*, outré de cette perfidie, envoya des ambassadeurs à *Priam*, pour le prier de lui rendre sa femme ; mais ils ne furent point écoutés. Alors le roi de Mycène, indigné d'un tel procédé, sollicita vivement tous les princes de la Grèce à se joindre à lui, pour venger un outrage dont la honte rejaillissoit sur toute la nation. La ligue s'étant formée, on s'assembla dans le port d'Elide en Béotie ; et on mit à la voile avec une flotte de mille vaisseaux, pour se rendre devant Troie. Le siége dura dix ans, avec de grandes pertes de part et d'autre. *Pâris* ayant été tué dans un combat singulier, *Hélène* épousa *Déiphobe*, autre fils de *Priam*. Peu après ce nouveau mariage, la princesse voyant la ville sur le point d'être prise, songea à regagner les bonnes graces de son premier mari, en trahissant les Troyens. Elle fit allumer des torches pendant la nuit au haut de la citadelle, pour avertir les Grecs d'approcher, tandis que tout le monde étoit plongé dans le sommeil ; et lorsqu'ils s'en furent rendu maîtres, elle introduisit *Ménélas* dans la chambre où dormoit profondément son nouvel époux, qui fut égorgé dans son lit.

II. HÉLÈNE, (Sainte) native du bourg de Drépane en Bithynie, d'une naissance obscure, se tira de son obscurité par les charmes de son esprit et de sa figure. Sa première condition, selon *St. Ambroise*, fut d'être hôtelière. *Constance-Chlore* l'épousa ; mais ayant été associé à l'empire par *Dioclétien*, il la répudia en 292, pour épouser la fille de *Maximien-Hercule*. L'histoire ne nous apprend pas ce qu'elle devint depuis ce temps, jusqu'à ce que *Constantin* son fils, ayant été couronné empereur, la rappela à la cour, lui donna le titre d'Auguste, et lui fit rendre tous les honneurs dûs à la mère de l'empereur. Non content de la faire respecter dans sa cour et dans ses armées, il voulut qu'elle disposât, comme il lui plairoit, de l'argent de son épargne. Elle ne se servit de ce crédit, que pour le bien de l'Église et pour le soulagement des misérables. Vers l'an 326, elle visita les lieux saints, et y bâtit diverses églises. Ce fut vers ce temps que l'on trouva la *vraie Croix*. Elle en-

envoya une partie à Constantinople, et laissa l'autre à Jérusalem. *St. Cyrille*, évêque de cette dernière ville, dit qu'il s'y fit une si grande distribution de ce précieux trésor, que l'univers se trouva, en peu de temps, rempli de morceaux de la vraie Croix. Cependant cette partie de la Croix, par un miracle continuel, ne diminuoit point, selon *St. Paul* de *Nole*. Les Perses l'enlevèrent l'an 614. *Héraclius* la retira de leurs mains en 628, (*Voyez* I. HÉRACLIUS) et la transporta à Constantinople. Les empereurs en firent de nouvelles distributions. Le dernier morceau, porté à Venise, fut racheté par *St. Louis*, qui le mit, en 1241, avec la couronne d'épines dans la Sainte-Chapelle. (C'est dans *Baillet* que nous avons pris ces détails.) Peu après l'heureuse découverte de la Croix, *Hélène* mourut entre les bras de *Constantin*, auquel elle donna d'excellentes instructions, le 18 août 327 ou 328, âgée de 80 ans. « Cette princesse, dit *Crevier*, fut recommandable par sa prudence et par l'habileté de sa conduite : c'est ce qui paroît par l'autorité qu'elle conserva toujours sur son fils ; et l'attention qu'elle eut à retenir les frères de *Constantin*, en est encore une preuve. Ils étoient trois, *Jules*, *Constance* et *Hannibalien*, et ils avoient, sur leur frère aîné, l'avantage de la noblesse du côté de leur mère, qui étoit belle-fille de *Maximien-Hercule*. D'ailleurs, il étoit sans exemple que des fils d'empereur fussent restés dans la condition privée. Ils n'avoient pourtant pas un droit acquis à l'empire, puisqu'il étoit électif ; et le bas âge où leur père les laissa en mourant, l'inconvénient de partager le domaine de *Constance-Chlore*, qui ne faisoit déjà que la quatrième partie de l'empire Romain, étoient des raisons légitimes pour réunir toute la succession paternelle sur la tête du seul *Constantin*, qui se trouvoit en état de la défendre contre l'avidité et l'injustice de *Galérius*. Il ne paroît point qu'*Hélène* ait pu avoir aucune part à ce premier arrangement, puisqu'elle ne devoit point être à la cour de *Constance-Chlore*, qui l'avoit répudiée ; mais elle sut le maintenir par des précautions de prudence. Craignant que les jeunes princes, ou par eux-mêmes, ou par de mauvais conseils, ne se portassent à des intrigues contraires à leur devoir, et à la tranquillité de l'état, elle les tint toujours éloignés de la cour et des emplois, tantôt à Toulouse, tantôt en quelque autre ville, et enfin à Corinthe, où elle fixa leur séjour. *Julien* l'Apostat, fils de *Jules Constance*, taxe cette conduite de ruse artificieuse d'une belle-mère. *De Tillemont* n'y voit qu'une sage politique, en supposant, comme il est vrai, que le droit d'hérédité dans les fils d'empereur, n'avoit de force, qu'autant qu'il étoit reconnu et appuyé des suffrages du sénat et des armées. »

III. HÉLÈNE, (*Flavia Julia Helena*) fille de l'empereur *Constantin*, qui la donna en mariage à *Julien*, à la sollicitation de l'impératrice *Eusébie*. On ne sait rien de la vie ni des mœurs d'*Hélène* ; elle mourut peu de temps après que l'armée des Gaules eut proclamé *Julien* Auguste. C'étoit à la fin de l'année 360, et la 5e de son mariage. Ses médailles la représentent avec des traits qui

ont de la dignité. Il y a apparence qu'elle fut d'une conduite régulière, puisqu'elle étoit la compagne d'un prince aussi réglé dans ses mœurs que *Julien*. Elle devint, un an après son mariage, mère d'un fils qui mourut en naissant, par la faute de la sage-femme, qui lui coupa de trop près le cordon ombilical, soit par inadvertance, soit qu'elle eût été corrompue par *Eusébie*, femme de *Constance*, laquelle craignoit que *Julien* n'eût des successeurs.

HÉLÉNUS, (Mythol.) fameux devin, fils de *Priam* et d'*Hécube*, outré de dépit de n'avoir pu obtenir *Hélène* en mariage, quitta Troie, et fut fait prisonnier de guerre par les Grecs. Poussé par son ressentiment, il leur découvrit, dit-on, un moyen sûr pour surprendre cette ville. Il prédit depuis à *Pyrrhus* une navigation heureuse, et reçut de lui la Chaonie, où il bâtit beaucoup de villes. Le fils d'*Achille* lui céda aussi *Andromaque*, veuve d'*Hector*, qu'il avoit épousée par violence; et il en eut un fils nommé *Molossus*.

HÉLIADES, (Mythol.) étoient filles du *Soleil* et de *Clymène*, et sœurs de *Phaéton*, de la mort duquel elles furent si sensiblement touchées, que les Dieux les métamorphosèrent en peupliers, et leurs larmes en ambre. Leurs noms étoient *Lampétuse*, *Lampétie* et *Phaétuse*.

HÉLICÉ, *Voyez* CALISTO.

HÉLINAND, *Voyez* ÉLINAND.

I. HÉLIODORE, l'un des courtisans de *Séléucus Philopator*, roi de Syrie, eut ordre de ce prince d'entrer dans le temple de Jérusalem, l'an 176 avant J.C., pour en enlever les trésors. Pendant que les prêtres invoquoient le secours du Seigneur contre ce sacrilége, *Héliodore* voulut pénétrer dans l'intérieur. Il en fut chassé par des Anges qui le frappèrent si rudement, qu'il tomba comme mort. Le grand prêtre *Onias* ayant offert le sacrifice pour lui, Dieu lui rendit la santé, et lui fit dire par les mêmes Anges qui l'avoient châtié, d'annoncer partout la puissance de Dieu. *Héliodore* obéit à cet ordre, et rendit témoignage à la vérité.

II. HÉLIODORE, bel esprit, d'Émèse en Phénicie, composa dans sa jeunesse le roman des *Amours de Théagène et de Chariclée*, publié en grec et en latin, à Paris, 1619, in-8.° Cet ouvrage, par la manière dont les passions y sont traitées, la variété des épisodes et les agrémens du style, a mérité de servir de modèle aux productions de ce genre. *Héliodore* avoit publié cet écrit lorsqu'il fut évêque de Trica en Thessalie; et il est faux qu'on l'ait déposé, parce qu'il n'avoit voulu ni le supprimer, ni le désavouer. *Socrate*, *Photius*, ni les autres auteurs, à l'exception du crédule *Nicéphore*, ne parlent point de cette prétendue déposition. Le roman d'*Héliodore* est en grec; il a été traduit dans presque toutes les langues, et dans la nôtre par *Amyot* et par *Montlyard*. Ce prélat florisssoit sous *Théodose le Grand*. — Il ne faut pas le confondre avec *St.* HÉLIODORE, évêque d'Altino en Italie. Celui-ci étoit ami de *St. Jérôme*, qui dit de lui, qu'il conserva dans l'épiscopat toute l'austérité du cloître. Il suivit ce saint

docteur dans son genre de vie, dans ses études et dans ses voyages, jusques dans le désert de Chalcide, d'où il revint en Dalmatie, son pays. Il fut élu évêque d'Altino, diocèse suffragant d'Aquilée, et y assista à un concile en 381.

III. HÉLIODORE DE LARISSE, mathématicien Grec, a laissé deux livres d'*Optique*. *Erasme Bartolin* les fit imprimer en grec et en latin; Paris, 1657, in-4.°

HÉLIOGABALE *ou* ÉLIOGABALE, empereur Romain, surnommé le *Sardanapale de Rome*, fils de *Varius Marcellus* et de *Sœmias*, naquit dans cette ville en 204. Il fut établi pontife du Soleil par les Phéniciens, et c'est de là que lui vint le nom d'*Héliogabale*. Après la mort de *Macrin*, l'an 218, il fut élevé à l'empire. Le sénat, quoique mécontent de se voir soumis à un enfant de 14 ans, le reconnut empereur, et lui donna le titre d'Auguste. *Mæsa* son aïeule, et *Sœmias* sa mère, furent honorées du même titre. *Héliogabale* joignoit à l'humeur despotique d'un vieillard emporté, tous les caprices d'un jeune étourdi. Il voulut que son aïeule fût admise dans les assemblées du sénat; et qu'elle eût sa place auprès des consuls. Il établit sur le mont Quirinal un *Sénat de femmes*, où sa mère, monstre d'impudicité, bien digne d'un tel fils, donnoit des arrêts sur les habits et les modes. Le palais impérial ne fut plus qu'un lieu de prostitution, habité par tout ce qu'il y avoit de plus infame dans Rome, pour la naissance et pour les mœurs. Les cochers, les comédiens, composoient la cour de ce scélérat imbécille qu'on appeloit empereur. Il tua de sa propre main *Gannys*, son précepteur, qui lui reprochoit ses débauches. Une des folies d'*Héliogabale* étoit de faire adorer le dieu *Élagabal*, qu'il avoit apporté de Phénicie. Ce Dieu n'étoit autre chose qu'une grosse pierre noire, ronde par le bas, pointue par le haut, en forme de cône, avec des figures bizarres. *Héliogabale* fit bâtir un temple à cette ridicule divinité, et il le para des dépouilles de tous les autres temples. Il fit apporter de Carthage toutes les richesses du temple de la *Lune*, fit enlever la statue de cette déesse, et la plaça dans le temple de son dieu qu'il maria avec elle. Leurs noces furent célébrées à Rome, et dans toute l'Italie. Il se fit circoncire en l'honneur des nouveaux époux, et leur sacrifia des enfans de la première distinction. Ceux qui ne voulurent pas leur rendre hommage, périrent par les derniers supplices.... *Voyez* PAULA, *et* III. FAUSTINE. *Héliogabale* épousa cinq femmes, pendant les quatre années qu'il régna. Une de ces femmes fut une Vestale ; et comme c'étoit un sacrilége parmi les Romains, il répondoit à ceux qui le lui reprochoient : *Rien ne convient mieux, que le mariage d'un Prêtre et d'une Vestale.* Il lui prit bientôt une envie plus étrange : il déclara publiquement qu'il étoit femme. Il épousa, en cette qualité, un de ses officiers, ensuite un de ses esclaves. Une académie établie dans son palais, donnoit des décisions sur les raffinemens de la plus honteuse lubricité. On a dit de lui ce qu'on disoit de *César* avec moins de justice: qu'il étoit *l'homme de toutes les femmes, et la femme de tous les*

hommes. « Son mari, dit *Crevier*, étoit un certain *Hiéroclès*, esclave Carien d'origine, et conducteur de chariots dans le cirque. Ce misérable acquit un pouvoir qui surpassoit celui de l'empereur même. Il vendoit toutes les graces : il promettoit aux uns, menaçoit les autres, et tiroit de l'argent de tous en les trompant. *J'ai parlé de vous à l'empereur*, disoit-il aux avides courtisans : *vous obtiendrez telle charge;* ou au contraire, *vous avez beaucoup à craindre.* Souvent il n'étoit rien de tout cela; et néanmoins *Hiéroclès* ne laissoit pas de se faire bien payer. Il vendoit de la fumée, pour me servir de l'expression usitée alors parmi les Romains; il se faisoit un gros revenu de son crédit : artifice qui réussit, dit un historien, non-seulement auprès des mauvais princes, mais aussi auprès de ceux qui, ayant de bonnes intentions, négligent les affaires. Sa mère, qui étoit encore esclave à la naissance de sa faveur, fut amenée à Rome en pompe, avec un cortége de soldats, et mise au rang des dames dont les maris avoient été consuls. *Héliogabale* étoit tellement soumis à *Hiéroclès*, qu'il se laissoit battre par lui, et frapper au visage, jusqu'à en porter les marques, et il tiroit vanité de ces mauvais traitemens, comme de témoignages d'un amour passionné. Il voulut en récompenser l'auteur en le faisant César; et son attachement pour cette infamie fut une des principales causes de sa ruine. *Hiéroclès* craignoit pourtant un rival. *Aurélius Zoticus*, natif de Smyrne, fils d'un cuisinier, plut à *Héliogabale.* Mais son crédit fut de peu de durée. *Hiéroclès* le lui fit perdre par une voie que la pudeur ne permet point de rapporter. *Zoticus* fut chassé de Rome et de l'Italie, et sa disgrace lui fut avantageuse : elle lui sauva la vie, au lieu que *Hiéroclès* périt dans la révolution qui mit sur le trône *Alexandre Sévère....* » Si *Héliogabale* égala en impudicité les empereu[illegible] plus débordés, il les [illegible] tous en profusion. C'est le premier Romain qui ait porté un habit tout de soie. Pour satisfaire à ses dépenses excessives, il accabla le peuple d'impôts : il le regardoit comme les enfans regardent un petit oiseau qui leur sert de jouet. Il se plaisoit à inviter à souper des gens de la lie du peuple; il les faisoit asseoir sur de grands soufflets enflés de vent, qui, se vidant tout-à-coup, les renversoient par terre, pour être la pâture des ours et des bêtes féroces. Ces scènes sanglantes le divertissoient. Quelquefois il invitoit à manger 8 *vieillards*, 8 *chauves*, 8 *borgnes*, 8 *boiteux.* Ce monstre avoit lassé tout le monde par ses caprices et par ses cruautés; ses soldats se soulevèrent : il voulut les appaiser; mais ne pouvant en venir à bout, il fut se cacher dans les latrines du camp. On le découvrit avec sa mère *Sœmias*, qui le tenoit embrassé, et on leur trancha la tête le 11 mars 222. *Héliogabale* avoit 18 ans, dont il en avoit régné 3, 9 mois et 4 jours. Il étoit d'une très-belle figure, et c'étoit tout son mérite, si c'en est un. En 1802, on a publié à Paris un ouvrage sous ce titre : *HÉLIOGABALE, ou Esquisse Morale de la dissolution romaine sous cet empereur*, 2 vol. in-8.° Il est fâcheux que des images trop obscènes et des portraits d'une hideuse prostitution,

rendent dangereuse la lecture de cet écrit, qui auroit pu être utile à l'instruction de la jeunesse, et qui annonce du talent, soit par le style, soit par la disposition des faits.

HÉLISENNE, DE CRENNE, demoiselle de Picardie, dédia à *François premier* les quatre premiers livres de l'*Enéide* de *Virgile* qu'elle avoit traduits. On a imprimé d'elle les *Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour*, ses *Epîtres et invectives*, Paris, 1560, in-16.

HÉLIUS, affranchi de l'empereur *Claude*, acquit un très-grand pouvoir sur l'esprit de *Néron*, son successeur. Ce prince, dans un voyage d'une année qu'il fit en Grèce, l'an de J. C. 67, le laissa à Rome comme régent de l'empire, avec autorité absolue sur toutes sortes de personnes, et la puissance de faire mourir les sénateurs, même sans lui en écrire. *Hélius* exerça les dernières violences, secondé de *Polyclète*, autre affranchi, aussi digne que lui de servir *Néron*. Mais comme leurs cruautés tyranniques sembloient préparer un soulèvement, il écrivit à l'empereur pour le presser de passer en Italie, et alla lui-même en Grèce pour hâter son retour. *Hélius* fut puni depuis par *Galba*.

HELLANICUS, de Mitbylène, célèbre historien Grec, né 10 ans avant *Hérodote*, l'an 494 avant J. C., avoit écrit l'*Histoire des anciens Rois du monde et des premiers Fondateurs des Villes*. Elle n'est point parvenue jusqu'à nous.

HELLÉ, (Mythol.) fille d'*Athamas* roi de Thèbes, et de Nephelé, fuyant, avec son frère *Phryxus*, la fureur et les embûches de sa marâtre, voulut traverser le détroit qui est entre la Propontide et la mer *Egée*, sur le dos d'un bélier à toison d'or, que son père lui avoit donné. Mais elle fut si effrayée quand elle se vit au milieu des flots, qu'elle s'y noya, et donna son nom à ce détroit qui fut appelé mer d'Hellé ou Hellespont. Les poëtes ont placé le bélier au rang des signes du zodiaque.

HELLEBIC, (Agnès) vivoit à Paris sous *Philippe-Auguste*. Un désespoir d'amour la fit précipiter dans un puits, qui prit le nom de *Puits d'amour* et qui est situé sur la petite place qui termine les rues de la Truanderie et de Mondétour.

HELLOT, (Jean) mort à Paris le 15 février 1766, à 80 ans, se distingua dans la chimie. Il étoit de l'académie des Sciences de Paris, et de la société Royale de Londres. Il a retouché et enrichi de ses remarques la traduction, faite par ordre du ministère, du *Traité de la Fonte des Mines et des Fonderies*, écrit en allemand par *Schlutter;* elle a été imprimée à Paris en 1750 et 175... en 2 vol. in-4.° On a encore de lui : I. L'*Art de la Teinture des laines et étoffes de laine*, 1750, in-12. II. Des *Dissertations* recueillies dans les *Mémoires* de l'académie des Sciences. III. Quelques autres ouvrages, faits avec soin, ainsi que les précédens. *Hellot* avoit d'abord été destiné à l'état ecclésiastique; mais un livre de chimie, qu'il trouva par hasard, le décida entièrement pour cette étude. Son humeur gaie, et son caractère obligeant lui firent des amis tendres et sincères. Il travailla avec succès,

depuis 1718 jusqu'en 1732, à la rédaction de la *Gazette de France*.

HELMBREKER, (Théodore) peintre, fils d'un musicien, naquit à Harlem en 1624, et mourut dans la même ville en 1694. Dans le voyage qu'il fit à Rome pour se perfectionner, les *Médicis* le reçurent dans leur palais. Ses mœurs, sa religion, et sa charité compatissante, relevoient beaucoup ses talens. Ce maître excelloit à peindre en petit des sujets de caprice.

HELMHARD, *Voyez* HOBERG.

HELMINGE, *Voy.* I. ROSEMONDE.

I. HELMONT, (Jean-Baptiste Van-) gentilhomme de Bruxelles, naquit en 1577. Il porta si loin ses connoissances dans la physique, la médecine et l'histoire naturelle, qu'il fut soupçonné de les tirer de la magie. L'inquisition, adoptant cette idée ridicule, le fit renfermer dans ses prisons. *Van-Helmont* ayant eu le bonheur d'en sortir, alla chercher la liberté en Hollande, et y mourut en 1644, à 67 ans. *Van-Helmont* n'étoit guère au-dessus d'un empyrique. Son *Remède universel* étoit une chimère, qui ne put l'arracher à la mort. Il opéra pourtant des cures extraordinaires, en employant dans les maladies chroniques des remèdes violens, qui lui réussirent avec les hommes d'une constitution forte. Il avoit d'ailleurs la vanité d'un noble Allemand : croyant avoir dérogé en cultivant la médecine, il quitta sa patrie, et n'y reparut que dix ans après. Ses *Ouvrages* ont été recueillis in-folio, Leyde, 1667, et Francfort, 1707. Les productions de ce chimiste sont, pour la plupart, posthumes, et l'on n'estime guères celle-ci; mais on fait beaucoup de cas de celles qu'il publia lui-même. Ses écrits roulent tous sur la physique ou sur la médecine. Les principaux sont : I. *De Magneticâ corporum curatione.* II. *Febrium doctrina inaudita.* III. *Hortus Medicinæ.* IV. *Paradoxa de Aquis Spadanis*, etc. On trouve dans ces divers écrits plusieurs idées bizarres et extravagantes.

II. HELMONT, (François-Mercure Van-) fils du précédent, né en 1618, fut moins célèbre que son père, quoi qu'en dise son épitaphe, parce que n'ayant qu'effleuré toutes les sciences, il ne put se faire un nom dans aucune. Né avec un caractère bouillant, il s'enrôla dans sa jeunesse avec une troupe de Bohémiens, avec lesquels il avoit parcouru diverses provinces; mais lorsque l'âge l'eut mûri, il eut une conduite plus régulière. On le soupçonna d'avoir trouvé la *Pierre Philosophale*; ce soupçon vint de ce qu'avec peu de revenus, il faisoit beaucoup de dépense. Il a laissé des livres sur des matières théologiques : I. *Alphabeti verè naturalis Hebraïci delineatio.* II. *Cogitationes super quatuor priora capita Geneseos*, Amsterdam, 1697, in-8.° III. *De attributis Divinis.* IV. *De Inferno*, etc. On voit par ces ouvrages que c'étoit un esprit singulier et paradoxal. Il croyoit à la métempsycose. Il mourut à Cologne en 1699, à 81 ans. Le célèbre *Leibnitz* lui fit cette épitaphe honorable :

Nil patre inferior, jacet hic Helmontius *alter*,

Qui junxit varias mentis et artis opes :
Per quem Pythagoras *et Cabbala sacra revixit ,*
Elæusque , parat qui sua cuncta sibi.

Leibnitz en parle ailleurs d'une manière avantageuse ; il dit qu'il étoit plein de charité , et qu'à quelques chimères près , sa conversation étoit très-instructive. —Il y a eu un baron de *Van-Helmont* , qui étoit un vrai illuminé. Celui-ci finit par se faire *Quaker*.

HÉLOÏSE , abbesse du Paraclet , célèbre par son esprit et par ses amours avec *Abailard* , (Voyez ce mot) se fit religieuse au prieuré d'Argenteuil , après la funeste aventure de son amant , et devint supérieure de ce monastère. Sa vocation n'ayant été qu'un dépit amoureux , elle ne mena pas d'abord une vie fort régulière. Elle s'appliquoit plus à l'étude qu'au gouvernement de ses religieuses , qui vivoient dans le plus grand relâchement. La foiblesse qu'elle conservoit toujours pour *Abailard* , sembloit les autoriser , dit le P. *Longueval* , dans le désordre qu'on leur reprochoit. Les scandales qu'elles donnèrent , les firent chasser d'Argenteuil en 1129 , pour y mettre des moines à leur place. Ce fut alors qu'*Abailard* offrit à *Héloïse* l'oratoire du Paraclet , qu'il avoit fait bâtir près de Troyes. Elle s'y retira avec quelques-unes de ses religieuses , et elle y établit un nouveau monastère , qui fut bientôt doté par les seigneurs des environs. *Héloïse* y vécut plus régulièrement. Si nous en croyons *Abailard* , les *Evêques l'aimoient comme leur fille , les Abbés comme leur sœur , et les laïques comme leur Mère*. Elle écrivit à *Abailard* pour lui demander une règle proportionnée à la foiblesse de son sexe. Elle lui marquoit que celle de *St. Benoît* n'ayant été faite que pour les hommes , renfermoit plusieurs choses , telles que le maigre et la privation du linge , trop dures pour des filles. La règle des chanoines , qui portoient du linge , et qui mangeoient de la chair , lui paroissoit plus convenable. *Abailard* composa donc pour le Paraclet une règle tirée de divers statuts monastiques qui lui avoient paru les plus sages. Pour faire le portrait d'une parfaite religieuse , il avoit , disoit-il , « imité *Zeuxis* , qui , en peignant sa *Vénus* , avoit emprunté les traits des plus belles femmes de la Grèce. » *Abailard* qui , dans l'état où l'avoient mis ses ennemis , croyoit n'avoir plus rien à craindre de la médisance , s'appliqua à faire observer cette règle à *Héloïse* et à ses religieuses. Mais il se trompa. La malignité prétendit que la direction de ce monastère lui servoit de voile pour cacher son ancienne passion. Ces discours l'obligèrent, ainsi qu'*Héloïse* , à s'observer davantage. Cependant il eut le crédit de faire approuver le nouvel établissement du Paraclet , par *Innocent II*. *Héloïse* survécut plus de vingt ans à *Abailard*. Elle ne mourut qu'en 1163. Elle fut inhumée à côté de son amant , et dans le même tombeau. La vie de l'un et de l'autre avoit été remplie d'événemens extraordinaires; on voulut que le merveilleux fût de la partie jusqu'au bout : on supposa qu'*Abailard* ouvrit les bras dans la tombe pour recevoir *Héloïse*. Il reste encore au Paraclet une habitation antique qu'on dit avoir été occupée par *Abailard* , lorsqu'il donnoit ses leçons

de théologie. En 1791, le tombeau d'*Abailard* fut enlevé du Paraclet et envoyé à Nogent. Il a été depuis transporté à Paris, *au Muséum des Monumens François*. Les auteurs du temps parlent avantageusement de l'esprit d'*Héloïse ;* il étoit supérieur à sa beauté. Elle savoit le latin, le grec, l'hébreu ; elle possédoit les auteurs anciens, la philosophie, et beaucoup plus de théologie qu'il ne lui étoit permis d'en savoir. Nous avons trois de ses *Lettres*, toutes de feu, pleines d'ame et d'imagination, parmi celles d'*Abailard*. On y voit un mélange bien singulier du langage et des sentimens de la tendresse, avec le langage et les sentimens de la vertu. Qu'elle consulte *Abailard* en maître ou en directeur, dit le P. *Fontenai*, c'est toujours son époux, et un époux passionnément aimé qu'elle entretient. Les *Epîtres* de ces deux amans, publiées en 1616, in-4°, par *d'Amboise*, l'ont été de nouveau à Londres, in-8°, et à Paris, en latin et en françois, par dom *Gervaise*, ancien abbé de la Trappe, en 2 vol. in-12. Elles ont été imitées par *Pope*, et par différens poëtes François, qui se sont disputé à l'envi la gloire de leur donner en notre langue les charmes qu'elles ont en latin. *Colardeau* y a réussi.

HELSSAM, (Richard) professeur de médecine et de physique dans l'université de Dublin, est auteur d'un *Cours de physique expérimentale*, imprimé après sa mort. Cet ouvrage est estimé en Angleterre.

I. HELVÉTIUS, (Adrien) médecin Hollandois, vint à Paris sans aucun dessein de s'y fixer, et seulement pour voir les curiosités de cette ville immense, ou plutôt pour débiter des poudres de la composition de son père. Ce remède n'ayant pas eu beaucoup de débit, un droguiste lui fit présent de cinq ou six livres de la racine du Brésil, qu'il lui donna comme un spécifique contre la dyssenterie. Le jeune *Helvétius* court à l'hôpital pour en faire l'essai, et bientôt après avoir éprouvé l'efficacité de son remède, il le fit afficher. Tous les malades attaqués de la dyssenterie s'adressoient à lui, et il les guérissoit tous. *Louis XIV* lui ordonna de rendre public le remède qui produisoit des effets si merveilleux : il déclara que c'étoit l'*Ipecacuanha*, et reçut mille louis d'or de gratification. Son mérite étant reconnu de plus en plus, il devint inspecteur général des hôpitaux de Flandre, et médecin du duc d'*Orléans*, régent du royaume. Il mourut le 20 février 1727, à soixante-cinq ans, laissant quelques ouvrages. Le plus estimé est son *Traité des Maladies les plus fréquentes, et des Remèdes spécifiques pour les guérir*, 1724, 2 vol. in-8°, dont il s'est fait plusieurs éditions. La théorie de cet ouvrage n'est pas toujours bonne ; mais on y voit un esprit net et méthodique, et on y trouve d'excellentes recettes.

II. HELVÉTIUS, (Jean-Claude Adrien) conseiller d'état, premier médecin de la reine, inspecteur général des hôpitaux militaires, membre des académies des Sciences de France, d'Angleterre, de Prusse, de Florence et de Bologne, naquit en 1685. Il fut recherché, comme son père, par la cour et par la ville. Il guérit *Louis XV* d'une

maladie dangereuse, dont ce prince fut attaqué à l'âge de sept ans. Il mérita l'estime et la confiance de la reine son épouse, et fut à Versailles l'ami de toutes les maisons dont il étoit le médecin. Il mourut en 1755, à 70 ans. Ce médecin étoit aussi respectable par sa probité, que par son savoir. La douceur de ses mœurs et la tranquillité de son ame, étoient peintes sur son visage. Il répandoit avec un plaisir égal, ses lumières et ses revenus. Il recevoit chez lui un grand nombre de pauvres, et alloit voir assidument ceux que leurs infirmités retenoient chez eux. Il légua en mourant, à la faculté de médecine de Paris, tous les livres de sa bibliothèque, que cette compagnie n'avoit pas dans la sienne. Nous avons de lui : I. *Idée générale de l'Œconomie animale*, in-8°, à Paris, 1722. Cet ouvrage estimable est enrichi d'observations très-étendues sur le traitement de la petite vérole. II. *Principia Physico-Medica, in tyronum Medicinæ gratiam conscripta*, en 2 vol. in-8° : livre composé pour les élèves de la médecine, et qui ne seroit pas inutile aux maîtres.

III. HELVÉTIUS, (Claude-Adrien) né à Paris en 1715, étoit fils du précédent, Il fit ses études au collége de Louis le Grand, sous le fameux P. *Porée*, qui, trouvant dans les compositions de son jeune élève plus d'idées et d'images que dans celles de ses autres disciples, lui donna une éducation particulière. Lié de bonne heure avec les philosophes les plus célèbres de la France, et sur-tout avec *Voltaire*, qui lui inspira ses dangereux principes, il voulut marcher sur leurs traces. Il donna, en 1758, son livre de l'*Esprit*, qui fut proscrit par le parlement de Paris, comme bornant les facultés de l'homme à la sensibilité physique, et comme encourageant au vice, en donnant des motifs trop peu nobles à la vertu. L'auteur, depuis les désagrémens qu'il essuya à l'occasion de cet ouvrage, fit un voyage en Angleterre en 1764, et un autre en Prusse en 1765. *Fréderic* voulut le loger dans son palais, et l'avoir toujours à sa table. Revenu en France, il passa la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré. Bon mari, bon père, content de sa femme et de ses enfans, il y goûtoit tous les plaisirs de la vie domestique. Il s'y livroit sur-tout à son inclination dominante, à la bienfaisance. Il cherchoit par-tout le mérite pour l'aimer et le secourir : il faisoit une pension de deux mille livres à *Marivaux*, et une de trois mille livres à *Saurin* de l'académie Françoise. Il étoit dans ses terres trop jaloux de la chasse et de quelques autres droits féodaux ; mais si ses vassaux ou ses fermiers essuyoient quelque perte, il leur faisoit des remises, et souvent leur donnoit de l'argent. Ce philosophe doux et humain prolongea son séjour à la campagne pendant les dernières années de sa vie. « Le spectacle d'une misère qu'il ne pouvoit soulager, dit l'auteur de son *Eloge*, lui rendoit triste le séjour de Paris. Il faisoit cependant de grands biens. Tous les jours on introduisoit chez lui, avec beaucoup de mystère, quelques nouveaux objets de sa générosité. Souvent, en leur présence, il disoit à son valet de chambre : *Chevalier, je vous défens de par-*

ler de ce que vous voyez, même après ma mort. Il lui arrivoit quelquefois d'étendre ses libéralités sur d'assez mauvais sujets, et on lui en faisoit des reproches. *Si j'étois Roi*, disoit-il, *je les corrigerois; mais je ne suis que riche, et ils sont pauvres : je dois les secourir.* Sa bonne constitution et une santé assez rarement altérée, sembloient lui promettre une longue vie. Cependant, de jour en jour, il sentoit qu'il perdoit de ses forces. Une attaque de goutte qui se portoit à la tête et à la poitrine, lui ôta d'abord la connoissance, et bientôt la vie. Le 26 décembre 1771, il fut enlevé à sa famille, à ses amis, aux infortunés et à la philosophie. Peu d'hommes ont été traités par la nature aussi bien que M. *Helvétius*. Il en avoit reçu la beauté, la santé et le génie. Dans sa jeunesse, il étoit très-bien fait. Ses traits étoient nobles et réguliers. Ses yeux exprimoient ce qui dominoit dans son caractère, c'est-à-dire la douceur et la bienveillance. Il avoit l'ame courageuse, et naturellement révoltée contre l'injustice et l'oppression. Personne n'a dû être plus convaincu que lui, que, pour réussir, il ne faut que vouloir fortement. Il avoit été bon danseur, habile à l'escrime, tireur adroit, financier éclairé, bon poëte, grand philosophe, dès qu'il avoit voulu l'être. Il avoit aimé beaucoup les femmes; mais sans passion, et entraîné par les sens. Il n'avoit pas dans l'amitié de préférence exclusive; il y portoit plus de procédés que de tendresse. Ses amis, dans leurs peines, le trouvoient sensible, parce qu'il étoit bon : dans le cours ordinaire de sa vie, ils lui étoient peu nécessaires. Sa conversation étoit souvent celle d'un homme rempli de ses idées, et il les portoit quelquefois dans le monde. Il aimoit assez la dispute; il avançoit des paradoxes pour les voir combattre. Il aimoit à faire penser ceux qu'il en croyoit capables; il disoit qu'il alloit avec eux *à la chasse des idées*. Il avoit les plus grands égards pour l'amour propre des autres; et il se paroit si peu de sa supériorité, que plusieurs hommes d'esprit qui le voyoient beaucoup, ont été long-temps sans le deviner. Il craignoit le commerce des Grands; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embarras et de l'ennui. Il a aimé la gloire avec passion, et c'est la seule passion qu'il ait éprouvée. »

Ses Ouvrages sont : I. *De l'Esprit*, 1758, in-4.° et 3 volumes in-12. On dispute encore aujourd'hui sur le mérite littéraire de ce livre. *Voltaire* le trouvoit rempli de vérités triviales débitées avec emphase, dénué de méthode, et gâté par des contes indignes d'une production philosophique. Cette critique n'a pas été adoptée par tous les philosophes. L'Ouvrage d'*Helvétius* leur paroît écrit avec beaucoup de netteté, avec de la pureté et souvent de l'élégance, conçu et rédigé avec une méthode supérieure. Cependant ils sont forcés d'avouer qu'il manque de rapidité dans la marche, et d'éloquence dans le style; qu'il pèche souvent par des figures recherchées, par une fausse chaleur et de froids ornemens. Il y a peu de livres, où l'art de développer un vaste système d'idées abstraites ait été porté plus loin. Mais ce système est dangereux en métaphysique, et pernicieux en morale. En voulant prouver que l'esprit de l'homme se rap-

proche de celui des animaux, et que les hommes, dans les devoirs les plus sacrés et dans les sentimens les plus tendres, ne sont dirigés que par leur intérêt, il avilit la vertu et ébranle les fondemens sur lesquels reposent la religion, les mœurs, l'amour paternel et l'amitié. Son affectation à rappeler des coutumes scandaleuses, des usages vicieux dont il prétend expliquer les principes, peut encore être très-dangereuse, puisqu'elle tend à prouver que les idées de *vice* et de *vertu* dépendent du climat. L'auteur, qui paroît pénétré du desir du bonheur des hommes, auroit dû rechercher, avec plus de soin, les véritables moyens de le leur procurer. II. *Le Bonheur*, poëme en six chants, in-12, 1772, avec des fragmens de quelques *Épîtres*. La poésie d'*Helvétius* est plus emphatique que sa prose, et bien moins claire, bien moins coulante. Son poëme du *Bonheur* offre quelques beaux vers; mais le fond de l'ouvrage est une déclamation, écrite d'un style quelquefois brillant, et plus souvent dur et forcé. L'esprit sytématique, qui dominoit l'auteur, ne l'a pas abandonné, même en rimant. Au lieu de placer le bonheur entre la vertu et l'amitié, il le fait consister exclusivement dans la culture des lettres et des arts. On a publié ce Poëme avec un *Eloge* de l'auteur, dont nous avons profité dans cet article. III. *De l'Homme*, 2 vol. in-8°; ouvrage non moins hardi que le livre de l'*Esprit*. L'auteur veut peindre l'homme tel que la nature et la société l'ont fait dans tous les temps et dans tous les lieux. S'il ne saisit pas toujours bien son objet, on voit au moins qu'il l'a bien étudié. Le paradoxe, que *les hommes naissent avec les mêmes talens, et qu'ils doivent tout leur esprit à l'éducation*, y est présenté sous toutes les faces possibles. Les conséquences qu'on peut tirer de ce livre, seroient encore plus funestes que celles qui résultent du livre de l'*Esprit*, parce que l'auteur écrit d'une manière plus naturelle, et s'y explique avec encore moins de ménagement. Il y paroît d'ailleurs une aigreur et un emportement contre les ennemis de la philosophie, qui s'accordent peu avec la douceur qui caractérisoit *Helvétius*. Cet écrivain étoit maître d'hôtel de la reine, et il avoit été fermier général, place qu'il quitta pour cultiver, sans distraction, les lettres et la philosophie. On a recueilli ses Œuvres en 5 vol. in-8.° Dans cette édition le livre de l'*Esprit* a été corrigé sur un exemplaire non cartonné, et tel que l'auteur l'avoit composé. En 1792, la municipalité de Paris donna le nom d'*Helvétius* à la rue Sainte-Anne.

HELVICUS, (Christophe) né en 1581, mourut à la fleur de son âge. Il n'avoit que 35 ans lorsqu'il fut enlevé aux lettres, le 10 septembre 1616. Il remplit, avec honneur, une chaire de langues orientales dans l'académie de Giessen, et laissa quelques ouvrages. Les plus connus sont: I. *Théâtre historique et chronologique*, in-folio, Francfort, 1666. C'est un recueil de Tables de chronologie, assez exactes, quoique non exemptes de fautes, et défigurées par un attachement peu réfléchi aux rêveries d'*Annius* de Viterbe et du faux *Bérose*. II. *Synopsis Historiæ universalis ad annum* 1612, in-4°, 1637.

HELVIDIUS, fameux Arien, disciple d'*Auxence*, proscrivoit la virginité de *Marie*, et soutenoit, qu'après la naissance de J. C., la *Ste. Vierge* avoit eu des enfans de *St. Joseph*. C'étoit un enthousiaste. Il vivoit dans le 4e siècle. *St. Jérôme* l'a réfuté.

HELYOT, (Pierre) religieux Picpus, né à Paris en 1660, d'une bonne famille originaire d'Angleterre, fit deux voyages à Rome, et parcourut toute l'Italie. Ce fut là qu'il recueillit les principaux mémoires pour son *HISTOIRE des Ordres Monastiques, Religieux et Militaires, et des Congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, qui ont été établies jusqu'à présent; contenant leur origine, fondation, progrès, événemens considérables, leur décadence, suppression ou réforme, les Vies de leurs Fondateurs ou Réformateurs, avec des figures assez fidelles de leurs habillemens*, en 8 volumes in-4.° Cet ouvrage, fruit d'un travail de 25 ans, est plein de savantes recherches, et plus exact, quoiqu'il ne le soit pas toujours, que ceux des écrivains qui l'avoient précédé. Son style, sans être élégant, a du naturel et de la netteté. On imprimoit le 5e vol. de cette Histoire, lorsque l'auteur mourut à Picpus, près Paris, le 5 janvier 1716, à 56 ans, après avoir occupé différents emplois dans son ordre. Il a paru une espèce d'*Abrégé* de son ouvrage, Amsterdam, 1721, 4 volumes in-8°, pour les Religieux, et autant pour les Militaires. Cet Abrégé est fort inexact, et n'est recherché que pour les figures. Le P. *Helyot* étoit aussi pieux que savant. On a de lui quelques livres de dévotion, dont le plus connu est *Le Chrétien mourant*, in-12.... *Voy.* ELIOT *et* ELYOT.

HÉMELAR, (Jean) chanoine d'Anvers, publia divers ouvrages dans le siècle dernier, dont les principaux sont : I. *Expositio numismatum Imperatorum Romanorum à* Julio Cæsare *ad Heraclium, è Musæo Arschotano;* Amsterdam, 1638, in-4.° Ce livre n'est pas commun. II. *Poëmata multa sparsim edita:* recueil de Poësies éparses çà et là, etc. *Hémelar* vivoit encore en 1639.

HÉMERÉ, (Claude) bibliothécaire de Sorbonne, laissa divers écrits. Les plus connus ont pour titre : I. *De Academiâ Parisiensi, qualis primo fuit in Insulâ et Episcoporum scholis*, 1637, in-4.° II. *De Scholis publicis*, 1633, in-8.° III. *Augusta Veromanduorum;* Paris, 1643, in-4.° Il mourut à Saint-Quentin, dont il étoit chanoine, vers le milieu du 17e siècle.

HÉMITHÉE, Marseilloise, mariée à *Marsidius*, citoyen de la même ville, eut le malheur d'inspirer la plus violente passion à un jeune homme qui l'avoit vue dans une fête publique; il saisit le moment favorable où cette femme se trouvoit seule, et voulut satisfaire ses desirs criminels. *Hémithée* s'élança sur l'épée qu'il portoit, et expira en disant qu'elle aimoit mieux s'arracher la vie que de manquer à la foi conjugale. *Marsidius*, arrivé sur ces entrefaites, et informé de cette horrible catastrophe, courut se percer de la même épée sur le corps sanglant de son épouse.

HEMMERLINUS, (*Felix Mallcolus*) chanoine et chantre de Zurich en 1428, perdit ses

bénéfices, et fut mis en prison pour des satires contre sa patrie et le clergé séculier et régulier. Ses *Opuscules*, en deux parties, sont très-rares; l'une et l'autre in-fol., sans indication de lieu et d'année, en caractères gothiques. La 1re est plus rare que la 2.e Dans celle-là, on trouve: *Dialogus de nobilitate et rusticitate, etc.* Dans l'autre: *Tractatus contra validos mendicantes, Beghardos et Beghinos, Monachos, etc.* Ceux qui aiment les facéties, sans se soucier de la finesse de la plaisanterie, recherchent ces opuscules.

HEMMINGA, *Voy.* VII. SIXTE.

HEMMINGIUS, (Nicolas) naquit en 1513, dans l'isle de Laland, d'un forgeron. Après avoir étudié sous *Mélanchthon*, dont il acquit l'esprit et l'amitié, il fut fait ministre, puis professeur d'hébreu et de théologie à Copenhague, et ensuite chanoine de Roschild. Il essuya quelques disgraces de la part des Luthériens, qui le soupçonnoient de pencher au Calvinisme, et devint aveugle quelques années avant sa mort, arrivée en 1600. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, excepté ses *Opuscules Théologiques*, dont on fait cas chez les Calvinistes, et qui furent imprimés à Genève en 1564, in-fol.

HEMON, prince Thébain, aima tellement *Antigone*, fille d'*Œdipe* et de *Jocaste*, qu'il se tua lui-même sur le tombeau de cette princesse.

I. HEMSTERHUIS, (Tibère) excellent critique, né à Groningue en 1685, professa la philosophie et les mathématiques, à Amsterdam, ensuite le grec et l'histoire à Franeker, puis à Leyde où il mourut le 7 avril 1766. *David Runhken* son disciple, bibliothécaire de l'académie de Leyde, prononça en latin son Éloge qui a été imprimé à Harderwick, 1785, in-8.° *Hemsterhuis* a publié diverses éditions estimées des auteurs grecs. Il a donné la meilleure de l'*Onomasticon* de *Julius Pollux*, Amsterdam, 1706, 2 vol. in-fol., et celle des œuvres de *Lucien*, Amsterdam, 1743, 3 vol. in-4°, à laquelle il faut réunir l'*Index* imprimé en 1746.

II. HEMSTERHUIS, (François) petit-fils du précédent, premier commis de la secrétairerie du conseil d'état des Provinces-Unies des Pays-Bas, mort en 1790, étoit fils d'un médecin de Groningue. Il se consacra comme son ayeul aux sciences, et particulièrement à la métaphysique. On a traduit en françois ses *Œuvres Philosophiques*, Paris, 1793, deux vol. in-8°. On y voit, qu'avec un esprit réfléchi, il avoit une imagination qui s'exaltoit facilement, et une dialectique quelquefois plus subtile que solide. Cependant, il combat les Matérialistes et les Athées avec avantage; et il paroît très-attaché au Christianisme. Son style a souvent une teinture poétique, et n'en est pas toujours plus clair. On distingua parmi eux une Lettre sur les desirs, une autre sur l'homme et ses rapports, 1772, in-8.° *Aristée*, ou *de la Divinité*, Paris, 1779, in-12.

HÉMUS, (Mythol.) roi de Thrace, fils de *Borée* et d'*Orythie*, avoit épousé *Rhodope*, fille du fleuve Strymon. Ils étoient l'un et

l'autre si orgueilleux de leur origine, qu'ils voulurent se faire rendre les honneurs divins, *Hémus* sous le nom de *Jupiter*, et *Rhodope* sous celui de *Junon*. Alors le père des Dieux, indigné de leur insolence, les changea en montagnes de leur nom. *Hémus* est la plus haute montagne de Thrace, il la divise, presque toute entière, en deux parties, d'orient en occident, et se prolonge jusqu'au Pont-Euxin ou Mer noire. Le *Rhodope* est aussi une montagne de Thrace, la plus haute après l'*Hémus:* elle s'étend vers l'occident jusqu'en Pannonie.

HENAO, (Gabriel de) Jésuite, docteur de Salamanque, enseigna en Espagne avec réputation, et mourut en 1704, à 93 ans. Ses ouvrages sont en 11 vol. in-fol., en latin. Les deux premiers traitent *du Ciel empirée;* le 3e *de l'Eucharistie;* les trois suivans *du Sacrifice de la Messe;* les 7, 8 et 9es, *de la Science moyenne;* et les deux derniers, des antiquités de la Biscaie, sous ce titre : *Biscaïa illustrata*. Celui-ci est le plus consulté. On a encore quelques autres petits ouvrages de ce Jésuite, qui étoit plutôt compilateur passable que bon écrivain.

I. HENAULT, *ou* HESNAULT, (Jean) fils d'un boulanger de Paris, voyagea dans les Pays-Bas, en Hollande, en Angleterre. De retour dans sa patrie, il se fit connoître du surintendant *Foucquet*, par ses Poésies. Son protecteur ayant été disgracié, et *Colbert* mis à sa place, le poëte lança contre celui-ci le *Sonnet* suivant;

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré sous un titre onéreux :

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux;
Contemple de *Foucquet* les funestes reliques;
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Sa chûte quelque jour te peut être commune.
Crains ton poste, ton rang, la cour et la fortune.
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice;
Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

On sait ce que ce grand ministre dit à cette occasion. *Voyez* son article. *Henault*, ayant reconnu sa faute, chercha à supprimer tous les exemplaires de son Sonnet; mais la satire se répandoit trop facilement alors, comme aujourd'hui, pour qu'il pût en venir à bout. *Henault* est non-seulement connu comme poëte, il l'est encore comme Epicurien. Il le fut; et en fit parade. On ne croit pas pourtant qu'il ait fait un voyage exprès en Hollande pour voir *Spinosa*, et encore moins que celui-ci l'ait méprisé: les sectaires en tout genre, aiment trop les prosélytes. *Henault*, sans être Athée comme on l'a dit, étoit un homme de plaisir, qui cherchoit à calmer les remords de sa conscience par les égaremens

de l'esprit. Il passoit de l'irréligion à la dévotion; mais cette dévotion, née subitement, se dissipoit de même. Il mourut dans des dispositions très-chrétiennes, à Paris, en 1682. Il laissa une fille. Ses *Poésies*, recueillies en 1670, in-12, renferment: I. Plusieurs *Sonnets*, parmi lesquels on distingue celui *de l'Avorton*, composé à l'occasion de l'aventure arrivée à Mlle *de Guerchi*, fille d'honneur de *Marie d'Autriche*. Il fit beaucoup de bruit dans son temps, quoiqu'il ne soit ni régulier ni correct, et quoiqu'il n'ait d'autre mérite, que celui de renfermer deux ou trois antithèses assez bonnes. Le voici:

Toi qui meurs avant que de naître;
Assemblage confus de l'être et du néant,
Triste Avorton, informe enfant,
Rebut du néant et de l'être!

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'amour défait par un crime à son tour;
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime!

Donne fin au remords par qui tu t'es vengé:
Et du fond du néant où je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux Tyrans opposés ont décidé ton sort;
L'amour, malgré l'honneur, t'a fait donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

II. Des *Lettres* en vers et en prose. Les vers ne sont pas toujours faciles, et la prose manque souvent de légèreté. III. Une *Imitation* en vers des actes 2e et 4e de la *Troade de Sénèque*: il avoit quelque talent pour ce genre de travail. IV. On a encore de lui, la *Traduction* en vers du commencement du poëme de *Lucrèce*, qu'on trouve dans le *Furetériana*, et ailleurs. Il avoit poussé cet ouvrage plus loin; mais son confesseur le lui fit brûler: action qui assura peut-être le salut de *Hénault*, mais qui le priva du plus beau rayon de sa gloire, sur-tout si la suite répondoit au commencement. Ce poëte avoit du goût; ce fut lui qui donna les premières leçons de versification à Mad. *des Houlières*, qui fut plus loin que son maître, et à laquelle celui-ci adressa ces vers:

On ne peut craindre trop d'être trop estimée;
Rien ne nous asservit comme la renommée.
On perd bien du repos pour faire un peu de bruit,
Et ce bruit ne vaut pas la peine qui le suit:
Pour moi, je ne suis point la dupe de la gloire,
Et vous cède ma place au temple de mémoire.

« *Hénault*, dit *la Monnoie*, étoit l'un des hommes de son temps qui tournoit le mieux un vers. *Despréaux*, si délicat là-dessus, ne le nioit pas; et quand on lui demandoit pourquoi, dans le troisième chant de son *Lutrin*, et dans sa neuvième Satire, il en avoit parlé avec mépris; il répondit qu'au lieu de *Hénault*, il avoit d'abord mis *Boursault*, ensuite *Perrault*, mais que s'étant réconcilié avec ces derniers, il leur avoit substitué *Hénault* qui, étant mort dès 1682, étoit hors d'état de former aucune plainte. »

II. HÉNAUT *ou* HESNAULT, (Charles-Jean-François) de l'académie Françoise, de celle des Inscriptions, président honoraire aux enquêtes, et surintendant des finances de la maison de la reine, né à Paris en 1685, mourut dans cette ville le 24 novembre 1770, à 85 ans. Il étoit fils d'un fermier général. Il avoit été quelque temps de l'Oratoire; congrégation qui a donné plus d'un homme célèbre à la république des lettres. Le président *Hénaut* y ayant cueilli les fleurs de la littérature, rentra dans le monde, et remporta le prix de l'académie Françoise en 1707, par son poëme intitulé *l'Homme inutile*. Cette compagnie se l'associa en 1723, après la mort du cardinal *du Bois*. D'autres sociétés littéraires se firent un honneur de l'avoir pour membre. Ses talens et ses connoissances étoient soutenus et embellis par des qualités plus précieuses encore, la douceur des mœurs, la sureté du commerce, la solidité de l'amitié. Il conserva, presque jusqu'au dernier âge, tout ce qui fait aimer, tout ce qui fait rechercher. A l'esprit de conciliation, il joignoit une pénétration vive et réfléchie, une éloquence douce et insinuante.

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable;
Les gens en *us* pour un savant;
Et le Dieu jouflu de la table,
Pour un connoisseur si gourmand, etc.

(*Voltaire.*)

A ce portrait, joignons celui qu'en trace le marquis d'*Argenson*, qui, dans la société, lui donnoit la préférence sur *Montesquieu* et *Fontenelle* : « Il est moins vieux que celui-ci, dit-il, et moins gênant, parce qu'il exige bien moins de soins et de complaisance. Au contraire, il est très-complaisant lui-même, et de la manière la plus simple, et l'on peut dire la plus noble. Il sait nuancer les politesses; un jugement sain et un grand usage du monde, président à la distribution qu'il en fait. Son caractère sur-tout, quand il étoit jeune, paroissoit fait pour réussir auprès des dames; car il avoit de l'esprit, des graces, de la délicatesse, de la finesse, et cultivoit avec succès la musique, la poésie et la littérature légère. On m'a assuré qu'au palais il étoit bon juge, sans avoir une parfaite connoissance des lois, parce qu'il a l'esprit droit et le jugement bon. Il n'a jamais eu la morgue de la magistrature, ni le mauvais ton des robins. Il ne se pique ni de naissance, ni de titres illustres; mais il est assez riche pour n'avoir besoin de personne, et dans cette heureuse situation, n'affichant aucunes prétentions, il se place sagement au-dessous de l'insolence et au-dessus de la bassesse. Il y a d'assez grandes dames qui lui ont pardonné le défaut de noblesse, de beauté, et même de vigueur. Il s'est toujours conduit, dans ces occasions, avec modestie; ne prétendant qu'à ce qu'il pouvoit prétendre : on n'a jamais exigé de lui que ce qu'il pouvoit aisément faire. A l'âge de 50 ans, il a déclaré qu'il se bornoit à être studieux et dévot; il a fait une confession générale; et c'est à cette occasion qu'il lâcha ce trait plaisant : *On n'est jamais si riche, que quand on déménage.* Au reste, sa dévotion est aussi exempte de fanatisme, de persécution, d'aigreur et d'intrigue, que ses études de pédanterie. »

La reine trouvoit, dans sa société, tous les agrémens d'un courtisan homme d'esprit, et ne négligeoit aucune occasion de lui donner des marques d'intérêt. Un jour qu'elle entra chez une duchesse, au moment où celle-ci écrivoit au président, elle mit au bas du billet : *Devinez la main qui vous souhaite ce petit bon jour.* Le président *Hénaut* ajouta à sa réponse ce quatrain :

> Ces mots tracés par une main divine,
> Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras ;
> C'est trop oser, si mon cœur le devine ;
> C'est être ingrat, que ne deviner pas.

On a de lui : I. *Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*, 1768, 2 vol. in-4°, et 3 in-8.° C'est l'ouvrage le plus plein et le plus court que nous ayons sur notre Histoire. L'auteur a l'art d'approfondir bien des objets, en paroissant les effleurer. Cet abrégé a fait quelques bonnes copies, et beaucoup de mauvaises. « Ce livre cependant commence à décroître, dit M. *Palissot*, dans l'opinion publique, et parce qu'il a été trop loué du vivant de l'auteur, à qui sa brillante fortune procuroit les suffrages de tous ceux qui aspiroient à sa société ou à sa table, et parce qu'on y trouve beaucoup de fautes essentielles. » M. *Palissot* cite le règne de *François II*, qui n'a pas duré plus de dix-sept mois, mais qui a donné lieu à des événemens très-importans, quelquefois mal présentés par l'historien. D'ailleurs, cette méthode des Abrégés chronologiques est plus facile pour l'auteur, qu'agréable pour les lecteurs ; et vraisemblablement, le président *Hénaut* auroit été plus embarrassé de faire une Histoire suivie sur le modèle des Abrégés que les anciens nous ont laissés. Il faut avouer toutefois que le sien offre les portraits de plusieurs hommes célèbres, très-bien peints ; des dissertations courtes, mais nettes, sur plusieurs points importans de notre histoire, et une foule de remarques curieuses, qu'on chercheroit vainement ailleurs. II. *François II*, tragédie historique en prose. C'est un tableau de ce règne orageux, entièrement manqué, suivant les uns, et fait de main de maître, suivant d'autres. Ce qu'il y a de vrai, c'est que plusieurs caractères y sont bien rendus, et que cette pièce donne une idée vraie de ces temps funestes. On lui a reproché d'y avoir introduit des personnages inutiles, d'en avoir écarté d'essentiels, d'avoir commis des anachronismes ; mais ces censures n'empêchent pas qu'on ne desirât d'avoir plusieurs scènes historiques, traitées ainsi, pour donner aux jeunes gens et aux femmes le goût de l'histoire. III. Le *Réveil d'Epiménide*, comédie non représentée, et digne de l'être, par l'agrément et la finesse qui y régnent. Elle est imprimée avec *François II*, et d'autres pièces, 1768, 2 vol. in-12. IV. Les *Chimères*, divertissement en un acte, dont la musique est du duc de *Nivernois*. Il fut représenté à l'hôtel de Belle-isle, où l'on faisoit toujours de grands projets ; aussi l'abbé *de Voisenon* disoit que pour offrir *le Palais des Chimères*, *Hénaut* ne pouvoit mieux choisir le lieu de la scène. *Voy.* CAUX *et* FUZELIER. Le président *Hénaut* est connu encore par quelques *Poésies fugitives*, spiri-

tuelles, douces et foibles, mais qui ne manquent pas de graces; il n'y en a que très-peu d'imprimées. Il a eu part à l'*Abrégé Chronologique de l'Histoire d'Espagne*, par *Macquer*.

HENICHIUS, (Jean) professeur de théologie, à Rintel au pays de Hesse, naquit en 1616, et mourut le 25 juin 1671, à 55 ans. C'étoit un homme d'une candeur charmante, un théologien modéré. Il souhaita passionnément la réunion des Luthériens avec les Calvinistes; mais ses efforts pour cette réunion, aussi difficile que celle des Jansénistes et des Molinistes, ne lui attirèrent, de la part des fanatiques des deux partis, que des injures et de mauvais procédés. On a de lui, divers ouvrages de théologie et de controverse, in-4°, et in-8°, estimables pour la modération qu'ils respirent. Les principaux sont: I. *Compendium Sacræ Theologiæ*, in-8.° II. *De veritate Religionis Christianiæ*, in-12. III. *Institutiones Theologicæ*, in-4.° IV. *Historia Ecclesiastica et Civilis*, in-4.°

HENNINGES, (Jérôme) laborieux historien Allemand du 16e siècle, a publié plusieurs ouvrages assez estimés, concernant les généalogies de quantité de maisons d'Allemagne. Le principal est *Theatrum Genealogicum*, 6 vol. in-fol., 1598, à Magdebourg. La 6e partie de cet ouvrage est la plus rare. Elle est intitulée: *Genealogiæ aliquot Familiarum nobilium in Saxonia*, in-folio, à Hambourg, 1596. — Il est différent de *Jean Henninges*, mort en 1646, à 78 ans, auteur de 3 vol. de *Dissertations* sur divers passages des Livres saints, et d'une *Version* en vers latins du prophète *Jonas*. Il étoit pasteur et professeur de théologie à Helmstadt.

HENNUYER, (Jean) évêque de Lisieux, mort en 1577, avoit été confesseur de *Henri II*, et évêque de Lodève. Il s'immortalisa par son humanité dans le temps des fureurs de la *Saint-Barthélemi*. Le lieutenant de roi de sa province vint lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu, de massacrer tous les Huguenots de Lisieux. L'illustre prélat s'y opposa, et donna acte de son opposition. Le roi, loin de le blâmer, rendit à sa fermeté les éloges qu'elle méritoit; et sa clémence, plus efficace que ses sermons, les livres et les soldats, changea le cœur et l'esprit de tous les Calvinistes. Ils firent tous abjuration entre ses mains.

HENOCH, *Voyez* Énoch.

EMPEREURS.

I. HENRI Ier, fut surnommé l'*Oiseleur*, parce que les députés qui lui annoncèrent son élection à l'empire, le trouvèrent occupé à la chasse des oiseaux. Il naquit en 876, d'*Othon*, duc de Saxe. Les trois états de la Germanie le confirmèrent empereur en 919, à 43 ans. Ce fut un des rois les plus dignes de porter la couronne. Sous lui les seigneurs de l'Allemagne, si divisés entre eux, furent réunis. Pour les entretenir dans le goût des armes, il institua les tournois, et en fut le premier inventeur. L'Allemagne et la Saxe manquoient de villes fortifiées: ni la noblesse, ni le peuple, n'aimoient à s'enfermer: de là cette facilité qu'avoient les barbares de pousser leurs conquêtes jusqu'au Rhin. *Henri* fit construire des villes, et les fortifia

fit environner de murailles les gros bourgs de la Saxe et des provinces voisines. Pour peupler ces nouvelles forteresses, il obligea la neuvième partie des habitans de la campagne, à s'établir dans les villes. Il ordonna que les assemblées publiques et les fêtes ne pourroient être célébrées que dans les villes. Il donna aux nouveaux citoyens des priviléges et des prérogatives considérables, jusqu'à obliger ceux qui restèrent à la campagne, de les nourrir, et à transporter la troisième partie de leur récolte dans les magasins des villes. L'établissement des évêchés et l'érection des cathédrales servirent encore à appeler beaucoup de monde dans les villes. On s'accoutuma à y assembler des conciles, et à y tenir les cours de judicature, soit civiles, soit ecclésiastiques. Depuis *Henri* l'*Oiseleur*, on affranchit plusieurs esclaves, dont la plus grande partie s'établit dans les cités. On découvrit et l'on exploita plusieurs mines, dans différentes provinces : opération qui, ayant attiré un grand concours d'hommes, donna naissance à différentes villes, qui formèrent bientôt entr'elles des associations contre les vexations des Barons. Telle fut l'origine des villes, des communautés et même des corps de métiers : de là les familles patriciennes issues des nobles, qui passèrent dans les villes. Les autres gentilshommes conçurent contre ceux-ci une haine qui régne encore, qui va jusqu'à leur disputer la noblesse, parce qu'ils avoient accepté les magistratures. On leur donna le sobriquet de *Villani*, Villains... *Henri* fut héros, ainsi que législateur. Il réprima *Arnould le Mauvais*, duc de Bavière ; vainquit les Bohémiens, les Esclavons, les Danois. Il envahit le royaume de Lorraine sur *Charles le Simple*, et remporta une victoire signalée à Mersbourg sur les Hongrois, en 934. Ces peuples barbares lui avoient demandé le tribut ordinaire. *Henri*, résolu de l'abolir, fit présenter à leurs députés un chien galeux, auquel on avoit coupé la queue et les oreilles, en leur ordonnant de dire à leurs maîtres, que s'ils avoient un autre tribut à exiger de lui, ils vinssent le chercher eux-mêmes. Cet affront et cette réponse furent l'origine de la guerre. Les succès de *Henri* ne lui enflèrent point le cœur : modeste sous ses lauriers, il ne prit jamais le titre d'empereur dans ses diplomes, ni même celui de roi de Germanie. Il mourut à Quedlimbourg, le 2 juillet 936, à 60 ans. *Othon*, son fils aîné, lui succéda. *Henri*, duc de Bavière, et *Brunon*, archevêque de Cologne, étoient ses deux autres enfans. La bonté et la douceur de *Henri*, dit M. *de Montigni*, ne furent pas exemptes de l'emportement, de la colère, ni sa sagesse du goût pour le plaisir ; mais ses grandes qualités couvrirent tous ses défauts. *Voyez* I. MATHILDE.

II. HENRI II, (Saint) dit *le Boiteux*, arrière-petit-fils du précédent, et fils de *Henri le jeune*, duc de Bavière, naquit en 972, et fut élu empereur le 6 juin 1002. Il fonda l'évêché de Bamberg, battit *Hezeson*, duc de Bavière, rétablit le pape *Benoît VIII* sur son siége, fut couronné empereur par ce pontife, en 1014, à Rome, chassa les Grecs et les Sarasins de la Calabre et de la Pouille, calma

les troubles de l'Italie, parcourut l'Allemagne, laissant partout des marques de générosité et de justice. Il mourut saintement le 13 juillet 1024, à 47 ans. C'est peut-être de tous les princes, celui qui a fait aux églises les plus grandes largesses; aussi les annalistes ecclésiastiques ou réguliers l'ont comblé d'éloges. Il avoit voulu se faire Bénédictin à Verdun, et ensuite chanoine à Strasbourg; sa libéralité envers les religieux, et les priviléges qu'il leur accorda, le firent surnommer *le Père des Moines*. Ce prince avoit un fonds de tristesse et de mélancolie, qui ne contribuoit pas peu à lui faire aimer la solitude des cloîtres. On prétend que son élévation lui avoit été prédite par *St. Volfand*, évêque de Ratisbonne. Etant allé un jour, dit-on, prier à son tombeau, le Saint lui apparut, et lui dit: « *Regardez attentivement ce qui est écrit sur la muraille.* » *Henri* n'y put lire que ces deux mots: *Après six*. Il s'imagina qu'il mourroit après six jours. Au bout de six jours, voyant qu'il se portoit bien, il crut devoir mourir après six ans; mais la septième année, ayant été élu roi, il comprit le sens de la prédiction. Lorsqu'il voulut se faire moine, il s'adressa à *Richard*, abbé de Saint-Vannes de Verdun, homme de bon sens, qui préféra le bien de l'état à la gloire de voir un empereur soumis à sa règle. *Richard* feignit d'entrer dans les vues de *Henri*: *Voulez-vous*, dit-il au prince, *voulez-vous, suivant la Règle et à l'exemple de Jésus-Christ, être obéissant jusqu'à la mort?* Il dit qu'*Oui*, *et de tout son cœur.* — *Hé bien!* dit l'abbé, *je vous reçois pour Moine, et dès ce jour je me charge du soin de votre ame. C'est pourquoi je veux que vous fassiez tout ce que je vous ordonnerai.* — *Henri* le promit, et l'abbé *Richard* continua: *Je veux donc que vous retourniez gouverner l'Empire que Dieu vous a confié, et que par votre fermeté à rendre la justice, vous procuriez, selon votre pouvoir, le salut de tout l'Etat.* On prétend que, dans son couronnement à Rome, on se servit, pour la première fois, du globe impérial. Le pape *Benoît VIII*, avant que de le couronner, lui demanda: *Voulez-vous garder, à moi et à mes successeurs, la fidélité en toutes choses?* C'étoit une espèce d'hommage, que l'adresse du pape extorquoit de la simplicité de *Henri*; et c'est le premier vestige de l'obéissance que quelques empereurs ont promise aux papes. *Voyez* l'article de Cunégonde, son épouse. Ils ont été canonisés l'un et l'autre.

III. HENRI III, le *Noir*, fils de l'empereur *Conrad II*, naquit en 1017, et succéda à son père en 1039, à l'âge de 22 ans. Les premières années de son règne furent marquées par des guerres contre la Pologne, la Bohême, la Hongrie; mais elles ne produisirent aucun grand événement. La confusion régnoit à Rome comme dans toute l'Italie. L'empereur passa les monts pour y porter la paix. Il fit déposer, dans un concile, *Benoît IX*, *Sylvestre III*, *Grégoire VI*, et fit mettre à leur place, *Clément II*. Les Romains jurèrent à l'empereur de ne plus élire de pape sans son consentement. *Henri* et son épouse reçurent ensuite la couronne impériale du nouveau pontife. Après quelques expédi-

tions contre les rebelles d'Italie, de Hollande et de Frise, ce prince mourut à Botfeld en Saxe, le 5 octobre 1056, à 39 ans, et fut enterré à Spire. Quelque temps avant sa mort, il avoit eu une entrevue avec *Henri I*, roi de France. Celui-ci lui ayant fait des reproches de ce qu'il possédoit injustement plusieurs provinces démembrées de la couronne de France, l'empereur lui proposa de vider ce différent par un duel; mais le monarque François le refusa.

IV. HENRI IV, *le Vieil* et *le Grand*, fils de *Henri III*, eut la couronne impériale après lui, en 1056, à l'âge de six ans. *Agnès*, sa mère, femme habile et courageuse, gouverna l'empire pendant les premières années. Dès l'âge de treize ans, *Henri* régna par lui-même, et se montra digne du trône par sa valeur contre les princes rebelles de l'Allemagne, et sur-tout contre les Saxons. Tout étoit alors dans la plus horrible confusion. Qu'on en juge par le *droit de rançonner les Voyageurs* : droit que tous les seigneurs, depuis le Mein et le Weser jusqu'au pays des Sclaves, comptoient parmi leurs prérogatives féodales. L'empereur, quoique jeune, et livré à tous les plaisirs, parcourut l'Allemagne, pour y mettre quelque ordre; mais, tandis qu'il régloit l'Allemagne, il se formoit un orage en Italie. *Alexandre II* étant mort en 1073, les Romains élurent *Hildebrand*, qui prit le nom de *Grégoire VII* : homme de mœurs pures, mais d'un esprit vaste et zélé jusqu'à l'impétuosité. Le nouveau pape ne voulut pas être consacré, que l'empereur n'eût confirmé son élection. *Henri IV* lui porta des plaintes contre les Saxons, toujours domptés et toujours rebelles. Ces barbares, persistant dans leur révolte, avoient fait menacer l'empereur de donner son sceptre impérial à un autre, s'il ne chassoit ses conseillers et ses maîtresses, s'il ne résidoit avec sa femme, et s'il ne quittoit de temps en temps la Saxe pour parcourir les autres provinces de son empire. *Henri IV*, pensant que les foudres du Vatican produiroient un effet plus prompt que ses armes, s'adressa à *Grégoire*. Les Saxons, de leur côté, accusèrent l'empereur de simonie et de plusieurs autres crimes. Ces accusations n'étoient pas sans fondement. Les empereurs jouissoient depuis long-temps en Allemagne du droit d'investiture, fondés sur ce qu'ils avoient doté les évêchés et les abbayes, ou en avoient augmenté les revenus par leurs libéralités. Mais *Henri IV* prétendit distribuer ces bénéfices à prix d'argent. « Les empereurs, dit *Voltaire*, nommoient aux évêchés, et *Henri IV* les vendoit. *Grégoire* s'opposa à cet abus. » (*Annales de l'Empire*, tom. 1er, année 1076.) Pour y remédier plus efficacement, le pape assembla deux conciles à Rome, en 1078 et 1080, où il abolit la formule des investitures, qui paroissoit supposer dans l'empereur une puissance spirituelle. *Henri* fait aussitôt assembler une diète à Worms, en 1076; fait déposer le pape, en publiant contre lui un libelle rempli de forfaits imaginaires et ridicules; le fait saisir par un brigand, au moment où il célébroit la messe, et enfermer dans une tour, d'où le peuple Romain le retire. Ce fut alors que les querelles entre

l'empire et le sacerdoce éclatèrent avec le plus de violence. Le pape lança contre *Henri* l'anathème dont il l'avoit déjà menacé, et délia ses sujets du serment de fidélité. Les princes d'Allemagne, excités par ses lettres aussi efficaces que ses bulles, pensoient à déposer *Henri*. Ce monarque, pour parer le coup, passa les Alpes, et alla trouver le souverain pontife à Canose, forteresse appartenante à la comtesse *Mathilde*. *Henri*, après une pénitence de trois jours dans la cour du château, et sous les fenêtres du pape, exposé en plein hiver aux injures de l'air, pieds nus et couvert d'un cilice, reçut enfin son absolution, mais sous les conditions les plus humiliantes. Les Lombards, indignés de ce qu'il avoit avili la dignité impériale, veulent élire à sa place son jeune fils *Conrad*. *Henri*, ranimé par la crainte de perdre ses états d'Italie, comme il avoit perdu ceux d'Allemagne, se prépara à tirer vengeance de *Grégoire VII*. Ce pape le fit déposer, en 1077, par les princes ses partisans, dans la diète de Forscheim, et fit donner son sceptre à *Rodolphe*, duc de Souabe. L'empereur déposé battit son compétiteur dans plusieurs rencontres, et enfin lui donna la mort à la journée de Volchneim. *Henri* fit déposer en meme temps le pontife son ennemi, dans un synode de Brissen, et fit mettre à sa place, *Guibert*, archevêque de Ravennes, qu'il affermit sur le siége pontifical par ses armes. Il s'empara de Rome après un siége de deux ans, et se fit couronner empereur par son antipape. Peu de temps après, *Grégoire* meurt à Salerne; mais la guerre ne s'éteignit pas avec lui. *Conrad*, fils de *Henri IV*, couronné roi d'Italie, par *Urbain II*, se révolta contre son père. *Henri*, autre fils de l'empereur, excité par *Pascal II*, se fit donner la couronne impériale l'an 1106. Les seigneurs, ennemis de ce père infortuné, se joignirent au fils rebelle. On ménagea une entrevue entre *Henri IV* et son fils; elle devoit se passer à Mayence. L'empereur, après avoir congédié son armée, se mit en chemin pour se rendre à Mayence: mais le barbare et dénaturé *Henri*, soutenu par toutes les forces de son parti, le fit arrêter prisonnier à Ingelheim, et l'obligea, après l'avoir dépouillé avec violence de tous les ornemens impériaux, de renoncer à l'empire. Le malheureux *Henri IV*, réfugié à Cologne, et de là à Liége, assembla une armée; mais après quelques succès, ses troupes furent battues par celles de *Henri V*. Réduit aux dernières extrémités, pauvre, errant, sans secours, il supplia l'évêque de Spire, de lui accorder une prébende de laïque en son église, lui alléguant, qu'ayant étudié et sachant chanter, il y feroit l'office de lecteur, ou de sous-chantre: elle lui fut refusée. Quel siècle! où un empereur d'Allemagne, qui avoit si long-temps tenu les yeux de l'Europe ouverts sur ses victoires et sa magnificence, ne peut obtenir la dernière place d'un chapitre! Enfin, abandonné de tout le monde, il écrivit à son fils, pour le conjurer de souffrir que l'évêque de Liége lui donnât un asile. *Laissez-moi*, lui disoit-il dans cette lettre, *rester à Liége, sinon en empereur, du moins en réfugié! Qu'il ne soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, que je suis obligé de chercher de*

nouveaux asiles dans le temps de Pâques. Il mourut dans cette ville le 7 août 1106, à 56 ans, dont il en avoit régné cinquante, après avoir envoyé à son fils son épée et son diadème. Il fut enterré à Liége, déterré par ordre du pape, et privé de la sépulture pendant cinq années entières, jusqu'à ce que *Henri V* son fils le fit inhumer à Spire, dans le tombeau des empereurs. Ce prince fit quelques lois pour maintenir la paix et la tranquillité de l'Allemagne, et se tint toujours prêt à la défendre par son épée. Il se trouva en personne à soixante-six batailles. Une confiance aveugle pour des ministres incapables, une passion extrême pour les plaisirs; l'abus intolérable de conférer à prix d'argent les bénéfices à des sujets indignes, ternirent son règne, et furent en partie la source de ses malheurs. Quelques historiens le représentent comme un prince sage, modéré, affable, libéral, occupé du bien public. Selon d'autres écrivains, il étoit dur, injuste, cruel, habile à déguiser ses sentimens sous le masque de l'amitié, jusqu'à pleurer ceux qu'il faisoit secrètement mourir. On peut prendre un milieu entre ces portraits contradictoires : mais on ne peut nier que *Henri* ne poussât la libéralité jusqu'à la profusion, et que, pour subvenir à ses dissipations, il ne fit un honteux trafic des biens ecclésiastiques. Ceux qui louent sa fermeté et l'élévation de son ame, n'auroient pas dû oublier que, dans la crainte d'être renversé du trône, il se soumit aux traitemens les plus humilians. *Voyez* GRÉGOIRE VII.

V. HENRI V, *le Jeune*, né en 1081, déposa son père *Henri le Vieil* en 1106, et lui succéda à l'âge de trente-cinq ans. Son premier soin, dès qu'il fut couronné, fut de maintenir ce même droit des investitures, contre lequel il s'étoit élevé pour détrôner son père. Il passa en Italie en 1110, se saisit du pape *Pascal II*, et le força à lui accorder le droit de nommer aux bénéfices. A peine ce nouvel empereur fut-il hors de l'Italie, que le pontife cassa dans un concile la concession qu'il avoit faite, renouvela les décrets contre les investitures ecclésiastiques données par des laïques, et excommunia *Henri*. Ce prince alla s'emparer de Rome; et après la mort de *Pascal II*, il opposa à son successeur l'antipape *Grégoire VIII*. Frappé d'un nouvel anathème et craignant le sort de son père, il assembla une diète à Worms, pour se réconcilier avec le pape. L'empereur, du consentement des états, renonça à la nomination des évêques et des abbés, et laissant aux chapitres la liberté des élections, il promit de ne plus investir les ecclésiastiques, de leur temporel, par la crosse et l'anneau; mais de substituer à ces symboles, le sceptre, lorsqu'il feroit la cérémonie de les investir. Les terres du saint Siége furent affranchies absolument de la suzeraineté de l'empire. Par ce concordat, il ne resta plus aux empereurs que le droit de décider en Allemagne dans le cas d'une élection douteuse, celui des premières prières, et le droit de main-morte, qu'*Othon IV* fut obligé d'abandonner. Après avoir signé ce traité, *Henri V* fut absous de son excommunication par les légats. L'empereur ne survécut guères à cet événement; une maladie contagieuse désoloit l'Eu-

rope : il en mourut à Utrecht, le 23 mai 1125, à 44 ans, sans postérité, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet, et d'un mauvais maître. C'est sous ce prince que les seigneurs des grands fiefs commencèrent à s'affermir dans le droit de souveraineté. Cette indépendance qu'ils cherchoient à s'assurer, et que les empereurs vouloient empêcher, contribua pour le moins autant que les prétentions des papes, aux troubles qui divisèrent l'empire. Les successeurs de *Henri V* réclamèrent contre les renonciations faites par ce prince dans la diète de Worms. Mais *Nicolas V*, prévint les nouvelles disputes que leurs plaintes pouvoient occasionner, par le concordat Germanique, qu'il fit en 1446, avec *Fréderic*. Il y avoit sous *Henri V*, des habitans de trois différentes classes dans les villes d'Allemagne : Les nobles, *familiæ;* les citoyens ou hommes libres, *liberi ;* les artisans qui étoient esclaves, *homines proprii. Henri V* affranchit les artisans esclaves qui habitoient dans les villes, et leur donna le rang de citoyens ou d'hommes libres. Cet affranchissement rendit leur condition beaucoup meilleure ; et il ne doit pas être indifférent aux historiens philosophes.

VI. HENRI VI, *le Sévère*, fils de *Fréderic Barberousse*, succéda à son père en 1190, âgé de vingt-cinq ans. *Voyez* CÉLESTIN III. Il avoit été élu et couronné roi des Romains dès l'âge de deux ans, en 1169. Il y avoit plus d'un siècle que la coutume étoit établie de donner le titre de *Roi des Romains* avant que de donner la couronne impériale. La cause de la distinction de ces deux titres, pouvoit être le desir qu'avoient les empereurs de perpétuer l'empire dans leur maison ; et comme sous le bas-empire les empereurs faisoient, dans cette vue, déclarer leur fils aîné *César*, de même les empereurs d'Occident, ne voulant point employer le mot de *César* qui étoit dans l'oubli, se servirent de celui de *Roi des Romains;* imitant peut-être en cela ce qui étoit en effet arrivé à *Charlemagne*, qui avoit été couronné roi d'Italie, avant que d'être nommé empereur. Ce qui est singulier, c'est qu'après que l'Italie leur eut échappé, ils conservèrent encore le nom de *Roi des Romains :* toujours dans le même esprit de rendre l'empire héréditaire, de désigner par un titre, qu'ils savoient n'avoir plus rien de réel, leurs enfans pour remplir leur place, et de préparer ainsi les peuples à les y voir succéder. *Henri VI*, déjà deux fois reconnu et couronné du vivant de son père, ne renouvela point cet appareil, et régna de plein droit. Après quelques expéditions en Allemagne, ce prince passa dans la Pouille, pour faire valoir les droits que *Constance*, son épouse, fille posthume de *Roger*, roi de Naples et de Sicile, avoit sur ces royaumes, dont *Tancrède*, bâtard de *Roger*, s'étoit rendu maître. Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre, facilita cette conquête à l'empereur. L'intrépide roi d'Angleterre, *Richard Cœur de Lion*, en revenant de sa croisade, fit naufrage près de la Dalmatie. Il passe sur les terres de *Léopold*, duc d'Autriche; ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angle-

terre, le vend à l'empereur *Henri VI*, comme les Arabes vendent leurs esclaves. *Henri* en tire une grosse rançon, et avec cet argent, va conquérir les deux Siciles. Il fait exhumer le corps du roi *Tancrède*, et, par une barbarie aussi atroce qu'inutile, le bourreau coupa la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi son fils, on le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire, chez les Grisons. On enferme ses sœurs en Alsace avec leur mère; et les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, périssent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés et transportés en Allemagne. Ces atrocités le firent surnommer *le Sévère* et *le Cruel*. Sa cruauté le perdit; sa propre femme *Constance*, dont il avoit exterminé la famille, conspira contre ce tyran, et enfin, dit-on, le fit empoisonner le 28 septembre 1197, à l'âge de 32 ans. *Henri VI* a été mis, avec raison au nombre des plus méchans princes : mais la nature lui avoit accordé les qualités extérieures. Il étoit, dit le plus grand nombre des écrivains, bien fait de sa personne, d'une taille bien proportionnée, quoique d'une médiocre hauteur, et d'une complexion très-délicate. L'agilité et la souplesse de ses membres le rendoient propre à toutes sortes d'exercices, à pied et à cheval. Il aimoit excessivement la chasse et la promenade; ce qui lui faisoit préférer le séjour de la campagne à celui de la ville, où il ne venoit le plus souvent que pour faire éclater une fastueuse magnificence dans les jeux publics, et pour s'y donner lui-même en spectacle. Son esprit étoit vif, pénétrant, cultivé par l'étude, et soutenu par une éloquence naturelle, par un jugement solide, et une grande hardiesse. Mais toutes ces qualités furent souillées par une avarice sordide, par son irréligion, par ses injustices et ses violences, par son humeur féroce et sanguinaire, par son insatiable desir de vengeance. Je ne connois que *Heiss* qui relève dans ce méchant prince les qualités du cœur. Il aimoit, selon lui, particulièrement la justice, et il donnoit des audiences publiques à ses sujets, pour entendre leurs plaintes. Un de ses favoris lui ayant représenté que ses audiences le fatiguoient trop, et dérangeoient les heures de ses repas : *Un particulier*, répondit-il, *peut manger quand il veut; mais un Prince ne doit le faire, qu'après avoir donné ordre aux affaires publiques.* Cela est-il croyable du prince le plus fourbe, le plus injuste, le plus cruel et le plus avare qui fût jamais? Je ne sais où *Heiss* prend toutes les fables qu'il a semées dans son livre; mais aucun historien ancien ne fait mention de la belle réponse d'*Henri*, qui, après tout, auroit pu, à l'exemple de *Néron*, dire quelquefois des choses qui marquoient une sagesse et une humanité étrangères à son cœur.

VII. HENRI RASPON, landgrave de Thuringe, élevé à la dignité d'empereur, n'en eut, à proprement parler, que le titre, et même fort peu de temps. Le pape *Innocent IV* ayant déposé *Fréderic II*, dans le concile général de Lyon, qui ne l'approuva pas, les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, avec quelques princes d'Allemagne, élurent à sa place,

l'an 1246, le *Landgrave* de Thuringe; mais ce nouvel empereur, que l'on appela par dérision *le Roi des Prêtres*, mourut l'année d'après d'une blessure, ou plutôt du déplaisir d'avoir perdu une bataille contre les troupes de *Fréderic*.

VIII. HENRI VII, fils aîné de *Henri*, comte de Luxembourg, fut élu empereur en 1308, et couronné en 1309 à 46 ans. Ce prince, est le premier qui fut nommé par six électeurs seulement, tous six grands officiers de la couronne : les archevêques de Mayence, de Treves et de Cologne, chanceliers; le comte Palatin, de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître; le duc de Saxe, de la maison d'Ascanie, grand écuyer; le marquis de Brandebourg, de la même maison, grand chambellan. Ce fut le comte Palatin qui nomma, en vertu du pouvoir qui lui avoit été accordé par les autres électeurs, *Henri comte de Luxembourg, Roi des Romains, futur Empereur; protecteur de l'Église Romaine et universelle, et défenseur des veuves et des orphelins*..... *Henri VII* passe en Italie, après avoir créé vicaire en Allemagne son fils *Jean*, roi de Bohême. L'Italie étoit alors déchirée par les factions des *Guelfes* et des *Gibelins*. Il lui fallut assiéger une partie des villes, et Rome même. Elle étoit pareillement divisée en deux partis : les *Orsini*, soutenus par le roi de Naples, tenoient presque toute la ville; les *Colonnes*, qui étoient *Gibelins*, n'avoient pu conserver que le Capitole. *Henri VII* y fut couronné dans l'église de Latran, en 1312, après avoir fait de vains efforts pour se rendre maître de la ville entière. Il se préparoit à soumettre l'Italie, lorsqu'il mourut à Buonconvento près de Sienne, le 25 août 1313, à 51 ans, d'un apostème à la cuisse. Le bruit courut qu'un Dominicain, nommé *Bernard de Montepulciano*, lui avoit donné la mort, en le communiant avec du vin empoisonné, le jour de l'Assomption. Plusieurs auteurs ont soutenu cette opinion; cependant, on sait que la maladie de l'empereur s'étoit formée peu à peu, et que son fils *Jean*, roi de Bohême, donna des lettres patentes à l'ordre de Saint-Dominique, par lesquelles il déclara le frère *Bernard*, innocent du crime dont on l'accusoit. La méchanceté des hommes avoit rendu ces lettres nécessaires. *Henri* emporta dans le tombeau les regrets de toute l'Allemagne, et même d'une partie de l'Italie. Il avoit su allier les vertus chrétiennes avec la prudence des plus habiles politiques, l'autorité d'un maître, et la valeur d'un conquérant. Ses sujets l'aimoient comme un père, et le respectoient comme le soutien des lois et de la justice. Son règne, quoique très-court, fut plus glorieux que celui des trois empereurs qui l'avoient précédé. *Jean de Luxembourg*, roi de Bohême, fut le seul fils de *Henri*. Il eut aussi trois filles, *Beatrix*, *Marie* et *Agnès*. *Beatrix* fut mariée à *Charobert*, roi de Hongrie; *Marie* épousa *Charles IV*, roi de France; et *Agnès* fut la 2[e] femme de *Rodolphe*, comte Palatin. On ne peut pas reprocher à *Henri* de ne s'être occupé qu'à agrandir sa maison. Il la laissa aussi pauvre qu'elle étoit avant son élévation au trone impérial, si l'on excepte la Bohême, qui y entra, par l'élec-

tion libre des peuples de ce royaume, et non par voie d'usurpation. Dans les dernières années de son règne, les *Chevaliers Teutoniques* s'agrandissoient, et faisoient des conquêtes sur les idolâtres et les chrétiens des bords de la mer Baltique ; ils se rendirent même maitres de Dantzig, qu'ils cédèrent après. Ils achetèrent la contrée de la Prusse nommée *Pomérelie*, d'un margrave de Brandebourg, qui la possédoit. Pendant que les chevaliers *Teutoniques* devenoient des conquérans, les *Templiers* furent détruits en Allemagne comme ailleurs; et quoiqu'ils se soutinssent encore quelques années vers le Rhin, leur ordre fut entièrement aboli. *Clément V*, qui n'avoit osé s'élever contre *Henri* vivant, condamna sa mémoire après sa mort. Il déclara que le serment que cet empereur avoit fait à son couronnement dans Rome, étoit un serment de fidélité, et par conséquent d'un vassal qui rend hommage.... *Mussati*, ministre de cet empereur, a donné son *Histoire* en latin.

IX. HENRI, prince de Prusse (Fréderic-Louis) fils de *Fréderic-Guillaume* roi de Prusse et de *Sophie-Dorothée* fille de *George I*, roi d'Angleterre, naquit le 18 janvier 1726. Dès sa jeunesse, il montra les plus heureuses dispositions pour tous les exercices du corps et de l'esprit. Les qualités brillantes de son frère le grand *Fréderic* n'éteignirent point les siennes, et il sut conserver sa propre célébrité près de ce monarque célèbre. Dès l'âge de seize ans, il fit ses premières armes dans la guerre de 1742, dont le théâtre se trouvoit en Moravie ; et quelque temps après, il se distingua à la bataille de Cholaritz. Il commanda la seconde armée dans la fameuse guerre de sept ans contre *Marie-Thérèse*, reine de Hongrie, et y développa autant de valeur que de prudence, autant d'art que de sang froid. Lors des hostilités pour la succession de la Bavière, il pénétra de la Saxe dans la Bohême. Le prince *Henri*, réunissant aux talens militaires ceux d'un homme d'état, servit son frère par ses conseils et ses négociations, pour la possession de la Silésie et de la Pologne. En 1776, il se rendit à Stockholm et ensuite à Pétersbourg, où il fut reçu par *Catherine II* avec une magnificence extraordinaire. Au milieu de cette pompe, il n'en conserva pas moins son caractère de simplicité et de modestie, et il détermina l'impératrice à exécuter le plan qu'il avoit conçu pour le partage de la Pologne. Le prince *Henri* voyagea ensuite en France comme un savant, curieux d'approfondir les secrets des arts, de visiter les littérateurs et les artistes, de mettre à profit leurs lumières et de les en récompenser par les égards de l'amitié. Après la mort de son frère en 1786, il se retira dans sa terre de Rheinsberg où il passa le reste de ses jours en philosophe, oubliant la grandeur, se rapprochant des hommes par la bienfaisance, s'y entourant de livres et d'amis. Il y vécut heureux et aimé. Sa maison n'y étoit composée que de François ; il n'écrivit et ne parla jamais que leur langue. Grand amateur de musique, il eut toujours près de lui des musiciens célèbres et une excellente chapelle. Il avoit fait élever dans son jardin une pyramide

consacrée à la mémoire des compagnons de ses victoires, des guerriers Prussiens péris sur le champ de bataille; au-dessous se trouve un caveau, où il a ordonné qu'on l'ensévelît. Quinze jours avant sa mort, il étoit allé le visiter; il avoit même essayé la place où il vouloit être, en disant, en riant, à son conseiller des Bâtimens qui l'accompagnoit; « Ayez soin que l'on me mette la tête tournée du côté du château pour que l'ordre y régne, en croyant que je vois encore ce qui s'y passe. » Ses derniers mots à son aide de camp furent: « Vous direz au comte *Bruhl* qu'il ne me garde plus de rancune de mes plaisanteries sur la littérature allemande. » Quelques mois auparavant, il avoit écrit ses dernières dispositions. Le calme, la philosophie qui y règnent, en font un monument de l'histoire; nous n'en rapporterons qu'un court extrait: « L'épée que je portai, dit-il, pendant la guerre de sept ans, sera remise au comte de la *Roche-Aymond;* je le prie d'aller trouver le roi après mon enterrement pour l'assurer de mes derniers vœux pour lui, et de lui remettre cette épée, en le priant en mon nom de la faire conserver, comme un souvenir de la fidélité avec laquelle j'ai servi l'état..... Lorsque ma mort sera bien constatée, on mettra mon corps sur un simple lit de camp, qu'on placera dans le salon vert orné de coquilles. Je ne veux point que mes domestiques soient incommodés, pour me faire une grande toilette: on me mettra le plus ancien de mes uniformes, puisque l'usage le veut ainsi; si mes jambes sont enflées, on coupera les bottes; il suffit qu'elles aillent comme il convient à un mort de les porter. A moins qu'il n'arrive que ceux qui prennent un véritable intérêt à ma perte, voulussent me voir, je ne veux point servir au spectacle hideux et dégoûtant d'être montré au public... Je ne veux autour de mon cercueil ni flambeaux ni lumières; un seul homme doit veiller le corps pour que les animaux ne l'entament pas: je ne veux pas qu'après ma mort on soit tourmenté en veillant un être inanimé... Le jour de mon enterrement fixé, il se fera de jour et sans bruit. Si-tôt que mon cercueil sera placé dans le caveau, la pierre de taille, où j'ai fait graver l'épitaphe que je me suis faite, sera affermie devant la porte; cela étant fait, tout est dit; je n'appartiens plus à l'empire des vivans. Tel est le dernier acte de ma vie: adieu à mes amis pour toujours. » Son épitaphe, faite quelques jours avant son décès, doit ici trouver sa place;

Jeté par la naissance,
Dans le tourbillon de vaine fumée
Que le vulgaire appelle gloire et grandeur,
Mais dont le sage connoît le néant;
En proie à tous les maux de l'humanité;
Tourmenté par les passions des autres,
Agité par les siennes;
Souvent exposé à la calomnie,
En butte à l'injustice
Et accablé encore par la perte
De parens chéris,
D'amis sûrs et fidèles,
Mais aussi souvent consolé par l'amitié;
Heureux dans le recueillement de ses pensées,
Plus heureux,
Quand ses services purent être utiles à sa patrie,
Ou à l'humanité souffrante.
Tel fut l'abrégé de la vie de
Frédéric-Henri-Louis.

Passant,
Souviens-toi que la perfection n'est point sur la terre.
Si je n'ai pas été le meilleur des hommes,
Je ne fus pas au nombre des méchans.
L'éloge ou le blâme
Ne touche pas celui
Qui repose dans l'éternité;
Mais la douce espérance
Embellit les derniers momens
De celui qui remplit ses devoirs;
Elle m'accompagna en mourant.

Le prince *Henri* est mort, le trois août 1802, à 76 ans et six mois, avec la réputation d'un général habile, d'un négociateur heureux, et d'un ami éclairé des arts.

Rois de France.

X. HENRI Ier, roi de France en 1031, étoit fils aîné du roi *Robert* et de *Constance* de Provence. Monté sur le trône malgré sa mère, il eut une guerre civile à essuyer. *Constance*, appuyée par *Eudes*, comte de Champagne, et par *Baudouin*, comte de Flandre, excita une révolte pour faire donner la couronne à *Robert*, son second fils. *Robert le Magnifique*, duc de Normandie, lui aida à soumettre les rebelles. Les troupes de la reine furent battues, et le frère de *Henri* obligé de lui demander la paix. Il la lui accorda, et fit en sa faveur une cession du duché de Bourgogne, d'où est sortie la première race des ducs de Bourgogne, du sang royal. Le duc *Robert* étant mort, et la possession du duché de Normandie étant disputée à *Guillaume*, son fils naturel, *Henri* se joignit à lui pour l'aider à conquérir son héritage. Tous deux réunis livrèrent bataille aux rebelles, dans le lieu appelé le *Val des Dunes*, près de Caen. *Henri* y fut abattu d'un coup de lance par un gentilhomme du Cotentin; mais il se releva sans blessure. *Guillaume*, depuis surnommé *le Conquérant*, vainqueur de ses ennemis dans cette journée, jouit paisiblement de son duché. Un nouveau prétendant, cousin de son père, s'étant présenté, *Henri* le soutint contre le même *Guillaume*, dont il commençoit d'être jaloux. Il tenta la conquête de la Normandie, mais sans succès; et mourut à Vitri en Brie, le 4 août 1060, à 55 ans, d'une médecine prise mal-à-propos. On a dit de lui : *Belli Pacisque peritus*.

Que son bras se repose, ou lance le tonnerre,
Il sait faire la paix aussi bien que la guerre.

En effet, *Henri*, malgré quelques échecs, obtint la réputation de grand capitaine, ainsi que celle de roi juste et pieux : *Voyez* I. Berenger. Mais son équité ne s'étendoit point à des établissemens utiles, à la réforme des abus; le siècle de *Henri I* ne se prêtoit pas à ces sortes de changemens qui assurent le bonheur public. Après la mort de sa première femme, *Henri* en envoya chercher une seconde jusqu'à Moscow, *Anne*, fille de *Jaroslaw*, duc de Russie. On prétend que la crainte d'essuyer des querelles ecclésiastiques, le détermina à ce mariage : on ne pouvoit alors épouser sa parente au 7e degré. La veuve de *Henri* se remaria au comte de *Crépi*; et après la mort de son second époux, elle alla mourir dans son pays. Elle avoit eu du roi, *Philippe* et *Hugues*. *Henri*, qui sans doute la connoissoit bien, ne l'avoit pas nommée tutrice

de ses fils en bas-âge; ce fut son beau-frere, le comte de Flandre, qui eut la tutelle. *Henri* n'avoit point eu d'enfans de sa première femme, nommée *Mathilde*, fille de l'empereur *Conrad II*. *Philippe*, qu'il avoit fait proclamer roi avant sa mort, occupa le trône après lui. *Voyez* HENRI III, empereur, *à la fin*.

XI. HENRI II, roi de France, né à St-Germain-en-Laye le 31 mars 1518, de *François I* et de la reine *Claude*, succéda à son père en 1547. La France étoit alors en guerre avec l'Angleterre; *Henri II*, qui s'étoit signalé sous son père en Piémont et en Roussillon, la continua avec succès, et la finit en 1550, par une paix assez avantageuse. Les Anglois lui rendirent Boulogne, moyennant quatre cent mille écus, payables en deux termes. L'année suivante est célèbre par la Ligue, pour la défense de la liberté Germanique, entre *Henri II*, *Maurice*, électeur de Saxe, et *Albert*, marquis de Brandebourg, tous trois réunis contre l'empereur *Charles-Quint*. Il marcha contre les troupes Impériales, prit, en 1552, Metz, Toul et Verdun, qui sont toujours restés à la France pour prix de la liberté qu'elle avoit assurée à l'Allemagne. *Charles-Quint* ayant donné aux Luthériens entière sureté pour leur religion, et conclu la paix avec les princes Allemands ligués contre lui, *Henri II* resta seul de la Ligue contre l'empereur. Pour subvenir aux frais d'une guerre si ruineuse, il aliéna une partie de son domaine, mit un impôt de 25 livres sur chaque clocher, et un autre sur l'argenterie des églises. *Charles-Quint* parut devant Metz, avec une armée de cent mille hommes. Le duc de *Guise*, secondé par toute la haute noblesse de France, défendit si vaillamment cette ville, que l'empereur, obligé de se retirer, détruisit par dépit Térouane de fond en comble. Le monarque François se venge de cette barbarie, en ravageant le Brabant, le Hainaut, le Cambresis. Il défait les Impériaux en 1554 à la bataille de Renti, dont cependant il fut obligé de lever le siége. *Henri* chercha à cette journée l'occasion de combattre *Charles-Quint* de personne à personne; mais *Charles* l'évita. Les François furent moins heureux à la bataille de Marciano en Toscane, perdue la même année par *Strozzi*, commandant des troupes de France, et gagnée par le marquis de *Marignan*. L'épuisement des puissances belligérantes ralentit la guerre, et fit conclure une trève de cinq ans à Vaucelles le 5 février 1556. Cet événement fut suivi de l'abdication de l'empire par *Charles-Quint*, et d'une nouvelle guerre. *Philippe II*, uni avec l'Angleterre, marcha avec 40 mille hommes en Picardie, ayant à leur tête *Emmanuel-Philibert*, duc de Savoie, l'un des plus grands capitaines de son siècle. L'armée Françoise fut tellement défaite à la journée de Saint-Quentin, le 10 août 1557, qu'il ne resta rien de l'infanterie. Tout fut ou tué ou pris : les vainqueurs ne perdirent que 80 hommes; le connétable de *Montmorenci* et presque tous les officiers généraux furent prisonniers; le duc d'*Enguien* blessé à mort; la fleur de la noblesse détruite; la France dans le deuil et dans l'alarme. Le duc de *Guise*, rappelé d'Italie, rassemble une

armée,

armée, et rassure le royaume par la prise de Calais, qu'il enleva aux Anglois, le 8 janvier 1558; ils la possédoient depuis 1347, qu'*Edouard III* l'avoit prise sur *Philippe de Valois*. Le duc de *Guise* prit encore Guines et Thionville. Le duc de *Nevers* prenoit en même temps Charlemont, le maréchal *de Thermes*, Dunkerque et Saint-Veriox; et le maréchal de *Brissac*, ne pouvant vaincre en Piémont à cause du petit nombre de ses troupes, tâchoit de s'y soutenir sans être vaincu. Ces succès faisoient espérer une paix avantageuse: *Henri*, mal conseillé, en conclut une, le 3 avril 1559, qui fut nommée depuis *la Malheureuse Paix*. Il perdit par ce traité, ce que les armes Espagnoles n'auroient pu lui enlever, dit le président *Hénaut*, après 30 années de succès: Calais resta à la France; mais ce ne devoit être que pour huit ans; après ce temps, cette ville devoit retourner aux Anglois. On remit au duc de *Savoie* une partie de ses états. Tout fut rendu de part et d'autre, soit en Italie, soit en France, excepté les trois importantes villes de Metz, Toul et Verdun qui nous restèrent, mais que l'Empire avoit la liberté de redemander. Par la même paix, furent conclus les mariages d'*Elizabeth*, fille du roi, avec *Philippe II*, et de sa sœur *Marguerite* avec le duc de *Savoie*. Les fêtes qu'il donna à l'occasion de ce second mariage, furent funestes à la France. *Henri*, dans un tournoi qu'il avoit ordonné, fut blessé en joûtant dans la rue Saint-Antoine contre *Gabriel*, comte de *Montgommeri*, capitaine de la garde Ecossoise. Ce champion ayant rompu sa lance, oublia de jeter, suivant la coutume, le tronçon qui lui étoit demeuré dans la main, et le tint toujours baissé; de sorte qu'en courant, il rencontra la tête du roi, et lui donna dans la visière un si furieux coup, qu'il lui creva l'œil droit. On dit que, tournant vers la Bastille l'œil qui lui restoit, il se rappela quelques actes de tyrannie, et parut craindre d'y avoir fait enfermer des innocens; mais le cardinal *de Lorraine* qui se trouvoit près de lui, le rassura, et lui dit qu'une telle pensée venoit de l'esprit malin. Le monarque mourut de sa blessure, le 10 juillet 1559, dans la 41e année de son âge, et la 13e de son règne. Les prédictions qu'on débita après coup sur cette malheureuse aventure, ont fait impression sur des écrivains d'ailleurs sensés: ce qui prouve, dit le P. *Berthier*, que la crédulité ou la supposition surprennent quelquefois les meilleurs esprits. Le funeste genre de sa mort fit dire à *Forcadel*, auteur d'une de ses épitaphes, « Que celui que *Mars* même n'eût pas vaincu, le fut par l'image de *Mars*. »

Quem Mars non rapuit, Martis imago rapit.

(*Voyez* CHATEIGNERAYE). *Henri* auroit été sans défauts, si sa conduite eût répondu à sa bonne mine; mais sa riche taille, son visage doux et serein, son esprit agréable, son adresse dans toutes sortes d'exercices, son agilité et sa force corporelle ne furent pas accompagnés de la fermeté d'esprit, de l'application, de la prudence et du discernement nécessaires pour bien commander. Il étoit naturellement bon, et avoit les inclinations portées à la justice; mais n'osant ou ne

pouvant rien faire de lui-même, il fut cause de tout le mal que commirent ceux qui le gouvernoient. *Voyez* I. Cossé (Charles de) Ils lui firent faire des dépenses si excessives, qu'il surchargea le royaume d'impôts. *Charles IX*, à son avénement à la couronne, trouva l'état endetté d'environ quarante-trois millions cinq cent mille livres. Il est vrai qu'on avoit augmenté un peu les dettes de l'etat, sous le règne court, mais orageux de *François II*. *Henri II* avoit une merveilleuse facilité à s'exprimer en public et en particulier. On auroit pu aussi le louer sur son amour pour les bèlles-lettres, et sur ses libéralités envers les savans, si la corruption de sa cour, autorisée par son exemple, n'eût invité les plus beaux esprits de son temps à se signaler plutôt par des poésies lascives, que par des ouvrages de bonne littérature. La galanterie étoit l'emploi le plus ordinaire des courtisans; et la passion du prince pour *Diane de Poitiers*, duchesse de Valentinois, étoit le premier mobile de tout ce qui se passoit dans le gouvernement. Les ministres et les favoris plioient également sous elle; et le connétable *Anne de Montmorenci* lui-même, tout aimé du prince, tout grave qu'il étoit, ne pouvoit se dispenser d'avoir recours à sa faveur. Ce prince, selon *Bodin*, fit de la polygamie *un cas pendable*, et commença à la soumettre au dernier supplice. Ce fut lui qui le premier, mit son portrait sur la monnoie. Il fit des ordonnances très-sévères contre les Calvinistes, quoique le fond de son caractère fût la bonté. Des quatre fils qu'il avoit eus de *Catherine de Médicis*, *François*, *Charles* et *Henri* lui succédèrent l'un après l'autre. Le dernier, *François*, duc d'Alençon, fut dans la suite créé duc de Brabant. *Henri II* eut aussi une fille, *Marguerite*, qui épousa *Henri IV*, et deux enfans naturels : le duc d'*Angoulême*, tué à Aix par *Altoviti* en 1586; et *Diane*, qui épousa en secondes noces *François*, duc de *Montmorenci*, et qui mourut sans postérité en 1619, à 80 ans. Il eut le premier de Mlle *Leviston*, Ecossoise, et la seconde de Mlle *Philippe Duc*, Piémontoise. *Voyez*. III. Diane. Mlle *de Lussan* a donné les *Annales de Henri II*, 1749, 2 vol. in-12; et l'abbé *Lambert*, son *Histoire*, 1755, 2 vol. in-12, mal digérée et mal écrite; ainsi cette histoire est encore à faire.

XII. HENRI III, roi de Pologne, puis de France, troisième fils de *Henri II* et de *Catherine de Médicis*, naquit à Fontainebleau le 19 septembre 1551. Quelques historiens le font naître le jour de la Pentecôte; ils ajoutent, que ce fut aussi le jour de cette fête qu'il fut élu roi de Pologne, et qu'il succéda à la couronne de France. Il eut pour gouverneur *François de Carnavalet*, qui cultiva avec soin les germes de générosité, de valeur et d'esprit qu'il montroit alors. *Catherine de Médicis* favorisa d'autant plus cette éducation, qu'elle le voyoit éloigné de la couronne, et qu'elle prévit que si *Charles IX* étoit contraire à ses desseins, elle pourroit lui opposer son frère. *H* porta le nom de duc d'*Anj* qu'il quitta pour prendre c de roi de Pologne, lorsque c couronne lui eut été décer après la mort de *Sigisme*

Auguste en 1573. La réputation qu'il s'étoit acquise dès l'âge de 18 ans par les victoires de Jarnac et de Montcontour, remportées en 1569, (*Voyez* CHARLES IX) réputation qu'il perdit en montant sur le trône, avoit déterminé les Polonois à l'élire. Il fut couronné à Cracovie, au milieu des transports de l'alégresse publique. Un gentilhomme Polonois se piqua la main en sa présence, et lui dit à la Sarmate : *Malheur à quiconque de nous n'est pas prêt à verser tout son sang pour votre service !* Aussi ajouta-t-il : *Je ne veux rien perdre du mien ;* et il but le sang qui étoit sur sa main. (*Voyez* CRASOCKI, *et* I. FAUR). *Henri* avoit pris possession du trône de Pologne depuis trois mois lorsqu'il apprit la mort funeste de *Charles IX*, son frère ; il l'abandonna, pour venir régner en France au milieu des troubles et des factions. Un seigneur Polonois, le comte de *Ténézin*, qui n'approuvoit pas qu'il abandonnât un pays tranquille pour un royaume orageux, lui dit les larmes aux yeux : *Ah ! SIRE, si c'est vraiment régner que de posséder le cœur de tous ses sujets ; où régnerez-vous jamais plus absolument qu'en Pologne ? N'espérez point trouver en France, dans la situation où sont les choses, ce que vous abandonnez parmi nous.* Cette prophétie ne tarda pas long-temps à s'accomplir. Sacré et couronné à Rheims par *Louis*, cardinal *de Guise*, le 15 février 1575, *Henri* soutint d'abord la réputation de valeur qu'il s'étoit faite. Il gagna, la même année, la bataille de Dormans, et conclut la guerre contre les Huguenots, dans l'assemblée des états tenue à Blois en 1576 ; mais ce parti étant trop puissant, on lui accorda la paix à Nérac. Cette paix, la plus favorable qu'eussent obtenue les Calvinistes, fut suivie, l'an 1580, d'un édit de pacification, par lequel on leur permit l'exercice public de leur religion. On leur accorda des chambres mi-parties dans les huit parlemens du royaume. On défendit d'inquiéter les prêtres ou les moines qui s'étoient mariés, et on déclara leurs enfans légitimes. Le royaume fut un peu plus tranquille ; mais la licence, le luxe, la dissolution s'y introduisirent avec la paix. *Henri III*, au lieu de travailler utilement pour l'état, pour la religion, pour lui-même, se livroit, avec ses favoris, à des débauches obscures. *Quélus*, *Maugiron*, *Saint-Maigrin* parurent les premiers sur les rangs ; *Saint-Luc* vint ensuite, *Joyeuse* le jeune, *la Valette*, connu sous le nom de duc d'*Epernon*, et quelques autres, qui, profitant de sa foiblesse, achevèrent d'énerver le peu de vigueur que son ame pouvoit avoir. (*Voyez* les menées de ces différens favoris, sous les articles JOYEUSE, nos II, III et IV... D'O... ESPINAY... QUÉLUS... *et* I. VALETTE). *Henri III*, loin de maîtriser ses favoris, souffroit qu'ils maîtrisassent ses ministres. Il méloit avec eux les pratiques extérieures de la religion à des plaisirs infâmes. Il faisoit avec eux des retraites, des pélerinages ; il se donnoit la discipline. Il institua, en 1583, des confréries de *Pénitens*, et se donnoit en spectacle sous leur habit : on ne l'ap-

peloit que *Frère Henri.* On fit contre lui cette épigramme :

> Après avoir pillé la France,
> Et tout le peuple dépouillé,
> N'est-ce pas belle pénitence,
> De se couvrir d'un sac mouillé ?

Les momeries sacriléges de *Henri III*, loin de masquer ses vices, ne faisoient que leur donner plus d'éclat. Il vivoit dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchoit avec des gants d'une peau particulière pour conserver ses belles mains; il mettoit sur son visage une pâte préparée, et une espéce de masque par-dessus. C'est sous son règne qu'on vit paroître les premiers éventails. Il dépensa plus de cent mille écus d'or en singes et en perroquets, et une plus grande somme encore en achat de bichons ou petits chiens épagneuls ; il en portoit lui-même plusieurs dans un panier rond suspendu en écharpe, et il donnoit de gros appointemens à ceux qui en prenoient soin. Il s'amusoit beaucoup aussi à découper des miniatures qui se trouvoient alors dans les livres de prières, et qu'il colloit ensuite aux murailles de ses cabinets. Sous ce monarque frivole, le feu de la guerre civile couvoit toujours en France. L'édit de pacification avoit révolté les Catholiques. On craignoit que le Calvinisme ne devînt la religion dominante; on craignit davantage, après la mort de *François*, duc d'Alençon, frère unique du roi, arrivée à Château-Thierri le 10 juin 1584 : par cette mort, le roi de Navarre, chef des Huguenots, devenoit l'héritier présomptif de la couronne. Les Catholiques ne vouloient point qu'il régnât. Il se forma trois partis dans l'état, que l'on appela *la Guerre des trois Henris ;* celui des *Ligueurs*, conduit par *Henri*, duc de *Guise ;* celui des *Huguenots*, dont *Henri*, roi de Navarre, qui régna depuis sous le nom de *Henri IV*, étoit le chef; et celui du roi *Henri III*, qu'on appela le parti des *Politiques*, ou des *Royalistes.* C'est ainsi que le roi devint chef de parti, de père commun qu'il devoit être. *Henri*, duc de *Guise*, homme d'un génie aussi grand que dangereux, conçut dès lors le projet de s'unir aux Catholiques pour enlever la couronne à son souverain. Le zèle apparent de cet ambitieux étranger pour la religion Catholique, lui gagna le clergé ; ses libéralités, le peuple, et ses caresses, le parlement. Le nom de *Sainte-Ligue*, association qu'il avoit formée contre les Protestans pour la sureté du Catholicisme, fut le signal de la révolte. Les rebelles étoient appuyés par le pape et par le roi d'Espagne. Le roi le savoit. Intimidé par les secours qu'ils promettoient, et effrayé par les prompts succès du duc de *Guise*, qui venoit de prendre Toul et Verdun, il dévoila ses craintes et son découragement dans une *Apologie*, où il se reconnoissoit coupable, et où il conjuroit les factieux de mettre bas les armes. Il se mit lui-même à la tête de la Sainte-Ligue, dans l'espérance de s'en rendre maître. Il s'unit avec *Guise*, son sujet rebelle, contre le roi de Navarre, son successeur et son beau-frère, que la nature et la politique lui désignoient pour son allié. Tous les priviléges des Protestans furent révoqués par un édit donné en 1585. On accorda en même temps aux ligueurs tout ce que des rebelles peuvent dési-

rer pour l'anéantissement de la puissance royale. Le cardinal *de Bourbon*, les princes de la maison de *Guise* obtinrent des gardes, des villes, de l'argent, et une approbation de toutes leurs séditieuses entreprises. Cette condescendance affligea tellement le roi de Navarre, que lorsqu'on lui en apprit la nouvelle, un côté de sa moustache, dit *Matthieu*, blanchit tout-à-coup. L'année suivante, 1586, se forma la faction des *Seize*, qui entreprit d'ôter au roi la couronne. Les Protestans reprennent les armes en Guienne et en Languedoc, sous la conduite du roi de Navarre et du prince *de Condé*. *Sixte-Quint* signaloit en même temps son exaltation au souverain pontificat, par une bulle terrible contre ces deux princes, et par la confirmation de la Ligue. *Henri III* envoyoit contr'eux *Joyeuse*, son favori, avec la fleur de la noblesse Françoise, et une puissante armée. *Henri* de Navarre l'ayant défaite entièrement à Coutras le 10 octobre 1587, ne se servit de sa victoire, que pour offrir une paix sûre au royaume et son secours au roi; mais il fut refusé, tout vainqueur qu'il étoit. Le duc de *Guise* étoit plus à craindre et plus puissant que jamais : il venoit de battre, à Vimori et à Auneau, les Allemands et les Suisses qui alloient renforcer l'armée du Navarrois. De retour à Paris, il y fut reçu comme le sauveur de la nation. *Henri III*, sollicité de toutes parts, sortit, mais tr tard de sa profonde léthargi Il avoit dit d'abord, que les en eprises contre son autorité ét :nt *des Châteaux de cartes, él :s, avec bien de la peine,* p *des enfans ; et qu'il ne falloit qu'un souffle pour renverser l'édifice.* Mais ces châteaux de cartes avoient plus de consistance qu'il ne pensoit. Il essaya d'abattre la Ligue; il voulut s'assurer de quelques bourgeois les plus séditieux ; il osa défendre à *Guise* l'entrée de Paris; mais il éprouva, à ses dépens, ce que c'est que de commander sans pouvoir. *Guise*, au mépris de ses ordres, vint à Paris. En vain *Henri* y fit entrer, le 12 mai 1588, des troupes pour se saisir des carrefours. Le peuple prit aussitôt l'alarme, se barricada, et chassa ces troupes. C'est ce qu'on appela *la journée des Barricades*. Elle rendit le duc de *Guise* maître de la capitale. Le roi fut obligé de se retirer à Chartres et de là à Rouen, où *Catherine de Médicis*, sa mère, lui fit signer l'édit de réunion, fait à la honte de la royauté. Rarement, dit un historien célèbre, les hommes sont assez bons ou assez méchans. Si *Guise* avoit entrepris, le jour des Barricades, sur la liberté ou sur la vie du roi, il auroit été le maître de la France; mais il le laissa échapper. *Henri III* se rendit à Blois, où il convoqua les états généraux du royaume en 1588. *Guise*, après avoir chassé son souverain de la capitale, osa venir le braver à Blois, en présence d'un corps qui représentoit la nation. *Henri* et lui se réconcilièrent solennellement; ils allèrent au même autel, ils y communièrent ensemble : l'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées; l'autre, d'être obéissant et fidelle à l'avenir : mais dans le même temps le roi projetoit de faire mourir *Guise*; et *Guise*, de faire détrôner le roi. *Henri* le prévint sur la fin de la même année 1588,

il fit assassiner le duc de *Guise*, et le cardinal son frère, qui partageoit ses projets ambitieux. (*Voyez* GUISE). Le sang de ces deux chefs fortifia la Ligue, comme la mort de *Coligni* avoit fortifié les Protestans. Le fameux duc de *Mayenne*, cadet du duc assassiné, aussi ambitieux que lui et non moins remuant, fut déclaré en 1589, *Lieutenant général de l'Etat royal et Couronne de France*, par le conseil de l'Union. Les villes les plus importantes du royaume, Paris, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, (*Voyez* DURANTI), soulevées comme de concert, se donnent à lui, et se révoltent ouvertement contre le roi. On ne le regardoit plus que comme un assassin et un parjure. Soixante et dix docteurs assemblés en Sorbonne, le déclarent déchu du trône, et ses sujets déliés du serment de fidélité. Les prêtres refusent l'absolution aux pénitens qui le reconnoissoient pour roi. Le pape l'excommunie ; la bulle dans laquelle *Sixte-Quint* lançoit ses anathèmes, mit le comble à tous les maux. *Henri III* le sentit très-bien. *Il y en a*, disoit-il, *qui se jouent des foudres du Vatican ; mais pour moi je les ai toujours craints, et je les redoute encore plus que tous les canons de la Ligue.* La faction des *Seize*, toujours plus audacieuse, emprisonne à la Bastille, les membres du parlement affectionnés à la monarchie. La veuve du duc de *Guise* vient demander justice du meurtre de son époux et de son beau-frère. Le parlement, à la requête du procureur général, nomme deux conseillers, *Courtin* et *Michon*, qui instruisent le procès criminel contre *HENRI de VALOIS, ci-devant Roi de France et de Pologne.* Ce roi s'étoit conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avoit point encore d'armée : il envoyoit *Sancy* négocier des soldats chez les Suisses, et il avoit la bassesse d'écrire au duc de *Mayenne*, déja chef de la Ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il envoyoit en même temps à Rome, demander l'absolution des censures qu'il croyoit avoir encourues par la mort du cardinal *de Guise.* Ne pouvant calmer ni le pontife Romain, ni les factieux de Paris, il a recours à *Henri* de Navarre, son vainqueur. Ce prince mena son armée à *Henri III*, et avant que ses troupes fussent arrivées, il eut la générosité de le venir trouver accompagné d'un seul page. L'armée Protestante le dégagea des mains du duc de *Mayenne* qui le tenoit assiégé dans Tours. *Henri III* donna dans cette ville des exemples de cette bravoure qui l'avoit autrefois distingué. *Mayenne* avoit dressé une attaque contre les faubourgs de Tours. *Henri* s'avança jusqu'aux gabions, qui formoient une partie de la barricade, et ayant poussé du pied et renversé un de ces gabions, il se mit devant, donnant ses ordres avec le plus grand sang froid au milieu d'une grêle de coups. Le roi de Navarre, ravi d'un tel spectacle, lui dit: *Je ne m'étonne plus, après ce que je viens de voir, si nos gens perdirent les batailles de Jarnac et de Montcontour.* — *Mon frère*, répondit *HENRI*, *il faut* [illegible] *par-tout ce qu'on est oblig*[illegible] *faire. Les Rois ne sont pas* [illegible] *exposés que les autres, e*[illegible] *balles ne viennent pas plutô*[illegible] *chercher qu'un simple soldat* [illegible]

deux rois ayant repoussé le duc de *Mayenne*, vinrent mettre le siége à Paris. La ville n'étoit point en état de se défendre ; la Ligue touchoit à sa ruine, lorsqu'un Dominicain, nommé *Jacques Clément*, changea toute la face des affaires. Ce moine fanatique, encouragé par son prieur *Bourgoing*, par l'esprit de la Ligue, préparé à son parricide par des jeûnes et des prières, muni des sacremens, et croyant courir au martyre, alla à Saint-Cloud, où étoit le quartier du roi. Ayant été conduit devant *Henri*, sous prétexte de lui révéler un secret important, il lui remit une lettre, qu'il disoit être écrite par *Achille de Harlai*, premier président. Tandis que le roi lit, le malheureux le frappe dans le bas-ventre, et laisse son couteau dans la plaie. *Henri* le retire lui-même, et en donne un coup au front du meurtrier, en s'écriant : *Ah ! misérable, que t'ai-je fait, pour m'assassiner ainsi ?* Les courtisans (*Voy.* LOGNAC *et* II. GUESLE) tuèrent sur-le-champ l'assassin ; et cette précipitation les fit soupçonner d'avoir été trop instruits de son dessein. On prétend que Mad. *de Montpensier*, sœur du duc de *Guise*, eut beaucoup de part à ce forfait, et qu'elle avoit persuadé au monstre imbécille, que le pape le feroit cardinal, pour récompense de son parricide ; ou que s'il périssoit, il auroit une place honorable dans le martyrologe. *Henri III* mourut le lendemain 2 août 1589, à 39 ans, après en avoir régné 15. [...]it dire, le jour même de sa [mo]rt, la messe dans sa chambre ; [et] pendant qu'on la célébroit, il [dit] à haute voix, et les larmes [au]x yeux : *Seigneur, mon Dieu, tu connois que ma vie soit utile à mon peuple, conserve-moi et prolonge mes jours ; sinon, mon Dieu, prends mon corps et mon ame, et la mets en ton Paradis. Que ta volonté soit faite !* (*Voyez* ce qui arriva le même jour, article I. MAROLLES...) C'est par le meurtre de *Henri III* que périt la branche de *Valois*, qui avoit régné 261 ans, pendant lesquels elle donna treize rois à la France. Il ne resta de mâle que *Charles* duc d'*Angoulême*, fils naturel de *Charles IX*. C'est sous les rois de cette race, que la France acquit le Dauphiné, la Bourgogne, la Provence et la Bretagne, et que les Anglois furent entièrement chassés de la France ; c'est sous eux aussi, que les peuples ont commencé à être chargés d'impôts, que les domaines de la couronne ont été aliénés, les roturiers mis en possession des fiefs, l'élection canonique des bénéfices supprimée, la vénalité des charges introduite, les officiers de justice et de finance multipliés, l'ancienne milice du royaume changée, les femmes appelées à la cour : *Choses*, dit Mézerai, *dont il faut laisser aux Sages le jugement, si elles sont utiles ou dommageables à l'Etat*. Au cas que tous ces changemens soient des maux, *Henri III* les augmenta. Le luxe et la passion du jeu furent, en particulier, portés à leur comble sous son règne. On employa, dans la fabrication des étoffes tant de matières d'or et d'argent, que les hôtels des monnoies en manquèrent. Ce prince fut plus occupé à donner de pieuses comédies en public, qu'à soulager son peuple, et à se mettre au-dessus de toutes les factions qui déchiroient la France. « La Ligue, dont il

fut la victime, est peut-être, dit le président *Hénaut*, l'événement le plus singulier qu'on ait jamais lu dans l'Histoire ; et *Henri III*, le prince le plus mal habile, de n'avoir pas prévu qu'il se mettoit dans la dépendance de ce parti, en s'en rendant le chef. Les Protestans lui avoient fait la guerre, comme à l'ennemi de leur secte ; et des ligueurs l'assassinèrent à cause de son union avec le roi de Navarre, chef des Huguenots. Suspect aux Catholiques et aux Huguenots par sa légèreté, et devenu méprisable à tous par une vie également superstitieuse et libertine, il parut digne de l'empire tant qu'il ne régna pas. *Caractère d'esprit incompréhensible*, dit de Thou, *en certaines choses au-dessus de sa dignité, en d'autres au-dessous même de l'enfance....* » C'est sous son règne, en 1588, que le duc de Savoie s'empara du marquisat de Saluces, et qu'un ingénieur de Venlo inventa les bombes. *Henri III* n'eut point d'enfans (*Voy.* I. JOUBERT *et* I. LOUISE.) de sa femme *Louise de Lorraine*, fille d'*Antoine*, comte de Vaudemont, princesse d'une rare beauté, que *Henri III* n'aima pas long-temps. Il avoit eu un amour passionné pour la princesse de *Condé*, morte en 1574. Pendant les deux jours qui suivirent cette mort, il éprouva des défaillances continuelles. Il voulut même porter sur ses habits des marques de sa douleur, en les garnissant de petites têtes de mort, au lieu de boutons. Il en mit jusqu'aux aiguillettes de ses souliers. *Henri III* avoit toutes les graces extérieures qui peuvent captiver les femmes ; les traits du visage doux, la bouche agréable, les yeux vifs, de belles mains, une taille bien prise, beaucoup d'adresse dans tous les exercices du corps. Dans les occasions de représentation, il savoit parfaitement *faire le Roi*. Il possédoit l'*étiquette* mieux qu'aucun courtisan, et c'étoit lui que l'on consultoit toujours sur le cérémonial. Il composa un *État des Officiers de la Couronne et de sa Maison*, où il régla leurs habits, leurs fonctions, leurs services. C'est lui qui donna au chancelier séant au conseil, la longue robe de velours cramoisi. C'est encore à ce prince que l'ordre du *Saint-Esprit* doit son institution en 1578. On prétend qu'il en dressa les statuts sur ceux d'un ordre à peu près semblable, institué par *Louis I*, roi de Sicile, en 1352. Le collier de *Saint-Michel* étoit si avili, qu'on l'appeloit *le Collier à toutes bêtes*. Il falloit un nouvel ordre pour les princes et les grands. *Henri* l'institua à l'honneur du *Saint-Esprit*, parce que c'étoit le jour de la Pentecôte qu'il avoit été élu roi de Pologne, et appelé à la couronne de France. Le nombre des chevaliers fut limité à cent, qui devoient posséder chacun une abbaye en commende ; mais le pape ne voulut pas consentir à ce dernier arrangement. Cependant les chevaliers ont toujours conservé le titre de commandeurs. *Duclos*, dans son *Mémorial*, prétend que « le motif public de *Henri III*, en instituant l'ordre du *Saint-Esprit*, fut la défense de la Catholicité, par une association de seigneurs qui ambitionneroient d'y entrer. Le vœu secret fut d'en faire hommage à sa sœur *Marguerite de Valois*. Le *Saint-Esprit* est le symbole de l'amour. Les ornemens du collier étoient les monogrammes de [illegible]*guerite* et de

Henri, séparés alternativement par un autre monogramme symbolique, composé d'un *phi* et d'un *delta* joints ensemble, auquel on faisoit signifier *fidelta* pour *fedelta* en italien, et *fidélité* en françois. *Henri IV*, instruit du mystère, changea le collier, par délibération du 7 janvier 1597, et remplaça par deux trophées d'armes le *phi* et le monogramme de *Marguerite*. J'en ai vu, ajoute *Duclos*, les preuves non suspectes. » Il n'auroit peut-être pas été inutile de les rapporter. Car, quoiqu'on sache que *Henri III* allioit l'extérieur de la dévotion avec le débordement des mœurs, il paroît un peu extraordinaire qu'il ait fait entrer les secrets d'un amour qu'on peint comme suspect, dans l'institution d'un ordre qui devoit être le premier de son royaume. Cela ne se trouve dans aucun des nombreux libelles publiés contre ce prince. Parmi ces satires grossières, il y en a une qui est peu commune. Elle fut publiée sous ce titre : *Les Sorcelleries de* Henri de Valois, *et les Oblations qu'il faisoit au Diable dans le bois de Vincennes, avec la figure des Démons d'argent doré auxquels il faisoit offrande, et lesquels se voient encore dans cette ville* : Paris, *Didier Millet*, 1589, avec permission. Dans ce libelle, où la méchanceté la plus noire se trouve jointe à l'indécence et à la grossièreté, on lit, pag. 8 : « On a trouvé chez d'*Epernon* un coffre plein de papiers de sorcelleries, auxquels il y avoit divers mots h[illegible]eux, chaldaïques, latins, et p[illegible]eurs caractères incogneus, d[illegible]ondeaux ou cernes, esquels a[illegible]our y avoit diverses écrit[illegible] et figures, même des mi[illegible], onguens et drogues, avec des verges blanches, lesquelles sembloient être de coudre, que l'on a incontinent brûlées, pour l'horreur qu'on en avoit..... Au bois de Vincennes, on a trouvé nouvellement deux Satyres d'argent doré, s'appuyant dessus une forte massue. Les politiques disent que c'étoient des chandeliers. Ces monstres diaboliques sont en cette ville, entre les mains d'un personnage d'honneur et bon catholique, qui les a fait voir à une infinité de personnes. » On voit par ces impostures comment on abusoit nos aïeux, et comment on nous abuseroit, dit M. *Anquetil*, si nous étions dans les mêmes circonstances.

XIII. HENRI IV, le Grand, roi de France et de Navarre, naquit le 13 décembre 1553, dans le château de Pau, capitale du Béarn. *Antoine de Bourbon*, son père, prince foible, plutôt indolent que paisible, étoit chef de la branche de *Bourbon*, ainsi appelée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maison par un mariage avec l'héritière de *Bourbon*. Il descendoit de *Robert* de France, comte de Clermont, cinquième fils de *St. Louis*, et seigneur de Bourbon. *Jeanne d'Albret*, mère de *Henri IV*, étoit fille de *Henri d'Albret*, roi de Navarre. Elle étoit prête à le mettre au monde, lorsque le roi son père, lui montrant une belle boîte d'or avec une chaîne pareille, lui dit, dans le langage simple et familier de son temps : *Ma fille, cette boîte, avec ce qu'elle renferme, est à toi, si en accouchant tu me chantes une chanson Gasconne.* Elle accoucha peu après, et dans les premières douleurs, elle chanta un couplet

en langue Béarnoise. Le roi de Navarre mit aussitôt la chaîne au cou de sa fille, et lui donna ensuite la boîte, en lui disant: *Voilà qui est à vous, ma fille.... Mais*, ajouta-t-il, en prenant l'enfant dans sa robe, *ceci est à moi.* Il l'emporta en effet dans sa chambre. *Henri* étoit venu au monde sans crier, et son premier mets fut une gousse d'ail, dont son aïeul lui frotta les lèvres; il y ajouta une goutte de vin qu'il lui fit avaler. La suite de son éducation répondit à ces commencemens. Il fut élevé à la cour de France, sous la conduite d'un sage précepteur, nommé *la Gaucherie*, jusqu'en 1566. Des maximes qu'*Henri* apprit de lui, celle qui lui plaisoit le plus, étoit: *Il faut* VAINCRE *ou* MOURIR. Il aimoit beaucoup *Plutarque*, et en avoit, pour ainsi dire, exprimé toute la substance. *Je lui ai les plus grandes obligations*, avoua-t-il depuis sur le trône; *j'y ai puisé d'excellentes maximes pour ma conduite et pour le gouvernement.* Il étudia la politique à la cour des *Valois*; comme il apprit ensuite le grand art de la guerre sous le prince de *Condé* et sous l'amiral *de Coligni*. Il avoit accompagné *Charles IX* dans les voyages que ce roi fit, en 1564 et 1565, dans différentes provinces de France; *Si bien*, dit Cayet, *qu'on ne pouvoit le vaincre d'honnêteté, ni l'emporter de bravade.* Dans la fameuse entrevue de Bayonne, où l'on prétend que fut résolue la perte des Protestans, le duc de *Médina* ne put s'empêcher de dire; *Ce jeune prince a tout l'air d'un grand roi, ou d'un homme qui doit le devenir.* En 1566, *Jeanne d'Albret* sa mère, qui avoit embrassé ouvertement le Calvinisme, voulut l'avoir à Pau auprès d'elle, et lui donna pour précepteur *Florent Chrétien.* Cette princesse avoit tout ce qui fait un grand homme et un excellent politique. *Henri* apporta en naissant toutes les qualités de sa mère, et n'hérita de son père que d'une certaine facilité de caractère, qui, dans *Antoine*, dégénéra en incertitude et en foiblesse, mais qui, dans *Henri*, fut bienveillance et bon naturel. Il ne fut pas élevé dans la mollesse. Sa nourriture étoit grossière, et ses habits simples et unis. Il alloit toujours tête nue. On l'envoyoit à l'école avec des jeunes gens de même âge; il grimpoit avec eux sur les rochers et sur le sommet des montagnes voisines, suivant la coutume du pays et des temps. En 1568, la cour de France envoya *la Mothe-Fénélon* à *Jeanne d'Albret*, pour la détourner de prendre part à la troisième guerre civile. Le jeune *Henri*, qui n'avoit que 15 ans, paroissoit ne pas entrer dans les vues de l'ambassadeur, qui lui en marquoit sa surprise, en exagérant les malheurs dont le volcan de cette guerre alloit inonder le royaume. *Bon*, dit Henri, *c'est un feu à éteindre avec un seau d'eau.* — *Comment cela*, demanda Fénélon? — *En faisant boire*, répondit le prince, *ce seau d'eau au cardinal de Lorraine, vrai et principal boute-feu de la France.* Il lui dit en même temps, que les ennemis du prince de *Condé* son oncle, et des Protestans que ce prince soutenoit, ne l'accusoient de rebellion, que dans la vue d'exterminer toute la branche royale de *Bourbon.* *Mais nous voulons*, ajouta-t-il, *mourir tous ensemble, pour éviter les frais de deuil, qu'autrement nous aurions à porter*

les uns des autres. Élevé dans le Calvinisme, il fut destiné à la défense de cette secte par sa mère : on l'en déclara le chef à la Rochelle, en 1569, et le prince de *Condé* fut son lieutenant. C'étoit sur cette côte de la Rochelle, que *Bourbon*, l'année précédente, avoit couru un grand danger. Se promenant un jour sur la mer, en jeune homme ardent et ennemi du repos, il tomba dans l'eau, et disparut, entraîné par le courant. L'état, affoibli par les guerres civiles, auroit infailliblement péri avec lui, lorsqu'un capitaine de marine, nommé *Jacques Lardeau*, plongeant à l'instant, fit le salut de la France, et le ramena. *Henri* se trouva, à seize ans, à la bataille de Jarnac, le 13 mars 1569. *Les forces de l'ennemi sont supérieures*, dit-il ; *combattre à présent, c'est exposer des hommes à crédit. J'avois bien vu que nous nous amusions trop à jouer des comédies à Niort, au lieu d'assembler nos troupes, tandis que l'ennemi assembloit les siennes.* Ce que le jeune prince avoit prévu arriva. Les Protestans perdirent la bataille, et avec elle, le valeureux prince de *Condé*, qui fut tué de sang froid. Cette journée fut suivie de celle de Montcontour. La bataille fut perdue le 3 octobre de la même année, parce qu'on ne suivit point le conseil qu'il avoit donné, de seconder l'amiral *de Coligni*, qui avoit enfoncé l'avant-garde du duc d'*Anjou*. Après la paix de Saint-Germain, conclue le 11 août 1570, *Henri* fut attiré à la cour avec les plus puissans seigneurs de son parti. On le maria deux ans après, avec la princesse *Marguerite de Valois*, sœur de *Charles IX*. Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces, qu'on prépara l'horrible massacre de la Saint-Barthélemi, l'opprobre du nom François. *Henri*, réduit à l'alternative de la mort ou de la religion, se fait Catholique, et reste près de trois ans prisonnier d'état. S'étant évadé en 1576, et s'étant retiré à Alençon, il se mit à la tête du parti Huguenot, exposé à toutes les fatigues et à tous les risques d'une guerre civile et d'une guerre de religion, manquant souvent du nécessaire, n'ayant jamais de repos, et se hasardant comme le dernier des soldats. On le vit souvent dans les camps se confondre parmi eux, se coucher sur la paille comme eux, fouir avec eux la terre et se nourrir du même pain. Lorsqu'il assiégeoit une place, il visitoit les travaux jour et nuit; il disposoit lui-même les batteries, il traçoit les tranchées, et souvent corrigeant les fautes de ses ingénieurs, il diminuoit les périls et abrégeoit les travaux. Au siége de Cahors en 1580, il reçut plusieurs blessures. Ses principaux officiers s'étant assemblés autour de lui, le conjuroient de se retirer. *Non*, dit le roi avec un visage riant; *il est écrit là-haut ce qui doit être fait de moi dans cette occasion. Souvenez-vous que ma retraite hors de cette ville, sans l'avoir assurée au parti, sera la retraite de ma vie hors de mon corps. Il y va trop de mon honneur. Ainsi, qu'on ne me parle plus que de combattre, de vaincre ou de mourir.* Parmi les avantages qu'il remporta, on ne doit pas oublier la victoire de Coutras en 1587, due principalement à ses soins. Avant le commencement de l'action, le roi de Navarre se tourne vers le prince de *Condé* et le duc de

Soissons, et leur dit, avec cette confiance qui précède la victoire : *Souvenez-vous que vous êtes du sang de* Bourbon ; *et, vive Dieu ! je vous ferai voir que je suis votre aîné.* — *Et nous*, lui répondent-ils, *nous vous montrerons que vous avez de bons cadets...* *Henri* s'appercevant, dans la chaleur de l'action, que quelques-uns des siens se mettent devant lui, à dessein de défendre et de couvrir sa personne, leur crie : *A quartier, je vous prie ! ne m'offusquez pas, je veux paroître.* Il enfonce les premiers rangs des Catholiques, et fait des prisonniers de sa main. Après la victoire, on lui présente les bijoux et les autres magnifiques bagatelles de *Joyeuse*, tué dans cette journée ; il les dédaigne, en disant : *Il ne convient qu'à des Comédiens de tirer vanité des riches habits qu'ils portent. Le véritable ornement d'un Général, est le courage, la présence d'esprit dans une bataille, et la clémence après la victoire.* On peut voir dans l'article précédent, comment il unit sa cause avec celle de *Henri III.* Il portoit le titre de *Roi de Navarre*, depuis la mort de sa mère, arrivée le 9 juin 1572. Celle de *Henri III* le fit *Roi de France*, en 1589. Ce prince, en mourant, le fit appeler auprès de son lit, et lui dit : *Mon frère, vous voyez l'état auquel je suis ! Puisqu'il plaît à Dieu de m'appeler, je meurs content en vous voyant auprès de moi. Je vous laisse mon royaume dans un grand trouble. La couronne vous appartient : je prie Dieu qu'il vous fasse la grace d'en jouir plus paisiblement que moi. Plût à Dieu que je vous la remisse aussi brillante qu'elle l'a été sur la tête de* CHARLEMAGNE ! Les vœux de *Henri III* ne furent pas exaucés. La religion servit de prétexte à la moitié des chefs de l'armée pour abandonner *Henri IV*, et à la Ligue pour ne pas le reconnoître. Presque tous ses officiers l'auroient quitté, si l'un d'eux, aussi prudent que généreux, ne les avoit retenus en disant hautement à *Henri :* SIRE, *vous êtes le Roi des braves, et vous ne serez abandonné que des poltrons.* Les Ligueurs lui opposèrent un fantôme, le cardinal *de Bourbon*. *Henri*, avec peu d'amis, peu de places importantes, point d'argent, et une petite armée, supplée à tout par son activité et son courage. Il restoit moins au lit, que le duc de *Mayenne*, chef des rebelles, ne restoit à table. Il gagna plusieurs batailles sur ce duc : celle d'Arques, le 22 septembre 1589 ; et celle d'Ivri, le 14 mars 1590. Dans la première journée, *Henri* soupçonnant que les Ligueurs tourneroient leurs principaux efforts contre son artillerie, y plaça le régiment Suisse de *Glaris*, sur lequel il comptoit beaucoup, et leur colonel *Galati*, sur lequel il comptoit davantage. Ce qu'il avoit prévu, arriva. *Henri* vola, suivant son usage, où le danger étoit le plus grand. *Mon compère*, dit-il à *Galati* en arrivant, *je viens mourir, ou acquérir de l'honneur avec vous.* Quelques momens avant le combat, on amena au roi un prisonnier de distinction, qui, cherchant par-tout des yeux une armée, témoigna sa surprise au prince de voir si peu de sold[ats] autour de lui. *Vous ne les vo[yez] pas tous*, dit *Henri IV* a[vec] gaieté ; *car vous n'y comptez [pas] Dieu et le bon droit qui m'as[sis]tent.* Il remporta la victoir[e]

Ivri, comme il l'avoit remportée à Coutras, en se jetant dans les rangs ennemis au milieu d'une forêt de lances. Les François se souviendront éternellement des paroles qu'il dit à ses soldats dans ce jour mémorable : *Si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire.* Et lorsque les vainqueurs s'acharnoient sur les vaincus, *Sauvez les François*, leur crioit-il! Le maréchal *de Biron* eut part à l'honneur de cette journée; mais *Henri* en eut la principale gloire, par l'héroïsme avec lequel il combattit. Le maréchal rendit finement l'idée qu'il avoit de cette action, lorsqu'il fit ce compliment à son maître : *SIRE*, dit-il, *vous avez fait aujourd'hui le devoir du maréchal* de Biron, *et le maréchal* de Biron *a fait ce que devoit faire le roi.* Le soir, le maréchal *d'Aumont* s'étant présenté au souper du roi, ce bon prince se leva aussitôt, alla au-devant de lui, et le fit asseoir à sa table, avec ces paroles obligeantes, déjà rapportées dans son article : *Qu'il étoit bien raisonnable qu'il fût du festin, puisqu'il l'avoit si bien servi à ses noces....* *Henri* continua la guerre, et ses succès ne répondant pas toujours à son courage, il disoit quelquefois : *Je suis roi sans couronne, général sans soldats, et très-souvent sans argent, ainsi que mari sans femme.* Plus ses ennemis étoient acharnés, plus il redoubla de courage et d'activité. Au siége de Rouen, en 1592, il s'exposa comme un grenadier, fut renversé deux fois, et eut ses armes détachées et mises en pièces. *Sulli* lui porta le lendemain la plainte commune de toute l'armée. *Henri IV* l'interrompit par ces paroles : *Mon ami, je ne puis faire autrement; car, puisque c'est pour ma gloire et pour ma couronne que je combats, ma vie et toutes choses ne me doivent rien sembler au prix.* Les mêmes sentimens de bravoure le suivirent au siége de Paris; et ils devinrent plus touchans par la tendre humanité qui les accompagna. Il prit d'assaut tous les faubourgs dans un seul jour. Il est constant qu'il eût pris la ville par famine, s'il n'avoit permis lui-même, par une pitié héroïque, que les assiégeans nourrissent les assiégés. *Je suis*, disoit-il, *le vrai père de mon peuple. Je ressemble à la vraie mère qui se présenta devant* Salomon. *J'aimerois autant n'avoir point de Paris, que de l'avoir tout ruiné et tout désolé par la mort de tant de personnes.* On a dit que, pendant qu'il pressoit Paris, les moines faisoient une espèce de revue militaire, marchant en procession la robe retroussée, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, le mousquet et le crucifix à la main; mais on a pris trop à la lettre une plaisanterie des auteurs de la *Satire Ménippée*. Ce qu'il y a de vrai, c'est que plusieurs citoyens considérables faisoient serment sur l'Évangile, en présence du légat et de l'ambassadeur d'Espagne, de mourir plutôt de faim que de se rendre. Le duc de Parme, envoyé par *Philippe II*, venoit secourir Paris; mais *Henri* le fit rentrer en Flandres. Cependant la disette dégéneroit en famine universelle. Le pain se vendoit un écu la livre; on avoit été obligé d'en faire avec des os du charnier des saints Innocens : on l'appela le *pain de Mad. de Mont-*

pensier, parce qu'elle en avoit loué l'invention. La chair humaine devint la nourriture des obstinés Parisiens. On alla à la chasse des enfans ; il y en eut plusieurs de dévorés par les faméliques, et l'on vit des mères se nourrir des cadavres de leurs propres fils. Le duc de *Mayenne* voyant que ni l'Espagne, ni la Ligue ne lui donneroient jamais la couronne de France, résolut de faire reconnoître celui à qui elle appartenoit ; il engagea les États à une conférence entre les Catholiques des deux partis. Cette conférence fut suivie de l'abjuration de *Henri* à Saint-Denis, le 25 juillet 1593, et de son sacre à Chartres. L'année d'après, et le 22 mars 1594, Paris lui ouvrit ses portes. *Henri* renvoya tous les étrangers qu'il pouvoit retenir prisonniers ; il pardonna à tous les Ligueurs. Dès qu'il se vit au Louvre, il dit au chancelier : *Dois-je croire que je suis où je suis ? Plus j'y pense, moins je le conçois. Il n'y a rien de l'homme dans tout ceci ; c'est un ouvrage du ciel.* Comme il se mettoit à table pour souper à l'hôtel de ville, il dit en riant et en regardant ses pieds : *Je me suis bien crotté en venant à Paris, mais je n'ai pas perdu mes pas.* Cette gaieté franche, naïve et spirituelle ne l'abandonnoit jamais. Un de ses courtisans lui disant, « qu'on avoit rendu à *César* ce qui appartenoit à *César*, en lui ouvrant les portes de sa capitale. » *Ventre-saint-gris*, répondit le roi, *on ne m'a pas fait comme à* César ; *on ne m'a pas rendu, mais vendu Paris.* Voyez I. LANGLOIS. Pour éloigner tout prétexte de révolte, *Henri* sollicitoit toujours son absolution à Rome. Les prétentions ultramontaines, la politique espagnole avoient retardé cette absolution, qui fut enfin accordée par *Clément VIII*, en 1595. (*Voyez* son article.) *Duperron* et d'*Ossat* ambassadeurs de France, eurent besoin de toute leur habileté, pour mettre à couvert les droits de la couronne. Le pape qui avoit d'abord demandé des choses peu raisonnables, proposa, par leurs soins, des conditions moins onéreuses. Le roi s'obligeoit à faire publier et exécuter le concile de Trente, excepté dans les articles, s'il y en avoit de tels qui pourroient troubler la tranquillité publique en France. Il devoit, à moins qu'il n'y eût empêchement légitime, réciter le chapelet tous les jours ; les litanies le mercredi ; le rosaire le samedi ; entendre tous les jours la messe ; communier quatre fois l'année ; bâtir un couvent dans chaque province. On ne pensa guères si ces pénitences étoient faciles à observer par le souverain d'un grand empire, et le roi les accepta. *Philippe II* n'en resta pas moins son ennemi ; il fallut lui faire la guerre, cette même année 1595. Les Espagnols s'étant emparés de Cambrai et de Calais, *Henri* sollicita le secours d'*Elizabeth*. L'ambassadeur d'Angleterre promit, de la part de sa souveraine, des troupes pour sauver Calais, à condition qu'on remettroit la place aux Anglois jusqu'au payement des sommes que la reine avoit prêtées. *Henri IV* refusa noblement une telle proposition, en disant : *Si je dois être m[illegible], j'aime autant l'être par un [illegible] que par une lionne.* L'année [illegible]vante, 1596, il convoq[illegible] à Rouen une espèce d'états g[illegible]raux, sous le nom d'*Asse*[illegible]

les *Notables*. Ce fut dans cette assemblée qu'il prononça ce discours célèbre, dont la mémoire subsistera autant que celle de *Henri* : « Je viens, dit-il, demander vos conseils, les croire et les suivre, me mettre en tutelle entre vos mains. C'est une envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux; mais mon amour pour mes sujets me fait trouver tout possible et tout honorable. » Après la séance, le roi demanda à la duchesse de *Beaufort*, sa maîtresse, qui avoit entendu son discours, cachée derrière une tapisserie, ce qu'elle en pensoit : *Je n'ai jamais*, dit-elle, *ouï mieux parler; j'ai seulement été surprise que Votre Majesté ait parlé de se mettre en tutelle. — Ventre-saint-gris*, lui répondit le roi, *il est vrai; mais je l'entends avec mon épée au côté*. En effet, il ne quitta pas cette épée. Il avoit battu, en 1595, l'armée Espagnole à la rencontre de Fontaine-Françoise, où il affronta les plus grands périls, à la tête d'une poignée de combattans; il la chassa d'Amiens en 1597, à la vue de l'archiduc *Albert*, contraint de se retirer. Le duc de *Mayenne* avoit fait son accommodement en 1596; le duc de *Mercœur* se soumit en 1598, avec la Bretagne, dont il s'étoit emparé. Il ne restoit plus qu'à faire la paix avec l'Espagne; elle fut conclue le 2 mai de la même année, à Vervins. Depuis ce jour jusqu'à sa mort, le royaume fut exempt de guerres civiles et étrangères, si l'on en excepte l'expédition de 1600, contre le duc de Savoie, qui fut glorieuse à la France, et suivie d'un traité avantageux. Les convulsions du fanatisme étoient calmées; mais le levain n'étoit pas entièrement détruit. Il n'y eut presque point d'année où l'on n'attentât sur la vie de *Henri*. Un malheureux de la lie du peuple, nommé *Pierre Barrière*, ayant porté ses mains parricides sur le roi, fut arrêté et mis à mort en 1593. *Jean Châtel*, jeune homme né d'une honnête famille, le frappa d'un coup de couteau à la bouche, en 1595, sous prétexte qu'il n'étoit pas encore absous par le pape. Un chartreux, nommé *Pierre Ouin*, un vicaire de Saint-Nicolas-des-Champs, pendu en 1595, un tapissier en 1596, un malheureux qui étoit ou qui contrefaisoit l'insensé, méditèrent le même assassinat. *Voyez* aussi II. BIRON. Enfin, il fallut, pour le malheur de la France, qu'un monstre furieux et imbécille, nommé *Ravaillac*, l'exécutât le 14 mai 1610. Le carrosse de *Henri IV* ayant été arrêté par un embarras de charrettes, dans la rue de la Ferronnerie, en allant à l'Arsenal, ce malheureux profita de ce moment pour le poignarder. Ce grand homme mourut dans le milieu de la 57e année de son âge, dans la 22e de son règne, laissant trois fils et trois filles, de *Marie de Médicis*, sa seconde femme, ou plutôt son unique épouse, puisque son premier mariage avec *Marguerite de Valois* fut déclaré nul. *Henri IV* ne fut bien connu de la nation, que quand il eut été assassiné. La fausse idée qu'il tenoit encore au Calvinisme, souleva contre lui beaucoup de Catholiques; son changement nécessaire de religion aliéna une partie des Réformés, qui lui demandèrent des places de sureté, comme ils en avoient eu sous *Henri III*. *Je suis*, leur répon-

dit-il, *la meilleure assurance de mes sujets*. Henri III *vous craignoit et ne vous aimoit point ; mais moi je vous aime et ne vous crains guère*. Cependant les Protestans auroient dû trouver un motif de reconnoissance dans le fameux *Edit de Nantes*, donné en avril 1598, dicté par une sage tolérance, et chérir le prince juste et bienfaisant qui portoit tous ses sujets dans son cœur. Sa seconde femme, qui ne l'aimoit pas, et qui ne s'en croyoit pas aimée, l'accabla de chagrins domestiques, et plus encore la première. Sa maîtresse même, la marquise d'*Entragues*, conspira contre lui. La plus cruelle *Satire*, qui attaqua ses mœurs et sa probité, fut l'ouvrage d'une princesse de *Conti*, sa proche parente. Cependant il avoit mis le royaume dans un état florissant; il l'avoit policé, après l'avoir conquis. Les troupes inutiles furent licenciées, et la profession des armes, ne fut plus, comme ci-devant, suffisante pour faire un gentilhomme. L'ordre dans les finances succéda au plus odieux brigandage; il paya, peu à peu, toutes les dettes de la couronne, sans fouler les peuples. Les paysans répètent encore aujourd'hui qu'*il vouloit qu'ils eussent une* POULE AU POT *tous les Dimanches :* expression triviale, mais sentiment paternel, qui a dicté à un jeune poëte ce beau vers qui peint *Henri IV :* SEUL ROI DE QUI LE PEUPLE AIT GARDÉ LA MEMOIRE ! Pendant une maladie dangereuse qu'il eut après le traité de Vervins, il disoit souvent à *Sully : Mon ami, je n'appréhende nullement la mort; vous me l'avez vu braver dans tant d'occasions périlleuses ! Mais j'ai regret de sortir de cette vie, sans avoir témoigné à mes peuples, en les gouvernant bien, et en les soulageant de tant de subsides, que je les aime comme mes propres enfans*. La justice fut réformée, et il sut, malgré son indulgence naturelle, maintenir les jugemens qu'elle prononçoit. Un courtisan lui demandant la grace de son neveu, coupable d'un meurtre : *Il vous sied bien*, lui dit le roi, *de faire l'oncle en implorant ma clémence ; à moi, de faire le roi en écoutant la justice. J'excuse votre demande, excusez mon refus*. Il répondit à quelqu'un qui demandoit l'abolition de quelques excès commis contre des magistrats : *Je n'ai que deux yeux, deux mains et deux pieds. En quoi différerois-je de mes autres sujets, si je n'avois la force de la justice en ma disposition ?* ... *Je ne desire vivre*, dit-il une autre fois, *que pour aller comme* Louis XII, *une fois la semaine au Parlement et à la chambre des Comptes, pour abréger les procès et arranger, pour toujours, les finances*. Ce devoient être ses dernières promenades, s'il avoit vécu plus longtemps. Il eut la consolation, avant que de mourir, de voir les deux religions vivre en paix, au moins en apparence. Il enrichit, lui seul, le domaine de la couronne (Voyez *la Table de la réunion des grands Fiefs* dans les TABLES CHRONOLOGIQUES. ...) de plus de terres, que n'avoient fait ensemble *Philippe de Valois*, *Louis XII* et *François premier*, parvenus, comme lui, au trône en ligne collatérale. L'agric[illegible]ture, le premier des arts, [illegible]t chère à *Henri IV*, ainsi que c[illegible]x qui l'exerçoient. Il fit goûter à un ambassadeur d'Espagne, [illegible]u vin de ses vignes. Il lui dit : [illegible]

une vigne, des vaches et autres choses qui me sont propres; et je sais si bien le ménage de la campagne, que, comme homme particulier, je pourrois encore vivre commodément. Le commerce, la navigation furent en honneur. Les étoffes d'or et d'argent, proscrites d'abord par un édit somptuaire, qui ne les permettoit qu'*aux filles de joie et aux filoux*, dans le commencement d'un règne difficile, et dans un temps d'épuisement et de pauvreté, reparurent avec plus d'éclat, et enrichirent Lyon et la France. Il établit des manufactures de tapisseries de haute-lice, en laine et en soie, rehaussées d'or. On commença à faire de petites glaces dans le goût de celles de Venise. C'est à lui seul qu'on doit les vers à soie et les plantations de mûriers. Ce fut sous son règne que fut formé le projet du canal de Briare, par lequel la Seine et la Loire furent jointes : projet qui fut exécuté sous son successeur. On lui doit, en partie, le jardin royal des plantes de Montpellier, si utile aux médecins. Paris fut agrandi et embelli; il forma la place royale; il restaura tous les ponts. Le faubourg Saint-Germain ne tenoit point à la ville; il n'étoit point pavé : *Henri* se chargea de tout. Il fit achever le Pont-neuf, où le peuple regarda long-temps sa statue avec attendrissement. Lorsqu'on éleva cette statue, un poëte fit ces quatre vers qu'on auroit pu mettre au bas :

Ce bronze étant du *Grand Henri* l'image,
Qui fut sans pair en armes comme en lois,
Reçoit ici de son peuple l'hommage,
Et sert lui seul d'exemple à tous les Rois.

Saint-Germain-en-Laie, Monceaux, Fontainebleau, et surtout le Louvre, furent augmentés par *Henri IV*, et presque entièrement bâtis. Il logeoit au Louvre, sous cette longue galerie, ouvrage des artistes en tout genre, qu'il encouragea souvent de ses regards, comme de ses récompenses. S'il ne fut point le fondateur de la bibliothèque royale, il contribua beaucoup à l'enrichir. Il étoit aussi savant qu'un roi doit l'être, c'est-à-dire, assez pour distinguer le vrai mérite. Il donna une chaîne d'or et son portrait, et fit beaucoup d'autres libéralités à *Grotius*, qui lui présenta son traité *De jure belli ac pacis*. Le président *de Thou*, Jacques *Bongars*, *du Perron*, *d'Ossat*, *Sponde*, Joseph *Scaliger*, Isaac *Casaubon*, *Malherbe*, l'abbé *d'Elbène*, et beaucoup d'autres, reçurent de lui des marques de considération ou des bienfaits.... Quand Don *Pedro* de Tolède fut envoyé, par *Philippe III*, en ambassade auprès de *Henri*, il ne reconnut plus cette ville, qu'il avoit vue autrefois si malheureuse et si languissante : *C'est qu'alors le Père de famille n'y étoit pas*, lui dit Henri; *et aujourd'hui qu'il a soin de ses enfans, ils prospèrent.* En faisant fleurir son état au-dedans, il le faisoit respecter au-dehors. Le même Don *Pedro* faisant valoir avec trop de hauteur la puissance de son maître : *Tout cela ne m'en impose pas*, lui répondit Henri : *Si le Roi votre maître continue ses attentats, je porterai le feu jusque dans l'Escurial, et on me verra bientôt à Madrid.* —*François premier y fut bien*, répondit fièrement l'Espagnol. —*C'est pour cela*, répliqua le

Roi, *que j'y veux aller, venger son injure, celles de la France et les miennes...* On lui attribue ce jeu de mots contre la puissance Espagnole : le mot *hombre* signifie homme en Espagne; Don *Pédro* lui annonçoit qu'une armée de cent mille hommes alloit s'avancer contre lui. Vous vous trompez, lui dit *Henri IV*, en France ce sont des hommes; en Espagne ce sont des *ombres*. *Henri* fut médiateur entre le pape et la république de Venise. Il protégea les Hollandois contre les Espagnols, et ne servit pas peu à les faire reconnoître libres et indépendans. Il étoit sur le point de passer en Allemagne avec une puissante armée, lorsque le scélérat, qui lui donna la mort, l'enleva à la France et à l'Europe. Nous n'avons jamais eu de meilleur, ni de plus grand roi. Il fut, dit le président *Hénaut*, son général et son ministre. Il unit, à une extrême franchise, la plus adroite politique; aux sentimens les plus élevés, une simplicité de mœurs charmante; et au courage d'un soldat, un fond d'humanité inépuisable. *Je ne puis*, disoit-il après une victoire, *je ne puis me réjouir de voir mes sujets étendus morts sur la place; je perds, lors même que je gagne.* Quelques troupes qu'il envoyoit en Allemagne, ayant fait du désordre en campagne, *Henri IV* dit aux capitaines qui étoient encore à Paris : *Partez en diligence; donnez-y ordre; vous m'en répondrez. Vive Dieu! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi....* Il employoit la patience, les bienfaits et l'adresse pour ramener les esprits que les factions avoient égarés. *Un roi sage*, disoit-il, *est comme un habile apothicaire, qui des poisons les plus dangereux compose d'excellens antidotes, et fait de la thériaque avec des vipères....* *Henri* rencontra ce qui forme et ce qui déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à essuyer, et sur-tout des adversaires dignes de lui. Enfin, comme l'a dit un de nos plus grands poëtes,

IL FUT DE SES SUJETS LE VAINQUEUR ET LE PÈRE.

L'activité étoit sa qualité dominante. Le duc de Parme disoit, que *les autres Généraux faisoient la guerre en lions ou en sangliers, mais que Henri la faisoit en aigle.* Sa devise étoit un *Hercule*, qui domptoit des monstres, avec ces mots : *INVIA VIRTUTI NULLA EST VIA*; et il l'avoit prise à juste titre. *Les grands mangeurs*, disoit-il, *et les grands buveurs, ensévelis dans la chair, ne sont capables de rien de grand... Si j'aime*, ajoutoit-il, *la table et la bonne chère, c'est uniquement pour m'égayer l'esprit.* Ajoutons encore aux traits qui caractérisent ce grand prince, son discernement dans le choix des personnes qu'il employoit aux affaires de l'état : le chancelier *Silleri*, le président *Jeannin*, *Sully*, *Bellièvre*, *Villeroi*, sont autant de noms qui rappellent de grands talens et des vertus éminentes. Les grandes qualités de *Henri IV* furent obscurcies par quelques défauts. Il eut une passion extrême pour le jeu et pour les femmes. On ne peut guère excuser la première, parce qu'elle fit naître quantité de brelans dans Paris, et que d'ailleurs il étoit joueur âpre et impatient; et encore moins la seconde, parce que ses amours furent si publiques et si universelles depuis sa

jeunesse, jusqu'au dernier de ses jours, « qu'on ne sauroit même, dit *Mézerai*, leur donner le nom de galanteries. » Cette passion l'entraina même à persécuter le prince de *Condé* son parent, dont il vouloit séduire la femme. Le nombre de ses enfans naturels surpassa de beaucoup celui des légitimes. Outre ceux qu'il ne put ou ne voulut pas avouer, il en reconnut huit, trois de *Gabrielle d'Estrées*; deux de *Henriette de Balzac-d'Entragues*; un de *Jacqueline de Beuil*; deux de *Charlotte des Essarts*. Ses maîtresses ne le dominoient pourtant pas toujours, et il leur répétoit souvent « qu'il aimeroit mieux perdre dix amantes, qu'un *Sully*. » Il sentoit que ses foiblesses faisoient tort à sa gloire; mais il n'étoit pas maître de son cœur. (*Voyez* IX. CATHERINE, II. GUICHE et PARTHENAY, X. MONTMORENCI.) Il dit un jour au nonce du pape, avec qui il regardoit danser les plus belles dames de la cour : *Monsieur le Nonce, je n'ai jamais vu de plus bel escadron, ni de plus périlleux.* « La timidité, le découragement, la bassesse, la jalousie, les fureurs, et même la fausseté et le mensonge : oui le mensonge et la fausseté ! *Henri*, par-tout ailleurs cet homme si droit, si vrai, si franc, les a connus dès qu'il s'est livré à l'amour, dit *Sully*. Je me suis souvent apperçu, ajoute-t-il, qu'il me trompoit par de fausses confidences, lorsque rien ne l'obligeoit de m'en faire de véritables; qu'il feignoit des retours à la raison et des résolutions que son cœur désavouoit; enfin, qu'il affectoit jusqu'à la honte même de sa chaîne, lorsque, intérieurement, il faisoit serment de ne jamais la rompre, et qu'il en serroit plus étroitement les nœuds.... » Il disoit quelquefois : « qu'on devoit excuser sa licence en tels divertissemens qui n'apportoient nul dommage à ses peuples, par forme de compensation de tant d'amertumes qu'il avoit goûtées, de tant d'ennuis, déplaisirs, fatigues, périls et dangers, par lesquels il avoit passé depuis son enfance jusqu'à cinquante ans. » On lui a reproché encore des lois trop dures contre les braconniers : tant l'ardeur pour la chasse lui faisoit oublier ses propres principes; quelques traits d'ingratitude et de parcimonie envers ses anciens et braves serviteurs; enfin, on l'a blâmé d'avoir trop aimé à plaisanter. Il donnoit quelquefois dans les pointes qui n'ont qu'un jeu de mots pour mérite, telles que celle-ci : *Le meilleur canon que j'ai employé dans ma vie, est celui de la messe, il a servi à me faire Roi.* Il n'en faut pas conclure cependant, comme ont fait quelques historiens, qu'il n'étoit pas catholique au fond du cœur. Il le fut de très-bonne foi depuis la conférence de Fontainebleau en 1600, entre *du Perron* et *Mornay*, où celui-ci, convaincu d'avoir tronqué certains passages, fit penser au roi que sa cause étoit mauvaise, puisqu'il altéroit les pièces du procès. Quoique attaché à l'église, il ne se laissa pas dominer par les ecclésiastiques. Le clergé lui ayant fait des remontrances sur divers abus, spécialement dans la nomination des bénéfices, il répondit que ces abus étoient réels, qu'il les avoit trouvés établis, qu'il espéroit les réformer et remettre l'église dans un état florissant. *Mais*, ajouta-t-il, *vous m'avez exhorté à mon*

devoir ; je vous exhorte au vôtre. Faites par vos bons exemples que le peuple soit aussi porté à bien faire, qu'il en a été ci-devant détourné. Comme il ne trouva pas toujours des ecclésiastiques qui soutinssent leurs discours par leurs vertus, il disoit quelquefois : *Je voudrois bien faire ce qu'ils prêchent ; mais ils ne pensent pas que je sache ce qu'ils font.* Cependant *Henri IV* étoit très-fâché du soupçon que répandoient les Protestans, qu'il n'avoit *renié Dieu*, c'est-à-dire dans leur langage fait abjuration, *que des lèvres.* Aussi, dit-il, à l'occasion de la mort de la reine *Elizabeth : Il y a trois choses très-véritables, et que le monde ne veut pas croire : qu'*Élizabeth *soit morte vierge, que l'*Archiduc *soit un grand Capitaine, et le* Roi *de France un bon Catholique.* —Un jour qu'il s'étoit mis à genoux devant un prêtre qui portoit le saint-Sacrement, *Sully* lui dit : *Est-il possible, Sire, que vous croyez à cela, après les choses que j'ai vues ? —Oui*, lui répondit le roi, *j'y crois, et il faut être fou pour ne pas y croire. Je voudrois qu'il m'en eût coûté un doigt de la main, et que vous y crussiez comme moi.* Il fut très-offensé du propos d'un marchand qui ne le connoissoit point, et qui, parlant de sa conversion, dit : *La caque sent toujours le hareng. —Oui, mon ami*, dit *Henri* en se faisant connoître ; *mais c'est à votre égard, et non au mien. Je suis, Dieu merci, bon Catholique, et vous gardez encore du vieux levain de la Ligue.* ... Si quelques fanatiques le détestoient encore, tous les bons citoyens lui rendirent justice. Plusieurs tombèrent malades en apprenant sa mort ; quelques-uns même, tels que *de Vic*, gouverneur de Paris, en moururent de douleur. On prononça son oraison funèbre dans toutes les grandes villes, dans les petites même. « Il se brûla plus de cire, et l'on fit plus de prières, dit *Flavin*, pour l'ame de Henri le Grand seul, que pour les cinq rois ses prédécesseurs. » Aussi *Anne d'Autriche*, mère de *Louis XIV*, exhortoit son fils à vivre de façon qu'*il fût autant regretté que son aïeul*, et plus pleuré que *Louis XIII*, son père. On a demandé, plusieurs fois, comment *Henri IV*, avec des défauts et même des vices que n'eurent ni *Charles V*, ni *Louis XII*, est cependant aux yeux des François, le premier de nos rois ? *Thomas* a répondu à cette question, dans son *Essai sur les Eloges* : « C'est qu'il fut véritablement le héros de la France. Quand le mérite du grand-homme se concilie parfaitement avec les préjugés, le caractère et les penchans d'un peuple ; alors sa célébrité doit augmenter, parce que l'amour propre de chaque citoyen protége, pour ainsi dire, la réputation du prince ; et c'est ce qui est arrivé à *Henri IV*. Ses talens, ses vertus et jusqu'à ses défauts, tout, pour ainsi dire, nous appartient. *Mornai* et *Sully* purent blâmer l'excès de sa valeur ; mais la nation aimoit à s'y reconnoître. La politique même le justifioit. Pour rassurer ses amis, pour étonner ses ennemis, il falloit des prodiges ; il n'avoit presque que des vertus à opposer à des armées ; et ce grand-homme appuyoit le peu de forces qu'il avoit, des forces réelles de l'admiration et de l'enthousiasme. Sa gaieté au milieu

des combats, ses bons mots dans la pauvreté et le malheur; toutes ces saillies d'une ame vive et d'un caractère généreux, cette foule de traits que l'on cite, et qui sont, à la fois, d'un homme d'esprit et d'un héros, sembloient peindre, en même temps, l'imagination Françoise et le genre d'esprit, ainsi que le caractère national. » Ses amours mêmes, qui l'entraînèrent dans de si grandes fautes, le rendirent plus intéressant aux yeux d'un peuple, dont le caractère fut, en tout temps, d'allier la valeur à la galanterie. Mais ce qui l'a réellement fait mettre au-dessus de tous les monarques François, c'est sa bonté. Cette vertu ne permit jamais à la haine d'entrer dans son cœur. C'est elle « qui fit que, sans politique et sans effort, ajoute *Thomas*, il pardonna toujours, et se seroit cru malheureux de punir; qui, avec ses amis, lui donnoit la familiarité la plus douce; envers ses peuples, la bienveillance la plus tendre; avec sa noblesse, la plus touchante égalité. Ce sentiment si précieux, qui, quelquefois dans des momens d'amertume et de malheur, lui faisoit verser les larmes d'un grand-homme au sein de l'amitié : ce sentiment qui aimoit à voir la cabane d'un paysan, à partager son pain, à sourire à une famille rustique qui l'entouroit, et ne craignoit jamais que les larmes et le désespoir secret de la misère vinssent lui reprocher des malheurs ou des fautes. » Voilà ce qui lui a concilié à jamais le cœur des François, et même des étrangers. L'abbé *Lenglet du Fresnoy* a publié cinquante-neuf *Lettres* de ce bon roi, dans le tome quatrième de sa nouvelle édition du *Journal de Henri III*. On y remarque du feu, de l'esprit, de l'imagination, et surtout cette éloquence du cœur qui plaît tant dans un monarque. Il a paru un recueil non moins intéressant et non moins agréable, des bons mots et des actions de clémence de ce héros sensible, sous le titre d'*Esprit de Henri IV*, in-12, Paris, 1769 : on y trouve celle-ci. On l'exhortoit à traiter avec rigueur quelques places de la Ligue qu'il avoit réduites par la force. *La satisfaction qu'on tire de la vengeance ne dure qu'un moment*, répondit ce prince généreux; *mais celle qu'on tire de la clémence est éternelle*. Voyez AUBIGNÉ. — On lui parloit d'un brave officier qui avoit été de la Ligue, et dont il n'étoit pas aimé : *Je veux*, dit-il, *lui faire tant de bien, que je le forcerai de m'aimer malgré lui*... Il est à souhaiter, dit un historien qui a chanté *Henri*, et qui nous a beaucoup servi à le peindre, il est à souhaiter, pour l'exemple des rois et pour la consolation des peuples, qu'on lise dans la grande Histoire de *Mézerai*, dans *Péréfixe*, et dans les Mémoires de *Sully*, ce qui concerne les temps de ce bon prince. Plus on connoîtra *Henri*, plus on l'aimera, plus on l'admirera. *Casaubon* dit dans le recueil de ses Lettres, que *Henri IV* avoit traduit les Commentaires de *César*, et *qu'il avoit commencé d'écrire ses Mémoires, avec dessein de les finir, si les soins de l'État lui permettoient de respirer*. Il tenoit cette anecdote de la bouche même de ce prince. On prétend qu'il avoit engagé le président *Jeannin* à écrire l'histoire de son règne. *J'entends*, lui dit-il, *laisser à la vérité toute sa franchise, et*

je vous donne la liberté de la dire sans artifice et sans fard.

Rois d'Angleterre.

XIV. HENRI Ier, roi d'Angleterre, et duc de Normandie, troisième fils de *Guillaume le Conquérant*, se fit couronner roi d'Angleterre l'an 1100, après la mort de son frère *Guillaume le Roux*, au préjudice de *Robert Courte-Cuisse*, son aîné, qui étoit pour lors en Italie, arrivé récemment de l'expédition de la Terre-Sainte. Cette usurpation donna lieu à *Robert* de passer en Angleterre pour réclamer son droit par les armes; mais il le lui abandonna pour une pension de trois mille marcs. Peu de temps après, une nouvelle brouillerie survint entre les deux frères, dont la fin fut funeste à *Robert*. Il fut battu et fait prisonnier à la bataille de Tinchebray en Normandie, l'an 1106. *Henri* eut quelques avantages sur le roi *Louis le Gros*, (*Voy.* LOUIS VI, nº XI.) et de grands démêlés avec *St. Anselme*, touchant les investitures. Il mourut d'une indigestion de lamproies, l'an 1135, à 68 ans, regardé comme un guerrier courageux, un politique habile, et un roi juste, à son usurpation près. Quoique jaloux de l'autorité absolue, il soulagea ses peuples, et réprima les abus du droit de *pourvoyance*, qui consistoit à fournir à la cour des provisions et des voitures, quand le roi voyageoit. Il sut à la fois ménager la cour de Rome, et soutenir les libertés de l'église nationale. Il protégea la littérature et les sciences, et fut aussi savant qu'un prince pouvoit l'être alors: c'est ce qui le fit surnommer *Beau-Clerc*. Il exerça sévèrement la justice, et cette sévérité étoit nécessaire dans un temps de brigandage. Le vol et la fausse monnoie furent punis de mort. Il abolit la loi du *Couvre-feu*; il fixa dans ses états les mêmes poids et les mêmes mesures; il signa tout sur une charte remplie de priviléges: c'est la première origine des libertés de l'Angleterre. Il promit, par cette charte, de ne point toucher aux revenus ecclésiastiques pendant la vacance des abbayes ou des évêchés; de renoncer au droit en vertu duquel la couronne jouissoit des biens des mineurs; de modérer les impôts; de décharger les débiteurs de la couronne; de faire jouir les arrière-vassaux des droits dont jouissoient les grands seigneurs; enfin, de maintenir les lois de *St. Edouard*, si chères à la nation. *Voyez* III. DOUVRES.

XV. HENRI II, roi d'Angleterre, fils de *Geoffroi Plantagenet*, comte d'Anjou, et de *Mathilde*, fille de *Henri I*, monta sur le trône le 20 décembre 1154, après la mort d'*Etienne*. Maître de l'Anjou, de la Touraine, du Poitou, de la Saintonge, de la Guienne, de la Gascogne, il ajouta à ses états la Bretagne, qu'il conquit sur *Conan IV*, et l'Irlande, dont il se rendit maître à la faveur d'une bulle d'*Adrien IV*, que ce prince ambitieux avoit sollicitée pour pallier son entreprise. Le commencement de son règne fut signalé par des réformes utiles. Les troupes mercenaires furent renvoyées, les vols et les violences réprimés, les lois remises en vigueur, les nouvelles forteresses démolies, l'altération des monnoies corrigée, et les mécontens soumis au devoir. Il porta

en 1159 la guerre dans le comté de Toulouse, sur lequel il avoit des prétentions par son mariage avec *Eléonore de Guienne.* Déjà il assiégeoit la capitale; mais le roi de France étant venu au secours de cette ville, il leva le siége par respect pour le souverain. Parmi les abus que *Henri* vouloit réformer, celui du pouvoir excessif du clergé lui tenoit le plus au cœur. Les tentatives qu'il fit pour les réprimer, occasionnèrent le meurtre de *St. THOMAS de Cantorbery*, en 1170. *Voy.* son article. *Henri* eut de grandes guerres à soutenir au dedans et au dehors de ses états, et ses armes eurent d'heureux succès. Après avoir conquis l'Irlande, il força *Guillaume*, roi d'Ecosse, à se reconnoître son vassal. Quoique bon père, il ne pouvoit contenir dans le devoir trois fils ingrats, toujours prêts à se révolter. *Louis le Jeune* s'étoit déclaré pour eux en 1173. *Henri* avoit levé une armée pour les soumettre, et il avoit réussi après la mort de *Louis*: ils se révoltèrent de nouveau, favorisés par la politique de *Philippe-Auguste.* Il fallut qu'il subît l'humiliation d'un traité, tel que l'exigeoit le roi de France, en faveur du rebelle *Richard*, son fils aîné et son successeur. Il en mourut de chagrin à Chinon, le 6 juillet 1189, après 34 ans de règne. Son cadavre ayant jeté du sang, lorsque *Richard* vint lui rendre les derniers devoirs, le jeune prince en fut si frappé, qu'il s'accusa publiquement d'être le meurtrier de son père. Mais ces remords passagers ne le rendirent pas meilleur. Valeur, prudence, générosité, élévation de génie, étendue de connoissances, habileté pour le gouvernement, orgueil excessif, ambition démesurée, luxure sans bornes: telles furent les bonnes et les mauvaises qualités de *Henri II.* Son mariage avec *Eléonore de Guienne* fut un événement aussi heureux pour l'Angleterre, que fâcheux pour la France. *Voy.* ELÉONORE, *et* II. ROSEMONDE.

XVI. HENRI III, roi d'Angleterre, fils de *Jean Sans-Terre* et d'*Isabelle* d'*Angoulême*, monta sur le trône après son père, le 28 octobre 1216. Il fit de vaines tentatives pour recouvrer la Normandie. *St. Louis* le battit deux fois, et sur-tout à la journée de Taillebourg en Poitou, et l'obligea de signer un traité, par lequel il ne lui restoit que la partie de la Guienne, qui est au-delà de la Garonne. Il ne fut pas plus heureux au dedans qu'au dehors. Les barons d'Angleterre, révoltés contre lui, ayant à leur tête *Simon de Montfort*, fils d'un autre *Simon*, le fléau des Albigeois, se soulevèrent contre *Henri*, et gagnèrent sur lui la fameuse bataille de Lèwes en 1264. Il y fut fait prisonnier avec *Richard* son frère, et *Edouard* son fils, qui avoit d'abord battu les milices de Londres. Les barons dressèrent alors un nouveau plan de gouvernement, qu'ils firent signer au roi, et approuver au parlement. Telles sont proprement l'époque et l'origine des *Communes*, et de la puissance du parlement en Angleterre, si on le regarde comme une assemblée composée des trois corps du royaume. Cependant *Leicester*, maître du royaume, retenoit le roi, son bienfaiteur, prisonnier, disposoit des charges et des finances, et amassoit des trésors

pour affermir sa domination. Le pouvoir souverain qu'il exerçoit à son gré, excita l'envie de quelques grands. L'année suivante, 1265, le comte de *Glocester* forma un parti contre lui, et fit évader le prince *Edouard*, qui se mit à la tête des partisans de son père. Les affaires changèrent aussitôt de face : *Leicester*, le *Catilina* Anglois, fut obligé de livrer bataille à l'armée royale à Evesham, dans le comté de Worcester, en 1265. Le rebelle apperçut d'abord la supériorité des royalistes. *Ils ont appris cela de moi*, dit-il en voyant leurs dispositions. *Dieu ait pitié de nos ames ; car je vois que nos corps sont à Edouard.* Son armée, fort affoiblie par la disette de pain, fit peu de résistance ; les Gallois prirent la fuite, et *Leicester* fut tué dans l'action. *Voyez* Leicester. *Henri III* et son fils *Richard* recouvrèrent la liberté, et les rebelles se soumirent entièrement en 1267. *Henri* mourut en paix à Londres, le 15 novembre 1272, à 65 ans, après en avoir régné 55 dans les orages. « C'étoit, dit *du Tertre*, un prince d'un petit génie, sans habileté pour le gouvernement, esclave de ses ministres, ruinant ses peuples pour enrichir ses favoris ; ne sachant jamais prendre son parti selon les circonstances, montrant de la foiblesse, lorsqu'il falloit de la fermeté, et de la hauteur, lorsqu'il étoit nécessaire de plier et de s'accommoder au temps. » Il étoit d'ailleurs pieux, charitable, ennemi de la cruauté, irréprochable dans ses mœurs : en un mot, ce prince eut les vertus qu'on loue dans un particulier, et ne posséda presque aucune des qualités qu'on admire dans un souverain. On loue beaucoup sa dévotion, et l'on cite ces paroles qu'il dit un jour à *St. Louis*, en soutenant que les sermons ne valoient pas la messe : *J'aime mieux m'entretenir une heure avec un ami, que d'entendre vingt discours bien travaillés à sa louange.* Une usure énorme fut exercée sous son règne par des marchands chrétiens, mais sur-tout par les Juifs, qui se dédommageoient ainsi des exactions qu'ils essuyoient. *Henri III* exigea d'eux 20 mille marcs en 1241, 30 mille d'un seul en 1250, 8 mille en 1255. Londres et la cour même regorgeoient de voleurs. Deux marchands de Londres se plaignirent au roi, en 1249, d'avoir été entièrement dépouillés par des brigands, qu'ils connoissoient bien, dirent-ils, parce qu'ils les voyoient journellement auprès de lui. *Voyez* I. Edmond.

XVII. HENRI IV, roi d'Angleterre, fils de *Jean de Gand*, duc de Lancastre, 3ᵉ fils d'*Edouard III*, commença à régner le 20 décembre 1399, après que *Richard II* eut été déposé juridiquement. *Voy.* Magdalen *et* Chaucer. La couronne appartenoit, par les droits du sang, à *Edmond de Mortimer*, duc de Clarence, petit-fils d'*Edouard III.* L'Angleterre fut divisée dès-lors entre la maison d'*Yorck* et celle de *Lancastre*. C'est l'origine des querelles de la *Rose blanche* et de la *Rose rouge*. L'usurpateur mourut de la lèpre le 20 mars 1413, à 46 ans, après avoir soutenu une guerre civile et une étrangère contre les Ecossois et contre la France. Il n'eut ni des vices éclatans, ni de grandes vertus. Pendant sa dernière maladie, qui dura plus de deux mois, il voulut toujours avoir

sa couronne auprès du chevet de son lit, de crainte qu'on ne la lui enlevât.

XVIII. HENRI V, fils du précédent, et de *Marie de Hereford*, fut couronné en 1413. Il forma le projet de conquérir la France, et l'exécuta en partie. Il descendit en Normandie avec une armée de 50 mille hommes, prit et saccagea Harfleur, gagna la bataille d'Azincourt sur *Charles VI* en 1415, et retourna en Angleterre avec plusieurs princes et près de 1400 gentilshommes qu'il avoit fait prisonniers. Trois ans après, il repassa en France, prit Rouen en 1419, et se rendit maître de toute la Normandie. Les divisions de la cour de France servirent beaucoup à ses conquêtes. La maison d'*Orléans* et celle de *Bourgogne* remplissoient Paris de factions. La reine *Isabelle de Bavière*, mère dénaturée du dauphin, depuis *Charles VII*, prit le parti du monarque Anglois. La guerre finit par un traité honteux, conclu à Troye le 20 juin 1420. Les articles de ce traité portoient: que *Henri V* épouseroit *Catherine de France*, qu'il seroit roi après la mort de *Charles VI*, et que dès-lors il prendroit le titre de *Régent* et d'*Héritier du Royaume*. Le dauphin fut contraint de se retirer dans l'Anjou; et quoique le Dauphiné, le Languedoc, le Berri, l'Auvergne, la Touraine et le Poitou lui fournissent des troupes, il y a apparence qu'il auroit perdu son trône pour toujours, si une fistule n'eût emporté le roi d'Angleterre le 31 août 1422, à 36 ans. Il expira au château de Vincennes, et fut exposé à Saint-Denys comme un roi de France. A de grands talens pour le métier de la guerre, *Henri V* joignit des vertus. Il fut sobre, tempérant, amateur de la justice, et fort exact à remplir les devoirs de la religion. On auroit souhaité dans lui plus d'humanité, et moins d'avarice. Car on ne le justifiera jamais de l'ordre barbare qu'il donna d'égorger les prisonniers après la sanglante bataille d'Azincourt, ni des traitemens qu'il fit éprouver aux bourgeois de plusieurs places dont il se rendit maître... Il avoit épousé en 1420 *Catherine de France*, la dernière des filles de *Charles VI*. Après la mort de son époux, *Catherine* se maria à un simple gentilhomme nommé *Owen Tyder*, que le duc de *Glocester* fit mourir pour avoir osé donner la main à une reine douairière. Elle en eut un fils, père de *Henri VII*. — *Voy*. GAME *et* III. CATHERINE.

XIX. HENRI VI, fils et successeur de *Henri V* à l'âge de 10 mois seulement, en 1422, n'eut ni son bonheur, ni son mérite. Il régna, comme son père, en France, sous la tutelle du duc de *Bedford*, et en Angleterre, sous celle du duc de *Glocester*. Il remporta même, par ses généraux, plusieurs victoires, à Crevant, à Verneuil, à Rouvroi. *Voy*. IV. LUXEMBOURG. Mais les victoires de la *Pucelle d'Orléans*, et les succès qui les suivirent, mirent fin aux triomphes de ce roi usurpateur, et le chassèrent presque entièrement de la France. *Voyez* JEANNE D'ARC *et* CHARLES VII. Les querelles qui s'élevèrent dans la Grande-Bretagne, finirent par lui faire perdre la couronne. *Richard*, duc d'Yorck, parent par sa mère, d'*Edouard III*,

déclara la guerre à *Henri VI*, fils d'un prince qu'il ne regardoit pas comme possesseur légitime du trône, le vainquit et le fit prisonnier. *Marguerite d'Anjou*, femme du roi captif, et bien supérieure à son époux, défit et tua le duc d'*Yorck*, à la bataille de Vakéfeld en 1460, et délivra son mari. *Edouard*, fils du duc, vengea son père, défit les troupes de la reine, et la fit prisonnière à la bataille de Tewksburi, donnée en 1471. *Henri* avoit fui en France ; de retour en Angleterre, il fut pris et enfermé à la tour de Londres, où il fut poignardé, cette même année, à 52 ans, par le duc de *Glocester*. C'étoit un prince foible, mais vertueux, ne sachant qu'obéir aux courtisans qui s'emparoient de son esprit, et ignorant l'art de commander ; changeant continuellement de maîtres, et indifférent sur les partis qui dominoient, pourvu qu'on le traitât humainement. Sous son règne. le nombre des électeurs au parlement, fut réduit à ceux qui posséderoient en terres la valeur de 40 schellings par an. La multiplicité d'électeurs avoit été jusqu'alors une source d'intrigues et de cabales.

XX. HENRI VII, étoit fils d'*Edmond*, comte de Richemont, et de *Marguerite* de la maison de *Lancastre*. Aidé par le duc de Bretagne et par *Charles VIII*, roi de France, il passa de Bretagne en Angleterre, défit et tua l'usurpateur *Richard III*, à Bosworth, le 2 août 1485, et se fit installer, le 30 septembre suivant, sur le trône de la Grande-Bretagne, qu'il prétendoit lui appartenir, comme à l'aîné de la maison de *Lancastre*. Il étoit en effet de cette maison, mais du côté maternel, et dans un degré bien éloigné. Cependant, malgré ses droits peu directs, ses ennemis firent jouer inutilement des ressorts pour le détrôner. Un garçon boulanger, appelé *Lambert Simnel*, et le fils d'un juif converti, nommé *Perkin Vaërbeck*, l'un neveu, à ce qu'il disoit, d'*Edouard IV* ; l'autre son fils, lui disputèrent la couronne, après avoir appris à jouer le rôle de princes. *Voyez* EDOUARD *Plantagenet*, et MARGUERITE d'*Yorck*. Le premier finit sa vie dans la cuisine de *Henri VII* ; et le second, un peu plus redoutable, sur un échafaud. Le monarque Anglois avoit su vaincre ses ennemis et dompter les rebelles ; il sut gouverner. Son règne, qui fut de 24 ans, et presque toujours paisible, humanisa un peu les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il assembla et qu'il ménagea, firent de sages lois ; la justice distributive rentra dans tous ses droits ; le droit d'asile dans les églises, qui étoit la source de tant d'abus, fut restreint, à sa demande, par une bulle d'*Innocent VIII* ; l'agriculture sur-tout fut protégée ; et le commerce qui avoit commencé à fleurir sous le grand *Edouard III*, ruiné pendant les guerres civiles, se rétablit peu à peu sous *Henri VII*, qui fut surnommé *le Salomon de l'Angleterre*. Ce royaume en avoit besoin. On voit combien il étoit pauvre, par la difficulté extrême qu'eut *Henri VII* à tirer de la ville de Londres un prêt de 2000 livres sterlings, qui ne revenoit pas à 50 mille livres de notre monnoie

d'aujourd'hui. Son goût et la nécessité le rendirent avare. Il eut été sage, s'il n'eût été qu'économe; mais une lésine honteuse et des rapines fiscales ternirent sa gloire. Il tenoit un registre secret de tout ce que lui valoient les confiscations. On rapporte un trait remarquable de sa rapacité en ce genre. Il avoit défendu aux seigneurs d'entretenir cette foule de partisans, qui s'engageoient à leur service, et qui prenoient leur livrée. Le comte d'*Oxford*, général et favori de *Henri*, devant le recevoir un jour dans son château, assembla tous ses cliens, pour rendre cette réception plus magnifique. Le roi les trouva rangés en haie. Il témoigna son étonnement, de voir cette multitude de gens au service du comte : celui-ci avoua que la plupart ne lui appartenoient que pour représenter dans les grandes occasions. « *En vérité, Mylord*, dit alors Henri, *je vous remercie de votre bonne chère; mais je ne puis consentir que l'on enfreigne mes lois sous mes yeux. Mon Procureur général en conférera avec vous.* » *Oxford* n'en fut pas quitte, dit-on, pour moins de quinze mille marcs d'argent. *Voyez* aussi I. STANLEY. Deux ministres animés des sentimens de *Henri*, *Empson* et *Dudeley*, devinrent les fléaux de la nation. Les jugemens arbitraires, les amendes, les compositions en argent, les taxes odieuses et inutiles grossirent tellement le trésor, qu'on le fait monter à 2 millions 750 mille livres sterlings. Aux approches de la mort, il tâcha d'expier ses injustices par des aumônes et des fondations. Il mourut le 22 avril 1506, à 52 ans, après un règne de 24. La protection qu'il accorda aux savans, lui mérita le titre d'*Ami des lettres*. Son activité, sa vigueur, sa prudence, son amour de la paix, son courage à la guerre, ont honoré sa mémoire. Il eut pour système d'abaisser les grands, et de les tenir dans une étroite sujétion. En accordant à la noblesse le pouvoir d'aliéner les terres, et de rompre les anciennes substitutions, il procura au peuple le moyen d'augmenter sa propriété, et de diminuer celle des barons. Ses ministres furent des gens de robe, qui tenant de lui toute leur fortune, furent esclaves de ses volontés. Il est le premier des rois d'Angleterre qui ait eu des gardes. Pour réunir les droits des deux maisons de Lancastre et d'Yorck, il avoit épousé, en 1486, *Elizabeth* d'Angleterre, fille et principale héritière d'*Edouard IV*, roi d'Angleterre, dont il eut plusieurs enfans. Nous ne citerons qu'*Artus Tudor*, prince de Galles, mort en 1502, sans postérité de son mariage avec *Catherine*, fille de *Ferdinand le Catholique*, roi d'Espagne; et *Henri VIII*, qui épousa la veuve de son frère et la répudia ensuite. Tous les malheurs qui, sous le règne de celui-ci, affligèrent l'Angleterre, tirent peut-être, dit un écrivain, leur source de la basse avarice dont *Henri VII* fut dévoré : la crainte de rendre la dot de *Catherine*, lui fit garder cette princesse, pour la faire épouser à son second fils. Sa *Vie* a été écrite par le chancelier *Bacon*, et par l'abbé *Marsollier*.

XXI. HENRI VIII, fils et successeur de *Henri VII*, monta sur le trône en 1509. Les coffres de son père se trouvèrent remplis à sa mort de deux millions 750 livres sterlings : somme im-

mense, qui eût été plus utile en circulant dans le commerce. *Henri VIII* s'en servit pour faire la guerre. L'empereur *Maximilien* et le pape *Jules II*, avoient fait une ligue contre *Louis XII;* le monarque Anglois y entra à la sollicitation de ce pontife. *Voy.* JULES II, *et* I. MAXIMILIEN. Il fit une irruption en France en 1513, remporta une victoire complète à la *journée des Eperons*, prit Térouane et Tournai, et repassa en Angleterre avec plusieurs prisonniers François, parmi lesquels on comptoit le chevalier *Bayard*. Dans le même temps *Jacques IV*, roi d'Ecosse, entroit en Angleterre; *Henri* le défit et le tua à la bataille de Floddenfield. La paix se conclut ensuite avec la France. *Louis XII*, alors veuf d'*Anne de Bretagne*, ne put l'avoir avec *Henri*, qu'en épousant sa sœur *Marie;* mais au lieu de recevoir une dot de sa femme, comme font les rois aussi bien que les particuliers, *Louis XII* en paya une: il lui en coûta un million d'écus, pour épouser la sœur de son vainqueur. *Henri VIII* ayant terminé heureusement cette guerre, entra bientôt après dans celles qui commençoient à diviser l'Eglise. Les erreurs de *Luther* venoient d'éclater. Le monarque, plein de *St. Thomas* et des autres scolastiques, et aidé par *Wolsey*, *Gardiner*, *Morus* et sur-tout *Fischer*, réfuta l'hérésiarque, dans un ouvrage qu'il présenta et qu'il dédia à *Léon X*. Ce pape l'honora, lui et ses successeurs, du titre de *Défenseur de la Foi:* titre qu'il sollicitoit depuis cinq ans, et à l'occasion duquel *Path*, le fou de la cour, lui dit: *Ah! mon cher* Henri, *défendons-nous nous mêmes, et laissons la Foi se défendre toute seule*. Il ne mérita pas long-temps ce beau titre. Il y avoit à la cour de Londres une fille pleine d'esprit et de graces, dont *Henri* devint éperdument amoureux. Elle s'appeloit *Anne de Boulen*. Il avoit déjà eu pour maîtresse *Eliz* BLOUNT, et de cet amour naquit un fils. *Sanderus* prétend qu'il avoit vécu avec la mère d'*Anne de Boulen*, et qu'il avoit ainsi épousé sa propre fille. *Anne* avoit une autre sœur, nommée *Marie*, dont *Henri VIII* avoit été aussi amoureux, selon le *Moréri* de Hollande, 1740. « On prétend que ce prince ayant un jour demandé à *François Brian*, chevalier de l'ordre, si c'étoit un grand crime d'entretenir la mère et la fille. *C'est*, répondit Brian, *comme si l'on mangeoit la poule et le poulet.* » Le roi ayant trouvé cette réponse plaisante, lui dit qu'il le prenoit pour son *Vicaire infernal;* et, depuis, il fut connu sous ce nom. Mais il est bon d'avertir que ces contes satiriques sont puisés dans des Historiens controversistes, qui croyoient faussement servir la religion en les rapportant: comme si une religion vraie et sainte avoit besoin de telles ressources. *Anne de Boulen* s'attacha à irriter les desirs du roi, et à lui ôter toute espérance de les satisfaire, tant qu'elle ne seroit pas sa femme. *Voy.* BARTON. *Henri* étoit marié depuis 18 ans à *Catherine d'Aragon*, fille de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, et tante de *Charles-Quint*. Comment obtenir un divorce? Il faut savoir que *Catherine* avoit d'abord épousé le prince *Artus Tudor*, frère aîné de *Henri VIII*, qui lui avoit donné sa main ensuite, avec la dispense de *Jules II*. On ne pen-

soit pas qu'un tel mariage pût être incestueux ; mais dès que le monarque Anglois eut résolu d'épouser sa maîtresse, il le trouva nul ; il sollicita le pape *Clément VIII* de le déclarer contraire aux lois divines et humaines. Le cardinal *Wolsey*, ce ministre si vain qu'il disoit ordinairement *le Roi et Moi*, entra dans les vues de *Henri*. On paya des théologiens, pour leur arracher des décisions conformes aux desirs du prince. Le pape, vivement sollicité de casser cette union, refusa de se prêter aux vues de *Henri*, qui fit décider l'affaire par *Thomas Crammer*, archevêque de Cantorbery, et épousa sa maîtresse en 1533. *Clément* ayant prononcé contre lui une sentence d'excommunication, cette bulle servit à *Henri VIII* de prétexte pour consommer un schisme, qui affligea toute l'église. Il se fit déclarer *Protecteur et chef suprême de l'Eglise d'Angleterre*. Le parlement lui confirma ce titre, abolit toute l'autorité du pontife Romain, les prémices, les décimes, les annates, le *Denier de Saint-Pierre*, les provisions des bénéfices. Son nom fut effacé de tous les livres ; on ne l'appela plus que l'*Evêque de Rome*. Les peuples prêtèrent au roi un nouveau serment, qu'on appela le serment de suprématie. *Voyez* ABLE, et I. CROMWEL... Le cardinal *Jean Fischer*, *Thomas Morus*, et plusieurs autres personnages illustres, ennemis de ces nouveautés, perdirent la tête sur un échafaud. *Henri* ne se bornant pas à ces exécutions, ouvrit les maisons religieuses, s'appropria les biens monastiques, dont le revenu rendoit, suivant *Salmon*, 183,707 livres. Des dépouilles des couvens, il fonda six nouveaux évêchés : Westminster, Oxford, Peterborough, Bristol, Chester et Glocester. On avoit déjà proposé dans les assemblées du clergé, de supprimer les petits monastères ; mais l'évêque FISCHER, (*Voy.* ce mot.) s'y étoit opposé, *parce que*, dit-il à ses confrères, *c'est fournir un manche à la coignée du Roi, pour détruire ensuite tous les cèdres de notre Liban*. La suppression des maisons religieuses déplut à beaucoup d'Anglois. Les grands et les gentilshommes « trouvèrent mauvais, dit *Pluquet*, qu'on eût donné au Roi les biens des monastères supprimés, dont la plupart avoient été fondés par leurs ancêtres. D'ailleurs, ils se voyoient privés de la commodité de se décharger de leurs enfans, quand ils en avoient un trop grand nombre, et d'aller en voyageant, loger dans ces maisons où ils étoient bien reçus. Les pauvres murmuroient encore plus fortement, parce que plusieurs d'entr'eux vivoient des aumônes qui se distribuoient journellement dans ces maisons. Enfin beaucoup de Catholiques regardoient cette suppression, comme une atteinte portée à leur religion. » Quoique *Henri VIII* se déclarât contre cette religion à certains égards, il ne voulut être ni Luthérien, ni Calviniste. La transsubstantiation fut crue comme auparavant ; la nécessité de la confession auriculaire et de la communion sous une seule espèce, confirmée. Le célibat des prêtres, et les vœux de chasteté furent déclarés irrévocables. L'invocation des Saints ne fut point abolie, mais restreinte. Les messes privées furent conservées. Il dé-

clara qu'il ne prétendoit point s'éloigner des articles de foi reçus par l'Eglise catholique : c'étoit bien s'en éloigner assez que de rompre l'unité. Son amour pour une femme produisit tous ces changemens ; mais cet amour ne dura pas. Touché de la beauté de *Jeanne Seymour*, il fit trancher la tête, en 1536, à *Anne de Boulen*, sur des soupçons d'infidélité, légers selon les uns, et graves selon d'autres ; et le lendemain du supplice de cette infortunée, dont le sang fumoit encore, il épousa sa nouvelle maîtresse. *Jeanne* étant morte en couches, il la remplaça par *Anne de Clèves*. Il avoit été séduit par le portrait de cette princesse ; mais il le trouva si différent de l'original, qu'il la répudia au bout de six mois. A celle-ci succéda *Catherine Howard*, fille du duc de *Norfolck*, décapitée en 1542, sous prétexte qu'elle avoit eu des amans avant son mariage. C'est à cette occasion que le parlement d'Angleterre donna une loi aussi absurde que cruelle. Il déclara : « Que tout homme qui seroit instruit d'une galanterie de la reine, doit l'accuser, sous peine de haute trahison... *Et :* Que toute fille qui épouse un roi d'Angleterre, et qui n'est pas vierge, doit le déclarer, sous la même peine. » *Catherine Parr*, jeune veuve d'une beauté ravissante, épouse de *Henri* après *Catherine Howard*, fut prête à subir le même sort que cette infortunée, non pour ses galanteries, mais pour ses opinions conformes à celles de *Luther* ; *Voyez* PARR. Les dernières années de *Henri VIII* furent remarquables par ses démêlés avec la France. Bizarre dans ses guerres comme dans ses amours, il s'étoit ligué avec *Charles-Quint* contre *François Ier* (*Voy.* II. BELLAY) ; ensuite avec *François Ier* contre *Charles-Quint* ; et enfin de rechef avec celui-ci contre le monarque *François*. Il prit Boulogne en 1544, et promit de le rendre par le traité de paix de 1546. Il mourut l'année suivante, le 28 ou 29 janvier, dans sa 57e année, après en avoir regné 38. On a dit que sur le point de mourir, il s'étoit écrié, en regardant ceux qui étoient autour de son lit : *Mes amis, nous avons tout perdu, l'état, la renommée, la conscience et le ciel.* Quelques critiques ont traité cette anecdote de fabuleuse ; mais s'il ne dit point ce qu'on lui prête, il est certain qu'il auroit pu le dire. *Henri* laissa trois enfans : MARIE, fille de *Catherine d'Aragon* ; ELIZABETH, fille d'*Anne de Boulen* ; et EDOUARD VI, fils de *Jeanne Seymour*. Il avoit réglé la succession de ses enfans à la couronne, selon le pouvoir que lui en avoit accordé le parlement. Il mit dans le premier rang *Edouard VI*, son fils, et toute sa postérité ; en second lieu, la princesse *Marie*, et en troisième, *Elizabeth*, à condition qu'elles se marieroient du consentement des exécuteurs de son testament. Après ses filles, il appeloit à la couronne *Françoise Brandon*, fille aînée de sa sœur et du duc de *Suffolck*, à l'exclusion des enfans de *Marguerite*, reine d'Ecosse, sa sœur aînée. C'est depuis lui, que le pays de Galles a été réuni à l'Angleterre, que l'Irlande est devenue un royaume, et que les monarques Anglois ont pris le titre de MAJESTE. Tous ceux qui ont étudié *Henri* avec quelque soin, dit l'abbé *Raynal*, n'ont vu

en lui qu'un ami foible, un allié inconstant, un amant grossier, un mari jaloux, un père barbare, un maître impérieux, un roi despotique et cruel. Pour le peindre d'un seul trait, il suffit de répéter ce qu'il dit à sa mort, qu'*il n'avoit jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses desirs.* L'attachement à ses opinions, et l'opiniâtreté, puisées dans l'étude de la scolastique, le rendirent d'abord controversiste, et enfin tyran. Il perdit dans les plaisirs, ou dans de vaines occupations, le temps qu'il auroit pu employer à approfondir les principes du gouvernement. Une confiance aveugle en ses ministres le réduisit à être, durant la moitié de son règne, le jouet de leurs passions, ou la victime de leurs intérêts; l'autre partie fut employée à troubler le repos du royaume, à l'inonder de sang et à l'appauvrir. Il le bouleversa et le pressura, dit *Sanderus*, au point qu'il ne restoit plus que de vendre l'air aux vivans et la sépulture aux morts. Fils d'un père avare, il ruina ses sujets par des profusions criminelles et extravagantes, et ce fut encore le moindre des maux qu'il fit à l'Angleterre. En s'emparant d'une partie des biens du clergé, il n'en fut pas plus riche. Dans tous les besoins de l'état, l'Église avoit plus contribué que les laïques. Aussi *Charles-Quint* disoit au sujet de la suppression des monastères, dont *Henri* prodiguoit les revenus à ses courtisans; qu'*il avoit tué la Poule qui lui donnoit des œufs d'or.* Lorsqu'il avoit proposé quelque édit bursal au parlement, il falloit qu'il n'essuyât aucune difficulté. Ayant appris qu'un membre des communes, appelé *Montagne*, mettoit opposition à un de ses bills, il l'envoya chercher, et lui dit ces mots énergiques : *Que mon bill passe demain matin, ou autrement votre tête sera coupée;* et le bill passa. C'est sous le règne de ce prince, que la *Suette*, maladie dangereuse, infesta toute l'Angleterre. L'histoire de *Henri VIII* a été écrite par le lord *Herbert*, in-folio, ouvrage estimé des Anglois. L'abbé *Raynal* a publié en 1768 l'*Histoire de son divorce*, en un vol. in-12.

XXII. HENRI IV, dit l'*Impuissant* et le *Libéral*, et qu'on devoit appeler plutôt le *Prodigue*, étoit fils de *Jean III* roi de Castille, auquel il succéda en 1454, à l'âge de 30 ans. Son règne fut le triomphe du vice. *Jeanne* de Portugal, qu'il avoit épousée après la répudiation de *Blanche* de Navarre sa première femme, ne couvroit ses galanteries d'aucun voile. *Henri*, qui vouloit avoir des enfans à quelque prix que ce fût, introduisit lui-même, dit-on, dans le lit de sa femme, *Bertrand de la Cueva*, jeune seigneur, dont le sort étoit d'être à la fois le mignon du roi et l'amant de la reine. De ce commerce naquit une fille nommée *Jeanne*. *Bertrand* eut pour récompense les charges les plus importantes du royaume. Les grands murmurèrent et se révoltèrent. Les rebelles, devenus puissans, ayant un archevêque de Tolède et plusieurs autres évêques à leur tête, déposèrent leur roi en effigie l'an 1465. On dressa un vaste théâtre dans la plaine d'Avila. Une statue colossale, assise sur un trône couvert de longs voiles de deuil, avec tous les attributs de la Régence, fut élevée sur ce

théâtre. La sentence de déposition fut prononcée à la statue. L'archevêque de Tolède lui ôta la couronne, un autre l'épée, un autre le sceptre; et un jeune frère de *Henri*, nommé *Alphonse*, fut déclaré roi sur ce même échafaud. *Voy.* PACHECO. Cette comédie fut accompagnée de toutes les horreurs des guerres civiles. La mort du jeune prince, à qui les conjurés avoient donné le royaume, ne mit pas fin à ces troubles. L'archevêque et son parti déclarèrent le roi impuissant, dans le temps qu'il étoit entouré de maîtresses; et par une procédure inouie dans tous les états, ils prononcèrent que sa fille *Jeanne* étoit bâtarde et née d'adultère. Plusieurs grands prétendoient à la royauté; mais les rebelles résolurent de reconnoître *Isabelle*, sœur du roi, âgée de 17 ans, plutôt que de se soumettre à un de leurs égaux; aimant mieux déchirer l'état au nom d'une jeune princesse encore sans crédit, que de se donner un maître. L'archevêque ayant donc fait la guerre à son roi au nom de l'infant, la continua au nom de l'infante. Le roi ne put enfin sortir de tant de troubles et demeurer sur le trône, que par un des plus honteux traités que jamais souverain ait signés. Il reconnut sa sœur *Isabelle* pour sa seule héritière légitime, au mépris des droits de la malheureuse *Jeanne;* et les révoltés lui laissèrent le nom de *Roi* à ce prix. En vain à sa mort, arrivée en 1474, il réclama contre ce traité; le trône resta à *Isabelle.* « La vie de ce prince, dit *Ferréras*, est un grand miroir où les souverains peuvent apprendre ce qu'ils doivent éviter pour régner glorieusement.

HENRI DE TRANSTAMARE, *Voy.* TRANSTAMARE.

HENRI DE LORRAINE, duc de *Bar*, *Voyez* IX. CATHERINE.

HENRI DE LORRAINE, duc de *Guise*, *Voyez* GUISE, n.° V.

HENRI DE LORRAINE, comte de *Harcourt*, *Voy.* III. HARCOURT.

XXIII. HENRI *le Lion*, duc de Bavière et de Saxe, étendit sa domination en Allemagne, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, et depuis la mer Baltique jusqu'aux frontières de l'Italie. Il fit construire des ponts sur le Danube, à Ratisbonne et à Lawembourg; détruisit presque entièrement les Henètes; et déroba *Fréderic Barberousse*, son cousin germain, à la fureur du peuple de Rome qui s'étoit soulevé. Cependant cet empereur, jaloux de la puissance de *Henri*, le déclara criminel de lèse-majesté en 1180, et le dépouilla de ses états, sous divers prétextes. *Henri* fut contraint de s'enfuir vers le roi d'Angleterre, son beau-père, qui lui fit rendre Brunswick et Lunebourg. Il mourut en 1195, avec une grande réputation de bravoure.

XXIV. HENRI DE HUNTINGTON, historien Anglois du 12e siècle, fut chanoine de Lincoln, puis archidiacre de Huntington. On a de lui: I. Une *Histoire d'Angleterre*, qui finit à l'an 1154, et qui fut publiée par *Savill* en 1576, in-folio, dans les *Rerum Anglicarum Scriptores*. II. Un petit traité *Du mépris du Monde*, etc.: ces productions sont en latin, et assez maussadement écrites.

XXV. HENRI DE SUZE, surnommé dans son temps *la Source et la splendeur du Droit*, étoit cardinal et évêque d'Ostie, d'où lui est venu le nom d'*Ostiensis*. Il avoit été archevêque d'Embrun, et il mourut en 1271. On a de lui une Somme du Droit canonique et civil, connue sous le nom de *Somme Dorée* : elle est de fer pour le style; mais on ne cherche dans ces sortes d'ouvrages que des choses, et les canonistes y en trouvent. On en a trois éditions : à Rome, 1473, 2 tom. in-fol., en un seul vol.; à Basle, 1576, et Lyon, 1597. — Il ne faut pas le confondre avec HENRI *Suzon*, Dominicain du 14e siècle, dont nous avons divers *Ouvrages Mystiques*, traduits en françois en 2 volumes in-12. C'étoit un homme pieux, qui mourut l'an 1366.

XXVI. HENRI DE GAND, étoit de cette ville, et son nom de famille étoit *Goethals*. Il fut docteur et professeur de Sorbonne, puis archidiacre de Tournai, où il mourut en 1295, à 76 ans. On a de lui : I. Un *Traité des hommes illustres*, pour servir de suite à ceux de *St. Jérôme* et de *Sigebert*, et imprimé avec une *Somme de Théologie*, in-fol. II. Une *Théologie quodlibétique*, in-fol. Ce dernier ouvrage est assez bon, et l'emporte infiniment sur tous les ouvrages des théologiens du temps de *Henri de Gand*. Comme dans son siècle on étoit dans l'usage de donner des titres ou des sobriquets, on l'appeloit le *Docteur solennel*.

XXVII. HENRI BOICH, jurisconsulte du 14e siècle, natif de Saint-Pol-de-Léon en Bretagne, est auteur d'un *Commentaire sur les Décrétales*, imprimé à Venise en 1576, in-fol., et très-peu consulté.

XXVIII. HENRI *d'Urimaria*, théologien du 14e siècle, natif de Thuringe, de l'ordre des Hermites de *Saint-Augustin*, laissa divers ouvrages de piété, dont les uns sont imprimés sans que personne en sache rien, et les autres manuscrits.

HENRI DE BRUYS, *Voyez* BRUYS, n.° II.

HENRI D'ÉCOSSE, *Voy.* SCRIMGER.

XXIX. HENRI HARPHIUS, pieux Cordelier, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Herps, village de Brabant, fit paroitre un zèle éminent dans la direction des ames, et mourut à Malines en 1478. On a de lui, un grand nombre d'ouvrages de piété, écrits en flamand, et traduits en latin et en françois. Ils sont estimés, du moins dans son ordre. Sa *Théologie Mystique* a été traduite en françois par *la Mothe-Romancour*, Paris, 1617, in-4.°

XXX. HENRI DE GORKUM, Hollandois, vice-chancelier de Cologne dans le 15e siècle, a publié un *Traité* des Superstitions.

XXXI. HENRI, (François) patrice de Lyon et avocat au parlement de Paris, naquit dans la première ville en 1615, et mourut dans la dernière en 1686, à 71 ans. Ses connoissances mathématiques, astronomiques et physiques l'avoient lié avec le célèbre *Gassendi*. Nous lui devons l'édition des Ouvrages de ce philosophe, publiée à Lyon en 1658, en 6 vol. in-fol.

XXXII. HENRI DE SAINT-IGNACE, Carme de la ville d'Ath

II. HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, duchesse d'*Orléans*, étoit la dernière des enfans de *Charles I* et de *Henriette de France*. Elle naquit à Excester en 1644, dans le temps que le roi son père étoit aux prises avec ses sujets ingrats et rebelles. La reine sa mère accoucha d'elle dans un camp, au milieu des ennemis qui la poursuivoient. Obligée de fuir, elle laissa sa fille, qui demeura prisonnière quinze jours après sa naissance. Au bout d'environ deux ans, elle fut heureusement délivrée de cette captivité par l'adresse de sa gouvernante. Elevée en France sous les yeux de sa mère, elle étonna bientôt, par les agrémens qu'on découvrit dans son esprit et dans ses manières. *Philippe de France*, duc d'*Orléans*, frère de *Louis XIV*, l'épousa en 1661; mais ce mariage ne fut pas heureux. Le roi, qui se plaisoit beaucoup avec elle, lia un commerce étroit d'amitié et de bel esprit. Il lui donnoit souvent des fêtes; il lui envoyoit des vers. « Elle lui répondoit; et il arriva, dit *Voltaire*, que le même homme fut à la fois le confident du roi et de *Madame* dans ce commerce ingénieux. C'étoit le marquis de *Dangeau*: le roi le chargeoit d'écrire pour lui, et la princesse l'engageoit à répondre pour elle. Il les servit tous deux, sans laisser soupçonner à l'un qu'il fût employé par l'autre, et ce fut une des causes de sa fortune. Cette intelligence si intime jeta des alarmes dans la famille royale. Le roi se vit obligé de réduire l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime et d'amitié, qui ne s'altéra jamais. *Louis XIV* se servit depuis de *Madame*, pour faire un traité avec l'Angleterre contre la Hollande. La princesse, qui avoit sur *Charles II* son frère, le pouvoir que donnent l'esprit le plus insinuant et le cœur le plus tendre, s'embarqua à Dunkerque, chargée du secret de l'état. Elle alla voir *Charles* à Cantorbery, et revint avec la gloire du succès. Elle en jouissoit, lorsqu'une mort subite l'enleva à l'âge de 26 ans, à Saint-Cloud, en 1670. La cour fut dans une douleur et une consternation que le genre de mort augmentoit; car *Henriette* s'étoit crue empoisonnée. La division qui étoit depuis long-temps entr'elle et son mari, fortifioit ce soupçon, qui n'est pas encore détruit. *Duclos* assure, dans son *Mémorial*, que ce fut le chevalier *de Lorraine*, favori de *Monsieur*, qui la fit empoisonner dans un verre d'eau de chicorée. *Voltaire* prétend au contraire, que cette princesse, qui étoit assez mal saine, mourut d'une colique bilieuse: ce qu'il y a de certain, c'est que *Monsieur* n'eut aucune part à ce crime, s'il fut réellement commis. « *Madame* avoit l'esprit solide et délicat, du bon sens, le tact des choses fines; l'ame grande et juste, éclairée sur ce qu'il falloit faire; mais quelquefois ne le faisant pas, ou par une paresse naturelle, ou par une certaine hauteur d'ame, qui se ressentoit de son origine, et qui lui faisoit envisager son devoir comme une bassesse. Elle mêloit dans toute sa conversation une douceur, qu'on ne trouvoit point dans les autres princesses. Elle savoit gagner tous les cœurs par cette affabilité et cette aimable bienveillance qu'on aime à rencontrer dans les personnes de son rang. Les délicats convenoient que chez les autres il étoit

copié, qu'il n'étoit original qu'en *Madame.* » C'est ainsi que l'a peinte *Cosnac*, archevêque d'Aix, qui l'avoit beaucoup connue. *Voy.* son *Histoire* par Mad. *de la Fayette*, in-12. — *Voy.* BOSSUET.

III. HENRIETTE-CATHERINE, duchesse de JOYEUSE, fille et héritière de *Henri de Joyeuse*, comte du *Bouchage*, maréchal de France, mort capucin, sous le nom de P. *Ange*, et de *Catherine de la Valette*, avoit épousé en 1597, *Henri de Bourbon*, duc de *Montpensier*, dernier prince de cette branche, mort le 27 février 1608. Tout ce que *Henri IV*, qui l'aimoit, put obtenir, fut d'engager cette princesse de venir à la cour, où il connut que la vertu de cette belle veuve étoit inébranlable. Elle épousa, après la mort du roi, *Charles de Lorraine* duc de *Guise*; et mourut en 1656, à l'âge de 71 ans.

HENRION, (Nicolas) membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, naquit à Troyes en Champagne, l'an 1663, d'un marchand de cette ville. Il fut d'abord Doctrinaire; mais ayant quitté cette congrégation, où il n'étoit entré que par complaisance pour un de ses oncles, qui en étoit membre, il se maria. Pour avoir un état qui lui assura une subsistance honnête, il choisit la profession d'avocat, et fit une espèce de commerce de médailles, qu'il connoissoit fort bien. Son savoir en ce genre le lia avec plusieurs savans de Paris, et lui ouvrit les portes de l'académie des Belles-Lettres. Il travailloit à un *Traité des Poids et des Mesures* des Anciens, lorsqu'il mourut en 1720, à 50 ans. Voulant donner à sa compagnie un avant-goût de l'ouvrage qu'il préparoit, il y avoit apporté, en 1718, une espèce de *Table* ou d'*Echelle chronologique de la différence des tailles humaines, depuis la création du monde, jusqu'à la naissance de* JESUS-CHRIST. Dans cette table, il assigne à *Adam* cent trente-deux pieds neuf pouces de haut, et à *Eve* cent dix-huit pieds neuf pouces trois quarts; d'où il établit une règle de proportion entre les tailles masculines et les tailles féminines, en raison de vingt-cinq à vingt-quatre. Mais il ôte bientôt à la nature cette grandeur majestueuse : selon lui, *Noé* avoit déjà vingt pieds de moins qu'*Adam*; *Abraham* n'en avoit plus que vingt-sept à vingt-huit; *Moïse* fut réduit à treize, *Hercule* à dix, *Alexandre le Grand* n'en avoit guères que six, *Jules-César* n'en avoit pas cinq. La Géographie tient essentiellement à la taille des hommes; leurs pas ont toujours été et seront toujours la première mesure des espèces de longueurs qui se trouvent sous leurs pieds; c'est pour cela que *Henrion* joignit une nouvelle Table des dimensions géographiques des premiers arpenteurs de l'univers, à celle des tailles humaines; et ces deux Tables, un peu romanesques, sont probablement tout ce qu'on verra jamais de 3 ou 4 vol. in-folio qu'il faisoit espérer.

HENRIQUEZ, (Henri) Jésuite Portugais, quitta sa société pour se faire Dominicain, et reprit ensuite l'habit de St-Ignace. Ayant fait un voyage à Rome, il mourut à Tivoli le 28 janvier 1608, à 72 ans, laissant : I. Une *Somme de Théologie morale*, en latin, Venise 1600, in-folio.

II. Un traité *De clavibus Ecclesiæ ; De fine hominis*, dans lequel il paroît tantôt favorable, tantôt contraire à *Molina*.

HENRYS, (Claude) avocat du roi au bailliage de Forez, sa patrie, mort en 1662, dans un âge assez avancé, étoit très-versé dans le droit canon et civil, dans l'histoire, dans le droit public et les intérêts des princes. Il étoit souvent consulté sur les affaires d'état par plusieurs ministres, soit en France, soit des pays étrangers. Sa probité, sa politesse, sa prudence, son désintéressement, égaloient ses lumières. On a de lui : I. Un excellent *Recueil d'Arrêts*, en deux vol. in-folio, 1708, avec les observations de *Bretonnier*. *Henrys* accompagna sa collection, de notes utiles et agréables. Dans les unes, il éclaircit les principes de droit ; et dans les autres, il sème des traits de littérature et d'érudition. Le célèbre avocat *Matthieu Terrasson* a fait aussi des *Additions* et des *Notes* pour servir à une nouvelle édition de *Henrys*. Ces *Additions* et ces *Notes* ont été imprimées dans l'édition de 1738, en quatre vol. in-folio. II. *L'Homme-Dieu*, ou *le parallèle des actions divines et humaines de J. C.*

HENSCHENIUS, (Godefroi) Jésuite Flamand, florissoit à la fin du 17e siècle. Il travailla pendant long-temps, avec succès, à l'immense compilation des *Actes des Saints*, commencée par *Bollandus* ; et ne servit pas peu à épurer les légendes des absurdités dont les moines des siècles d'ignorance les avoient remplies.

HENTEN, (Jean) de Naline, près de Thuin, dans l'Entre-Sambre-Meuse, alla, étant encore enfant, en Portugal, où il se fit hiéronymite, et entra ensuite dans l'ordre de Saint-Dominique à Louvain, où il se distingua par ses travaux et par sa piété. Il fut fait docteur en théologie en 1551, puis prieur et préfet des études. La faculté de théologie le chargea, par ordre de *Charles-Quint*, de corriger la Bible, et de lui rendre la pureté de l'ancien texte. Il y travailla avec assiduité, et montra qu'il étoit digne de la confiance qu'on avoit en ses lumières. C'est principalement par ses soins que parut la première *Bible* nommée *de Louvain*, en 1547, Anvers, 1570, avec des figures. *Voy.* le P. *le Long*, tom. 1er, pag. 263. *Henten* mourut à Louvain, en 1566, à 67 ans. On a encore de lui : I. Les *Commentaires* d'*Euthymius*, sur les Évangiles. II. Ceux d'*Œcuménius*, sur *Saint Paul*. III. — d'*Aretas*, sur l'*Apocalypse*, etc.

HÉPHESTION, *Voyez* ÉPHESTION.

HÉPHESTION, grammairien Grec d'Alexandrie, du temps de l'empereur *Vérus*, est auteur de *Enchiridion de Metris et Poemate*, grec et latin, donné par *Paw*, Utrecht, 1726, in-4.o

HÉRACLAS, frère du martyr *Plutarque*, se convertit avec lui durant la persécution de *Sévère*. Il fut catéchiste d'Alexandrie, conjointement avec *Origène*, et ensuite seul. Son mérite le fit élever sur le siége d'Alexandrie, sa patrie, en 231. Il mourut sur la fin de l'année 247, de la mort des justes.

HÉRACLÉON, hérétique du troisième siècle, adopta le sys-

tème de *Valentin*. Il y fit pourtant quelques changemens, et se donna beaucoup de peine pour ajuster à ce système la doctrine de l'Évangile, dans des *Commentaires* très-étendus sur les *Evangiles* de *St. Jean* et de *St. Luc*. Ces Commentaires ne sont que des explications allégoriques, destituées de vraisemblance, toujours arbitraires et souvent ridicules. *Héracléon*, à la faveur de ces explications, fit recevoir par beaucoup de Chrétiens le système de *Valentin*, et forma la secte des Héracléonites. *Origène* a réfuté les Commentaires d'*Héracléon*, et c'est d'*Origène* que *Grabbe* a extrait les fragmens que nous avons des écrits de ce visionnaire.

HÉRACLÉONAS, quatrième fils de l'empereur *Héraclius* et de *Martine*, seconde femme de ce prince, naquit en 626. Son père le nomma, en 641, son successeur à l'empire, avec *Héraclius-Constantin*, son frère aîné. Ainsi il occupa, dès l'âge de quinze ans, la seconde place du trône de Constantinople. *Martine* ayant fait empoisonner, quatre mois après, *Héraclius-Constantin*, *Héracléonas* demeura seul empereur, sous l'autorité de sa mère. La haine que les forfaits de cette princesse avoient inspirée, devint funeste à l'un et à l'autre. Une cabale, formée par un courtisan habile, les contraignit d'associer à l'empire le prince *David*, surnommé *Tibère*, frère d'*Héracléonas*, et *Constant*, fils d'*Héraclius-Constantin*. On vit donc trois empereurs à Constantinople, à la tête desquels étoit une femme ambitieuse. Mais ce gouvernement monstrueux ne dura pas long-temps. Le sénat ayant fait arrêter *Héracléonas* et *Martine*, on coupa le nez au fils, et la langue à la mère, afin que la beauté de l'un et l'éloquence de l'autre ne fissent aucune impression sur le peuple. On les conduisit en exil, où ils finirent leurs jours. *Héracléonas* avoit régné environ six mois depuis le meurtre de son frère.

HÉRACLÉOTÈS, (Denis) philosophe d'Héraclée, d'abord Stoïcien, pensoit, comme *Zénon* son maître, que *la douleur n'est point un mal*. Mais une maladie cruelle, accompagnée de douleurs aiguës, le fit changer de sentiment, vers l'an 264 avant J. C. Il quitta les Stoïciens pour les Cyrénaïques, qui plaçoient le bonheur dans le plaisir. *Héracléotès* composa divers *Traités de Philosophie*, et quelques *Pièces de poésie* : *Diogène-Laërce* en cite une de lui, qui étoit attribuée à *Sophocle*.

HÉRACLIDE *le Pontique*, philosophe d'Héraclée dans le Pont, disciple de *Speusippe* et d'*Aristote*, est moins connu par ses ouvrages que par un trait de vanité. Il voulut faire accroire qu'au moment de sa mort il étoit monté au ciel. Il pria un de ses amis *de mettre un Serpent dans son lit*, à la place de son corps, afin que l'on crût que les dieux l'avoient enlevé. Le serpent n'attendit pas l'instant de sa mort; quelqu'un ayant fait du bruit, il sortit et découvrit ainsi la fourberie d'*Héraclide*. Il vivoit vers l'an 335 avant Jésus-Christ. On trouve quelque chose sous son nom dans l'*Esope* d'*Alde*, 1505, in-folio.

HÉRACLIEN, l'un des généraux de l'empereur *Honorius*,

fit mourir *Stilicon* à Ravennes, l'an 408. Pour le récompenser de ce service, *Honorius* lui donna le gouvernement d'Afrique. Dans la révolte d'*Attalus*, il demeura fidelle à l'empereur, et défendit la province contre les troupes que le rebelle avoit envoyées; il tua même un certain *Constantin*, qui les conduisoit. Sa fidélité ne tarda pas à se démentir : élevé au consulat en 413, il s'abandonna aux conseils violens de *Sabinus*, qui, de son domestique, étoit devenu son gendre, et qui lui persuada d'usurper l'empire. Pour exécuter son dessein, il retint la flotte qui avoit coutume de porter du blé en Italie, et en prit le chemin avec une armée navale, composée de trois mille sept cents navires. Le comte *Marin* s'opposa à son débarquement, et le mit en fuite. Alors *Héraclien* monta sur un seul vaisseau qui lui restoit, et passa à Carthage, où il fut tué.

I. **HÉRACLITE**, célèbre philosophe Grec, natif d'Éphèse, florissoit vers l'an 500 avant J. C. Il étoit mélancolique, et pleuroit sans cesse sur les sottises humaines, plus dignes quelquefois d'exciter le rire que la pitié. Cette triste habitude, jointe à son style énigmatique, le fit appeler le *Philosophe ténébreux* et *le Pleureur*. « Qu'est-ce que l'homme, disoit-il, qu'est-ce que tout l'homme? Son savoir n'est que ignorance; sa grandeur que bassesse; sa force qu'infirmité; ce qu'il appelle plaisir, que douleur. » Cependant il disoit quelquefois que la vie est un présent du ciel, qu'on doit conserver avec soin, et dont on ne doit pas disposer selon son caprice, Il faut attendre que les dieux nous demandent ce qu'ils ont bien voulu nous accorder. Il composa divers *Traités*, entr'autres un *sur la Nature*, dans lequel il enseignoit que tout est animé par un esprit; qu'il n'y a qu'un monde, qui est fini; qu'il a été formé par le feu; et qu'après divers changemens, il retourneroit en feu. *Euripide* ayant envoyé une copie de cette production à *Socrate*, celui-ci, en la lui renvoyant, lui dit : « Que ce qu'il avoit compris de ce livre, lui avoit paru bon; et qu'il ne doutoit point que ce qu'il n'avoit pas pu entendre, ne fût de même. » *Darius*, roi de Perse, ayant vu cet ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à l'auteur, pour le prier de venir à sa cour, où sa vertu seroit plus considérée qu'en Grèce. Le philosophe le refusa brusquement, et répondit en rustre aux politesses prévenantes de ce monarque. On dit que la conversation des hommes ne faisant qu'irriter son humeur chagrine, il prit une si grande aversion pour eux, qu'il se retira sur une montagne, pour y vivre d'herbes avec une société digne de lui, avec les bêtes sauvages. Cette vie lui ayant causé une hydropisie, il descendit à la ville, et consulta, par énigmes, les médecins, leur demandant : *S'ils pouvoient rendre serein un temps pluvieux?* Les médecins n'entendant rien à ses demandes, il s'enferma dans du fumier, croyant dissiper, par cette chaleur empruntée, l'humeur qui étoit chez lui en trop grande abondance; mais comme ce remède ne le guérissoit point, il se laissa mourir, âgé de 60 ans. On rapporte de lui quelques bons mots et quelques sentences. Il répondit aux

Éphésiens, qui s'étonnoient de le voir jouer aux osselets avec des enfans : « Qu'il aimoit encore mieux s'amuser ainsi, que de se mêler de leurs affaires. » Il avoit pour maximes, qu'*il falloit étouffer les querelles dans leur naissance, comme on étouffe un incendie;* et que *les peuples doivent combattre pour leurs lois comme pour leurs murailles.* Il croyoit que la nature de l'ame étoit une chose impénétrable.... Il nous reste quelques fragmens de ce philosophe, que *Henri-Etienne* imprima avec ceux de *Démocrite*, de *Timon*, et de plusieurs autres, sous ce titre : *Poesis Philosophica*, 1573, in-8.°

II. HÉRACLITE, Sicyonien. C'est sous son nom que *Leo Allatius* a donné au public le livre *De Incredibilibus.* Il l'avoit tiré de la bibliothèque du Vatican. Cet ouvrage, imprimé à Rome, en 1641, l'a été depuis à Londres et à Amsterdam. La dernière édition est la plus belle.

I. HÉRACLIUS, empereur Romain, né vers l'an 575 d'*Héraclius*, gouverneur d'Afrique, détrôna *Phocas*, qui tyrannisoit ses sujets, et se fit couronner à sa place en 610, après lui avoir fait trancher la tête. *Quoi! lui* dit-il, *tu n'avois usurpé l'empire, que pour faire tant de maux au Peuple! —Phocas* lui répondit : *Gouverne-le mieux.* Le nouvel empereur profita de cet avis. Il fit la revue des troupes, les disciplina, et mit un nouvel ordre dans l'état. *Chosroès II*, roi de Perse, étoit en guerre avec *Phocas; Héraclius* lui fit demander la paix, et ne put l'obtenir. Le monarque Persan envoya une armée formidable dans la Palestine en 614. Jérusalem fut prise, les églises brûlées, les clercs massacrés, les Chrétiens vendus aux Juifs, les vases sacrés, entre autres le bois de la vraie croix, enlevés. Le vainqueur jure « qu'il n'accordera la paix à l'empereur et à ses peuples, qu'à condition qu'ils renonceront à Jésus-Christ, et qu'ils adoreront le soleil, la divinité des Perses. » *Héraclius*, outré de ces insolences, marcha contre *Chosroès*, le défit en plusieurs rencontres, depuis 622 jusqu'en 627. Le roi barbare, poursuivi jusque dans ses états, y trouva *Syroès* son fils aîné, qu'il avoit voulu déshériter, les armes à la main. *Syroès* l'ayant fait enfermer dans une dure prison, fit la paix avec *Héraclius*, et lui rendit le bois de la vraie croix en 628. On célébra, comme un jour de fête, celui où cet instrument du salut avoit été remis à sa place. C'est l'origine de la fête de l'*Exaltation de la Croix*, célébrée par les Grecs et les Latins le 14 septembre. Les disputes théologiques qui avoient agité l'empire d'Orient, se renouvelèrent, quoique le Nestorianisme et l'Eutychéisme eussent été proscrits. On avoit établi, sous les règnes précédens, dans différentes assemblées ecclésiastiques, la réalité des deux natures en J. C. On chercha à expliquer, sous l'empire d'*Héraclius*, comment deux natures ne composoient qu'une personne, quoiqu'elles fussent distinguées. « On crut résoudre cette difficulté, dit l'abbé *Pluquet*, en supposant que la nature humaine étoit réellement distinguée de la nature divine; mais qu'elle lui étoit tellement unie, qu'elle n'avoit point d'action propre; que le Verbe étoit le seul principe actif dans *Jésus-Christ;* que la vo-

lonté humaine étoit absolument passive, comme un instrument dans les mains d'un artiste. » Cette explication parut lever les difficultés des Nestoriens et des Eutychéens. *Héraclius* la regarda comme un moyen d'éteindre les restes de ces hérétiques, qui avoient résisté aux anathèmes des conciles et à la puissance des empereurs. Épris de cette idée, il assembla un concile et donna un édit, qui faisoit du Monothélisme, ou de l'erreur qui ne suppose qu'une volonté dans *Jésus-Christ*, une règle de foi et une loi de l'empire. Cet édit, qu'on nomma l'*Ecthèse*, c'est-à-dire exposition, comme si ce n'eût été qu'une simple exposition de foi, fut condamné à Rome l'année suivante 640, par le pape *Jean IV*, dans un concile. L'empereur sentit sa faute; il écrivit au souverain pontife : « Que cet édit n'étoit point de lui; que le patriarche *Sergius* l'avoit composé, et l'avoit engagé à le publier sous son nom; mais qu'il le désavouoit, puisqu'il causoit tant de troubles. » Pendant ces disputes, les Sarasins s'emparoient de l'Égypte, de la Syrie et de toutes les plus belles parties de l'empire. *Héraclius* étoit hors d'état de s'opposer à leurs conquêtes. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui le mit au tombeau le 11 février 641, à 66 ans, après trente ans de règne.... On ne sait, dit l'abbé *Guyon*, quel rang lui assigner parmi les princes. Sur la fin de son règne, il donna plutôt des marques de timidité que de courage. La sagesse, l'activité, la valeur qu'il avoit fait éclater pendant la guerre Persique, sont dignes d'admiration; mais dans les derniers temps, on ne trouve plus le vainqueur de *Chosroès*. C'est un controversiste, qui paroît bien moins touché des affaires de l'empire, qu'empressé de décider celles de la religion. Il abandonna les devoirs d'un monarque, pour faire les fonctions d'un évêque.

II. HÉRACLIUS-CONSTANTIN, fils d'*Héraclius* et de *Flavia Eudocia*, naquit à Constantinople en 612, et succéda à son père en 641. Il partagea le trône impérial avec *Héracléonas* son frère, fils de l'impératrice *Martine*, conformément aux dernières volontés d'*Héraclius*. *Constantin* aimoit son peuple, et en étoit aimé : il ne cherchoit qu'à le soulager. Ayant appris que son père avoit déposé un trésor considérable chez *Pyrrhus*, patriarche de Constantinople, et qu'il devoit être remis à l'impératrice *Martine*, dans le cas de quelque disgrace, il fit enlever cet argent. *Martine* se vengea en l'empoisonnant; ce fut du moins le bruit général. Comme il se vit sur le point de mourir, il distribua le trésor de son père aux soldats, pour qu'ils fussent favorables à son fils *Constant*. Il expira le 25 mai 641, après avoir porté le sceptre trois mois et vingt-trois jours. Ses manières affables lui avoient gagné tous les cœurs.

I. HÉRAULT ou HÉRAULD, (Didier) *Desiderius Heraldus*, avocat au parlement de Paris, célèbre par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Les principaux sont: I. Des *Notes* estimées sur l'*Apologétique* de *Tertullien*, sur *Minutius Félix*, sur *Arnobe*, sur *Martial*. II. Des *Adversaria*; Paris, 1699, in-8.° III. Plusieurs *Livres de Droit*. Ce savant mourut en 1649. L'étude des belles-

lettres occupa la plus grande partie de son temps; et ce fut sur-tout dans les écrits des anciens, qu'il puisa ce fonds de savoir qui le distinguoit. — HÉRAULT, son fils, fut ministre de l'église Wallone à Londres, puis chanoine de Cantorbery. On a de lui, *le Pacifique Royal en deuil*, contre la mort de *Charles premier*, roi d'Angleterre. C'est un recueil de *Sermons*, qui fut suivi, après le rétablissement de *Charles II* sur le trône, de vingt autres *Sermons*, publiés sous le titre de *Pacifique Royal en joie*.

II. HÉRAULT, (Magdeleine) fille d'un peintre de même nom, excelloit à copier les tableaux des grands maîtres, et réussissoit dans le portrait. Elle épousa, en 1660, *Noël Coypel*, dont elle eut le célèbre *Antoine Coypel*.

III. HÉRAULT, (René) né à Rouen en 1691, mort à Paris en 1740, fut d'abord avocat du roi au Châtelet, ensuite intendant de Tours, enfin lieutenant de police de Paris en 1725. Pendant son administration toujours ferme et quelquefois dure, il fit étiqueter les rues de la capitale, mit le guet sur un meilleur pied et multiplia les lanternes. Il quitta la police en 1739, et devint intendant de Paris.

HÉRAULT DE SECHELLES, (Marie-Jean) né à Paris, commença sa carrière dans le barreau en remplissant au Châtelet la place d'avocat du roi. Neveu de Mad. *de Polignac*, la reine l'y rencontra, et charmée de son entretien, elle promit de lui être utile. En effet, sur sa recommandation, *Hérault* obtint la première place d'avocat général qui vint à vacquer au parlement. Ayant embrassé avec chaleur les idées révolutionnaires, il fut nommé commissaire du gouvernement près du tribunal de cassation, et ensuite député à la première législature et à la convention. Il y présenta divers rapports pour demander la responsabilité des ministres, la mise en accusation de ceux qui avoient voulu défendre le château des Tuileries le 10 août, et contribua plus qu'aucun autre député à la constitution de 1793, qu'on a nommée le *Code ridicule de l'anarchie*. L'un des axiomes politiques de *Hérault* étoit que *la force du Peuple et la raison étoient la même chose*. Avec de pareils principes, il devint membre du comité de salut public d'où il fut précipité, comme complice de *Danton*, et envoyé à l'échafaud le 5 avril 1794, à l'âge de 34 ans. *Hérault* entendit sa condamnation avec calme, se promena pendant deux heures avec les autres détenus en attendant qu'on vînt le chercher pour aller à la mort, et la subit avec courage. Il étoit grand, d'une figure très-intéressante, et s'énonçoit avec une extrême facilité. Réunissant une fortune considérable aux dons de la nature et de l'esprit, il devoit jouir d'un sort brillant et heureux sous un gouvernement paisible; mais il mit son bonheur à le troubler. On a de lui quelques ouvrages littéraires : I. *Théorie de l'ambition*, opuscule écrit en maximes qui annoncent un coup d'œil pénétrant. Le style en est énergique, quelquefois obscur. II. *Voyage à Montbar*, publié après la mort de l'auteur. Il n'est dépourvu ni d'élégance ni de force.

HERBELOT, (Barthélemi d') né à Paris en 1625, montra, dès son enfance, beaucoup de goût et de talent pour les langues orientales. Il les fortifia dans plusieurs voyages à Rome, où étoient alors *Luc Holstenius* et *Leo Allatius*, qui l'aimèrent et l'estimèrent. Le grand duc de Toscane, *Ferdinand II*, lui fit présent d'une bibliothèque de manuscrits orientaux, exposée en vente lorsqu'il passa à Florence. Le grand *Colbert* l'ayant invité de revenir dans sa patrie, il ne put partir de Florence qu'après avoir montré les ordres précis du ministre qui le rappeloit. Quand il parut à la cour de France, le roi l'entretint plusieurs fois, et lui accorda une pension de 1500 livres. Le chancelier *de Pontchartrain* lui obtint ensuite la chaire de professeur royal en langue Syriaque. Il mourut à Paris le 10 décembre 1695, à 70 ans. C'étoit un homme d'une vaste littérature, et d'un caractère supérieur à toutes ses connoissances ; sans hauteur, sans opiniâtreté, sans cette morgue qui est le partage du pédantisme. Il ne parloit jamais de science, qu'il n'y fût invité par ses amis. Sa probité égaloit son savoir, et elle fut d'autant plus sûre, qu'elle étoit étayée sur un grand fonds de religion. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire, sont : I. La *Bibliothèque Orientale ;* Paris, 1697, in-folio ; composée d'abord en arabe, mise ensuite en françois pour la rendre d'un plus grand usage. C'est un livre nécessaire à ceux qui veulent connoître les langues, le génie, l'histoire et les coutumes des peuples de l'Orient. II. Un *Dictionnaire Turc*, et d'autres *Traités* curieux qui n'ont pas vu le jour. Sa *Bibliothèque Orientale* devenant tous les jours plus rare et plus chère, a été réimprimée à Mastricht, 1776, in-folio ; et à Paris, 1782, six vol. in-8.° Au reste, cette collection n'est qu'un amas de matériaux indigeste, et est souvent très-défectueuse.

HERBERAI DES ESSARTS, (Nicolas de) commissaire d'artillerie, mort vers 1552, sortoit d'une famille noble de Picardie. Il avoit pris pour sa devise deux mots espagnols, qui signifient SOUVENIR et OUBLI. *La Croix-du-Maine* dit que c'étoit le gentilhomme de son temps, le plus estimé pour la pureté de la langue françoise et pour l'art oratoire. Mais *Duverdier* dit qu'on trouvoit de l'affectation dans son style, semé de mots nouveaux et étrangers, et d'expressions rudes et désagréables. *Herberai* est connu principalement par la traduction des huit premiers livres d'*Amadis de Gaule*, qu'il avoit entreprise par ordre de *François premier*. Ce roman est en vingt-quatre livres, qui forment autant de volumes. Les 21 premiers sont in-16, et les trois derniers in-8.° Il y a des volumes doubles, et qui sont sortis de la tête des prétendus traducteurs ; ce sont les 7, 15, 16, 19 et 20es. *Gabriel Chapuis* est celui qui a eu le plus de part à cet ouvrage. *Voyez* CHAPUIS et LOBEIRA. On trouve dans les Mémoires de *Niceron*, tom. 39, art. *Herberai*, des détails sur les autres traducteurs. Les curieux qui rassemblent les *Amadis*, y joignent le *Trésor de tous les livres d'*Amadis, *contenant les Harangues, Lettres*, etc., Lyon, 1582,

2 vol. in-16. Le style de ces anciens écrivains est grossier et licencieux. Mlle *de Lubart* en a donné, de nos jours, un extrait épuré en 8 vol. in-12 ; mais le choix en est mieux fait, et présenté d'une manière plus intéressante, dans la traduction libre d'*Amadis de Gaule*, par le comte de *Tressan*, Amsterdam, Paris, 2 vol. in-12, 1779. *Herberai* a encore traduit le *premier livre de la Chronique* de *Don Florès de Grèce*, in-fol., Paris 1555; ou in-8°, 1573, etc.

I. HERBERT, *Voyez* VERMANDOIS.

II. HERBERT, (Édouard) plus connu sous le nom de *Lord Herbert de Cherbury*, naquit au château de Montgommery dans le pays de Galles en 1581, et fut envoyé, par *Jacques premier*, en ambassade vers *Louis XIII.* Il réunit les qualités de ministre d'état, d'homme de guerre et de savant. Nous avons de lui : I. Une *Histoire* estimée *de Henri VIII*, in-fol. II. *De religione Gentilium, errorumque apud eos causis ;* Amsterdam, 1700, in-8° : ouvrage plein d'érudition, mais écrit avec hardiesse. III. *De causis errorum ;* ouvrage dangereux, qu'on trouve, ainsi que le suivant, dans l'édition du livre que nous indiquons, n° v.... IV. *De religione Laïci.* V. *De Veritate ;* Londres 1645, in-4.° Cette édition est la plus recherchée, parce qu'on y trouve les deux traités précédens. L'auteur a répandu, dans différens écrits, des principes de Déisme et de Naturalisme. On prétend que c'est dans cette source empoisonnée que puisèrent *Spinosa*, *Hobbes* et *Ch. Blount.* Il avoit fait imprimer en 1639, in-4°, une *Traduction* de son Traité de la Vérité, sous ce titre : *De la Vérité, en tant qu'elle est distincte de la révélation, du vraisemblable, du possible et du faux.* VI. *De expeditione in Rheam insulam*, Londres 1658, in-8.° Le lord *Herbert* mourut 1648, à 67 ans, laissant deux fils et une fille. Un savant Allemand, nommé *Kortholt*, fit imprimer en 1680, in-4°, une *Dissertation* sur les trois imposteurs de son siècle : *Spinosa, Hobbes* et *Herbert.*

III. HERBERT, (Georges) poëte Anglois, né en 1597, étoit frère du précédent. Il laissa des Poésies estimées. Elles ont pour titre : *Le Temple et le Ministre de la Campagne ;* Londres, 1635, in-12. Il mourut curé de Bemmerson, près Salisbury, en 1635.

IV. HERBERT, (Claude-Jacques) mort à Paris, sa patrie, en 1758, à 58 ans, s'est distingué parmi les économistes. Son *Essai sur la Police des Grains*, avec un *Supplément*, 1755 et 1757, 2 vol. in-12, est estimé. On lui doit encore un *Discours* sur les vignes, 1756, in-12.

HERBERT, (Thomas) *Voy.* I. WICQUEFORT, *à la fin.*

HERBINIUS, (Jean) né en 1633, à Bitschen, dans la Silésie, fut député en 1664 par les Eglises Polonoises de la confession d'Augsbourg, pour aller solliciter en leur faveur auprès des Eglises Luthériennes d'Allemagne, de Suisse et de Hollande. Il mit à profit ses voyages, et rechercha principalement ce qui pouvoit avoir rapport aux cataractes ou chûtes des fleuves. Il a

laissé un savant traité sur cette matière, publié à Copenhague, sous ce titre : *Dissertationes de Paradiso, de admirandis mundi Cataractis suprà et subterraneis, eorumque principio*; à Amsterd. 1678, in-4.° Ce livre n'est pas commun et est recherché. On a de lui, d'autres ouvrages. Les principaux sont : I. *Kiovia subterranea*, 1675, in-8.° II. *De statu Ecclesiarum Augustanæ confessionis in Poloniâ*; Hafniæ, 1670, in-4.° III. *Terræ motûs et quietis Examen*, in-12. IV. *Tragicomœdia et Ludi innocui de* Juliano *Imperatore Apostatâ Ecclesiarum et scholarum eversore*, in-4.° *Julien* n'y est pas flatté. Il mourut en 1676, à 44 ans.

HERBOUVILLE, (Claude) jésuite, né à Rouen en 1697 d'une famille distinguée dans la magistrature, fut pendant quelque temps professeur de rhétorique à Paris, et quitta sa chaire pour parcourir la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre. Il revint mourir dans sa patrie en 1787, à l'âge de 90 ans. Il réunissoit de grandes vertus à une érudition très-profonde. On lui doit les éditions latines des *Distiques moraux* de *Caton*, 1735, in-8°, et de *Cicéron, de Finibus bonorum* et *malorum*. Les ouvrages d'*Herbouville* sont : I. *Bibliotheca Meibomiana*, 1742, in-8.° II. Une *Histoire* de la bibliothèque de *Wolffembuttel*, en latin, 1746, in-8.°

HERCULE, (Mythol.) est le nom que les anciens ont donné à quelques hommes d'une force et d'une valeur extraordinaires. *Diodore*, *Liv. IV*, en compte trois, *Cicéron* en nomme six dans le quatrième livre de la nature des Dieux, et *Varron* quarante-trois, dont plusieurs, à la vérité, sont symboliques; car chaque pays vouloit avoir son *Hercule*. Mais le plus fameux de tous est le Thébain, c'est-à-dire celui que les Poëtes font fils de *Jupiter* et d'*Alcmène* femme d'*Amphitryon*. Les auteurs Grecs, pour le rendre plus merveilleux, lui ont attribué les belles actions et les grands exploits de tous les autres; en quoi ils ont été suivis des Latins. Tous racontent que *Junon*, pour se venger des infidélités de *Jupiter*, et empêcher l'accomplissement des hautes destinées promises au jeune *Hercule*, le transporta d'un tel accès de fureur, qu'il en perdit la raison. Etant revenu à son bon sens, il alla consulter l'oracle, qui lui répondit que, *pour guérir de cette maladie, il devoit se soumettre à son frère Euristhée, et faire tout ce qu'il lui ordonneroit*. Alors *Euristhée*, qui vouloit régner seul et faire périr *Hercule*, lui commanda des choses qui paroissoient impossibles à un mortel : c'est ce qu'on appelle les *travaux d'Hercule*. Il y en a douze que l'imagination des poëtes a rassemblés sans doute sur un seul. Etant encore au berceau, il étouffa deux serpens, que *Junon* avoit envoyés contre lui. Il tua dans la forêt ou dans le marais de Lerne, une hydre épouvantable, qui avoit plusieurs têtes, lesquelles renaissoient à mesure qu'on les coupoit. Il prit et tua à la course une biche, qui avoit des cornes d'or et des pieds d'airain. Il étrangla dans la forêt de Némée un lion extraordinaire, dont il porta depuis la peau pour se couvrir. Il mit à mort *Busiris* roi d'Egypte, qui faisoit immoler tous les voyageurs. Il punit *Dio*

mède, roi de Thrace, qui nourrissoit ses chevaux de chair humaine, en le faisant manger par ses propres chevaux. Il prit, sur la montagne d'Erimanthe en Arcadie, un sanglier qui désoloit toute la contrée, et qu'il mena à *Euristhée.* Il tua à coups de flèches tous les horribles oiseaux du lac de Stymphale; dompta un taureau furieux qui désoloit la Crète; vainquit le fleuve *Archeloüs*, auquel il arracha une corne, qu'il lui rendit néanmoins en recevant celle de la chèvre *Amalthée.* Il combattit avec gloire *Erix*, les géans *Albion* et *Bergion*, et étouffa dans ses bras le géant *Anthée.* Il déroba les pommes d'or du jardin des Hespérides, après avoir tué le dragon qui les gardoit. Il soulagea *Atlas*, en soutenant fort long-temps le ciel sur son dos. Il massacra plusieurs monstres, comme *Gérion*, *Cacus*, *Tyrrhène* et d'autres. Il dompta les Centaures, et nettoya les étables d'*Augias.* Il tua un monstre marin, auquel *Hésione*, fille de *Laomédon*, étoit exposée; et pour punir *Laomédon*, qui lui refusa les chevaux qu'il lui avoit promis, il renversa les murailles de Troie, et donna *Hésione* à *Télamon;* il défit les Amazones, et donna leur reine *Hippolyte* à *Thésée.* Il descendit aux enfers, enchaîna le chien *Cerbère*, et en retira *Alceste*, qu'il rendit à son mari *Admète.* Il tua le vautour qui mangeoit le foie de *Prométhée*, attaché au mont Caucase. Il sépara les deux montagnes *Calpé* et *Abyla*, et joignit par ce moyen l'Océan à la Méditerranée. Croyant que c'étoit là le bout du monde, il y éleva deux colonnes, qu'on appela depuis *Colonnes d'Hercule*, sur lesquelles on dit qu'il grava une inscription, dont le sens est: NON PLUS ULTRA. Ce héros avoit épousé *Déjanire*, qu'il avoit enlevée à *Achéloüs;* peu après il s'attacha si follement à la jeune *Omphale*, reine de Lydie, qu'il s'habilloit en femme pour lui plaire, et filoit avec elle. Il aima aussi *Iole*, fille d'*Eurite;* et oublia entièrement *Déjanire.* Cette dernière infidélité détermina sa femme à lui envoyer, par un esclave appelé *Lychas*, la tunique du centaure *Nessus*, comme un présent qu'elle lui faisoit. *Hercule* ne l'eut pas plutôt sur le corps, qu'il sentit ses entrailles déchirées par un feu dévorant, qui le mit dans une fureur si épouvantable, qu'ayant saisi le malheureux *Lychas*, il le lança dans la mer. Enfin, ne pouvant soutenir plus long-temps les douleurs aiguës qui le dévoroient, il dressa promptement un bûcher, sur lequel il s'étendit, en priant son ami *Philoctète* d'y mettre le feu. Ainsi mourut ce héros. Les Dieux l'immortalisèrent, et il fut reçu dans le ciel, où il épousa *Hébé*, déesse de la jeunesse. On le représente ordinairement sous la figure d'un homme fort et robuste, la massue en main, et couvert de la peau du lion de Némée. Il a quelquefois l'arc et la trousse, ou la corne d'abondance sous le bras; fort souvent on le trouve couronné de feuilles de peuplier blanc. Il passoit pour être l'inventeur des jeux Olympiques, et de ceux du Cirque: on lui attribuoit aussi les combats des Athlètes et des Gladiateurs. Il étoit invoqué par les voyageurs, parce qu'il avoit parcouru l'univers pour le purger de tous les brigands: c'est pour cela qu'on lui dressoit des autels sur les grands

chemins ; et qu'on y faisoit des sacrifices. On donne à *Hercule* plusieurs femmes et plusieurs maîtresses : entr'autres, *Astidamie*, *Astioche*, *Augé*, *Epicaste*, *Mégare*, *Parthénopé*, *Pyrène*, *Déjanire*, les 50 filles de *Thespius*, qu'il rendit mères dans une seule nuit, et d'autres que nous avons citées dans le courant de cet article. *Voyez* DIAGORAS. Le nom d'*HERCULE*, suivant *Bailly*, semble dériver de deux mots Suédois, *HER* et *CULL*, qui signifient un *Chef de soldats*.

HERDTRICH, (Chrétien) Jésuite Flamand, savant dans l'histoire et les coutumes de la Chine, publia, dans le siècle passé, conjointement avec plusieurs de ses confrères, et par ordre de *Louis XIV*, le livre intitulé : *Confucius Sinarum Philosophus*, seu *Scientia Sinensis*. Il fut imprimé à Paris, in-fol. en 1687. On accuse l'auteur et ses associés, de n'être pas tout-à-fait exacts, et de montrer *Confucius* et sa doctrine, sous un jour trop avantageux. L'ouvrage est cependant fort curieux, et rempli d'une érudition qui étonna les savans mêmes.

HERÉ, (Emmanuel) premier Architecte du roi *Stanislas*, a donné les dessins des châteaux de ce prince et de la place de *Louis XV* à Nanci. Il mourut à Luneville, sa patrie, en 1763.

HERENNIEN, fils aîné de l'empereur *Odenat* et de *Zénobie*, fut honoré du nom d'*Auguste*, l'an 264, lorsque *Gallien* donna le même rang à *Odenat* et à sa famille. *Zénobie* lui conserva cette qualité après la mort de son époux. Elle revêtit alors ses trois fils de la pourpre impériale, pour gouverner l'empire d'Orient sous leur nom. *Hérennien*, élevé dans les mœurs et les usages des Romains par le philosophe *Longin*, ne parloit que Latin en public et dans les conseils, afin d'imiter en tout les empereurs de Rome. Il régna ainsi en Orient avec ses frères pendant quelques années. On ignore quel fut leur sort, lorsque l'empereur *Aurélien* les eut fait prisonniers, après avoir détrôné *Zénobie* leur mère.

HERENTALS, (Pierre de) chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés, ainsi nommé, parce qu'il étoit natif de Hérentals dans le Brabant, naquit vers 1320, et mourut le 13 janvier 1390. Il est auteur : I. Des *Vies des Papes Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI* et *Clément VII*, qu'on trouve dans les *Vies des Papes d'Avignon*, par *Baluze* ; Paris, 1693, in-4.° Ces Vies sont tirées d'un ouvrage manuscrit de *Hérentals*, intitulé *Chronica ab orbis initio*.

HERESBACH, (Conrard) né à Heresbach, village du duché de Clèves, en 1509, fut gouverneur, puis conseiller du duc *de Juliers*, qui le chargea des affaires les plus importantes. Il lia une étroite amitié avec *Erasme*, *Sturmius* et *Melanchthon*, et mourut en 1576, à 67 ans. On a de lui : I. L'*Histoire de la prise de Munster, par les Anabaptistes*, jusqu'à leur supplice, en 1536 ; Amsterdam, 1650, in-8.° II. *Rei rusticæ libri quatuor* ; à Spire, 1595, in-8.° III. Un écrit sur *l'Education des Princes*, qui renferment de bonnes vues. IV. Un traité *De Venatione*,

Aucupio

Aucupio et Piscatione, où, parmi beaucoup de connoissances en histoire naturelle, on trouve trop de crédulité. Cet auteur possédoit les langues mortes et vivantes ; et sa probité rehaussoit son érudition.

HERI, (Thierri de) chirurgien de Paris, puisa les principes de son art dans les écoles de médecine et de chirurgie de sa patrie. Ses travaux anatomiques, et ses premiers succès dans la pratique, répandirent son nom. *François I*, instruit de son mérite, l'envoya en Italie, où il avoit alors des troupes. *Héri* s'y appliqua sur-tout aux maladies vénériennes qu'il avoit étudiées à fond. Devenu inutile dans cette armée, après la bataille de Pavie, il alla à Rome ; il s'y enferma dans l'hôpital de St-Jacques le majeur, dans lequel il trouva beaucoup de personnes attaquées de la maladie qui avoit fait le principal objet de son attention. Il s'y servit de la méthode des frictions, qu'il a au moins perfectionnée. Revenu à Paris, il employa ses lumières et son expérience au soulagement de ses compatriotes ; et se consacra à la guérison des maladies qu'il avoit traitées, avec succès, en Italie. Il mourut en 1599, dans un âge fort avancé. On a de lui, un Traité, intitulé : *Méthode curatoire de la Maladie Vénérienne, vulgairement appelée Grosse-Vairole* ; imprimée à Paris d'abord en 1552, et ensuite en 1569, in-8.° Cet ouvrage fut estimé de son temps, et est encore recherché dans le nôtre. On assure que *Heri* gagna plus de 50,000 écus dans le traitement de cette maladie cruelle, la terreur de la débauche et la honte de l'humanité.

HÉRIBERT, clerc d'Orléans, hérétique Manichéen, fut entraîné dans l'erreur par une femme qui venoit d'Italie, et qui étoit imbue des rêveries de cette secte. Il se joignit à un de ses compagnons, nommé *Lisoïus* ; et comme ils étoient tous deux des plus nobles et des plus savans du clergé, ils pervertirent un grand nombre d'autres personnes de diverses conditions. Le roi *Robert* assembla un concile en 1017, pour les faire rétracter ; mais comme on ne put jamais les désabuser, on fit allumer dans un champ, près de la ville, un bûcher, où plusieurs furent brûlés.

HÉRIC D'HÉRY, savant du onzième siècle, fut en grande réputation, et mérita par l'étendue de ses connoissances l'honneur d'être en correspondance avec *Charles le Chauve*, sur des objets de littérature. Il étoit à la fois, poëte latin, historien, théologien, et par conséquent, tout ce que pouvoit être, dans son siècle, un homme qui aspiroit à quelque renommée.

HÉRICOURT, (Louis de) né à Soissons en 1687, avocat au parlement de Paris en 1712, fut choisi, l'année d'après, pour travailler au Journal des Savans. Ses extraits, faits avec beaucoup d'ordre et de netteté, embellirent cet ouvrage périodique, et firent un nom à l'auteur. Ses *Lois ecclésiastiques de France, mises dans leur ordre naturel*, publiées, pour la première fois, en 1729, et réimprimées à Paris en 1771, in-fol., lui ont encore fait plus d'honneur, par la méthode et la clarté qui y règnent. On a encore de lui : I. Un *Traité de la vente des Immeubles par décret*, in-4°,

1727. II. Un *Abrégé de la discipline de l'Eglise*, du P. *Thomassin*, in-4.° III. Des *Œuvres posthumes*, 1759, 4 vol. in-4.° Cet habile homme mourut en 1753, à 66 ans, aussi regretté pour son savoir que pour sa probité. La droiture de son cœur et la bonté de son ame étoient égales à sa modestie. — *Julien de* HÉRICOURT, son grand-père, mort en 1704, occasionna l'établissement de l'académie de Soissons, par les conférences qu'il tenoit chez lui. Il a publié l'*Histoire* de cette société littéraire, en latin élégant, en 1668, à Montauban, in-8.°

HÉRILLE, philosophe de la ville de Calcédoine, fut disciple de *Zénon*. Ayant entendu *Aristote* et *Théophraste* donner souvent les plus grands éloges à l'étude des sciences et de la philosophie, il y fit consister le souverain bien.

HÉRIS, (Guillaume) auteur Liégeois, dont nul biographe n'a fait mention, naquit en 1657, et fit profession dans l'ordre des Carmes. Il a publié un volume de quatre cents pages, rempli des *Panégyriques* des Saints de son ordre, loués *cum extraordinariâ methodo*. Cette manière est en effet extraordinaire. Tous les mots de chaque éloge commencent par la lettre initiale du nom du Saint que l'auteur y célèbre. On peut juger de son travail, par ce portrait du roi *Saint Louis : Ludovicus Lutetianorum legislator laudatissimus, Lutetiam liberali lumine Lugdunumque locupletavit, lepore laudabilis, litteraturâ laudabilior, liberalitate laudabilissimus.* Il décrit ainsi la prise de ce roi par les Sarasins : *Lacrymabilem luctum lugete ; ligatur Ludovicus ; lumbi, latera, lacerti, laqueis ligaminibusque ligantur ; luxurantia lacerantur lilia ; lacessantur legiones ; languent Ludovisiani lauri ; latinaque labara labefactantur.* On doit encore à *Héris* plusieurs pièces de vers, en l'honneur de *St. Joseph*, patron de la ville de Liége, réunies en 1691, in-4.° Chacune de ses pièces est de dix vers. L'auteur mourut quelque temps après la publication de ce dernier écrit.

HÉRISSAIE, *Voy.* FAIL.

I. HÉRISSANT, (François-David) né à Rouen en 1724, fut docteur en médecine de la faculté de Paris, malgré ses parens qui vouloient le mettre dans la robe. Il devint membre de l'académie des Sciences, et mourut en 1773, à 51 ans. On trouve beaucoup de ses *Mémoires* dans ceux de l'académie.

II. HÉRISSANT, (Louis-Antoine-Prosper) naquit à Paris en 1745, de *Jean-Thomas Hérissant*, célèbre imprimeur. Il s'appliqua, avec succès, aux belles-lettres et à l'étude de la médecine, pour laquelle il avoit beaucoup de penchant. Il mourut le 10 août 1769, âgé de 24 ans, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avoient connu, et la satisfaction que donne un attachement sincère à la vertu. On a de lui : I. L'*Eloge de Gonthier d'Andernach*, couronné par la faculté de médecine. II. L'*Eloge de Ducange*, qui a eu l'*accessit*. III. *Poëme sur l'Imprimerie*. IV. *Jardin des Curieux*, ou *Catalogue raisonné des Plantes les plus belles et les plus rares, soit indigènes, soit étrangères*,

publié après sa mort en 1771, in-12. V. *Bibliothèque Physique de la France*, ou *Liste de tous les ouvrages qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume*, 1771, in-8.° Elle a été achevée et publiée par un docteur-régent de la faculté de Paris.

I. HÉRITIER, (Nicolas l') poëte tragique, étoit allié du célèbre garde des sceaux *du Vair*, dont sa femme, *Françoise Leclerc*, étoit nièce. Il fut d'abord mousquetaire; mais, obligé de quitter le service à cause d'une blessure, il acheta une charge de trésorier du régiment des Gardes Françoises, et obtint un brevet d'*Historiographe de France*. Ses poëmes dramatiques sont: I. *Hercule furieux*. II. *Clovis*. Ces pièces sont foibles. Il a fait aussi quelques petites poésies fugitives, telles que le *Portrait d'Amaranthe*. Ce morceau, d'environ soixante et dix vers, est écrit avec assez de noblesse. III. *Tableau historique des principaux événemens de la Monarchie Françoise*, ouvrage diffus, qui prouve qu'il étoit aussi mauvais historien que poëte médiocre. IV. Traduction des *Annales* de *Grotius*. C'est le plus considérable de ses écrits. Il mourut à Paris, sa patrie, en 1680.

II. HÉRITIER DE VILLANDON, (Marie-Jeanne l') née à Paris en 1664, du précédent, hérita du goût de son père pour la poésie. L'académie des jeux Floraux se l'associa en 1696, et celle des *Ricovrati* de Padoue en 1697. Cette Muse illustra son sexe, autant par ses talens, que par la douceur de ses mœurs et par la noblesse de ses sentimens. Ses ouvrages sont la plupart mêlés de prose et de vers. On a d'elle: I. Une *Traduction des Epîtres amoureuses d'Ovide*, dont il y en a seize en vers. II. Le *Tombeau de M. le Duc de Bourgogne*. III. Le *Triomphe de Mad.* des Houlières, *reçue dixième Muse au Parnasse*, en vers. IV. La *Pompe Dauphine*, en prose et en vers. V. L'*Avare puni*, nouvelle en vers. VI. La *Tour ténébreuse*, conte Anglois, in-12. VII. Les *Caprices du Destin*, in-12. Le style des différens écrits de Mlle *l'Héritier* a de l'élégance, mais peu de coloris. Son portrait, gravé par *Desrochers*, est très-ressemblant. Elle mourut à Paris en 1734, à 60 ans. Elle auroit été presque réduite à l'indigence, sans une pension de quatre cents livres que lui faisoit le garde des sceaux *Chauvelin*. *Desforges-Maillard* fit ces vers pour son portrait:

Les neuf Savantes immortelles
La comblèrent de leurs faveurs.
Mais, hélas! ô dons infidelles,
Dont la possession fit languir mille Auteurs!
Elle vécut, ô temps! ô mœurs!
Docte, vierge et pauvre comme elles.

III. HÉRITIER DE BRUTELLE, (Charles-Louis l') né à Paris en 1745, fut d'abord procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts, et ensuite conseiller à la cour des aides. Tout ce qui tient à l'amélioration des bois, au choix des plants, à la connoissance des espèces, devint l'objet de ses études. La botanique surtout l'attacha particulièrement, et il y obtint assez de célébrité pour mériter en cette partie une place à l'institut. Lié d'amitié avec le naturaliste *Dombey*, qui avoit apporté, en 1786, du Pérou et du Chili, une riche collection de plantes, il s'offrit de la faire

dessiner et de la publier à ses frais ; mais la cour d'Espagne ayant empêché cette publication en France, l'*Héritier* passa à Londres pour s'y occuper de cet ouvrage, qui n'a point paru, et qui devoit avoir pour titre : *Flore du Pérou*. De retour dans sa patrie, il fut employé pendant quelque temps dans les bureaux du ministère de la justice ; mais ne pouvant s'empêcher de s'occuper de son objet favori, il examinoit en entrant ou sortant de l'hôtel, les mousses, les lichens et autres petites plantes des murs et des pierres ; il en avoit décrit plus de cent espèces, dont il devoit publier le catalogue, sous le titre singulier de *Flore de la place Vendôme*. L'*Héritier* avoit recueilli la bibliothèque la plus riche en botanique qui existât à Paris. Il communiquoit avec empressement ses livres aux savans, et s'occupoit sans cesse à en accroître le nombre, lorsque, le 10 août 1801, sortant de l'institut à dix heures du soir, il fut assassiné à coups de sabre à quelques pas de sa maison, sans qu'on ait pu découvrir ses meurtriers. Ses ouvrages sont : I. *Stirpes novæ*, 1784, in-fol. Il n'a paru que sept cahiers de ce magnifique ouvrage, qui renferme quatre-vingt-seize planches ; trois ans après, l'auteur en publia quatre-vingt-quatre autres, sans texte, et qui représentent des *Géranium*. II. *Cornus sistens*, 1789, in-folio. C'est l'histoire particulière des Cornouillers, suivie de six planches. III. *Sertum Anglicum*, 1689, in-fol. C'est la description de plusieurs plantes rares, observées par l'auteur dans les jardins des environs de Londres. Les figures en sont magnifiquement gravées. L'*Héritier* dédia cet ouvrage aux Anglois, et donna le nom de leurs botanistes les plus célèbres, aux nouveaux genres qui y sont décrits, pour leur témoigner sa reconnoissance de l'hospitalité qu'il en avoit reçue.

HERLICIUS, (David) médecin et astrologue, célèbre sous ces deux titres, naquit à Zeitz en Misnie l'an 1557, et mourut à Stutgard en 1636, à 79 ans, après avoir enseigné les mathématiques et la médecine dans diverses universités d'Allemagne. Il se méloit de tirer des horoscopes ; mais, connoissant l'incertitude de son art, il ne prononçoit ses oracles, qu'après avoir profondément réfléchi sur le caractère de ceux qui lui demandoient des prédictions. Il prédit néanmoins que l'empire des Turcs seroit bientôt détruit, dans son *Anti-Turcicus miles* ; mais on attend encore l'effet de sa prédiction. On a de lui : I. Des *Poésies*. II. Des *Harangues*. Les unes et les autres sont dans la poussière, et ne méritent pas d'en être tirées. C'étoit un faiseur d'Almanachs, et ce genre d'ouvrage l'a occupé cinquante-deux ans.

I. HERMAN, moine de Richenou en Souabe, surnommé *Contractus*, parce que, dès son enfance, il avoit eu les membres rétrécis, mourut à Aleshusen en 1054, avec la réputation d'un savant profond dans l'histoire et dans les langues. Outre une *Chronique* qu'il nous a laissée, on lui attribue le *Salve Regina*, l'*Alma Redemptoris*, la prose *Veni Sancte Spiritus*, et d'autres ouvrages mystiques, qui font honneur à sa piété. S'il n'y a pas une poésie sublime dans le

prose que nous avons citée, on y trouve au moins de l'onction : et c'est ce qui manque à beaucoup de proses et d'hymnes modernes.

II. HERMAN DE RYSWICK, Hollandois, fut mis en prison l'an 1499, d'où il sortit après avoir fait abjuration ; mais ayant publié une seconde fois ses erreurs, il fut brûlé vif à la Haye en 1512. Il enseignoit que les anges n'ont point été créés par Dieu, et que l'ame n'est point immortelle : il nioit qu'il y eût un enfer, et vouloit que la matière des élémens fût éternelle. A ces erreurs il en ajoutoit de plus criminelles, en rejetant, avec une pareille audace, l'Ecriture-Sainte et la loi ancienne et nouvelle.

III. HERMAN, (Paul) célèbre botaniste du 17e siècle, natif de Hall en Saxe, exerça la médecine dans l'isle de Ceylan, et fut ensuite professeur en botanique à Leyde. Il mourut en 1695, laissant plusieurs ouvrages. I. *Catalogue des Plantes du Jardin public de Leyde*, 1687, in-8.° II. *Cynosura materiæ medicæ*, Argentinæ, 1726, 2 vol. in-4.° *Boecler* donna une *Continuation* de cet ouvrage, publiée en 1729, in-4.° III. *Lugduno-Batavæ Flores*, 1690, in-8.° IV. *Paradisus Batavus*, 1705, in-4.° V. *Musæum Zeylanicum*, 1717, in-8.° Son savoir étoit généralement reconnu en Europe ; mais il n'empêcha pas qu'il ne fût assez malheureux.

IV. HERMAN, peintre, *Voyez* SUANÉFELD.

I. HERMANN, (Jacques) professeur en droit naturel et en morale, à Basle, sa patrie, naquit en 1678. Il fut au nombre des académiciens étrangers de Berlin, et de l'académie des Sciences de Paris. Dès son enfance, il avoit montré beaucoup de goût pour les mathématiques. Ses voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, ne firent que l'augmenter. Le célèbre *Leibnitz*, son ami, lui fit donner une chaire de mathématiques dans l'université de Padoue. Il la garda six ans, quoique Luthérien, et emporta, en la quittant, les regrets aussi vifs que sincères des citoyens et des écoliers. Appelé à Pétersbourg, en 1724, par le czar *Pierre I*, pour y former une académie des Sciences, il y professa les mathématiques jusqu'en 1727, qu'il fut rappelé dans sa patrie pour professer la morale. Il y mourut le 11 juillet 1733, à 55 ans. On a de lui : I. *Responsio ad Considerationes...... circà principia Calculi differentialis*, imprimée en 1700. C'est une défense des principes du calcul différentiel contre *Nieuwentyt*. II. *De Phoronomia*, in-4°, 1724. L'auteur a donné sous ce titre un Traité des forces et des mouvemens des corps solides et fluides. Il avoit projeté de mettre à la fin de son ouvrage la *Dinamique*, ou les Pensées de *Leibnitz*, sur la *Science des Forces*; mais la mort de cet illustre philosophe l'empêcha d'exécuter ce dessein. On a imprimé en 1743, in-4°, à Paris, un Traité sur cette matière, par M. d'*Alembert*, qui, quoique âgé seulement de 25 ans, étoit dès-lors très-profond dans les mathématiques. Cet ouvrage est bien capable de calmer les regrets qu'on pourroit avoir sur la perte de celui d'*Hermann*. III. Un traité, *De nova accelerationis*

Lege, quâ gravia versùs Terram feruntur, suppositis motu Diurno Terræ, et vi gravitatis constanti. IV. *Disquisitio de vibrationibus chordarum tensarum.* V. *Solutio problematis de trajectoriis Curvarum inveniendis.* VI. Une Dissertation particulière sur les *Lois de la nature, touchant les forces des Corps et leur vraie mesure*, etc.

II. HERMANN, (Jean) né à Barr en Alsace en 1738, fournit divers articles au Journal de physique, et à la *Cristallographie* de *Romé* de Lille. Il a publié *Coup d'œil sur le tableau de la nature*, à l'usage des enfans, in-12. Cet écrit est précis et utile; aussi a-t-il eu plusieurs éditions. L'auteur est mort le 4 octobre 1800.

I. HERMANT, (Godefroi) savant et pieux docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Beauvais en 1617, obtint un canonicat dans sa patrie, fut recteur de l'université de Paris en 1646, et mourut le 11 juillet 1690, à 74 ans, après avoir été exclus de la Sorbonne et de son chapitre pour l'affaire du *Formulaire*. Ses vertus et son profond savoir auroit dû faire fermer les yeux sur ses opinions. *Hermant* avoit les qualités et les défauts qu'on contracte dans le silence du cabinet: une ardeur incroyable pour l'étude; une fermeté de caractère, qui plioit d'autant moins, qu'elle étoit inspirée par la vertu, la timidité d'un enfant, et une ignorance totale des usages du monde, qui n'étoient pas nécessaires à son bonheur. Sa façon de penser, sa piété, ses talens, le lièrent intimement avec *Sainte-Beuve*, *Tillemont*, et les autres solitaires de Port-Royal. Il prit leur style noble, majestueux, arrondi, et quelquefois un peu enflé. Ce défaut se remarque surtout dans les ouvrages d'*Hermant*. Les principaux sont: I. *Les Vies de St. Athanase*, 2 vol. in-4°; de *St. Basile* et de *St. Grégoire de Nazianze*, 2 vol. in-4°; de *St. Chrysostôme*, in-4°, sous le nom de *Menart*; de *St. Ambroise*, in-4.° Elles ne contiennent pas seulement ce qui regarde ces grands évêques, mais toute l'histoire ecclésiastique de leur temps. II. Une traduction en françois du *Traité de la Providence*, de *St. Chrysostôme*, in-12, 1658. III. Une autre des *Ascétiques* de *St. Basile*, in-8°, 1673. IV. *Index universalis totius Juris ecclesiastici*, in-fol., à Lille en 1693, avec des notes peu dignes de l'auteur. V. Divers *Ecrits Polémiques* contre les Jésuites. VI. *Défense de la piété et de la foi de l'Eglise, contre les impiétés de Jean* Labadie, *apostat, par le sieur de* Saint-Julien, *docteur en Théologie*; Paris, 1651, in-4.° *Hermant* emprunta un autre nom que le sien pour publier cet ouvrage, parce qu'on lui refusa le privilège du roi. Il y combat ce que *Labadie* avoit avancé, qu'ayant été bon disciple de *Saint Augustin*, sur-tout depuis qu'il étoit sorti des Jésuites, il n'avoit point changé de sentiment en se faisant Calviniste, comme s'il avoit trouvé tout *St. Augustin* dans *Calvin*. VII. *Discours chrétien sur l'établissement du Bureau des Pauvres de Beauvais*, Paris, 1653, in-8°; et Rouen, 1676, avec les titres de l'érection et autres pièces. Ces deux derniers ouvrages ne sont pas communs. *Voyez* sa *Vie*, in-12 par *Baillet*; et l'article MARCEL, n.° VII, dans ce Dictionnaire.

II. HERMANT, (Jean) curé de Maltot, dans le diocèse de Bayeux, naquit à Caen en 1650, et mourut en 1725, à 75 ans. Il est principalement connu par cinq ouvrages très-médiocres : I. *Histoire des Conciles*, 4 vol. in-12. II. *Histoire des Ordres Religieux*, 2 vol. in-12. III. *Histoire des Ordres militaires et des Ordres de Chevalerie*, 2 vol. in-12. IV. *Histoire des Hérésies*, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage souffrit quelque difficulté pour l'impression, parce que l'auteur n'y avoit pas parlé des opinions erronées de *Jansénius* et de *Quesnel*. V. *Histoire du Diocèse de Bayeux*, qui devoit avoir trois parties; mais il n'y a eu que la première d'imprimée à Caen, 1705, in-4° : elle traite *des Evêques*, et fourmille de fautes. Les erreurs et les inexactitudes ne sont pas le seul défaut des livres de l'abbé *Hermant* : il écrit d'un style incorrect et boursouflé.

HERMAPHRODITE, (Mythol.) étoit fils de *Mercure* et de *Vénus*, comme son nom le signifie; car les Grecs appeloient Mercure *Ermes*, et Vénus *Aphrodite*. Etant venu se baigner dans la fontaine de la nymphe *Salmacis*, elle le trouva si beau, qu'elle voulut l'engager à y demeurer avec elle; mais *Hermaphrodite* résista à toutes ses sollicitations. Alors la nymphe se jeta elle-même dans l'eau; et le tenant embrassé, elle demanda aux Dieux qu'ils demeurassent toujours unis, et ne fissent plus qu'un. On les appela depuis *Androgyne*, c'est-à-dire homme et femme.... *Voyez* l'art. HILDEBERT.

HERMAPION, auteur ancien, avoit fait un ouvrage sur l'explication des hiéroglyphes. Cet écrit ne subsiste plus, mais *Ammien Marcellin* a donné, d'après cet auteur, l'explication de l'obélisque du grand cirque, et *Montfaucon* en a publié la traduction. Cet obélisque se voit aujourd'hui à Rome, à la porte *del Popolo*.

HERMAS, écrivain ecclésiastique du premier siècle, le même que *St. Paul* salue dans son Epître aux Romains, est auteur d'un ouvrage regardé par quelques anciens comme un livre canonique, mais rejeté par tous les modernes. Ceux-ci l'ont considéré seulement comme un ouvrage propre à l'édification des fidelles, quoiqu'il soit écrit avec plus de simplicité que de discernement. Ce livre, intitulé le *Pasteur*, parce que c'est un ange qui y parle sous la figure d'un pasteur, a été traduit en françois dans les livres apocryphes de la Bible de *Sacy*, 1742, 2 vol. in-12. Il est divisé en trois parties : I. Les *Visions*. II. Les *Préceptes*. III. Les *Similitudes*. On a perdu l'original grec, et il n'en reste qu'une version latine, imprimée dans la Bibliothèque des Pères.

HERMENFROI, roi de Thuringe, ayant fait assassiner un de ses frères, partagea le royaume avec l'autre. *Almaberge*, sa femme, princesse d'une ambition démesurée, ne pouvant souffrir ce partage, commanda qu'on ne couvrît la table du roi qu'à demi. Ce prince, surpris, en demanda la raison. *Puisque vous n'avez que la moitié d'une couronne*, répondit la reine, *votre table ne doit être servie qu'à moitié... Hermenfroi*, animé par ce reproche, fit la guerre à

Berthier, son frère, qui perdit la bataille et la vie. Mais l'usurpateur ne jouit pas long-temps de sa conquête, car *Thierry*, roi de Metz, le fit précipiter du haut des murailles de Tolbiac, l'an 540, et contraignit *Almaberge* de se sauver auprès d'*Athalaric*, roi des Ostrogoths, où elle finit ses jours, réduite à la condition de personne privée et de sujette, elle qui n'avoit pas voulu connoître d'égal.

HERMENEGILDE *ou* HERMINIGILDE, prince Visigoth, *Voy.* LEUVIGILDE.

HERMÈS *ou* MERCURE-TRISMÉGISTE, c'est-à-dire *Trois fois Grand*, philosophe Égyptien, réunit le sacerdoce et la royauté, selon les uns; et fut seulement conseiller d'*Isis*, femme du roi *Osiris*, selon d'autres. Il florissoit vers l'an 1900 avant Jésus-Christ. Le président d'*Espagnet* a donné le *Traité* de l'ouvrage secret de la philosophie d'*Hermès*, dans sa *Philosophie naturelle*, 1651, in-8.º On attribue à cet ancien philosophe, ou à son fils *Thot*, l'invention de l'écriture, des premières lois Égyptiennes, des sacrifices, de la musique, de la lutte, de la lyre et de la culture de l'olivier. Il découvrit, dit-on, les premiers principes de l'arithmétique et de la géométrie, et fit élever des colonnes sur lesquelles il fit graver en caractères hiéroglyphiques ses découvertes, pour en faire passer le souvenir à la postérité. Ce fut lui qui le premier divisa le jour en 12 heures, et la nuit de même, par l'observation d'un animal consacré à *Sérapis*, appelé *Cynocéphale*, qui jetoit son urine douze fois le jour, et autant la nuit, dans des intervalles égaux. Mais il est difficile de croire que le même homme ait inventé tant de choses différentes. Au surplus, les Égyptiens reconnoissans donnèrent le nom d'*Hermès* au premier mois de leur année. Les deux dialogues intitulés *Pimander* et *Asclépias*, qui parurent à Trévise en 1471, in-fol., sous le nom d'*Hermès*, sont d'un auteur qui vivoit dans le deuxième siècle de l'Église. Il reconnoît un seul Dieu, créateur de toutes choses, et gémit sur l'aveuglement des Égyptiens, qui avoient inventé le culte des idoles.

I. HERMIAS, *Voyez l'article* ARISTOTE, *vers le commencement.*

II. HERMIAS, étoit de Galatie, et vivoit dans le deuxième siècle. Il adopta l'erreur d'*Hermogène* sur l'éternité du monde, et crut que Dieu étoit matériel; mais qu'il étoit une matière animée, plus déliée que les élémens des corps. Le sentiment d'*Hermias* n'étoit que le système métaphysique des Stoïciens, avec lequel il tâcha d'allier les dogmes du Christianisme. *Hermias* croyoit, comme les Stoïciens, que les ames humaines étoient composées de feu et d'esprit. Il rejetoit le baptême de l'Église, fondé sur ce que *St. Jean* dit que *Jésus-Christ* baptisa dans le feu et par l'esprit. Le monde étoit, selon *Hermias*, l'enfer, et la naissance continuelle des enfans étoit la résurrection. C'est ainsi qu'il prétendoit concilier les dogmes de la religion avec les principes du Stoïcisme. *Hermias* eut des disciples, qui prirent le nom d'*Hermiaites*. Ils étoient dans la Galatie, où ils avoient l'adresse de faire des prosélytes. *Hermias* avoit épousé *Edésie*, l'une des

plus belles femmes d'Alexandrie, qui fut renommée pour sa piété et ses vertus. Celle-ci, après la mort de son époux, alla finir ses jours à Athènes.

III. HERMIAS, philosophe Chrétien, que l'on croit plus ancien que *Tertullien*, est auteur d'une *Raillerie des Philosophes Payens* : ouvrage utile à ceux qui défendent la religion Chrétienne. *Guillaume Wort* en a donné une bonne édition à Oxford, in-8°, en 1700. Elle est jointe à l'*Oratio Tatiani ad Græcos.*

HERMILLY, (N... Vaquette d') censeur royal, né à Amiens, en 1710, mort à Paris le 29 janvier 1778, à 71 ans, a traduit de l'espagnol : I. L'*Histoire générale d'Espagne, de Ferréras*, 1742 et années suivantes, 10 vol. in-4.° II. Le *Théâtre Critique*, 1745, 12 vol. in-12 : ce livre, composé par un bénédictin Espagnol, à peu près dans le goût du *Spectateur Anglois*, réussit plus à Madrid qu'à Paris. Il est plein de choses triviales, longuement exprimées. III. Les *Nouvelles de Quévedo*. On a encore de lui : L'*Histoire de Majorque et de Minorque*, 1777, in-4°, qu'il composa pour servir de suite à l'histoire de *Ferréras*, et la *Bibliographie Parisienne :* catalogue des différens ouvrages imprimés en 1769, 1770, etc. en 5 vol. in-8°, qu'il rédigea avec *Hurtaut*, et qui n'est qu'une compilation d'éloges et de critiques.

HERMINIER, (Nicolas l') docteur de Sorbonne, théologal et archidiacre du Mans, né dans le Perche en 1657, mort à Paris le 6 mai 1735, à 77 ans, se fit respecter par ses vertus et ses lumières. Il est auteur d'une *Théologie Scolastique* en latin, en 7 vol. in-8°, 1709. Cette Théologie, qui est des plus superficielles, suivant le Lexicographe Janséniste, renferme, selon le même écrivain, un *demi-Jansénisme*. L'auteur l'avoit long-temps dictée en particulier avec beaucoup de fruit. Le *Traité de la Grace* fut censuré par quelques évêques. On a encore de lui 3 vol. in-12 *sur les Sacremens.*

HERMINIUS, fut un de ces braves Romains qui se joignirent à *Horace*, surnommé *Coclès*, pour faire tête aux Etruriens sur le pont de Rome, tandis qu'on le rompoit derrière eux, l'an 507 avant J. C. Quelques historiens confondent ce nom avec celui d'*Arminius*, qui soutint si vaillamment la gloire des Allemands contre les Romains; mais ce sentiment ne nous paroît pas fondé sur de bonnes raisons. — C'est aussi le nom d'un capitaine Troyen redoutable par sa taille énorme, et qui combattoit sans casque et sans cuirasse. *Catine* le tua.

HERMIONE, fille de *Ménélas*, roi de Micène, et de la belle *Hélène*, que *Tyndare*, son aïeul maternel, promit à *Oreste*, en l'absence de son père, qui étoit alors au siége de Troie. *Ménélas*, qui ignoroit ce qu'avoit fait son beau-père, promit aussi sa fille à *Pyrrhus*, fils d'*Achille*, et la lui donna lorsqu'il fut de retour en Grèce. *Oreste*, outré de dépit de se voir enlever une princesse qu'il aimoit, alla chercher *Pyrrhus*; et l'ayant trouvé dans un temple d'*Apollon*, il le tua, et emmena *Hermione*.

HERMITE, *Voyez* PIERRE L'HERMITE, *et* TRISTAN L'HERMITE.

I. HERMOGÈNE, architecte, né à Alabanda, ville de Carie, bâtit un temple de *Diane* à Magnésie, et un autre de *Bacchus* à Théos. L'un et l'autre étoient d'ordre ionique; il supprima les colonnes sur les ailes, et offrit des portiques plus spacieux. *Vitruve* lui attribue tout ce qu'il y a de plus beau dans l'architecture. Il avoit composé, sur ce bel art, un *Livre*, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

II. HERMOGÈNE, célèbre rhéteur, enseigna dès l'âge de 15 ans, et écrivit avec succès dans le deuxième siècle de l'Église. Nous avons de lui des *Livres* en grec *sur la Rhétorique*, avec les autres rhéteurs Grecs, à Venise, 1508 et 1509, 2 vol. in-fol., auxquels on joint les rhéteurs Latins, 1523, in-fol. On dit qu'à 24 ans il oublia tout ce qu'il savoit, et que son corps ayant été ouvert après sa mort, on lui trouva le cœur velu et d'une grandeur extraordinaire. *Antiochus* le Sophiste disoit de lui, qu'*il avoit été vieillard dans sa jeunesse, et enfant dans sa vieillesse.*

III. HERMOGÈNE, hérétique du 2e siècle, réfuté par *Tertullien* et *Origène*, répandit ses erreurs en Afrique. Il avoit quitté le Christianisme pour le Stoïcisme. Il prétendoit que *la matière étoit coéternelle à Dieu, et que le Créateur en avoit tiré toutes les créatures.* C'étoit à cette matière qu'il attribuoit toutes les perfections de cet univers. Tous les maux physiques, toutes les sensations qui nous affligent, toutes les passions qui nous tyrannisent, tous ces monstres sont des effets de l'indocilité de la matière, et de la résistance inflexible aux lois que l'Être Suprême a établies. « Si la matière n'est pas éternelle et increéée, disoit *Hermogène*, il faut que Dieu ait tiré le monde de sa propre substance; ce qui est absurde, parce qu'alors Dieu seroit divisible; ou qu'il l'ait tiré du néant; ou qu'il l'ait formé d'une matière coéternelle à lui. On ne peut dire que Dieu ait tiré le monde du néant; car Dieu étant essentiellement bon, il n'eût point tiré du néant un monde plein de malheurs et de désordres. Il eût pu les empêcher, s'il l'avoit tiré du néant: et sa bonté ne les eût pas soufferts dans le monde. Il faut donc que Dieu ait formé le monde avec une matière coéternelle à lui, et qu'il ne l'ait formé qu'en travaillant sur un fonds indépendant de lui. L'Écriture, selon *Hermogène*, ne disoit nulle part que Dieu eût fait la matière de rien: au contraire, disoit-il, elle nous représente Dieu formant le monde et tous les corps d'une matière préexistante, informe et invisible. Elle dit: *Dieu fit le Ciel et la Terre dans leur principe, ou dans un principe:* IN PRINCIPIO. Ce principe dans lequel Dieu forma le Ciel et la Terre, n'étoit que la matière préexistante, et éternelle comme Dieu. L'idée de la création de la matière n'est exprimée nulle part dans l'Écriture. Cette matière informe étoit agitée par un mouvement vague, sans dessein et sans objet; Dieu nous est représenté, dans l'Écriture, comme dirigeant ce mouvement, et le modifiant de la manière nécessaire pour produire les corps, les plantes et les animaux. La matière étant éternelle

et incréée, et son mouvement étant une force aveugle, elle ne suit pas scrupuleusement les lois que Dieu lui prescrit; et sa résistance produit des désordres dans le monde. L'imagination d'*Hermogène* fut satisfaite de cette hypothèse; il crut que pour expliquer l'origine du mal, il falloit réunir les principes des Stoïciens sur la nature de la matière, et ceux des Chrétiens sur la puissance productrice du monde» (*Pluquet*, *Dictionnaire des Hérésies.*) Mais *Tertullien*, qui le réfuta, lui prouva les inconséquences et les absurdités de son système. On peut voir un précis des raisons de cet auteur célèbre dans l'ouvrage de *Pluquet*, déjà cité; art. HERMOGÈNE.

HERMOGÉNIEN, jurisconsulte du 4[e] siècle, auteur d'un *Abrégé de Droit*, en 6 livres, et d'un *Recueil des Droits de l'Empire*, sous *Honorius* et *Théodose*. Il rendit service, par ces deux ouvrages, à la jurisprudence, tombée dans la décadence comme tous les autres arts.

I. HERMOLAÜS, jeune Macédonien, l'un des pages d'*Alexandre*, conspira contre ce prince l'an 325 avant J. C. Un jour qu'il suivoit ce conquérant à la chasse, il apperçut un sanglier qui venoit à eux, lui lança son javelot et le tua. *Alexandre*, piqué d'avoir été prévenu, le fit fouetter. *Hermolaüs*, voulant venger cet affront, complota, avec quelques-uns de ses camarades, de poignarder le roi de Macédoine. L'un d'eux agité par les remords que lui causoit ce crime, ayant révélé leur secret, *Alexandre* les fit arrêter, et leur demanda quelle raison ils avoient eue de conspirer contre la vie de leur prince. *Hermolaüs* lui dit: « qu'ils étoient las d'être traités comme des esclaves, et de le voir verser dans ses fureurs le sang de ses amis les plus chers et de ses serviteurs les plus fidelles. » Il lui reprocha en même temps la manie qu'il avoit de vouloir passer pour fils de *Jupiter*. *Alexandre* écouta patiemment ces différens reproches, le fit appliquer à la question et condamner à mort. Le philosophe *Callisthènes*, ami d'*Hermolaüs*, fut arrêté dans le même temps. *Voyez* CALLISTHÈNES.

II. HERMOLAÜS BARBARUS, *Voy.* BARBARO, n° II.

HERMONDANVILLE, (Henri de) premier chirurgien de *Philippe le Bel*, professa son art à Montpellier et à Paris, et laissa en manuscrit un *Cours de Chirurgie*, composé de cinq Traités. Il y en a plusieurs exemplaires à la bibliothèque du roi, dans celle de Sorbonne, et dans d'autres bibliothèques, ainsi que de la *Traduction Angloise* qu'on en fit. C'est un monument précieux pour ceux qui cultivent cet art. On voit qu'il étoit alors bien loin de ce qu'il est aujourd'hui. Cet ouvrage, qui est de 1306, a pour titre: *Chirurgia et Antidotarium*.

HERNANDEZ, (François) né à Tolède, dessinateur et médecin de *Philippe II*, a publié une *Histoire des Plantes, des Animaux et des Minéraux du Mexique*, en latin, Rome, 1651, in-fol., estimée et rare. Il avoit été envoyé dans cette partie du monde par le roi d'Espagne, pour y faire des observations sur l'histoire naturelle. *Fabio Colonne* l'aida dans la composition de son

ouvrage. On a de lui, un *Recueil* manuscrit en 15 vol. grand in-folio, qui se voit dans la belle bibliothèque de l'Escurial, où l'auteur a dessiné un grand nombre de plantes et d'animaux d'Amérique. — Il y a eu du même nom *Philippe* HERNANDEZ, mort à Paris en 1782, qui travailla au *Journal Etranger*, depuis 1751 jusqu'en 1761, et donna quelques Traductions.

HERNÉ, guerrier François, célèbre par son courage, dans le 9e siècle, défendit Paris contre l'attaque des Normands. Ceux-ci étant venus l'assiéger en 886, douze Parisiens arrêtèrent l'effort de leur armée entière; renfermés dans le petit Châtelet qui étoit alors entouré d'eau, ils firent tête à 40 mille hommes. Les assiégeans furieux mirent le feu au fort; les douze braves furent alors forcés de sortir. Ils se réfugièrent sur un petit tertre en avant de la tour, et y renouvelèrent le combat. Mais forcés de céder au nombre, ils se rendirent prisonniers à condition qu'on leur accorderoit la vie. Les Normands le promirent. Mais à peine les douze Parisiens furent-ils désarmés, qu'on fit main basse sur eux. Un seul se sauva en se jetant dans la Seine et en la traversant à la nage. La valeur et la bonne mine d'*Herné* déterminèrent ses ennemis à lui faire grace; mais celui-ci ne voulant pas survivre à ses compagnons, saisit une épée, se précipita au milieu des agresseurs, et trouva la mort sous leurs coups, après en avoir puni plusieurs de leur trahison.

HÉRO, (Mythol.) fameuse prêtresse de *Vénus*, demeuroit près de l'Hellespont. *Léandre*, jeune homme d'Abydos, qui l'aimoit, passoit tous les soirs, à la nage, le bras de cette mer, pour aller voir sa maîtresse, qui allumoit au haut d'une tour un fanal, pour le diriger dans les ténèbres de la nuit; mais son amant s'étant noyé dans le trajet, *Héro* se jeta de désespoir dans la mer, et y périt.

I. HÉRODE LE GRAND, ou l'*Ascalonite*, ainsi nommé, parce qu'il étoit d'Ascalon, ville de Judée; naquit l'an 68 avant l'ère Chrétienne, d'*Antipater*, Iduméen, prosélyte juif, qui eut du crédit auprès de *César*. Le jeune *Hérode* marqua de bonne heure de l'esprit et du penchant à la cruauté. Un Essénien, appelé *Manahem*, lui prédit, lorsqu'il étoit encore aux études, qu'il seroit un jour roi; mais que sa férocité et son impiété lui causeroient bien des malheurs. Son père obtint pour lui le gouvernement de Galilée, la 48e année avant J. C.; quoiqu'il n'eût alors qu'environ 20 ans, il montra de la dextérité et du courage. Cette province étoit infestée de brigands. *Hérode* la purgea de ce fléau. Ces malheureux s'étoient fortifiés dans des cavernes inaccessibles, facilement défendues du côté seul par où elles étoient praticables; *Hérode* fit faire des coffres remplis de soldats, qu'on fit descendre avec des machines du haut de la montagne, jusqu'à l'entrée de leurs retraites. On pénétra ainsi dans les cavernes des brigands, et on les massacra tous. Comme *Hérode* les avoit fait mourir de sa propre autorité, on s'en plaignit à *Hircan*, grand sacrificateur, qui lui ordonna de venir rendre compte de sa conduite. *Hérode*, soutenu

par *Sextus César*, gouverneur de Syrie, comparut à Jérusalem devant le Sanhédrin, vêtu de pourpre et entouré de ses gardes, moins en coupable qui craignoit le jugement, qu'en homme qui bravoit ses juges; personne n'osa ouvrir la bouche, excepté *Saméas*, qui, s'étant élevé contre l'audace d'*Hérode*, prédit aux autres juges, que cet homme qu'ils épargnoient ne les épargneroit pas un jour. En effet, dès qu'il fut sorti de Jérusalem, il se rendit à Damas, où étoit *Sextus César*; et tant par sa souplessse que par ses présens, il obtint le gouvernement de la Cœle-Syrie. Après que *Jules César* eut été assassiné l'an 44 avant J. C., il suivit le parti de *Brutus* et de *Cassius*; mais après leur mort, il embrassa celui d'*Antoine*, qui le fit nommer tétrarque, et ensuite roi de la Judée. *Antigone*, son compétiteur, ayant été mis à mort trois ans après par ordre du sénat, il demeura paisible possesseur de son royaume. *Voy.* III. ANTIGONE. Ce fut alors qu'il épousa *Mariamne*, fille d'*Alexandre*, fils d'*Aristobule*. Un autre *Aristobule*, frère de cette princesse, obtint la grande sacrificature; mais *Hérode*, ayant conçu de la jalousie contre lui, le fit noyer, l'an 35 avant J. C. Cinq ans après, ce barbare fit mourir *Hircan*, aïeul de la reine, sans que son âge de 80 ans, sa naissance et sa dignité le pussent garantir. Après la bataille d'Actium, dans laquelle *Antoine*, son protecteur, fut défait, il alla trouver *Auguste* qui étoit alors à Rhodes. Il sut si bien lui faire la cour, que le prince le reçut au nombre de ses amis, et lui conserva le royaume des Juifs. A son retour en Judée, il fit mourir *Sohème*, pour avoir révélé à *Mariamne* qu'*Hérode* lui avoit donné ordre de la tuer, si *Auguste* l'eût condamné; (*Voy.* VI JOSEPH) et l'an 28, il fit mourir *Mariamne* même, qu'il avoit aimée avec une passion extrême. Après sa mort, il eut de violens remords de son crime. Il en devint comme frénétique; jusques-là, que souvent il commandoit à ses gens d'appeler la reine, comme si elle eût été encore en vie. Ce désespoir lui causa une longue maladie, et il ne recouvra la santé que pour faire mourir *Alexandra*, mère de *Mariamne*. Le mari de sa sœur *Salomé*, tous ceux de la race des Asmonéens, tous ses amis, tous les grands, dès qu'il lui donnoient quelque ombrage, perdoient la vie sans aucune forme de justice. Ce tyran montra pourtant quelque humanité dans les horreurs de la peste et de la famine qui ravagèrent alors la Judée. Il fit fondre toute sa vaisselle d'argent; il vendit les meubles les plus rares et les plus précieux de son cabinet, pour soulager la misère publique. Il ajouta à ces belles actions, celle de faire rebâtir le temple, l'an 19 avant J. C.; mais il ternit la gloire de celle-ci, par la construction d'un théâtre et d'un amphithéâtre, où de 5 en 5 ans, il fit célébrer des combats en l'honneur d'*Auguste*. Cet empereur fut si sensible à ces hommages, que, dans son second voyage de Syrie, il lui donna la souveraineté de trois nouvelles provinces. La reconnoissance d'*Hérode* fut poussée alors jusqu'à l'impiété; il fit bâtir une ville et un temple à son bienfaiteur, comme à un Dieu. *Auguste* lui accorda tout; et quelque temps après, ayant accusé

auprès de lui ses deux fils, *Alexandre* et *Aristobule*, (*Voy.* JUCUNDUS) il eut la permission de les punir, s'ils étoient coupables. Ce monstre, altéré du sang de ses propres enfans, les fit étrangler l'un et l'autre. C'est à cette occasion qu'*Auguste* dit, à ce qu'on prétend, qu'*il valoit mieux être le pourceau que le fils d'Hérode*. Ce barbare signala sa cruauté par une exécution non moins horrible. Le Messie venoit de naître à Bethléem; il envoya des soldats dans le territoire de cette ville et de ses confins, avec ordre de passer au fil de l'épée tous les enfans mâles qui seroient au-dessous de deux ans. La mesure étoit au comble : il fut affligé d'une maladie cruelle, que les gens de bien regardèrent comme un effet de la vengeance divine. Une chaleur intestine le consumoit: il éprouvoit une faim violente, qu'il ne pouvoit rassasier. Ses intestins, altérés et gangrenés, lui faisoient ressentir des coliques et des douleurs d'entrailles insupportables. Ses veines étoient enflées et livides; des parties du corps, qu'on cache avec le plus de soin, sortoient une fourmilière de vers qui le rongeoient tout vivant. Ses nerfs étoient retirés. Il ne respiroit qu'avec peine, et son haleine étoit si mauvaise, que personne ne pouvoit la supporter. Il succomba à tant de maux, et mourut trois ans après la naissance de J. C., à 71 ans, dont il en avoit régné environ 37. Comme il savoit que le jour de sa mort devoit être une fête pour les Juifs, il ordonna qu'on enfermât dans le cirque les principaux de la nation, pour les faire mourir au moment qu'il expireroit, afin que chaque famille eût des larmes à verser; mais cet ordre, aussi affreux qu'extravagant, ne fut pas exécuté. Croiroit-on que ce scélérat eut des flatteurs et des enthousiastes ? Sa grandeur éblouit tellement quelques imbécilles, qu'ils le prirent pour le Messie : c'est ce qui donna lieu à la secte des *Hérodiens*. Il est vrai que quelques savans doutent que ces sectaires aient tiré leur nom d'*Hérode le Grand*. Mais quand on pense que les dogmes qu'on leur attribue, se réduisant à ces deux chefs, qu'*il falloit se soumettre à la domination des Romains, et qu'on pouvoit en conscience, dans les circonstances présentes, suivre plusieurs usages des Payens*, il est visible qu'ils les avoient reçus d'*Hérode le Grand*, qui, pendant tout son règne, agit selon ces maximes, quoiqu'il fît profession de la religion des Juifs. *Hérode* fut le premier qui ébranla les fondemens de la république Judaïque. Il confondit à son gré la succession des pontifes, affoiblit le pontificat, qu'il rendit arbitraire, et énerva l'autorité du conseil de la nation, qui ne fut plus rien. Cependant, cette même nation eut de son temps un certain éclat, par le crédit qu'*Hérode* avoit auprès d'*Auguste*, par la magnificence de sa cour et des bâtimens qu'il éleva. Son histoire a fourni quelques sujets de dispute aux savans. Ils ont sur-tout cherché à déterminer de quelle nation il étoit. La plus commune opinion est fondée sur un grand nombre de Pères et d'auteurs anciens, et particulièrement sur l'autorité de *Josèphe*, qui le fait Iduméen et le nomme étranger. Plusieurs modernes soutiennent que, quoiqu'il fût originaire d'Idumée, il

étoit Juif de naissance, parce que son père et son grand-père avoient embrassé la religion Judaïque. D'ailleurs, les Iduméens, plus d'un siècle avant le règne d'*Hérode*, avoient embrassé la même croyance. Comme souvent, par le nom de Juifs, on entendoit ceux seulement qui étoient nés dans la province de Judée, et que les autres étoient nommés étrangers, on peut croire que *Josèphe* parle par rapport à la première signification. Puisque les Hérodiens prenoient *Hérode* pour le Messie, on ne peut pas douter qu'il ne fût Juif de naissance, rien n'étant plus clair parmi cette nation, que l'extraction juive de leur libérateur. Cette question est amplement traitée dans *Torniel* et dans *Salian*, qui sont de sentimens contraires. Le premier soutient que *Hérode* étoit Juif, et le second qu'il étoit étranger.

II. HÉRODE ANTIPAS, fils d'*Hérode le Grand*, fut tétrarque de Galilée après la mort de son père. Il avoit épousé la fille d'*Arétas*, roi des Arabes; mais étant devenu amoureux d'*Hérodiade*, femme de son frère, il la lui ravit, et répudia sa femme légitime. *Arétas*, pour venger cet affront, lui fit la guerre, et les troupes d'*Hérode* furent souvent battues. Les Juifs crurent que cette défaite étoit une punition du ciel, à cause de la mort de *St. Jean-Baptiste*. Voyez Hérodiade. *Hérode*, accusé d'avoir voulu exciter quelques révoltes en Judée, et ne pouvant se justifier auprès de *Caligula*, qui d'ailleurs ne l'aimoit pas, fut relégué à Lyon avec *Hérodiade*, où ils moururent tous deux misérablement. Cet *Hérode* est le même à qui J. C. fut envoyé par *Pilate*.

HÉRODE AGRIPPA, *Voy.* Agrippa, n° I.

HÉRODE ATTICUS, *Voy.* Atticus, n° II.

HÉRODIADE *ou* Hérodias, fille d'*Aristobule* et de *Bérénice*, petite fille d'*Hérode le Grand*, épousa en première noces, *Hérode Philippe*, son oncle, dont elle eut *Salomé*. Quelque temps après, elle quitta son mari, pour s'attacher à *Hérode Antipas*, son beau-frère, tétrarque de Galilée, avec lequel elle vivoit publiquement. *Jean-Baptiste*, qui étoit alors à la cour de ce prince, ne cessant de crier contre ce mariage incestueux, *Hérode* le fit arrêter et mettre en prison. *Hérodiade*, animée contre ce Saint, ne cherchoit que l'occasion de le faire périr. Elle se présenta un jour qu'*Hérode* donnoit un grand repas, à la fête de sa naissance. *Salomé*, fille d'*Hérodiade* et de *Philippe*, dansa avec tant de grace devant le roi, qu'il promit, avec serment, de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. La jeune fille, instruite par sa mère, demanda la tête de *Jean-Baptiste*, et le roi sacrifia à la fureur de sa maîtresse, le saint précurseur. Dieu vengea cette mort; car *Hérodiade*, souffrant impatiemment de voir son mari simple Tétrarque, pendant que son propre frère *Agrippa* étoit honoré du titre de Roi, entra dans ses projets ambitieux. Elle fut exilée à Lyon avec son époux, et y mourut vers l'an 40 de J. C. On prétend que l'empereur *Caligula*, ayant appris qu'elle étoit sœur d'*Agrippa*, lui fit offrir son rappel; et qu'elle répondit géné-

veusement, *que presqu'elle avoit eu part à la prospérité d'*Hérode, *elle ne vouloit pas l'abandonner dans son infortune.*

I. HÉRODIEN, étoit fils aîné d'*Odenat*, souverain de Palmyre. Son père ayant pris le titre de Roi en 260, lui donna le même titre, et l'empereur *Gallien* y ajouta celui d'Auguste. *Hérodian* étoit d'un caractère doux et humain, mais livré à la mollesse et à la volupté. Son père qui l'aimoit passionnément, lui donna ce qu'il avoit trouvé de plus précieux dans les trésors de *Sapor*, et plaça dans son sérail les plus belles femmes de ce roi de Perse. *Zénobie*, marâtre d'*Hérodien*, ne pouvant soutenir l'idée qu'il succéderoit à *Odenat*, au préjudice des trois fils qu'elle avoit eus de ce prince, engagea, dit-on, *Mæonius* à assassiner le père et le fils. *Hérodien* avoit porté le titre de roi pendant quatre ans, et celui d'empereur pendant trois.

II. HÉRODIEN, historien Grec, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il fut employé à divers ministères de la cour et de la police. Il vécut depuis le règne de *Commode*, jusqu'à celui du IIIe *Gordien*. Nous avons de lui, une *Histoire* en huit livres, depuis la mort de *Marc-Aurèle*, jusqu'à celles de *Maxime* et de *Balbin*. Son style est élégant, mais il manque quelquefois d'exactitude dans les faits, et sur-tout dans ceux qui concernent la géographie. Il ne date point les événemens; il ne fait point sentir la liaison qu'ils ont entr'eux. Nulle élévation dans la façon de penser, nulle connoissance des profondeurs du cœur humain. On l'accuse d'avoir été trop favorable à *Maximin*, et trop peu à *Alexandre-Sévère*. *J. Capitolin* ne fait ordinairement que copier son Histoire. *Ange Politien* fut le premier qui traduisit cet ouvrage en latin. L'abbé *Mongault* nous en a donné une version élégante en françois, publiée en 1700, et réimprimée en 1745, in-12. L'édition la plus estimée de cet auteur est celle d'Oxford, 1699, 1704, in-8°; ou d'Edimbourg, 1724, in-12 : elle est grecque et latine, et enrichie de notes. On a encore de lui, une espèce de grammaire *De Numeris*, que l'on trouve avec celle de *Théodore*, chez *Alde*, 1461, in-fol.

HÉRODOTE, Historien célèbre, naquit à Halicarnasse, dans la Carie, l'an 484 avant J. C. Son pays étoit en proie à la tyrannie : il le quitta pour aller chercher la liberté dans l'isle de Samos, d'où il voyagea en Égypte, en Italie et dans toute la Grèce. Pour s'y faire connoître, il se présenta aux Jeux Olympiques, et y lut son *Histoire*. Elle fut si applaudie, qu'on donna le nom des *neuf Muses* aux IX livres qui la composent. Étant retourné dans sa patrie, il exhorta ses concitoyens à chasser le tyran qui les opprimoit. Ses sollicitations eurent tout le succès possible; mais elles furent malheureuses pour lui, car il fut obligé de quitter une seconde fois son pays, et de se retirer à Thurium en Italie, qui étoit une colonie des Athéniens, où il mourut peu après, dans un âge fort avancé. Comme *Hérodote* est le plus ancien des Historiens Grecs, dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous, *Cicéron* l'appelle *le Père de l'Histoire.* Cet ouvrage contient, outre l'Histoire des guerres des Perses contre

les

les Grecs, depuis le règne de *Cyrus* jusqu'à celui de *Xercès*, celle de la plupart des autres nations. On y trouve tout ce qui s'étoit passé de mémorable dans les trois parties du monde connu, pendant 240 ans. *Hérodote* l'acheva du temps de la guerre du Péloponèse, et l'écrivit en dialecte ionique. On a dit de lui, qu'il étoit entre les Historiens, ce qu'*Homère* est entre les Poëtes et *Démosthène* entre les Orateurs. Comme *Homère*, dont il est le fidelle imitateur, il entrelaça les faits les uns dans les autres, de manière qu'ils ne fissent qu'un tout bien assorti. En variant sans cesse ses récits et en promenant ses lecteurs sur différens objets, il réveille continuellement leur attention. D'ailleurs, son style est plein de graces, de douceur et de noblesse; mais les faits ne sont pas toujours vrais. Il rapporte des fables ridicules, qu'il ne donne, à la vérité, que comme des ouï-dire; mais qu'il auroit peut-être mieux fait de ne pas rapporter. Il est, aux yeux de certains philosophes, autant le père du mensonge que celui de l'histoire. Les meilleures éditions de la sienne ont été données par *Jacques Gronovius*, 1715, in-folio; par *Thomas Gale*, Londres, 1679, in-fol.; par *Wesselingius*, Amsterdam, 1763, in-fol., et Glasgow, 1761, 9 vol. in-8.° *Du Ryer* l'a traduite en françois, 3 vol in-12. Le savant M. *Larcher* en a donné une traduction plus fidelle en 1786, 9 vol. in-8.°

HÉROET *ou* HÉROUET, (Antoine) parent du chancelier *Olivier*, étoit né à Paris. Ses talens pour la poésie françoise le firent connoître de *François I*, qui lui donna l'évêché de Digne en 154... Il mourut en 1568, non exempt du soupçon de Calvinisme. On a de lui : I. La traduction de l'*Androgyne* de *Platon*. II. La *Parfaite Ame*. III. *Complainte d'une Dame nouvellement surprinse d'amour*, Paris, 1542; et avec les *Poésies de Borderie et autres*, Lyon, 1647, in-8.° La manière dont il y traite de l'amour, a donné lieu à *Joachim du Bellay* d'exercer sa verve épigrammatique. Cependant ce portrait de l'amour par *Héroet* est au-dessus de la plupart des Poésies de son temps :

J'ai vu Amour pourtrait en divers lieux,
L'un le peint vieil, cruel et furieux;
L'autre plus doux, aveugle, enfant et nu :
Chacun le peint pour tel qu'il l'a connu,
Par ses bienfaits ou par sa forfaiture;
C'est que chacun varie en son cerveau;
Un Dieu d'amour pour lui propre et nouveau;
C'est qu'il y a dans les entendemens;
Autant d'Amours que de sortes d'amans.

HÉROLD, (Jean) né à Hochsted en 1611, se maria à Basle, où il fut aux gages des libraires. Comme il se conduisit en homme sage, les magistrats lui donnèrent le titre de citoyen. Depuis, il prit le nom de *Basilius*. Il mourut après 1566. On a de lui : I. *Hæreseologia*, seu *Collectio Theologorum ad confutationem Hæreseon*; Basle, 1556, in-fol. II. Une *Continuation* de l'Histoire de *Guillaume de Tyr*, imprimée à la suite. III. *De Germania*, dans *Schardius*. IV. Des *Notes* sur *Eugippius*.

HÉRON, est le nom de deux mathématiciens Grecs ; l'un surnommé l'*Ancien*, et l'autre le *Jeune*. Le premier florissoit vers l'an 100 avant J.C., et étoit disciple de *Ctésibius*. Il ne se borna pas à la théorie des mécaniques; il en fit l'application dans la construction des machines. Il fit même des automates. Nous avons de lui, un livre traduit en latin, sous ce titre : *Spiritalium Liber*, 1575, in-4.° *Héron le Jeune* est auteur d'un *Traité de l'Art et des Machines Militaires*, traduit en latin, en 1572, par *Barocius*. On trouve ces ouvrages parmi les *Anciens Mathématiciens*, imprimés au Louvre, 1693, in-fol. Nous ignorons en quel temps il vivoit.

I. HÉROPHILE, célèbre médecin Grec, obtint la liberté de disséquer les corps, encore vivans, des criminels condamnés à mort. Dans une Dissertation imprimée à Florence en 1736, *Cocchi* a prétendu que le Médecin Grec n'avoit point eu cette barbarie, et n'avoit disséqué que des corps morts. *Hérophile* est le premier qui ait traité avec un peu de profondeur l'étude du pouls, et il fit faire de grands progrès à la science de l'anatomie. Il vivoit vers l'an 570 avant J. C. *Cicéron*, *Pline* et *Plutarque* parlent de lui avec éloge.

II. HÉROPHILE, maréchal ferrant, fut un imposteur qui parut à Rome du temps de *Jules César*. Il se disoit petit-fils de *C. Marius*, et il sut si bien le persuader, que la plupart des communautés et des corps de la ville le reconnurent pour tel ; mais *César* le chassa de Rome. Il y revint, après la mort de cet empereur, et fut assez hardi pour entreprendre d'exterminer les sénateurs, qui le firent tuer dans la prison où on l'avoit enfermé.

HÉROS. Les anciens donnoient ce nom à des hommes illustres qui, après s'être signalés pendant leur vie par de belles actions et de grands exploits, étoient mis au rang des Dieux après leur mort. Tels ont été la plupart de ceux qui étoient fils d'un Dieu et d'une mortelle, comme *Hercule*, *Thésée*, et tant d'autres; ou d'une Déesse et d'un mortel, qu'on a appelés *demi-Dieux*, tel qu'étoit *Enée*, fils de *Vénus* et d'*Anchise*. Il y eut aussi des héroïnes, telles que *Coronis*, *Alcmène*, *Cassandre*, *Andromaque*, et beaucoup d'autres dont nous avons parlé dans ce Dictionnaire.

I. HERRERA TORDESILLAS, (Antoine) fut d'abord secrétaire de *Vespasien de Gonzague*, vice-roi de Naples, puis grand historiographe des Indes, sous *Philippe II*, qui, en lui donnant ce titre, l'accompagna d'une forte pension. *Herrera* ne fut pas de ces historiographes qui sont payés, et qui n'écrivent rien. Il publia, en 4 vol. in-fol., une *Histoire générale des Indes*, en Espagnol, depuis 1492 jusqu'en 1554. Cet ouvrage, très-détaillé et très-curieux, est assez vrai, à quelques endroits près, dans lesquels on sent que l'auteur aimoit le merveilleux et l'extraordinaire. Il flatte trop sa nation, et son style est boursouflé. *Herrera* mourut le 27 mars 1725, âgé d'environ 66 ans, après avoir obtenu de *Philippe IV*, le brevet de la première charge de secrétaire d'état qui viendroit à vaquer. L'édition espagnole de cette Histoire n'est pas bien commune en France. *Nicolas de la Coste*

la traduite en françois, en 3 vol. in-4.° *Herrera* a fait aussi en espagnol une *Histoire générale de son temps*, depuis 1554 jusqu'en 1598. Elle est en 3 vol. in-fol. On l'estime moins que l'Histoire des Indes.

II. HERRERA, (Ferdinand de) poëte de Séville, sut joindre l'élégance du style à la facilité de la versification dans ses *Poésies Lyriques et Héroïques*, publiées en 1582, et réimprimées en 1619, à Séville, in-4.° On a de lui, quelques ouvrages en prose: I. *La Vie de Thomas Morus*. II. Une *Relation* de la guerre de Chypre et de la bataille de Lépante. III. Des *Notes* sur *Garcias Lasso de la Vega*. — Il y a eu du même nom, deux peintres d'Histoire, père et fils, l'un et l'autre appelés *François*, le premier mort à Madrid en 1656, et le second en 1685, à 65 ans.

HERSAN, (Marc-Antoine) fut professeur des humanités et de rhétorique au collége du Plessis, et ensuite d'éloquence au collége royal. Après s'être distingué dans ces places par le talent de sentir les beaux endroits des auteurs et de les faire sentir aux autres, il se retira à Compiegne, sa patrie, où il fonda un collége, auquel il présidoit souvent lui-même. Il y mourut en 1724, âgé de 72 ans. Sa mort ravit à la fois, à la patrie un citoyen, aux arts un ami, aux pauvres un père, aux maîtres un modèle, aux écoliers un guide, un consolateur et un rémunérateur. On a de lui: I. L'*Oraison funèbre du Chancelier le Tellier*, en beau latin, traduite en françois par l'abbé *Bosquillon*, de l'académie de Soisssons. II. *Des Pièces de poésie*, dans lesquelles on remarque beaucoup de goût et une latinité pure. III. Des *Pensées édifiantes sur la Mort*. IV. Le *Cantique de* Moyse, *après le passage de la Mer Rouge, expliqué selon les règles de la Rhétorique;* inséré par *Rollin*, un des meilleurs disciples de ce maître, dans son *Traité des Etudes*.

HERSÉ, (Mythol.) fille de *Cécrops* et sœur d'*Aglaure*, fut fort aimée de *Mercure*. Ce dieu fit présent à *Aglaure* d'une somme d'argent, pour lui faciliter par son moyen l'entrée chez sa sœur. Mais *Pallas* ayant ordonné à l'Envie de rendre *Aglaure* jalouse, elle refusa la porte au dieu lorsqu'il se présenta, et *Mercure*, pour la punir de sa perfidie, la changea en pierre.

HERSENT, *ou* HERSAN, (Charles) Parisien, docteur de Sorbonne, d'abord prêtre de l'Oratoire, ensuite chancelier de l'église de Metz, est principalement connu par l'ouvrage fameux et peu commun, intitulé: *Optatus Gallus de cavendo schismate*, 1640, in-8.° Ce libelle sanglant contre le cardinal *de Richelieu*, adressé aux prélats de l'église Gallicane, fut condamné par eux et par le parlement. On avoit répandu le bruit que ce ministre vouloit créer un patriarche en France; ce furent ces bruits qui produisirent le livre d'*Hersent*. L'auteur y établissoit d'abord la nécessité d'être uni à un seul chef, qui est le souverain pontife. Il avançoit que tout se préparoit en France à s'en séparer; que l'affection des François pour le saint Siége, inaltérable dans les temps les plus difficiles, alloit être anéantie, si le clergé ne remédioit pas à un si grand mal; et que l'Église Gal-

licane alloit bientôt ressembler à celle d'Angleterre. Cette crainte étoit fondée sur l'édition d'un livre qui parut alors, sur les *Libertés Gallicanes*; lequel, malgré la censure des prélats de France, se débitoit ouvertement; sur la proposition de quelques évêques, de modérer les annates; enfin sur la déclaration que le roi avoit donnée touchant les mariages, pour la validité desquels il exigeoit des conditions que l'Église ne demandoit point. Le cardinal *de Richelieu*, outré de ce qu'un écrivain inconnu, travailloit à répandre une terreur panique dans l'église de France, chargea quatre écrivains de le réfuter, avec ordre de soutenir que le roi pouvoit prendre des contributions du clergé. L'édition originale du livre d'*Hersent* est fort rare; on la distingue de la contrefaction, à la pag. 7, lig. 16 ou 17, où on lit *superiore* pour *superiorum*; et à l'arrêt du parlement qui a douze pages, et seulement onze dans la contrefaction. La vivacité avec laquelle il étoit écrit, étoit réellement capable d'ébranler les cerveaux foibles. *Simon* en trouve d'ailleurs le style fort mauvais. Parmi les écrits qu'on opposa à *Hersent*, le meilleur est celui d'*Isaac Habert*: *De consensu Hierarchiæ et Monarchiæ... Hersent* passa à Rome, et son génie bouillant et emporté n'y plut pas davantage qu'à Paris. Ayant prêché le *Panégyrique de St. Louis*, et y ayant mêlé indiscrètement les questions de la grace, il fut décrété d'ajournement personnel par l'inquisition; et comme il refusa de comparoître, il fut excommunié. De retour en France, il mourut au château de Largoue en Bretagne, en 1660. On a de lui des *Oraisons funèbres*, des *Sermons*, quelques *Libelles* contre la congrégation qu'il avoit quittée; une *Traduction* françoise du *Marcus Gallicus* de l'évêque d'Ypres, 1638, in-8°; un *Traité de la souveraineté de Metz, Pays-Messin, et autres villes et pays circonvoisins*, 1633, in-8.°

HERSILIE, (Mythol.) étoit fille de *Tatius*, roi des Sabins. *Romulus* la prit pour lui, lorsque les Romains enlevèrent les Sabines. Son père ayant déclaré la guerre à ce prince, elle fit en sorte que ces deux rois fissent la paix, et elle épousa *Romulus*. Celui-ci ayant disparu, elle crut qu'il étoit mort, et en eut une si grande douleur, que *Junon*, pour la consoler, la fit aussi monter au ciel, où cette princesse retrouva son mari. Les Romains leur dressèrent des autels sous les noms de *Quirinus* et d'*Ora*.

HERTHA, (Mythol.) déesse des anciens Germains, et sous le nom de laquelle ils adoroient la terre, avoit sa statue sur un chariot couvert, au milieu des sombres forêts. Un prêtre unique desservoit son culte, et marchoit devant le char attelé de deux génisses blanches, lorsqu'on promenoit la divinité. Pendant ce temps; le peuple dansoit et se livroit au repos et aux plaisirs. *Tacite* fait mention d'*Hertha*.

HERTIUS, (Jean-Nicolas) professeur en droit et chancelier de l'université de Giessen, naquit dans le voisinage de cette ville, et mourut en 1710, à 59 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, utiles pour l'histoire des premiers siècles de l'Allemagne. Les principaux sont: I. *Notitia veteris Francorum regni*, 1710, in-4.° C'est une notice des pre-

miers temps du royaume de France, jusqu'à la mort de *Louis le Pieux*. II. *Commentationes et Opuscula ad Historiam et Geographiam Germaniæ antiquæ spectantia*, 1713, in-4°, etc.

HERTZBERG, (N., comte de) ministre de *Fréderic II* roi de Prusse, obtint la confiance la plus entière de son souverain. Un ouvrage de littérature qu'il publia dans sa jeunesse fut la source de sa réputation et de sa fortune; aussi ne fut-il point ingrat envers les lettres, et protégea-t-il sincèrement ceux qui les cultivèrent. Ses relations dans toutes les cours de l'Europe y firent estimer ses connoissances. Il est mort à Berlin en mai 1795, dans un âge très-avancé. On a de lui plusieurs Dissertations de métaphysique et de morale, insérées dans les Mémoires de l'académie de Berlin, et plusieurs Ecrits sur des matières de politique. Les plus remarquables en ce dernier genre, sont: I. *Traité* de la meilleure forme de gouvernement, imprimé à Berlin en 1784, in-8.° II. *De la Force relative, des Révolutions des Etats, et particulièrement de celles d'Allemagne*. L'auteur lut le premier à l'académie de Berlin, en 1783, et le second l'année suivante. Celui-ci a été réimprimé en 1791. Suivant l'auteur, les révolutions des empires sont arrivées lorsque leur trop grande étendue n'a plus permis à un seul homme de les gouverner et de les défendre, lorsque le relâchement du caractère et la dégénération des mœurs des nations ont amené leur chûte. III. Du *Caractère national* des Germains et des Prussiens, in-8.°

HERTZIG, (François) jésuite, né en 1674 à Muglitz en Moravie, est auteur de plusieurs ouvrages contre divers sectaires opposés au Catholicisme. Il a aussi réfuté *Corneille Jansénius*, dans un écrit intitulé : *Calvinus Cornelii Jansenii Iprensis Episcopi, sanctæ Scripturæ, pontificibus, Conciliis et SS. Patribus, è diametro oppositus*, 1716, in-12. *Hertzig* mourut à Breslaw, en 1732.

HERVART, (Barthélemi) d'une famille noble d'Augsbourg en Allemagne, vint en France, et dut sa fortune au cardinal *Mazarin*, dont il étoit le banquier. Il fut employé dans les finances sous *Louis XIV*, et en devint intendant et contrôleur général, quoiqu'il fût Protestant. Il avança plusieurs fois au roi des sommes d'argent considérables, dans les nécessités pressantes de l'état, et dans des temps où ce prince n'étoit pas en état de lui en assurer le remboursement. *Louis XIV*, revenant de Bretagne, où il avoit fait arrêter *Foucquet*, surintendant des finances, et se trouvant sans argent: *Je compte sur votre crédit*, dit-il à *Hervart*, qui lui fournit incontinent deux millions. *Hervart* eût poussé sa fortune jusqu'à obtenir la surintendance, s'il eût été moins attaché à sa religion et moins passionné pour le jeu. Il perdoit souvent cent mille écus dans une séance. Cette profusion détourna *Louis XIV* de l'idée de lui donner la première place dans l'administration des revenus du royaume. Il mourut conseiller d'état ordinaire, l'an 1676, à Tours. Sa famille quitta le royaume après la révocation de l'édit de Nantes, et se retira à Genève, où elle porta des biens immenses.

HERVART, *Voyez* HERWART.

I. HERVÉ, archevêque de Rheims au commencement du 10e siècle, se fit estimer par sa charité, par sa douceur, et par son zèle pour la discipline ecclésiastique. Il tint divers conciles, dans l'un desquels il anathématisa les assassins de *Fulcon*, son prédécesseur. Il présida celui de Trosley près de Soissons, et il en a écrit les actes. La *Bibliothèque des Pères* contient l'un de ses Ouvrages adressé à *Widou*, archevêque de Rouen, sur la pénitence à imposer aux Relaps qui, après avoir reçu le baptême, sont retournés au culte des idoles. *Hervé* mourut le 2 juillet 922, en odeur de sainteté.

II. HERVÉ, Bénédictin du Bourg-Dieu, vers 1130, a laissé un *Commentaire* sur *Isaïe*, dans le recueil du P. *Pez;* et un autre sur les Épîtres de *St. Paul*, imprimé avec les Œuvres de *St. Anselme*, dans l'édition de Cologne. L'auteur se sent de la barbarie de son siècle.

III. HERVÉ *le Breton*, issu d'une famille noble, fut le quatorzième général de l'ordre de *St-Dominique* en 1318, et l'un des plus zélés défenseurs de la doctrine de *St. Thomas*. Il mourut à Narbonne, en 1323. C'étoit un homme d'une vertu rare, et d'une prudence consommée. Il fit plusieurs statuts pour entretenir dans son ordre la paix, que quelques faux mystiques vouloient troubler. Ses ouvrages sont en latin peu correct; mais ils étoient bons pour son temps. On a de lui : I. Un *Traité de l'éternité du Monde*. II. Des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*. III. Un *Traité de la puissance du Pape*. IV. Une *Apologie pour les Frères Prêcheurs*, etc.

HERVET, (Gentien) docteur de Sorbonne, né à Olivet, près Orléans, en 1499, fut appelé à Rome par le cardinal *Polus*, pour travailler à la traduction latine des auteurs Grecs. Son rare savoir, et la douceur de sa conversation, lui acquirent l'amitié de ce cardinal, et de tous les hommes illustres d'Italie. Après avoir paru avec éclat au concile de Trente, il revint en France, professa plusieurs années à Bordeaux, fut fait grand vicaire de Noyon et d'Orléans, et ensuite nommé à un canonicat de Rheims. Il mourut dans cette ville, le 12 septembre 1584, à 85 ans. *Hervet* avoit plus d'application que de talent, et plus de savoir que de goût. On a de lui, une foule d'ouvrages, dont aucun ne peut orner une bibliothèque bien choisie : I. Deux *Discours* prononcés au concile de Trente; l'un, sur le rétablissement de la discipline ecclésiastique; l'autre, sur les mariages clandestins. II. Des *Livres de controverse* et des *Traductions* des Pères. III. Une mauvaise *Traduction du Concile de Trente*, qu'on recherche cependant, parce qu'on y trouve la conclusion de ce synode universel, telle qu'elle est dans la première édition du concile, Rome, 1564, in-folio. Les versions françoises d'*Hervet* ont vieilli; mais les latines peuvent encore être utiles.

HERVEY, (James) fils d'un curé et curé lui-même dans la province de Northampton en Angleterre, mort en 1759, à l'âge de 45 ans, n'est pas moins connu en France, que dans sa

patrie, par son Poëme des *Tombeaux* et ses *Méditations*, qui ont paru en 1771, in-12, traduits par *Peyron* et *le Tourneur*. Ces écrits moins fortement pensés et moins énergiques que les *Nuits* du docteur *Young*, dont il suit les traces, et même qu'il copie quelquefois, respirent aussi une mélancolie plus douce, et font aimer leur auteur et la vertu qui les lui a dictés. Ils ont eu un succès prodigieux en Angleterre, et les éditions s'en étoient multipliées au nombre de plus de quinze avant la traduction françoise. *Hervey*, chantre et ami de la bienfaisance, fut adoré de ses paroissiens, pour lesquels il se dépouilla de toute propriété. Il versa dans le sein des pauvres quatorze mille livres qu'il retira de ses *Méditations*, et même jusqu'aux revenus de ses bénéfices, qu'il avoit fui avec autant d'ardeur que d'autres en mettent à les briguer. Sa *Vie*, très-détaillée, est à la tête de la traduction citée. On a encore de lui, *Theron et Aspasie*, ou *Dialogues et Lettres sur différens sujets*, 1755, 3 vol. in-8.° La meilleure édition angloise de ses *Tombeaux* est de 1746, in-8.°

HERWART, (Jean-George) chancelier de Bavière, au commencement du 16e siècle, sortoit d'une famille patricienne d'Augsbourg; c'étoit un savant bizarre, qui adoptoit les systèmes les plus singuliers, et qui les soutenoit avec plus d'érudition que de raison. On a de lui : I. *Chronologia nova et vera*, 1622 et 1626, 2 part. in-4.° II. *Admiranda Ethnicæ Theologiæ mysteria propalata*, 1626, in-4.° Il y soutient que les vents, l'aiguille aimantée, etc. ont été les premiers dieux des Égyptiens, et qu'on les adoroit sous des noms mystérieux. III Une *Apologie* pour l'empereur *Louis de Bavière*, contre les faussetés de *Bzovius*.

HERY, *Voy.* HERI.

HESBURN, (Jacques) comte de *Bothwel* en Écosse, eut part, suivant l'opinion la plus générale, au meurtre de *Henri* lord *Darnley*, qui avoit épousé *Marie*, reine d'Ecosse, et que les historiens Écossois nomment le *Roi* HENRI. *Bothwel* jouissoit, auprès de cette princesse, du plus grand crédit. « Sa faveur, dit l'abbé *Millot*, dans ses *Elémens de l'Histoire d'Angleterre*, passoit pour un effet de l'amour, et les événemens accréditèrent ces soupçons. Tout-à-coup *Marie* paroît se réconcilier avec son époux qui étoit tombé malade. Elle l'engagea à revenir auprès d'elle, lui donne un logement séparé de son palais, y passe même quelques nuits, et l'avertit un jour qu'elle ne viendra point la nuit suivante, parce qu'elle doit assister au mariage d'un de ses officiers. Le lendemain, on apperçoit que le roi a été assassiné, que sa maison a sauté en l'air par un effet de la poudre. *Bothwel* est généralement accusé de cet attentat. Quelques-uns étendent leurs soupçons jusques sur la reine. Le comte de *Lenox*, père de *Darnlei*, implore sa justice contre les meurtriers, et nomme le favori avec sept autres personnes. Aucun d'eux n'est arrêté. On ne donne que quinze jours à l'examen d'une affaire si importante. En vain, *Lenox* demande du temps ; les informations se précipitent, et l'accusateur ni les

témoins ne paroissent. *Bothwel* est pleinement déchargé. Cet insigne scélérat se préparoit à d'autres crimes. Il enlève la reine, qui étoit allée voir son fils, il l'entraîne à Dunbar, dans le dessein de l'épouser. Bientôt il reçoit le pardon, non-seulement de cette violence, mais de tout autre crime, par conséquent du régicide dont on l'accusoit. Une telle grace fut regardée comme une preuve de connivence, d'autant plus certaine, que *Marie* demeuroit volontairement entre les mains du ravisseur, après avoir déclaré que *Bothwel* l'avoit enlevée de force. Celui-ci étoit marié depuis six mois avec une femme de mérite et d'une haute naissance. Il s'agissoit de faire annuller son mariage. L'affaire fut plaidée avec succès dans deux tribunaux, l'un Catholique, l'autre Protestant. Le premier décida sur la raison de parenté alléguée par *Bothwel* : l'autre, sur la raison d'adultère alléguée par sa femme ; et l'on prononça la sentence de divorce quatre jours après le commencement des procédures. La reine s'étant rendue à Edimbourg, le ministre *Craig* reçut ordre de publier les bans de son mariage : il refusa courageusement de prêter son ministère à ce scandale. Un évêque Protestant consentit à faire la cérémonie. Très-peu de seigneurs y assistèrent, quoique plusieurs eussent, dans le commencement, proposé le mariage avec *Bothwel*. L'ambassadeur de France ne voulut point y paroître. *Marie*, qui avoit toujours eu tant de déférence pour les conseils des *Guises*, s'étoit obstinée à ne les point suivre dans une affaire si critique où la passion l'aveugloit. Cet événement la couvrit d'opprobre aux yeux de son peuple et de toute l'Europe. Les soupçons sur l'assassinat du roi acquirent de la vraisemblance. Une liaison intime avec celui que la voix publique accusoit, un emportement marqué à le faire absoudre, un mariage si contraire aux bienséances, menagé par des moyens si odieux : tout donnoit lieu de penser que *Marie*, esclave de sa passion pour *Bothwel*, avoit eu part à son crime. Sans lui imputer cette barbarie, on ne pouvoit s'empêcher de la croire coupable d'une honteuse foiblesse. » Les Ecossois indignés levèrent des troupes, sous prétexte d'empêcher que le jeune prince, fils de *Marie*, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de *Jacques I*, ne tombât entre les mains de *Bothwel*. La reine et son amant levèrent des troupes contre la noblesse, la déclarèrent rebelle et coupable de conspiration. Les armées étant sur pied, *Bothwel* offrit de terminer le différent par un combat singulier, qui fut accepté ; mais la reine l'empêcha, lorsqu'on étoit sur le point d'en venir aux mains. Cette princesse comptant très-peu sur la fidélité des troupes, conseilla à son époux de se cacher, et se remit entre les mains de la noblesse. *Bothwel*, ainsi abandonné, s'enfuit en Danemarck, où il fut découvert par quelques marchands Ecossois, et enfermé dans une étroite prison. Il y demeura dix ans, y perdit l'esprit, et mourut misérable en 1577. « *Bothwel*, dit l'abbé *de Condillac*, avec une grande naissance, étoit sans talens. Il n'avoit acquis de la considération qu'en se déclarant ouvertement pour les Catholiques. Sans mœurs, sans conduite,

accablé de dettes, les entreprises désespérées étoient son unique ressource.

HESHUSIUS, (Tilemannus) théologien de la confession d'Augsbourg, plus connu sous le nom de *Tilemannus*, naquit à Wesel, au pays de Clèves, en 1526. Il enseigna la théologie dans un grand nombre de villes d'Allemagne, et se fit exiler presque de toutes pour son esprit inquiet, turbulent et séditieux. Il mourut en 1588, à 62 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires sur les Pseaumes*, in-fol. II. -sur *Isaïe*, in-f.° III. -sur toutes les *Epîtres de St. Paul*, in-8.° IV. Un *Traité de la Cène et de la Justification*, in-folio. V. *Errores quos Romana Ecclesia furenter defendit.* Ce traité d'un forcené ne se trouve pas facilement ; il fut imprimé à Francfort en 1577, in-8.° VI. D'autres ouvrages, dans lesquels on remarque peu d'ordre et de jugement.

HÉSICHIUS, *Voyez* HÉSYCHIUS.

HÉSIODE, poëte Grec, né à Cumes en Eolide, élevé à Ascra en Béotie, étoit contemporain d'*Homère*, suivant l'opinion commune. *Velléius Paterculus* le place cependant cent vingt ans après l'auteur de l'*Iliade*. *Hésiode* fut le premier qui écrivit en vers sur l'agriculture. Il intitula son Poëme : *Les Ouvrages et les Jours*, parce que l'art et la culture de la terre demandent qu'on observe exactement les temps et les saisons. *Hésiode*, plus poëte que philosophe, y marque, comme nos faiseurs d'almanachs, les jours heureux et malheureux. Il mêle aux préceptes de l'agriculture, des leçons pour la conduite de la vie. Ce poëme a servi de modèle à *Virgile* pour composer ses Géorgiques, ainsi qu'il le témoigne lui-même. Les autres ouvrages d'*Hésiode* sont, la *Théogonie* ou la *Généalogie des dieux* ; et le *Bouclier* d'*Hercule*. La première de ces productions n'a rien de grand, que son sujet. C'est une espèce de Poëme sans art, sans invention, et sans autre agrément, que celui qui peut convenir au genre d'écrire médiocre ; car, en ce genre-là, *Hésiode* tenoit le premier rang : *Datur ei palma in medio dicendi genere.* (Quintil. lib. 1, cap. 5.) Cet ouvrage, joint à ceux d'*Homère*, doit être regardé comme les archives et le monument le plus sûr de la théologie des anciens, et de l'opinion qu'ils avoient de leurs Dieux. Les Grecs le faisoient apprendre par cœur à leurs enfans. Le second ouvrage du poëte Grec est un morceau détaché d'un plus grand, où l'on prétend qu'*Hésiode* célébroit les héroïnes de l'antiquité. On l'a appelé le *Bouclier d'Hercule*, parce qu'il roule tout entier sur la description de ce bouclier, dont le poëte rapporte une aventure particulière. *Hésiode* est moins élevé, moins sublime qu'*Homère* ; mais sa poésie est ornée dans les endroits susceptibles d'ornement. Les éditions d'*Hésiode*, Amsterdam, 1667, in-8°, et 1701, deux vol. in-8°, qui se joignent aux auteurs *cum notis Variorum*, sont estimables ; mais la meilleure est celle d'Oxford, 1737, in-4.° On trouve aussi ce poëte dans les *Poetæ Græci minores* ; Cambridge, 1684, in-8.° *Bergier* en a donné, dans son *Origine des Dieux*, 1768, deux volumes in-12, une traduction fidelle. Celle que M. *Gin* a pu-

bliée en 1784, mérite le même éloge.

HÉSIONE, (Myth.) étoit fille de *Laomédon*, roi de Troie. *Hercule* la délivra de la fureur d'un monstre marin, auquel elle étoit exposée par ordre de l'oracle. Mais *Laomédon* ayant refusé de lui donner les chevaux qu'il lui avoit promis pour récompense de ce service, le héros enleva *Hésione*, et la donna à son ami *Palémon*.

HESNAULT, *Voy.* HÉNAUT.

HESPER *ou* HESPÉRUS (Myth.) fils de *Japhet* et frère d'*Atlas*, eut trois filles, qu'on nomme les *Hespérides*; et fut changé en une étoile, appelée *Phosphorus*, quand elle précède le lever du soleil, et *Hespérus*, quand elle paroît après son coucher.

HESPÉRIDES, (Mythol.) filles d'*Hesper*, étoient trois sœurs, et leur nom étoit *Eglé*, *Aréthuse* et *Hespéréthuse*. Elles possédoient un beau jardin rempli de pommes d'or, et gardé par un dragon, qu'*Hercule* tua pour en aller cueillir.

I. HESSE-CASSEL, (Amélie-Élizabeth de Hanau, veuve de *Guillaume* dit *le Constant*, landgrave de) se ligua avec la France contre la maison d'Autriche, fit rentrer *Guillaume VI*, son fils, dans les biens de ses ancêtres, et fut un modèle de vertu ainsi que de courage. Elle conduisit ses affaires avec tant de sagesse, que le landgrave lui ayant laissé en mourant l'état chargé de dettes, avec une guerre onéreuse, non-seulement elle les acquitta, mais elle augmenta encore les domaines de la Hesse. Cette femme illustre mourut en 1651. *Elle étoit née*, dit un auteur, *pour la gloire et l'ornement de son sexe; et jamais il n'y eut un tel assemblage de vertus.*

II. HESSE-CASSEL, *Voyez* FRÉDERIC, n° XII.

I. HESSELS, (Jean) professeur de théologie dans l'université de Louvain, dont il fut l'ornement, né en 1522, mort d'apoplexie en 1556, à 44 ans, est célèbre, I. par un grand nombre d'*Ouvrages de Controverse*. II. Par des *Commentaires* sur *St. Matthieu*, in-8° : la 1re à *Timothée*, la 2e de *St. Pierre*; et les Épîtres canoniques de *St. Jean*, in-8.° III. Par un excellent *Catéchisme*, Louvain 1695, in-4°, qui n'est pas une simple exposition succincte des dogmes catholiques; mais un corps de théologie dogmatique et morale, puisé avec beaucoup de discernement dans les Pères, et principalement dans *St. Augustin*. L'auteur ne brilloit pas par l'éloquence; mais son jugement étoit solide, et il étudioit avec soin les matières qu'il traitoit.

II. HESSELS, (Jacques) fut un des douze juges du conseil souverain établi en Flandre par le duc d'*Albe*, pour juger les criminels. Il dormoit toujours à l'audience, et quand on l'éveilloit pour donner son avis, il disoit tout endormi, et en se frottant les yeux : *ad patibulum! ad patibulum!* Il fut lui-même pendu à un arbre, sans aucune forme de procès, par *Imbise* et *Richwe*, alors gouverneurs du peuple de Gand, qu'il avoit souvent menacés de faire pendre, en jurant par sa barbe grise.

HESYCHIUS, grammairien Grec, est le même, suivant quelques auteurs, qu'ESYCHIUS, père

triarche de Jérusalem, mort en 609. On a de lui un excellent *Dictionnaire Grec*, dont *Jean Alberti* a donné une bonne édition en 1749 et 1766, 2 volumes in-folio, dont le second a été dirigé par *Runckenius*. C'est, au jugement de *Casaubon*, le plus savant et le plus utile de tous les ouvrages de l'antiquité en ce genre. — Il ne faut pas le confondre avec *Hesychius* de Milet, dont on a une *Histoire de ceux qui se sont distingués par leur érudition*, en grec et en latin, Anvers, 1572, in-12; et *de Originibus Constantinopolitanis*, publiée par *Meursius*, 1613.

HETZER, (Louis) fameux Socinien du 16[e] siècle, traduisit la Bible en allemand. Il s'aida dans ce travail, de *Jean Deneck*, Socinien comme lui. La suppression exacte qui fut faite de cette version, à cause des erreurs qu'elle contient, l'a rendue très-rare. Elle fut imprimée à Worms en 1529, in-folio.

HEUZET, (N.) célèbre professeur de belles-lettres au collége de Beauvais à Paris, mort vers 174... est connu par deux recueils, qui ont eu un grand succès dans tous les colléges de France. Le premier est *Selectæ è veteri Testamento historiæ*, in-12; le second plus ample, est intitulé : *Selectæ è profanis Scriptoribus historiæ*, in-12. Ce dernier a été traduit en françois en 2 vol. in-12. Outre les histoires choisies dans les écrivains profanes, l'auteur y a fait entrer leurs plus belles maximes de morale. Il s'est sur-tout attaché au choix des matières, à la solidité des pensées, à la clarté des expressions; et sa collection est aussi utile pour les mœurs que pour l'intelligence de la langue latine.

HEVELKE, (Jean) *Hévélius*, échevin et sénateur de Dantzig, né dans cette ville en 1611, mort le 28 janvier 1688, à 67 ans, cultiva l'astronomie avec beaucoup de succès. Il découvrit, le premier, une espèce de libration dans le mouvement de la lune, et plusieurs étoiles fixes, qu'il nomma *le Firmament de Sobieski*, en l'honneur de *Jean III*, roi de Pologne. Son mérite fut connu dans l'Europe. *Gassendi*, *Bouillaud*, le Père *Mersenne*, *Vallis*, furent ses amis, et *Louis XIV* et *Colbert*, ses bienfaiteurs. Ce monarque lui fit passer une gratification considérable, et lui donna ensuite une pension. On a de cet illustre astronome : I. *Selenographia*, 1673, in-fol. C'est une description ingénieuse de la lune, où il a divisé cette planète en provinces. On admire dans cette espèce de carte d'un monde inconnu, l'exactitude de l'ouvrage et la sagacité de l'auteur. II. *Machina cælestis*, in-folio, 1647. *Hevelke* a donné, sous ce titre, la description des instrumens dont il se servit dans ses observations. La seconde partie de cet ouvrage, *Gedani*, 1679, in-fol., est rare. III. *Tractatus de Cometis*, 1668, in-folio. IV. *Uranographia*, 1690, in-fol. V. *De naturâ Saturni*, 1658. On a frappé des médailles à son honneur, et deux rois de Pologne, honorèrent son observatoire de leur présence. *Hevelke* vouloit donner aux taches de la lune, les noms des philosophes les plus célèbres; mais craignant une guerre civile parmi les savans, qui auroient été oubliés, il se contenta d'y

appliquer les noms de notre géographie.

I. HEVIN, (Pierre) avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes en 1621, mort en 1692, brilla dans le barreau et dans le cabinet. On a de lui, quelques ouvrages : I. *Consultations et Observations sur la Coutume de Bretagne*, in-4°, à Rennes 1743, II. *Questions et observations concernant les matières Féodales*, par rapport à la même coutume, etc.

II. HEVIN, (Prudent) chirurgien renommé, né à Paris le 10 janvier 1715, mort en 1789, professa avec distinction la thérapeutique aux écoles de chirurgie, et fut nommé membre de l'académie de Chirurgie et de celles de Lyon et de Stockholm. Avec un très-bel organe, une éloquence douce, un zèle infatigable, il a formé d'habiles élèves. On lui doit : I. *Pathologie chirurgicale*, 1784, 2 vol. in-8°, ouvrage estimé et plein d'observations de pratique. II. *Mémoire* sur les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage ou la trachée-artère, avec les moyens de les enfoncer ou de les retirer. III. *Recherches* historiques et critiques sur la néphrotomie ou la taille du rein. IV. *Autres* sur la gastrotomie dans le cas de *valvulus*. Les gens de l'art peuvent y puiser des procédés utiles et une solide instruction.

HEURES, (Mythol.) Déesses, étoient trois sœurs, filles de *Jupiter* et de *Thémis*. On les appeloit *Eunomie*, *Dicé* et *Irène*. *Homère* les fait naître au printemps, et leur donne la fonction d'ouvrir les portes du ciel; *Ovide* celle d'atteler les chevaux du soleil. Ce sont elles qui couvrent le ciel de nuages, et le rendent serein comme il leur plaît; *Théocrite* leur donne des pieds délicats et une marche fort lente, et leur fait apporter toujours quelque chose de nouveau. Les peintres et les sculpteurs les représentent tenant des horloges et des cadrans.

HEURNIUS, (Jean) médecin célèbre, né à Utrecht en 1543, d'une famille pauvre, se tira de l'obscurité par ses talens. Après avoir puisé les connoissances de son art à Louvain, à Paris, à Padoue, à Turin, il fut appelé à Leyde pour y professer. Il le fit avec le plus grand succès. Il est le premier qui ait démontré dans cette ville, l'anatomie sur les cadavres. Cet habile homme mourut le 11 août 1601, de la pierre, à 58 ans. Il a beaucoup écrit. Le meilleur de ses ouvrages est le *Traité des maladies de la Tête*, en latin, en 1602, in-4.° Il surpasse autant ses autres livres, que la tête est au-dessus des autres membres du corps. C'est du moins le jugement qu'en porte *Jules Scaliger*, très-souvent outré dans ses éloges, ainsi que dans ses critiques. Les autres productions de ce savant médecin, sont: I. *Praxis Medicinæ nova*, in-4°, à Leyde 1690. II. Des *Institutions de Médecine*, en latin, Leyde, 1609, in-12. III. *Traités des Fièvres*, in-4°, à Leyde, 1598. IV. *Traité de la Peste*, in-4°, Leyde, 1600. V. *Commentaires sur Hippocrate*, in-4.° VI. *Dissertation sur l'épreuve de l'Eau*, pour les soi-disans *Sorciers*, qui fit abolir cet usage par la cour de Hollande. *Heurnius* avoit lu si souvent *Hippocrate*, qu'il le savoit tout par

teur. Il passoit pour un homme également savant et poli, qui joignoit à une connoissance exacte de la médecine, celle de la belle littérature. Le recueil de ses Ouvrages fut publié à Lyon en 1658, in-fol. — Son fils *Othon*, professeur de médecine à Leyde, né à Utrecht en 1577, a donné un assez mauvais ouvrage, intitulé : *Philosophia barbarica*, Leyde, 1600, in-12. C'est une compilation de suffrages relatifs à l'histoire de la philosophie ancienne. Ce médecin avoit pris pour devise : *Citò, tutò, jucundè Morbi curandi.* Le *tutò* est encore beaucoup, dit un homme d'esprit.

HEUTERUS, (Pontus) historien, né à Delft en 1535, fut pourvu d'un canonicat de Goreum. Il fut jeté par les hérétiques dans un cachot en 1572, avec la plupart des religieux et des ecclésiastiques de cette ville. Intérrogé sur sa religion, il parut chanceler, et il échappa par ce moyen à la fureur des ennemis de l'Eglise. Remis en liberté, il se déclara hautement catholique, et persévéra dans la foi de ses pères jusqu'à la fin de ses jours. Il fut ensuite chanoine de Deventer, puis curé de l'hôpital St.-Jean, à Bruxelles, et enfin curé et chanoine de Saint-Trond, où il mourut le 6 août 1602. On a de lui : I. *Rerum Burgundicarum, lib. VI*, Anvers 1583, in-fol. La fidélité de cette histoire et son style aisé et coulant, la font estimer. L'auteur y a répandu beaucoup de jour sur les généalogies de la maison de Bourgogne, et de quelques autres. II. *Rerum Belgicarum, lib. XV*, Anvers, 1598, in-4.° Cette histoire, où l'on trouve des recherches, commence à 1477, et finit à l'an 1564. Il a encore donné d'autres ouvrages, entre lesquels on distingue des traités sur la situation et les limites des colonies romaines dans les Pays-Bas ; sur les monnoies des Hébreux, des Grecs et des Latins, sur les mesures itinéraires des mêmes peuples ; et enfin une espèce d'apologie des bâtards, qui ne lui a pas fait honneur ; sa naissance pourroit bien avoir été l'occasion de ce traité. La plupart de ses ouvrages ont été donnés au public, sous le titre de *Opera Historica*, etc. Louvain, 1651, in-folio.

HEWAGIUS, célèbre imprimeur de Basle, épousa la veuve de *Froben*, et chercha à surpasser les autres imprimeurs par la beauté de ses éditions. Il en donna une nouvelle de *Démosthènes*, qu'avoit déjà imprimé *Alde-Manuce*, et la rendit plus parfaite. *Hewagius* mourut dans le milieu du 16e siècle.

HEYDEN, *Voyez* Vander-Heiden.

HEYLLEN, (Pierre) chanoine et sous-doyen de Westminster, né à Burford dans le comté d'Oxford, en 1600, d'une famille noble, se rendit habile dans la géographie, dans l'histoire et dans la théologie. Il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster et curé d'Alresford ; mais il fut dépouillé de toutes ses charges durant les guerres civiles. *Heyllen* vécut néanmoins jusqu'au rétablissement de *Charles II*, et accompagna ce prince à son couronnement, comme sous-doyen de Westminster. Il mourut le 3 mai

1663, dans la 63e année de son âge. Il a laissé : I. Une *Cosmographie*, 1703, in-fol. II. Une *Exposition historique du Symbole des Apôtres*, 1654, in-fol. III. La *Vie de l'Evêque Laud*, in-fol. IV. La *Réformation de l'Eglise d'Angleterre*, 1674, in-fol. V. L'*Histoire du Sabbat*, in-4.° VI. Celle *des Presbytériens*, in-fol. VII. L'*Histoire des Dîmes*, in-4°; et d'autres ouvrages en anglois. Le génie d'*Heyllen* étoit propre à l'histoire et à la géographie.

HEYWOOD, (Élise) fille d'un marchand de Londres, morte en 1756, à 63 ans, joua d'abord sur le théâtre de Dublin, et cessa d'être actrice pour devenir auteur. *La nouvelle Spectatrice*, 4 vol. in-12; la *nouvelle Utopie*, in-12; les *Aventures de Betsy*. Divers autres romans, et quelques autres ouvrages, prouvent que sa plume étoit féconde; mais on desireroit qu'elle eût moins écrit, et qu'elle l'eût fait avec plus de goût et de correction.

HHAFIZ, poëte Persan, s'est rendu célèbre par ses *Odes* et ses autres poésies, dans tout l'Orient.

HHAMDOULLAH, ancien écrivain Persan, est auteur d'une excellente géographie de son pays, que d'*Herbelot* cite souvent. Il vivoit dans le 14e siècle.

HIACINTHE, *Voyez* HYAC... etc.

HIARBAS, (Mythol.) roi de Gétulie, étoit fils de *Jupiter* et de la nymphe *Garamanthe*. Ce prince, irrité du refus que *Didon* faisoit de l'épouser, déclara la guerre aux Carthaginois, qui, pour avoir la paix, obligèrent leur reine à consentir à ce mariage. Cette princesse, voyant qu'elle ne pouvoit se dispenser de satisfaire ses sujets, feignit de vouloir appaiser, par un sacrifice, les manes de *Sichée*, son premier mari; et après s'être enfoncé un poignard dans le sein, elle se jeta dans un bûcher qu'elle avoit allumé. *Virgile*, pour animer l'action de son poëme, feint que ce fut *Enée* qui causa ce désespoir par sa fuite.

HICETAS, philosophe Syracusain, pensoit que le ciel, le soleil et les étoiles étoient en repos, et que c'étoit la terre qui étoit mobile, ainsi que nous l'apprenons de *Cicéron*. *Copernic* lui doit la première idée de son système.

HICKES, (George) savant Anglois, né en 1642 à Newsham dans le comté d'Yorck, fut tres-attaché au roi *Jacques*, et dépouillé du doyenné de Worcester par le roi *Guillaume*. Il mourut à Londres en 1715. Il est connu principalement par un livre estimé, sous ce titre : *Linguarum veterum Septentrionalium Thesaurus*. Il a été imprimé à Oxford, avec les *Antiquités Saxones*, de *Fontaine*; et dans le recueil intitulé : *Antiquæ Litteraturæ Septentrionalis, libri duo*, à Oxford, 1703 et 1705, 2 vol. in-fol., fort rares et fort chers. On a encore de *Hickes* : *Grammatica Anglo-Saxonica*, Oxford, 1689, in-4.° *Hickes* pense que l'anglois, le flamand, le westphalien, l'idiome de la Saxe-inférieure, dérivent du mœso-gothique et de l'anglo-saxon; que les langues islandoise, norwégienne, suédoise et danoise, sont formées de

l'ancien scano-gothique. Il donne le tableau des divers rapports qui existent entre la plupart des langues septentrionales avec le grec, le latin, et sur-tout le médo-persique. On trouve dans son savant ouvrage, l'alphabet des Huns, retrouvé dans une contrée de la Transylvanie, composé de trente-quatre lettres rangées de droite à gauche, et ne ressemblant à aucun des alphabets connus. Dans ces derniers temps, le savant *Pougens* a publié un excellent précis de l'ouvrage de *Hickes*, sous ce titre : *Essai sur l'étude des Antiquités Septentrionales, et des anciennes langues du Nord.*

HIDULPHE, (Saint) d'une maison noble de Bavière, fut évêque de Trèves. Il quitta cette église, pour se retirer dans les déserts du pays des Vosges en Lorraine. C'est là qu'il fonda le monastère de *Moyen-Moutier*, dont il fut le premier abbé. Il mourut vers 707. Sa *Vie*, par le pape *Léon IX*, se trouve dans le *Thesaurus* de *Martenne*. Ce Saint a donné son nom à une savante congrégation de Bénédictins, dont le chef-lieu est à Verdun. *Voyez* COUR.

HIEMÈRE, femme de Syracuse, étant fort âgée, se rendoit chaque jour au temple pour y prier les Dieux de conserver les jours de *Denys* le tyran, dont la mort étoit secrètement desirée de tous ses sujets. *Denys* apprit les vœux d'*Hiemère* et l'interrogea sur ses motifs. « Dans ma jeunesse, dit-elle, Syracuse gémissoit sous un tyran cruel ; je priai les Dieux de l'en délivrer ; ils m'exaucèrent ; mais ils nous en donnèrent un plus cruel encore. Je demandai aussi sa mort, et je l'obtins. Vous avez pris sa place, et vous êtes pire que lui. Je prie donc les Dieux de ménager vos jours, dans la crainte que votre successeur ne soit encore plus méchant que vous. »

HIERAT, (Antoine) célèbre imprimeur de Cologne, s'est acquis, dans le 16ᵉ siècle, beaucoup de gloire en réimprimant la plupart des ouvrages des Saints Pères, dont les premières éditions étoient devenues assez rares. *Mallinkrot* dit qu'il en a mis un si grand nombre au jour, qu'il est difficile de concevoir comment un homme seul peut avoir eu assez de résolution pour en venir à bout, et assez de fortune et de capacité pour n'avoir emprunté aucune somme, ni employé le secours de personne. Il succéda à l'imprimerie de *Jean Gymnique*, dont il avoit épousé la veuve.

I. HIÉRAX, (Mythol.) étoit homme juste, que *Neptune* changea en épervier, pour le punir d'avoir envoyé du blé aux Troyens, contre qui il étoit irrité.

II. HIÉRAX, philosophe Égyptien, mis au nombre des hérétiques du 3ᵉ siècle, proscrivoit le mariage, l'usage du vin, les richesses. Il soutenoit que le Paradis n'étoit pas sensible, et que *Melchisedech* étoit le Saint-Esprit. Il distinguoit aussi la substance du Verbe et celle du Père, et les comparoit à une lampe à deux mèches, comme s'il y eût eu une nature mitoyenne d'où l'une et l'autre prissent leur clarté. Sa piété apparente lui fit beaucoup de sectateurs.

I. HIÉROCLÈS, président de Bithynie, et gouverneur d'Alexandrie, persécuta les Chré-

tiens, et écrivit contr'eux sous le règne de *Dioclétien*. Il osa mettre les prétendus miracles d'*Aristée* et d'*Apollonius* de *Tyane* au-dessus de ceux de J. C.; mais *Lactance* et *Eusèbe* firent voir le ridicule de cette comparaison.

II. HIÉROCLÈS, célèbre philosophe Platonicien au 5e siècle, enseigna avec beaucoup de réputation à Alexandrie. Il composa sept livres sur la *Providence* et sur le *Destin*, dont *Photius* nous a conservé des extraits. On y voit que *Hiéroclès* pensoit que *Dieu a tiré la matière du néant, et l'a créée de rien.* Les extraits de son *Livre du Destin*, furent imprimés à Londres, 1673, 2 vol. in-8°, avec son *Commentaire* sur *Pythagore* : ce dernier a été publié séparément à Cambridge, 1709, et à Londres, 1742, in-8.°

III. HIÉROCLÈS, *Voyez* HÉLIOGABALE, *vers le milieu de l'article.*

HIÉROME, *Voyez* JÉROME.

I. HIÉRON Ier, roi de Syracuse, monta sur le trône après son frère *Gélon*, l'an 478 avant J. C. Autant celui-ci s'étoit fait aimer par son équité et par sa modération, autant *Hiéron* se fit haïr par ses violences et par son avarice. Il voulut envoyer *Polyzèle*, son frère, au secours des Sybarites contre les Crotoniates, afin qu'il pérît dans le combat. Mais *Polyzèle*, qui prévit ce dessein, n'accepta pas cet emploi; et voyant que ce refus irritoit son frère, il se retira auprès de *Theron*, roi d'Agrigente. *Hiéron* se prépara à faire la guerre à *Theron*. Les habitans de la ville d'Himéra, dans laquelle commandoit *Trasidée*, fils de *Theron*, lui envoyèrent des députés pour se joindre à lui ; mais *Hiéron* aima mieux faire sa paix avec *Theron*, qui reconcilia les deux frères. Après la mort de *Theron*, *Trasidée* entreprit la guerre contre les Syracusains. *Hiéron* entra avec une forte armée dans le pays des Agrigentins, défit *Trasidée*, et lui ôta sa couronne. Le poëte *Pindare* a chanté les victoires d'*Hiéron* aux jeux Olympiques et aux jeux Pythiens. Il remporta trois fois le prix dans les premiers, deux fois à la course du cheval, et une fois à la course du chariot. Sur la fin de ses jours, son goût pour les arts, et ses entretiens avec *Simonide*, *Pindare*, *Bacchylide*, *Epicharme* et quelques autres savans qu'il avoit appelés à sa cour, adoucirent ses mœurs. (*Voyez* une belle parole de ce roi, article XÉNOPHANES). Il mourut l'an 461 avant J. C., et eut pour successeur son frère *Thrasibule*, qui montra tous ses défauts, et pas une de ses vertus.

II. HIÉRON II, roi de Syracuse, descendoit de *Gélon*, qui avoit autrefois régné dans cette ville. Comme sa mère étoit de condition servile, *Hiéroclès* son père le fit exposer, croyant que cet enfant déshonoreroit sa famille. Mais, si l'on en croit *Justin*, des abeilles le nourrirent pendant plusieurs jours dans les bois. *Hiéroclès*, instruit de cet événement singulier, consulta l'oracle, qui répondit que c'étoit un présage de la grandeur future de cet enfant. Alors il le fit apporter chez lui, et le fit élever avec soin. *Hiéron* profita de cette éducation pour se

distinguer

distinguer par son adresse dans tous les exercices militaires, et par sa valeur dans les combats. Ses talens touchèrent tellement ses compatriotes, qu'ils lui décernèrent de concert la couronne, et le nommèrent capitaine général contre les Carthaginois. Ce fut en cette qualité qu'il continua de faire la guerre aux Mamertins, et proposa de les faire chasser de la ville de Messine. Les Mamertins eurent recours aux Romains, auxquels ils livrèrent Messine, l'an 260 avant J. C. Les Carthaginois, appelés par le parti contraire, mirent le siége devant Messine, firent un traité d'alliance avec *Hiéron*, qui joignit ses troupes aux leurs. Le consul Romain, *Appius Claudius*, leur donna bataille, et attaqua premièrement les Syracusains. Le combat fut rude : *Hiéron* y fit des prodiges de valeur; cependant il fut battu, et obligé de retourner à Syracuse. Le sort des Carthaginois ne fut pas plus heureux; ils furent aussi défaits par les Romains, et *Appius* vainqueur vint assiéger Syracuse. *Hiéron*, voyant les forces des Carthaginois affoiblies, fit sa paix avec les Romains, dont les conditions furent, qu'il rendroit tous les prisonniers, et qu'il payeroit cent talens d'argent. Il la conserva, avec une fidélité inviolable, pendant cinquante années qu'il régna, ne cessant de leur donner des marques sensibles de son amitié, dans toutes les guerres qu'ils eurent avec Carthage. Ce grand roi mourut l'an 215 avant Jésus-Christ, âgé de plus de 94 ans. Ses sujets étoient ses enfans, et l'état étoit sa famille. Il fut pleuré comme un père. Ses vertus, son amour pour le bien public, son goût pour les sciences et les arts utiles, et l'attention qu'il eut d'employer les talens du fameux *Archimède*, son parent, le placent au rang des grands hommes. Il avoit composé des *Livres d'Agriculture*, que nous n'avons plus. *Hiéron* eut pour successeur son petit-fils *Hyéronyme*, fils de *Gélon*; mais ce prince, à peine âgé de 15 ans quand il monta sur le trône, changea tout ce qu'avoit fait son prédécesseur, et rompit l'alliance et l'amitié que son aïeul avoit conservées toute sa vie avec les Romains, pour prendre celle des Carthaginois. D'ailleurs, ayant pris pour modèle *Denys le Tyran*, il se fit tellement haïr par son orgueil, sa cruauté et ses débauches, que des conjurés l'exterminèrent avec tous ceux de sa famille.

HIÉRONYME, *Voyez* l'art. précédent.

HIÉROPHILE, médecin Grec, est connu par les leçons qu'il donna à une fille nommée *Agnodice* : son élève se déguisa en homme pour exercer cet art à Athènes, parce que chez les Athéniens il étoit défendu aux enfans et aux femmes de s'y adonner. Elle se mêloit d'accoucher, contre l'usage d'Athènes, qui permettoit aux femmes seules d'exercer cette fonction. Elle fut citée par les médecins devant l'Aréopage. Les juges alloient la condamner, supposant qu'elle étoit homme; mais elle découvrit son sexe, et obtint sa grace.

HIGDEN, (Raoul de) Bénédictin Anglois, mort en 1363, laissa un ouvrage souvent consulté par les historiens d'Angleterre. La meilleure édition est celle de Londres, 1642, in-fol. sous ce titre : *Radulphi Hig-*

deni, polychronici, libri VII, ex anglico, in latinum conversi à Joanne Trevisa, *et editi curâ Guillelmi.* Caxtoni... Cette Histoire n'est composée que de longs fragmens ; l'auteur n'a mis du sien que dans le dernier livre. Cependant cette compilation est faite avec tant de jugement et de bonne foi, qu'on la cite comme un ouvrage original. Les cinq premiers livres vont depuis *Adam*, jusqu'à l'irruption des Danois en Angleterre, et les deux autres s'étendent jusqu'en 1357.

HIGMORE, (Nathanael) habile anatomiste, né à Oxford dans le XVIIe siècle, fit des découvertes dans l'anatomie. Quelques parties du corps humain portent son nom : On appelle *Antre d'Igmore*, le sinus maxillaire. On prétend néanmoins, qu'il ne fut pas le premier qui découvrit le sinus. Cet auteur étoit d'une application et d'une intelligence extraordinaires : Dans sa *Disquisitio anatomica*, in-fol., il a suivi la circulation du sang, jusque dans les plus petites parties du corps humain. — Il y a eu un autre *Higmore*, (Joseph) peintre, né à Londres en 1692, qui fut employé par *Cheselden*, pour ses planches anatomiques. Il mourut en 1780, après avoir publié divers ouvrages. Le plus connu est sa *Pratique* de la perspective d'après les principes de *Taylor*, 1763, in-4.° Comme peintre, il excelloit dans le portrait; et il fit ceux de divers seigneurs Anglois, et de plusieurs grands de l'Europe, dans ses voyages. Il dessina aussi les figures des romans de *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson*.

I. HILAIRE, (Saint) originaire de l'isle de Sardaigne, élu pape le 10 novembre 461, avoit été archidiacre de l'église Romaine sous *St. Léon*, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. La joie que son élévation à la papauté causa à tous les évêques, prouve qu'il en étoit digne. Le zèle qu'il eut pour la foi, et le soin qu'il prit de faire observer la discipline ecclésiastique, réparèrent la perte que l'Église fit à la mort de *St. Léon*. Il mourut le 21 février 468, après avoir anathématisé *Eutychès* et *Nestorius*, confirmé les conciles généraux de Nicée, d'Ephèse et de Calcédoine, et tenu un concile à Rome en 465. On a de lui, onze *Epîtres* et quelques *Décrets*. C'est le premier pape qui défendit aux évêques de choisir leurs successeurs.

II. HILAIRE, (Saint) évêque de Poitiers, docteur de l'Eglise, étoit né dans cette ville d'une famille noble. Ses parens, qui étoient païens, ne négligèrent rien pour son éducation. Lorsqu'il eut fini ses études, il s'appliqua à la lecture, et voulut connoître tous les auteurs Juifs, Chrétiens et Païens : par-là il acquit une si grande érudition, qu'il étoit regardé, dans un âge peu avancé, comme un des plus savans hommes de son temps. En lisant les livres de *Moïse*, il fut frappé de l'idée que cet auteur donne de la Divinité. A son étonnement succéda l'envie de s'instruire, et de connoître cette puissance infinie, dont il avoit trouvé une si belle peinture dans l'écrivain sacré. Il lut les Evangiles, et fut saisi d'admiration, lorsqu'il y vit que Dieu s'étoit fait homme ; qu'il étoit venu lui-même s'offrir pour

victime ; qu'il avoit lavé dans son sang les péchés des hommes. Il commença à l'adorer, s'instruisit des mystères de la religion Chrétienne et de ses pratiques, se fit baptiser, et devint le plus zélé partisan de la Foi. Le peuple de Poitiers, touché de ses vertus, voulut l'avoir pour évêque, quoiqu'il fût laïque et même marié ; mais il paroissoit posséder d'avance les vertus du sacerdoce. Il fut un des plus grands défenseurs de la foi contre les Ariens, dans le concile de Milan en 355, dans celui de Beziers en 356, et dans d'autres assemblées. *Saturnin* d'Arles, Arien, qui redoutoit les effets de son zèle ardent et actif, le fit reléguer dans le fond de la Phrygie. Appelé au concile de Seleucie en 359, la quatrième année de son exil, il parla si éloquemment pour la doctrine Catholique, et dévoila si bien les artifices des hérétiques, qu'ils le firent renvoyer en France, pour se délivrer d'un si puissant adversaire. Les peuples des Gaules accoururent au-devant de leur pasteur et de leur père. *Hilaire*, rétabli sur son siége, profita de l'état des affaires de l'empire, pour remédier aux maux de l'église. Il fit assembler plusieurs conciles, où la plupart des évêques qui avoient souscrit au formulaire Arien dans le concile de Rimini, se rétractèrent. Il passa ensuite en Italie pour aller au secours de l'église de Milan, opprimée par *Auxence*, évêque Arien. *Hilaire* tâcha de le démasquer aux yeux de l'empereur *Valentinien* ; mais *Auxence* cacha ses erreurs avec tant d'artifice, que ce prince renvoya *St. Hilaire* dans son diocèse. Le saint prélat vit mourir avant lui, sa femme et sa fille, qui avoient marché l'une et l'autre dans les voies de la perfection. Il avoit vécu avec son épouse avant l'épiscopat, dit *Baillet*, d'une manière irrépréhensible, et il gardoit dans sa famille une discipline si régulière qu'on l'auroit pris moins pour un homme marié, que pour un religieux. Enfin, après avoir fermé les plaies que son absence avoit faites à son troupeau, il finit une vie pure et agitée, par une mort sainte et tranquille, le 13 janvier 367 ou 368. Nous avons de ce Père : I. *Douze livres de la Trinité*, fruit de son séjour en Phrygie. Il y combat toutes les hérésies contre le Fils et le Saint-Esprit. II. Un *Traité des Synodes*, dans lequel il éclaircit les principales difficultés de la foi. III. Des *Commentaires sur Saint Matthieu* et sur une partie des Pseaumes. Il y a beaucoup profité des écrits d'*Origène*, et quelquefois il n'a fait que le traduire. IV. *Trois Écrits* à l'empereur *Constance*, dans lesquels il ose lui donner des avis et blâmer sa conduite. Il regrette de n'avoir pas vécu sous *Néron* et sous *Dèce*, pour combattre un ennemi déclaré, plutôt qu'un persécuteur artificieux et déguisé. Il le traite d'*Antechrist*, de *Tyran*, de loup couvert de la peau des brebis. Il lui dit qu'il baisse la tête pour recevoir la bénédiction des évêques, et qu'il foule aux pieds leur foi ; qu'il leur donne le baiser de *Judas* ; et qu'il les reçoit à sa table, comme ce dernier qui sortit de celle de J. C. pour trahir son maître. (*Fleuri*, Hist. Eccles. liv. 14, nº 26.) On voit combien son style étoit véhément et impétueux ; ce qui le faisoit appeler par *Saint*

Jérôme, le *Rhône de l'éloquence latine* (*Latinæ eloquentiæ Rhodanus*). Il est aussi quelquefois un peu enflé et obscur. Pour bien l'entendre, il faut avoir beaucoup d'usage des termes théologiques des Grecs : il fut un des premiers qui les transporta dans la langue latine ; et il fournit par-là, peut-être sans le vouloir, aux esprits contentieux de nouveaux prétextes pour disputer. Il se plaint dans son Liv. II. à *Constance*, de la diversité d'opinions que l'*Homoousion* causoit ; et il dit, des querelles de son temps : *En nous déchirant avec une fureur réciproque, nous avons travaillé à notre ruine mutuelle.* La meilleure édition de ses *Œuvres*, est celle de Dom *Constant*, en 1693, publiée de nouveau à Vérone en 1730, par le marquis *Maffei*, qui l'a enrichie de quelques fragmens qu'on ne connoissoit pas, et de beaucoup de variantes. Le culte rendu à *St. Hilaire*, commença presque après sa mort. Son nom fut inséré dans le canon de la Messe avec celui des Apôtres et des Martyrs. La concurrence du jour de l'octave de l'Epiphanie fit remettre sa fête au 14 janvier, quoiqu'il fût mort le jour précédent. Les honneurs que l'église de France lui rendit de si bonne heure, augmentèrent par la victoire que *Clovis* remporta, en 507, sur *Alaric*, victoire dont il attribua le succès à l'intercession de *St. Hilaire*. Quant à ses reliques, on fait mention de diverses translations de ce trésor ; mais l'église de Poitiers s'est toujours flattée de les avoir, jusqu'à la dissipation qu'en firent les Calvinistes au XVIe siècle. On trouve une belle *Lettre* de ce St. Père *sur la Divinité de J. C.*, avec trois Dissertations de l'abbé *Trombelli*, dans la collection imprimée à Bologne en Italie, en 1751, sous le titre de : *Veterum Patrum latinorum opuscula nunquam antehac edita.*

III. HILAIRE, (Saint) d'Arles, né en 401, de parens nobles et riches, fut élevé à Lérins par *St. Honorat*, abbé de ce monastère, son ami et son parent, qui l'avoit arraché aux prestiges du monde, pour lui faire goûter les douceurs de la solitude. Le saint abbé de Lérins ayant été élevé sur le siége d'Arles, emmena avec lui *Hilaire*, qui fut le coopérateur de ses travaux, son successeur et l'imitateur de ses vertus. Le troupeau ne crut pas avoir changé de pasteur. *Hilaire* assembla plusieurs conciles, et présida à celui d'Orange en 441, où *Célidoine*, évêque Gaulois, fut déposé. Cette déposition renouvela la dispute sur la préséance entre l'église d'Arles et celle de Vienne. *Célidoine* en ayant appelé au pape *St. Léon*, ce pontife assembla un concile à Rome, qui le jugea innocent de l'irrégularité pour laquelle il avoit été condamné, et le rétablit dans son siége. Le concile alla plus loin ; car, sur les accusations formées contre *St. Hilaire* lui-même, il le priva de l'autorité qu'il avoit sur la province de Vienne, lui défendit d'assister à aucune ordination, et le déclara retranché de la communion du saint Siége. On l'accusoit d'aller par les provinces, accompagné d'une troupe de gens armés, pour donner des évêques aux églises vacantes, et de troubler les droits des métropolitains. *St. Léon*, à qui certains évêques des Gaules avoient écrit pour se

plaindre d'*Hilaire*, craignant que ce prélat ne se soumît point à sa décision, eut recours à l'autorité de l'empereur *Valentinien III*, qui donna une constitution en faveur du saint Siége. *St. Hilaire* prit des mesures pour regagner les bonnes graces de *St. Léon*, et mourut bientôt après en 449, épuisé par ses travaux apostoliques. Parmi les vertus qui brillèrent en lui, on doit remarquer sa fermeté et son zèle. S'il résista avec une espèce d'opiniâtreté aux décrets de *St. Léon*, c'est qu'il croyoit sa cause juste, et il ne s'agissoit nullement de la foi. Il y a d'ailleurs des fautes, dit le P. *Longueval*, où Dieu permet quelquefois que les saints tombent pour les humilier, et les rendre plus circonspects. Il prêchoit la vérité dans toute sa pureté, sans flatter les grands. Un des premiers officiers n'observoit pas la justice dans ses jugemens. *Hilaire*, qui l'avoit repris plusieurs fois en secret, le voyant un jour entrer dans l'église pendant qu'il prêchoit, cessa aussitôt de parler. Voyant tous ses auditeurs surpris de son silence : *Est-il juste*, leur dit-il, *que celui qui a si souvent méprisé mes avertissemens, participe à la nourriture spirituelle que je vous distribue ?* Le préfet n'osant rien répliquer, sortit de l'église, et laissa ce généreux évêque continuer son sermon. Il s'appliquoit sans cesse à la méditation de l'Ecriture, à la prédication de la parole de Dieu, à la prière, aux veilles et aux jeûnes. Se contentant du simple nécessaire, se bornant à un seul habit en hiver comme en été, il travailloit des mains pour n'être à charge à personne, et pour avoir de quoi assister les pauvres plus abondamment. Il se disoit à lui-même et aux siens : *Semons, puisqu'il faut manger du pain; cultivons la vigne, puisqu'il faut boire du vin.* Il s'occupoit volontiers à faire des bas, parce qu'il le pouvoit faire en lisant. Il faisoit tous ses voyages à pied... On a de lui : I. Des *Homélies*, sous le nom d'*Eusèbe* d'*Emèse*, dans la Bibliothèque des Pères. II. La *Vie de St. Honorat*, son prédécesseur ; à Paris, 1578, in-8°, et dans *Surius*. III. D'autres *Opuscules*, avec *Vincent de Lérins ;* à Rome, 1731, in-4°, et dans le *St. Léon* du P. *Quesnel*. Son *Exposition du Symbole* et ses autres ouvrages, sont perdus, et on ne peut trop les regretter, si l'on juge de leur beauté par la *Vie* de *St. Honorat*. On y remarque du choix et de la vivacité dans les pensées, de la douceur et de l'élégance dans le style. On pourroit lui reprocher des pointes et quelques métaphores un peu outrées; mais c'étoit moins son défaut, que celui de son siècle. Il avoit un talent particulier pour la chaire. Un poëte de son temps, nommé *Livius*, l'ayant entendu, s'écria publiquement : *Si* Augustin *étoit venu après vous, on l'estimeroit moins que vous.*

IV. HILAIRE, diacre de l'église Romaine, souffrit beaucoup pour la foi vers l'an 354, par ordre de l'empereur *Constance ;* mais, dans la suite, il s'engagea dans le schisme des Lucifériens, et tomba en diverses erreurs. On lui attribue les *Commentaires sur les Epîtres de St. Paul*, qui se trouvent dans les *Œuvres* de *St. Ambroise ;* et les *Questions sur l'ancien et le nouveau Testament*, qui sont dans *St. Augustin.* —Il y a eu aussi un HILAIRE, disciple

d'*Abailard*, dont on conserve une *Elégie* sur son départ du Paraclet.

V. HILAIRE, (N. de Saint-) lieutenant général d'artillerie, servit avec distinction dans les armées de *Louis XIV*. Il montroit. en 1675, à *Turenne*, une batterie qu'il venoit de placer près du village de Saltzbach, lorsqu'un boulet de canon lui emporta le bras, et tua *Turenne*. Le fils de *Saint-Hilaire*, voyant son père blessé, courut à lui, et se mit à faire un cri de douleur. « Taisez-vous, mon fils, lui dit-il, ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, mais ce grand homme qui n'est plus. » Alors, il lui montra le corps de son général.

HILARET, *Voy*. HYLARET.

HILARION, (Saint) instituteur de la vie monastique dans la Palestine, naquit vers 261, à Tabathe, près de Gaza, d'une famille Païenne. Il quitta les erreurs de ses pères, et embrassa le Christianisme. Le nom de *St. Antoine* étoit venu jusqu'à lui : il alla le trouver en Egypte ; et après avoir demeuré quelque temps auprès de cet illustre cénobite, il devint un parfait imitateur de sa vie pénitente et retirée. Il retourna en Palestine, et y fonda un grand nombre de monastères. Le bruit de ses vertus attirant auprès de lui une multitude d'admirateurs, il se retira dans l'isle de Chypre, où il termina sa vie par une mort sainte, en 371, à 80 ans. Dieu avoit opéré, à son intercession, un grand nombre de guérisons. Lorsqu'on venoit lui faire quelque présent pour reconnoître les graces qu'on avoit reçues, il le refusoit constamment, et conseilloit de réserver le produit de ces dons pour les pauvres qui ne pouvoient pas travailler. Pressé un jour par un homme riche d'accepter ce qu'il lui présentoit, il lui dit : *Gardez cela pour le donner vous-même aux indigens ; vous les connoissez mieux que moi, vous qui habitez les villes. Pourquoi desirerois-je le bien d'autrui, après avoir renoncé au mien ?* Il exhortoit sur-tout les infirmes qu'il soulageoit, à demander à Dieu la guérison des maladies de l'ame, bien plus dangereuses que celles du corps.

HILDAN, *Voy*. III. FABRICE.

HILDEBERT, de Lavardin dans le Vendomois, fut disciple de *Bérenger* et ensuite de *St. Hugue*, abbé de Cluni. Il fut placé sur le siége du Mans en 1098, (*Voyez* II. BRUYS) et transféré à l'archevêché de Tours en 1125. Le P. *Beaugendre*, bénédictin, a publié en 1708, in-folio, les Œuvres de ce prélat, jointes à celles de *Marbode*. Elles renferment : I. Des *Sermons*, dont la morale est quelquefois touchante. II. Des *Poésies*, assez bonnes pour son temps. On connoît son Enigme sur un Hermaphrodite :

Cùm mea me genitrix gravida gestaret in alvo,
Quid pareret, fertur consuluisse Deos.
« *Mas est*, Phœbus *ait*, — Mars, *fœmina* ; — Juno-*que*, *neutrum.* »
Cùmque forem natus, Hermaphroditus eram.
Quærenti lethum, Dea sic ait : « *Occidet armis* ;
Mars, *cruce* ; — Phœbus, *aquis*. »
Sors rata quæque fuit.
Arbor obumbrat aquas ; ascendo. Decidit ensis

Quem tuleram ; casu labor et ipse super.
Pes hasit ramis ; caput incidit amne ; tulique
Fœmina , vir , neutrum , flumina , tela , crucem.

Cette épigramme, qu'un Italien, nommé *Pulei de Costozza* voulut depuis s'attribuer, a été traduite en vers françois par plusieurs auteurs; entr'autres, par *Jean Doublet*, de Dieppe, et par Mlle *de Gournay*. Voici la traduction de *Ménage :*

Ma mère enceinte, et ne sachant de quoi,
S'adresse aux Dieux : là-dessus grand bisbille.
Apollon dit : « c'est un fils selon moi ;
Et selon moi, dit *Mars*, c'est une fille,
Point, dit *Junon*, ce n'est fille, ni fils. »
Hermaphrodite ensuite je naquis.
Quant à mon sort : « C'est, dit *Mars*, le naufrage ;
Junon, le glaive ; *Apollon*, le gibet. »
Qu'arrive-t-il ? Un jour sur le rivage,
Je vois un arbre, et je grimpe au sommet :
Mon pied se prend ; la tête en l'eau je tombe
Sur mon épée. Ainsi, trop malheureux !
À l'onde, au glaive, au gibet je succombe,
Fille et garçon, sans être l'un des deux.

III. Les *Vies de Ste. Radegonde* et de *St. Hugue*, abbé de Cluni, que le flambeau de la critique n'a pas toujours éclairées. IV. Un grand nombre de *Lettres*, écrites d'un style poli et élégant, et où l'on trouve de l'érudition, de l'esprit et du sentiment. Elles intéressent ceux qui veulent connoître la morale, la discipline et l'histoire du siècle d'*Hildebert*. V. On a encore de lui, deux *Pièces* que *Baluze* publia en 1715, dans le VIIe volume de ses *Miscellanea. Hildebert* mourut en 1131, âgé d'environ 80 ans, en odeur de sainteté.

I. HILDEBRAND, *Voy*. GRÉGOIRE VII.

II. HILDEBRAND, (Joachim) théologien Allemand, né à Walckenried en 1623, devint professeur en théologie et en antiquités ecclésiastiques, à Helmstadt, puis surintendant général à Zell, où il mourut le 25 octobre 1691. On a de lui, divers *Écrits* ecclésiastiques, peu connus et même ignorés en France. On y trouve plus de savoir, que de précision et de goût.

HILDEFONSE, *Voy*. ILDEFONSE.

HILDEGARDE, (Sainte) première abbesse du mont Saint-Rupert, près de Binghen sur le Rhin, morte en odeur de sainteté, l'an 1180, laissa : I. Des *Lettres* et d'autres ouvrages, dans la bibliothèque des PP. II. *Libri quatuor Elementorum*, à Strasbourg, 1533, in-fol. III. Trois livres de *Révélations*, à Cologne, 1566, in-4.o La réputation de ses vertus parvint aux papes, aux empereurs et aux princes, qui lui donnèrent des preuves de leur estime. Le pape *Eugène III* convoqua, en 1146, à Trèves, un concile, où il permit à cette pieuse abbesse de publier ses *Révélations*.

HILDEGONDE, (Sainte) vierge de l'ordre de Cîteaux, au

12e siècle, naquit jumelle près de Nuitz, au diocèse de Cologne. Son père voulant l'emmener avec lui en Palestine, pour acquitter un vœu, et craignant pour sa pudeur, la fit travestir en garçon, et lui fit prendre le nom de *Joseph*. Ils s'embarquèrent en Provence avec les Croisés. Son père étant mort sur mer, *Ste. Hildegonde* continua son voyage sous son nom emprunté. Elle demeura quelque temps à Jérusalem, et revint ensuite dans son pays. Elle se retira dans l'abbaye de Schonaug, de l'ordre de Cîteaux, près d'Heidelberg, et y fut reçue sous le même nom de *Joseph*. « Elle ne laissa pas, dit *Baillet*, de souffrir de grandes tentations; mais elle en triompha. » Elle y vécut d'une manière si sainte et si prudente, qu'on ne s'apperçut qu'à sa mort qu'elle étoit fille. Les Cisterciens l'honorent du titre de Sainte, quoique son culte ne paroisse autorisé par aucun décret du saint Siége. Son nom se trouve cependant dans plusieurs martyrologes, sous le 20 avril. On raconte sur *Ste. Marine*, quelque chose qui a du rapport à cette histoire. *Voy.* MARINE (Ste.)

HILDUIN, abbé de Saint-Denys en France, sous le règne de *Louis le Débonnaire*, est auteur d'une *Vie de St. Denys*, intitulée *Areopagetica*, (Paris, 1565, et dans *Surius*) dans laquelle il confond le saint évêque de Paris avec l'Aréopagite. On ne connoissoit pas cette erreur avant lui; et elle n'a été détruite que dans le dernier siècle. Si *Hilduin* fit peu d'honneur à son esprit par cette identité fantastique et mal fondée, il en fit encore moins à son cœur par son attachement méprisable au rebelle *Lothaire*, sur-tout après avoir juré fidélité à l'empereur *Louis* son père, dont cet abbé prit, quitta, reprit le parti, à mesure que ce père infortuné se brouilloit et se réconcilioit avec ses enfans. *Voyez* I. HINCMAR.

I. HILL, (Joseph) ministre Anglois, se remplit de bonne heure des trésors d'Athènes et de Rome. Il donna, en 1676, in-4°, une bonne édition du Dictionnaire Grec de *Schrévélius*, augmenté de huit mille mots, et purgé d'autant de fautes pour le moins.

II. HILL, (Aaron) poëte Anglois, né en 1685, mort en 1749, voyagea à Constantinople, en Égypte, en Palestine, et parcourut une partie de l'Europe. On a de lui, une tragédie d'*Alfred*, un opéra de *Renaud*, diverses autres pièces dramatiques et des Poésies. Ses Œuvres furent recueillies en 4 vol. in-8.° On y trouve un poëme intitulé: *L'Etoile du Nord*, qu'il dédia au czar *Pierre I.* L'auteur mêloit à l'éloge de ce souverain, des louanges pour la czarine *Catherine*. Cette princesse l'en remercia, et lui envoya une médaille d'or, du poids de quinze guinées.

III. HILL, (Jean) apothicaire Anglois, né en 1716, et mort en 1775, a publié plusieurs ouvrages, qui sont d'assez bonnes compilations. On a de lui, une *Histoire Naturelle*, en 3 vol. in-fol. et un *Supplément* au *Dictionnaire* de *Chambers*.

I. HILLEL, l'*Ancien*, Juif natif de Babylone, d'une illustre famille, fut fait président du *Sanhédrin* de Jérusalem, et sa postérité eut cette dignité pen-

dant dix générations. *Hillel* forma une école fameuse, et eut un grand nombre de disciples. Il soutint avec zèle les traditions orales des Juifs, contre *Schammaï* son collègue, qui vouloit qu'on s'en tînt littéralement au texte de l'Écriture sainte, sans s'embarrasser de ce qui n'étoit que transmis verbalement. Cette dispute fit un très-grand bruit, et fut, selon *St. Jérôme*, l'origine des *Scribes* et des *Pharisiens*. *Hillel* est un des docteurs de la *Mischne*. Il en peut même être regardé comme le premier auteur, puisque, selon les docteurs Juifs, il rangea, le premier, les Traditions Judaïques en VI *Sedarim* ou Traités. Il travailla beaucoup à donner une édition correcte du texte sacré ; et on lui attribue une ancienne *Bible* manuscrite qui porte son nom, et qui est en partie avec les manuscrits de Sorbonne. *Hillel*, que *Josèphe* nomme *Pollion*, florissoit environ l'an 30 avant J. C., et mourut dans un âge très-avancé.

II. HILLEL, le *Nasi* ou le *Prince*, autre fameux Juif, arrière-petit-fils de *Judas Hakkadosh* ou *le Saint*, auteur de la *Mischne*, composa un Cycle vers l'an 360 de notre ère. Il fut un des principaux docteurs de *la Gémare*. Le plus grand nombre des écrivains Juifs lui attribue l'édition correcte du Texte hébreu, qui porte le nom d'*Hillel*, et dont nous avons déjà parlé dans l'article précédent.

HILPERT, (Jean) natif de Cobourg, professeur d'hébreu à Helmstadt, et surintendant de Hildesheim, mourut le 10 mai 1680, à 53 ans. On a de lui : I. *Disquisitio de Præ-Adamitis*, contre *la Peyrère*, 1656, in-4.° II. *Tractatus de Pœnitentiâ* ; et d'autres ouvrages.

HILTZ, (Jean) architecte Allemand, succéda à *Erkwins* dans la construction de la cathédrale de Strasbourg. Il fit élever la tour de cet édifice qui fut achevée en 1449. Sa hauteur totale est de 574 pieds.

HIMÈRE *ou* HEMÈRE, fils de *Lacédémon*, fut si pénétré de douleur d'un inceste qu'il avoit commis sans le savoir, qu'il se jeta dans le Marathon, fleuve de la Laconie, auquel il donna son nom, et qui fut depuis appelé *Eurotas*.

HINCKELMAN, (Abraham) ministre Luthérien à Hambourg, né à Dobeln en Misnie, en 1652, mort en 1695, fut le premier qui fit imprimer le Texte arabe de l'Alcoran, sans traduction. Cet ouvrage parut à Hambourg, 1694, in-4.°

I. HINCMAR, religieux de Saint-Denys en France, étoit d'une famille noble. Élevé, dès sa jeunesse, dans le monastère de Saint-Denys, il s'attacha à l'abbé *Hilduin*, qui le produisit à la cour. Il travailla avec lui à rétablir la discipline à Saint-Denys, et de peur qu'on ne lui reprochât d'imposer aux autres un fardeau qu'il ne vouloit pas porter, il embrassa lui-même la réforme. *Hilduin* ayant été exilé à la nouvelle Corbie, *Hincmar* l'y suivit et obtint son rappel. Après la mort de cet abbé, il plut à *Louis*, fils illégitime de la princesse *Rotrude*, qui, ayant été nommé abbé de Saint-Denys, lui fit donner deux abbayes considérables. *Hincmar* ne songeoit qu'à jouir de ces deux bénéfices,

quand il fut élu archevêque de Rheims, l'an 845. Le nouveau prélat fut extrêmement zélé pour les droits de l'église Gallicane. On l'accuse néanmoins d'avoir agi avec trop d'emportement dans l'affaire du moine *Gotescalc*, au synode de Quierz sur l'Oise. *Voy.* GOTESCALC *et* II. HINCMAR. Outre le Prédestinatianisme, il s'étoit élevé une dispute incidente entre *Hincmar* et *Grotescalc*. Le premier soutenoit qu'il falloit proscrire d'une hymne de l'Église, ces mots : TE TRINA DEITAS; le second soutenoit que ces expressions étoient orthodoxes. *Hincmar* composa un gros ouvrage à ce sujet. Mais il me paroît, dit le P. *Longueval*, qu'on ne disputa là-dessus avec tant de chaleur, que parce qu'on ne vouloit pas s'entendre. La divinité n'est pas *trine en essence*, mais elle est *trine en personnes*; et l'expression réprouvée par l'archevêque de Rheims, fut depuis adoptée par *St. Thomas d'Aquin*. Les courses des Normands inquiétoient alors beaucoup plus que ces disputes. *Hincmar* s'étant retiré de sa ville, menacée par ces barbares, mourut à Epernay l'an 882, accablé d'années et de douleur de voir la France livrée au pillage. Il laissa l'église Gallicane presque entièrement dépourvue de prélats qui entendissent ses droits, et qui eussent soin de sa discipline. Nous avons diverses éditions de ses *Ouvrages*; une de Mayence, de 1602; une autre de Paris, de 1615; et la dernière que nous devons au Père *Sirmond*, 1945, 2 vol. in-fol., est la meilleure. Ce que *Hincmar* a écrit de *St. Rémi* de Rheims et de *St. Denys* de Paris, se trouve dans *Surius*, et n'est pas dans cette édition. On trouve encore quelque chose d'*Hincmar* dans la collection du P. *Labbe*, et dans les Actes du concile de Douzi, 1658, in-4.° Son style se ressent beaucoup du siècle où il vivoit; il est dur, embarrassé, diffus, coupé par des citations mal amenées et par des parenthèses sans nombre. On voit pourtant, à travers la barbarie de son langage, qu'il possédoit l'Écriture, les Pères, le droit canon et civil, et sur-tout qu'il connoissoit la discipline de l'Église, dont il fut un des plus zélés défenseurs. Il fut consulté par les rois de France de son temps, et il composa des traités pour leur instruction. Il y en a trois adressés à *Charles le Chauve*. I. *De Regis persona et Regio ministerio*. II. *De cavendis vitiis et exercendis virtutibus*. III. *De diversâ et multiplici animæ ratione*. Ce dernier ouvrage n'est proprement qu'un traité physique de la nature de l'âme et de la manière dont elle se meut; et il faut avouer qu'il ne traite pas ces questions en homme qui s'entend et qui veut se faire entendre. *Voyez* I. CHIFFLET.

II. HINCMAR, neveu par sa mère du précédent, fut fait évêque de Laon avant d'avoir l'âge prescrit par les canons. Sa conduite peu régulière, ses injustices, et ses violences contre son clergé, occasionnèrent le concile de Verberie, où *Charles le Chauve* le fit accuser. Un appel au pape fit suspendre les procédures. Il ne fut pas si heureux dans le concile de Douzi en 871. Il y étoit accusé de sédition, de calomnie, de désobéissance au roi à main armée. Sa sentence de condamnation lui fut prononcée par son oncle. Il fut envoyé en exil, quelquefois mis aux fers, et aveuglé.

Un autre évêque fut mis à sa place : il fut cependant réhabilité en 878, et mourut peu de temps après. Le pape lui avoit permis de dire la messe, tout aveugle qu'il étoit. On trouve ses défenses dans l'*Histoire* du concile de Douzi, 1658, in-4.°

HIPACIE, et autres mots semblables. *Voy.* HYPACIE, etc.

HIPATIUS, neveu de l'empereur *Anastase*, eut beaucoup de part au commandement, sous le règne de son oncle. Après la mort de *Justin*, il voulut se mettre sur le trône, et fut déclaré chef d'une faction redoutable; mais *Justinien* dompta ce parti, et fit mourir *Hipatius* avec ses cousins *Procope* et *Probus*, l'an 527 de J. C.

HIPPARCHIE, femme de *Cratès*, philosophe Cynique, née à Maroné, florissoit sous *Alexandre le Grand.* Charmée des discours de ce philosophe, elle voulut l'épouser à quel que prix que ce fût. Sa famille eut recours à *Cratès* pour la détourner de ce dessein. Le Cynique représenta sa pauvreté; lui montra sa bosse, son bâton, sa besace et son manteau, et lui dit : *Voilà l'homme que vous aurez, et les meubles que vous trouverez chez lui. Songez-y bien, vous ne pouvez pas devenir ma femme, sans mener la vie que notre Secte prescrit.* Tout fut inutile. Ce Cynique dégoûtant lui plaisoit : elle l'épousa, prit l'habit des Cyniques, et s'attacha tellement à lui, qu'elle le suivoit par-tout; et n'avoit point de honte, si l'on en croit des auteurs, de faire publiquement les actions sur lesquelles la pudeur met un voile. *Hipparchie* avoit fait des *Livres*, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

I. HIPPARQUE, fils de *Pisistrate* tyran d'Athènes, lui succéda avec son frère *Hippias :* on vit renaître en lui l'amour de son père pour les lettres. *Anacréon*, *Simonide* et plusieurs savans furent attirés à sa cour. Tandis que ceux-ci inspiroient dans Athènes le goût de la vertu et des sciences par leur exemple, *Hipparque* faisoit ériger, au milieu des campagnes et dans les chemins publics, des statues de pierre, appelées *Mercures*, où étoient inscrites des sentences et des maximes pour l'instruction des voyageurs. *Harmodius* et *Aristogiton*, deux citoyens d'Athènes, outrés d'un affront public qu'il avoit fait à la sœur du premier, conspirèrent contre *Hipparque* pour s'en venger. Ce prince, qui avoit conçu une passion honteuse pour *Harmodius*, n'en avoit reçu que des mépris. Il s'en étoit vengé en faisant retirer sa sœur d'une cérémonie où elle devoit porter une corbeille de fleurs. Il fut assassiné par les conjurés, l'an 513 avant J. C. *Voyez* ARISTOGITON.

II. HIPPARQUE, mathématicien et astronome de Nicée, florissoit l'an 159 avant Jésus-Christ, sous *Ptolomée Philometor.* Il laissa diverses *Observations* sur les astres, et un *Commentaire* sur *Aratus*, traduit en latin par le P. *Petau*, qui en a donné une excellente édition dans son *Uranologia*, Paris, 1630, in-folio. *Pline* parle souvent d'*Hipparque*, et presque toujours avec éloge. Il remarque qu'il fut le premier, après *Thales* et *Sulpicius Gallus*, qui trouva le moyen de prédire juste les éclipses, qu'il calcula

pour six cents ans. Il dit qu'il est aussi le premier qui a imaginé l'Astrolabe, et qu'il entreprit, en quelque sorte, sur les droits de la Divinité, en voulant faire connoître à la postérité le nombre des étoiles, et leur assigner à chacune un nom. *Idemque*, dit-il, *ausus rem etiam Deo improbam, annumerare posteris stellas, ac sidera ad nomen expungere.* Il loue son exactitude. *Strabon* néanmoins accuse cet astronome d'avoir trop aimé à critiquer, et de s'être servi assez souvent d'une manière de censure, qui sentoit plus la chicane qu'un esprit exact. Ce défaut ne l'empêcha pas de faire des découvertes dans l'astronomie. Il détermina avec assez de précision les révolutions du Soleil : il calcula la durée de celle de la Lune, et fixa l'inclinaison de son orbite sur l'Écliptique ; il forma une *Période lunaire*, qui porte son nom. Il eut enfin la gloire de donner de la certitude à la géographie, en posant sa base sur les observations astronomiques. Quelques mots de lui à cet égard sont remarquables : « Il est impossible, dit-il, d'acquérir les connoissances nécessaires sur la forme et la position de la terre, sans observer les cieux et les éclipses. On ne peut déterminer, sans considérer les climats, si Alexandrie en Égypte est plus au nord ou au midi que Babylone, ou quelle en est la distance ; de même, on ne peut savoir exactement, sans comparer les éclipses du soleil et de la lune, quels endroits sont vers l'Orient ou vers l'Occident. » On trouve ici l'origine de la *longitude* et la *latitude*, dont l'idée fut oubliée jusqu'au temps de *Ptolomée*. *Hipparque* dressa les premières cartes géographiques d'après les apparences réelles, et mérita pour toutes ces découvertes un nom immortel.

HIPPOCRATE, le plus célèbre médecin de l'antiquité, exerça son art à titre de succession. *Nébrus*, son trisaïeul, invité par les Amphictyons, qui assiégeoient la ville de Crissa, vint à leur camp infecté d'une maladie pestilentielle, et y porta la santé. Son arrière-petit-fils naquit dans l'isle de Coos, l'une des Cyclades, vers l'an 460 avant J. C. *Albufarage* prétend qu'*Hippocrate* n'étoit point natif de Coos, mais de la ville d'Émesse en Syrie, qu'il résida souvent à Damas, d'où il se retiroit de temps en temps dans la belle vallée de Rirab. Ce qui avoit illustré son aïeul *Nébrus*, fit connoître *Hippocrate*. Ce grand homme, instruit par des exemples domestiques, par l'étude de la nature, et sur-tout par celle du corps humain, délivra les Athéniens de l'affreuse peste qui les affligea au commencement de la guerre du Péloponèse. Le droit de bourgeoisie, une couronne d'or, l'initiation dans les grands mystères, furent la récompense de ce bienfait. Ses vertus, son désintéressement, sa modestie, égaloient son habileté. Il a conservé dans ses ouvrages, la mémoire d'une faute qu'il avoit commise en pansant une blessure de tête ; car on sait que, dans ces temps reculés, la médecine, la chirurgie et la pharmacie n'étoient point séparées. Il n'a pas rougi de confesser, aux dépens en quelque sorte de sa propre gloire, qu'il s'étoit trompé, de peur que d'autres après lui, et à son exemple, ne tombassent dans la même

erreur. Il fait encore un autre aveu, qui marque en lui un grand caractère de candeur et d'ingénuité. De quarante-deux malades qu'il avoit traités, dont il décrit les maladies dans le premier et le troisième livres des *Maladies Epidémiques*, il avoue qu'il n'en guérit que dix-sept, et que tous les autres étoient morts entre ses mains. Dans le même livre, il dit, en parlant d'une certaine esquinancie qui étoit accompagnée de grands accidens, que tous en échappèrent. *S'ils étoient morts*, ajoute-t-il, *je le dirois de même.* Dans un autre endroit, il se plaint fort modestement de l'injustice de ceux qui décrient la médecine, sous prétexte que l'on meurt souvent entre les mains des médecins : *Comme si*, dit-il, *on ne pouvoit pas imputer la mort du malade, à la violence insurmontable de la maladie, aussi bien qu'au médecin qui l'a traitée.* Il déclare qu'un médecin ne doit pas avoir honte, dans certains cas difficiles, d'appeler d'autres médecins, afin de consulter avec eux sur la manière de traiter le malade. On voit par-là que les consultations sont d'un ancien usage. On reconnoît dans l'ancien serment d'*Hippocrate*, qu'on trouve à la tête de ses ouvrages, le caractère d'un parfait honnête homme. Il prend les dieux qui président à la médecine, à témoin du desir sincère qu'il a de remplir exactement tous les devoirs de son état. Il fait paroître une vive et respectueuse reconnoissance pour celui qui lui a enseigné l'art de la médecine, et déclare qu'il le regardera toujours comme son père, et ses enfans comme ses frères. Aussi bon citoyen que grand médecin, il réserva ses talens pour ses compatriotes. *Artaxercès Longuemain* lui offrit des sommes considérables, et les honneurs qu'on décerne aux princes, s'il vouloit se rendre à sa cour : le médecin répondit au monarque, qu'*il devoit tout à sa Patrie, et rien aux Etrangers.* Le roi, outré de ce refus, somma la ville de Coos, de lui livrer leur citoyen. La réponse hardie des habitans de cette ville lui fit connoître leur générosité, et le cas qu'ils faisoient de leur compatriote. *Hippocrate* méritoit assurément ces attentions. Né dans les beaux jours de la Grèce, avec un génie supérieur pour la médecine, il prévoyoit, sans se tromper, le cours et la conclusion des maladies. Il avoit sur-tout un talent rare pour discerner les symptômes du mal, la nature de l'air, le tempérament du malade. Tous les médecins admirent encore aujourd'hui sa pratique ; il y en a peu qui l'égalent. Le moyen qu'il employoit le plus souvent, soit pour la conservation de la santé, soit pour la guérison des maladies, étoit les frictions de la peau ; méthode si recommandée par les anciens, et si négligée par les modernes. *Hippocrate* diversifioit ce remède avec une sagesse admirable, selon les différens tempéramens. *Hippocrate*, dit-on, fut le premier qui enseigna la médecine aux étrangers ; avant lui cet art étoit renfermé dans certaines familles qui l'exerçoient exclusivement. Une sentence de ce grand homme étoit : *Tout ce que j'ai acquis d'habileté par-dessus les autres, consiste en ce que j'ai long-temps considéré et étudié mon ignorance.* Cet habile homme recueillit les fruits de son savoir,

et prolongea sa vie jusqu'à 109 ans. Il mourut à Larisse dans la Thessalie, après avoir vécu sain de corps et d'esprit. *Voy.* DÉMOCRITE. Les Grecs lui déférèrent les mêmes honneurs qu'ils avoient rendus à *Hercule*. Sa mémoire est encore en vénération dans l'isle de Coos, et on y montre une petite maison où l'on dit qu'il a habité. Les médecins lui donnent le titre de *Divin* : il est pour eux ce qu'*Euclide* est pour les géomètres. Ses deux fils *Thessalus* et *Dracon*, et son gendre *Polybe*, se rendirent célèbres parmi les médecins de leur temps. Il nous reste plusieurs écrits de ce grand homme : I. Des *Aphorismes*, regardés comme des oracles : *Gaza* les a traduits en latin, et *Luysinus* les a mis en vers hexamètres. II. Des *Pronostics*. III. Un *Traité des Vents*, qu'on peut appeler son chef-d'œuvre. Les éditions les plus estimées de son ouvrage, sont celle de *Foësius*, en grec et en latin; Genève, 1657, 2 volum. in-folio : celle de *Vanderlinden* ; Leyde, 1665, 2 vol. in-8°, qui se joint à la collection des Auteurs *cum notis Variorum* ; et celle que *Chartier* a donnée avec le *Galien*, 1639, 13 tomes en 9 vol. in-folio. *Voy.* I. DURET. On imprima à Basle, en 1579, vingt-deux de ses *Traités*, avec la traduction de *Cornarius*, des tables et des notes, in-fol. Ce recueil est fort rare. Les savans ont publié une foule de commentaires et de traductions dans toutes les langues, des Œuvres du médecin Grec. On se contentera de citer la version françoise de *Devaux*, fameux chirurgien, et le commentaire latin d'*Hecquet*, habile médecin. *Devaux* a aussi traduit ce *Commentaire*. M. *Le Fèvre de Villebrune* a traduit en françois les *Aphorismes*, Paris, 1786, in-18. La plupart des ouvrages d'*Hippocrate* ont été traduits en arabe par *Honain*. *Voy.* VII. MORIN (Louis).

HIPPODAMIE, étoit fille d'*Œnomaüs*, roi d'Élide. Ce prince, ayant appris de l'Oracle que son gendre lui ôteroit le trône et la vie, ne la voulut donner en mariage qu'à celui qui le vaincroit à la course, parce qu'il étoit assuré que personne ne pouvoit le surpasser en cet exercice. *Œnomaüs* massacroit tous ceux qui en sortoient vaincus ; il tua jusqu'à treize princes. Pour les vaincre plus facilement, il faisoit placer *Hippodamie* sur le char de ses amans, afin que sa beauté, qui les occupoit, les empêchât, en courant, d'être attentifs à leurs chevaux. Mais *Pélops* entra dans la lice, et le vainquit par adresse ; *Voy.* MYRTILE. *Œnomaüs* se tua de désespoir, laissant *Hippodamie* et son royaume à *Pélops*, qui donna son nom à tout le Péloponèse. — Il y a eu une autre HIPPODAMIE, que *Plutarque* appelle *Déidamie*. Elle étoit femme de *Pirithoüs*. Les Centaures et les Lapithes ayant été invités à ses noces avec les princes de Thessalie, lorsqu'on se fut échauffé la tête à boire, les Centaures entreprirent d'enlever non-seulement la jeune épouse à son mari, mais aussi toutes les femmes qui étoient du festin. Alors, il se livra un combat furieux, où les Centaures furent massacrés par *Hercule*, *Thésée* et *Pirithoüs*. *Voyez* les articles BRISÉIS, qui se nommoit aussi HIPPODAMIE, — I. CHRYSIPPE, — *et* PIRITHOÜS.

I. HIPPOLYTE, (Myth.) étoit fils de *Thésée* et d'*Antiope*, reine des Amazones. *Phèdre*, sa belle-mère, devint éperdument amoureuse de ce jeune prince, et elle osa lui déclarer la passion dont elle brûloit. Comme elle vit qu'elle ne lui inspiroit que de l'horreur, sa fureur jalouse la porta à l'accuser auprès de *Thésée* d'avoir voulu attenter à son honneur. Ce malheureux roi la crut, et dans un mouvement de colère, il pria *Neptune* de venger ce crime prétendu. Le dieu l'exauça; et *Hippolyte*, se promenant dans sa char sur les bords du rivage auprès de Trézène, rencontra un monstre affreux qui sortoit de la mer, et qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le traînèrent avec furie à travers les rochers. *Esculape* le ressuscita. *Phèdre*, déchirée par les remords, découvrit son crime à *Thésée*, et se donna la mort. On sait avec quelle supériorité de talens, *Racine* a fait de cet événement le sujet de l'une de ses plus belles tragédies. Dans le sallon de l'an dix, *Guérin* a exposé un superbe tableau, représentant *Hippolyte*, accusé par *Phèdre*. Les artistes de la capitale ont couvert ce tableau de lauriers.

II. HIPPOLYTE, (Saint) fut évêque et martyr. On ne sait point quelle église il gouvernoit, ni en quel temps il répandit son sang pour l'Évangile. Quelques savans prétendent cependant qu'il étoit évêque non de Rome, mais à Rome, pour soulager le pape dans ses fonctions, et qu'il exerçoit les siennes au Port Romain et dans la partie de la ville qui est au-delà du Tibre. Mais ils ont confondu ce saint avec un autre HIPPOLYTE dont parle *Prudence*. L'opinion la plus vraisemblable est que le martyr, objet de cet article, étoit évêque d'Aden en Arabie, appelée anciennement le *Port Romain*. On croit que ce fut vers 230, sous *Alexandre Sévère*. Il est principalement célèbre par son *Cycle Pascal*, dont nous avons encore la seconde partie. Elle roule sur un nouveau calcul, qu'il avoit inventé pour trouver le jour de Pâques par le moyen d'un cycle de seize ans. C'est le plus ancien canon que nous ayons. Nous avons encore de cet illustre évêque : I. Une partie considérable d'une *Homélie contre Noël*, hérétique du 3ᵉ siècle, où il prouve clairement la distinction des personnes dans la Trinité, la divinité du Fils de Dieu, et la distinction des natures en J.C. II. Des fragmens de ses *Commentaires sur l'Écriture*. III. *Homélie sur la Théophanie*, ou *l'Epiphanie*. IV. *De l'Antechrist*, découvert et publié en 1661; *Eusèbe*, *saint Jérôme*, *Photius* en font mention. Il est différent du livre intitulé, *De la fin du Monde et de l'Antechrist*, qu'on lui a faussement attribué, et qui est une production moderne peu estimable. Il avoit encore fait plusieurs autres ouvrages, dont on regrette la perte, et on lui en attribue un grand nombre qui ne sont pas de lui. *Fabricius* a recueilli les authentiques et les apocryphes, et en a donné une belle édition en grec et en latin, 2 vol. in-folio; le premier, publié en 1716; et le second, en 1718. On reconnoît dans les écrits de *saint Hippolyte* la douceur qui formoit son caractère. Son style, noble et élégant, n'est pas toujours pur, ni ses interprétations de l'Écriture sainte toujours natu-

telles, parce que son goût pour le sens mystique, l'éloigne souvent du sens littéral.

HIPPOMAQUE, fameux joueur de flûte, voyant un de ses élèves applaudi par le peuple, le frappa de son bâton pour l'avertir qu'il jouoit mal, puisqu'il s'attiroit les applaudissemens de la multitude ignorante.

HIPPOMÈNE, (Mythol.) fils de *Macarée* et de *Mérope*, aimoit éperduement *Atalante*, fille de *Schénée*; mais cette jeune princesse ayant résolu de ne se point marier, avoit déclaré qu'elle ne donneroit sa main qu'à celui qui la vaincroit à la course, et qu'elle perceroit du trait qu'elle portoit, celui qui seroit vaincu. Plusieurs jeunes princes avoient déjà été punis de leur témérité, lorsqu'*Hippomène* se mit sur les rangs. Mais comme il se défioit de ses forces, il implora le secours de *Vénus*, qui lui donna trois pommes d'or, et lui apprit l'usage qu'il en devoit faire. Rassuré par ce stratagême, *Hippomène* entra dans la lice, et lorsqu'il vit *Atalante* prête à l'atteindre pour le percer, il jeta fort loin les pommes d'or à droite et à gauche. La jeune princesse éblouie de l'éclat de ces pommes, se détourna pour les ramasser; et tandis qu'elle en admiroit la beauté, elle donna la victoire à *Hippomène*. *Ovide* dit que dans la suite ils furent changés en lion et en lionne, pour avoir profané le temple de Cybèle.

HIPPONAX, poëte Grec, né à Ephèse vers l'an 540 avant J. C., se fit chasser de sa patrie à cause de son humeur satirique. Il s'exerça dans le même genre de poésie qu'*Archiloque*, et ne se rendit pas moins redoutable que lui. *Hipponax* avoit le corps et la figure difformes. Deux frères sculpteurs, nommés *Bupalus* et *Athenis*, s'égayèrent à son sujet, en le représentant d'une manière ridicule. Mais le poëte piqué de cette insulte, lança contre eux des traits de satire si mordans et si envenimés, qu'ils vouloient se pendre de dépit. *Hipponax* passe pour l'auteur du *vers Scazon*, où le spondée, qui a pris la place de l'iambe, se trouve toujours au sixième pied du vers qui porte ce nom.

I. HIRAM, roi de Tyr, fils d'*Abibal*, monta sur le trône après lui, fit alliance avec *David* et avec *Salomon* son fils. Il fournit à celui-ci des cèdres, de l'or et de l'argent pour la construction du Temple de Jérusalem. Ces deux monarques s'écrivoient l'un et l'autre des lettres pleines de raison, de politesse et d'esprit. *Hiram* mourut vers l'an 1000 avant J. C., après un règne de 60 ans.

II. HIRAM, excellent ouvrier, que Dieu avoit doué du talent de faire toute sorte d'ouvrages de cuivre ou de bronze, étoit fils d'un Tyrien et d'une Juive, de la tribu de Nephtali. *Salomon* se servoit de lui pour travailler aux Chérubins, et aux autres ornemens du Temple. Il fit, outre cela, les deux grosses colonnes de bronze, qui furent mises à l'entrée du vestibule du Temple, dont l'une s'appeloit *Joachim*, et l'autre *Boos*. Il fit encore le grand vaisseau, nommé *la Mer*, où l'on conservoit l'eau pour l'usage du Temple.

I. HIRE, (La) fameux capitaine, *Voy.* [VIGNOLES Etienne de].

II. HIRE,

II. HIRE, (Laurent de la) né à Paris en 1606, mort dans la même ville en 1656, à 50 ans, étoit peintre ordinaire du roi, et professeur de l'académie de Peinture. Il étoit parvenu à ces titres, et, ce qui est encore plus, à une grande réputation, sans avoir jamais eu d'autre maître que son père, peintre assez médiocre. *Laurent* fut le premier, dit *la Combe*, qui osa s'éloigner du goût de l'école de *Vouet*. Cette singularité, soutenue par de grands talens, frappa le public. Son coloris est d'une fraîcheur admirable ; les teintes des fonds de ses tableaux sont noyées dans une sorte de vapeur qui semble envelopper tout l'ouvrage. Il avoit une touche légère et assez correcte. Son style est gracieux, et sa composition sage et bien entendue. Il finissoit extrêmement; mais on lui reproche de n'avoir point assez consulté la nature. Il étoit habile dans l'architecture et dans la perspective. Ce peintre a fait des paysages, des portraits, et beaucoup de tableaux de chevalet, qui sont précieux par le grand fini. On ne peut aussi voir rien de mieux terminé que ses dessins. Plusieurs églises de Paris, celles des Carmélites, des Capucins, des Minimes, du Sépulcre, offroient des tableaux qui donnent une idée avantageuse de cet artiste. Ses premières productions ne présentent ni caractères nobles, ni belles formes, ni proportions élégantes; mais il acquit dans la suite une noblesse de dessin, une force d'expression, une vigueur de coloris admirables. Tel est, entr'autres, son *Tableau des Enfans de Bethel dévorés par des Ours*, (*Voyez* I. ÉLISÉE.) chef-d'œuvre, qui se voyoit dans le cabinet de M. le marquis de *Marigni*.

III. HIRE, (Philippe de la) fils et élève du précédent, naquit à Paris le 18 mars 1640. Il quitta la peinture pour s'attacher à la géométrie et aux mathématiques. Son goût pour ces sciences se décida en Italie, quoiqu'il n'y eût été que pour se perfectionner dans la peinture. De retour à Paris, il fut envoyé, l'an 1669, par le grand *Colbert*, en Bretagne et en Guienne. Ce ministre avoit conçu le dessein d'une Carte générale du royaume, plus exacte que les précédentes. Il falloit des hommes pour chercher les matériaux de ce grand ouvrage, et il en trouva un dans *la Hire*. Ce géomètre satisfit tellement, qu'on l'envoya, un an après, déterminer la position de Calais et de Dunkerque. Il mesura ensuite la largeur du Pas-de-Calais, depuis la pointe du bastion de Risban jusqu'au château de Douvres en Angleterre. En 1693, il continua, du côté du Nord de Paris, la Méridienne commencée par *Picard*, en 1669, tandis que *Cassini* la poussoit du côté du Sud. Si ces différens travaux lui méritèrent l'estime des savans, ses vertus le firent aimer des citoyens. Il avoit, dit l'ingénieux secrétaire de l'académie, la politesse extérieure, la circonspection, la prudente timidité de ce pays qu'il aimoit tant (de l'Italie) : et par-là, il pouvoit paroître à des yeux François un peu réservé, un peu retiré en lui-même. Il étoit équitable et désintéressé, non-seulement en vrai philosophe, mais en Chrétien. Sa raison, accoutumée à examiner tant d'objets différens, et à les discuter avec curiosité, s'arrêtoit à la vue de

ceux de la religion; et une piété solide, exempte d'inégalités et de singularités, a régné sur tout le cours de sa vie. Les principaux ouvrages de *la Hire* sont : I. *Les nouveaux élémens des Sections coniques*, volume in-12, qui renferme deux autres morceaux intéressans sur les *Lieux géométriques* et sur la *Construction des Equations*. II. Un grand *Traité des Sections coniques*, 1685, in-fol., en latin. III. Des *Tables du Soleil et de la Lune*, et des *Méthodes* plus faciles pour le calcul des Éclipses. IV. Des *Tables Astronomiques*, en latin, 1702, in-4.° V. *L'Ecole des Arpenteurs*, 1692, in-12. VI. Un *Traité de Mécanique*, 1665, in-12. VII. Un *Traité de Gnomonique*, 1698, in-12. VIII. Plusieurs ouvrages imprimés dans les Mémoires de l'académie des Sciences. IX. L'édition du *Traité du Nivellement* de *Picard*, avec des additions; et celle du *Traité du Mouvement des Eaux*, ouvrage posthume de *Mariotte*, qu'il mit au net. Dans tous ses ouvrages de mathématique, *la Hire*, dit *Fontenelle*, ne s'est presque jamais servi que de la synthèse, ou de la manière de démontrer des anciens, par des lignes et des proportions de lignes, souvent difficiles à suivre, à cause de leur multitude et de leur complication. Ce n'est pas qu'il ne connût l'analyse moderne, plus expéditive et moins embarrassée; mais il avoit pris un autre pli dès sa jeunesse. Il ne croyoit pas que, dans les matières de pure physique, le secret de la nature fût aisé à deviner. Dans ses explications, il s'arrêtoit au système qui lui paroissoit le plus vraisemblable. Son principe posé, tout le reste s'en déduisoit assez bien. Mais si on lui contestoit ce principe, il n'en prenoit point la défense : il se contentoit d'être un raisonneur conséquent, sans vouloir être un devin. Son estime pour la médecine, étoit médiocre: depuis qu'il avoit été guéri des infirmités de sa jeunesse et des palpitations de cœur qui l'avoient long-temps fatigué, par une fièvre quarte, il avoit plus de confiance à la nature qu'à l'art de guérir. Il avoit une grande connoissance du détail des arts et métiers, et on s'en appercevoit assez dans les leçons qu'il donnoit comme professeur de l'académie d'Architecture. Il fut encore un des premiers qui cultivèrent la physique expérimentale, et qui firent sentir la nécessité de la cultiver. Il mourut à Paris le 28 avril 1718, à 78 ans.

IV. HIRE, (Philippe de la) fils du précédent, mort un an après son père en 1719, à 42 ans. Il exerça la profession de médecin avec succès, et fut membre, comme son père, de l'académie des Sciences. Son goût le portoit à la peinture; il en faisoit son amusement. Il peignoit *à gouache* des paysages et des figures, dans la manière de *Vatteau*.

HIRNHEYM, (Jérôme) chanoine de l'ordre des Prémontrés et abbé de Strahow ou Mont-de-Sion à Prague, mort le 27 août 1679, à 44 ans. Il avoit été vicaire général de son ordre, et avoit travaillé à y faire fleurir la piété et la science. Il ne vouloit pas qu'on séparât ces deux objets. Pénétré des abus qu'on avoit fait de la raison, il prétendit que rien n'étoit vrai, que par l'autorité infaillible de l'Église. Il opposa par-tout la foi et la révélation aux axiomes de la philoso-

phie, au témoignage des sens. Les apôtres mêmes ne sont sûrs d'avoir vu, entendu, touché J. C., que par la foi. On peut voir la preuve de ces assertions dans son traité, intitulé : *De Typho generis humani, sive scientiarum humanarum inani ac ventoso tumore*, 1676, in-4°; où il y a d'ailleurs de bonnes leçons pour les gens de lettres, enflés d'une vaine science.

HIRRIUS, (Caïus) édile, fut le premier qui inventa les viviers, ou réservoirs pour garder le poisson. Il en fournissoit la table de *César* dans les festins; et quoiqu'il n'eût qu'une fort petite métairie, il en tira par cette invention, un très-gros revenu.

HIRTIUS, (Aulus) ami et même disciple de *Cicéron*, étoit attaché au parti de *Jules-César*, sous lequel il servit avec courage. C'est de lui qu'est une *Relation des guerres d'Egypte et d'Afrique*, qui se trouve à la suite des *Commentaires* de ce grand homme. HIRTIUS fut élu consul avec *Pansa*, l'an 44 avant J. C., et fut tué en combattant vaillamment contre *Antoine* auprès de Modène.

HISCAM, xve calife de la race des Ommiades, et quatrième fils d'*Abdalmaleck*, succéda à son frère *Jézid II*. C'étoit un prince qui faisoit des dépenses prodigieuses, et qui s'emparoit du bien de ses sujets pour y fournir. Il avoit, dit-on, jusqu'à 700 garde-robes remplies des plus riches habillemens du monde. Quand il marchoit, il faisoit toujours suivre dans son équipage 600 chameaux chargés de ses habits et de son linge. Après sa mort, on trouva dans sa principale garde-robe, 12,000 chemises très-fines; mais *Valid*, son successeur, ne voulut pas permettre qu'on en tirât une seule, même un drap, pour l'ensévelir; de sorte qu'un valet de chambre enveloppa cet homme si fastueux dans un méchant morceau de linge. Ce calife avoit vaincu *Khacam*, roi du Turquestan, *Zéid* proclamé calife dans la ville de Coufad, et avoit fait la guerre aux empereurs *Léon* l'*Isaurien* et *Constantin Copronyme*. Il mourut après un règne de 19 ans, l'an 743. C'est lui que les historiens Grecs nomment *Isum*.

HOBBES, (Thomas) en latin *Hobbesius* et *Hobbius*, naquit à Malmesbury le 5 avril 1588, d'un père ministre, qui le fit élever avec soin. Il fut chargé, dès l'âge de 20 ans, de l'éducation du jeune comte de *Devonshire*. Après avoir voyagé avec son élève en France et en Italie, il se consacra entièrement aux belles-lettres et à l'antiquité. Un second voyage en France lui ayant inspiré du goût pour les mathématiques, et ce goût ayant pris de nouvelles forces en Italie, où il vit *Galilée*, il joignit cette science à celles qui l'occupoient déjà. Le feu de la guerre civile couvoit en Angleterre, lorsqu'il y retourna; il éclata en effet quelque temps après. *Hobbes* vint chercher la tranquillité à Paris, et ne l'y trouva point. Son traité *De Cive*, qu'il publia dans cette ville, et sur-tout les injures contre les Catholiques, dont il avoit rempli son *Leviathan*, ayant déplu aux gens sages, il se retira à Londres, où le soulèvement contre ses opinions étoit encore plus fort qu'à Paris. Contraint de se cacher chez son élève, il y

travailla à plusieurs ouvrages jusqu'en 1660. Ce fut dans cette année que *Charles II* fut rétabli sur le trône de ses ancêtres. Il accueillit très-favorablement *Hobbes*, qui avoit été son maître de mathématiques à Paris, et lui donna une pension. Ce sophiste mourut le 4 décembre 1679, à 92 ans, à Hardwick, chez le comte de *Devonshire*, avec autant de pusillanimité qu'il avoit montré de hardiesse en attaquant les dogmes les plus sacrés. On a peint *Hobbes* comme un bon citoyen, un ami fidelle, un homme officieux, un philosophe humain; mais toutes ces qualités ne s'accordent guères avec la réputation d'Athéisme qu'il s'étoit faite, et la qualité d'impie qu'on ne peut lui refuser. Il vécut dans le célibat, et n'en aima pas moins le commerce des femmes. Sa conversation étoit agréable; mais, dès qu'il étoit contredit, elle devenoit caustique. Il lisoit très-peu sur la fin de ses jours, persuadé que, lorsque l'esprit est plein, il n'a plus qu'à digérer les choses dont il s'est rempli. Il n'aimoit pas les courtisans; mais il se ménageoit toujours un ami ou deux à la cour, *parce que*, disoit-il, *il étoit permis de se servir de mauvais instrumens pour se faire du bien... Si l'on me jetoit*, ajoutoit-il, *dans un puits profond, et que le Diable me présentât son pied fourchu pour en sortir, je le saisirois à l'instant.* Quant aux principes qu'il a consignés dans ses dangereux ouvrages, en voici l'analyse, telle que *Formey* l'a faite dans son *Histoire abrégée de la Philosophie.* « Nos idées tirent toutes leur origine des sens, et les corps placés hors de nous, sont la cause de nos sensations. Les qualités sensibles ne consistent que dans la diversité des mouvemens de la matière. Il n'y a aucune des actions humaines, qui soit l'effet d'une disposition naturelle ou essentielle. Tout ce que nous pouvons imaginer est fini; ainsi, le nom de DIEU ne répond à aucune de nos idées : c'est seulement un titre d'honneur, donné à l'Être que nous concevons au-dessus de tous les autres. Nos réflexions les plus approfondies ne sauroient franchir les bornes du fini et du lieu. Le vrai et le faux ne sont que des expressions, dont nous ne pouvons constater la réalité. La raison naît artificiellement en nous. Nous aimons ce que nous desirons, et notre volonté n'est autre chose que le dernier objet de notre appétit. L'acquisition des objets desirés produit le bonheur : pour la vertu, elle mérite des égards par son excellence; mais elle ne consiste que dans l'art de bien choisir entre les divers objets de nos desirs, lorsque nous les comparons entr'eux. La puissance est l'agrégat des moyens propres à acquérir les biens; et la plus grande puissance résulte du plus grand agrégat de semblables moyens qui se trouvent dépendre d'une seule et même personne. Les agitations et les inquiétudes viennent de l'ignorance des causes; et la Religion est l'effet de la crainte qu'on a pour des puissances invisibles. L'égalité naturelle des hommes, sert de fondement à l'espérance d'obtenir les objets de nos desirs, fût-ce au préjudice des autres : et de là vient l'acquisition du domaine par la force. L'état naturel de l'homme est un état de guerre, qui ne peut cesser que par la puissance coercitive. Il n'y a aucune propriété légitime, ni rien

de juste ou d'injuste naturellement. Le droit naturel n'est autre chose, que la liberté d'user de sa puissance à son gré, pour la conservation de sa nature. La liberté consiste dans l'absence des obstacles externes. Tous ont naturellement droit sur tout; mais les vrais intérêts de l'homme doivent le porter à rechercher la paix, et à établir des droits dont l'observation tend à la sureté et à la tranquillité publiques. » Les principaux ouvrages, dans lesquels ce profond et bizarre philosophe a établi ses systèmes, sont : *Elementa philosophica, seu politica;* DE CIVE, à Amsterdam, 1647, in-12. *Sorbière* le traduisit en françois, et fit imprimer cette traduction à Amsterdam en 1649, in-12. L'auteur y pousse trop loin l'autorité du monarque. Il en fait un despote, par ressentiment contre les parlementaires d'Angleterre, qui vouloient anéantir tout gouvernement, à l'exception du républicain. Il prétend que la volonté des souverains fait et la Religion, et tout ce qui est juste ou injuste. Il y suppose tous les hommes méchans. C'est les inviter à l'être, ainsi que l'a dit un homme d'esprit, d'après *Descartes*. *Voyez* I. CUMBERLAND. II. *Leviathan, sive de Republicâ*, à Amsterdam, chez *Blaeu*, en 1668; et dans ses Œuvres philosophiques, Amsterdam 1663, en 2 vol. in-4.° III. Il a fait une traduction d'*Homère* en vers anglois, 1675 et 1677, in-8°; mais bien inférieure à celle du célèbre *Pope*. IV. Une autre de *Thucydide*, en anglois, 1676, Londres, in-fol. V. *Décaméron Philosophique*, ou *x Dialogues sur la Philosophie naturelle*, en anglois, 1678, in-12. Cet ouvrage est une nouvelle preuve que l'auteur étoit plus grand sophiste que grand philosophe. On peut le regarder, à certains égards, comme le précurseur de *Spinosa*, et de quelques impies modernes. VI. Des *Vers Anglois et Latins*. VII. Plusieurs *Ecrits de Physique*, etc. *Voyez* AUBREY.

HOBERG, (Wolfgang Helmhard, seigneur de) né en Autriche l'an 1612, mort à Ratisbonne en 1688, à 76 ans, s'est fait un nom par ses ouvrages, et sur-tout par ses *Georgica curiosa*.

HOC, (Louis-Pierre le) médecin, né à Rouen, mort à Paris en 1769, s'est fait connoître par son opposition au système de l'inoculation, contre lequel il a écrit diverses brochures.

HOCHE, (Lazare) né à Versailles en 1768, d'une famille pauvre, s'engagea dans les Gardes Françoises, et parvint du grade de caporal à celui de général en chef de la République. Il chassa de l'Alsace les Autrichiens en 1793, s'empara de Furnes, et pacifia la Vendée, en y apportant beaucoup de sang froid et assez de modération. Il rassura l'habitant des campagnes par ses proclamations, ménagea les prêtres, et jeta la défiance parmi les royalistes. Organisant alors avec art des colonnes mobiles, il dispersa ses ennemis, en employant contr'eux leur manière de combattre et leur propre tactique. Il se montra plus cruel à Quiberon, où il fut vainqueur en 1795. Le 15 décembre de l'année suivante, il sortit de Brest à la tête d'une flotte destinée à exécuter une descente en

Irlande ; les vents séparèrent ses vaisseaux, et il ne rentra en France qu'après en avoir perdu plusieurs. Chargé dans la suite d'exécuter le passage du Rhin, il le fit avec autant de bravoure que d'intelligence. Il prit dans cette expédition un rhume opiniâtre, dont les suites l'emportèrent, en vendémiaire an 6. *Hoche* étoit un homme actif, courageux, entreprenant ; un général à grands moyens. Comme il pouvoit être dangereux en prenant parti dans les affaires publiques, *Robespierre*, qui craignoit tous les talens décidés, le fit mettre en réclusion ; mais il obtint ensuite son élargissement. *Hoche* connoissoit son propre mérite, et ne rendoit pas toujours justice à celui des autres ; il mettoit les talens militaires de quelques-uns de nos généraux au-dessous des siens. Il pouvoit avoir raison ; mais il ne devoit pas le faire sentir. Au reste, cette vanité peut s'excuser dans un jeune guerrier, parvenu au généralat avant l'âge de 30 ans, et étoit rachetée d'ailleurs par d'excellentes qualités. Le Directoire lui accorda de magnifiques obsèques. Ce général étoit bel homme ; il n'apprit à lire que tard, et parvint à force de travail à acquérir des connoissances, et à écrire même avec une sorte de facilité. Sa vie a été écrite par *Rousselin*, 2 vol. in-8.°

HOCHSTETTER, (André-Adam) docteur Luthérien, né à Tubinge en 1668, devint successivement professeur d'éloquence, de morale et de théologie à Tubinge, pasteur, surintendant et recteur de l'académie de cette ville, où il mourut en avril 1717. Ses principaux ouvrages sont : I. *Collegium Puffendorfianum*. II. *De Festo expiationis et Hirto Azazel*. III. *De* Conradino, *ultimo ex Suevis Duce*. IV. *De rebus Elbingensibus*. Ses écrits historiques ont leur utilité ; il n'en est pas de même de ses autres livres, peu connus hors de son pays.

HOCHTRAT, (Jacques) ainsi nommé, parce qu'il étoit natif de Hoogstraten, village de Brabant, entre Anvers et Berg-op-zoom, fut professeur de théologie à Cologne, prieur du couvent des Dominicains de cette ville, et inquisiteur dans les trois électorats ecclésiastiques. Il eut un grand démêlé avec *Reuchlin*, dans lequel il fit moins éclater son érudition que son caractère violent et impétueux. *Erasme* et tous les savans font un portrait très-désavantageux de son cœur. *Il exhortoit le Pape*, dit Maimbourg, *à n'employer contre* Luther, *que le fer et le feu, pour en délivrer au plutôt le monde.* Il mourut à Cologne en 1527. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, fruits d'un zèle amer.

HOCQUINCOURT, *Voyez* MONCHY.

HOCWART, (Laurent) qu'on croit avoir pris sa naissance à Ratisbonne, ville peu féconde en savans, composa dans le 16e siècle une *Chronique de l'Evêché* de sa patrie. Cet ouvrage, qu'on regarde comme assez exact, avoit été oublié depuis sa naissance ; mais M. *Œfel*, bibliothécaire éclairé et laborieux de l'électeur de Bavière, l'a publié en 1763, dans le premier tome des *Scriptores rerum Boïcarum*, en 2 vol. in-fol.

HODY, (Humfrey) archidiacre d'Oxford, et professeur royal en langue grecque dans l'université de cette ville, mourut en 1706, à 47 ans, avec la réputation d'un savant consommé. On a de lui : I. *De Græcis illustribus, linguæ Græcæ Litterarumque humaniorum instauratoribus* : ouvrage curieux, publié de nouveau à Londres en 1742, in-8°, avec la vie de l'auteur. II. *De Bibliorum textibus originalibus*, in-fol. Oxford, 1705. III. Une *Dissertation* latine contre l'Histoire d'*Aristote*. IV. Une *Dissertation* latine, curieuse et savante, sur *Jean* d'Antioche, surnommé *Malada*. *Voyez* PHRANZA. Elle est jointe à la *Chronique* de cet auteur, imprimée à Oxford, par les soins et avec les notes de *Chilméad*.

HOÉ, (Matthias) né à Vienne en 1580, fut conseiller ecclésiastique, premier prédicateur et principal ministre de la cour de Saxe. C'étoit un esprit emporté, qui se déchaînoit également contre les Catholiques et contre les Calvinistes. Il mourut en 1645. On a de lui, un *Commentaire* sur l'Apocalypse, Leipzig, 1671, in-fol., et d'autres ouvrages peu estimés.

HŒFEN, *Voy*. CURIUS (Jean de).

HOESCHELIUS, (David) bibliothécaire d'Augsbourg sa patrie, mort dans cette ville le 10 octobre 1617, à 62 ans, enrichit la bibliothèque confiée à ses soins, de quantité de manuscrits grecs. Il en publia en 1606 le *Catalogue*, qui est justement estimé. Il fut réimprimé à Augsbourg, 1675, in-4°, avec des augmentations. Ce savant n'étoit pas moins recommandable par les politesses dont il combloit les littérateurs, qui avoient besoin de ses livres ou de ses lumières. Il favorisoit sur-tout les jeunes gens, et il en forma plusieurs. Pour que les manuscrits de la bibliothèque qu'il dirigeoit, ne fussent pas un trésor enfoui pour le public, il faisoit imprimer les plus précieux. Outre son Catalogue, on a de lui des *Notes* sur *Origène*, sur *Photius*, sur *Procope*, dont il donna une version, sur *Philon*, etc.; une édition de *Margunio*, etc.

I. HOFFMANN, (Fréderic) né à Hall, près de Magdebourg, en 1660, prit le bonnet de docteur en médecine l'an 1681. Nommé professeur de cette science dans l'université de Hall, fondée en 1694, il remplit cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 12 octobre 1742. Il étoit âgé de 83 ans. Ses Ouvrages ont été recueillis par les frères *de Tournes*, imprimeurs de Genève, en 1748, 6 tomes in-fol. Il y a un premier supplément, deuxième édition de 1754, en deux parties; un second en 3 vol. : le tout se relie en 6 ou 7 vol. On trouve de bonnes choses dans cette énorme compilation; mais le style de l'auteur est lâche et diffus. Il raconte longuement des choses triviales; il se répète sans cesse, et surtout dans ses Œuvres posthumes. Malgré ces défauts, *Hoffmann* mérite d'être mis au nombre des meilleurs auteurs de médecine. Il connoissoit cette science à fond, et il étoit d'ailleurs grand praticien. On doit lui savoir beaucoup de gré des aveux qu'il fait en faveur des remèdes simples et domestiques : « J'affirme avec serment, *dit-il*, qu'il a été un

temps où je courois avec ardeur après les remèdes chimiques. Mais avec l'âge, j'ai été persuadé que très-peu de remèdes, bien choisis, tirés même des choses les plus simples et les plus viles en apparence, soulagent et plus promptement et plus efficacement les maladies, que toutes les préparations chimiques les plus rares et les plus recherchées. » Lorsqu'il étoit consulté par ces gens qui se constituent malades en pleine santé, et qui se médicamentent pour éviter des maladies, il leur disoit : *Avez-vous votre santé à cœur ? fuyez les médecins et les remèdes. Voyez* BRUHIER. — Il ne faut pas le confondre avec *Gaspard* HOFFMANN, autre professeur de médecine à Altdorff, mort en 1648, âgé de 77 ans, qui a laissé plusieurs ouvrages sur sa profession.

II. HOFFMANN, (Maurice) né à Furstemberg en 1622, professeur en médecine à Altdorff, mourut en 1698, à 76 ans. Ses ouvrages sont : I. *Altdorfi Deliciæ hortenses*, 1677, in-4.° II. *Appendix ad Catalogum Plantarum hortensium*, 1691, in-4.° III. *Deliciæ silvestres*, 1677, in-4.° IV. *Florilegium Altdorfinum*, 1676, vol. in-4°, etc.

III. HOFFMANN, (Jean-Maurice) fils du précédent, médecin du marquis d'*Anspach*, et professeur en médecine à Altdorff, mourut à Anspach en 1727, à 74 ans. Il a continué les *Deliciæ hortenses Altdorfinæ* de son père, 1703, in-4.° Il a donné *Acta laboratorii chimici Altdorfini*, 1719 in-4°; et *De differentiis alimentorum*, 1677, in-4.°

I. HOFMAN, (Daniel) ministre Luthérien, professeur de théologie à Helmstadt, chef d'une secte qui soutenoit qu'*il y avoit des choses véritables en Théologie, qui sont fausses en Philosophie*, débitoit ses délires vers la fin du 16e siècle. Il a écrit contre *Bèze*. — Il est différent de *Melchior* HOFMAN, autre fanatique du 16e siècle, qui mourut en prison à Strasbourg, après avoit fait beaucoup de bruit.

II. HOFMAN, (Jean-Jacques) professeur en langue grecque à Basle, où il étoit né en 1635, et où il mourut en 1706, avoit une mémoire prodigieuse. Il ne s'y fioit pourtant pas, et il étoit dans l'usage de confier au papier les faits curieux que ses lectures lui offroient. Il fit part aux savans de ses collections, en publiant l'an 1668, un *Dictionnaire Historique Universel*, en latin; réimprimé à Leyde en 1698, en 4 vol. in-fol. Il y a quelques articles curieux, sur-tout les articles d'érudition, mais ils sont écrits presque tous d'une manière peu agréable, et la plupart fourmillent de fautes. On a encore de lui, une *Histoire des Papes*, en latin, 1687, 2 vol.: peu modérée; et l'*Historia Augusta*, 1687, in-fol. Il y a eu plusieurs autres savans qui ont porté le nom de HOFMAN.

HOFMANSWALDAU, (Jean-Chrétien de) conseiller impérial, et président du conseil de la ville de Breslaw, où il étoit né en 1617, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies* allemandes très-estimées. On a aussi de lui en vers allemands, le *Pastor fido* de *Guarini*, et le *Socrate mourant* de *Théophile*. Il mourut en 1679, à 63 ans, aimé et considéré.

HOGARTH, (Guillaume) peintre Anglois, né à Londres en 1698, mourut en octobre 1764, à Leicesterfields, à 66 ans, sans laisser des enfans, quoiqu'il fût marié. Il fut nommé peintre du roi d'Angleterre en 1757. Ses compositions sont mal dessinées et foiblement coloriées; mais ce sont des tableaux parlans de diverses scènes comiques ou morales de la vie. Il avoit négligé le mécanisme de son art, c'est-à-dire les traits du pinceau, le rapport des parties entr'elles, l'effet du clair-obscur, l'harmonie du coloris, etc. pour s'élever jusqu'à la perfection de ce mécanisme, c'est-à-dire, au poétique et au moral de la peinture. *Je reconnois*, disoit-il, *tout le monde pour juge compétent de mes Tableaux, excepté les connoisseurs de profession.* Un seul exemple prouvera combien il réussit. Il avoit fait graver une estampe, dans laquelle il avoit exprimé, avec énergie, les différens tourmens qu'on fait éprouver aux animaux. Un charretier fouettoit un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté; un bon-homme, touché de pitié, lui dit: *Misérable! tu n'as donc pas vu l'Estampe de Hogarth?...* Il n'étoit pas seulement peintre, il fut écrivain. Il publia, à Londres, en 1753, un Traité en anglois, intitulé: *Analyse de la beauté.* L'auteur prétend que les formes arrondies constituent la beauté du corps: principe vrai à certains égards, faux à plusieurs autres. *Voyez* sur cet artiste, le deuxième volume du *Mercure de France*, janvier 1770.

HOHENLOHE-KIRCHBERG, (N... prince de) général d'artillerie au service de l'empereur, fut employé avec succès en Transilvanie dans la guerre faite aux Turcs en 1789. Le huit octobre de cette année, il défit complètement un corps d'armée sous les ordres de *Cara-Mustapha.* Dès l'ouverture de la campagne contre la France en 1792, il se porta en avant de Trèves, où il fut attaqué diverses fois par *Bournonville;* ces attaques et sa défense furent toutes à la fois les premières actions et les plus brillantes du commencement de la guerre. *Hohenlohe* signala son courage aux combats de Mont-Ansin, de Famarse et de Mormal; il couvrit avec avantage le siége du Quesnoy, et contribua aux succès du prince de *Cobourg* et du général *de Molendorff.* Il mourut au mois d'août 1796, comme il alloit commander une armée sur le Rhin. Sa perte fut vivement sentie, et les François eux-mêmes l'ont regardé comme un des généraux les plus redoutables qui leur aient été opposés dans cette guerre.

HOLBACH, (Paul-Thierri Baron d') né dans le Palatinat, mort à Paris le 21 janvier 1789, à 66 ans, étoit membre des académies de Pétersbourg, de Manheim et de Berlin. C'étoit un minéralogiste instruit, un amateur éclairé des arts, et un philosophe bienfaisant, enjoué et sociable. C'est ainsi que le peignent ceux qui ayant vécu avec lui pendant plusieurs années, ont dû le connoître mieux que *J. J. Rousseau*, qui le dénigre dans ses *Confessions.* On a de lui, divers ouvrages: I. L'*Art de la Verrerie* de *Néri*, 1752, in-4.° II. *Minéralogie* de *Wallérius*, 1753, 2 vol. in-8.° III. *Introduction à la Minéralogie*, 1756,

2 vol. in-12. IV. *Chimie métallurgique*, traduite de *Gellert*, 1758, 2 vol. in-12. V. *Œuvres métallurgiques*, traduites d'*Orsehall*, 1760, in-12. VI. *Pyritologie* ou *Histoire naturelle de la Pyrite*, traduite de *Henckel*, 1760, in-4.° VII. *Essai d'une Histoire naturelle des couches de la terre*, traduite de *Lehmann*, 1759, in-12. VIII. *L'Art des mines*, traduit du même, 1759, in-12. IX. *Œuvres de Henckel*, traduites de l'allemand, 1760, 2 vol. in-4.° X. *Traités de Physique*, traduits de *Lehmann*, 1759, 3 vol. in-12. XI. *Recueil des Mémoires de Chimie et d'Histoire naturelle des académies d'Upsal et de Stockholm*, traduits de l'allemand, 1764, 2 vol. in-12. XII. *Les Plaisirs de l'imagination*, poëme, traduit de l'anglois d'*Akenside*, 1759, in-8.° XIII. *Elémens de la morale universelle* ou *Catéchisme de la Nature*, 1790, in-12. Ce petit livre, remarquable par l'ordre, la clarté, la précision, est un ouvrage posthume. Peu de savans ont été plus communicatifs que le baron d'*Holbach*. Il prêtoit facilement ses livres, et les donnoit même à ceux qui pouvoient s'en servir avec utilité. *Je suis riche*, disoit-il ; *mais je ne vois dans la fortune qu'un instrument de plus pour opérer le bien plus promptement et plus efficacement.* Quoiqu'il trouvât dans son cœur la récompense d'une bonne action, il n'aimoit pas les ingrats, et disoit encore : *Je ne cours pas après mon argent ; mais un peu de reconnoissance me fait plaisir, quand ce ne seroit que pour trouver les autres tels que je les desire.*

HOLBEN *ou* HOLBEIN, (Jean) peintre, né à Basle en 1498, mort de la peste à Londres en 1554, à 56 ans, mania, avec une égale facilité, le burin et le pinceau. *Erasme*, son ami, l'envoya en Angleterre au chancelier *Morus*, qui le reçut très-bien, et qui le présenta à *Henri VIII*. *Morus* ayant un jour invité ce prince à un festin, exposa à ses yeux les chefs-d'œuvre du peintre, en le priant de les accepter. *Henri*, charmé des talens et de l'artiste, demanda s'il ne seroit pas possible d'avoir *Holben* à son service. *Morus* alors le fit appeler pour faire sa révérence au roi, qui, en le nommant son peintre, dit à *Morus* : *Je vous laisse avec plaisir les présens que vous vouliez me faire, puisque vous m'en cédez l'auteur.* Ce monarque, passionné pour la peinture, le fixa auprès de lui par sa protection et par ses bienfaits. *Holben* lui devint si cher, qu'ayant osé repousser rudement un comte qui vouloit entrer dans son cabinet contre l'ordre du roi, et le comte s'en plaignant, le roi lui répondit : Qu'*il seroit plus facile de faire sept Comtes de sept Paysans, qu'un seul* Holben *d'autant de Comtes.* Voyez DURER. Ce maître avoit un bon goût de peinture, qui n'avoit rien des défauts du goût Allemand. On remarque beaucoup de vérité dans ses portraits, une imagination vive et élevée dans ses compositions, un beau fini dans l'exécution ; son coloris est vigoureux, ses carnations sont vives, et ses figures ont un relief qui séduit agréablement les yeux. On lui reproche d'avoir fort mal jeté ses draperies. *Holben* travailloit, avec un égal succès, en miniature, *à gouache*, en détrempe et à l'huile. Il peignoit de la main gauche. Il atteignit

presque la perfection de son art, dans les premiers ouvrages qu'il produisit. Il fit, à Basle, une *Danse de Paysans* dans le marché au poisson; et sur les murs du cimetière de Saint-Pierre de Basle, la *Danse de la Mort*, qui attaque toutes les conditions de la vie. *Rubens* faisoit un cas particulier de ce dernier morceau, traité avec une sorte d'enthousiasme. La description en a été publiée à Basle, 1744, in-4°, figures. On en a une première édition, Paris, 1486, in-folio. On vante ses portraits de l'empereur *Charles V*, de *Froben*, d'*Érasme*, et de *Holben* lui-même. Ses principaux ouvrages sont à Basle et à Londres. On peut en voir la liste dans l'édition de l'*Encomium Moriæ* d'*Erasme*, avec les commentaires de *Listrius*. On y trouve aussi sa Vie; c'est celle d'un prodigue et d'un débauché.

HOLBERG, (Louis de) né en 1681 à Bergen en Norwége, d'une famille noble, mais pauvre, fut obligé de servir de précepteur. Il parcourut ensuite la Hollande, la France, l'Italie et l'Angleterre, et recueillit des connoissances en tout genre. De retour à Copenhague, il devint assesseur du consistoire. Cette place le mit en état de travailler suivant son goût. On le vit tour à tour poëte satirique, comique, historien, moraliste. En 1722, il n'y avoit pas encore de théâtre en Danemarck; *Holberg* se présenta pour faire des pièces Danoises, et il en donna jusqu'à sept volumes. Un volume de ses *Comédies* a été traduit en françois, et n'a pas été lu avec beaucoup d'empressement, parce que les plaisanteries ne sont point assez fines, et que les sujets sont peu intéressans. Ce volume renferme quatre pièces, parmi lesquelles on peut citer *Henri* et *Pernille*, qui probablement a servi de modèle à *Marivaux* pour sa comédie des *Jeux de l'Amour et du Hasard*. Nous ne le considérerons ici que comme historien et moraliste. Son *Histoire de Danemarck*, en 3 vol. in-4°, est la meilleure qu'on ait donnée, quoique pleine de faits minutieux et dénuée d'agrément. Comme moraliste, il est connu par deux volumes, intitulés : *Pensées Morales*, où, parmi un grand nombre de paradoxes et de trivialités, on rencontre quelques réflexions justes, et rendues d'une manière neuve et piquante : « L'avarice est semblable à l'attraction générale découverte par *Newton* : l'or attire les avares en raison de sa masse. — On regarde le génie comme héréditaire : c'est un des travers qui étoient réservés à nos jours. » Elles ont été traduites en notre langue par *Desroches*, 1754, 2 vol. in-12. On lui attribue encore l'ouvrage intitulé : *Iter subterraneum*, in-8°, qui a paru sous le nom supposé de *Nicolas Clinius*. *Holberg* mourut à Copenhague le 27 janvier 1752, à 71 ans. Dans sa vieillesse, il ressembloit un peu à *Voltaire*, par sa figure, son accoutrement et sa gaieté originale. Comme lui, il laissa des richesses considérables, que ses livres, sa place d'assesseur, sa frugalité et son économie lui avoient procurées. Comme il devoit presque tout aux lettres, il voulut leur rendre la plus grande partie de son bien. Il donna soixante et dix mille écus à l'académie de Zélande, fondée pour l'éducation

de la jeune noblesse, et ce don lui valut le titre de *Baron*. Il laissa aussi un fonds de seize mille écus pour les dots de quelques jeunes demoiselles, choisies dans les familles bourgeoises de Copenhague.

HOLCOLT *ou* HOLKOT, (Robert) Dominicain, natif de Northampton, mourut en 1349. On a de lui, un *Commentaire* sur le Maître des Sentences, 1497, in-folio.

HOLDA, femme de *Sellum*, prophétesse à Jérusalem, fut consultée par le roi *Josias* sur le *Livre de la Loi*, trouvé dans le trésor du Temple, en travaillant aux réparations de cet édifice. La prophétesse annonça aux envoyés du roi tous les maux que la colère de Dieu alloit faire fondre sur le peuple; mais elle ajouta que, puisque *Josias* s'étoit humilié devant le Seigneur, ses maux n'arriveroient point sous son règne.

HOLDEN, (Henri) théologien Anglois, vint recevoir le bonnet de docteur à Paris, et y mourut en 1662, aussi regretté pour son exacte probité, que pour sa profonde érudition. On lui doit : I. *Analysis fidei*, petit ouvrage réimprimé par *Barbou* en 1766. Il comprend toute l'économie de la religion, les principes et les motifs de la foi, et l'application de ces principes aux questions de controverse. Ce théologien raisonnoit plus qu'il ne compiloit. Ses définitions et ses divisions sont nettes, exactes, précises, et n'ont rien de la barbarie scolastique. II. Des *Notes marginales*, très-claires quoiqu'un peu courtes, sur le Nouveau-Testament. Il les publia en 1660, 2 vol. in-12, etc.

HOLKER, (Jean) d'abord manufacturier de Manchester, ensuite officier en France des troupes Irlandoises, obtint la croix de Saint-Louis, établit à Rouen des manufactures de coton et de laine dans le genre de celles de Manchester : service qui lui mérita la place d'inspecteur général des manufactures de France. Il mourut à Rouen en avril 1786.

HOLL, (François-Xavier) jésuite, né à Schwandorf, dans le Haut-Palatinat; après avoir enseigné les belles lettres, se consacra entièrement à l'étude du droit ecclésiastique de l'Allemagne, et fut professeur pendant vingt-six ans dans les plus célèbres universités de l'empire. Il mourut à Heidelberg, le 6 mars 1784, à l'âge de 64 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres *Statistica Ecclesiæ Germanicæ*; Heidelberg, 1779, in-8°, plein de recherches, sur la discipline ancienne et moderne de l'Église, sur ses usages et ses lois, avec des observations utiles et intéressantes. Il étoit occupé à mettre en ordre les matériaux pour le second volume, lorsque la mort l'enleva.

HOLLARD, (Venceslas) graveur, né à Prague en 1607. L'œuvre de ce maître est des plus considérables : il excelloit particulièrement à graver des *Paysages*, des *Animaux*, des *Insectes* et des *Fourrures*. Lorsqu'il a voulu sortir de ce genre, il est devenu un graveur médiocre. Il dessinoit mal ses figures ; les sujets de grande composition qu'il a exécutés, même d'après les meilleurs maîtres, manquent de goût, d'effet et d'intelligence. Nous ignorons l'année de sa mort.

HOLLEBECK, (Ewald) savant Hollandois, professeur de théologie à Leyde, a publié quelques écrits, et s'est fait connoître sur-tout par son zèle pour introduire dans son pays le genre de prédication usité en Angleterre. Il est mort à l'âge de 77 ans, le 24 octobre 1796.

HOLLIER, (N.) prêtre de Bordeaux, décapité à l'âge de 39 ans, le 15 janvier 1794, a publié quelques pièces de poésie, et entr'autres l'*Homme d'étude*, épître, et la mort du duc *Léopold de Brunswick*, poëme.

HOLLÉRIUS, *Voyez* HOULLIER.

HOLLIS, (Thomas) gentilhomme Anglois, né à Londres en 1720, mort en 1784, voyagea dans une partie de l'Europe. Sa passion pour la liberté étoit extrême. Il avoit sept portraits de *Milton*, et quelques-uns de ses meubles qu'il gardoit comme des reliques. Ce n'étoit pas au poëte qu'il adressoit ses hommages, c'étoit à l'ennemi de l'infortuné *Charles I.* Il dépensa beaucoup pour les intérêts de la cause des Anglo-Américains. Quoique né avec une fortune médiocre, son économie lui donna le moyen de faire beaucoup de libéralités. On a de lui, des *Mémoires de sa vie*, curieux mais confus, imprimés à Londres 1780, 2 vol. in-4°, avec de belles gravures de *Bartolozzi.* On y trouve les portraits de plusieurs hommes obscurs, mais zélés défenseurs de la liberté. Au-dessous on voit toujours le bonnet de la liberté, et le plus souvent ce bonnet est entre deux poignards.

HOLMES, (George) *Voyez* RYMER.

HOLOFERNE, général des armées de *Nabuchodonosor*, roi d'Assyrie, marcha avec une armée de 120,000 hommes d'infanterie, et 12,000 de cavalerie, contre les Ismaélites, les Madianites, et les autres peuples circonvoisins. Après les avoir réduits par la terreur de son nom et la force de ses armes, il se disposa à attaquer Béthulie, vers l'an 634 avant J. C. *Voy.* ACHIOR. La situation avantageuse de cette ville ne lui permit pas d'en faire le siége. Il voulut l'obliger de se rendre, en coupant l'aqueduc qui fournissoit de l'eau à ses habitans. Les assiégés étoient réduits à la dernière extrémité, lorsque Dieu suscita une jeune veuve, très-riche et très-belle, pour les délivrer. Parée de ses plus beaux habits, elle passa dans le camp d'*Holoferne*, qui, charmé de sa beauté et de son esprit, la reçut avec transport, et lui permit de faire tout ce qu'elle voudroit. Quatre jours après, le général Assyrien fit un grand festin, et invita *Judith* à passer la nuit avec lui. Tous les officiers s'étant retirés, et la sainte veuve se trouvant seule avec *Holoferne*, profondément endormi par le vin qu'il avoit bu, elle lui coupa la tête, et vint la pendre aux murs de Béthulie. Les assiégés profitent de la frayeur que cet événement avoit jetée dans le camp des assiégeans, les poursuivent, les taillent en pièces, et s'enrichissent de leurs dépouilles. Le grand prêtre de Jérusalem vint pour voir *Judith;* il la bénit, et lui donna toute la dépouille d'*Holoferne.* Cette sainte veuve célébra sa victoire par un *Cantique. Voyez* JUDITH.

HOLSTEIN, (N... comte de) ministre et secrétaire d'état en Danemark, réunit aux connoissances politiques et diplomatiques, l'amour des lettres et le desir de leur être utile. Il fonda en 1742 l'académie de Copenhague, qu'il présida jusqu'à sa mort, arrivée au commencement de 1765. Cette académie a publié plusieurs volumes de Mémoires. Elle est formée de 24 membres, en y comprenant le président et le secrétaire perpétuel.

HOLSTEIN-GOTTORP, *Voyez* IV. ADOLPHE.

HOLSTÉNIUS, (Luc) savant né à Hambourg, quitta la France où son érudition lui avoit fait un nom, pour se rendre à Rome auprès du cardinal *Barberin*. Il obtint, par le crédit de son protecteur, un canonicat de St-Pierre, et la place de garde de la bibliothèque du Vatican. On l'envoya, en 1655, au-devant de la reine *Christine* de Suède, dont il reçut la profession de foi à Inspruck. Un jugement solide, un savoir profond, une critique judicieuse, un style pur et net: voilà les qualités des écrits de ce savant, qui possédoit parfaitement la philosophie de *Platon*, et qui réunissoit beaucoup de modestie à un mérite reconnu. La plupart ne consistent qu'en *Notes* et en *Dissertations*, répandues dans les ouvrages de ses amis. Il mourut le 2 février 1661, à 65 ans. Le cardinal *Barberin* lui fit élever un tombeau. On a imprimé de lui, *Codex Regularum Monasticarum et Canonicarum*; Augsbourg, 1759, en 6 vol. in-fol. *Rickius* trouva, dans les papiers de *Holsténius*, des notes et des corrections savantes et considérables sur la *Géographie* d'*Etienne* de Byzance. Il en orna l'édition qu'il donna de cet ancien géographe, en Hollande, in-folio, 1684. *Holsténius* traduisit aussi la *Vie de Pythagore*, écrite par *Porphyre*; Rome, 1630, grec et latin, in-8°; l'orna de Notes et d'une *Dissertation* assez curieuse sur la vie et les écrits de ce dernier. Il publia, le premier, le Traité de *la Chasse*, de *Xénophon*, après l'avoir traduit du grec en latin. Ses *Œuvres* posthumes sont inférieures à celles qu'il publia de son vivant.

HOLYWOOD, *Voy.* SACRO-BOSCO.

HOMBERG, (Guillaume) fils d'un gentilhomme Saxon, retiré à Batavia, naquit dans cette ville en 1652. Après avoir étudié dans les principales universités d'Allemagne et d'Italie, il vint en France, passa en Angleterre, et retourna en France, où il fut arrêté par les offres avantageuses du grand *Colbert*. Il se fit Catholique en 1682, et fut déshérité par son père pour avoir changé de religion. Il entra alors en grande liaison avec l'abbé *de Chalucet*, depuis évêque de Toulon, fort curieux de chimie. *Homberg* étoit trop habile pour croire à la pierre philosophale, et trop sincère pour vouloir entêter personne de cette vaine idée. Mais un autre chimiste, avec qui il travailloit chez l'abbé *de Chalucet*, voulut tirer son associé de son incrédulité. Il donna en pur don à *Homberg*, un lingot d'or prétendu philosophique; mais réellement de bon or, qui valoit environ quatre cents francs. Cette tromperie, comme il l'avouoit depuis, lui vint fort à propos; mais il eut

bientôt de plus grands secours. Ses *Phosphores*, son *Pyrophore*, une *Machine Pneumatique* de son invention, plus parfaite que celle de *Guericke*, ses *Microscopes*, très-simples, très-commodes, très-exacts; plusieurs découvertes en chimie lui ouvrirent les portes de l'académie des Sciences : il y fut reçu en 1691. Le duc d'*Orléans*, depuis régent du royaume, instruit de son mérite, le fit son premier médecin, et le prit auprès de lui en qualité de physicien. Ce prince, passionné pour la chimie, lui donna une pension, et un laboratoire très-bien fourni. *Homberg* mourut le 24 septembre 1715, à 63 ans, laissant plusieurs écrits dans les *Mémoires* de l'académie, mais sans avoir publié aucun corps d'ouvrage. « Son caractère d'esprit, dit *Fontenelle*, est marqué dans tout ce qu'on a de lui ; une attention ingénieuse sur tout, qui lui faisoit naître des observations où les autres ne voient rien; une adresse extrême pour démêler les routes qui mènent aux découvertes ; une exactitude qui, quoique scrupuleuse, savoit écarter tout l'inutile : toujours un génie de nouveauté, pour qui les sujets les plus usés ne l'étoient point. Sa manière de s'expliquer étoit tout-à-fait simple, mais méthodique, précise, et sans superfluité... Jamais on n'a eu des mœurs plus douces ni plus sociables ; il étoit même homme de plaisir : car c'est un mérite de l'être, pourvu qu'on soit en même temps quelque chose d'opposé. Une philosophie saine et paisible le disposoit à recevoir, sans trouble, les différens événemens de la vie, et le rendoit incapable de ces agitations, dont on a, quand on veut, tant de sujets. A cette tranquillité d'ame, tiennent nécessairement la probité et la droiture. » Il avoit épousé une fille du célèbre *Dodart*, son confrère. Quoiqu'il fût d'une complexion foible, il étoit fort laborieux; et son activité lui tenoit lieu de force. *Voyez* le tome XIVe des *Mémoires* du P. *Niceron*, qui a donné une liste des différens morceaux de physique et de chimie, dont il orna les *Journaux*, et les *Mémoires* de l'académie.

HOME, (David) ministre Protestant, d'une famille distinguée d'Ecosse, fut d'abord attaché à l'Eglise réformée de Duras dans la Basse-Guienne, puis à celle de Gergeau dans l'Orléanois. *Jacques I*, roi d'Angleterre, le chargea de pacifier les différends entre *Tilenus* et *du Moulin*, touchant la *Justification ;* et même, s'il étoit possible, de réunir tous les théologiens protestans de l'Europe, en une seule et même doctrine, et sous une unique confession de foi : mais ce projet étoit trop sage pour réussir. On a de *Home* divers ouvrages. Le plus considérable est *Davidis Humii apologia Basilica*, seu *Machiavelli ingenium examinatum*, 1626, in-4.° On lui attribue deux Satires contre les Jésuites : I. *Le contr'Assassin*, ou *Réponse à l'Apologie des Jésuites ;* Genève, 1612, in-8°, de 391 pages. II. *L'Assassinat du Roi*, ou *Maximes du Vieil de la Montagne Vaticane et de ses Assassins, pratiquées en la personne de défunt* HENRI *le Grand*, 1617, in-8° de 82 pages. On a aussi de lui plusieurs *Pièces* de poésie latine, dans les *Deliciæ Poetarum Scotorum*, d'Artus

Jonston; Amsterdam, 1637, 2 vol. in-12.

HOMEBON, (St.) marchand de Crémone en Lombardie, quitta le commerce pour s'appliquer uniquement aux bonnes œuvres. Un jour que, après avoir passé la nuit dans l'église, il assistoit à la messe, il se prosterna au *Gloria in excelsis*, les mains étendues en croix. Comme on vit qu'il ne se levoit point à l'évangile, on crut qu'il s'étoit endormi : il étoit mort. Ce fut le 13 novembre 1197.

HOMÉLIUS, (Jean) né à Memmingen l'an 1518, professa, avec succès, les mathématiques à Leipzig et dans plusieurs villes d'Allemagne. Il inventa un grand nombre d'instrumens de cette science, et s'acquit l'estime de *Mélanchthon* et de l'empereur *Charles-Quint*. Il mourut en 1562, à 44 ans, regretté des savans. Il n'eut pas le temps de faire imprimer ses ouvrages.

HOMÈRE, le père de la poésie grecque, florissoit vers l'an 300 après la prise de Troie, et 980 avant J. C. Il fut d'abord appelé *Mélégisène*, parce qu'il étoit né auprès du fleuve *Mélès*; mais on ne connoît pas le lieu de sa naissance. Sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour :

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis,
Chios, Argos, Athenæ,
Orbis de patriâ certat, HOMERE, *tuâ*.

L'opinion la plus commune est que ce patriarche de la littérature erroit dans ces sept villes, récitant ses ouvrages, et trouvant, par ce moyen, celui de subsister. On l'a comparé aux *Troubadours*, poëtes des siècles d'ignorance, et aux *Chansonniers* ambulans de nos jours. La sagacité avec laquelle il décrit tout ce qui concerne l'art de la guerre, les mœurs et les coutumes des peuples étrangers, les lois et la religion des différentes contrées de la Grèce, la situation des villes et des pays, prouve qu'il avoit beaucoup voyagé. Quelques savans prétendent que, sur la fin de ses jours, il leva une école à Chio, et qu'on voit encore à quatre milles de cette ville, les siéges des disciples et la chaire du maître, creusés dans le roc. Ils ajoutent qu'il s'y maria, et qu'il y composa son *Odyssée*. C'est un poëme épique, dans lequel il chante les voyages et les aventures d'*Ulysse* après la prise de Troie. Il avoit enfanté auparavant l'*Iliade*, laquelle a pour objet la colère d'*Achille*, si pernicieuse aux Grecs, qui mirent le feu à cette ville. Ces deux *Poëmes* sont la première et la plus ancienne histoire des Grecs, et le tableau le plus vrai des mœurs antiques. La Grèce, reconnoissante envers le poëte qui l'avoit immortalisée, lui éleva des statues et des temples, comme aux dieux et aux héros. Il en avoit un à Smyrne, un autre à Alexandrie. Les anciens croyoient avoir assez bien prouvé une chose, quand ils produisoient le moindre passage de cet auteur, pour appuyer leurs opinions, ou pour résoudre leurs doutes. Si *Homère* a eu des temples, dit un homme d'esprit, il s'est trouvé bien des infidelles qui se sont moqués de sa divinité. *Zoïle*, il y a près de deux mille ans, n'oublia rien pour renverser l'idole. *Perrault*, dans le 17e siècle, et *la Mothe* dans le 18e, l'un et l'autre ignorant le grec, firent des efforts

aussi

aussi vains et encore plus ridicules. Malgré leurs cris, *Homère* recueillera toujours d'immortels hommages, comme le premier et l'un des plus grands peintres de l'héroïsme et de la vertu :

> *Zoïle* en vain de sa gloire murmure ;
> L'aigle sublime, insensible à l'injure,
> Brave dans l'air les cris du vil corbeau.
> Il plaît toujours, il sera toujours beau,
> Comme les cieux, les mers et la nature.

Ses détracteurs ont bien peu de goût, s'ils ne sont animés par sa poésie vive, noble, pleine de force, d'harmonie, et embellie par le coloris le plus brillant. Mais ses plus zélés admirateurs auroient aussi sur les yeux un bandeau trop épais, s'ils ne voyoient dans l'*Iliade*, et surtout dans l'*Odyssée*, des harangues d'un sublime ennuyeux, des descriptions trop chargées, des épithètes mal placées, des comparaisons trop peu variées, des longueurs et des endroits foibles. Nous ne parlons point du reproche qu'on lui fait, de n'être pas assez noble dans ses peintures. Ses dieux, dit-on, sont extravagans, et ses héros grossiers jusqu'à la rusticité. C'est reprocher à un peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de son temps. *Homère* a peint les dieux tels qu'on les croyoit, et les hommes tels qu'ils étoient : ainsi, ceux qui le regardent comme une de ces médailles rouillées, qui ne peuvent être de commerce, montrent une délicatesse bien fausse et bien puérile. « Je ne suis plus maître de mon admiration, a dit un littérateur distingué, quand je vois *Homère* s'élever et planer pour ainsi dire sur l'univers ; lançant de toutes parts ses regards embrasés ; recueillant les feux et les couleurs dont les objets se décèlent à sa vue ; assistant au conseil des dieux, sondant les replis du cœur humain ; et bientôt riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions ; mettre aux prises le ciel avec la terre, les passions avec elles-mêmes ; nous éblouir par ces traits de lumière qui n'appartiennent qu'au génie ; nous entraîner par ces saillies de sentiment qui sont le vrai sublime ; et toujours laisser dans notre ame une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir : car ce qui distingue sur-tout *Homère*, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvemens qui l'agitent ; c'est de tout subordonner à sa passion principale, de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences ; de la porter jusqu'aux nues et de la faire tomber, quand il le faut, par la force des sentimens et de la vertu, comme la flamme de l'Etna, que le vent repousse au fond de l'abyme : c'est d'avoir saisi de grands caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides, fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, et par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages. » D'autres littérateurs, moins admirateurs, reconnoissent le mérite d'*Homère* ; mais ils lui préfèrent *Virgile*. On pourra juger s'ils ont raison, par

se parallèle ingénieux des deux poëtes, donné par *Trublet* : « *Homère* est plus poëte, *Virgile* est un poëte plus parfait. Le premier possède, dans un degré plus éminent, quelques-unes des qualités que demande la poésie ; le second réunit un plus grand nombre de ces qualités, et elles se trouvent toutes chez lui dans la proportion la plus exacte. L'un cause un plaisir plus vif, l'autre un plaisir plus doux. Il est encore plus vrai, de la beauté de l'esprit, que de celle du visage, qu'*une sorte d'irrégularité la rend plus piquante*. L'homme de génie est plus frappé d'*Homère* ; l'homme de goût est plus touché de *Virgile*. On admire plus le premier, on estime plus le second. Il y a plus d'or dans *Homère* ; ce qu'il y en a dans *Virgile*, est plus pur et plus poli. Celui-ci a voulu être poëte, et il l'a pu ; celui-là n'auroit pas pu ne le point être. Si *Virgile* ne s'étoit pas adonné à la poésie, on n'auroit peut-être point soupçonné qu'il étoit très-capable d'y réussir. Si, par impossible, *Homère*, méconnoissant son talent pour la poésie, eût d'abord travaillé dans un autre genre, la voix publique l'auroit bientôt averti de sa méprise, ou peut-être seulement de sa modestie : on lui eût dit, qu'il étoit capable de quelque chose de plus. *Homère* est un des plus grands génies qui aient jamais été ; *Virgile* est un des plus accomplis. L'*Énéide* vaut mieux que l'*Iliade* ; mais *Homère* valoit mieux que *Virgile*. Une grande partie des défauts de l'*Iliade* sont ceux du siècle d'*Homère* ; les défauts de l'*Enéide* sont ceux de *Virgile*. Il y a plus de fautes dans l'*Iliade*, et plus de défauts dans l'*Énéide*. Écrivant aujourd'hui, *Homère* ne feroit pas les fautes qu'il a faites ; *Virgile* auroit peut-être encore ses défauts. On doit *Virgile* à *Homère*. On ignore si celui-ci a eu des modèles ; mais on sent qu'il pouvoit s'en passer. Il y a plus de talent et d'abondance dans *Homère*, plus d'art et de choix dans *Virgile*. L'un et l'autre sont peintres : ils peignent toute la nature, et le choix est admirable dans tous les deux ; mais il est plus gracieux dans *Virgile*, et plus vif dans *Homère*. *Homère* s'est plus attaché que *Virgile* à peindre les caractères, les mœurs des hommes ; il est plus moral : et c'est là, à mon gré, le principal avantage du poëte Grec sur le poëte Latin. La morale de *Virgile* est meilleure : c'est le mérite de son siècle, et l'effet des lumières acquises d'âge en âge ; mais *Homère* a plus de morale : c'est en lui un mérite propre et personnel, l'effet de son tour d'esprit particulier. *Virgile* a surpassé *Homère* dans le dessin et dans l'ordonnance. Il viendra plutôt un *Virgile* qu'un *Homère*. Nous ne devons point craindre que les fautes d'*Homère* se renouvellent, un écolier les éviteroit ; mais qui nous rendra ses beautés ?.. » *Alexandre* faisoit ses délices de la lecture du poëte Grec. Il le mettoit ordinairement sous son chevet avec son épée. Il renferma l'*Iliade* dans la précieuse cassette de *Darius* : *afin*, dit ce prince à ses courtisans, *que l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain, fût renfermé dans la cassette la plus précieuse du monde*. Il appeloit *Homère*, *ses provisions de l'art militaire*. Voyant un jour le tombeau d'*Achille* dans le Sigée : *O fortuné Héros*, s'écria-t-il,

d'avoir eu un Homère *pour chanter tes victoires !*.. Outre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, on a attribué encore à *Homère*, un poëme burlesque, intitulé *la Batrachomyomachie*, que plusieurs de nos poëtes, entr'autres *Boivin*, ont traduit en vers françois. Nous avons de belles éditions d'*Homère* en grec, avec des notes : I. celle de Florence, 1488, 2 vol. in-fol. II. celles de Rome, 1542 et 1550, avec les Commentaires d'*Eustathe*, 4 vol. in-fol. III. celle de Glasgow, 1756, 2 vol. in-fol. Les belles éditions grecques et latines, sont : I. celle de *Schrévélius*, 1656, deux vol. in-4° ; II. celle de *Barnès*, 1712, 2 vol. in-4° ; III. celle de *Clarke*, 1754, 4 vol. in-4.° Mad. *Dacier* en a donné une traduction françoise, 1711 et 1716, Paris, *Rigaud*, 6 vol. in-12. On les orne quelquefois des figures de *Picart*, qui ont été faites pour l'édition de Hollande. Il y en a une édition postérieure, de Paris, en huit vol. M. *Bitaubé* a donné une traduction en prose de l'*Iliade*, en 3 vol. in-8°, 1780. Il en a paru une nouvelle très-bien écrite par M. *le Brun*, en 1777, 3 vol. in-8° et in-12. M. *de Rochefort* a traduit en vers l'*Iliade* et l'*Odyssée*, 4 vol. in-8°, Paris, 1772. La version du premier poëme a entièrement fait oublier l'ouvrage de *la Mothe*, dont nous parlerons ailleurs. *Voyez* HOUDARD. M. *Gin* a donné une superbe *Édition grecque et françoise des Œuvres d'Homère, traduction nouvelle*, 1786, en huit vol. in-4° et 7 vol. in-8°, chez *Didot*. Enfin, on possède depuis quelques années deux versions en beaux vers latins, des deux poëmes d'*Homère*, et elles mériteroient d'entrer dans la collection de Mrs *Barbou* ; en voici les titres : *Homeri Ilias latinis versibus expressa, à Raimundo Cunichio Ragusino*, Romæ, 1777, — *Homeri Odyssæa ... à Bernardo Zamagnà, Ragusino ;* Senis, 1778. Quoiqu'il n'y ait rien de constant sur l'histoire d'*Homère*, nous croyons devoir ajouter à son article, quelques circonstances rapportées par divers savans. Ils lui donnent pour mère *Crithéis*, et pour maître, *Phémius* ou *Pronapide*, qui enseignoit à Smyrne les belles-lettres et la musique. *Phémius*, charmé de la bonne conduite de *Crithéis*, l'épousa et adopta son fils. Après la mort de *Phémius* et de *Crithéis*, *Homère* hérita de leurs biens et de l'école de son père. Un maître de vaisseau, nommé *Mentès*, qui étoit allé à Smyrne pour son trafic, enchanté d'*Homère*, lui proposa de quitter son école et de le suivre dans ses voyages. *Homère*, qui pensoit déjà à son *Iliade*, s'embarqua avec lui. Il paroît constant qu'il parcourut toute la Grèce, l'Asie mineure, la mer Méditerranée, l'Égypte et plusieurs autres pays. Après diverses courses, il se retira à Cumes, où il fut reçu avec transport. Il profita de cet enthousiasme, pour demander d'être nourri aux dépens du trésor public ; mais ayant été refusé, il sortit pour aller à Phocée, en faisant cette imprécation : *Qu'il ne naisse jamais à Cumes de Poëte pour la célébrer !* Il erra ensuite en divers lieux, et s'arrêta dans l'isle de Chio. Quelque temps après, ayant ajouté à ses *Poëmes*, beaucoup de vers à la louange des villes Grecques, sur-tout d'Athènes et d'Argos, il alla à Samos, où il passa l'hiver. De Samos, il ar-

riva à Io, l'une des Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes ; mais il tomba malade, et y mourut vers l'an 920 avant J. C. dans l'indigence. On auroit pu mettre sur son tombeau cette épitaphe, qu'on peut appliquer à d'autres favoris des Muses :

> Ci gît un homme, dont la gloire
> Des siècles atteindra la fin ;
> Mais qui courant au temple de mémoire,
> Sur la route mourut de faim.

Un officier Hollandois, au service de la Russie, découvrit en 1772, un tombeau prétendu d'*Homère*, à Nio (anciennement *Io*). C'est un sarcophage, de quatre pieds de large, sur sept de long. *Voyez* ARISTARQUE ; V. APOLLONIUS ; VI. ARCHÉLAÜS ; I. ALCINOÜS *et* CALABER.

HOMMEY, (Jacques) religieux de l'ordre de Saint-Augustin, né à Sées, mort à Angers en 1713, âgé de 69 ans, étoit très-instruit dans les langues latine, grecque et hébraïque. On a de lui : I. *Milleloquium Sancti Gregorii*, Lyon, 1683, in-fol. II. *Supplementum Patrum*, Paris, 1684, in-8.° Ces deux ouvrages furent bien reçus. III. *Diarium Europæum* : compilation d'après les gazettes, de ce qui s'est passé au commencement du 18e siècle, peu goûtée, et qui fit exiler son auteur. Ce religieux joignoit à un caractère obligeant, une grande régularité dans tous ses devoirs.

HOMMOND, (Charles-François l') né à Chaulnes près de Noyon en 1728, s'attacha à l'instruction publique. Après avoir été principal d'un collége de province, il eut la modestie de venir à celui du cardinal *le Moine* à Paris pour y professer les basses classes, sans vouloir jamais monter aux supérieures. Tout son temps fut consacré dès-lors à l'éducation de l'enfance ; et il ne goûta de plaisirs, de loisirs, qu'en s'occupant d'elle. L'assemblée du clergé lui accorda une gratification sans qu'il l'eût sollicitée. Cet homme simple et modeste mourut à Paris le 31 décembre 1794. Ses ouvrages sont divers *Abrégés* utiles, écrits avec clarté et goût. I. *De Viris illustribus urbis Romæ*. C'est un in-24 qui a eu un grand nombre d'éditions. II. *Elémens* de la grammaire latine, in-12. III. *Elémens* de la grammaire françoise, in-12. Ces deux ouvrages ont obtenu neuf éditions. IV. *Abrégé* de l'histoire de l'église, in-12. V. *Doctrine chrétienne*, in-12. VI. *Epitome Historiæ sacræ*, in-12. VII. *Histoire abrégée* de la religion, 1791, in-12.

HOMODEI, (Signorello) fameux jurisconsulte du 14e siècle, natif de Milan, est auteur d'un ouvrage estimé dans son temps, intitulé : *Repetitiones Juris civilis*, Lugd. 1553, in-fol. —Deux cardinaux, *Louis* HOMODEI, mort en 1685, et un autre *Louis* HOMODEI, neveu de celui-ci, mort en 1706, ont illustré cette famille.

HOMTORST *ou* HONTORST, (Gérard) peintre, élève de *Bloëmaërt*, naquit à Utrecht en 1592, et mourut en 1660, à 68 ans, avec la réputation d'un excellent artiste et d'un honnête homme. Il excelloit à représenter des *Sujets de Nuit*, et il passe pour le premier de son art dans ce genre de peinture.

HONAM, Arabe, traduisit tous les ouvrages d'*Aristote*, par ordre d'*Almamoun*, septième calife Abbasside. Il obtint, dit-on, pour chaque livre de ce philosophe, autant d'or que l'ouvrage pesoit. *Honam* étoit Chrétien, et florissoit dans le 9e siècle.

HONDERKOOTER, (Melchior) peintre, né à Utrecht en 1636, mort dans la même ville en 1697, à 61 ans, excelloit à peindre les *Animaux*, et surtout les *Oiseaux*, dont il représentoit parfaitement la plume. Sa touche est ferme et large, son pinceau gras et onctueux. Ses tableaux sont peu connus en France, parce que les Hollandois en sont fort curieux, et qu'ils les vendent fort chèrement.

HONDIUS, (Josse) né à Wackerne, petit bourg de Flandres, en 1563, mort en 1611, à 48 ans, apprit sans maître à graver et à dessiner sur le cuivre et sur l'ivoire, et à fondre les caractères d'imprimerie. Il excelloit dans tous ces genres. Il s'adonna aussi à la géographie, et publia un ouvrage intitulé *Descriptio geographica Orbis terrarum*, 1607, in-folio.

* HONE, (George-Paul) jurisconsulte, né à Nuremberg en 1662, fut conseiller du duc de Meinungen, et bailli de Cobourg, où il mourut en 1747, à 85 ans. On a de lui, divers ouvrages en latin, dont les plus connus, sont: I. *Iter juridicum per Belgium, Angliam, Galliam, Italiam*. II. *Lexicon topographicum Franconiæ*, etc. III. *L'Histoire du duché de Saxe-Cobourg*. IV. Des *Pensées sur la suppression de la Mendicité*, etc. Ces deux derniers écrits sont en allemand.

HONERT, (Jean Vanden) né en 1693, dans un village près de Dordrecht, étudioit régulièrement quatorze heures par jour. Il devint pasteur et professeur en théologie, en histoire ecclésiastique et en éloquence sacrée, à Leyde, où il mourut l'an 1758, à 65 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, la plupart *Polémiques*, par conséquent très-peu lus aujourd'hui.

HONESTIS, (Pierre DE) qu'il faut distinguer du cardinal *Pierre Damien*, étoit abbé de Sainte-Marie-du-Port, près de Ravennes. Il écrivit les *Règles* de cette abbaye, et mourut en 1119, regardé comme un homme aussi pieux que savant.

HONG-KILA, femme de *Hupilay*, cinquième empereur des Mogols, fut renommée pour ses vertus et sa modération. Son époux ayant conquis, en 1276, une grande partie de la Chine, envoya prisonniers à Changtu, capitale de la Tartarie, l'empepereur *Kont-Song* et toute sa famille. *Hong-Kila* leur prodigua tous les soins de l'humanité. Lorsqu'on étala les trésors conquis, toute sa cour les contemploit avec de grands transports de joie; l'impératrice au contraire répandit quelques larmes, et s'adressant à *Hupilay*: « Seigneur, lui dit-elle, les dynasties ne sont pas éternelles: jugez par la révolution qui précipite celle des *Song*, ce qui peut arriver à la vôtre. » *Hong-Kila* cessa de vivre en 1281.

HONGNANT, *Voy*. HOUTEVILLE.

HONGRE, (Étienne le) sculpteur Parisien, fut reçu à l'académie royale de Peinture et de Sculpture, en 1628, et mourut en

1690, âgé de 62 ans. Ce maître, célèbre parmi les artistes du siècle de *Louis XIV*, embellit les jardins de Versailles de plusieurs ouvrages : tels sont une figure représentant l'*Air*; *Vertumne* en therme; *Pomone*, autre therme. C'est d'après son modèle que fut fondue la statue équestre de *Louis XIV*, érigée à Dijon. —On connoît un autre HONGRE, (*Jacques le*) Dominicain et grand vicaire de Rouen, mort en cette ville en 1575, à 75 ans. Il prêcha avec succès, et laissa des *Homélies* qu'on ne lit plus.

I. HONORAT, *ou* HONORÉ, (Saint) archevêque d'Arles, et fondateur du monastère de Lérins, étoit d'une famille illustre des Gaules, sans qu'on sache précisément de quel pays. Son père étoit païen : il voulut inspirer à son fils le goût du monde; mais il ne put réussir. *Honorat* embrassa le Christianisme, et passa dans la Grèce, où il se consacra à la solitude et aux bonnes œuvres. *St. Venance*, son frère, le compagnon de son voyage et de sa retraite, étant mort à Métonne, *Honorat* retourna en France. Il choisit l'isle de Lérins, pour y vivre loin des créatures, et uniquement occupé du Créateur. Ses vertus ne purent rester long-temps cachées : une foule de personnes vinrent se mettre sous sa conduite. Il leur fit bâtir un monastère vers 410, les édifia, les instruisit, et les quitta malgré lui pour occuper le siége d'Arles. Il s'y distingua autant par ses vertus vraiment épiscopales, que par ses lumières; et y mourut en 429. Le préfet et d'autres personnes de distinction étant venus le visiter dans ses derniers momens, il leur dit : « Vous voyez combien la maison que nous habitons est fragile. A quelque rang que vous soyez montés, la mort vous en fera bientôt descendre. Vivez donc de façon que vous ne regardiez la dernière heure que comme un passage : elle n'est point une peine, lorsqu'elle ne conduit pas aux supplices. » *Voy.* HILAIRE d'Arles.

II. HONORAT, évêque de Marseille, vers 594, succéda à *Sabinien*, et se distingua par sa piété, sa prudence, son éloquence, et sa facilité à parler sur-le-champ sur les matières de la foi. Il composoit des discours en forme d'homélies, pour confondre les hérétiques, non-seulement dans sa ville épiscopale, mais dans plusieurs autres églises où il étoit appelé. Le pape *Gelase* rendit un témoignage avantageux à sa doctrine, et *Gennade* en fait un grand éloge. Nous avons de lui la *Vie de St. Hilaire d'Arles*, qui se trouve dans le *St. Léon* du P. *Quesnel*, et avec le *St. Prosper*, imprimé à Rome, 1732, in-8.°

HONORATUS, *Voy.* ANTONIUS, *et* II. SERVIUS.

HONORÉ, (les Papes) *Voy.* HONORIUS I, et suivans.

I. HONORÉ *le Solitaire*, ou d'*Autun*, parce qu'il étoit théologal de l'église d'Autun, se rendit célèbre par ses ouvrages, sous le règne de l'empereur *Henri V*, vers l'an 1120. Nous avons de lui : I. *De Prædestinatione et Gratiâ*, dont l'édition la plus exacte est de 1621. II. *De Luminaribus Ecclesiæ*. C'est un recueil d'écrivains ecclésiastiques. III. Un *Traité* de l'office et des cérémonies de la Messe, inti-

tulé : *De Gemmâ animæ*. IV. Et d'autres Écrits. La plupart ont été imprimés séparément. Il s'en trouve quelques-uns dans la Bibliothèque des Pères.

II. HONORÉ, de Cannes, petite ville de Provence auprès d'Antibes, étoit un célèbre Capucin du 17e siècle. Il prêcha avec succès à la cour et à la ville. Son éloquence étoit celle d'un Apôtre, sans vains ornemens, et sans tout ce fard sous lequel quelques prédicateurs couvrent l'Évangile. Le P. *Bourdaloue* étoit un de ses admirateurs. Il disoit, que *le Père* Honoré *faisoit rendre à ses sermons ce que l'on avoit volé aux siens.*

III. HONORÉ DE SAINTE-MARIE, appelé dans le monde *Pierre* VAUZELLE, né à Limoges en 1651, prit l'habit de Carme-déchaussé en 1671, et mourut à Lille en 1729, à 78 ans, après avoir occupé toutes les places de son ordre. Ce religieux, aussi vertueux que savant, a publié divers écrits, dont les principaux sont : I. *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la Critique, touchant l'Histoire de l'Eglise, les Ouvrages des Pères, les actes des anciens Martyrs, les Vies des Saints*, etc. *avec des notes historiques, chronologiques;* en 3 vol. in-4.° Cet ouvrage est rempli de recherches et de dissertations curieuses, savantes, et la plupart sur des points importans; mais l'auteur manque quelquefois lui-même de critique, quoiqu'il donne de bonnes règles sur cela, principalement dans son premier volume, qui est le plus estimé. II. La *Tradition des Pères et des Auteurs ecclésiastiques sur la Contemplation*, avec un *Traité* sur les motifs et la pratique de l'amour divin; 3 vol. in-12 : ouvrage traduit en italien et en espagnol. III. Un *Traité des Indulgences du Jubilé*, in-12. IV. Des *Dissertations historiques et critiques des Ordres militaires*, 1718, in-4.° V. Une *Dénonciation de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury, au clergé de France*, qui n'y fit aucune attention. Ce livre, où l'on méconnoît les droits de l'histoire, et qui renferme une critique minutieuse, parut à Malines en 1727.

HONORIA, (Justa-Grata) fille de *Constance III* et de *Placidie*, naquit à Ravennes en 417 ou 418. Sa mère l'éleva avec beaucoup de soin. Elle reçut, à l'âge de seize ans, le titre d'Auguste; mais elle déshonora peu de temps après cette dignité, en s'abandonnant à *Eugène*, intendant de sa maison, dont elle devint enceinte. Chassée du palais impérial, elle fut envoyée à Constantinople, où on la garda très-étroitement jusqu'à la mort de *Théodose le Jeune*, arrivée en 450. *Marcien* lui ayant rendu la liberté, elle revint en Italie, et voulut partager l'empire d'Occident avec son frère *Valentinien*. Mais ce prince ne s'étant point prêté à ses vues, elle fit proposer à *Attila*, roi des Huns, de la demander en mariage, et pour sa dot la moitié de l'empire. On répondit aux ambassadeurs du prince Hun, qu'elle étoit mariée, et que quand même elle ne le seroit point, son sexe l'excluoit de toute prétention au gouvernement. La guerre funeste qui suivit ce refus ayant été terminée, *Honoria* passa le reste de ses jours en Italie, où elle mourut, on ne sait en quelle année.

I. HONORIUS, empereur d'Occident, naquit à Constantinople le 9 septembre 384, fils de l'empereur *Théodose* et de *Flacille*. Il étoit le second héritier de l'empire; il le partagea avec *Arcadius*, son frère, après la mort de leur père, en 395. *Stilicon*, à qui *Théodose* avoit confié la régence, forma le dessein de détrôner son pupille. Après avoir vaincu *Radagaise*, qui étoit entré en Italie avec quatre cents mille hommes, il résolut de se servir des Barbares, et sur-tout des Goths, conduits par *Alaric*, pour exécuter ce projet. L'empereur, informé des trahisons de *Stilicon*, le fit tuer par *Héraclien*, en 408. Dès la même année, *Alaric*, général des Goths, assiégea Rome, de devant laquelle il se retira, dans l'espérance d'un accommodement; mais cette négociation n'ayant pas eu le succès qu'on en attendoit, *Alaric* revint l'assiéger l'année suivante, et obligea les habitans de cette ville à recevoir *Attale*, préfet de Rome, pour empereur. Le peuple Romain fut réduit à une telle extrémité, que les prêtres des faux dieux profitant de la consternation générale, se vantèrent de chasser les assiégeans par le secours de leurs divinités. Il y avoit encore des magistrats dans le sénat, qui tenoient à l'ancienne religion. On permit donc de faire des sacrifices aux dieux des Gentils, soit dans la capitale, soit dans les endroits principaux de la ville. Mais ces divinités de marbre et de métal n'écoutèrent pas les prières de leurs prêtres. Cependant il falloit de l'argent pour renvoyer les Barbares. Les Goths demandoient dix mille marcs d'or, et soixante mille marcs d'argent. On fondit donc ce qui restoit d'idoles composées de ces deux métaux. *Alaric* ayant fait une troisième incursion, quelque temps après, Rome fut encore pillée, et les idoles entièrement détruites; et leur culte fut presque entièrement négligé. Tandis que l'empire étoit ainsi ravagé, *Honorius* restoit tranquille à Ravenne; et manquant, ou de courage, ou de force, pour s'opposer à ces Barbares, il languissoit dans une oisiveté déplorable. Ce malheur ne fut pas l'unique. Divers tyrans s'élevèrent dans l'empire; *Honorius* s'en défit par ses capitaines : car pour lui, il étoit incapable d'agir. Il mourut d'hydropisie à Ravenne, en 423, à 39 ans, sans avoir eu d'enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois, à *Marie* et à *Thermancie*, filles de *Stilicon*... « Cet empereur, dit *Richer*, fut exempt de vices; mais il eut tous les défauts. Ce fut un prince timide, qui n'osa rien entreprendre; qui ne vit le danger qu'avec effroi, et l'évita toujours; qui se laissa conduire et tromper; qui ne commanda jamais au peuple que pour obéir à ses ministres. Il ne sut former aucun dessein, et n'en put comprendre ni exécuter aucun. L'empire enfin croula, parce que le chef ne put le soutenir. Les historiens Catholiques ont loué sa piété, sa foi, ses mœurs et sur-tout sa charité. Mais ces vertus ne suffisent pas dans un monarque chargé du bonheur de son peuple, et de la conservation de ses états.

II. HONORIUS Ier, *ou* HONORÉ Ier, pape après *Boniface V* en 626, mort le 12 octobre 638 fit cesser le schisme des évêque d'Istrie, engagés à la défense de

Trois Chapitres, depuis plus de soixante et dix ans. Il prit un soin particulier des églises d'Angleterre et d'Écosse, et gouverna l'Église universelle avec autant de zèle que de prudence. Sa gloire eût été sans tache, s'il ne s'étoit laissé surprendre par *Sergius*, patriarche de Constantinople, chef du Monothélisme. Cet hérétique lui écrivit une *Lettre* pleine de déguisement, dans laquelle il lui disoit qu'on étoit convenu de garder le silence sur la dispute des deux opérations en J. C. Il lui insinuoit en même temps, que quelques Pères avoient enseigné une seule opération. *Honorius*, ne se défiant pas de ces refus, lui écrivit une lettre dans laquelle il lui disoit : *Nous confessons une seule volonté en J. C., parce que la divinité a pris, non pas notre péché, mais notre nature, telle qu'elle a été créée avant que le péché l'eût corrompue.* Et plus bas : *Nous devons rejeter ces mots nouveaux qui scandalisent les Eglises, de peur que les simples, choqués de l'expression des deux opérations, ne nous croient Nestoriens, ou Eutychéens, si nous ne reconnoissons en J. C. qu'une seule opération.* Cette Lettre, qui favorisoit l'erreur et les vues artificieuses de *Sergius*, n'est point adressée à tous les fidelles, comme le sont la plupart des *Lettres* dogmatiques des papes, mais seulement à ce patriarche de Constantinople. On trouve de lui des *Lettres* dans les Conciles du P. *Labbe*, et une *Epigramme* dans la Bibliothèque des Pères.

III. HONORIUS II, appelé auparavant *le Cardinal Lambert*, évêque d'Ostie, ou de Véletri, fut créé pape le 21 décembre 1124, d'une manière assez extraordinaire. Après la mort de *Calixte II*, les cardinaux élurent *Thibauld*, cardinal du titre de Saint-Athanase, qui prit le nom de *Célestin*; mais tandis qu'on chantoit le *Te Deum* en action de grace de cette élection, *Lambert* fut proclamé par le parti de *Robert Frangipani*, qui étoit extrêmement puissant. *Célestin*, pour épargner un schisme à l'Église, renonça volontairement au pontificat. *Honorius*, connoissant l'irrégularité de son élection, voulut en faire autant sept jours après ; mais les cardinaux et les prélats Romains la confirmèrent. Il confirma à son tour l'élection de *Lothaire* à l'empire, et condamna les abbés de Cluni et du mont Cassin, accusés de divers crimes. Il mourut le 14 février 1130. On a de lui quelques *Lettres*, qui ne contiennent rien de remarquable.

IV. HONORIUS III, (Censio Savelli) Romain, fut pape après *Innocent III*, le 17 juillet 1216. Il confirma l'*Ordre de St-Dominique*, et celui des *Carmes*. Ces derniers religieux tirèrent leur nom du *Mont-Carmel* en Syrie. Ils étoient originairement des espèces d'hermites, auxquels *Albert*, patriarche de Jérusalem, donna une Règle en 1209. Elle fut approuvée par *Honorius III* en 1224. *Honorius* fit prêcher inutilement des croisades pour le recouvrement de la Terre-sainte. Ce pape, mort le 18 mars 1227, étoit savant pour son siècle : il a laissé plusieurs ouvrages. C'est le premier pontife qui ait accordé des Indulgences dans la canonisation des Saints. C'est lui aussi qui, vers 1220, défendit d'enseigner le droit civil à

Paris; défense qui subsista jusqu'en 1679, que l'on y établit une chaire pour cette faculté. On a publié, sous son nom, *Conjurationes adversùs Principem tenebrarum et Angelos ejus;* à Rome, 1629, in-8°, peu commun.

V. HONORIUS IV, (Jacques Savelli) Romain, monta sur le trône pontifical le 2 avril 1285, et mourut le 3 avril 1287, après avoir purgé l'État ecclésiastique des voleurs qui l'infestoient. Il se signala par son zèle pour les droits de l'Eglise Romaine et pour le recouvrement de la Terre-sainte. Il conçut l'idée de quelques établissemens utiles pour accélérer le progrès des lettres, très-négligées dans son siècle. Il avoit fondé à Paris un collége, où l'on pût apprendre les langues Orientales; mais cette fondation n'eut pas lieu. Quoique très-incommodé de la goutte, il gouverna avec fermeté. Il disoit que, *quoique ses membres fussent malades, son esprit se portoit bien...* *Voy.* APON.

VI. HONORIUS, antipape, *Voy.* CADALOÜS.

HONTAN, (N... Baron de la) gentilhomme Gascon, vivoit dans le XVIIe siècle. Il fut d'abord soldat en Canada, ensuite officier. Envoyé à Terre-Neuve en qualité de lieutenant de roi, il se brouilla avec le gouverneur, fut cassé, et se retira en Portugal, et de là en Danemark. Il est principalement connu par ses *Voyages dans l'Amérique Septentrionale*, dans lesquels il fait connoître les différens peuples qui y habitoient, leur gouvernement, leur commerce, leurs coutumes, leur religion, etc. Ils sont en 2 vol. in-12, imprimés à Amsterdam en 1705, et écrits d'un style embarrassé et barbare. Le vrai y est totalement confondu avec le faux, les noms propres estropiés, la plupart des faits défigurés. On y trouve des épisodes entiers qui sont de pures fictions : tel est le *Voyage sur la Rivière-Longue*, aussi fabuleuse que l'isle de *Barataria*, dont *Sancho Pança* fut fait gouverneur. L'auteur s'y montre d'ailleurs aussi mauvais François que mauvais Chrétien.

HONTHEIM, (N. DE) évêque *in partibus*, et suffragant de Trèves, est auteur d'un ouvrage de droit public et canonique, intitulé : *Justinus Febronius, de Statu Ecclesiæ et legitimâ potestate Romani Pontificis.* Il est mort le 2 septembre 1790, âgé de 90 ans.

HONTIVEROS, (Dom Bernard) bénédictin Espagnol, professeur de théologie dans l'université d'Oviédo, puis général de sa congrégation en Espagne, et enfin évêque de Calahorra, mourut en 1662. On a de lui, un livre intitulé : *Lacrymæ militantis Ecclesiæ.* C'est un traité contre les casuistes relâchés; il est estimé.

HONTORST, (Gérard) *Voyez* HOMTORST.

HOOFT, (Pierre-Corneille Van) regardé par les Flamands comme leur *Tacite* et leur *Homère*, naquit à Amsterdam en 1581, et mourut à la Haye le 21 mai 1647, à 66 ans, après avoir été honoré par *Louis XIII* du cordon de l'ordre de Saint-Michel. On a de ce savant : I. Des *Comédies*, des *Epigrammes* et d'autres *Poésies*,

moins lues que ses ouvrages historiques. II. *Histoire des Pays-Bas*, depuis l'abdication de *Charles-Quint*, jusqu'en 1598, dont on a donné une bonne édition en 1703, en 2 vol. in-folio. Cet ouvrage est intéressant, par un détail circonstancié des intrigues du cabinet et du mouvement des armées. III. Une *Histoire d'Henri IV*, roi de France, en latin, in-folio et in-4.°

HOOGUE, (Romain de) dessinateur et graveur Hollandois, florissoit à la fin du 17[e] siècle. Il avoit une imagination vive, qui l'a quelquefois égaré. Il faut être indulgent avec lui sur la correction du dessin et sur le choix de ses sujets, qui sont la plupart allégoriques, et d'une satire triviale et exagérée. Ses principales *Estampes* sont : I. Les figures de l'*Histoire du vieux et du nouveau Testament* de *Basnage*, 1704, in-fol. II. Celles de l'*Académie de l'art de la Lutte*, 1674, en hollandois; et 1712, in-4°, en françois. III. Celles de la *Bible* avec des explications hollandoises, 1721. IV. Celles des *Hiéroglyphes des Egyptiens*, Amsterdam 1735, petit in-fol. V. Celles des *Contes de la Fontaine*, 1685, 2 vol. in-8.° VI. —de *Bocace*, 1695, 2 vol. in-8.° VII. —de *la Reine de Navarre*, 1698, 2 vol. in-8.° VIII. —des *Cent Nouvelles*, 1701, 2 vol. in-8.° Quand les figures sont détachées de l'impression, elles sont plus recherchées. Huit estampes représentant les excès et les cruautés réelles ou supposées que les François commirent en Hollande en 1672. On les trouve dans un livre rare, intitulé : *Avis fidelle aux véritables Hollandois, touchant ce qui s'est passé dans les villages de Bodegrave et Swamerdam*, 1673, in-4.°

HOOGSTRATTEN, (David Van) né à Rotterdam en 1658, enseigna les humanités à Amsterdam, et y fut correcteur du collége. Il se noya le 13 novembre 1724 à 66 ans; ou plutôt il mourut au bout de 8 jours, des suites d'une chûte dans le canal du quai de Gueldre, où il tomba, aveuglé par un brouillard épais qui s'étoit élevé sur les six heures du soir. On a de lui : I. Des *Poésies Latines*, en 2 vol. in-8°, qui furent peu connues hors de son collége. II. Des *Poésies Flamandes*, en un vol. in-4.° III. Un *Dictionnaire Flamand et Latin*. IV. Des *Notes* sur *Cornélius-Nepos* et sur *Térence*. V. Une édition de *Phèdre*, Amsterdam 1701, in-4°, à l'usage du prince de Nassau, dans laquelle il a imité les *ad usum Delphini*. VI. Une bonne édition des *Poésies* de *Janus Broukhusius*, in-4°, Amsterdam, 1711.

HOOK *ou* HOOKE, (Robert) mathématicien Anglois, né dans l'isle de Wight en 1635, fut membre de la Société royale de Londres, et professeur de géométrie en cette ville. Il perfectionna les microscopes, inventa les montres de poche, et fit plusieurs autres découvertes dans la physique, l'histoire naturelle et les mathématiques. Il prétendit avoir eu la première idée du ressort spiral. L'abbé de *Haute-Feuille* en France, et *Huyghens* en Hollande, s'en attribuoient l'invention; mais il prouva que ce secret avoit été divulgué par *Oldembourg*, secrétaire de la Société royale, auquel il intenta un procès. *Hook* montra sans

doute trop de chaleur dans cette querelle ; mais ayant prouvé qu'il avoit fait sa découverte en 1660, au lieu qu'*Huyghens* ne publia la sienne qu'en 1674, la présomption est entièrement pour lui. Cet habile homme présenta en 1666, à la Société royale, un plan sur la manière de rebâtir la ville de Londres, qui avoit été détruite par le feu; il plut extrêmement à cette compagnie: le lord maire et les aldermans le préférèrent à celui des intendans de la ville, et c'est en grande partie sur ce plan que Londres fut rebâtie. *Robert Hook* fut ensuite l'un de ses intendans, par acte du parlement; charge dans laquelle il amassa de grands biens. Il déclaroit de temps en temps qu'il avoit formé un projet capable de pousser l'histoire naturelle à une grande perfection, et qu'il y emploiroit la plus grande partie de son bien ; mais il mourut, sans avoir rien effectué, le 3 mars 1703, à 68 ans. Il étoit aussi bon citoyen, qu'excellent mathématicien. On a de lui plusieurs ouvrages en anglois. Les principaux sont : I. *La Microscopie* ou *la Description des Corpuscules observés avec le Microscope*, in-fol. à Londres 1667. II. *Essais de Mécanique*, in-4.° On a imprimé après sa mort un volume in-fol., d'autres *Œuvres* de cet auteur. Sa *Vie*, qui est à la tête de ce recueil, est extrêmement intéressante, par le nombre presque infini de découvertes physiques et mathématiques, et par un pareil nombre de machines qu'il inventa. — Il faut le distinguer de Nathanaël HOOKE, auteur d'une très-bonne *Histoire Romaine* en anglois, 4 vol. in-4°, 1733 à 1771 ; et de bonnes *Observations sur le Sénat Romain*, 1758, in-8.° Le fils de ce dernier, docteur de la maison et société de Sorbonne, soutient avec honneur la réputation de son père ; il est auteur d'un traité de Théologie, dirigé particulièrement vers la défense des dogmes chrétiens contre les erreurs modernes : *Religionis naturalis et revelatæ principia in usum academicæ juventutis;* Paris 1774, 3 vol. in-8.°

HOOKER, (Richard) théologien Anglois, natif d'Excester, est auteur d'un ouvrage intitulé : *La Police Ecclésiastique*, dans lequel il défend les droits de l'église Anglicane. Il mourut en 1600, âgé de 46 ans. On a de lui, des *Sermons* et d'autres *Ecrits* estimés en Angleterre.

HOOPER, (George) écrivain Anglois, né à Grimley dans le comté de Worcester en 1640, se rendit également habile dans les mathématiques, dans les langues et les sciences Orientales. Il devint évêque de Bath et de Wells, et refusa l'évêché de Londres. Il étoit chapelain du roi *Charles II*, en 1685, et il mourut en 1727. Son *Traité du Carême*, en anglois, in-8°, est curieux. Celui *des Mesures des Anciens*, Londres, 1721, in-8°, ne l'est pas moins ; et l'un et l'autre sont remplis d'érudition. L'auteur avoit beaucoup lu, et avoit su mettre toutes ses lectures à profit.

HOORNEBEEK, (Jean) professeur de théologie dans les universités d'Utrecht et de Leyde, naquit à Harlem en 1617, et mourut en 1666, à 49 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie, et des *Traités* contre les Sociniens, les Juifs et les Idolâ-

tres ; écrits en latin, d'un style obscur et diffus. Les principaux sont : I. Une Réfutation du Socinianisme, sous ce titre : *Apparatus ad controversiam Socinianam*, 1650 à 1664, en 3 vol. in-4.° II. Un *Traité de la conviction des Juifs*, 1651, in-8° ; et *des Gentils*, 1669, in-4.° III. Une *Théologie pratique ;* Leyde, 1663, 2 vol. in-4° : compilation de quelques auteurs Anglicans. C'étoit un homme encore plus recommandable par les qualités de son cœur, que par les lumières de son esprit ; car on voit dans ses livres des préjugés de secte ; et en attaquant les Sociniens, il tombe souvent très-mal-à-propos sur les Catholiques.

HOPHRA, (Pharaon) *Voyez* APRIÈS.

HOPITAL, *Voy.* HOSPITAL.

I. HORACE, surnommé *Coclès*, parce qu'il avoit perdu un œil dans un combat, descendoit d'un de ces trois guerriers (*Voyez* les HORACES.) qui se battirent contre les *Curiaces*. *Porsenna* ayant mis le siége devant Rome l'an 507 avant J. C., chassa les Romains du Janicule, et les poursuivit jusqu'à un pont de bois dont la prise entraînoit celle de la ville même. Ce pont n'étoit défendu que par trois hommes : *Horace Coclès*, ou le Borgne, T. *Herminius*, Sp. *Largius*. Comme ils prévirent qu'ils seroient accablés par le nombre, *Horace* conseilla à ses compagnons de rompre le pont derrière lui, tandis qu'il en défendroit l'entrée. Ils suivirent son conseil, malgré le péril où ils l'exposoient. *Horace*, de son côté, exécuta ce qu'il avoit promis. Conservant la présence d'esprit dans le plus grand danger : dès qu'il sentit le pont rompu, il s'élança tout armé dans le fleuve. Un coup de pique qu'il avoit reçu à la cuisse en combattant, et le poids de ses armes, ne l'empêchèrent pas de gagner l'autre bord du Tibre. *Publicola* fit ériger à ce héros une statue dans le temple de *Vulcain*.

II. HORACE, (*Q. Flaccus.*) naquit à Venuse dans la Pouille, l'an 63 avant J. C., d'un affranchi. Son père lui connut des talens ; et quoique sa fortune fût médiocre, il n'oublia rien pour les cultiver. Il l'envoya à Rome, où son esprit et ses succès le lièrent avec les jeunes gens de la première distinction. A l'âge de 22 ans, il alla étudier la philosophie à Athènes. *Brutus*, l'un des meurtriers de *César*, passant par cette ville, l'emmena avec lui, et lui donna une place de tribun des soldats dans son armée. Le jeune philosophe s'étant trouvé peu de temps après à la bataille de *Philippes*, prit la fuite, jeta son bouclier, et promit de ne plus manier les armes. Les lettres depuis l'occupèrent tout entier. De retour à Rome, la misère fut son Apollon :

.... Paupertas impulit audax
Ut versus facerem..........

L'indigence est le Dieu qui m'inspira
des vers. VOLT.

Virgile et *Varius*, charmés des ouvrages de ce poëte naissant, en montrèrent quelques-uns à *Mécène*. Ce protecteur, cet ami des gens de lettres, voulut voir *Horace*, le prit en affection, et le présenta à *Auguste*, qui le combla de bienfaits et de caresses. Le poëte vécut depuis à la cour

du ministre et à celle de l'empereur, comme dans sa propre maison. Content de cultiver quelques amis choisis, placés à la tête du gouvernement ou de la littérature, il dédaigna la populace des auteurs et les immola à la risée publique. Ni le démon des vers, ni celui de l'ambition, ne le possédèrent : il fuyoit, lorsqu'il le pouvoit, à ses campagnes. Là, exempt de tout souci, badinant avec les Muses et les Grâces, il se livroit à une voluptueuse indolence. Sa philosophie étoit celle d'*Epicure;* mais la doctrine de ce philosophe fut funeste à ses mœurs. Il eut des passions déréglées et des goûts dépravés, qu'il satisfit avec fureur, et il en fit vanité. Il aimoit le vin, et, pour nous servir de son expression, plus d'une fois ses pieds se refusèrent au poids de son corps chancelant. Quoiqu'il se moque des préceptes que donnoient sur l'art de la cuisine certains gourmets, quoiqu'il nous assure qu'il se nourrissoit quelquefois avec des olives et de la chicorée, il n'en recherchoit pas moins la table somptueuse et délicate de *Mécène*. Au reste, il ne dissimuloit pas ses défauts, et souvent il tournoit sur lui-même les traits piquans de sa censure. « Les femmes qui ne t'appartiennent pas, irritent tes desirs. A Rome, tu ne cesses de vanter les agrémens de la campagne ; à la campagne, tu portes jusques aux cieux les plaisirs de la ville. Inconstant que tu es! tu ne saurois vivre une heure entière avec toi-même : tu te crains, tu te fuis. Ton loisir t'embarrasse; vainement, pour te dérober à l'ennui, tu as recours, tantôt au vin et tantôt au sommeil : l'ennui te poursuit et t'accable » Cependant la vie tranquille étoit plus de son goût que la vie tumultueuse. *Auguste* lui offrit la place de secrétaire du cabinet ; mais *Horace* refusa un emploi qui l'auroit gêné, et l'empereur n'en fut point offensé. « *Septimius* , lui écrivit ce prince quelque temps après, vous dira de quelle manière j'ai parlé de vous; car, si vous avez été assez fier pour dédaigner mon amitié, ne croyez pas que je me pique de fierté à votre égard. » *Horace* étoit nécessaire à *Auguste*. « Dans ces temps de crises, où les gouvernemens changent, dit *Thomas*, l'homme d'état a besoin de l'homme d'esprit. *Horace*, par le genre du sien, étoit un instrument utile à *Octave*. Ses chansons voluptueuses adoucissoient des esprits rendus féroces par les guerres de liberté. Ses satires détournoient sur les ridicules, des regards qui auparavant se portoient sur le gouvernement et l'état. Sa philosophie tenant à un esprit moins ardent que sage, prenant le milieu de tout, calmoit l'impétuosité des caractères, et plaçoit la sagesse à côté du repos. » Si *Horace* redoutoit les assujettissemens des cours, il se plioit avec le plus grand plaisir à tous les devoirs de l'amitié. Lui échappoit-il un bon mot sur un ami, qui fit une impression un peu fâcheuse, il se mettoit à ses pieds et s'accusoit lui-même. Également éloigné de l'adulation et de l'arrogance, il ne loua jamais des sottises; jamais il n'insulta à l'ignorante simplicité. Ses traits ne tomboient que sur les demi-savans, qu'il regardoit avec raison comme la partie la plus ridicule et la plus incommode de la société. Il ne lisoit ses ouvrages qu'à ceux qui l'en

prioient instamment. Personne ne sut mieux que lui badiner avec les grands, ni tirer un meilleur parti des plaisanteries qu'ils aiment souvent à faire. Il eut le sens aussi droit que l'esprit fin et pénétrant. La prudente adresse de sa conduite fut supérieure à celle qu'on attend ordinairement des poëtes. Il n'ouvroit son cœur à qui que ce fût, qu'il ne l'eût connu à fond. Pour n'avoir jamais à répondre des fautes d'autrui, il ne recommandoit à ses amis que les personnes dont il avoit éprouvé le caractère. Quoiqu'il vécût avec des hommes d'"état, il ne se mêla point des affaires d'état. Il savoit qu'il étoit toujours dangereux de vouloir pénétrer ou censurer les desseins des hommes puissans, et d'*écrire*, comme disoit *Pollion*, *contre ceux qui peuvent proscrire*. Ces vers, traduits de *Pope*, caractérisent bien ce poëte, l'oracle des hommes de goût :

Horace, dans le cœur puisant tout ce qu'il pense,
Par une gracieuse et douce négligence,
Sans trop affecter l'art, nerveux, vif et pressant,
Est par-tout instructif, par-tout intéressant.
C'est un ami prudent, mais sans cesse agréable,
Qui mène à la raison par une route aimable.
Chez lui, le jugement aussi grand que l'esprit,
Donne de la vigueur à tout ce qu'il écrit;
Ses ouvrages divers renferment la pratique
Des règles que prescrit sa brillante critique;
Il juge de sang froid et compose avec feu.

Ce poëte courtisan, épicurien et philosophe, mourut l'an 7e avant J. C., à 57 ans, après avoir fait *Auguste* son héritier. *Horace* et *Virgile* mangeoient souvent à la table de cet empereur, placés à ses côtés : le premier avoit une fistule lacrymale, et l'autre, la respiration fort gênée. *Auguste*, en plaisantant là-dessus, disoit quelquefois : *Ego sum inter suspiria et lacrymas.... Me voilà entre les soupirs et les larmes....* *Horace* fut enterré à l'extrémité des Esquilies, près du tombeau de *Mécène*, auquel il avoit souhaité de ne pas survivre. Il lui devoit ces tendres sentimens; car on peut juger de la vive amitié de *Mécène* pour *Horace*, par ce peu de paroles qu'il écrivit à *Auguste* dans son testament : *Je vous conjure de vous souvenir d'*Horace, *comme de moi-même....* *Horace* étoit maigre et fort mince, quoique *Suétone* ait inféré de ces paroles : *Je suis un vrai pourceau du troupeau d'Épicure*, qu'il étoit gras. Ces expressions peignent plutôt ses mœurs que sa figure : celles d'*Horace* étoient telles que nous les avons peintes. Ses poésies sont pleines d'images qui blessent la pudeur, et qu'on n'a pu voiler qu'en les effaçant entièrement. Il est étrange qu'un homme qui devoit connoître le langage poli et réservé de la cour, se serve si souvent de celui des lieux consacrés à la débauche, et à la débauche grossière. Les ouvrages qui nous restent de lui, sont : I. Des *Odes*. *Horace* semble s'être fait un caractère particulier, composé de celui de *Pindare* et d'*Anacréon*. On ne peut nier qu'il n'égale, qu'il ne surpasse même ce dernier, par la volupté de son pinceau, par cette

ingénieuse naïveté, par ces traits fins et délicats, par cette molle facilité que l'amour inspire. Mais il se reconnoît lui-même fort inférieur au premier. On peut dire néanmoins qu'il marche à côté de *Pindare*, dans cette même Ode où il se met au-dessous de lui. C'est là qu'il le compare à un torrent impétueux, qui, gonflé par les pluies, franchit ses bords, et précipite avec fureur ses eaux immenses et profondes; tandis que pour lui, il se regarde comme une abeille matinale, qui, avec beaucoup de peine, cueille le thim autour des bois et des humides rivages de Tibur. Il se rendoit en partie justice; et en général, il n'a pas cette pompe et cette magnificence qui distinguent le poëte Grec. *Pindare* frappe l'imagination de ce qu'il y a de grand; *Horace* de ce qu'il y a de beau. *Pindare* est incomparable, lorsqu'il célèbre les dieux, les rois et les vainqueurs couverts d'une noble poussière dans les jeux de la Grèce : *Horace* ne fait jamais mieux éclater son génie, que lorsqu'il folâtre avec *Bacchus* et les Amours, qu'il dessine un agréable paysage, ou qu'il décrit les charmes de sa *Glycère*, et les agrémens de sa maison de Tivoli. Les idées de *Pindare* portent toujours une empreinte de sublime; celles d'*Horace* sont marquées au coin de la nature, et de la nature la plus aimable. II. Des SATIRES et des EPITRES. Elles n'ont rien au dehors qui frappe le lecteur: les vers en sont négligés, et dépouillés de tout l'éclat et de toute la douceur de l'harmonie poétique. On diroit que c'est de la prose; mais c'est une prose assaisonnée de cette finesse d'expression, de cette fleur de plaisanterie, de cette aimable négligence qui plaît plus que tous les ornemens. Son style est, dans le latin, ce que le style de *La Fontaine* est dans le françois; c'est une simplicité qui charme, une familiarité piquante, plus difficile à saisir que la correction et l'élégance. *Horace* eût peut-être mieux fait de s'en tenir aux tableaux vrais et touchans, qu'il trace dans ses Épîtres, de la vertu et de la justice, de l'amitié et de la modération, que de tourner ses traits contre cette foule de versificateurs qu'il ridiculise dans ses Satires. *Voy.* JUVENAL. Il auroit mérité avec plus de justice le titre de poëte de la raison. Les leçons de sa philosophie sont d'autant plus utiles, qu'étant resserrées dans des vers énergiques, elles se gravent pour toujours dans la mémoire. Les penseurs se plaisent, comme l'a dit l'un de nos poëtes,

> A lire ses Écrits pleins de grace et de sens,
> Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens;
> Avec lui l'on apprend à souffrir l'indigence,
> A jouir sagement d'une honnête opulence,
> A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
> En rendant grace aux Dieux de nous l'avoir donnée.

Boileau prétendoit que c'étoit lui, en grande partie, qui avoit fait, parmi nous, la fortune d'*Horace*. *Avant moi*, disoit-il, *on ne parloit que de ses Odes. Je me mis à lire ses Satires et ses Epîtres; j'y trouvai mille beautés, et je m'appliquai à écrire en ce genre. Tout le monde voulut relire son* Horace; *et voilà ce qui fit vendre celui de M.* Dacier, *qui n'a pu parvenir, malgré ses efforts,*

efforts, à gâter tout-à-fait l'original. On dut, en effet, admirer dans *Horace* le poëte lyrique, avant d'y démêler l'homme de goût et le philosophe; avant de sentir qu'il réunissoit la profondeur et les graces. Notre nation fut long-temps trop grossière pour connoître le prix et le charme de cette union. Ce mélange continuel de l'agréable et de l'utile, offre une lecture si délicieuse aux hommes de goût et aux philosophes, que si l'on étoit réduit à ne conserver qu'un seul poëte ancien, « il faudroit, peut-être, dit *d'Alembert*, choisir *Horace* de préférence à tous les autres, parce qu'il est peut-être le seul où l'on trouve des beautés de tous les genres; enthousiasme, imagination, noblesse, harmonie, élégance, sensibilité, finesse, gaieté, goût exquis, philosophie tantôt légère, tantôt profonde, et toujours utile. » III. L'Art *Poétique*. C'est l'école du goût. *Horace* fit pour les Romains, ce qu'*Aristote* avoit fait pour les Grecs. Il abrégea les préceptes de ce philosophe, et les mit à la portée des grands seigneurs de Rome qui se mêloient alors de faire des vers. On trouve, dans son ouvrage, les principes fondamentaux de l'art d'écrire et de l'art de versifier. Il est fâcheux que l'ordre et la liaison des idées ne s'y fassent pas sentir davantage; il est absolument sans méthode. On doit le regarder plutôt comme une Épître légère, que comme un Poëme didactique.... Parmi la foule d'éditions qu'on a données des Œuvres de ce poëte, on citera: I. Celle d'*Elzevir*, 1629, in-12. Il doit y avoir un titre gravé et un titre imprimé: les notes d'*Heinsius* avec un titre, et *De Satyra Horatiana* avec un faux titre. II. — De *Bond*, 1676, *Elzevir*, in-12. III. — *Cum notis Variorum*, 1670, in-8.° IV. — *Ad usum Delphini*, 1695, in-4.° V. Une édition gravée par *de Pine*, 1733 et 1737, 2 vol. in-8.° VI. Celle du Louvre, 1642, in-fol.; et 1733, in-16, petit caractère, comme le *Phèdre*. VII. — De *Sandby*, Londres, 1749, 2 vol. in-8°, fig. VIII. Les éditions de *Barbou*, 1746 et 1763, in-12, sont élégantes; de même que celles de Glasgow, 1760, et de *Baskerville*, 1770, in-4°.... Plusieurs auteurs, *Marolles*, *Martignac*, *Dacier*, *Tarteron*, *Sanadon*, se sont exercés à les traduire en françois, ainsi que l'abbé *Batteux*, dont la traduction est en 2 vol. in-12. Ceux qui seront curieux de connoître le mérite de leurs versions, peuvent consulter leurs articles dans ce Dictionnaire. *Voyez* aussi II. Fontaines (l'abbé des).

HORACES (Les): C'est le nom de trois frères Romains qui combattirent contre les trois *Curiaces*, Albains, sous le règne de *Tullus Hostilius*, l'an 669 avant J. C. Deux des *Horaces* furent tués: celui qui resta contre les trois *Curiaces*, joignant l'adresse à la valeur, assura l'avantage aux Romains. Comme les différentes blessures que les *Curiaces* avoient reçues, ne leur laissoient que des forces inégales, il se mit à fuir; les ayant séparés par cet artifice, il retomba sur eux, et les terrassa facilement l'un après l'autre. On trouve dans l'Histoire Grecque un événement si semblable à celui-ci, que l'on a soupçonné, avec raison, que les Romains ou les Grecs ont été ja-

loux d'orner leur Histoire d'un trait qui appartenoit à celle d'un autre peuple. Quand les Romains n'auroient fait que l'adopter, il n'en prouvera pas moins jusqu'où ils portèrent le fanatisme de la gloire. *Horace* rentrant à Rome, tua sa sœur qui lui reprochoit le meurtre d'un des *Curiaces*, auquel elle avoit été fiancée. Il fut condamné à mort par les deux commissaires que *Tullus* avoit nommés pour le juger; il en appela au peuple: on commua sa peine. Il fut condamné à passer sous le joug; mais, en même temps, on lui érigea un trophée dans la place publique, et l'on y suspendit les dépouilles des trois *Curiaces*. Le joug étoit une porte, composée de deux fourches qui en soutenoient une troisième. On y faisoit passer, par ignominie, les prisonniers faits en guerre..... *Voyez* CRITOLAÜS.

HORAPOLLON, (*Horus-Apollo*) grammairien, professa les belles-lettres à Alexandrie et à Constantinople, sous *Théodose le Grand*; ou plutôt a servi de masque à un savant du 15e siècle, qui vouloit exercer la patiente sagacité des commentateurs. On a, sous son nom, une *Explication des Hiéroglyphes*, publiée en grec et en latin, 1727, in-4°, avec des *Notes* par *Jean Corneille de Paw*.

HORATI, (Charles) religieux observantin, missionnaire à la Chine, depuis 1698 jusqu'en 1733, a donné: I. Une *Relation de ses Voyages*, Rome, 1759, en italien, estimée. II. *Grammaire et Dictionnaire de la langue Chinoise*, avec une Relation des coutumes et des cérémonies Chinoises. III. *Explication de la Philosophie et des Livres sacrés des Chinois*; Rome, 1759. Ce dernier ouvrage offre beaucoup d'érudition; on peut même dire que l'auteur l'emploie quelquefois à expliquer des choses qui ne méritent pas tant de science.

I. HORMISDAS, (Saint) né à Frusinone en Campanie, fut élu pape après *Symmaque*, en juillet 514. Il eut la consolation d'éteindre le schisme causé par les erreurs des Eutychéens, et tint un concile à Rome en 518. Il fut un modèle de modestie, de patience, de charité, et mourut en août 523. Ce pontife veilla avec une attention infatigable sur toutes les églises, instruisit le clergé sur les vertus propres à cet état et sur la psalmodie. Nous avons de lui plusieurs *Lettres*.

II. HORMISDAS Ier, fils de *Sapor*, roi des Perses, succéda à son père en 273. Il n'eut aucune guerre à soutenir avec les Romains, et ne voulut point entrer dans le complot que les Palmyréniens avoient fait pour enlever la couronne à l'empereur *Aurélien*. Sa générosité égaloit son amour pour la paix. Le gouverneur d'une de ses provinces lui proposoit de faire l'acquisition d'une quantité de beaux diamans, parce qu'il y avoit à gagner sur ce marché une somme considérable. *Ah! lui répondit* Hormisdas avec indignation, *si je devenois Marchand, qui fera le métier de Roi? ou que deviendront les Négocians de mon Empire, si je me sers de mon or et de mon crédit pour enlever les profits les plus avantageux et les plus légitimes?* Malheureusement ce bon prince mourut un an et quelques mois après son avénement au trône.

III. HORMISDAS, III[e] roi de Perse, monta sur le trône en 580, après la mort de *Chosroès le Grand*, son père. S'il hérita de son sceptre, il n'hérita point de ses talens. Il avoit cependant eu pour instituteur le sage *Buzurge*; ce dernier, s'appercevant que le prince passant la plus grande partie des nuits en fêtes, employoit toutes les matinées à dormir, prenoit souvent la liberté de l'éveiller, et de lui faire l'éloge de la diligence. *Hormisdas*, fatigué de ses remontrances, ordonna un jour à ses gardes d'aller attendre de grand matin *Buzurge*, et de le dévaliser. Cet ordre ayant été ponctuellement exécuté, le prince lui dit : « Si vous aviez été moins diligent, vous auriez évité cette mauvaise rencontre. » *Buzurge* lui répliqua : « Elle prouve, au contraire, que les voleurs ont été plus diligens que moi; et que pour arrêter leurs excès, vous devriez être plus diligens qu'eux. » Il perdit son armée, son bagage et ses éléphans, en combattant contre les Romains. Depuis l'an 581 jusqu'en 589, il n'eut que des échecs. Il mit alors une puissante armée sur pied, et en donna la conduite à *Varanes*, qui fut encore battu. *Hormisdas*, irrité et honteux, envoya à ce général malheureux un habit de femme; injure irréparable parmi les Perses. *Varanes* s'en vengea en excitant une révolte. Il se saisit d'*Hormisdas*, lui arracha les yeux, et fit massacrer sa femme en sa présence. Il mit ensuite *Chosroès II*, son fils, sur le trône impérial. Le nouveau roi fit assommer *Hormisdas*, son père, à coups de bâton : traitement horrible de la part d'un fils, mais qui eût été justifié de la part de tout autre, par les cruautés qu'il avoit exercées contre ses sujets. Ce fut l'an 590.

HORMOUZAN, général Persan, avoit combattu 70 fois contre les Arabes, lorsqu'enfin il fut fait prisonnier et conduit à *Omar II*, successeur de *Mahomet*. Celui-ci ordonna qu'on le fit mourir. *Hormouzan* demanda à boire; mais la frayeur l'empêchant de prendre la coupe, *Omar* lui dit d'être plus tranquille, et qu'il n'avoit rien à craindre qu'il n'eût bu. *Hormouzan* alors, pour prolonger ses jours, refusa de boire, et prétendit qu'*Omar* venoit de lui faire grace. En effet, le Musulman lui permit ensuite de boire et lui laissa la vie.

HORN, (le comte de) *Voyez* EGMONT.

HORNÉIUS, (Conrad) né à Brunswick en 1590, fut professeur de philosophie et de théologie à Helmstadt, et y mourut en 1649, à 59 ans. Son principal ouvrage est : *Philosophiæ moralis, sive civilis doctrinæ de moribus, libri quatuor*, in-8.° C'est moins l'ouvrage d'un profond méditateur, que celui d'un compilateur laborieux.

HORNIUS, (George) né dans le Palatinat, professeur d'histoire, de politique et de géographie à Harderwick, ensuite professeur d'histoire à Leyde, mourut dans cette ville en 1670. C'étoit un homme d'une vaste lecture; mais il se reposoit trop, en écrivant, sur sa mémoire qui n'étoit pas toujours fidelle. Sur la fin de ses jours, son esprit avoit des accès de folie, et cet accident venoit, dit-on, d'une perte de 6000 florins qu'il fit à la Haye, avec un alchimiste. On

a de ce savant : I. Une *Histoire Ecclésiastique*, en latin, jusqu'en 1666, traduite en françois à Rotterdam, 1699, in-12. Cet ouvrage est assez bien fait, et même fort impartial, excepté dans les endroits où il est question du Protestantisme. Elle a été continuée par *Leydecker*. II. *L'Histoire d'Angleterre*, sous les années 1645 et 1646, in-8°, à Leyde, 1648. III. *De originibus Americanis*, in-8°, 1652. IV. *Geographia vetus et nova :* ouvrage savant, mais confus. V. *Orbis politicus*, in-12. VI. *Historia Philosophiæ*, en 7 livres, 1655, in-4.° VII. Une *Edition* de *Sulpice-Sévère*, avec des *Notes*, in-8.° VIII. *Arca Noë*, ou *Histoire des Monarchies*. Cet ouvrage est plein de recherches curieuses sur l'origine de chaque monarchie, etc. *Voy.* GRAAF.

HORREBOW, (Pierre) célèbre astronome Danois mort en 1764, âgé de 85 ans. Il eut, dans le cours d'une si longue vie, vingt enfans et trente-quatre petits enfans. Il professa avec distinction, pendant plusieurs années, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie. On a de lui un ouvrage, intitulé : *Copernicus triumphans*, où il montre beaucoup d'enthousiasme pour le système de *Copernic*.

HORROX, (Jérémie) habile astronome Anglois, né à Texteh, près de Liverpoole, en 1619, mourut en 1641, à l'âge de 22 ans, après avoir achevé son traité, intitulé : *Venus in Sole visa ;* Gedani, 1662, in-folio. Ses mœurs et ses talens excitèrent des regrets universels.

I. HORSTIUS, (Jacques) né à Torgaw en 1537, mort en 1600, à 63 ans, fut nommé médecin ordinaire de l'archiduc d'Autriche, en 1580, professeur de médecine à Helmstadt, et directeur de l'université en 1595. Il a laissé beaucoup d'écrits sur la science qu'il avoit professée : I. *Compendium Medicarum institutionum*. II. *Herbarium*, 1630, in-8.° III. Un *Commentaire* sur le livre d'*Hippocrate*, *De Corde*. IV. *De noctambulonibus*. V. *De dente aureo pueri Silesii*, in-8.° VI. *Disputationes Catholicæ de rebus secundùm et præter naturam*. VII. *Epistolæ Philosophicæ et Medicinales*, in-8° ; et divers autres Traités où l'on trouve de bonnes choses.

II. HORSTIUS, (Grégoire) surnommé l'*Esculape d'Allemagne*, neveu du précédent, naquit à Torgaw en 1578, et mourut en 1636, à 58 ans, après avoir exercé et enseigné la médecine avec un succès égal. On a de lui plusieurs ouvrages sur cette science, recueillis par *Grégoire Horstius*, son fils, en 2 volumes in-4°, à Goude, 1661.

III. HORSTIUS, (Daniel) fils du précédent, né à Giessen, professeur de médecine à Marpourg, et médecin du landgrave de Hesse-d'Armstadt, mourut en 1685, à 68 ans. C'est lui qui procura l'édition de *Zacchias Questiones medico-legales*, et celle de *Riverii Opera medica*. — GRÉGOIRE, son frère, devint médecin et professeur de physique à Ulm sa patrie, et mourut en 1661. Il recueillit la plupart des ouvrages de médecine composés par *Grégoire Horstius*, son père, et les fit imprimer. *Voyez* n° II. Cette famille a produit plusieurs autres savans médecins.

IV. HORSTIUS, *Voyez* MERLON.

HORTA, (Garcie d') *ou* DU JARDIN, professeur de philosophie à Lisbonne en 1534, et premier médecin du comte de *Redondo*, vice-roi des Indes, publia des *Dialogues* en espagnol, sur les Simples que l'on trouve en Orient, 1574, in 8° et in-fol. Ils ont été traduits en latin par *Charles Clusius*, 1605, 36 fig.; et en françois par *Antoine Colin*, apothicaire de Lyon, 1619, in-8.° L'original et les versions sont recherchés.

HORTEMELS, (Marie-Magdeleine) épouse de *Charles Cochin* père, finissoit les gravures de son mari. Elle mourut à Paris en 1767, à 81 ans. Elle étoit fille d'un libraire de la capitale, et avoit le goût de la littérature et des beaux-arts.

HORTENSIA, dame Romaine, fille du célèbre orateur *Hortensius*, et héritière des talens de son père, plaida, l'an 64 avant J.C., la cause des dames Romaines devant les Triumvirs, qui en avoient condamné 1400 à déclarer les biens qu'elles possédoient, afin de les taxer pour les frais de la guerre. Le discours d'*Hortensia* fut si touchant, que les Triumvirs n'obligèrent que 400 femmes à déclarer leurs biens.

I. HORTENSIUS, (*Quintus*) orateur Romain, plaida dès l'âge de 19 ans, avec le succès qu'il auroit pu attendre à 40. *Cicéron*, son émule, parle de son éloquence avec éloge, et de sa mémoire comme d'un prodige. Son geste auroit été parfait, s'il ne l'eût gâté quelquefois par des mouvemens affectés. Ses ennemis lui donnoient, par dérision, le nom de *Dionysia*, célèbre danseuse de ce temps-là. *Hortensius* tint le premier rang dans le barreau, jusqu'à ce que *Cicéron* parût. Il le quitta pour prendre les armes, devint tribun militaire, prêteur, et enfin consul l'an 70 avant J. C. Il mourut environ 21 ans après, avec la réputation d'un bon citoyen, d'un sage sénateur et d'un homme magnifique. Il avoit amassé de grands biens, dont il savoit se faire honneur. On dit qu'à sa mort on trouva dix mille muids de vin dans ses caves. Les *Plaidoyers* de cet homme illustre ne sont pas parvenus jusqu'à nous; ils ne soutenoient pas, au jugement de *Quintilien*, le nom qu'il s'étoit fait. On avoit encore de lui, des *Poésies galantes* et des *Annales*... *Voyez* I. ATTICUS.

II. HORTENSIUS, (Lambert) ainsi nommé, parce qu'il étoit fils d'un jardinier, fut préfet du collége du Naërden en Hollande. Il faillit périr dans la prise de cette ville en 1572, et vit égorger, sous ses yeux, son fils naturel. Il mourut en 1574, flottant entre le Luthéranisme et la religion Catholique. On a de lui, des *Satires* et des *Epithalames*, et d'autres ouvrages en latin, dont les plus connus sont: I. Sept livres *De bello Germanico*, sous *Charles-Quint*, in-8.° II. *De tumultu Anabaptistarum*, in-fol. III. *De secessionibus Ultrajectinis*, in-fol. IV. Des *Commentaires* sur les six premiers livres de l'*Enéide de Virgile*, et sur la *Pharsale de Lucain*. V. Des *Notes* sur quatre *Comédies* d'*Aristophane*.

HOSIER, *Voy.* HOZIER.

HOSIUS *ou* OSIUS, (Stanislas) cardinal, né à Cracovie en Pologne, et élevé en Italie, devint secrétaire du roi de Pologne, chanoine de Cracovie, évêque de Culm, et enfin évêque de Warmie. Le pape *Pie IV* l'envoya vers l'empereur *Ferdinand*, qui fut si charmé de son esprit et de ses vertus, qu'il lui dit, en l'embrassant, qu'*il ne pouvoit pas résister à un homme, dont la bouche étoit le temple, et la langue l'oracle du Saint-Esprit*... *Hosius* étoit chargé d'engager ce prince à faire continuer le concile de Trente : il obtint tout ce qu'il voulut. *Pie IV* l'en récompensa en 1561, par le chapeau de cardinal, qu'il n'accepta que malgré lui. Ce pontife lui ordonna ensuite d'aller ouvrir le concile de Trente, comme son légat ; commission qu'il remplit avec beaucoup de succès. *Hosius* passa en Pologne, d'où il fut rappelé par *Grégoire XIII*, qui le fit pénitencier de l'église Romaine. Il mourut de la mort des justes, à Capravolo, près de Rome, le 5 août 1579, à 76 ans. Les écrivains Catholiques lui donnèrent à l'envi les noms de *Colonne de l'Église* et d'*Augustin de son temps*. Les Protestans n'eurent point d'adversaire plus redoutable. Il écrivit plusieurs ouvrages contre eux ; recueillis à Cologne, 1584, en 2 vol. in-fol., imprimés jusqu'à trente-deux fois du vivant de l'auteur, et traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Les principaux sont ; I. *Confessio Catholicæ fidei Christianæ*. II. *De communione sub utrâque specie*. III. *De Sacerdotum conjugio*. IV. *De Missâ vulgari linguâ celebrandâ*, etc. *Bescius* a écrit sa Vie.

HOSPINIEN, (Rodolphe) ministre Zuinglien, né à Altorf, village de Suisse dans le canton de Zurich, en 1547, mort le 11 mars 1626, à 79 ans, étoit tombé en enfance depuis près de trois ans. Ses préventions contre les dogmes et la discipline de l'Église Catholique, lui firent enfanter plusieurs ouvrages, recueillis à Genève en 1681, en 7 volumes in-folio. Les principaux sont : I. *De Templis*, hoc est *De origine, usu et abusu Templorum*, 1603, in-fol. II. *De Monachis*, à Zurich, 1609, in-fol. III. *De festis Judæorum et Ethnicorum*, Zurich, 1611, in-fol. IV. *Festa Christianorum*, Zurich, 1612, in-fol. V. *Historia Sacramentaria*, Zurich, 1598, in-folio. — 2[e] partie, 1602, in-folio. VI. *Historia Jesuitica*, Zurich, 1619, in-fol. On y trouve rassemblé tout ce qu'on a dit sur les règles, les constitutions, les progrès et la politique de cet ordre célèbre. On ne peut disconvenir qu'*Hospinien* n'ait fait plusieurs recherches curieuses, et que ses ouvrages n'aient leur utilité. Le grand nombre de passages qu'il y entasse les uns sur les autres, prouve son application à étudier certaines matières. Il auroit été à souhaiter qu'il eût eu plus de critique : car il cite souvent de fausses décrétales et des pièces supposées, comme des monumens véritables. Quoiqu'il y ait assez d'ordre dans les titres de ses chapitres, il n'y en a pas tant dans le corps du chapitre. Il cite assez con[illegible] sément les anciens auteurs et modernes, et fait des applic[illegible] tions de leurs passages à cont[illegible] sens. Il est foible dans la contr[illegible] verse. Quand il réfute Bellar[illegible] sur les faits, il réussit; m[illegible]

quand c'est sur le dogme, il n'est pas, à beaucoup près, si fort. Personne n'a mieux démêlé ni détaillé, que lui, l'histoire des différends élevés entre les sectes séparées de l'Église Romaine; et en cela, sans y penser, il a rendu service à l'Église Catholique. *Hospinien* étoit outré Sacramentaire, et grand ennemi des Luthériens et des Ubiquitaires, avec lesquels il croyoit que l'on ne devoit point avoir de société, ni de communion. Le style de cet auteur est simple, mais très-intelligible, et composé de termes ordinaires assez latins. C'est le jugement que *Dupin* porte de cet écrivain, et ce jugement est très-juste.

I. HOSPITAL, (Michel de l') ou plutôt DE LOSPITAL, comme il signoit, chancelier de France, naquit en 1505, à Aigueperse en Auvergne, d'un médecin, fils, à ce que prétendoient ses ennemis, d'un Juif d'Avignon. Son père ayant quitté la médecine, s'attacha à *Charles de Bourbon*, connétable de France, dont il dirigea les affaires avec chaleur et intégrité. Le connétable récompensa son zèle en le faisant bailli de Montpensier, auditeur de ses comptes à Moulins, et en lui donnant la terre de la Bussière en Auvergne, et deux autres villages dans le comté de Montpensier. *Jean de l'Hospital* avoit un caractère noble, des mœurs sévères, une ame sensible et courageuse; il tâcha d'inspirer les mêmes vertus à son fils, qu'il fit élever avec beaucoup de soin. Il l'envoya étudier dans les plus célèbres universités de France et d'Italie. *Michel de l'Hospital* s'y distingua également par le double esprit de la littérature et des affaires. Sorti des écoles de la jurisprudence, il occupa des charges honorables. Il fut successivement auditeur de rote, à Rome, conseiller au parlement de Paris, ambassadeur au concile de Trente transféré à Bologne, enfin surintendant des finances en 1554. Le trésor royal se trouvoit épuisé par les prodigalités du roi, par l'avidité de ses favoris, de ses ministres, de sa maîtresse; par les dépenses de la guerre, par les plaisirs fastueux de la cour, par les malversations des financiers. *L'Hospital* fit des exemples de sévérité qui effrayèrent les coupables; il refusa courageusement les sommes qu'on lui demandoit, et ne se laissa corrompre ni par les menaces, ni par les flatteries. « Je me rends désagréable, écrivoit-il à *Olivier*, par mon exactitude à veiller sur les deniers du roi. Les vols ne se font plus impunément; j'établis de l'ordre dans la recette et la dépense; je refuse de payer des dons trop légèrement accordés, ou j'en renvoie le payement à des temps plus heureux; on voit tout cela avec un dépit amer... Dois-je préférer l'amitié déshonorante de certains courtisans, à ce que me prescrivent mes obligations envers mon roi, mon amour pour ma patrie? Eh bien donc! qu'ils engloutissent tout, et le soldat sans paye ravagera nos provinces pour subsister, et l'on foulera le peuple par de nouveaux impôts. » *L'Hospital*, en se faisant redouter des sangsues de l'état, leur donnoit l'exemple du plus noble désintéressement. Quoiqu'il eût été près de douze ans dans le parlement, cinq ou six dans la place de surintendant, sa fortune étoit si bornée, que le roi fut obligé de doter sa fille.

Henri II étant mort en 1559, le cardinal de Lorraine, qui étoit à la tête du gouvernement, sous *François II*, fit entrer *l'Hospital* dans le conseil d'état. Il n'y fut pas long-temps. *Marguerite de Valois*, destinée au duc de *Savoie*, l'emmena avec elle pour être son chancelier. Mais à peine eut-il passé six mois auprès de sa bienfaitrice, qu'on le rappela en France, où l'on espéroit de remédier aux maux qui désoloient ce royaume, en l'élevant à la place de chancelier. *L'Hospital*, devenu chef de la justice; au milieu des factions de la cour, et du bouleversement général du royaume, parut un philosophe intrépide, dans un temps d'enthousiasme et de fureur. « Tous les ordres étoient corrompus, selon ce qu'il dit lui-même, dans un discours au parlement de Paris. Le peuple est mal instruit; on ne lui parle que de dimes et d'offrandes, et point de bonnes mœurs; chacun veut voir sa religion approuvée, celle des autres persécutée. C'est là toute la piété d'aujourd'hui. » Lorsque la malheureuse *Conspiration d'Amboise* éclata en 1560, il fut d'avis que, pour appaiser le soulèvement des esprits, on pardonnât à ceux que le faux zèle de la religion avoit égarés. Il donna, la même année de cette conjuration, l'*Edit de Romorantin*, pour empêcher l'établissement de l'inquisition en France. Il vit avec douleur le feu de la guerre civile s'allumer dans sa patrie. Il fit tous ses efforts pour l'éteindre avant l'embrasement général, *estimant* (ce sont ses propres termes) *qu'il n'y avoit rien de plus dommageable en un pays qu'une guerre civile, ni plus profitable qu'une paix à quelque prix que ce fût;* et lorsque tout le royaume étoit en feu, il tâcha d'adoucir le mal qu'il n'avoit pu guérir. C'est conformément à ces principes, dictés, selon les uns, par l'humanité et la sagesse; selon d'autres par son penchant au Calvinisme, qu'il parla aux états assemblés à Orléans, au commencement du règne *Charles IX;* à ceux de Saint-Germain-en-Laye, en 1561; au colloque de Poissi, tenu la même année; à l'assemblée de Moulins, en 1566. Après l'affaire de Vassi, voyant qu'on se préparoit, de part et d'autre, à prendre les armes, il s'y opposa de toutes ses forces; et le connétable *de Montmorenci* lui ayant dit, *que ce n'étoit à gens de Robe longue d'opiner sur le fait de la guerre. — Bien que telles gens*, lui répondit-il, *ne sachent conduire les armes, si ne laissent-ils de connoître quand il en faut user.* Il eut part à toutes les grandes affaires de ces temps malheureux, et se conduisit toujours de même. Son discours aux états assemblés à Orléans, est un monument de sa sagesse. « Il ne faut point, dit-il, écouter ceux qui prétendent qu'il n'est pas de la dignité d'un roi de convoquer des états; car qu'y a-t-il de plus digne d'un roi, que de donner à tous ses sujets la permission d'exposer leurs plaintes avec liberté, publiquement, et dans un lieu où l'imposture et l'artifice ne peuvent se glisser? Dans ces assemblées, les souverains sont instruits de leurs devoirs. On les engage à diminuer les anciennes impositions, et à n'en pas mettre de nouvelles; à retrancher les dépenses superflues, qui ruinent l'état; à ne plus vendre les charges; à n'élever à l'épiscopat et

aux autres dignités de l'église, que des sujets capables de les remplir; devoirs aujourd'hui négligés, parce que les rois ne voient et n'entendent que par les oreilles d'autrui. » Ennemi des conseils violens, il en donna au roi de très-modérés, pour le porter à rétablir la paix dans son état. La reine *Catherine de Médicis*, qui avoit contribué à l'élévation du chancelier, trop emportée pour approuver des vues si pacifiques, le fit exclure du conseil de guerre. *L'Hospital*, voyant que sa présence étoit importune, se retira de lui-même en 1568, dans sa maison de campagne de Vignai, près d'Estampes. Quelques jours après, on lui fit demander les sceaux; il les rendit sans regret, disant que *les affaires du monde étoient trop corrompues pour qu'il pût encore s'en mêler. L'Hospital* goûta, dans sa retraite, un bonheur inespéré. Les amusemens de la campagne, la poésie latine, qui faisoit ses délices, la conversation de ses amis, succédoient aux soins qu'il donnoit à ses enfans. « J'ignorois, dit-il dans une de ses lettres, que la vie et les plaisirs champêtres eussent autant de charmes. J'ai vu blanchir mes cheveux, avant que de connoître l'état dans lequel je pouvois rencontrer le bonheur. En vain, la nature m'avoit fait aimer le repos et l'oisiveté; jamais je n'aurois pu me livrer à ce penchant si doux, si le ciel me regardant d'un œil de pitié, ne m'eût débarrassé des fers, que peut-être sans lui je n'aurois pu briser. Que si quelqu'un s'imagine que je me croyois heureux dans ce temps, où la fortune sembloit s'être fixée contre moi... et qu'à présent je me crois malheureux d'avoir perdu tous ces brillans avantages : ah ! que cet homme ignore bien le fond de mon cœur ! » L'illustre chancelier vit les beaux jours de sa retraite troublés par le massacre de la Saint-Barthélemi, en 1572. Il pensa sur cette funeste journée, comme nous pensons aujourd'hui, et disoit souvent EXCIDAT ILLA DIES ! Ses amis craignant qu'il ne fût enveloppé dans cette horrible exécution, l'avertirent de prendre garde à lui. *Rien, rien*, répondit-il; *ce sera ce qu'il plaira à Dieu, quand mon heure sera venue*. Le lendemain, on vint lui dire, qu'on voyoit une troupe de cavaliers armés, qui s'avançoient vers sa maison. On lui demanda si l'on devoit fermer les portes, et tirer sur eux, en cas qu'ils voulussent les forcer. *Non, non*, répartit-il; *mais si la petite ne suffit pas pour les faire entrer, que l'on ouvre la grande*. C'étoient en effet des furieux, qui, sans ordre de la cour, venoient pour le tuer; mais avant que d'exécuter leur dessein, ils furent atteints par d'autres cavaliers, envoyés par le roi même, pour leur dire, que *l'Hospital* n'avoit pas été compris dans le nombre des proscrits, et que ceux qui en avoient fait la liste, lui pardonnoient les oppositions qu'il avoit toujours formées à l'exécution de leurs projets. *J'ignorois*, répondit-il froidement, et sans changer de visage, *que j'eusse jamais mérité la mort ni le pardon*. Sa devise étoit :

SI FRACTUS ILLABATUR ORBIS,
IMPAVIDUM FERIENT RUINÆ.

L'univers écroulé tomberoit en éclats,
Le choc de ses débris ne m'ébranleroit pas.

MARMONTEL.

Il mourut le 13 mars 1573, âgé de 68 ans. On croyoit qu'il étoit Huguenot dans l'ame, quoiqu'il fût Catholique au dehors. De là ce proverbe, ou plutôt cette raillerie qui étoit de son temps dans la bouche de tout le monde : *Dieu nous garde de la Messe du Chancelier !* parce qu'on étoit persuadé qu'il n'y croyoit pas trop. Quelques personnes jugeoient qu'avec sa mine austère, son *visage de St. Jérôme*, comme on l'appeloit à la cour, et sa morale extrêmement sévère, il n'étoit, à proprement parler, ni Huguenot, ni Catholique, ou que du moins il penchoit beaucoup plus pour le Calvinisme. Ceux qui soutiennent ce dernier sentiment, l'appuient sur plusieurs raisons. Nous rapporterons les principales, d'après une lettre qu'on trouve dans l'*Année littéraire*, 1777, n° 28. 1.° « L'épouse, la fille, le gendre de *l'Hospital* professoient publiquement la doctrine de *Calvin*. 2.° Dans son testament, le chancelier ne fait aucune mention, ni de Messe, ni de Purgatoire, ni de Prêtres. Ce silence est éloquent; mais ce n'est pas tout. Il dit qu'il ne règle rien sur ses funérailles, *parce que les Chrétiens ne les ont pas en grande estime.* Où avoit-il puisé ce langage ? N'est-ce pas à l'école des sectaires ? Car les Catholiques font le plus grand cas des funérailles, et des prières qu'on y fait pour les morts. 3.° Une autre déposition bien terrible contre la foi de *l'Hospital*, c'est la déclaration de MM. *Hurault de l'Hospital*, ses petits-fils, qui ont attesté qu'il les avoit élevés et instruits avec le plus grand soin dans la religion Protestante. 4.° Si l'on joint à toutes ces preuves, la fameuse harangue du colloque de Poissy, que tous les prélats Catholiques et le pape *Pie IV* jugèrent hérétique, et qui l'étoit en effet; si l'on joint encore le règlement fait par ses ordres dans l'assemblée de Saint-Germain, où le culte des images est proscrit, où l'on décide que *les Images, surtout celles de la sainte Trinité, sont une innovation contraire à l'Ecriture sainte, à l'autorité des Conciles et des saints Pères;* si l'on se rappelle que, soit au concile de Trente, soit dans tout le cours de son ministère, *l'Hospital* ne cessa d'appuyer les demandes des Calvinistes, on sera porté à quelque mouvement d'indulgence envers ceux qui ont soupçonné la foi du chancelier... » Quelques historiens ajoutent que, s'il avoit été le maître de sa croyance, il auroit professé le Judaïsme, comme le Juif qu'on lui donnoit pour aïeul. Quoi qu'il en soit de cette imputation, formée sans doute par la haine, il eut les vertus que la religion inspire, ainsi que les qualités qui accompagnent le génie. Le sien eut le caractère de la véritable grandeur ; il fut simple et élevé. S'il avoit vécu de nos jours, il auroit exécuté ses vues grandes et nobles ; il auroit mis un ordre dans le labyrinthe de la jurisprudence ; il auroit paru tout ce qu'il étoit, un homme. C'est lui qui est l'auteur de l'*Edit de Moulins.* Il brilla beaucoup dans l'assemblée tenue dans cette ville en 1566 : il y proposa d'excellens règlemens, pour que la justice fût rendue avec plus d'exactitude. Il vouloit réduire les chambres du parlement, donner des gages raisonnables aux juges, supprimer les épices et les présens. Il vouloit que les magistrats ne servissent que trois ans de suite dans

chaque parlement, et qu'avant de quitter, ils rendissent compte de leur conduite devant des censeurs nommés par le roi : belles propositions, qui furent applaudies, et qui n'ont jamais été exécutées. C'est encore à ce chancelier qu'on est redevable de l'*Edit* qui ordonne qu'on suivroit le cours du soleil dans le dénombrement des mois ; et que l'année civile commenceroit au 1[er] janvier. Il projeta aussi de réduire tous les religieux à quatre ordres et à quatre habits différens, et de les charger des hôpitaux et des colléges. On a remarqué que son portrait ressemble assez bien aux médailles que nous avons d'*Aristote*. Il nous reste encore du chancelier *de l'Hospital* : I. Des *Poésies* latines, Amsterdam, 1732, in-8°, qui ne sont pas sans mérite ; mais que *Chapelain* a trop louées en les mettant immédiatement après celles d'*Horace*. *L'Hospital* n'a point ce style précis et serré, cette abondance d'idées, cette délicatesse énergique qui distinguent le poëte Romain. Il est souvent diffus. Ses tableaux, quoique peints en grand, ne sont pas toujours bien ordonnés. Enfin, il est moins poëte qu'*Horace*. Cependant il est poëte. Son style est facile, mâle et plein de vie, sur-tout dans ses dernières compositions, lorsque l'atrocité des crimes commis sous ses yeux eut donné à son caractère un nouveau degré d'énergie. II. Des *Harangues prononcées aux Etats d'Orléans*, 1561, in-4° : écrites sans goût, et qui ne sont qu'un tissu de métaphores prises de la médecine. Le poëte valoit mieux en lui que l'orateur. III. Des *Mémoires*, contenant plusieurs *Traités de Paix*, *Apanages*, *Mariages*, *Reconnoissances*, *Fois et Hommages*, etc. depuis l'an 1228, jusqu'en 1557, 3 volum. in-12, Cologne, 1572. Ce petit ouvrage n'est proprement qu'un recueil de notes faites par un homme qui étudioit l'histoire de France. Dans un *Recueil de Pièces servant à l'Histoire*, Paris, 1623, in-4°, on trouve de lui un *Discours* des raisons et persuasions de la paix en 1568, et son *Testament* qui est curieux. Cette dernière pièce se trouve aussi dans la Bibliothèque choisie de *Colomiez*, dans la Bibliothèque du Droit François de *Bouchel*, dans *Castelnau*, et dans *Brantôme*, article du connétable de *Montmorenci*. Le chancelier *de l'Hospital* avoit projeté, dit-on, dans sa retraite, une *Histoire* de son temps en latin. Il s'étoit proposé *Salluste*, *Plutarque*, *Tite-Live*, pour modèles ; mais la crainte d'être enlevé à tout moment par ses ennemis, l'empêcha d'exécuter cet ouvrage. En 1777, l'académie Françoise a couronné l'éloge de ce grand homme par l'abbé *Remi* ; et la même année, *Louis XVI* lui fit ériger une statue en marbre blanc, par *de Gois*. On a publié sa *Vie* à Paris, sous le titre de Londres, in-12, 1764. *L'Hospital* ne laissa qu'une fille, qu'il maria à *Robert Hurault* ; et la ligne masculine de cette maison de *Hurault l'Hospital* finit en 1706. *Voyez* l'article suivant.

II. HOSPITAL, sieur DU FAY, (Michel-Hurault de l') petit-fils et filleul du chancelier, qui l'ayant fait élever sous ses yeux, lui avoit légué sa bibliothèque, et le regardoit comme celui de ses petits-fils qui promettoit le plus. Il ne trompa pas les espérances de son aïeul. Il fut suc-

cessivement chancelier de *Henri*, roi de Navarre et ensuite de France ; son ambassadeur en Hollande et en Allemagne, où il lui ménagea des secours et des alliances ; maître des requêtes, et gouverneur de Quillebœuf: car il réunissoit, ainsi que la plupart des grands hommes de ce siècle, les qualités militaires aux lumières et aux vertus de la magistrature, à laquelle il tenoit, et par sa famille, et par celle de sa femme, fille de l'illustre *Pibrac*. Nous connoissons deux Discours de lui, faisant partie des quatre excellens *Discours sur l'état présent de la France*, imprimés en 1593. Ils offrent le tableau de la France, depuis 1585 jusqu'en 1591. Tout y est tracé de main de maître, avec la chaleur que l'indignation allumoit dans tous les cœurs François; mais cette chaleur est contenue dans les bornes fixées par les maîtres de l'art. Ces discours offrent encore une lecture agréable et intéressante. L'auteur étoit mort en 1592. On a aussi de lui une *Réponse* en latin au Discours du pape *Sixte V*, sur la mort du roi *Henri III*, sous le titre de *Sixtus* et *Anti-Sixtus*, 1590, in-4.° et in-8.° On lui donne aussi l'*Anti-Espagnol*, qui se trouve dans les Mémoires de la Ligue, et séparément, mais *Arnauld d'Andilly*, dans ses Mémoires, attribue ce livre à son père *Antoine Arnauld*.

III. HOSPITAL, (Nicolas *et* François de l') : *Louis de l'Hospital* leur père, d'une famille illustre, différente de celle du chancelier, commandoit dans Meaux pour la Ligue. Il offrit, en 1591, au duc de *Mayenne*, d'arrêter les *Seize* qui avoient fait pendre le président *Brisson* et deux conseillers au parlement de Paris, et qui aspiroient à se défaire aussi du duc pour secouer tout frein et toute subordination. *Louis* fut le premier gouverneur qui reconnut *Henri IV*. C'est lui qui arrêta le maréchal *de Biron*, en 1602. Ses fils lui succédèrent dans la charge de capitaine aux Gardes du corps, et se distinguèrent l'un et l'autre par leur valeur. Ils furent tous deux honorés du collier des ordres, le 31 décembre 1619; et du bâton de maréchal de France, l'un le 4 avril 1617, l'autre le 13 avril 1643. Ils furent connus, dans leur temps, sous les noms de maréchaux *de Vitri* et *de l'Hospital*. Ils obtinrent l'un et l'autre, en 1641 et en août 1644, des brevets portant promesse d'ériger en duchés pairies les comtés de Château-Villain et de Rosnay en Champagne, qu'ils possédoient. En juin 1656, la promesse fut effectuée par rapport à la première de ces deux terres, qui fut érigée sous le nom de *Vitri*, en faveur de *François-Marie de l'Hospital*, fils de *Nicolas*, alors capitaine de cent hommes d'armes des ordonnances, et mestre de camp lieutenant du régiment de la reine, infanterie, puis ambassadeur pour la paix de Nimègue en 1675, et le dernier de sa branche. Le maréchal *de Vitri* avoit gagné le bâton en arrêtant et faisant tuer le maréchal *d'Ancre*. Étant gouverneur de Provence, il eut une dispute vive avec *Sourdis*, archevêque de Bordeaux, nommé pour commander les troupes de mer qui devoient reprendre les isles d'Hières et de Lérins. L'emportement de *Vitri* alla si loin, qu'il donna quelques coups de canne

au prélat guerrier. Cette violence le fit enfermer à la Bastille, où il demeura prisonnier jusqu'en janvier 1644. Il mourut l'année d'après, le 28 septembre 1645, à 63 ans. Son petit-fils, *Louis-Marie-Charles*, tué à Paris en 1674, termina sa postérité masculine. — *François de L'HOSPITAL*, frère du même *Vitri*, servit long-temps et très-bien, sous le nom de *DU HALLIER*. Il commanda l'aile gauche à la bataille de Rocroi, et eut beaucoup de part à la victoire. Ayant négligé de faire sa cour au cardinal *de Richelieu*, il n'eut le bâton de maréchal qu'en 1643, après la mort de ce ministre impérieux. Peu de guerriers avoient autant travaillé pour le mériter. Le cardinal *Mazarin*, plus sensible à ses talens que *Richelieu*, eut avec lui les liaisons les plus étroites, et le nomma gouverneur de Paris en 1649. Il mourut le 20 avril 1660, âgé de 77 ans. Il avoit épousé en premières noces *Charlotte des Essars*. *Voy*. II. ESSARS.

IV. HOSPITAL, (Guillaume-François-Antoine de l') marquis de *Sainte-Mesme*, naquit en 1661. Il étoit de la même famille que ceux qui sont l'objet de l'article précédent, mais d'une autre branche. Toutes les deux avoient pour tige commune *Adrien de L'HOSPITAL*, chambellan de *Charles VIII*, capitaine de cent hommes d'armes, et lieutenant général en Bretagne, qui commanda l'avant-garde de l'armée royale à la bataille de Saint-Aubin, en 1488. Le marquis de l'*Hospital*, dont il est question dans cet article, eut, dès son enfance, une passion extrême pour les mathématiques; et cette passion devint d'autant plus forte, qu'elle étoit soutenue par beaucoup de talent. Il étonna les plus habiles géomètres de son temps, entr'autres, le grand *Arnauld*, par sa facilité à résoudre les problêmes les plus difficiles. Après avoir servi quelque temps en qualité de capitaine de cavalerie, il fut obligé de quitter le service, à cause de la foiblesse de sa vue, si courte, qu'il n'y voyoit pas à dix pas. Les mathématiques le possédèrent tout entier. L'académie des Sciences de Paris lui ouvrit ses portes en 1693, et il justifia ce choix par son livre de l'*Analyse des infiniment-Petits*, publié en 1696, in-4.° Cet ouvrage dans lequel il dévoile si bien tous les secrets de l'infini géométrique, et de l'infini de l'infini, le fit regarder comme un des premiers mathématiciens de son siècle. Ce livre est aussi bien fait que bon. « L'auteur a eu l'art, dit *Fontenelle*, de ne faire, d'une infinité de choses, qu'un assez petit vol.; il y a mis cette netteté et cette briéveté d'un homme qui ne veut que faire penser, et plus soigneux d'exciter les découvertes d'autrui, que jaloux d'étaler les siennes. » Le marquis de l'*Hospital*, ayant vu l'utilité de son ouvrage, s'engagea, dit son panégyriste, dans un travail aussi propre à faire de nouveaux géomètres. Il embrassoit les sections coniques, les lieux géométriques, la construction des équations, et une théorie des courbes mécaniques. C'étoit proprement le plan de la géométrie de *Descartes*; mais plus étendu et plus complet. Il mettoit la dernière main à cet ouvrage, lorsqu'il fut malheureusement emporté par une apoplexie, en 1704, âgé seulement de 43 ans. Quoique profondé-

ment attaché aux sciences abstraites, il n'étoit nullement sombre ni rêveur ; il étoit au contraire assez porté à la joie, et il sembloit n'avoir payé par rien ce grand génie mathématique. Il étoit dans le commerce du monde, et il y vivoit, à peu près comme ceux dont cette occupation oisive est la seule occupation. Il n'étoit pas même ennemi des plaisirs ; mais on sentoit dans les sociétés les plus frivoles et dans ses discours les plus ordinaires, la justesse, la solidité, en un mot, la géométrie de son esprit. Il étoit d'un commerce facile, et d'une probité parfaite ; ouvert et sincère ; convenant de ce qu'il étoit, parce qu'il l'étoit, et n'en tirant nul avantage : prompt à déclarer ce qu'il ignoroit, et à recevoir des instructions même en matière de géométrie, s'il lui eût été possible d'en recevoir. Depuis sa mort, on publia de lui, en 1707, un *Traité des Sections coniques*, in-4.° Il avoit épousé *Marie-Charlotte de Romilley de la Chesnelaye*, d'une ancienne noblesse de Bretagne, dont il eut de grands biens, et qui lui donna un fils et trois filles. Leur union fut si heureuse, qu'il lui fit partager tous ses goûts, jusqu'au génie pour les mathématiques.

HOSSCH, (Sidronius) jésuite, né à Merckhem, village voisin de Dixmude en Flandre, en 1596, mort à Tongres le 4 septembre 1653, à 57 ans, s'est illustré par ses *Poésies latines*, recueillies en 1656, in-8.° Elles ont été imprimées plus de trente fois depuis, entr'autres chez *Barbou*, à Paris, 1723. Il a su allier deux choses qui ne vont guère ensemble, l'élévation et l'élégance du style, l'exactitude et la richesse de la poésie. Le pape *Alexandre VII*, qui cultivoit aussi les Muses latines, faisoit un grand cas des fruits de la verve d'*Hossch*. *Deslandes*, avocat au parlement de Paris, en a donné une Traduction libre en vers françois, imprimée avec le texte latin, à Paris, 1756. « C'est par nécessité, dit *Baillet*, plutôt que par bienséance, que j'ai cru devoir marquer le temps de la naissance et de la mort, aussi bien que la qualité et le pays de *Sidronius Hosschius*, de peur qu'on ne s'y trompât, en le croyant né aux siècles les plus heureux de Rome florissante, sous prétexte qu'il égale les premiers d'entre les anciens poëtes latins qu'elle a produits ; et que ses écrits semblent nous porter à le confondre avec eux. »

HOSTASIUS, de Ravenne en Italie, étoit un soldat de l'armée commandée par *Odet de Lautrec*, au siége de Pavie, que les François prirent l'an 1527. Il signala son courage en entrant le premier dans cette ville, et demanda pour récompense à son général, une *Statue* équestre de cuivre qui étoit élevée dans la place. On dit que c'étoit la statue de l'empereur *Antonin*, qui avoit été autrefois transportée de Ravenne à Pavie, pour la sauver du pillage des Lombards. Le général lui accorda sa demande ; mais les bourgeois de Pavie refusèrent absolument de laisser enlever cette figure, et aimèrent mieux donner à ce soldat une *couronne d'or massif*. Il l'accepta, et la fit attacher dans l'Eglise de Ravenne, pour être à la postérité un témoignage de sa valeur.

I. HOSTE ou L'HOSTE, (Jean) né à Nancy, enseigna le droit et les mathématiques à Pont-à-Mousson, sur la fin du XVIe siècle. *Henri* duc de Lorraine, charmé de son esprit vaste et pénétrant, le fit intendant des fortifications, et conseiller de guerre. Ses principaux ouvrages sont : I. *Le Sommaire et l'usage de la sphère artificielle*, in-4.° II. *La Pratique de Géométrie*, in-4.° III. *Description et usage des principaux Instrumens de Géométrie.* IV. *Du Cadran et du Carré.* V. *Rayon astronomique.* VI. *Bâton de Jacob.* VII. *Interprétation du grand Art de Raymond Lulle, etc.* On desireroit, dans quelques-uns, plus d'ordre et de méthode; et depuis lui, on a mieux fait et mieux écrit. Il mourut en 1631.

II. HOSTE, (Paul l') Jésuite, né à Pont-de-Vesle dans la Bresse, 1652, mort professeur de mathématiques à Toulon, le 23 février 1700, à 49 ans, est principalement connu : I. Par un *Traité des Evolutions navales*, in-folio, 1697; réimprimé à Lyon, 1727, in-folio, avec des corrections et des augmentations. Cet ouvrage n'est pas moins historique que dogmatique, et contient ce qui s'est passé de plus considérable sur mer pendant les cinquante ans qui l'ont précédé. Le Père *l'Hoste* le présenta à *Louis XIV*, qui le reçut avec bonté, et donna à l'auteur cent pistoles et une pension de six cents livres. On trouve à la suite de ce livre un *Traité de la construction des Vaisseaux*; fruit des conférences de l'auteur avec le maréchal *de Tourville*. II. Un recueil des *Traités de Mathématiques les plus nécessaires à un officier*, 3 vol. in-12.

III. HOSTE, (Nicolas l') fameux dans notre histoire par ses trahisons, étoit fils d'un domestique de *Nicolas de Neufville de Villeroi*, secrétaire d'état. Il avoit été élevé dans la maison de ce seigneur, qui l'aimoit beaucoup, et qui lui donna toute sa confiance; mais il en abusa, et le trahit, lui et la France. Lorsque *Antoine de Silly* partit pour l'ambassade d'Espagne, *Villeroi* l'envoya avec lui pour apprendre la langue du pays. Mais, au lieu d'y demeurer fidelle à sa patrie, il se vendit aux Espagnols pour une pension de 1200 écus. De retour en France, son maître l'employa souvent à écrire des lettres en chiffres. Le traître ne manqua pas de communiquer à l'ambassadeur de *Philippe*, roi d'Espagne, tout ce qu'il y avoit de secret. Sa trahison fut enfin découverte en 1604. *L'Hoste* ayant été averti que l'on devoit se saisir de lui, disparut tout-à-coup, prit la route de la Champagne avec un Flamand, et fut atteint à la Faye, dans l'endroit où l'on passe la Marne. Comme la nuit étoit fort obscure, et qu'il cherchoit un gué pour gagner l'autre bord, il tomba dans une fosse et s'y noya, le 24 avril. On prétend que ce fut son compagnon qui le noya, par ordre de ses complices, de peur qu'étant appliqué à la question, il ne les découvrît. Le corps fut tiré de l'eau et apporté à Paris, et après lui avoir fait son procès, il fut tiré à quatre chevaux.

HOSTUN, *Voy.* TALLARD.

HOSTUS, (Matthieu) antiquaire Allemand, né en 1509, fut professeur de la langue grecque, et mourut à Francfort sur l'Oder en 1587, à 79 ans. Ses

ouvrages sont : I. *De numeratione emendatâ, veteribus Latinis et Græcis usitatâ.* II. *De re numerariâ veterum Græcorum, Romanorum et Hebræorum ;* Francfort, 1580, in-8.° III. *De monomachiâ Davidis et Goliæ.* IV. *De multiplici Assis usu.* V. *De sex Hydriarum capacitate.* VI. *Inquisitio in fabricam Arcæ Noë*, Londres, 1660, in-fol.

I. HOTMAN, (François) *Hotomanus*, jurisconsulte célèbre, né à Paris en 1524, d'un conseiller au parlement, professa le droit avec distinction à Lausanne, à Valence et à Bourges. Ses écoliers le sauvèrent, dans cette dernière ville, du massacre de la *St-Barthélemi*, en 1572. Le risque que son goût pour le Calvinisme lui faisoit courir en France, l'obligea de se retirer à Genève, et de là à Basle, où il mourut le 12 février 1590, à 65 ans. *Teissier* attribue son changement de religion à l'impression que fit sur lui la constance avec laquelle les Protestans supportoient les plus cruels supplices. Il joignoit à une vaste littérature et à une profonde connoissance de toutes les parties du droit, des mœurs pures et austères. On l'accuse pourtant d'avoir été trop avide d'argent, et trop enclin à faire valoir sa prétendue indigence. C'est une charlatanerie qui lui a été commune avec quelques philosophes de notre siècle. Ses *Ouvrages* ont été recueillis en 1599, in-fol. en 3 vol. par *Jacques Lectius*, qui a orné ce recueil de la *Vie* de l'auteur, composée par *Nevelet*. Les écrits les plus connus de cette compilation, sont : I. *Brutum fulmen*, en faveur du roi de Navarre, excommunié à Rome. C'est une satire assez lourde, imprimée séparément en 1586, in-8°; et en françois 1585, in-8.° II. *Franco-Gallia*, 1573, in-8°, (en françois, 1574.) Dans cet ouvrage, réimprimé avec des augmentations, à Francfort, 1588, in-8°, il ose assurer que notre monarchie est élective, et non héréditaire. Les principes dangereux qu'il établit dans ce traité, composé tandis qu'il étoit en colère contre sa patrie, lui ont fait attribuer les *Vindiciæ contra Tyrannos*, de *Junius Brutus*. III. *De furoribus Gallicis et cæde Admiralis*, Edimbourg, 1573, in-4.° IV. *Consolationes sacræ*, Lyon, 1593, in-8.° V. *Commentarius in IV Institut. juris civilis libros*, Lyon, 1588.

II. HOTMAN, (Antoine) frère du précédent, avocat général, au parlement de Paris, du temps de la Ligue, auteur de quelques livres de droit, fut le père de *Jean* HOTMAN, sieur *de Villiers*, connu par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Un *Traité du devoir de l'Ambassadeur*, Dusseldorp, 1603; et Paris, 1604, in-8.° II. La *Vie de Gaspard de* Coligny, *de Châtillon, Amiral de France, tué en* 1572; composée en latin, et imprimée en 1575, in-8.° Cette histoire, qui sent le panégyrique, fut traduite en françois. III. *Anti-Chopinus. Voy.* CHOPIN.... *Hotman* fut connu, du temps du cardinal *Mazarin*, par ses liaisons avec *Blot* et *Marigni*, et par ses chansons contre le ministre. On imprima à Paris, chez *Guillemot*, en 1616, in-8°, des *Opuscules* en françois, de *François*, *Antoine* et *Jean* HOTMAN.

III. HOTMAN, *Voy.* ROCHEBLOND.

I. HOTTINGER,

I. HOTTINGER, (Jean-Henri) naquit à Zurich en Suisse, l'an 1620. Il montra des dispositions si heureuses, qu'on l'envoya étudier dans les pays étrangers aux dépens du public : il alla d'abord à Genève, puis en France, en Hollande et en Angleterre. De retour dans sa patrie, il y professa l'histoire ecclésiastique, la théologie, et les langues orientales. L'électeur Palatin, voulant ranimer l'université d'Heidelberg, l'y appela en 1655. *Hottinger* en changea la face, y fit revivre toutes les études, et gagna l'amitié et l'estime de l'électeur. On le rappela à Zurich en 1661, et on le chargea des affaires les plus importantes. L'académie de Leyde le demanda en 1667, pour être professeur de théologie, et l'obtint enfin par la faveur des États de Hollande. *Hottinger* se préparoit à partir, lorsqu'il se noya malheureusement, avec une partie de sa famille, le 5 juin 1667, dans la rivière de Limmar, qui passe à Zurich. Il étoit dans sa 48e année. On a de lui : I. *Historia Orientalis de Muhammetismo, Saracenismo, Chaldaïsmo, etc.* 1660, in-4.o II. *Bibliothecarius quadripartitus*, in-4.o III. *Dissertationes miscellaneæ*, in-8.o IV. *Historia Ecclesiastica*, 9 parties, in-8.o Ce livre n'est pas dégagé, à beaucoup près, des préjugés de secte. V. *Promptuarium, sive Bibliotheca Orientalis*, in-4.o L'érudition ne manque pas dans ces ouvrages, mais quelquefois l'ordre et le goût. Le style en est obscur et embarrassé. *Hottinger* convenoit avec un libraire pour l'impression d'un livre, et travailloit à mesure qu'on imprimoit. Avec cette méthode, on fait beaucoup d'ouvrages ; mais il est difficile que tous soient bons.

II. HOTTINGER, (Jean-Jacques) fils du précédent, professeur de théologie à Zurich, sa patrie, exerça cet emploi avec autant de zèle que de succès. Il mourut en 1735, à 83 ans, regardé comme un savant infatigable. Les ouvrages que ce fécond écrivain a enfantés, ont de quoi étonner par leur multitude. On peut en voir la liste dans *Moréri*. Ils roulent presque tous sur l'Écriture sainte, ou sur des matières de théologie et de controverse.

HOTZE, général Autrichien, né dans le canton de Zurich en Suisse, d'une famille bourgeoise, s'éleva par sa valeur, ses services et ses talens aux premiers grades militaires. Employé à l'armée commandée par *Wurmser* en 1793, il contribua à la prise des lignes de Weissembourg ; mais il fut ensuite repoussé à Saverne et dans les lignes d'Haguenau. En 1796, il se montra avec courage dans les batailles de Neumarck et de Wurtzbourg, et reçut en récompense, de l'empereur, la grand'croix de l'ordre de *Marie-Thérèse*. En 1799, il commandoit l'aile gauche de l'armée du prince *Charles*, et effectua, après divers combats, le passage du Rhin, au-dessus du lac de Constance. Il fut tué quelque temps après, près de Kaltenbrunn. Il laissa une réputation d'officier actif et expérimenté.

HOUARD, (David) avocat, de l'académie des Inscriptions, et associé de l'Institut, naquit à Dieppe le 26 février 1725 ; il réunit à la profession du barreau le goût des lettres et le mé-

rite de l'érudition. Il appliqua celle-ci à débrouiller le chaos de nos anciennes lois. Aimé de ses confrères, doux, tranquille, il vécut 54 ans dans l'union la plus parfaite avec son épouse, dont il eut dix-sept enfans. Il est mort à Abbeville, au commencement de l'an XI. Ses ouvrages sont : I. *Anciennes Lois des François, conservées dans les coutumes angloises*, recueillies par *Littleton*, 1766, 2 vol. in-4.° On les a réimprimées en 1779. Elles présentent des monumens d'histoire et de législation curieux, inconnus, et qui peignent les mœurs de nos ancêtres. II. *Traité* sur les coutumes *Anglo-Normandes*, publiées en Angleterre dans le 11e siècle, avec des remarques sur les principaux points de l'histoire et de la jurisprudence françoise, antérieurement aux *établissemens de St. Louis*, 1781, 4 vol. in-4.° Ce recueil est rempli de dissertations profondes et savantes, qui développent les motifs des usages anciens, et les principes du droit public chez nos aïeux.

HOUASSE, (Antoine René) peintre, élève de *le Brun*, né à Paris en 1645, mort dans cette ville en 1710, fut membre de l'académie de Peinture de Paris, et directeur de celle de Rome, en 1699. *Michel-Ange*, son fils, peintre de *Philippe V*, est mort en Espagne.

HOUBIGANT, (Charles-François) prêtre de l'Oratoire, également pieux et savant, naquit à Paris en 1686, et mourut dans cette ville le 31 octobre 1783, dans sa 98e année. Il avoit reçu de la nature un caractère bienfaisant, une ame ferme et un grand fonds de bonté, de politesse et d'aménité. Quoique sa fortune fût bornée et son âge avancé, il consacra une partie de son revenu à former une école près de Chantilli. Privé, par sa surdité, d'une partie des agrémens de la société, il ne vécut presque plus qu'avec ses livres ; et son heureuse mémoire et son jugement épuré, lui donnèrent le moyen de travailler jusqu'à l'extrême vieillesse. Une chûte ayant affoibli, dans ses dernières années, les organes de son cerveau, on calmoit ses inquiétudes passagères, en lui présentant un livre : la seule vue de ces fidelles consolateurs de sa surdité et de sa vieillesse, lui rendoit la paix et presque la raison. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont estimés par les étrangers, autant que dans sa patrie. Les principaux sont : I. Une bonne édition de la *Bible Hébraïque*, avec des notes et une version latine, claire, élégante, énergique ; Paris, 1753, 4 vol. in-fol. Ce livre, le plus important de ceux du P. *Houbigant*, offre le texte hébreu réformé, d'après la critique la plus saine, et la traduction latine de ce texte. Quant aux livres qui ne sont point dans le canon des Hébreux, il les a traduits d'après le Grec. Chaque livre de l'écriture est précédé d'une préface savante, et accompagné de notes concises et judicieuses. *Benoît XIV*, qui connoissoit tout le mérite et toute la difficulté de cet ouvrage, honora l'auteur d'un bref et d'une médaille. Le clergé de France lui accorda, peu de temps après, une pension, d'autant plus flatteuse, qu'elle ne fut pas demandée. II. Une *Traduction* latine du *Pseautier*, faite sur l'hébreu, 1746, in-12.

III. Celle de l'*Ancien Testament*, 1753, 8 vol. in-8.° IV. *Racines Hébraïques*, 1732, in-8.° C'est un Dictionnaire hébreu-françois. Dans cet ouvrage, l'auteur démontre, contre les partisans de la masore, l'inutilité des points-voyelles. V. *Examen du Pseautier des Capucins*, in-12. VI. Une *Version* françoise des *Pensées de Forbes*, écrivain Anglois, *sur la Religion naturelle*, in-8.° VII. *Prolegomena in scripturam sacram*, 1747, in-4.° *Voy.* LESLIE. Dans cet écrit l'auteur recherche les fautes du texte original. VIII. *Traduction* des Sermons de *Sherlock*, Anglois. IX. *Traduction* de *Lesleg*, sur la méthode la plus courte de réfuter les Déistes et les Juifs. Le P. *Houbigant* a laissé, en manuscrit, un *Traité des Études*; une Traduction du Traité d'*Origène* contre *Celse*; une *Vie du Cardinal de Bérulle*; et une *Traduction* françoise de l'ancien et du nouveau *Testament*, faite d'après ses propres corrections. Quelques critiques ont prétendu qu'il poussoit quelquefois trop loin ses corrections, sur-tout par rapport au texte hébreu; qu'il ne montroit pas assez de respect pour les anciennes versions authentiques. Mais le suffrage de *Benoît XIV* et celui du clergé de France, prouvent que sa critique sacrée a été renfermée dans de justes bornes.

HOUBRAKEN, (Arnold) peintre et poëte, né à Dorth en 1660, est connu par ses *Vies des Peintres Flamands*, dont la 2.e édition est de la Haye, 1754, 3 vol. in-8.° *Jacob*, son fils, habile graveur, l'aida dans la composition de cet ouvrage, dont les recherches sont curieuses et les notices assez exactes.

HOUCHARD, (Jean-Nicolas), né à Forbach, département de la Moselle, parvint par ses discours et ses actions, de simple cavalier au grade de général, pendant les troubles de la révolution. Employé en 1792 dans l'armée de *Custines*, il montra la plus grande intrépidité devant Spire, défit près de Giessen un corps de Hessois, et repoussa diverses fois les Prussiens. Dénonciateur de son général en chef par l'envie d'obtenir sa place, il l'accusa d'avoir causé la perte de Mayence. Placé dès-lors à la tête de l'armée du Nord, il culbuta les alliés devant Dunkerque, vainquit les Anglois à Hondscoot, et se rendit maître de Furnes, de Menin, et d'autres places à l'entour. Au milieu de ces succès, il fut puni de sa conduite envers *Custines*, et après avoir donné l'exemple de la dénonciation, il devint victime de celle de *Hoche*. Accusé par celui-ci d'avoir agi avec mollesse, et morcelé son armée dans l'intention de la sacrifier, *Houchard* fut arrêté à Lille, conduit à Paris, et condamné à mort le 15 novembre 1793.

HOUDANCOURT, *Voyez* MOTHE-HOUDANCOURT.

HOUDARD DE LA MOTHE, (Antoine) né à Paris le 17 janvier 1672, d'un riche marchand chapelier, étudia d'abord en droit, et quitta ensuite le barreau pour la poésie. Une des raisons qui le dégoûtèrent de la jurisprudence, fut une réponse qu'un avocat fit, en sa présence, au premier président *de Lamoignon*. Ce magistrat lui demandant pourquoi il se chargeoit si souvent de causes équivoques : *C'est*, répondit l'avocat, *que j'en ai trop perdu de*

bonnes et trop gagné de mauvaises. La Mothe étoit trop honnête pour se livrer ainsi à l'art du pour et du contre. D'ailleurs, son goût pour la déclamation et pour les spectacles, l'entraînoit vers le théâtre. Dès sa première jeunesse, il s'étoit plu à représenter les comédies de *Molière*, avec d'autres personnes de son âge. Il joignoit dans le plus haut degré, à la plus heureuse mémoire, le talent de bien lire, ou plutôt de réciter par cœur ses ouvrages. Nous disons réciter, car, dès l'âge de 35 à 40 ans, il étoit presque aveugle. Il n'avoit encore que 21 ans, lorsqu'en 1693, on représenta sa première pièce au théâtre Italien. C'est une farce en trois actes, mêlée de prose et de vers, intitulée *les Originaux* ou *l'Italien*. La chûte de cette pièce lui donna tant de chagrin, qu'il alla se cacher à la Trappe. Mais le célèbre abbé *de Rancé*, le trouvant trop jeune pour soutenir les austérités de la règle, lui refusa l'habit et le renvoya deux ou trois mois après. Revenu à Paris, il se livra de nouveau au théâtre, auquel il consacra une partie de sa vie, quoiqu'il pensât sur le danger de cet amusement comme la plupart des bons casuistes. Il travailla d'abord pour l'Opéra, et c'est peut-être en ce genre qu'il a le plus réussi. Il est du moins plus poëte et meilleur versificateur dans ses ouvrages lyriques, que dans ses tragédies; sa poésie a plus d'images et de sentiment, sa versification plus de douceur et d'harmonie, et son pinceau est plus moelleux. De tous les ouvrages qu'il donna ensuite, sa traduction de l'*Iliade d'Homère*, publiée en 1714, fut celui qui enfanta le plus de critiques. On ne conçoit pas comment un homme d'esprit, sans entendre un seul mot de grec, fit le projet de mettre ce poëme épique en notre langue. L'*Iliade* est un corps plein d'embonpoint et de vie; *la Motte* n'en fit qu'un squelette aride et désagréable. Il énerve tout ce qu'il y a de grand et de sublime dans son original; il substitue les antithèses aux grandes images, les tours délicats aux beautés de l'imagination, et la miniature au tableau. Le Discours dont il accompagna sa version, est écrit avec autant de finesse que d'élégance, et raisonné supérieurement; mais *Homère* y est bien petit. On y condamne le dessin de son poëme, la multiplicité de ses Dieux et de ses héros si vains et si babillards, la bassesse de ses descriptions, la longueur et la monotonie de ses récits, etc. Ce Discours fit naître le traité de Mad. *Dacier : Des causes de la corruption du Goût*. Cet ouvrage, dicté par la pédanterie, la prévention et la haine, est semé, à chaque page, de grossièretés et d'injures. Quelle vengeance *la Mothe* en tira-t-il? Pas d'autre, que celle de donner à sa savante adversaire l'exemple de la modération et de la politesse. Il lui répondit par ses *Réflexions sur la Critique*; ouvrage plein de sel et de raison, d'agrément et de philosophie. Cette réponse parut pour la première fois en 1715, et partagea tous les gens de lettres. La querelle s'échauffa tellement, et devint si plaisante, qu'on en joua les auteurs sur plusieurs théâtres de Paris. *Vallincourt*, ami des arts et des artistes, vit ceux qui étoient l'objet des plaisanteries, les rapprocha et leur fit

signer la paix. L'opinion de *la Mothe*, que *tous les genres d'écrire traités jusqu'alors en vers, et même la Tragédie, pouvoient l'être heureusement en prose*, fut le signal d'une nouvelle guerre. Ce poëte, après avoir passé toute sa vie à faire des vers, finit par les décrier; il traita la versification de folie, ingénieuse à la vérité, mais qui n'en étoit pas moins folie. Il compara les plus grands versificateurs « à des faiseurs d'Acrostiches, et à un Charlatan, qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille, sans avoir d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. » *Voy.* III. FAYE. Pour familiariser le public avec ses idées, il fit un *Œdipe* en prose, qu'il fit contraster avec son *Œdipe* en vers; mais ses tentatives ne servirent qu'à faire naître des Epigrammes, et quelques bonnes raisons rassemblées dans ces six vers de *Voltaire:*

> La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
> Enfans demi-polis des Normands et des Goths.
> Elle flatte l'oreille, et souvent la césure
> Plaît, je ne sais comment, en rompant la mesure.
> Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé;
> *Corneille*, *Despréaux* et *Racine* ont rimé!

La Mothe se consoloit des traits de satire que lui attiroient ses paradoxes, en philosophe, qui préfère la paix et l'amitié à la brillante fumée de la réputation. Il fut recherché jusqu'à la fin de ses jours, pour son esprit agréable et solide, pour sa conversation pleine d'enjouement et de graces, pour ses mœurs douces, et pour ce mérite de caractère qui influe souvent sur celui de nos écrits. On pourroit dire qu'il ne sortit de sa plume aucun ouvrage satirique ni malin, pas même une seule Epigramme, quoiqu'on en ait fait plusieurs contre lui, si l'on ne connoissoit ces belles stances : *On ne se choisit point son père*, qu'il fit contre le poëte *Rousseau*. La calomnie qui impute à *la Mothe* les affreux couplets attribués à ce célèbre lyrique, est une absurdité destituée de toute vraisemblance. Il opposoit son inaltérable douceur, non-seulement aux injures littéraires, mais aux plus cruels outrages. Un jeune homme à qui, par mégarde, il marcha sur le pied dans une foule, lui ayant donné un soufflet, *Monsieur*, lui dit-il, *vous allez être bien fâché! je suis aveugle.* Cet homme estimable mourut à Paris le 26 décembre 1731, à 59 ans, d'une fluxion de poitrine, après avoir livré à son curé une pièce de théâtre commencée. Ce ne fut pas cependant sans quelque regret, car il dit à son neveu : *Admirez la différence des paroisses; le curé de Saint-André veut brûler ma pièce, et le curé de Saint-Sulpice me l'auroit demandée pour la faire jouer au profit de sa petite communauté.* Ce trait plaisant n'ôta rien à la résignation chrétienne avec laquelle il vit approcher la mort. *Voy.* LE FÈVRE, au n° XIII. Nous ferons connoître ce que *la Mothe* étoit dans la société, en rapportant le parallèle que M. *d'Alembert* en a fait avec un autre Philosophe, avec *Fontenelle*, ami de *la Mothe* et son rival en agrémens. « *Fontenelle* et *la Mothe*, toujours mesurés, et par conséquent toujours nobles avec les grands, ne leur mon-

trant d'esprit que ce qu'il falloit pour leur plaire, et jamais pour gêner leur amour propre, se *sauvoient*, comme dit *Montaigne*, de subir de leur part la *tyrannie effectuelle*, par le soin qu'ils avoient de ne leur point faire éprouver la *tyrannie parlière*. Ils alloient quelquefois cependant, dans cette société, comme dans leur style, jusqu'à une espèce de familiarité; mais avec cette différence, que la familiarité de *la Mothe* étoit plus réservée et plus respectueuse, et celle de son ami plus aisée et plus libre, quoique toujours assez circonspecte, pour qu'on ne fût jamais tenté d'en abuser. Leur conduite avec les sots étoit encore plus raisonnée, plus sage, et d'autant plus attentive, qu'ils savoient très-bien que cette espèce d'hommes, intérieurement et profondément jalouse de l'éclat des talens qui les humilie, ne pardonne aux hommes supérieurs, qu'à proportion de l'indulgence qu'elle en éprouve, et du soin même qu'ils ont de leur cacher cette indulgence. *Fontenelle* et *la Mothe*, lorsqu'ils se trouvoient dans des sociétés peu faites pour eux, n'avoient ni la distraction ni le dédain que la conversation pouvoit mériter. Ils laissoient aux prétentions de la sottise en tout genre, la plus libre carrière, et la plus grande facilité de se montrer avec confiance, sans lui faire jamais craindre d'être réprimée, sans lui faire même soupçonner qu'ils la jugeassent. Mais *Fontenelle*, toujours peu pressé de parler, même avec ses pareils, se contentoit d'écouter ceux qui n'étoient pas dignes de l'entendre, et songeoit seulement à leur montrer une apparence d'approbation, qui les empêchoit de prendre son silence pour du mépris ou de l'ennui. *La Mothe* plus complaisant encore, ou même plus philosophe, se souvenant de ce proverbe Espagnol : *Qu'il n'y a pas de sots de qui le Sage ne puisse apprendre quelque chose*; s'appliquoit à chercher dans les hommes les plus dépourvus d'esprit, le côté favorable, par lequel il pouvoit les saisir, soit pour sa propre instruction, soit pour la consolation de leur vanité. Il les mettoit sur ce qu'ils avoient le mieux vu, sur ce qu'ils savoient le mieux, et leur procuroit sans affectation, le plaisir d'étaler au dehors le peu de bien qu'ils possédoient. Il en tiroit le double avantage, et de ne s'ennuyer jamais avec eux, et sur-tout de les rendre heureux au-delà de leurs espérances. S'ils sortoient contens d'avec *Fontenelle*, ils sortoient enchantés d'avec *la Mothe* : flattés que le premier leur eût trouvé de l'esprit, mais ravis de s'en être trouvé bien plus auprès du second. » *Voyez* aussi le *Parallèle* littéraire de ces deux écrivains à l'*art.* FONTENELLE. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris en 1754, en 11 vol. in-12. Les principaux ouvrages de cette collection sont : I. Quatre TRAGÉDIES: les *Macchabées*, *Romulus*, *Inès de Castro*, et *Œdipe*. La 1re n'est, suivant un critique, qu'un recueil de pieux madrigaux, et de lieux communs de morale, rendus avec plus d'esprit que de force, d'élévation et de chaleur. On a dit de la 2e, que le principal personnage n'étoit qu'un héros d'Opéra, un *Céladon* insipide. La 3e, quoique écrite sans pureté et sans élégance, offre des situations touchantes, et des

scènes qui firent couler bien des larmes. *Voyez* I. Duclos. Elle fut beaucoup critiquée,..... *mais en pleurant*, comme répondit l'auteur à l'un de ses censeurs : *Allons*, dit-il à un ami, en présence de quelques autres *Zoïles* qui la déprimoient, *allons nous ennuyer à la cinquantième représentation de cette mauvaise pièce*. II. Des *Comédies* : (Voy. Boindin.) L'*Amante difficile ; Minotolo* ; le *Calendrier des Vieillards* ; le *Talisman* ; la *Matrone d'Ephèse*, et *le Magnifique*. Le grand succès que cette dernière pièce eut dans sa nouveauté, et qu'elle dut à l'esprit, à la vérité et aux graces qui la caractérisent, s'est toujours soutenu, et on la redonne assez souvent. III. Des *Opéra* : Ceux qu'on reprend encore avec succès, sont l'*Europe Galante ; Issé ;* l'*Amadis de Grèce, Omphale ; le Carnaval et la Folie ; Alcyone, etc.* Le seul reproche qu'on fasse à ces ouvrages, c'est d'avoir un air d'uniformité qui déplaît ; on trouve dans chacune deux rivaux et deux rivales : mais, malgré cette uniformité, ils dureront autant que le théâtre Lyrique. « C'est, dit *Fréron* père, le plus beau fleuron de la couronne poétique de *la Mothe*. Depuis *Quinault*, personne n'a porté plus loin l'intelligence de ce spectacle. Il a dans ses vers cette noble élégance, cette douceur d'expression si essentielle à ce genre. Ces petites pensées fines, ces petits riens tournés en madrigaux, que nous aimons tant à l'Opéra, et qui nous déplairoient ailleurs, sont répandus dans toutes ses scènes, sans trop de profusion. Si j'avois à donner la palme, elle seroit pour *Issé ;* cette pastorale n'est, d'un bout à l'autre, qu'un tissu de beautés en ce genre. » IV. Des *Odes*, imprimées pour la 1re fois en 1707. On les a trouvées plus philosophiques que poétiques. On a dit que ce n'étoit que *de froides amplifications*. Mais si l'on y trouve moins de feu dans le style, moins de choix dans les expressions, moins d'harmonie dans les vers ; enfin moins de génie que dans celles de *Rousseau ;* il y a plus de raison, plus de profondeur et de finesse. Elles offrent cent pensées dignes de *Socrate* et de *Montaigne ;* et ces pensées valent bien assurément, aux yeux d'un philosophe, les images poétiques. Parmi ses *Odes galantes*, beaucoup moins critiquées que ses *Odes morales*, il y en a quelques-unes que *Catulle* n'auroit pas désavouées. La nature s'y montre avec toutes les finesses de l'art. V. Vingt *Eglogues ;* la plupart avoient remporté le prix aux jeux floraux. Ses bergers sont un peu trop ingénieux, mais moins que ceux de *Fontenelle ;* et ils n'en valent que mieux. Les délices et l'innocence de la vie champêtre y sont peintes avec plus de vérité et avec autant d'agrément. La quatrième Eglogue, où deux pasteurs disputent le prix aux pieds de leur bergère, est, suivant *Fréron*, un chef-d'œuvre et un modèle dans le genre pastoral. VI. Des *Fables*, imprimées in-4° avec de belles estampes, et in-12, en 1719. Elles ne l'égalent pas plus à l'inimitable *la Fontaine*, que *Romulus* et *Inès de Castro*, à *Corneille* et à *Racine*. Elles furent écoutées avec transport aux assemblées de l'académie Françoise, parce que l'auteur étoit l'homme de France qui lisoit le mieux : le mauvais paroissoit excellent dans

sa bouche ; mais lorsqu'elles virent le grand jour, elles furent critiquées très-sévèrement. Cette naïveté sublime qui fait le charme de celles de *la Fontaine*, ne s'y trouve nulle part. On sent que celui-ci écrivoit dans son propre caractère ; *la Mothe* veut être simple et naïf comme lui, et il n'y réussit presque jamais. Ses Fables sont peuplées d'êtres métaphysiques, *Dom Jugement*, *Dame Mémoire*, etc. Le style en général en est forcé, peu naturel, et semé d'expressions alambiquées, précieuses et ridicules. Le mérite de *la Mothe* est d'avoir tracé, avec autant d'esprit que de justesse, le fonds et le dessin de ses Fables. Il en avoit inventé une partie, et heureusement réformé celles qui n'étoient pas de son invention. Ses moralités sont en général bien amenées, et l'on pourroit en citer un grand nombre, qui décèlent un écrivain penseur et philosophe. VII. Plusieurs *Discours* en prose : sur la *Poésie en général* et sur l'*Ode en particulier* : sur l'*Eglogue* ; sur la *Fable* ; sur la *Tragédie*. On reconnoît dans tous le philosophe et l'homme d'esprit, quoique ces Discours ne soient qu'une apologie déguisée de ses différens ouvrages. Sa prose précieuse, épigrammatique, et quelquefois forcée, est cependant fort supérieure à ses vers. Elle est pleine de raison, de traits ingénieux, d'images agréables, d'idées délicates. VIII. Des *Discours Académiques*, et un *Eloge funèbre de* Louis *le Grand*, plus estimable pour la forme que pour le fond : premièrement, parce qu'un *Panégirique* trop flatteur est presque toujours un ouvrage futile, plus digne d'un rhéteur que d'un philosophe ; en second lieu, parce que *la Mothe* non-seulement loue trop *Louis XIV*, mais le loue sur des choses qui ne demandoient peut-être que le silence. IX. *Plan des preuves de la Religion*, écrit excellent. *La Mothe* étoit très-capable de remplir ce plan ; il avoit beaucoup médité sur la religion, quoiqu'on l'accusât d'incrédulité. On connoît l'Epigramme qui finit par ces vers :

> Et priant Dieu tout comme un autre,
> Il y croyoit sans doute ? — Oh non.

Mais peut-on juger un homme sage sur la saillie d'un fou ? X. Un petit Roman intitulé : *Salneld et Garaldi, nouvelle Orientale*, en prose. Le sentiment et l'esprit caractérisent cette bagatelle. XI. Des *Pseaumes*, des *Hymnes*, des *Cantates* et des *Proses* en vers. Il y a de l'esprit dans tous ces ouvrages, et beaucoup plus que leur genre n'en comporte. C'est en partie ce qui les rend inférieurs aux Cantiques sacrés des deux *Racines*, de *Rousseau* et de *le Franc de Pompignan*. XII. Des *Requêtes*, des *Factums*, des *Mandemens* d'évêques, que l'auteur avoit composés à la prière de ses amis, mais dont on n'a pas voulu charger la nouvelle édition de ses Œuvres. Tous ces différens ouvrages ne sont pas de la même force, et la postérité n'en mettra aucun parmi ces livres classiques, qui sont devenus la bibliothèque du genre humain. Il y a dans la foule, quelques beautés et des traits fort ingénieux ; mais on n'y remarque jamais cette chaleur, cette élégance, ce beau naturel qui caractérisent l'homme d'un vrai génie. Peu d'auteurs ont eu plus de partisans, et cela devoit être ; il louoit, on le louoit. Les cris

d'un ami intéressé à nous prôner, peuvent retarder le jugement du public ; mais l'arrêt vient tôt ou tard. Celui de *la Mothe* est prononcé : on ne le mettra point au dernier rang ; mais il ne sera point placé au premier. Il auroit pu l'obtenir, s'il n'eût point laissé corrompre son goût par une fausse métaphysique. Il se persuadoit que l'harmonie, la peinture et le choix des mots étoient inutiles à la poésie, et que pourvu que l'on cousît ensemble quelques traits de morale ou quelques saillies ingénieuses, on étoit au niveau des plus grands poëtes. La véritable philosophie auroit dû lui apprendre, au contraire, que chaque art a sa nature propre, et qu'on ne plaît au public, qu'autant qu'on a étudié celui auquel on s'attache. Nous avons profité, dans cet article, des différens écrits qui ont paru sur *la Mothe*, et sur-tout de son Eloge historique qu'on trouve à la suite des *Mémoires pour servir à l'Histoire de M. de Fontenelle*, in-12, à Amsterdam. Cet ouvrage a vu le jour en 1761. Il est de l'abbé *Trublet*, qui avoit d'autant mieux connu *la Mothe*, que cet écrivain pouvoit se livrer avec lui à toute la finesse de son esprit... Ceux qui, sans se charger de la volumineuse collection des *Œuvres de la Mothe*, voudront connoître son talent poétique, peuvent consulter l'*Esprit* de cet auteur, petit in-12, 1773.... *Voyez* GACON *et* PONS.

HOUDRY, (Vincent) Jésuite, né à Tours le 22 janvier 1631, mort à Paris le 29 mars 1730, à 99 ans et 3 mois, avec la douleur de n'avoir pas accompli le siècle, étoit d'un tempérament excellent. Il passoit sa vie à lire et à écrire ; il n'eut cependant pas besoin de se servir de lunettes, même dans l'âge le plus avancé. Il avoit beaucoup de facilité pour la chaire, pour la composition et pour la poésie, quoiqu'il fût médiocre dans ces trois genres. Ses ouvrages les plus connus sont : I. La *Bibliothèque des Prédicateurs*, Lyon, 1733, 22 vol. in-4.° La *Morale* a 8 vol. et le Supplément 2 ; les *Panégyriques*, 4 vol. et le Supplément 1 ; les *Mystères*, 3 vol. et le Supplément 1 ; les *Tables*, 1 vol. ; les *Cérémonies de l'Eglise*, 1 vol. ; l'*Eloquence Chrétienne*, 1 vol. Il y a dans cette vaste compilation, du bon, et encore plus de mauvais. L'auteur y cite les prédicateurs anciens et modernes ; mais il n'a pas fait usage des meilleurs. Il copie trop souvent des livres de dévotion, dont les uns sont estimés, mais trop répandus pour qu'il eût dû les dépécer, et les autres ont vieilli. II. *Ars Typographica*, *Carmen*, et d'autres Poésies. III. Un *Traité de la manière d'imiter les bons Prédicateurs*, in-12. IV. Des *Sermons* en 20 vol.. écrits d'un style lâche et languissant.

I. HOULIÈRES, (Antoinette du Ligier de Lagarde, veuve de *Guillaume de Lafon*, seigneur DES) naquit à Paris en 1638. La nature avoit rassemblé en elle les talens de l'esprit et les graces de la figure. Le poëte *Hesnault* lui donna les premières leçons de l'art des vers ; l'élève fit honneur à son maître. *Des Houlières*, son époux, lieutenant de roi à Dourlens en Picardie, vivement touché des charmes de sa femme, fut pour

elle un tendre amant. Cette dame fut arrêtée prisonnière à Bruxelles, au mois de février 1657, et conduite en criminelle d'Etat au château de Wilvorden. Elle avoit tout à craindre, même pour sa vie, de la part des Espagnols; mais *des Houlières* exposant ses jours pour sauver son épouse, s'introduisit, sous un faux prétexte, dans sa prison, la délivra, et prit la route de France avec elle. Mad. *des Houlières* se fit une petite cour à Paris, qui ne fut pas toujours celle du bon goût. Elle protégea *Pradon* contre *Racine*. Lorsque la *Phèdre* de ce dernier parut, elle fit, au sortir de la première représentation, le Sonnet si connu :

> Dans un fauteuil doré, *Phèdre*, tremblante et blême,
> Dit des vers, où d'abord personne n'entend rien... *Voy.* NEVERS.

On sait la vengeance que *Racine* et *Boileau* tirèrent de ce Sonnet. « Cette douce et intéressante bergère, a-t-on dit, qui parloit si tendrement aux moutons, aux fleurs, aux oiseaux, changea en cette occasion sa houlette en serpent. » Mad. *des Houlières* mourut le 17 février 1694, à 56 ans. L'académie d'Arles, et celle des *Ricovrati*, s'étoient fait une gloire de se l'associer. Elle joignoit à une beauté peu commune, des manières nobles et prévenantes; et à un enjouement plein de vivacité, cette mélancolie douce que quelques-uns de ses ouvrages respirent. Elle dansoit avec justesse, montoit bien à cheval, et ne faisoit rien qu'avec grace. Le grand *Condé* fut au nombre de ses adorateurs; mais elle résista à ce héros, comme à tous ceux qui lui adressèrent leurs hommages. Si elle rebuta les amans, elle tâcha de s'acquérir des protecteurs. Elle prodigua trop souvent son encens à des divinités sourdes; une modique pension fut tout ce qu'elle put obtenir. Lorsqu'elle entra dans le monde, les Romans étoient regardés comme l'école de l'esprit et de la politesse. Elle s'y livra, pour suivre la mode; mais elle ne borna pas là son application. Avide de s'instruire, elle étudia le latin, l'italien et l'espagnol; les auteurs les plus estimés de ces trois langues lui devinrent aussi familiers que les écrivains François. L'étude qu'elle fit en même temps de la philosophie, ne fut point séparée de celle de la religion. Elle eut besoin d'éprouver les consolations de l'une et de l'autre, dans les longues maladies qu'elle essuya sur la fin de ses jours. C'est à ce temps si triste pour elle, que nous sommes redevables de ses plus beaux ouvrages. Lorsqu'elle se sentoit un peu moins de penchant à la gaieté, elle composoit ses *Idylles*. Si ses maux la portoient à des impressions de tristesse, et à des pensées plus sérieuses, elle produisoit ses Réflexions morales. De tous les éloges qu'on lui a donnés, il n'en est aucun plus ingénieux que ces quatre vers qu'on voit au bas de son portrait :

> Si *Corinne* en beauté fut célèbre autrefois;
> Si des vers de *Pindare* elle effaça la gloire :
> Quel rang doivent tenir au temple de mémoire,
> Les vers que tu vas lire, et les traits que tu vois?

Ses *Poésies* parurent d'abord en 1688, en un seul volume. Sa fille

publia le second en 1695. Elles ont été depuis rassemblées en 2 vol. in-8°, en 1724; et réimprimées en 1747, en deux petits volumes in-12. On trouve dans ce Recueil : I. Des *Idylles*, les meilleures que nous ayons dans notre langue. Elles offrent des images champêtres, une poésie douce et facile, le ton de la nature, des badinages ingénieux, une morale utile, le style du cœur et toutes les graces de la naïveté. C'est dommage que l'auteur ne soit pas exempte du reproche de plagiat : l'Idylle des *Moutons*, par exemple, une de ses plus belles, est, pour ainsi dire, copiée mot pour mot d'un ancien poëte; Mad. *des Houlières* s'est presque bornée à changer quelques mots et quelques tours surannés. II. Des *Eglogues*, inférieures à ses Idylles. III. Des *Odes*, encore plus foibles que les Églogues. IV. *Genséric*, tragédie, qui pèche par le plan, et par un style traînant, fade et incorrect. Mad. *des Houlières* dut voir qu'il étoit bien plus facile de cabaler contre *Racine*, que de l'égaler. V. Des *Epigrammes*, des *Chansons*, des *Madrigaux*. On voit par le compte que nous venons de rendre, qu'on pourroit réduire toutes les Poésies de Mad. *des Houlières* à cinquante pages; encore il ne faudroit pas être extrêmement difficile. Elle est pourtant de toutes les Dames qui ont cultivé les Muses, celle dont on a retenu le plus de vers. On cite tous les jours ses maximes;

Sur le jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon....

Sur l'amour propre :

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

II. HOULIÈRES, (Antoinette-Thérèse des) fille de la précédente, membre de l'académie d'Arles et de celle des *Ricovrati*, remporta le prix à l'académie Françoise en 1687, et mourut en 1718, à 55 ans, d'une espèce de cancer sous le sein; maladie qui avoit emporté sa mère au même âge. On a d'elle quelques *Poésies*, à la suite de celles de Mad. *des Houlières*; mais un peu foibles, et en général au-dessus du médiocre. On peut voir dans l'édition de 1747, des *Mémoires historiques* sur la vie de l'une et de l'autre. *Moreau de Meautour*, de l'académie des Belles-Lettres, consacra à son souvenir une pièce de vers qui commence ainsi :

Des Houlières n'est plus, cette digne héritière
D'une illustre et savante mère;
Un mal presque incurable en a borné le cours;
Onze lustres au plus ont borné sa carrière.
Autrefois dans mes vers ou tendres ou galans,
Je chantois ses appas et ses rares talens;
Mais sans avoir recours aux louanges profanes,
Ce n'est qu'un encens pur que je dois à ses manes.

HOULIER, *ou plutôt* Hollier, (Jacques) médecin de Paris, natif d'Etampes, est auteur de plusieurs Ouvrages, Genève, 1635, in-4°, dont *de Thou*, son ami, fait l'éloge. C'est lui qui forma le célèbre *Louis Duret*. Il mourut en 1562, et est très-peu connu aujourd'hui.

HOUSSAIE, *Voy.* Amelot.

HOUSTA, (Baudoin de) Augustin, né à Toubise, bourg

du Hainaut, occupa les premiers emplois de son ordre, et mourut à Enguien en 1760. On a de lui, un ouvrage intitulé : *Mauvaise foi de M. Fleury, prouvée par plusieurs passages des Saints Pères, des conciles et d'auteurs ecclésiastiques qu'il a omis, tronqués ou infidellement traduits dans son histoire ;* Malines, 1733, 1 vol. in-8.° Ce livre, peu agréable pour la forme et la manière d'écrire, ne l'est guères davantage pour la justesse de la critique. A un petit nombre d'observations près, tout le reste a été dicté par un esprit étroit et minutieux. L'auteur chicane le célèbre historien sur sa véracité, et le peint comme un ennemi de l'église ; parce qu'avec les hommes les plus sages et les plus religieux, il a peint avec simplicité les abus dont elle a gémi, et qu'elle a voulu réformer.

HOUTEVILLE, (Claude-François) membre de l'académie Françoise, naquit à Paris en 1688, demeura environ dix-huit ans dans la congrégation de l'Oratoire, et fut ensuite secrétaire du cardinal *Dubois*, qui l'aima et l'estima. Il conserva auprès de ce ministre, qui passoit pour peu religieux, l'amour des lettres et de la religion, dont il avoit été rempli dès ses premières années. Son caractère étoit doux et sa conduite sage et mesurée. L'académie Françoise lui donna la place de son secrétaire perpétuel en 1742 ; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort le 8 novembre de la même année, âgé de 54 ans. Il étoit abbé de Saint-Vincent du Bourg-sur-mer. Son ouvrage le plus connu porte ce titre : *La vérité de la Religion Chrétienne prouvée par les faits*, précédée d'un *Discours historique et critique sur la méthode des principaux Auteurs qui ont écrit pour et contre le Christianisme, depuis son origine*, in-4°, 1722 ; et réimprimé en 3 vol in-4°, et en 4 vol in-12, en 1741. La première édition étoit très-inférieure aux suivantes ; on y voyoit par-tout l'écrivain ingénieux ; mais moins souvent le philosophe, le théologien et l'homme de goût. L'abbé *Houteville*, voulant paroître neuf dans un sujet usé, s'étoit paré du clinquant des précieuses ridicules de Paris, des expressions nouvelles, des chûtes épigrammatiques du siècle. On crut au premier coup d'œil, que son ouvrage étoit plus propre à faire des incrédules, qu'à les convertir. L'abbé *des Fontaines*, ce redoutable critique, consigna les plaintes du public dans des *Lettres* de l'*abbé de *** à l'*abbé Houteville*, Paris, 1722, in-12. Le P. *Claude René Hongnant*, jésuite, mort en 1745, avoit fourni les matériaux de ces Lettres à l'abbé *des Fontaines*, qui se chargea de les arranger et de les polir. L'abbé *Houteville* crut qu'il devoit refondre son ouvrage : il le retoucha avec soin ; et quoiqu'il ait paru depuis sa dernière édition beaucoup de livres impies, il seroit difficile d'y trouver quelque objection importante, à laquelle il n'ait pas répondu. L'auteur avoit approfondi cette matière avec les plus célèbres incrédules de son temps ; et connoissant les livres et les hommes, il avoit eu plus de facilité qu'un autre à les ramener ou à les ébranler. Il faut avouer cependant que le style offre encore plusieurs expressions impropres

ou recherchées, que l'abbé *des Fontaines* censura dans son *Dictionnaire Néologique*. L'abbé *Houteville* vouloit se faire lire des gens du monde, et il croyoit employer leur langage. Mais il devoit sentir que plus le sujet qu'on traite est grand, plus le style doit avoir de simplicité, de pureté et de noblesse.

HOWARD, (John) Anglois, célèbre par sa bienfaisance, consacra sa vie entière à consoler l'humanité souffrante. *John*, s'étant apperçu des abus qui s'étoient introduits dans les prisons d'Angleterre, voulut les faire cesser; il étudia le régime des maisons de détention; il porta ses plaintes au parlement, et il parvint à améliorer le sort des prisonniers. Ce premier succès encouragea ses efforts, et ses vues philantropiques s'agrandirent. Il visita les prisons de la Hollande, de l'Allemagne, de la Russie, de la Suède, du Danemarck, de la France et de l'Italie; il n'est pas un cachot dans lequel il n'ait porté le soulagement. M. *Delille*, dans son poëme de la *Pitié*, a consacré à ce philantrope ces beaux vers :

Ton ame le connut ce noble et tendre zèle,
Howard ! dont le nom seul console les prisons.
Qu'on ne me vante plus les malheurs vagabonds
De ce roi voyageur père de *Télémaque*,
Cherchant pendant dix ans son invisible Iraque.
Avec un but plus noble, un cœur plus courageux,
Sur les monts escarpés, sur les flots orageux,
Dans les sables brûlans, vers la zône inféconde,
Où languit la nature aux limites du monde,
Aux lieux où du Croissant, on adore les loix,
Aux lieux où triompha l'étendard de la croix,
Par-tout où l'on connoît le malheur et les larmes,
Suivant d'un doux penchant les invincibles charmes,
Le magnanime *Howard* parcourt trente climats.
Est-ce la gloire ou l'or qui conduisent ses pas ?
Hélas ! dans la prison, triste sœur de la tombe,
Sa main vient soutenir le malheur qui succombe,
Vient charmer ces cachots, dont l'aspect fait frémir,
Dont les échos jamais n'ont appris qu'à gémir.
Oubliant et le monde et ses riantes scènes,
Il marche environné du bruit affreux des chaînes,
De grilles, de verroux, de barreaux sans pitié,
Que jamais n'a franchis la voix de l'amitié;
Par cent degrés tournans sous des voûtes horribles,
Plonge jusques au fond de ces cachots terribles,
Habités par la mort, et pavés d'ossemens,
D'un funeste trépas funestes monumens;
Y mène le pardon, quelquefois la justice,
Et par un court trépas abrége un long supplice;
Prête, en pleurant, l'oreille aux maux qu'ils ont soufferts :
S'il ne peut les briser, il allége leurs fers.
Tantôt, pour adoucir la loi trop rigoureuse,
Porte au pouvoir l'accent de leur voix douloureuse;

Et rompant leurs liens pour des liens plus doux,
Dans les bras de l'épouse il remet son époux,
Le père à son enfant, l'enfant à ce qu'il aime.
Par lui l'homme s'élève au-dessus de lui-même.
Les Séraphins surpris demandent dans le ciel
Quel ange erre ici-bas sous les traits d'un mortel.
Devant lui la mort fuit, la douleur se retire,
Et l'ange affreux du mal le maudit et l'admire.
Reviens, il en est temps, reviens, cœur généreux;
Le bonheur appartient à qui fait des heureux.
Reviens dans ta patrie, en une paix profonde,
Goûter la liberté que tu donnois au monde:
Ton œil chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,
N'a rien vu d'aussi rare et d'aussi grand que toi.

De retour en Angleterre, *Howard* y publia le fruit de ses observations. Son ouvrage intitulé: *État des prisons de l'Europe*, fut accueilli par tous les gens éclairés, et traduit en françois en 1788. Suivant l'annotateur de M. *Delille*, cet écrit ne produisit point en France la sensation qu'il auroit dû y faire naître. On étoit peu touché alors du sort des prisonniers. Les peines de la prison ne se présentoient à l'esprit que comme un malheur qu'on ne devoit jamais éprouver; mais après une révolution, dans laquelle chaque François a perdu sa liberté, ou a été sur le point de la perdre, les efforts généreux d'*Howard* doivent être beaucoup mieux sentis; et tout le monde trouvera dans ses souvenirs, des motifs pour apprécier un des plus beaux monumens qu'on ait élevés à l'humanité. Dans ses courses utiles, *Howard* réunit la visite des Hôpitaux à celles des prisons. Par-tout il porta un œil d'intérêt sur le malheur; par-tout, au milieu d'un air infect, et bravant la contagion, il exposa sa vie pour rendre moins affreuse celle des autres. Ce philantrope termina sa glorieuse et bienfaisante carrière, en 1790, à Cherson en Crimée, chez le banquier *Markus*. Il résulte des observations d'*Howard*, dit l'écrivain cité, que les prisons de Hollande sont si tranquilles et si propres, que celui qui les visite a peine à croire que ce soient des prisons. Elles sont chaque année blanchies avec l'eau de chaux: chacune d'elles a son médecin, son chirurgien en particulier. En général, les maladies y sont rares. Dans la plupart de celles destinées aux criminels, il y a une chambre pour chaque prisonnier, et il n'en sort jamais; chacun a un bois de lit, un garde-paille et une couverture. La Hollande est le pays de l'Europe où il se commet le moins de crimes, et la justice a rarement l'occasion d'y déployer toutes ses rigueurs. —Les prisons d'Allemagne sont moins propres que celles de Hollande; mais elles ont l'avantage d'être bâties sur le bord des rivières: telles sont celles de Hanovre, de Rull, de Hambourg, de Berlin, de Brêmen, de Cologne, et de quelques autres villes. *John Howard* a remarqué que dans la plupart des prisons d'Allemagne, les prisonniers étoient en petit nombre, et la cause qu'il en donne, est la promptitude de l'examen et du jugement, après l'incarcéra-

tion. Ceux qui sont coupables de légers délits, sont condamnés rigoureusement au pain et à l'eau; mais on est moins sévère envers les criminels qui ont été jugés et doivent être condamnés; ils ont le choix de leur nourriture; on leur donne une chambre plus commode; leurs amis et leurs parens peuvent les voir et les consoler; un ministre les accompagne pendant tout le temps qu'il leur reste à vivre, il ne les quitte qu'à leur mort. En général, dans les prisons d'Allemagne, on exerce peu de rigueurs inutiles; rarement on met les prisonniers aux fers, et les cachots sont presque toujours inhabités. — Les prisonniers sont beaucoup plus sévèrement traités en Danemarck, en Suède et en Russie; les prisons y sont pour la plupart très-mal propres et très-mal saines. Dans la prison d'état de Copenhague, les fers tiennent encore aux murs, dans les chambres où les comtes *Struensée* et *Brandt* ont été enfermés. Tel est le dégoût qu'inspire l'air méphitique de cette prison, que lorsque *Struensée* en fut tiré, après trois mois de détention, pour être conduit à une mort terrible, il s'écria: *O quel bonheur de respirer un air frais.* —Il faut dire ici cependant que les cachots ne sont point connus en Russie; et c'est pour cette raison sans doute, qu'on n'y a jamais vu de traces de la maladie épidémique qu'on appelle la fièvre des prisons. —Celles de Suisse sont beaucoup plus propres que celles des royaumes du Nord. Dans les maisons d'arrêt, chaque criminel a une chambre, afin que l'un ne puisse être le précepteur de l'autre; ils n'ont point de fers, mais ils sont renfermés dans des chambres plus ou moins fortes, plus ou moins éclairées, selon la nature des crimes dont ils sont accusés. La plupart des prisonniers sont chauffés par des poëles; on leur alloue communément douze sous par jour. Dans les cantons Suisses, les prisons renferment rarement des criminels. » La principale raison, dit *Howard*, est le soin qu'on y prend d'inspirer aux enfans, même les plus pauvres, les principes de la religion et de la morale. Une autre raison encore, est qu'on y rend une prompte justice. *Howard* ne trouva point de prisonniers dans la prison de Lausanne; il n'en trouva que trois dans les prisons de Schaffhouse; les prisons de Berne sont souvent vides. —Quand *John Howard* passa à Venise, la principale prison de cette ville contenoit trois ou quatre cents personnes. A Naples, en 1781, on comptoit dans la prison appelée *Vicaria*, neuf cents quatre-vingts prisonniers. Dans la Toscane, dans l'état Romain et dans le Piémont, le nombre des prisonniers étoit beaucoup moins considérable. Dans la plupart des villes d'Italie, ils sont employés aux travaux publics. Les exécutions sont beaucoup plus fréquentes dans ce pays que partout ailleurs. Il y a quelques années, que l'usage de la torture, de la massole, etc. étoit encore connu à Rome, à Naples et dans quelques autres états. Il n'est point de pays où l'humanité, inspirée par la religion, prodigue autant de secours aux détenus et aux pauvres. Par-tout il s'est formé des institutions charitables; et dans la plupart des villes, des confréries pieuses sont uniquement occupées du soulagement des détenus. — Les prisonniers,

dans la plupart des prisons de Portugal, ne subsistent que de la charité publique. La justice n'y est pas rigoureuse, mais elle y est lente ; les coupables ou les accusés sont souvent détenus plusieurs années dans les prisons, avant qu'on les examine et qu'on les juge ; et quelquefois, après qu'ils ont été jugés et condamnés à mort, il demeurent encore quelques années en prison, avant qu'on les exécute. Avant l'administration du marquis de *Pombal*, les geoliers laissoient souvent sortir les prisonniers sur parole. L'un d'eux, qui avoit obtenu cette faveur, en jouit pendant sept ans, quoiqu'il eût été condamné à mort. L'ordre d'exécuter la sentence arriva ; sur la sommation du geolier, le coupable qui travailloit dans la province, revint, sans balancer un instant, se remettre dans la prison : ce respect pour sa promesse lui fit accorder sa grace. Plusieurs des coupables sont tirés des prisons, pour être envoyés dans les établissemens Portugais, au Brésil ; d'autres, enrôlés comme soldats, sont embarqués pour les Indes. —Le régime des prisons en Espagne est très-rigoureux ; les prisonniers y sont souvent entassés les uns sur les autres ; ils sont souvent mis aux fers, et plongés dans des cachots humides ; un criminel condamné, obtient rarement sa grace du roi. Lorsqu'il est jugé, les autres prisonniers le conduisent dans la chapelle, où sa sentence lui est lue par un secrétaire, en présence de tous. Il est accompagné par un moine, qui ne l'abandonne plus jusqu'à la mort. On ne peut pénétrer dans les prisons de l'inquisition. *John Howard* a visité aussi les prisons de Paris et celles des différentes provinces de France. Il indique, dans leur régime, plusieurs abus à réformer ; mais la voix de l'humanité fut étouffée par la révolution ; les hommes les plus dévoués au soulagement des misères humaines, furent eux-mêmes chargés de fers.

HOWARD, *V.* II. ARUNDEL —I. CROMWEL. —et HENRI VIII, n° XX.

HOWE, (N... Lord) amiral Anglois, servit avec distinction sa patrie dans la guerre d'Amérique, et fut mis en 1793 à la tête de la flotte Britannique sur l'Océan. Le premier juin 1794, il remporta près d'Ouessant une victoire complète sur les François, auxquels il enleva sept vaisseaux de ligne. Son courage étoit calme, son éloquence persuasive. Il l'employa en 1797 pour appaiser la révolte qui s'étoit déclarée dans la flotte de Portsmouth, et il parvint à faire rentrer tous les équipages dans le devoir. *Howe* reçut en récompense l'ordre de la Jarretière, et mourut quelques temps après cet honneur, dans le courant de 1799.

HOWEL, (Jacques) laborieux écrivain Anglois, mort en 1666, à 72 ans, fut secrétaire d'ambassade et secrétaire du conseil pendant les guerres civiles. Ses dépenses excessives le firent enfermer dans une prison, où il fut obligé de travailler pour vivre. Ses ouvrages en anglois sont : I. L'*Histoire de Louis XIII*. II. *La Forêt de Dodone*, traduite en françois, Paris, 1652, in-4°. III. *De la prééminence des Rois de France, d'Espagne et d'Angleterre*, traduite en latin, Londres, 1664,

1664, in-8.° IV. Des *Poésies*, 1663, in-8°, etc. Après avoir été zélé Royaliste, il embrassa le parti de *Cromwell*, et fut néanmoins *Historiographe du Roi* après son rétablissement sur le trône.

HOUZEAU, (Jacques) sculpteur de Bar-le-Duc, mort à Paris en 1691, à 67 ans, étoit de l'académie, et lui faisoit honneur par la vérité de son ciseau.

HOY, (André) *Hoyus*, professeur royal en grec à Douai, natif de Bruges, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies* latines, 1587, in-8°, et par son *Ezéchiel Paraphrasi poeticâ illustratus*, 1598, in-4.° On a encore de lui : *De pronunciatione Græcâ*, 1620, in-8°, et d'autres ouvrages. Il mourut au commencement du 17e siècle, âgé de plus de 80 ans.

I. HOZIER, (Étienne d') gentilhomme Provençal, capitaine de la ville de Salon, né en 1547, est auteur de plusieurs *Pièces de Vers* imprimées, tant en françois qu'en provençal. Il travailla beaucoup sur les anciennes chartes. Ce goût a passé successivement à ses descendans. Il a composé des *Chroniques*, assez bien faites pour le temps où il vivoit. *César Nostradamus*, son cousin, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, le cite à la dernière page de son *Histoire de Provence*, imprimée à Lyon en 1614, comme un de ceux à qui il étoit redevable de différens mémoires qui lui avoient servi pour la composition de son ouvrage. Il mourut à Aix en 1611. On a de lui un *Journal* de sa vie en manuscrit, dans lequel il conte une chose singulière. Dans sa 45e année, sa barbe de noire devint blanche en moins de huit jours, de façon que ses amis le méconnoissoient.

II. HOZIER, (Pierre d') fils du précédent, chevalier, seigneur de la Garde en Provence, juge d'armes de la noblesse de France, chevalier de l'ordre du roi, et conseiller d'état d'épée, né à Marseille en 1592, servit, étant jeune, dans la compagnie des Chevaux-Légers du maréchal *de Créqui*. Ensuite s'étant livré tout entier à l'étude de l'histoire généalogique, il fut employé par beaucoup de gentilshommes qui cherchoient des alimens à leur vanité. Les lumières et la probité d'*Hozier*, lui méritèrent la confiance des rois *Louis XIII* et *Louis XIV*. Le premier voulant se l'attacher particulièrement, le fit, en 1620, l'un des cent gentilshommes de l'ancienne bande de sa maison ; le décora, en 1628, de l'ordre de Saint-Michel ; lui accorda, en 1629, une pension de douze cents livres, et le pourvut, en 1641, de la charge de juge d'armes de France, sur la démission du vicomte de *Saint-Maurice*, qui l'indiqua lui-même au roi pour son successeur. [Cette charge, qui avoit été créée à la sollicitation des états généraux, par édit du mois de juin 1615, fut conférée la même année à *François de Chévriers de Saint-Maurice*, seigneur de Salagny, d'une ancienne maison du Mâconnois, chevalier de l'ordre du roi, et gentilhomme ordinaire de sa chambre.] La réputation d'*Hozier* augmentant chaque jour, le roi le fit, en 1642, l'un de ses maîtres d'hôtel, le commit, en 1643, pour lui certifier la noblesse des écuyers

et des pages de ses grande et petite écuries, et l'admit enfin dans son conseil d'état en 1654. C'est aux correspondances qu'il s'étoit établies, qu'on est particulièrement redevable de la Gazette de France, commencée en 1631. Comme il étoit intime ami de *Théophraste Renaudot*, il lui communiquoit toutes ses nouvelles. A l'égard de ses ouvrages, il y en a eu beaucoup d'imprimés, indépendamment de ceux qui sont demeurés manuscrits. Il est auteur d'une *Histoire de Bretagne*, in-folio, et de plusieurs *Généalogies*. Il mourut à Paris le 1er décembre 1660, à 68 ans. On l'a peint comme un homme qui allioit les vertus morales avec les vertus chrétiennes, ami fidelle et officieux, d'une société douce et d'une conversation agréable. *Boileau* fit ces vers pour mettre au bas de son portrait :

Des illustres Maisons il publia la gloire ;
Ses talens surprendront tous les âges suivans :
Il rendit tous les morts vivans dans la mémoire ;
Il ne mourra jamais dans celle des vivans.

III. HOZIER, (Charles-René d') fils du précédent, juge d'armes de la noblesse de France à Paris, et chevalier de l'ordre de Saint-Maurice de Savoie, né en 1640, s'est aussi distingué par l'étendue de ses connoissances dans l'art héraldique, ainsi que par plusieurs ouvrages qu'il fit par ordre de *Louis XIV*. Il mourut à Paris le 13 février 1732. On a de lui, le *Nobiliaire de Champagne*, Châlons, 1673, in-folio, qu'il dressa sous la direction de *Caumartin*. Il eut pour successeur dans sa charge de juge d'armes, *Louis-Pierre d'Hozier*, son neveu, conseiller du roi en ses conseils, et chevalier-doyen de son ordre, mort à Paris au mois de septembre 1767, âgé de 82 ans. C'est pendant son exercice qu'ont paru les 10 vol. in-folio de l'*Armorial*, ou *Registres de la Noblesse de France*. — M. *d'Hozier de Sérigny*, son fils, chevalier, grand'croix honoraire de l'ordre de Saint-Maurice, ci-devant juge d'armes, est auteur de la suite de cet ouvrage qu'il a discontinué, pour ne pas s'exposer à mortifier la vanité de certains nobles, ou à trahir la vérité.

HUART, (N.) n'est guère connu que par la *Traduction* françoise des *Hypothèses* de *Sextus Empiricus*, 1725, in-12. Il l'accompagna de notes, dans lesquelles il tâche de fortifier les sentimens de ce fameux Pyrrhonien.

HUARTE, (Jean) natif de Saint-Jean dans la Navarre Françoise, s'acquit au 17e siècle de la réputation, par un ouvrage espagnol, intitulé : *L'Examen des Esprits*. Ce livre a été traduit en latin et en françois. On estime l'édition de Cologne 1610, in-12.

I. HUBER, (Samuel) étoit originaire de Berne, et professeur en theologie à Wittemberg, vers l'an 1592. *Luther* avoit enseigné que Dieu déterminoit les hommes au mal comme au bien. Ainsi, Dieu seul prédestinoit l'homme au salut ou à la damnation; et tandis qu'il produisoit la justice dans un petit nombre de fidelles, il déterminoit les autres au crime et à l'impénitence. *Huber* ne put s'accommoder de ces

principes; il les trouva contraires à l'idée de la justice, de la bonté et de la miséricorde divine, et il donna dans un excès opposé. Il enseigna, non-seulement, que Dieu vouloit le salut de tous les hommes; mais encore que *Jésus-Christ* les avoit en effet tous rachetés, et qu'il n'y en avoit pas un pour lequel *Jésus-Christ* n'eût satisfait réellement et de fait. De sorte que les hommes n'étoient damnés, que parce qu'ils tomboient de cet état de justice dans le péché, par leur propre volonté, et en abusant de leur liberté. Cette doctrine fit chasser *Huber* de son université. On a de lui : l'*Explication* des chapitres IX, X et XI de l'*Épître aux Romains*, in-8°.

II. HUBER, (Ulric) né à Dockum, en 1636, devint professeur en droit à Franeker, et mourut en 1694, après avoir eu de grands démêlés avec le célèbre *Perizonius*. On a de lui : I. Un traité *De Jure civitatis*, 1708, in-4°. II. *Jurisprudentia Frizica*. III. *Specimen Philosophiæ civilis*. IV. *Institutiones Historiæ civilis*, 1690, in-8°, et plusieurs autres ouvrages sur différens points de droit civil; publiés en différens temps, en 7 vol. in-4°.

III. HUBER, (Marie) née à Genève, morte à Lyon le 13 juin 1753, âgée d'environ 39 ans, est connue par quelques ouvrages qui ont eu quelque cours. Les principaux sont : I. *Le Monde fou préféré au Monde sage*, 1731—1744, in-12. II. Le *Système des Théologiens anciens et modernes, sur l'état des ames séparées des corps*, 1731—1739, in-12. III. *Suite du même Ouvrage, servant de Réponse à M. Ruchat*, 1733—1739, in-12. IV. *Réduction du Spectateur Anglois*; cet abrégé, qui n'a pas réussi, parut en 1753, en six parties in-12. V. *Lettres sur la religion essentielle à l'homme*, 1739 et 1754, 6 parties in-12. Cet ouvrage, traduit en anglois et en allemand, a essuyé des contradictions et de justes censures. L'auteur se borne au pur déisme. M[lle] *Huber* étoit Protestante. Elle avoit des connoissances et de l'esprit; mais elle ne savoit pas toujours développer ses idées, et leur donner cet éclat lumineux qui dissipe l'obscurité de la métaphysique. Elle n'avoit jamais lu d'autre livre que la bible.

I. HUBERT, (Saint) évêque de Maestricht, fut l'apôtre des Ardennes. Il étoit né dans l'Aquitaine, d'une famille noble, qui le plaça à la cour de *Thierri III*. « On ne peut douter, dit *Baillet*, qu'il ne se soit marié, et que *Floribert* n'ait été le fruit de son union avec *Floribane*, fille de la première qualité. Après avoir vécu dans le monde, il en conçut un dégoût, qui fut le commencement de sa conversion. On a voulu que l'apparition de Jésus-Christ en croix, sur la tête d'un cerf qu'il poursuivoit, en ait été l'occasion. De quelque instrument que Dieu se soit servi, il quitta tout pour se sanctifier sous la discipline de *St. Lambert*, évêque de Maestricht, dont il fut le successeur. Il imita ses vertus, et perfectionna ses ouvrages. » Son corps fut transféré à l'abbaye d'Aindain, qui porte aujourd'hui son nom. C'est dans ce monastère que l'on mène ceux qui ont été mordus de chiens enragés. On leur fait une incision au

front, dans laquelle on enferme un petit morceau de l'étole de ce saint prélat. Ses descendans prétendent guérir du même mal, en faisant quelques prières ; mais l'église n'ayant pas encore décidé qu'ils eussent ce droit, on n'est pas plus obligé d'ajouter foi à ces guérisons, que de croire que ceux qui se disent de la race de *St. Martin* guérissent de l'épilepsie, que les descendans de *St. Roch* peuvent demeurer sans danger au milieu des pestiférés, et quelquefois même les guérir. *St. Hubert* mourut le 30 mai 727.

II. HUBERT, (Matthieu) prêtre de l'Oratoire, né à Châtillon dans le Maine, mort à Paris le 22 mars 1717, à 77 ans, remplit les chaires les plus brillantes des provinces, de la capitale et de la cour, avec beaucoup de succès. Le P. *Bourdaloue* l'entendoit lorsqu'il pouvoit ; et le Jésuite mettoit l'Oratorien au nombre des premiers prédicateurs de son temps. Le P. *Hubert* méritoit encore son estime par sa tendre piété, et sur-tout par sa profonde humilité. Il disoit que « *Massillon*, son confrère, devoit prêcher aux maîtres, et lui aux domestiques. » Une personne de distinction lui ayant rappelé, dans une grande compagnie, qu'ils avoient fait leurs études ensemble : *Je n'ai garde de l'oublier*, lui répondit Hubert : *Vous aviez alors la bonté de me fournir des livres, et de me donner de vos habits.* — Ses *Sermons*, publiés à Paris en 1725, en 6 vol. in-12, ont satisfait les gens de goût et les personnes pieuses. « Sa manière de raisonner, dit le P. *de Monteuil*, éditeur de ce recueil, n'avoit point cette sécheresse qui fait perdre quelquefois l'onction du discours ; et sa façon de s'exprimer ne tenoit rien de cette élocution trop étudiée, qui l'affoiblit à force de la polir. » L'*Oraison funèbre* de la reine *Marie d'Autriche*, n'est pas la meilleure pièce de cette collection. Le Père *Hubert* étoit plus propre pour l'éloquence chrétienne, que pour l'éloquence académique. —Il y a eu du même nom *André Hubert*, mort en 1700, excellent comédien François pour les rôles des femmes.

III. HUBERT, (Jean) né à Lyon en 1646, y allia aux connoissances d'un grand négociant l'amour des lettres. Après avoir voyagé en Italie, en Angleterre et en Hollande, il revint dans sa patrie, où il fut l'oracle du négoce par ses avis et ses arbitrages. Échevin en 1705, il publia en 1716, en 1 vol. in-4°, les *Privilèges et Franchises du Franc-Lyonnois*. Il mourut en 1737, renversé par un cheval fougueux.

IV. HUBERT, (François) né en Suisse, perdit dès sa jeunesse l'usage de la vue. Il n'en prit pas moins pour l'étude de l'histoire naturelle une passion qu'il conserva toute sa vie. Aidé d'un domestique du pays de Vaud, nommé *François Burnens*, qui lui servoit de lecteur et d'observateur, il fit une foule de découvertes et d'observations curieuses. Ce fut sur-tout la connoissance des abeilles, de leurs mœurs, de leur fécondation, de leurs maladies, de leur produit, qui devint l'objet principal de ses recherches. On lui doit l'invention des ruches à feuillets. Deux sociétés savantes, instituées en Allemagne, sous le nom d'aca-

démies des Abeilles, étudioient le mystère de leur fécondation. L'une établie à Bautzen dans la haute Lusace, soutenoit que les femelles étoient fécondes sans le concours des mâles. L'autre, établie à Lautern, prétendoit que les œufs étoient fécondés à l'extérieur par les faux-bourdons. *Hubert* prouva qu'elles se trompoient l'une et l'autre, et que les mères-abeilles étoient fécondées dans leur vol par les bourdons. Il est mort à la fin du 18e siècle.

HUBNER, (Jean) professeur de géographie à Leipzig, et recteur de l'école de Hambourg, mourut dans cette ville le 21 mai 1732, à 64 ans. On a de lui, une *Géographie universelle, où l'on donne une idée abrégée des quatre Parties du Monde.* C'est le titre de la traduction qu'on en a faite de l'allemand en françois, à Basle 1757, 6 vol. in-8.° La méthode de l'auteur est, en général, claire et facile. L'ouvrage est assez exact pour la partie de l'Allemagne ; mais il l'est beaucoup moins pour les autres pays. Trop attaché aux anciens géographes, il érige en villes une foule d'endroits, qui sont aujourd'hui de petits villages. Il se trompe souvent sur la position des villes, sur les distances et l'étendue des royaumes et des provinces. Il laisse ignorer de quelle espèce de lieues il entend parler, lorsqu'il marque cette étendue. Il y a tel endroit de son ouvrage, dit D. *Vaissette*, qui pourroit faire douter s'il connoît les premiers principes de la sphère. Il manque assez souvent de critique, donne dans la minutie, et adopte, quoique Protestant, des erreurs populaires.

HUBY, (Vincent) Jésuite, né à Hennebond en 1608, mort à Vannes en 1693, introduisit dans ce diocèse l'adoration perpétuelle, et opéra un grand nombre de conversions par ses sermons et ses ouvrages. On a de lui, une *Retraite*, Paris, 1755, in-12.

HUDDE, (Jean) Bourguemestre d'Amsterdam, grand politique, savant mathématicien, mort à Amsterdam en 1704, est auteur de quelques *Opuscules* estimés. *François Schotten* les a insérés dans son *Commentaire sur la Géométrie de Descartes.*

HUDEKIN, nom d'un esprit follet, que la tradition dit avoir paru autrefois au diocèse de Hildesheim, dans la Saxe. On en raconte des choses merveilleuses. Tantôt il paroissoit en habits de paysan et se plaisoit sur-tout dans la conversation des hommes ; et tantôt il les entretenoit sans se faire voir. Il donnoit souvent des avis aux grands seigneurs sur ce qui leur devoit arriver, et rendoit service aux uns et aux autres. Sa retraite ordinaire étoit la cuisine de l'évêque, où il se familiarisoit avec les cuisiniers, et les aidoit en tout ce qui regardoit leur métier. Il ne nuisoit à personne, à moins qu'on ne l'attaquât ; mais il pardonnoit rarement. C'est ce qu'éprouva un garçon de cuisine de l'évêque qui l'avoit accablé d'injures. *Hudekin* en avertit le chef de cuisine ; et voyant qu'il ne lui faisoit point satisfaction, il étouffa son ennemi lorsqu'il dormoit, le coupa en morceaux, et le mit cuire sur le feu. Non content de cette vengeance, il s'attacha depuis à tourmenter les officiers de cuisine, et les seigneurs même de la cour de l'évêque, qui, par la force de ses exorcismes, le con-

traignit de sortir de son diocèse. Voilà ce que rapporte *Trithème*; voilà ce qu'on croyoit dans son siècle. Il est bon de rappeler ces faits au nôtre, pour détromper les imbécilles qui pourroient penser comme on pensoit dans ces temps d'ignorance, de grossièreté et de mensonge.

I. HUDSON, (Henri) fut pilote Anglois. Ses compatriotes ont donné son nom à un détroit et à une baie qui sont au Nord du Canada, pour prouver qu'ils ont les premiers découvert et possédé ce pays-là. Il est certain que *Hudson* fit quatre voyages dans les mers du Nord en 1607, 1608, 1609 et 1610. Mais il n'est pas moins vrai que s'il a donné son nom au détroit, il n'y a fait aucun établissement, n'a point été dans la baie, et n'a laissé aucune marque de prise de possession. Il périt dans sa dernière course par la trahison des siens. Des cartes angloises marquent un voyage dans la *Baie d'Hudson* en 1665; mais les François y avoient arboré les armes du roi de France dès l'année 1656.

II. HUDSON, (Jean) né à Wedhop dans la province de Cumberland vers l'an 1662, professa avec beaucoup d'applaudissement la philosophie et les belles-lettres à Oxford. Son mérite le fit choisir en 1701, pour succéder à *Thomas Hyde* dans la charge de bibliothécaire de la bibliothèque Bodleïenne, et en 1712, pour occuper la place de principal du collége de la Ste Vierge à Oxford. Il remplit ces deux emplois avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 27 novembre 1719, à 57 ans. Ses travaux multipliés abrégèrent ses jours. La république des lettres lui doit de savantes éditions de *Velléius-Paterculus*; de *Thucidide*; de *Denys d'Halicarnasse*; de *Longin*; d'*Esope*; de *Josèphe*; des *Petits Géographes Grecs*, Oxford 1698 à 1712, 4 vol. in-8.° Toutes les autres éditions d'*Hudson* sont in-fol. et imprimées à Oxford en différentes années.

HUERGA, (Cyprien de la) religieux Espagnol de l'ordre de Cîteaux, enseigna l'Ecriture-Sainte dans l'université d'Alcala, et mourut en 1560. On a de lui des *Commentaires*, I. sur *Job*; II. sur *les Pseaumes*; III. sur *le Cantique des Cantiques*, etc. Ils sont savans.

HUET, (Pierre-Daniel) né à Caen le 8 août 1630, fit ses études au collége des Jésuites, et se préparoit à étudier en droit, lorsqu'il prit du goût pour la philosophie dans les *Principes de Descartes*, et pour l'érudition dans la *Géographie sacrée de Bochart*. Il accompagna ce dernier en Suède, où *Christine* lui fit le même accueil dont elle honoroit les savans consommés. De retour dans sa patrie, il institua une académie de physique, dont il fut le chef, et à laquelle *Louis XIV* fit sentir les effets de sa libéralité. En 1670, le grand *Bossuet* ayant été nommé précepteur du Dauphin, *Huet* fut chiosi pour sous-précepteur. C'est alors qu'il forma le plan des éditions *ad usum Delphini*: lesquelles il dirigea en partie. Pour rendre ces éditions plus utiles, *Huet* voulut qu'elles fussent accompagnées d'un index général de tous les mots que chaque auteur avoit employés, et de la citation des pages où ils se trouvoient placés. Il avoit, dit-on, conçu l'idée d'un ouvrage

très-important qu'il eut le regret de ne pouvoir faire exécuter : c'étoit de former de ces index particuliers, un index général de tous les mots qui se trouvent dans les auteurs latins anciens. Il devoit être rédigé de manière qu'on pût voir tout d'un coup, la première époque de l'usage d'un mot, ses divers emplois, ses progrès, et le temps auquel il étoit tombé en désuétude. Ses services furent récompensés par l'abbaye d'Aunai en 1678, et en 1685 par l'évêché de Soissons, qu'il permuta avec *Brulart* de *Sillery*, nommé à celui d'Avranches. Les travaux de l'épiscopat ne purent ralentir ses travaux littéraires. Continuellement enfermé dans son cabinet et dans sa bibliothèque, il faisoit répondre à ceux qui venoient lui parler d'affaires, qu'il étudioit. *Eh ! pourquoi*, disoit-on, *le Roi ne nous a-t-il pas donné un Évêque qui ait fait ses études ?* Les fonctions du ministère absorbant une partie du temps qu'il vouloit donner au travail, il se démit de cet évêché, et obtint à la place l'abbaye de Fontenai près de Caen. C'est là qu'il s'étoit proposé de se fixer. Sa patrie lui avoit paru très-aimable, tant qu'il n'y avoit eu que des amis : mais du moment qu'il y posséda des terres, les procès l'assaillirent de tous les côtés, et l'en chassèrent, quoiqu'il eût aussi, graces à son air natal, quelque ouverture pour le jargon de la chicane. Il se retira donc peu de temps après chez les Jésuites de la maison professe à Paris, auxquels il légua sa bibliothèque. Il partagea ses jours entre l'étude et la société des savans, jusqu'à sa mort, arrivée le 26 janvier 1721, à 91 ans. Il étoit de l'académie Françoise. L'érudition chez *Huet* n'étoit ni sauvage, ni rebutante. Humain, affable, prévenant, d'une humeur égale, d'une conversation aisée et agréable, il instruisoit les savans, et savoit plaire aux ignorans même. Mais sa politesse tenoit plus de la douceur d'un littérateur indulgent, que des agrémens d'un courtisan poli. On trouve à la fin des *Mémoires* de Mlle *de Montpensier*, un portrait de *Huet*, adressé à lui-même par une dame de ses amies. En voici les traits principaux : « Vous êtes commode, point critique, et si peu porté à juger mal, que je crois que votre bonté pourroit même quelquefois duper votre esprit. Vous estimez plus légèrement que vous ne méprisez. Vous êtes franc et sincère, et vous avez la franchise d'un vrai homme d'honneur, qui ne sent rien dans son ame qu'il ait intérêt de cacher, ni qu'il puisse avoir honte de dire. Ainsi vous parlez de vos sentimens fort franchement. Mais, autant que vous êtes franc sur ce qui ne regarde que vous, autant êtes-vous réservé sur le secret des autres : vous y êtes même un peu trop scrupuleux. Vous êtes incapable de vous venger, en rendant malice pour malice, et vous êtes si peu médisant, que même le ressentiment ne vous arracheroit pas une médisance de la bouche contre vos ennemis. Je trouve que vous ne les ménagez que trop selon le monde : je n'entends pas dire pourtant que vous manquiez de sensibilité pour la gloire et pour l'honneur ; au contraire, vous y êtes délicat jusqu'à l'excès. Vous êtes sage, fidelle et sûr, autant qu'on le peut être. Vous avez beaucoup de modestie, et jusqu'à avoir

honte et être déconcerté quand on vous loue. Je me souviens qu'un jour que vous m'aviez fâchée; pour m'en venger, je vous fis rougir devant M. *de Longueville*, en vous reprochant votre doctrine. Mais votre modestie est plus dans les sentimens que vous avez de vous-même, que dans votre air; car vous êtes modeste sans être doux, et vous êtes docile, quoique vous ayez l'air rude. Vous êtes si prompt, et vous soutenez vos opinions avec une impétuosité si grande, qu'il semble qu'elles vous deviennent une passion. Votre humeur n'est ni trop enjouée, ni trop mélancolique. Vous n'êtes pas incivil; mais votre civilité manque un peu de politesse. Vous êtes pieux sans être dévot, et vous avez su vous servir de la science, qui gâte les autres, pour vous affermir dans la foi. » Ce prélat a beaucoup écrit, en vers et en prose, en latin et en françois. Ses principaux ouvrages sont: I. *Demonstratio Evangelica*, Paris 1679, in-fol.: c'est là l'époque de la Ire édition de cet ouvrage fameux. Elle renferme plusieurs passages particuliers, que *Huet* retrancha dans la seconde, donnée aussi à Paris en 1690, in-fol. Celle-ci est cependant plus ample malgré les retranchemens; et c'est pourquoi les curieux rassemblent les deux éditions pour avoir tout. Celle de Naples en 1731, en 2 vol. in-4°, a été faite sur celle de Paris 1690. Ce livre est chargé d'érudition, mais foible en raisonnement: ce qui fit dire à beaucoup de personnes, suivant *Niceron*, qu'*il n'y avoit de démontré que la grande lecture de l'auteur*. Il auroit fallu, pour un pareil ouvrage, le génie de *Pascal* ou de *Bossuet;* et l'auteur ne l'avoit pas. En général, tout ce qui nous reste de lui, même ce qui regarde les matières philosophiques, est peu pensé. C'est ainsi qu'en jugeoit l'abbé *Trublet*, très-capable d'apprécier les écrivains penseurs. II. *De claris Interpretibus, et de optimo genere interpretandi;* la Haye 1683, in-8.° III. Une édition des *Commentaires d'Origène* sur l'Ecriture-Sainte; Rouen, 1668, 2 vol. in-fol. en grec et en latin; Cologne 1685, 5 vol. in-fol. *Huet* avoit rapporté de Stockholm, un manuscrit grec de cet auteur. IV. Un savant traité de *l'Origine des Romans*, in-12, à la tête de celui de *Zaïde*. V. *Quæstiones Alnetanæ de concordiâ rationis et fidei;* à Caen 1690, in-4.° VI. *Traité de la foiblesse de l'Esprit humain*, Amsterdam 1723, in-12: traduit en latin; Amsterdam, 1738: et en Allemand, par *Christian Gross;* Francfort, 1724, avec des notes où le commentateur prétend réfuter le texte. Ce Traité est une traduction de la première partie de *Quæst. Alnetanæ*. Quelques savans ont cru y voir une espèce de plagiat des Hypothèses Pyrrhoniennes de *Sextus Empyricus;* mais les deux ouvrages sont très-différens. *Voltaire*, dans son *Siècle de Louis XIV*, dit que ce Traité a fait beaucoup de bruit, et a paru démentir sa *Démonstration Evangélique;* mais un critique moderne remarque qu'on trouve les mêmes principes dans les préliminaires de la Démonstration. Le dessein d'*Huet* est de montrer que le système des anciens sceptiques, réduit à de certaines bornes, n'est pas si déraisonnable qu'on le croit communément; qu'il n'est point opposé aux preuves de la religion, qui

resteroient démontrées, quand même le doute se répandroit sur la plupart des sciences humaines. Le P. *Castel* a prétendu que cet ouvrage n'étoit pas de *Huet ;* mais *d'Olivet* a prouvé le contraire. VII. *De la situation du Paradis Terrestre ;* Amsterdam, 1701, in-12. Il prétend dans ce livre que le jardin de nos premiers parens étoit sur le canal que forment le Tigre et l'Euphrate, après leur jonction, entre l'espace où ils se joignent, et celui où ils se divisent de nouveau avant que d'entrer dans le Golfe Persique. Selon le texte de l'Ecriture, il sortoit de ce lieu de volupté, un fleuve qui se partageoit en quatre têtes : ce sont les quatre canaux que les deux fleuves font, deux avant leur jonction, l'*Euphrate et le Tigre*, et deux lorsqu'ils se divisent ; *le Phison qui coule tout autour de la terre d'Hévilath*, c'est le canal formé vers l'occident par le fleuve lorsqu'il sort du Paradis terrestre, et qu'il arrose le pays habité par *Chivalath*, fils de *Chus ;* et le *Gehon qui parcourt tout le pays de l'Ethiopie*, c'est le bras oriental du fleuve qui se décharge dans le Golfe Persique. Cette opinion n'est pas sans difficulté, et il est à présumer que les savans ne feront jamais de découverte certaine sur un lieu si éloigné de nous. VIII. *Histoire du Commerce et de la Navigation des Anciens*, in-12 ; réimprimée à Lyon, chez *Duplain*, in-8°, en 1763. Ces deux derniers ouvrages renferment une érudition immense. Le premier satisfit les curieux, et le second les citoyens. IX. *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*, 1718, in-12. Ce sont des *Mémoires* particuliers de sa vie. On y trouve un grand nombre d'anecdotes littéraires, relatives aux savans de son temps. X. Des *Poésies* latines et grecques, des *Odes*, des *Elégies*, des *Eglogues*, des *Idylles*, des *Pièces héroïques*, et son *Voyage en Suède*, dont on a donné dernièrement une traduction dans le 6e vol. des *Mélanges de littérature étrangère*. Utrecht, 1700, in-12. Les vers de ce prélat respirent l'antiquité ; la latinité en est aussi pure qu'élégante ; mais l'imagination poétique y domine peu. XI. *Censura Philosophiæ Cartesianæ*, in-12 : critique qui détruit quelques erreurs de *Descartes ;* mais qui prouve, lorsqu'on la compare aux écrits de ce grand homme, combien *Huet* étoit au-dessous de lui. Quand *Huet* entreprit cette censure, il étoit piqué contre les Cartésiens. Il trouvoit mauvais que ces philosophes préférassent ceux qui cultivent leur raison à ceux qui ne font que cultiver leur mémoire, et qu'ils exigeassent qu'on travaillât plutôt à se connoître, qu'à connoître ce qui s'étoit passé dans les siècles reculés. XII. *Origines de Caen ;* Rouen, 1706, in-8.° XIII. *Diane de Castro*, 1728, in-12. XIV. Il orna de *Notes* le *Manilius ad usum Delphini*, donné par *du Fay*. L'abbé *de Tilladet* fit imprimer, après la mort de *Huet*, 2 vol. in-12 de *Dissertations* et de *Lettres*, presque toutes de ce prélat... *Voyez* son Eloge au-devant de l'*Huetiana*, in-12, recueil qui renferme des Pensées diverses et des Poésies : il a été publié par l'abbé *d'Olivet*, son ami, à qui le savant évêque l'avoit confié. Sa mémoire s'étoit fort affoiblie à la suite d'une maladie qu'il eut en 1712. Alors, n'étant plus capable d'au-

d'un ouvrage suivi, il jeta sur le papier des pensées détachées; et c'est ce qu'on a sous le titre d'*Huetiana*. Plusieurs articles de ce recueil ne donnent pas une grande idée, selon *d'Alembert*, de la philosophie, de la logique, ni même de la justesse de goût de son auteur. On y verra qu'il fait assez peu de cas de *Montaigne*, de *la Rochefoucauld*, de *Tacite;* mais en revanche, il estime beaucoup *la Pucelle* de *Chapelain*. Il rejette le sublime qu'on a trouvé dans le *Fiat Lux* de la Genèse, parce que l'expression en est simple : comme si le vrai sublime n'étoit pas l'union de la grandeur de l'idée à la simplicité de l'expression. Un recueil de *Lettres manuscrites*, cité par *d'Alembert*, nous servira à ajouter quelques traits à son portrait. Il s'y plaint beaucoup de la noire médisance et de la lâche ingratitude de ses compatriotes de Caen, en prenant cependant beaucoup d'intérêt aux progrès qu'ils pourroient faire dans les lettres. Il paroît ne souffrir guères plus patiemment les attaques des censeurs de Paris, que les satires de ses compatriotes. S'il n'aimoit pas la critique, il avoit le même éloignement pour les éloges en face. Il se montre ami des Jésuites, mais seulement comme hommes de lettres. Il s'occupoit peu, et avec raison, de leurs querelles avec les Jansénistes. Cependant sa liaison avec la Société lui faisoit regarder d'un œil peu favorable ses ennemis. Enfin, quoiqu'il prît peu de part aux disputes théologiques, il en prenoit beaucoup aux intérêts et à l'honneur de l'église catholique. Nous avons dit qu'il avoit laissé sa bibliothèque aux Jésuites, et son motif fut : *afin qu'elle ne fût pas dispersée*. Le père qui en mourant laissa une pension à son fils Jésuite, *en cas que la société fût détruite*, se montra, dit *d'Alembert*, plus prévoyant dans l'avenir.

HUFNAGEL, (George) naquit à Anvers en 1545, et mourut dans cette ville en 1600, à 55 ans. Ses parens voulurent en faire un architecte; mais la nature en fit un peintre. L'empereur *Rodolphe* employa son pinceau à représenter toutes sortes d'animaux, genre dans lequel il excelloit. Cet artiste s'est encore acquis quelque réputation dans la Poésie allemande, ainsi que dans la latine. Il eut un fils, qui se distingua comme lui dans la peinture.

HUGHES, (Jean) poëte Anglois, né à Marlborough en 1677, fut d'un tempérament valétudinaire, qui l'obligea à ne s'occuper que des arts agréables, tels que le dessin, la poésie et la musique. Il termina sa vie en 1719, à 42 ans. Il est regardé par les Anglois, comme un de leurs plus agréables écrivains. Ses *Poésies* ont été publiées en 1735, 2 vol. in-12. On y trouve une *Ode* au créateur de l'univers, qui passe pour un des plus beaux morceaux lyriques Anglois; et le *Siége de Damas*, tragédie, pleine de génie, de détails touchans, et de situations intéressantes. Cet auteur, ami et compatriote d'*Addisson*, eut beaucoup de part au *Spectateur Anglois*, etc. —*Jabez* HUGHES, son frère, poëte comme lui, mort le 17 janvier 1732 à 46 ans, a traduit en vers quelques morceaux de *Lucain* et de *Claudien*, et en prose *Suetone* 1717, et les nouvelles de *Cervantes* 1719.

I. HUGO, *Voy.* HUGON.

II. HUGO, (Charles-Louis) chanoine Prémontré, docteur en théologie, abbé d'Étival, évêque de Ptolémaïde, mourut à Étival le 2 septembre 1739, à 74 ans. Ce prélat avoit de l'érudition; mais il se laissoit emporter quelquefois par sa vivacité en écrivant et en agissant. On a de lui: I. Les *Annales des Prémontrés*, en 2 vol. in-fol., en latin; elles sont pleines de recherches. On y trouve la description et le plan des monastères, et l'histoire de l'ordre. Quelques inexactitudes font tort à cet ouvrage, dont les deux tomes se relient ordinairement en un seul volume. II. *La Vie de St. Norbert, Fondateur des Prémontrés*, in-4°, 1704. III. *Sacræ antiquitatis Monumenta historico-dogmatica*, 1725, 2 vol. in-fol. IV. *Traité historique et critique de la maison de Lorraine*, in-8°, à Nanci, sous le titre de Berlin, 1711. Dom *Hugo* se cacha sous le nom de *Baleicourt*, pour donner un plus libre cours à sa plume. Cet ouvrage est plein de traits hardis, qui déplurent à la France: il fut flétri par arrêt du parlement en 1712. L'année d'après, il fit imprimer un autre ouvrage sur la même matière, intitulé: *Réflexions sur les deux Ouvrages concernant la Maison de Lorraine*, in-8.° Ces deux ouvrages ne se trouvent pas communément rassemblés. On peut voir le *Jugement de M. Hugo, Évêque de Ptolémaïde*, en 1736, in-8°, par Dom *Blanpin*, un de ses confrères. Cet ouvrage est solidement écrit.

HUGOLIN, (Barthélemi) canoniste de Lombardie, mort en 1618, est auteur de plusieurs ouvrages en latin, qui sont estimés. Il présenta son *Traité des Sacremens*, Rimini, 1587, in-folio, au pape *Sixte V*, qui le récompensa en pontife libéral.

HUGON, (Herman) Jésuite, né à Bruxelles, en 1588, mort de la peste à Rhimberg en 1629, à 41 ans, est auteur d'un traité savant et curieux: *De militiâ equestri antiquâ et novâ*, à Anvers, 1630, in-fol., avec des planches en taille-douce. Il s'est aussi distingué sur le Parnasse latin, par ses *Pia desideria*, Paris, 1658, in-32, à l'instar des *Elzevirs*, avec des figures d'un goût singulier. Ce recueil, contenant 45 pièces, est divisé en 3 livres. Le 1er a pour titre: *Gemitus animæ pœnitentis*; le 2e, *Vota animæ sanctæ*; le 3e, *Suspiria animæ amantis*. Ce sont de longues paraphrases, en vers élégiaques, de passages choisis de l'Écriture-Sainte. Le but de l'auteur étoit de nourrir la piété chez les jeunes gens; il ne l'atteignit pas toujours, et il n'a guères d'autre mérite que d'avoir noyé dans une soixantaine de vers chacun des versets qu'il a pris pour texte. Il a substitué à l'onction et à la simplicité sublime de ses divins modèles, de froides amplifications: il versifie assez bien, il est même quelquefois poëte; mais il n'est pas inspiré de la muse de *David*. On a encore de lui: I. *Obsidio Bredana*; Anvers, 1629, in-fol. Il avoit été présent à ce siége. Cet ouvrage a été traduit en Espagnol. II. *De verâ fide capessendâ*. III. *De primâ scribendi origine et universæ rei litterariæ antiquitate*; Anvers, 1617, in-8.°

I. HUGUES, (Saint) évêque de Grenoble en 1080, reçut

St. Bruno et ses compagnons, et les conduisit lui-même à la Grande-Chartreuse. Il mourut le 1er avril 1132, avec la joie d'avoir donné à l'Église une pépinière de Saints. Au commencement de son épiscopat, *St. Hugues* avoit quitté son évêché pour se faire moine à la Chaise-Dieu. Le pape lui ordonna de reprendre la conduite de son troupeau. Il fit de nouvelles tentatives, quelque temps avant sa mort; mais *Honorius II* lui répondit : Que les bons évêques étant si rares, c'étoit une raison de plus pour l'exhorter à soutenir le fardeau de l'épiscopat. On a de lui, un *Cartulaire*, dont on trouve des fragmens dans les Œuvres posthumes de *Mabillon;* et dans les Mémoires du Dauphiné, d'*Allard*, 1711 et 1727, 2 vol. in-fol.

II. HUGUES, (Saint) DE CLUNI, étoit d'une maison distinguée, qui descendoit des anciens ducs de Bourgogne. Ayant rejeté les vues d'ambition que sa naissance pouvoit lui inspirer, il se consacra à Dieu dans l'ordre de Cluni. Son mérite et sa piété l'en firent élire abbé après la mort de *St. Odillon*. Il gouverna cette grande famille avec autant de zèle que de prudence. Il étendit la réforme de Cluni à un si grand nombre de monastères, qu'un ancien auteur a écrit qu'*il avoit sous sa juridiction plus de dix mille moines*. Une mort sainte vint terminer ses travaux en 1109, à 85 ans, après avoir gouverné près de 60 ans. Il fit bâtir, par les libéralités d'*Alphonse IV*, roi de Castille, l'Église qui subsiste encore à Cluni. On fut vingt ans à bâtir cet édifice immense. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il n'y a aucune charpente, et les tuiles sont posées immédiatement sur la voûte. *St. Hugues* étoit un homme aussi modéré que pieux. *Henri IV*, empereur d'Allemagne, étoit son filleul, et il lui étoit fort attaché. Quoiqu'il fût excommunié, *Hugues* dit, à la messe du Vendredi saint, 1087, l'oraison qui est dans le missel pour l'empereur. L'archevêque de Lyon le trouva mauvais. L'abbé de Cluni répondit, qu'il avoit dit en général cette prière pour quelque empereur que ce fût. Mais cette réponse ne satisfit point le prélat, qui lui suscita d'autres querelles. *Hugues* se contenta de faire le bien, sans chercher, ce qui est impossible, à se concilier tous les suffrages. L'ordre de Cluni fut, de son temps, au plus haut point de sa splendeur; mais il commença à décheoir après sa mort. On trouve quelques ouvrages de lui dans la *Bibliothèque de Cluni*.

III. HUGUES-CAPET, chef de la 3e race des rois de France; étoit comte de Paris et d'Orléans. *Voyez* I. CHIFFLET... I. DANTE... I. WITIKIND. Son courage et ses autres qualités le firent proclamer roi de France à Noyon, en 987. Il fut sacré à Rheims par l'archevêque *Adalberon*, le 3 juillet de la même année. *Charles I*, duc de la Basse-Lorraine, fils de *Louis d'Outre-Mer*, qui avoit seul, par sa naissance, droit à la couronne, en fut exclu par plusieurs circonstances. Il voulut défendre son droit; mais il fut pris et enfermé à Orléans. *Hugues* s'étoit déjà associé son fils *Robert*, pour lui assurer la couronne. C'est au règne d'*Hugues-Capet*, qu'on fixe ordinairement le commencement de la pairie de France. Depuis l'usurpation des fiefs, la

pairie, dit le président *Hesnault*, devint plus ou moins considérable, suivant le plus ou moins de puissance du seigneur suzerain des pairs : en sorte que les pairs du roi de France étoient de plus grands seigneurs que les pairs du comte de Champagne; et que, par la même raison, la mouvance de la couronne caractérisoit les premiers pairs. Ainsi, le duc de Bretagne, qui, par sa naissance, pouvoit traiter d'égal à égal avec le duc de Normandie, lui étoit inférieur en dignité; parce qu'originairement celui-ci ne relevoit pas de la couronne, mais du roi seulement, comme duc de Normandie, et que la Normandie ayant été aliénée, il n'en fut plus que l'arrière-vassal. De là vient qu'encore aujourd'hui une seigneurie relevant d'un seigneur particulier, ou bien relevant du roi à cause de tel ou tel domaine spécial, est distraite de cette mouvance, pour ne plus relever que de la couronne, quand la même seigneurie est érigée en duché-pairie. Cette introduction d'une dignité nouvelle, valut la couronne à *Hugues-Capet*. Il y avoit alors sept pairs laïques de France, c'est-à-dire, sept seigneurs dont les seigneuries relevoient immédiatement du roi. Ils choisirent celui d'entr'eux, qui pouvoit joindre le plus de provinces à la royauté. Ce prince mourut le 24 octobre 996, à 57 ans, après en avoir régné dix. Pour parvenir au trône, il falloit de la valeur et de la politique : *Hugues-Capet* avoit l'une et l'autre. Il prit presque toujours la voie de la douceur et des ménagemens. On l'avoit qualifié d'usurpateur; on s'étoit ligué contre lui; on lui avoit contesté sa descendance. *Hugues-Capet* ayant triomphé, déclara à ceux qui lui inspiroient des desseins de vengeance, *que ce n'étoit pas au Roi de France à venger les inimitiés des Comtes de Paris et d'Anjou*. Il subjugua, en partie, ses ennemis en les flattant, et regardoit comme ses amis, ceux qui ne se déclaroient point ouvertement contre lui. Ayant voulu, dit *du Radier*, réprimer les entreprises d'*Audebert*, comte de la Marche, fils de *Boson I*, qui assiégeoit Tours sans sa permission et à son insçu, il députa vers le comte de la Marche, et lui fit demander, *qui l'avoit fait Comte*. — *Ce sont*, répondit Audebert, *ceux-là même qui vous ont fait Roi, vous et votre fils Robert*. Le procédé d'*Audebert* fut conforme à sa réponse; il continua le siége, et prit Tours malgré *Hugues-Capet*, qui aima mieux dissimuler que d'avoir à se venger par les armes. Le nom de *Capet* lui fut donné, selon les uns, à cause de la grosseur de sa tête; selon d'autres, à cause de sa prudence. On a dit de lui :

> **Si je donne à la France une race nouvelle,**
> **Roi nouveau, je la rends plus brillante et plus belle.**

Cette troisième race, qui a produit trente-deux rois, a eu cinq branches différentes. La première, surnommée des *Capétiens*, qui a donné quatorze rois; la seconde, qui est la première des *Valois*, dont il y a eu sept rois; la troisième, de la maison d'*Orléans*, qui ne produisit qu'un souverain; la quatrième, qui est la seconde des *Valois*, laquelle en donna cinq; enfin, la cinquième, de la maison de *Bourbon*, qui en a produit le même nombre, en y comprenant *Louis XVI*.

IV. **HUGUES** *le Grand*, comte de Paris, appelé aussi *Hugues l'Abbé*, ou *Hugues le Blanc*, prince plein de courage et de hardiesse, étoit fils de *Robert*, roi de France, et de *Béatrix* de Vermandois. Il fut surnommé *le Grand*, à cause de sa taille et de ses belles actions; *le Blanc*, à cause de son teint; et *l'Abbé*, parce qu'il s'étoit mis en possession des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés, et de Saint-Martin de Tours. Il fit sacrer roi à Laon, *Louis d'Outre-mer*. (*Voyez* ce mot) en 936, prit Rheims, donna du secours à *Richard I*, duc de Normandie, contre ce même *Louis IV*; lui fit en son propre nom une guerre opiniâtre pour le comté de Laon, qu'il fallut enfin céder à ce roi, et fut créé par *Lothaire*, son successeur, duc de Bourgogne et d'Aquitaine. Il mourut le 16 juin 956.

V. **HUGUES** DES PAÏENS, (*De Paganis*) de la maison des comtes de Champagne, uni avec *Géofroi de Saint-Omer* et sept autres gentilshommes, institua l'ordre des Templiers, le modèle de tous les ordres militaires, et en fut le premier grand-maître. Ces neuf chevaliers se consacrèrent au service de la religion, l'an 1118, entre les mains de *Gormond*, patriarche de Jérusalem, promettant de vivre dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, à l'exemple des chanoines de leur siècle. Le premier devoir, qui leur fut imposé par les évêques, étoit de garder les chemins contre les voleurs, pour la sureté des pélerins. Comme cette nouvelle milice n'avoit ni église, ni logement, *Baudouin II*, roi de Jérusalem, leur accorda un appartement dans le palais qu'il avoit auprès du temple; de là leur vint le nom de *Templiers*. On leur donna une règle en 1128, dans le concile de Troyes: elle leur prescrivoit la récitation de l'office divin, l'abstinence les lundis et mercredis, et presque toutes les observances monastiques. Mais cette règle fut si mal remplie dans la suite, que, deux siècles après leur fondation, ces chevaliers, qui faisoient vœu de combattre pour *Jésus-Christ*, furent accusés de le renier, d'adorer une tête de cuivre, et de n'avoir pour cérémonies secrètes de leur réception dans l'ordre, que les plus horribles débauches. Nous sommes bien éloignés de croire que ces imputations absurdes fussent fondées, mais elles prouvent du moins que l'ordre étoit tombé dans le relâchement. Il y a grande apparence que le libertinage de quelques jeunes chevaliers retomba sur tous les Templiers, qui furent abolis en 1312. *Voyez* MOLAY. *Hugues des Païens* mourut en 1136, regretté de tout ce qu'il y avoit de Chrétiens zélés dans la Palestine.

VI. **HUGUES**, né en 1065, abbé de Flavigni au commencement du 12e siècle, s'étant vu enlever sa crosse, par l'évêque d'Autun, qui la fit donner à un autre, supplanta, à son tour, à l'instigation de l'évêque de Verdun, *St. Laurent*, abbé du monastère de Saint-Vannes, dont il avoit été moine, et garda cette dignité jusqu'en 1116; depuis ce temps, son existence est ignorée. Il est auteur d'une *Chronique* en deux parties. La première est peu intéressante, et remplie de fautes: la seconde est très-importante

pour l'histoire de l'eglise de France de son temps. Elle est connue sous ce nom : *Chronique de Verdun*. On la trouve dans la *Bibliotheca Manuscriptorum* du P. *Labbe*.

VII. HUGUES DE FLEURY, moine de cette abbaye, vers la fin du onzième siècle, a laissé : I. Deux livres *de la puissance Royale, et de la dignité Sacerdotale*, dans lesquels il s'élève au-dessus des préjugés de son temps. C'est un monument précieux de la véritable doctrine de l'Église, si obscurcie alors par les funestes démêlés des papes et des empereurs. On le trouve dans le tome IV des *Miscellanea* de *Baluze*. II. Une petite *Chronique*, depuis 996 jusqu'en 1109 : publiée par *Duchesne*, à Munster, 1638, in-4.° Elle est courte, mais bien digérée, et contient en peu de mots beaucoup de choses. Ce moine est encore surnommé *de Sainte-Marie*, du nom d'un village dont son père étoit seigneur.

VIII. HUGUES D'AMIENS, archevêque de Rouen, un des plus grands et des plus savans prélats de son siècle, mourut en 1164. On a de lui, 3 *Livres* pour prémunir son clergé contre les erreurs de son temps, et quelques autres ouvrages. On trouve les premiers à la fin des Œuvres de *Guibert* de Nogent, publiées par Dom *d'Achery*, et les autres dans les collections de Dom *Martenne* et *Durand*.

IX. HUGUES, chanoine régulier de la maison de ce nom à Paris, mourut le 11 février 1142, à 44 ans. Il professa la théologie avec tant d'applaudissement, qu'on l'appela un *second Augustin*. Ce père fut le modèle qu'il suivit pour la forme et pour le fonds de ses ouvrages. Le plus considérable est un grand *Traité des Sacremens*. Les questions y sont traitées d'une manière fort claire, et dégagées des termes de l'école, de la méthode dialectique, et sur-tout de ces questions obscures et inutiles, qui font de la plus belle des sciences, la plus dégoûtante et la plus futile. Ses *Ouvrages* ont été recueillis à Rouen en 1648, en 3 vol. in-fol. C'est la bonne édition. On en trouve quelques-uns dans le *Thesaurus* de *Martenne*.

X. HUGUES DE ST.-CHER, Dominicain du 13e siècle, docteur de Sorbonne, cardinal-prêtre du titre de *Sainte-Sabine*, reçut la pourpre des mains d'*Innocent IV*, 1244. Ce pape, et *Alexandre IV*, son successeur, le chargèrent des affaires les plus épineuses : ce fut pour lui une occasion de faire éclater sa sagesse, sa modération, son esprit, sa fermeté. Il mourut à Orviette, le 19 mars 1263. On lui fit une Epitaphe, dans laquelle on disoit, qu'*à sa mort, la Sagesse avoit souffert une éclipse*. On a de lui, plusieurs ouvrages de l'Écriture, qui ne sont guères que des compilations. Le plus important est une *Concordance de la Bible*, Cologne, 1684, in-8.° *Hugues de St.-Cher* a au moins la gloire d'avoir imaginé le premier ce genre de travail. On a encore de lui : I. *Speculum Ecclesiæ*, Paris, 1480, in-4.° II. *Correctorium Bibliæ*, non imprimé, et dans la bibliothèque de la Sorbonne : c'est un recueil de variantes des manuscrits hébreux, grecs, latins, de la Bible.

XI. HUGUES DE PRATO, d'une ville de ce nom en Tos-

cane, se fit Dominicain en 1276, et mourut à Prato, le 4 décembre 1322. Il se fit une réputation par ses Sermons, imprimés en partie, à ce que l'on croit, à Louvain, en 1484, et partie à Heidelberg 1485, réimprimés à Anvers en 1614. Ils se ressentent de la grossièreté du siècle de l'auteur.

* XII. HUGUES, (Herman) Jésuite, né à Bruxelles en 1588, publia quelques livres historiques et des poésies médiocres, sous le titre de *Pia desideria emblematibus illustrata*, 1624, in-8°; et 1629, in-12. Les figures dont il accompagna ses vers, en font le principal mérite. Il mourut de la peste, à Rhimberg, le 10 septembre 1629, à 41 ans.

HUGUET, (François-Armand) plus connu sous le nom d'ARMAND, naquit à Richelieu, en 1699, d'une famille honnête du Poitou. Il eut l'honneur d'être tenu sur les fonds de baptême au nom de M. le maréchal *de Richelieu*, qui n'étoit alors guères plus âgé que son filleul. L'enfant fut élevé sous le nom d'*Armand*, qu'il a porté toute sa vie, par un sentiment de respect pour son parrain. L'abbé *Nadal*, Poitevin comme lui, le plaça chez un notaire à Paris; mais un penchant invincible pour les plaisirs et pour le théâtre, lui fit abandonner la chicane. Après diverses aventures, dignes de *Gilblas de Santillane*, il joua la comédie en Languedoc, et revint ensuite à Paris, où il débuta sur le théâtre de la comédie Françoise en 1723. La nature lui avoit donné le masque le plus propre à caractériser les talens d'un valet adroit et fourbe, et c'est principalement dans ce rôle qu'il excelloit. Il contrefit si bien le *Pantalon* des Italiens, dans la comédie de la *Françoise italienne*, que celui-ci s'écria: *Si je ne me sentois au parterre, je me croirois sur le théâtre*. Ce comédien mourut à Paris le 25 décembre 1765, à 66 ans. Il voyoit tout gaiement; et dans les affaires les plus sérieuses, il ne pouvoit se refuser quelque plaisanterie. Il narroit d'une façon à faire distinguer les différens interlocuteurs qu'il mettoit en action dans ses récits; il imitoit leurs voix et moindres gestes. Ses amis étoient quelquefois les victimes de ses facéties. On eût dit que *Scarron* l'avoit deviné dans son personnage de la *Rancune*. Il fit en société avec *Derozée*, l'*Heureux événement*, divertissement, 1751. Il laissa un fils, auteur de quelques petites pièces pour le théâtre de Fontainebleau.

HUGUÉTAN, (Jean) célèbre libraire de Lyon, fut obligé de quitter le royaume, lors de la révocation de l'édit de Nantes, et passa en Hollande. Il offrit à *Louis XIV* un prêt considérable, si la cour vouloit lui rembourser une autre somme qui lui étoit due. Il toucha la somme et alla se cacher en Allemagne, jusqu'en 1720, pour ne pas effectuer sa promesse. *Huguétan* se retira ensuite en Danemarck, où il établit des compagnies de commerce, des manufactures de laine et de soie, une banque qui devint célèbre. « Augmentant, dit *la Baumelle*, son bien en marchand et le dépensan[t en] seigneur. » *Fréderic IV* ér[igea] en sa faveur la terre de Sul[...] téen en comté. *Huguétan* m[ou]rut à Copenhague en 1750, [âgé] de 104 ans.

HUILLIOT, (Claude) peintre en fleurs, né à Rheims, mort en 1702, à 77 ans, orna de ses tableaux le palais de Versailles.

HULDRIC, (Jean-Jacques) ministre Protestant, né à Zurich en 1683, mort en 1731, à 48 ans, étoit un homme très-savant. Il publia en 1705, in-8°, à Leyde, un ouvrage recherché et peu commun : c'est l'*Histoire de Jésus-Christ*, telle que les Juifs la racontent. *Huldric* la tira d'un vieux manuscrit hébreu, la traduisit en latin, et l'enrichit de notes, qui prouvent la fausseté des contes inventés par la haine judaïque, touchant le divin fondateur du Christianisme.

HULOT, simple tourneur en bois, perfectionna l'art du tour; et se livrant à son goût pour la mécanique, et à son génie inventif, il exécuta diverses machines ingénieuses, utiles à divers arts, et sur-tout à l'horlogerie. On lui doit l'ouvrage, intitulé : *L'art du Tourneur*. *Hulot* mourut à Paris, au mois de juillet 1781, âgé de 65 ans.

HULSEMANN, (Jean) savant théologien Luthérien, naquit à Esens en Frise, l'an 1602. Après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Hollande, il devint professeur de théologie, puis surintendant à Leipzig, et mourut en 1661, à 59 ans. Son principal ouvrage est une *Relation* en allemand du Colloque de Thorn, où il avoit été envoyé, en 1645, à la tête des Luthériens, et où il s'étoit distingué. On s'imagine bien qu'il donne la victoire à lui et aux siens.

I. HULSIUS, (Antoine) théologien Protestant, naquit à Hilde, petit village du duché de Bergue, en 1615. Après avoir étudié avec succès à Wesel et à Deventer, où les langues Orientales furent l'objet de ses veilles, il voyagea en Angleterre, en France et en Hollande. Il fut ministre pendant 25 ans à Breda, jusqu'en 1676, qu'on lui donna une chaire de théologie et des langues, à Leyde, où il mourut en 1685, à 70 ans. Il est auteur d'un ouvrage savant, intitulé : *Theologia Judaïca*, publié en 1653, in-4.° — Son fils *Henri Hulsius*, mort en 1723, a laissé aussi quelques productions, entr'autres une *Somme* latine *de Théologie*...

II. HULSIUS, (*Levinus*) natif de Gand, vivoit encore au commencement du 17ᵉ siècle. Il s'est rendu célèbre par ses connoissances dans la géographie, les mathématiques, et dans la science des médailles. On a de lui : I. *XII Cæsarum ac LXIV ipsorum uxorum ac parentum effigies ex antiquis numismatibus*; Francfort, 1596, in-4.° II. *Series Numismatum Imperatorum Romanorum à Julio Cæsare ad Rudolphum II*, Francfort, 1603. Ces recueils sont rares. III. *Transilvaniæ*, *Moldaviæ et Walachiæ descriptio*. IV. *Chronologia Hungariæ*, etc. *usque ad annum* 1597. V. *De usu quadrati et quadrantis geometrici*, etc.

HUMBERT II, dauphin de Viennois, né en 1312, succéda en 1333, à *Guigue VIII*, son frère, et non *Guigue VI*, comme l'avance le Dictionnaire de *Ladvocat*. Il épousa, en 1332, *Marie de Baux*, alliée à la maison de France, dont il n'eut qu'un fils unique. On dit que, jouant avec cet enfant à Lyon, il le laissa

tomber d'une fenêtre dans le Rhône, où il se noya. D'autres placent cette scène tragique ailleurs. Livré depuis à la douleur, et conservant un ressentiment vif des affronts qu'il avoit essuyés de la part de la maison de Savoie, il résolut de donner ses états à celle de France. Cette donation, faite, en 1343, au roi *Philippe de Valois*, fut confirmée en 1349, à condition que les fils aînés de nos rois porteroient le titre de *Dauphin*. C'est ainsi que le Dauphiné fut réuni à la couronne. *Philippe* donna à *Humbert*, en reconnoissance de ce bienfait, 40 mille écus d'or, et une pension de dix mille livres. Ce prince entra ensuite dans l'ordre des Dominicains. Le jour de Noël, 1351, il reçut tous les ordres sacrés successivement aux trois messes, des mains du pape *Clément VI*. Ce pontife le créa patriarche d'Alexandrie, et lui donna l'administration de l'archevêché de Rheims. *Humbert* passa le reste de ses jours dans le repos et dans les exercices de piété, et mourut à Clermont en Auvergne le 22 mars 1355, à 43 ans. Guerrier pusillanime et prince indolent, il fut bon religieux et bon évêque. S'il ne montra pas assez de vigueur dans le gouvernement de son état, il montra du moins de la bienfaisance : priviléges accordés aux villes et aux particuliers, fondations d'églises et de monastères, entreprises pour la défense de la chrétienté. *Matthieu Villani* dit que, dans sa jeunesse, il aima trop le plaisir ; mais sa régularité dans le cloître, et ses travaux dans l'épiscopat, réparèrent bien les égaremens du premier âge.

HUMBERT DE ROMANS, cinquième général des Dominicains, succéda, en 1254, au P. *Jean le Teutonique*, et mourut le 14 juillet 1277. On a de lui, une *Lettre sur les vœux de religion*, imprimée en Allemagne dès le 15e siècle, et à Haguenau l'an 1508. On lui attribue aussi *De eruditione religiosorum*; mais ce traité est du P. *Péraldus*, dominicain. *Possevin* croit qu'il est l'auteur du *Dies iræ*.

HUME, (David) né le 26 avril 1711, à Édimbourg en Ecosse, d'une famille noble, mais peu riche, fut d'abord destiné au barreau. Le talent de la parole ne lui ayant été accordé que dans un degré médiocre, il quitta la jurisprudence pour cultiver la littérature et la philosophie. Il ne négligea point la politique; et ses connoissances en ce genre lui valurent, en 1746, la place de secrétaire d'ambassade du général *Saint-Clair*, qu'il accompagna à Vienne et à Turin. Il fut attaché au lord *Herford* pendant son ambassade à la cour de France en 1765, et, sous le ministère du général *Conwai*, il obtint, en 1767, l'emploi de sous-secrétaire. Enfin, il renonça entièrement aux affaires publiques, pour se livrer à une vie douce et tranquille. Il mourut le 25 août 1776, à l'âge de 65 ans. Ce philosophe étoit d'un caractère doux, d'une humeur gaie et sociable, capable d'amitié, peu susceptible de haine, et modéré dans ses passions. Il avoit l'air froid, et paroissoit avoir peu sacrifié aux graces. Le desir de la renommée littéraire, qui le dominoit, n'altéra point sa tranquillité. Sa probité étoit sûre; et, quoique naturellement économe, il fit des actions de générosité. *Voy.* ROUSSEAU, (Jean-Jacques)

mi. « Ma conversation, dit-il dans le *Portrait* qu'il a fait de lui-même, n'étoit désagréable ni aux jeunes gens, ni aux oisifs, ni aux hommes studieux et instruits; et comme je trouvois un plaisir particulier dans la société des femmes honnêtes, je n'ai pas eu lieu d'être mécontent de la manière dont j'en ai été traité. En un mot, quoiqu'il n'y ait guères eu d'homme distingué, en quelque genre que ce soit, qui n'ait eu à se plaindre de la calomnie, je n'ai jamais senti l'atteinte de sa dent envenimée; et quoique je me sois exposé assez légèrement à la rage des factions politiques et religieuses, elles ont paru se dépouiller, en ma faveur, de leur férocité ordinaire. Mes amis n'ont jamais eu besoin de justifier aucune circonstance de ma conduite, ni de mon caractère. Ce n'est pas que les fanatiques n'eussent été disposés, comme on peut bien le croire, à fabriquer et à répandre des fables à mon désavantage; mais ils n'ont jamais pu en inventer une seule qui eût quelque apparence de probabilité. » On a de lui: I. Des *Recherches sur l'entendement humain; l'Histoire naturelle de la Religion*; des *Essais de morale et de politique*; des *Discours politiques*. Ces différens ouvrages, traduits en François, Amsterdam, 1764, 6 vol. in-8°, qu'on peut relier en 3, sont pleins de réflexions profondes, mais quelquefois obscures, et peu favorables aux vérités fondamentales de la religion. Il creuse les fondemens de la métaphysique; mais souvent il va trop loin, et il n'a ni la clarté de *Locke*, ni l'agrément de *Malebranche*. Ce sont cependant ces *Essais* qui lui procurèrent des prôneurs parmi les philosophes du jour. II. Une *Histoire d'Angleterre*, qui est remarquable, en général, par son impartialité et par la sagesse des réflexions; mais le style est dur, roide, et l'on y desire souvent cette éloquence douce, qui anime les ouvrages historiques des anciens, et qui entraîne le lecteur sans l'égarer. Comme cette Histoire parut favorable aux *Stuarts*; comme *Hume* traitoit, avec une justice rigoureuse, les fanatiques de la liberté et du patriotisme, elle ne réussit pas d'abord dans un pays rempli de factions et de partis. « J'étois, dit-il, plein de confiance sur le succès de cet Ouvrage. Je croyois être le seul historien qui eût dédaigné à la fois le pouvoir, le crédit, la fortune et les clameurs des préjugés; et comme le sujet étoit à la portée de tout le monde, je comptois sur l'approbation universelle. Mais je fus inhumainement frustré dans ces espérances; il s'éleva contre moi un cri général de censure, d'improbation, et même de détestation: Anglois, Écossois et Irlandois; Wighs et Torys; Anglicans et Sectaires; Esprits forts, et Dévots; Patriotes et Courtisans, tous se réunirent dans leur fureur contre un homme qui avoit eu l'audace de répandre une larme généreuse sur le sort de *Charles I*, et sur celui du comte de *Strafford*. » Dans les premiers mouvemens de sa sensibilité, l'auteur prit la résolution de se retirer dans quelque ville de province en France, de changer de nom, et de renoncer, pour jamais, à la gloire littéraire: ses amis l'empêchèrent d'exécuter ce dessein. Son *Histoire* est divisée en trois périodes: des maisons de *Plante-*

genet, de *Tudor* et de *Stuart*. Mad. *Benoît* a traduit, en françois, les deux premières périodes, et l'abbé *Prévôt* la dernière. Chaque période, 2 vol. in-4° et 6 vol. in-12. *Voyez* PRÉVOT. « *Hume* ayant commencé son ouvrage par la fin, dit *Mably*, et avant que d'avoir étudié et démêlé la chaîne qui lie tous les siècles et les événemens d'une nation, il n'est point surprenant que le règne des *Stuart* laisse mille choses à desirer. Il a ensuite fait remonter son Histoire jusqu'aux anciens Bretons; mais on trouve un historien qui n'a lu que les chroniques : il a ignoré les lois des Normands; et tout ce qu'il dit sur la police des fiefs est inintelligible, ou du moins je n'y ai rien compris.... *Hume* ne connoît point sa nation, et on ne découvre point l'influence du caractère national dans les événemens qu'il rapporte. » Est-ce un éloge ou une critique qu'on doit faire de lui ? Nous en laissons le jugement à nos lecteurs. *Hume* a laissé quelques ouvrages posthumes : tels sont des *Dialogues sur la nature des Dieux ;* et sa *Vie*, composée par lui-même. Ce dernier livre est écrit du style de la conversation la plus familière ; et l'on y découvre, malgré une forte teinte d'égoïsme, une ame honnête et vraie, la vanité naïve d'un enfant, l'indépendance d'un philosophe, et la fermeté d'un mourant qui aimoit la vie sans la regretter. « Au printemps de 1775, dit-il, je fus attaqué d'un mal d'entrailles qui d'abord ne me donna aucune inquiétude; mais qui depuis est devenu, à ce que je crois, mortel et incurable. Je compte maintenant sur une prochaine dissolution. Cette maladie a été accompagnée de très-peu de douleur; et, ce qui est plus étrange, je n'ai jamais senti, malgré le dépérissement de toute ma personne, un seul instant l'abattement de l'ame : en sorte que s'il me falloit dire quel est le temps de ma vie où j'aimerois le mieux revenir, je serois tenté d'indiquer cette dernière période. Je n'ai jamais eu, en effet, plus d'ardeur pour l'étude, ni plus de gaieté en société. Je considère, d'ailleurs, qu'un homme de 65 ans ne fait, en mourant, que se dérober à quelques années d'infirmités; et quoique plusieurs circonstances puissent me faire espérer de voir ma réputation littéraire acquérir enfin un peu plus d'éclat, je sais que je n'aurois que peu d'années à en jouir. Il est difficile d'être plus détaché de la vie, que je le suis à présent. » Le docteur *Dundas* lui disoit un jour : *Je dirai à votre ami le Colonel* Edmondstone, *que je vous ai laissé beaucoup mieux, et en bon train de guérison. — Docteur*, lui répondit Hume, *comme je crois que vous n'avez envie de dire que la vérité, vous feriez mieux de lui dire que je m'en vais aussi vite que mes ennemis, si j'en ai, peuvent l'attendre, et aussi doucement que mes meilleurs amis peuvent le desirer.* On a imprimé une *Traduction* françoise de sa *Vie*, à Paris en 1777.

HUMIÈRES, (Louis *de Crévant* D') maréchal de France, d'une ancienne maison originaire de Tours, se distingua par sa valeur aux prises des villes d'Aire, du fort de Linck, de Saint-Guillain, de Courtrai, de Dixmude, et à la bataille de Cassel. Il fut fait lieutenant général en 1657, et maréchal de France

en 1668. Il avoit épousé, en 1653, *Louise de la Châtre*, qui ne contribua pas peu à le faire parvenir à la dignité de maréchal de France. Le bâton lui fut accordé à la prière du vicomte de *Turenne*, qui ne put résister aux charmes et à l'esprit de la marquise d'*Humières*. C'est à cette occasion que *Louis XIV* ayant demandé au chevalier *de Grammont*, s'il savoit qui il venoit de faire maréchal de France. Celui-ci répondit : *Oui*, SIRE ; *c'est Madame d'Humières*. Il mourut à Versailles en 1694, ne laissant que des filles. Il avoit été nommé grand-maître de l'artillerie en 1685, et chevalier des ordres du Roi en 1688. Sa terre de Mouchi, érigée en duché sous le nom d'*Humières*, passa à *Anne-Louise-Julie*, sa fille, qui avoit épousé *Louis-François d'Aumont*, duc d'HUMIÈRES à cause de sa femme. — Il y avoit une ancienne maison d'*Humières*, dont le dernier mâle mourut sans enfant en 1595. Sa sœur *Jacqueline* fit passer tout le bien de sa famille dans celle de *Crevant*.

HUMILIES, *Voyez* JEAN DE MÉDA, n° xv ; *et* PIE V.

HUMILITÉ, (Sainte) née à Faenza en 1226, d'une bonne famille, ayant engagé son mari à vivre dans la continence, fonda, neuf ans après son mariage, les *Religieuses de Vallombreuse* ; et mourut le 31 décembre 1310, à 84 ans. Elle étoit parvenue à cet âge, malgré les austérités extraordinaires dont sa vie avoit été semée.

HUMPHREY, (Laurent) théologien Anglois, né dans le duché de Buckingham en 1519, mourut doyen de Winchester en 1590, à 71 ans. Il étoit fort versé dans les matières théologiques, et il seroit parvenu aux premières dignités par ses mœurs et par son savoir, si son attachement au Calvinisme ne l'en avoit fait éloigner. On a de ce savant plusieurs ouvrages de controverse et de littérature. On trouve dans les premiers bien des calomnies contre l'église Romaine ; dans les autres, il y a peu de goût et peu de philosophie. Les principaux sont : I. *Epistola de Græcis litteris, et de Homeri lectione et imitatione*, à la tête d'un livre d'*Adrien Junius*, *Copiæcornu* ; Basileæ, 1568, in-fol. II. *De Religionis conservatione et reformatione, deque primatu Regum* ; à Basle, 1559, in-8.° III. *De ratione interpretandi Auctores*, in-8.° IV. *Optimates*, sive *De nobilitate ejusque origine*, in-8.° V. *Jesuitismi pars prima et secunda*, in-8.° VI. *Pharisaismus vetus et novus*, in-8.°

HUNAUD *ou* HUNALDE, duc d'Aquitaine, fils d'*Eudes*, promit foi et hommage à *Pepin* ; mais dès que ce prince fut occupé contre les rebelles d'Allemagne, il se révolta en 743, entra sur les terres des François, et s'avança jusqu'à Chartres, qu'il prit et brûla. L'année suivante, il fut contraint de mettre bas les armes, et de donner des ôtages de sa fidélité. Alors, tournant sa fureur contre ses proches, il attira auprès de lui son frère *Hatton*, dont il étoit mécontent, et lui fit crever les yeux. Les remords de ce crime l'obligèrent de se faire moine dans le monastère de l'isle de Rhé. En 769, il voulut reprendre le gouvernement de ses états. *Charlemagne* marcha contre lui, et obligea le duc de

Gascogne, auprès de qui *Hunaud* s'étoit retiré, de le lui livrer: mais il usa avec modération de la victoire, et permit à ce prince inconstant de se retirer à Rome. *Hunaud* ayant demeuré quelque temps dans cette ville, passa chez les Lombards, où il périt misérablement sous une grêle de pierres.

HUNGARIA, (Bernardin d') ainsi nommé, parce qu'il étoit du royaume de Hongrie, se fit capucin, et passa en qualité de missionnaire en Afrique. Il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle dans le royaume de Loango, et eut la satisfaction de baptiser le roi et la reine de cette vaste contrée. Ses missions ne se bornèrent pas à cette province, il pénétra fort avant dans l'intérieur de l'Afrique, pour gagner des ames à J. C. Revenu à Loango, il y mourut immédiatement après avoir célébré la messe, le 18 juin 1664. On a de cet homme apostolique, l'*Histoire* de son *Voyage* et de sa *Mission, avec une relation des mœurs des habitans du Loango*. L'abbé *Proyart* a donné une *Histoire* de ce pays, Paris, 1776, in-12.

HUNIADE, (Jean-Corvin) vaivode de Transylvanie, et général des armées de *Ladislas*, roi de Hongrie, fut un des plus grands capitaines de son siècle. Il combattit en héros contre les Turcs, et gagna des batailles importantes en 1442 et 1443, contre les généraux d'*Amurat*, qu'il obligea de se retirer de devant Belgrade, après un siége de sept mois. Il ne signala pas moins son courage l'année d'après à la bataille de Varnes, où *Ladislas* fut tué, et qui fut si fatale à la chrétienté. Nommé gouverneur de la Hongrie, il rendit son nom si redoutable aux Turcs, que les enfans mêmes de ces infidelles ne l'entendoient prononcer qu'avec frayeur, et qu'ils l'appeloient *Janius Laen*, c'est-à-dire *Jean le Scélérat*. Il fut néanmoins vaincu par les Turcs en 1448; mais il eut plus de bonheur dans la suite. Il empêcha *Mahomet II* de prendre Belgrade, que ce sultan avoit assiégé l'an 1456; et il mourut à Zeimplen, le 10 septembre de la même année. *Mahomet II* témoigna une douleur extrême de la perte de ce héros, qu'il appeloit *le plus grand homme qui eût porté les armes*. Il s'estimoit même malheureux, dit-on, « de ne trouver plus de tête assez illustre dans l'univers, contre laquelle il pût tourner ses armes, et venger l'affront qu'il avoit essuyé devant Belgrade. » Le pape *Calliste III* versa des larmes, lorsqu'il apprit la mort de ce général, et tous les Chrétiens en furent affligés.

HUNNERIC, roi des Vandales en Afrique, succéda à son père *Genseric*, en 477. Ce prince étoit infecté des erreurs de l'Arianisme. Il permit d'abord aux Catholiques le libre exercice de leur religion; mais il les persécuta dans la suite de la manière la plus emportée et la plus barbare. Il bannit 4966 ecclésiastiques, publia divers édits contre eux, et en fit mourir jusqu'à 40,000 par des tourmens inouis, à la persuasion des évêques Ariens. *Théodoric* son frère et ses enfans, le patriarche des Ariens, et tous ceux contre lesquels il avoit conçu quelques soupçons, furent les victimes de sa cruauté; il employoit indifféremment le

fer et le feu pour la satisfaire. Ce furieux mourut la huitième année de son règne, l'an 448. *Victor de Vite* dit, qu'il fut mangé des vers qui sortoient de toutes les parties de son corps. *Grégoire de Tours* écrit, qu'étant entré en frénésie il se mangea les mains, *Isidore* ajoute, que ses entrailles sortoient de son corps, et qu'il eut la même fin qu'*Arius*, dont il avoit voulu établir la secte par tant de massacres. On ne peut nier que ce prince ne méritât de mourir d'une mort violente; mais il est difficile de concilier tant de récits différens, faits par des historiens dont le discernement est souvent en défaut.

HUNNIUS, (Gilles) ministre de Wittemberg, et théologien Luthérien, mort en 1603, à 53 ans, a beaucoup écrit contre les Calvinistes. On cite sur-tout son *Calvinus Judaïsans*, Wittemberg, 1595, in-8.° Il y charge le réformateur de Genève, de toutes les hérésies possibles, et avec la violence la plus outrée. On a de lui d'autres Ouvrages de controverse, en 5 vol. in-folio, où il attaque également les Catholiques et les Calvinistes. Ils prouvent plus sa bile que ses lumières.

HUNNOLD, (François) né dans le pays de Nassau, entra chez les Jésuites, et se distingua par ses *Sermons*, qui sont peut-être les meilleurs parmi ceux qui ont été faits en Allemagne, vers le commencement du dernier siècle. Ils sont en 6 vol. in-folio, d'abord imprimés à Cologne et à Augsbourg. Les éditions en ont été multipliées dans différentes provinces d'Allemagne. On lui reproche de s'écarter quelquefois des plans qu'il annonce, et de ne choisir pas toujours bien les exemples qu'il apporte en preuve des vérités qu'il avance. Il mourut à Trèves en 1746.

HUNTER, (Guillaume) célèbre médecin Anglois, né à Kilbride dans le comté de Lanerk en 1718, mort à Londres en 1783, fut président de la Société des médecins de cette ville, associé de celle de Paris, et de l'académie des Sciences. Il se distingua sur-tout comme professeur d'anatomie. Son *Anatomie de l'Utérus*, avec 34 planches, 1775, in-folio, est recherchée. On a encore de lui, divers Mémoires dans les *Transactions Philosophiques*. La *Description* de son cabinet de médailles, a paru en 1783, in-4.° Cette collection, à laquelle il sacrifia la moitié de sa fortune, est l'une des plus riches de l'Europe. *Hunter* ne fut pas moins bon chirurgien que sage médecin. Il observoit bien, et avoit le coup d'œil prompt et la tête froide. — Il ne faut pas le confondre avec *Robert* HUNTER, auteur d'une *Lettre sur l'Enthousiasme*, où l'on trouve des réflexions judicieuses. Celui-ci, après avoir rempli différens postes an Angleterre et en Amérique, mourut gouverneur de la Jamaïque en 1734. *Voy.* le Parallèle de *Guillaume Hunter* avec *Desault* à l'article de ce dernier.

HUNTINGTHON, *Voyez* HENRI, n° XXIII.

HUR, fils de *Caleb*, petit-fils d'*Esron*, étoit époux de *Marie*, sœur de *Moïse*, si l'on en croit *Josèphe*. Lorsque *Moïse* envoya *Josué* combattre contre les Amalécites, il monta sur

la montagne avec *Aaron* et *Hur*. Pendant qu'il élevoit les mains en haut, priant le Seigneur, *Aaron* et *Hur* lui soutinrent les bras, afin qu'ils ne retombassent point, et que Dieu ne cessât d'être favorable aux Israélites.

HURAULT, *Voy*. II. HOSPITAL.

I. HURAULT, (Philippe) comte de *Chiverni*, conseiller au parlement de Paris, ensuite maître des requêtes de l'hôtel, fit sa fortune en épousant une fille du président *de Thou*. Ce magistrat lui céda la charge de chancelier du duc d'*Anjou*, qui, étant monté sur le trône de France sous le nom d'*Henri III*, le nomma garde des sceaux en 1578. Ses liaisons avec les Ligueurs le firent disgracier dix ans après; mais *Henri IV* le rappela. Ce ministre mourut le 30 juillet 1599, à 72 ans, avec la réputation d'un courtisan adroit et d'un homme vain. Le titre de comte le flattoit plus que celui de chancelier. Il a laissé des Mémoires, où l'on trouve bien peu de particularités curieuses. Ils sont connus sous le nom des *Mémoires d'Etat de Chiverni*. La meilleure édition est celle de 1636, in-4.° On lit dans le même volume des *Instructions politiques et morales*, qui sont plus estimées que les Mémoires. *Hurault* ne laissa qu'un fils mort sans postérité en 1648. Mais il existe des branches collatérales de sa famille.

II. HURAULT, (Philippe) de la même famille que le précédent, devint évêque de Chartres, et acheta des héritiers de *Brèves*, ambassadeur à Constantinople, une riche bibliothèque, qui a passé à celle du roi, sous le règne de *Louis XIII*. Elle renfermoit quatre cent dix-huit volumes, et cent dix manuscrits syriaques, arabes, turcs et persans, avec les matrices des caractères de ces diverses langues.

HURÉ, (Charles) d'abord professeur d'humanités dans l'université de Paris, ensuite principal du collége de Boncourt, naquit à Champigny-sur-Yonne, d'un laboureur, en 1639, et mourut à Paris le 17 novembre 1717, à 78 ans, avec la réputation d'un bon humaniste et d'un ecclésiastique fervent. Il s'étoit proposé de ne rien ignorer de ce qui peut faire l'objet des connoissances théologiques, et il cultiva avec succès le champ aride des langues orientales. Il avoit puisé auprès des Solitaires de Port-Royal le goût de la piété et des lettres. Nous avons de lui : I. Un *Dictionnaire de la Bible*, en 2 vol. in-folio, 1715, beaucoup moins parfait et moins étendu que celui du savant Dom *Calmet*. II. Une édition latine du *Nouveau-Testament*, avec de courtes Notes estimées, en deux vol. in-12. III. La traduction françoise du *Nouveau-Testament*, et de ses Notes latines augmentées; Paris, 1702, quatre vol. in-12. Cette traduction est celle de Mons un peu retouchée. IV. *Grammaire sacrée*, ou *Règles* pour entendre le sens littéral de l'Écriture sainte; Paris, 1707, in-12. *Huré* étoit un *Quesnel un peu mitigé*, suivant l'auteur du *Dictionnaire des Livres Jansénistes* : mais on sait quel cas on doit faire des jugemens d'un homme prévenu.

HURET, (Grégoire) graveur de Lyon, acquit de la réputation

dans son art, et publia quelques *Écrits* polémiques contre *Sallo*, auteur du Journal des savans. Cet artiste est mort à la fin du dernier siècle.

I. HURTADO, (Thomas) célèbre théologien de Tolède, enseigna à Rome, à Alcala, et à Salamanque, avec beaucoup de réputation, et mourut en 1659. On a de lui, une *Philosophie* selon la doctrine de *St. Thomas*, production très-mauvaise. On fait plus de cas de ses *Resolutiones orthodoxo-morales*, Coloniæ, 1653, in-fol. Il est encore auteur d'un traité *De unico Martyrio*, contre celui *De Martyrio per pestem*, du Jésuite *Théophile Raynaud*, qui lui répondit d'une manière victorieuse.

II. HURTADO, *Voyez* III. MENDOZA.

HURTRELLE, (Simon) sculpteur, né à Béthune, mort à Genevrellier près de Paris, en 1724, à 74 ans, orna les jardins de Versailles de ses ouvrages.

HUS, (Jean) naquit à Hus, petit bourg de Bohême, de parens de la lie du peuple. Ses talens le tirèrent de l'obscurité dans laquelle il étoit né ; il devint recteur de l'université de Prague, et confesseur de *Sophie de Bavière*, épouse de *Venceslas*, roi de Bohême, sur laquelle il eut beaucoup d'ascendant. L'hérésiarque *Wiclef* avoit débité depuis peu ses erreurs ; *Jean Hus* lut ses livres, et en prit tout le poison, en adoptant une partie des opinions du rêveur Anglois contre l'église Romaine. Il n'attaqua d'abord, ni le pouvoir que les prêtres ont d'absoudre, ni la nécessité du Sacrement de Pénitence, ni même le dogme des indulgences, pris en lui-même, mais il en condamna l'abus ; il croyoit qu'on l'expliquoit mal aux Fidelles, et qu'ils comptoient trop sur ces indulgences ; il croyoit, par exemple, qu'on ne pouvoit accorder des indulgences pour une contribution aux Croisades. Il prétendit qu'on n'abusoit pas moins du pouvoir de pardonner, et que le pape excommunioit pour des causes trop légères, pour ses intérêts personnels. Il soutint qu'une pareille excommunication ne séparoit point les Fidelles du corps de l'église ; et que puisque le pape pouvoit abuser de son pouvoir, lorsqu'il infligeoit des peines, c'étoit aux Fidelles à voir et à juger si l'excommunication étoit juste ou injuste, et que s'ils voyoient clairement qu'elle étoit injuste, ils ne devoient point la craindre. Ce principe portoit un coup mortel à l'autorité des papes et à celle du clergé ; autorité que *Jean Hus* regardoit comme un obstacle invincible à la réforme qu'il souhaitoit qu'on établît. Il tourna donc tous ses efforts vers cet objet, et pour rassurer les consciences contre la crainte de l'excommunication, il entreprit de faire voir que l'excommunication injuste ne séparoit, en effet, personne de l'église. C'est ce qu'il se proposa d'établir dans son traité *de l'Eglise*. « La base de ce traité, c'est que l'Église est un corps mystique, dont JÉSUS-CHRIST est le chef, et dont les justes et les prédestinés sont les membres : comme aucun des prédestinés ne peut périr, aucun des membres de l'église n'en peut être séparé par aucune puissance ; ainsi l'excommunication ne peut exclure du salut éternel. Les réprouvés n'appartiennent point à cette

église ; ils n'en sont point de vrais membres : ils sont dans le corps de l'église, parce qu'ils participent à son culte et à ses Sacremens ; mais ils ne sont pas pour cela du corps de l'église, comme les humeurs vicieuses sont dans le corps humain, et ne sont point des parties du corps humain. Le pape et les cardinaux composent donc le corps de l'église, et le pape n'en est point le chef. Cependant le pape et les évêques, qui sont les successeurs des apôtres dans le ministère, ont le pouvoir de lier et de délier; mais ce pouvoir n'est, selon *Jean Hus*, qu'un pouvoir ministériel, qui ne lie point par lui-même : car le pouvoir de lier n'a point plus d'étendue que le pouvoir de délier ; et il est certain que le pouvoir de délier n'est dans les évêques et dans les prêtres, qu'un pouvoir ministériel, et que c'est J. C. qui délie en effet, puisque pour justifier un pécheur, il faut une puissance infinie qui n'appartient qu'à Dieu : de là *Jean Hus* conclut que la contrition suffit pour la rémission des péchés, et que l'absolution ne remet pas nos péchés, mais les déclare remis. Le pape et les évêques abusent, selon *Jean Hus*, de ce pouvoir purement ministériel ; et l'église ne subsisteroit pas moins quand il n'y auroit ni pape, ni cardinaux. Les Chrétiens ont dans l'Écriture un guide sûr pour se conduire : il ne faut pourtant pas croire que les évêques n'aient aucun droit à l'obéissance des Fidelles; sans doute, les Fidelles doivent leur obéir ; mais cette obéissance ne doit pas s'étendre jusqu'aux ordres manifestement injustes, et contraires à l'Écriture : car l'obéissance que les Fidelles doivent est une obéissance raisonnable. Tous ces sujets sont traités avec assez d'ordre et de méthode par *Jean Hus* : on y trouve des invectives grossières ; c'étoit le ton du siècle, et les livres de *Jean Hus* ont servi de répertoire aux réformateurs qui l'ont suivi. » (*Pluquet*, Dictionnaire des hérésies.) On dénonça ces opinions au pape *Jean XXIII*, et on cita l'auteur à comparoître vers l'an 1411. Il ne comparut point. On assembla cependant le concile de Constance. L'empereur *Sigismond*, frère de *Venceslas*, roi de Bohême, l'engagea à aller se défendre dans ce concile. L'hérésiarque Bohémien y vint en 1414, avec toute la confiance d'un homme qui n'auroit eu rien à se reprocher. Dès qu'il fut arrivé, les Pères l'entendirent. Après lui avoir fait la lecture de vingt-six articles erronés tirés de son ouvrage sur l'Eglise, le cardinal de Cambrai lui dit : « Vous voyez de combien de crimes atroces vous êtes accusé ! c'est à vous de bien examiner ce que vous devez faire. Vous avez à choisir entre deux partis : ou de vous soumettre humblement à la sentence et au jugement du concile, ou de vous résoudre à subir la peine que mérite votre obstination. Répondez. — *Jean Hus* répondit : Je suis prêt à recevoir du concile toutes les lumières qu'il voudra bien me donner ; mais je vous conjure, au nom de Dieu, notre père commun, de ne pas me forcer à blesser ma conscience, et à mettre en danger mon salut éternel : je le ferois en abjurant les articles qu'on vient de me proposer. Si quelqu'un m'enseigne quelque chose de meilleur, je suis prêt à faire sincèrement ce qu'on exi-

gera de moi. Quant aux articles qu'on m'impute, je ne dois ni ne puis les abjurer, sans donner à entendre que j'en suis l'auteur. — Mais, répliqua l'Empereur, quelle répugnance trouvez-vous à renoncer aux articles qui vous sont attribués? Pour moi, je suis dans la disposition d'abjurer toute sorte d'erreurs : s'ensuit-il, de là, que je les aie défendues? » Comme *Jean Hus* persistoit dans son opiniâtreté, on le reconduisit en prison. L'empereur, les princes, les prélats, eurent beau lui demander une rétractation : caresses, menaces, excommunication, châtimens, rien ne put l'engager à se soumettre. Il fut enfin condamné dans la 15ᵉ session à être dégradé, et ses livres à être brûlés. Après la cérémonie de la dégradation, on mit sur sa tête une mitre de papier, haute d'une coudée, en forme pyramidale, sur laquelle on avoit peint trois Diables, avec cette inscription : *L'HÉRÉSIARQUE*. Dès ce moment, l'Église se dessaisit de lui et le livra au bras séculier. Le magistrat de Constance, à qui l'empereur l'avoit remis, le condamna à expirer dans les flammes. Les valets de ville se saisirent aussitôt de lui; et après l'avoir fait passer devant le palais épiscopal pour voir brûler ses livres, ils le conduisirent au lieu du supplice. Son obstination l'y suivit : il crioit au peuple que *s'il étoit condamné, ce n'étoit pas pour ses erreurs, mais par l'injustice de ses ennemis*. Enfin, après qu'on l'eut attaché au poteau, et qu'on eut préparé le bois, l'électeur Palatin et le maréchal de l'empire l'exhortoient encore à se rétracter : il persista; et l'électeur s'étant retiré, on alluma le feu. Un gros tourbillon de fumée, poussé par le vent contre son visage, l'étouffa dans l'instant, en 1415. Ses cendres furent soigneusement ramassées, et on les jeta dans le Rhin, de peur que les sectateurs de ce fou ne les recueillissent pour en faire des reliques. *Æneas Sylvius* dit que les Hussites raclèrent la terre dans l'endroit où leur maître avoit été brûlé, et qu'ils l'emportèrent précieusement à Prague. Cet auteur ajoute, que jamais les Sages de l'antiquité ne souffrirent la mort avec plus de constance. *Jean Hus* laissa des *Commentaires* sur divers morceaux de l'Écriture-Sainte, et plusieurs *Traités dogmatiques et moraux*, dont quelques-uns furent écrits pendant sa prison. La conduite du concile à l'égard de cet enthousiaste, muni d'un sauf-conduit de l'empereur, fit beaucoup murmurer dans le temps. Bien des gens en sont encore étonnés aujourd'hui; mais il faut faire attention. 1.° Que ce sauf-conduit ne lui avoit été donné que pour venir se justifier au concile : il n'y a donc point d'apparence, que l'intention de *Sigismond* ait été de prendre *Jean Hus* sous sa protection en cas qu'il fût condamné par le concile. 2.° Le sauf-conduit ne dit point que l'on ne pourra arrêter *Jean Hus*, quelque jugement que le concile porte sur sa doctrine et sur sa personne : il n'est donné que pour la route, depuis Prague jusqu'à Constance, dans laquelle il étoit difficile de voyager, surtout pour *Jean Hus*, qui avoit un grand nombre d'ennemis en Allemagne, depuis qu'il avoit fait ôter aux Allemands les priviléges dont ils jouissoient dans l'université de Prague, de laquelle tous les Allemands s'étoient retirés.

3.° *Jean Hus* lui-même ne croyoit point que le sauf-conduit qu'il avoit demandé et obtenu, lui assurât l'impunité de sa résistance au concile, quel que fût le jugement du concile ; on le voit par les lettres qu'il écrit avant que de partir pour Prague. Il dit dans une de ses lettres, qu'*il s'attend à trouver dans le Concile plus d'ennemis que J. C. n'en trouva dans Jérusalem.* Dans cette même lettre, *Jean Hus* demande à ses amis le secours de leurs prières, afin que s'il est condamné, il glorifie Dieu par une fin chrétienne. Il y parle de son retour comme d'une chose fort incertaine. Est-ce là le langage d'un homme qui croit avoir un sauf-conduit capable de le mettre à l'abri des suites du jugement du concile? On remarquera, avant de finir cet article, que le concile condamna les propositions de *Jean Hus*, sans les qualifier chacune en particulier. C'est la première et l'unique fois qu'un concile général ait suivi cette méthode; mais on crut devoir en user ainsi, parce qu'il s'agissoit de propositions révoltantes, et manifestement contraires à la doctrine catholique. Des cendres de cet hérésiarque, sortit une guerre civile. Ses sectateurs, au nombre de quarante mille, remplirent la Bohême de sang et de carnage. Tous les prêtres qu'ils rencontroient, payoient de leur tête la rigueur des magistrats de Constance. L'édition des *Ouvrages* de cet hérésiarque, faite à Nuremberg, en 2 vol. in-folio, 1558, redonnée en 1715, et qui comprend sa *Vie* et celle de *Jérôme de Prague*, est recherchée par ceux qui s'intéressent à la mémoire de ces deux hérétiques.

HUSSEIN, favori d'*Ibrahim*, empereur des Turcs, avoit été berger. Comme il faisoit paître son troupeau près de la prison de ce prince, il l'avoit diverti par ses chansons rustiques, et par les airs qu'il jouoit sur son flageolet. *Ibrahim* ne fut pas plutôt sorti de son cachot et élevé sur le trône, qu'il fit *Hussein* son confident. Ce favori abusa des faveurs de son prince, et fit même étrangler le grand visir *Méhémet*. Cette barbarie lui attira la haine du peuple, qui le mit en pièces l'an 1648.

HUSZTI, (André) fut long-temps professeur de belles-lettres à Coloswar ou Clausenbourg en Transylvanie ; mais ayant été cité par le synode de la confession helvétique, à cause de sa mauvaise vie, et n'ayant point comparu, il fut privé de son emploi et excommunié par ce synode, l'an 1742. Il mena pendant quelque temps une vie errante, et embrassa enfin la religion Catholique, ce qui lui procura un emploi honorable à Alba-Julia, aujourd'hui Carlsbourg. La sainteté de cette religion ne réforma point ses mœurs ; il continua à vivre dans la crapule : on le chassa, et il erra de nouveau jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1755. On a de lui : I. *Jurisprudentia Hungarico-Transylvanica*, Hermanstadt, 1742, in-4°, très-estimé. II. *Dacia vetus et nova.* C'est une histoire de la Transylvanie, appuyée sur des monumens peu authentiques. III. *Commentarii de rebus Hunnorum.* Ces deux derniers ouvrages sont manuscrits. Le P. *Pray*, savant Jésuite, fait un grand éloge de ces *Commentaires*, et dit en avoir

beaucoup profité pour ses *Annales Hunnorum.*

HUTCHESON, (François) originaire d'Ecosse, né en 1694 dans le nord de l'Irlande, fut appelé en 1729, à Glasgow pour y professer la philosophie. Il y remplit ce poste avec distinction, jusqu'en 1747, qu'il mourut à 53 ans. On a de lui : I. Un *Système de Philosophie morale*, publié après sa mort à Glasgow, en 1755, in-4°, par *François Hutcheson*, son fils, docteur en médecine; et traduit en françois par M. *Eidous*, à Lyon, 1770, 2 vol. in-12. II. *Recherches sur les idées de la Beauté et de la Vertu*, etc. *Hutcheson* établit dans cet ouvrage le *sens moral*, par lequel nous distinguons le bien du mal. III. *Essai sur la nature et sur la conduite des Passions et des affections, avec des éclaircissemens sur le sens moral*, 1728. Cet ouvrage soutint la réputation de l'auteur qui avoit du talent pour la métaphysique. C'étoit un philosophe chrétien, qui joignoit à un génie plein de sagacité, les vertus que la religion inspire. Il donnoit, chaque dimanche, un *Discours* sur l'excellence et la vérité du Christianisme.

HUTCHINSON, (François) naturaliste Anglois, s'attacha particulièrement aux fossiles. Ses ouvrages forment 12 vol. in-8°, 1744 à 1748. Il mourut en 1737, à 63 ans.

HUTINOT, (Louis) sculpteur de Paris, mort en 1679, âgé de 50 ans. Cet artiste avoit du talent; mais il vint dans un siècle trop fécond en grands hommes, pour pouvoir primer. Il y a de lui, dans les jardins de Versailles, une figure représentant *Cérès.*

I. HUTTEN, (Ulric de) poëte Latin, né dans le château de Steckelberg, en 1488, servit en Italie dans l'armée de l'empereur *Maximilien*, qui lui conféra la couronne poétique. L'impétuosité de son caractère lui fit des ennemis presque par-tout. Il mourut d'une maladie honteuse, le 23 août 1523, à 36 ans, après avoir mené une vie inquiète et agitée. Il publia, le premier, en 1518, deux livres de *Tite-Live*, qui n'avoient point encore vu le jour. Il a aussi travaillé aux *Epistolæ obscurorum Virorum*. Voyez GRATIUS. On a encore de lui : I. *De Guaïaci medicinâ*, in-8°, réimprimé dans le recueil des Traités de la maladie Vénérienne, Leyde, 1728, 2 vol. in-folio. L'auteur, dans son Epître dédicatoire, avoue qu'il a eu longtemps à souffrir de cette maladie. II. Des *Poësies* qui parurent à Francfort, en 1538, in-12. III. Des *Ecrits* contre le duc de Wittemberg, très-rares, et imprimés à Steckelberg, 1519, in-4.° Ils roulent sur l'assassinat de son cousin *Jean Hutten*, grand maréchal de sa cour, dont la femme étoit aimée du duc. On a de lui, deux autres *Pièces* en vers sur cette mort, publiées dans les *Vitæ summorum Virorum*, à Cologne, 1735, in-4.° IV. Des *Dialogues* en latin *sur le Luthéranisme*, 1520, in-4°, qui sont au nombre des livres rares. Après avoir long-temps balancé, il se déclara entièrement pour cette secte. On peut voir sa *Vie* par *Burchard*, Wolfembutel, 1717, in-12; et dans le tome quinzième des *Mémoires*

de Niceron, un article curieux sur *Hutten*.

II. HUTTEN, (Jacob) enthousiaste Silésien du 16e siècle, disciple de *Storck*, fut après lui, l'un des chefs des Anabaptistes. Il acheta dans la Moravie un terrain assez étendu et dans un canton fertile, mais inculte; et après avoir rassemblé des frères, il leur proposa un symbole et des lois. Ce symbole portoit, dit l'abbé *Pluquet*, que nous suivons dans tout cet article : 1.° « Que DIEU, dans tous les siècles, s'étoit choisi une nation sainte, dépositaire du vrai culte : et ce peuple chéri étoit sans doute celui que *Hutten* avoit réuni en Moravie. 2.° Qu'il faut regarder comme impies toutes les sociétés qui ne mettent pas leurs biens en commun; qu'on ne peut pas être riche en particulier, et chrétien tout ensemble. 3.° Que JÉSUS-CHRIST n'est pas Dieu, mais prophète. 4.° Que des Chrétiens ne doivent pas reconnoître d'autres magistrats que les pasteurs ecclésiastiques. 5.° Que toutes les marques extérieures de religion sont contraires à la pureté du christianisme, dont le culte doit être dans le cœur; et qu'on ne doit pas conserver d'images, puisque Dieu l'a défendu. 6.° Que tous ceux qui ne sont pas rebaptisés, sont de véritables infidelles, et que les mariages contractés avant la nouvelle régénération, sont annullés par l'engagement que l'on prend avec Jésus-Christ. 7.° Que le Baptême n'effaçoit pas le péché originel, ni ne conféroit la grace, qu'il n'étoit qu'un signe par lequel tout Chrétien se livroit à l'Eglise. 8.° Que la Messe est une invention de *Satan*, le Purgatoire une rêverie, et l'invocation des Saints une injure faite à Dieu; que le corps de JÉSUS-CHRIST n'est pas réellement présent dans l'Eucharistie. » Les *Frères de Moravie*, car c'est ainsi qu'ils s'appeloient, n'accordoient le baptême qu'aux adultes. Ils recévoient la cène deux fois l'année. C'étoit presque leur seul exercice de religion. Ils s'assembloient cependant tous les mercredis et tous les dimanches dans des maisons particulières, pour entendre de mauvais sermons prêchés sans ordre et sans préparation. Ils habitoient toujours la campagne, et exploitoient les terres des gentilhommes, qui les prenoient de préférence pour leurs fermiers, parce qu'ils étoient remplis de probité, et excellens travailleurs. Lorsqu'une colonie s'étoit chargée de faire valoir un domaine, elle vivoit en commun; ne souffrant parmi elle aucun homme oisif. Dès le matin, après une prière que chacun faisoit en secret, les uns se répandoient à la campagne pour la cultiver, d'autres exerçoient dans des ateliers les métiers qu'on leur avoit appris. Personne n'étoit exempt du travail : ainsi lorsqu'un homme de condition s'étoit fait Frère, on le réduisoit, selon l'arrêt du Seigneur, à manger son pain à la sueur de son front. Tous les travaux se faisoient en silence, c'étoit un crime de le rompre au réfectoire. Avant que de toucher aux viandes, chaque frère prioit en secret, et demeuroit près d'un quart-d'heure les mains jointes sur la bouche, dans une espèce d'extase. On ne sortoit point de table, qu'on n'eût prié en secret un quart-d'heure. Après le repas, chacun reprenoit son travail. Le silence étoit observé

rigoureusement aux écoles parmi les enfans. On les auroit pris pour des statues, qui avoient la même parure; car tous les frères et toutes les sœurs avoient des habits de la même étoffe, et taillés sur le même modèle. Les mariages n'étoient point l'ouvrage de la passion ou de l'intérêt. Le supérieur tenoit un registre des jeunes personnes des deux sexes qui étoient à marier : le plus âgé des garçons étoit donné à tour de rôle pour mari à la plus âgée des filles. Celle des deux parties qui refusoit de s'allier avec l'autre, passoit au dernier rang de ceux qui devoient être mariés; alors on attendoit que le hasard assortît ces personnes. Le jour des noces étoit célébré avec peu d'appareil, seulement l'économe commun augmentoit de quelques mets le repas des nouveaux époux, et ce seul jour-là étoit pour eux un jour de fête. On les exemptoit de travail. Alors on leur assignoit une hutte séparée dans l'enclos, à condition que la femme se trouveroit tous les jours à son poste dans la salle des travaux, et que le mari se transporteroit à l'ordinaire à la campagne ou dans son atelier, pour s'acquitter de ses emplois. Le vice n'avoit point corrompu ces sociétés; on n'y voyoit aucune trace des déréglemens qu'on reprochoit aux autres Anabaptistes. Cependant ils furent persécutés. L'empereur *Ferdinand* envoya des soldats pour les chasser de leur désert. *Hutten* donna lieu à cette persécution par ses déclamations contre les magistrats, et par la manie qu'il avoit d'établir une parfaite égalité parmi les hommes. On prétend qu'il fut brûlé à Inspruck; mais ce fait est contesté. Quoi qu'il en soit, après sa mort le luxe s'introduisit parmi ses disciples, et y attira tous les vices.

HUTTERUS, (Élie) théologien Protestant, né à Ulm vers l'année 1554, et mort à Nuremberg vers 1602, à 48 ans, consacra ses jours à l'étude des langues. Il parvint à apprendre toutes celles de l'Occident et de l'Orient. Les fruits de cette étude furent les ouvrages suivans : I. Une édition de la Bible en hébreu, intitulée : *Via Sancta, sivè Biblia sacra Hebræa veteris testamenti*, etc. in-fol. Elle est remarquable par le Pseaume 117, qui se trouve à la fin en trente langues différentes; elle l'est encore en ce que les lettres radicales sont imprimées en caractères noirs et pleins, les serviles en caractères creux et pleins, et les quiescentes et déficientes en petits caractères en-dessus de la ligne. Cette méthode fut approuvée des uns et blâmée des autres. II. Deux *Polyglottes*. La première, en quatre langues, parut à Hambourg en 1596, en 3 vol. in-fol. La deuxième parut à Nuremberg en 1599. Elle comprend l'hébreu, le chaldéen, le grec, le latin et l'allemand de la version de *Luther*. On y trouve encore ou le sclavon ou le françois, ou l'italien, ou le saxon, suivant que les exemplaires ont été destinés particulièrement à ces diverses nations; mais il n'y a d'imprimé en ces quatre dernières langues que le *Pentateuque :* les livres de *Josué*, des *Juges* et de *Ruth*. Ces *Polyglottes* sont aujourd'hui presque oubliées. Les savans n'y ont pas trouvé assez de choix pour les versions, et l'éditeur a corrigé trop hardiment le travail des autres. III. Un

Nouveau-Testament, en douze langues, Nuremberg, 1599, 2 vol. in-fol. ou 4 vol. in-4.° — Il ne faut pas le confondre avec *Léonard* HUTTERUS, mort professeur de théologie à Wittemberg en 1616, dont on a : *Ilias malorum Regis Pontificio-Romani*, 1609, in-4.°

I. HUYGHENS, (Chrétien) *Hughenius*, vit le jour à la Haye en 1629, de *Constantin Huyghens*, gentilhomme Hollandois, connu par de mauvaises Poésies latines, qu'il a très-bien intitulées : *Momenta desultoria*, 1655, in-12. *Chrétien* montra, dès son enfance, les plus heureuses dispositions pour les mathématiques, et fit de grandes découvertes dans cette science. Après avoir parcouru le Danemarck, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, il fut fixé à Paris par une forte pension que *Colbert* lui fit donner, et par une place à l'académie des Sciences. Il avoit déjà été reçu de la Société royale de Londres, et il méritoit de l'être de toutes les Sociétés consacrées à la physique et aux mathématiques. Il découvrit, le premier, un Anneau et un quatrième Satellite autour de *Saturne*. On lui est redevable des horloges à pendule ; mais c'est à tort qu'il prétendit avoir trouvé le premier la Cicloïde, inventée pour en rendre toutes les vibrations égales. Le *Traité* qu'il donna sur cette découverte, que l'abbé *de Hautefeuille* lui a disputée, vit le jour à Paris, en 1673, in-fol., sous le titre d'*Horologium oscillatorium*. Voy. HAUTEFEUILLE *et* HOOKE. On lui doit encore des Télescopes, plus parfaits que ceux qu'on avoit vus avant lui. *Voyez* DIVINI. Cet habile homme mourut à la Haye le 8 juin 1695, à 66 ans. Son caractère étoit aussi simple que son génie étoit supérieur. Quoique passionné pour le cabinet et pour la vie méditative, il n'avoit point cette humeur sauvage que les livres inspirent, lorsqu'on ne voit qu'eux. Il n'ambitionnoit qu'une vie paisible : passion d'un vrai philosophe, qui ne connoît de bien dans ce monde que la tranquillité d'esprit. Ses ouvrages ont été rassemblés dans deux recueils ; le premier intitulé : *Opera varia*, 1724, 2 vol. in-4°, à Leyde ; et le second : *Opera reliqua*, 1728, en 2 vol. in-4°, à Amsterdam. C'est le célèbre *s'Gravesande* qui dirigea l'édition de ces deux recueils ; il y fit plusieurs additions tirées des manuscrits de l'auteur. C'est à tort que les *Dictionnaires Historiques* de *Ladvocat* et de *Barral* disent, que son *Traité de la pluralité des Mondes* a servi de canevas à l'ouvrage de *Fontenelle* sur le même sujet. Celui-ci avoit vu le jour en 1686, et le livre d'*Huyghens* ne parut qu'en 1698, c'est-à-dire douze ans après. Quoiqu'il ne soit point écrit avec élégance, il fut traduit en françois par *Dufour*, ordinaire de la musique du roi, 1702, in-12. *Voyez* FONTENELLE.

II. HUYGHENS, (Gommare) né à Lier, dans le Brabant, en 1631, professa la philosophie avec distinction à Louvain, et mourut dans cette ville le 27 octobre 1702, à 71 ans, président du collége du pape *Adrien VI*. C'étoit un homme d'un zèle ardent, de mœurs très-pures, intimement lié avec *Arnauld* et *Quesnel*, dont il défendit la cause avec feu. Il refusa

d'écrire

d'écrire contre les quatre articles du Clergé de France ; refus qui indisposa contre lui la cour de Rome. On a de *Huyghens :* I. *Methodus remittendi peccata*, 1674 et 1686, in-12. Cet ouvrage a été traduit en françois, aussi in-12. Le Jansénisme y est répandu à pleines mains, à ce que dit l'auteur du *Dictionnaire des Livres Jansénistes ;* d'autres ont pensé que ce n'étoit que l'Anti-Jésuitisme. II. *Conferentiæ Theologicæ*, 3 vol. in-12. III. Des *Thèses* sur la Grace, in-4.° IV. Un *Cours de Théologie*, publié sous le titre de *Breves observationes :* il est pourtant en 15 vol. in-12

HUYSUM, (Jean) *Voyez* VAN-HUYSUM.

I. HYACINTHE, (Mythol.) fils d'Amiclès roi de Sparte, d'autres disent d'Æbalus, roi d'Amycle en Laconie, fut aimé d'Apollon et de Zéphire. Comme il montroit plus d'inclination pour le premier, l'autre en conçut de la jalousie ; et pour s'en venger, un jour qu'Apollon jouoit au disque ou au palet avec *Hyacinthe*, il poussa violemment contre la tête de celui-ci le palet qu'Apollon venoit de lancer, et le tua. Le Dieu, inconsolable de la mort de son ami, changea son sang en une fleur qui porte son nom.

II. HYACINTHE, (Saint) religieux de l'ordre de *Saint-Dominique*, né à Sasse en Silésie, l'an 1183, de l'ancienne famille des *Oldrovanski*, prit l'habit des mains de ce saint fondateur à Rome, en 1218. De retour dans son pays, il y fonda divers monastères de son ordre; alla prêcher la foi dans le Nord, où il convertit un nombre infini d'infidelles et de schismatiques ; et mourut le 15 août 1257, à 74 ans, à Cracovie, dont son oncle avoit été évêque. *Clément VIII* le canonisa en 1594.

III. HYACINTHE *de l'Assomption*. Voyez MONTARGON.

HYACINTHIDES. Les filles d'*Erectée* ou *Ërictée*, roi d'Athènes, s'étant généreusement dévouées pour le salut de leur patrie, reçurent ce surnom, à cause du lieu où elles furent immolées ; cet endroit étant appelé *Hyacinthe*.

HYAGNIS, (Mythol.) père de *Marsias*, vaincu par *Apollon*, inventa, selon *Plutarque*, la flûte et l'harmonie Phrygienne, environ 1500 ans avant J. C.

HYARBAS, *Voy.* HIARBAS.

HYAS, (Mythol.) fille d'*Ethra*, fut dévorée par un lion. Elle avoit sept sœurs, qui en moururent de douleur ; mais *Jupiter* les changea en sept étoiles, qu'il plaça sur le front du taureau, où elles continuèrent de pleurer. C'est pour cela qu'on les appela *Hyades*, d'un nom grec signifiant pleuvoir. Les Latins leur donnèrent le nom de *Gueules*. D'autres disent que les *Hyades* étoient les nourrices de *Bacchus*, et les mettent au nombre des Nymphes appelées *Dodonides*, de Dodone, ville d'Epire : ils ajoutent que *Jupiter*, pour les soustraire à la colère de *Junon*, les changea en étoiles.

I. HYDE, (Édouard) comte de *Clarendon*, né en 1608 dans le Wiltshire, fut chancelier d'An-

gleterre sous *Charles II.* La guerre ruineuse avec la Hollande, terminée en 1667 d'une manière peu avantageuse, avoit aigri l'humeur inquiète des Anglois. *Charles*, pour les calmer, leur sacrifia *Clarendon*, dont la vertu lui étoit devenue importune. Dans une cour dissolue, ce ministre avoit conservé des mœurs austères. Il n'avoit aucune complaisance pour les maîtresses du roi : il gênoit ses plaisirs, et s'opposoit à ses prodigalités. Le peuple cependant n'étoit pas favorable à ce chancelier, qui parloit souvent pour lui. *Clarendon* avoit même (ce qui arrive ordinairement aux gens en place) tous les partis contre lui. Les Presbytériens lui reprochoient la persécution, et ce reproche étoit fondé. Les Catholiques connoissant son zèle pour l'église nationale, et désespérant d'obtenir la tolérance, se plaignoient de son inflexibilité. Quoique la guerre de Hollande eût été entreprise contre son avis, on lui en attribuoit le peu de succès, parce qu'on vouloit le trouver coupable. Les sceaux lui furent donc ôtés, le 31 août 1667. Aussitôt un membre des communes se déclara son accusateur. L'accusation rouloit sur dix-sept articles, dont le plus grave étoit la vente de Dunkerque, conseillée à *Charles II*, ou plutôt non désapprouvée par le chancelier. La chambre haute, sachant qu'un conseil ou une approbation ne sont pas des crimes capitaux, refusa de faire arrêter *Clarendon*, qui aima mieux se retirer que de se défendre. Le parlement le bannit, et le roi donna son consentement au bill. Le chancelier passa en France et se fixa à Rouen, où il mourut le 10 décembre 1674, à 66 ans, avec la réputation d'un sage, d'un homme d'état et d'un illustre citoyen. Il avoit passé sa jeunesse dans l'étude des lois, et peu de jurisconsultes connoissoient aussi bien celles de sa patrie. Son père l'exhortoit souvent à ne point relever l'autorité royale aux dépens de la liberté publique, et il mourut d'apoplexie, un jour qu'il lui répétoit cette leçon. Un accident si terrible s'imprima profondément dans le cœur du fils. Son zèle pour son souverain fut toujours celui d'un Anglois attaché aux principes de la constitution nationale ; et c'est peut-être cette façon de penser qui contribua à sa disgrace auprès de *Charles II.* On a de lui : I. *L'Histoire des guerres civiles d'Angleterre*, depuis 1641 jusqu'en 1660, 3 vol. in-fol., à Oxford, 1704, en anglois ; et à la Haye, en 6 vol. in-12, en françois. C'est un des meilleurs morceaux d'histoire que l'Angleterre ait produits. II. Divers *Discours au Parlement*, et d'autres ouvrages, dans lesquels il fait paroître les sentimens d'un honnête homme et d'un bon patriote. Il eut beaucoup de part à la *Polyglotte* d'Angleterre. *Henri*, son fils, né en 1638, mort en 1709, fut en faveur sous *Jacques II*, et persécuté sous *Guillaume III.* On a publié sa *Correspondance pendant son gouvernement d'Irlande, depuis* 1687, *jusqu'en* 1690, Oxford, 1763, 2 vol. in-4.°

II. HYDE, (Thomas) né à Billingsley en Angleterre, l'an 1636, fut premier bibliothécaire de la bibliothèque Bodleïenne, dont il donna le *Catalogue* in-fol., imprimé à Oxford en 1674. En 1691, il devint pro-

fesseur d'Arabe dans l'université de cette ville. Il s'est fait un nom par son *Traité de la Religion des anciens Perses*, in-4°, à Oxford, 1700. Cet ouvrage écrit en latin, renferme une érudition étonnante. Je ne voudrois pourtant pas dire qu'*il n'y a point de Persan qui ait connu la religion de* Zoroastre *comme ce savant*, ainsi que l'assure l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Son ouvrage est écrit d'ailleurs d'une manière confuse. Il est rare, de la première édition; mais on l'a réimprimé en 1760, in-4.° *Hyde* mourut le 18 février 1703, à 67 ans, chanoine d'Oxford. Il étoit extrêmement laborieux : la seule liste des ouvrages qu'il laissa en manuscrit, ou qu'il compila sur d'autres livres, formeroit un catalogue considérable. Il possédoit le Chinois presqu'aussi bien que le Persan. On a encore de lui : I. *De Ludis Orientalibus*, Oxonii, 1694, 2 vol. in-8.° II. La traduction latine de la *Cosmographie d'Abraham Péritsol*, imprimé en hébreu et en latin, à Oxford, 1691, in-4.° III. *De herbæ* CHA *collectione, cum Epistolâ de mensuris Chinensium*, Oxonii, 1688, in-8°.... *Grégoire Sharp* a donné le recueil de ses *Dissertations* avec sa *Vie*, Oxford, 1767, 2 volumes in-4.°

HYDULPHE, (Saint) *Voy.* HIDULPHE.

HYGIE, *Voy.* SALUS.

I. HYGIN, (Saint) fut chargé du gouvernement de l'Église, après la mort du pape *St. Télesphore*, l'an 139, et mourut en 142. Ce fut de son temps que *Valentin* et *Cerdon* allèrent à Rome. Les deux *Décrétales* qu'on lui attribue sont supposées, et ce qu'on dit de son martyre n'est nullement certain.

II. HYGIN, (C. Jules) grammairien célèbre, affranchi d'*Auguste*, et ami d'*Ovide*, étoit d'Espagne, selon les uns, et, selon d'autres, d'Alexandrie, d'où *Jules César* l'avoit amené à Rome après la prise de cette ville. On lui attribue : I. Des *Fables, cum notis Variorum*, à Hambourg, 1674, in-8°; et dans les *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°, qui se joignent aux Auteurs *cum notis Variorum*, et qui ont été réimprimés à Leyde, 1742, en 2 vol. in-4.° II. *Astronomiæ Poeticæ libri IV*, à Venise, 1482, in-4.° Mais ces ouvrages sont de quelque écrivain du Bas-Empire : la barbarie du style en est la preuve.

HYLARET, (Maurice) né à Angoulême en 1539, prit l'habit de Cordelier en 1551, et se distingua comme théologien et comme prédicateur. Pendant les troubles qui agitèrent la France, il se laissa entraîner par l'esprit de faction qui animoit alors la plupart des religieux. Il fut même un des plus ardens promoteurs de la Ligue, par ses sermons séditieux, et par les confréries du *Nom de Jésus*, et du *Cordon de St. François*. A sa mort, arrivée en 1591, à 52 ans, les Ligueurs en firent *un autre St. Paul*, et poussèrent la sottise et l'impiété jusqu'à dire « qu'il faisoit, dans le Ciel, la *Seconde Trinité* avec les *Guises*. » On a de lui, des *Homélies* en latin, publiées en différens temps à Paris et à Lyon, en 5 vol. in-8.° Elles donnent une très-mauvaise idée du goût, du jugement et des lumières de l'auteur. Le fanatisme y perce à cha-

que page. On y trouve beaucoup de traits d'indécence et mille fables ridicules.

HYLAS, (Mythol.) fils de *Théodamas*, roi de Mysie, fut enlevé par *Hercule*. Ce héros, s'étant enfui de *Calydon* avec *Déjanire* et son fils *Hyllus*, envoya demander, en passant, au roi *Théodamas*, de quoi donner à manger au jeune *Hillus*, qui avoit faim. Le roi l'ayant refusé, *Hercule* lui prit un de ses bœufs, l'égorgea et le fit cuire. *Théodamas*, irrité de cette violence, fit prendre les armes à ses sujets, et marcha contre *Hercule*. Le héros les mit en fuite, tua *Théodamas*, et emmena son fils *Hylas*, qu'il aima si tendrement, qu'il fut de tous ses voyages, et même de celui des Argonautes, pour la conquête de la Toison d'or. *Hercule* ayant cassé sa rame, sortit du vaisseau avec *Hylas*, pour en couper une dans les forêts de la Mysie. La chaleur étoit extrême, et le héros, tourmenté de la soif, envoya *Hylas* avec un vase, puiser de l'eau dans le fleuve Ascanius, qui étoit proche, mais dont les rives étoient escarpées. *Hylas*, en se baissant, tomba dans le fleuve et se noya. C'est ce qui a donné lieu aux poëtes de dire que les Nymphes l'avoient enlevé. *Hercule* ne le voyant point revenir, fut si touché de l'avoir perdu, que laissant les Argonautes continuer leur route, il parcourut toute la Mysie pour le chercher.

HYLÉE, (Mythol.) nom d'un Centaure que *Pirithoüs* avoit invité à ses noces. On dit qu'étant échauffé par les fumées du vin, il voulut faire violence à une des Nymphes qui étoient du festin, et qu'il fut assommé par les Lapithes.

HYLLUS. (Mythol.) étoit fils d'*Hercule* et de *Déjanire*. Après la mort de son père, il épousa *Iole*; mais *Euristhée* le chassa, aussi bien que le reste des Héraclides. Il se sauva à Athènes, où il fit bâtir un temple à la Miséricorde, dans lequel les Athéniens voulurent que les criminels trouvâssent un refuge assuré.

I. HYMENÉE ou HYMEN, (Mythol.) Divinité qui présidoit aux noces; il étoit fils de *Bacchus* et de *Vénus*. *Catulle* et d'autres disent, d'*Uranie*. Comme on croyoit qu'il avoit institué le mariage, on l'invoquoit dans ces circonstances, et on lui adressoit des prières dans les Épithalames, comme on le voit dans *Catulle* et ailleurs. Quelques auteurs ont écrit qu'*Hymen* étoit un jeune homme, qui fut écrasé le jour de ses noces, dans sa maison, et que pour expier ce malheur, les Grecs avoient *établi* qu'on l'invoqueroit dans ces sortes de cérémonies, comme on invoquoit *Thalassius* à Rome. Les peintres et les sculpteurs représentoient le dieu *Hymen* sous la figure d'un jeune homme couronné de roses, avec un flambeau à la main. On appeloit aussi de ce nom les vers qu'on chantoit pour les noces.

II. HYMENÉE d'Éphèse, converti aux premières prédications de *St. Paul*, embrassa depuis l'erreur de ceux qui nioient la résurrection de la chair, et fut excommunié par cet Apôtre, l'an 63 de J. C. On ne sait ce qu'il devint depuis.

HYPACE ou HYPATIUS, neveu d'*Anastase*, empereur d'Orient, eut beaucoup de part à l'administration de l'empire, sous

le règne de son oncle. Après la mort de *Justin*, la faction des Blancs et des Verts excita une révolte à Constantinople. Un parti des factieux traîna *Hypace* à la place de *Constantin*, et le proclama empereur en 531, malgré les pleurs de sa femme, qui leur représentoit qu'au lieu de lui faire honneur, ils le conduisoient à la mort. Les séditieux n'ayant point de diadême, lui mirent un collier d'or sur la tête. La révolte ayant été appaisée, *Justinien* fit arrêter *Hypace*, et le condamna au dernier supplice. Cet infortuné, revêtu de la pourpre malgré lui, montra beaucoup de courage dans ses derniers momens. Il dit à ceux qui le plaignoient, qu'*il étoit honteux de gémir et de pleurer, lorsqu'on souffroit la mort sans l'avoir méritée*. Son corps fut jeté dans la mer; ses biens furent confisqués, mais *Justinien* les rendit à ses enfans.

HYPACIE, fille de *Théon*, philosophe et mathématicien célèbre d'Alexandrie, eut son père pour maître. Elle le surpassa dans la connoissance des mathématiques, et sur-tout dans la géométrie, dont elle avoit fait son étude principale. Pour se perfectionner dans les sciences, elle alla à Athènes, et y fit de si grands progrès, qu'on lui donna la chaire de professeur que le célèbre *Photin* avoit occupée à Alexandrie. Sa réputation se répandit partout, et on vint de toute part l'entendre. Elle étoit d'une rare beauté, et tous ceux qui la voyoient en étoient épris. Toujours tentée, elle fut toujours sage. Un de ses écoliers conçut pour elle un amour si violent, qu'il mit tout en usage pour avoir ses faveurs; mais elle ne répondit jamais aux instances de son amant, que par des raisonnemens philosophiques. Tous les préfets d'Egypte recherchèrent son amitié. *Oreste* sur-tout fut lié très-étroitement avec elle. Comme *St. Cyrille* et ce préfet étoient brouillés, et que celui-ci ne voulut pas se raccommoder avec le saint évêque, le peuple crut que c'étoit par le conseil d'*Hypacie*, qui étoit païenne comme lui. La populace conçut contre elle une haine implacable, qui s'aigrit de plus en plus. « Une troupe de gens emportés, dit *Fleury*, conduits par un lecteur nommé *Pierre*, la guettèrent, comme elle entroit chez elle, la tirèrent de sa chaise, et la traînèrent à l'église nommée *Césarée*. Ils la dépouillèrent, la tuèrent à coups de pots cassés, la mirent en pièces, et brûlèrent ses membres au lieu nommé *Cinarion*. Cette action, dit l'historien *Socrate*, attira un grand reproche à *Cyrille* et à l'Eglise d'Alexandrie : car ces violences sont tout-à-fait éloignées du Christianisme. Puis il ajoute : Cela se passa la quatrième année de *Cyrille*, sous le Xe consulat d'*Honorius*, et le VIe de *Théodose*, au mois de mars, pendant les jeûnes, c'est-à-dire le Carême de l'an 415. » *Hypacie* avoit commenté le mathématicien *Diophante*, et composé plusieurs ouvrages, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. *Voyez* sa *Vie*, par l'abbé *Goujet*, dans le tome cinquième des *Mémoires de littérature* du P. *Desmolets*.

HYPARCHIE, *Voyez* HIPPARCHIE.

HYPATIUS, *Voyez* HYPACE.

HYPÉRIDE, Athénien, orateur, disciple de *Platon* et d'*Isocrate*, gouverna avec sagesse la république d'Athènes, et défendit avec courage la liberté de sa patrie. Des députés d'*Antipater*, admis à l'audience de l'Aréopage, parlèrent de ce prince comme du plus honnête homme du monde. *Nous savons*, répondit Hypéride, *que votre Monarque est un honnête homme; mais nous savons aussi que nous ne voulons pas d'un Maître, quelque honnête homme qu'il soit.* Après la malheureuse issue du combat de Cranon, il fut pris et mené à *Antipater*, qui le fit mourir. Cet éloquent républicain, que l'on compte parmi les dix célèbres orateurs Grecs, avoit composé un grand nombre de *Harangues*, qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous, à l'exception d'une seule, qui donne une idée avantageuse de la douceur et de l'élégance de son style.

HYPÉRION, (Mythol.) Titan, fils de *Cœlus*. Il fut chargé, dit-on, de conduire le char du *Soleil*: ce qui l'a fait regarder par quelques-uns, comme père du *Soleil*, et par d'autres, comme le *Soleil* lui-même.

HYPERIUS, (Gérard-André) professeur de théologie à Marpurg, naquit à Ypres en 1511, et mourut en 1564, à 53 ans. C'étoit un homme qui joignoit le talent de la parole à des connoissances très-étendues; mais il se laissa surprendre par les nouvelles erreurs. Il avoit d'ailleurs les qualités sociales. Sa douceur dans la conversation égaloit sa modestie dans les festins. « Autant il haïssoit, dit le *Moréri* de Hollande, les verres énormes qu'on fait vider à nos convives, et les vaines plaisanteries de nos entretiens, autant se plaisoit-il dans les repas bien réglés et assaisonnés de railleries honnêtes et agréables. » On a de lui, deux Traités, in-8°, l'un *De rectè formando Theologiæ studio*; l'autre, *De formandis Concionibus sacris*. Ils furent estimés dans leur temps. Il y a affecté de se taire sur les matières controversées par les hérétiques. Le P. *Laurent de Villa-Vicentio*, augustin espagnol, et docteur de Louvain, a donné une édition de ces ouvrages, corrigés. On a encore de lui, des *Traités Théologiques*, en 2 vol. in-8°, Basle, 1570 et 1571; et des *Commentaires sur St. Paul*, Zurich, 1582 et 1584, 3 vol. in-fol. remplis d'invectives contre l'église catholique.

HYPERMNESTRE, (Myth.) est celle des 50 filles de *Danaüs*, roi d'Argos, qui ne voulut point obéir à l'ordre cruel que *Danaüs* avoit donné à toutes ses filles, de tuer leurs maris la première nuit de leurs noces. Cette princesse sauva la vie à *Lyncée* son époux, après qu'elle lui eut fait promettre de ne point violer sa virginité. *Voyez* II. LINCÉE.

HYPSICRATÉE, femme de *Mithridate*, roi de Pont, célèbre par sa vertu et sa beauté, accoutuma son corps délicat aux plus rudes fatigues, à monter à cheval, à supporter le poids des armes, pour ne point quitter son époux, et pouvoir le suivre dans toutes ses expéditions guerrières.

HYPSIPILE, fille de *Thoas*, roi de Lemnos, sauva la vie à son père, lorsque les femmes de cette isle firent un massacre général de tous les hommes qui

l'habitoient. *Hypsipile* cacha son père avec soin, et fit accroire qu'elle s'en étoit défait : alors les femmes l'élurent pour leur reine. Quelque temps après, les Argonautes abordèrent dans l'isle de Lemnos, où, trouvant toutes les femmes sans maris, ils eurent commerce avec elles. *Hypsipile* s'attacha à *Jason* leur chef, et en eut deux enfans jumeaux, dont l'un fut nommé *Thoas*, comme son grand-père, et l'autre *Enneus*, le même qui conduisit les troupes des Lemniens au siége de Troie. *Jason* l'abandonna avec ses enfans, et continua son voyage. Après son départ, les Lemniennes ayant découvert qu'elle avoit épargné son père *Thoas*, la chassèrent de l'isle, et elle se retira dans le Péloponnèse.

I. HYRCAN Ier, (Jean) souverain sacrificateur et prince des Juifs, succéda à son père *Simon Macchabée*, tué en trahison par *Ptolomée* son gendre. Ce traître avoit été gagné par *Antiochus Sidètes*, roi de Syrie. Après avoir massacré son beau-père, il voulut faire égorger son beau-frère *Jean Hyrcan;* mais ce héros fit arrêter et punir de mort les assassins. Ce fut alors que le perfide *Ptolomée* appela *Antiochus* dans la Judée. *Hyrcan*, enfermé dans Jérusalem, y fut assiégé par le roi de Syrie. Après un siége long et opiniâtre, durant lequel *Antiochus* donna du secours aux assiégés que la famine tourmentoit, et fournit même des vases précieux, des parfums et des victimes pour la fête des tabernacles; la paix fut conclue. Les conditions furent, que les Juifs lui remettroient leurs armes avec les tributs qu'ils recevoient de Joppé et des autres villes hors de la Judée. Après la mort d'*Antiochus*, *Hyrcan* profita des troubles de la Syrie pour venger son pays. Il prit plusieurs villes en Judée, subjugua les Iduméens, démolit le temple de Garizim, s'empara de Samarie, et mourut l'an 106 avant Jésus-Christ.

II. HYRCAN II, fils aîné d'*Alexandre I*, succéda à son père au pontificat chez les Juifs, l'an 78e avant J. C.; et selon le droit d'aînesse, il devoit lui succéder à la couronne. Son frère *Aristobule* la lui disputa après la mort d'*Alexandra* leur mère, qui avoit gouverné 9 ou 10 ans, et la lui ravit, les armes à la main. Par un traité qui suivit cette victoire, l'an 66 avant J. C., *Hyrcan* se contenta de la dignité de grand-prêtre; mais depuis il eut l'imprudence d'aller mendier le secours d'*Arétas*, roi des Arabes, qui assiégea *Aristobule* dans le temple, ce dernier ayant gagné *Scaurus*, lieutenant de *Pompée*, fit lever le siége, et défit *Arétas* et *Hyrcan*, à qui *Pompée*, *Gabinius*, et ensuite *César*, laissèrent la grande sacrificature. *Hyrcan* tomba ensuite entre les mains de son neveu *Antigone*, qui lui fit couper les oreilles. Enfin, s'étant laissé persuader par *Alexandra*, la fille, mère de *Mariamne*, femme d'*Hérode*, de se retirer vers les Arabes; ce dernier prince le fit mourir à l'âge de 80 ans, l'an 30 avant J. C.

HYRÉE, (Mythol.) paysan de la Béotie en Grèce, eut l'honneur de loger dans sa cabane *Jupiter*, *Neptune* et *Mercure*. Ces Dieux voulant le récompenser du bon accueil qu'il leur avoit fait, lui donnèrent le choix de demander ce qu'il voudroit, avec assurance de l'obtenir. Il borna ses souhaits à

avoir un fils, sans néanmoins prendre de femme. Les Dieux, pour satisfaire à leur promesse, urinèrent sur la peau d'une genisse, son seul bien, qu'il avoit sacrifiée généreusement au repas de ses hôtes; et dix mois après, il en vint un enfant, qui fut nommé *Urion*, à cause de l'urine dont il étoit né. Dans la suite, la première lettre de son nom fut changée en *O*, et il fut appelé *Orion*.

HYSTASPES, fils d'*Arsame*, de la famille des Achéménides, fut père de *Darius*, qui régna dans la Perse, après avoir tué le mage *Smerdis*. Il étoit gouverneur de la Perse propre, quand son fils eut la couronne. *Ctésias* ajoute qu'il survécut peu après cet événement; et qu'ayant voulu qu'on le portât au tombeau que son fils s'étoit fait faire entre deux montagnes, les prêtres qui étoient chargés de l'y monter avec sa femme, laissèrent échapper les cordes qui le suspendoient, et qu'*Hystaspes* mourut de cette chûte; mais ce récit a l'air d'un conte.

I

IA, fille d'*Atlas*, couvrit de laine *Achille*; étant à l'extrémité. La fable rapporte qu'elle fut changée en violette.

IACCHUS, (Myth.) étoit fille de *Cérès*. Cette déesse, en cherchant sa fille *Proserpine*, arriva à Eleusis chez la vieille *Baubo*, où *Iacchus* consola sa mère et lui fit oublier, pour un peu de temps, sa douleur, en lui faisant boire d'une liqueur appelée *Circéon*, qu'il avoit composée; et que c'est pour cela que dans les sacrifices qu'on faisoit à Eleusis, on invoquoit *Iacchus* avec *Cérès* et *Proserpine*. —C'est aussi un des noms de *Bacchus*. Les bacchantes prononçoient ce mot parmi les cris qu'elles poussoient en célébrant les orgies; ce qui a donné lieu aux poëtes de l'attribuer à ce dieu.

IAMBE, (Mythol.) fille de *Pan* et d'*Echo*, fut servante de *Métanire*, femme de *Céléus*, roi d'Eleusine. Personne ne pouvant consoler *Cérès*, affligée de la perte de sa fille *Proserpine*, elle sut la faire rire par ses bons mots, et adoucir sa douleur par des contes plaisans dont elle l'entretenoit. On lui attribue l'invention des *Vers Iambiques*.

IAPIX, fils de *Dédale*, conquit une partie de la Pouille *ou* Apulie; ce qui fit donner le nom d'*Iapigie* à cette contrée d'Italie.

IARBE, *Voyez* HIARBAS.

IASIUS, fils de *Cérite*, roi de Toscane ou Etrurie, disputa, après la mort de son père, avec son frère *Dardanus*, pour la succession du trône, et fut la victime de cette querelle jalouse. —Le père d'*Atalante*, laquelle se signala à la chasse du sanglier de Calydon, s'appeloit aussi *Iasius*.

IBARRA, (Joachim) imprimeur de la chambre du roi d'Espagne, naquit à Saragosse, et mourut le 23 novembre 1785, à 60 ans. Il porta la perfection de son art à un point qui étoit inconnu en Espagne. Ses presses ont produit les belles éditions de la Bible, du Missel Mozarabe, de l'Histoire d'Espagne par *Mariana*, du *Don Quichotte* et du *Salluste* espagnol, 1772, in-fol. Cette traduction faite par l'infant *Don Gabriel* est très-rare, parce que ce prince a pris toute l'édition pour en faire des présens. *Ibarra* étoit inventeur d'une encre, dont il augmentoit ou diminuoit à l'instant l'épaisseur. C'est lui qui, le premier, a fait connoître à ses compatriotes le moyen de lisser le papier imprimé pour en faire disparoître les plis et lui donner un coup d'œil plus agréable. Il dut presque tous ces secrets à lui-même; car il n'avoit pas voyagé hors de son pays.

IBAS, évêque d'Edesse, dans le cinquième siècle, fut d'abord Nestorien, et ensuite orthodoxe. Il écrivit, dans le temps qu'il

étoit infecté par l'erreur, à un Persan nommé *Maris*, une *Lettre*, qui fut quelque temps après une source de disputes. Il blâmoit dans cette lettre *Rabulas*, son prédécesseur, d'avoir condamné injustement *Théodore de Mopsueste*, auquel il prodiguoit les louanges. Dans le siècle suivant, *Théodore*, évêque de Césarée en Cappadoce, conseilla à *Justinien*, pour donner la paix à l'église, de condamner les écrits de *Théodore de Mopsueste*, les anathèmes que *Théodore de Cyr* avoit opposés aux anathèmes de *St. Cyrille*, et la lettre d'*Ibas*. Ce prince les fit condamner dans le cinquième concile général, tenu à Constantinople l'an 553. C'est ce qu'on appela l'*Affaire des trois Chapitres*, qui causa un schisme dans l'église pendant plus d'un siècle. *Ibas* avoit eu beaucoup à souffrir de la part de son clergé. On intenta contre lui plusieurs accusations ; mais divers conciles le lavèrent, particulièrement le concile général de Chalcédoine, en 451, qui reconnut l'orthodoxie personnelle de cet auteur, et non celle de sa lettre.

IBATZÈS, *Voyez* DAPHNOMÈLE.

I. IBRAHIM, favori d'*Amurat III*, et gouverneur de la province de Romélie, causa des chagrins au sultan son maître. Le parvenu s'attira, par son trop grand crédit, l'envie et la haine de tous les ministres Ottomans, qui conjurèrent sa perte : car, outre le malheureux penchant qu'il avoit pour s'emparer du bien d'autrui, il avoit encore trouvé l'invention de rogner et d'altérer les monnoies; ce qui diminuoit considérablement la solde des troupes et les appointemens des officiers. Ses ennemis saisirent cette occasion pour soulever contre lui les Janissaires, qui s'attroupèrent au nombre de cinq mille, et vinrent investir le sérail le 2? avril 1590, demandant qu'on leur livrât *Ibrahim* pour en faire justice, et qu'on réformât la monnoie. *Amurat* parut pour tâcher de les appaiser; mais quoi qu'il pût leur dire, tous ses discours ne purent contenir cette soldatesque impérieuse et courroucée. Ils étoient même prêts d'en venir aux dernières extrémités, lorsque le sultan, par le conseil de ses ministres, se fit violence, et leur abandonna à regret son favori, qui eut aussitôt la tête tranchée en présence d'une foule innombrable de peuple ; ce meurtre rétablit le calme.

II. IBRAHIM, empereur des Turcs, fut tiré de prison le huit février 1640, pour être mis sur le trône après la mort de son frère *Amurat IV*, dont il eut tous les vices, avec plus de foiblesse et nul courage. *Voy.* HUSSEIN. Ce fut cependant sous son règne que les Turcs conquirent Candie. Une aventure singulière attira les armes Ottomanes sur cette isle. Dix galères de Malte s'emparèrent d'un grand vaisseau Turc, et vinrent avec leur prise mouiller dans un petit port de l'isle nommée Calismène. On prétendit que le vaisseau Turc portoit un fils du grand seigneur; ce qui le fit croire, c'est que le Kislar-Aga, chef des eunuques noirs, avec plusieurs officiers du sérail, étoient dans le navire; et que cet enfant étoit élevé par lui avec des soins et des respects. Cet eunuque ayant été tué dans le combat, les officiers as-

surèrent que l'enfant apparte-noit à *Ibrahim*, et que sa mère l'envoyoit en Egypte. Il fut long-temps traité à Malte comme fils du sultan, dans l'espoir d'une rançon proportionnée à sa naissance. Le sultan dédaigna de leur en faire proposer une. Ce prétendu prince, négligé enfin par les Maltois, se fit Dominicain. On l'a connu long-temps sous le nom de P. *Ottoman ;* et les FF. Prêcheurs se sont toujours vantés *d'avoir eu le fils d'un Sultan dans leur ordre.* La Porte ne pouvant se venger sur Malte, qui de son rocher inaccessible brave la puissance Turque, fit tomber sa colère sur les Vénitiens. Elle leur reprochoit d'avoir, malgré les traités de paix, reçu dans leur port la prise faite par les galères de Malte. La flotte Turque aborda en Candie. On prit la Canée en 1645, et peu après toute l'isle. *Ibrahim*, livré à la mollesse et aux plaisirs du sérail, n'eut aucune part à cette conquête. Les Janissaires ne pouvant plus souffrir un maître si foible, le déposèrent, et le firent même étrangler, à ce que prétendent nos historiens, le 17 août 1648.

III. IBRAHIM, *Voyez* ABRAHAM, n° II.

IV. IBRAHIM EFFENDI, Polonois d'origine, élevé par son courage et ses lumières aux premières dignités de l'empire Ottoman, établit la première imprimerie Turque en 1728. Le comte de *Bonneval* lui en fournit, dit-on, l'idée et les caractères. Le premier ouvrage qui en sortit fut un traité sur l'art militaire. Elle publia ensuite une relation de l'expédition contre les Aghuans, une histoire et une grammaire turques. Cet établissement utile disparut bientôt sous les attaques de la superstition. On prétendit dans le divan, suivant M. *Peignot* dans son savant dictionnaire de bibliologie, qu'en imprimant l'Alcoran, on pourroit trop aisément y glisser des fautes, et que d'ailleurs il seroit inoui de voir tracer le nom de Dieu avec une encre dans laquelle il entre du fiel de bœuf.

IBYCUS, poëte lyrique Grec, florissoit vers l'an 540 avant J. C. On dit qu'il fut assassiné par des voleurs, et qu'en mourant, il prit à témoins une troupe de grues qu'il vit voler. Quelque temps après, un des voleurs ayant vu des grues, il dit à ses compagnons : *Voilà les témoins de la mort d'Ibicus.* Ces paroles ayant été rapportées aux magistrats, les voleurs furent mis à la question, avouèrent le fait et furent pendus ; d'où vient le proverbe : *Ibyci Grues.* Ce poëte avoit laissé des ouvrages, dont il ne nous reste que des fragmens, recueillis avec ceux d'*Alcée* par *H. Etienne.*

I. ICARE, fils de *Dédale*, prit la fuite avec son père, de l'isle de Crète où *Minos* les persécutoit. On prétend que, pour se sauver plus promptement, ils inventèrent les voiles de vaisseau. Ce fait a donné lieu aux poëtes de feindre que *Dédale* avoit ajusté des ailes de cire à *Icare* son fils. Les historiens ajoutent que ce jeune homme fit naufrage. Les poëtes ont imaginé que le soleil avoit fondu ses ailes, et qu'il étoit tombé dans la mer, qui depuis fut nommée la *Mer d'Icare* ou *Icarienne*, pour éterniser son infortune. *Dédale* et *Icare* ont été représentés dans un tableau renommé de *Garnier*, pein-

tre moderne. Chacun des deux personnages, a dit un connoisseur, a le caractère qui convient à son âge et aux pensées dont il est occupé. On lit sur la physionomie du père les conseils de la modération et de la prudence ; dans les regards du fils, les projets ambitieux qu'il médite et dont il ne peut manquer d'être bientôt la victime. Ce tableau a reparu dans l'exposition du sallon de l'an 10.

II. ICARE, (Mythol.) fils d'*Oebalus*, et père d'*Erigone*. Ayant fait boire du vin à des paysans qui ne connoissoient pas cette liqueur, ils en furent enivrés jusqu'à perdre la raison. D'autres paysans les croyant empoisonnés, se jetèrent sur *Icare*, le tuèrent et le jetèrent dans un puits. Les femmes des assassins furent saisies aussitôt d'une fureur, qui dura jusqu'à ce que l'oracle eût ordonné des fêtes en l'honneur d'*Icare ;* de là vinrent les *Jeux Icariens*. Ces jeux consistoient à se balancer sur une corde attachée à deux arbres ; ce que nous appelons l'*Escarpolette*. Lorsqu'*Icare* fut tué, il y avoit près de lui une chienne appelée *Méra*, qui retourna promptement à la maison trouver *Erigone*, fille d'*Icare ;* et prenant le bas de sa robe avec les dents, elle la tira malgré elle jusqu'au puits où l'on avoit jeté le cadavre de son maître. *Erigone* à ce spectacle entra dans une telle fureur, qu'après avoir vomi mille imprécations contre les meurtriers de son père, elle se pendit de désespoir. La chienne demeura constamment auprès du puits, et y sécha de douleur et de regret. *Jupiter*, touché de compassion pour ses maîtres et pour elle, les transporta au ciel, et les mit au rang des constellations. *Icare* est le Bootés ou Bouvier ; *Erigone*, le signe de la Vierge dans le zodiaque ; et la chienne, la Canicule.

III. ICARE, autre roi de Laconie, fut père de *Pénélope*. Ne pouvant se résoudre à se séparer de sa fille, il conjura *Ulysse* de fixer sa demeure à Sparte ; mais inutilement. *Ulysse* étant parti avec sa femme, *Icare* monta sur son char, et fit si grande diligence, qu'il revit sa chère fille, et redoubla ses instances auprès d'*Ulysse* pour l'engager à retourner à Sparte. *Ulysse* ayant alors laissé à sa femme le choix, ou de retourner chez son père, ou de le suivre à Ithaque, *Pénélope* ne répondit rien ; mais baissant les yeux, elle se couvrit de son voile. *Icare* n'insista plus, il la laissa partir, et fit dresser en cet endroit un autel *à la Pudeur*.

ICASIE, née à Constantinople, se trouva au nombre des plus belles filles de sa patrie que l'empereur *Théophile* fit assembler pour faire choix d'une épouse parmi elles. Les charmes d'*Icasie* séduisirent l'empereur, et il alloit lui donner la préférence sur toutes ses rivales, lorsque l'esprit de celle-ci nuisit à son élévation et détruisit sa fortune. Une réponse trop fine, faite par *Icasie* à son amant, le fit réfléchir qu'avec autant d'esprit sa femme pourroit le subjuguer, et sur-le-champ il en choisit une autre moins spirituelle. *Icasie* se retira dans un monastère où elle composa divers ouvrages de piété.

ICTINUS, célèbre architecte Grec, l'an 430 avant J. C., bâtit plusieurs temples magnifiques,

entr'autres celui de *Minerve* à Athènes, et celui d'*Apollon secourable* dans le Péloponnèse. Ce dernier édifice passoit pour un des plus beaux de l'antiquité.

IDACIUS, évêque Espagnol dans le 5e siècle, laissa une *Chronique*, qui commence à la première année de l'empire de *Théodose*, et qui finit à la 11e de celui de *Léon*, en 467. On lui attribue encore des *Fastes Consulaires*, imprimés plusieurs fois. Le P. *Sirmond* a publié ces deux ouvrages en 1619, in-8°, à Paris.

IDATHYRSE *ou* INDATHYRSE, roi des Scythes Européens, succéda à son père *Saulie*, et refusa sa fille en mariage à *Darius*, fils d'*Hystaspes*, roi de Perse. Ce refus causa une guerre très-vive entre ces deux princes. *Darius* marcha contre *Idathyrse*, avec une armée de 700,000 hommes; mais ses troupes ayant été défaites, il fut obligé de repasser dans la Perse. *Idathyrse* est nommé *Jancire* par *Justin*, L. II. c. 6.

IDE, (Sainte) comtesse de Boulogne en Picardie, née l'an 1040, de *Godefroi le Barbu*, duc de Lorraine, épousa *Eustache II*, comte de Boulogne. Elle en eut *Eustache III*, comte de cette ville; le fameux *Godefroi de Bouillon*, duc de Lorraine; et *Baudouin*, qui succéda à son frère au royaume de Jérusalem : outre plusieurs filles, dont l'une épousa l'empereur *Henri IV*. Elle mourut saintement le 13 avril 1113.

IDIOT, ou *le* SAVANT IDIOT, auteur que l'on a souvent cité ainsi, avant que le P. *Théophile Raynaud* eût découvert que *Raymond Jordan*, prévôt d'Uzès en 1381, puis abbé de Celles au diocèse de Bourges, est le véritable auteur des ouvrages qui se trouvent dans la bibliothèque des Pères, sous le nom d'*Idiot*. *Voy. Théophile Raynaud*, Opuscul. *Tom. II.*

IDIOTS, *Voyez* ACHÉUS *et* II. ATTICUS.

IDMON, (Mythol.) fameux devin parmi les Argonautes, étoit fils d'*Apollon* et d'*Astérie*. Il mourut dans son voyage, comme il l'avoit prédit.

IDOMÉNÉE, (Mythol.) roi de Crète, étoit fils de *Deucalion*, et petit-fils de *Minos*. Il se signala au siége de Troie. En retournant dans ses états, son vaisseau fut battu par une tempête violente. Il s'adressa aux Dieux pour la calmer, et fit vœu à *Neptune* de sacrifier la première chose qui se présenteroit à lui, s'il en échappoit. Ce prince se repentit bientôt d'avoir fait un tel vœu; car il rencontra son fils dès qu'il arriva à terre, et l'immola. Ce sacrifice fut cause d'une peste si cruelle, que ses sujets indignés le chassèrent. Il alla fonder un nouvel empire dans la Calabre, y bâtit la ville de Salente, et rendit son peuple heureux. L'aventure d'*Idoménée* a fourni le sujet d'une tragédie à *Crébillon*, et d'un bel épisode à *Fénélon*, dans son *Télémaque*.

IDOTHÉE, (Mythol.) fille de *Prothée*, enseigna à *Ménélas* le moyen d'obliger son père de lui découvrir un expédient pour sortir de l'isle où il étoit retenu avec ses compagnons à son retour de Troie, et ce qui devoit lui arriver. — IDOTHÉE est aussi le nom d'une des nymphes qui prirent soin de l'enfance de *Jupiter*.

I. IGNACE, (Saint) disciple de *St. Pierre* et de *St. Jean*, fut ordonné évêque d'Antioche, l'an 68, après *St. Evode*, successeur immédiat de *St. Pierre* en ce siége. Il gouverna son église avec le zèle qu'on devoit attendre d'un élève et d'un imitateur des Apôtres. Rien n'égala l'ardeur de sa charité, la vivacité de sa foi, et la profondeur de son humilité. Toutes ces vertus parurent avec éclat dans la III[e] persécution qu'éprouva le Christianisme. *Ignace* parut, et parla devant *Trajan*, avec toute la grandeur d'ame d'un héros Chrétien. Traduit d'Antioche à Rome, pour y être martyrisé, il vit *St. Polycarpe* à Smyrne, parcourut différentes églises, écrivit à celles qu'il ne put visiter, encourageant les forts, et fortifiant les foibles. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il s'opposa aux fidelles, qui vouloient l'arracher à la mort. Exposé à deux lions, il les vit venir sans trembler, leur servit de pâture, et rendit son ame à Dieu, le 10 décembre 107 de J. C. Les fidelles eurent soin de recueillir ses ossemens pour les porter à Antioche. Nous avons de lui sept *Epîtres*, qu'on regarde comme un des plus précieux monumens de la foi et de la discipline de la primitive église. Elles sont écrites avec beaucoup de chaleur, de force et d'élévation. Elles sont adressées aux Smyrnéens, à *Saint Polycarpe*, aux Ephésiens, aux Magnésiens, aux Philadelphiens, aux Tralliens, et aux Romains. Les meilleures éditions que nous en ayons, sont : celle de *Cotelier* dans ses *Patres Apostolici* en grec et en latin, Amsterdam, in-folio, 1698, avec les Dissertations d'*Ussérius* et de *Pearson*; et celle de 1724 donnée par *le Clerc*, et augmentée des remarques de ce savant. Outre ces sept Epîtres, il y en a quelques autres sous le nom de *St. Ignace*; mais elles sont supposées.

II. IGNACE, (Saint) fils de l'empereur *Michel Curopalate*, monta sur la chaire patriarcale de Constantinople, en 846. Il y brilla par ses lumières et ses vertus. Le zèle avec lequel il reprenoit les désordres de *Bardas*, tout-puissant à la cour d'Orient, irrita tellement ce courtisan, qu'il fit mettre à sa place *Photius*, ordonné contre toutes les lois en 857. Cet indigne successeur du saint patriarche, assembla un concile à Constantinople, en 861, pour le condamner. Il s'y trouva 318 évêques, parmi lesquels on comptoit 2 légats du pape, qui demandèrent qu'on fît venir *Ignace*. L'empereur *Michel*, dit l'*Ivrogne*, le *Néron* de l'empire d'Orient, le persécuteur de l'homme apostolique, et le protecteur de l'eunuque intrus, ne consentit qu'*Ignace* vînt, qu'à condition qu'il paroîtroit en habit de moine. Il eut à y souffrir les insultes et les outrages les plus cruels, tant de la part du prince, que de celle des légats et du reste de l'assemblée, qui, n'ayant pu obtenir qu'il donnât sa démission, le dépouilla de ses habits, et le renvoya couvert de haillons. La cruauté de *Michel* ne fut pas satisfaite de cet affront public. Il le fit enfermer dans le tombeau de *Copronyme*, et le livra à trois hommes barbares pour le tourmenter. Après l'avoir défiguré à force de coups, ils le laissèrent long-temps couché, presque tout nu, sur le marbre, au plus fort de l'hiver. Pendant les quinze jours qu'il y fut, dont il passa la

moitié sans manger, ils imaginèrent mille supplices différens pour vaincre sa constance. N'ayant pu y réussir, l'un d'eux lui prit la main de force, et lui fit faire une croix sur le papier, qu'il porta ensuite à *Photius*. Celui-ci y ajouta ces mots : *IGNACE, indigne Patriarche de Constantinople, je confesse que je suis entré irrégulièrement dans le Siége Patriarcal, et que j'ai gouverné tyranniquement.* L'empereur le fit relâcher sur ce prétendu aveu, et lui permit de se retirer au palais de Pose, que l'impératrice sa mère avoit fait bâtir. L'illustre persécuté en appela au pape, qui déclara nulle sa déposition et l'ordination de son persécuteur. Le saint évêque ne vécut pas moins dans l'exil. Mais lorsque *Basile le Macédonien* fut monté sur le trône impérial, il rappela *Ignace* et relégua *Photius* l'an 867. Le IVe concile général de Constantinople, assemblé deux ans après, à cette occasion, anathématisa celui-ci, et avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. *Ignace* ne survécut pas longtemps à son triomphe. Cet illustre vieillard mourut le 23 octobre 877, à 78 ans. Trois jours après, *Photius*, qui avoit séduit *Basile* par une fausse généalogie, reprit possession de la chaire patriarcale.

III. IGNACE DE LOYOLA, (Saint) nommé *Inigo* en espagnol, né l'an 1491, d'un père seigneur d'Ognez et de Loyola, au château de ce dernier nom en Biscaïe, fut d'abord page de *Ferdinand V*. Il porta ensuite les armes sous le duc de *Najara* contre les François, qui voulurent en vain retirer la Navarre des mains des Espagnols. Le siége ayant été mis devant Pampelune en 1521, le chevalier Biscaïen, qui montra dans cette occasion plus de courage que de prudence, fut blessé d'un éclat de pierre à la jambe gauche et d'un boulet de canon à la droite. Une *Vie des Saints* qu'on lui donna pendant sa convalescence, lui fit naître le dessein de se consacrer à Dieu. La galanterie, et la galanterie romanesque l'avoit occupé jusqu'alors. Né avec une imagination vive et disposée à l'enthousiasme, il la porta dans la religion. Les mœurs de son pays et de son temps jetèrent, sur les commencemens de sa dévotion, une apparente singularité. Quand il fut guéri, il se rendit à Notre-Dame de *Monferrat*, fit la veille des armes, s'arma chevalier de la Vierge, et voulut se battre avec un Maure qui avoit contesté la virginité perpétuelle de *Marie*. « *Ignace* étant parti de Montferrat le jour de l'Annonciation de la Vierge, en habit de pélerin, poursuivit, dit le continuateur de *Fleury*, son chemin jusqu'à Manrèse, à trois lieues de Montferrat. Il s'y retira dans l'hôpital, en attendant qu'il pût aller s'embarquer à Barcelone, pour faire son voyage de la Terre-Sainte : là, il eut tout le temps qu'il desiroit pour faire pénitence sans être connu. Il jeûna toute la semaine au pain et à l'eau, excepté le Dimanche, qu'il mangeoit un peu d'herbes cuites. Il se serra les reins d'une chaîne de fer ; il prit un rude cilice sous son habit de toile : il châtioit son corps trois fois le jour, couchoit sur la terre, dormoit peu. Outre cela, il alloit mendier son pain de porte en porte, affectant un air gros-

sier, et toutes les manières d'un gueux. Son visage tout couvert de crasse, et ses cheveux sales et jamais peignés, sa barbe et ses ongles qu'il laissoit croître, rendirent sa figure affreuse et ridicule à tout le monde. Aussi, quand il paroissoit, les enfans le montroient au doigt, lui jetoient des pierres, et le suivoient par les rues avec de grandes huées. Cependant le bruit ayant couru dans Manrèse, qu'il pouvoit bien être un homme de qualité qui faisoit pénitence, il alla se cacher dans une caverne sous une montagne déserte, à un quart de lieue de Manrèse. Les mortifications excessives qu'il y pratiqua, affoiblirent extrêmement sa santé, et lui causèrent des foiblesses continuelles. Quelques personnes qui avoient découvert sa retraite, l'y trouvèrent évanoui, le firent revenir de sa défaillance, et le ramenèrent, malgré lui, à l'hôpital de Manrèse, où il fut attaqué de la tentation de quitter le genre de vie qu'il menoit, et de s'en retourner chez lui. Il se retira cependant chez les religieux Dominicains de Manrèse; mais, loin d'y trouver du soulagement, il se sentit encore plus tourmenté qu'à l'hôpital : il y tomba dans une noire mélancolie; et étant un jour dans sa cellule, il eut la pensée de se jeter par la fenêtre pour finir ses maux. Il revint néanmoins de cet état, en implorant la grace de celui en qui il avoit mis sa confiance. Mais, passant à une autre extrémité, il résolut de ne prendre aucune nourriture, qu'il n'eût rétabli la paix de son ame. Il jeûna sept jours entiers sans boire ni manger, et, qui plus est, sans rien relâcher de ses exercices accoutumés; et sans doute auroit-il été plus loin, si son confesseur ne lui eût ordonné de prendre quelque nourriture. Dieu récompensa cette obéissance, en lui rendant sa première tranquillité. » Dès que le calme eût été rétabli dans son esprit, il partit pour la Terre-Sainte, où il arriva en 1523. Le pieux pélerin, de retour en Europe, étudia, quoique âgé de 33 ans, dans les universités d'Espagne. Mais les traverses que son génie ardent lui occasionna, et la confusion que les études de la langue latine, de l'éloquence, de la métaphysique, de la physique et sur-tout de la théologie scolastique, jetèrent dans sa tête, le déterminèrent de passer à Paris en 1528. Il recommença ses humanités au collége de Montaigu, mendiant son pain de porte en porte pour subsister, et montrant un esprit plus singulier que solide et pénétrant. Il fit ensuite sa philosophie au collége de Ste-Barbe, et sa théologie aux Dominicains. Ce fut à Ste Barbe qu'il s'associa, pour l'établissement d'un nouvel ordre de religieux, François *Xavier*, Pierre *le Fèvre*, Jacques *Lainez*, Alfonse *Salmeron*, Nicolas Alfonse *Bobadilla*, Simon *Rodriguez*. Les premiers membres de la société se lièrent par des vœux en 1534, dans l'église de Montmartre. Ils passèrent ensuite à Rome, et de là à Venise, où ils furent ordonnés prêtres. Ils prêchoient dans la place publique. « Comme ils avoient la mine étrangère, dit le P. *Fabre* après le P. *Bouhours*, et qu'ils parloient mal italien, le peuple qui les prenoit pour des Tabarins et des Saltimbanques venus des pays éloignés, s'assembloit en foule autour d'eux. Mais quelquefois

ceux

ceux qui ne s'étoient arrêtés que pour rire, s'en retournoient en pleurant leurs péchés ».... *Ignace* retourna à Rome en 1537, et présenta au pape *Paul III* le projet de son institut. Le fondateur en espéroit de si grands avantages pour l'Eglise, qu'il ne voulut jamais entrer dans l'ordre des Théatins, quelques instances que lui fit le cardinal *Cajetan*. Le pape fit d'abord quelques difficultés d'approuver son ordre; mais *Ignace* ayant ajouté aux trois vœux, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, un quatrième vœu d'obéissance absolue au pontife Romain, *Paul III* confirma son institut en 1540, sous le titre de *Compagnie de Jésus*. *Ignace* avoit donné ce nom à sa nouvelle milice, pour marquer que son dessein étoit de combattre les Infidelles sous la bannière de J. C. Ses enfans prirent ensuite le nom de *Jésuites*, du nom de l'*Eglise de Jésus* qu'on leur donna à Rome. *Ignace*, élu le 22 avril 1541 général de la famille dont il étoit le père, eut la satisfaction de la voir se répandre, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans le Japon, dans la Chine, en Amérique. *François Xavier* et quelques autres missionnaires sortis de sa société, portèrent son nom jusqu'aux extrémités de la terre. Sa compagnie, qui n'avoit pas encore pu pénétrer en France, y eut un établissement en 1550, l'année même que *Jules III* donna une nouvelle bulle de confirmation. Le pape dit dans cette bulle, datée du 21 juillet: « Qu'ayant appris par *Paul III* son prédécesseur, le grand avantage qu'*Ignace* de Loyola et ses compagnons procuroient à l'Eglise, par leurs prédications, leur vie exemplaire, leur charité, et leur dévouement entier aux successeurs de *saint Pierre*, il confirme leur institut, et avertit que tous ceux qui voudront entrer dans cette compagnie, à laquelle il donne le nom de *Société de Jésus*, doivent y combattre sous l'étendard de la croix de J. C., obéir au souverain pontife son vicaire en terre, après les vœux solemnels de chasteté, de pauvreté et d'obéissance; se persuader qu'ils deviennent membres d'une société, qui n'est établie que pour la défense et la propagation de la Foi, pour l'avancement des ames dans la vie Chrétienne, pour prêcher et instruire en public, et remplir tous les exercices spirituels; pour enseigner les élémens de la Religion aux enfans et aux peuples; écouter les fidelles en confession, leur administrer les sacremens; consoler les affligés, réconcilier ceux qui sont divisés; visiter les prisonniers et les pauvres dans les hôpitaux; et exercer toutes les œuvres de charité, qui concourent à la gloire de Dieu et au bien public, en faisant tout gratuitement et sans recevoir aucune récompense. » Malgré ces éloges, le nouvel institut essuya en France de grandes traverses. Le parlement de Paris, la Sorbonne, l'université, alarmés de la singularité de ses privilèges et de ses Constitutions, s'élevèrent contre lui. La Sorbonne donna un décret en 1554, par lequel elle le jugea plutôt né pour la *ruine* que pour l'*édification* des fidelles. Ce décret ayant été envoyé à Rome, les principaux Jésuites voulurent répondre dans les formes, pour faire connoître aux docteurs qu'ils jugeoient mal de l'institut de la société. *Ignace*,

plus prudent que ses confrères, crut que la meilleure réponse étoit un profond silence. « Dans certaines causes, disoit-il à ses pères, il vaut mieux se taire que de parler ; et l'on n'a pas besoin de se venger ou de se défendre par la plume, quand la vérité se venge et se défend elle-même. Quelque grande que soit l'autorité des théologiens qui nous condamnent, elle ne doit point nous faire peur ; Dieu est notre défense : mettons notre cause entre ses mains, et nous triompherons de la calomnie. » On ajoute qu'il les assura que, malgré tous ces obstacles, la société seroit reçue en France, et que le collége qu'elle auroit à Paris, seroit un des plus célèbres de l'Europe. Il fut prophète. La patience et la politique dissipèrent peu à peu ces orages. Le parlement de Paris consentit enfin à l'établissement des Jésuites en France, parce qu'ils lui parurent propres à combattre les Protestans. Le saint fondateur mourut content, le 31 juillet 1556, à 65 ans. Il étoit, suivant ses historiens, d'une taille moyenne, plus petite que grande. Il avoit le teint olivâtre, la tête chauve, les yeux enfoncés, mais pleins de feu, le front large, et le nez aquilin. Il étoit resté boiteux, de la blessure qu'il avoit reçue autrefois au siége de Pampelune ; et quoiqu'il se fût fait recasser la jambe, pour en cacher la difformité, elle demeura plus courte que l'autre. Mais le soin qu'il prenoit de cacher ce défaut en marchant, faisoit qu'on ne s'en appercevoit presque point. Il avoit vu l'accomplissement des trois choses qu'il desiroit le plus : son livre des *Exercices spirituels*, approuvé par le saint Siége : la Société confirmée ; et ses *Constitutions* rendues publiques. Sa compagnie avoit déjà douze provinces, qui avoient au moins cent colléges, sans les maisons professes. On comptoit au commencement du dernier siècle, environ vingt mille Jésuites, tous soumis à un général perpétuel et absolu ; mais leur nombre diminue tous les jours, depuis qu'ils ont été supprimés par le pape *Clément XIV. Pie VII*, par sa bulle du 7 mars 1801, dérogeant à la constitution de ce pontife du 21 juillet 1773, a rétabli la compagnie de *Jésus* dans l'empire de la Russie supérieure, nommant pour général *François Kareu*, et lui enjoignant néanmoins de ne pas former d'établissemens ailleurs. Il est probable que cette ligne de démarcation sera respectée. Ce fut dans le temps de la suppression des Jésuites, que *Pasquin* dit : ET DIVITES DIMISIT INANES. En effet, ces religieux avoient joui jusqu'alors de l'éclat le plus brillant, et des plus grandes richesses, ou du moins de la réputation d'être très-riches. On les a vus gouverner dans les cours de l'Europe, se faire un grand nom par leurs études et par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse ; aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un temps le Japon chrétien, et donner des lois aux peuples du Paraguay. Le zèle a fait entreprendre à la société des choses étonnantes. Il est glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait porté dans les contrées de l'Amérique, l'idée de la religion, jointe à celle de l'humanité. Il seroit à souhaiter que la reconnoissance que lui devoit le genre humain, pour avoir tiré des hommes sauvages des bois et les

avoir civilisés, n'eût pas été affoiblie par la cupidité et la passion de dominer, qui animèrent quelques-uns de ses membres. Nous disons quelques-uns; car, selon le Père *d'Avrigny*, « dans toutes les compagnies, ce n'est pas la pluralité des suffrages qui l'emporte. Peu de ressorts remuent quelquefois ces grandes machines. D'ordinaire, cinq ou six hommes adroits ou ardens trouvent le secret de se mettre à la tête des affaires. Tout passe par leurs mains, et ils décident souverainement. La réputation du corps est en leur disposition; il leur est obligé, s'ils ne la ruinent pas. » Cet esprit d'intrigue et d'intérêt, qu'on reproche à quelques-uns des successeurs de *saint Ignace*, n'étoit point celui qui animoit ce fondateur. Si sa jeunesse eut des défauts et des singularités, sa vieillesse fut un modèle de toutes les vertus. On peut en voir le tableau plus détaillé, dans les *Vies* de cet illustre fondateur, par *Maffei* et par *Bouhours*, deux de ses enfans. Ils lui ont attribué à la vérité, trop de visions, d'extases, de miracles : mais il faut pardonner quelque chose à la tendresse filiale. Les louanges que *Bouhours* donne à son patriarche, *Voyez* BOUHOURS, sont très-modérées, en comparaison de celles qui lui furent prodiguées en Espagne dans le temps de sa béatification. Le Jésuite *Sollier* a donné la traduction de trois Discours prêchés alors, dans lesquels on trouve : « 1.° Qu'*Ignace*, avec son nom écrit sur un billet, avoit opéré plus de miracles, que *Moïse* n'en avoit faits au nom de Dieu avec sa baguette. 2.° Que la sainteté d'*Ignace* étoit si relevée, même à l'égard des Bienheureux et des Intelligences célestes, qu'il n'y avoit que les papes, comme *St. Pierre*, les impératrices, comme la Mère de Dieu, quelques monarques, comme Dieu le Père et son Fils, qui eussent l'avantage d'avoir la prééminence sur lui. 3.° Que les autres fondateurs religieux avoient été sans doute envoyés en faveur de l'Eglise; mais que Dieu nous a parlé en ces derniers temps par son fils *Ignace*, qu'il a établi héritier de toutes choses. 4.° Enfin, qu'*Ignace* affectionnoit particulièrement le pape de Rome, le regardant comme le légitime successeur de J. C. et son vicaire sur la terre. » *Voyez* aussi CAJETAN. *Ignace* laissa à ses disciples : I. Les *Exercices spirituels*, au Louvre, 1644, in-folio. Ils ont été traduits en françois par l'abbé *Maupertuis*, et dans presque toutes les langues de l'Europe. On prétend que cet ouvrage n'est qu'une copie de celui que le P. *Cisneros*, abbé du mont Serrat, mort en 1510, avoit publié, en 1500, pour les Cénobites de cette montagne. Ceux qui ont vu le livre original, imprimé au mont Serrat même, ne doutent point de ce plagiat, fait sans doute à bonne intention. II. Des *Constitutions*. Plusieurs écrivains les attribuent, peut-être mal-à-propos, à *Lainez*, second général des Jésuites. Il y a, selon eux, trop de pénétration, de force d'esprit, de fine politique, pour qu'elles puissent être de *St. Ignace*, qui étoit, à la vérité, un grand Saint, mais qui, selon les mêmes auteurs, n'avoit pas autant d'étendue de génie que *Lainez*. Cela pourroit être, mais il est vraisemblable que *St. Ignace*, en rédigeant les Constitutions, consulta les pre-

miers membres de la société ; et il y avoit alors de bonnes têtes, pleines d'idées saines, et capables de diriger celles des autres. Quoi qu'il en soit, ces Constitutions parurent pour la première fois en 5 parties, à Rome, en 1558 et 1559, in-8.° La dernière édition est de Prague, 1757, deux vol. petit in-folio. Il y a sur le même objet : *Regulæ Societatis* JESU, 1582, in-12 ; et le *Ratio studiorum*, 1586, in-8°, rare. Ce dernier a été imprimé avec des changemens, en 1591, in-8.° Le Bénédictin *Constantin Cajetan*, le même qui avoit revendiqué avec quelque raison, les *Exercices spirituels*, comme un ouvrage de *Garcias Cisneros* son confrère, prétend dans son *Vindex Benedictinorum*, que *saint Ignace* avoit pris sa règle sur celle de *St. Benoît*, et qu'elle avoit été composée au mont Cassin par quatre Bénédictins. Je ne crois pas qu'aucun enfant de *St. Benoît* s'avise aujourd'hui de réclamer ce bien, qui d'ailleurs ne leur a jamais appartenu. Il est clair que les intérêts des particuliers sont peu ménagés dans la règle du fondateur de la société, et que tout y est ramené à l'autorité d'un seul, et à l'avantage d'une puissance étrangère. — *Voy.* I. LAINEZ. — I. ESTAMPES, — *et* V. RICCI.

IGNACE, etc. DE GRAVESON, *Voy.* GRAVESON.

IGNACE-JOSEPH *de Jésus Maria* ; *Voy.* SANSON (Jacques).

IGOR, souverain de Russie, succéda à son père *Rourik*, dans le gouvernement de ce vaste empire. Après avoir fait long-temps la guerre aux peuples voisins, il partit avec dix mille barques et quatre cent mille combattans, pour aller ravager l'Orient. Il inonda de sang le Pont, la Paphlagonie et la Bithynie. Les Grecs ne purent s'en délivrer qu'à l'aide du feu grégeois qu'ils lancèrent sur la flotte Russe. *Igor* mourut en 945, laissant le gouvernement de ses états à son épouse *Alga* ; qui, dans sa vieillesse, embrassa le Christianisme.

IHRS, (N.) savant Allemand, connu par un Glossaire de sa langue dans le moyen âge. Il est mort au milieu du siècle qui vient de finir.

ILDEFONSE, *ou* HILDEPHONSE, disciple de *St. Isidore* de Séville, d'abord abbé d'Agali, ensuite archevêque de Tolède, fut l'ornement de cette église pendant neuf ans qu'il la gouverna. Il mourut le 23 février 667, à 82 ans, laissant plusieurs ouvrages, dont le seul qui nous reste, est un *Traité de la Virginité perpétuelle de Marie.*

ILDEGARDE, *Voy.* HILDEGARDE.

ILDERIC, roi des Vandales, étoit petit-fils du fameux *Genseric.* C'étoit un esprit doux, liant, protecteur des Orthodoxes et ennemi de la guerre. Son cousin *Gilimer* profita de ses dispositions pacifiques, pour lui enlever le trône en 532, et la vie en 533. *Voy.* GILIMER.

ILIA, *Voy.* RHÉA-SYLVIA.

ILLHARRART DE LA CHAMBRE, *Voy.* III. CHAMBRE.

ILLIERS, (Milon d') d'une famille distinguée qui descendoit en ligne directe des anciens comtes de Vendôme, fut évêque de Chartres depuis 1459 jusqu'en 1480. C'étoit un prélat ingénieux et qui avoit la répartie prompte.

Louis XI l'ayant rencontré sur une mule magnifiquement enharnachée : *Ce n'est pas en cet équipage*, lui dit le prince, *que marchoient les évêques des temps passés.* — *Cela est vrai*, SIRE, répondit d'Illiers, *mais c'étoit dans le temps que les Rois avoient la houlette, et gardoient les troupeaux....* Le même prince reprochant à ce prélat sa passion pour les procès : *Ah ! Sire*, lui répondit-il, *je vous supplie de m'en laisser vingt ou trente pour mes menus plaisirs.* — Son neveu *René* D'ILLIERS lui succéda, en 1480, dans l'évêché de Chartres, et mourut en 1507.

ILLUS, *Voy.* LÉONCE.

ILLYRICUS, (Flaccus) *Voy.* FRANCOWITZ.

ILUS, (Mythol.) quatrième roi des Troyens, fils de *Tros*, et frère de *Ganimède* et d'*Assaracus*, aïeul d'*Anchise*, reçut ordre de l'Oracle de bâtir une ville au lieu où se coucheroit le bœuf dont lui avoit fait présent *Bysis*, roi de Phrygie. C'est la ville qui fut appelée *Ilium* de son nom. *Ilus* continua, contre *Pelops*, fils de *Tantale*, la guerre que *Tros* avoit déclarée à *Tantale*, et le chassa de ses états. Il régna 54 ans.

I. IMBERT, (Jean) né à la Rochelle, avocat, puis lieutenant criminel à Fontenai-le-Comte, mourut à la fin du 16e siècle, avec la réputation d'un des plus habiles praticiens de son temps. On a de lui : I. *Enchiridion Juris scripti Galliæ*, traduit en françois par *Theveneau*, 1559, in-4.° II. Une *Pratique du Barreau*, sous le titre de *Institutiones Forenses*, in-8°, 1541. *Guenoys* et *Automne* ont fait des remarques sur ces livres, qui ont été beaucoup consultés et cités autrefois.

II. IMBERT, (Joseph-Gabriel) peintre de Marseille, né en 1654, étudia quelque temps sous *Vander-Meulen* et sous *le Brun*. Dégoûté du monde, il entra dans l'ordre de Saint-Bruno, à trente-quatre ans, en qualité de frère. Ses supérieurs, sensibles à l'excellence de ses talens, lui permirent de les exercer, et lui en facilitèrent les moyens. Parmi plusieurs ouvrages considérables, qu'ils lui procurèrent pour la décoration de plusieurs Chartreuses, on met au premier rang les *Tableaux* qu'il a peints pour la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, où il avoit fait profession, et où il mourut en 1749. Son chef-d'œuvre est au maître autel des Chartreux de Marseille. C'est un tableau d'une grandeur au-dessus du commun, représentant le *Spectacle du Calvaire*. Le goût du dessin, le ton de couleur, les nuances du pathétique et du pittoresque, le contraste, la justesse des expressions, y sont ménagés avec beaucoup d'intelligence.

III. IMBERT, (Barthélemi) de l'académie de Nîmes sa patrie, naquit en 1747. Il cultiva la poésie et la littérature avec succès. Son poëme du *Jugement de Pâris*, plein de détails agréables, de tableaux peints avec fraîcheur et de vers heureux, fut bien accueilli, et l'auroit été encore mieux, si l'auteur avoit su resserrer l'action principale, abréger les longs discours, et soigner davantage son style. On a encore de lui, un volume de *Fables*, imaginées en général avec esprit, et contées avec élégance, mais

non avec cette naïveté et ce naturel de l'inimitable *la Fontaine*. *Imbert* voulut encore être son rival dans le genre des *Contes ;* et il en publia un volume, où l'on rencontre des traits piquans, de la facilité dans quelques-uns, de la trivialité dans plusieurs autres, soit dans l'invention, soit dans le style. Les autres ouvrages d'*Imbert* sont des *Historiettes* en vers et en prose, 1781 ; *les Egaremens de l'Amour*, roman agréablement écrit, publié en 1776, et réimprimé en 1793 ; un *Choix d'anciens Fabliaux*, en 2 vol. in-12, où l'auteur a rajeuni le style de nos aïeux, sans rien faire perdre au naturel et à la simplicité de leurs contes ; *le Lord Anglois*, comédie qui n'eut pas de succès. *Imbert* termina sa carrière littéraire par deux autres comédies, *le Jaloux sans le savoir*, et *le Jaloux malgré lui ;* et par la tragédie de *Marie de Brabant*. L'auteur, forcé et foible dans le tragique, fut plus ingénieux que plaisant dans le comique. Ses pièces réussirent pourtant, parce qu'elles offroient quelques scènes bien filées, et des vers bons à retenir. Ce jeune écrivain étoit d'une société douce et agréable. Une forte constitution lui promettoit de longs jours, lorsqu'il fut emporté par une fièvre maligne, le 23 août 1790.

IMBYSE, (Jean d') est célèbre dans l'histoire de la conjuration des Flamands contre l'Espagne. C'étoit un homme fier, avare, ambitieux; mais comme Gand lui devoit ses fortifications et plusieurs établissemens, il s'étoit attiré l'amour et l'estime du peuple Gantois. On le fit consul. Il profita de l'autorité que sa charge lui donnoit, pour faire révolter les Gantois contre les Catholiques, en 1579. Non contens d'avoir confisqué tous les biens du clergé, ils les firent vendre à l'encan, démolirent les monastères et les églises, et abolirent entièrement l'exercice de la Religion Romaine. Leur but étoit non-seulement de se soustraire à la domination Espagnole, mais même à celle des états. Ils engagèrent Bruges et Ypres dans leur parti, et y mirent des gouverneurs, aussi bien que dans la ville de Dermonde, d'Oudenarde, d'Alost, et dans toutes les autres petites places de Flandre. Ils rassemblèrent toutes les cloches des églises, et en y joignant du cuivre et de l'airain, fondirent un nombre de canons très-considérable. Mais le prince d'*Orange* s'étant rendu maître de Gand, en chassa le brouillon intrigant qui l'avoit fait révolter. Quelque temps après, *Imbyse* cabala pour les Espagnols, après avoir cabalé contr'eux : les partisans du prince d'*Orange* lui firent son procès, et il fut décapité en 1584.

IMHOFF, (Jean-Guillaume) fameux généalogiste, d'une famille noble d'Allemagne, mort en 1728 dans un âge avancé, avoit une profonde connoissance des intérêts des princes, des révolutions des états et de l'histoire des grandes familles de l'Europe. On a de lui divers ouvrages : I. *De notitiâ Procerum Germaniæ*, à Tubinge, 1732—1734, 2 vol. in-folio. II. *Historia Genealogica Italiæ et Hispaniæ*, Nuremberg, 1701, in-folio. —*Familiarum Italiæ*, Amsterdam, 1710, in-folio. —*Familiarum Hispaniæ*, Leipzig, 1712,

in-folio. — *Galliæ*, 1687, in-folio. — *Portugaliæ*, Amsterdam, 1708, in-folio. — *Magnæ Britanniæ, cum appendice*, Nuremberg, 1690 — 1691, 2 parties in-folio. III. *Recherches sur les Grands d'Espagne*, Amsterdam, 1707, in-8°.... *Voyez* les titres de ces différens ouvrages, plus détaillés dans les tomes X et XIV de la *Méthode pour étudier l'Histoire*, de *Lenglet*.

IMOLA, *Voyez* JEAN D'IMOLA, — *et* TARTAGNI.

I. IMPÉRIALI, (Jean-Baptiste) né à Vicence en Italie, l'an 1568, mort en 1623, exerça la médecine dans sa patrie avec beaucoup de succès. La république de Venise, la ville de Messine et plusieurs autres, s'efforcèrent de l'enlever à Vicence; mais il préféra toujours ses concitoyens aux étrangers. Ce médecin cultiva aussi la poésie : il tâchoit d'imiter *Catulle*, et n'en approchoit que de fort loin. Nous avons de lui : *Exoticarum exercitationum libri duo*; Venise, 1603, in-4.°

II. IMPÉRIALI, (Jean) fils du précédent, né en 1602, est plus connu dans les facultés de médecine que son père, et ne l'est pas moins dans la république des lettres. On a de lui : I. *Musæum Historicum*, in-4°, Venise, 1640. C'est un recueil d'Éloges historiques. II. *Musæum Physicum*, sivè *De humano ingenio*, imprimé avec le précédent.

III. IMPÉRIALI, (Joseph-René) cardinal, né à Gênes en 1651, mort à Rome en 1737, à 86 ans, fut employé par les papes dans diverses affaires, et les termina toujours avec succès. Dans le conclave de 1730, il ne lui manqua qu'une voix pour être pape. Sa mémoire est précieuse aux gens de lettres, par le présent qu'il fit au public, en mourant, de sa riche bibliothèque. C'est un des ornemens de Rome.

IMPRIMERIE, (les Inventeurs de l') *Voyez* FUSTH *et* GUTTEMBERG, COSTER *et* MENTEL.

INA, roi de Westsex en Angleterre, se rendit célèbre par ses différentes expéditions contre la plupart de ses voisins qui troubloient sa tranquillité. En 726, après un règne glorieux de 37 ans, il alla à Rome en pélerinage, y bâtit un *Collége Anglois*, et assigna, pour son entretien, un sou par année sur chaque maison de son royaume. Cette taxe, appelée *Romescot*, fut étendue depuis; par *Offa*, roi de Mercie, sur toutes les maisons de la Mercie et de l'Estanglie; et comme l'argent qu'elle produisoit, se délivroit à Rome le jour même de St. Pierre, on nomma cette taxe, le *Denier St-Pierre*. Les papes prétendirent dans la suite, que c'étoit un tribut que les Anglois devoient payer à *saint Pierre*, et à ses successeurs. *Voyez* ETULPHE.

INACHUS, (Mythol.) premier roi des Argiens dans le Péloponnèse, vers l'an 1858 avant J. C., fut père de *Phroronée*, qui lui succéda; et d'*Io*, qui fut aimée de *Jupiter*.

INCARNATION, (Marie de l') *Voyez* AURILLOT.

INCHOFER, (Melchior) Jésuite Allemand, né à Vienne en 1584, professa long-temps à Messine la philosophie, les mathématiques et la théologie. En 1630, il publia un livre in-folio sous ce titre : *Epistolæ*

B. Mariæ Virginis ad Messinenses Veritas vindicata. Cet ouvrage, réimprimé à Viterbe, in-fol., 1632, et dans lequel il croyoit avoir démontré que la sainte Vierge avoit écrit aux citoyens de Messine, lui attira quelques tracasseries. On trouva mauvais à Rome qu'il eût parlé si affirmativement d'un fait si douteux. La congrégation de l'*Index* l'obligea de comparoître : il en fut quitte, en réformant le titre de son livre, et en y faisant quelques changemens peu considérables. Il passa quelques années à Rome. Mais les délais et les chicanes qu'il essuyoit de la part des examinateurs de ses livres, le dégoûtèrent de cette ville. Deux raisons y contribuèrent encore. *Zacharie Pasqualigo*, dans ses *Décisions morales*, avoit justifié l'usage d'avoir des musiciens à voix de femme, connus sous le nom de *Castrati*. *Inchofer* ayant réfuté son opinion, déplut à tous les amateurs de la musique ; et comme ils étoient en grand nombre, il avoit une partie de Rome contre lui. D'ailleurs, on l'avoit fait entrer dans les congrégations de l'*Index* et du St-Office. Il falloit qu'il donnât à la révision des ouvrages des autres, un temps qu'il vouloit employer à la perfection des siens. Il se retira donc à Macerata pour être plus tranquille, et ensuite à Milan, où la continuité du travail lui procura une fièvre dont il mourut le 28 septembre 1648, à 64 ans. On a de lui, diverses productions, entr'autres : I. *Annalium Ecclesiasticorum regni Hungariæ Tomus primus*, 1644, in-fol., ouvrage plein de recherches : il n'y a que ce tome premier. II. *Historia trium Magorum*, 1639, in-4.° L'auteur n'y paroît guères meilleur critique, que dans son Traité sur la prétendue lettre de la sainte Vierge. III. *De sacrâ Latinitate*, 1635, in-4.° IV. On lui attribue l'ouvrage traduit en françois et imprimé à Amsterdam en 1722, in-12, sous le titre de *Monarchie des Solipses ;* mais d'autres prétendent avec plus de raison, que ce livre est de *Jules-Clément Scotti*, ex-Jésuite. Quoi qu'il en soit, c'est un tableau satirique de l'esprit, de la politique et de la souplesse de cette société. L'abbé *Bourgeois*, qui étoit à Rome lorsque l'ouvrage parut pour la première fois, prétend qu'*Inchofer*, ayant été condamné à mort par le général et les assistans des Jésuites, fut enlevé la nuit et conduit assez loin au-delà du Tibre par des chevaux tout prêts ; mais que, ayant été ramené par ordre du pape *Innocent X*, on le vit le lendemain matin au collége des Allemands. On peut consulter sur cette anecdote, que le P. *Oudin* a tenté de réfuter, 1.° le tome XXXV des *Mémoires de Niceron*, depuis la page 322 jusqu'à 346... 2.° la *Relation* de *Bourgeois*, page 89 jusqu'à 97... 3.° le 1er vol. des *Mélanges de M. Michaut*, depuis la page 349 jusqu'à 354... 4.° l'abbé *Barral*, dans son *Dictionnaire historique*, tome 3, page 883. *Inchofer* est le seul Jésuite que cet auteur ait loué de bon cœur. Il dit, avec sa douceur ordinaire : *Que le P.* Oudin *se débat comme un énergumène, pour enlever l'ouvrage à* Inchofer, *et le donner à* Scotti, *un autre de ses confrères.* Mais qu'importe, après tout, que cet ouvrage soit de l'un ou de l'autre ? est-ce bien la peine de dire des injures à un homme estimable, pour un livre

médiocre? Au reste, ce livre fût réimprimé à Venise en 1652, avec le nom d'*Inchofer*... *Voyez* SCOTTI.

INCORRUPTIBLES, *Voy.* EUTIQUE.

INDAGINE, (Jean DE) *Voy.* JEAN, nº LXXVI.

INDATHYRSE, *Voyez* IDATHYRSE.

INDIBILIS, Voyez MANDONIUS.

INÈS DE CASTRO, dame d'honneur de la princesse *Constance*, première femme de Don *Pèdre*, ou *Pierre I*, roi de Portugal, inspira un amour violent à ce prince, qui n'étoit encore qu'infant. *Constance*, indignée d'avoir une telle rivale, succomba à la jalousie que lui donnoit la passion de son époux. Sa mort ayant donné plus de liberté aux deux amans, l'infant Don *Pèdre* épousa *Inès* en secret, et en eut *Jean I*. *Alfonse IV*, son père, fut instruit de cette union; et comme il desiroit une alliance plus illustre, il prit le parti de sacrifier *Inès* à la politique. Il se rendit au palais qu'elle occupoit à Coimbre; mais, touché de sa beauté et de celle de ses enfans, il céda aux mouvemens de la nature, et se retira sans exécuter son dessein. *Alvarès*, *Gonzalès*, *Pacheco*, et *Coello*, trois courtisans qui l'avoient déjà irrité contre *Inès*, le firent enfin consentir à sa mort, et la poignardèrent en 1344, entre les bras de ses femmes. Don *Pèdre*, furieux, s'unit d'intérêt avec *Ferdinand* et *Alvarès de Castro*, frères de sa maîtresse. Il prend les armes contre son père, et met tout à feu et à sang dans les provinces où les assassins avoient leurs biens. *Alfonse* ne put le calmer qu'en les bannissant de son royaume. Dès que Don *Pèdre* fut sur le trône, il chercha à se venger des meurtriers de son épouse. Le roi de Castille, qui avoit besoin de lui, et qui avoit d'abord accordé un asile à ces malheureux, lui livra *Gonzalès* et *Coello*, Don *Pèdre* les fit mettre à la question, et eut la cruauté de les tourmenter lui-même. Ensuite, on les fit monter sur un écahafaud, où on leur arracha le cœur pendant qu'ils étoient encore vivans, à l'un par les épaules, et à l'autre par la poitrine. Ils furent ensuite brûlés, et leurs cendres jetées au vent. *Pacheco*, qui avoit prévu ce qui devoit arriver aux complices de son crime, s'étoit retiré en France, où il mourut. Don *Pèdre* ayant satisfait sa vengeance, fit exhumer le corps d'*Inès*. On le revêtit d'habits superbes, on lui mit une couronne sur la tête, et les principaux seigneurs du Portugal vinrent rendre hommage à ce cadavre, et reconnoître *Inès* pour leur souveraine. Après cette cérémonie, le corps fut transporté à Alcobace, et enfermé dans un tombeau de marbre blanc, que son époux lui avoit fait élever. La mort d'*Inès* a fourni à *Camoëns* un bel épisode, et à *la Mothe* un sujet de tragédie très-intéressant.

INGELBERGE, *Voyez* ENGELBERGE.

INGELBURGE *ou* ISEMBURGE, fille de *Valdemar I*, roi de Danemarck, épousa *Philippe-Auguste*, roi de France en 1193. Ce prince conçut pour elle, dès le jour même de ses noces, une aversion invincible : ce qu'on

attribua dans le temps à un sortilége; et sous prétexte de parenté, il fit déclarer nul, dès le quatrième mois, son mariage, dans une assemblée d'évêques et de seigneurs, tenue à Compiegne. Un si prompt changement marquoit beaucoup de légèreté dans le mari, ou quelque défaut caché dans l'épouse. Le roi, sans s'expliquer, relégua la reine à Étampes, où elle ne manquoit de rien, et étoit servie en reine, selon les courtisans; mais où elle fut traitée fort durement, si nous l'en croyons elle-même. « Sachez, dit-elle dans une lettre au pape, que je souffre des maux insupportables sans la plus légère consolation. Personne ne vient me visiter, si ce n'est quelqu'ame religieuse. Je ne puis ni entendre la parole de Dieu, ni me confesser. Je n'assiste que rarement à la messe. On m'épargne la nourriture et les habits. On m'ôte la liberté de me faire saigner et de prendre le bain. Je n'entends que des choses désagréables, par des personnes qui cherchent à me rebuter. » En effet, *Philippe* vouloit la contraindre par cette dureté, à fournir elle-même des prétextes au divorce; car, trois ans après, il se remaria avec *Agnès de Méranie*. *Ingelburge* se plaignit au pape; et après deux conciles, l'un tenu à Dijon en 1199, l'autre à Soissons en 1201, le roi craignant l'excommunication, fut obligé de reconnoitre sa femme. Il ne la reprit pourtant qu'au bout de 12 ans, et lui laissa 10,000 livres par son testament. Cette princesse mourut à Corbeil, en 1237, à 60 ans, avec les sentimens de piété qui l'avoient animée pendant sa vie. Elle étoit aussi belle que vertueuse. *Etienne*, évêque de Tournai, dit dans une lettre qui nous reste: « Qu'elle égaloit *Sara* en prudence, *Rebecca* en sagesse, *Rachel* en graces, *Anne* en dévotion, *Hélène* en beauté, et que son port étoit aussi noble que celui de *Polixène*... Oui, ajoute-t-il, si notre *Assuérus* connoissoit bien le mérite de son *Esther*, il lui rendroit ses bonnes graces, son amour et son trône. »

INGÉNUUS, (*Decimus Lælius*) gouverneur de la Pannonie, distingué par ses talens militaires, se fit déclarer Auguste par les troupes de la Mœsie en 260. Les peuples le reconnurent, dans l'espérance que son courage les garantiroit des incursions des Sarmates. L'empereur *Gallien* ayant appris la révolte d'*Ingenuus*, marcha contre lui, et le vainquit près de Murse. Le vainqueur fit passer au fil de l'épée la plus grande partie des peuples et des soldats de la Mœsie; et il écrivit, à cette occasion, à un de ses officiers: *Tuez, massacrez, pourvu que cela ne paroisse pas trop odieux; et que ma colère vous enflamme!...* On ignore quel fut le sort d'*Ingénuus*; les uns disent qu'il fut tué par ses soldats après la victoire de *Gallien*; d'autres assurent qu'il se donna lui-même la mort. Il n'avoit porté le dangereux titre d'empereur que pendant quelques mois.

INGOBERGE, princesse aimable et vertueuse, devint femme de *Cherebert*, roi de France. Son époux s'étant rendu amoureux de deux filles de basse naissance, l'une appelée *Miroflède*, l'autre *Mircoufve*, et toutes deux filles d'un ouvrier en laine, la reine *Ingoberge* fut indignée de l'in-

fidélité de son mari, et de la bassesse de son choix. Pour la faire sentir plus vivement au roi son époux, elle fit venir le père de *Mirofléde*, sans en avertir *Cherebert*, et lui ordonna de travailler à des ouvrages de son métier. Lorsqu'elle le vit occupé, elle engagea le roi à entrer dans l'appartement où cet artisan travailloit. *Vous allez voir*, lui dit-elle, *un spectacle nouveau*. *Cherebert*, sur le point d'entrer, et appercevant le père de *Mirofléde*, recula quelques pas. *Eh! pourquoi*, lui dit Ingeberge, *ne pas vous donner le plaisir de voir l'adresse avec laquelle votre beau-père démêle sa laine?* Le reproche fut très-mal reçu, et plus encore la manière de le faire. Le roi, outré de colère contre *Ingoberge*, la répudia, et mit *Mirofléde* à sa place. La princesse détrônée chercha sa consolation dans les œuvres de piété. Les crimes et les intrigues de ses rivales lui firent bénir sa disgrace. Elle vécut très-long-temps depuis sa retraite, et ne mourut qu'après *Cherebert* en 589, âgée de 70 ans.

INGONDE, fille du roi *Sigebert*, fut mariée à *Herminigilde*, prince Visigoth, et Arien. Elle entreprit la conversion de son époux, qui fut réconcilié à l'église, et condamné à la mort par son père *Leuvigilde*. *Voyez* ce dernier mot. *Ingonde* eut part aux souffrances et à la couronne d'*Herminigilde;* et elle mourut quelque temps après en Afrique, comme les Grecs l'emmenoient prisonnière à Constantinople. Ce fut vers l'an 580.

INGOULT, (Nicolas-Louis) Jésuite, né à Gisors, mort en 1753, à 64 ans, cultiva le talent de la chaire. Après avoir été applaudi dans la capitale, il prêcha le carême à la cour en 1735, et ne reçut pas moins d'éloges qu'à Paris. La précision, la justesse des plans, la connoissance des mœurs, caractérisoient ses *Sermons;* mais on trouvoit un peu d'affectation dans son style et dans ses gestes. C'est lui qui a publié le tome VIII des *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jesus dans le Levant*, 1745, in-12. Il y a quelques-uns de ses discours dans le *Journal Chrétien*.

INGRASSIA, (Jean-Philippe) médecin de Palerme, délivra sa patrie, en 1575, du fléau de la peste. On a de lui divers livres sur son art. L'un des plus recherchés est sa *Veterinaria medicina;* Venise, 1568, in-4.° Il mourut en 1580, à 70 ans.

INGUIMBERTI, (Dominique-Joseph-Marie d') né à Carpentras le 16 août 1683, entra dans l'ordre de St. Dominique, et s'y rendit habile dans les sciences ecclésiastiques. Le desir d'une plus grande perfection, joint à quelques mécontentemens, l'engagea à prendre l'habit de Cîteaux dans la maison de Buon-Solazzo, où son mérite le fit parvenir aux premières charges. Envoyé à Rome pour les affaires de son monastère, il s'acquit l'estime de *Clément XII*. Ce pontife le nomma archevêque de Théodosie *in partibus*, et évêque de Carpentras, le 25 mai 1733. Son discernement et ses lumières éclatèrent dans cette place, autant que sa charité. Il vécut en simple religieux; mais les richesses qu'il épargna, ne furent, ni pour lui, ni pour ses parens. Il institua les pauvres ses légataires universels;

il fit bâtir un vaste et magnifique *Hôpital ;* il recueillit la plus riche bibliothèque qui fût en province, et la rendit publique. Ce généreux bienfaiteur des lettres et de l'humanité, mourut à Carpentras en 1757, des suites d'une attaque d'apoplexie, dans la 75e année de son âge. Dès sa plus tendre jeunesse, on vit en lui les prémices d'une piété éminente, qui ne se démentit point. On lui reprocha quelques singularités ; mais elles ne firent aucun tort à sa vertu, si elles en firent à son caractère. *Piganiol de la Force*, dans sa Description de la France, dit en parlant de Carpentras : « Qu'il n'a vu de remarquable dans cette ville, que l'*Evêque*, et la *Bibliothèque* que ce prélat y a fondée.... » *Inguimberti* est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont : I. *Genuinus character Rever. admodùm in Christo Patris D. Armandi Joannis Butillierii Rancœi*, in-4°, Romæ, 1718. II. Traduction en italien de la *Théologie religieuse*, ou *Traité* sur les devoirs de la vie monastique, à Rome, in-fol. 3 vol. 1731. III. Une autre traduction dans la même langue, du *Traité* du P. *Petit-Didier*, sur l'infaillibilité du pape à Rome, in-fol. 1732. IV. Une édition des Œuvres de *Barthélemi des Martyrs*, avec sa Vie, 2 vol. in-fol. V. La *Vie séparée*, 1727, 2 vol. in-4°, etc.

INGULFE, Anglois, d'abord moine de l'abbaye de Saint-Vandrille en Normandie, et ensuite abbé de Croiland en Angleterre, mort vers l'an 1109, avoit été secrétaire de *Guillaume le Conquérant*. Il a laissé une *Histoire des Monastères d'Angleterre*, depuis 626 jusqu'en 1091. Nous l'avons dans le recueil des Historiens de cette nation par *Savil*, Londres, 1696, in-fol.

INIGO. *Voyez* JONES.

INNOCENTS, (les Saints) On appelle de ce nom, dans l'église, les enfans qu'*Hérode* fit mourir à Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Ce tyran espéroit envelopper dans ce massacre le nouveau *Roi des Juifs*, dont il avoit appris la naissance par les Mages. Le culte des *Innocens* est très-ancien dans l'église, qui les a toujours regardés comme les fleurs des martyrs. L'hymne qu'elle leur a consacrée, est pleine de graces naïves et touchantes, et feroit honneur aux poètes les plus célèbres dans le genre naturel et tendre.

Salvete, flores martyrum,
Quos vitæ ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Seu turbo nascentes rosas.
Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam simplices
Palmâ et coronis luditis.

Voltaire, qui n'a pas fait difficulté d'assurer qu'aucun ancien auteur n'avoit fait mention du massacre des Innocens, n'avoit qu'à ouvrir *Macrobe ;* il en parle dans ses *Saturnalia*, liv. 2, ch. 4.

I. INNOCENT Ier, (Saint) natif d'Albane, fut élu pape d'un consentement unanime en 402, après *Anastase I*. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il prit la défense de *St. Jean Chrysostôme ;* qu'il condamna les Novatiens et les Pélagiens, et qu'il éclaira le monde Chrétien par ses lumières, autant qu'il l'édifia par ses vertus. Il vit Rome en proie

aux barbares, et le paganisme rouvrir ses temples. Ces malheureux hâtèrent sa mort, arrivée à Ravenne, le 14 février 417. Quelques mois auparavant, il avoit écrit à *St. Jérôme*, pour le consoler des horribles violences exercées par les Pélagiens contre les personnes pieuses dont il prenoit soin. Nous avons de ce saint pontife, plusieurs *Lettres* dans les *Epîtres des Papes*, de *D. Coustant*, in-fol. Elles sont écrites à différens évêques qui le consultoient sur la discipline ecclésiastique. On remarque qu'il relève beaucoup, et avec raison, la dignité du siége de Rome.

II. INNOCENT II, appelé auparavant *Grégoire*, de la maison des *Papis* ou *Paperescis*, chanoine régulier de Latran, cardinal-diacre de Saint-Ange, étoit Romain. Il monta sur la chaire pontificale le 17 février 1130, après *Honorius II*. Il ne fut élu que par une partie des cardinaux; l'autre partie donna la tiare au petit-fils d'un Juif nommé *Pierre de Léon*, qui se fit appeler *Anaclet II*. Celui-ci fut reconnu par les rois d'Écosse et de Sicile; mais *Innocent II* le fut par le reste de l'Europe. Ce pontife, opprimé à Rome par la faction d'*Arnauld de Bresse*, se réfugia en France, l'asile des papes et des rois persécutés. Il y tint plusieurs conciles à Clermont, à Rheims, au Puy, etc. De retour à Rome, après la mort de l'antipape *Anaclet*, et l'abdication de son successeur *Victor IV*, il célébra le second concile de Latran en 1139, composé d'environ mille évêques, et y couronna empereur le roi *Lothaire*. *Voyez* ce mot, nº II. Un auteur contemporain, rapportant la harangue que le pape prononça à l'ouverture de ce concile, lui fait dire, entr'autres choses : *Vous savez que Rome est la capitale du monde; que l'on reçoit les dignités ecclésiastiques par la permission du Pontife Romain, comme par droit de fief, et qu'on ne peut les posséder légitimement sans sa permission*. On n'avoit point encore vu cette comparaison des dignités ecclésiastiques avec les fiefs. Après le concile, le pape marcha contre *Roger*, roi de Sicile, qui venoit de subjuguer la meilleure partie de la Pouille. Il fut fait prisonnier par ce prince, et ne recouvra la liberté qu'en donnant à son vainqueur l'investiture de ce royaume. A cette guerre en succéda une autre que les Romains firent aux habitans de Tivoli. Elle avoit été terminée à des conditions raisonnables, lorsque les Romains, assemblés tumultuairement au Capitole, résolurent de rentrer en campagne. Le chagrin qu'en conçut le pape, lui causa une fièvre violente, dont il mourut le 24 septembre 1143. Ce fut un foible honneur pour lui que d'avoir, dit-on, après sa mort, la même conque de porphyre qui avoit servi à l'empereur *Adrien*. Un plus grand honneur fut d'avoir eu des mœurs pures et une partie des vertus de son état. Il se conduisit, pendant quelque temps, par les conseils de *St. Bernard*, mais il se refroidit ensuite à son égard, et cessa même de lui écrire. « Le pape, en général, dit le P. *Fontenay*, n'approuvoit pas toujours que *St. Bernard* entrât aussi avant et aussi ardemment qu'il le faisoit dans bien des affaires, où le poids de sa médiation ne le laissoit pas quelquefois entièrement maître

d'en user comme il auroit voulu. » Cependant, comme *St. Bernard* lui avoit rendu des services essentiels et donné des avis sages, *Innocent II* lui devoit de la reconnoissance. Ce pape veilla à Rome sur la justice. On rapporte un serment qu'il faisoit prêter aux avocats, par lequel il paroît qu'il y avoit alors dans cette ville des juges et des avocats gagés par le pape, pour y exercer leurs fonctions gratuitement. *Voyez* son *Histoire* par D. *de Lannes*; Paris, 1751, in-12.

III. INNOCENT III, appelé auparavant *Lothaire Conti*, natif d'Anagni, de la maison des comtes de *Segni*, étoit connu par son savoir, qui lui avoit mérité le chapeau de cardinal. Il fut élevé sur la chaire de *St. Pierre*, le 8 janvier 1198, à 37 ans, après *Célestin III*. Son premier soin fut d'unir les princes Chrétiens pour le recouvrement de la Terre-Sainte; et afin d'y réussir, il voulut commencer par détruire les hérétiques, et sur-tout les Albigeois, qui désoloient le Languedoc. Il ne ménagea pas plus les monarques que les hérétiques. *Philippe-Auguste* ayant fait divorce avec *Ingelburge*, il mit en interdit le royaume de France; il excommunia *Jean Sans-Terre*, roi d'Angleterre, qui ménageoit peu les droits du clergé, déclara ses sujets absous du serment de fidélité, et le déposa du trône par une bulle. *Voy.* aussi I EDMOND. Il traita de même *Raimond*, comte de Toulouse. Sous lui, la puissance temporelle des papes fut bâtie sur des fondemens solides. La Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancone, Orbitello, Viterbe, reconnurent le pape pour souverain. Il domina en effet d'une mer à l'autre. La république Romaine n'en avoit pas plus conquis dans ses quatre premiers siècles; et ces pays ne lui valurent pas ce qu'ils valoient au pape. *Innocent III* conquit même Rome; le nouveau Sénat plia sous lui; il fut le *Sénat du Pape*, et non des Romains. Le titre de consul fut aboli. *Innocent* donna au préfet de Rome l'investiture de sa charge, qu'il ne recevoit auparavant que de l'empereur. Les souverains pontifes commencèrent alors à être rois en effet, et la religion les rendoit, suivant les occurrences, les maîtres des rois. *Innocent III* se signala encore par la convocation du 4e concile de Latran, en 1215. Ce concile est compté pour le XIIIe œcuménique. Ses décrets sont fameux chez les canonistes, et ont servi de fondement à la discipline observée depuis. Le 3e canon défend *d'établir de nouveaux Ordres Religieux*, « de peur que la trop grande diversité d'habits et de règles n'apportât de la confusion dans l'Église. » Ce fut cependant sous le pontificat d'*Innocent III*, que l'Église vit naître les enfans de *St. Dominique* et de *St. François*, les Trinitaires et quelques autres. *Innocent* mourut à Pérouse, le 20 juillet 1216, avec la réputation d'un homme aussi vertueux que *Grégoire VII*, mais ardent et aussi peu modéré. « On ne pouvoit lui contester, dit le Père *Fontenay*, de grandes lumières, de grandes vues, un grand courage; mais on lui auroit desiré quelque chose de moins roide et de moins entier. » Dès sa jeunesse, il s'étoit fait admirer par ses talens; et aussitôt qu'il fut pape, il les employa à

rétablir le bon ordre, et à faire régner la justice. Il la rendoit toujours par lui-même dans les consistoires publics dont il rétablit l'usage, et qui attirèrent à Rome bien des causes célèbres. *Baluze* a publié, en 1680, les *Lettres* de ce pape, en 2 vol. in-fol. Elles sont intéressantes pour la morale et pour la discipline : mais le style est marqué au coin de son siècle. Dans celle qu'il écrivit au roi *Jean Sans-Terre*, en lui envoyant quatre anneaux garnis de pierreries, il y a des allusions un peu singulières. Il l'invite à considérer la forme, le nombre, la matière et la couleur de ces anneaux. La forme, qui est ronde, représente l'éternité, et doit le détacher de toutes les choses temporelles, pour le faire aspirer aux éternelles. Le nombre, qui est quatre, désigne la fermeté d'une ame supérieure aux vicissitudes de la fortune, et fondée sur les quatre vertus cardinales. La matière, qui est l'or, le plus précieux des métaux, signifie la sagesse, que *Salomon* préféroit à tous les biens. La couleur n'est pas moins mystérieuse que le reste. Le vert de l'émeraude annonce la foi; le bleu du saphir, l'espérance; le rouge du rubis, la charité; et le brillant de la topaze, les bonnes œuvres. On a encore de lui trois livres, remplis de piété et d'onction : *De contemptu mundi*, sivè *De miseriâ humanæ conditionis*, dont on a plusieurs éditions, une entr'autres de Paris, 1645, in-8.° *Voyez* IX. ALEXIS. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Cologne, 1575, in-fol., ou Venise, 1578. C'est de lui qu'est la Prose, *Veni, sancte Spiritus*, que des écrivains ont attribuée, sans fondement, à *Robert I*, roi de France. *Innocent III* a aussi passé pour auteur de l'*Ave, mundi spes, Maria;* et du *Stabat Mater dolorosa*, qui est de *Jacopone da Todi.*

IV. INNOCENT IV, (*Sinibalde de Fiesque*) Génois, fut d'abord chancelier de l'église Romaine. *Grégoire IX* l'honora de la pourpre en 1227. Il fut pape le 24 juin 1243, après la mort de *Célestin IV*. Il obtint le pontificat dans le temps des querelles de *Fréderic II* avec la cour de Rome. Cet empereur avoit été fort uni avec *Innocent*, lorsqu'il n'étoit que cardinal; ils se brouillèrent irréconciliablement, dès qu'il fut pape, parce que *Fréderic* ménageoit peu les droits de l'église, et qu'*Innocent* croyoit devoir les soutenir. Ce pontife, retiré en France, convoqua, en 1245, le concile général de Lyon, dans lequel il excommunia et déposa *Fréderic*. *St. Louis*, à qui l'empereur se plaignit, n'approuva point des démarches si peu modérées. Il entreprit de réconcilier *Fréderic* avec le pape, et l'on croit que ce fut le principal sujet de la conférence qu'il eut avec lui à Cluni, à la fin de l'année. Mais il ne put rien obtenir du pontife. Cependant, l'empereur menaçoit de venir à Lyon, à la tête d'une puissante armée; *afin*, disoit-il, *de plaider lui-même sa cause devant le Pape... Innocent* étoit comme prisonnier dans cette ville. On avoit déjà pris plusieurs particuliers, qui avoient voulu attenter à sa vie. Son palais étoit pour lui un cachot; il s'y faisoit garder nuit et jour. *St. Louis*, en passant par Lyon pour aller à la Terre-Sainte, représenta à *Innocent* que sa dureté envers *Fréderic* pou-

voit attirer de fâcheuses affaires à la France, pendant qu'il seroit en Orient. Mais le pape répondit; *Tant que je vivrai, je défendrai la France contre le schismatique* Fréderic, *contre le roi d'Angleterre, mon vassal, et contre tous ses autres ennemis.* La croisade que ce pontife fit prêcher contre *Fréderic*, nuisit beaucoup à celle de la Terre-Sainte; parce que le pape accordoit la même indulgence, pour y exciter davantage. Cette croisade causa de grands mouvemens en Allemagne. Dans quelques villes, on se souleva ouvertement contre les exécuteurs des ordres du pape. *Marcellin*, évêque d'Arezzo, prélat guerrier, qu'*Innocent* avoit mis à la tête d'une armée contre l'empereur, fut pris et pendu par ordre de ce prince. La mort de *Fréderic*, arrivée en 1250, termina ce différent. Le pape quitta Lyon l'année suivante, après y avoir demeuré 6 ans et 4 mois. De retour en Italie, il fut appelé à Naples pour recouvrer ce royaume. Ses troupes furent battues par *Mainfroi*, et cette défaite hâta sa mort, arrivée le 13 décembre 1254, à Naples même. Ce pape étoit profond dans la jurisprudence; on l'appeloit le *Père du Droit.* Il a laissé *Apparatus super Decretales*, in-fol. souvent réimprimé. On prétend que c'est lui qui a donné *le Chapeau rouge* aux cardinaux. Quant au caractère de ce pontife, nous avons tâché de le peindre par les faits, dans cet article et dans celui de *Fréderic.* Il fut du nombre de ces papes qui, malgré leurs vertus, s'imaginèrent, suivant les expressions d'un écrivain ingénieux, « que Rome moderne pouvoit disposer aussi souverainement des couronnes avec des bulles, que l'ancienne Rome l'avoit fait avec des armées. » Une fausse jurisprudence canonique les trompa; mais leurs successeurs plus éclairés ont renoncé à une partie de leurs prétentions.

V. INNOCENT V, (*Pierre de Tarantaise*) né dans cette province, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, devint archevêque de Lyon, cardinal, et enfin pape, le 21 février 1276; il mourut le 22 juin de la même année, laissant des *Notes* sur les *Epîtres* de *St. Paul*, sous le nom de *Nicolas de Goram;* Cologne, 1478, in-fol.; et des *Commentaires* sur le livre des Sentences, imprimés à Toulouse en 1652. Ses ennemis lui imputèrent des erreurs; mais *St. Thomas* d'Aquin, son confrère, le justifia.

VI. INNOCENT VI, (*Etienne d'Albert*) cardinal-évêque d'Ostie, puis grand pénitencier, naquit près de Pompadour, dans la paroisse de Beissac, au diocèse de Limoges. Sa famille étoit assez obscure; il l'honora par son savoir et ses vertus. Il fut d'abord professeur en droit à Toulouse, ensuite évêque de Noyon, puis de Clermont, enfin cardinal. Il parvint à la papauté, le 1er décembre 1352, après *Clément VI.* Il diminua beaucoup la dépense de la maison du pape, que son prédécesseur avoit portée trop haut. Il renvoya les bénéficiers dans leurs bénéfices; fit une constitution contre les commendes; fonda, quatre ans après son exaltation, la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon; travailla avec ardeur à réconcilier les rois de France et d'Angleterre, et mourut le 12 septembre 1362. Il eut, comme *Clément VI*, trop d'empressement

à

à élever ses parens ; mais avec cette différence, que les siens lui firent honneur, et que ceux de *Clément* ne firent pas toujours honneur à ce pontife. *Innocent VI* eut d'ailleurs toutes les qualités d'un bon pape. Ami de la justice, il punit dans sa cour les scandales. Protecteur des gens de lettres, il en avança plusieurs, et fit du bien à d'autres. Zélé pour les intérêts de l'église, il en fit restituer les biens usurpés. Plein de charité, il montra tant d'amour pour les pauvres, que les mendians se multiplièrent beaucoup sous son pontificat. Les malheurs de la France excitèrent vivement sa sensibilité. Il la cacha si peu, que les Anglois, après la bataille de Poitiers, en faisoient des plaisanteries. Le P. *Berthier* cite celle-ci, qui n'est, selon lui, ni spirituelle, ni décente. *Le Pape, disoient-ils, est devenu François, mais Jésus-Christ est tout Anglois....* On a quelques Lettres de lui dans le *Thesaurus* de *Martenne*.

VII. INNOCENT VII, (*Côme de Meliorati*) né à Sulmone dans l'Abruzze, fut élu pape, le 17 octobre 1404, par les cardinaux de l'obédience de *Boniface IX*, dans le temps du schisme, après avoir fait le serment d'abdiquer le pontificat, si *Pierre de Lune* lui en donnoit l'exemple. Il oublia sa promesse, fut chassé de Rome par les armes de *Ladislas*, roi de Naples, fut rappelé ensuite, et mourut le 6 novembre 1406, regardé comme un savant jurisconsulte.

VIII. INNOCENT VIII, (*Jean-Baptiste Cibo*) noble Génois, Grec d'extraction, naquit en 1432, vécut long-temps à la cour de Naples. Ayant quitté cette ville, il s'attacha au cardinal *de Bologne*, frère du pape *Nicolas V*. Il s'éleva peu à peu. Il fut enfin cardinal, et évêque de Melfi. Il mérita et obtint la tiare, le 24 août 1484, par le succès avec lequel il avoit rempli plusieurs commissions importantes sous *Sixte IV*, dont il étoit dataire. Il parut fort zélé pour la réunion des princes Chrétiens contre les Turcs, et se fit remettre, par le grand maître de Malte, *Zizime*, frère de *Bajazet II* : action qui valut à *Pierre d'Aubusson* le chapeau de cardinal. Mais ce zèle prenoit, dit-on, sa source dans l'envie qu'il avoit d'amasser de l'argent, et d'enrichir ses enfans. Avant que d'être dans les ordres, il en avoit eu plusieurs, dont il ne négligea point la fortune durant son pontificat. A ce défaut près, *Innocent VIII* fut un modèle de douceur et de bienfaisance. On le vit toujours semblable à lui-même, savant sans faste, pontife sans orgueil, politique impénétrable, et grand pacificateur. Il eut cependant des différends avec les Vénitiens, qui assiégèrent inutilement Ferrare pendant cinq mois, et qui, malgré leurs pertes, obtinrent des princes d'Italie une paix avantageuse. Le chagrin que lui causa cette paix, faite sans sa participation, et qui lui étoit favorable, redoubla les accès de sa goutte, et le réduisit à l'extrémité. Il étoit tombé en apoplexie deux ans auparavant, et il refusa de mettre à exécution le conseil d'un médecin Juif, qui prétendoit le guérir en lui faisant boire le sang de trois enfans âgés de dix ans. Il mourut avec beaucoup de résignation, le vingt-huit juillet 1492, à 60 ans, après

huit ans de pontificat. Ce pape étoit savant pour son temps. Il donna quelques *Traités* sur le Sang de Jésus-Christ ; sur la puissance de Dieu ; sur l'immaculée Conception de la Sainte Vierge. Il ordonna que ce dogme seroit prêché pieusement par toute l'église, sans cependant qu'on pût accuser d'hérésie ceux qui soutiendroient en particulier l'opinion contraire. Il avoit entrepris de concilier la doctrine de *St. Thomas* et celle de *Scot* : *Ce qu'il eût eu*, dit l'abbé de Choisi, *de la peine à exécuter*. Il fit tout ce qu'il put pour assoupir la grande dispute sur les stigmates de *Ste Catherine de Sienne*. Les Jacobins les soutenoient réelles, et les Franciscains les nioient. *Innocent VIII* eut la sagesse de leur imposer un silence, qu'ils ne gardèrent point. Enfin ce procès fut jugé par *Urbain VIII*, qui, en réformant le bréviaire Romain, y fit insérer une légende, où la Sainte est honorée des stigmates, mais non visibles, comme celles de *St. François... Innocent VIII* confirma l'ordre des Minimes, la congrégation des Augustins déchaussés, et l'ordre de la conception de la Vierge, institué par *Béatrix de Silva*. Il condamna plusieurs propositions avancées par *Jean Pic de la Mirandole*, comme suspectes d'hérésie, ou du moins de témérité. Il aima la justice, et n'éleva à la pourpre Romaine, que des personnes de mérite.

IX. INNOCENT IX, (*Jean-Antoine Facchinetti*) né à Bologne, en 1519, se signala au concile de Trente. Il fut fait cardinal par *Grégoire XIII*, monta sur la chaire de *St. Pierre*, le 29 octobre 1591, et mourut deux mois après, sans avoir pu exécuter les grands projets qu'il avoit formés. Son dessein étoit, dit le P. *Fabre*, de faire nettoyer le port d'Ancone, pour faciliter la navigation ; et de creuser un canal près du château Saint-Ange, pour mettre la ville de Rome à couvert des inondations fréquentes du Tibre. Il avoit aussi résolu de délivrer le peuple Romain des impôts dont on l'avoit chargé depuis peu, de travailler à la conversion des infidelles, d'extirper les hérésies, et de soulager, par ses libéralités, l'église du Japon affligée sous la tyrannie du prince qui y régnoit ; mais la mort vint interrompre tous ces projets. Une fièvre l'emporta en huit jours, le 30 décembre de la même année, après avoir tenu le saint siége seulement pendant deux mois. Quelque temps avant sa mort, la chaleur naturelle l'avoit tellement abandonné, qu'il demeuroit presque toujours au lit, et étoit même obligé d'y donner ses audiences.

X. INNOCENT X, (*Jean-Baptiste Pamphili*) Romain, successeur du pape *Urbain VIII*, le 4 septembre 1644, à l'âge de 72 ans, chassa de Rome les *Barberins*, auxquels il devoit son élévation. Il est principalement célèbre par sa bulle contre les cinq propositions de *Jansénius*. Elle fut publiée le 31 mai 1653. Les propositions y sont qualifiées chacune en particulier. Les trois premières sont déclarées hérétiques ; la quatrième fausse et hérétique ; et la cinquième sur la mort de Jésus-Christ, fausse, téméraire et scandaleuse. *Innocent X* mourut le 6 janvier 1655,

à 81 ans. L'ascendant qu'il laissa prendre sur lui à *Olympia Maldachini* sa belle-sœur, et à la princesse de *Rossano*, sa nièce, lui fit tort dans l'esprit des Romains. Il avoit cependant d'excellentes qualités : sobre, vivant de peu, haïssant le luxe, économe dans les dépenses superflues, magnifique dans les nécessaires ; rendant exactement la justice à ses sujets, et jugeant des affaires avec esprit, célérité et discernement.

XI. INNOCENT XI, (*Benoît Odescalchi*) naquit à Côme dans le Milanez en 1611. Après avoir passé par différentes dignités, il fut élu pape le 21 septembre 1676. Il avoit porté les armes avant de porter la tiare. Il ne lui resta, de son ancien métier, qu'une certaine fermeté, qui ne savoit pas s'accommoder au temps. Il se fit toujours un honneur de résister à *Louis XIV*, dans les disputes de la régale : il soutint fortement les évêques qui disputoient ce droit à ce monarque. La querelle fut si vive, qu'il refusa des bulles à tous les François nommés aux bénéfices, après les assemblées du clergé de 1681 et 1683, de façon, qu'à sa mort, il y avoit plus de trente églises qui manquoient de pasteurs. Il ne montra pas moins de fermeté, dans la dispute sur les franchises du quartier des ambassadeurs ; il excommunia ceux qui prétendoient les conserver. Il fit plus : en 1689, il s'unit, dit-on, avec les alliés contre *Jacques II*, parce que *Louis XIV* protégeoit ce prince. C'est alors qu'un plaisant dit, à ce que prétend un historien, *que pour mettre fin aux troubles de l'Europe et de l'Eglise, il falloit que le roi* Jacques *se fit Huguenot, et le Pape Catholique.* Ce pontife mourut le 12 août 1689, à 78 ans, après avoir condamné les erreurs de *Molinos* et des Quiétistes. *Burnet* dit qu'il entendoit très-bien l'économie ; et son exaltation fut fort utile à la chambre apostolique, épuisée par les prodigalités de ses prédécesseurs. Mais il lui refuse toute autre connoissance. Il prétend qu'il ne savoit pas plus de latin que de théologie. Si *Innocent*, ajoute-t-il, haïssoit les Jésuites, et paroissoit faire grand cas des Jansénistes, ce n'étoit point qu'il eût étudié leurs disputes théologiques ; c'étoit uniquement parce que les premiers exaltoient *Louis XIV*, et que ce prince n'aimoit pas les autres. Mais je ne sais si l'on peut s'en rapporter entièrement au témoignage d'un homme tel que *Burnet*, dont la vue étoit souvent éblouie par ses préjugés contre l'Eglise Catholique et ses pontifes. Le P. *d'Avrigny* peint ainsi *Innocent XI*. « Il étoit d'une taille excessivement haute ; et ce qui en est une suite assez ordinaire, il étoit sec et maigre. Il avoit le nez grand, les yeux vifs, l'air chagrin, les manières fières, le jugement bon, l'esprit pénétrant. Il savoit peu, parce qu'il avoit peu étudié. D'ailleurs, il étoit fort homme de bien, se réglant dans la pratique sur des maximes qui étoient austères jusqu'à la dureté ; mais opiniâtre dans ses sentimens, inflexible, ne revenant presque point de ses premières impressions, persuadé qu'elles étoient fondées sur la raison et la justice. » Le satirique *Misson* renchérit sur d'*Avrigny* et sur *Burnet*, en parlant d'*Innocent XI*, dans son *Voyage*

d'*Italie*. Il prétend qu'il allégnoit toujours quelque fluxion, pour s'excuser de remplir les fonctions publiques du souverain pontificat. Cette allégation est très-maligne. *Innocent XI* eut une vieillesse infirme. Est-il étonnant qu'un pape, accablé d'années et de maladies, se refuse à des fonctions, dont les longues cérémonies exigent sinon de la jeunesse, du moins de la santé; et qu'un vieillard, à qui la retraite étoit absolument nécessaire, ne voulût pas sortir de la sienne. *Misson* devoit-il en conclure qu'il falloit qu'*il y eût quelque chose de particulier dans la religion d'*Innocent XI ? Quel homme seroit à l'abri de la calomnie, si l'on pouvoit attaquer sa religion sur de pareils soupçons ? Les historiens les moins favorables aux pontifes Romains, *Voltaire* lui-même, avouent que celui-ci étoit un pape vertueux; et aucun n'a paru douter de son attachement au christianisme. *Voyez* NOSTRE *et* LOUIS XIV.

XII. INNOCENT XII, (*Antoine Pignatelli*) Napolitain d'une famille distinguée, né le 15 mars 1615, fut employé, par les papes, dans plusieurs affaires importantes, et élevé aux premières dignités de l'Eglise. Enfin, le 12 juillet 1691, il succéda dans le souverain pontificat, à *Alexandre VIII*. Ce qu'*Innocent XI* n'avoit pu faire pour l'abolition du Népotisme, celui-ci l'exécuta par sa bulle de 1692. Il avoit toujours joui d'une haute réputation, et son pontificat ne le démentit point. Son élection fut une fête pour les Romains, et sa mort un deuil public. Son amour pour les pauvres étoit si tendre, qu'il les appeloit *ses Neveux*. Il répandit sur eux tous les biens que la plupart de ses prédécesseurs prodiguoient à leurs parens. Son pontificat fut marqué par la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, de l'illustre *Fénélon*. Il mourut le 27 septembre 1700, à 85 ans, comblé de bénédictions. L'État de l'Église lui doit la fondation de plusieurs hôpitaux, et l'agrandissement des ports d'Anzio et de Nettuno.

XIII. INNOCENT XIII, (*Michel-Ange Conti*) Romain, le huitième pape de sa famille, naquit le 15 mai 1655. Il fut élu le 8 mai 1721, et mourut le 7 mars 1724, à 69 ans, sans avoir eu le temps de signaler son pontificat par des actions éclatantes. Les maladies dont il fut affligé depuis son exaltation, ne lui permirent pas de faire tout ce que son zèle lui inspiroit. À son avénement au trône pontifical, il fit présent au prince *Stuart*, fils de *Jacques III*, d'une pension de huit mille écus Romains. Comme on le pressoit, à l'heure de la mort, de remplir les places vacantes dans le sacré collége, il répondit : *Je ne suis plus de ce monde*. *Duclos* prétend que le chagrin d'avoir donné la poupre à *Dubois*, qu'il avoit promise, sous la condition que la faction de France lui procureroit la tiare, et les intrigues et les ruses dont se servit l'abbé *de Teruin*, pour avoir lui-même le chapeau, après l'avoir sollicité pour *Dubois*, conduisit *Innocent XIII* au tombeau. Cependant il est à croire que *Conti* auroit été pape, sans aucune manœuvre des négociateurs François, et qu'il auroit obtenu le pontificat par sa naissance et

la considération dont il jouissoit.

INO, (Mythol.) fille de *Cadmus* et d'*Hermione*, avoit épousé *Athamas*, roi de Thèbes, après que *Néphélé*, sa première femme, l'eut quitté pour suivre les Bacchantes dans les forêts. *Ino* traita en marâtre les enfans du premier lit, qui étoit *Phryxus* et *Hellé*; elle les obligea de s'enfuir et d'implorer la protection de *Junon*. La Déesse, pour punir *Ino* de ses mauvais traitemens, rendit *Athamas* furieux, de façon que, dans ses accès, prenant *Ino* pour une lionne et les deux fils qu'il avoit eus d'elle pour des lionceaux, il les poursuivoit pour les tuer. Il avoit déjà écrasé *Léarque*, l'aîné de ses fils, contre un rocher, et auroit traité de même le plus jeune, si sa mère ne l'eût pris entre ses bras, et, dans sa frayeur, ne se fût précipitée avec lui dans la mer. Les poëtes disent que les Dieux, touchés de compassion, changèrent *Ino* en Nymphe, que les Grecs révéroient sous le nom de *Leucothoé*, et les Latins sous celui de *Matuta*, et que son fils *Mélicerte* fut appelé *Palémon* ou *Portunus*, dieu des ports. *Voyez* ALBUNÉE. Le romancier tragique *la Grange* a puisé, dans cette fable, le sujet d'une tragédie intéressante.

INSTITOR, (Henri) Dominicain Allemand, nommé par *Innocent VIII*, en 1484, inquisiteur général de Mayence, de Cologne, de Trèves, etc. composa, avec *Jacques Springer* son confrère, le Traité connu sous le titre de *Malleus maleficiorum*, à Lyon, 1484; et réimprimé plusieurs fois depuis, in-8° et in-4.° Cet ouvrage décèle un homme qui n'étoit pas au-dessus de son siècle. On a encore de lui, un Traité *De Monarchiâ*, et un autre *Adversùs errores circa Eucharistiam*, Lipsiæ, 1495, in-4.°

INTAPHERNES, fut l'un des sept principaux seigneurs de Perse qui conspirèrent ensemble, l'an 521 avant Jésus-Christ, pour détrôner le faux *Smerdis* qui avoit usurpé la couronne. Ce seigneur, fâché de n'avoir pas obtenu le sceptre, s'étant soulevé, *Darius* le condamna à la mort avec tous ses parens, complices de sa révolte. Avant l'exécution, la femme d'*Intaphernes* alloit tous les jours à la porte du palais de *Darius*, implorer sa miséricorde. Ce roi, touché de ses larmes, lui accorda la liberté de celui de ses parens qu'elle aimeroit le mieux. Cette dame infortunée, ne pouvant obtenir tout ce qu'elle souhaitoit, demanda la vie de son frère : *Darius*, étonné, voulut savoir la raison de ce choix : *Je puis trouver*, lui dit-elle, *un autre mari et d'autres enfans; mais, mon père et ma mère étant morts, je ne puis avoir d'autres frères*. Le roi, admirant cette réponse, pardonna à son fils aîné et à son frère, qu'il fit mettre en liberté. *Intaphernes* et les autres complices périrent par le dernier supplice.

INTERIAN DE AYALA, (Jean) religieux de la Merci, mort à Madrid le 20 octobre 1730, à 74 ans, est principalement connu par un *Traité* sur les erreurs où tombent la plupart des peintres lorsqu'ils peignent des sujets pieux. Il leur donne des avis pour les éviter. Son ouvrage est intitulé : *Pictor*

Christianus eruditus, in-folio, Madrid, 1720. On a encore de lui, des *Poésies* et d'autres écrits. Sa versification est facile, naturelle, mais trop prosaïque.

INTEVILLE, (Les trois Frères D') *Voyez* I. MONTECUCULI.

INVÈGES, (Augustin) né à Siacca en Sicile, se fit Jésuite, et enseigna la philosophie et la théologie. Il quitta ensuite la société, et mourut à Palerme en 1677, à 82 ans. Il est auteur d'une *Histoire de la ville de Palerme*, 1649, — 50 et — 51, en 3 vol. in-folio, en italien, dont le troisième est rare; et de l'*Historia Paradisi terrestris*, 1651, in-4.° On a encore de cet écrivain, l'Histoire de la ville de *Caçabe* en Sicile, aujourd'hui *Cacamo*, sous le titre de : *La Cartagine Siciliana*, etc., imprimée à Palerme en 1661, in-4.° Il dit dans cet ouvrage : « Que les habitans de Cacamo et ceux de Palerme furent ceux qui chantèrent le premier motet des Vêpres Siciliennes, avec l'applaudissement général de tous les historiens. » *Y Cacamosi coi Panormitani nel Vespro Siciliano cantaroni il primo motetto, con molto applauso di tutti gli Scrittori.*

INVILLE, (Philippe d') né à Paris, entra chez les Jésuites, et y mourut vers l'an 1715 dans la maison professe. Il est connu par un poëme agréable sur *les Oiseaux*, imprimé à Paris chez *Lambin*, en 1691, in-12.

IO ou ISIS, (Mythol.) étoit fille d'*Inachus* et d'*Ismène*. *Jupiter* la métamorphosa en vache, pour la soustraire à la vigilance de *Junon*; mais cette Déesse la lui demanda, et la donna à garder à *Argus*. *Mercure* endormit cet *Argus* au son de sa flûte, et le tua par ordre de *Jupiter*. *Junon* envoya un taon qui piquoit continuellement *Io*, et qui la fit errer par-tout. En passant auprès de son père, elle écrivit son nom sur le sable avec son pied, ce qui la fit reconnoître. Mais dans le moment qu'*Inachus* alloit se saisir d'elle, le taon la piqua si vivement, qu'elle se jeta dans la mer. Elle passa à la nage toute la Méditerranée, et arriva en Egypte, où *Jupiter* lui rendit sa première forme, et eut d'elle *Epaphus*. Les Egyptiens dressèrent des autels à cette divinité vagabonde, sous le nom d'*Isis*. *Jupiter* lui donna l'immortalité, et lui fit épouser *Osiris*. On représente *Isis* portant sur sa tête, ou de grands feuillages bizarrement assemblés, ou une cruche, ou des tours, ou des créneaux de murailles, ou un globe, ou un croissant, ou enfin une coiffure très-basse. Assez souvent on la trouve dans les anciens monumens avec un enfant qu'elle tient sur ses genoux, ou à qui elle présente la mamelle. Dans d'autres figures, elle est toute couverte de mamelles; dans d'autres, elle est serrée d'une grande enveloppe, qui s'étend depuis les épaules jusqu'aux pieds, et qui est pleine de figures hiéroglyphiques. On la voit aussi portant à sa main droite, ou la lettre T suspendue à un anneau; ou un sistre, instrument de musique, qui a la forme d'un cerceau ovale; ou enfin une faucille, que quelques auteurs prennent pour une clef. On la confond souvent avec *Cybèle*. Son culte passa de Grèce à Rome, où on lui bâtit un temple dans le champ

de Mars, qui étoit le rendez-vous de toutes les femmes galantes. Ses prêtres appelés *Isiaci*, avoient la tête rasée, parce qu'*Isis*, à la mort de son mari, s'étoit arraché les cheveux de désespoir. Les femmes seules avoient droit de célébrer les fêtes d'*Isis* auxquelles elles se préparoient par des sacrifices; le vin leur étoit défendu pendant le temps qu'elles duroient. *Voyez* I. PAULINE.

IODAMIE, (Mythol.) étoit prêtresse de *Minerve*. Etant entrée pendant la nuit dans le sanctuaire du Temple, la Déesse la pétrifia en lui montrant la tête de *Méduse*.

IOLAS *ou* IOLAÜS, (Mythol.) fils d'*Iphiclus* et neveu d'*Hercule*, fut le compagnon des travaux de ce héros. On dit qu'il brûloit les têtes de l'Hydre, à mesure qu'*Hercule* les coupoit. *Hébé*, pour récompense de ce service, le rajeunit à la prière d'*Hercule*, qu'elle avoit épousé dans le ciel.

IOLE, (Mythol.) fille du second lit d'*Euryte*, roi d'Œchalie, fut aimée d'*Hercule*, qui la demanda en mariage. *Iole* lui ayant été refusée, il l'arracha à son père, qu'il tua, et emmena avec lui sa conquête, après avoir précipité du haut d'une tour son frère *Iphite*. *Déjanire*, femme d'*Hercule* fut si irritée de cette passion, qu'elle envoya à son volage époux la chemise empoisonnée de *Nessus*; don fatal qui fit périr le héros.

ION, fils de *Xutus* et de *Créuse*, fille d'*Erecthée*, épousa *Hélicé*, dont il eut plusieurs enfans, et régna dans l'Attique, qui fut assez long-temps appelée *Ionie*, de son nom. —On cite aussi un *Ion*, poëte de Chio, dont les *Tragédies* se sont perdues.

IOXUS, petit-fils de *Thésée*, fut le père des *Ioxides* en Carie, qui observoient des pratiques singulières dans leurs sacrifices; entr'autres, de n'arracher ni de brûler jamais des asperges et des roseaux auxquels ils rendoient une espèce de culte.

IPHIANASSE, (Mythol.) fille de *Prœtus*, roi d'Argos, accompagna ses sœurs *Iphinoé* et *Lysippe*, au temple de *Junon*, pour y insulter cette Déesse, en lui soutenant que le palais de leur père étoit plus riche et plus brillant que son temple; d'autres ajoutent qu'elles osèrent préférer leur beauté à la sienne. La Déesse, indignée de leur insolence, les changea toutes trois en vaches furieuses.

IPHICLUS, (Mythol.) fils de *Philacus* et de *Periclimène* et oncle de *Jason*, fut célèbre par sa grande agilité. Il fut un des Argonautes, et accompagna son neveu à la conquête de la Toison d'or. —Il y eut un autre IPHICLUS, fils d'*Amphitryon*, et frère utérin d'*Hercule*. Il mourut d'une blessure qu'il reçut en combattant avec *Hercule*, contre les Éléens. —Un des princes Grecs qui allèrent au siége de Troie, avoit aussi ce nom : ce dernier fut père de *Protésilas*. —Voyez *encore* MELAMPUS.

IPHICRATE, général des Athéniens, fils d'un cordonnier, naquit avec toutes les qualités qui font les grands hommes. De simple soldat, il parvint au commandement général des armées. Il battit les Thraces, rétablit *Seuthès*, allié des Athéniens, et remporta des avantages sur les

Spartiates l'an 390 avant J. C. Il se rendit principalement recommandable par son zèle pour la discipline militaire. Il changea l'armure des soldats, rendit les boucliers plus étroits et plus légers, alongea les piques et les épées, et fit faire des cuirasses, de lin, préparé de façon qu'il se durcissoit, et devenoit aussi difficile à pénétrer que le fer. La paix étoit pour lui l'école de la guerre : c'étoient tous les jours de nouvelles évolutions. Ses soldats, tenus en haleine par de fréquens exercices, étoient toujours prêts à combattre. Ce grand général épousa la fille de *Cotys*, roi de Thrace, et mourut l'an 380 avant J. C. Les auteurs anciens, qui ont fait des recueils de bons mots, en rapportent plusieurs d'*Iphicrate*. Un homme qui lui avoit intenté un procès, lui reprochant la bassesse de sa naissance, et faisant extrêmement valoir la noblesse de la sienne : *Je serai le premier de ma race*, lui répondit ce grand homme, *et toi le dernier de la tienne*. — Un jour, faisant fortifier son camp dans un endroit où il sembloit qu'on n'avoit rien à craindre, il répondit à ceux qui s'en étonnoient : *C'est une mauvaise chose pour un Général, que de dire : Je n'y pensois pas*. — Un orateur lui ayant demandé ce qu'il étoit, pour avoir tant de vanité : *Je suis*, répondit Iphicrate, *celui qui commande aux autres*.

IPHIGÉNIE ou IPHIANASSE, (Mythol.) étoit fille d'*Agamemnon* et de *Clytemnestre*. Son père ayant eu le malheur de tuer, en Aulide, un cerf consacré à *Diane*, la Déesse en fut si irritée, qu'elle fit souffler des vents contraires qui suspendirent long-temps le départ de la flotte des Grecs, pour le siége de Troie. *Agamemnon*, au désespoir de ce retard, et ne sachant comment appaiser la colère des Dieux, fit vœu de leur immoler ce qu'il y avoit de plus beau dans son royaume. Le sort voulut que ce fût sa fille *Iphigénie*. On envoya donc *Ulysse* en Grèce, pour tirer la jeune princesse des bras de sa mère, qui, pour y parvenir, feignit que c'étoit pour la marier à *Achille*. Aussitôt qu'elle fut arrivée au camp, *Agamemnon* la livra au grand-prêtre pour l'immoler ; mais, dans le moment qu'on alloit l'égorger, *Diane* enleva cette princesse, et fit paroître une biche en sa place. *Iphigénie* fut transportée dans la Tauride, où *Thoas*, roi de cette contrée, la fit prêtresse de *Diane*, à laquelle ce prince cruel faisoit immoler tous les étrangers qui abordoient dans ses états. *Oreste*, après le meurtre de sa mère, contraint, par les Furies qui l'agitoient, à errer de province en province, fut arrêté dans ce pays, et condamné à être sacrifié. Mais *Iphigénie*, sa sœur, le reconnut dans l'instant qu'elle alloit l'immoler, et le délivra, aussi bien que *Pylade*, qui vouloit mourir pour *Oreste*. Ils s'en furent tous trois, tuèrent *Thoas*, et emportèrent la statue de *Diane*... Les anciens sont partagés sur le sacrifice d'*Iphigénie*. *Lucrèce*, *Cicéron*, *Virgile* et *Properce* écrivent qu'elle fut réellement immolée ; *Pausanias*, *Ovide*, *Hygin* et *Juvenal* soutiennent le contraire. *Voyez* I. CREBILLON *et* GRANGE, n° III.

IPHIMÉDIE, (Mythol.) femme d'*Aloeus*, quitta son

mari, et se jeta dans la mer pour épouser *Neptune*, dont elle eut deux fils, nommés *Aloïdes*.

I. IPHIS, (Mythol.) jeune fille de l'isle de Crète. *Lygde*, son père, ayant été obligé de faire un voyage, laissa *Téléthuse* grosse d'*Iphis*, avec ordre d'exposer l'enfant, si c'étoit une fille. Aussitôt que *Téléthuse* fut accouchée, elle habilla *Iphis* en garçon. *Lygde* de retour, fit élever son prétendu fils, et voulut le marier avec une fille nommée *Ianthé*. *Téléthuse*, fort embarrassée, pria la déesse *Isis* de la secourir; et *Isis* métamorphosa *Iphis* en garçon. En reconnoissance d'un si grand bienfait, ses parens firent des offrandes à la Déesse, avec cette inscription :

Iphis paya garçon, ce qu'*Iphis* promit fille.
Vota puer solvit, quæ femina voverat Iphis.....

II. IPHIS, (Mythol.) jeune homme de l'isle de Chypre, se pendit de désespoir, de n'avoir pu toucher le cœur d'*Anaxarette*, qu'il amoit; et les Dieux, pour punir la dureté de cette fille, la changèrent en rocher.

IPHITUS, fils de *Praxonides*, et roi d'Elide dans le Péloponnèse, étoit contemporain du fameux législateur *Lycurgue*. Il rétablit les Jeux Olympiques 442 ans après leur institution par *Hercule*, vers l'an 884 avant Jésus-Christ. *Voyez* Iole.

IRAIL, (Augustin-Simon) né au Puy en Vélay, le 16 juin 1719, embrassa la profession ecclésiastique et devint chanoine de Monistrol. Après avoir fait une tragédie en prose, intitulée *Henri IV*, et *la Marquise de Verneuil*, ou *le Triomphe de l'Héroïsme*, il se livra à l'étude de l'histoire, et publia en ce genre deux ouvrages estimés; le premier a pour titre : *Querelles Littéraires*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire des révolutions de la République des Lettres*, 1761, 4 vol. in-12. La légèreté du style et l'agrément de la narration, firent soupçonner que *Voltaire* avoit eu part à cet écrit; mais l'unité de ton l'a fait restituer à son véritable auteur. II. Le second est une *Histoire* de la réunion de la Bretagne à la France, 1764, 2 vol. in-12. Elle est écrite également d'une manière brillante et sage. Son auteur est mort au mois de Ventose an deux.

I. IRÈNE, impératrice de Constantinople, célèbre par son esprit, sa beauté et ses forfaits, naquit à Athènes, et épousa l'empereur *Léon IV* en 769. Après la mort de son époux, *Irène* gagna la faveur des grands, et se fit proclamer Auguste avec son fils *Constantin VI Porphyrogenète*, âgé de neuf ans et quelques mois. Elle établit sa puissance par des meurtres. Les deux frères de son mari ayant formé des conjurations pour lui ôter le gouvernement, elle les fit mourir l'un et l'autre. L'empereur *Charlemagne* menaçoit alors l'empire d'Orient : *Irène* l'amusa par des promesses, et voulut ensuite s'opposer à ses progrès par les armes; mais ses troupes furent battues dans la Calabre en 783. L'année d'auparavant, elle avoit fait convoquer le deuxième Concile de Nicée, contre les Iconoclastes; presque tous ces hérétiques se rétractèrent, et le respect dû aux images fut rétabli. Cepen-

dant *Constantin*, son fils, grandissoit : fâché de n'avoir que le nom d'empereur, il ôta le gouvernement à sa mère, qui le reprit bientôt après, et qui, pour régner plus sûrement, le fit mourir en 797. Ce fut la première femme qui gouverna seule l'empire. Son entrée à Constantinople sur un char brillant d'or et de pierreries, ses largesses au peuple, sur qui elle répandit l'or et l'argent, la liberté donnée à tous les prisonniers, ne la rassurèrent point sur les suites de son usurpation. Elle fit périr les oncles de son fils, et exila quelques ministres. On prétend, que pour mieux s'affermir en Orient et en Occident, elle forma le dessein d'épouser *Charlemagne*, et que cette alliance étoit sur le point de se conclure, lorsque *Nicéphore*, qui s'étoit fait déclarer empereur, la relégua dans l'isle de Lesbos, où elle mourut le 9 août 803. Le caractère de cette princesse est assez difficile à développer : chez elle, la vertu et le vice se succédoient ; mais le vice dominoit, et sur-tout l'ambition. Elle avoit tout ce qui donne les moyens de la satisfaire : une belle figure, du génie, l'intelligence des affaires, le courage et l'esprit d'intrigue. (*Voyez* III. NICÉPHORE.) Son *Histoire* a été élégamment écrite par l'abbé *Mignot*, 1762, in-12. Voyez aussi l'*Histoire du Bas-Empire*, T. 14, L. 66.

II. IRÈNE, jeune princesse Byzantine, brutalement mise à mort par l'empereur *Mahomet II*, après avoir assouvi ses desirs : *Voy.* MAHOMET, n° III, vers le commencement.

I. IRENÉE, (Saint) disciple de *St. Polycarpe* et de *Papias*, qui eux-mêmes avoient été disciples de *St. Jean l'Evangéliste*, naquit dans la Grèce vers l'an 130 de J. C. Quelque jeune qu'il fût lorsqu'on le mit auprès de *St. Polycarpe*, il remarquoit, avec soin, les actions et les paroles de ce saint vieillard, et les gravoit *non sur des tablettes, mais dans le plus profond de son cœur.* On croit qu'il fut envoyé par lui dans les Gaules l'an 157. Il fut d'abord prêtre dans l'église de Lyon, et succéda ensuite à *Pothin*, martyrisé sous l'empire de *Marc-Aurèle*, l'an 177. Devenu le chef des évêques des Gaules, il en fut la lumière et le modèle. La dispute qui s'éleva entre les évêques Asiatiques et le pape *Victor Ier*, donna occasion à *Irenée* de faire briller ses talens et son amour pour la paix : il n'oublia rien pour la rétablir. Le sujet de la dispute rouloit sur la célébration de la Pâque. Les évêques d'Asie prétendoient qu'on devoit toujours la célébrer le quatorzième jour de la lune de mars ; *Victor Ier* et les évêques d'Occident soutenoient, au contraire, qu'elle ne devoit être célébrée que le Dimanche. Le pape lança les foudres ecclésiastiques contre les prélats qui ne pensoient pas comme lui. *Irenée* désapprouva l'amertume de son zèle, et exhorta, en même temps, les adversaires du pontife Romain à se conformer à la coutume de l'église Romaine. Les lettres qu'il écrivit à ce sujet, éteignirent cette guerre sacrée. La ville de Lyon devint, par ses soins, une de celles où le Christianisme florissoit le plus ; aussi fut-elle distinguée des autres, lorsque la cinquième persécution s'éleva. Un très-grand nombre de Chrétiens, à la tête desquels fut

Irenée, souffrirent le martyre. Le saint prélat scella de son sang la foi de J. C. l'an 202, sous l'empire de *Sévère*. Il nous reste de cet illustre martyr quelques ouvrages, d'un plus grand nombre, qu'il avoit écrits en grec, et dont nous n'avons qu'une mauvaise version latine. Son style, autant qu'on en peut juger, est serré, net, plein de force, mais sans élévation. Il dit lui-même, qu'on ne doit point rechercher dans ses ouvrages la politesse du discours, parce que, demeurant parmi les Celtes, il est impossible qu'il ne lui échappe plusieurs mots barbares. Son érudition étoit variée. Il possédoit les poëtes et les philosophes, et étoit sur-tout versé dans l'histoire et dans la discipline de l'Eglise. Il avoit retenu une infinité de choses que les Apôtres avoient enseignées de vive voix, et que les Evangélistes ont omises. Disciple de *Papias*, il étoit millenaire comme lui. On croit qu'il adopta cette opinion, en combattant les explications allégoriques sur lesquelles les hérétiques s'appuyoient : il tomba dans l'excès contraire, et prit à la lettre quelques passages de l'Ecriture qui décrivent, sous diverses figures, la gloire de l'Eglise et la félicité éternelle. On doit mettre aussi, parmi les fausses traditions qu'il reçut, l'opinion, que J. C. avoit vécu sur la terre plus de 40 ou même 50 ans. L'histoire de l'Evangile suffit pour prouver le contraire. Son principal ouvrage est, son *Traité contre les Hérétiques*, en 5 livres. C'est en même temps une histoire et une réfutation des différentes erreurs, depuis *Simon* le Magicien, jusqu'à *Tatien*. Il établit contre eux le principe qui a tant embarrassé les disputans : C'est que « Toute manière d'expliquer l'Écriture sainte, qui ne s'accorde point avec la doctrine constante de la Tradition, doit être rejetée. » *Quoique l'Écriture*, dit ce saint docteur, *soit la règle immuable de notre foi, néanmoins elle ne renferme pas tout. Comme elle est obscure en plusieurs endroits, il est nécessaire de recourir à la Tradition, c'est-à-dire, à la doctrine que J. C. et ses Apôtres nous ont transmise de vive voix, et qui se conserve et s'enseigne dans les Eglises.* En attaquant les hérétiques, *Irenée* parloit et écrivoit sans ménagement. *Notre charité*, dit-il, *leur paroît dure et sévère ; c'est qu'elle perce leurs plaies, pour en faire sortir le venin de l'orgueil qui les enfle.* Peut-être auroit-il mieux valu adoucir les malades que de les traiter avec rudesse. Les éditions les plus recherchées des Ouvrages de *St. Irenée*, sont : I. Celle de *Grabe*, habile Protestant, qui la publia en 1702, avec des notes. *Voyez* GRABE. II. Celle du P. *Massuet*, Bénédictin de Saint-Maur, en 1710, in-folio ; avec des fragmens de *St. Irenée*, cités dans tous les auteurs anciens, de savantes dissertations, et des notes pour éclaircir les endroits difficiles. Depuis cette édition, *Pfaff* a donné, in-8°, à la Haye en 1715, *IV Fragmens* en grec et en latin, qui portent le nom de *St. Irenée*. On peut consulter sur ce Père de l'Église le tome II de l'*Histoire des Auteurs Ecclésiastiques*, de Dom *Cellier* ; et sa *Vie* par Dom *Gervaise*, deux vol. in-12.

II. IRENÉE : c'est le nom de deux saints Martyrs, différens du précédent. Le premier, diacre de

Toscane, confessa, au prix de son sang, la foi de Jésus-Christ l'an 275, sous l'empire d'*Aurélien.* —L'autre, évêque de Sirmich dans la Pannonie, fut une des victimes de la cruelle persécution de *Dioclétien* et de *Maximien.* Il souffrit la mort le 25 mars 304, avec une constance héroïque : il eut la tête tranchée et son corps fut jeté dans la Save.

IRETON, gendre de *Cromwel.* Il commandoit l'aile gauche de la cavalerie dans la bataille de Nazeby, donnée le 14 juin 1645. Le prince *Robert,* qui lui étoit opposé, le battit. *Ireton* fut blessé et fait prisonnier : mais le roi ayant perdu cette bataille, et ayant été obligé de fuir et d'abandonner ses prisonniers, *Ireton* recouvra la liberté. Lorsque le parlement d'Angleterre rappela *Cromwel* d'Irlande en 1650, celui-ci laissa son gendre dans ce pays-là, avec la qualité de son lieutenant et de lord député. *Ireton* prit, après le départ de *Cromwel,* les villes de Waterford et de Limmerich. La prise de la derniere lui coûta la vie. Il y gagna une maladie pestilentielle, dont il mourut en 1651. Son corps fut transporté en Angleterre, et inhumé dans un magnifique mausolée, que sa patrie lui fit bâtir à Westminster, parmi les tombeaux des rois. *Ireton,* peu avant sa mort, ayant su que le parlement venoit de lui assigner une pension de 2000 liv. sterlings, la refusa en disant : *Le Parlement feroit mieux de payer ses dettes, que de faire des présens. Je le remercie de celui qu'il me fait ; mais je ne veux point l'accepter, n'en ayant pas besoin. Je serai plus content de lui voir employer ses soins pour le s lagement de la Nation, qu lui voir faire des libéralités bien public.* La veuve d'*Ireto* remaria avec *Fledwood.* En 1 les cadavres d'*Olivier Crom* d'*Ireton,* de *Bradshaw,* etc. fu tirés de leurs tombeaux, et t nés sur une claie au gibet Tyburn, où ils furent pe depuis dix heures du matin qu'au soleil couchant, et en enterrés sous le gibet.

IRIS, (Mythol.) fille de *Th mas* et d'*Electre,* et sœur *Harpies,* fut messagère de *non.* Cette déesse la métan phosa en arc, et la plaça au en récompense de ses serv C'est ce qu'on appelle l'*Arc-Ciel. Junon* l'aimoit beauco parce qu'elle ne lui annon jamais de mauvaises nouvelle

IRMENSUL, (Mythol.) des anciens Saxons habitan Westphalie, étoit pour eu dieu de la guerre. *Charlema* renversa son temple et son i sur la montagne d'Éresbour

IRNERIUS, WERNERUS GUARNERUS, célèbre juris sulte, Allemand, suivant les et, suivant d'autres, Milan après avoir étudié à Consta nople, enseigna à Ravenne, suite à Bologne l'an 1128. Il beaucoup de disciples, devi père des *Glossateurs,* et fut pelé *Lucerna juris,* quoique glossateurs aient répandu plu ténèbres que de lumière su Droit. On le regarde comme restaurateur du Droit Rom Il eut beaucoup de crédit Italie, auprès de la princ *Mathilde.* Il engagea l'empe *Lothaire,* dont il étoit cha lier, à ordonner que le Droi

Justinien reprît son ancienne autorité dans le barreau, et que le Code et le Digeste fussent lus dans les écoles. *Irnérius* fut le premier qui exerça en Italie cette profession. Il mourut avant l'an 1150, à Bologne. Ce jurisconsulte introduisit dans les écoles de droit, la cérémonie du doctorat. Cet usage passa dans le reste de l'Europe. Les écoles de théologie l'adoptèrent. On prétend que l'université de Paris s'en servit la première fois à l'égard de *Pierre Lombard*, qu'elle créa docteur en théologie.

IRUROSQUE, (Pierre) Dominicain du royaume de Navarre, docteur de Sorbonne en 1297, s'appliqua tellement à l'étude, qu'il en perdit la vue. Son principal ouvrage est une *Harmonie Évangélique*, imprimée en 1557, in-fol., sous ce titre: *Series Evangelii.* Elle n'est plus ni lue, ni consultée.

IRUS, (Mythol.) mendiant du pays d'Ithaque, faisoit les messages des amans de *Pénélope.* Ayant insulté *Ulysse* qui s'étoit présenté à la porte du palais sous la figure d'un mendiant, ce héros, indigné, lui porta un si grand coup de poing, qu'il lui brisa la mâchoire et les dents, dont il mourut. Sa pauvreté étoit passée en proverbe chez les anciens.

I. ISAAC, fils d'*Abraham* et de *Sara*, naquit l'an 1896 avant J. C., sa mère étant âgée de 90 ans, et son père de 100. Il fut appelé *Isaac*, parce que *Sara* avoit ri lorsqu'un Ange lui annonça qu'elle auroit un fils. *Isaac* étoit tendrement aimé de son père et de sa mère; il étoit fils unique, et Dieu le leur avoit donné dans leur vieillesse. Le Seigneur voulut éprouver la foi d'*Abraham*, et lui commanda de l'immoler, l'an 1871 avant J. C. Le saint patriarche étoit sur le point d'égorger cet enfant chéri, lorsque Dieu, touché de la foi du père et de la soumission du fils, arrêta, par un Ange, la main d'*Abraham.* Quand *Isaac* eut atteint l'âge de 40 ans, *Abraham* songea à le marier. *Eliezer*, son intendant, envoyé dans la Mésopotamie, pour y chercher une femme de la famille de *Laban*, son beau-père, amena de ce pays *Rebecca*, qu'*Isaac* épousa l'an 1856 avant J. C. Il en eut deux jumeaux, *Esaü* et *Jacob.* Quelques années après, il survint dans le pays une grande famine, qui obligea *Isaac* de se retirer à Gérare, où régnoit *Abimelech.* Là, Dieu le bénit, et multiplia tellement ses troupeaux, que les habitans et le roi lui-même, jaloux de ses richesses, le prièrent de se retirer. *Isaac* se retira à Bersabée, où il fixa sa demeure. C'est là que le Seigneur lui renouvela les promesses qu'il avoit faites à *Abraham.* Comme il se vit fort vieux, il voulut bénir son fils *Esaü;* mais *Jacob*, par les conseils de *Rebecca*, surprit la bénédiction d'*Isaac*, qui étoit aveuglé, et qui la confirma lorsqu'il en fut instruit. Ce saint patriarche, craignant que *Jacob* ne s'alliât, à l'exemple de son frère, avec une Chananéenne, l'envoya en Mésopotamie pour y prendre une femme de sa race. Il mourut peu de temps après, l'an 1716 avant J. C., à 180 ans.

II. ISAAC, (St.) solitaire de Constantinople au IVe siècle, avoit sa cellule auprès de cette

ville, qu'il édifioit par ses vertus et qu'il étonnoit par ses prophéties. L'empereur *Valens*, prêt à porter les armes contre les Goths, ayant passé devant sa cellule, *Isaac* s'écria : « Où allez-vous, Seigneur, vous qui avez fait la guerre contre Dieu ? (*Il favorisoit les Ariens.*) C'est lui qui a soulevé les Barbares contre vous, parce que vous avez armé contre lui la langue des blasphémateurs, et que vous avez chassé des maisons religieuses ceux qui chantoient ses louanges. Cessez de lui faire la guerre, et il fera cesser celle qu'on vous fait. Si vous combattez avant de l'avoir appaisé, vous perdrez votre armée, et vous périrez. — Je vaincrai, lui dit *Valens* plein de colère ; et je te ferai mourir, comme tu le mérites, pour ta fausse prédiction. — Oui, lui dit le Saint, je consens que vous me condamniez à la mort, si ce que je vous annonce ne se trouve pas véritable. » Ce prince se vengea en effet de la prédiction, en faisant enfermer le prophète pour le faire mourir à son retour; mais il fut tué dans une bataille en 378. *Isaac* sortit de prison, et rentra dans sa cellule; il ne la quitta que pour se trouver au concile de Constantinople, en 381. L'empereur *Théodose* lui donna de grandes marques d'estime. Le saint solitaire rassembla tous ses disciples dans un monastère au bord de la mer, où il eut le bonheur et la gloire de guider leurs vertus. Il rendit son ame à Dieu, sur la fin du IVe siècle.

III. ISAAC COMNÈNE, empereur Grec, étoit fils de *Manuel*, préfet de l'Orient, d'une famille illustre, originaire de Rome, qui avoit passé à Constantinople avec *Constantin*. Il s'étoit consacré aux armes dès sa jeunesse, et il servoit avec distinction en Asie, lorsqu'il fut proclamé empereur, le 8 juin 1057, par les officiers généraux de *Michel Stratiotique*, qu'ils chassèrent du trône. Simple particulier, il s'étoit signalé par plusieurs exploits guerriers; monarque, il eut les vertus d'un grand prince. Il veilla sur ses ministres, réforma une partie des financiers, borna les moines au nécessaire, et réunit le superflu à son domaine. Cette action irrita le clergé contre lui ; et le mécontentement fut encore plus grand, lorsqu'il eut envoyé en exil le patriarche *Michel*. Frappé d'un éclair qui le fit tomber de cheval à la chasse, il se retira l'an 1059, dans le monastère de Stude, où il fit l'office de portier, après avoir cédé l'empire à *Constantin Ducas*, qu'il croyoit le plus digne de gouverner. Il mourut deux ans après.

IV. ISAAC L'ANGE, Empereur Grec, eut pour père *Andronic*, fils de *Constantin l'Ange*; et pour mère, *Theodora Comnène*, fille d'*Alexis I*. Né si près du trône, il fut mis à la place d'*Andronic Comnène*, le 12 septembre 1185, après avoir fait mourir cruellement son prédécesseur. Il sembla vouloir réparer les maux qu'il avoit faits; il rappela les exilés, et les rétablit dans leurs biens. Mais cette lueur se dissipa bientôt : il déshonora le trône, et tout le monde conspira contre lui. *Alexis*, son frère, gagna l'esprit des officiers, et se fit proclamer empereur. *Isaac*, à cette nouvelle, se sauva : mais on l'arrêta, et on lui creva

les yeux l'an 1195. Après la mort d'*Alexis*, il sortit de prison pour remonter sur le trône ; il mourut peu de temps après, en 1204, âgé d'environ 50 ans. C'étoit un prince voluptueux, mou et indolent, pusillanime à la tête des armées, enfant dans le conseil, avare, sans foi, sans religion et sans honneur, si l'on excepte la dévotion qu'il avoit à la sainte Vierge. Il ne se faisoit pas scrupule de faire servir sur sa table les vases de l'église, de boire dans des coupes d'or qui avoient été consacrées à Dieu, ou suspendues sur le tombeau des empereurs. Il lavoit ses mains avant le repas, dans les bassins dont se servoient les ministres de l'autel, en célébrant le saint Sacrifice. Il dépouilloit les croix et les livres sacrés, des pierres précieuses dont ils étoient ornés, pour en faire des colliers et des brasselets. Incapable de gouverner, il abandonnoit tout le soin des affaires à des vieillards imbécilles, ou à des jeunes gens sans expérience. *Maimbourg* dit que ce prince donnoit sa confiance à quelque favori, « qui étoit tantôt un vieil eunuque, et tantôt un jeune garçon à peine sorti de l'école, par lequel il se laissoit conduire comme un aveugle. » L'abbé *Guyon* dit qu'un de ces jeunes garçons apprenoit encore à écrire, lorsqu'il fut fait, par *Isaac*, premier ministre. Il avoit été marié deux fois. Il eut de sa première femme *Alexis IV* et deux princesses. Il se maria avec *Marguerite*, fille de *Bela*, roi de Hongrie, dont il eut le prince *Manuel*, à qui *Boniface*, marquis de Montferrat, et 2e époux de *Marguerite*, fit prendre vainement le titre d'empereur.

V. ISAAC Lévite, (Jean) savant Juif du XVIe siècle, se fit Chrétien et enseigna la langue hébraïque à Cologne. Il défendit avec force l'intégrité du texte hébreu, et prouva doctement contre *Guillaume Lindanus*, que les Juifs ne l'ont point altéré.

VI. ISAAC le Rabbin, *Voy.* Nathan, n° II.

ISABEAU, *Voy.* II. Isabelle, *et* Crest.

I. ISABELLE, fille de *Philippe le Bel*, roi de France, naquit l'an 1292. Elle fut mariée en 1308 à *Edouard*, prince de Galles, depuis roi d'Angleterre sous le nom d'*Edouard II*. C'étoit une femme voluptueuse, qui, après diverses aventures, fut enfermée par ordre de son fils *Edouard III*, dans le château de Rising, où elle mourut au bout de 28 ans de prison. Elle avoit les deux qualités les plus séduisantes de son sexe, la beauté et l'esprit ; mais elle en avoit aussi les plus dangereuses, l'amour et l'ambition. La bizarrerie de l'époux, et son attachement à ses mignons, contribuèrent beaucoup à rendre sa femme galante. Quelques historiens ont prétendu qu'*Edouard III* avoit avancé les jours de sa mère. Mais c'est une calomnie, puisqu'*Isabelle* ne mourut qu'à l'âge de 75 ans. D'ailleurs, son fils, en la laissant dans le château où il l'avoit confinée, lui rendit toujours une ou deux visites chaque année, et la fit servir en princesse. *Voyez* Charles IV, n° III. — Edouard II. — Edouard III *et* Mortimer.

II. ISABELLE, *ou* Isabeau de Bavière, femme de *Charles VI*, roi de France, étoit fille d'*Etienne*

dit *le Jeune*, duc de Bavière, et fut mariée à Amiens le 17 juillet 1385. Les historiens François la peignent comme une marâtre, qui avoit étouffé tous les sentimens qu'elle devoit à ses enfans; et comme un flambeau fatal, qui alluma la guerre dans le royaume. Etroitement unie avec le duc d'*Orléans*, qui tiroit à lui toutes les finances du royaume, elle fut accusée d'en envoyer une partie en Allemagne, et d'employer l'autre à satisfaire son luxe et ses plaisirs; tandis que le roi, les princes et les princesses ses enfans manquoient de tout. Le connétable d'*Armagnac* s'étant rendu maître du cœur du roi, inspira à ce prince de la jalousie contre la reine, qui fut envoyée prisonnière à Tours. On parloit publiquement de ses amours avec un jeune seigneur nommé *Louis de Bois-Bourdon*, lequel, sans avoir le rang du duc d'*Orléans*, avoit succédé à toute sa faveur. La dignité du trône et l'intérêt du dauphin exigeoient qu'on écartât un pareil scandale. Le roi étant allé un jour sur le chemin de Vincennes, où demeuroit la reine, rencontra, à son retour, *Bois-Bourdon*, qui alloit au château. Au lieu de s'arrêter, il se contenta de saluer le roi en passant, poussa son cheval et continua son chemin. Le roi, transporté de colère, commanda au prévôt de Paris, de courir après lui, et de le conduire au Châtelet. Il fut mis dans un cachot, les fers aux pieds, et on lui donna plusieurs fois la question, sans qu'il avouât rien. Il fut étranglé la nuit, et son corps jeté dans la rivière. C'est ce que les auteurs du temps appellent *Justice souveraine*. ISABEAU, captive à Tours, ne respirant que la haine et la vengeance, vint à bout de briser ses fers, et s'unit avec le duc de *Bourgogne*. Paris fut pris, et les *Armagnac* furent, avec tous leurs partisans, exposés aux fureurs d'une milice sanguinaire, de la lie du peuple, que la reine autorisoit. Le connétable fut massacré le 12 juin 1418, et *Isabelle* en témoigna une joie insolente. Après la mort du roi, arrivée le 22 octobre 1422, cette indigne princesse vécut dans l'opprobre; justement haïe des François, auxquels elle avoit causé tant de malheurs, et méprisée des Anglois qu'elle avoit bassement favorisés. Elle mourut à Paris dans l'hôtel de St-Paul, le 30 septembre 1435, âgée de 64 ans. *La Place* lui a fait cette Epitaphe :

> Reine, épouse coupable, et plus coupable mère,
> Après avoir livré le Royaume aux Anglois,
> Objet de leur mépris, exécrable aux François,
> Ci gît *Isabeau de Bavière*.

On dit que, pour épargner les frais de ses funérailles, on l'envoya à Saint-Denys dans un petit bateau, où il n'y avoit que le confesseur et un valet qui l'accompagnoient, et deux bateliers pour ramer. Elle a cependant un tombeau et une statue de marbre dans l'église de Saint-Denys, près de son époux *Charles VI*. On prétend, dit le P. *Daniel*, que dans ce monument d'honneur, la figure de louve qu'on a mise à ses pieds, n'y est que comme un symbole de sa méchanceté. Bien des gens attribuèrent sa mort à un saisissement de cœur, que lui causèrent les sanglantes railleries des seigneurs Anglois: ils

ils lui disoient en face, « que le roi *Charles VII* n'étoit point fils de son mari ; » injure dont ils ne puisoient le motif que dans le plaisir malin d'outrager cette princesse. Elle avoit été cependant fort galante. Le plus célèbre de ses amans fut son beau-frère *Louis*, duc d'*Orléans*. Son cœur étoit extrêmement vindicatif, et son esprit plein de travers pernicieux. Je ne sais pourquoi le P. *Daniel* lui donne néanmoins un *grand esprit*. Les traits qu'on voit d'elle dans toutes les Histoires, ne confirment pas cette idée. L'ambition ne suppose pas toujours le talent. Pour satisfaire cette passion, ainsi que celle de la vengeance, elle prit toujours de fausses mesures ; et sa politique ne la conduisit qu'à dégrader sa famille, à ruiner l'état, et à se procurer une vieillesse honteuse. Cette mère dénaturée mit tout en œuvre pour exclure de la couronne le fils unique qui lui restoit, et pour la faire tomber à *Henri V*, roi d'Angleterre, qui avoit épousé *Catherine*, sa sixième fille. *Voy.* HENRI V.

III. ISABELLE DE CASTILLE, reine d'Espagne, fille de *Jean II*, naquit en 1451. Elle épousa, en 1469, *Ferdinand V*, roi d'Aragon, et hérita des états de Castille en 1474. *Voyez* HENRI IV *l'Impuissant*, nº XXII. On lui opposa sa nièce *Jeanne*, qui avoit des prétentions sur ce royaume ; mais le courage d'*Isabelle* et les armes de son mari la maintinrent sur le trône, surtout après la bataille de Toro en 1476. Les états de Castille et d'Aragon étant unis, *Ferdinand* et *Isabelle* prirent ensemble le titre de roi d'Espagne. *Voyez* FERDINAND V. « Aux graces et aux agrémens de son sexe, dit *Desormeaux*, *Isabelle* joignoit la grandeur d'ame d'un héros, la politique profonde et adroite d'un ministre, les vues d'un législateur, les qualités brillantes d'un conquérant, la probité d'un bon citoyen, l'exactitude du plus intègre magistrat. Elle se trouvoit toujours au conseil. Son époux ne régnoit point à sa place ; elle régnoit avec son époux. *Isabelle* voulut toujours être nommée dans tous les actes publics. La conquête du royaume de Grenade sur les Maures, et la découverte de l'Amérique, furent dues à ses encouragemens. On lui a reproché d'avoir été dure, fière, ambitieuse, et jalouse à l'excès de son autorité ; mais ces défauts mêmes furent aussi utiles à sa patrie, que ses vertus et ses talens. Il falloit une telle princesse pour humilier les grands, sans révolter ; pour conquérir Grenade, sans attirer toute l'Afrique en Espagne ; pour détruire les vices et les scélérats de son royaume, sans exposer la vie et la fortune des gens de bien. » L'Espagne la perdit en 1504. Elle mourut d'hydropisie, à l'âge de 54 ans, ne laissant qu'une fille nommée *Jeanne*, mariée avec *Philippe*, archiduc d'Autriche, père de *Charles-Quint*. *Isabelle* étoit presque toujours à cheval, et cet exercice lui fut funeste. Avant que de mourir, elle fit jurer à *Ferdinand*, dont elle avoit toujours été extrêmement jalouse, qu'il ne passeroit pas à de secondes noces. Le pape *Alexandre VI* confirma aux deux époux, en 1492, pour eux et pour leurs successeurs, le titre de Rois Catholiques qu'*Innocent VIII* leur avoit donné. Ils méritoient ce

titre par leur zèle pour la religion Catholique, qui leur fit établir en Espagne, l'an 1480, l'*Inquisition*. Ce redoutable tribunal, accusé d'être sanguinaire dans une religion qui abhorre le sang, ne fut pas dans ses commencemens exempt de ces reproches. Il condamna, comme hérétiques, dans une seule année, plus de 2000 personnes, qui, la plupart, périrent par le feu. La crainte d'être dénoncé, changea le caractère de la nation, devenue extrêmement silencieuse et grave, malgré la vivacité que donne un climat chaud et fertile. Le monarque qui régne aujourd'hui si heureusement et si glorieusement en Espagne, a remédié à ces tristes effets; et les inquisiteurs, la plupart plus sages et plus modérés qu'on ne les peint ordinairement, se sont prêtés à ses vues.

ISABELLE DE GONZAGUE, *Voy.* GONZAGUE, nº IV.

ISABELLE DE DOUVRES, *Voyez* DOUVRES, nº III.

ISABELLE DE HONGRIE, *Voyez* GARA.

ISABELLE D'ARMAGNAC, *Voy.* JEAN, comte d'*Armagnac*, nº LXXI.

ISABELLE, *Voyez* ELIZABETH, nºs II et V.

ISAÏE, *ou* ESAÏE, le premier des *Quatre Grands Prophètes*, étoit fils d'*Amos*, de la famille royale de *David*. Il prophétisa sous les rois *Osias*, *Joatham*, *Achaz* et *Ezéchias*, depuis l'an 735 jusqu'à 781 avant J. C. Le Seigneur le choisit dès son enfance pour être la lumière d'*Israël*. Un Séraphin prit sur l'autel un charbon ardent, et en toucha ses lèvres pour le purifier. Dieu lui ordonna ensuite de se dépouiller du sac dont il étoit couvert, et de marcher nu pendant trois ans et demi, pour représenter plus vivement l'état déplorable auquel *Nabuchodonosor* devoit réduire le peuple de Juda. *Ezéchias* étant dangereusement malade, *Isaïe* alla, de la part de Dieu, lui annoncer qu'il n'en relèveroit pas. Dieu, touché par les prières et les larmes de ce prince, lui renvoya le même prophète, qui fit en sa présence rétrogader de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'*Achaz*, pour gage de sa guérison miraculeuse. Le roi *Manassès*, successeur d'*Ezéchias*, eut moins de vénération pour *Isaïe*. Choqué des reproches que le saint prophète lui faisoit de ses impiétés, il le fit fendre par le milieu du corps avec une scie de bois, l'an 681 avant J. C. Il avoit pour lors environ 130 ans. *Isaïe* parle si clairement de J. C. et de l'Église, qu'il a toujours passé pour un évangéliste plutôt que pour un prophète. Sa prophétie contient 88 chapitres, dont le royaume de Juda et la ville de Jérusalem sont principalement l'objet. Il y paroît occupé de trois grands événemens. Le premier est le projet que *Phacée*, roi d'Israël, et *Razin*, roi de Syrie, formèrent, sous le règne d'*Achaz*, de détrôner la maison de *David*. Le second est la guerre que *Sennachérib*, roi d'Assyrie, porta dans la Judée au temps d'*Ezéchias*, et la défaite miraculeuse de son armée. Le troisième est la captivité de Babylone, et le retour des Juifs dans leur pays. *Isaïe* passe pour le plus éloquent des prophètes. Son style est grand et magnifique, ses expressions

fortes et impétueuses. *St. Jérôme* dit que ses écrits sont comme l'abrégé des saintes Écritures, et un précis des plus rares connoissances; qu'on y trouve la philosophie naturelle, la morale et la théologie. Parmi les commentateurs de ce prophète, on distingue *Vitringa*, qui a publié son *Commentaire* en 2 volumes in-folio. M. *de Bonneville* a mis en beaux vers françois plusieurs fragmens d'*Isaïe*.

ISAM, *Voyez* HISCHAM.

ISAMBERT, (Nicolas) célèbre docteur et professeur de Sorbonne, natif d'Orléans, enseigna long-temps la théologie dans les écoles de Sorbonne, et mourut en 1642, à 77 ans. On a de lui, des *Traités de Théologie*, et un *Commentaire* sur la Somme de *St. Thomas*, en 6 vol. in-fol. qui prouvent autant de savoir que de patience.

ISAURE, (Clémence) fille aussi spirituelle que généreuse, institua dans le 14e siècle les *Jeux Floraux*, à Toulouse sa patrie. *Voyez* LOUBÈRE. On les célèbre tous les ans au mois de mai. On prononce son éloge, et on couronne de fleurs sa statue de marbre, qui est à l'hôtel de ville. Cette fille illustre laissa un prix pour ceux qui auroient le mieux réussi dans chaque genre de poésie : ces prix sont une *violette* d'or, une *églantine* d'argent, et un *souci* de même métal. *Catel* a prétendu que *Clémence* étoit un personnage imaginaire; mais il a été réfuté par le savant Dom *Vaissette*... Voyez l'*Histoire du Languedoc* de ce Bénédictin, tome IV, pag. 198; et sur-tout la note XIX à la fin du même volume page 565. On peut aussi consulter les *Annales de Toulouse*, par *la Faille*; et le *Mémoire* imprimé en 1776, au nom de cette société littéraire contre les entreprises du corps-de-ville, où il est solidement prouvé que l'illustre Toulousaine a non-seulement existé, mais qu'elle est l'institutrice des Jeux Floraux, et qu'elle en a assuré à perpétuité la célébration, en laissant de grands biens aux Capitouls ou officiers municipaux, à condition qu'ils en feroient l'emploi prescrit.

ISBOSETH, fils de *Saül*, régna pendant deux ans assez paisiblement sur les dix tribus d'Israël, lorsque *David* régnoit à Hébron, sur celle de Juda. *Abner*, général de son armée, auquel il étoit redevable de la couronne, ayant eu des sujets de mécontentement, passa au service de *David*, et le fit reconnoître pour roi par les dix tribus, l'an 1048 avant J. C. Quelque temps après, deux Benjamites assassinèrent *Isboseth* dans son lit, et portèrent sa tête à *David*. Ces misérables croyoient faire leur fortune par ce présent; mais le généreux monarque fit tuer les deux meurtriers, et fit faire de magnifiques funérailles à *Isboseth*. Le règne de ce prince fut en tout de sept ans et demi.

ISBRAND, (Eberard) né à Gluckstad dans le Holstein, s'attacha au czar *Pierre*, qui l'envoya ambassadeur à la Chine, en 1692. La relation de son voyage par *Adam Brand de Lubeck*, parut traduite en françois, à Amsterdam, 1699, in-12. *Isbrand* étoit de retour depuis quatre ans de la Chine, et vivoit encore en 1700.

ISCARIOT *ou* ISCARIOTE ; *Voyez* V. JUDAS.

ISDEGERDE Ier, roi de Perse, succéda à *Sapor*, son aïeul, dont il n'imita pas les vertus. Il fut débauché, cruel et avare. Il fit la guerre aux empereurs d'Orient, qui refusoient de lui payer le tribut que ses ancêtres exigeoient d'eux. *Théodose le Jeune* traita de la paix avec ce prince. La religion Chrétienne fit de grands progrès en Perse sous son règne ; mais le zèle indiscret d'un évêque nommé *Abdas*, excita une persécution, qui commença en 414, et qui dura près de trente ans : *Voy.* ABDAS. Cette époque, célèbre dans les fastes de l'Eglise, est en partie ce qui nous a engagés à placer *Isdegerde* dans ce Dictionnaire. Sa mort arriva vers l'an 420. Il éprouva, suivant les historiens Persans, les effets de la vengeance divine. Il fut tué, disent-ils, par un coup de pied d'un cheval, trouvé par hasard à la porte de son palais, et qui disparut dès qu'il eut rué contre le prince ; mais c'est un conte que plusieurs écrivains ont rejeté.

I. **ISÉE**, orateur célèbre, né à Chalcis dans l'isle d'Eubée, passa à Athènes vers l'an 344 avant J. C. et y fut disciple de *Lysias* et maître de *Démosthène*. Ce prince de l'éloquence grecque s'attacha à lui plutôt qu'à *Isocrate*, parce qu'il mettoit de la force et de la véhémence, où l'autre ne mettoit que des fleurs. Un avantage qu'il eut encore sur *Isocrate*, c'est qu'il tourna l'art de la parole du côté de la politique. Nous avons dix *Harangues* de lui, dans les anciens *Orateurs Grecs* d'*Etienne*, 1575, in-folio.

II. **ISÉE**, autre orateur Grec, vint à Rome à l'âge de 60 ans, vers l'an 97 de J. C. Il fut les délices et l'admiration de tous ceux qui avoient conservé le bon goût de l'éloquence. *Pline le Jeune* dit dans ses *Lettres* qu'il ne se préparoit jamais, et qu'il parloit toujours en homme préparé. Rien n'égaloit, selon le même écrivain, la facilité, la variété et l'élégance de ses expressions. D'après ces éloges, la perte de ses ouvrages est un malheur pour les lettres.

ISELIN, (Jacques-Christophe) *Iselius*, né à Basle en 1681, obtint la chaire d'histoire et d'antiquités de cette ville, ensuite celle de théologie. Il vint à Paris en 1717, et s'y acquit l'estime et l'amitié des savans. Il avoit dessein d'aller en Angleterre et en Hollande ; mais l'université de Basle l'ayant nommé recteur, il fut obligé de retourner dans sa patrie. Peu de temps après, l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris lui donna le titre d'*Académicien honoraire Etranger*, à la place de *Cuper*. *Iselin* fut aussi bibliothécaire de Basle, et mourut le 14 avril 1737, à 56 ans. On a de lui, un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *De Gallis Rhenum transeuntibus*, *Carmen heroïcum* ; 1696, in-4.° II. *De Historicis Latinis melioris ævi Dissertatio*, 1697, in-4.° III. Un grand nombre de *Dissertations* et de *Harangues*, sur différens sujets. IV. Plusieurs ouvrages de controverse. L'auteur étoit en commerce de lettres avec une partie des savans de l'Europe. Il les aidoit de ses conseils et de ses recherches. Il fournit beaucoup

de pièces au célèbre *Lenfant*, pour son *Histoire du Concile de Basle*. La plus grande partie de son temps étoit emportée par ses correspondances; mais il ne le regrettoit pas, lorsqu'il pouvoit être utile.

ISEMBURGE, *Voyez* INGELBURGE.

I. ISIDORE DE CHARAX, auteur Grec du temps de *Ptolomée-Lagus*, vers l'an 300 avant Jésus-Christ, a composé divers *Traités historiques*, et une *Description de la Parthie*, que *David Heschélius* a publiée. Elle peut être utile. On la trouve aussi dans les *Petits Géographes* d'Oxford, 1703, 4 vol. in-8.°

II. ISIDORE D'ALEXANDRIE, (Saint) né en Égypte vers l'an 318, passa plusieurs années dans la solitude de la Thébaïde et du désert de Nitrie. *St. Athanase* l'ordonna prêtre, et le chargea de recevoir les pauvres et les étrangers. Cette fonction lui a fait donner le nom d'*Isidore l'Hospitalier*. Il joignit à une vie austère, un travail continuel. Il défendit avec zèle la mémoire et les écrits de *St. Athanase* contre les Ariens. *Isidore* se brouilla dans la suite avec *Théophile d'Alexandrie*, et ce patriarche le chassa du désert de Nitrie et de la Palestine, avec 30 autres solitaires. Il se réfugia à Constantinople l'an 400, et y mourut en 403, âgé de 85 ans.

III. ISIDORE DE CORDOUE, (Saint) évêque de cette ville, sous l'empire d'*Honorius* et de *Théodose le Jeune*, composa des *Commentaires sur les Livres des Rois*. Il dédia cet ouvrage vers 412 à *Paul Orose*, disciple de *St. Augustin*. On le nomme aussi *Isidore l'Ancien*, pour le distinguer d'*Isidore le Jeune*, plus connu sous le nom d'*Isidore de Séville*.

IV. ISIDORE DE PELUSE, (Saint) ainsi nommé parce qu'il s'enferma dans une solitude auprès de cette ville, florissoit du temps du concile général d'Éphèse, tenu en 431, et mourut le 4 février 440, avec une grande réputation de science et de vertu. *St. Chrisostôme* avoit été son maître, et il fut un de ses plus illustres disciples. *Isidore* en forma à son tour, et les conduisit avec prudence. Il reprenoit les uns avec douceur, les autres avec fermeté. *On ne gagne pas*, disoit-il, *tout le monde par les mêmes moyens, comme les mêmes remèdes ne guérissent pas toutes les maladies*. Le courage qu'il montra contre les méchans, lui attira des persécutions. *Mais, quelques calomnies*, disoit-il, *qu'on publie contre la vertu, quelques louanges qu'on donne au vice, je n'abandonnerai jamais l'un pour suivre l'autre. J'aimerai toujours la vertu, quoique couverte d'opprobres; et je détesterai toujours le vice, fût-il couronné de gloire*. Nous avons de lui, *Cinq Livres de Lettres* en grec, et quelques autres *Ouvrages*, dont la meilleure édition est celle de Paris, donnée par *André Schot*, en 1598, in-fol. en grec et en latin. Le style en est précis, élégant et assez pur. Plusieurs points de morale, de théologie et de discipline ecclésiastique y sont éclaircis, ainsi que plusieurs passages de l'écriture. On y trouve beaucoup de solidité et de précision. Ce Saint est connu aussi sous le nom d'*Isidore de Damiette*.

V. ISIDORE DE SÉVILLE, (Saint) fils d'un gouverneur de Carthagène en Espagne, fut élevé par son frère *Léandre*, évêque de Séville. Après la mort de ce saint prélat, il fut choisi pour son successeur en 601. Pendant près de 40 ans qu'il tint le bâton pontifical, il fut le père des pauvres, la lumière des savans, le consolateur des malheureux et l'oracle de l'Espagne. Il mourut en Saint, comme il avoit vécu, le 4 avril 636, dans un âge avancé. Le concile de Tolède, tenu en 653, l'appelle le *Docteur de son siècle, et le nouvel ornement de l'Église*... ISIDORE avoit présidé à un grand nombre de conciles assemblés de son temps, et en avoit fait faire les réglemens les plus utiles. On a de lui, plusieurs compilations qui décèlent beaucoup de savoir, mais peu de goût. Les principales sont : I. *Vingt Livres des Origines* ou *Étymologies*. Elles manquent quelquefois de justesse ; mais ce traité renferme beaucoup de recherches, la plupart puisées dans des livres qui n'existent plus ; et divers auteurs modernes en ont profité. II. Des *Commentaires* sur les livres historiques de l'ancien Testament ; ils ne sont pas assez littéraux. III. Un *Traité*, assez curieux, *des Écrivains ecclésiastiques*. IV. Un *Traité des Offices Ecclésiastiques*, intéressant pour les amateurs de l'antiquité et de l'ancienne discipline. *Isidore* y marque *Sept Prières du Sacrifice*, qui se trouvent encore, avec le même ordre, dans la *Messe Mosarabique*, qui est l'ancienne Liturgie d'Espagne, dont ce Saint est reconnu pour le principal auteur. L'édition du *Missel*, 1500, in-folio ; et celle du *Bréviaire*, 1502, in-folio, imprimées par ordre du cardinal *Ximenès*, sont fort rares. On a fait paroître à Rome, en 1740, in-folio, un *Traité* sur cette Liturgie. V. Une *Règle* qu'il donna au monastère d'Honori. Il y dit « qu'un Moine doit toujours travailler, suivant le précepte et l'exemple de *saint Paul* et des Patriarches... Il ajoute, que ceux qui veulent lire sans travailler, montrent qu'ils profitent mal de la lecture, qui leur ordonne le travail. » VI. Une *Chronique depuis Adam jusqu'en 626*, utile pour l'Histoire des Goths, des Vandales et des Suèves, quoique l'auteur montre peu de choix dans les faits et trop de crédulité. La meilleure édition de ces différens ouvrages est celle de Don *du Breul*, bénédictin ; à Paris, in-folio, en 1601 ; et à Cologne, 1617.

VI. ISIDORE MERCATOR, ou PECCATOR, auteur d'une *Collection de Canons*, long-temps attribuée à *Isidore de Séville*, vivoit, à ce qu'on croit, au huitième siècle. Ce recueil renferme les fausses Décrétales de plus de soixante Papes, depuis *St. Clément* jusqu'au pape *Sirice* ; et les Canons des Conciles convoqués jusqu'en 683. *Riculfe*, archevêque de Mayence, l'apporta d'Espagne, et en fit diverses copies, qu'il répandit en France vers l'an 790 ou 800. On y trouve plusieurs Lettres décrétales, attribuées aux papes *Clément, Anaclet, Evariste*, et aux autres jusqu'à *St. Sylvestre* ; mais elles contiennent des caractères visibles de fausseté. On y fait parler ces pontifes dans le mauvais style du 8e siècle ; les dates sont presque toutes fausses ; tout y est plein de fautes contre l'histoire, la géographie et la chronologie ; on y suppose d'anciens canons, qui

ordonnent qu'on ne tiendra jamais un seul concile provincial sans la permission du pape, et que toutes les causes ressortiront à lui. Ce fut aussi depuis la publication de la compilation indigeste du faussaire *Isidore*, que les appellations à Rome se multiplièrent dans toute l'Église latine. Ce fut sur ces fausses décrétales, que s'établit une nouvelle jurisprudence canonique; parce que l'ignorance et le défaut de critique les firent passer pour vraies. L'imposture qui les avoit fabriquées étoit grossière ; mais c'étoient des hommes grossiers qu'on trompoit. L'ouvrage d'*Isidore* abusa les hommes pendant huit siècles; et enfin, quand l'erreur a été reconnue, les usages et les changemens qu'elle avoit introduits dans certains points de la discipline, ont subsisté dans une partie de l'Église : l'antiquité leur a tenu lieu de vérité. Les savans pourront consulter, sur les fausses décrétales, l'excellent ouvrage de *Blondel*, intitulé : *Pseudo-Isidorius et Turrianus vapulantes*, et sur-tout ce qu'a dit le judicieux *Fleuri*, dans ses *Discours* III, IV et VII, sur l'*Histoire Eccclésiastique*. Outre les preuves de supposition des décrétales rapportées plus haut, il y en a une de décisive. Le fabricateur, dans toutes les citations des passages de l'Écriture, se sert de la *Vulgate*, version faite par *St. Jérôme*. Donc les pièces qu'il cite ne sont pas des anciens papes, et sont plus récentes que ce père de l'église. D'ailleurs, elles n'ont aucun rapport avec l'état de l'église, tel qu'il étoit dans les temps où on les suppose écrites.

VII. ISIDORE DE ISOLANIS, Dominicain Milanois, dans le 16[e] siècle, s'est rendu célèbre par ses opinions singulières et hardies, qui font rechercher ses ouvrages. Les principaux sont : I. *De imperio militantis Ecclesiæ*, ouvrage rare et curieux. II. *Disputationum Catholicarum libri v.* Il y traite de l'enfer, du purgatoire et des indulgences. Ce livre est encore plus recherché que le précédent. III. *De Principis institutione.* Ces trois ouvrages furent imprimés à Milan, en 1517, in-folio.

ISIDORE DE MILET, *Voyez* ANTHEMIUS, n° II.

ISINGRINIUS, (Michel) célèbre imprimeur de Basle dans le 16[e] siècle, imprima en grec, tous les ouvrages d'*Aristote*, avec des caractères et un papier préférables à ceux d'*Alde-Manuce*. Il a publié, avec la même correction, plusieurs ouvrages de médecine, entr'autres, l'*Histoire des Plantes*, de *Fuchs*.

ISIS, *Voyez* Io, qui, suivant les Grecs, étoit la même qu'*Isis*. Il est probable, cependant, que le culte de cette divinité étoit né en Égypte, avant que d'être connu dans la Grèce.

ISLE-ADAM, (L') *Voyez* VILLIERS, n[os] I *et* II.

I. ISMAËL, fils d'*Abraham* et d'*Agar*, naquit l'an 1910 avant J. C. Ayant un jour maltraité son frère *Isaac*, *Sara* obligea *Abraham* de le chasser avec sa mère *Agar*. Ces deux infortunés se retirèrent dans un désert, où *Ismaël* étoit prêt à mourir de soif, lorsqu'un Ange du Seigneur apparut à *Agar*. Il lui montra un puits plein d'eau, dont ils burent. Ils continuèrent leur chemin, et s'arrêtèrent au désert de Pharan.

Ismaël épousa une Égyptienne, dont il eut douze fils, desquels sortirent les douze tribus des Arabes, qui subsistent encore aujourd'hui. Ses descendans habitèrent le pays qui est depuis Hévila jusqu'à Sur. *Ismaël* se trouva à la mort d'*Abraham*, et le porta avec *Isaac* dans la caverne du champ d'*Ephron*. Enfin, il mourut en présence de tous ses frères, l'an 1773 avant Jésus-Christ. C'est de lui que sont descendus les Arabes et les Agareniens, les Israélites, les Sarrasins et quelques autres peuples. *Mahomet*, dans son Alcoran, se fait gloire d'être sorti de la famille d'*Ismaël*.

II. ISMAËL Ier, fut le premier sophi de Perse. Il étoit petit-fils, par sa mère, d'*Usum-Cassan*. Il rétablit l'empire Persan, l'an 1499, en se disant descendu d'*Ali*, gendre du faux prophète *Mahomet;* et en donnant une nouvelle explication à l'Alcoran. C'est ce qui a formé deux sectes parmi les Mahométans, qui se regardent mutuellement comme hérétiques. *Ismaël* commença son règne vers l'an 1505, et mourut en 1523, après avoir remporté diverses victoires sur ses ennemis. Pour établir plus solidement son trône, il sollicita les princes Chrétiens de joindre leurs armes aux siennes contre les Ottomans; mais le temps des Croisades étoit passé. Ses successeurs prirent, à son exemple, le titre de *Sophi*, non parce qu'il signifie *Sage*, en grec, mais parce que ce mot, en langue persienne, veut dire *laine*: c'est de cette matière que les princes Persans faisoient leurs turbans. Il laissa quatre fils.

III. ISMAËL II, *ou* SCHAH-ISMAËL, sophi de Perse, succéda à *Thamas*, en 1575. On le tira de sa prison pour le mettre sur le trône. Il s'y affermit par la mort de huit de ses frères, qu'il fit égorger; mais, après un règne de deux ans, il fut empoisonné par une de ses sœurs, parce qu'il paroissoit avoir trop d'inclination pour la religion des Turcs, que les Persans regardent comme des hérétiques. Il avoit plus de 50 ans.

I. ISMÉNIAS, excellent musicien de Thèbes. On dit qu'ayant été fait prisonnier par *Athéas*, roi des Scythes, il joua de la flûte devant ce prince, qui, se moquant de l'admiration de ses courtisans, dit tout haut qu'*il préféroit les hennissemens de son cheval, aux sons de la flûte d'Isménias.*

II. ISMÉNIAS, chef des Béotiens, ayant été envoyé par ses concitoyens en ambassade à la cour de Perse, les servit utilement, après avoir évité adroitement une difficulté qui se présenta à son arrivée. Il fut averti qu'*il ne pouvoit parler au grand Roi, s'il ne l'adoroit.* Quoiqu'il eût résolu de ne pas déshonorer le nom Grec par cette bassesse, il se fit présenter, et en entrant dans la salle où le roi l'attendoit, il laissa tomber sa bague sur le carreau. L'inclination qu'il fit pour la ramasser, passa pour un acte d'adoration. Le roi, satisfait, écouta favorablement *Isménias;* et il crut ne devoir rien refuser à un homme qui lui avoit rendu, sans difficulté, un honneur que tous les autres Grecs s'opiniâtroient à lui refuser.

ISOCRATE, né à Athènes, l'an 436 avant J. C., étoit fils d'un artiste de cette ville, qui amassa assez de bien en faisant

des instrumens de musique, pour être en état de lui donner une excellente éducation. *Isocrate* répondit aux soins de son père; il devint, dans l'école de *Gorgias* et de *Prodicus*, un des plus grands maîtres d'éloquence; mais il ne put jamais parler en public dans les grandes affaires de l'état: sa timidité et la foiblesse de sa voix l'en empêchèrent. Ne pouvant le faire lui-même, il l'apprit aux autres. Il ouvrit à Athènes une école d'éloquence, qui fut une pépinière d'orateurs pour toutes les parties de la Grèce. « Il en sortit, dit *Cicéron*, comme du cheval de Troie, une foule de personnages illustres. Si ses leçons furent utiles aux disciples, elles ne furent pas moins lucratives pour le maître. *Isocrate* amassa plus d'argent qu'aucun sophiste de son siècle, quoiqu'il n'exigeât rien des citoyens d'Athènes. Le fils d'un roi lui donna soixante mille écus pour un discours, où il prouvoit très-bien *qu'il faut obéir au Prince*. Mais bientôt après il en composa un autre, où il prouvoit au *Prince qu'il doit faire le bonheur de ses sujets*. On venoit à lui de toutes parts. Également doué du talent de bien écrire et de celui de bien enseigner, il donnoit à la fois le précepte et l'exemple. Dans ce qui nous reste de lui, on voit un style doux, coulant, agréable, plein de graces naturelles, ni trop simple, ni trop orné. Ses pensées sont nobles, ses expressions fleuries et harmonieuses. Cependant *Aristote*, apparemment jaloux de ses succès, n'en parloit qu'avec mépris. *Il est honteux de se taire, disoit-il, lorsqu'*Isocrate *parle*. *Cicéron* n'en pensoit pas de même. *Isocrate* est le premier, suivant lui, qui ait introduit dans la langue grecque ce nombre, cette cadence, cette harmonie, qui en font la première des langues. *Isocrate* n'étoit pas moins bon citoyen qu'excellent rhéteur. La nouvelle de la défaite des Athéniens par *Philippe*, à la bataille de Chéronée, le pénétra d'une douleur si vive, qu'il ne voulut pas survivre au malheur de sa patrie. Il mourut du chagrin que lui causa cet événement funeste, l'an 338 avant J. C., à 98 ans, après avoir passé quatre jours sans manger. On lui érigea deux statues, et on éleva sur son mausolée, une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle étoit placée une sirène, image et symbole de son éloquence. Ce sophiste désapprouva hautement la condamnation de *Socrate*. Le lendemain de sa mort, il parut en habit de deuil dans Athènes, aux yeux de ce même peuple, assassin d'un philosophe qui faisoit sa gloire. « Des hommes, qui parloient de vertus et de lois en les outrageant, dit *Thomas*, ne manquèrent pas de le traiter de séditieux, lorsqu'il n'étoit qu'humain et sensible. Nous avons de lui, trente-une *Harangues*, traduites du grec en latin par *Jérôme Wolfius*. Toutes les Œuvres d'*Isocrate* furent imprimées par *Henri Etienne*, in-folio, 1593. Elles contiennent ses *Harangues* et ses *Lettres*. L'imprimeur y joignit la traduction de *Wolfius*, ses remarques propres, et quelques fragmens de *Gorgias* et d'*Aristide*. On estime aussi l'édition des *Aldes*, 1513 et 1534, in-folio; et celle de Londres, 1748, in-8.° On a donné à Cambridge, pour l'usage des classes de l'université, une excellente édition de qua-

torze Harangues choisies d'*Isocrate*, in-8.° On y a joint des variantes et une nouvelle version, avec de savantes remarques. Les littérateurs pourront consulter les recherches de l'abbé *Vatry*, sur les autres écrits qu'*Isocrate* avoit composés. On les trouve dans le tome 13e des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*. L'abbé *Auger* a publié, en 1781, en 3 vol. in-8°, une Traduction estimée de toutes les Œuvres d'*Isocrate*. M. l'évêque de *Lescar*, prélat aussi éclairé qu'éloquent, qui connoît parfaitement la langue de l'orateur Grec, a été d'une grande ressource au traducteur, dont il a corrigé et embelli l'ouvrage.

ISOTTA NOGAROLE, *Voy*. I. NOGAROLA.

ISSACHAR, cinquième fils de *Lia*, et le neuvième des enfans de *Jacob*. Ses descendans sortirent d'Égypte, au nombre de 54,400 combattans. Sa tribu s'adonna à l'agriculture. Ce patriarche étoit né l'an 1749 avant J. C.; on ne sait pas la date de sa mort.

ITALUS, étoit, au rapport d'*Hygin*, fils de *Télégon*, et, selon d'autres, un roi de Sicile. *Denis d'Halycarnasse* le fait sortir d'Arcadie, pour venir s'établir dans cette partie de l'Italie qui étoit voisine de la Sicile, et qui s'appeloit *Ænotrie;* d'autres le font venir d'Afrique. Quoi qu'il en soit, c'est lui qui donna son nom à l'Italie.

ITHACE, évêque de Sossube en Espagne, poursuivit, sous l'empire de *Gratien*, les Priscillianistes avec un acharnement qui tenoit de la passion. Poursuivi lui-même par ces hérétiques, il se retira dans les Gaules; mais sous *Maxime*, il montra encore plus d'acharnement contr'eux, et demanda leur mort. *Voyez* MARTIN, n° I. Après la mort de *Maxime*, il fut privé de la communion ecclésiastique, et envoyé en exil, où il mourut vers l'an 390. Ce prélat Espagnol n'avoit ni la sainteté, ni la gravité d'un évêque. Il étoit hardi jusqu'à l'impudence, grand parleur, fastueux; et son zèle inconsidéré traitoit de *Priscillianistes* tous ceux qu'il voyoit jeûner et s'appliquer à la lecture.

ITON, roi de Thessalie, étoit fils de *Deucalion*. On dit que c'est lui qui inventa l'art de fondre le cuivre, l'or et l'argent, pour en faire de la monnoie.

ITTE, *ou* ITTUBERGE, femme de *Pepin*, maire du palais sous *Dagobert*, étoit sœur de *saint Modoal*, évêque de Trèves. Après la mort de son époux, elle quitta la cour pour vivre dans la retraite. Elle fit bâtir le monastère de Nivelle, pour elle et pour sa fille *Ste Gertrude;* et elle y mourut en odeur de sainteté, l'an 552.

ITTIGIUS, (Thomas) savant professeur de théologie à Leipzig, travailla aux Journaux de cette ville avec succès, et mourut le 7 avril 1710, à 67 ans. Il avoit du savoir et des vertus, et il eut de la réputation dans son pays. On a de lui : I. Un *Traité sur les incendies des Montagnes*, Leipzig, 1671, in-8.° II. Une *Dissertation sur les Hérésiarques des temps Apostoliques*, 1703, in-4° : elle est très-estimée. III. Une *Histoire des Synodes nationaux, tenus en France par les prétendus Réfor-*

més, 1705, in-4.° IV. Une *Histoire Ecclésiastique des deux premiers siècles de l'Église*, 1709 et 1711, 2 vol. in-4.° V. Des *Œuvres Théologiques*. Tous ses ouvrages sont en latin; on les connoît peu en France.

ITTUANFIUS, (Nicolas) vice-palatin de Hongrie, a laissé l'*Histoire* de ce royaume, depuis 1490, jusqu'en 1612. Elle vit le jour à Cologne, in-folio, en 1622, quelques années après la mort de l'auteur. Cette Histoire est d'autant plus estimable, qu'*Itthuanfius* avoit été employé par *Maximilien II* et *Rodolphe II* dans les affaires les plus importantes.

ITYLE, (Mythol.) *Itylus*, étoit fils de *Zéthus* et d'*Adéone*. Sa mère le tua la nuit par méprise, croyant que c'étoit *Amielée*, fils d'*Amphion*, à qui elle portoit envie de ce qu'il avoit six fils, et qu'elle n'en avoit qu'un. Lorsqu'elle eut reconnu son erreur, elle en sécha de douleur et de regret. Les dieux qui en eurent pitié, la changèrent en oiseau.

ITYS, ou ITYLE, (Mythol.) fils de *Térée*, roi de Thrace, et de *Progné*, fille de *Pandion*, roi d'Athènes, fut massacré par sa propre mère, qui le fit manger à son mari, pour se venger de ce qu'il avoit violé sa sœur *Philomèle*. *Térée* ayant reconnu la tête de son fils, entra en fureur, et l'épée à la main, il poursuivoit sa femme pour la tuer, lorsqu'il fut changé en Hupe, *Progné* en Hirondelle, *Philomèle* en Rossignol, et *Itys* en Faisan.

IVAN, *Voyez* BASILOWITZ, IWAN *et* YVAN.

IVELLUS, *Voy.* JEWEL.

IVES, *ou* YVES de Chartres, (Saint) *Ivo*, né dans le territoire de Beauvais, d'une famille noble, fut disciple de *Lanfranc*, prieur de l'abbaye du Bec, et se distingua tellement par sa piété et par sa science, qu'il devint abbé, puis évêque de Chartres en 1092. Il s'éleva contre le roi *Philippe I*, qui avoit pris *Bertrade de Montfort*, femme de *Foulques le Rechin*, comte d'Anjou, après avoir quitté la sienne, *Berthe de Hollande*. Il gouverna son diocèse avec zèle, y fit fleurir la discipline ecclésiastique, et mourut le 21 décembre 1115, à 80 ans. On a de lui, quelques *Sermons*, une *Chronique* abrégée des rois de France, un *Recueil de Décrets ecclésiastiques*; un grand nombre d'*Epîtres*, fort utiles pour connoître les mœurs de son temps. On voit par ces Lettres, « que ce prélat, dit M. *du Radier*, étoit plutôt un ministre adroit et opiniâtre de la politique de Rome, qu'un évêque François et ferme dans les principes immuables de l'Église Gallicane. Sa sincérité est souvent en défaut; il n'est pas toujours d'accord avec lui-même. De tous les auteurs ecclésiastiques, il n'y en a point qui ait un système moins suivi, soit sur les points de discipline, soit par rapport aux libertés de l'Église Gallicane et au pouvoir du pape : tantôt il les élève, tantôt il les abaisse. C'est un point de vue que n'a point saisi l'auteur de *Esprit d'Ives de Chartres*, qu'on croit être *Varillas*, qui ne l'avoit envisagé qu'à la hâte. Ce n'est pas par une, deux ou plusieurs Lettres, c'est par la réunion et le corps des Lettres, qu'il faut juger de ce prélat. (*Anecdotes des Reines de France*, tome 2,

pag. 228 et 229.) » Ce jugement de M. *du Radier* ne s'accorde point avec celui que le P. *de Longueval* porte d'*Ives de Chartres*, qu'il peint comme défendant, avec courage, les droits de l'Église, sans donner atteinte à ceux des souverains. Mais ce Jésuite rapporte une Lettre de ce prélat au pape, où il lui donnoit des avis secrets sur les démarches que le roi *Philippe* faisoit pour obtenir son absolution. « Prenez garde à vous et à nous, et tenez toujours ce prince sous les clefs et dans les chaînes de *St. Pierre.* » Cette Lettre prouve que si *Ives* ne donnoit pas atteinte aux droits des souverains, il avoit du moins avec eux une conduite un peu équivoque. Il nous semble même qu'il leur montroit une fierté un peu déplacée, quoique le zèle pût la faire excuser. *Louis le Gros* lui ayant un jour écrit pour exiger de lui le présent de quelques pelleteries, *Ives* lui répondit par la Lettre suivante : « Il ne sied pas à la majesté royale de demander aux évêques des ornemens qui ne servent qu'à la vanité ; et il sied encore moins à un évêque de les donner à un roi. Je n'ai pu lire, sans rougir, la lettre par laquelle vous me demandez quatre peaux d'hermines ; j'ai eu peine à croire que vous ayez écrit cette lettre. Cependant je ne laisse pas d'y répondre, afin que vous ne demandiez jamais rien de semblable à un évêque, si vous voulez faire respecter la majesté royale. » Toutes ses *Œuvres* ont été imprimées à Paris en 1647, in-fol.

IVES, *Voyez* YVES *et* SAINT-YVES.

IVETEAUX, (Nicolas Vauquelin, seigneur des) poëte François, né à la Fresnaye, château près de Falaise, d'abord lieutenant général de Caen, charge dans laquelle il avoit succédé à son père, (*Voyez* FRESNAYE) fut nommé précepteur du duc de *Vendôme*, fils de *Gabrielle d'Estrées*, et ensuite de *Louis XIII*, encore dauphin. Sa vie licencieuse le fit renvoyer de la cour avec des bénéfices, dont il se défit, sur les reproches que le cardinal *de Richelieu* lui fit de la corruption de ses mœurs. Soulagé du poids d'un état dont il n'avoit ni le goût, ni les vertus, il se retira dans une belle maison du faubourg Saint-Germain, où il vécut en Épicurien. Comme il s'imaginoit que la vie champêtre étoit la plus heureuse de toutes, il s'habilloit en berger ; et se promenant avec une joueuse de harpe, la maîtresse de son cœur et de sa bourse, la houlette à la main, la pannetière au côté, le chapeau de paille sur la tête, il conduisoit paisiblement, le long des allées de son jardin, ses troupeaux imaginaires, leur disoit des chansons et les gardoit du loup. Sa maîtresse, nommée *Dupuys*, jouoit de la harpe ; des rossignols dressés à ce manége sortoient de leur volière, et venoient se pâmer sur l'instrument. Ce poëte voluptueux raffina tous les jours sur les plaisirs. Ce goût ne le quitta pas même à la mort : car, sur le point d'expirer, il se fit, dit-on, jouer une sarabande, afin que son ame passât plus doucement de ce monde à l'autre. D'autres disent, d'après *Huet*, qu'il mourut repentant. Ce fut en 1649, à l'âge de 90 ans, dans une maison de campagne près de Germigny, château des évêques de Meaux. On a de lui : I. *Institution d'un Prince*,

en vers ; ouvrage écrit avec jugement et avec énergie, et plein des plus belles leçons de la morale païenne et chrétienne, quoique composé par un Épicurien. On a dit que ce poëte avoit dégoûté *Mézerai* de la poésie où il réussissoit mal ; ainsi, en nous délivrant d'un mauvais poëte, il nous a donné un meilleur historien. —II. Des *Stances*, des *Sonnets* et d'autres Poésies, dans les *Délices de la Poésie Françoise*, 1620, in-8°, qui ne sont pas celles des gens de goût.

IVON, *Voyez* YVON.

I. IWAN V, *ou* JEAN ALEXIOWITZ, czar de Russie, second fils de *Michaëlowitz*, né en 1661, fut disgracié de la nature. Il étoit presque privé de la vue et de la parole, et sujet à des convulsions. Il devoit succéder à la couronne après la mort de son frère *Fœdor Alexiowitz*, arrivée en 1682 ; mais comme son esprit étoit aussi foible que ses yeux, on voulut l'enfermer dans un monastère, et donner le sceptre à *Pierre* son frère, né d'un second mariage. La princesse *Sophie*, leur sœur, espérant de régner sous le nom d'*Iwan*, excita une sédition pour lui conserver le trône. Après bien du sang répandu, on finit par proclamer souverains les deux princes *Iwan* et *Pierre*, en leur associant *Sophie* en qualité de co-régente. Ce gouvernement partagé ne dura que six ans. L'ambitieuse *Sophie* ayant projeté, en 1689, de sacrifier le czar *Pierre* à la soif de régner seule, la conspiration fut découverte, et la princesse enfermée dans un couvent. Dès ce moment, *Pierre* régna en maître : *Iwan* n'eut d'aure part au gouvernement, que celle de voir son nom dans les actes publics. Il mena une vie privée et tranquille, et mourut en 1696, à 35 ans. Ce prince laissa cinq filles, dont la quatrième, *Anne*, mariée, en 1710, au duc de *Courlande*, monta depuis sur le trône de Russie.

II. IWAN VI, de *Brunswick-Bevern*, fut déclaré czar après la mort de sa grand'tante *Anne Iwanova*, le 29 octobre 1740. Il descendoit de la sœur de cette princesse, fille comme elle du czar *Iwan V*, frère aîné de *Pierre le Grand*. *Ernest*, duc de Biren, favori d'*Anne*, devoit avoir la régence sous la minorité de ce jeune prince, qui n'avoit que trois mois ; mais, quelques semaines après, le duc de *Biren* fut destitué, et la régence fut déférée à *Anne de Mecklembourg*, duchesse de Brunswick-Bevern, mère du jeune empereur. Le 6 décembre 1741, *Iwan* fut détrôné, et enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, comme un prince foible de corps et d'esprit. Il fut bientôt séparé de ses parens, transporté alternativement dans la forteresse de Riga, et à Oranienbourg dans la froide province de Woronetz. Un moine ayant eu accès dans la prison d'*Iwan*, l'enleva dans le dessein de le conduire en Allemagne, mais il fut arrêté à Smolensko, et enfermé de nouveau dans un monastère de la ville de Waldaï, située sur la route de Pétersbourg à Moscow. La princesse *Élizabeth Pétrowna*, fille de *Pierre le Grand*, qui fut déclarée impératrice, étant morte en 1762, et son neveu *Pierre III* ayant été déposé six mois après ; la princesse *Catherine d'Anhalt-Zerbst*, son épouse, monta sur

le trône. C'est sous le règne de cette princesse que le malheureux *Iwan* fut massacré, le 16 juillet 1764, par ses gardiens *Oulousieff* et *Tchekin*, porteurs d'un ordre qui leur enjoignoit de tuer ce prince, si on tentoit de le délivrer. Des soldats s'étant présentés pour tirer *Iwan* de sa prison pour le mettre à leur tête et opérer une révolution, hâtèrent sa mort. *Voy.* MIROWITSCK. « Le lendemain, dit *Castera*, on exposa le corps d'*Iwan* revêtu d'un simple habit de matelot devant la porte de l'église de Schlusselbourg. Il avoit six pieds de haut, une blonde et superbe chevelure, des traits réguliers et la peau d'une extrême blancheur; aussi, sa beauté, sa jeunesse faisoient encore mieux sentir le malheur de sa destinée. Son corps fut enveloppé d'une peau de mouton, mis dans un cercueil et enterré sans cérémonie. » Le père du prince *Iwan*, *Antoine Ulric de Brunswick*, finit sa carrière à Kolmougri en Russie en 1781, après 39 ans de captivité et dans la 67e année de son âge. *Anne* régente et mère d'*Iwan* étoit morte en couches dans la même ville en 1746. Ils laissèrent deux fils et deux filles, auxquels la czarine donna une pension.

IWANOVA, *Voy.* XI. ANNE.

IXION, (Mythol.) roi des Lapithes, étoit fils de *Phlégias*, ou de *Léontée*. Il refusa à *Déionée* les présens qu'il lui avoit promis pour épouser sa fille *Dia* : ce qui obligea ce dernier à lui enlever ses chevaux. *Ixion* dissimulant son ressentiment, attira chez lui *Déionée*, et le fit tomber par une trappe dans un fourneau ardent. Il eut de si grands remords de cette trahison, que *Jupiter* le fit mettre à sa table pour le consoler. Ses premières fautes ne le corrigèrent pas. Il osa aimer *Junon*, et tâcha de la corrompre; mais cette déesse en avertit son époux, qui, pour éprouver *Ixion*, forma une nuée bien ressemblante à *Junon*, et la fit paroître dans un lieu secret où *Ixion* la trouva. Il ne manqua pas alors de suivre les mouvemens de sa passion. *Jupiter*, trop convaincu de son dessein, foudroya ce téméraire, et le précipita dans les enfers, où les *Euménides* l'attachèrent avec des serpens à une roue qui tournoit sans cesse. Le crime étoit héréditaire dans cette malheureuse famille. *Voyez* PHLÉGION *et* PIRITHOÜS.

IZABEAU, *Voyez* IZABELLE.

J

JAAPHAR BEN TOPHAIL, *ou plutôt* JOAPHAR. *Voy.* ce mot.

JABEL, fils de *Lamech* et d'*Ada*, de la famille de *Caïn*, fut le père des pasteurs qui habitoient la campagne sous des tentes ; c'est-à-dire qu'il inventa la manière de faire paître les troupeaux en les conduisant de contrée en contrée, sans demeure fixe, et sans autre habitation que des tentes, comme depuis ont fait les Scythes, les Nomades, et les Arabes Sénites. Le nom de *Père* se prend souvent pour maître, chef, instituteur.

JABELLY, (Barthélemi) originaire de la Marche, avocat au parlement de Paris dans le XVIIe siècle, y suivit le barreau avec succès. On a de lui, les *Coutumes de la Marche expliquées*, etc. Cet ouvrage estimé a été réimprimé à Paris, en 1744, in-12.

JABIN, roi d'Azor, fit, avec trois rois ses voisins, une ligue contre *Josué*. Ce général, comptant sur la protection du Seigneur, alla au-devant de l'armée ennemie, la tailla en pièces, fit couper les jarrêts aux chevaux, et brûler les chariots de guerre. *Josué* alla ensuite assiéger *Jabin* dans sa capitale. Elle fut prise, détruite, et le roi avec tout son peuple passé au fil de l'épée.—Un de ses descendans, nommé JABIN comme lui, le vengea deux cents ans après, l'an 1285 avant J. C., en assujettissant les Israélites. Mais Dieu suscita *Barach* et *Débora* pour délivrer son peuple de la servitude. *Sisara*, lieutenant de *Jabin*, perdit la bataille et la vie. *Jabin*, voulant venger la mort de son général, subit le même sort. Sa ville capitale fut, pour la seconde fois, détruite et rasée entièrement.

I. JABLONSKI, (Daniel-Ernest) théologien Protestant, né à Dantzig en 1660, exerça le ministère dans diverses villes d'Allemagne. Il devint ensuite conseiller ecclésiastique de Berlin, et président de la société des sciences de cette ville. Il mourut le 26 mai 1741, à 81 ans, après avoir travaillé long-temps, et sans succès, à la réunion des Calvinistes et des Luthériens. On a de lui, des *Homélies*, des *Traités théologiques*, l'édition d'une *Bible*, des *Réflexions sur l'Écriture-Sainte*, et des *Versions* latines d'auteurs Anglois, etc. —*Voyez* I. MASIUS.

II. JABLONSKI, (Paul-Ernest) professeur en théologie et pasteur de Francfort sur l'Oder, mort le 14 septembre 1757, à 64 ans, a éclairci divers articles de la langue et des antiquités Egyptiennes. Son ouvrage le plus connu en ce genre est intitulé : *Pantheon Ægyptiacum*. C'est un traité sur la religion des Égyptiens, publié en 1750, 3 vol. in-8°, à Francfort sur l'Oder. On a encore du même auteur : I. *De Memnone Græcorum* ;

Francfort, 1753, in-4°, avec figures. II. *Institutiones Historiæ Ecclesiasticæ*, 2 vol. in-8°, etc. —Il ne faut pas le confondre avec *Charles-Gustave* JABLONSKI, membre de la société de Hall et auteur du *Système naturel des Insectes*. Celui-ci mourut en 1787.

JACCÉTIUS ou DIACÉTIUS, (François-Catanée) habile philosophe Platonicien, et orateur, né à Florence en 1466, fut disciple de *Marsile Ficin*. Il lui succéda dans sa chaire de philosophie, et mourut à Florence en 1522. On a de lui, un *Traité du Beau*; un autre *de l'Amour*; des *Épîtres*, et plusieurs autres ouvrages imprimés à Basle en 1663, in-fol. Il laissa treize fils. L'un d'eux se mêla de poésie, et s'avisa d'entrer dans une conspiration contre le cardinal *Julien de Médicis*, qui lui fit trancher la tête.

I. JACKSON, (Thomas) théologien Anglois, président du collége de Christ à Oxford, ensuite doyen de Péterborough, naquit en 1579, et mourut en 1640. On a recueilli ses Ouvrages en 1673, en trois vol. in-fol. On y trouve une *Explication du Symbole*, estimée des Puritains, qui, cependant, lui reprochoient de pencher vers l'Arminianisme.

II. JACKSON, Irlandois, ministre de la religion Anglicane, fut chargé, par les patriotes de son pays, de la correspondance avec les jacobins de France, et leur adressa l'état des forces de l'Angleterre. Arrêté à Dublin en 1794, il s'empoisonna, et expira devant le tribunal même qui alloit le condamner.

I. JACOB, célèbre patriarche, fils d'*Isaac* et de *Rebecca*, naquit vers l'an 1836 avant J. C. Sa mère avoit plus d'inclination pour lui que pour *Esaü* son frère, à cause de la douceur de son caractère et de son attachement aux affaires domestiques. *Esaü* lui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et *Jacob* lui enleva ensuite la bénédiction que son père vouloit lui donner. Obligé de fuir la colère de son frère, il passa en Mésopotamie, auprès de *Laban* son oncle. Dans la route, s'étant arrêté en un lieu favorable pour se reposer, il vit en songe une échelle mystérieuse, dont le pied touchoit à la terre et le haut au ciel. Les Anges montoient, descendoient, et Dieu paroissoit au haut. Le patriarche étant arrivé chez *Laban*, s'engagea à servir sept années pour avoir *Rachel*, sa fille, en mariage. Il la lui promit: mais il lui donna *Lia* à sa place, (c'étoit l'aînée de ses filles); et pour avoir la cadette, *Jacob* s'obligea de servir encore sept autres années. Le Seigneur consola *Lia* de l'indifférence que son époux avoit pour elle, en la rendant féconde: elle eut quatre enfans, savoir: *Ruben*, *Siméon*, *Lévi* et *Juda*. *Rachel* étant stérile, et *Lia* ayant cessé de produire, elles donnèrent leurs servantes à *Jacob*, qui eut des enfans de chacune d'elles: savoir, de *Bala*, servante de *Rachel*, deux fils, l'un appelé *Dan*, et l'autre *Nephthali*; et de *Zelpha*, servante de *Lia*, deux autres fils, *Gad* et *Aser*. (*Lia* donna encore à *Jacob* deux fils, *Issachar* et *Zabulon*, et une fille, nommée *Dina*.) *Jacob* servoit, depuis près de vingt ans, *Laban* son beau-père. Cet homme injuste, après lui avoir promis des récompenses,

récompenses, voulut lui enlever le bien acquis à la sueur de son front. Dieu rendit vaines toutes ces précautions, et bénit *Jacob*, qui devint très-riche. Il lui ordonna de retourner dans la terre de Chanaan : il le fit, et partit avec ses femmes, ses enfans, et tous ses troupeaux, sans en avertir *Laban*; celui-ci courut après lui, et l'atteignit sur les montagnes de Galaad. Après plusieurs plaintes réciproques, le gendre et le beau-père firent alliance entr'eux, et dressèrent un monceau de pierres sur les monts de Galaad pour en être un monument. Ils se séparèrent ensuite; et *Jacob* continuant son chemin vers la terre de Chanaan, arriva sur le torrent de Jaboc, où des Anges vinrent à sa rencontre. Le lendemain, il lutta toute la nuit avec un de ces esprits célestes, qui, voyant qu'il ne pouvoit le vaincre, lui toucha le nerf de la cuisse, le rendit boiteux, et changea son nom de *Jacob* en celui d'*Israël*. Cependant, *Ésaü*, qui demeuroit dans les montagnes de Séir, informé de la venue de *Jacob*, vint au-devant de lui, et les deux frères s'étant donné réciproquement des marques d'amitié, *Jacob* vint s'établir d'abord à Socoth, et ensuite près de Sichem. Pendant le séjour qu'il y fit, sa famille fut troublée par l'outrage fait à *Dina*, et la vengeance que ses frères en tirèrent. Dieu lui ordonna alors de se retirer à Béthel. En étant parti avec toute sa famille, et étant arrivé près d'Éphrata, appelée depuis Bethléem, *Jacob* perdit *Rachel*, qui l'avoit fait père de *Joseph*, et qui mourut en accouchant de *Benjamin*. Il en ressentit une douleur extrême, et cette douleur fut augmentée par la perte de *Joseph*, (le plus chéri de ses enfans) qu'il crut mort, et que ses frères avoient vendu à des marchands Madianites. Ayant appris ensuite que ce fils, si pleuré, étoit premier ministre en Égypte, il vint l'y trouver l'an 1706 avant J. C. Il y vécut 17 ans; et sentant approcher la fin de ses jours, il fit promettre à *Joseph* qu'il porteroit son corps dans le sépulcre de ses pères. Il adopta *Manassès* et *Ephraïm*, fils du même *Joseph*. Il donna aussi à ses enfans une bénédiction particulière; et, perçant dans l'obscurité des siècles futurs, il prédit à ses fils ce qui devoit leur arriver. Le saint vieillard mourut de la mort des justes, l'an 1689 avant J. C., âgé de 147 ans. *Joseph* fit embaumer le corps de son père, et obtint du roi la permission de le porter dans la terre de Chanaan, pour l'enterrer dans le tombeau de ses pères. On auroit tort de faire à *Jacob* et aux autres patriarches, le reproche d'incontinence, sur ce qu'ils eurent plusieurs femmes : *St. Augustin* remarque fort bien qu'ils étoient plus sages avec plusieurs épouses, que beaucoup de Chrétiens ne le sont avec une seule.

JACOB, chef de la Dynastie des *Soffarides*. *Voy.* LAITH.

II. JACOB, fanatique Hongrois, apostat de l'ordre de Cîteaux, excita, en 1212, sur une prétendue vision, une multitude d'enfans en Allemagne et en France, à se croiser pour la Terre-Sainte. Ils partirent tous avec l'empressement de leur âge; mais ils n'allèrent pas loin. La plupart s'égarèrent dans les forêts et dans les déserts, où ils périrent de chaud, de faim et de

soif. *Jacob*, l'instigateur de cette émigration, étoit alors fort jeune. Devenu vieux, il ne fut pas plus sage. *St. Louis* ayant été pris, en 1250, par les Sarrasins, *Jacob* se mit de nouveau à faire le prophète. Il cria dans tous les carrefours de Paris, « que la *Sainte Vierge* lui avoit commandé de prêcher la croisade aux bergers et aux paysans, et qu'elle lui avoit révélé que c'étoient eux qui devoient délivrer le roi. » Des pâtres et des laboureurs commencèrent à le suivre à grandes troupes. Il les croisa, et leur donna le nom de *Pastoureaux*. A ces premiers croisés, qui s'enrôlèrent avec lui par simplicité et par fanatisme, se joignirent des vagabonds, des voleurs, des bannis, des excommuniés, et tous ceux qu'on appeloit alors *Ribauds*. La reine *Blanche*, chargée de la régence en l'absence de son fils, les toléra pendant quelque temps, dans l'espérance qu'ils pourroient délivrer le roi. Mais lorsqu'elle apprit qu'ils prêchoient contre le pape, contre le clergé, et même contre la foi, et qu'ils commettoient des meurtres et des pillages, elle prit la résolution de les dissiper. Elle y réussit plutôt qu'elle n'auroit osé espérer. Le bruit s'étant répandu que les *Pastoureaux* venoient d'être excommuniés, un boucher tua d'un coup de coignée *Jacob*, chef de cette multitude, comme il prêchoit un jour avec son impudence ordinaire. A son exemple, on les poursuivit par-tout, et on les assomma comme des bêtes féroces.

III. JACOB BEN-NEPHTHALI, rabbin du ve siècle, inventa, dit-on, avec *Ben-Aser*, les points hébreux. Ils étoient l'un et l'autre l'ornement de l'école de Tibériade.

IV. JACOB AL-BARDAÏ, disciple de *Sévère*, patriarche de Constantinople, fut un des principaux apôtres de l'Eutychianisme dans la Mésopotamie et dans l'Arménie. C'est de lui, à ce qu'on prétend, que les *Eutychéens* prirent le nom de *Jacobites*, quoique quelques savans croient que ce nom leur a été donné d'un autre JACOB, disciple de *Dioscore* et d'*Eutichès*.

V. JACOB BEN-HAÏM, rabbin du 16e siécle, publia la *Massore* dans toute sa pureté, en 1525, à Venise, 4 vol. in-folio. Il l'accompagna du texte de la *Bible*, des *Paraphrases Chaldaïques*, et des *Commentaires* de quelques rabbins sur l'Écriture.

VI. JACOB, (Louis) né à Châlons-sur-Saône en 1608, entra dans l'ordre des Carmes, fut bibliothécaire du cardinal *de Retz*, ensuite d'*Achille de Harlay*, alors procureur général, et depuis premier président. Il mourut chez ce magistrat en 1670, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve plus d'érudition que de critique. Comme il étoit naturellement bon et crédule, il se reposoit avec trop d'assurance sur la bonne foi d'autrui : c'est ce qui lui a fait souvent citer comme de belles bibliothèques, des cabinets très-médiocres. « Le P. *Jacob* étoit, dit *Niceron*, un homme fort laborieux, et qu'une étude continuelle avoit mis assez au fait des livres et des auteurs. Il avoit formé, en ce genre, de grands desseins, dont on auroit pu voir l'exécution, si sa vie avoit été plus longue; mais il n'en a paru

qu'une petite partie. Il lui manquoit cependant plusieurs choses, qui lui étoient nécessaires pour réussir dans ce travail. Il n'avoit point cette justesse de discernement, et ce goût critique, sans lesquels on ne peut guères éviter des fautes. La connoissance qu'il avoit des livres étoit superficielle, et se terminoit à ce qu'ils ont d'extérieur.... On ne peut guères l'excuser d'avoir fait passer plusieurs Catholiques pour hérétiques, et d'avoir donné à des hérétiques quelques livres anonymes, qui appartiennent à des Catholiques. On a relevé une faute des plus ridicules, qu'il a faite, lorsqu'il a mis parmi ceux qui ont écrit contre le pape : *Articulus Samacaldus*, *Germanus*, *Lutheranus*, *edidit de primatu et potestate Papæ librum*, faisant ainsi d'un écrit un homme. Ses fautes n'ont pas été moins grossières, lorsqu'il s'est avisé de citer des auteurs qui ont écrit en des langues étrangères. » Ses principaux écrits sont : I. *Bibliotheca Pontificia*, à Lyon, 1643, in-4°, réimprimée en 1647 ; compilation mal digérée et inexacte, sur les papes et les antipapes jusqu'à *Urbain VIII*, avec un Catalogue des écrits publiés pour ou contre eux. C'est dans cet ouvrage que se trouve la faute qu'on vient de relever. II. *Traité des plus belles Bibliothèques*, in-8°, Paris, 1644 ; aussi savant, mais aussi inexact que le recueil précédent. III. *Bibliotheca Parisina*, in-4°, pour les années 1643, 1644, 45, 46 et 47. IV. *De claris Scriptoribus Cabillonensibus*, 1652. V. *Gabrielis* Naudæi *Tumulus*, in-4.° VI. *Bibliotheca Gallica universalis*, pour les années 1643 à 1651. Ces Catalogues sont moins inexacts que les autres ouvrages du P. *Jacob*. On prétend qu'ils ont donné la première idée des Journaux.

VII. JACOB-JEAN, Arménien, natif de Zulpha, étoit, en 1641, chef des menuisiers du roi de Perse. Il est auteur de plusieurs inventions de mécanique, et dans un voyage qu'il fit en Europe, il conçut si bien tout ce qui regarde l'art de l'imprimerie, qu'il en dressa une à Ispahan, et qu'il fit lui-même les matrices des caractères dont il s'est servi. On y imprima, en arménien, les *Epîtres* de *St. Paul*, les *Sept Pseaumes* Pénitentiaux, et on avoit dessein d'imprimer toute la *Bible* ; mais on ne put trouver le moyen de bien composer l'encre. D'ailleurs, cette imprimerie étoit le pain à beaucoup d'écrivains, qui faisoient des plaintes continuelles pour empêcher l'établissement de ce nouvel art qui détruisoit leur métier. La charge de *Chef des Menuisiers* ne peut être exercée que par un Mahométan, et ce fut par un privilége particulier que *Jacob-Jean* fut maintenu dans cet office, à cause de l'excellence de son génie. Le roi le sollicita souvent d'embrasser la religion de *Mahomet* ; mais cet habile homme ne voulut jamais renoncer au Christianisme, quelque promesse qu'on pût lui faire.

JACOB DE MONTFLEURI, *Voy*. MONTFLEURY.

JACOBÆUS, (Oliger) né à Arrhus, dans la presqu'isle du Jutland, en 1650, voyagea dans une partie de l'Europe, fut nommé professeur de médecine et de philosophie à Copenhague, par le roi de Danemarck, et ensuite conseiller de justice. Il mourut en

1701, à 51 ans, regardé comme bon mari, bon maître, bon ami, mais d'une humeur mélancolique. On a de lui divers ouvrages de physique, de médecine et de poésie. Ceux du premier genre sont : I. *Compendium Institutionum medicarum*, in-8.° II. *De Ranis et Lacertis. Dissertatio*, in-8.° III. *Musæum Regium*, sivè *Catalogus rerum tàm naturalium quàm artificialium, quæ in Basilicâ Bibliothecæ* Christiani Quinti *Hafniæ asservantur*; Hafniæ 1696, in-fol.; livre curieux. Il avoit épousé une fille du célèbre *Thomas Bartholin*, dont il eut six enfans.

JACOBATIUS, (Dominique) évêque de Lucéra, fut employé, en diverses affaires importantes, par *Sixte IV*, et par les papes suivans. *Léon X* le fit cardinal en 1517. Il mourut en 1527, à 84 ans. On a de lui, un *Traité des Conciles* en latin, fort cher, mais inexact, et qui n'est recherché que par les bibliomanes. C'est le dernier volume de la Collection des Conciles du P. *Labbe*. La première édition est de Rome, 1538, in-fol.; mais on n'estime que l'édition de Paris, faite pour le recueil qu'on vient de citer.

JACOBEL, hérétique du 15e siècle, natif de Mise en Bohême, curé de la paroisse Saint-Michel à Prague, et disciple de *Jean Hus*, prétendit que l'usage du calice étoit absolument nécessaire dans la communion. Il fut maître du fameux *Roquesane*.

JACOBINS, *Voy.* II. DOMINIQUE (St.).

JACOBITES, *Voyez* ZANZALE.

JACOBSEN, habile marin, né à Dunkerque, se mit au service d'Espagne, et commandoit en 1588, un vaisseau dans la fameuse armée navale de *Philippe II*, dite l'*Invincible*; et ce fut à son courage et à son intelligence, que l'Espagne dut la conservation des débris de cette flotte malheureuse. En 1595, il commanda en chef une escadre Espagnole, qui prit tous les bâtimens Hollandois employés à la pêche. Nommé en 1632 amiral général, il fit entrer son escadre à Dunkerque, malgré un grand nombre de vaisseaux anglois et hollandois qui défendoient l'entrée du port. Il mourut quelques jours après. Il avoit passé cinquante ans au service du roi d'Espagne, et à faire triompher ses armes. Les Hollandois l'avoient surnommé le *Renard de la mer*. Il a été enterré à Séville, dans l'église où reposent les cendres de *Christophe Colomb* et de *Fernand Cortez*.

JACOBUS, (Nagdalius) nommé *Jacobus Goudanus*, parce qu'il étoit de Goude, en Hollande, se fit dominicain, s'appliqua à l'étude des langues savantes, et mourut vers 1520. Ses principaux ouvrages sont : I. *Ærarium poeticum*, Cologne, 1506, in-4.° II. *Correctorium Bibliæ, cum difficilium dictionum interpretatione; et compendium Bibliæ*, Cologne, 1508, in-4.° III. *Flavii Josephi liber de imperatrice Ratione, è græco latinè versus*, Cologne, 1517, in-4.° La traduction qu'en fit le P. *François Combefis* est préférée à celle-ci.

JACOPONE DE TODI, ancien poëte Italien, ami et contemporain du *Dante*, naquit à Todi, d'une famille noble : son vrai nom étoit JACOPO *de Be-*

nedetti. Après avoir vécu long-temps dans le monde; devenu venf, il distribua ses biens aux pauvres, et entra dans l'ordre des Frères Mineurs, où, par humilité, il voulut toujours rester frère convers. Il a composé des *Cantiques sacrés*, pleins de feu et d'onction, qui sont encore admirés aujourd'hui en Italie, malgré la bigarrure de son style, chargé de mots Calabrois, Siciliens et Napolitains. On a de lui, quelques autres *Poésies* du même genre, en latin; et il est auteur de la prose *Stabat Mater*, etc. Ce poëte mourut fort vieux, en 1306, et la réputation de sainteté qu'il s'étoit acquise, pendant sa vie, lui mérita, après sa mort, le surnom de *Bienheureux*, que les Italiens lui donnent. L'édition la plus ample de ses *Cantiques spirituels*, est celle de Venise, 1617, in-4°, avec des notes. La première, Florence, 1490, in-4°, est recherchée des curieux, ainsi que celle de Rome, qui est belle, 1558, in-4.°

JACQUELOT, (Isaac) fils d'un ministre de Vassy, naquit en 1647. Il fut donné pour collègue à son père, dès l'âge de 21 ans. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa à Heidelberg, de là à la Haye. Le roi de Prusse s'étant rendu dans cette ville, et l'ayant entendu prêcher, l'appela à Berlin, pour être son ministre. Il accompagna ce titre d'une forte pension, dont *Jacquelot* jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 15 octobre 1708, à 61 ans. On doit à ce vertueux et savant ministre plusieurs ouvrages bien raisonnés, mais qui manquent de méthode et de précision : I. Des *Dissertations sur l'existence de Dieu*, in-4°, Amsterdam 1697. L'auteur démontre cette vérité par l'histoire universelle, et par la réfutation d'*Epicure* et de *Spinosa*. Les caractères de divinité, marqués dans la religion des Juifs et dans l'établissement du Christianisme, viennent à l'appui de ces premières preuves. Il y a beaucoup de raison et de littérature dans cette production, mais peu d'ordre. II. Trois ouvrages contre le Dictionnaire de *Bayle*, avec lequel il eut des démêlés fort vifs, terminés par la mort du Lexicographe ; le premier a pour titre : *Conformité de la Foi avec la raison*, in-8°; le second, *Examen de la Théologie de M.* Bayle, in-12; et le troisième, *Réponse aux Entretiens composés par M.* Bayle, in-12. III. Des *Dissertations sur le Messie*, in-8°, 1699. On y trouve de bonnes remarques; mais les citations y sont confuses et beaucoup trop multipliées. IV. Un *Traité de l'inspiration des Livres sacrés*, 1715, in-8°, en deux parties; la première est pleine de force. V. *Avis* sur le *Tableau du Socinianisme* : ouvrage de *Jurieu*, lequel suscita une violente persécution contre son censeur. VI. Des *Sermons*, 2 vol. in-12. On y remarque, comme dans ses autres ouvrages, de l'esprit, de la pénétration, du savoir. Son extrême vivacité l'empêchoit d'y mettre toute la méthode nécessaire. Quoiqu'il n'eût pas la voix belle, il se fit entendre avec plaisir, parce qu'il soutenoit l'attention par la solidité des matières et par la force du raisonnement. VII. Des *Lettres aux Evêques de France*, pour les porter à user envers les Réformés, de la douceur qu'on doit attendre des

hommes, des Chrétiens, et surtout des ministres d'un Dieu de paix. La plupart des prélats avoient prévenu sa demande par leur charité et leur modération. Cependant le ministre *Benoît* trouva les lettres de *Jacquelot* trop foibles, et publia des *Avis sincères à MM. les Prélats de France*, où il y a encore plus de violence que de sincérité.

JACQUEMOT, *Voyez* HALL.

I. JACQUES, (Saint) le *Majeur*, fils de *Zébédée* et de *Salomé*, fut appelé à l'apostolat avec son frère *Jean l'Evangéliste*, par J. C., tandis qu'ils racommodoient leurs filets à Bethsaïde, leur patrie. Ils furent témoins, avec *St. Pierre*, de la transfiguration du Sauveur sur le Mont Thabor. Après la résurrection de *Jésus-Christ*, les deux frères se retirèrent en Galilée, et revinrent à Jérusalem avant la Pentecôte, où ils reçurent le Saint-Esprit avec les Apôtres. On croit que *St. Jacques* sortit de la Judée avant les autres Apôtres, pour prêcher l'Evangile aux Juifs dispersés. Il revint en Judée, et y signala son zèle avec tant d'ardeur, que, des Juifs l'ayant dénoncé à *Hérode Agrippa*, ce prince le fit mourir par le glaive, l'an 44 de J. C. *St. Jacques* fut le premier Apôtre qui reçut la couronne du martyre. On voit à Jérusalem une église bâtie sous son nom, à trois cents pas de la porte de Sion. C'est une des plus belles et des plus grandes de la ville. A main gauche, en entrant dans la nef, il y a une petite chapelle, qui est le lieu où l'on croit que ce saint Apôtre eut la tête tranchée; parce que c'étoit autrefois la place du marché public. Cette église appartient aux Arméniens schismatiques, qui y ont un monastère bien bâti, où il y a toujours un évêque et douze ou quinze religieux, qui y font le service ordinaire. On dit que l'église et les logemens ont été bâtis par les rois d'Espagne, pour y recevoir les pélerins de leur nation. Le corps de *St. Jacques* fut enterré à Jérusalem; mais les historiens Espagnols ont prétendu que peu de temps après, ses disciples le portèrent en Espagne, et le déposèrent à Iria Flavia, aujourd'hui El Padron, sur les frontières de Galice. On découvrit ces reliques sous le règne d'*Alphonse le Chaste*; on les transporta dans une ville voisine, qu'on nomma *Giacomo Postolo*, qu'on a abrégé en *Comopostolo*. Le P. *Cuper* a rassemblé (*Acta Sanctorum, tom. 6 julii*), un grand nombre de témoignages, pour prouver la tradition de l'église d'Espagne. Les Apôtres n'ayant guères prêché que dans les lieux voisins de la Judée pendant les douze premières années du Christianisme, on conçoit difficilement comment *St. Jacques* auroit pu porter le flambeau de la foi en Espagne, ainsi que le prétendent quelques historiens, ni pourquoi ses disciples auroient transporté son corps si loin. Cependant il faut avouer que la tradition des Espagnols est ancienne. Elle a été soutenue dans une Dissertation, imprimée à Naples, en 1763, et qui a pour auteur l'Espagnol *Clemente de Arostegui*. *Voy.* I. MENARD.

II. JACQUES, (Saint) le *Mineur*, frère de *St. Simon* et *St. Jude*, fils de *Cléophas* et de

Marie, sœur de la *Ste Vierge*, fut surnommé *le Juste*, à cause de ses vertus. Jésus-Christ ressuscité lui apparut en particulier. Quelques jours après l'Ascension, il fut choisi pour gouverner l'église de Jérusalem ; et en qualité d'évêque, il parla le premier après *St. Pierre*, dans le concile tenu en cette ville l'an 40 ou 50. *Saint Paul* l'appelle une des colonnes de l'église. Sa vie parut si sainte, même aux ennemis du christianisme, que *Josèphe* croit que la ruine de Jérusalem arriva en punition de ce que les Juifs l'avoient fait mourir. *Ananus II*, grand sacrificateur des Juifs, le fit condamner, et le livra au peuple. *Eusèbe*, après *Hégésippe*, dit que les Juifs l'ayant pressé de désavouer publiquement la doctrine de Jésus-Christ, il l'avoit soutenue avec une merveilleuse constance, et que cette confession faite sur les degrés du Temple, mettant en fureur les Pharisiens, ses principaux ennemis, ils le précipitèrent en bas. Un foulon acheva de le tuer d'un coup de lévier, l'an 62 de J. C. Il nous reste de ce saint Apôtre une *Epître*, qui est la premiere entre les canoniques. Elle est adressée aux Tribus d'Israël dispersées, c'est-à-dire, aux fidelles d'entre les Juifs, qui étoient répandus en divers provinces. Il combat principalement l'abus que plusieurs personnes faisoient du principe de *St. Paul*, qui dit que « c'est la foi, et non les œuvres de la loi, qui nous rend justes devant Dieu. » *St. Jacques* y établit fortement la nécessité des bonnes œuvres. Sa manière d'écrire, dit l'éditeur de la *Bible d'Avignon*, est serrée et sententieuse. Il ne s'astreint point à suivre son sujet, et à lier ses sentences les unes aux autres. Il enseigne la morale comme *Salomon* dans les Proverbes, et comme font les Orientaux, c'est-à-dire par maximes séparées, et non pas par raisonnemens. On peut lui appliquer ce que *St. Jérôme* dit des Epîtres canoniques, qu'elles sont abrégées dans les paroles, mais longues dans le grand sens qu'elles renferment : *Breves in verbis, longas in sententiis*. *Saint Jacques* ne laisse pas d'appuyer ce qu'il dit sur l'Ecriture, et de l'orner par des similitudes et des allusions aux paroles des Livres saints. Il cite quelques passages qui ne se trouvent pas en termes exprès dans l'Ecriture ; mais les auteurs sacrés du nouveau Testament, sur-tout lorsqu'ils parlent aux Hébreux, qui savoient les écritures, et qui sentoient tout d'un coup les allusions qu'on y faisoit, ne s'assujettissoient pas toujours à citer mot pour mot : ils se contentoient de rapporter le sens, et de suivre l'intention de l'écrivain sacré. On attribue encore à *St. Jacques* une *Liturgie*, mais qui n'est pas de lui, quoique très-ancienne. Elle fut traduite en latin par *Léon Tuschus*, qui y joignit celles de *St. Basile* et de *St. Jean Chrysostôme*, *Claudes de Sainctes* y ajouta des dissertations et des notes savantes. Ce recueil, rare et curieux, fut imprimé à Anvers en 1560, in-8.° On trouve aussi la Liturgie de *St. Jacques* dans les *Apocryphes* de *Fabricius*. La Fête de *Saint Jacques* se célèbre avec celle de *St. Philippe*, le 1er mai. Le culte de ces deux apôtres, dit *Baillet*, ne fut point séparé pendant longtemps de celui qu'on rendoit à tous leurs coopérateurs, le 29 juin, à l'occasion de *St. Pierre* et de *St. Paul*. Ce qui a pu détermi-

ner à consacrer le premier jour de mai à *St. Jacques* et à *St. Philippe*, a été l'église bâtie par le pape *Pélage Ier* dans Rome. On croyoit posséder leurs corps dans cette eglise, et l'on faisoit une fête annuelle de leur translation ; fête qui semble n'avoir commencé au plutôt que dans le 7e siècle. Quant aux reliques de *St. Jacques* que diverses églises se flattent de posséder, nous n'en avons pas de plus précieuse, ni de plus certaine de lui, dit *Baillet*, que son Epître canonique.

III. JACQUES, (Saint) évêque de Nisibe, sa patrie, se fit un nom immortel par la charité héroïque et le zèle éclairé qu'il fit éclater, lorsque les Perses assiégèrent cette ville en 338, 347 et 350. Ce saint prélat mourut peu de temps après. Il avoit assisté au concile de Nicée. Il reste de lui plusieurs *Ouvrages ;* Rome, 1756, in-folio, en syriaque et en arménien.

JACQUES ZANZALE, *Voy.* ZANZALE.

IV. JACQUES, (Saint) hermite de Sancerre, ainsi appelé par les étrangers, quoique sa solitude fût à *Saxiacum*, fort éloignée de Sancerre, étoit Grec de naissance. Après divers voyages, il vint en France l'an 859, et mourut dans la solitude de *Saxiacum* vers 865.

V. JACQUES, premier patriarche des Arméniens, s'est fait un nom principalement par une *Version*, en arménien, de la *Bible*. Elle fut imprimée en Hollande, in-4°, l'an 1666. Elle est recherchée.

VI. JACQUES Ier, roi d'Aragon, surnommé *le Guerrier* et *le Belliqueux*, monta sur le trône en 1213, après la mort de son père *Pierre le Catholique*. Plusieurs grands seigneurs avoient profité de sa minorité pour se soustraire à l'autorité royale; il les défit. Il conquit ensuite les royaumes de Majorque et Minorque, de Valence, et plusieurs autres terres sur les Maures qui les avoient usurpées. Peu de règnes ont été aussi glorieux et aussi agités que le sien. Il eut différens démêlés avec les papes, qui vouloient rendre son royaume tributaire de l'Eglise Romaine, et il mourut à Xativa le 27 juillet 1276, à 70 ans, après en avoir régné 63. Avant d'expirer, il céda la couronne à son successeur, et se revêtit de l'habit de l'ordre de Cîteaux, faisant vœu de mourir dans le cloître, si sa santé se rétablissoit. Son excessive foiblesse pour le sexe lui causa de violens chagrins, de la honte et des remords, sans jamais le corriger.

VII. JACQUES II, roi d'Aragon, fils de *Pierre III* et petit-fils du précédent, succéda à son frère *Alphonse III* en 1291. Il soumit la Sicile, sur laquelle il avoit des prétentions par sa mère *Constance de Sicile*. Il fut moins heureux dans une guerre qu'il entreprit contre les Maures et contre les Navarrois. A une assemblée des états du royaume, il fit ordonner que l'Aragon, Valence et la Catalogne seroient irrévocablement unis à la couronne. Il mourut à Barcelonne le 3 novembre 1327, à 66 ans, après en avoir régné 36. Ce prince vivra dans la mémoire des hommes, par son courage, sa grandeur d'ame, son équité et sa modération. On rapporte que,

dans une succession qui lui étoit échue et qu'on lui contestoit, au lieu d'employer l'autorité, il eut recours, comme un simple citoyen, au grand justicier du royaume.

JACQUES DE BOURBON, roi de Naples, *Voy*. VI. JEANNE.

JACQUES II, roi de Chypre : *Voy*. les *Tables Chronologiques*, article CHYPRE.

VIII. JACQUES Ier, roi d'Ecosse, fils de *Robert III*, fut pris, en passant en France, par les Anglois, qui le tinrent dix-huit ans en prison, et ne le mirent en liberté qu'en 1424, à condition qu'il épouseroit *Jeanne*, fille du comte de Sommerset. Il fit punir quelques-uns de ceux qui avoient gouverné le royaume durant sa prison; et fut assassiné dans son lit, en 1437, par les parens de ceux qu'il avoit fait punir : il fut percé de vingt-six coups d'épée. On assure que ce prince se déguisoit quelquefois en habit de marchand, pour apprendre par lui-même comment se gouvernoient ses officiers. *Voy*. II. STUART.

IX. JACQUES II, roi d'Écosse, succéda à *Jacques premier*, son père, à l'âge de sept ans. Il donna du secours au roi *Charles VII* contre les Anglois, punit rigoureusement les seigneurs qui s'étoient révoltés contre lui, et fut tué au siége de Roxburg, d'un éclat de canon, le 3 août 1460, à 29 ans, et le 23e de son règne. *Marie de Gueldre*, femme courageuse, épouse de ce roi, vint au siége, et fit emporter la place. *Jacques* étoit un prince actif et courageux, ennemi implacable des Anglois, contre lesquels il ne cessa de faire des tentatives.

X. JACQUES III, roi d'Écosse, monta sur le trône après *Jacques II*, son père. Séduit par quelques astrologues, il fit arrêter ses deux frères *Jean* et *Alexandre*. Le premier fut massacré; et le second s'étant enfui, arma contre lui, le prit prisonnier, et le délivra ensuite. Mais ses cruautés ayant irrité ses sujets, ils se soulevèrent contre lui, et lui livrèrent bataille. *Jacques* la perdit, tomba de cheval malheureusement dans la déroute, et s'étant sauvé dans un moulin, il y fut pris et tué avec quelques-uns des siens le 11 juin 1488, dans sa 35e année. Les Ecossois aussitôt après s'assemblèrent, et déclarèrent que le tyran avoit été mis à mort justement, et qu'on ne poursuivroit point ceux qui avoient pris les armes contre lui, ni leurs familles. Mais ils reconnurent pour son successeur l'aîné de ses fils, jeune homme, de la part duquel l'exemple récent de son père ne leur laissoit guère d'appréhension.

XI. JACQUES IV, roi d'Écosse, prince pieux et amateur de la justice, succéda à *Jacques III*, son père, à l'âge de seize ans; défit les grands du royaume qui s'étoient révoltés contre lui; prit le parti de *Louis XII*, roi de France, contre les Anglois; et fut tué à la bataille de Flodden-field en 1513. On dit que sa dévotion l'avoit porté à s'entourer d'une chaîne, à laquelle il ajoutoit un anneau tous les ans. C'est un des plus grands rois qu'ait eus l'Écosse. *Voyez* l'art. PERKINS. On lui attribue l'institution de l'ordre de *St.-André* ou *du Chardon* : l'ancienne marque de cet ordre de chevalerie étoit un collier d'or, formé de fleurs de

chardon et de feuilles de rue, avec cette devise : *Nemo me impunè lacesset.*

XII. JACQUES V, roi d'Écosse, n'avoit qu'un an et demi, lorsque *Jacques IV*, son père, mourut. Sa mère, *Marguerite d'Angleterre*, eut part au gouvernement pendant sa minorité : ce qui causa des troubles, qui ne furent appaisés que quand le roi voulut gouverner par lui-même, à l'âge de dix-sept ans. *Jacques V*, ayant amené seize mille hommes au secours de *François premier*, contre *Charles-Quint*, le roi lui donna par reconnoissance *Magdeleine*, sa fille aînée, en mariage, en 1535. Cette princesse étant morte deux ans après, *Jacques V* épousa, en secondes noces *Marie de Lorraine*, fille de *Claude*, duc de *Guise*, et veuve de *Louis d'Orléans*, duc de Longueville. Il mourut le 13 décembre 1542, laissant *Marie Stuart* pour héritière, dont la reine étoit accouchée seulement huit jours auparavant. Ce prince, ami de la justice, de la paix et de la religion, défendit les autels contre les réformateurs qui vouloient les renverser. *Voy.* MURRAY.

XIII. JACQUES VI, roi d'Écosse, dit Ier depuis qu'il fut roi d'Angleterre et d'Irlande, étoit fils de *Henri Stuart* et de l'infortunée *Marie Stuart*. Cette reine étoit enceinte de cinq mois, lorsque son musicien *Rizzo* fut poignardé à ses yeux. La vue des épées nues et sanglantes fit sur elle une impression, qui passa jusqu'au fruit qu'elle portoit. *Jacques premier*, qui naquit quatre mois après cette funeste aventure, en 1566, trembla toute sa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort que fit son esprit pour surmonter cette disposition de ses organes. (*Voyez* DIGBY. — *Voyez* aussi à l'art. GAURIC, le danger éminent qu'il courut n'étant encore que roi d'Écosse.) Après la mort d'*Elizabeth* qui l'avoit nommé son successeur, il monta sur le trône en 1603, et régna sur l'Écosse, l'Angleterre et l'Irlande. A son avénement, un Écossois, entendant les acclamations extraordinaires du peuple, ne put s'empêcher de s'écrier : *Hé, juste Ciel! je crois que ces imbécilles gâteront notre bon Roi!*.. L'événement fit voir qu'il avoit raison. Ce prince, nourri dans les chicanes de la controverse, signala son avénement à la couronne par un édit qui ordonnoit à tous les prêtres Catholiques, sous peine de mort, de sortir d'Angleterre. Quelques furieux résolurent, en 1605, de se soustraire à cette proscription, en exterminant d'un seul coup le roi, la famille royale et tous les pairs du royaume. Ils résolurent de mettre 36 tonneaux de poudre sous la chambre où le roi devoit haranguer le parlement. Tout étoit prêt ; on n'attendoit que le jour de l'assemblée pour exécuter ce forfait. C'en étoit fait des plus nobles et des plus sages têtes de l'Etat, si une *Lettre* anonyme qu'un des conjurés écrivit à un de ses amis pour le détourner de l'assemblée, n'eût fait soupçonner la conspiration. On visita tous les souterrains, et l'on trouva à l'entrée de la cave, qui étoit au-dessous de la chambre, un artificier habile, qui, peu d'heures après, devoit faire jouer la mine, et anéantir le parlement. La crainte arracha tout le secret de la conspiration à ce malheureux. Quelques-uns

des conjurés furent tués en se défendant ; plusieurs sortirent du royaume ; huit furent pris et exécutés. *Voyez* les art. de GARNEL *et* D'OLDECORN. *Jacques premier*, pour s'assurer des Catholiques, fit dresser, en 1606, le fameux serment d'*Allégeance*, par lequel ils promettoient d'obéir fidellement au roi, comme à leur légitime souverain ; et protestoient contre le pouvoir que quelques controversistes attribuoient alors aux papes, de déposer les monarques et de délier les sujets du serment de fidélité. Ceux qui signèrent cette formule, loin d'être persécutés, furent protégés comme les autres citoyens. Ce roi, théologien, censura vivement les Presbytériens, qui enseignoient alors que l'enfer étoit nécessairement le partage de tout Catholique Romain. Son règne fut une paix de vingt-deux années ; le commerce florissoit, la nation vivoit dans l'abondance. Ce règne fut pourtant méprisé au dehors et au dedans. Étant à la tête du parti Protestant en Europe, il ne le soutint pas contre les Catholiques, dans la grande crise de la guerre de Bohême. *Jacques* abandonna son gendre l'électeur Palatin ; négociant quand il falloit combattre ; trompé à la fois par la cour de Vienne et par celle de Madrid ; envoyant toujours de célèbres ambassades, et n'ayant jamais d'alliés. Son peu de crédit chez les nations étrangères contribua beaucoup à le priver de celui qu'il devoit avoir chez lui. Son autorité en Angleterre éprouva une grande diminution, par l'abus qu'il en fit lui-même, en voulant lui donner trop de poids et trop d'éclat. Il ne cessoit de dire à son parlement, que *Dieu l'avoit fait maître absolu*, que *tous leurs priviléges n'étoient que des concessions de la bonté des Rois*. Par-là, il excitoit les parlemens à examiner les bornes de l'autorité royale et l'étendue des droits de la nation. Ce fut dans celui de 1621, que se formèrent les deux partis, si connus, l'un sous le nom de *Torys*, pour le roi ; l'autre sous le nom de *Wighs*, pour le peuple. L'éloquence pédantesque du roi ne servit qu'à lui attirer des critiques sévères. On ne rendit pas à son érudition toute la justice qu'il croyoit mériter. *Henri IV* ne l'appeloit jamais que *Maître Jacques*, et ses sujets ne lui donnoient guère des titres plus honorables. Aussi disoit-il à son parlement : *Je vous ai joué de la flûte, et vous n'avez point dansé ; je vous ai chanté des lamentations, et vous n'avez point été attendris*. Ce prince aimoit les calembourgs et les jeux de mots. Ses courtisans, ou, ce qui revient au même, ses flatteurs, lui donnoient le nom de SALOMON. *Henri IV* qui le méprisoit, et qui avoit adopté les bruits que le public malin avoit répandus sur *Marie Stuart* sa mère, disoit « qu'ils avoient raison, pouvant bien être, comme *Salomon*, le fils d'un joueur de harpe » : bon mot qu'on ne doit pas prendre à la lettre : *Voyez* II. RIZZO. Le même *Henri IV*, intéressé à le connoître à fond, parce qu'il étoit son allié et son voisin, le peint avec énergie dans une dépêche à *Beaumont*, son ambassadeur à Londres. « Je ne trouve, dit-il, dans le caractère de *Jacques premier* que des sujets de défiance. Je n'y vois ni bonne foi, ni solidité. La légèreté et l'inconstance en font la base. La mauvaise intrigue et l'artifice

mal-adroit y paroissent à leur tour ; mais avec l'envie de faire des dupes, *Jacques premier* finit par l'être toujours lui-même. De là je conclus qu'il n'y aura aucun fonds à faire ni sur les paroles ni sur les actions de ce foible prince. Il intrigue sans cesse à Rome, en Espagne, et par-tout ailleurs, comme il fait avec moi, sans s'attacher à aucun point fixe, selon qu'il est poussé, entraîné ou retenu. Les premières espérances l'élèvent, et l'excitent au gré de celui qui les lui donne. Il se laisse gouverner par tout ce qui l'entoure, sans aucun égard ni pour le mérite, ni pour la vérité. Ainsi je prévois qu'il se laissera tromper dans toutes les occasions. » Ce qui aliéna sur-tout le cœur de ses sujets, ce fut la confiance qu'il donna à ses favoris. Un Écossois nommé *Carr* le gouverna absolument ; et depuis, il quitta ce favori pour *George de Villiers*, connu sous le nom de *Duc de Buckingham*, comme une femme abandonne un amant pour un autre. Il mourut le 8 avril 1625, à 59 ans, après 22 de règne, avec la réputation d'un prince plus indolent que pacifique, plus foible que bon, quoiqu'il eût réellement un grand fonds d'humanité, d'un roi pédant, et d'un politique mal-habile. On auroit dit qu'il n'étoit que passager dans le vaisseau dont il étoit, dit l'abbé *Raynal*, ou devoit être le pilote. La chasse fut une de ses passions. Les Anglois disoient de lui qu'*il faisoit plus de cas d'un cerf que d'un vaisseau ; qu'il aimoit mieux le son des cors que le bruit du canon*. Il étoit libéral, mais prodigue. Un de ses favoris voyant passer une charge d'argent qu'on portoit au trésor, dit à son voisin : *Que cet argent me rendroit heureux !* Le roi demanda ce qu'il disoit ; et sur-le-champ il lui donna toute la somme, qui montoit à trois mille livres sterlings. *Vous vous croyez heureux de posséder une pareille somme ; et je le suis plus que vous*, ajouta-t-il, *d'obliger un honnête homme que j'aime*. *Voyez* ALFONSE V, n° VIII. Ses profusions le jetèrent dans une sorte d'indigence. Il fut arrêté un jour dans son carrosse au milieu de Londres, par les archers de la justice. Ses gardes vouloient écarter *ces insolens ;* mais le roi les ayant écoutés paisiblement, apprit d'eux qu'ils n'avoient agi ainsi qu'à la prière du sellier de la cour, à qui l'on devoit, depuis quelques mois, environ 50 louis. Le roi le fit payer à l'instant, en disant : *Celui qui fait les lois, doit les observer le premier*. Les Anglois se prévalurent du besoin qu'il avoit d'argent, pour lui faire la loi. Ses revenus montoient, dit-on, en 1617, à quatre cent cinquante mille livres sterlings, et les secours extraordinaires qu'il tira du parlement pendant son règne, à trois millions seulement de livres sterlings. La somme de chaque subside étoit bien diminuée, même du temps d'*Elizabeth*, quoique la nation devînt riche de jour en jour. C'est que la répartition se faisoit fort négligemment, parce qu'on taxoit les propriétaires sur l'ancienne estimation de leurs biens, dont les uns avoient augmenté et les autres diminué de prix. Des colonies Angloises s'établirent en Amérique, sous le règne de *Jacques premier*, d'une manière très-avantageuse; mais toutes les tentatives ne réussirent pas. *Voyez* RAWLEG. Les progrès de l'agri-

culture augmentèrent sensiblement, parce qu'*Elizabeth* avoit permis l'exportation des grains. Les beaux-arts, les plaisirs de la société attiroient la noblesse à Londres. *Jacques* voyant avec peine l'accroissement de la capitale, invitoit les gentilshommes à se retirer dans leurs provinces. *A Londres*, leur disoit-il, *vous êtes comme des vaisseaux en mer qui ne paroissent rien; mais dans vos villages, vous êtes comme des vaisseaux sur une rivière, qui paroissent quelque chose de grand*... *Jacques premier* est le premier qui a pris le titre de Roi de la Grande-Bretagne. On a de lui : I. Quelques ouvrages de controverse, intitulés bizarrement et écrits de même : *Le triple Coin pour le triple nœud; Tortura torti* : celui-ci est contre *Bellarmin*, qui, dans un de ses ouvrages, avoit pris le titre de *Matthæus Tortus*. II. *La vraie Loi des Monarchies libres*. III. Des *Discours* au parlement. Ses ouvrages prouvent que son génie étoit un peu au-dessus du médiocre : sans être un auteur méprisable, ce n'étoit point un homme sublime. Il commenta aussi l'*Apocalypse*, et voulut prouver que le *Pape* est l'*Ante-Christ*. Ses ennuyeuses productions furent recueillies à Londres en 1619 in-fol. *Voyez* Dominis. *Jacques premier* avoit épousé, en 1590, *Anne* de Danemarck, fille de *Fréderic II*, roi de Danemarck. Il en eut *Henri-Fréderic*, prince de Galles, et *Robert*, l'un et l'autre morts jeunes; *Charles premier*, qui lui succéda; et *Elizabeth*, mariée à *Fréderic V*, électeur Palatin, duc de Bavière, dont la postérité succéda depuis à la couronne d'Angleterre.

XIV. JACQUES II, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, né à Londres le 14 octobre 1633, de l'infortuné *Charles premier*, et de *Henriette* de France, fut proclamé duc d'Yorck dès le moment de sa naissance; mais les cérémonies de la proclamation furent différées jusqu'en 1643. Les horreurs des guerres civiles l'obligèrent de se sauver en 1648, déguisé en fille. Il passa en Hollande, de là en France, où il se signala sous le vicomte de *Turenne*; et ensuite en Flandre, où sa valeur n'éclata pas moins sous Don *Juan* d'Autriche et le prince de *Condé*. *Charles II*, son frère aîné, ayant été rétabli sur le trône de ses pères, *Jacques* le suivit en Angleterre, et fut fait grand amiral du royaume. Il remporta, en 1665, une victoire signalée, après un combat très-opiniâtre, sur *Opdam*, amiral de Hollande, qui périt dans cette journée, avec quinze ou seize vaisseaux. Généralissime des deux armées navales de France et d'Angleterre en 1672, il fut vaincu par l'amiral *Ruyter*; mais il montra beaucoup de courage dans sa défaite. *Jacques II* parut digne du trône, tant qu'il ne régna pas; mais dès qu'il y fut monté, après la mort de son frère en 1685, ce ne fut plus le même homme. *Voyez* I. Colombières. — Kirke. — et Monmouth. Attaché à la religion Catholique depuis sa jeunesse, il joignit à cet attachement le desir de la répandre. Ce desir, très-louable en lui-même, fut funeste par les moyens dont on se servit. *Jacques* révoqua le serment du *Test*, par lequel on abjuroit la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie. Cette loi, qui excluoit des charges et du

parlement tous ceux qui refusoient de s'y soumettre, avoit été portée contre les Catholiques sous le règne de *Charles II*. On prévit dès-lors ce qui arriva; que la chambre haute et la chambre basse, que les armées de terre, que les flottes alloient être remplies par des sujets de la religion du monarque. « Cependant, dit *Burnet*, il condamnoit hautement les persécutions, qu'il disoit être aussi opposées aux lois de la religion qu'à celles de la politique. » Il donna des asiles aux Protestans chassés de France par la révocation de l'Edit de Nantes. Il fit faire des quêtes pour eux, et leur accorda des immunités. Il est très-probable, qu'il vouloit faire triompher la religion Catholique, mais non détruire la religion Anglicane. *Jacques* accorda donc la liberté de conscience à tous ses sujets, afin, disoit-on, que tous les Catholiques pussent en jouir sans jalousie. Le Jésuite *Peters*, son confesseur, intrigant, impétueux, dévoré, dit-on, de l'ambition d'être cardinal et primat d'Angleterre, inspira au roi toutes ces démarches, que les ennemis du monarque et de l'église Romaine ne manquèrent pas d'envenimer. L'ambassadeur d'Espagne lui avoit déjà insinué qu'il devoit moins écouter des hommes, qui ne devoient pas se mêler de l'administration. *Quoi donc! lui* répondit Jacques II, *le roi d'Espagne ne consulte-t-il pas son confesseur? — Oui*, répliqua l'ambassadeur Espagnol, *et ses affaires n'en vont pas mieux.* La nation Angloise, déjà alarmée, acheva de s'aigrir par le spectacle inutile d'un nonce qui fit son entrée publique à Londres. *Guillaume de Nassau*, prince d'Orange, Stathouder de Hollande, et gendre de *Jacques II*, appelé par les Anglois pour régner à sa place, vint détrôner son beau-père en 1688. L'infortuné monarque alla chercher un asile en France, après s'être vu chassé de sa maison, arrêté prisonnier à Rochester, insulté par la populace, et après avoir reçu les ordres du prince d'Orange dans son propre palais. *Jacques II* alla descendre à Paris chez les Jésuites: il étoit, dit-on, Jésuite lui-même; étant encore duc d'Yorck, il s'étoit fait associer à cet ordre par quatre Jésuites Anglois, à ce que prétend *Burnet*, dont le témoignage peut être suspect. *Louis XIV* lui donna, en 1689, une flotte et une armée pour aller conquérir son royaume. Il passa en Irlande, où mylord *Tyrconnel* maintenoit encore l'autorité royale; mais l'usurpateur *Guillaume* l'en chassa bientôt. *Jacques II* fut battu à la bataille de la Boyne, en 1690. Les François combattirent vaillamment dans cette journée; les Irlandois prirent la fuite. Quoique *Jacques* eût toujours montré beaucoup de valeur, il ne parut dans l'engagement de la bataille, ni à la tête des François, ni à la tête des Irlandois, et se retira le premier. Le roi *Guillaume*, après sa victoire, fit publier un pardon général. Le roi *Jacques*, vaincu, en passant par une petite ville nommée Galloway, fit pendre quelques citoyens qui avoient voulu lui faire fermer les portes. De deux hommes qui se conduisoient ainsi, dit un historien, il étoit bien aisé de voir qui devoit l'emporter. *Jacques*, quoique bon homme, avoit traité plusieurs de ses sujets avec barbarie, soit qu'il fût conseillé par

le cruel *Jeffreys*, son chancelier; soit qu'il crût agir par zèle pour la justice; et sa cruauté avoit autant servi à indisposer ses sujets contre lui, que ses imprudences. Le monarque détrôné, désespérant de recouvrer son royaume, passa le reste de ses jours à Saint-Germain, touchant les écrouelles et conversant avec les Jésuites. Il y vécut des bienfaits de *Louis XIV*, et d'une pension de soixante et dix mille francs, que lui faisoit sa fille *Marie*, reine d'Angleterre, après lui avoir enlevé sa couronne. Il mourut le 16 septembre 1701, à 68 ans, détrompé de toutes les grandeurs humaines. Il dit à son fils, quelques heures avant de mourir: *Si jamais vous remontez sur le trône de vos ancêtres, pardonnez à tous mes ennemis; aimez votre peuple; conservez la Religion Catholique, et préférez toujours l'espérance d'un bonheur éternel à un royaume périssable*.... *Jacques II* avoit peu de génie pour les affaires. On disoit de lui, en le comparant à son frère: « Charles *pourroit tout voir s'il le vouloit*, et Jacques *voudroit tout voir s'il le pouvoit*. » Il ne sut pas mieux choisir ses maîtresses, que ses ministres. *Charles II* disoit, *qu'il sembloit que son frère reçût ses maîtresses de la main de ses Confesseurs, qui les lui donnoient pour pénitence*. Elles étoient toutes assez laides. *Voyez* I. FITZ-JAMES. Il expia ses foiblesses dans les dernières années de sa vie, par les exercices de la mortification. Quelques Jésuites Irlandois prétendirent qu'il se faisoit des miracles à son tombeau, et que ses reliques avoient guéri l'évêque d'Autun de la fistule. Nous ignorons si *Jacques II* opéra ou n'opéra point des prodiges après sa mort; mais il auroit été plus heureux pour ses descendans qu'il en eût fait pendant sa vie. Il avoit d'ailleurs de bonnes qualités: ouvert dans ses inimitiés, ferme dans ses alliances, plein d'honneur dans les affaires. Sa vie privée fut un spectacle des principales vertus de l'homme et du Chrétien. Dépourvu d'argent, se contentant d'une nourriture frugale, paroissant fort ingénu, il se fit beaucoup de partisans. Ce monarque laissa un fils, JACQUES III, mort à Rome, le 2 janvier 1766: prince cher à la religion et à l'humanité, par ses vertus et sa piété éclairée. A sa naissance, le 20 juin 1688, le parti qui préparoit de loin une révolution en Angleterre, répandit les bruits les plus absurdes. *Guillaume d'Orange* tâcha bientôt de les accréditer. Il se plaignit qu'on vouloit le frustrer de ses droits à la couronne de la Grande-Bretagne, par la supposition d'un prince de *Galles*. Il fallut que *Jacques II* convoquât un grand conseil, où il fit entendre tous les témoins de l'accouchement de la reine. Parmi ces témoins se trouvèrent la reine douairière, le chancelier, plusieurs grands seigneurs, des dames qualifiées. Malgré des preuves aussi authentiques, les partisans du prince d'*Orange*, entr'autres *Burnet*, tâchèrent d'appuyer la supposition. Leurs raisons étoient qu'on n'avoit pas appelé à l'accouchement l'archevêque de Cantorbery, qui étoit alors enfermé à la tour de Londres, et la princesse *Anne* qui prenoit les eaux à Bath: comme si l'on avoit pu prévoir le moment précis des couches de la reine, et l'indigne accusation qu'on devoit intenter contre cette

princesse. « Si *Jacques II* n'avoit pas été Catholique, dit *d'Avrigny*; s'il n'avoit pas fait baptiser son fils, selon le rit Romain, personne ne se seroit avisé de jeter le moindre doute contre la naissance d'un *Prince de Galles*. C'est le titre que porta d'abord *Jacques III*. Le prince *Charles-Edouard-Louis-Philippe Casimir*, (LE PRÉTENDANT) né à Rome, le 31 décembre 1720, et mort à Florence, le 31 janvier 1788, et *Henri-Benoît*, cardinal d'Yorck, l'un et l'autre, fils de *Jacques III*, ont soutenu, par leur courage et leurs vertus, l'éclat de leurs noms. Le prince *Edouard* voulant remonter sur le trône de ses pères, aborda à la fin d'août 1745, en Écosse, et publia un manifeste qui exposoit ses droits au royaume d'Angleterre. Son nom et sa valeur rassemblèrent dix mille montagnards sous un morceau de taffetas apporté de France, qui servit de drapeau. Le prince, à la tête de cette troupe, s'empara d'Édimbourg et de plusieurs autres places. Quatre mille Anglois ayant voulu l'arrêter à Preston, furent taillés en pièces. *Edouard*, profitant de ses premiers succès, pénètre en Angleterre, arrive à Lancastre, et s'avance à quatorze lieues de Londres. Le duc de *Cumberland* vient le combattre avec une armée; le Prétendant est forcé de se replier sur l'Écosse. La bataille de Falkirk, gagnée par *Edouard*, le 28 janvier 1746, releva beaucoup ses espérances : mais celle de Culloden les ruina entièrement. Abandonné de son armée, proscrit, fugitif, il erra de caverne en caverne, tantôt avec deux amis, compagnons de son infortune, tantôt avec un seul, et poursuivi sans relâche par ceux qui vouloient gagner le prix mis à sa tête. Un jour, ayant marché dix lieues à pied, pressé de la faim et prêt à succomber, il se hasarda d'entrer dans une maison, dont il savoit bien que le maître n'étoit pas de son parti. « Le fils de votre roi, lui dit-il en entrant, vient vous demander du pain et un habit. Je sais que vous êtes mon ennemi; mais je vous connois assez d'honneur pour ne pas abuser de ma confiance, et de mon malheur. Prenez les lambeaux qui me couvrent, gardez-les; vous pourrez me les rapporter un jour dans le palais des rois de la Grande-Bretagne. » Le gentilhomme fut touché comme il devoit l'être, et le secourut autant que sa pauvreté pouvoit le permettre dans un pays à demi-sauvage. Enfin, le prince *Edouard*, après avoir essuyé diverses aventures, s'embarqua sur un petit vaisseau qui le conduisit sur les côtes de Bretagne. Il vint à Paris, et y demeura jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, par lequel *Louis XV* fut obligé de le priver de cet asile. S'étant obstiné à rester malgré le traité et les instances du roi, il fut mené à Vincennes garrotté, et renvoyé ensuite hors de France. Il se retira à Bouillon, et de là à Rome, où il se maria avec la princesse de Stolberg-Gueudern, dont il n'a point eu d'enfans. Il n'a laissé qu'une fille légitimée, connue sous le nom de *Princesse d'Albanie*. Ce prince étoit non-seulement recommandable par son courage, mais par sa générosité. Après sa défaite à Culloden, par le duc de *Cumberland*, sa tête ayant été mise à prix, il défendit, par un contraste frappant,

d'attenter

d'attenter à la personne du roi *George II.*

XV. JACQUES III, duc de Courlande, vécut au commencement du 17e siècle. Il ne manqua qu'un plus grand théâtre à son empire, pour en faire un prince très-renommé. Malgré la petitesse de ses états, il n'acquit pas moins en Europe beaucoup de gloire et de considération. Il conclud des traités avantageux avec la France et l'Angleterre ; il eut des finances bien réglées ; et ses vaisseaux étendirent leur navigation aux Antilles, dans les ports de l'Islande et en Afrique.

XVI. JACQUES DE VORAGINE, ainsi nommé du lieu de sa naissance dans l'état de Gênes, vit le jour vers 1230. Il se fit Dominicain, fut provincial et définiteur de son ordre, et ensuite archevêque de Gênes en 1292. Il édifia cette église par ses vertus, et tâcha de l'instruire par ses ouvrages. Le plus connu est intitulé : *Légende dorée.* On auroit mieux fait de l'intituler, suivant la pensée d'un homme d'esprit : *Légende de fer.* C'est le triomphe de l'imbécillité et de l'extravagance. Le peu de vérités qui se trouvent dans ce recueil, y est défiguré par des contes absurdes, et par une foule de miracles bizarres, qui y sont donnés comme fort édifians, et qui, n'étant pas authentiques, produisent un effet tout contraire. *Jacques de Voragine* n'a pas inventé les fables qu'il débite. On les voit dans *Métaphraste*, dans *Vincent de Beauvais*, etc. Mais il a ajouté à ces fables, des ornemens, des circonstances, des dialogues, qui prouvent de l'imagination et du talent pour le genre romanesque. Le P. *Berenger* de Landore, général des Dominicains, mort en 1330, désapprouva la *Légende dorée*, et chargea le P. *Bernard Guidonis* d'en publier une autre, fondée sur des actes plus fidelles. *Jacques de Voragine*, prélat, plus pieux qu'éclairé, mourut en 1298. La première édition en latin de sa *Légende*, est de Cologne 1470 ; la traduction italienne de Venise est de 1476 ; la première édition de la traduction françoise, par *Jean Batallier*, est de Lyon 1476. Ces trois éditions sont in-folio, et fort rares. On a encore de cet écrivain, une *Chronique de Gênes*, publiée dans le tome 26 du Recueil des *Ecrivains d'Italie* par *Muratori ;* et un grand nombre de *Sermons*, 1589, 1602, deux vol. in-8.°

XVII. JACQUES DE VITRI, naquit dans un petit bourg de ce nom, près de Paris. Il fut curé d'Argenteuil, suivit les Croisés dans la Terre sainte, obtint l'évêché de Ptolémaïde, ensuite le chapeau de cardinal et l'évêché de Frescati. Employé dans diverses légations, il y montra beaucoup de talent et encore plus de hauteur. Il mourut à Rome en 1244, laissant trois livres de l'*Histoire Orientale et Occidentale*, en latin. Les deux premiers furent publiés dans les *Gesta Dei per Francos*, et dans le Recueil de *Canisius.* Le dernier a vu le jour dans le 3e vol. des Anecdotes de Dom *Martenne.*

JACQUES DE TERAMO, *Voyez* PALLADINO *ou* ANCHARANO.

JACQUES DE VALENCE ; *Voy.* PARÈS.

JACQUES, (Frère) *Voyez* BAULOT.

I. JACQUET DE LA GUERRE, (Elizabeth-Claude) musicienne Françoise, née à Paris en 1669, morte dans la même ville en 1729, à 60 ans, excelloit à toucher le clavecin. Elle réussissoit sur-tout à toucher les fantaisies. Elle y mettoit sur-le-champ des airs suivis, des accords, qui, par leur variété et leur beauté, ravissoient les auditeurs. Elle avoit encore un très-beau génie pour la composition, et beaucoup d'art pour conduire sa voix qui étoit fort belle; enfin, peu de personnes de son sexe ont réuni autant de talens pour la musique. Elle a composé un Opéra qui a pour titre: *Céphale et Procris*; des *Cantates*; des *Sonates*, etc.

II. JACQUET, (Pierre) avocat au parlement de Paris, mort à Grenoble sa patrie, au mois d'avril 1766, se fit ordonner prêtre à l'âge de plus de 69 ans. Il donna des preuves de son savoir dans différens ouvrages, dont quelques-uns n'eurent qu'un succès médiocre. Nous avons de lui: I. Un *Commentaire* sur la Coutume de Touraine, 1761, deux vol. in-4°; auquel il substitua le titre de *Commentaire sur toutes les Coutumes*, 1764, 2 volum. in-8.° II. *Traité des Fiefs*, 1762, in-12. III. *Traité des Justices des Seigneurs et des droits en dépendans*, 1764, in-4.° IV. La *Clef du Paradis*, ou *Prières Chrétiennes*, 1764, in-12 et in-18.

III. JACQUET, (Jacques) Lyonnois, entra dans l'ordre des Carmes, et publia divers Écrits de controverse. Celui qui obtint le plus de succès, fut des *Dialogues* entre un Catholique et un Protestant, publiés en 1604. *Jacquet* mourut en 1628.

IV. JACQUET, (Louis) né à Lyon, le 6 mars 1732, embrassa l'état ecclésiastique, et devint chevalier de l'église Saint-Jean et membre de l'académie de sa patrie. Il défendit les opprimés dans la profession d'avocat, et le bon goût comme littérateur. De la force, de l'originalité dans les idées, un style net et précis distinguent ses ouvrages. On lui doit un *Parallèle* ingénieux des tragiques Grecs et François, 1760, in-12. Il remporta deux prix à l'académie de Besançon; le premier, sur cette question: *La candeur et la franchise ne sont-elles pas communément plus utiles dans le maniement des affaires, que la ruse et la dissimulation?* Le second, sur celle-ci: *Le desir de perpétuer son nom et ses actions dans la mémoire des hommes est-il conforme à la nature et à la raison?* Ces deux Discours couronnés, furent imprimés en 1761. En 1789, il publia une brochure, intitulée: *Idée des quatre Concours*, relativement au prix proposé par l'abbé *Raynal*, sur la découverte de l'Amérique. C'est un modèle de rapport littéraire et de concision. L'abbé *Jacquet*, admirateur de *J. J. Rousseau*, avoit dans ses habitudes et la tournure piquante de ses conceptions, plusieurs traits de ressemblance avec cet écrivain célèbre. Il travailloit à un long ouvrage, sur l'origine du langage, des arts et de la société, lorsque la mort l'a frappé dans une campagne, près de Lyon, où il s'étoit réfugié pendant les jours de deuil de 1793. Sa perte fut ressentie par ses compatriotes, qui perdirent en lui un ami serviable, doué d'un cœur bienfaisant, d'un esprit étendu, et profondément observateur.

JACQUIER, (Maurice) mort en 1753, publia divers ouvrages sur les langues françoise et latine, qui n'eurent qu'un succès éphémère. Les plus connus sont : Sa *Méthode* d'enseigner le latin, 1752, 4 vol. in-8°, et son *Coup d'œil* des Dictionnaires françois, 1748, in-12.

JACQUIER, (le Père) *Voyez* SUEUR, (Thomas le) Minime.

JADDUS, *ou* JADDOA, souverain pontife des Juifs, dont le pontificat est célèbre par un événement singulier, rapporté par l'historien *Josèphe*, mais dont on ne trouve aucune trace dans la Bible, ni dans les historiens profanes ; ce qui l'a fait révoquer en doute par quelques critiques. *Alexandre le Grand*, irrité contre les Juifs qui n'avoient pas voulu fournir des vivres à son armée pendant le siége de Tyr, vint à Jérusalem dans le dessein de se venger de leur refus. *Jaddus* eut recours à Dieu, qui lui ordonna d'aller au-devant d'*Alexandre*, revêtu de ses habits pontificaux, lui promettant d'adoucir le cœur du roi. En effet, *Jaddus* étant sorti à la tête de ses prêtres et de son peuple, *Alexandre* se jeta aux pieds du grand prêtre, et adora le nom de Dieu, écrit sur la lame d'or qu'il portoit au front. *Parménion* lui demanda la raison d'une telle conduite. Ce prince lui avoua que, lorsqu'il étoit encore en Macédoine, plein du projet de la guerre contre les Perses, ce même homme devant lequel il s'étoit prosterné, et revêtu des mêmes habits, lui avoit apparu en songe, et l'avoit exhorté à passer l'Hellespont, l'assurant que son Dieu lui feroit vaincre les Perses. Ensuite ce conquérant étant entré dans la ville, *Jaddus* lui montra les Prophéties de *Daniel*, qui prédisoient la destruction de l'empire des Perses par un roi de Grèce. *Alexandre* partit de Jérusalem, après y avoir sacrifié, et avoir comblé les Juifs de ses bienfaits. *Jaddus* tenoit le pontificat vers l'an 333 avant Jésus-Christ.

JADELOT, (Nicolas) né à Nanci en 1736, suivit avec activité la profession de médecin dans cette ville, et y est mort le 26 juin 1793. On lui doit, outre des *Dissertations* sur les causes de la mort subite, sur les maladies produites par la suppression de la transpiration insensible, sur les lois de l'économie animale, sur un agneau sans tête, sur la cause de la pulsation des artères, sur les moyens de perfectionner l'enseignement de la médecine, divers ouvrages plus considérables. Tels sont : I. *Tableau de l'Economie animale*, 1769, in-8.° II. *Cours complet d'Anatomie*, 1772, in-folio. On y trouve quinze grandes planches, gravées en couleur par *Gauthier d'Agoty*. III. *Physica hominis sani*, 2 volum. in-12. IV. *Pharmacopée* des pauvres, 1784, in-8.°

JAEL, *Voy.* JAHEL.

JÆGER, (Jean-Wolfgang) théologien Luthérien, né à Stutgard en 1647, d'un conseiller du duc de *Wittemberg*, eut la charge de son père, et passa par divers emplois jusqu'en 1702, qu'il fut nommé professeur de théologie, chancelier de l'université, et prévôt de l'église de Tubinge. Ce savant mourut en 1720, après avoir donné plusieurs ouvrages

au public. Les plus connus sont : I. Une *Histoire Ecclésiastique, comparée avec l'Histoire Profane*, Hambourg, 1706, 2 vol. in-fol. II. Un Système et un *Compendium* de Théologie. III. Plusieurs *Traités de Théologie* mystique, où il réfute *Poiret*, *Fénélon*, etc. 2 vol. in-8.° IV. Des *Observations* sur *Puffendorff*, et sur le Traité du *Droit de la Guerre et de la Paix* de *Grotius*. V. Un *Traité des Lois*, in-8.° VI. *Examen de la Vie et de la Doctrine de Spinosa*. VII. Une *Théologie morale*. Tous ces ouvrages sont en latin, et pleins d'érudition.

JAFER EL SCADECK, étoit le VIe des Imans, ou descendans d'*Ali*, à qui les Persans prétendent que le califat appartenoit légitimement. Ce fut lui qui ordonna « que le Chrétien, le Juif, ou l'Idolâtre qui se feroit Mahométan, jouiroit, comme héritier universel, de tout le bien de sa famille, à l'exclusion de ses frères et de ses sœurs, et même qu'il lui seroit permis de faire telle part qu'il lui plairoit, à son père et à sa mère encore vivans. » Cette loi, qui subsiste encore aujourd'hui, est cause que plusieurs Arméniens, Géorgiens, et d'autres Chrétiens sujets du roi de Perse, se font Mahométans, pour hériter de tout le bien de leur maison ; et souvent les autres enfans, pour n'être pas privés de leur héritage, renient leur foi et embrassent la loi de Mahomet.

JAGELLON, roi de Pologne, *Voyez* LADISLAS V, n° VII.

JAHEL, héroïne Juive, épouse de *Heber* le *Cinéen*. *Sisara*, général de l'armée des Chananéens, ayant été défait par *Barach*, se cacha chez cette femme, qui le tua en lui enfonçant un clou dans la tête, l'an 1285 avant J. C. : action qu'on ne sauroit justifier, si le maître de la vie et de la mort ne l'avoit lui-même inspirée. La manière dont cette femme parla d'abord à *Sisara*, supposant qu'elle eût dès-lors envie de le tuer, ne seroit pas susceptible de justification, et il faudroit la regarder comme un mensonge dont elle seroit seule coupable ; mais il se peut faire que Dieu ne lui inspira la pensée de tuer *Sisara*, que lorsque ce général fut endormi.

JAHIA, *Voyez* CASSEM.

JAI, *Voyez* JAY.

JAILLOT, (Alexis-Hubert) géographe ordinaire du roi, s'adonna d'abord à la sculpture ; mais ayant épousé la fille d'un enlumineur de cartes, il prit du goût pour la géographie. Les *Sansons* lui cédèrent la plus grande partie de leurs dessins, qu'il fit graver avec autant de netteté que d'exactitude. Il ne cessa d'augmenter son recueil jusqu'à sa mort, arrivée en 1712. Les *Cartes* qui concernent la France entrent dans un grand détail, et sont la plupart exactes. Celle de Lorraine est la meilleure qui ait été faite jusqu'ici sur ce pays. Ses filles cédèrent leur fonds à Jean-Baptiste *Renou*, sieur de *Chauvigné* leur parent, qui prit le nom de *Jaillot*, en épousant une de ces demoiselles. Il devint géographe ordinaire du roi, et mourut le 5 avril 1780. Ses *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris, avec le plan de chaque quartier*, 5 vol. in-8°, 1772, sont un livre

savant et curieux ; il s'étend depuis le commencement de cette capitale, jusqu'au temps présent.

JAÏR, étoit juge des Hébreux, l'an 1209 avant J. C. Sous lui ce peuple fut réduit en servitude par les Philistins et les Ammonites, en punition de son idolâtrie. *Jaïr* jugea les Juifs pendant 22 années, en comprenant celles de leur esclavage, qui dura dix-huit ans.

JAMBLIQUE, nom de deux philosophes Platoniciens. Le premier, disciple d'*Anatolius* et de *Porphire*, étoit de Chalcide et avoit du mérite. Le 2e, né à Apamée en Syrie, ne lui fut point inférieur. *Julien l'Apostat* lui écrivit plusieurs lettres, où il lui parle du ton le plus flatteur. « Je m'apperçois, lui dit-il, avec quelle discrétion vous reprenez. Vos lettres sont assaisonnées de louange et de critique, et par-là même doublement instructives. Soyez sûr que si j'avois manqué en la moindre chose à ce que je vous dois, je tâcherois de me justifier, ou je vous avouerois sans détour que j'ai tort; car vous excusez facilement vos amis, quand ils ne font que se méprendre. » Il l'appelle dans la même lettre son *Dieu tutélaire*. Il est assez étrange que ceux qui ont travaillé sur *Jamblique*, confondent ensemble les deux philosophes de ce nom. Quoiqu'ils aient vécu à peu près dans le même pays, et qu'ils aient eu tous deux un *Sopatre* pour disciple ou pour ami, il étoit néanmoins aisé de les distinguer par les temps : l'un étoit mort sous *Constantin*, et l'autre sous *Valens*. Nous avons une *Histoire de la vie et de la secte de Pythagore*, sous le nom de *Jamblique*; Amsterdam, 1707, in-4°; mais on ne sait qui en est l'auteur. On est dans le même embarras par rapport à l'écrit contre la *Lettre de Porphyre*, sur *les Mystères des Egyptiens*; Oxford, 1678, in-folio. Il avoit déjà été publié avec d'autres *Traités Philosophiques*, à Venise, 1407, in-folio. Cet ouvrage est un traité de théologie, dans lequel le Platonisme est ajusté sur le Christianisme : on y voit, à travers une foule d'absurdités, beaucoup d'esprit et de sagacité, et une morale sublime. Il n'en est pas de même des *Remarques* sur *l'Arithmétique* et le *Traité du Destin* de *Nicomaque*, publiées en latin à Arnheim, 1668, in-8.° Elles passent pour être du Chalcidien.

JAMBRI, dont la famille faisoit sa demeure à Medaba, assassina *Jean*, frère de *Judas Macchabée* et de *Jonathas*. Mais *Jonathas* en tira vengeance : lorsqu'il apprit que cette famille menoit en grande pompe la fille d'un des plus qualifiés des Arabes, qu'elle épousoit, il se cacha avec une troupe de soldats, et extermina toute cette famille.

I. JAMES, (Thomas) *Jamesius*, docteur de l'université d'Oxford, et premier bibliothécaire de la bibliothèque Bodleïenne, né à Newport, en 1571, mort en 1629, à 58 ans, avec une grande réputation de savoir, étoit un homme atrabilaire et mélancolique. Il est principalement connu par le *Catalogus Manuscriptorum academiæ Oxoniensis*, 1600, in-4°, qui passe pour exact; et par un *Traité de l'Office de Juge chez les Hébreux et chez les autres Peuples*, in-4.° *James* a écrit contre l'Eglise Ro-

maine et contre les Jésuites. Il a voulu prouver dans un écrit particulier, 1626, in-4° : « Qu'il y avoit beaucoup de falsifications dans le texte des saints Pères, donné par les Catholiques ; » mais ces prétendues preuves ont fait peu d'impression sur les gens sensés. C'est dans les mêmes vues qu'il composa, en 1600, in-4.° le *Bellum Papale*, mais avec aussi peu de succès. Cette espèce de satire, qui fut imprimée à Londres, fut faite pour relever les différences qu'il y a entre l'édition de la Vulgate, donnée par *Sixte V*, et celle donnée par *Clément VIII*. Cette dissertation est assez curieuse. *Voy.* BIANCHINI, à la fin de l'art. L'écrit intitulé : *Les Jésuites menacés de leur ruine par les Prêtres séculiers, pour leur mauvaise vie, leurs mœurs corrompues, leur doctrine hérétique et leur politique, qui l'emporte sur celle de Machiavel*, (en anglois) Oxford, 1612, in-4°, ne prévient, ni en faveur de l'auteur, ni en faveur de l'ouvrage, qui est un tissu de calomnies. *James* traduisit en anglois une autre critique intitulée : *Fiscus Papalis*, seu *Catalogus Indulgentiarum et Reliquiarum urbis Romæ;* Londres, 1617, in-4.°; plusieurs attribuent cette satire à *Guillaume Crashaw*, de Cambridge.

II. JAMES, (Robert) médecin Anglois, né à Kinverston en 1703, mort en 1776, est connu par une poudre fébrifuge et par un *Dictionnaire de médecine*, 3 vol. in-fol. : où l'on trouve plusieurs articles bien faits, et un grand nombre d'autres qui sont incomplets. Il a été traduit en françois, en 6 vol. in-fol. *Voyez* DIDEROT.

JAMET, (Pierre-Charles) né le 15 février 1701, dans le diocèse de Séez, fut un écrivain laborieux, qui a fourni des notes et des remarques au Dictionnaire de Trévoux, à celui de Droit, à la nouvelle édition de *Rabelais*, et qui a publié encore : I. *Essais métaphysiques*, 1732. in-12; II. *Dissertation* sur la Création, 1733, in-8°; III. *Lettres* sur le goût et la doctrine de *Bayle*, 1740, in-8°; IV. *Lettre à Lancelot* sur l'infini, 1740, in-8°; V. *Daneche-Menkan*, philosophe Mogol, 1740, in-12; VI. *Lettres* sur le lieu et l'espace, 1742, in-12; VII. Du *Devoir* des gens en place, 1753; VIII. *Lettres* sur les caractères distinctifs de la métaphysique et de la logique, in-12 ; IX. *Autres* sur des mémoires manuscrits, relatifs au commerce des Indes, 1754, in-fol. *Jamet* est mort à la fin du 18e siècle — Son frère, *François-Louis* JAMET, mort en 1778, étoit aussi un érudit qui a fourni des remarques au *Manuel lexique*, à l'*Histoire* des lanternes; aux *Lois forestières* de France, et plusieurs articles à l'*Année littéraire*.

JAMIN, (Nicolas) Bénédictin de Saint-Maur, né à Dinan, en Bretagne, mort à Paris, le 9 février 1782, étoit prieur de Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'il publia ses *Pensées théologiques, relatives aux Erreurs du temps*, in-12, où il a rédigé, avec ordre et précision, ce qu'on avoit dit de meilleur contre les incrédules; mais comme il associa les jansénistes aux philosophes, et que le gouvernement craignoit de renouveler des disputes assoupies, le livre fut supprimé, par un arrêt du conseil du 4 février 1769. On a encore

de D. *Jamin* : I. *Le Fruit de mes Lectures*, in-12 : recueil des plus beaux passages des auteurs profanes, philosophes et poëtes, sur les principaux points de la morale. II. *Placide à Scholastique, sur la manière de se conduire dans le monde*, in-12. III. *Traité de la Lecture Chrétienne*, in-12. IV. *Traités des Scrupules*, in-12. Les ouvrages de D. *Jamin* ne sont, proprement, que de bonnes compilations : il n'y a de lui que la forme ; et quant au style des morceaux qu'il n'a pas copiés, il n'est pas assez distingué pour lui faire un nom.

JAMYN, (Amadis) poëte François, contemporain et ami du poëte *Ronsard*, né à Chaource en Champagne, mort dans la même ville vers l'an 1585, fut secrétaire et lecteur ordinaire du roi *Charles IX*. On trouve dans les ouvrages de ce poëte de la facilité et du naturel. Quelques auteurs l'ont préféré même à *Ronsard*, quoique celui-ci ait une réputation bien plus étendue. Ses *Œuvres Poétiques*, imprimées en 1577 et 1584 ; 2 vol. in-12, consistent en pièces morales. On a encore de lui, une *Traduction* des trois premiers livres de l'*Odyssée* d'*Homère*, et des XIII derniers de l'*Iliade*; celle des XI premiers est de *Hugue de Salel*, 1580, in-8.° *Jamyn* avoit beaucoup voyagé dans sa jeunesse, et avoit parcouru la Grèce, les isles de l'Archipel, l'Asie mineure, etc.

JANCIRE, *Voy*. IDATYRSE.

JANET, (François *Clouet*, dit) peintre François, florissoit sous les règnes de *François II*, *Charles IX* et *Henri III*. Son talent étoit la miniature. Il excelloit aussi à peindre le portrait. *Ronsard* en a fait l'éloge dans ses poésies.

JANIÇON, (François-Michel) né à Paris, le 24 décembre 1674, d'un avocat au conseil, qui étoit Protestant, fut envoyé en Hollande dès l'âge de neuf ans, pour y étudier. Il suspendit pendant quelque temps ses études, et servit en qualité d'enseigne et d'aide-major. La paix de Ryswick le rendit à lui-même. Il reprit ses travaux littéraires, et travailla long-temps aux Gazettes d'Amsterdam, de Rotterdam et d'Utrecht. Un style simple et historique, une attention singulière à suivre les intérêts des princes, à débrouiller le fil des événemens, à choisir les faits, lui promettoient un succès durable. Mais son imprimerie ayant été supprimée à cause d'un écrit imprimé chez lui, auquel cependant il n'avoit aucune part, il se retira à la Haye, où il fut honoré du titre d'agent du landgrave de Hesse. Il y mourut le 18 août 1730, à 56 ans, d'une attaque d'apoplexie. Il s'étoit marié avec Mlle *de Ville*, protestante réfugiée, dont il eut deux filles. On a de lui : I. Ses *Gazettes*. Elles furent assez recherchées. L'auteur avoit le goût de l'histoire ; il écrivoit naturellement ; il savoit les langues, et n'ignoroit point la politique. II. La *Bibliothèque des Dames*, traduite de l'anglois, de *Richard Steele*, un des auteurs du *Spectateur*, en 2 vol. in-12, 1717—1719. Elle est instructive, et quelquefois agréable. C'est un recueil de règles générales pour la conduite des femmes dans les différens états de la vie. III. La *Traduction* d'une mau-

vaise Satire contre les moines et les prêtres, publiée sous le titre burlesque de : *Passe-partout de l'Eglise Romaine*, ou *Histoire des tromperies des Prêtres et des Moines en Espagne*; à Londres, (*Amsterdam*) 1724, 4 vol. in-12. L'ouvrage original avoit été écrit en anglois par *Antoine* GAVIN, prêtre Espagnol, qui se fit ministre Anglican. On voit que l'auteur a voulu, à quelque prix que ce fût, flatter le parti qu'il avoit embrassé, en déchirant celui qu'il avoit abandonné. Il met sur le compte des moines d'Espagne, toutes les historiettes qui se trouvent dans les Contes facétieux et galans. Ainsi, il raconte, comme une chose nouvellement arrivée, une historiette mise en vers par *la Fontaine* sous le titre de *la Confidente sans le savoir*. Un tel recueil étoit bien digne d'un moine apostat. IV. *Etat présent de la République des Provinces-Unies, et des Pays-Bas qui en dépendent*, etc. 1729 — 1730, 2 vol. in-12. C'est un des ouvrages les plus exacts que l'on ait eu jusqu'à présent sur cette matière. Il n'est cependant pas exempt de défauts, suivant *Niceron*.

JANSEN, (Corneille) peintre d'Amsterdam, mort à Londres, où il peignit avec distinction sous *Jacques Ier* et *Charles Ier*, se fit remarquer par la beauté de ses draperies.

I. JANSÉNIUS, (Corneille) né à Gulst en Flandre, l'an 1510, mourut évêque de Gand, le 10 avril 1576, à 66 ans. Il eut cet évêché à son retour du concile de Trente, où il avoit fait éclater son savoir et sa modestie. Il avoit été auparavant curé de St-Martin de Courtrai, et ensuite professeur de théologie à Louvain, et doyen de St-Jacques de la même ville. Nous avons de lui : I. Une excellente *Concorde des Evangélistes*, in-fol. II. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte. III. Une *Paraphrase* des Pseaumes. Tous ces ouvrages sont écrits en latin avec beaucoup de solidité et d'érudition. Ils sont entre les mains de tous les ecclésiastiques. Le nom des deux *Jansénius* étoit JANSEN; mais comme, pour paroître savant dans leur siècle, il falloit latiniser son nom, ils le latinisèrent.

II. JANSÉNIUS, (Corneille) né en 1585, dans le village d'Accoy près de Léerdam en Hollande, vint à Paris en 1604. L'abbé de *St-Cyran* le plaça chez un conseiller, pour être précepteur de ses enfans. La même façon de penser, la même piété, la même ardeur pour les matières théologiques, unirent étroitement ces deux hommes. *St-Cyran* appela *Jansénius* quelque temps après à Bayonne, où ils étudièrent ensemble pendant plusieurs années, cherchant de bonne foi dans *St. Augustin* ce qui n'y étoit point, mais croyant l'y trouver. Le jeune théologien, revenu à Louvain en 1617, prit le bonnet de docteur en 1619, obtint la direction du collège de Sainte-Pulchérie, et une chaire d'Écriture-Sainte. L'université de Louvain le députa deux fois auprès du roi d'Espagne, pour faire révoquer la permission accordée aux Jésuites de professer les humanités et la philosophie dans cette ville; on le lui accorda. Pour faire sa cour au monarque Espagnol, il publia un livre contre la France, inti-

tulé : *Mars Gallicus*, 1637, in-12, traduit en françois par *Ch. Hersant*, 1638, in-8.° Cet ouvrage, écrit avec chaleur, fut composé à l'occasion de l'alliance que les François avoient faite avec les puissances Protestantes. On prétend que ce livre, peu connu aujourd'hui, fut la première origine de la haine du cardinal *de Richelieu* contre *Jansénius* et ses disciples. Un an après la publication de cette satire, il fut nommé à l'évêché d'Ypres, par *Philippe IV*, et il gouverna cette église jusqu'au 8 mais 1638, qu'il mourut, à 53 ans, frappé de la peste, et victime de sa sollicitude pastorale. Il avoit été attaqué de cette maladie, en distribuant à ses diocésains, affligés de ce fléau, les secours spirituels et temporels. Ce prélat étoit retiré, sobre, pieux, charitable. Il prêchoit avec beaucoup de zèle, et quelquefois avec onction. Quoiqu'il n'estimât pas les scolastiques, parce que la plupart étoient opposés à *St. Augustin*, il ne laissoit pas de les étudier pour les mieux combattre. On lui reprochoit seulement d'être un peu vif, et il comparoit lui-même « ces mouvemens subits d'une colère passagère, au salpêtre qui s'allume à l'instant, et qui s'éteint le moment d'après, sans jeter ni odeur, ni fumée. » Ses ouvrages sont : I. Des *Commentaires* sur les Évangiles, in-4°; sur le *Pentateuque*, in-4°; sur les *Pseaumes*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiastique*, Anvers, 1614, in-fol. pleins d'érudition et écrits avec netteté. II. Quelques livres de *Controverse*. III. L'ouvrage si célèbre, et trop célèbre, qui porte pour titre : *Augustinus* Corn. JANSENII *Episcopi*, seu *Doctrina Sancti* Augustini *de humanæ naturæ sanctitate*, *ægritudine*, *medicina*, *adversùs Pelagianos et Massilienses*; à Louvain, 1640, et à Rouen, 1652, in-fol. Cette dernière édition est la meilleure, parce qu'on y trouve un *Écrit* où *Jansénius* fait le parallèle des sentimens et des maximes de quelques théologiens Jésuites, avec les erreurs et les faux principes des Semi-Pélagiens de Marseille. Il doit y avoir à la fin, le traité *De statu Parvulorum sine Baptismo decedentium*. L'auteur avoit travaillé 20 ans à ce livre, que le savant *Leibnitz* regardoit comme un ouvrage profond. La doctrine de la Grace prit entre les mains de *Jansénius* un ordre systématique. Il n'offrit son livre que comme le développement des vérités qu'il croyoit que *St. Augustin* avoient établies. Pour le composer, il avoit lu dix fois tous les ouvrages de ce grand docteur, et trente fois ses Traités contre les Pélagiens. Ce prélat, soit qu'il prévît l'orage que son ouvrage pouvoit former, soit qu'il voulût faire éclater sa soumission au saint-Siège, écrivit, peu de jours avant sa mort, au pape *Urbain VIII*, qu'il soumettoit sincèrement à sa décision et à son autorité, l'*Augustinus* qu'il venoit d'achever ; et que si le saint Père jugeoit qu'il y fallût faire quelques changemens, il y acquiesçoit avec une parfaite obéissance. « Je me trompe, assurément, disoit-il dans cette Lettre, si la plupart de ceux qui se sont appliqués à pénétrer les sentimens de *St. Augustin*, ne se sont étrangement mépris eux-mêmes. Si je parle selon la vérité, ou si je me trompe dans mes conjectures, c'est ce que fera connoître cette pierre, l'unique qui doive nous servir de pierre-de-

touche, contre laquelle se brise tout ce qui n'a qu'un vain éclat, sans avoir la solidité de la vérité. Quelle chaire consulterons-nous, sinon celle où la perfidie n'a point d'accès? A quel juge, enfin, nous en rapporterons-nous, sinon au lieutenant de celui qui est la voie, la vérité et la vie, dont la conduite met à couvert de l'erreur, Dieu ne permettant jamais qu'on se trompe en suivant les pas de son vicaire en terre?... Ainsi, tout ce que j'ai pensé, dit ou écrit dans ce labyrinthe hérissé de disputes, pour découvrir les véritables sentimens de ce maître très-profond dans ses écrits, et par les autres monumens de l'Église Romaine, je l'apporte aux pieds de votre Sainteté, approuvant, improuvant, avançant, rétractant, suivant ce qui me sera prescrit par cette voix de tonnerre qui sort de la nue du siége apostolique.» Cette lettre, quoiqu'écrite d'un style dur et singulier, étoit édifiante; mais elle fut supprimée par ses exécuteurs testamentaires, *Calénus* et *Fromond*. Selon toutes les apparences, on n'en auroit jamais eu aucune connoissance, si, après la réduction d'Ypres, elle n'étoit tombée entre les mains du grand *Condé*, qui la rendit publique. *Jansénius*, quelques heures avant de mourir, et dans son dernier testament, soumit encore, et sa personne et son livre, au jugement et aux décisions de l'Église Romaine. Voici les propres termes qu'il dicta une demi-heure avant d'expirer: *Sentio aliquid difficulter mutari posse: si tamen Romana sedes aliquid mutari velit, sum obediens filius, et illius Ecclesiæ in quâ semper vixi, usque ad hunc lectum mortis obediens sum. Itâ postrema mea voluntas est. Actum sextâ Maii* 1638. Ainsi, ce savant évêque devint chef de parti sans le vouloir. Tout son système se réduit, suivant un auteur Jésuite, à ce point capital: « Que depuis la chûte d'*Adam*, le plaisir est l'unique ressort qui remue le cœur de l'homme; que ce plaisir est inévitable quand il vient, et invincible quand il est venu. Si ce plaisir est céleste, il porte à la vertu: s'il est terrestre, il détermine au vice; et la volonté se trouve nécessairement entraînée par celui des deux qui est actuellement le plus fort. Ces deux délectations, dit l'auteur, sont comme les deux bassins d'une balance; l'un ne peut monter sans que l'autre ne descende. Ainsi, l'homme fait invinciblement, quoique volontairement, le bien ou le mal, selon qu'il est dominé par la grace ou la cupidité. De là il s'ensuit, *qu'il y a certains commandemens impossibles, non-seulement aux infidelles, aux aveugles, aux endurcis, mais aux fidelles et aux justes, malgré leur volonté et leurs efforts, selon les forces qu'ils ont; et que la Grace, qui peut rendre ces commandemens possibles, leur manque.*» Cette analyse n'a pas paru exacte aux partisans de *Jansénius*. Voyons donc celle qu'en donne l'abbé *Racine*, dans son *Histoire Ecclésiastique*. L'*Augustinus* est divisé en trois parties. Dans la 1re on expose, avec un grand détail, les sentimens des Pélagiens et des Semi-Pélagiens.... Dans la 2e, après quelques questions préliminaires sur l'autorité de *Saint Augustin* dans les matières de prédestination, « il traite de la grace et du bonheur des Anges, et de l'homme avant sa chûte, mettant dans un bel ordre tout

ce que *St. Augustin* en a dit, et répondant à tout ce qu'on pouvoit y opposer. De là, il passe à l'état de l'homme criminel et misérable : expliquant, par *Saint Augustin*, la nature et les suites funestes du péché originel ; et comment tous les hommes naissent criminels, demeurant sous la domination de la concupiscence et dans les ténèbres de l'ignorance, jusqu'à ce que la grace du Sauveur les éclaire et les délivre de ces ténèbres et de cet esclavage. Enfin, il parle de l'état que les théologiens appellent *de pure nature ;* et il prouve évidemment que c'est renverser tous les principes de la doctrine que *St. Augustin* a soutenue jusqu'à sa mort contre les Pélagiens, et ruiner la nécessité de la Grace, que de reconnoître la possibilité de cet état ; rien n'étant plus opposé, selon ce saint docteur, à la sagesse de Dieu, à sa bonté, à sa justice, que de donner l'être à une créature raisonnable, en l'abandonnant à elle-même, quoiqu'elle soit innocente ; sans vouloir la faire jouir de sa gloire, sans lui donner aucun secours pour y arriver ; ou en lui faisant souffrir les misères de cette vie et la mort, qui ne peuvent être que la peine du péché.... Dans la 3e partie, *Jansénius* traite de la guérison de l'homme, et de son rétablissement dans la liberté qu'il avoit perdue par le péché. C'est là qu'il rapporte, avec autant de netteté que d'exactitude, tout ce que *St. Augustin* a écrit sur cette matière. » Quoi qu'il en soit de la justesse des deux analyses que nous avons données de l'*Augustinus*, dès que ce livre eut vu le jour, la guerre fut allumée dans l'université de Louvain. « *Jansénius*, dans le corps de son ouvrage, dit *Pluquet*, attaque souvent *Molina*, *Lessius*, et tous ceux qui pensoient comme eux. *Lessius* et *Molina* étoient membres d'une société féconde en savans, en théologiens profonds, qui avoient combattu avec gloire les erreurs des Protestans ; *Lessius* et *Molina* eurent dans leurs confrères des défenseurs ; ils en trouvèrent même parmi les docteurs de Louvain et de Paris. On vit donc alors en France deux partis, dont l'un prétendoit défendre la doctrine de *St. Augustin*, et combattre dans ses adversaires les erreurs des Pélagiens et des Semi-Pélagiens, tandis que l'autre prétendoit défendre la liberté de l'homme et la bonté de Dieu contre les erreurs de *Luther* et de *Calvin*. » Les esprits s'échauffèrent, et chaque jour il paroissoit de petites brochures et de gros livres pour et contre. *Urbain VIII* crut mettre la paix, en défendant, l'an 1642, le livre de *Jansénius*, comme renouvelant les propositions condamnées par ses prédécesseurs ; mais la guerre, loin de cesser, passa de Flandre en France, et elle n'y fut pas moins vive. La Sorbonne censura cinq propositions extraites de l'*Augustinus*. *Innocent X* les condamna peu après, en 1653. Les Jansénistes crurent éluder la Bulle, en distinguant entre le sens hérétique et le sens orthodoxe. Ils prétendirent que ces cinq Propositions n'étoient point dans l'ouvrage de l'évêque Flamand ; ou que si elles y étoient, on leur donnoit un mauvais sens. Trente-huit évêques, assemblés à Paris, écrivirent à ce sujet une lettre au pape, le 28 mars 1654, dans laquelle ils marquoient « qu'un petit nombre d'ecclésiastiques rabaissoient honteuse-

ment la majesté du Décret Apostolique, comme s'il n'avoit terminé que des controverses inventées à plaisir; qu'ils faisoient bien profession de condamner les cinq Propositions, mais en un autre sens que celui de *Jansénius;* qu'ils prétendoient, par cet artifice, se laisser un champ ouvert pour y rétablir les mêmes disputes: qu'afin de prévenir ces inconvéniens, les évêques soussignés, assemblés à Paris, avoient déclaré, par une lettre circulaire, jointe à celle qu'ils écrivoient au pape, que ces cinq Propositions sont de *Jansénius;* que sa Sainteté les avoit condamnées en termes exprès et très-clairs au sens de *Jansénius*, et que l'on pourroit poursuivre comme hérétiques ceux qui les soutiendroient.» — *Innocent X* répondit par un Bref du 29 septembre, dans lequel il déclara que dans les cinq Propositions de *Corneille Jansénius*, il avoit condamné la doctrine contenue dans son livre. *Alexandre VII* confirma la Décision d'*Innocent X*, par une Bulle du 16 octobre 1656. Il y déclare que *les cinq Propositions sont tirées du livre de* Jansénius, *et qu'elles ont été condamnées dans le sens de cet auteur.* Ce pape agissoit de concert avec le plus grand nombre des évêques de France. Ces évêques, non contens d'un formulaire qu'ils avoient déjà fait, en dressèrent un second. En voici les termes: *Je condamne, de cœur et de bouche, la doctrine des cinq Propositions contenues dans le livre de* Corneille Jansénius; *laquelle doctrine n'est point de* St. Augustin, *que* Jansénius *a mal expliqué.* Cette formule fit une foule de rebelles, et encore plus d'hypocrites. On en exigea la signature de tous ceux qui prétendoient aux ordres et aux bénéfices. Le mépris des gens sages, le ridicule répandu par les beaux esprits sur les fanatiques des deux partis, ont éteint ces tristes querelles, et il faut espérer qu'il n'en sera plus question en France. Un auteur moderne a cherché à prouver qu'elles avoient été l'une des causes de la révolution françoise. — *Leydecker* a écrit la *Vie de Jansénius* en latin, in-8°, Utrecht, 1695. *Voy.* aussi l'*Histoire Ecclésiastique du XVIIe siècle*, par *Dupin;* et l'*Histoire des cinq Propositions de Jansénius*, par *Dumas*.

JANSON ou JANSONIUS, (Jacques) né à Amsterdam, en 1547, docteur de Louvain, professeur en théologie, et doyen de l'église collégiale de Saint-Pierre, mourut le 20 juillet 1625, à 78 ans. On a de lui: I. Des *Commentaires* peu estimés sur les *Pseaumes*, in-4°; sur le *Cantique des Cantiques*, in-8°; sur *Job*, in-fol.; sur l'*Evangile de Saint Jean*, in-8°; et sur le *Canon de la Messe*. II. *Institutio Catholici Ecclesiastæ*. III. *Enarratio Passionis*. IV. Quelques *Oraisons funèbres*, sans vérité et sans éloquence. — Il y a eu un peintre d'Anvers de ce nom, (Abraham) le contemporain de *Rubens*, dont il se croyoit le rival, et qu'il atteignit quelquefois d'assez près, mais plus souvent de bien loin.

JANSON, *Voyez* FORBIN et JENSON.

JANSON, *Voyez* BLAEU et ALMELOVEEN.

JANSSENS, (Herman) récollet, né à Anvers, l'an 1685, passa par toutes les charges de son ordre, et mourut pieusement à Anvers, le 5 avril 1762.

On lui doit : I. *Prodromus sacer* ; Anvers, 1731, in-4.° Il y donne des règles pour traduire l'Écriture-Sainte, et montre les défauts des traductions flamandes. III. *Explanatio rubricarum Missalis Romani*, etc. ; Anvers, 1757, 2 vol. in-8.° Cet ouvrage est plus estimé que le précédent.

JANUA, (Jean DE) *ou* JANUENSIS, ainsi nommé de Gênes sa patrie : *Voyez* BALBI.

I. JANVIER, (Saint) Évêque de Bénevent, eut la tête tranchée à Pouzzol, sous l'empereur *Dioclétien*. Son corps fut transporté à Naples, où il a une magnifique chapelle dans la Cathédrale. Ce qui a servi à donner beaucoup déclat à son culte, est un miracle qui se renouvelle, dit-on, tous les ans, lorsqu'on approche de son chef une phiole pleine de son sang. On prétend que ce sang paroît alors liquide et même qu'il bouillonne, et qu'en tout autre temps il est dur comme du sang caillé, ou mêlé de terre. Plus d'un protestant, après avoir goûté les délices du séjour de Naples, s'est répandu en invectives contre le miracle du sang liquéfié. *Addisson* prétend qu'il n'a jamais vu en Angleterre de tour de charlatan plus grossier. « Tous ces auteurs pouvoient observer, dit *Voltaire*, que ces institutions ne nuisent point aux mœurs, qui doivent être le principal objet de la police civile et ecclésiastique ; et que probablement les imaginations ardentes des climats chauds ont besoin de signes visibles qui les mettent continuellement sous la main de la divinité. » On attribue encore à *St. Janvier*, suivant *Baillet*, l'extinction d'un horrible embrasement du Vesuve. Sa fête se célèbre avec beaucoup de solemnité, le 19 septembre et le premier dimanche de mai, jour de la translation de ses reliques de Pouzzol à Naples.

II. JANVIER, (Ambroise) Bénédictin, né à Ste-Susanne dans le Maine en 1614, se rendit habile dans la langue hébraïque. Après avoir professé pendant plusieurs années dans son ordre avec réputation, il mourut à Paris, dans l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 25 avril 1682, à 68 ans. On a de lui : I. Une *Édition* des Œuvres de *Pierre de Celles*. La Préface de cette édition est du père *Mabillon*. II. Une *Traduction latine* du Commentaire hébreu de *David Kimchi* sur les Pseaumes, 1669, in-4.°

JANUS, (Mythol.) roi d'Italie, commença d'y régner avant qu'*Enée* vînt s'y établir. Il étoit fils d'*Apollon* et de *Créuse*, fille d'*Erecthée*, roi des Athéniens. *Xiphus*, mari de *Créuse*, l'adopta sans le connoître. *Janus* vint avec une puissante flotte aborder en Italie, en poliça les peuples, leur apprit la religion, et bâtit sur une montagne une ville qu'il appela de son nom *Janicule*. Dans le temps qu'il signaloit son règne parmi les peuples barbares, *Saturne*, chassé de l'Arcadie par *Jupiter*, aborda dans ses états, et y fut reçu en ami. *Janus*, après sa mort, fut adoré comme une divinité, et c'est la première de celle que ces peuples invoquoient. *Romulus* lui fit bâtir dans Rome un temple, dont les portes étoient ouvertes en temps de guerre, et fermées en temps de paix. Le temple avoit 12 portes, qui désignoient les 12 mois de l'année. Les Romains

étoient dans l'usage de mettre sur les portes une petite statue de *Janus*, tenant une clef d'une main, et un bâton de l'autre. L'Histoire Romaine, depuis *Romulus* jusqu'à la bataille d'Actium, ne fait mention que de deux circonstances où le temple de *Janus* fut fermé ; la première, sous le règne de *Numa ;* et l'autre, après la seconde guerre Punique. On sait qu'il le fut trois fois sous le règne d'*Auguste*. Les anciens ne sont point d'accord sur la raison pour laquelle le temple de *Janus* étoit ouvert pendant la guerre, et fermé pendant la paix, et l'on ignore ce qui donna lieu à cet usage chez les Romains ; car les Grecs ne connoissoient point *Janus*, comme le dit *Ovide*. Des médailles qui sont à la bibliothèque du roi, le représentent avec quatre visages, qui marquent les quatre saisons. On le peignoit communément avec deux visages, comme présidant au jour et à la nuit, et connoissant l'avenir et le passé. Il tenoit un bâton de la main droite, et une clef de la gauche.

JAPHET, fils de *Noé*, eut sept fils, *Gomer*, *Magog*, *Madaï*, *Javan*, *Tubal*, *Mosoch* et *Tiras*, dont la postérité peupla, suivant quelques savans, une partie de l'Asie et toute l'Europe. C'est de ce fils de *Noé*, que les poëtes ont fait leur *Japet*, fils du *Ciel* et de la *Terre*, et roi des Thessaliens, qui de la nymphe *Asie* eut *Hesper*, *Atlas*, *Epiméthée* *Prométhée*. C'est du moins le sentiment des auteurs du *Moréri*, et de quelques mythologistes ; mais ce sentiment est rejeté par plusieurs savans éclairés.

JARCHAS, le plus savant des philosophes Indiens, appelés *Brackmanes*, et grand astronome, selon *St. Jérôme*, fut trouvé enseignant dans une chaire d'or, par *Apollonius de Tyane*, lorsque celui-ci alla aux Indes.

JARCHI, (Salomon) célèbre rabbin, connu aussi sous les noms de *Raschi*, de *Jarki*, d'*Isaaki*, vit le jour à Troyes en Champagne l'an 1104. Il voyagea en Europe, en Asie, en Afrique, et devint très-habile dans la médecine et dans l'astronomie, dans la *Mischne* et dans la *Gémare*. Il mourut à Troyes en 1180, à 75 ans. On a de lui, des *Commentaires* sur la *Bible*, sur la *Mischne*, sur la *Gémare*, sur la *Pirke-Avoth*, qui se trouvent dans la Bible Hébraïque d'Amsterdam 1660, en 4 vol. in-12. Sa nation les reçut avec applaudissement, et les estime encore beaucoup.

JARD, (François) prêtre Doctrinaire, né à Boulène près d'Avignon en 1675, mort à Auxerre le 10 avril 1768, à 93 ans, étoit très-attaché à la doctrine des solitaires de *Port-Royal*, dont il imitoit les vertus et étudioit les écrits. Sa piété et ses lumières paroissent sur-tout dans sa *Religion Chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes*, 6 vol. in-12 ; ouvrage fait avec le P. *Débonnaire*, qui a eu du succès. Ses *Sermons*, publiés en 1768, 5 vol. in-12, ont moins réussi, parce que le style en est froid, et que le fonds n'a rien de neuf.

JARDIN, (DU) *Voyez* DU-JARDIN. — HORTA. (Garcie d') — *et* SELLIUS.

JARDINIER, (Claude Donat) graveur Parisien, étoit né en 1726, et mourut à l'âge de 43 ans. Sa plus belle estampe est

Mlle *Clairon dans le rôle de Médée*, qui a paru sous le nom de MM. *Beauvarlet* et *Cars* qui la retouchèrent.

JARDINS, (Marie-Catherine DES) naquit à Alençon vers l'an 1640, d'un père qui étoit prévôt. Les passions et l'esprit furent précoces en elle. Une aventure qu'elle eut avec un de ses cousins, l'ayant obligée de quitter Alençon, elle vint à Paris, où elle cultiva le genre dramatique, et donna en même temps de petits Romans qui lui firent un nom. Elle eut bientôt des soupirans, parmi lesquels elle distingua un jeune capitaine d'infanterie, plein d'esprit et d'une figure aimable, nommé *Villedieu*. Il étoit marié depuis un an : elle lui persuada de faire casser son mariage. L'idée étoit extravagante ; mais elle ne cherchoit qu'à faire excuser son attachement pour un homme déjà engagé. *Villedieu* entreprit cependant de la réaliser ; mais il trouva des oppositions. Sa maîtresse ne le suivit pas moins à Cambrai, où son régiment étoit en garnison ; et lorsqu'ils revinrent à Paris, elle y parut sous le nom de *Madame de Villedieu*. Une telle union ne pouvoit être heureuse. Il y avoit déjà eu de grandes divisions entre les deux amans, lorsque *Villedieu* fut obligé de partir pour l'armée, où il perdit la vie. Sa prétendue veuve ne fut point une *Artémise* : partagée entre l'amour, les romans et le théâtre, elle vécut comme on peut vivre lorsqu'on a de tels amusemens. La mort subite d'une de ses amies lui ouvrit les yeux ; une maison religieuse fut son asile, et elle y vécut avec sagesse, jusqu'à ce que ses aventures ayant été connues de la communauté, elle fut congédiée. Mad. de *Saint-Romain*, sa sœur, reçut chez elle la nouvelle dévote, qui ne le fut pas long-temps. Elle trouva dans cette maison un monde choisi, qui lui fit reprendre bientôt son ton de galanterie. Ce fut là qu'elle connut le marquis de *la Chasse*, qu'elle épousa ensuite. Ce marquis étoit marié ; mais il avoit congédié sa femme. Quoique Mad. *de Villedieu* ne l'ignorât pas, elle ne fit pas de difficulté de lui donner sa main secrètement : le fruit de cette union fut un fils, qui ne vécut qu'un an. *La Chasse* le suivit d'assez près ; et sa veuve, inconsolable, épousa bientôt en troisièmes noces un de ses cousins, qui lui permit de prendre le nom de *Villedieu*. Après avoir passé encore quelques années dans le monde, elle se retira à Clinchemare, petit village dans le Maine, où elle mourut en 1683, à 43 ans. On prétend qu'elle abrégea ses jours par l'excès d'eau de vie qu'elle buvoit, même dans ses repas. Ses Œuvres, en vers et en prose, ont été recueillies, 1702, dix vol. in-12 ; 1721, douze vol. in-12, dont les deux derniers ne sont point de Mad. *de Villedieu*. On y trouve plusieurs romans ; *les Désordres de l'Amour* ; le *Portrait des foiblesses humaines* ; *Cléonice* ; *Carmente* ; les *Galanteries Grenadines* ; les *Amours des Grands Hommes* ; *Lysandre* ; les *Mémoires du Sérail* ; les *Nouvelles Africaines* ; les *Exilés de la Cour d'Auguste* ; les *Annales galantes*. Tout y est peint avec ce pinceau vif, rapide, animé d'une femme ; mais ce pinceau n'est pas toujours assez correct, ni assez réservé. Elle emploie quelquefois des couleurs

trop romanesques ; et dans ses *Mémoires du Sérail*, il y a trop d'événemens tragiques et peu vraisemblables. On ne voit que des foiblesses dans les romans de Mad. *de Villedieu*, et on voudroit y voir des portraits vrais du caractère et des mœurs des hommes. Ses historiettes ont fait perdre le goût des longs romans, j'en conviens; mais elles n'ont pas donné, il faut l'avouer, le goût des bons ouvrages de ce genre. Cette gloire étoit réservée aux célèbres *Duclos*, *Marivaux*, *Prévost*. Quelle différence des bonnes productions de ceux-ci, à celles de Mad. *de Villedieu !* Les unes plaisent également au philosophe et à l'homme sensible; les autres ne peuvent plaire qu'aux amans fades et langoureux, ou aux libertins. Un autre reproche qu'on peut faire à Mad. *de Villedieu*, c'est qu'en prêtant ses intrigues galantes aux plus grands hommes de l'antiquité, elle a également gâté l'histoire et le roman. Ce mélange dangereux de la vérité et de la fable contribue à répandre de l'incertitude sur les faits les plus vrais, et à accréditer les anecdotes les plus fausses, sur-tout dans l'esprit des femmes et des jeunes gens. Les ouvrages poétiques de Mad. *de Villedieu* sont fort inférieurs à sa prose : sa versification est foible et languissante. Elle a donné deux tragédies, *Manlius Torquatus* et *Nitetis*, jouées en 1663. Nous avons son portrait par elle-même, et ce petit écrit, dont nous ne donnons ici qu'un léger extrait, prouve qu'à certains égards, elle n'avoit pas profité du précepte du philosophe : *Nosce te ipsum :* « J'ai, dit-elle, la physionomie heureuse et spirituelle; les yeux noirs et petits, mais pleins de feu ; la bouche grande, mais les dents assez belles pour ne pas rendre son ouverture désagréable; le teint aussi beau, que peut l'être un reste de petite vérole maligne; le tour du visage ovale, les cheveux châtains. Mais j'ose dire que j'aurois bien plus d'avantage à montrer mon ame que mon corps, et mon esprit que mon visage ; car, sans vanité, je n'ai jamais eu d'inclination déréglée. Mon ame n'est agitée ni par l'ambition, ni par l'envie, et sa tranquillité n'est jamais troublée que par la tendresse que j'ai pour mes amis. J'ai plus de joie des biens qu'ils reçoivent, que s'ils m'étoient envoyés; mais ma tendresse n'est pas aussi générale, qu'elle est forte : car je ne la donne qu'à peu de gens ; et, pour qu'un homme soit digne d'être mon ami, il faut que ses inclinations soient conformes aux miennes, et qu'il soit le plus discret homme de son siècle. Ce n'est pas que je donne grande matière de discrétion, car j'ai de la vertu, et de cette vertu qui est également éloignée du scrupule et de l'emportement, dont la simplicité fait la force, et la nudité le plus grand ornement. J'ai une fort grande fierté; mais comme elle ne sied bien qu'aux belles, et que je ne suis pas de ce nombre, je tâche de mettre en sa place une douceur qui ne m'est pas si naturelle, mais qui m'est plus convenable. J'aime fort à railler, et ne me fâche jamais qu'on me raille, pourvu que je sois présente, etc. etc. »

JARED fils de *Malaléel*, fut père d'*Hénoch*, qu'il engendra dans sa 162e année. Il mourut âgé de 962 ans, 2582 avant J. C.

JARNAC, (Gui Chabot de) d'une famille illustre, originaire de Poitou, gentilhomme de la chambre du roi et maire de Bordeaux, est célèbre par l'avantage qu'il remporta, le 10 juillet 1547, sur la *Châteigneraye*, et qui a donné lieu à ce proverbe : *C'est un coup de Jarnac*, pour signifier un coup imprévu, et que l'on ne songeoit pas à parer. On trouve le cartel de ces deux combattans dans les *Essais sur Paris*, tom. I. Le détail du combat est rapporté à l'article CHATEIGNERAYE (la) : *Voyez* ce mot. Mais un trait honorable à *Jarnac*, qui n'y est pas, c'est que le roi *Henri II*, vaincu par la modestie de ce seigneur, lui dit en l'embrassant : *Vous avez combattu en César, et parlé en Cicéron*.... *Ronsard* fit une Ode à sa louange. Il avoit épousé, en 1540, *Louise de Pisseleu*, dont il eut des enfans.

JAROPOL, duc de Kiovie, ville de l'Ukraine, porta, par ses mauvais conseils, tous les seigneurs de Russie à conspirer contre *Boleslas III*, roi de Pologne, vers l'an 1126. Ceux-ci, sous prétexte d'amitié, envoyèrent une ambassade à ce roi, qui se trouva tout-à-coup investi de ses ennemis. Le Palatin de Cracovie, qui commandoit la plus grande partie de la cavalerie de Pologne, s'étant retiré au premier bruit de cette surprise, le roi *Boleslas*, non moins indigné de cette lâcheté que de la perfidie de ces traitres, lui envoya une *peau* de lièvre, une *quenouille* avec du lin, et une *corde*. C'étoit pour lui faire connoitre par ces symboles, qu'il s'étoit rendu semblable à un lièvre par sa fuite; qu'il devoit plutôt manier les armes des femmes, que celles des hommes ; et qu'enfin, pour récompense de sa lâcheté, il méritoit le dernier supplice, que la corde lui signifioit. Ce Palatin, au désespoir de ces reproches, se pendit dans une église, aux cordes des cloches : et depuis ce temps-là, le châtelain de Cracovie a toujours précédé le Palatin, soit pour la dignité, soit pour l'autorité.

JAROSLAW, grand duc de Russie ; dans le xe siècle, fit ses délices de la lecture, appela des savans à sa cour, et fit traduire plusieurs livres grecs en langue russe, en 1019; il donna aux habitans de Novogorod, sous le titre de *Sramota sondepuaja*, une espèce de code de jurisprudence : ce sont les premières lois qui ont été rédigées par écrit en Russie. Ce souverain fonda une école publique, où il fit instruire à ses frais, 300 enfans. Il rendit sa cour la plus brillante du Nord, et l'asile des princes malheureux.

JARRIGE, (Pierre) Jésuite de Tulles en Limousin, assez bon prédicateur pour son temps, quitta son ordre en 1647, et se sauva en Hollande. Les États-généraux lui firent une pension. Cet apostat publia, peu de temps après, un livre exécrable, intitulé : *Le Jésuite sur l'échafaud*, in-12. C'est un des plus sanglans libelles que la vengeance ait enfantés. Le P. *Ponthelier*, confrère de ce misérable, étoit alors à la Haye, auprès d'un ambassadeur. Il se conduisit avec tant d'adresse et de prudence, qu'il engagea *Jarrige* à rentrer dans le sein de l'église Catholique. Retiré chez les Jésuites d'Anvers en 1650, il composa une ample rétractation de tout ce qu'il avoit

avancé dans son *Jésuite sur l'échafaud.* Il le traita d'*avorton*, *que sa mauvaise conscience avoit conçu, que la mélancolie avoit formé, et que la vengeance avoit produit.* Cette rétractation fut imprimée à Anvers en 1650, in-12. et l'on y fit deux réponses assez aigres. *Jarrige*, de retour en France, eut le choix de rentrer dans la Compagnie, ou de vivre en prêtre séculier. Il choisit ce dernier parti, et se retira à Tulles, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 26 septembre 1670, à 65 ans.

I. JARRY, (Laurent Juillard DU) né vers 1658, à Jarry, village près de Saintes, s'adonna de bonne heure à la chaire et à la poésie. Il prêcha avec applaudissement à Paris et en province; et quoique poëte médiocre, il obtint deux couronnes de l'académie Françoise, en 1679 et en 1714. L'auteur de la *Henriade*, alors fort jeune, composa cette dernière année pour le prix, et fut vaincu par l'abbé *du Jarry*. Le poëme couronné, au-dessous du médiocre du côté de la poésie, étoit encore gâté par une méprise qui supposoit dans le poëte une ignorance grossière en matière de physique, et même de simple géographie : un de ses vers commençoit par *Pôles glacés, brûlans*, etc. Le vainqueur et même les juges, furent très-plaisantés dans le temps, surtout par le vaincu. L'abbé *du Jarry* avoit encore remporté le prix de l'académie en 1683, ou du moins il le partagea avec *la Monnoye*. Les deux pièces ayant eu un égal nombre de suffrages, l'académie fit frapper deux médailles, chacune valant la moitié du prix, et elles furent données aux deux auteurs. On a de *du Jarry* : I. Des *Sermons*, des *Panégyriques* et des *Oraisons funèbres*, en 4 vol. in-12, qui, sans être du premier mérite, ont des beautés, entr'autres l'*Oraison funèbre* de *Fléchier*. II. Un *Recueil* de divers ouvrages de piété, Paris, 1688, in-12. III. *Des Poésies Chrétiennes, héroïques et morales*; Paris, 1715, in-12 : la versification en est foible, et le poëte étoit en lui encore inférieur à l'orateur. IV. Le *Ministère Evangélique, ou Réflexions sur l'éloquence de la Chaire*, in-12, Paris, 1726 : l'auteur avoit étudié cette matière plutôt en orateur qu'en philosophe. *Voyez* BRETTEVILLE. Il mourut en 1730, dans son prieuré de N. D. du Jarry, au diocèse de Saintes, à l'âge d'environ 72 ans.

JARRY, (Nicolas) maître écrivain, renommé dans le 17e siècle, a produit au simple trait de plume, des chefs-d'œuvre d'ornement et de goût. La beauté de son écriture effaça tout ce qu'on connoissoit jusqu'à lui de supérieur en ce genre. M. *Peignot*, dans son *Dictionnaire de Bibliologie*, a cité les prix que les connoisseurs ont mis dans les ventes publiques à plusieurs ouvrages de *Jarry*. On peut citer, 1° *Heures de Notre-Dame, écrites à la main*, 1647, in-8°; manuscrit de 120 feuillets sur vélin, en lettres rondes et bâtardes : ces œuvres se trouvoient dans la bibliothèque de *la Vallière*, et *Debure* les désigne ainsi : « Elles sont un chef-d'œuvre d'écriture. Le fameux *Jarry*, qui n'a pas eu encore son égal en l'art d'écrire, s'y est surpassé, et a prouvé que la régularité, la netteté et la précision des caractères du burin et de

l'impression, pouvoient être imitées avec la plume, à un degré de perfection inconcevable. Ce beau manuscrit, orné de sept miniatures, a été vendu, en 1784, 1601 liv. » II. *La Guirlande de Julie*, pour Mlle *de Rambouillet*, 1641, in-fol. Ce manuscrit, sur vélin, appelé par *Huet* le chef-d'œuvre de la galanterie, a été décrit par l'abbé *Rive*. Il a trente miniatures peintes par *Robert*, et représentant des fleurs; et soixante-un madrigaux, tous écrits sur un feuillet séparé par *Jarry*. Il a été vendu, à la même époque, 14,510 liv. III. La *Copie* de ce même ouvrage, simple in-8° sur vélin, ne contenant en quarante feuillets, écrits en bâtarde, que les madrigaux sans peinture, s'est vendue 406 liv. *Jarry* étoit de Paris; on ignore l'année de sa mort. Le haut prix de ses pièces d'écritures rappelle que, dans le 10e siècle, un *recueil d'homélies* fut payé par une comtesse d'Anjou nommée *Grécie*, deux cents brebis, trois muids de grain, et cent peaux de martre.

I. JARS, (Marie le) *Voyez* GOURNAI.

II. JARS, (Louis le) secrétaire de la chambre de *Henri III*, fit jouer, en 1576, la tragi-comédie de *Lucelle*, imprimée à Paris, la même année, chez *le Maignier*.

III. JARS, (François *de Rochechouart*, chevalier DE) mort l'an 1670, chevalier de Malte, commandeur de Lagny-le-Sec, et abbé de Saint-Satur, étoit un homme d'un génie hardi et d'un caractère ferme. Il fut mis à la Bastille, dans le temps de la détention du garde des sceaux *de Châteauneuf*, en 1633. Il étoit accusé d'avoir voulu faire passer la *Reine-Mère* et *Monsieur*, en Angleterre. Il n'y avoit pas de preuve. On l'interrogea quatre-vingts fois avec toute la sévérité possible. Il se défendit toujours avec la même fermeté, sans jamais se couper, et sans rien dire qui pût embarrasser ses amis. Le cardinal *de Richelieu*, voulant absolument découvrir le fond de l'intrigue pour laquelle il l'avoit fait arrêter, le fit, dit-on, condamner à mort, en donnant parole aux juges qu'il auroit sa grace. Le chevalier *de Jars* fut condamné à être décapité. La sentence lui fut lue; il monta sur l'échafaud d'un air héroïque, et lorsqu'il fut en posture de recevoir le coup de la mort, on cria *Grace!* Comme il étoit prêt de descendre de l'échafaud, un des juges eut la bassesse de l'exhorter à reconnoître la clémence du roi, en découvrant les desseins de *Châteauneuf*; mais il lui répondit, que *s'il y en avoit, rien ne seroit capable de lui faire trahir ses amis.* Ce fut *Laffemas*, qu'on appeloit *le Bourreau du cardinal de Richelieu*, qui fut chargé, avec le présidial de Troyes, de la commission de juger le chevalier *de Jars*. Jugé par un tel homme, il ne pouvoit qu'être condamné. Tout son crime, suivant les historiens les plus impartiaux, fut d'avoir entretenu une étroite correspondance avec les ennemis du premier ministre, et d'être instruit de toutes les intrigues qu'on formoit à la cour contre lui. Le chevalier *de Jars* ayant obtenu sa liberté, passa en Italie, et revint en France après la mort de *Louis XIII.*

IV. JARS, (Gabriel) né à Lyon en 1732, d'un père intéressé dans les mines du Lyonnois, montra beaucoup de goût pour la métallurgie. M. *Trudaine*, qui en fut informé, le fit entrer dans les ponts et chaussées. Il y prit les connoissances propres à l'emploi auquel on le destinoit : c'étoit de perfectionner l'exploitation de nos mines par l'inspection de celles de l'étranger, et des différentes manières de les exploiter. En 1757, il visita avec *Duhamel*, les mines de la Saxe, de la Bohême, de l'Autriche, de la Hongrie; et termina en 1759, sa tournée par le Tirol, la Stirie, la Carinthie. En 1765, il fut seul chargé de visiter les mines de l'Angleterre et de l'Écosse. En 1766, son frère fut nommé pour l'accompagner dans l'électorat d'Hanovre, le duché de Brunswick, la Hesse, la Norwége, la Suède, les pays de Liége et de Namur, et la Hollande. De retour de ses longues et pénibles courses, *Jars* fut reçu de l'académie des Sciences en 1768, et mourut l'année suivante, à 37 ans. Son frère a publié ses observations sous le titre de *Voyages Métallurgiques*, en 3 vol. in-4°, dont le premier a paru à Lyon en 1774. C'est une collection complète de minéralogie théorique et pratique. Elle est à la fois curieuse et méthodique. Les procédés prescrits y sont traités avec clarté, et on y trouve des dessins exacts des machines et des fourneaux nécessaires pour l'exploitation des mines.

JASINSKI, noble Polonois, se mit en 1794 à la tête des mécontens qui voulurent arracher leur patrie à l'envahissement des Russes. Il fit insurger Wilna, capitale de la Lithuanie, avec tant d'adresse, que ces derniers y furent surpris et faits prisonniers, sans qu'ils pussent faire la moindre défense. *Jasinski*, actif, entreprenant, plein d'esprit et de courage, parcourut rapidement toute la Lithuanie, et y créa une armée qu'il opposa plusieurs fois aux Russes avec succès. Il commandoit une division dans Varsovie, lorsqu'il y périt les armes à la main, en défendant, contre le général *Souvarow*, le faubourg de Prague.

I. JASON, (Mythol.) étoit fils d'*Eson* et d'*Alcimède*. *Eson*, en mourant, le laissa sous la tutelle de *Pélias*, son frère, qui le donna à élever au centaure *Chiron*. Ce prince étant devenu grand, gagna tellement l'affection des peuples, que *Pélias* chercha tous les moyens de le perdre, pour s'assurer le trône. Il persuada à *Jason* qu'il falloit entreprendre la conquête de la Toison d'or, espérant qu'il n'en reviendroit pas. Le bruit de cette expédition s'étant répandu partout, les princes Grecs voulurent y avoir part. Ils partirent sous ses drapeaux pour la Colchide, où cette toison étoit pendue à un arbre, et défendue par un dragon monstrueux. On les appela *Argonautes*, du nom de leur vaisseau, nommé *Argo*. Les auteurs sont partagés sur l'étymologie du nom d'*Argo*, donné à ce fameux vaisseau. Les uns veulent que ce soit celui du constructeur; les autres disent qu'il fut ainsi appelé, parce qu'il portoit des Argiens : c'est le sentiment de *Cicéron*. Il y en a qui tirent son nom de sa vitesse, et d'autres de sa pesanteur. Tous s'accordent à dire qu'il étoit fort

long, et peut-être le premier de cette espèce qui parut sur les mers de la Grèce; car *Pline* assure que les Grecs ne se servoient que de vaisseaux ronds. Ce qu'il avoit de plus merveilleux, c'est qu'il étoit construit d'arbres de la forêt de Dodone, qui rendoient des oracles; c'est pour cela que les Poëtes ont dit qu'il articuloit des sons. Quoi qu'il en soit, *Jason* aborda d'abord à l'isle de Lemnos, où il fut magnifiquement traité par la reine *Hypsipile*. De là, il se rendit chez le roi *Phinée*, dont il apprit comment il pourroit pénétrer sûrement à Colchos à travers les rochers Cyanées. Y étant heureusement descendu, *Médée*, fille du roi de Colchos, fut si éprise de la beauté de ce jeune prince, qu'elle lui promit, s'il vouloit l'épouser, de lui donner les moyens de dompter les Taureaux à pieds d'airain, et d'assoupir un monstrueux Dragon qui gardoit la Toison d'or. *Jason* y consentit, et après avoir triomphé de tous les obstacles, il enleva la Toison; mais son amour et son apparente reconnoissance ne survécurent guères au succès qui en étoit l'objet. S'étant retiré chez *Créon*, roi de Corinthe, il abandonna sa bienfaitrice pour épouser la fille de ce roi: *Voyez* II. CRÉUSE. *Médée*, irritée, après avoir conseillé aux filles de *Pélias* de tuer leur père, et de le faire bouillir dans une cuve d'airain, leur faisant espérer qu'elles le rajeuniroient, massacra elle-même ensuite les enfans qu'elle avoit eus de *Jason*, et les lui servit par morceaux dans un festin. Ayant de plus empoisonné toute la famille royale de *Créon*, excepté *Jason* qu'elle laissoit vivre pour lui susciter continuellement de nouvelles traverses, elle se sauva dans les airs sur un char traîné par des dragons ailés. Cependant *Jason* s'empara de Colchos, où il régna tranquillement le reste de ses jours.

II. JASON, le CYRÉNÉEN; écrivit l'*Histoire des Macchabées*, en 5 livres... *Voy.* le Livre II des *Macchabées*, 2, 24.

III. JASON, frère d'*Onias*; grand-prêtre des Juifs, acheta d'*Antiochus Epiphanes*, la grande sacrificature, et en dépouilla son frère, l'an 175 avant J. C. Dès qu'il en fut revêtu, il tâcha d'abolir le culte du Seigneur dans Jérusalem; mais à peine eut-il exercé deux ans le souverain pontificat, que *Ménélaüs*, de la tribu de *Benjamin*, le supplanta à son tour, en gagnant *Antiochus* par une plus grande somme, *Jason*, forcé de céder, se retira chez les Ammonites. Il s'y tint caché, jusqu'à ce que le bruit de la mort d'*Epiphanes* s'étant répandu, il sortit de sa retraite, entra à main armée dans Jérusalem, d'où il chassa *Ménélaüs*, et exerça toutes sortes d'hostilités contre ses citoyens. Le bruit de la prétendue mort du roi s'étant dissipé, il fut contraint de sortir de la ville, et erra quelque temps chez les Arabes, d'où il passa en Egypte. Ne s'y croyant pas en sûreté, il se retira à Lacédémone, comme dans une ville alliée; mais il y mourut misérablement, et dans un tel abandon, que personne ne voulut prendre soin de sa sépulture.

IV. JASON de *Thessalonique*, logea chez lui l'apôtre *St. Paul*. Les Juifs de la ville soulevèrent le peuple, et vinrent

fondre sur la maison de *Jason*, dans le dessein d'enlever *Paul* et *Silas*. Ne les ayant pas trouvés, ils saisirent *Jason*, et le menèrent aux magistrats, qui le renvoyèrent, à condition de représenter les accusés. Il paroît, par l'Épître aux Romains, que *Jason* étoit parent de *St. Paul*. Les Grecs le font évêque de Thrace en Cilicie, et honorent sa mémoire le 28 avril.

JATRE, (Matthieu) religieux Grec du 13[e] siècle, dont on a deux ouvrages considérables en vers grecs, d'une mesure qui est plus propre pour la poésie que pour la musique. L'un roule sur *les Offices de l'Eglise de Constantinople*, et l'autre sur *les Officiers du Palais* de la même ville. Le P. *Goar* les fit imprimer en 1648, in-fol. en grec et en latin, avec des notes.

JAVAN, 4[e] fils de *Japhet*, fut père des Ioniens, ou des Grecs qui habitoient l'Asie mineure. Il eut pour fils *Elisa*, *Tharsis*, *Cethim*, et *Dodanin* ou *Rhodanim*, qui peuplèrent l'Élide, la Cilicie, la Macédoine, et le pays de Dodone ou de Rhodes.

JAUBERT, (Pierre) curé de Cestas, près Bordeaux, a traduit *Ausone*, et a publié un *Dictionnaire* des Arts et Métiers, qui a eu du succès. L'auteur avoit fait des recherches sur l'histoire de Bordeaux qu'il vouloit écrire, lorsqu'il est mort vers 1780.

JAUCOURT, (le Chevalier Louis DE) de la Société royale de Londres, des académies de Berlin et de Stockholm, mort à Compiegne le 3 février 1780, à 76 ans, se distingua autant par son désintéressement et ses vertus que par la noblesse de son origine. Il préféra la retraite, la vraie philosophie, un travail infatigable, à tous les avantages que pouvoit lui procurer sa naissance, dans un pays où, l'argent excepté, l'on préfère cet avantage à tout le reste. Il avoit approfondi de bonne heure tout ce qui regarde la médecine, les antiquités, les mœurs des peuples, la morale et la littérature. Les nombreux articles qu'il a fournis à l'*Encyclopédie* dans ces différens genres, sont traités d'une manière nette, méthodique, et écrits d'un style facile et agréable, ni trop, ni trop peu chargé d'ornemens. On regrette que certains écrivains, qui ont rempli ce vaste répertoire des sciences, d'une foule de lieux communs paraphrasés avec autant de longueur que d'emphase, ne l'aient pas pris pour modèle. Le chevalier *de Jaucourt* avoit travaillé à la *Bibliothèque raisonnée*, journal rempli de très-bons extraits, depuis son origine jusqu'en 1740. Il publia, conjointement avec les professeurs *Gaubius*, *Musschenbroëk* et le docteur *Massuet*, le *Musæum Sebæanum*, 4 vol. in-fol., 1734, et années suivantes : livre peu commun, curieux et recherché. Il avoit composé un *Lexicon Medicum universale*. Mais ce manuscrit important, prêt à être imprimé en 6 vol. in-folio, à Amsterdam, périt avec le vaisseau qui le portoit en Hollande. On a encore de lui, quelques autres ouvrages moins étendus, sur des objets de physique ou de médecine. Il fut pendant cinq ans le disciple du célèbre *Boerhaave*. « Il me sollicita longtemps, dit-il, avant que je quittasse l'académie de Leyde, d'y prendre le degré de docteur en

médecine ; et je ne crus pas devoir me refuser à ce desir, quoique résolu de ne tirer de cette démarche d'autre avantage, que celui de pouvoir secourir charitablement de pauvres malheureux. » Cependant *Boerhaave*, charmé de sa déférence et instruit de ses talens, le fit appeler par le Stathouder, aux conditions les plus flatteuses, comme gentilhomme et comme médecin. Mais les promesses de cour ne pouvoient guères toucher un homme *sans besoin, sans desir, sans ambition, sans intrigue, assez courageux pour présenter ses respects aux Grands, assez prudent pour ne les pas ennuyer, et qui s'étoit bien promis d'assurer son repos par l'obscurité de sa vie studieuse.* C'est ainsi que le chevalier *de Jaucourt* se peint lui-même.

JAVELLO, (Chrysostôme) savant Dominicain Italien, enseigna la philosophie et la théologie à Bologne avec beaucoup de succès, et mourut vers 1540. On a de lui : I. Une *Philosophie.* II. Une *Politique.* III. Une *Œconomie Chrétienne.* IV. Des *Notes sur Pomponace.* V. D'autres Ouvrages imprimés en 3 vol. in-folio ; Lyon, 1567, et in-8°, 1574. Toutes ces productions sont médiocrement bonnes, même pour leur temps.

JAUFFROY, (Etienne) prêtre de la Doctrine-Chrétienne, né à Ollioules, diocèse de Toulon, mort le 10 mai 1760, étoit plein de vertus et de lumières. On a de lui : I. Des *Statuts Synodaux publiés dans le Synode général tenu à Mende en 1738* ; 1739, in-12. II. *Conférence de Mende*, 1761, in-12.

JAULT, (Augustin-François) né à Orgelet en Franche-Comté, se fit recevoir docteur en médecine et fut professeur en langue Syriaque au collége royal. Il a traduit : I. Les *Opérations de Chirurgie* de *Scharp*, 1742, in-12. II. *Recherche Critique sur la Chirurgie* du même, 1751, in-12. III. *Histoire des Sarasins*, d'*Ockley* ; 1748, 2 vol. in-12. IV. Le *Traité des Maladies Vénériennes*, d'*Astruc* ; 1740, 4 vol. in-12. V. Le *Traité des Maladies venteuses*, de *Combalusier* ; 1754, 2 vol. in-12. VI. Le *Traité de l'Asthme*, de *Floyer* ; 1761, in-12. VII. Il a travaillé à la nouvelle édition du *Dictionnaire Etymologique* de *Ménage.* Ce savant avoit des connoissances très-variées, et ses traductions sont en général exactes. Il mourut en 1757, à 50 ans.

JAUREGNY, (Jacques) domestique d'*Amiastro*, marchand d'Anvers, tenta, à la persuasion de son maître, d'assassiner *Guillaume* prince d'Orange. Il lui tira un coup de pistolet le 18 mars 1582 ; mais la balle perça les deux joues sans produire aucun accident mortel. *Jauregny* fut tué à l'instant. Il avoit été poussé à son crime par un jésuite fanatique, qui lui avoit, dit le continuateur de *Ladvocat*, promis une place dans le ciel au-dessus de la sainte Vierge, s'il exécutoit son dessein.

JAUSSIN, (Louis-Amand) apothicaire à la suite de l'armée de Corse, se fit connoître du public par des *Mémoires Historiques* sur les principaux événemens arrivés dans cette isle, en 2 vol. in-12, 1759. Quoique

cet ouvrage ne soit qu'une compilation mal digérée, il y a des recherches et des choses curieuses. On a encore de lui, un *Traité sur la perle de Cléopâtre*, in-8°, et un *Mémoire sur le Scorbut*, in-12. Il mourut à Paris en 1767.

I. JAY, (Gui-Michel le) savant avocat au parlement de Paris, étoit très-versé dans les langues. N'étant pas content des Polyglottes qui avoient paru jusqu'à son temps, il conçut le projet d'en former une nouvelle, et fit venir des Maronites de Rome, pour le syriaque et l'arabe. Sa Polyglotte fut imprimée en 1645, par *Vitré*, qui fit frapper les caractères par *le Bé* et *Jacques Sanlecque*. Le papier fut aussi fabriqué exprès, et il mérita, par sa beauté, le nom de *Papier impérial*, qu'il conserve encore. Cet ouvrage, en acquérant de la gloire à *le Jay*, lui coûta plus de cent mille écus, et ruina sa fortune. Les Anglois, auxquels il voulut le vendre trop cher, chargèrent *Walton* de l'édition d'une Polyglotte, beaucoup plus commode que celle de Paris. *Le Jay* auroit pu gagner encore beaucoup, s'il avoit voulu laisser paroître la sienne sous le nom du cardinal *de Richelieu*, jaloux de la réputation que le cardinal *Ximenès* s'étoit faite par un ouvrage de ce genre. *Le Jay* devenu veuf et pauvre, embrassa l'état ecclésiastique, fut doyen de Vezelai, obtint un brevet de conseiller d'état, et mourut en 1676. La *Polyglotte* de Gui-Michel *le Jay* est en 10 volumes, très-grand in-fol. C'est un chef-d'œuvre de typographie; mais on se plaint, dit Dom *Calmet*, qu'il y a beaucoup de fautes. Elle est d'ailleurs incommode par la grandeur excessive du format et le poids des volumes. Elle est en sept langues, et a de plus que la Polyglotte de *Ximenès*, le syriaque et l'arabe. Mais le samaritain, le syriaque et l'arabe ne se trouvant point imprimés à côté des quatre autres langues, celui qui les veut comparer entr'elles, est forcé de parcourir plusieurs volumes. Il manque d'ailleurs à cette Bible un apparat, pour en faciliter la recherche et l'explication. Elle parut depuis 1628 jusqu'en 1645. — Il ne faut pas confondre *Louis Armand le Jay*, avec *Nicolas LE JAY*, baron de Tilly, garde des sceaux et premier président au parlement de Paris, mort en 1640, après avoir rendu des services signalés à *Henri IV* et à *Louis XIII*.

JAY, (Gabriel-François le) jésuite, né à Paris en 1662, régenta la rhétorique au collége de Louis-le-Grand pendant plus de trente ans, et s'acquit l'estime de ses élèves par sa science et sa piété. Il étoit collégue du P. *Jouvenci*, et mourut à Paris, l'an 1734, à 72 ans. On a de lui : I. Une *Traduction* en françois des *Antiquités Romaines* de Denis d'Halicarnasse. II. *Bibliotheca Rhetorum*, Paris, 1725, 2 vol. in-4.° C'est une collection de ses œuvres classiques, qui contient bien des choses peu analogues au titre. Elle est devenue rare. Elle renferme : 1.° *Rhetorica*, divisée en cinq livres. 2.° *Orationes sacræ*, d'une latinité pure ; mais moins riches en choses et en idées qu'en paroles. 3.° *Orationes panegyricæ*; ce sont des harangues, dont la plupart sont à la louange de la nation Françoise. 4.° Des *Plaidoyers*, les uns en latin, les

autres en françois. 5.° *Epistolæ*. 6.° *Fabulæ*. 7.° *Poetica*. 8.° *Tragœdiæ*, dont quelques-unes sont traduites par l'auteur même, en vers françois. 9.° Des *Comédies* en latin. On a fait un grand nombre d'éditions de sa *Rhétorique*, qui a été long-temps un livre classique dans bien des colléges.

I. JEAN, surnommé GADDIS, fils de *Mathathias*, et frère des *Macchabées*, fut tué en trahison par les enfans de *Jambri*, comme il conduisoit le bagage des *Macchabées* ses frères, chez les Nabuthéens leurs alliés.

SAINTS.

II. JEAN-BAPTISTE, (Saint) précurseur de JÉSUS-CHRIST, fils de *Zacharie* et d'*Elizabeth*, naquit l'an du monde 4004, environ six mois avant la naissance du Sauveur. Un Ange l'annonça à *Zacharie* son père, qui, n'ajoutant pas assez de foi à ses paroles, parce qu'*Elizabeth* sa femme étoit avancée en âge et stérile, perdit dès le moment l'usage de la voix. Cependant *Elizabeth* devint enceinte. Lorsque la sainte Vierge alla la visiter, *Jean-Baptiste* tressaillit dans les entrailles de sa mère. Il se retira dans le désert, et y vécut d'une manière très-austère. Son habillement étoit fait de poil de chameau, et sa nourriture n'étoit composée que de sauterelles et de miel sauvage. L'an 29 de Jésus-Christ, il commença à prêcher la pénitence le long du Jourdain, et baptisa tous ceux qui vinrent à lui. La sainteté de sa vie fit croire aux Juifs qu'il étoit le *Messie*; mais il leur dit : « qu'il étoit la voix de celui qui crie dans le désert. » JÉSUS-CHRIST étant allé se faire baptiser, il le montra à tout le monde, en disant « que c'étoit l'Agneau de Dieu, la victime par excellence. » Son zèle fut la cause de sa mort. Ayant repris avec force *Hérode-Antipas*, qui avoit épousé *Hérodias*, femme de son frère, ce prince le fit mettre en prison au château de Macheronte. Quelque temps après, il eut la foiblesse de le sacrifier à la fureur de cette femme, qui sut profiter d'une promesse indiscrette qu'*Antipas* avoit faite à *Salomé*, fille d'*Hérodias*. *Saint Jérôme* dit qu'*Hérodias* lui perça la langue avec une aiguille de tête, pour se venger après sa mort, de la liberté de ses paroles. Les disciples de *Jean* ayant appris sa décollation, vinrent enlever son corps. L'Evangile ne marque pas où ils l'enterrèrent : mais il n'y a nulle apparence qu'ils l'aient enséveli à Sébaste, comme l'ont écrit quelques Légendaires, surtout lorsqu'on pense à l'opposition qui étoit entre les Juifs et les Samaritains. Quand il seroit vrai que le saint corps eût été transporté de Macheronte à Sébaste, les Païens, sous *Julien* l'Apostat, ouvrirent le tombeau qui étoit dans cette ville, et brûlèrent les os de *St. Jean-Baptiste*, vers l'an 362, avec ceux du prophète *Elisée*. Les historiens qui rapportent ce fait, n'ont point remarqué qu'ils en épargnassent aucune partie ; au contraire, ces idolâtres, dans leur fureur autorisée par le prince apostat, brûlèrent avec ces saints corps des ossemens de divers animaux, et ayant mêlé toutes ces cendres, les jetèrent au vent. Il est vrai que *Ruffin* dit que quelques moines, mêlés parmi les Païens qui ramassoient ces

os pour les brûler, en sauvèrent quelques-uns, qu'ils portèrent à Jérusalem. « Mais c'est un garant peu sûr, que *Ruffin*, dit le continuateur de *Fleury*, lorsque les Grecs gardent un profond silence là-dessus. Si les reliques de ce saint n'ont pas été tirées de Sébaste avant *Julien* l'Apostat, ou si elles n'ont pas été prises à Alexandrie, elles ont dû être suspectes. » La fête de *St. Jean* est de la plus haute antiquité dans l'Eglise. Il a été un temps que l'on célébroit trois messes ce jour-là, comme à la fête de Noël. On faisoit aussi la fête de sa Conception, le 24 septembre. Comme *St. Jean-Baptiste* vécut dans la retraite et dans la mortification, *St. Jérôme* et *St. Augustin* l'appellent *le Maître des Solitaires, et le premier des Moines : Monachorum Princeps*. Il laissa des disciples.

III. JEAN l'Évangéliste, (Saint) né à Bethzaïde, en Galilée, étoit fils de *Zébédée* et de *Salomé*, et frère cadet de *St. Jacques* le Majeur. Leur emploi étoit de gagner leur vie à la pêche. *Jean* n'avoit que 25 à 26 ans, lorsqu'il fut appelé à l'apostolat par le Sauveur, qui eut toujours pour lui une tendresse particulière ; il se désigne lui-même ordinairement sous le nom de *Disciple* que Jésus aimoit. Il étoit vierge, et c'est pour cette raison, dit *St. Jérôme*, qu'il fut le bien-aimé du Sauveur, qu'à la Cène il reposa sur son sein ; et que Jésus-Christ sur la Croix le traita comme un autre lui-même. Le Sauveur lui donna des marques singulières de son amour, en le rendant témoin de la plupart de ses miracles, et sur-tout de sa gloire au moment de la Transfiguration. Dans le jardin des Oliviers, il voulut l'avoir auprès de lui pendant le temps de son agonie. Ce disciple fut le seul qui l'accompagna jusqu'à la Croix, où Jésus-Christ lui laissa en mourant le soin de la Ste Vierge. Après la Résurrection du Sauveur, *Jean* le reconnut le premier, et fut un de ceux qui mangèrent avec lui. Il assista au concile de Jérusalem, où il parut comme une des colonnes de l'Église, selon le témoignage de *St. Paul*. Ce saint Apôtre alla prêcher l'Évangile dans l'Asie, et pénétra jusque chez les Parthes, auxquels il écrivit sa première *Epître*, qui portoit autrefois ce titre. Il fit sa résidence ordinaire à Ephèse, fonda et gouverna plusieurs églises. Dans la persécution de *Domitien*, vers l'an 95, il fut mené à Rome, et plongé dans de l'huile bouillante, sans en recevoir aucune incommodité. Il en sortit plus vigoureux, et fut relégué dans la petite isle de Pathmos, où il écrivit son *Apocalypse*. *Nerva*, successeur de *Domitien*, ayant rappelé tous les exilés, *Jean* revint à Ephèse. Ce fut dans cette ville qu'il composa son *Evangile*, à la sollicitation des évêques d'Asie, pour réfuter les erreurs de *Cérinthe* et d'*Ebion*, qui soutenoient que Jésus-Christ n'étoit qu'un homme. Nous avons encore de lui trois *Epîtres*, qui sont au nombre des livres canoniques : la première, citée autrefois sous le nom des Parthes ; la deuxième, adressée à *Electe*, et la troisième à *Caïus*. *Jean* vécut jusqu'à une extrême vieillesse ; et ne pouvant plus faire de longs discours, il ne disoit aux fidelles que ces paroles : *Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres*. Ses dis-

ciples, étonnés d'entendre toujours la même chose, lui en parlèrent; et il leur répondit: *C'est le précepte du Seigneur; et si on le garde, il suffit pour être sauvé.* Enfin ce saint Apôtre mourut à Ephèse, d'une mort paisible, sous le règne de *Trajan*, la 100e année de Jésus-Christ; âgé d'environ 94 ans. On le surnomme *le Théologien*, à cause de la sublimité de ses connoissances et de ses révélations, et sur-tout du commencement de son Evangile; car les autres Evangélistes ont rapporté les actions de la vie mortelle de Jésus-Christ; mais *St. Jean* s'élève comme un aigle au-dessus des nues, et va découvrir, jusques dans le sein du Père, le Verbe de Dieu égal au Père. C'est la raison pour laquelle on le peint ayant à son côté un aigle, l'un des quatre animaux symboliques marqués dans la vision d'*Ezéchiel*. « On ne peut ôter à ce Saint, dit l'éditeur de la *Bible* d'*Avignon*, la grandeur des choses et la majesté de l'expression dans bien des endroits; mais il y en a d'autres où son style paroît simple et bas: on y remarque des traits de la langue syriaque ou hébraïque: on y voit des répétitions et des tours de phrase, qui ne sentent pas la délicatesse de la langue grecque. Tout le monde sait que *St. Jean* l'évangéliste n'avoit pas étudié les lettres, et qu'il n'avoit aucune teinture de l'éloquence, ni de la rhétorique artificielle; et cela ne lui fait pas de tort. Ce petit défaut se trouve bien réparé par les lumières surnaturelles, par la profondeur des mystères, par l'excellence des choses, par la solidité des pensées et par l'importance des instructions. Le *Saint-Esprit* qui l'a choisi et animé, est au-dessus de la philosophie et de la rhétorique. Il possède au souverain degré le talent de porter la lumière dans l'esprit et le feu dans le cœur. Il instruit, il convainc, il persuade sans l'aide de l'art et de l'éloquence.... Ce qu'ont prétendu quelques nouveaux auteurs, qu'il avoit puisé dans *Platon*, ou dans *Philon* le Juif, ce qu'il a dit du *Verbe*, est une prétention chimérique et sans fondement. Il a pu apprendre de vive voix par ses disciples, ou par les philosophes mêmes, quelque chose du Verbe en général, et du principe dont parle *Platon*; et il y a même beaucoup d'apparence, qu'il les avoit principalement en vue, dans ce qu'il dit au commencement de son *Evangile*: mais c'étoit pour les réfuter; et dans son Evangile, le Verbe dont il parle est fort différent de celui des Platoniciens et de *Philon*. Il est aisé à quiconque a du goût et du discernement en matière de style et de philosophie, de reconnoître que *St. Jean* n'avoit aucune teinture ni de la philosophie, ni de l'éloquence des Grecs, ni de celle de *Platon* en particulier. » On dépeint *St. Jean* avec un calice, d'où sort un serpent; parce que des hérétiques lui ayant présenté du poison dans un verre, il fit le signe de la croix sur le vase, et tout le venin se dissipa sous la forme d'un serpent. Ce miracle, rapporté par le faux *Procore*, put être fondé sur une tradition plus ancienne que l'auteur qui a pris ce nom.

IV. JEAN, (Saint) surnommé Marc, disciple des Apôtres, étoit fils d'une femme nommée *Marie*, qui avoit une maison dans Jérusalem, où les fidelles et les Apô-

tres s'assembloient ordinairement. *Jean-Marc* s'attacha à *St. Paul* et à *St. Barnabé*, et il les accompagna dans le cours de leurs prédications, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à Perges en Pamphylie, où il les quitta pour retourner à Jérusalem. Quelques années après, *Paul* et *Barnabé* se disposant à retourner en Asie, *Barnabé* voulut prendre avec lui *Jean-Marc*, qui étoit son parent. Mais *Paul* s'y opposant, ces deux Apôtres se séparèrent, et *Marc* suivit *Barnabé* dans l'isle de Chypre. On ignore ce que fit *Jean-Marc* depuis ce voyage, jusqu'au temps qu'il se trouva à Rome, en l'an 63, et qu'il rendit de grands services à *St. Paul* dans sa prison. On ne connoît ni le genre, ni l'année de la mort de ce disciple; mais il y a assez d'apparence qu'il mourut à Éphèse, où son tombeau fut depuis fort renommé.

V. JEAN, (Saint) célèbre martyr de Nicomédie, fut rôti sur un gril pour la défense de la foi de J. C., durant la persécution de *Dioclétien*, le 24 février 303. On croit que c'est lui qui arracha l'édit des empereurs contre les Chrétiens. *Eusèbe* et *Lactance* ne disent point quel fut le Chrétien qui fit cette action. *Usuard* et *Adon* l'appellent *Jean*.

VI. JEAN CALYBITE, (Saint) qui est probablement le même que *St. ALEXIS*, naquit d'*Eutrope* et de *Théodora*, d'une illustre famille de Constantinople. Ils l'élevèrent de bonne heure à l'étude des sciences. A l'âge de douze ans, il se laissa enlever secrètement de la maison paternelle par un religieux *Acemète*, qui l'emmena dans son monastère. Six ans après, le desir de revoir ses parens le fit retourner à Constantinople. Comme il y revenoit, ayant rencontré un pauvre fort mal vêtu, il lui donna ses habits, et se revêtit des haillons dont ce mendiant étoit couvert. En cet état, il alla se coucher devant la maison de son père, et obtint des domestiques la permission de se faire une cabane sous la porte de la maison pour s'y retirer. Il y vécut ainsi, sans être reconnu de personne, exposé au mépris et au rebut de tout le monde. Cependant le père, touché de la patience avec laquelle ce malheureux supportoit sa pauvreté, lui envoyoit tous les jours les choses nécessaires à la vie. Enfin, *St. Jean-Calybite* étant sur le point de mourir, se découvrit à son père et à sa mère, en leur disant : *Je suis ce fils que vous avez si long-temps cherché*. Il leur témoigna en même temps sa reconnoissance, et rendit l'esprit un instant après, vers l'an 450. On prétend avoir son corps, au moins en partie, à Rome, où son culte est devenu célèbre depuis qu'on lui a bâti une belle église dans l'isle du Tibre. Son chef fut porté de Constantinople à Besançon, après la prise de cette ville par les Latins, en 1204. Il fut surnommé *Calybite*, parce qu'il étoit demeuré long-temps inconnu dans la cabane qu'il s'étoit faite dans sa propre maison. *Voyez* les *Vies des Saints*, de *Baillet*, au 15 janvier.

VII. JEAN-CHRYSOSTÔME, (Saint) né à Antioche en 344, d'une des premières familles de la ville, y ajouta un nouveau lustre par ses vertus et son éloquence qui le fit surnommer *Chry-*

sostôme, c'est-à-dire *Bouche d'or.* Après avoir fait ses études avec succès sous le fameux *Libanius*, il voulut suivre le barreau; mais la grace ayant parlé à son cœur, il quitta toutes les espérances que le monde lui donnoit, pour s'enfoncer dans un désert. Il choisit, pour le lieu de sa retraite, les montagnes voisines d'Antioche. Se trouvant encore trop près du monde, il s'enferma dans une grotte, où il passa deux ans dans les travaux de l'étude et les exercices de la pénitence. Ses maladies l'ayant obligé de revenir à Antioche, *Melèce* l'ordonna diacre, et *Flavien*, son successeur, l'éleva au sacerdoce en 383. Il fut bientôt chargé du soin de prêcher la parole de Dieu. Ce fut alors que, sa manière n'étant pas encore assez mûre, ni assez populaire, une pauvre femme lui dit au sortir d'un de ses sermons : *Mon Père, nous autres pauvres d'esprit, nous ne te comprenons pas.* Il profita de cet avis, se corrigea, et remplit son honorable fonction avec d'autant plus de fruit, qu'à une éloquence touchante et persuasive, il joignoit des mœurs austères. Aussi le peuple d'Antioche écoutoit ses sermons avec une ardeur et une admiration incroyables. On l'interrompoit souvent par des acclamations et des battemens de mains qui blessoient sa modestie; car il ne cherchoit point à plaire à ses auditeurs, mais à les convertir. *De quoi me servent vos louanges*, leur disoit-il, *puisque je ne vois pas que vous fassiez aucun progrès dans la vertu? Je n'ai besoin ni de ces applaudissemens, ni de ce tumulte. L'unique chose que je desire, est qu'après m'avoir écouté paisiblement, et avoir fait connoître que vous comprenez ces vérités, vous les pratiquiez. Ce sont les seuls éloges que j'ambitionne.* Ses talens et ses vertus le firent placer sur le siége de Constantinople, après la mort de *Nectaire*, en 398. Son premier soin fut de réformer le clergé. Il déracina l'abus qui s'étoit introduit parmi les Ecclésiastiques, de vivre avec des Vierges qu'ils traitoient de Sœurs adoptives, ou Sœurs *Agapètes*, c'est-à-dire Charitables. Ce bon pasteur donna l'exemple à son troupeau, et sur-tout pour les œuvres de charité. Il fonda plusieurs hôpitaux; il envoya des prêtres chez les Scythes, pour travailler à leur conversion. Ses missions et ses abondantes charités exigeoient ou de grands revenus, ou une grande économie. Le saint patriarche se réduisit à une vie pauvre. Il ne voulut avoir ni meubles précieux, ni habits de soie. Il usoit de viandes simples et légères, et ne buvoit point de vin, si ce n'est dans les grandes chaleurs. Il mangeoit presque toujours seul, à cause de ses fréquentes maladies, et pour éviter l'inconvénient des compagnies et les frais des grands repas. Ces retranchemens lui donnèrent le moyen de soulager tous ceux qui étoient dans l'indigence. Sa charité et son application infatigable à remplir ses devoirs, lui gagnèrent bientôt l'amour et la confiance de son peuple. Constantinople changea de face. Il vint à bout de corriger plusieurs désordres. Il établit l'office de la nuit dans les églises, introduisit le chant des Pseaumes dans les maisons mêmes des particuliers, en détourna plusieurs de l'oisiveté et des spectacles, et les rappela à une vie sérieuse et oc-

cupée. Cependant la véhémence avec laquelle il parloit contre l'orgueil, le luxe et la violence des grands; son zèle pour la réformation du clergé et pour la conversion des hérétiques, lui attiroient une foule d'ennemis : *Eutrope*, favori de l'empereur; le tyran *Gaynas*, à qui il refusa une église pour les Ariens; *Théophile d'Alexandrie*, partisan des Origénistes; les sectateurs d'*Arius*, qu'il fit bannir de Constantinople, se réunirent tous contre le zélé archevêque. L'occasion de se venger de lui, se présenta bientôt. *Chrysostôme* crut que son ministère l'obligeoit de s'élever contre les préventions de l'impératrice *Eudoxie* et de son parti. Il en parla indirectement dans un *Sermon* sur le luxe des femmes. Ses ennemis ne manquèrent pas d'envenimer ses paroles auprès de l'impératrice, qui, dès-lors, conçut une haine mortelle contre lui. Il suffit d'être haï des princes, pour l'être bientôt des courtisans. Quelques-uns de ceux-ci inventèrent des crimes, et présentèrent des mémoires. *Eudoxie* les appuya; elle fit tenir le fameux conciliabule du Chêne en 403. L'archevêque y fut condamné par *Théophile d'Alexandrie*, qui s'étoit rendu à Constantinople, avec un grand nombre d'évêques, qu'il avoit appelés des Indes même. *Chrysostôme*, après sa condamnation, fut chassé de son siége; mais cet exil ne dura pas long-temps. La nuit qui suivit son départ, il arriva un tremblement de terre si violent, que le palais en fut ébranlé. *Eudoxie* effrayée, pria l'empereur de rappeler l'archevêque. *Chrysostôme* revint donc dans son église. Il y fut reçu aux acclamations de tout le peuple, et reprit les fonctions de son ministère, malgré la sentence du conciliabule. *Voy.* l'article JOANNITES. A peine avoit-il été huit mois en repos depuis son retour, qu'on dressa, à Constantinople, une statue en l'honneur de l'impératrice. Elle fut élevée dans la place, entre le palais où se tenoit le sénat, et l'église Ste-Sophie. A la dédicace de cette statue, le préfet de la ville, Manichéen et demi-Païen, excita le peuple à des réjouissances extraordinaires, mêlées de superstitions. Il y eut des danses, des farceurs qui s'attiroient de grands applaudissemens, et des cris dont le service divin étoit troublé. Le pontife ne put souffrir ces réjouissances; il en parla avec sa liberté ordinaire, et blâma non-seulement ceux qui les faisoient, mais ceux qui les commandoient. *Eudoxie* offensée jura de nouveau sa perte. « Le zèle des plus grands Saints, dit *le Beau*, n'est pas toujours exempt d'amertume. *Jean-Chrysostôme* monta en chaire, et loin de chercher à adoucir la colère d'*Eudoxie*, il commença un sermon par ces mots : *Voici encore* Hérodiade *en furie; elle danse encore; elle demande encore la tête de* Jean... *Eudoxie* ne fit pas entièrement le personnage que l'impétueux évêque lui attribuoit; mais elle résolut de faire assembler un nouveau concile contre lui. Plusieurs évêques, gagnés par les libéralités de la cour, furent ses accusateurs. *Arcade*, connoissant la sainteté du prélat, dit à l'un d'eux que cette affaire lui donnoit de grandes inquiétudes. L'évêque dévoué à *Eudoxie*, lui répondit : *Seigneur, nous prenons sur notre tête la déposition de* JEAN. Le Saint fut condamné, chassé de l'église le

lundi 10e juin 404, et envoyé en Bithynie. Son exil fut suivi d'une persécution contre tous ceux qui défendoient son innocence. On imagina différens prétextes pour verser le sang, comme on avoit fait sous les empereurs Païens. *Jean-Chrysostôme* souffrit beaucoup dans son exil : toute sa consolation fut dans les lettres que lui écrivoient le pape *Innocent I*, et les plus grands évêques d'Occident, qui prenoient part à son infortune. L'empereur *Honorius* écrivit inutilement en sa faveur à son frère *Arcade*. Enfin, après une longue détention à Cucuse, lieu désert et dénué de toutes les choses nécessaires à la vie, on le transféra à Arabysse en Arménie. Comme on le menoit à Pythionte sur le Pont-Euxin, il fut si maltraité des soldats qui le conduisoient, qu'il mourut en chemin, à Comane, le 14 septembre 407, âgé d'environ 60 ans, après 9 ans et 8 mois d'épiscopat, dont plus de trois années d'exil. Ses ennemis, poursuivant sa mémoire même après sa mort, refusèrent long-temps de mettre son nom dans les dyptiques. Mais *St. Cyrille d'Alexandrie*, successeur de *Théophile*, imita enfin l'exemple des patriarches, *Alexandre* d'Antioche et *Attique* de Constantinople, qui avoient marqué publiquement leur vénération pour *Chrysostôme*. Son culte prit chaque jour des accroissemens. *Théodose* le jeune ayant fait transporter son corps de Comane à Constantinople, il fut reçu en triomphe par le patriarche *Proclès*, et par toute la ville, le 27 janvier 438. C'est le jour de cette translation que l'Église a choisi pour faire sa fête. Quant à l'Église Grecque, elle érigea en fête la plupart des événemens de sa vie, mais sur-tout son retour à son église après son premier bannissement. Cette solennité se célébroit le 13 novembre. *St. Jean-Chrysostôme* méritoit tous ces honneurs ; il a été une des lumières de l'Orient. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité du Sacerdoce*, qu'il composa dans sa solitude. Cet ouvrage est d'autant meilleur, que l'auteur donna, durant tout le cours de sa vie, la leçon et l'exemple. II. Un *Traité de la Providence*, traduit en françois par *Hermant*. III. Un *Traité de la Divinité de J. C.* Il la prouve par les merveilles que sa grace opère. IV. Des *Homélies sur l'Écriture sainte*. St. *Jean-Chrysostôme* l'avoit étudiée depuis son enfance jusqu'aux derniers jours de son épiscopat. V. Un grand nombre d'autres *Homélies* sur différens sujets. On peut regarder cet illustre Père comme le *Cicéron* de l'Église Grecque. Son éloquence ressemble beaucoup à celle de ce prince des orateurs Latins. C'est la même facilité, la même clarté, la même abondance, la même richesse d'expressions, la même hardiesse dans les figures, la même force dans les raisonnemens, la même élévation dans les pensées. Tout porte l'empreinte, chez l'un et chez l'autre, de ce génie heureux, né pour convaincre l'esprit et toucher le cœur. Quelque grand homme que soit *St. Augustin*, on n'a pas assez loué *St. Chrysostôme* en le comparant à lui, du moins pour l'éloquence de la chaire. Celle du Père Latin est défigurée quelquefois par les pointes, les jeux de mots, les antithèses qui faisoient le goût dominant de son pays et de son

siècle. Celle du Père Grec auroit pu être entendue à Athènes et à Rome, dans les plus beaux jours de ces deux républiques. « Il est vrai, dit *Fleury*, que *St. Chrysostôme* n'est pas si serré que *Démosthène*, et il montre son art : mais, dans le fond, sa conduite n'est pas moindre. Il sait juger quand il faut parler, ou se taire ; de quoi il faut parler, et quels mouvemens il faut appaiser ou exciter. Voyez comme il agit dans l'affaire des Statues. Il demeure d'abord sept jours en silence pendant le premier mouvement de la sédition, et interrompt la suite de ses Homélies à l'arrivée des commissaires de l'empereur. Quand il commence à parler, il ne fait que compatir à la douleur de ce peuple affligé, et attend quelques jours pour reprendre l'explication ordinaire de l'Écriture. Voilà en quoi consiste le grand art de l'orateur, et non pas à faire une transition délicate, ou une prosopopée. » La morale de *Jean-Chrysostôme* est très-exacte, excepté lorsqu'il s'est laissé emporter par l'envie de justifier quelques personnages de l'ancien Testament, tels qu'*Abraham* qu'il excuse d'avoir exposé la vertu de *Sara*, pour que le roi d'Égypte n'attentât pas à sa vie. Mais un orateur, entraîné par une imagination vive, ne peut pas toujours mesurer ses expressions ou ses pensées. De toutes les éditions des Ouvrages de *Jean-Chrysostôme*, les plus exactes et les plus complètes, sont : Celle de *Henri Savil*, en 1613, 8 tomes in-folio, tout grec ; celle de *Commelin* et de *Fronton du Duc*, en grec et en latin, 10 vol. in-folio ; et celle de Dom *de Montfaucon*, 1718 à 1734, en 13 vol. in-folio, en grec et en latin. Cette dernière édition est enrichie de la Vie du saint docteur, de Préfaces intéressantes, de notes, de variantes, etc. Quelques critiques ont trouvé cependant qu'elle n'étoit ni assez exacte, ni dans un ordre commode pour les lecteurs. Dom *de Montfaucon* a adopté la Traduction latine du Père *Fronton du Duc*, et n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avoient point été par le Jésuite. On desireroit que ce qui est de lui, fût d'un style plus élégant, et approchât davantage de la beauté de l'original. Plusieurs des ouvrages du célèbre évêque de Constantinople, ont été traduits en françois. *Fontaine* a traduit ses *Homélies* sur la Genèse, deux vol. in-8° ; (avec *Sacy*, celles sur *St. Matthieu*, 3 vol. in-4° ou in-8° ;) celles sur *St. Paul*, 7 vol. in-8.° Le P. *de Bonrecueil* a traduit ses *Lettres*, 2 volum. in-8.° *Maucroix* a traduit ses *Homélies* au peuple d'Antioche, in-8.° *Bellegarde* a traduit ses *Sermons* choisis, 2 vol. in-8° ; ceux sur les Actes des Apôtres, un vol. ; et ses *Opuscules*, un vol. in-8° : en tout, 19 volum. in-8.° Nous avons deux excellentes *Vies* de ce Saint ; la première, par *Hermant*, écrite d'un style un peu enflé, mais d'ailleurs très-estimable ; la seconde, par *Tillemont*, écrite plus simplement et avec une exactitude que rien n'égale. Celle-ci se trouve dans le tome onzième de ses *Mémoires*.

VIII. JEAN *le Nain*, (Saint) abbé et solitaire, ainsi nommé à cause de la petitesse de sa taille, se consacra dans la solitude de Scété au travail, au jeûne, à la prière, aux exercices de piété. Un

Un jour on lui demanda ce que c'étoit qu'un moine : *C'est*, répondit-il, *un homme de travail.* — Un autre frère lui demandant à quoi servoient les veilles et les jeûnes : *Ils servent*, répondit-il, *à abattre et à humilier l'ame ; afin que Dieu, la voyant abattue et humiliée, en ait compassion et la secoure. St. Jean le Nain* avoit aussi coutume de dire, que *la sûreté du Moine est de garder sa cellule, de veiller sur soi, et d'avoir toujours Dieu présent à l'esprit.* Il disoit que *comme la pluie fait pousser les palmiers ; ainsi l'esprit de Dieu, en descendant dans les cœurs des Saints, les reverdit et les renouvelle.* Il mourut vers le commencement du cinquième siècle.

IX. JEAN *le Silencieux*, (St.) ainsi nommé à cause de son amour pour la retraite et pour le silence, naquit à Nicople, ville d'Arménie, en 454, d'une famille illustre. Quand il fut maître de son bien, il bâtit un monastère, où il se retira avec dix autres personnes. Il bannit d'abord de sa retraite l'oisiveté, comme la mère des vices et l'ennemie des vertus. Un travail utile occupoit les compagnons de sa solitude, sans les charger. *Jean* les exerça à la tempérance, et les gouverna avec une prudence et une douceur, qui engagèrent l'archevêque de Sébaste à l'ordonner évêque de Colonie. Cette dignité n'apporta aucun changement à sa façon de vivre. Il continua toujours de pratiquer la vie monastique. Neuf ans après, il quitta secrètement son évêché, et se retira dans le monastère de *Saint-Sabas*, dont il devint économe. Il mourut vers 558, âgé de cent quatre ans.

X. JEAN CLIMAQUE, (Saint) surnommé aussi *le Scolastique* et *le Sinaïte*, naquit dans la Palestine, vers 523. A l'âge de 16 ans, il se retira dans la solitude, et malgré sa résistance, il fut élu abbé du Mont-Sinaï. Dans cette place, il fit paroître tant de piété et de sagesse, qu'il fut aimé et admiré de tous les religieux ; mais il retourna dans sa cellule, quelque instance qu'on fît pour le retenir. Il mourut, le 30 mars 605, âgé de 80 ans. Nous avons de lui, un livre intitulé : *Climax* ou l'*Echelle des Vertus*. Il le composa pour la perfection des Solitaires, et il peut servir à celle des gens du monde. Cet ouvrage, plein d'excellens principes de piété, renferme quelques histoires édifiantes, qui donnent de la force à ces principes. L'Échelle est composée de trente degrés, dont chacun comprend une vertu. *Ambroise* le Camaldule, l'abbé *Jacques de Billi* et le Père *Rader* l'ont traduit de grec en latin. Nous en avons une excellente version en françois, avec la *Vie* du Saint, par *Arnauld d'Andilly*, 1 vol. in-12. La meilleure édition de l'original, est celle de Paris, en 1633, in-fol., avec la traduction latine de *Rader*.

XI. JEAN, (Saint) dit l'*Aumônier*, à cause de ses charités extraordinaires, étoit de l'isle de Chypre, dont son père avoit été gouverneur. Il fut élevé, l'an 610, sur le siége patriarchal d'Alexandrie, après *Théodore*. Les aumônes qu'il répandit étoient si considérables, que quelques gens mal-intentionnés en prirent occasion de dire au gouverneur *Nicétas*, qu'il falloit obliger le Patriarche d'employer, pour les

besoins pressans de l'état, les sommes immenses qu'on lui apportoit de tous côtés. *Nicétas* l'alla donc trouver, et après lui avoir représenté les grandes guerres que l'empire avoit à soutenir contre tant de peuples barbares, il le pressa de donner l'argent qu'il avoit, pour être mis dans le trésor public. *Il ne m'est pas permis*, lui dit le saint Patriarche, *de donner au Roi de la terre, ce qui a été offert au Roi du ciel; mais voilà le coffre où je mets l'argent de J. C.: faites ce que vous voudrez.* Aussitôt le gouverneur ayant appelé ses gens, fit enlever cet argent, et ne laissa au Saint que cent écus. En descendant, il rencontra des gens qui montoient, portant plusieurs petites cruches pleines d'argent, qu'on envoyoit d'Afrique au Patriarche. Il eut la curiosité d'en lire les étiquettes. Il y avoit sur les unes: *Miel excellent;* sur les autres: *Miel tiré sans feu.* Comme il savoit que le Patriarche étoit incapable de ressentiment, il le pria de lui envoyer de ce miel. Le Saint, averti de ce qui étoit dans ces cruches, en envoya une à *Nicétas*, et lui fit dire que toutes les autres, aussi bien que celle-là, étoient pleines d'argent et non pas de miel. Il accompagna ce présent d'un petit billet conçu en ces termes: « Dieu, qui nous a promis de ne point nous abandonner, ne peut mentir, et un homme mortel ne sauroit lier les mains à celui qui donne à toutes choses la nourriture et la vie. » *Nicétas* fut si touché, que, sur l'heure, il fit rapporter tout l'argent chez le Patriarche, en y ajoutant une somme considérable du sien.... Sa tendresse compatissante pour les misérables éclata sur-tout dans la famine qui désola son peuple en 615, et dans la mortalité qui la suivit. La crainte qu'il eut des malheurs qui menaçoient la ville d'Alexandrie et l'Égypte, lesquelles tombèrent peu après sous la domination des Perses, le fit résoudre à quitter sa ville épiscopale pour se retirer en Chypre. Il mourut à Limisso, que l'on appeloit alors Amathonte, lieu de sa naissance, le 11 novembre 616, à 57 ans. Son testament fut aussi édifiant que court; le voici: *Je vous rends grace, mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière, et de ce qu'il ne me reste qu'un tiers de sou, quoiqu'à mon ordination j'aie trouvé, dans la maison épiscopale d'Alexandrie, environ 4000 liv. d'or, outre les sommes innombrables que j'ai reçues des amis de J. C. C'est pourquoi j'ordonne que ce peu qui reste soit donné à vos serviteurs.* Ce testament nous fait voir quelles étoient les richesses de l'église d'Alexandrie, et rend plus vraisemblable ce qu'on dit des aumônes immenses du patriarche *Jean*. L'ordre dit de *Saint-Jean de Jérusalem*, tire son nom de ce Saint.

XII. JEAN DAMASCÈNE, (St.) ou *de Damas*, savant prêtre, naquit dans cette ville vers l'an 676, de parens riches, qui lui donnèrent une bonne éducation. Il fut instruit dans les sciences par un religieux Italien, nommé *Côme*, qui avoit été fait prisonnier par les Sarasins. *Jean* s'acquit de bonne heure l'estime du calife de *Damas*, quoiqu'il fût Chrétien, et qu'il ne se contentât pas de l'être de nom. Ce prince le fit son premier ministre, et lui confia toutes ses vues et tous ses projets. Mais *Jean* ayant senti

que plusieurs le haïssoient à cause de sa religion, et craignant de succomber sous leurs calomnies, quitta les lieux où le turban insultoit à la Croix. Il se retira au monastère de *Saint-Sabas* à Jérusalem, et y pratiqua toutes sortes de vertus. Du fond de son monastère, il défendit avec zèle le culte des Images contre les hérétiques qui les attaquoient. Il mourut vers l'an 760, à 84 ans, après avoir édifié ses frères par ses actions et ses paroles. Un religieux de son monastère, ayant perdu un de ses parens, dont la mort le remplissoit de douleur, demanda à *Jean* quelques vers pour sa consolation. Le saint Solitaire lui donna l'équivalent de ces vers françois :

Ce que le temps détruit n'est rien que vanité.

Nous avons de lui : I. *Quatre Livres de la Foi orthodoxe*, dans lesquels il a renfermé toute la théologie d'une manière scolastique et méthodique. On y voit qu'il croyoit que le Saint-Esprit procédoit du Père seulement, et non du Fils. II. Plusieurs *Traités Théologiques*. III. Des *Hymnes*. IV. Une *Dialectique* et une *Physique*. On lui attribue, mais sans fondement, *Liber Barlaam et Josaphat, Indiæ regis*, sans date ni lieu d'impression, mais imprimé vers 1470, in-fol., rare : il y en a plusieurs traductions françoises, anciennes et peu recherchées. Son zèle pour la foi étoit si grand, qu'il adoptoit quelquefois de pieuses fables pour appuyer des vérités. C'est le premier qui a rapporté la délivrance de *Trajan*, par le pape *St. Grégoire le Grand*. *Jean* de Jérusalem, qui vécut dans le 10e siècle, l'ôta des ouvrages de ce Saint. *Jean Damascène* écrivoit avec assez de méthode, de clarté et de force. *Bellarmin* dit que dans les matières théologiques, il a non-seulement surpassé ceux qui l'avoient précédé, mais qu'il a ouvert des routes nouvelles à ceux qui l'ont suivi. *Arnauld* ajoute que les Grecs le regardent avec le même respect que les Latins regardent *St. Thomas*, et que ses décisions sont suivies préférablement à celles des autres Pères de l'Église Orientale. Le ministre *Claude* est du même avis qu'*Arnauld*, et c'est peut-être la première fois que ces deux grands adversaires se sont rencontrés ensemble. La meilleure édition de ses Ouvrages est celle du P. *le Quien*, 1712, in-fol., 2 vol. grec et latin.

JEAN CAPISTRAN, *Voy.* CAPISTRAN (St. Jean de).

XIII. JEAN DE MATERA, (St.) né à Matera dans la Pouille, vers 1050, de parens illustres, s'illustra lui-même par ses prédications et par ses miracles. Il institua sur le Mont-Gargan, vers 1118, un ordre particulier qui ne subsiste plus, et qu'on a appelé l'*Ordre de Pulsano*. Il mourut le 20 juin 1139, à 89 ans, et fut canonisé par la voix du peuple.

XIV. JEAN DE MATHA, (St.) né en 1160, à Faucon, bourg de la vallée de Barcelonette en Provence, reçut le bonnet de docteur à Paris, où il avoit étudié avec succès. Sa piété l'unit avec le saint hermite *Félix de Valois*; ils fondèrent, de concert, l'ordre de la *Sainte-Trinité*, pour la rédemption des captifs. *Innocent III* l'approuva, et leur donna solemnellement, en 1199,

un habit blanc, sur lequel étoit attachée une croix rouge. L'instituteur fit ensuite un voyage en Barbarie, d'où il ramena cent vingt captifs. Il mourut peu de temps après à Rome, le 22 décembre 1214, à 54 ans. Le pape *Innocent III*, en lui donnant l'habit de son ordre, avoit confirmé sa règle. Elle porte, entr'autres choses, que les frères réserveront la troisième partie de leurs biens pour la rédemption des captifs. L'ordre des Trinitaires fit en peu de temps de grands progrès en France, en Lombardie, en Espagne, et même au-delà de la mer. Le moine *Albéric*, qui écrivoit quarante ans après, dit qu'ils avoient déjà jusqu'à six cents maisons, entre lesquelles étoit celle de *Saint-Mathurin*, nommée auparavant l'*Aumônerie de St. Benoît*, qui leur fut donnée par le chapitre de l'église de Paris. C'est de cette maison que leur est venu en France le nom de *Mathurins*.... Voyez les *Annales* de cet ordre, publiées à Rome en 1683, in-fol.

XV. JEAN DE MÉDA, (Saint) né à Méda auprès de Côme en Italie, devint supérieur de l'ordre des *Humiliés*, qui n'étoit alors composé que de laïques, et introduisit des ecclésiastiques et des prêtres. Il mourut saintement le 26 septembre 1159. L'ordre des *Humiliés* ne subsiste plus. *Voyez* I. BORROMÉE.

XVI. JEAN COLOMBIN, (Saint) étoit noble Siennois, instituteur de la congrégation des *Jésuates*. Ce nom leur fut donné, parce qu'ils avoient toujours à la bouche le nom de JESUS. Ils s'occupoient à composer et à distribuer des médicamens pour les pauvres; et après leurs exercices de piété, ils alloient servir dans les hôpitaux. Comme plusieurs d'entr'eux distribuoient et vendoient de l'eau de vie, quelques mauvais plaisans s'avisèrent de les appeler les *Pères de l'Eau de Vie*. Leur règle étoit austère, leurs jeûnes fréquens et pénibles, leurs cellules petites et basses. Cet ordre, approuvé par *Urbain V*, en 1367, fut supprimé en 1668, par *Clément IX*, qui en fit servir les biens à la guerre contre les Turcs. Le saint instituteur mourut en 1367. Son ordre s'appeloit aussi les *Jésuates de St. Jérôme*, parce qu'il avoit recommandé à ses disciples une dévotion particulière à ce Saint.

XVII. JEAN DE DIEU, (Saint) naquit, en 1495, à Monte-major-el-Novo, petite ville de Portugal, d'une famille si pauvre, qu'il fut obligé de servir de domestique pour pourvoir à sa subsistance. Un sermon du bienheureux *Jean d'Avila* le toucha tellement, qu'il résolut de consacrer le reste de sa vie au service de Dieu et des malades. Le zèle du saint homme suppléa à tout, et vainquit tous les obstacles qu'on lui opposa. Il acheta une maison à Grenade; et du sein de la pauvreté, on vit sortir cette magnifique maison d'hospitalité, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui a servi de modèle à toutes les autres. C'est là que *Jean* jeta les premiers fondemens de son institut, approuvé par le pape *Pie V* en 1572. et répandu depuis dans toute l'Europe. Le saint homme s'occupoit le jour à secourir les malades, et le soir à faire la quête pour eux. Sa charité ne se bornoit pas là. Il visitoit aussi les pauvres honteux, et procuroit du travail à ceux qui n'en avoient pas. Il pre-

noit un soin particulier des filles qui ne trouvoient point d'appui, et dont la pauvreté exposoit la vertu à de grands dangers. Il entreprit même d'aller dans les lieux de débauches, pour tâcher d'en retirer quelques malheureuses, et il réussit. Don *Guerrero*, archevêque de Grenade, favorisa tous les desseins de *Jean*, et lui donna des sommes considérables pour agrandir son hôpital. L'évêque de Thui, président de la chambre royale de Grenade, seconda aussi son établissement : il donna au fondateur le nom de *Jean de Dieu*, et lui prescrivit une forme d'habit pour lui et pour ceux qui deviendroient ses compagnons. Il mourut le 8 mars 1550, âgé de 55 ans, le même jour qu'il étoit né. *Urbain VIII* le déclara bienheureux en 1630, et *Alexandre VIII* le canonisa en 1699. Il n'avoit point laissé d'autre règle à ses disciples, que son exemple : ce fut *Pie V* qui leur donna celle de *St. Augustin*. Ce pontife y ajouta quelques autres règlemens, pour donner de la stabilité à cette congrégation, appelée l'*Ordre de la Charité* : congrégation qui secourt l'humanité et qui lui fait honneur. *Voltaire* dit que les Dominicains, Franciscains, Bernardins, Bénédictins, ne reconnoissent pas les *Frères de la Charité*; qu'on ne parle pas seulement d'eux dans la continuation de l'*Histoire Ecclésiastique de Fleury*, etc. etc. Rien n'est plus faux que ces imputations calomnieuses; c'est précisément dans la continuation de *Fleury* que nous avons pris l'article de *Jean de Dieu*. Tout le monde peut y voir sa vie et son institut dans le livre 146, sous l'année 1550. Cet institut étant la charité, tous les autres religieux l'honorent autant qu'il mérite de l'être, et plusieurs partagent ses bonnes œuvres.

XVIII. JEAN D'YEPEZ, plus connu sous le nom de *Jean de la Croix*, (Saint) né d'une famille noble à Ontiveros, bourg de la vieille Castille, prit l'habit de Carme au couvent de Medina-del-Campo, et lia une étroite amitié avec *Ste Thérèse*, qui l'arracha au dessein qu'il avoit formé de se retirer dans la chartreuse de Ségovie. Il vint avec cette Sainte à Valladolid; il y quitta l'habit qu'il portoit, pour prendre celui de Carme déchaussé. Après avoir travaillé à la réforme de plusieurs couvens avec un zèle ardent, il fut envoyé à Avila, pour être confesseur des Carmélites, et pour les porter à se réformer. Les religieux de cet ordre le firent enlever et mener à Tolède, où ils le renfermèrent dans un cachot. Il y demeura neuf mois, et en fut enfin tiré par le crédit de *Ste Thérèse*; mais les supérieurs de la réforme, qui vouloient qu'on abandonnât la conduite des Carmélites, lui suscitèrent de nouvelles persécutions. Il mourut dans le couvent d'Ubeda le 14 décembre 1591, âgé de 49 ans, après s'être sanctifié par une suite non interrompue d'actions d'humilité, de patience et de mortification. Il a laissé des livres de spiritualité en espagnol, traduits en italien et en latin, intitulés : *La Montée du Mont-Carmel*; la *Nuit obscure de l'Ame*; la *Flamme vive de l'Amour*; le *Cantique du divin Amour*. Ces ouvrages sont écrits d'un style un peu alambiqué, et l'auteur y suit les principes d'une mysticité incompréhensible à beaucoup de personnes, et qui a

paru, dit le P. *Faber*, outrée à plusieurs. Le P. *Maillard*, Jésuite, les traduisit en françois, Paris, 1694, mais après y avoir fait divers retranchemens. *Poiret*, qui étoit fort versé dans la spiritualité, prétendoit avoir entendu parfaitement les sentimens de *St. Jean de la Croix;* et jusqu'à sa *Nuit obscure*, tout lui paroissoit d'une clarté extrême. Le P. *Honoré de Ste-Marie* et le P. *Dosithée de St-Alexis*, religieux du même ordre, ont donné la *Vie* de ce Saint. Celle du P. *Dosithée* a été imprimée à Paris en 1727, deux vol. in-4.° *Collet* a écrit aussi la *Vie* de ce Saint; Paris, 1769, in-12.

XIX. JEAN de *Bergame*, (St.) fut placé sur le siége épiscopal de cette ville vers l'an 656, pour sa science et sa vertu consommées, et l'occupa très-fructueusement l'espace de 27 ans. Les Ariens déchiroient l'église : il s'éleva avec force contr'eux, et en toucha un grand nombre, qui, de persécuteurs, devinrent partisans de la vérité. Mais il fut la victime de son zèle : les chefs des Ariens, furieux et jaloux de voir diminuer leur nombre, firent assassiner ce saint homme en 683.

Papes.

XX. JEAN Ier, Toscan, monta sur la chaire de *St. Pierre* après *Hormisdas*, en 523. *Théodoric*, voyant que l'empereur *Justin* persécutoit les Ariens, s'en vengea sur les orthodoxes. Il fit enfermer *Jean* dans une dure prison à Ravenne, où il mourut en 526, regardé comme un martyr.

XXI. JEAN II, surnommé *Mercure*, Romain, fut pape après *Boniface II*, en janvier 533. Il approuva cette fameuse proposition, qui avoit fait tant de bruit sous *Hormisdas* : *Un de la Trinité a souffert.* Il y ajouta, *a souffert dans sa chair;* afin que cette proposition ne révoltât point les personnes peu instruites. Il mourut en mai 535.

XXII. JEAN III, surnommé *Catelin*, né à Rome, pape après *Pélage I*, le 18 juillet 560, montra beaucoup de zèle pour la décoration des églises, et mourut le 13 juillet 573.

XXIII. JEAN IV, de Salone en Dalmatie, tint un concile à Rome, où il condamna l'*Ectèse* d'*Héraclius*, qui ne tarda pas de se rétracter. (*Voy.* son article) : *Jean* fut élu pape en décembre 640; et mourut en octobre 642.

XXIV. JEAN V, Syrien, digne d'occuper le saint-Siége par son zèle, sa douceur et sa prudence, y monta en juillet 685, et mourut en août 687.

XXV. JEAN VI, Grec de nation, monta sur la chaire pontificale après *Sergius*, le 28 octobre 701, et mourut le 9 janvier 705.

XXVI. JEAN VII, Grec, pape après le précédent, le 1er mars 705, mort le 17 octobre 707, ternit son pontificat par sa complaisance pour l'empereur *Justinien*. Ce prince avoit toujours à cœur de faire confirmer par le pape, les canons du concile de Trulle, qui s'étoit assemblé par son ordre. Il en envoya les volumes à Rome, avec une lettre adressée au pape, par laquelle il le conjuroit d'assembler un concile, de confirmer ce qu'il approuveroit dans ces volumes, et de rejeter le reste; mais le pape *Jean VII*, dit l'abbé

Fleury, *craignant de déplaire à l'empereur, lui envoya ces volumes sans avoir rien corrigé.* Ce qu'il fit de mieux, fut le rétablissement de *St. Wilfride,* archevêque d'Yorck, dans son siége; et non pas *Jean VI,* comme le dit *Ladvocat.*

XXVII. JEAN VIII, Romain, pape après *Adrien II,* le 14 décembre 872, couronna empereur *Charles le Chauve* en 875. Il vint en France l'an 878. Il se rendit à Troyes, où il tint un concile, et où il reconnut solemnellement *Louis le Bègue,* non comme empereur, mais comme roi. La nouvelle qu'il eut des ravages que les Sarasins faisoient en Italie, l'obligea de repasser les Alpes; il fut même contraint de lui payer un tribut annuel de 25,000 marcs d'argent. Dans le même temps, se laissant fléchir aux prières de *Basile,* empereur d'Orient, et surprendre aux artifices de *Photius,* il reçut ce patriarche intrus à la communion de l'église, et le rétablit sur le siége de Constantinople. Cette complaisance surprit tous les orthodoxes, et a fait dire au cardinal *Baronius,* que c'est ce qui a sans doute donné occasion au vulgaire de s'imaginer que *Jean VIII* étoit femme, et que c'est là le fondement de la fable de la papesse *Jeanne. Photius,* par une longue trame d'impostures et de fourberies, vint à bout de faire tenir un concile nombreux à Constantinople, en 879, dont il régla toutes les opérations selon ses vues. Il y présenta les lettres du pape, qui, quelque favorables qu'elles pussent lui être, ne l'étoient pas encore assez à ses yeux. Les lettres qu'il présenta, étoient altérées et bien différentes des originaux; les Grecs en conviennent eux-mêmes. (*Voy.* Beveridge, *Pandectæ, can. apost. et conc.*) Le pape ayant ensuite envoyé *Marin*, en qualité de légat, à Constantinople, pour s'informer exactement de tout ce qui s'étoit passé au concile de *Photius*, apprit le mystère d'iniquité. Il déclara nul ce synode, où ses légats intimidés ou corrompus par *Photius*, avoient agi contre les ordres qu'ils avoient reçus dans leurs instructions, et excommunia en même temps *Photius.* Ce pontife mourut le 15 décembre 882, après avoir gouverné l'église pendant dix ans. Nous avons de lui, 320 *Lettres*, par lesquelles on voit qu'il prodiguoit tellement les excommunications, qu'elles passoient en formules. Il fit une brèche à l'ancienne discipline, en commuant les pénitences en pélerinages.

XXVIII. JEAN IX, natif de Tivoli, diacre et moine de l'ordre de Saint-Benoît, successeur du pape *Théodore II,* au mois de juillet 898, mourut en novembre 900.

XXIX. JEAN X, évêque de Bologne, puis archevêque de Ravenne sa patrie, succéda à *Landon.* Il monta sur le trône pontifical en 914, par le crédit de *Théodora,* femme puissante et sa maîtresse. Ce pontife étoit plus propre à manier les armes que la crosse. Il défit les Sarasins, qui désoloient depuis quelque temps l'Italie. *Jean X* fut enfermé dans un cachot par ordre de *Marosie*, fille de *Théodora*, et on l'étouffa le 2 juillet 928, en lui pressant un oreiller sur la bouche. *Luitprand* dénigre ce pape, qui ne dut son intronisation qu'à l'intrigue. Mais le pané-

gyriste de l'empereur *Berenger*, le représente comme un pontife sage et attaché à ses devoirs. Entre ces deux témoignages contradictoires, il est difficile de se décider.

XXX. JEAN XI, fils, non du pape *Sergius*, comme *Luitprand* l'avance sur des bruits populaires; mais d'*Alberic*, duc de Spolette, et de *Marosie* (la même qui fit périr *Jean X*), fut fait pape à 25 ans, par le crédit de sa mère, en mars 931. *Marosie*, monstre de lubricité et d'ambition, ayant épousé *Hugues*, roi d'Italie, après la mort de *Gui*, duc de Toscane, son 2ᵉ mari; *Alberic*, son fils, la fit enfermer, avec le pape *Jean XI*, son frère utérin, dans le château Saint-Ange. *Jean XI* mourut dans cette prison en 936, victime de l'ambition de sa mère et de la cruauté de son frère.

XXXI. JEAN XII, Romain, fils d'*Alberic*, patrice de Rome, succéda à la dignité et à l'autorité de son père, quoique clerc. Il se fit ordonner pape le 20 août 956, et prit le nom de *Jean XII*. C'est le premier pape qui ait changé de nom à son avénement au pontificat (il s'appeloit *Octavien*). Il n'avoit que 18 ans, lorsqu'il fut élu. *Berenger* s'étant alors fait couronner roi, tyrannisoit l'Italie. *Jean XII* implora le secours d'*Othon I*, qui passa les monts et vengea le pontife. *Jean* couronna l'empereur, et lui jura sur le corps de *St. Pierre*, une fidélité inviolable; mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Il s'unit avec le fils de *Berenger* contre son bienfaiteur. *Othon* revint à Rome, fit assembler un concile en 963. L'indigne pontife fut accusé de plusieurs crimes, entre autres: « d'avoir paru l'épée au côté, la cuirasse sur le dos, et le casque en tête; d'avoir bu à la santé du Diable; d'avoir donné à ses maîtresses le gouvernement de plusieurs villes, les croix et les calices de l'église de *St. Pierre*. » On le déposa et on mit à sa place *Léon VIII*. Le pape déposé rentra pourtant dans Rome après le départ de l'empereur: il se vengea en faisant mutiler les deux principaux moteurs de sa déposition, en leur faisant couper la langue, le nez et les doigts; il assembla ensuite un concile, pour casser les actes de celui qu'on avoit convoqué contre lui. Ses infortunes ne l'avoient pas corrigé: il fut assassiné peu de temps après, en 964, par un mari dont il avoit souillé le lit. *Luitprand* attribue sa mort à une autre cause. Il raconte sérieusement que « les Démons le frappèrent si rudement un soir qu'il étoit couché avec une femme, qu'il en mourut huit jours après. » Ces Démons-là entendoient bien mal leurs intérêts.

XXXII. JEAN XIII, Romain, fut élu pape le 1ᵉʳ octobre 965, par l'autorité de l'empereur, contre le gré des Romains. *Pierre*, préfet de Rome, le fit chasser en 966. *Othon* fit prendre douze des principaux auteurs de la sédition, et livra *Pierre* au pape, qui le fit fouetter et promener par la ville, assis à rebours sur un âne, et l'envoya en exil. Pendant qu'*Othon* étoit à Rome, le démon s'empara, dit-on, d'un des seigneurs de sa suite. On eut recours à la *Chaîne de St. Pierre*, qu'on lui mit autour du cou, et il fut guéri. *Thierri*, évêque de Metz, témoin du miracle, se saisit aussi-

tôt de la chaîne, protestant qu'il se feroit plutôt couper la main que de lâcher sa prise. Le pape calma sa sainte frénésie, en lui en donnant un chaînon. *Jean* mourut le 6 septembre 972. *Baronius* se trompe en lui attribuant la cérémonie de la bénédiction des cloches, plus ancienne que lui de deux siècles.

XXXIII. JEAN XIV, évêque de Pavie et chancelier de l'empereur *Othon II*, obtint la papauté après *Benoît VII*, en novembre 983. Il quitta le nom de *Pierre* qu'il avoit auparavant, par respect pour le prince des apôtres, dont aucun des successeurs n'a porté le nom. Il fut mis en prison au château Saint-Ange, par l'antipape *Boniface VIII*, (*Voyez* ce mot.) et y mourut de misère ou de poison le vingt août 984.

XXXIV. JEAN XV, Romain, fils de *Robert*, fut élu pape après *Jean XIV*; mais, soit qu'il soit mort avant son ordination, ou pour d'autres raisons, on ne le compte parmi les papes que pour faire nombre. Il étoit savant, et avoit composé divers ouvrages.

XXXV. JEAN XVI, Romain, fut mis sur le saint Siége après la mort de l'antipape *Boniface VII*, et celle de *Jean XV*, l'an 985. Il canonisa *St. Udalric*, évêque d'Augsbourg, le 3 février 993; et c'est le premier exemple de canonisation solennelle. *Jean XVI* eut beaucoup à souffrir du patrice *Crescentius*, qui s'étoit emparé de l'autorité dans Rome. Il n'oublia rien pour maintenir ou rétablir la paix entre les princes Chrétiens, et mourut d'une fièvre violente le 30 avril 996.

XXXVI. JEAN XVII, nommé auparavant *Siccon*, Romain, d'une famille illustre, fut élu pape après la mort de *Sylvestre II*, le 13 juin 1003, et mourut le 7 décembre de la même année. —Il faut le distinguer de l'antipape *JEAN XVII*, nommé auparavant *Philagathe*, auquel les gens de l'empereur *Othon III* coupèrent les mains et les oreilles, et arrachèrent la langue, en 998. *Voyez* les art. OTHON III *et* GRÉGOIRE V.

XXXVII. JEAN XVIII, Romain, successeur de *Jean XVII*, le 26 décembre 1003. On prétend que de son temps l'élection des papes fut ôtée au peuple pour être transportée au clergé. Sur la fin de sa vie, il abdiqua la papauté pour se retirer à l'abbaye de Saint-Paul de Rome, où il embrassa la vie monastique. Il mourut le 18 juillet 1009.

XXXVIII. JEAN XIX, fils de *Grégoire*, comte de Tusculum, et frère du pape *Benoît VIII*, lui succéda en 1024. Il couronna l'empereur *Conrad II* en 1027, et mourut en mai 1033. Sous son pontificat, les Grecs corrompirent la plupart des prélats de la cour Romaine, dans le dessein d'obtenir le titre d'*Œcuménique* pour le patriarche de Constantinople. *Platine* l'a nommé *Jean XX*, parce qu'adoptant l'erreur de son temps, il a compté, parmi les pontifes Romains, la prétendue papesse *Jeanne*; mais ce pape est réellement *Jean XIX*.

XXXIX. JEAN XXI, Portugais, fils d'un médecin et médecin lui-même, devint archevêque de Brague, cardinal, et enfin pape le 13 septembre 1276. On devoit le nommer *Jean XX*, puis-

que le dernier pape du même nom étoit *Jean XIX ;* mais comme quelques-uns ont compté pour pape *Jean* fils de *Robert*, et qu'ils ont aussi inséré l'antipape *Philagathe*, on a nommé celui-ci *Jean XXXI*. Il envoya des légats à *Michel Paléologue*, pour l'exhorter à observer ce qui avoit été résolu au concile de Lyon, tenu sous *Grégoire X*, et révoqua la constitution de ce pape touchant l'élection du souverain pontife. Ce pape disoit à ses amis, qu'*il se promettoit une longue vie ;* mais il fut écrasé, environ huit mois après son élection, par la chûte d'un bâtiment qu'il faisoit construire à Viterbe. Il expira le 16 mai 1277. On a de lui, des *Ouvrages* de philosophie, de médecine et de théologie.

XL. JEAN XXII, naquit à Cahors, d'une bonne famille, et non d'un cordonnier, comme l'assurent presque tous les historiens. Son nom étoit *Jacques d'Euse*. Il avoit, sous un extérieur peu avantageux, beaucoup d'esprit, et il le perfectionna par l'étude. *Charles II*, roi de Naples, instruit de son mérite, le donna pour précepteur à son fils. De dignité en dignité, il parvint à la pourpre, dont *Clément V* le décora en 1312, et enfin à la papauté le 7 août 1316. Les cardinaux ne pouvant s'accorder après la mort de *Clément V*, résolurent, dit *Villani*, de s'en rapporter à lui pour le choix d'un nouveau pontife. Il se nomma lui-même, en disant : *Ego sum Papa*. Mais cette anecdote de *Villani*, paroît détruite par la lettre circulaire du nouveau pontife aux évêques et aux princes. Il y parle de l'unanimité des suffrages des cardinaux, et de l'état d'incertitude où l'avoit laissé la crainte de s'imposer le pesant fardeau du pontificat. L'un des premiers soins de *Jean XXII*, fut d'ériger diverses abbayes en évêchés, et de former des métropoles de plusieurs villes épiscopales. Toulouse devint un archevêché ; on lui donna pour suffragans, Montauban, Lavaur, Mirepoix, Saint-Papoul, Rieux, Lombez et Pamiers. Les évêchés de Saint-Flour, de Vabres, de Castres, de Tulle, de Condom, de Sarlat, de Luçon, de Maillezais, furent érigés. Le pontificat de *Jean XXII* fut troublé par plusieurs querelles. On détaillera la première dans l'article de l'empereur *Louis de Bavière*. *Voyez* aussi CORBIÈRE. La seconde ressembloit assez à la dispute de l'isle de Lilliput, sur la manière d'ouvrir un œuf. Ce fut vers l'an 1322 qu'elle éclata. Un *Bérenger* enseigna, d'après je ne sais quel *Béguard*, mis à l'inquisition de Toulouse, que *Jésus-Christ ni les Apôtres n'avoient rien possédé, ni en commun, ni en particulier*. C'étoit, selon lui, un article de foi. Les Franciscains demandèrent à cette occasion, *s'ils pouvoient dire que leur potage leur appartînt lorsqu'ils le mangeoient*. Les uns soutenoient l'affirmative, les autres la négative. L'affaire fut portée au pape, qui voulut bien perdre son temps à l'examiner. Les Cordeliers assemblés alors à Pérouse pour leur chapitre général, au lieu d'attendre la décision du pontife, se déclarèrent contre la non-propriété, et la firent enseigner par leurs docteurs. Une autre querelle, non moins intéressante, électrisoit depuis quelque temps les têtes des premiers hommes de l'ordre. Leur habit devoit-il être

blanc, gris, noir, court ou long, de drap ou de serge? Le capuchon devoit-il être pointu ou rond, large ou étroit? Ces graves impertinences produisirent autant de chapitres, de congrégations, de bulles, de manifestes, de livres de satires, que s'il eût été question du bouleversement de l'Europe, ou de la destruction du Christianisme. Toutes ces questions qui heureusement n'intéressent en rien la religion, et dignes de mépris, selon Don *Calmet*, furent décidées, après de longs débats, par les docteurs du chapitre de Pérouse. *Jean XXII*, justement offensé de ce que les Frères Mineurs avoient prévenu son jugement, condamna leurs décisions par ses extravagantes, *Cùm inter, etc.* Les Cordeliers, irrités de leur côté, embrassèrent le parti de l'empereur, brouillé alors avec le pape. Ils traitèrent celui-ci d'hérétique, et ne cessèrent de déclamer contre lui. Quelques-uns de ces fanatiques périrent dans le bûcher. *Jean XXII* résolut même d'abolir l'ordre entier, et il l'auroit fait, si la politique n'eût arrêté le bras de la vengeance... La troisième dispute qui agita son pontificat, fut celle de la *Vision béatifique*. Ce fut le jour de la Toussaint de l'année 1331, qu'il développa dans un sermon ses sentimens sur cette matière. « La récompense des Saints, dit-il, avant la venue de Jésus-Christ, étoit le sein d'*Abraham*; après son avénement, sa passion et son ascension, leur récompense jusqu'au jour du jugement est d'être sous l'autel de Dieu, c'est-à-dire sous la protection et la consolation de l'humanité de J. C.; mais après le jugement, ils seront sur l'autel, c'est-à-dire sur l'humanité de J. C. » Le pape répéta la même doctrine dans deux autres sermons qui firent beaucoup de bruit. Ses ennemis s'en prévalurent pour l'accuser d'hérésie; ses partisans prétendirent qu'il avoit plutôt voulu exposer qu'établir cette doctrine. En effet, dans sa dernière maladie, il donna, sur la question des ames saintes après la mort, une déclaration solennelle qui ne renfermoit rien que d'orthodoxe. La maladie qui le mit au tombeau, fut une défaillance de nature, qui ne devoit pas paroître surprenante dans un homme de plus de 90 ans. Il mourut, le 4 décembre 1334, après dix-huit ans et quelque mois de pontificat. Ce pontife avoit l'esprit pénétrant et capable des plus grandes affaires. L'amour de l'étude avoit nourri dans lui l'éloignement du faste, des vanités et des plaisirs. La frugalité de sa table répondoit à sa sobriété; on y servoit des mets plus grossiers que délicats. Il étoit naturellement très-économe. On trouva dans son trésor, suivant *Villani*, la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, dont 7 millions en vaisselle, bijoux, croix, vases d'église, et dix-huit millions en espèce, somme si exhorbitante qu'il y a apparence que cet historien a exagéré. Il est vrai que *Jean XXII* avoit employé toutes sortes de moyens pour amasser ce trésor, qu'il destinoit, dit-on, à la conquête de la Terre-sainte. Il s'étoit attribué la réserve de toutes les prébendes, de presque tous les évêchés, et le revenu de tous les bénéfices vacans. Il avoit trouvé par l'art des réserves, celui de prévenir presque toutes les élections, et de donner tous les bénéfices. Jamais il ne nommoit un évêque, qu'il n'en dé-

plaçât sept ou huit ; chaque promotion en attiroit d'autres, et toutes valoient de l'argent. Il se reprocha, sans doute, ces différentes manières de grossir son épargne ; car, dans ses derniers momens ; il abolit les réserves. C'est à lui qu'on attribue, selon le dictionnaire de *Ladvocat*, les *Taxes* de la chancellerie Romaine. La meilleure édition de ce livre est de 1564, in-8°, et la dernière est de 1744, in-12. On a de *Jean XXII* des lettres et des bulles bien écrites pour son temps, et plusieurs ouvrages, sur-tout sur la médecine, science qu'il connoissoit autant qu'on pouvoit la connoître dans un siècle dépourvu d'expériences et de lumières. I. *Thesaurus Pauperum* : c'est un traité de remèdes, imprimé à Lyon en 1525. II. Un *Traité des Maladies des Yeux*. III. Un autre *sur la formation du Fœtus*. IV. Un autre *de la Goutte*. V. Des *Conseils pour conserver la Santé*. VI. On lui attribue l'*Art transmutatoire des Métaux*, qui se trouve dans un recueil imprimé à Paris 1557, in-12 ; mais il y a grande apparence que ce livre n'est pas de lui.

XLI. JEAN XXIII, (Balthasar Cossa) Napolitain, avoit commencé par exercer le métier de corsaire. Il avoit été ensuite légat à Bologne, et s'y étoit conduit comme sur mer. L'argent qu'il sut répandre à propos, après la mort du pape *Alexandre V*, lui procura la tiare en 1410. Il promit de renoncer au pontificat, si *Grégoire XII* et *Pierre de Lune*, qui se faisoit appeler *Benoît XIII*, se désistoient de leurs prétentions. Il ratifia cette promesse le 2 mars 1415, dans une session du concile de Constance. L'empereur l'avoit forcé à cette démarche : il s'en repentit bientôt. Il n'étoit venu à Constance qu'à regret ; et en regardant cette ville avant que d'arriver, il avoit dit à ses compagnons de voyage : *Je vois bien que c'est ici la fosse où l'on attrape les renards.* Il avoit fait une chûte dans une montagne du Tirol ; et comme on lui demandoit s'il n'étoit point blessé. *Non*, répondit-il ; *mais je suis à bas, et je vois bien que j'aurois mieux fait de rester à Bologne.* Ayant résolu de s'évader de Constance, *Fréderic*, duc d'Autriche, donna un tournoi pour favoriser le dessein du pontife. *Jean XXIII* s'échappa dans la foule, déguisé en palefrenier. Il fut saisi à Fribourg, et transféré dans un château voisin. Le concile commença à instruire son procès. Selon les dépositions des témoins qu'on entendit, « *Jean XXIII* avoit été dès l'enfance sans docilité, sans pudeur, sans bonne foi, sans affection pour ses proches. Il s'étoit rendu habile dans toute espèce de simonie, pour faire son chemin dans l'état ecclésiastique. Durant ses légations, il avoit été le fléau des peuples qui dépendoient de lui. Pour arriver au pontificat, il avoit hâté la mort d'*Alexandre V* par une potion empoisonnée. Étant pape, il ne s'étoit appliqué à aucun de ses devoirs. Point d'offices, point de jeûnes, point d'abstinences. Si quelquefois il disoit la messe, c'étoit sans décence et sans gravité, plutôt en cavalier qu'en pontife, plutôt pour conserver son rang que par dévotion. Ce sont les termes de la procédure. Suivant les mêmes dépositions, *Jean XXIII* étoit l'oppresseur des pauvres, l'ennemi de la justice, l'appui des mé-

chans, l'idole des Simoniaques, l'esclave des voluptés, la sentine des vices, le scandale de l'église. C'étoit un marchand public de prélatures, de bénéfices, de reliques et de sacremens. C'étoit un dissipateur des biens de l'Église Romaine, un empoisonneur, un homicide, un parjure, un fauteur du schisme. C'étoit un homme entièrement décrié pour les mœurs, qui n'avoit respecté ni la pudeur des vierges, ni la sainteté du mariage, ni la barrière des cloîtres, ni les lois de la nature, ni celles de la parenté. C'étoit un endurci, un incorrigible, un hérétique notoire et opiniâtre, un impie, qui avoit cru que l'ame n'est point immortelle, et qu'il n'y a point d'autre vie après celle-ci. Nous ne rapportons, dit le P. *Berthier*, que nous copions ici, que la moindre partie de cette effrayante procédure. » Il y a apparence que *Jean XXIII* n'étoit point coupable de tous les crimes dont on l'accusoit, ou que du moins les témoins les avoient un peu exagérés; mais il en avoit commis assez pour être déposé. Il le fut le 29 mai 1415, et la sentence fut suivie de la prison. Après y avoir été retenu pendant trois ans, il n'en sortit que pour reconnoître *Martin V*. Ce pape l'accueillit avec beaucoup de bonté, le fit doyen du sacré collége, et lui donna une place distinguée dans les assemblées publiques. *Cossa* ne jouit pas long-temps de ces honneurs. Il mourut à Florence, six mois après, le 22 novembre 1419, et fut enterré magnifiquement par les soins de *Côme de Médicis*, son ami. Quelques reproches qu'on ait faits à ce pontife, on ne peut lui refuser beaucoup de courage dans l'adversité. Loin de se prévaloir du grand nombre d'amis qui s'offroient à faire un parti pour lui dans les derniers jours de sa vie, il sacrifia sa fortune au repos de l'église, et mourut en philosophe, après avoir passé sa jeunesse en brigand. Il fit même des vers dans la prison où il avoit été enfermé : ils prouvent qu'il avoit de l'esprit et du goût pour les lettres; il s'y plaint de ses amis, qui, la plupart, le trahirent ou l'abandonnèrent :

Qui modò summus eram, gaudens et nomine præsul,
Tristis et abjectus nunc mea fata gemo.
Excelsus solio nuper versabar in alto,
Cunctaque gens pedibus oscula prona dabat.
Nunc ego pœnarum fundo devolvor in imo;
Vultum deformem quemque videre piget.
Omnibus in terris aurum mihi sponte ferebant,
Sed nec gaza juvat, nec quis amicus adest.
Sic varians fortuna vices, adversa secundis
Subdit, et ambiguo nomine ludit atrox.

EMPEREURS, ROIS et PRINCES.

XLII. JEAN Ier, surnommé ZIMISCÈS, d'une famille illustre, étoit officier des légions d'Orient. Il dut son élévation à l'impératrice *Théophanon*, femme de *Nicéphore Phocas*. Cette princesse s'étoit lassée bientôt d'un époux, qui étoit l'homme le plus mal fait et le plus laid de tout l'empire, et qui d'ailleurs n'aimoit pas les femmes, il couchoit presque toujours seul, et sur la terre. *Théophanon* ayant mis

dans ses intérêts *Jean Zimiscès*, ce général se fit descendre dans une corbeille avec quelques conjurés, vis-à-vis l'appartement de *Nicéphore*, et il y entra par une fenêtre. On le trouva profondément endormi, couché sur une peau d'ours étendue par terre. *Zimiscès* lui donna un coup de pied pour l'éveiller, afin qu'il sentît toute l'horreur de son sort. Les conjurés se jetèrent sur lui, le percèrent de plusieurs coups, et lui tranchèrent la tête. *Zimiscès* fut alors déclaré empereur; mais le patriarche de Constantinople refusa de le couronner, jusqu'à ce qu'il eût expié son crime par la pénitence. On exigea encore de lui que l'impératrice fût chassée du palais, et reléguée dans une isle, et que les meurtriers de l'empereur fussent bannis. *Zimiscès* consentit à tout. *Théophanon* fut envoyée dans un monastère d'Arménie; châtiment trop doux pour de si grands forfaits. *Zimiscès*, pour rendre son usurpation moins odieuse, s'associa *Basile* et *Constantin*, fils de *Romain le jeune* et de *Théophanon*. Il fut solennellement couronné le jour de Noël, en 969. Quoiqu'il fût monté sur le trône par un crime, il gouverna, non en usurpateur, mais en roi. Il remporta des victoires signalées sur les Russes, les Bulgares et les Sarasins. Il avoit pris plusieurs places sur ceux-ci, et se préparoit à se rendre maître de Damas, lorsqu'il fut prévenu par la mort. En passant par la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de quantité de maisons magnifiques, et ayant appris qu'elles appartenoient à l'eunuque *Basile*, son grand chambellan, il poussa un profond soupir, et dit : *Il est bien triste que les travaux des Grecs ne servent qu'à enrichir un Eunuque!.... Basile*, craignant que l'empereur n'en vînt des plaintes aux effets, et ne lui fît rendre compte de sa conduite, engagea un échanson, à force de promesses, à mettre du poison dans le breuvage de l'empereur. Ce crime fut exécuté, et *Zimiscès* mourut le 10 janvier 976. Il fut enterré dans l'église du Sauveur qu'il avoit fait bâtir. C'est lui qui fit graver le premier sur la monnoie l'image de Jésus-Christ, avec cette inscription : *Jésus-Christ, Roi des Rois.*

LXIII. JEAN II, (Comnène) empereur de Constantinople, surnommé *Calo-Jean*, à cause de sa beauté, monta sur le trône après *Alexis Comnène*, son père, en 1118, et épousa la princesse *Irène* de Hongrie. Il combattit les Mahométans, les Serviens, et plusieurs autres barbares, sur lesquels il remporta de grands avantages. Il voulut reprendre Antioche sur les François; mais il ne put y réussir. Ayant échoué devant cette ville, il vécut à Constantinople, en bon prince, répandant des bienfaits sur le peuple, pardonnant à ses sujets rebelles, même à ceux qui avoient attenté à sa vie; bannissant le luxe de sa cour, et se montrant en tout le modèle des rois et des hommes. Il mourut le 8 avril 1143, à 55 ans, d'une blessure qu'il s'étoit faite à la chasse par une flèche empoisonnée. Un médecin lui ayant fait espérer, dit-on, de conserver sa vie, s'il vouloit se résoudre à se laisser couper la main : *Non, non, dit-il, je n'en ai pas trop de deux pour manier les rênes de mon vaste Empire.* Le maréchal *Fabert* et

le comédien *Baron*, dans de pareilles occasions, ont fait des réponses à peu près semblables.

XLIV. JEAN III, (DUCAS-VATACE) empereur à Nicée, tandis que les Latins occupoient le trône impérial de Constantinople, étoit né à Didimotèque en Thrace, et sortoit de la famille impériale des *Ducas*. Il avoit épousé *Hélène*, fille unique de *Théodore Lascaris*, qui l'avoit désigné pour son successeur, en 1222. Il régna en grand prince. Les Latins ne purent rien contre lui, et il fit tout contre eux. Il recula les bornes de son empire, et fit des progrès rapides dans les pays qui l'environnoient, principalement sur les Croisés, qu'il réduisit, sous le règne de *Robert de Courtenai*, au seul territoire de Constantinople. Ayant conclu et ensuite rompu la paix avec cet empereur, il fit, sous *Baudouin II*, alliance avec *Azan*, roi des Bulgares ; et ces deux guerriers vinrent à trois différentes reprises, mettre le siége devant Constantinople, d'où ils furent chaque fois repoussés. Après la levée du dernier de ces siéges, l'an 1240, *Vatace* fut défait par *Baudouin*, qui l'obligea à faire la paix. Il abandonna alors le projet de se rendre maître de Constantinople ; et ayant tourné ses armes dans la Thessalie, contre *Jean Comnène*, successeur de *Théodore*, il le rendit son tributaire. Il conclut ensuite un traité d'alliance avec les Turcs, et alla porter la guerre dans la Bulgarie, possédée par *Michel*, fils du roi *Azan*. Ce royaume devint le théâtre de sa gloire : il y combattit plusieurs années, jusqu'à ce qu'il eût repris toutes les villes que les Bulgares avoient conquises sur leurs voisins. Le succès de cette entreprise l'engagea de nouveau à attaquer les Croisés, et il leur enleva des isles qu'ils possédoient sur les côtes maritimes de l'Asie. Ces conquêtes l'ayant rendu formidable, il borna ses soins à rendre son peuple heureux ; et, pour mieux réussir, il vécut toujours avec frugalité. Ce prince sage disoit *que les dépenses d'un Monarque étoient le sang de ses sujets ; que son bien étoit le leur, et qu'il devoit l'employer pour eux*. Il fut pleuré à sa mort, arrivée en 1255, à 62 ans. Son attachement pour une jeune Allemande, à laquelle il accorda les mêmes honneurs qu'à l'impératrice, et qui lui fit commettre bien des injustices, ternit l'éclat de ses grandes qualités.

XLV. JEAN IV, (LASCARIS) fils de *Théodore le jeune*, lui succéda dans le mois d'août 1259, à l'âge de six ans. Il fit son entrée, le 14 août 1261, dans Constantinople, qui avoit été reprise sur les Latins ; mais le despote *Michel Paléologue* arracha le sceptre impérial à cet enfant empereur, et lui fit crever les yeux le jour de Noël de la même année. Il le fit conduire ensuite en Bithynie où il traîna une vie languissante jusqu'au temps d'*Andronic II Paléologue*, sous l'empire duquel il mourut.

XLVI. JEAN V, (CANTACUZÈNE) ministre et favori d'*Andronic Paléologue le Jeune*, se servit de son pouvoir pour usurper l'empire. Ce prince lui ayant recommandé, en mourant, *Jean* et *Emmanuel*, ses deux fils, le perfide *Cantacuzène* se fit déclarer empereur, en 1345, à la place de ses pupilles. Il entra à

Constantinople, les armes à la main, et força le jeune *Jean Paléologue* à épouser sa fille, et à lui laisser le titre d'empereur. Cet arrangement rétablit la paix pour quelque temps. Les Gênois, qui formoient depuis long-temps une république florissante, firent le siége de Constantinople, en 1349, et remportèrent de grands avantages sur la flotte impériale. *Cantacuzène* leur offrit la paix, quils acceptèrent. Si ce prince avoit tenu seul le sceptre, il auroit rendu de grands services à l'état: mais, obligé de consulter son collègue, il ne pouvoit faire tout le bien qu'il auroit voulu. Les deux empereurs, pour comble d'adversité, se brouillèrent tout-à-fait, et prirent les armes, dans le dessein d'abattre chacun son rival. Cette guerre civile dura près de trois ans. Enfin la réunion se fit; mais *Cantacuzène*, craignant que la paix ne fût pas sincère, prit le parti de renoncer à la couronne. Il se fit apporter un habit de moine dans le palais même, et s'en revêtit en présence de toute la cour. Après avoir quitté les marques de la dignité impériale, il alla s'enfermer dans un monastère du mont Athos. Il s'y retira de bonne grace, en 1355, et y vécut en philosophe. Ses sujets le regrettèrent; il avoit été plutôt leur père que leur maître. A sa perfidie près, on ne peut que le louer. Il fut grand prince, bon politique, excellent général. Il joignoit à ces qualités beaucoup d'esprit. Il fit cependant une faute, en donnant une de ses filles à *Orcan*, sultan des Turcs: ce fut un prétexte pour ce prince, non seulement de se saisir de tout ce que les Grecs possédoient encore en Asie, mais même de prendre plusieurs places en Europe. Avant que d'abdiquer, il avoit fait proclamer empereur *Matthieu*, son fils, que *Jean Paléologue* dépouilla de la dignité impériale. On a de *Cantacuzène*, une *Histoire de l'Empire d'Orient*, depuis 1340, jusqu'en 1354. Elle est écrite avec beaucoup d'élégance, mais peut-être avec trop peu de vérité, du moins dans les événemens qui le regardent. Il y rappelle à tous propos ses services. Il fait parade d'éloquence, dans de longs discours qu'il s'attribue, ou qu'il met dans la bouche des autres. Quoiqu'un écrivain moderne l'ait accusé «de n'avoir été qu'un comédien en matière de religion», son ouvrage dépose par-tout contre cette accusation. Son *Histoire* a été imprimée au Louvre, en 1655, 3 vol. in-fol, et traduite quelque temps après par le président *Cousin*.

XLVII. JEAN VI, (PALÉOLOGUE) succéda à son père, *Andronic le Jeune*, en 1341, dans l'empire de Constantinople. Il n'eut d'abord que la qualité d'empereur, par l'usurpation de *Jean Cantacuzène;* mais l'usurpateur s'étant démis, il occupa seul le trône. *Voyez* II. MATTHIEU. *Cantacuzène* avoit su contenir ou réprimer les ennemis de l'état, tantôt par la force, tantôt par la douceur, par des ménagemens, ou par des alliances. Mais dès la première année de son abdication, en 1355, les Turcs se rendirent maîtres de la Chersonèse, et entrèrent dans la Thrace sans trouver aucune résistance. *Paléologue* fut obligé de faire un traité de paix avec *Amurat*, leur empereur: il en obtint une trève de quelques années, pendant

laquelle il alla à Rome, implorer le secours des princes d'Occident. Il passa par Venise, où plusieurs particuliers lui prêtèrent des sommes considérables. N'ayant pu rien obtenir des puissances de la Chrétienté, il revint à Venise, où on le retint pour ses dettes. *Manuel*, son fils, le racheta. De retour à Constantinople, il eut à combattre un fils rebelle, *Andronic*, à qui il avoit laissé le gouvernement de l'état pendant son absence. *Andronic*, plein d'ambition et de cruauté, mit son père et ses frères en prison; ils n'en sortirent que deux ans après. *Paléologue*, qui n'aimoit que son repos, le jeu, la table, les femmes et la chasse, essuya bientôt de nouvelles disgraces. *Bajazet*, successeur d'*Amurat*, fit de nouvelles conquêtes sur l'empire, qu'il mit sur le penchant de sa ruine. *Paléologue* songea à fortifier Constantinople, dans la crainte qu'elle ne fût assiégée. Sous prétexte d'embellir la ville, il fit élever deux tours de marbre blanc, destinées à la défendre. *Bajazet*, ayant pénétré ses vues, ordonna à *Paléologue* de les abattre, et le menaça de faire crever les yeux à *Manuel* son fils, qu'il avoit en ôtage. L'empereur se vit obligé de démolir les tours; et le chagrin que lui causa cet affront, lui donna la mort peu de temps après, dans la 60e année de son règne, l'an 1390. Je ne sais d'où un historien moderne a pu tirer, si ce n'est de son imagination, l'admirable portrait qu'il fait de ce prince. Rien n'est plus opposé à la vérité de l'histoire. L'empire, déjà très-affoibli, n'avoit pas alors plus d'étendue que le tiers de la France: encore, dans ce petit espace, les Turcs étoient maîtres des principales villes. Il auroit fallu un héros pour soutenir le trône chancelant des *Césars*. *Paléologue* fut un souverain aussi négligent que foible. Il ne s'occupa que de plaisirs, lorsqu'il auroit dû se dévouer entièrement à la défense de son empire. Il mourut ruiné de débauches, bravé par ses ennemis, et méprisé de ses sujets.

XLVIII. JEAN VII, (PALÉOLOGUE) empereur de Constantinople, monta sur le trône en 1425, après la mort de son père *Emmanuel*, et ne fut pas plus heureux que lui. Les Turcs augmentèrent leurs anciennes conquêtes par de nouvelles victoires. Ils prirent Tessalonique, l'an 1431, et *Jean* craignit avec raison que son empire ne fût bientôt leur proie. Il ne pouvoit espérer du secours que des Latins; c'est ce qui lui fit souhaiter l'union de l'église grecque avec la latine. Le pape *Eugène IV* le sut, et lui envoya des légats pour le maintenir dans ce dessein, et lui faire savoir qu'il avoit indiqué un concile à Ferrare. *Jean* y vint lui-même, l'an 1438, suivi de plusieurs prélats et princes Grecs, et y fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Le concile ayant été transféré à Florence à cause de la peste, l'union des Grecs et des Latins y fut conclue, l'an 1439. En conséquence de cette union, le pape avoit promis à l'empereur, 1.° d'entretenir tous les ans trois cents soldats et deux galères pour la garde de la ville de Constantinople; 2.° que les galères qui porteroient les pélerins jusqu'à Jérusalem, iroient à Constantinople; 3.° que quand l'empereur auroit besoin de vingt galères

pour six mois, ou de dix pour un an, le pape les lui fourniroit; 4.° que s'il avoit besoin de troupes de terre, le pape solliciteroit fortement les princes Chrétiens d'Occident de lui en fournir. Le décret d'union ne co tenoit aucune erreur. Il ne changeoit rien dans la discipline des Grecs, il n'altéroit en rien la morale; on y reconnoissoit la primauté du pape, qu'aucune église n'avoit jamais contestée. L'union procuroit d'ailleurs un secours de la plus grande importance pour l'empire de Constantinople. Cependant le clergé ne voulut, ni accéder au décret, ni admettre aux fonctions ecclésiastiques ceux qui l'avoient signé. Bientôt on vit, contre les partisans de l'union, une conspiration générale du clergé, du peuple, et sur-tout des moines, qui gouvernoient presque seuls les consciences, et qui soulevèrent tous les citoyens, et jusqu'à la plus vile populace. Ce soulèvement général engagea la plupart de ceux qui avoient été à Florence, à se rétracter. On attaqua le concile tenu dans cette ville, et tout l'Orient condamna l'union qui s'y étoit faite. L'empereur voulut soutenir son ouvrage : on le menaça de l'excommunier, s'il continuoit de protéger l'union, et de communiquer avec les Latins. Tel étoit l'état d'un successeur de *Constantin le Grand*. C'est au milieu de ces dissentions, que *Jean* retourna en Orient. Il mourut, le 31 octobre 1448, après un règne de 29 ans. Les chagrins que lui causèrent les agitations de son empire, hâtèrent sa mort. Ce prince n'eut aucune vertu militaire. La politique fut l'unique arme qu'il put opposer à ses ennemis, et il sut en faire usage. *Voy.* EUGÈNE IV.

XLIX. JEAN, dit le *Bon*, fils de *Philippe de Valois*, roi de France, succéda à son père, le 22 août 1350, à 40 ans. Il commença son règne par faire couper la tête, sans aucune forme de justice, au comte d'*Eu*, connétable. Cette violence, au commencement d'un règne, dit le président *Hesnault*, aliéna tous les esprits, et fut cause en partie des malheurs du roi. *Charles d'Espagne de la Cerda*, qui avoit la charge du comte d'*Eu*, fut assassiné peu de temps après par le roi de Navarre, *Charles le Mauvais*. Ce prince étoit irrité de ce qu'on lui avoit donné le comté d'Angoulême, qu'il demandoit pour la dot de sa femme, fille du roi *Jean*. Ce dernier monarque s'en vengea, en faisant trancher la tête à quatre seigneurs, amis du Navarrois. Des exécutions aussi barbares ne pouvoient produire que des cabales, et ces cabales mirent le royaume sur le bord du précipice. *Charles*, Dauphin de France, ayant invité le roi de Navarre de venir à Rouen à la réception du duc de Normandie, le fit arrêter, le 5 avril 1356. Cette détention réunit contre la France les armes de *Philippe*, frère du roi de Navarre, et celles d'*Edouard III*, roi d'Angleterre. *Edouard*, prince de Galles, fils du monarque Anglois, connu sous le nom de *Prince Noir*, s'avança avec une armée redoutable, quoique petite, jusqu'à Poitiers, après avoir ravagé l'Auvergne, le Limousin et une partie du Poitou. Le roi *Jean* accourt à la tête d'un corps nombreux, l'atteint à Maupertuis à 2 lieues de Poitiers, dans des vignes, d'où il ne pouvoit se sauver, et lui livre bataille, le 19 septembre 1356, malgré

les offres que faisoit *Edouard* de rendre tout, et de mettre bas les armes pour sept ans. Cette journée, connue sous le nom de *Bataille de Poitiers*, fut fatale au roi *Jean*. Il fut entièrement défait avec une armée de plus de 40 mille hommes, quoique les Anglois n'en eussent que 12 mille; mais la discipline l'emporta sur la bravoure et sur le nombre. Les principaux chevaliers de France périrent; le reste prit la fuite. Le roi, blessé au visage, fut fait prisonnier, avec *Philippe*, un de ses fils, par un de ses sujets qu'il avoit banni, et qui servoit chez les ennemis. Le *Prince Noir* donna à souper au roi *Jean*, qui ne parut point abattu par son malheur. *Je comptois*, dit-il à Edouard, *vous donner à souper aujourd'hui; mais la fortune en a disposé autrement, et a voulu que ce fût vous qui m'en donnassiez....* *Quoique la journée*, lui répondit le vainqueur, *n'ait pas été heureuse pour vous, vous avez pourtant lieu de vous en applaudir, puisque vous y avez montré la plus grande valeur.* On a dit du roi *Jean*: VICIT, QUANQUAM VICTUS. Le *Prince Noir* mena ses deux prisonniers à Bordeaux et à Londres, où il les traita avec autant de politesse que de respect. Lorsque *Jean* arriva dans cette ville, *Edouard* avoit à sa cour les rois d'Ecosse et de Chypre. Ce qui paroîtra aujourd'hui extraordinaire, c'est que le maire de Londres, simple marchand de vin, invita chez lui ces quatre princes, et les reçut avec une magnificence dont on n'a pas d'idée. Le roi de France fit paroître autant de courage que de résignation pendant sa prison. *Edouard* lui ayant offert sa liberté à condition qu'il feroit hommage du royaume de France, comme relevant de celui d'Angleterre, il lui fit une réponse aussi ferme que noble: *Les droits de ma couronne*, lui dit-il, *sont inaliénables. J'ai reçu de mes aïeux un royaume libre; je laisserai un royaume libre à mes descendans. Le sort des combats a pu disposer de ma personne, mais non des droits sacrés de la Royauté.* La prison du roi fut dans Paris le signal de la guerre civile. Le *Dauphin*, déclaré régent du royaume, le voit presque entièrement révolté contre lui. Il est obligé de rappeler ce même roi de Navarre, qu'il avoit fait emprisonner. C'étoit, dit un homme d'esprit, déchaîner son ennemi. Le Navarrois n'arrive à Paris que pour attiser le feu de la discorde. *Marcel*, prévôt des marchands, à la tête d'une faction de paysans, appelée *la Jacquerie*, fait massacrer *Robert de Clermont*, maréchal de Normandie, et *Jean de Conflans*, maréchal de Champagne, en présence et dans la chambre même du *Dauphin*. Les factieux s'attroupent de tous côtés; et, dans cette confusion, ils se jettent sur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils portent leur fureur brutale jusqu'à faire rôtir un seigneur dans son château, et à contraindre sa fille et sa femme de manger la chair de leur époux et de leur père. *Marcel*, dans la crainte d'être puni de tous ses crimes par le régent qui avoit investi Paris, alloit y mettre le comble en livrant la ville aux Anglois, lorsqu'il fut assommé par *Jean Maillard* d'un coup de hache, le 1er août 1358. On publie à l'instant la trahison et la mort du coupable; on égorge ses complices. Les Parisiens, touchés de repentir, en-

voient une députation au régent, pour le prier d'entrer dans la ville, où il est reçu avec acclamation. Un bourgeois lui dit néanmoins avec impudence : *Pardieu, Sire, si l'on m'avoit cru, vous n'y seriez pas entré; mais on y fera peu pour vous.* Cet insolent alloit être puni, lorsque le *Dauphin* arrêta le coup, en répondant froidement : *On ne vous auroit pas cru, beau Sire.* Une amnistie générale, dont les plus séditieux furent exceptés, affoiblit beaucoup l'esprit de révolte. Dans ces convulsions de l'état, *Charles de Navarre* aspiroit à la couronne. Le *Dauphin* et lui s'étoient fait une guerre sanglante, qui ne finit que par une paix simulée. Enfin, le roi *Jean* sortit de sa prison de Londres. La paix fut conclue à Brétigni en 1360 : *Edouard* exigea pour la rançon de son prisonnier environ trois millions d'écus d'or, le Poitou, la Saintonge, l'Agenois, le Périgord, le Limousin, le Quercy, l'Angoumois et le Rouergue. La France s'épuisa. On fut obligé de rappeler les Juifs, et de leur vendre le droit de vivre et de commercer. Le roi *Jean* compta 600 mille écus d'or pour le premier payement; mais n'ayant pas de quoi payer le reste de sa rançon, il retourna se mettre en ôtage à Londres, et y mourut le 8 avril 1364, à 54 ans, après en avoir régné 14. On dit malignement dans le temps, et on l'a répété depuis, que son amour pour la belle comtesse de *Salisbury* fut le principal motif de son retour en Angleterre, C'est ainsi qu'on ternit, par des motifs ridicules, les actions les plus louables.... La variation des monnoies sous ce règne, est la preuve la plus forte des malheurs qui le désolèrent. Le roi fut réduit à payer ce qu'il achetoit pour sa maison, avec une petite monnoie de cuir, qui avoit au milieu un petit clou d'argent. Cette variation étoit l'impôt le plus commun de ces temps funestes, et sans doute le plus fatal au commerce : aussi le peuple obtint-il, comme une grace, qu'il fût remplacé par les *Tailles.* Les états généraux lui accordèrent une *Aide*, et ce prince leur permit de nommer les officiers qui devoient faire cette levée. C'est à ces officiers, qui ne devoient subsister qu'autant que l'*Aide* devoit avoir cours, que l'on peut rapporter l'origine des *Cours des Aides.* Ce qui est étrange, c'est que le luxe ne fut jamais porté plus loin par les grands seigneurs : le roi leur en donnoit lui-même l'exemple. Une chose qu'on ne doit pas oublier, c'est que dans les états généraux de 1355, il signa presque les mêmes réglemens, la même charte qui fait les fondemens de la liberté de l'Angleterre. Mais la charte des François ne fut qu'un réglement passager, au lieu que celle des Anglois fut une loi perpétuelle. *Jean* étoit certainement un preux chevalier, dit *St-Foix ;* mais d'ailleurs un prince sans génie, sans conduite, sans discernement ; n'ayant que des idées fausses ou chimériques, outrant la probité comme la bravoure; d'une facilité étonnante avec un ennemi qui le flattoit, et d'un entêtement orgueilleux avec des ministres affectionnés qui osoient lui donner des conseils ; impatient, fantasque, et ne parlant que trop souvent avec humeur au soldat. Un jour qu'on chantoit la chanson de *Roland*, comme c'étoit l'usage dans les

marches : *Il y a long temps*, dit-il, *qu'on ne voit plus de* Rolands *parmi les François.* — *On y verroit encore des* Rolands, lui répondit un vieux capitaine, *s'ils avoient un Charlemagne à leur tête.* Ses principales qualités furent la bravoure, la générosité et la franchise. Il disoit que *si la foi et la vérité étoient bannies du reste du monde, elles devroient se retrouver dans la bouche des rois.* Il institua en 1351, ou, selon d'autres, il rétablit l'ordre de l'*Etoile*, qui fut, dit-on, institué par le roi *Robert.* Cet ordre reçut pour devise ces mots: MONSTRANT REGIBUS ASTRA VIAM. *Les Astres dirigent la course des Rois*, (par allusion aux rois Mages....) *Jean* institua cette dignité chevaleresque, pour faire revenir à sa cour les seigneurs qu'il vouloit en décorer, et pour tâcher de regagner leur amitié. « La devise, dit un auteur, étoit d'autant plus flatteuse pour les nouveaux chevaliers, que le roi, en les présentant sous l'emblême des astres, sembloit leur promettre de les consulter désormais, et de les prendre pour guides. » Cet ordre fut éteint en 1460. *Jean* avoit épousé en premières noces *Bonne de Luxembourg*, morte en 1349; et en secondes *Jeanne* comtesse d'Auvergne, dont il n'eut point d'enfans, et qui mourut en 1361. *Voyez* CHARLES V.

L. JEAN SANS-TERRE, roi d'Angleterre, 4e fils du roi *Henri II*, fut usurpateur de la couronne en 1199, sur *Artus* de Bretagne, son neveu, à qui elle appartenoit. Ce prince ayant voulu le chasser du trône dont il s'étoit emparé, fut pris dans un combat en 1202. Le vainqueur fit enfermer le vaincu dans la tour de Rouen, et le poignarda, dit-on, de sa main. L'Europe accusa avec raison le roi *Jean* d'avoir ôté la vie à son neveu. *Constance*, mère de ce jeune prince, demanda justice à *Philippe-Auguste* de ce meurtre, commis dans ses terres et sur la personne de son vassal. L'accusé, ajourné à la cour des pairs, ayant refusé de comparoitre, fut condamné à mort, et toutes ses terres situées en France furent confisquées au profit du roi. *Philippe* se mit bientôt en devoir de profiter du crime du roi son vassal. *Jean*, endormi dans la mollesse et dans les plaisirs, se laissa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, et se retira en Angleterre, où il étoit haï et méprisé. Son indolence fut si grande, que, sur le rapport qu'on lui fit des progrès du roi de France: *Laissez-le faire*, dit-il; *j'en reprendrai plus en un jour qu'il n'en prendra dans une campagne.* Abandonné de tout le monde, il crut regagner le cœur de ses sujets, en signant deux *actes*, le fondement de la liberté, et la source des guerres civiles d'Angleterre. Le premier fut nommé la *Grande Charte*, et le second la *Charte des Forêts.* Pour comble de malheur, ses prétentions sur le clergé de son royaume, et la manière dure dont il les faisoit valoir, le brouillèrent, en 1212, avec le pape *Innocent III.* Voyez *ce mot.* Ce pontife mit l'Angleterre en interdit, et défendit à tous les sujets de *Jean* de lui obéir. Il ne sortit de l'embarras où les foudres du Vatican l'avoient jeté, qu'en soumettant sa personne et sa couronne au saint siége. Un légat du pape reçut l'hommage

qu'il lui en fit à genoux, en ces termes : « Moi JEAN, par la grace de Dieu, roi d'Angleterre, et seigneur d'Hibernie, pour l'expiation de mes péchés, de ma pure volonté, et de l'avis de mes barons, JE donne à l'église de Rome, au pape *Innocent* et à ses successeurs, les royaumes d'Angleterre et d'Irlande avec tous leurs droits, je les tiendrai comme vassal du pape : je serai fidelle à Dieu, à l'église Romaine, au pape mon seigneur, et à ses successeurs légitimement élus. Je m'oblige de lui payer une redevance de *mille marcs* d'argent par an, savoir 700 pour le royaume d'Angleterre, et 300 pour l'Hibernie. » Alors on mit de l'argent entre les mains du légat, comme premier payement de la redevance. On lui remit la couronne et le sceptre. Le ministre Italien foula l'argent aux pieds, et garda la couronne et le sceptre cinq jours ; il rendit ensuite ces ornemens au roi, comme un bienfait du pape, leur commun maître. Cette donation, en le faisant peu estimer de ses sujets, produisit bientôt des révoltes. Après que *Jean* eût été battu en plusieurs rencontres, et que le roi *Philippe-Auguste* eut gagné la bataille de Bouvines en 1214, les barons se soulevèrent. Le primat *Langton* se mit à la tête des factieux. On força le prince à signer la grande charte, regardée encore aujourd'hui comme le fondement de la liberté Angloise. Les articles principaux sont ceux-ci : « Le roi n'imposera aucune taxe sans le consentement d'une assemblée de la nation. On ne fera le procès à personne que d'une manière légale. Nul homme libre ne sera emprisonné, banni, que par le jugement de ses pairs. Tous les hommes libres peuvent sortir du royaume, et y rentrer. Londres et les autres villes et bourgs conserveront leurs anciennes franchises. Tout homme libre disposera de ses biens à sa volonté, et ses héritiers naturels lui succéderont, s'il meurt sans testament. Les officiers de la couronne ne pourront prendre ni voiture, ni chevaux, ni bois, malgré les propriétaires. Les amendes seront proportionnées aux délits, et n'iront jamais jusqu'à la ruine entière du coupable. Un *villain* ou *paysan*, s'il est mis à l'amende, ne pourra être dépouillé de ses instrumens de labourage, etc. » Le roi *Jean* se crut plus lézé, en laissant par cette charte à ses sujets les droits les plus naturels, qu'il ne s'étoit cru dégradé en se soumettant au pape. Il se plaignit de cette charte, comme du plus grand affront fait à la dignité royale. En parcourant ce titre important, on verra seulement que les droits du genre humain n'y ont pas été assez défendus. On s'appercevra que les communes qui portoient le plus grand fardeau, et qui rendoient les plus grands services, n'avoient nulle part à ce gouvernement qui ne pouvoit fleurir sans elles. Les barons ayant mis ce rempart contre le despotisme, s'emparèrent de l'autorité royale. Ils appelèrent *Louis*, fils du même *Philippe*, et le couronnèrent à Londres, le 22 mai 1216. *Jean* en conçut un si grand désespoir, que, si nous en voulons croire *Matthieu Pâris*, il fut prêt à suivre *Miramolin*, roi des Sarasins, et à se faire mahométan, s'il le délivroit de ses ennemis. Ce projet ne doit point surprendre dans un prince

qui ne croyoit pas à l'immortalité de l'ame; qui disoit, selon *M. de Montigni*, que depuis qu'il s'étoit réconcilié avec Dieu et avec le pape, il n'avoit essuyé que des disgraces, et qui se permettoit sur la religion, les plaisanteries les plus insultantes. Enfin, après avoir erré de ville en ville, il essuya un nouveau malheur, qui hâta sa mort. Au passage de l'Ouash, près de Lyn, dans la province de Norfolck, ses joyaux et sa caisse militaire furent engloutis dans des gouffres. Il prit si fort à cœur cet accident, qu'une intempérance par un excès de pêches, se joignant le soir même à son chagrin, il fut saisi d'une fièvre violente, qui l'emporta le 19 octobre 1216. Ce prince, que ses inquiétudes, ses crimes et ses malheurs ont rendu célèbre, manquoit également des vertus qui honorent le diadême et les conditions privées, et il réunissoit les vices de tous les états. Son règne est cependant une grande époque. Quoique la grande charte n'abolît point les anciennes cours, et qu'elle n'établît point une nouvelle forme dans l'administration de la justice, elle changea peu à peu la face du gouvernement. Les barons du royaume, en joignant l'intérêt du peuple à leurs propres intérêts, affermirent leur pouvoir et affoiblirent celui des monarques, qui, avec le titre de *roi*, ne furent plus que les premiers magistrats d'un peuple libre.

JEAN DE BRIENNE, *Voyez* H. BRIENNE.

JEAN SOBIESKI, *Voyez* SOBIESKI.

LI. JEAN III, roi de Suède, fils du fameux *Gustave Wasa*, succéda, en 1568, à *Éric XIV*, son frère aîné, que ses cruautés avoient fait chasser du trône. Les premiers soins qui l'occupèrent, furent le rétablissement de la tranquillité publique dans son état, et un traité de paix avec le Danemarck. A la sollicitation de sa femme *Catherine*, fille de *Sigismond*, roi de Pologne, il travailla aussi à rétablir, dans la Suède, la religion Catholique, que son père avoit bannie; les conseils des grands du royaume, son propre penchant, et la mort de la reine, le rengagèrent dans le Luthéranisme qu'il avoit abjuré; et cet exemple du souverain acheva d'affermir ses sujets dans la nouvelle religion, qui avoit déjà jeté de profondes racines. *Jean III* mourut l'an 1592, après un règne de 25 ans. *Voy.* GARDIE.

LII. JEAN II, fils de *Henri III*, fut proclamé roi de Castille en 1406, à l'âge de deux ans. Il fut élevé auprès de sa mère, qui, par la mauvaise éducation qu'elle lui donna, le rendit lâche et efféminé. Étant parvenu à l'âge de majorité, il ne fut occupé que de ses plaisirs. Il se déchargea des soins de la royauté sur *Alvarès de Luna*, favori insolent qui aliéna tous les grands de Castille. Dès que *Jean* fut en état de porter les armes, il se vit obligé de les prendre contre les rois de Navarre et d'Aragon. Il mit ces princes dans la nécessité de lui demander la paix, qu'il leur accorda: mais il n'en jouit pas long-temps; car il fut obligé de tourner ses armes contre les Maures de Grenade. Le roi de ces infidelles, qui lui devoit son rétablissement, l'attaqua bientôt par une ingratitude criante. *Jean*

l'en fit repentir, il lui tua 12,000 hommes en 1431, et ravagea les environs de Grenade. On dit qu'il auroit emporté cette ville, si le même *Alvarès*, connétable de Castille, corrompu par l'argent des Maures, n'eût détourné ce coup. Ce favori, qui excita pendant plusieurs années des troubles dans la Castille, eut depuis la tête coupée. Le roi *Jean* mourut en 1454, à 50 ans. On dit que sur la fin de ses jours, *il regrettoit amèrement d'être roi*, et qu'il *auroit voulu être le fils du dernier des hommes*. Il avoit bien raison, car il etoit plus fait pour la cabane que pour le trône. Il avoit tous les vices de la foiblesse. Ses favoris étoient des despotes sanguinaires et avides : ce ne fut qu'à leurs prières qu'il renonça au dessein de se faire moine.

LIII. JEAN II, roi de Navarre, succéda, l'an 1458, à son frère *Alphonse*, dans l'Aragon. Il soutint long-temps la guerre contre *Henri IV*, roi de Castille. Ce prince mourut à Barcelone en 1479, dans sa 82ᵉ année. Il avoit conservé, dans un âge si avancé, une partie de la vigueur et même des vices de la jeunesse; car on rapporte qu'il avoit encore une maîtresse. Habile guerrier, politique éclairé, il n'eut, avec ces qualités, que de foibles succès. Il étoit trop inquiet, trop vif, trop précipité dans ses démarches ambitieuses, pour donner à ses projets le temps de mûrir. Quoique ce prince fût porté à la galanterie, et même à la débauche, il poussa quelquefois la sévérité jusqu'à la barbarie. Il réunissoit sur sa tête les couronnes d'Aragon, de Navarre et de Sicile. Par son testament, il laissa l'Aragon et la Sicile à *Ferdinand* et à ses descendans, soit mâles, soit filles, même du côté des femmes, en cas que ce prince mourût sans postérité masculine. A l'égard de la couronne de Navarre, elle étoit dévolue, par les anciennes conventions, à sa fille *Dona Léonore*, comtesse de Foix, qui n'en jouit pas long-temps. Elle mourut à Tudèle le 10 février 1479, après avoir fait un testament, par lequel elle institua pour son héritier *François Phœbus*, son petit-fils, âgé de onze ans, et mit le royaume de Navarre sous la protection de la France.

JEAN D'ALBRET, roi de Navarre, *Voy.* CATHERINE, nº IV, *à la fin;* et I. BORGIA.

LIV. JEAN, roi de Bohême, fils de l'empereur *Henri VII*, de la maison de Luxembourg, fut élu à l'âge de 14 ans, en 1309, au préjudice de *Henri*, duc de Carinthie, que ses tyrannies rendirent insupportable aux Bohémiens. Il épousa *Elisabeth*, fille du roi *Venceslas*, et fut couronné avec elle à Prague. Il soumit la Silésie, donna de grandes marques de son courage dans la Lombardie en 1330, 31 et 32. Il avoit été appelé auparavant en Pologne, par le grand maître des porte-croix de Prusse; et après avoir défait les Lithuaniens païens, il avoit pris le titre de roi de Pologne. *Jean* essuya des échecs, et perdit un œil dans cette expédition; dans la suite, il vint *incognito* à Montpellier, pour demander des remèdes aux docteurs de cette célèbre université, où un médecin Juif lui fit perdre l'autre. Cette

perte ne l'empêcha pas d'aller à la guerre. On rapporte que *Casimir*, roi de Pologne, l'envoya défier *de s'enfermer tous deux dans une chambre, et de décider leurs querelles le poignard à la main*. Le roi *Jean* lui fit réponse : *Qu'il devoit auparavant se faire aussi crever les yeux, afin qu'ils pussent combattre à armes égales...* *Jean* mena du secours en France au roi *Philippe de Valois*, et se trouva à la bataille de Créci, que les François perdirent le 26 août 1346. Tout aveugle qu'il étoit, il combattit fort vaillamment, après avoir fait attacher son cheval par la bride à ceux de deux de ses plus braves chevaliers ; et il s'avança si fort dans la mêlée, qu'il y fut tué.

LV. JEAN Ier, roi de Portugal, surnommé le *Père de la patrie*, étoit fils naturel de *Pierre*, dit *le Sévère*, et d'*Inès de Castro*. Il fut élevé sur le trône l'an 1384, au préjudice de *Béatrix*, fille unique de *Ferdinand I*, son frère. *Jean I*, roi de Castille, qui avoit épousé cette princesse, lui disputa la couronne ; mais il fut obligé d'y renoncer après la perte de la bataille d'Alinbarota. Tranquille de ce côté-là, le roi de Portugal tourna ses armes contre les Maures d'Afrique, leur prit Ceuta et d'autres places. Il mourut le 14 août 1433, à 76 ans. C'est sous son règne que les Portugais commencèrent leurs découvertes maritimes. Ils lui doivent aussi une partie de leurs lois. *Fernand Eryceyra* a écrit son *Histoire* en portugais.

LVI. JEAN II, roi de Portugal, dit *le Grand* et *le Parfait*, né le 3 mai 1455, succéda à son père *Alphonse V* en 1481. Quelques seigneurs de son état lui donnèrent beaucoup de peine au commencement de son règne, mais il dissipa leurs desseins, et fit mourir les chefs, entr'autres *Ferdinand*, duc de Bragance, auquel il fit couper la tête. Il se trouva à la prise d'Arzile et de Tanger en 1471, et se signala à la bataille de Toro contre les Castillans en 1476. Ses actions éclatantes lui acquirent le nom de *Grand* ; et l'exactitude qu'il eut à faire observer la justice, lui fit donner celui de *Parfait*. Il dit un jour à un juge avide et indolent : *Je sais que vous tenez vos mains ouvertes et vos portes fermées ; prenez garde à vous !...* Les auteurs Espagnols l'ont ridiculement accusé de lâcheté, parce qu'il refusa d'entrer dans la ligue du pape et de leur roi, contre *Charles VIII*, roi de France, son allié. *Jean II* eut le malheur de perdre son fils unique, qu'il aimoit tendrement : *Ce qui me console*, disoit-il, *c'est qu'il n'étoit pas propre à régner, et que Dieu, en me l'ôtant, a montré qu'il veut secourir mon peuple :* parlant ainsi, dit un historien Portugais, parce que son fils aimoit beaucoup les femmes. Ce sage monarque favorisa de tout son pouvoir les colonies de Portugal en Afrique et dans les Indes, et mourut le 25 octobre 1495, d'une hydropisie, à 41 ans. C'est en parlant de lui, qu'un Anglois disoit à *Henri VII : Ce que j'ai vu de plus rare en Portugal, c'est un prince qui commande à tous et à qui personne ne commande.* En effet, il ne laissa prendre aucun ascendant sur lui, ni par ses ministres, ni par ses favoris. Il avoit une si grande affection pour ses sujets, que quand on lui propo-

soit de mettre sur eux des impôts : *Examinons d'abord*, disoit-il, *s'il est nécessaire de lever de l'argent*. Et ce point étant éclairci : *Voyons à présent*, ajoutoit ce bon roi, *quelles sont les dépenses superflues*. Les gentilshommes Portugais étoient presque toujours assurés d'obtenir des graces s'ils s'adressoient à lui directement, et non à ses ministres. *Puisque vous avez des bras pour me servir*, dit-il un jour à un officier timide, *pourquoi manquez-vous de langue pour me demander les récompenses qui vous sont dues.*

LVII. JEAN III, roi de Portugal, successeur d'*Emmanuel* son père, commença à régner en 1521. Cette année fut marquée par d'horribles tremblemens de terre, dont Lisbonne et plusieurs autres villes voisines furent très-endommagées pendant le mois de février. Ces tremblemens durèrent huit jours, et renversèrent beaucoup d'églises, de palais, et plus de quinze cents maisons dans la capitale. Trente mille personnes périrent sous les ruines. Sanctarin, Almerin, et d'autres villes, bourgs et villages s'abymèrent, avec leurs habitans, dans la terre entr'ouverte. Le roi, la reine, les infans furent obligés de camper en pleine campagne sous des tentes. Un débordement affreux des eaux du Tage inonda la moitié du Portugal, et mit le comble aux calamités de ce royaume. *Jean* tâcha de remédier à ces maux. Il découvrit le Japon par ses vaisseaux, en 1542, et envoya *St. François Xavier* dans les Indes. Il mourut d'apoplexie en 1557, à 55 ans, regardé comme un prince heureux et sage. Il rendit son nom respectable, par son amour pour la paix, et par la protection qu'il accorda aux sciences et aux savans. Il sut connoître les hommes et les employer. Econome pour lui-même, il étoit généreux dans les actions d'éclat. Son zèle pour la religion se manifesta par les réformes qu'il fit faire dans plusieurs ordres religieux, et par les fondations de divers évêchés dans ses colonies. « Il fonda, dit *Macquer*, des hôpitaux pour les pauvres, un asile pour les veuves des officiers et des soldats morts en combattant les Infidelles d'Afrique, et une retraite honnête pour les filles de condition. Il publia des lois sages, dictées par l'équité. Attentif à éloigner les guerres du Portugal, il étoit toujours prêt à repousser la violence, et il embellit ses états de plusieurs monumens et édifices utiles. Il fortifia les principales villes de son royaume; il fit réparer les grands chemins, construire des aqueducs; ce fut lui qui rétablit l'université de Coimbre, et qui donna un nouveau lustre à l'ordre de *Christ*, en réunissant à la couronne les domaines de celui d'*Avis* et de *Saint-Jacques*. »

LVIII. JEAN IV, dit *le Fortuné*, fils de *Théodore* de Portugal, duc de Bragance, naquit le 19 mars 1604. Les Espagnols s'étoient rendus maîtres du Portugal, après la mort du roi Dom *Sébastien* et du cardinal *Henri*, en 1580, et l'avoient gardé sous les règnes de *Philippe II*, *Philippe III* et *Philippe IV*. Il se forma, sous ce dernier roi, une conspiration contre l'Espagne. Les Portugais, lassés d'une domination étrangère, donnèrent la couronne à

Jean de Bragance. Il fut proclamé roi en 1630, sans le moindre tumulte : un fils ne succède pas plus paisiblement à son père. Un Castillan, témoin du triomphe de *Bragance* et des transports de Lisbonne, ne put s'empêcher de s'ecrier en soupirant : *Est-il possible qu'un si beau royaume ne coûte qu'un feu de joie à l'ennemi de mon maître ?* Cet ennemi ne s'étoit prêté qu'en tremblant à la conjuration : il avoit eu besoin que son épouse, *Louise de Guzman*, lui inspirât toute sa fermeté et sa grandeur d'ame pour l'élever au-dessus de lui-même. *Acceptez, Monsieur, acceptez*, disoit-elle à son époux, *la couronne qu'on vous offre : il est beau de mourir roi; quand on ne l'auroit été qu'un quart-d'heure.* Il est constant que plusieurs Portugais, peu prévenus en faveur du courage et des talens de *Bragance*, proposèrent d'adopter chez eux le gouvernement républicain. Ce conseil fut rejeté par quelques-uns des principaux conjurés, qui déclarèrent qu'ils ne souffriroient point qu'on fît une pareille injustice à leur maître légitime. *Bragance* fut donc roi. *Michel de Vasconcellos*, ministre et secrétaire d'état d'Espagne, qui avoit long-temps abusé de son autorité, fut massacré dans sa chambre. *Voyez* VASCONCELLOS. *Marguerite de Savoie*, duchesse de Mantoue, vice-reine, fut arrêtée dans le palais. Elle vouloit haranguer les conjurés; mais *Norogna* ne lui en donna pas le temps, et la fit rentrer dans son appartement : *Craignez, Madame*, lui dit-il, *que ce peuple ne vous perde le respect. — Hé! que peut-on me faire*, répliqua-t-elle ? — *Jeter votre altesse par les fenêtres*, lui répondit *Norogna.* Elle rentra dans sa chambre, et fut quelque temps gardée à vue, et ensuite renvoyée à Madrid. *Jean IV* avoit des droits légitimes à la couronne, comme petit-fils de *Catherine*, fille de l'infant *Edouard*, fils du roi *Emmanuel;* au lieu que *Philippe II*, qui s'étoit emparé du royaume, descendoit d'*Isabelle*, sœur d'*Edouard.* Les Espagnols, contre leur politique ordinaire, avoient laissé les ducs de Bragance jouir en paix de leurs grandes terres et de leurs richesses. *Jean*, duc de Bragance, ne leur donna aucun ombrage, tant qu'il fut particulier; mais dès qu'il fut sur le trône, l'Espagne l'attaqua par des conjurations et par des armées; il échappa aux unes et aux autres, et mourut à Lisbonne le 6 novembre 1656, à 32 ans, d'une rétention d'urine. La France ne contribua pas peu à le maintenir sur le trône; et ce qui n'y servit pas moins, ce furent sa douceur et son affabilité. Généreux, bienfaisant, juste, il eut des vertus paisibles; et il fut plus politique que guerrier... *Voy.* FREIRE.

LIX. JEAN V, successeur de *Pierre II*, né en 1689, fut proclamé roi de Portugal l'an 1707. Il prit le parti des Alliés dans la guerre de la succession d'Espagne; mais le sort ne favorisa pas les efforts de ses armes. Depuis la paix d'Utrecht en 1713, il ne s'occupa plus que des moyens de faire fleurir le commerce et les lettres dans son royaume. Son gouvernement sage et prudent, et ses vertus généreuses et patriotiques, firent le bonheur de ses sujets. Ils le perdirent en 1750, à l'âge de 61 ans. *Joseph de Bragance*, son fils, monta sur le trône après lui.

JEAN V et VI, czars de Russie, *Voyez* IWAN.

LX. JEAN SANS-PEUR, comte de *Nevers*, puis duc de Bourgogne, né à Dijon en 1371, signala sa valeur à la bataille de Nicopolis en 1396, contre *Bajazet*, qui fut vainqueur en cette journée. Le comte de *Nevers* fut fait prisonnier avec plus de 600 gentilshommes, que le héros Mahométan fit tous massacrer en sa présence, à l'exception de quinze, pour lesquels il exigea 200,000 ducats de rançon. Le comte de *Nevers* ayant succédé, en 1404, aux états de *Philippe le Hardi*, son père, vint à la cour de France pour y exciter des troubles, et s'emparer du gouvernement. Le duc d'*Orléans* fut indigné de ses prétentions et de ses cabales. *Jean Sans-Peur*, né scélérat, le fit assassiner entre les sept et huit heures du soir, le 23 novembre 1497. Le lendemain, il assista à ses funérailles, le plaignit et le pleura; mais, voyant qu'on alloit faire des perquisitions exactes, il s'enfuit en Flandre. Revenu ensuite avec mille hommes, il osa faire trophée de son crime. Un cordelier, son orateur, nommé *Jean Petit*, soutint, dans une audience à laquelle le *Dauphin* présidoit, que le duc d'*Orléans* s'étoit montré un impie et un tyran; qu'il étoit permis de tuer les tyrans; que par conséquent on n'avoit fait en le tuant qu'une action juste, et que le duc de Bourgogne, loin d'être puni, devoit être récompensé, comme l'archange *Saint Michel* l'avoit été d'avoir chassé *Lucifer*, et *Phinées* d'avoir tué *Zambri*. *Voyez* I. PETIT. Cette *Apologie* insolente et sacrilége n'empêcha pas que le duc de Bourgogne n'eût à soutenir pendant sept ans une guerre civile contre les frères et les amis du duc assassiné. Sa faction s'appeloit des *Bourguignons*, et celle d'*Orléans* étoit nommée des *Armagnacs*, du nom du comte d'*Armagnac*, beau-père du duc d'*Orléans*. Celle des deux qui dominoit, faisoit tour-à-tour conduire au gibet, assassiner, brûler ceux de la faction contraire. *Jean Sans-Peur*, ayant surpris Paris en 1418, y fit un massacre horrible des *Armagnacs* : il s'empara de la personne du roi et de toute l'autorité. L'année d'après, il se réconcilia avec le dauphin, depuis *Charles VII*, après s'être uni avec le roi d'Angleterre contre lui-même et le roi *Charles VI* son père. Cette réconciliation, inspirée par l'intérêt, eut des suites funestes. Le *Dauphin*, gouverné par *Tannegui du Chastel*, ménagea une entrevue avec le duc de Bourgogne sur le pont de Montereau-Faut-Yonne. Chacun d'eux s'y rendit avec dix chevaliers. *Jean Sans-Peur* y fut assassiné par *Tannegui*, aux yeux du *Dauphin*, le 10 septembre 1419. Ainsi, le meurtre du duc d'*Orléans* fut vengé par un autre meurtre encore plus odieux, s'il est vrai qu'il fût médité. Quelques historiens doutent qu'il le fût. Le lecteur peut voir ce point très-bien discuté dans le troisième volume des *Essais sur Paris*. On gardoit encore à Montereau l'épée du duc *Jean*, suspendue dans la principale Église.

LXI. JEAN DE FRANCE, duc de Berry, comte de Poitou, né l'an 1340, du roi *Jean* et de *Bonne de Luxembourg*, sa première femme, se signala à la ba-

taille de Poitiers, à celle de Rosebec, et en divers autres combats. Il eut part, pendant quelque temps, à l'administration des affaires, et essuya des revers qu'il soutint avec fermeté. Il se déclara, l'an 1410, pour la maison d'*Orléans*, contre celle de *Bourgogne*. Il mourut à Paris le 15 juin 1416, et fut enterré dans la sainte chapelle de Bourges, qu'il avoit fait bâtir. *Voyez* BETHISAC.

LXII. JEAN V, duc de Bretagne, surnommé *le Vaillant* et *le Conquérant*, resta paisible possesseur du duché de Bretagne après la bataille d'Aurai, en 1364. *Charles V* entreprit de le dépouiller; mais sa noblesse le défendit. *Charles VI* se réconcilia avec lui, et voulut ensuite lui faire la guerre, pour avoir donné retraite à *Craon*, assassin du connétable *de Clisson;* mais ce monarque tomba en démence en marchant vers la Bretagne. *Jean V* mourut à Nantes le 1er novembre 1399. Ce prince étoit extrême en tout; aimant jusqu'à la folie, haïssant jusqu'à la fureur, et ne revenant jamais de ses préventions. C'est lui qui institua l'ordre militaire de l'*Hermine*. Ce qu'il y avoit de particulier dans cet ordre, c'est que les dames pouvoient en être. La devise étoit : *A MA VIE*. Deux chaînes formoient le collier, où pendoit une double couronne. Le duc vouloit marquer par la devise, qu'il avoit exposé sa vie pour conserver sa dignité; et par les deux couronnes, qu'il avoit conquis deux fois la Bretagne.

LXIII. JEAN VI, duc de Bretagne, pair de France, dit *le Bon* et *le Sage*, succéda à *Jean V* son père, à l'âge de dix ans. Il se fit tellement aimer de ses sujets, que le comte de *Penthièvre* l'ayant fait prisonnier, toute la noblesse de Bretagne prit les armes, et lui fit rendre la liberté. Il servit bien *Charles VII*, roi de France, contre les Anglois; et mourut en 1446, avec la réputation d'un prince beau, bien fait, magnifique dans ses habits, dans ses meubles et dans sa dépense : honnête, juste et charitable, mais trop facile et trop bon, il fut le père de ses sujets. Il avoit épousé *Jeanne*, fille de *Charles VI*, roi de France. Peu avant sa mort, il fit supplicier le fameux *Laval*.

JEAN-FRÉDERIC I et II, électeurs de Saxe, *Voyez* FRÉDERIC, n.° XVI, *au milieu*.

LXIV. JEAN V, le dernier des comtes d'*ARMAGNAC* qui ait joui des droits régaliens, étoit fils de *Jean IV* et d'*Isabelle de Navarre*. Ayant conçu une passion violente pour sa sœur *Isabelle*, il vécut publiquement avec elle dans un commerce incestueux. Le pape l'excommunia, et la cour de France le menaça de seconder les foudres de Rome. Alors ayant recours à la ruse, il fit fabriquer un acte qu'il répandit dans le public, comme une dispense que le pontife Romain lui accordoit pour épouser *Isabelle*. Un de ses chapelains célébra, en 1455, le prétendu mariage avec les cérémonies ordinaires. *Charles VII* prit d'abord les voies de la douceur : il fit agir et parler les plus proches parens du comte, qui déterminèrent *Isabelle* à rompre une liaison si scandaleuse. Mais son frère, toujours passionné, la retenoit captive. Enfin, ayant voulu faire élire *Jean de Lescun*, son frère naturel, archevêque d'Auch, et l'ayant mis en posses-

sion à main armée, *Charles VII* envoya une petite armée contre lui. *Jean V* n'eut d'autre ressource que dans la fuite, et sa sœur en profita pour se retirer à Barcelone où elle se fit religieuse. Le parlement de Paris l'ajourna, et il vint se rendre prisonnier. Mais s'étant sauvé ensuite de sa prison, il alla à Rome implorer la clémence du pape, qui lui imposa une pénitence. L'absolution du souverain pontife n'empêcha pas le parlement de proscrire le comte d'*Armagnac*, et de déclarer tous ses biens confisqués au profit du roi. *Jean V* fut donc réduit à errer hors du royaume tout le reste de la vie de *Charles VII*. *Louis XI*, qui prenoit à tâche de défaire tout ce que son père avoit fait, rétablit, en 1461, le comte d'*Armagnac* dans ses états, et lui donna même la dignité de maréchal de France. La bonne intelligence entre les deux princes ne dura pas longtemps. *Jean V* étant entré dans la ligue du *Bien public*, le roi, sous de vains prétextes, confisqua se domaines, et envoya contre lui le cardinal *Joffridi*, qui l'assiégea dans Lectoure. Pendant un pour-parler, la place fut prise d'assaut, et le comte tué dans son palais en 1473. Il ne laissa pas d'enfans de *Jeanne de Foix*, son épouse légitime. *Charles I*, frère de *Jean V*, fut amené prisonnier à Paris en 1483. Il fut rétabli dans ses droits, mais seulement pour l'utile, et fut privé de la souveraineté. *Charles* termina ses jours en 1497, sans enfans légitimes. Il institua son héritier le duc d'*Alençon*, qui mourut sans lignée en 1525; ses possessions furent réunies à la couronne. L'Armagnac passa cependant à *Henri d'Albret*, roi de Navarre, qui avoit épousé une sœur de *Jean V*. *Henri* étoit grand-père de *Henri IV*, roi de France, qui réunit l'Armagnac à la couronne.

JEAN d'*Orléans*, comte de Dunois. *Voy.* DUNOIS.

SAVANS.

LXV. JEAN, premier secrétaire de l'empereur *Honorius*, s'empara de l'empire après sa mort, arrivée en 423. Secondé par *Castin*, général de la milice, il devint maître de l'Italie, des Gaules et de l'Espagne. *Théodose le Jeune*, à qui cette riche succession appartenoit, la céda à son cousin *Valentinien III*, qu'il envoya en Italie, avec *Placidie*, mère de ce jeune prince, à la tête d'une armée nombreuse. Mais *Jean* ayant eu le temps de former un corps de troupes, se défendit vigoureusement, et fit même prisonnier *Ardebure*, le plus illustre des généraux Romains. Il traita ce général avec bonté, et lui laissa une liberté dont il profita pour détacher de son parti ses principaux officiers. *Ardebure* chargea ensuite secrètement *Aspar*, son fils, de venir assiéger Ravennes, où *Jean* étoit enfermé. Le siége fut formé, et *Ardebure* livra Ravennes et se saisit de l'usurpateur. *Placidie* lui fit couper la main qui avoit porté le sceptre; et après l'avoir fait promener sur un âne, couvert de haillons et suivi de farceurs qui lui insultoient, il fut conduit à la place du Cirque, où on lui trancha la tête, à la vue d'une immense populace. Cette scène se passa vers le milieu de juillet 425. Le tyran avoit environ 45 ans.

LXVI. JEAN, fils de *Mesua*, médecin Arabe sur la fin du 13e siècle, laissa des *Ouvrages* im-

primés en latin à Venise, 1402, in-folio. — Il est différent de *Jean*, fils de *Serapion*, autre médecin Arabe, qui vivoit vers 1470. Ses *Œuvres* ont paru à Venise, in-folio, 1497, et réimprimées en 1550.

JEAN-ANDRÉ, *Voyez* ANDRÉ, nº VII *et* VIII.

JEAN CORVIN, *Voyez* HUNIADE.

LXVII. JEAN D'ANANIE, *ou* D'ANAGNIE, archidiacre et professeur en droit-canon à Boulogne, dont on a des *Commentaires* sur les Décrétales, in-fol., et un vol. de *Consultations*, aussi in-folio ; mourut avec de grands sentimens de piété, en 1455.

JEAN D'ANTIOCHE, ou *Malala*, *Voyez* HUNIADE.

LXVIII. JEAN D'ANTIOCHE, patriarche de cette ville en 429, tint un conciliabule en 431, dans lequel il déposa *St. Cyrille d'Alexandrie* et *Memnon d'Ephèse*. Dieu lui ouvrit les yeux dans la suite. Il se réconcilia avec *St. Cyrille*, anathématisa l'hérésiarque *Nestorius*, et mourut en 442.

LXIX. JEAN DE BAYEUX, évêque d'Avranche, puis archevêque de Rouen, laissa un livre des *Offices Ecclésiastiques*, publié en 1679, par *le Brun des Marettes*, in-8º, avec des notes et des pièces curieuses. Ce prélat se démit de son archevêché, et mourut en 1079, dans une maison de campagne, où une attaque violente de paralysie l'avoit obligé de se retirer.

JEAN DE BRUGES, peintre, *Voyez* BRUGES.

LXX. JEAN DE CASTEL BOLOGNÈSE, célèbre graveur, travailla pour le pape *Clément VII* et pour l'empereur *Charles-Quint*. Il grava, sur de petites pierres, *l'Enlèvement des Sabines*, des *Bacchanales*, des *Combats sur mer*, et d'autres grands sujets.

LXXI. JEAN DE CHELM, ainsi appelé, parce qu'il étoit évêque de Chelm en Pologne, remplissoit ce siége au commencement du 16e siècle. L'austérité de sa vie s'étoit répandue sur son caractère, et la sévérité de son zèle approchoit beaucoup de l'amertume. C'est pour cette raison qu'on lui attribue un traité singulier et peu commun, imprimé sous ce titre : *Onus Ecclesiæ, seu Excerpta varia ex diversis auctoribus, potissimùmque Scripturâ, de afflictione, statu perverso, et necessitate reformationis Ecclesiæ.* C'est une déclamation pleine de chaleur contre les abus qui s'étoient glissés dans l'Église, et une espèce de satire contre les mœurs des ecclésiastiques : elle est recherchée par les curieux. Ce livre ayant paru en 1531 à Cologne, in-folio ; et en 1620, in-4º, sous un titre un peu différent, quoique réellement le même, quelques bibliographes en ont fait deux ouvrages distingués, dont ils en ont attribué un à un certain *Jean*, évêque de Chiemsée en Bavière, siége actuellement réuni à l'archevêché de Saltzbourg. Ce dernier *Jean* n'a peut-être jamais existé. Quoi qu'il en soit, les Protestans donnèrent à l'*Onus Ecclesiæ* une importance que cet ouvrage ne méritoit guères.

JEAN DE GARLANDE, *Voyez* GARLANDE, nº III.

LXXII. JEAN DE HAGEN, *de Indagine*, savant Chartreux, né

à Hain, mourut en 1475, en odeur de sainteté. Il avoit pris l'habit à Erford à vingt-cinq ans, et il en passa environ trente-cinq dans son ordre. Ses *Ouvrages* roulent sur des sujets de piété. Ils sont en grand nombre et manuscrits.

LXXIII. JEAN DE HAUTE-SELVE, moine de l'abbaye de ce nom, est auteur d'un très-ancien roman, intitulé : *Historia calumniæ novercalis quæ SEPTEM SAPIENTIUM dicitur;* Antuerpiæ, 1490, in-4° : le même, traduit en françois ; Genève, 1492, in-folio : l'un et l'autre rares. *Bocace* en a imité plusieurs contes, et le roman d'*Erastus* en a été tiré. Le président *Fauchet* croit que le poëte *Hébert* l'a mis en vers françois, vers 1420. Il se trouvoit aussi dans la bibliothèque du roi, et dans celle d'Anet. On attribue au même moine, l'*Abusé en Cour*, en vers et en prose; Vienne, 1484, in-folio; rare : mais d'autres l'attribuent, avec plus de vraisemblance, à *René*, roi de Sicile.

LXXIV. JEAN D'IMOLA, disciple de *Balde l'Ancien*, enseigna le droit avec beaucoup de réputation, et mourut le 18 février 1436. On a de lui, des *Commentaires* sur les *Décrétales* et sur les *Clémentines*, in-folio, et d'autres Ouvrages autrefois estimés.

LXXV. JEAN DE JÉSUS-MARIE, Carme déchaussé, né à Calaruéga, au diocèse d'Osma en Espagne, l'an 1564, passa par toutes les charges de son ordre, et mourut le 28 mai 1615, avec la réputation d'un religieux plein de mérite et de vertus. *St. François de Sales*, *Bellarmin*, *Bossuet* en ont parlé avec éloge. On a de lui : *Disciplina Claustralis;* Cologne, 1650, 4 vol. in-folio. Ils renferment des commentaires sur l'Écriture sainte, et un grand nombre d'ouvrages ascétiques.

LXXVI. JEAN DE LA CONCEPTION, (le Père) réformateur des Trinitaires déchaussés d'Espagne, naquit à Almodovar, dans le diocèse de Tolède, en 1561; et mourut en odeur de sainteté à Cordoue, le 14 février 1613, à 52 ans, après avoir fondé dix-huit couvens de sa réforme, et les avoir édifiés par ses vertus.

LXXVII. JEAN DE LEYDE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et dont le véritable nom etoit BÉCOLD, n'est connu que par son fanatisme. Il étoit tailleur. Il s'associa avec un boulanger, et devint chef des Anabaptistes. Le boulanger, appelé JEAN-MATTHIEU, ou *Matison*, (Voyez MUNCER) changea son nom en celui de *Moïse*. Il envoya douze de ses disciples, qu'il appela ses Apôtres, se vantant d'être envoyé du Père Éternel pour établir une nouvelle Jérusalem. Ces fanatiques se rendirent maîtres de Munster en 1534, et y exercèrent des indignités et des cruautés incroyables. Les magistrats s'étant opposés à leur fureur, *Jean-Matthieu* fut tué dans une émeute. *Jean de Leyde* étant devenu, par sa mort, chef des Anabaptistes, changea la forme du gouvernement. Il feignit une extase de trois jours, après laquelle il déclara que Dieu avoit commandé d'établir douze juges à la place de ceux qui composoient son conseil. Il nomma ceux qui lui étoient les plus attachés, et par-là il fut maître

absolu du gouvernement. Il établit bientôt la polygamie, après avoir fait décider par ses prétendus prophètes, qu'elle n'étoit pas défendue par la parole de Dieu. Mais le gouvernement des douze juges ne subsista pas long-temps. *Bécold* se fit déclarer roi au bout de deux mois, par celui qui passoit pour le plus grand prophète de la secte. Il fut couronné le 24e jour de juin 1334. Il prit aussitôt les marques de la royauté, et fit battre monnoie. Il étoit vêtu magnifiquement, marchoit accompagné de gardes et d'officiers, et faisoit porter à son côté droit une couronne et une Bible, et à son côté gauche une épée. Ce roi, d'une nouvelle espèce, assis sur un trône au milieu de la place, y rendoit la justice à ses sujets. Il y avoit quelquefois des repas communs, où le roi et la reine, aidés des officiers de la couronne, servoient eux-mêmes le peuple. Le repas étoit suivi de danses, après lesquelles le monarque Anabaptiste montoit sur son trône, faisoit des prières, et terminoit les différens. C'étoit alors que les nouveaux prophètes débitoient leurs rêveries, que le peuple séduit écoutoit comme des oracles. Le 12e de juillet, *Jean Bécold* fit publier un édit, dont voici le préambule : « Nous faisons savoir à tous ceux qui aiment la vérité et la divine justice, quelle est la manière dont ils doivent combattre sous les étendards de Dieu, comme de vrais Israélites, dans le nouveau Temple et sous le nouveau règne. Depuis long-temps il avoit été prévu ce règne, et annoncé par les prophètes. Aujourd'hui la révélation est accomplie dans la personne de JEAN *le Juste*, assis sur le trône de *David*. Que tous apprennent leurs devoirs, et observent nos lois en général et en particulier, pour la gloire de Dieu, et l'amplification de son royaume. Les transgresseurs seront punis sévèrement. Ainsi soit-il. » L'édit contient ensuite vingt-sept réglemens, qu'il est assez inutile de rapporter, et finit ainsi : « Tous ces articles ont été dictés par le Seigneur même, et déclarés par *Jean le Juste*, roi du nouveau temple, ministre du très-Haut, la vingt-sixième année de son âge, et la première de son règne. » Cet imposteur insensé, qui s'intituloit *Roi de Jérusalem et d'Israël*, avoit d'autres imposteurs à ses gages, qui annonçoient que, *comme le Seigneur avoit autrefois établi* Saül *sur Israël*, *et après lui* David, *quoiqu'il ne fût qu'un simple berger ; de même il avoit établi* Jean de Leyde *son prophète*, *Roi en Sion*. Il espéroit établir sa puissance sur les débris de celle des potentats de l'Europe ; mais l'évêque de Munster l'ayant pris avec les principaux ministres de sa frénésie, il les fit mourir par de rigoureux supplices en 1536, après les avoir promenés quelque temps dans les pays circonvoisins, pour instruire les sages par la vue de ces fous. *Jean de Leyde* ayant autorisé la polygamie, usa indiscrètement de la permission qu'il avoit donnée à ses sujets. Il épousa jusqu'à dix-sept femmes, toutes dépendantes de la veuve de JEAN-MATTHIEU, qui seule avoit le nom de reine. Il les traitoit avec le dernier despotisme. Pendant le siége de la ville de Munster, livrée à la plus cruelle famine, une de ses femmes ayant osé déplorer le sort de tant de malheu-

reux qui mouroient de faim, tandis que le roi d'Israël avoit d'abondantes provisions; *Bécold* la fait mettre à genoux, lui tranche la tête, et force ses compagnons à chanter et à danser après cette exécution barbare.

JEAN DE MONTRÉAL, *Voyez* MULLER.

LXXVIII. JEAN DE PARIS, fameux Dominicain, docteur et professeur en théologie à Paris, et célèbre prédicateur, prit la défense du roi *Philippe le Bel*, contre le pape *Boniface VIII*, dans son traité *De Regiâ potestate et Papali*.... Ayant avancé en chaire quelques propositions qui ne parurent pas exactes, sur le dogme de la présence réelle du corps de J. C. dans l'Eucharistie, il fut déféré à *Guillaume*, évêque de Paris. Ce prélat lui défendit de prêcher et d'enseigner. Il en appela au pape, et alla à Rome pour s'y défendre; mais il mourut peu de temps après, en 1304. On a de lui: I. *Determinatio de modo existendi corporis Christi in Sacramento altaris;* Londres, 1686, in-8.° II. *Correctorium doctrinæ Sancti Thomæ*, Ces écrits sont peu estimés.

LXXIX. JEAN DE RAGUSE, natif de Raguse, Dominicain, devint docteur de Sorbonne, président du concile de Basle, et fut chargé d'aller plusieurs fois à Constantinople, pour la réunion des Grecs avec les Latins. Il fut ensuite évêque d'Argos dans la Morée, et mourut vers 1450. On a de lui: I. Un *Discours* prononcé au concile de Basle, dans l'Histoire de ce concile. II. Les *Actes de sa Légation* à Constantinople, dans les Actes du concile de Basle. III. Une *Relation* de son voyage d'Orient, dans *Léo Allatius*.

JEAN DE RUREMONDE, l'un des héritiers du fanatisme de *Jean de Leyde; Voyez* RUREMONDE.

JEAN DE SALISBURY, *ou* de SARISBERY; *Voy.* ce dernier mot.

LXXX. JEAN DE SPIRE, ancien imprimeur de Venise, imagina, le premier, de numéroter les pages des livres qu'il publia. L'édition de *Tacite* qu'il fit dans cette ville, en 1469, offrit la première cette innovation. Ce livre offre aussi à la fin de chaque feuille les premières *réclames*. Celles-ci ne furent employées en France que vers l'an 1520.

LXXXI. JEAN DE WESTPHALIE, *ou* DE PADERBORN, fut le premier imprimeur de la Belgique, et vint s'établir à Louvain, en 1473. Il avoit appris son art à Mayence. On a de lui, depuis l'époque de son établissement jusqu'en 1496, environ cent vingt Éditions importantes, dont les caractères, plus romains que gothiques, sont remarquables par leur netteté. On ignore l'année de sa mort.

JEAN DE VICENCE, Dominicain, *Voyez* EZZELIN.

LXXXII. JEAN D'UDINE, ville capitale du Frioul, naquit en 1494. Son goût pour la peinture se perfectionna sous *le Giorgion* à Venise, et à Rome sous *Raphaël*. Il excelloit à peindre les animaux, les fruits, les fleurs et les ornemens: c'est aussi le genre dans lequel *Raphaël* l'employoit. Il a très-bien réussi dans les ouvrages de *Stuc*: c'est à lui qu'on attribue la découverte de

la véritable matière dont les anciens se servoient pour ce travail. *Jean d'Udine* fut beaucoup occupé à Rome, où il mourut l'an 1564, à 70 ans, en finissant de peindre une loge pour le pape *Pie IV*. Ses dessins sont très-recherchés par ceux qui aiment les ornemens d'un grand goût.

JEAN, (Jacob) *Voy.* JACOB, n.º VII.

LXXXIII. JEAN LE JEUNEUR, ainsi nommé à cause de ses grandes austérités, patriarche de Constantinople en 582, prit la qualité d'*Evêque Œcuménique*, ou universel, contre laquelle les papes *Pélage* et *Grégoire le Grand* s'élevèrent avec force. Ce patriarche mourut en 595, regardé comme un homme vertueux, mais aigre, hautain et opiniâtre. Il étoit d'une charité apostolique, et donnoit tout aux pauvres. Après sa mort, on ne lui trouva qu'une robe usée et un méchant lit de bois: l'empereur *Maurice* le prit, et ce prince couchoit dessus lorsqu'il vouloit faire pénitence. On trouve le *Pénitenciel* de *Jean le Jeûneur*, à la fin du traité *De Pœnitentia* du P. *Morin*.

LXXXIV. JEAN LE MILANOIS, *ou* DE MEDIOLANO, composa, suivant la plus commune opinion, à la fin du XIe siècle, au nom des médecins du collége de Salerne, un *Livre de Médecine*, en vers latins. Il contenoit 1239 vers, dont il ne reste plus que 373, publiés d'abord par *Arnaud de Villeneuve*. Ce livre, tantôt intitulé, *Medicina Salertina*, tantôt *Regimen sanitatis Salertinæ*, tantôt *Flos Medicinæ*, est connu aujourd'hui sous le nom d'*Ecole de Salerne*; ville qui obtint autrefois le surnom de *Urbs Hippocratica*, comme consacrée à l'étude d'*Hippocrate*. On trouve dans cet écrit plusieurs observations fausses, parmi un plus grand nombre de vraies: il a été publié plusieurs fois. Les médecins ont fait différentes remarques sur cet ouvrage. Dès qu'il parut, on le chargea de commentaires; et ceux qui se mêloient anciennement de médecine, se firent un devoir de le connoître et de l'expliquer. Les médecins de Salerne le présentèrent, en 1100, à *Robert*, duc de Normandie, lorsqu'il passa à Salerne, en revenant de la Terre sainte. Les meilleures notes sur l'École de Salerne sont celles de *René Moreau*; Paris, 1625, in-8.º Elle a été traduite en françois, en prose et en vers. Le docteur Anglois *Ackerman*, en a publié une nouvelle édition latine à Londres, en 1792, précédée d'une Notice intéressante sur le collége de médecine anciennement établi à Salerne.

LXXXV. JEAN LE TEUTONIQUE, Dominicain, natif de Wildeshusen dans la Westphalie, mort en 1252, fut pénitencier de Rome, puis évêque de Bosnie, et quatrième général de l'ordre de St-Dominique. On lui attribue une *Somme de Prédicateurs* et une *Somme de Confesseurs*; imprimées, la première à Reutlingen, 1487, in-folio, et la seconde à Lyon, 1515, aussi in-folio: mais le P. *Echard* soutient que ces deux ouvrages sont de JEAN *de Fribourg*, appelé aussi *le Teutonique*, autre Dominicain, mort en 1313. L'un et l'autre eurent un nom dans leur siècle.

LXXXVI. JEAN PHILOPON, dit *le Grammairien*, d'Alexandrie,

fut l'un des principaux chefs des Trithéites au 7e siècle. Il avoit obtenu par son crédit auprès d'*Amrou*, général du calife *Omar premier*, que la fameuse bibliothèque d'Alexandrie seroit sauvée du pillage; mais le barbare *Omar* rendit ses soins inutiles, et en fit la proie des flammes. *Philopon* étoit un auteur très-fécond. *Photius* dit qu'il est pur et élégant dans son style, mais impie dans sa doctrine. Il rejetoit la résurrection des corps. On a de lui : I. Un *Traité de la création du Monde*, publié à Vienne, par le Père *Cordier*, 1630, in-4.° II. Plusieurs autres *Ecrits*, grecs et latins, sur *Aristote*, recueillis à Venise, 1536, in-folio, en 15 tomes.

JEAN SCOT, *Voy.* SCOT.

JEAN, etc. *Voyez* BROGNY... EUDEMON. — MAÎTRE-JEAN. — MANOZZI. — GISCALA. — NÉPOMUCÈNE.

I. JEANNE, épouse de *Chusa*, intendant d'*Hérode Antipas*, tétrarque de Galilée, étoit une des femmes qui suivoient *Jésus-Christ* dans ses voyages, et qui l'aidoient de leurs biens. C'étoit un usage parmi les Juifs, que les femmes fournissoient la table et les vêtemens à ceux qu'ils regardoient comme leurs maîtres dans la religion et la piété. *Jeanne* suivit Jésus-Christ au Calvaire, et fut témoin de ce qui s'y passa. Elle assista aussi à sa sépulture, et fut une de celles qui allèrent au tombeau porter des aromates, et à qui Notre-Seigneur apparut comme elles en revenoient.

II. JEANNE, reine de France et de Navarre, femme de *Philippe le Bel*, fille unique et héritière de *Henri I*, roi de Navarre, comte de Champagne, étoit une princesse aussi spirituelle que courageuse. Le comte de *Bar* étant venu fondre en Champagne l'an 1297, elle y courut à la tête d'une petite armée : ce qui épouvanta tellement le comte, qu'il se rendit sans coup férir. Il ne sortit de prison qu'à des conditions très-dures, entr'autres : de rendre à la reine, comme comtesse de Champagne, hommage pour le comté de Bar, qu'il croyoit indépendant. *Jeanne* aimoit l'éclat extérieur de la royauté, et poussoit le penchant à la magnificence jusqu'à la jalousie. Ayant accompagné, en 1299, *Philippe le Bel* à Bruges, elle vit, avec chagrin, que les bourgeoises de cette ville, la plupart femmes de marchands, parurent devant elle avec des habits et des ajustemens si riches, qu'à peine les siens, à elle reine, en égaloient-ils l'éclat. Ce n'étoient qu'étoffes d'or et pierreries. *On ne voit*, dit-elle, *que des* REINES *à Bruges. Je croyois qu'il n'y avoit que* MOI *qui dût représenter cet état.* Pour punir la ville et les bourgeois de leur faste, elle engagea le roi son mari à les maltraiter, et il eut la foiblesse de se livrer à des idées qu'il étoit de la grandeur d'un roi de condamner. Cette princesse mourut à Vincennes le 2 avril 1305, à 33 ans. On accusa fort injustement *Guichard*, évêque de Troyes, de l'avoir fait périr par un maléfice : son innocence fut reconnue. Il n'y eut pas moins d'injustice dans les bruits désavantageux qu'on répandit sur la conduite de la reine de Navarre. On l'accusa d'entretenir des liaisons également honteuses pour elle, et injurieuses à la personne du roi son époux. Ces calom-

nies, répétées par quelques auteurs modernes, ont été démontrées fausses par des écrivains voisins des temps de *Jeanne*. Elle avoit fondé, quelque temps avant sa mort, le collége de *Navarre*, et cet acte de bienfaisance servit à accréditer les bruits semés par la malignité. On prétendit qu'elle se servoit des écoliers pour satisfaire ses penchans voluptueux. Mais les apologies qu'on a faites de cette princesse, doivent suffire aux bons esprits, autant que sa fondation doit les rendre reconnoissans. La maison de Navarre présenta, pendant plusieurs siècles, une suite d'élèves illustres : les *Oresme*, les *d'Ailly*, les *Gerson*, les *Clémangis*, les *Budé*, les *d'Espence*, les *Danès*, les *Bossuet*, etc.

JEANNE d'Aragon, *Voyez* Aragon.

III. JEANNE de Bourgogne, reine de France, fille d'*Othon IV*, comte Palatin de Bourgogne, et femme de *Philippe le Long*, mourut à Roye en Picardie, le 22 janvier 1325, après avoir fondé à Paris le collége de Bourgogne, où est actuellement l'école de chirurgie. Elle fut accusée d'adultère en 1313, et condamnée, peu de temps après, à finir ses jours en prison, dans le château de Dourdan ; mais son époux la reprit un an après, persuadé de son innocence, ou feignant de l'être. Un écrivain moderne, dit *du Radier*, paroît accuser cette princesse des désordres qu'on avoit imputés à *Jeanne* de Navarre. *Voyez* l'article précédent : « *Jeanne de Bourgogne*, dit-il, demeura à l'hôtel de Nesle, après la mort de *Philippe le Long*. Cet hôtel est indiqué par-tout comme le théâtre des scènes de libertinage dont il s'agit. La princesse, jeune à la mort de *Philippe*, fut près de huit ans veuve. » Mais on peut être veuve et femme honnête. Les autres historiens ne l'accusant point, il est prudent de ne pas condamner sa mémoire ; ou du moins, si l'on ne veut pas l'absoudre, il ne faut pas lui attribuer toutes les infamies dont l'historien, cité par *du Radier*, voudroit la charger. Quoi qu'il en soit, *Jeanne* eut de *Philippe le Long* un prince et quatre princesses. — Il ne faut pas la confondre avec Jeanne *de Bourgogne*, première femme de *Philippe VI*, morte à Paris en 1348, à 55 ans.

IV. JEANNE de France, (la Bienheureuse) institutrice de l'ordre de l'Annonciade, fille du roi *Louis XI*; naquit en 1464. Avec les qualités du cœur et de l'esprit, elle n'eut aucun des charmes de la figure. Elle étoit petite, contrefaite, et un peu bossue. *Louis XI*, despotique dans sa famille comme dans son royaume, força *Louis*, duc d'*Orléans*, son cousin, connu depuis sous le nom de *Louis XII*, à l'épouser en 1476. Le jeune prince étoit aussi aimable, que son épouse l'étoit peu. Pendant la vie de *Louis XI* le duc d'*Orléans* n'osa déclarer trop ouvertement son aversion. Il étoit obligé de vivre avec elle en époux, et de donner à la crainte ce que l'amour n'auroit pas obtenu de lui. Cependant il ne put s'empêcher un jour de laisser transpirer son mécontentement. Parlant de *Jeanne* au roi lui-même, il fit de son mérite et même de sa beauté un éloge si ironique, que *Louis XI*, pour lui impo-

ser silence, lui dit malignement qu'il en disoit beaucoup, mais qu'il ne disoit pas tout encore. *Vous oubliez*, ajouta le roi, *de dire que la princesse est non-seulement vertueuse et sage; mais qu'elle est fille d'une mère dont la sagesse n'a jamais été soupçonnée.* La réponse étoit un reproche que le roi faisoit à son gendre, dont la mère, *Marie de Clèves*, avoit contracté, depuis la mort de son mari, un mariage secret avec *Rabondanges*, son maître-d'hôtel. Ce mariage avoit déshonoré la duchesse d'*Orléans*, et il supposoit des liaisons fort équivoques pendant la vie de *Charles*, duc d'*Orléans*, son époux. Après la mort de *Louis XI*, le duc son gendre garda moins de mesure avec *Jeanne*; il n'osa néanmoins s'en séparer, par respect pour le roi *Charles VIII*, son beau-frère, et dans la crainte de trouver de sa part, et de celle de Mad. de *Beaujeu* et du duc de *Bourbon*, des obstacles qu'il n'eût pu vaincre. Mais il ne se contraignit plus dès qu'il fut sur le trône. Il fit dissoudre son mariage en 1498, par le pape *Alexandre VI*. *Jeanne* souffrit cette mortification sans se plaindre. Lorsqu'on l'interrogea sur les moyens de cassation qu'on devoit fournir, elle répondit avec la dignité d'une reine et la vérité d'une chrétienne. Elle dit qu'elle ignoroit la *parenté spirituelle* qu'on mettoit en avant; qu'elle n'avoit apperçu *aucune violence*, et qu'*elle respectoit assez la mémoire du roi son père, pour penser qu'il n'avoit employé que des voies légitimes*; et que *quant au défaut de consommation, l'honnêteté ne lui permettoit pas de s'expliquer nettement; mais que sa conscience l'empêchoit d'en demeurer d'accord.* Elle se retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de l'*Annonciation* ou de l'*Annonciade*. La règle a été formée sur les dix vertus de la *Ste Vierge*: chasteté, prudence, humilité, vérité, dévotion, obéissance, pauvreté, patience, charité et compassion. L'habit en est singulier: le voile est noir, le manteau blanc, le scapulaire rouge, la robe grise et la ceinture de corde. Il y en avoit plusieurs monastères en France et dans les Pays-Bas. Le pape *Alexandre VI* en 1501, et *Léon X* en 1517, confirmèrent, par leurs brefs, cet institut. *Jeanne de France* fonda aussi un collége dans l'université de Bourges, et mourut saintement dans cette ville le 4 février 1504, à 40 ans. « Il seroit difficile, dit le P. *Berthier*, d'imaginer une princesse plus illustre, plus malheureuse et plus sainte. Elle étoit née dans une cour pleine d'intrigues; et la simplicité, la candeur firent son caractère. Elle se trouva promise dès l'enfance au premier prince de la maison royale; et toutes ses inclinations la portoient à la retraite, à la fuite des honneurs. Elle fut liée à un époux qui ne l'aima jamais; et elle eut des attentions infinies pour lui. Ce prince fut emprisonné comme rebelle, et elle imagina toutes sortes de moyens pour procurer sa délivrance, qu'elle obtint enfin par ses larmes et ses prières. *Voyez* LOUIS XII. Elle monta ensuite sur le trône avec ce même époux qui lui avoit tant d'obligations; et ce fut pour être répudiée, avec un éclat dont il n'est guère d'autre exemple dans l'histoire. » Que les femmes qui se croient malheureuses pour quelques petites querelles de ménage, considèrent *Jeanne*, et elles appren-

drent à se consoler. Quelques jours avant sa mort, elle avoit donné à son confesseur un écrit, qu'elle intitula TESTAMENT. C'est un tissu d'excellens avis. Elle lui conseille d'éviter les emplois à la cour, les soins pour former des mariages, les sollicitations pour offices ou bénéfices, les intrigues d'affaires séculières, l'ambition des prélatures, etc. etc. Elle lui recommande de mener ses filles de l'*Annonciade* par une route moins longue que celle qu'elle avoit prise; car *Jeanne* joignoit à ses autres vertus une humilité profonde. Le pape *Benoît XIV* l'a béatifiée en 1743. Le P. *d'Attichi* publia sa *Vie* en 1625, in-12, fort mal écrite, et qui en fait desirer une autre. Il s'étend trop sur des choses peu importantes, tandis qu'il en oublie d'essentielles.

V. JEANNE Ire, reine de Jérusalem, de Naples et de Sicile, fille de *Charles de Sicile*, naquit vers 1326. Elle n'avoit que 19 ans, lorsqu'elle prit les rênes du gouvernement. Elle étoit mariée alors à *André de Hongrie*. La haine qu'elle avoit pour son époux étoit extrême. Ce prince ayant été assassiné, elle fut violemment soupçonnée d'être complice de ce meurtre. Devenue veuve par ce crime, elle épousa *Louis de Tarente*, qui en étoit en partie l'auteur. Cependant *Louis de Hongrie*, frère d'*André*, s'avançoit pour venger la mort de son frère sur *Jeanne*, qui avoit été jugée innocente dans un consistoire tenu à Avignon, auquel elle assista. Le roi de Hongrie appela de ce jugement, et ne répondit à la lettre que *Jeanne* lui écrivit pour se justifier, que ces mots dignes d'un Spartiate : « *Jeanne*, votre vie déréglée, l'autorité dans le royaume retenue, la vengeance négligée, un mariage précipité, et vos excuses, prouvent que vous êtes coupable. » Ce prince s'avançoit toujours, et *Jeanne* fut obligée de fuir avec son nouvel époux en Provence, dont elle étoit comtesse. Ce fut alors qu'elle vendit au pape *Clément VI* Avignon et son territoire, pour 80,000 florins d'or. De retour à Naples, elle perdit son second mari, et donna bientôt la main à un troisième, *Jacques* infant de Majorque, mort peu de temps après. Enfin, à l'âge de 46 ans, elle se remaria pour la quatrième fois à un cadet de la maison de Brunswick, nommé *Othon*. C'étoit choisir plutôt un mari qui pût lui plaire, qu'un prince qui pût la défendre. Comme elle n'avoit point d'enfans, elle adopta son parent, *Charles de Duras*. Elle l'avoit élevé avec beaucoup de soin, lui avoit fait épouser sa nièce, et le regardoit comme son fils. Cependant ce prince ingrat, soulevé par le roi de Hongrie, se révolta contre *Jeanne*. La reine de Naples, à la sollicitation de *Clément VII* qui tenoit le pontificat à Avignon, dans le temps qu'*Urbain VIII* le tenoit à Rome, tranféra son adoption à *Louis de France*, duc d'Anjou, fils du roi *Jean*. Ce changement alluma la guerre. *Charles de Duras*, furieux, se rendit maître de Naples et de *Jeanne*, après avoir remporté une victoire signalée en 1381. Ce monstre fit enfermer sa bienfaitrice au château de Muro dans la Basilicate, où elle fut étouffée, peu de temps après, entre deux matelas. On lui fit cette épitaphe :

Inclyta Parthenopes jacet hic Regina Joanna.

Prima, priùs felix, mox miseranda nimis.
Quam Carolo genitam mulctavit Carolus alter
Quâ morte illa virum sustulit ante suum.

On prétend que dans sa jeunesse un diseur de bonne aventure lui dit, en regardant sa main : *maritaberis cum alio ;* et qu'on remarqua depuis que ce dernier mot est composé des quatre lettres initiales de ses maris, *André*, *Louis*, *Jacques* et *Othon*. Cette princesse fut regrettée par les savans et les gens de lettres ; sa cour étoit leur asile. Elle joignoit aux charmes de la figure, ceux de l'esprit, et presque toutes les qualités du cœur. La postérité, toujours juste quand elle est éclairée, la plaignit, dit *Voltaire*, parce que le meurtre de son premier mari fut plutôt l'effet de sa foiblesse que de sa méchanceté ; parce qu'elle n'avoit que 19 ans, quand elle consentit à ce crime ; et que depuis ce temps, on ne lui reprocha ni débauche, ni cruauté, ni injustice. En terminant cet article, nous croyons devoir rapporter un fait qui fera connoître les mœurs du temps, et le tribunal où l'affaire du meurtre d'*André* fut portée. Nous avons dit qu'elle fut jugée d'abord dans un consistoire, dont le roi de Hongrie appela. Trois ans après, le procès fut revu dans le même tribunal. Il falloit sauver une reine chargée de soupçons, et ménager un roi extrêmement prévenu. Voici le tempérament qu'on imagina. On suggéra à la reine de déclarer que l'antipathie pour son mari étoit l'effet de quelque maléfice, auquel la foiblesse de son sexe n'avoit pu résister. Elle le prouva par témoins : elle fut donc déclarée innocente de tous les effets qu'il avoit pu produire, parce que tout s'étoit passé malgré elle et contre sa volonté. *Voyez* son *Histoire* par l'abbé *Mignot*, 1764, in-12, qui en fait un portrait un peu flatté.

VI. JEANNE II, reine de Naples, sœur et héritière de *Ladislas*, vit le jour en 1371. Cette princesse sans mœurs, livrée d'abord à un favori, excita des murmures et un mécontentement général. *Jacques de Bourbon*, comte de la Marche, vint l'épouser en 1415, et il fut reconnu roi. Il fit exécuter le favori et enfermer la reine. Peut-être auroit-il régné tranquillement, s'il avoit ménagé l'esprit inquiet des Napolitains ; mais les ayant irrités en prodiguant les charges aux François, il se forma des cabales contre lui. *Jeanne* ne recouvra son autorité que pour en abuser de nouveau, et *Jacques*, qui l'avoit fait enfermer, fut enfermé à son tour. Les François furent chassés, tandis qu'un nouveau favori devenoit maître de la reine et du royaume. Le pape *Martin V* obtint la liberté du roi, comme il avoit obtenu la restitution des places conquises par *Ladislas* sur le saint siége. *Jacques*, las de lutter contre des orages continuels, aima mieux se retirer en France, que de rester roi impuissant, et triste spectateur des scandales de sa femme. Il alla se faire cordelier à Besançon, où il termina ses jours.... *Jacques Sforce*, connétable de Naples, indigné de la faveur de *Caraccioli*, *Voyez* CARAZZOLE, amant et ministre de *Jeanne*, excita *Louis III* d'Anjou à venir

s'emparer d'un royaume dont ses pères n'avoient eu que le titre. *Jeanne* avoit besoin d'un défenseur contre ce prince ; elle adopta en 1420 *Alfonse V*, roi d'Aragon et de Sicile. Les deux compétiteurs arrivent et se font la guerre. Le monarque Aragonois s'appercevant que la reine changeoit de sentiment à son égard, fait empoisonner son favori, et se rend odieux à *Jeanne*. *Sforce* saisit cette occasion d'attaquer *Alfonse*, qu'il vainquit ; et après s'être réconcilié avec *Caraccioli*, il engagea la reine à adopter *Louis* d'Anjou. *Alfonse* fut contraint de se retirer. *René* d'Anjou, adopté après la mort de *Louis* son frère, jouit en France de titres pompeux, mais sans réalité. *Jeanne*, qui régnoit depuis 1414 d'une manière si bizarre, mourut en 1435. Malgré sa vie licencieuse, elle s'occupa du soin de faire fleurir les sciences et la justice. Elle réforma les coutumes; elle fonda l'université de droit et de médecine de Naples, et l'hôpital de l'*Annonciade ;* elle réprima l'usure excessive des Juifs, et les contraignit à porter un *T* sur leur vêtement, pour les distinguer de ses autres sujets. La première maison d'*Anjou* s'éteignit dans sa personne. Après sa mort, les deux prétendans à la couronne se la disputèrent. Leur guerre finit en 1442, par la conquête de Naples, que le roi d'Aragon emporta d'assaut, et où il se fit reconnoître souverain. *René* retourna en France, où il se consola, dans le sein de la littérature et des arts, de la perte d'une couronne.

JEANNE DE BOHÊME, *Voyez* NÉPOMUCÈNE.

VII. JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, naquit en 1531. Fille de *Henri II d'Albret*, roi de Navarre, prince foible, elle eut encore un plus foible époux. Elle fut mariée à Moulins le 20 octobre 1548, à *Antoine de Bourbon*, duc de Vendôme, prince indolent, inquiet, toujours flottant entre les différens partis qui agitoient alors la France. *Jeanne d'Albret* étoit d'un caractère tout opposé : pleine de courage et de résolution, redoutée de la cour de France, chérie des Protestans, estimée des deux partis, elle avoit toutes les qualités qui font les grands politiques ; ignorant cependant les petits artifices de l'intrigue et de la cabale. « Elle n'avoit, dit *d'Aubigné*, de femme que le sexe, l'ame entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, et le cœur invincible aux grandes adversités. » Une chose remarquable, c'est qu'elle se fit Protestante dans le même temps que son époux devint catholique, et fut aussi constamment attachée à la nouvelle religion, qu'*Antoine* étoit chancelant dans la sienne. *Jeanne* embrassa le parti des Huguenots par haine contre le pape, qui avoit enlevé à son père le royaume de Navarre, par une *Bulle* appuyée des armes de l'Espagne. Le pape *Pie IV* donna aussi une bulle en 1562, personnellement contre cette princesse ; mais *Charles IX* la révoqua et la supprima si bien, qu'on ne la trouve point aujourd'hui dans le recueil des constitutions de ce pape. Elle se distingua dans ce parti par une fermeté à toute épreuve, et dans l'Europe par son goût pour les lettres. Elle mourut subitement deux mois avant l'horrible exé-

cution de la *Saint-Barthélemi*, le 9 juin 1572, à 44 ans, après cinq jours d'une fièvre maligne. Quoique sa mort eût été naturelle, les massacres qui la suivirent, la crainte que son courage donnoit à la cour, enfin sa maladie qui commença après avoir acheté des gants et des collets parfumés, tout cela fit croire fort mal à propos qu'elle étoit morte empoisonnée. *Voyez* HENRI IV.... MONTGOMMERY.... *et* II. MOULIN, *initio*. On a prétendu que *Jeanne d'Albret* épousa, après la mort d'*Antoine* de Navarre, un gentilhomme, nommé *Goyon*, et qu'elle en eut un fils qui fut ministre protestant à Bordeaux. C'est un fait rapporté par plusieurs historiens Calvinistes; je ne sais sur quoi ils l'appuient.

VIII. JEANNE, fille de *Louis* de Flandre, comte de *Nevers*, épousa *Jean VI de Monfort*, duc de Bretagne, mort en 1345. C'étoit une femme au-dessus de son sexe pour les talens militaires. Il n'y avoit point d'homme qui fût plus ferme à cheval, et qui frappât dans l'occasion de plus furieux coups que cette amazone. On raconte d'elle deux actions qui égalent celles des héros. Hennebond, place assiégée par les François, alloit être prise d'assaut, si cette femme forte, sautant par une poterne à la tête de trois cents gendarmes, ne se fût jetée à l'improviste sur un quartier des assiégeans ; ce qui les obligea, quoiqu'ils fussent déjà sur la brèche, de quitter pour courir au secours. Poursuivie à son tour, elle s'enfuit par des défilés, marchant l'épée à la main, à la tête de sa petite troupe, afin d'être la première à repousser les ennemis, quand ils viendroient l'attaquer. Un si grand exploit ne lui coûta que deux hommes, qui ne furent faits prisonniers que pour apprendre aux assiégeans que c'étoit une femme qui venoit de faire une si belle retraite. Quinze jours après, n'ayant que cinq cents chevaux, elle força une seconde fois les lignes des François, et entra comme en triomphe dans Hennebond, qui tenoit encore. La ville, rassurée par le retour de cette héroïne, reprit de nouvelles forces, et continua de se défendre avec tant de vigueur, que les Anglois eurent le temps de la secourir.

IX. JEANNE D'ESPAGNE, que les historiens Espagnols appellent *la* FOLLE, étoit fille de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, rois d'Espagne. Elle fut mariée en 1496 à *Philippe*, archiduc d'Autriche, dont elle eut l'empereur *Charles-Quint*. Son époux étant mort en 1506, d'un verre d'eau empoisonnée, qu'il but en jouant à la paume; le cerveau de *Jeanne*, déjà très-foible, se dérangea entièrement, et l'on fut obligé de la tenir presque toujours enfermée. Quelque soin qu'on prît de cacher sa maladie, il sembloit qu'elle s'appliquât à la faire éclater. Le jour de la Toussaint, elle voulut aller à la Chartreuse de Miraflorès, où étoit le corps de son époux en dépôt. Après y avoir fait ses dévotions, il lui prit envie de faire ouvrir son tombeau, pour avoir la triste consolation de le voir. On lui remontra là-dessus tout ce qui étoit capable de l'en détourner; mais bien loin d'y avoir égard, elle s'emporta, et commanda avec menaces qu'on lui obéit. On ouvrit donc le tombeau, et

on en tira le cercueil. Le nonce du pape, les ambassadeurs de l'empereur et du roi Catholique, et quelques évêques, y furent appelés, et quoique le corps n'eut presque plus la figure d'homme, la reine le regarda, le toucha plusieurs fois sans répandre une seule larme; après quoi on referma le cercueil, qu'elle fit couvrir d'une étoffe d'or et de soie. *Pierre d'Angleria*, qui étoit alors à la cour d'Espagne, dit qu'un Chartreux de Miraflorès lui avoit fait espérer que son mari ressusciteroit, comme il avoit vu d'un autre roi qui avoit eu ce privilége quinze ans après sa mort. La bonne reine le crut; mais elle attendit vainement ce miracle. Cette princesse mourut dans sa démence en 1555, à 73 ans.

X. JEANNE D'ARC *ou* DU LYS, appelée ordinairement *la* PUCELLE *d'Orléans*, naquit vers l'an 1412, à Domremy, près de Vaucouleurs en Lorraine, d'un paysan appelé *Jacques d'Arc*. Elle étoit encore à la fleur de l'âge, quand elle s'imagina voir *St. Michel*, l'ange tutélaire de la France, qui lui ordonnoit d'aller lever le siége d'Orléans, de faire sacrer ensuite à Rheims le roi *Charles VII*. Ses visions engagèrent ses parens à la présenter à *Baudricourt*, gouverneur de Vaucouleurs. Ce gentilhomme se moqua d'abord de la *Pucelle*, et l'envoya ensuite au roi, après avoir cru reconnoître en elle quelque chose d'extraordinaire. « Le roi, dit l'abbé *de Choisi*, étoit alors à Chinon, assez embarrassé de ce qu'il avoit à faire, et presque désespérant de pouvoir secourir Orléans. Il avoit été averti de l'arrivée de la *Pucelle*. Il la fit entrer dans sa chambre, qui étoit toute pleine de jeunes seigneurs, dont la plupart avoient de plus beaux habits que lui. Elle s'adressa d'abord au roi, et le salua avec un air modeste et respectueux; il vouloit la tromper, et lui dit : *Ce n'est pas moi ; voilà le Roi*, en lui montrant un de ses courtisans : mais elle l'assura qu'elle le connoissoit bien, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, et lui parla avec tant d'esprit, de hardiesse et de bonne grace, que toute la cour crut voir en elle quelque chose de divin. Elle promit hautement de secourir Orléans, et de faire sacrer le roi à Rheims; et pour se donner une entière croyance, elle lui dit, en présence de son confesseur, du duc d'*Alençon*, et de *Christophe de Harcourt*, des choses secrètes, qu'il n'avoit jamais dites à personne : *Vous souvient-il*, SIRE, lui dit-elle, *que le jour de la Toussaint dernière, avant que de communier, vous demandâtes à Dieu deux graces ; l'une de vous ôter le desir et le courage de faire la guerre, si vous n'étiez pas légitime héritier du royaume ; et l'autre, de faire tomber toute sa colère sur vous, plutôt que sur votre peuple?* Le roi fut étonné. » Il crut que, pour s'assurer de la vérité, il falloit d'abord savoir si elle étoit *pucelle*. La belle-mère du roi la fit examiner, en sa présence, par des sages-femmes, qui la trouvèrent vierge. Il fut même décidé qu'elle n'étoit pas encore sujette aux incommodités ordinaires de son sexe, quoiqu'elle eût passé l'âge où ces incommodités commencent. Après l'examen des sages-femmes, elle subit celui des docteurs. Tous conclurent que Dieu pouvoit bien

confier à des filles les desseins qui ordinairement ne sont exécutés que par des hommes. Le parlement, à qui le roi renvoya notre inspirée, fut un peu plus difficile; il la traita de *folle*, et osa lui demander un miracle. *Jeanne* lui répondit qu'elle n'en avoit pas encore sous sa main; mais qu'à Orléans elle ne manqueroit pas d'en faire. Les Anglois assiégeoient alors cette ville, et étoient sur le point de la prendre. *Charles* qui, en la perdant, eût perdu sa dernière ressource, crut devoir profiter du courage d'une fille, qui paroissoit avoir l'enthousiasme d'une inspirée, et la valeur d'un héros. *Jeanne d'Arc*, vêtue en homme, armée en guerrier, conduite par des capitaines habiles, entreprit de secourir la place, parla à l'armée au nom de Dieu, et lui communiqua la confiance dont elle étoit remplie. Elle marcha ensuite du côté d'Orléans, y fit entrer des vivres, et y entra elle-même en triomphe. Un coup de flèche, qui lui perça l'épaule dans l'attaque d'un des forts, ne l'empêcha pas d'avancer. *Il m'en coûtera*, dit-elle, *un peu de sang; mais ces malheureux n'échapperont pas à la main de Dieu!* et tout de suite elle monta sur le retranchement des ennemis, et planta elle-même son étendard. Le siége d'Orléans fut bientôt levé; les Anglois furent battus dans la Beauce; la *Pucelle* se montra par-tout une héroïne. Le premier article de sa mission rempli, elle voulut accomplir le second. Elle marcha vers Rheims, y fit sacrer le roi le 17 juillet 1429, et assista à la cérémonie, son étendard à la main. *Charles*, sensible, comme il le devoit, aux services de cette fille guerrière, ennoblit sa famille, lui donna le nom *du Lys*, et y ajouta des terres pour pouvoir soutenir ce nom. *Jeanne d'Arc* cessa bientôt d'être heureuse; elle fut blessée à l'attaque de Paris, et prise au siége de Compiegne, dans une sortie. Ce revers fit disparoître l'étonnement et la vénération dont elle avoit pénétré tout le monde, jusqu'à ses ennemis. On s'avisa de l'accuser, suivant l'esprit du siècle, d'être *sorcière*. Les prédicateurs le prêchèrent par-tout, et l'université de Paris, alors autant superstitieuse qu'elle fut éclairée depuis, le confirma. *Cauchon*, évêque de Beauvais, cinq autres prélats François, un évêque Anglois, un frère prêcheur, vicaire de l'inquisition, et une cinquantaine de docteurs, la jugèrent à Rouen. On lui fit bien des questions dignes de ce temps. On lui demanda si les saints qui lui apparoissoient avoient des cheveux: *A quoi cela est-il bon?* répondit-elle. Et comme on insistoit sur la chevelure de *saint Michel*, elle dit: *Pourquoi la lui auroit-on coupée? — Mais*, ajoutèrent ces hommes graves, *cet Archange étoit-il nu?.... Croyez-vous*, dit-elle, *que Dieu n'ait pas de quoi lui donner un vêtement?... Cauchon*, vendu aux Anglois, cherchoit à la rendre coupable. Il supprima même, dans le procès-verbal, la demande que fit *la Pucelle*, d'être conduite au pape. Sur quoi *Jeanne* lui dit: *Vous ne voulez écrire que ce qui est contre moi, et vous ne voulez pas faire mention de ce qui est pour moi.* Dès qu'on eut fini les interrogatoires, on mena la *Pucelle* au cimetière de St-Ouen de Rouen, à la vue du peuple. Un prêtre prêcha un

mauvais sermon, dans lequel il insulta le roi *Charles* et son héroïne. *Jeanne* l'interrompit, et lui donna un démenti à haute voix. Cette force d'esprit dans un sexe foible, loin de désarmer ses juges, ne fit que les irriter davantage. On la condamna, l'an 1431, comme *sorcière, devineresse, sacrilège, idolâtre, blasphémant le nom de Dieu et des Saints, desirant l'effusion du sang humain, ayant du tout dépouillé la pudeur de son sexe, séduisant les princes et les peuples*, etc. Ce n'est pas ainsi qu'avoit été traitée la comtesse de *Montfort*, en Bretagne, qui maintint ses droits par ses armes; ni *Marguerite d'Anjou* en Angleterre, qui se mit à la tête des troupes pour conserver la couronne à *Henri IV*, son époux. *Jeanne* parut sur le bûcher le 30 mai, avec la même fermeté que sur les murs d'Orléans. On l'entendit seulement invoquer JÉSUS. Les Anglois eux-mêmes pleurèrent sa mort. *Charles VII* ne fit rien pour la venger; il fit seulement intervenir ses parens, dix ans après, pour demander au saint siége la révision du procès. *Callixte III* réhabilita sa mémoire, qui, sans cette formalité, n'en étoit pas moins respectable à la postérité: il la déclara *martyre de sa religion, de sa patrie et de son roi.* Ses juges déshonorèrent leur raison et leur équité par son supplice. Ils violèrent le droit des gens, en la condamnant, tandis qu'elle étoit prisonnière de guerre; et les règles du bon sens, en la brûlant comme magicienne. Elle n'étoit certainement pas sorcière; mais il ne faut pas non plus l'invoquer comme une sainte, suscitée par la Providence pour délivrer les François. « Une jeune fille se présente, dit un Savant; elle se croit inspirée: on profite de l'impression que son enthousiasme peut faire sur les soldats, et, sans rien mettre au hasard, les généraux qui la conduisent ont l'air de la suivre. Elle n'a point de commandement, et paroît ordonner de tout: son audace, que l'on cherche à entretenir, se communique à toute l'armée, et change la face des affaires. Il n'y a point d'histoire où l'on ait fait entrer plus de merveilleux que dans celle de *Jeanne d'Arc*. C'est une pauvre bergère, que le Ciel tire de l'obscurité, pour soutenir le trône de nos rois contre les usurpations des Anglois. *St. Michel* descend pour lui annoncer sa mission. Elle la prouve aux incrédules, en reconnoissant le roi confondu dans la foule des courtisans, et en devinant ses plus secrètes pensées. Cette fille de 17 ans fait des prodiges de valeur, dans l'âge où les hommes n'ont pas acquis toute leur force. Elle succombe ensuite et subit le plus cruel supplice; mais sa mort est aussi merveilleuse que sa vie. Tous ses juges meurent d'une mort *vilaine*, comme dit l'élégant *Mezerai*; et sur son bûcher, elle prédit aux Anglois les malheurs qui les accablèrent ensuite. Son cœur se trouve tout entier dans les cendres, et on voit s'envoler du milieu des flammes une colombe blanche, symbole de son innocence et de sa pureté. Ce n'est pas tout: on la fait revivre après sa mort, et on lui fait épouser un *Seigneur* Lorrain. Il ne manquoit plus que de la rendre immortelle, pour certifier à la postérité toutes ces merveilles étonnantes. Revenons

à présent sur chacun de ces prodiges, ou du moins de ces contradictions. Ne parlons point de l'apparition de *St. Michel :* personne n'a vu cet archange parler à *Jeanne.* Elle dit avoir eu des conversations avec lui ; il faut la croire sur sa parole. Mais on peut s'assurer du moins de l'âge qu'elle avoit, si on ne peut pas approfondir les preuves de sa mission. Les uns lui donnent 19 ans, les autres 29 : *Rapin de Thoyras* est de ce dernier sentiment, et il peut être appuyé sur quelques conjectures. La *Pucelle* avoua dans son interrogatoire, qu'elle avoit eu un procès en Lorraine à l'officialité, à l'occasion d'un mariage. Est-on en état à cet âge de soutenir, dit un auteur, un tel procès en son nom ? On répond que cela n'est point ordinaire ; mais une jeune héroïne, qui a le courage d'affronter les dangers de la guerre, peut bien avoir celui de paroître devant un juge. Cette anecdote a inspiré à quelques esprits des soupçons sur cette fameuse virginité qui augmentoit sa gloire ; mais ces soupçons nous paroissent injustes, ou du moins téméraires. On peut plaider contre un fourbe qui nous a fait une promesse de mariage ; et on peut avoir conservé avec lui sa vertu. Comment d'ailleurs accorder les idées défavorables à l'honneur de la *Pucelle*, avec la déposition des sages-femmes ? Dira-t-on que, comme il y eut des juges payés pour la perdre et la flétrir, il y eut des femmes gagnées pour l'honorer ? Cette idée est fine ; mais est-elle aussi vraie ? nous ne saurions le croire. On ne marche qu'à tâtons dans presque toutes les Histoires, et surtout dans celle-ci, parce que les historiens n'ont rien oublié pour y répandre des ténèbres. Que n'a-t-on pas dit pour prouver que *Jeanne* avoit échappé au supplice du feu ? Que ne dit-on pas encore ? Cette partie de l'histoire de *Jeanne d'Arc*, est surtout singulière. On la condamne à être brûlée vive, pour satisfaire à l'animosité des Anglois ; mais comme elle n'étoit pas assez coupable pour mériter le supplice, on lui substitue une malheureuse, qui avoit mérité une mort aussi infame. Voilà un récit bien arrangé ; mais peut-il prévaloir contre les *Actes* du procès, rapportés par *du Haillan* et par d'autres historiens ; contre le *Jugement* des commissaires délégués par le pape pour la justification de cette illustre héroïne ; contre l'*Apologie* que le chancelier de l'université fit de sa mémoire en 1456 ? Tous ces gens-là auroient-ils ignoré cette aventure surprenante ? Et s'ils l'avoient sue, à quoi bon tant de soins pour la laver de l'infamie du supplice ?... Mais il y a quelques familles, dira-t-on, qui prétendent venir de la *Pucelle d'Orléans.* Mais n'y en a-t-il pas, dans toute l'Europe, qui ont la bêtise de se faire descendre des héros de la Fable ? Les croit-on sur leur parole ? Non sans doute. Autrement, il faudroit ajouter foi à la généalogie que fait *Gilles* sur le théâtre de la foire, lorsqu'en changeant deux lettres de son nom, il se fait descendre de *Jules César.* Qu'il y ait des familles qui appartiennent à la *Pucelle*, cela peut être en ligne collatérale ; mais cela paroît évidemment faux, en ligne directe. Il est vrai que, quelques années après son supplice, il parut en Lorraine une aventurière qui se

étoit la *Pucelle d'Orléans*, et qui, à la faveur de ce beau nom, épousa un seigneur *des Armoises*. Mais n'a-t-on pas vu des faux *Démétrius* en Russie ? Le seigneur *des Armoises* aura épousé aussi la fausse *Jeanne*, qu'il prenoit pour la véritable. Il aura, sans doute, découvert le mensonge dans la suite ; mais son amour propre lui aura dit de garder le secret pour lui, et il aura toujours donné à sa femme aventurière le nom respectable de la vengeresse du nom François. Voilà l'origine de tous les Actes qu'on nous produit sous le nom des *Armoises* et de *Jeanne du Lys*. C'est la vanité qui les a écrits, et une vaine curiosité qui les déterre. A l'égard du cœur de la *Pucelle d'Orléans*, respecté par les flammes, supposé que le fait soit vrai, il peut n'être pas merveilleux. On a vu, dit-on, de semblables prodiges parmi les Païens, entr'autres dans la personne de *Germanicus*, adopté par l'empereur *Tibère*. Son corps fut brûlé selon la coutume des Romains, et son cœur parut, dit-on, tout entier au milieu du bûcher. Mais, sans chercher à expliquer des choses peu vraisemblables, par d'autres faits aussi difficiles à croire, il seroit plus court de rester dans le doute sur tout ce qui ne regarde point les matières sacrées. Mais tel est l'homme : il faut qu'il bâtisse des systèmes sur les événemens passés et sur les présens ; sur les globes de lumière qui roulent sur nos têtes, et sur les insectes qui rampent à nos pieds.... On a remarqué, avec raison, que *Jeanne d'Arc* étoit destinée à donner lieu à toutes les singularités. Ce n'est pas une chose à oublier, que le sort des deux poëtes qui l'ont chantée parmi nous. L'un, *Chapelain*, s'occupe pendant trente années à la célébrer ; et lorsqu'après un si long travail il fait paroître son *Poëme*, il passe pour le dernier des versificateurs, après avoir été considéré comme l'un des chefs du Parnasse François. L'autre poëte, *Voltaire*, ne perd pas, à la vérité, sa réputation de brillant versificateur ; mais il affoiblit sa réputation de philosophe, par des tableaux dont l'*Arétin* auroit rougi. Il lui impute des impuretés qui révoltent la nature, quoique dans les villes de garnison elle couchât toujours avec une femme d'une vertu reconnue ; que dans les camps elle gardât son armure la nuit, et qu'elle eût deux de ses fréres à ses côtés, et que ses ennemis mêmes ne lui aient attribué aucune de ces foiblesses qui tiennent de si près à la nature humaine. Une médaille frappée à l'honneur de la *Pucelle*, après qu'elle eût fait sacrer *Charles VII* à Rheims, nous apprend qu'elle avoit pour devise une main portant une épée, avec ces mots : *Consilio firmata Dei*. Voy. l'*Histoire de* Jeanne d'Arc, *Vierge*, *Héroïne et Martyre d'Etat*, en 2 petits volumes in-12, publiée par l'abbé *Lenglet du Fresnoy*, en 1753, sur un manuscrit d'*Edmond Richer* ; et réimprimée en 1759, en 3 parties, sous ce titre : *Histoire de* Jeanne d'Arc, *dite la* Pucelle d'Orléans.

JEANNE, (la Papesse) Voy. Benoit III, n° 6 ; Jean VIII, n° 22 ; Léon IV... Son *Histoire* fabuleuse a été écrite par *Jacques Lenfant* : Voyez ce mot.

JEANNE de Castro, *Voyez* Padilla *et* Pierre le Cruel.

JEANNE GRAY, *Voy.* GRAY, et de même SEYMOURS.

JEANNIN, (Pierre) simple avocat au parlement de Dijon, né en 1540, parvint, par ses talens et sa probité, aux premières charges de la robe. Les états de Bourgogne le chargèrent des affaires de la province, et eurent à se féliciter de ce choix. Quand on reçut à Dijon les ordres du massacre de la *Saint-Barthélemi*, il s'opposa de toutes ses forces à leur exécution, et quelques jours après, un courrier vint défendre les meurtres. Les places de conseiller, de président, et enfin de premier président au parlement de Dijon, furent la récompense de son mérite. *Jeannin*, ébloui par le zèle pour la religion et pour l'état, que les ligueurs affectoient, entra dans cette faction; mais il ne tarda pas d'en découvrir la perfidie et la méchanceté. Envoyé par le duc de *Mayenne* auprès de *Philippe II*, il reconnut que l'intérêt de l'église n'étoit qu'un prétexte, dont le monarque Espagnol se servoit pour enlever la France à son roi légitime. Le combat de Fontaine-Françoise ayant donné le dernier coup à la Ligue, *Henri IV* l'appela auprès de lui, et l'admit dans son conseil. Comme *Jeannin* faisoit quelques difficultés, ce bon prince lui dit: *Je suis bien assuré que celui qui a été fidelle à un Duc, le sera à un Roi.* Il lui donna en même temps la charge de premier président au parlement de Bourgogne, à condition qu'il en traiteroit avec un autre. Dès ce moment *Jeannin* fut le conseil, et, si on l'ose dire, l'ami de *Henri IV*, qui trouvoit en lui autant de franchise que de prudence. Il fut chargé de la négociation entre les Hollandois et le roi d'Espagne, une des plus difficiles qu'il y eut jamais. Il en vint à bout en 1609, et fut également estimé des deux partis. *Scaliger*, témoin de sa prudence, et *Barneveldt*, l'un des meilleurs esprits de ce temps-là, protestoient qu'ils sortoient toujours d'avec lui meilleurs et plus instruits. Le cardinal *Bentivoglio* dit, qu'il l'entendit parler un jour dans le conseil avec tant de vigueur et tant d'autorité, « qu'il lui sembla que toute la majesté du roi respiroit dans son visage. » *Henri IV* se plaignant un jour à ses ministres que l'un d'eux avoit révélé le secret, il ajouta ces paroles en prenant le président *Jeannin* par la main: *Je réponds pour le bon-homme; c'est à vous autres de vous examiner.* Le roi lui dit, peu de temps avant sa mort, « qu'il songeât à se pourvoir d'une bonne haquenée, pour le suivre dans toutes ses entreprises. » Ce prince rendit un jour à sa vertu un témoignage bien flatteur. L'ambassadeur d'Espagne lui demandant quel étoit le caractère de ses ministres, pour pouvoir traiter plus facilement avec eux; *Henri IV* lui dit: *je vais sur-le-champ vous les faire connoître.* Il fit appeller le chancelier *de Sillery*, et lui dit: *Je suis fort en peine, monsieur le Chancelier, de voir sur ma tête un plancher qui semble menacer ruine.* SIRE, dit le chancelier, *il faut consulter des architectes, et faire les réparations, si elles sont nécessaires; mais il ne faut pas aller si vîte.* Le roi ayant fait entrer *Villeroi*, lui tint le même discours; et le ministre, sans

regarder

regarder le planchet, lui répondit : *Sire, vous avez grande raison, cela fait peur.* Enfin, vint le président *Jeannin*, qui lui dit avec sa franchise ordinaire ; *Je ne sais pas, Sire, ce que vous voulez dire ; ce plancher est fort bon, ou j'ai la berlue. Allez, allez, Sire, dormez en repos ; il durera plus que vous.* Quand les trois ministres furent sortis, le roi dit à l'ambassadeur : Vous connoissez à présent mes ministres. *Le chancelier ne sait jamais ce qu'il veut faire ;* Villeroi *me donne toujours raison ;* Jeannin *pense toujours bien et ne me cache rien de ce qu'il pense, et me le dit sans me flatter.* La reine-mère, après la mort de *Henri IV*, se reposa sur lui des plus grandes affaires du royaume, et lui confia l'administration des finances : il les mania avec une fidélité, dont le peu de bien qu'il laissa à sa famille fut une bonne preuve. Le roi *Henri IV*, qui se reprochoit de ne lui avoir pas fait assez de bien, dit en plusieurs rencontres, qu'*il doroit quelques-uns de ses Sujets pour cacher leur malice ; mais que pour le président* Jeannin, *il en avoit toujours dit du bien sans lui en faire.* Dans le temps qu'il étoit simple avocat, il s'étoit signalé par une éloquence mâle et persuasive. Un riche particulier l'ayant entendu discourir dans les états de Bourgogne, fut si charmé de ses talens, qu'il résolut de l'avoir pour gendre. Il alla le trouver, et lui demanda en quoi consistoit son bien. L'avocat porta la main à sa tête, et lui montra ensuite quelques livres : *Voilà tout mon bien*, lui dit-il, *et toute ma fortune.* On dit qu'un prince, cherchant à l'embarrasser en lui rappelant sa naissance, lui demanda *de qui il étoit fils.* Il répondit : *De mes vertus.* Ce respectable ministre vit, dans l'espace de seize lustres, sept de nos rois occuper successivement le trône de France. Il mourut le 31 octobre 1622, à 82 ans. Nous avons de lui des *Mémoires* et des *Négociations*, publiés à Paris, in-folio, en 1659 ; chez les *Elzevir*, même année, 2 vol in-12 ; et en 1695, 4 vol. in-12. Ils sont estimés, et nécessaires à ceux qui veulent apprendre à traiter les affaires épineuses. Le cardinal *de Richelieu* en faisoit sa lecture ordinaire dans sa retraite d'Avignon, et trouvoit toujours à y apprendre.

JEAURAT, (M. Sebastien) né à Paris le 14 septembre 1704, s'appliqua avec succès à l'étude de l'astronomie, et fonda l'observatoire de l'Ecole Militaire. Membre de l'académie des Sciences et ensuite de l'Institut, il est mort au commencement de l'an XI. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Traité* de perspective, 1750, in-4.° Il fut adopté dans les écoles d'artillerie et de génie. II. *Nouvelles Tables* de Jupiter, 1766, in-4.° III. *Observations* sur la comète de 1759. Elles ont été insérées dans le recueil des *Savans Etrangers*, vol. in-4.° Cette comète avoit déjà été calculée en 1531, 1607 et 1682. IV. *Méthode graphique* de la trisection de l'angle, 1793. V. *Observations* de l'éclipse de soleil du 5 septembre 1793. VI. *Mémoire* sur les lunettes diplantidiennes, an V. VII. Il a publié, en outre, plusieurs volumes de la *Connoissance des temps*, et divers mémoires qui se trouvent parmi ceux de l'académie des Sciences.

JEBB, (Samuel) docteur en médecine, né à Nottingham, mort dans le Derbyshire en 1772, eut des succès dans la pratique de son art. Il fut connu aussi comme savant littérateur. On a de lui : I. Une *Vie de Marie, reine d'Ecosse*, 1725, in-8.° II. Une édition d'*Aristide*. Voy. ARISTIDE, N° IV. III. *Baconis Opus majus*, 1733, in-folio. IV. *Humphredi Hodii libri duo de Græcis illustribus*, 1742, in-8.° Les notes dont *Jebb* accompagne les auteurs dont il a donné des éditions, prouvent qu'il avoit lu avec fruit les anciens et les modernes.

JÉBUS, fils de *Chanaan*, fut père des *Jébuséens*, qui donnèrent leur nom à la ville de Jérusalem, d'où ils furent chassés par *David*.

JÉCHONIAS, fils de *Joachim*, roi de Juda, associé par son père à la couronne, régna seul vers l'an 599 avant J. C. Il ne jouit du trône que pendant peu de mois. *Nabuchodonosor* ayant pris Jérusalem, le mena en captivité à Babylone. Il demeura dans les fers jusqu'au règne d'*Evilmerodac*, qui l'en tira pour le mettre au rang des princes de sa cour. On ne sait ce qu'il devint depuis.

JEFFREYS, (Lord George) chancelier d'Angleterre, sous *Jacques II*, fut un magistrat dur et cruel, qui auroit été puni de ses jugemens rigoureux sous *Guillaume III*, s'il n'étoit mort le 18 avril 1689. *Voyez* MONMOUTH et SIDNEY.

JEGHER, (Christophe) graveur en bois, établi à Anvers, mort à la fin du XVIIe siècle, dont on cite une *Assomption*, qui est parfaitement exécutée. Il travailla pour *Rubens*, dont il acquit les planches après sa mort.

I. JÉHU, fils d'*Hanani*, fut envoyé vers *Baasa*, roi d'Israël, pour l'avertir de tous les maux qui arriveroient à sa maison. Ce prince, irrité de cette prédiction, le fit mourir l'an 930 avant J. C.

II. JÉHU, fils de *Josaphat* et X^e roi d'Israël, commença à régner environ l'an 885 avant J. C. Il tua *Joram*, roi d'Israël, d'un coup de flèche, et fit mourir *Ochosias*, roi de Juda. *Jézabel*, femme d'*Achab*, ayant insulté *Jéhu*, lorsqu'il entra dans la ville de Jezrahel, ce prince la fit jeter par la fenêtre. Il donna ordre ensuite qu'on fît mourir tous les fils et les parens d'*Achab*, et tous ceux qui avoient eu quelque liaison avec ce prince. Ayant trouvé sur le chemin de Samarie quarante-deux frères d'*Ochosias*, il les fit massacrer. Il rassembla ensuite tous les prêtres de *Baal* dans le temple de cette fausse Divinité, les y fit tous égorger, brisa la statue, et détruisit le temple. Le Seigneur, satisfait de la vengeance que *Jéhu* avoit exercée contre la maison d'*Achab*, lui promit que ses enfans seroient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération. Cette prédiction fut accomplie dans les personnes de *Joachaz*, *Joas*, *Jéroboam* et *Zacharie*. Ce prince, qui avoit paru si zélé à exécuter les ordres de Dieu, ne l'avoit fait que par des vues politiques. Dieu l'en punit en le livrant à *Hazaël*, roi de Syrie, qui désola son royaume, tailla en pièces tout ce qu'il trouva sur les frontières, et ruina tout le pays de Galaad, que

possédoient les enfans de *Ruben*, de *Gad* et de *Manassès*. Il mourut l'an 856 avant J. C., après 28 ans de règne, qu'il souilla par la cruauté et par l'idolâtrie.

JENEBELLI, (Fréderic) Mantouan, un des plus habiles ingénieurs et un des plus savans destructeurs d'hommes que son siècle ait produits, fut envoyé au secours d'Anvers par la reine *Elizabeth*, lorsque le prince de Parme mit le siége devant cette ville en 1585. Il inventa plusieurs machines pour détruire les travaux des assiégeans; mais les assiégés, réduits à l'extrémité, ne purent profiter des avantages que leur promettoit l'art de *Jenebelli*, et se rendirent.

JENISCHIUS, (Paul) d'Anvers, fut père de dix-neuf enfans, dont quatre seulement vécurent. Il donna le jour à un vingtième, qui lui procura plus de renom et plus de soins que tous les autres; c'est son livre intitulé: *Thesaurus animarum*, qui le fit bannir de son pays. *Jenischius* mourut à Stutgard, le 18 décembre 1647, à 89 ans, avec la réputation d'un homme également versé dans les langues et dans les sciences.

JENNENS, (Charles) gentilhomme Anglois de la province de Leicester, mort en novembre 1773, composa des *Oratorio*, qu'*Handel* mit en musique. On cite celui du Messie, comme l'un des meilleurs. Mais ce qui distingua sur-tout *Jennens*, fut sa fortune, et la magnificence de sa maison. Il vécut en grand seigneur, eut des parasites parmi les rimailleurs Anglois, et par conséquent de bas adulateurs.

JENSON, (Nicolas) célèbre imprimeur et graveur en caractères à Venise, dans le XVe siècle étoit originairement graveur de la monnoie de Paris. Dans les premières années du règne de *Louis XI*, le bruit de la découverte de l'imprimerie inventée à Mayence, commençant à se répandre, il fut envoyé dans cette ville, par ordre du roi, pour s'instruire secrètement dans cet art. C'est ce qu'on lit dans un ancien manuscrit sur les monnoies de France, qui paroît avoir été composé et écrit dans ce temps même, et dont voici le passage original. « Ayant sû qu'il y avoit à Mayence gens adroits à la taille des poinçons et caractères, au moyen desquels se pouvoient multiplier par impression les plus rares manuscrits; le roi, curieux de toutes telles choses et autres, manda aux généraux de ses monnoies y dépêcher personnés entendues à ladite taille, pour s'informer secrètement de l'art, et en enlever subtilement l'invention: et y fut envoyé *Nicolas Jenson*, garçon sage, et l'un des bons graveurs de la monnoie de Paris. » Dans un autre manuscrit à peu près semblable, que possédoit feu M. *Mariette*, il est dit en marge, dans une note qui se rapporte à l'année 1458: Que *Charles VII*, informé de ce qui se faisoit à Mayence, demanda aux généraux de ses monnoies une personne entendue pour aller s'en informer, et que ceux-ci lui indiquèrent *Nicolas Jenson*, maître de la monnoie de Tours, qui fut aussitôt dépêché à Mayence; mais qu'à son retour en France, ayant trouvé *Charles VII* mort, il étoit allé s'établir ailleurs..... Voilà deux leçons différentes, dont la dernière semble mériter la préférence, en ce qu'elle explique au

moins comment *Jenson*, après avoir été envoyé à Mayence aux frais du roi, s'en fut porter à Venise les fruits de son industrie, au lieu d'en enrichir sa patrie. Quoi qu'il en soit, *Jenson* se fit une grande réputation dans les trois parties de la typographie ; c'est-à-dire la gravure des poinçons, la fonte des caractères, et l'impression ; talens que peu d'artistes ont réunis. C'est lui qui le premier imagina et détermina la forme et les proportions du caractère *Romain*, tel qu'il existe aujourd'hui dans les imprimeries. Il forma les majuscules de capitales latines, et les minuscules de lettres espagnoles, lombardes et françoises, ou carolines ; auxquelles il donna une figure plus simple. Malgré les progrès de l'art, on admire encore à présent l'élégance et la propreté de ses caractères, et ses éditions sont recherchées avec empressement de tous les amateurs d'éditions anciennes. La première, sortie des presses de *Jenson*, est celle du rare ouvrage intitulé : *Decor Puellarum*, in-4°, datée de 1461, mais par erreur, et qui est véritablement de 1471, parce qu'il y est question d'un autre livre italien, imprimé in-4° par le même, en 1471, avec ce titre : *Luctus Christianorum ex passione* Christi.... *Jenson* imprima, la même année, un autre petit livre in-4° en italien, également intitulé : *Gloria Mulierum*, qui paroît une suite naturelle du *Decor Puellarum*. Plusieurs éditions d'auteurs Latins et autres suivirent celles-ci jusqu'en 1481, que l'on peut conjecturer être l'année de sa mort, puisqu'il paroît avoir cessé d'imprimer vers ce temps-là, *Voyez* JANSON.

JEPHTÉ, successeur de *Jair* dans la judicature des Hébreux, tourna ses armes contre les Ammonites, vers l'an 1187 avant J. C. Pour obtenir la victoire, il fit vœu de sacrifier la première tête qui se présenteroit à lui après le combat. Ce fut sa fille unique, que *Philon* nomme *Séila* : il l'immola deux mois après. Les saints Pères sont partagés sur le droit et sur le fait de ce vœu si extraordinaire de *Jephté*. Plusieurs l'ont condamné comme téméraire, et son exécution comme impie et cruelle ; ils prétendent qu'il est contre la loi naturelle et contre la loi divine, d'immoler un homme comme une victime. Quelques-uns disent, pour justifier ce vœu, que le maître de la vie et de la mort, l'avoit inspiré à *Jephté*, et en avoit exigé l'accomplissement, sans qu'on puisse lui demander raison de sa conduite, ni en tirer aucune conséquence. D'autres enfin supposent que l'immolation de la fille de *Jephté* ne fut que spirituelle, que *Jephté* consacra la virginité de sa fille au Seigneur, et qu'il l'obligea de passer le reste de ses jours dans la continence. Cette explication paroît conforme au texte sacré, qui dit : *Cumque abiisset cum sociis ac sodalibus suis, flebat virginitatem suam in montibus.* (Juges, XI.) *Jephté* mourut l'an 1181 avant J. C. *Voyez* IDOMENÉE.

I. JÉRÉMIE, prophète, fils du prêtre *Helcias*, natif d'Anathoth près de Jérusalem, commença à prophétiser sous le règne de *Josias* l'an 629 avant J. C. Les malheurs qu'il prédisoit aux Juifs, et la sainte liberté avec laquelle il reprenoit leurs désordres, les mirent si fort en colère

contre le prophète, qu'ils le jetèrent dans une fosse pleine de boue, d'où un ministre du roi *Sédécias* le fit retirer. On eut bientôt occasion d'admirer l'esprit de Dieu qui l'animoit. Il avoit prédit la prise de Jérusalem : cette ville se rendit effectivement aux Babyloniens, l'an 606 avant J. C. *Nabuzardan*, général de l'armée de *Nabuchodonosor*, donna au prophète la liberté, ou d'aller à Babylone, pour y vivre en paix, ou de rester en Judée. Le prophète préféra le séjour de la dernière, pour conserver le peu de Juifs qui y étoient demeurés. Il donna de bons avis à *Godolias*, gouverneur de Judée ; mais cet homme imprudent les ayant négligés, fut tué avec ceux de sa suite. Les Juifs craignant la fureur du roi de Babylone, voulurent chercher leur sureté en Égypte. *Jérémie* fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein, et fut enfin contraint de les suivre avec son disciple *Baruch*. Là, il ne cessa de leur reprocher leurs crimes avec son zèle ordinaire ; il prophétisa contre eux et contre les Égyptiens. L'Écriture ne nous parle point de sa mort ; mais on croit que les Juifs, irrités de ses menaces continuelles, le lapidèrent à Taphné, l'an 590 avant J. C. Les *Prophéties* de *Jérémie* contiennent cinquante-un chapitres. Ce prophète, si nous en croyons *St. Jérôme*, est simple dans ses expressions, sublime dans ses pensées ; mais cette simplicité offre souvent des termes forts et énergiques. Il y a quelques visions symboliques faciles à expliquer. Le Seigneur montra en vision à *Jérémie* deux paniers placés devant le temple, dont l'un étoit plein de figues exquises, et l'autre de figues si mauvaises, qu'on n'en pouvoit manger. Le prophète reçut de Dieu même l'explication de cet emblême. Il apprit que les excellentes figues, que le Seigneur recevoit comme une offrande très-agréable, désignoient la partie du peuple de *Juda* captive à Babylone ; les mauvaises figues qu'il rejetoit avec horreur, comme un présent indigne de lui, étoient le roi *Sédécias* et les Juifs demeurés à Jérusalem, ou retirés en Égypte. M. *d'Arnaud*, avantageusement connu par des ouvrages pleins de chaleur et de sentiment, a donné les *Lamentations de Jérémie*, traduites en vers françois, 1757, in-8.° *Jérémie* est honoré par les Grecs et par les Latins ; il n'y a point d'endroit dans l'Occident où sa fête soit célébrée avec plus de pompe qu'à Venise.

II. JÉRÉMIE, métropolitain de Larisse, fut élevé l'an 1572 sur la chaire patriarcale de Constantinople, à l'âge de 36 ans. Les Luthériens lui présentèrent la confession d'Augsbourg, dans l'espérance de la lui faire approuver ; mais il la combattit de vive voix et par écrit. Il ne paroissoit pas même éloigné de réunir l'Église Grecque à la Romaine, et avoit adopté la réformation du Calendrier de *Grégoire XIII*. Ses envieux en prirent occasion de l'accuser d'entretenir des relations avec le pape, et le firent chasser de son siége en 1579. On a imprimé sa *Correspondance* avec les Luthériens, en grec et en latin, à Wittemberg, 1584, in-fol. Un Catholique l'avoit déjà publiée en latin, en 1581. Ce prélat mourut après 1585.

I. JÉROBOAM I, fils de *Nabath*, de la tribu d'Éphraïm,

plut tellement à *Salomon*, que ce prince lui donna l'intendance des tributs d'Éphraïm et de Manassès. Le prophète *Ahias* lui prédit qu'il régneroit sur dix tribus. *Salomon*, pour empêcher l'effet de cette prédiction, donna ordre de l'arrêter; mais il s'enfuit en Égypte, où *Sésach* lui donna un asile, et il y demeura jusqu'à la mort du roi, jaloux de sa grandeur future. *Roboam*, successeur de *Salomon*, fut le tyran de son peuple; dix tribus se séparèrent de la maison de *David*, et firent un royaume à part, à la tête duquel elles mirent *Jéroboam* vers l'an 972 avant J. C. Ce nouveau roi, craignant que si le peuple continuoit d'aller à Jérusalem pour y sacrifier, il ne rentrât peu à peu dans l'obéissance de *Roboam*, son prince légitime, fit faire deux *Veaux d'or*. Il plaça l'un à Béthel, l'autre à Dan, ordonna à ses sujets de les adorer, et leur fit défendre d'aller désormais à Jérusalem. Ce prince sacrilége éleva au sacerdoce les derniers du peuple, qui n'étoient pas de la tribu de *Lévi*, établit des fêtes solennelles à Béthel comme à Jérusalem, et réunit dans sa personne la dignité du sacerdoce à la majesté royale. Un jour qu'il faisoit brûler de l'encens sur l'autel de Béthel, un prophète vint lui annoncer que cet autel seroit détruit; qu'il naîtroit un fils de la race de *David*, nommé *Josias*, lequel égorgeroit sur cet autel tous les prêtres qui y offriroient de l'encens. Il ajouta que, pour preuve qu'il disoit la vérité, l'autel alloit se fendre en deux à l'heure même. *Jéroboam* ayant étendu la main pour faire arrêter le prophète, sa main se sécha, et l'autel se fendit aussitôt. Alors le roi pria l'homme de Dieu d'obtenir sa guérison; et sa main revint à son premier état. Ce prodige ne changea pas le cœur de *Jéroboam*. Il mourut dans son impiété, après 22 ans de règne, l'an 954 avant J. C. Sa maison fut détruite et exterminée par *Baasa*, selon la prédiction d'*Ahias* de Silo.

II. JÉROBOAM II, fils de *Joas* et roi d'Israël comme lui, rétablit le royaume d'Israël dans son ancienne splendeur. Il monta sur le trône l'an 836 avant J. C.; reconquit les pays que les rois de Syrie avoient usurpés et démembrés de ses Etats, et réduisit dans son obéissance toutes les terres de delà le Jourdain jusqu'à la mer-Morte. La mollesse, la somptuosité régnoient dans Israël avec l'idolâtrie. On adora non-seulement les *Veaux d'or* à Béthel, mais on fréquenta tous les *Hauts-Lieux* du royaume, et l'on y commit toutes sortes d'abominations. *Jéroboam* mourut l'an 795 avant J. C., après 41 ans de règne.

I. JÉROME, (Saint) *Hieronymus*, naquit à Stridon sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, vers l'an 340. *Eusèbe*, son père, y tenoit un rang distingué. Après avoir fait donner à son fils une excellente éducation, il l'envoya à Rome, où il fit des progrès rapides dans les lettres et dans l'éloquence. Ses écrits donnent lieu de penser que sa jeunesse fut bouleversée par les passions. Au retour d'un voyage dans les Gaules, il se fit baptiser à Rome : il fut dès ce moment un homme nouveau. Entièrement consacré à la prière et à l'étude de l'Écriture, il vécut en cénobite, au milieu du tumulte de cette ville immense, et

en saint au milieu de la corruption et de la débauche. De Rome il passa à Aquilée, et d'Aquilée dans la Thrace, dans le Pont, la Bithynie, la Galatie et la Cappadoce. Après avoir parcouru et édifié ces différentes provinces, il s'enfonça dans les déserts brûlans de la Chalcide en Syrie. Les austérités qu'il y pratiqua paroîtroient incroyables, s'il ne les rapportoit lui-même; et malgré ces étonnantes mortifications, il éprouvoit des souvenirs qui troubloient son repos. « Combien de fois, dit-il, étant dans la plus profonde solitude, m'imaginois-je néanmoins être au spectacle des Romains ! Mes membres, secs et décharnés, étoient couverts d'un sac; mes jours se passoient en gémissemens ; et si le sommeil m'accabloit quelquefois, malgré la terre dure sur laquelle je me couchois, c'étoit moins un repos pour moi qu'une espèce de tourment. Cependant je ne pouvois arrêter mon imagination volage. Mon visage étoit défiguré par le jeûne, et mon cœur brûloit malgré moi de mauvais desirs. Toute ma consolation étoit de me jeter aux pieds de J. C. sur la croix, et de les arroser de mes larmes. » Il avoit résolu de consumer ses jours dans cette affreuse solitude ; mais les moines, qui habitoient le même désert, venant sans cesse le tourmenter pour lui demander compte de sa foi, et le traitant de Sabellien, parce qu'il se servoit du mot d'*Hypostase*, il passa à Jérusalem, et de là à Antioche. *Paulin*, évêque de cette ville, l'éleva au sacerdoce. *Jérôme* ne consentit à son ordination, qu'à condition qu'il ne seroit attaché à aucune église. Plusieurs légendaires ont dit qu'il n'offrit jamais le sacrifice de l'autel, par humilité. Mais pourquoi se seroit-il donc fait ordonner ? Aussi *Ladvocat*, après de bons critiques, rejette ce fait, comme dénué de vraisemblance. Le desir d'entendre *St. Grégoire* de Nazianze, le conduisit à Constantinople en 381. Il se rendit l'année suivante à Rome, où le pape *Damase* le chargea de répondre en son nom aux consultations des évêques sur l'Écriture et sur la morale. Un grand nombre de dames Romaines, illustres par leur esprit et par leurs vertus, *Marcelle*, *Albine*, *Læta*, *Aselle*, *Paule*, *Blésille*, *Eustochie*, recevoient journellement de lui des leçons sur les saintes lettres. Ces liaisons éveillèrent l'envie, et l'envie excita bientôt l'imposture. On imputa au saint Solitaire un crime contre la pureté. Les accusateurs, étant mis à la question, avouèrent leur calomnie, et rendirent hommage à son innocence; mais le peuple, prévenu par les prêtres que *Jérôme* censuroit avec zèle, et peut-être avec trop peu de ménagement, le crut toujours coupable. Des amis hypocrites *lui baisoient les mains, et employoient leurs langues de vipère à le déchirer*. Voyant qu'il causoit du trouble et de la division à Rome, il se retira à Bethléem. Il s'y appliqua à conduire les monastères que *Ste Paule* y avoit fait bâtir, à traduire l'Écriture et à réfuter les hérétiques. Il écrivit, le premier, contre *Pélage*, et foudroya *Vigilance* et *Jovinien*. *Pélage* s'en vengea en excitant une persécution contre son vainqueur. Cet hérésiarque étoit soutenu par *Jean de Jérusalem*, ennemi de *St. Jérôme*, avec lequel il s'étoit brouillé au sujet des Origénistes. Ce Saint avoit rompu pour la même dispute avec *Rufin*,

autrefois son ami intime; *Théophile d'Alexandrie* les raccommoda, mais ce ne fut pas pour long-temps. Cette querelle, portée aux dernières extrémités, causa bien du scandale. *St. Jérôme*, malgré ses grandes vertus, avoit les défauts de l'humanité. Quiconque se déclaroit contre lui, ou contre ses ouvrages, étoit presque toujours le dernier des hommes. Il mit dans ses disputes, et sur-tout dans celle-ci, beaucoup d'aigreur; il traita *Rufin* avec hauteur, pour ne pas dire avec emportement. Quand on lit les injures dont il l'accabla, injures souvent empruntées des poëtes satiriques, on est surpris que des invectives si fortes soient sorties d'une bouche si pure. Ce Saint n'en est pas moins illustre, pour avoir été homme. Il couvrit ses défauts par l'éminence de sa sainteté; et à sa mort, arrivée le 30 septembre 420, dans la 80[e] année de son âge, l'Église eut à pleurer un de ses plus beaux ornemens, et un de ses plus zélés défenseurs. Dans les derniers momens qui précédèrent sa mort, il regarda d'un œil serein ceux qui environnoient son lit. *Mes amis*, leur dit-il, *prenez part à ma joie. Voici l'heureux instant où je vais être libre pour toujours. Que les hommes ont tort de peindre la mort si affreuse! elle ne l'est que pour les méchans. Depuis que* Jésus-Christ *l'a aimée, elle plaît même dans les tortures, parce qu'elle est toujours accompagnée de l'espérance d'un bonheur éternel. Voulez-vous éprouver combien il est doux de mourir, tâchez de bien vivre.* Aucun écrivain ecclésiastique de son siècle ne le surpassa dans la connoissance de l'hébreu, et dans la variété de l'érudition. Son style, pur, vif, élevé, seroit plus agréable, s'il étoit moins inégal et moins bigarré. Sa morale a paru quelquefois trop sévère, et ses conseils peu indulgens. Attaché à la discipline du célibat, il parle trop désavantageusement des secondes noces. D'abord partisan d'*Origène*, il se montra ensuite contre les Origénistes, et il suggére aux empereurs des lois pour leur proscription. De toutes les éditions qu'on a faites des ouvrages de ce Père, la meilleure est celle de Dom *Martianay*, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 5 vol. in-folio, publiée depuis 1693, jusqu'en 1706. Quoique cette édition ait quelques défauts, (*Voy.* l'article Martianay) elle n'a pas été éclipsée par celle des *Vallarsi*, Vérone, 1734, onze vol. in-folio. Les principales productions renfermées dans cet excellent recueil, sont: I. Une *Version latine de l'Ecriture* sur l'hébreu, que l'Église a depuis déclarée authentique sous le nom de *Vulgate*. La *Version latine des Pseaumes*, telle que nous l'avons dans les Bréviaires, a été retenue, presque en entier, de l'ancienne version, qui est la plus respectable par son antiquité, mais qui n'est pas la plus claire. II. Une *Version* latine du *Traité du Saint-Esprit*, par *Didyme*. III. De savans *Commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien et du nouveau Testament. Si *St. Jérôme* eût joui du loisir nécessaire pour revoir ses nombreux ouvrages, il auroit retranché diverses notes écrites avec trop de précipitation. Il avoue lui-même qu'il se bornoit souvent à dicter à son copiste, soit ses pensées, soit celles des autres, sans que ce copiste impatient lui donnât

le temps de choisir ce qu'il y avoit de meilleur. IV. Des *Traités polémiques*, contre *Montan*, *Helvidius*, *Jovinien*, *Vigilance*, *Pélage*, *Rufin* et les partisans d'*Origène*. V. Un *Traité de la Vie et des Ecrits des Auteurs Ecclésiastiques*, ouvrage qui a été d'un grand secours aux Bibliographes modernes. VI. Une *Suite* de la *Chronique* d'*Eusèbe* : elle va jusqu'à l'année 379, et a été continuée par *St. Marcellin*. VII. Des *Lettres* écrites avec chaleur et avec noblesse. Elles contiennent les vies de quelques saints Solitaires, des éloges, des instructions morales, des réflexions ou des discussions critiques sur la Bible. VIII. *Histoire des Pères du Désert*, Anvers, 1628, in-folio. IX. Un *Martyrologe* qui lui est attribué, Lucques, 1668, in-fol. On a traduit ses *Lettres*, 3 vol. in-8°, 1713. On dit que *St. Jérôme* introduisit dans l'Écriture-Sainte la division par versets, d'où on a inféré que les manuscrits latins qui sont ainsi divisés, ne peuvent être réputés antérieurs à ce Père de l'église. On ne parlera point ici du prétendu cardinalat de *St. Jérôme ;* on sait qu'il faut mettre ce conte avec ceux de la *Légende dorée*... Voyez la *Vie* de ce Père de l'Église, à la tête de l'édition citée de Dom *Martianay*, et celle qu'a donnée le P. *Dolei*, Ancone, 1730. Celle-ci est extraite des écrits de *saint Jérôme*.

II. JÉROME DE PRAGUE, qui tiroit son nom de la ville capitale de Bohême, fut le plus fameux disciple de *Jean Hus*. Il devint bien supérieur à son maître, en esprit et en éloquence. Il avoit étudié à Paris, à Cologne, à Heidelberg, et avoit été reçu maître-ès-arts dans ces trois universités. La subtilité de son génie lui fit embrasser les erreurs de *Jean Hus*. Cet hérétique ayant été arrêté au concile de Constance, *Jérôme* vint pour l'y défendre, et fut emprisonné comme lui. La crainte du supplice l'obligea à se rétracter ; mais ayant appris avec quelle fermeté son maître étoit mort, il eut honte de vivre. Dans une deuxième audience que le concile lui accorda, il désavoua sa rétractation, comme le plus grand crime qu'il eût jamais pu commettre; et déclara qu'il étoit résolu d'adhérer, jusqu'à son dernier soupir, à la doctrine de *Wiclef* et de *Jean Hus*, exceptant pourtant les opinions de l'hérésiarque Anglois sur l'Eucharistie. Le concile ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, condamna cet enthousiaste, et le livra au bras séculier. Parfait imitateur de *Jean Hus*, *Jérôme* alla au bûcher avec la même fermeté que lui. Il partit en chantant le *Symbole des Apôtres* et les *Litanies*, et se vit brûler avec une tranquillité d'ame digne d'une meilleure cause. Quand il fut au lieu du supplice, il quitta lui-même ses habits, et se jetant à genoux, il baisa le poteau auquel il devoit être attaché. On le lia d'abord enchaîné et tout nu avec des cordes mouillées. Ensuite on mit autour de lui de gros morceaux de bois, entremêlés de paille. Le feu ayant pris, il se mit à chanter une Hymne, qu'il ne discontinua pas, malgré le feu et la fumée. Comme le bourreau approchoit le feu par derrière, de peur qu'il ne le vît, *Avancez*, lui dit-il avec courage, *et mettez le feu devant moi : si je*

l'avois craint, je ne serois point venu ici, pouvant l'éviter. Cette exécution se fit le 1er juin 1416. Le *Pogge*, Florentin, témoin de ce supplice, en a fait l'histoire dans une lettre à *Léonard Arétin*. Il dit, qu'à voir son intrépidité, on l'eût pris pour un autre *Caton*. Mais il lui attribue aussi un défaut que ce Romain n'avoit point, l'esprit de satire et de plaisanterie indécente. « Il piquoit souvent, dit-il, ses adversaires par des railleries sanglantes, ou même il les forçoit de rire dans un sujet si triste, en donnant un tour ridicule à leurs objections. Quand on lui demanda quel étoit son sentiment sur le sacrement de l'Eucharistie : *Naturellement*, répondit-il, *c'est du pain; pendant et après la consécration, c'est le vrai Corps de J. C.* — Quelques-uns lui ayant reproché d'avoir dit, qu'après la consécration, le pain demeuroit du pain : *Oui*, dit-il, *celui qui est demeuré chez le Boulanger.* — Il dit à un Dominicain qui s'emportoit contre lui : *Tais-toi, hypocrite !* et à un autre qui affirmoit avec serment ce qu'il avoit avancé contre lui : *C'est là*, dit-il, *le meilleur moyen de tromper.* Il ne traita jamais un de ses principaux antagonistes, que d'ASNE et de CHIEN. » (*Voyez* un extrait de l'écrit de *Pogge*, dans le Dictionnaire de *Chaufepié.*) De telles plaisanteries ne pouvoient guères calmer ses ennemis. Ses ouvrages ont été recueillis avec ceux de son maître. *Voyez* l'article de HUS (Jean). — Il y a eu un autre *JÉRÔME de Prague*, pieux solitaire, qu'il ne faut pas confondre avec le disciple de *Jean Hus*, contre lequel il s'éleva, et dont il détestoit les erreurs.

III. JEROME DE STE-FOI, Juif Espagnol, nommé auparavant *Josué Lurchi*, reconnut par la lecture des livres Hébreux, que JÉSUS-CHRIST est le vrai Messie, prédit par les prophètes. Il embrassa le Christianisme, et reçut à son baptême le nom de *Jérôme de Ste-Foi*. Il devint ensuite médecin de *Pierre de Lune*, qui prenoit le nom de *Benoît XIII*. Cet antipape étant dans le royaume d'Aragon en 1412, alors le seul lieu de son obédience, *Jérôme* lui inspira le dessein de signaler son zèle en attaquant les Juifs par une conférence publique indiquée à Tortose en Catalogne. Elle commença le 7 février 1413, en présence du pape, de plusieurs cardinaux, d'un grand nombre d'évêques et de savans théologiens. Le *Nasi*, ou chef des synagogues d'Aragon, y étoit présent, avec les plus savans rabbins de ce royaume. *Jérôme de Ste-Foi* leur prouva que le Messie étoit venu, et que JÉSUS-CHRIST en avoit rempli parfaitement les vingt-quatre caractères. La conférence ne finit que le 10 mai 1413. *Jérôme de Ste-Foi* présenta le 10 novembre de la même année, à l'antipape, son *Traité* sur les erreurs dangereuses qui sont dans le Talmud, contre la loi de *Moyse*, contre le Messie et contre les Chrétiens. Ce livre fit tant d'impression sur les Juifs, qu'il s'en convertit au Christianisme environ 5000. *Voyez* JOSEPH ALBO) Le *Traité* de *Jérôme de Ste-Foi* a été imprimé à Francfort en 1602, et inséré dans la Bibliothèque des Pères.

JÉROME, (Dom) *Voyez* I. GEOFRIN.

JÉSABEL, JÉSID, *Voy.* JÉZABEL, JÉZID.

JÉSUA LÉVITE, rabbin Espagnol, auteur d'un livre utile pour l'intelligence du *Talmud*, intitulé: *Halichoi Glam*, c'est-à-dire: *Les voies de l'Eternité*, dont *Bachuisen* a donné une bonne édition à Hanovre en 1714, in-4°, en hébreu et en latin. Il florissoit au 15e siècle.

JÉSUATES. Voy. Jean COLOMBIN, n.° XVI.

JÉSUITES, Voy. IGNACE, n.° III; LAINEZ, n.° I; CLÉMENT XIV; V. RICCI; *et* I. ESTAMPES.

JÉSUITESSES, Voyez MAGNY.

I. JÉSUS, fils de *Sirach*, né à Jérusalem, auteur du livre de l'*Ecclésiastique*, qu'il composa vers l'an 234 avant J. C. Un autre *JÉSUS*, son petit-fils, le traduisit en grec, et cette version nous a fait perdre le texte hébreu.

II. JÉSUS, fils de *Joïada*, *Voyez* JONATHAS, n.° III.

JÉSUS-CHRIST,

le Sauveur du monde, fils de Dieu, et Dieu lui-même. Conçu par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la *Vierge Marie*, il naquit dans une étable à Bethléem. La *Vierge* et *Joseph* son époux s'étoient rendus dans cette ville, pour se faire inscrire lors du dénombrement ordonné par *Auguste*, l'an du monde 4004, 3e avant notre ère vulgaire. Aussitôt après sa naissance, des Anges l'annoncèrent aux bergers et une étoile apparut en Orient, et amena des Mages qui vinrent adorer ce Dieu enfant. *Voyez* BALTHASAR. Il fut circoncis le 8e jour, et le 40e sa mère le porta au Temple. *Hérode*, soupçonneux et cruel, fit mourir tous les enfans de deux ans et au-dessous: il comptoit y envelopper celui que les Mages lui avoient annoncé comme le *Roi des Juifs*; mais *Joseph*, averti par un ange, s'étoit retiré avec la mère et l'enfant en Égypte, d'où il ne revint qu'après la mort du tyran. Ils demeuroient à Nazareth, d'où ils alloient tous les ans à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Ils y menèrent JÉSUS, à l'âge de 12 ans; il y resta à leur insçu, et s'en étant apperçus dans le chemin, Ils retournèrent à Jérusalem, où ils le trouvèrent dans le temple au milieu des Docteurs. C'est tout ce que l'Évangile nous apprend de Jésus-Christ, jusqu'au moment de sa manifestation. Il croissoit en sagesse, en âge et en grace, étant soumis à son père et à sa mère. Comme ils étoient obligés, par leur pauvreté, de travailler en gagnant leur vie, on ne peut douter que J. C. ne leur ait témoigné son obéissance, en travaillant avec eux. C'étoit sans doute le métier de charpentier qu'il exerçoit, puisque les Juifs lui en donnent le nom. L'an 15e de *Tibère*, *Jean-Baptiste*, qui devoit lui préparer les voies, commença à prêcher la pénitence. Il baptisoit, et J. C. vint à lui pour être baptisé. Au sortir de l'eau, le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe; et on entendit une voix qui dit: *Voici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* C'étoit l'an 30e de l'ère, et J. C. avoit environ 33 ans. Il fut conduit par le Saint-Esprit dans le désert, y passa 40 jours sans manger, et voulut bien y être tenté. Il commença alors à prêcher l'évangile. Accompagné des

XII *Apôtres* qu'il avoit appelés, il parcourut toute la Judée, et la remplit de ses bienfaits, confirmant les vérités qu'il enseignoit par des miracles. Les Démons et les maladies lui obéissent, les aveugles voient, les paralytiques marchent, les morts ressuscitent. En faisant du bien aux hommes, il leur apprend à se vaincre, à ne rien desirer sur la terre, et par conséquent à n'y avoir besoin de rien. Il ne prêche que la charité, que l'humanité, que la douceur. Il rassemble autour de lui des enfans, et nous propose pour modèle leur innocence. S'il permet que l'on soit prudent comme le serpent dans les occasions où l'on a des piéges à craindre, il veut que par-tout ailleurs on soit simple comme la colombe. Lorsque les prêtres et les docteurs de la loi veulent l'embarrasser par des sophismes, par des questions insidieuses, il les confond par des réponses aussi justes que sublimes. On lui demande si l'on doit payer le tribut à *César?* Il répond en demandant une pièce de monnoie. *De qui est cette image*, dit-il à ses ennemis?..... *De César*, lui répondent-ils.... *Rendez donc*, leur dit-il, *à César ce qui est à César, et à* DIEU *ce qui est à* DIEU.—Une autre fois, on lui amène une femme surprise en adultère; ses ennemis lui tendent un piége, en lui demandant son sentiment sur le châtiment qu'elle devoit subir. *Que celui d'entre vous*, répond JÉSUS, *qui est sans péché, lui jette la première pierre.*—Un jour qu'il prêchoit l'amour du prochain: *Et qui est mon prochain*, lui demanda un docteur qui feignoit de ne pas le savoir? *Je vais vous l'apprendre*, lui répondit notre divin Maître. « Un homme avoit été dépouillé et blessé par des voleurs. Deux prêtres passent par l'endroit où étoit cet infortuné, et ne lui donnent aucun secours, Deux Lévites y viennent ensuite, qui ne le regardent pas. Mais enfin un Samaritain l'ayant apperçu, l'emporte dans une hôtellerie voisine, panse ses plaies, lui fait donner tout ce qui lui est nécessaire, et donne de l'argent pour qu'il soit soigné. *Lequel, du Prêtre, des Lévites ou du Samaritain a été le prochain de ce pauvre abandonné*, demanda JÉSUS? — *C'est*, répondit le docteur, *celui qui a eu soin de lui.* — *Allez donc*, reprit J. C., *et faites de même.* » Voilà de quelle manière le divin Maître instruisoit les simples, et fermoit la bouche aux docteurs. Il apprenoit aux premiers cette excellente prière, dans laquelle il nous dit de nous adresser à Dieu comme à notre père, et de lui parler comme ses enfans, pour lui demander tous nos besoins. Dans les huit Béatitudes qui sont le précis de toute sa morale, il annonce un bonheur que le monde connoît très-peu, et qu'il est bien peu digne de connoître. *Heureux les pauvres d'esprit! Heureux les cœurs purs!* etc. Il falloit que le CHRIST souffrît, et satisfît par ses souffrances à la justice de Dieu; mais pour précautionner ses apôtres contre le scandale apparent de la croix et de ses humiliations, *Jésus-Christ* parut dans un état glorieux sur une montagne où il avoit conduit *Pierre, Jacques* et *Jean* son frère. Son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtemens blancs comme la neige. Les apôtres virent la gloire éclatante, dont le fils de Dieu étoit revêtu, et apperçurent *Moyse* et *Elie*,

qui s'entretenoient avec lui de ses supplices, et de la mort qu'il devoit souffrir à Jérusalem. Alors *Pierre* prenant la parole, proposa à *Jésus-Christ* de dresser trois tentes dans cet endroit, une pour lui, une pour *Moyse*, et une pour *Elie*. Comme il parloit encore, une nuée lumineuse les couvrit, et il en sortit une voix qui proféra ces paroles : *C'est ici mon fils bien aimé, en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le.* Les disciples à ces mots furent frappés d'une grande crainte, et tombèrent le visage contre terre; mais *Jésus* s'approchant, les toucha, et les rassura. Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que *Jésus* seul. *Moyse* et *Élie* parurent avec *Jésus-Christ* pour nous convaincre que la loi représentée par le premier, et les prophètes figurés par le second, n'avoient pour but que *Jésus-Christ*, ne regardoient que lui, et que c'est n'y rien entendre que d'y chercher autre chose que *Jésus-Christ* et son Église. Il est constant, suivant le texte sacré, que ces deux prophètes parurent en personne et non en figure, comme le prétendent quelques-uns. La jalousie des Pharisiens et des Docteurs de la loi, animée par les prodiges qu'opéroit le Sauveur, le fit condamner à un supplice infame. Un de ses disciples le trahit, un autre le renia, tous l'abandonnèrent. Le pontife et le conseil condamnèrent *Jésus-Christ* parce qu'il s'étoit dit le *Fils de Dieu*. Il fut livré à *Ponce-Pilate*, président Romain ; et condamné à mourir, attaché à la croix ; il offrit le sacrifice qui devoit être l'expiation du genre humain. A sa mort, le ciel s'obscurcit, la terre trembla, le voile du temple se déchira, les tombeaux s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent. L'Homme-Dieu mis en croix expira le soir du vendredi 3 avril, le 14 de Nisan, l'an 33e de l'ère, et le 36e de sa vie. Son corps fut mis dans le tombeau, où l'on posa des gardes. Le 3e jour, qui étoit le dimanche, *Jésus-Christ* sortit vivant du sépulcre. Il apparut d'abord à plusieurs saintes femmes, ensuite à ses disciples et à ses apôtres. Il resta avec eux pendant 40 jours, leur apparoissant souvent, buvant et mangeant, leur faisant voir par beaucoup de preuves, qu'il étoit vivant, et leur parlant du royaume de Dieu. Quarante jours après sa résurrection, il monta au ciel en leur présence, leur ordonnant de prêcher l'Évangile à toutes les nations, et leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'exposer les preuves sur lesquelles la religion Chrétienne est fondée : *Bossuet*, *Pascal*, et plusieurs autres grands écrivains, ont épuisé cette matière. Il nous suffira de dire que, dans ce siècle où l'impiété triomphe, il s'est trouvé des *philosophes* qui n'ont pu s'empêcher de reconnoître la sublimité de la morale de l'*Evangile*. Voici ce que dit l'un d'entre eux : le passage est long; mais il est d'une beauté et d'une vérité frappantes. « La sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle dou-

cœur, quelle pureté dans ses mœurs! Quelle grace touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! Quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui peut agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation? Quand *Platon* peint son Juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint, trait pour trait, J. C.: la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper... *Socrate* mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si *Socrate*, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. *Aristide* avoit été juste avant que *Socrate* eût dit ce que c'étoit que justice; *Léonidas* étoit mort pour son pays, avant que *Socrate* eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre, avant que *Socrate* eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où *Jésus* avoit-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? La mort de *Socrate*, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse desirer; celle de *Jésus* expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. *Socrate*, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente, et qui pleure; *Jésus*, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux. Oui, si la vie et la mort de *Socrate* sont d'un Sage, la vie et la mort de *Jésus* sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Non: ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de *Socrate*, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de *Jésus-Christ*. Au fond, c'est éluder la difficulté, sans la détruire. Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. » (ÉMILE de *J. J. Rousseau.*) Les nations infidelles, les Païens, les Mahométans, ont reconnu les miracles et la sagesse divine de *Jésus-Christ*. Un poëte musulman a parlé de sa morale dans ces termes: « Le cœur de l'homme affligé tire toute sa consolation de vos paroles. — L'ame reprend sa vie et sa vigueur en entendant seulement prononcer votre nom. — Si jamais le cœur de l'homme peut s'élever à la contemplation des mystères de la Divinité; — C'est de vous qu'il tire ses lumières pour les connoître, et c'est vous qui lui donnez l'attrait dont il est pénétré. » Après la mort de leur divin maître, les Chrétiens se dispersèrent dans toute la Palestine et dans une

partie de l'Orient. L'Évangile fut bientôt prêché par les apôtres à toutes les nations. On vit donc sur la terre une société d'hommes, qui attaquoient ouvertement le paganisme; qui annonçoient aux hommes qu'*il n'y avoit qu'un Dieu, qui a créé le ciel et la terre, dont la sagesse gouverne le monde;* que *l'homme s'est corrompu par l'abus qu'il a fait de la liberté qu'il avoit reçue de son Créateur:* que *sa corruption s'est communiquée à sa postérité;* que *Dieu, touché du malheur des hommes, a envoyé son Fils sur la terre pour les racheter;* que *ce Fils étoit, en tout, égal à son Père; qu'il s'étoit fait homme; qu'il avoit promis un bonheur éternel à ceux qui croyoient sa Doctrine et qui pratiquoient sa Morale; qu'il avoit prouvé la vérité de ses promesses par des miracles, etc.* Les apôtres annonçoient tout ce qu'ils avoient vu; ils mouroient plutôt que de méconnoître les vérités qu'ils étoient obligés d'enseigner. Si leur morale étoit sublime et simple, leurs mœurs étoient irréprochables. On avoit vu, dans le sein de l'idolâtrie, des philosophes attaquer le Polythéisme, mais avec précaution, et sans éclairer l'homme sur son origine, sur sa destination. Ils avoient découvert dans l'homme, au milieu de ses égaremens, des semences de sagesse; mais ils avoient cherché vainement un remède à la corruption, un frein aux vices, un motif d'encouragement à la vertu; et ceux d'entr'eux qui s'étoient élevés au-dessus des passions, se soutenoient à ce degré de hauteur par le ressort de l'orgueil. Mais on n'avoit point vu encore une société entière d'hommes, grossiers et ignorans pour la plupart, expliquer ce que les philosophes avoient cherché inutilement sur l'origine du monde, sur la nature et sur la destination de l'homme; enseigner une morale, qui tend à produire sur la terre une bienveillance générale, une amitié constante, une paix perpétuelle; qui met l'homme sans cesse sous les yeux d'un Être suprême et tout-puissant, qui hait le crime, et qui aime la vertu; qui récompense, par un bonheur infini, le culte qu'on lui rend, le bien qu'on fait, la résignation dans les maux; et qui punit, par des supplices sans fin, l'impiété qui l'offense, le vice qui dégrade l'homme, et le crime qui nuit au bonheur général de la société humaine. Les premiers Chrétiens offrirent donc au monde un spectacle aussi nouveau qu'intéressant: spectacle dont le tableau raccourci ne doit pas paroître un hors d'œuvre dans l'article du divin auteur du Christianisme. Tout ce qui regarde ce Dieu sauveur est si précieux aux Chrétiens, que plusieurs églises se flattent d'avoir quelqu'une des choses qui lui ont appartenu, ou qui contribuèrent à ses souffrances. Toutes les reliques et les instrumens de la passion de *Jésus-Christ* peuvent se réduire à son sang, au bois de la croix, au roseau, à la colonne, aux cloux, à la lance, à la robe sans couture, aux linceuls ou suaires, au tombeau. Mais de tous ces précieux restes, les critiques ne conviennent que de la conservation de la croix, trouvée par l'impératrice *Hélène*, (*Voyez* ce mot) et de celle du saint sépulcre. La figure de la croix a été différente, suivant les temps et la diversité des nations. La plus ancienne n'étoit qu'un pal de bois

tout droit, sur lequel on attachoit le criminel : les autres croix composées de deux pièces de bois, ont été de trois sortes de figures; l'une étoit comme un X, ou ce qu'on appelle sautoir, en terme de blason ; c'est ce qu'on entend par croix de *St. André :* l'autre étoit faite en T, c'est-à-dire que l'une des deux pièces de bois étoit droite, et l'autre en travers, précisément au bout de celle-là : la troisième enfin étoit faite de telle manière, que la pièce de bois, qui étoit en travers, n'étoit pas sur le haut de la pièce droite, mais le bout du bois droit passoit un peu au-delà du bois en travers ; et c'est de cette manière qu'étoit la croix où *Jesus-Christ* fut attaché, comme on peut le conjecturer par l'inscription que *Pilate* fit mettre au bout d'en haut. Quant au saint sépulcre, ce tombeau étoit taillé dans un roc sur la colline du Calvaire. C'est là que ce monument exposé à la vue des fidelles, a reçu leurs hommages dans tous les siècles, quelques oppositions que les princes païens ou hérétiques, ou Mahométans aient mises à la conservation du tombeau, ou à la vénération des peuples. Les Chrétiens s'y rendoient de toutes parts avant la paix rendue à l'église. Mais, sous *Constantin*, ce sépulcre ayant été tiré de l'espèce d'humiliation où les païens, et sur-tout l'empereur *Adrien*, avoient voulu l'ensévelir, l'affluence fut bien plus grande. On renversa les temples de *Jupiter* et de *Vénus*, qu'on y avoit élevés, pour les profaner, et l'empereur y substitua une superbe basilique. Depuis cette restauration, les peuples, selon le témoignage de *St. Augustin*, y alloient en foule, et en apportoient de la poussière, préservative contre les maux de l'ame et du corps. Dans le 12e siècle, les Croisés tirèrent des mains des Sarasins ce saint lieu ; mais le succès des Croisades entreprises pour en faire la conquête, ne se soutint point. Les Mahométans qui s'en rendirent encore les maîtres, en ont enfin laissé la garde aux religieux de *St. François*, dont ils exigent un tribu. Le grand Seigneur, à ce que dit *Baillet*, prend avec ostentation la qualité de protecteur *du Saint Sépulcre du Christ*, avec celle d'*Esclave de Mahomet*. *Voyez* l'excellente *Vie de* JÉSUS-CHRIST, par le P. *Montreuil*, Jésuite ; Paris, 1741, 3 vol. in-12.

JÉTHRO, surnommé *Raguel*, sacrificateur des Madianites, reçut *Moïse* dans sa maison, le garda tout le temps qu'il fut obligé de se cacher, de crainte que *Pharaon* ne le fît mourir, et lui fit épouser sa fille *Séphora*. Lorsque *Moïse* eut délivré les Israélites, *Jéthro* alla au-devant de son gendre, vers l'an 1490 avant *Jésus-Christ*, et lui amena sa femme et ses enfans. Il lui conseilla de choisir des personnes prudentes, capables de former un conseil sur lequel il pourroit se décharger d'une partie des affaires dont il étoit accablé. Il lui enseigna ensuite l'art de discipliner ceux qui étoient destinés à porter les armes. *Artapan*, dans *Eusèbe*, le nomme roi d'Arabie, sans doute parce que dans ce pays la royauté étoit jointe au sacerdoce.

I. JEUNE, (Jean le) naquit à Poligny en Franche-Comté, l'an 1592, d'un père conseiller au parlement de Dôle. Il renonça à un canonicat d'Arbois, pour

entrer

entrer dans la congrégation naissante de l'Oratoire. Le cardinal *de Berulle* eut pour lui les bontés, qu'a un père pour un enfant de grande espérance. Le P. *le Jeune* se consacra aux missions, pendant soixante ans que durèrent ses travaux apostoliques. Il perdit la vue en prêchant le Carême à Rouen, à l'âge de 35 ans. Cette infirmité ne le contrista point, quoiqu'il fût naturellement vif et impétueux. Le P. *le Jeune* eut d'autres infortunes. Il fut deux fois taillé de la pierre, et on ne l'entendit jamais laisser échapper aucune parole d'impatience. Les plus grands prélats avoient tant d'estime pour sa vertu, que le cardinal *Bichi* le servit à table durant tout le cours d'une mission. *La Fayette*, évêque de Limoges, l'engagea, en 1651, à demeurer dans son diocèse. Le P. *le Jeune* y passa toute sa vie, et y établit des Dames de la Charité dans toutes les villes. Dans sa dernière maladie qui fut longue, il reçut souvent la visite des évêques de Limoges et de Lombez. On lui avoit permis de dire la messe, quoiqu'il fût aveugle; mais il ne voulut jamais user de cette permission, dans la crainte de commettre quelque irrévérence en célébrant les saints mystères. Il mourut à Limoges, le 17 août 1672, à 80 ans, en odeur de sainteté. Son humilité étoit admirable. Plusieurs seigneurs de la cour, étant venus à Rouen, où il prêchoit le Carême, le prièrent de leur prêcher son plus beau Sermon; mais il se contenta de leur faire une instruction familière, touchant les devoirs des grands, et touchant l'obligation de veiller sur leurs familles et leurs domestiques. Les conversions que ce directeur, sagement sévère, opéroit, étoient solides et persévérantes. Sa réputation étoit si grande, qu'on venoit de fort loin pour se mettre sous sa conduite. On a de lui, des *Sermons*, en dix gros vol. in-8°, Toulouse, 1688. Ils furent traduits en latin, et imprimés à Mayence sous ce titre: *Johannis* JUNII *Deliciæ Pastorum*, sivè *Conciones*, in-4.° Le célèbre *Massillon* puisa dans l'étude de ce prédicateur, non cette facilité, cette onction, cette chaleur qui le caractérisent: (car ce sont des talens qu'on ne doit qu'à la nature;) mais il y trouva des matériaux pour plusieurs de ses discours. *Ce Sermonnaire*, disoit-il, *est un excellent répertoire pour un Prédicateur, et j'en ai profité*. Le P. *le Jeune* est simple, touchant, insinuant; on voit qu'il étoit né avec un génie heureux et une ame sensible. Si son style étoit moins suranné, j'oserois le mettre à côté de quelques orateurs de ce siècle. Le recueil de ses *Sermons* est devenu peu commun. On a encore de lui, une Traduction du *Traité de la vérité de la Religion*, volume in-12, imprimé en Hollande.

II. JEUNE, (Martin le) célèbre imprimeur de Paris dans le 16e siècle, succéda à *Robert Etienne*, et publia avec soin divers ouvrages en langues orientales. On estime sur-tout son *Ancien Testament*, en hébreu.

JEUNESSE, *Voyez* JOUVENCE.

JEWEL, (Jean) *Ivellus*, écrivain Anglois, se fit Protestant sur la fin du règne de *Henri VIII*, et fut exclu du collége

d'Oxford, sous la reine *Marie.* Après la mort de cette princesse, il quitta l'Italie, où il s'étoit enfui, et retourna en Angleterre. Il fut alors gratifié de l'évêché de Salisbury. On assure qu'il avoit beaucoup de mémoire; mais ses variations ne prouvent pas qu'il eût autant de jugement. Il laissa quelques écrits : I. Une *Histoire de la réformation*. II. Celle *des règnes de Charles II et de Jacques II.*

JÈZABEL, étoit fille d'*Ithobal* roi de Sidon, et femme d'*Achab* roi d'Israël. Ce fut elle qui porta le roi son époux, à abolir entièrement dans ses états le culte du vrai Dieu, pour y substituer celui de *Baal. Elie*, le seul qui eût osé résister à cette reine impie, fut contraint de prendre la fuite, et de se retirer sur la montagne d'Horeb. Le même roi, ayant envie de posséder la vigne d'un nommé *Naboth*, qui la lui refusa; *Jézabel* suscita de faux témoins, et le fit condamner à être lapidé. *Achab* demeura en possession de la vigne; mais Dieu, pour punir *Jézabel*, éleva *Jéhu* sur le trône de Samarie. Ce prince la fit jeter du haut d'une fenêtre, et les chiens dévorèrent tellement son corps, qu'ils ne laissèrent que le crâne, les pieds, et l'extrémité des mains, l'an 884 avant J. C. — Il est parlé dans l'Apocalypse d'une *Jézabel*, qui faisoit la prophétesse, et sous ce faux titre prêchoit des erreurs. Elle y est menacée d'une maladie mortelle, si elle ne fait pénitence de ses péchés, comme tous ceux qui participeront à ses erreurs. Il est assez difficile de dire qui étoit cette *Jézabel* : c'étoit apparemment quelque princesse puissante qui protégeoit les *Nicolaïtes.*

JÉZID I[er], cinquième calife, ou successeur de *Mahomet*, et le second de la race des *Ommiades*, régna après la mort de son père *Moavia*, l'an 680; mais il n'en imita pas le courage et les grands desseins. Son unique plaisir étoit de composer des vers d'amour. La seconde année de son règne, les Arabes de Cufa élurent pour calife *Hussein*, second fils d'*Ali*. *Jézid* leva une puissante armée, et fit tuer *Hussein* en trahison, comme ils étoient près de se donner bataille dans la plaine de Cazaballa, aux environs de Cufa. *Jézid* persécuta ensuite toute la race d'*Ali*, et fit mourir une partie de la noblesse d'Arabie. Ces exécutions cruelles le rendirent odieux à tous les peuples. Après la mort de *Hussein*, *Abdallah*, fils de *Zobaïr*, qui étoit de la famille d'*Ali*, souleva toute la Perse contre *Jézid*, qu'il peignit comme un homme plus capable d'être poëte que d'être roi. Le règne de ce lâche prince ne dura que trois ans et neuf mois : il mourut l'an 683 de J. C.

JOAB, fils de *Sarvia*, sœur de *David*, frère d'*Abisaï* et d'*Azaël*, fut attaché au service de *David*, et commanda ses armées avec succès. La première occasion où il se signala, fut le combat de Gabaon, où il vainquit *Abner*, chef du parti d'*Isboseth*, qu'il tua ensuite en trahison. Il monta le premier sur les murs de Jérusalem, et mérita par sa valeur d'être conservé dans l'emploi général qu'il possédoit déjà. Il marcha contre les Syriens qui s'étoient révoltés contre *David*, les mit en fuite, et s'étant rendu maître d'un quartier de la ville de Rabbath sur les Ammonites,

il fit venir *David*, pour qu'il eût la gloire de cette conquête. *Joab* se signala dans toutes les guerres que ce monarque eut à soutenir; mais il se déshonora en assassinant *Abner* et *Amasa*. Il réconcilia *Absalon* avec *David*, et ne laissa pas de tuer ce prince rebelle dans une bataille, vers l'an 1023 avant J. C. *David*, en considération de ses services, et par la crainte de sa puissance, toléra ses attentats; mais en mourant il commanda à son fils *Salomon* de l'en punir. Ce jeune prince, ministre de la vengeance de son père, fit tuer le coupable qui avoit pris parti contre lui pour servir *Adonias*, au pied de l'autel où il s'étoit réfugié, croyant y trouver un asile, l'an 1014 avant J. C.

I. JOACHAZ, roi d'Israël, succéda à son père *Jéhu* l'an 856 avant J. C., et régna dix-sept ans. Le Seigneur, irrité de ce qu'il avoit adoré les Dieux étrangers, le livra à la fureur d'*Azaël* et de *Bénadad*, rois de Syrie, qui ravagèrent cruellement ses états. Ce prince, dans cette extrémité, eut recours à Dieu, qui l'écouta favorablement. *Joas*, son fils et son successeur, rétablit les affaires d'Israël, et remporta durant son règne plusieurs victoires sur les Syriens.

II. JOACHAZ, fils de *Josias*, roi de Juda, fut élu roi après la mort de son père, l'an 610 avant J. C. Il avoit vingt-trois ans lorsqu'il monta sur le trône. Il ne régna qu'environ trois mois à Jérusalem, et se signala par ses impiétés. *Néchao*, roi d'Égypte, au retour de son expédition contre les Babyloniens, rendit la Judée tributaire; et pour faire un acte de souveraineté, sous prétexte que *Joachaz* avoit osé se faire déclarer roi sans sa permission, au préjudice de son frère aîné, il donna le sceptre à celui-ci. Le roi détrôné mourut de chagrin en Égypte, où il avoit été emmené.

I. JOACHIM, *ou* ÉLIACIM, fils de *Josias* et frère de *Joachaz*, fut mis sur le trône de Juda par *Néchao*, roi d'Egypte, l'an 610 avant J. C. Il déchira et brûla les livres de *Jérémie*, et traita avec cruauté le prophète *Urie*. Il fut détrôné par *Nabuchodonosor*, et mis à mort par les Chaldéens, qui jetèrent son corps hors de Jérusalem, et le laissèrent sans sépulture, vers l'an 600 avant J. C.

II. JOACHIM, fils du précédent, *Voy.* JÉCHONIAS : c'est le même.

III. JOACHIM, (Saint) fut, selon une pieuse tradition, époux de *Ste Anne*, et père de la *Ste Vierge*. On ne sait rien de sa vie, et l'Ecriture-Sainte ne fait aucune mention de *St. Joachim*. Le seul livre ancien qui en parle, est traité d'apocryphe par *saint Augustin*. Le B. *Pierre Damien*, disoit que c'étoit une curiosité, vaine et superflue, de vouloir rechercher quel étoit le père, quelle étoit la mère de la *Ste Vierge*; « mais personne n'a contesté à son père l'avantage d'être descendu de *David*, puisqu'elle étoit du sang royal par elle-même, aussi bien que par *St. Joseph*, son époux. Il s'appeloit *Héli*, selon ceux qui prétendent que c'est la généalogie de la *Ste Vierge* que *St. Luc* a rapportée dans l'Évangile. *Saint Jérôme* s'étoit persuadé qu'il se nommoit *Cléophas*, parce que

la sœur de la *Ste Vierge* est appelée *Marie de Cléophas*, comme étant sa fille, selon lui : au lieu que d'autres ont cru que *Cléophas* étoit le nom de son mari. Mais dès le temps de ce saint Docteur, on commençoit à recevoir une autre opinion, qui donnoit le nom de *Joachim* au père de la *Ste Vierge*, et celui d'*Anne* à sa mère, soit que cela fût venu de quelque tradition, comme semble l'insinuer *saint Epiphane*, soit que ces noms étant plutôt appellatifs que propres, leur eussent été donnés après coup par les Chrétiens, pour marquer la *préparation du Seigneur*, par celui de *Joachim*, et la *grace* par celui d'*Anne*. (*Baillet*, Vie *des Saints*, au 20 mars.) » L'église Grecque a fait la fête de *St. Joachim*, dès le 7e siècle ; mais elle n'a été introduite que fort tard dans l'église Latine. On prétend que ce fut le pape *Jules II*, qui l'institua.

IV. JOACHIM, natif du bourg de Célico, près de Cosenza, voyagea dans la Terre sainte. De retour en Calabre, il prit l'habit de Cîteaux dans le monastère de Corazzo, dont il fut prieur et abbé. *Joachim* quitta son abbaye avec la permission du pape *Luce III*, vers 1183, et alla demeurer à Flore, où il fonda une célèbre abbaye, dont il fut le premier abbé. Il eut sous sa dépendance un grand nombre de monastères, qu'il gouverna avec sagesse, et auxquels il donna des constitutions approuvées par le pape *Célestin III*. L'abbé *Joachim* fit fleurir dans son ordre la piété et la régularité, et mourut en 1202, à 72 ans, laissant un grand nombre d'*Ouvrages*, Venise, 1516, in-folio, dont quelques propositions furent condamnées dans la suite au concile général de Latran, en 1215, et au concile d'Arles, en 1260. Voici, suivant l'abbé *Pluquet*, quelles étoient ses erreurs. « *Pierre Lombard* avoit dit qu'il y a *une chose immense, infinie, souverainement parfaite, qui est le Père, le Fils et le Saint-Esprit.* L'abbé *Joachim* prétendoit que cette chose souveraine, dans laquelle *Pierre Lombard* réunissoit les trois personnes de la Trinité, étoit un Être souverain et distingué des trois personnes, selon *Pierre Lombard* ; et qu'ainsi il faudroit, selon les principes de ce théologien, admettre quatre Dieux. Pour éviter cette erreur, l'abbé *Joachim* reconnoissoit que le Père, le Fils, et le Saint-Esprit faisoient un seul Être, non parce qu'ils existoient dans une substance commune ; mais parce qu'ils étoient tellement unis de consentement et de volonté, qu'ils l'étoient aussi étroitement que s'ils n'eussent été qu'un seul être. C'est ainsi qu'on dit que plusieurs hommes font un seul peuple. L'abbé *Joachim* tâchoit de prouver son sentiment par les passages dans lesquels Jésus-Christ dit : qu'il veut que *ses disciples ne fassent qu'un, comme son Père et lui ne font qu'un* ; par le passage de *St. Jean*, qui réduit l'unité des personnes à l'unité du témoignage. L'abbé *Joachim* étoit donc Trithéite, et ne reconnoissoit que de bouche, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne faisoient qu'une essence et une substance... » L'abbé *Joachim* erroit non-seulement sur la Trinité ; mais il étoit outré sur la pratique de la morale, et il trouva des disciples qui allèrent

encore plus loin que leur maître. Ces enthousiastes, appelés JOACHIMITES, prétendoient qu'il ne falloit pas se borner aux préceptes de l'Évangile, parce que le nouveau Testament étoit imparfait. Ils assuroient que la loi de Jésus-Christ seroit suivie d'une meilleure loi, qui seroit celle de l'esprit et qui dureroit éternellement. Ces rêveries, fondées sur une interprétation mystérieuse de quelques passages de l'Écriture-Sainte, furent développées dans un livre, intitulé : *L'Évangile éternel*, attribué à un fanatique nommé JEAN *de Rome*, et condamné par le pape *Alexandre IV*. Les ouvrages les plus connus de l'abbé *Joachim*, sont les *Commentaires* sur *Isaïe*, sur *Jérémie* et sur l'*Apocalypse*. On encore de lui des *Prophéties*, qui, de son vivant, le firent admirer par les sots et mépriser par les gens sensés. On s'en tient aujourd'hui à ce dernier sentiment. L'abbé *Joachim* étoit, ou bien imbécille, ou bien présomptueux, de se flatter d'avoir la clef des choses dont Dieu s'est réservé la connoissance. Dom *Gervaise* a écrit sa *Vie*, 1745, 2 vol. in-12.

JOACHIM, *Voyez* GIOACHINO.

V. JOACHIM II, électeur de Brandebourg, fils de *Joachim I*, né l'an 1505, succéda à son père en 1532. Il embrassa la doctrine de *Luther* en 1539. On ne sait pas les circonstances qui donnèrent lieu à ce changement; on sait seulement que ses courtisans et l'évêque de Brandebourg suivirent son exemple. L'électeur *Joachim* acquit par ce changement les évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lébus, qu'il incorpora à la Marche. Il n'entra point dans l'union que les Protestans firent à Smalkalde; et il maintint la tranquillité dans son électorat, tandis que des guerres de religion désoloient la Saxe et les pays voisins. L'empereur *Ferdinand II* lui vendit le duché de Crossen dans la Silésie; et son beau-frère *Sigismond-Auguste*, roi de Pologne, lui accorda, en 1569, le droit de succéder à *Albert-Fréderic de Brandebourg*, duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers. Le règne de *Joachim* fut doux et paisible. On l'accusa d'être libéral jusqu'à la prodigalité, et d'avoir le foible de l'astrologie. Il mourut en 1571 à 67 ans, du poison qu'un médecin Juif lui donna.

VI. JOACHIM, (George) fut surnommé *Rhœtius*, parce qu'il étoit de la Valteline, appelée en latin *Rhœtia*. Il enseigna les mathématiques et l'astronomie à Wittemberg. Dès qu'il fut instruit de la nouvelle hypothèse de *Copernic*, il l'alla voir, et embrassa son système. Ce fut lui, qui, après la mort de cet astronome, publia ses ouvrages. Il mourut en 1576, à 62 ans. On a de lui les *Ephémérides*, selon les principes de *Copernic*; et plusieurs autres ouvrages sur la physique, la géométrie et l'astronomie : ils ont eu du cours autrefois.

JOACHIMITES, *Voy*. JOACHIM, n.° IV.

JOAIDA, *Voy*. JOAS, n.° I.

JOANNITES, C'est ainsi qu'on appela les hommes généreux qui restèrent attachés à *St. Jean-Chrysostôme*, dans le temps qu'il étoit persécuté par l'impératrice *Eudoxie*, et qui le suivi-

rent dans son exil. *Voyez* l'article de ce Saint.

JOANNITZ, *Voyez* CALO-JEAN.

JOAPHAR ou ABOUGIAFAR, philosophe Arabe, contemporain d'*Averroès*, est le même, selon quelques-uns, qu'*Avicennes*. Il composa dans le XIIe siècle le roman philosophique de *Hai fils de Jockdhan*, dans lequel il règne une fiction ingénieuse. L'auteur y montre, dans la personne de son héros, par quels degrés on peut s'élever de la connoissance des choses naturelles à celle des surnaturelles. *Edouard Pococke*, le fils, a donné une bonne version latine de cet ouvrage, sous le titre de *Philosophus autodidactus*, ou *le Philosophe sans études*, Oxford 1671, in-4.° Cet auteur est appelé par quelques-uns *Jaaphar ben Tophail*.

I. JOAS, fils d'*Ochosias* roi de Juda, échappa, par les soins de *Josabeth* sa tante, à la fureur d'*Athalie* sa grand'mère, qui avoit fait égorger tous les princes de la maison royale. Il fut élevé dans le temple sous les yeux du grand-prêtre *Joïada*, mari de *Josabeth*. Quand le jeune prince eut atteint sa 7e année, *Joïada* le fit reconnoître secrètement pour roi par les principaux officiers de la garde du temple. *Athalie*, qui avoit usurpé la couronne, fut mise à mort l'an 883 avant J. C. *Joas*, conduit par *Joïada*, gouverna avec sagesse; mais lorsque ce pontife fut mort, le jeune roi séduit par les flatteurs, adora les idoles. *Zacharie*, fils de *Joïada*, le reprit de ses impiétés; mais *Joas*, oubliant ce qu'il devoit à la mémoire de son bienfaiteur, fit lapider son fils dans le parvis du temple. Dieu, pour punir ce crime, rendit la suite de la vie de ce prince aussi triste que le commencement avoit été heureux. Il suscita contre lui les Syriens, qui, avec une petite poignée de gens, défirent son armée, et le traitèrent lui-même avec la dernière ignominie. Après être sorti de leurs mains, accablé de cruelles maladies, il n'eut pas même la consolation de mourir paisiblement; trois de ses serviteurs l'assassinèrent dans son lit: ainsi fut vengé le sang du fils de *Joïada* qu'il avoit répandu. Ce prince régna 40 ans, et périt l'an 843 avant J. C.

II. JOAS, fils de *Joachaz* roi d'Israël, succéda à son père dans le royaume qu'il avoit déjà gouverné deux ans avant lui. Il imita l'impiété de *Jéroboam*. Elisée étant tombé malade de la maladie dont il mourut, *Joas* vint le voir, et parut affligé de le perdre. L'homme de Dieu, pour le récompenser de ce bon office, lui dit de prendre des flèches et d'en frapper la terre. Comme il ne frappa que trois fois, le prophète lui dit que s'il fût allé jusqu'à la septième, il auroit entièrement ruiné la Syrie. *Joas* gagna contre *Bénadad* trois batailles, comme *Elisée* l'avoit prédit, et réunit au royaume d'Israël les villes que les rois d'Assyrie en avoient démembrées. *Amasius*, (*Voy.* ce mot.) roi de Juda, lui ayant déclaré la guerre, *Joas* le battit, prit Jérusalem, et fit le roi lui-même prisonnier. Il le laissa libre, à condition qu'il lui payeroit un tribut; et il revint triomphant à Samarie, chargé d'un butin considérable. Il y mourut en paix, peu de temps

après cette victoire, et après un règne de seize ans, l'an 826 avant J. C.

I. JOATHAM, le plus jeune des fils de *Gédéon*, échappa au carnage qu'*Abimélech*, fils naturel de *Gédéon*, fit de ses autres frères. Du haut d'une montagne, il prédit aux Sichimites les maux qui les attendoient, pour avoir élu roi *Abimélech* l'an 1233 avant J. C. Il se servit, pour leur rendre leur ingratitude plus sensible, de l'ingénieux *Apologue* du figuier, de la vigne, de l'olivier et du buisson.

II. JOATHAM, fils et successeur d'*Ozias*, autrement *Azarias*, 759 ans avant J. C., prit le maniement des affaires, à cause de la lèpre qui séparoit son père de la compagnie des autres hommes. Il ne voulut pas prendre le nom de roi, tant que son père vécut. Il fut fort aimé de ses sujets, pieux, magnifique, et bon guerrier. Il remporta plusieurs victoires, remit Jérusalem dans son ancien état, imposa un tribut aux Ammonites, et mourut l'an 742 avant J. C. après un règne de 16 ans.

JOB, célèbre patriarche, naquit dans le pays de Hus, entre l'Idumée et l'Arabie, vers l'an 1700 avant J. C. C'étoit un homme juste, qui élevoit ses enfans dans la vertu, et offroit des sacrifices à l'Être-suprême. Pour éprouver ce saint homme, Dieu permit que tous ses biens lui fussent enlevés, et que ses enfans fussent écrasés sous les ruines d'une maison, tandis qu'ils étoient à table. Tous ces fléaux arrivèrent dans le même moment, et *Job* en reçut la nouvelle avec une patience admirable. *Dieu me l'a donné*, *Dieu me l'a ôté*, dit-il; *il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que son saint nom soit béni !* Le Démon, à qui Dieu avoit permis de tenter son serviteur, fut au désespoir de la constance que *Job* opposoit à sa malice. Il crut la vaincre, en l'affligeant d'une lèpre épouvantable qui lui couvroit tout le corps. Le saint homme se vit réduit à s'asseoir sur un fumier, et à racler avec des morceaux de pots cassés le pus qui sortoit de ses plaies. Le Démon ne lui laissa que sa femme, pour augmenter sa douleur et tendre un piège à sa vertu. Elle vint insulter à sa piété, et traiter sa patience d'imbécillité; mais son époux se contenta de lui répondre : *Vous avez parlé comme une femme insensée ; puisque nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux ?* Trois de ses amis, *Eliphaz*, *Baldad* et *Sophar*, vinrent aussi le visiter, et furent pour *Job* des consolateurs importuns. Ne distinguant pas les maux que Dieu envoie à ses amis pour les éprouver, de ceux dont il punit les méchans, ils le soupçonnèrent de les avoir mérités. *Job* convaincu de son innocence, leur prouva que Dieu châtioit quelquefois les justes pour les perfectionner, ou pour quelqu'autre raison inconnue aux hommes. Le Seigneur prit enfin la défense de son fidelle serviteur, et rendit à *Job* ses enfans, une parfaite santé, et plus de biens et de richesses que Dieu ne lui en avoit ôté. Il mourut vers l'an 1500 avant J. C. à 211 ans. Quelques-uns ont douté de l'existence de *Job*, et ont prétendu que le livre qui porte son nom, étoit moins une histoire véritable, qu'une

JOHAN, (Claude-Joseph) vieillard remarquable par sa longévité, naquit au village de Pentoux, près de Saint-Claude, le 6 février 1684. Il jouit constamment d'une santé robuste et d'une grande gaieté. Il marchoit sans bâton, et conduisoit encore la charrue quelques mois avant sa mort arrivée au mois de février 1802, à l'âge de 118 ans. Dans la même contrée, *Jean-Jacob*, né en 1669, parvenu à l'âge de 120 ans, fit le voyage de Paris, et alla porter lui-même sa pétition à l'Assemblée constituante qui se leva, par respect, devant ce doyen du peuple Français.

I. JOHNSON, (Benjamin) poëte Anglois, fils d'un ecclésiastique, cultiva les Muses dès son enfance. Ses talens lui firent des protecteurs. *Shakespear*, ayant eu occasion de le connoître, lui donna son amitié, et bientôt après toute son estime. Le jeune poëte faisoit humblement sa cour aux comédiens, pour les engager à jouer une de ses pièces; la troupe orgueilleuse refusoit: *Shakespear* voulut voir cet ouvrage; il en fut si content, et le vanta à tant de personnes, que non seulement il fut représenté, mais applaudi. C'est ainsi que *Molière* encouragea l'illustre *Racine*, en donnant au public ses *Frères ennemis*. *Ben Johnson* fut le premier poëte comique de sa nation, qui mit un peu de régularité et de bienséance sur le théâtre. C'est principalement dans la comédie qu'il réussissoit. Il étoit forcé dans la tragédie, et celles qui nous restent de lui, sont assez peu de chose. Ses pièces manquent de goût, d'élégance, d'harmonie et de correction. Servile copiste des anciens, il traduisit en mauvais vers anglois, les beaux morceaux des auteurs Grecs et Latins. Son génie stérile ne savoit les accommoder, ni à la manière de son siècle, ni au goût de sa patrie. Ce poëte mourut en 1637, à 63 ans, dans la pauvreté. Ayant fait demander quelques secours à *Charles I*, ce prince lui envoya une gratification modique. *Je suis logé à l'étroit*, dit-il à celui qui lui remit la somme; *mais je vois, par l'étendue de cette faveur, que l'ame de Sa Majesté n'est pas logée plus au large.* On ne mit que ces mots sur son tombeau : *O rare Ben Johnson!* Le recueil de ses ouvrages parut à Londres, 1716, en 6 vol. in-8°, et 1756, 7 vol. in-8.° — Il faut le distinguer de *Thomas Johnson*, Anglois comme le premier. C'étoit un bon philosophe et un très-bon littérateur. Il a donné plusieurs ouvrages dans cette partie, entr'autres des *Notes* assez estimées sur quelques Tragédies de *Sophocle*. Il mourut vers l'an 1730.

II. JOHNSON, (Samuel) né dans le comté de Warwick en 1649, devint curé de Corringham. Ayant quitté sa cure pour se mêler de politique, il fut condamné à une amende de 500 marcs, et à la prison jusqu'au payement de cette somme, pour avoir composé un libelle furieux contre le duc d'*Yorck*, sous le titre de *Julien l'Apostat*; mais le roi *Guillaume* cassa cette sentence, le fit élargir, et lui accorda de fortes pensions. Il faillit à être assassiné en 1692, et il n'échappa aux coups des assassins qu'à force de prières. Ses Ouvrages ont été recueillis, in-fol., à Londres 1713. Ils

roulent sur la politique et sur la jurisprudence Angloise. Son *Traité sur la grande Charte*, qu'on trouve dans ce recueil, est curieux.

III. JOHNSON, (Samuel) célèbre littérateur Anglois, naquit à Lichtfield, en 1709, d'un libraire, et mourut en 1784. On lui doit une bonne édition de *Shakespear;* une Collection des meilleurs poëtes Anglois; le *Paresseux* et le *Rôdeur*, deux feuilles dans le goût du *Spectateur*, dont M. *Boulard*, notaire de Paris, a traduit des *Morceaux choisis*, in-12; un *Voyage aux Hébrides;* et un *Dictionnaire* estimé. *Johnson* ne se distingua pas moins par son savoir que par la délicatesse de son esprit et de son goût. — Il y eu a du même nom *Martin* JOHNSON, peintre et graveur sous *Jacques II.* Il excella dans ces deux arts.

IV. JOHNSON, (Anne) a été renommée en Angleterre pour sa longévité. Elle est morte le 26 octobre 1777 à Askew, à l'âge de 150 ans. A la fin de sa 115e année, il lui survint, pour toute infirmité, un peu de surdité.

JOHNSON, *Voy.* BEHN.

JOIADA, grand-prêtre des Juifs, fit mourir la reine *Athalie*, et donna le sceptre à *Joas*, l'an 883 avant J. C. Il fut inhumé, en considération de ses services, dans le sépulchre des rois de Jérusalem. *Voy.* I. JOAS, roi de Juda.

JOINVILLE, (Jean sire DE) sénéchal de Champagne, d'une des plus anciennes maisons de cette province, étoit fils de *Simon*, sire *de Joinville* et de Vaucouleurs; et de *Béatrix* de Bourgogne, fille d'*Étienne III*, comte de Bourgogne. Il fut un des principaux seigneurs de la cour de *St. Louis*, qui le suivirent dans toutes ses expéditions militaires. Comme il ne savoit pas moins se servir de la plume que de l'épée, il écrivit la *Vie* de ce monarque. Nous avons un grand nombre d'éditions de cet ouvrage, entr'autres, une excellente par les soins de *Charles Ducange*, qui la publia en 1668. On y trouve le fidelle tableau des mœurs et usages de nos ancêtres, une simplicité touchante, une aimable naïveté. Là, respire toute entière la grande ame de *Louis IX.* Ses plus éloquens panégyristes ne parviendront jamais à s'élever au-dessus de *Joinville*, qui sut bien mieux le faire admirer et chérir. Les Notes et les Dissertations de *Ducange*, au nombre de vingt-sept, offrent tout ce qu'il est possible de connoître sur les mœurs et les coutumes de la seconde race de nos rois. Il faut consulter, à ce sujet, la *Dissertation* du baron de *Bimar de la Bastie*, sur la Vie de *saint Louis*, écrite par *Joinville*, dans le tome XV des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, pag. 692; et l'addition du même, à cette Dissertation, dans les mêmes *Mémoires*, pag. 736 et suiv. On a recouvré, depuis quelques années, un manuscrit de la Vie de *St. Louis*, par le sire *de Joinville*, plus authentique et plus exact que ceux qu'on a connus jusqu'ici. Ce manuscrit étoit à la bibliothèque du roi. L'abbé *Sallier* l'a fait connoître dans une curieuse *Dissertation*, qu'il lut à ce sujet à l'académie des Belles-Lettres, le 12 novembre 1748, et on l'a suivie dans l'édition de 1761. *St. Louis* se servoit du sire *de Joinville* pour rendre la justice

à sa porte. *Joinville* en parle lui-même dans la Vie de ce monarque. « Il avoit de coutume, dit-il, de nous envoyer les sieurs *de Nesle, de Soissons* et moi, ouïr les plaids de la porte; et puis il nous envoyoit querir et demandoit comme tout se portoit, et s'il y avoit aucune affaire qu'on pût dépêcher sans lui? et plusieurs fois, selon notre rapport, il envoyoit querir les plaidoyans, et les contenoit, les mettant en raison et droiture. » On voit, par ce passage tiré de l'ancienne édition, que le françois de l'Histoire de *Joinville* n'est pas le même que celui que parloit ce seigneur. On l'a sans altération dans la nouvelle édition de 1761, in-fol., de l'imprimerie royale, donnée par *Mélot*, garde de la bibliothèque du roi. *Voltaire* prétend que nous n'avons point la véritable Histoire de *Joinville;* que ce n'est qu'une traduction infidelle d'un écrit qu'on entendroit aujourd'hui très-difficilement; il est cependant certain que le vrai texte de l'*Histoire de St. Louis* se trouve dans cette édition. *Joinville* mourut vers 1318, âgé de près de 90 ans, avec la réputation d'un courtisan aimable, d'un militaire courageux, d'un seigneur vertueux. Il avoit l'esprit vif, l'humeur gaie, l'ame noble, les sentimens élevés. Il laissa un fils, maréchal de France, mort vers 1351, dont la petite-fille épousa *Ferri de Lorraine*. Le dernier mâle des branches collatérales de la famille de *Joinville* mourut vers 1410. *Voy*. SORBON.

JOLIVET; *Voyez* TOURNEMINE.

I. JOLY, (N...) né à Troyes en Champagne, se forma et travailla long-temps sous l'illustre *Girardon*. La *Statue* équestre de *Louis XIV* qui décoroit la place du Peirou à Montpellier, est son ouvrage. Il s'étoit fixé en cette ville, où il jouissoit d'une pension de 3000 livres que lui faisoient les États du Languedoc. Il vivoit encore en 1740.

II. JOLY, (Claude) né à Paris en 1607, chanoine de la cathédrale en 1631, fit deux voyages, l'un à Munster et l'autre à Rome. De retour à Paris, il fut fait official et grand chantre. Il parvint jusqu'à l'âge de 93 ans, sans avoir éprouvé les infirmités de la vieillesse, lorsqu'il tomba dans un trou fait dans l'église de Notre-Dame pour la construction du grand-autel. Il mourut de cette chûte le 15 janvier 1700, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque à son chapitre. Les agrémens de son caractère, la candeur de ses mœurs, son exacte probité, et ses autres vertus, le firent long-temps regretter. Il dut sa longue vieillesse à un régime exact, et à son enjouement tempéré par la prudence. Ses principaux ouvrages sont: I. *Traité des restitutions des Grands*, 1680, in-12. Ce livre est très-instructif; et si quelques grands le trouvent trop sévère, les gens sages en adopteront la morale. II. *Traité historique des Ecoles Episcopales*, 1678, in-12. III. *Voyage de Munster en Westphalie*, 1670, in-12. IV. *Recueil des Maximes véritables et importantes pour l'institution du Roi, contre la fausse et pernicieuse politique du Cardinal Mazarin*, 1652, in-12. Cet ouvrage, qui fut réimprimé en 1663, avec deux *Lettres* apologétiques de l'ouvrage même, qui d'ailleurs est plein

de mauvaise humeur, et écrit avec vivacité et avec hardiesse, fut brûlé par la main du bourreau en 1665. Il faut à la fin, la sentence du Châtelet et la réponse de *Joly;* elles se trouvent toujours dans l'édition de 1663. L'auteur fit imprimer un autre livre relatif à celui-ci; il est intitule : *Codicile d'or.* C'est un recueil de maximes pour l'éducation d'un prince Chrétien, tirées d'*Érasme* et d'autres auteurs. V. *De reformandis Horis Canonicis, ac ritè constituendis Clericorum muneribus Consultatio; auct. Stella*, 1644–1675, in-12. *Joly*, qui s'est caché dans cet ouvrage sous le nom de *Stella*, y recherche l'origine de l'usage de réciter l'office divin en particulier. Quoiqu'il n'eût jamais manqué à cette obligation secrète, et qu'il fût très-assidu à l'office public, dit *Niceron*, il ne semble pas faire un crime aux ecclésiastiques, qui, ayant d'autres occupations indispensables, omettroient de réciter leur bréviaire en particulier. VI. *Traditio antiqua Ecclesiarum Franciæ circa Assumptionem MARIÆ;* Senonis, 1672, in-12. VII. *De verbis Usuardi Assumptionis B. M. Virginis*, Senonis, 1669, in-12, avec une *Lettre* apologétique en latin, pour la défense de cet ouvrage, Rouen, 1670, in-12. *Joly* rapporte dans ces deux ouvrages tout ce que les anciens et les modernes ont écrit pour et contre l'Assomption corporelle de la Vierge. Presque tous les livres de ce pieux chanoine sont et curieux et peu communs. Il avoit principalement étudié les auteurs du moyen et du bas âge, sur-tout les historiens François. Il fait un mélange agréable de l'érudition ecclésiastique et de la profane, de l'histoire et de la théologie. Mais son style est un peu dur; et, s'il est sans affectation, il est aussi sans ornement.

III. JOLY, (Claude) né à Bury dans le diocèse de Verdun, d'abord curé de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris, ensuite évêque de Saint-Paul-de-Léon, et enfin d'Agen, mourut en 1678, à 68 ans, après avoir occupé avec distinction les principales chaires des provinces et de la capitale. Les huit volumes in-8.° de *Prônes* et de *Sermons*, qui nous restent de lui, furent rédigés après sa mort par *Richard*, avocat. Ils sont écrits avec plus de solidité que d'imagination. Le pieux évêque ne jetoit sur le papier que son exorde, son dessein et ses preuves, et s'abandonnoit, pour tout le reste, aux mouvemens de son cœur. On a encore de lui, les *Devoirs du Chrétien*, in-12, 1719. Ce fut lui qui obtint l'Arrêt célèbre du 14 Mars 1669, qui règle la discipline du royaume sur l'approbation des Réguliers pour l'administration du sacrement de Pénitence.

IV. JOLY, (Gui) conseiller du roi au Châtelet, fut nommé en 1652, syndic des rentiers de l'hôtel de ville de Paris. Il suivit long-temps le cardinal *de Retz*, et lui fut attaché dans sa faveur et dans ses disgraces; mais l'humeur bizarre, soupçonneuse et inconstante de ce fameux intrigant, l'obligea de le quitter. Il laissa des *Mémoires depuis* 1648, *jusqu'en* 1665, qui sont à ceux du cardinal, ce que le domestique est au maître, pour nous servir de l'expression de l'auteur du *Siècle de Louis XIV*.

Si l'on en excepte la fin, ils ne sont proprement qu'un abrégé de ceux de son maître, qu'il peint avec assez de vérité. *Joly* y paroît plus sage dans ses discours, plus prudent dans sa conduite, plus fixe dans ses principes, plus constant dans ses résolutions. Ses *Mémoires*, qui forment 2 vol. in-12, ont été réunis avec ceux du cardinal *de Retz*. On a encore de lui : I. Quelqnes *Traités*, composés par ordre de la cour, *pour la défense des droits de la Reine*, contre *Pierre Stockmans*, célèbre jurisconsulte. II. *Les intrigues de la Paix*, et les *Négociations* faites à la cour par les amis de M. le Prince, depuis sa retraite en Guienne; in-fol., 1652. III. Une *Suite* de ces mêmes *Intrigues*, 1652, in-4°, etc. etc.

V. JOLY, (Guillaume) lieutenant général de la connétablie et maréchaussée de France, mort en 1613, est auteur : I. D'un *Traité de la Justice militaire de France*, in-8.° II. De la *Vie de Guy Coquille*, célèbre jurisconsulte.

VI. JOLY, (François-Antoine) censeur royal, né à Paris en 1672, mort dans cette ville en 1753 à 81 ans, débuta par quelques pièces de théâtre pour les comédiens Italiens et pour les François. La plus estimée est l'*École des Amours*. On lui doit encore, l'opéra de *Méléagre*, qui n'obtint pas un grand succès. Il se fit connoître ensuite plus avantageusement par des éditions : de *Molière*, in-4°; de *Corneille*, in-12; de *Racine*, in-12; et de *Montfleury*, in-12. Il a laissé un ouvrage manuscrit considérable, intitulé : *Le nouveau et grand Cérémonial de France*, gros in-fol. déposé à la bibliothèque du roi. *Joly* étoit d'un caractère doux, modeste et officieux.

VII. JOLY DE FLEURY, (Guillaume-François) né à Paris en 1675, d'une ancienne famille de robe, fut reçu avocat au parlement en 1695, devint avocat général de la cour des aides en 1700, et avocat général au parlement de Paris en 1705. Il fit briller dans ces différentes places les qualités du cœur et de l'esprit. Ses plaidoyers, ses harangues, ses autres discours publics, respiroient par-tout une éloquence à la fois brillante et naturelle. L'illustre *Daguesseau* ayant été fait chancelier de France en 1717, *Joly de Fleury* le remplaça dans sa charge de procureur général. Il falloit un tel homme pour calmer les regrets des bons citoyens. Le nouveau procureur général remplit tous les devoirs de sa place avec une activité d'autant plus louable, que sa santé étoit très-délicate. Son zèle pour le bien public le porta à faire mettre en ordre les *Registres du Parlement*. Il tira de l'obscurité plusieurs de ces registres, ensévelis dans la poussière des greffes. Il sut y découvrir mille choses curieuses et utiles, propres à l'éclaircissement de notre Droit, de la pratique judiciaire, et de divers points d'histoire. C'est à lui pareillement que l'on doit le travail qui est commencé, dans le même goût, sur les rouleaux du parlement : pièce dont, avant lui, l'on n'avoit proprement aucune connoissance. Il en a fait faire, sous ses yeux, des extraits et des dépouillemens. Il a aussi dirigé jusqu'à sa mort les inventaires et les extraits que l'on faisoit des pièces renfermées

dans le trésor de Chartres. Ses infirmités l'obligèrent, en 1746, de se démettre de sa charge de procureur général, en faveur de son aîné, digne fils d'un tel père. Son cabinet devint alors comme un tribunal où se rendoient le pauvre comme le riche, la veuve et l'orphelin. La France le perdit le 22 mars 1756, dans sa 81e année, laissant trois fils : l'un procureur général, l'autre président à mortier, et le troisième conseiller d'État. Il avoit été employé, en 1752, à calmer les différends qui déchiroient alors l'Église de France. Il reste de lui plusieurs manuscrits, monumens de ses connoissances, de la sagacité de son génie, de la précision et de l'élégante simplicité de son style. On trouve dans ces manuscrits : I. Des *Mémoires* qui sont tout autant de Traités sur les matières qu'ils embrassent. II. Des *Observations*, des *Remarques* et des *Notes* sur les différentes parties de notre Droit public. III. Les tomes VIe et VIIe du Journal des Audiences, offrent quelques extraits de ses *Plaidoyers*. L'homme privé ne fut pas moins estimable dans ce célèbre magistrat, que l'homme public. Son caractère étoit doux et bienfaisant, son abord ouvert, ses mœurs pures. La vivacité de ses yeux annonçoit celle de son esprit, sans donner de mauvaises impressions sur les qualités de son cœur.

VII. JOLY, *Voyez* CHOIN, nos I et II.

VIII. JOLY, (Jean-Pierre de) avocat au parlement de Paris, et doyen du conseil du duc d'*Orléans*, naquit à Milhau en Rouergue l'an 1697, et mourut subitement à Paris en 1774, à 77 ans. Citoyen vertueux, jurisconsulte éclairé, philosophe vrai, mais sans affiche, et savant sans jamais s'en donner l'air, il a laissé une mémoire chère et respectable. Nous avons de lui, une traduction françoise in-8o des *Pensées de l'Empereur Marc-Aurèle*, et une édition très-exacte du texte grec de ses *Pensées*.

JOMBERT, (Charles-Antoine) libraire, né à Paris en 1712, mort à Saint-Germain-en-Laye, en 1784, s'appliqua particulièrement à publier les ouvrages ornés de cartes, de planches et d'estampes. C'est à lui que l'on doit les catalogues raisonnés des œuvres de *Cochin*, de *Leclerc* et de *Labelle*. Il a fait les Tables de l'art de la guerre par *Puységur*, des œuvres anatomiques de *Duverney*, du *Traité* de l'attaque des places par *le Blond*. *Jombert* ajouta à ce dernier ouvrage le petit dictionnaire, intitulé : *Manuel* de l'ingénieur et de l'artilleur.

JOMELLI, (N...) musicien Italien, mort à Naples, en 1774, travailla pour les théâtres d'opéra, et se fit des admirateurs par son *Olympiade*.

JON, (Du) *Voyez* II. JUNIUS.

JONADAB, fils de *Rechab*, descendant de *Jéthro*, beau-père de *Moïse*, se rendit recommandable par la sainteté et l'austérité de sa vie. Il prescrivit à ses descendans un genre de vie très-dur, et des privations pénibles auxquelles la loi n'obligeoit personne, mais qui tendoient d'elles-mêmes à une plus exacte et plus parfaite observation de la loi. Il leur défendit l'usage du vin, des maisons, de l'agriculture, et la propriété d'aucun fonds; et il leur

ordonna d'habiter sous des tentes. Les disciples de *Jonadab* s'appellèrent *Réchabites*, du nom de son père. Ils pratiquèrent la règle qu'il leur avoit donnée, durant plus de trois cents ans. La dernière année du règne de *Joakim*, roi de Juda, *Nabuchodonosor* étant venu assiéger Jérusalem, les *Réchabites* furent obligés de quitter la campagne et de se retirer dans la ville, sans toutefois abandonner leur coutume de loger sous des tentes. Pendant le siége, *Jérémie* reçut ordre d'aller chercher les disciples de *Réchab*, de les faire entrer dans le temple, et de leur présenter du vin à boire. L'homme de Dieu exécuta cet ordre, et leur ayant offert à boire, ils répondirent qu'ils ne buvoient point de vin, parce que leur père *Jonadab* le leur avoit défendu. Le prophète prit de là occasion de faire aux Juifs de vifs reproches sur leur endurcissement. Il opposa leur facilité à violer la loi de Dieu, à l'exactitude rigoureuse avec laquelle les *Réchabites* observoient les ordonnances des hommes. Les *Réchabites* furent emmenés captifs après la prise de Jérusalem par les Chaldéens, et l'on croit qu'après le retour de la captivité, ils furent employés au service du temple ; qu'ils y exercèrent les fonctions de portiers, et même de chantres, sous les Lévites.

I. JONAS, fils d'*Amathi*, 5ᵉ des petits Prophètes, natif de Géthepher dans la tribu de Zabulon, vivoit sous *Joas*, *Jéroboam II*, rois d'Israël, et du temps d'*Osias*, roi de Juda. Dieu ordonna à ce prophète d'aller à Ninive, capitale de l'empire des Assyriens, pour prédire à cette grande ville que Dieu l'alloit détruire. *Jonas*, au lieu d'obéir, s'enfuit, et s'embarqua à Joppé pour aller à Tharse en Cilicie. Le Seigneur ayant excité une grande tempête, les mariniers tirèrent au sort pour savoir celui qui étoit cause de ce malheur, et le sort tomba sur *Jonas*. On le jeta dans la mer, afin que sa mort procurât le salut aux autres ; et aussitôt l'orage s'appaisa. Dieu prépara en même temps un grand poisson pour recevoir *Jonas*, qui demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de l'animal. Le poisson le jeta alors sur le bord de la mer, et le prophète ayant reçu un nouvel ordre d'aller à Ninive, il obéit. Les habitans, effrayés de ses menaces, firent pénitence, ordonnèrent un jeûne public, et le Seigneur leur pardonna. *Jonas* se retira à l'orient de la ville, à couvert d'un *feuillage* qu'il se fit, pour voir ce qui arriveroit. Voyant que Dieu avoit révoqué sa sentence touchant la destruction de Ninive, il appréhenda de passer pour un faux prophète, et se plaignit au Seigneur, qui lui demanda s'il croyoit que sa colère fût bien juste ? Pour le défendre encore plus contre l'ardeur du soleil, il fit croître dans l'espace d'une seule nuit un lierre, ou plutôt ce qu'on nomme *Palma Christi*, qui lui donna beaucoup d'ombre. Mais dès le lendemain, le Seigneur envoya un ver qui piqua la racine de cette plante, la fit sécher, et laissa *Jonas* exposé, comme auparavant, à la violence du soleil. Cet événement fut fort sensible au prophète, qui, dans l'excès de sa douleur, souhaita de mourir. Alors Dieu, pour l'instruire, lui dit : que « puisqu'il étoit fâché de la perte d'un lierre, qui ne lui avoit rien coûté, il

il ne devoit pas être surpris de voir fléchir sa colère envers une grande ville, dans laquelle il y avoit plus de 120,000 personnes qui ne savoient pas distinguer entre le bien et le mal. » *Jonas* revint de Ninive dans la Judée, et *St. Epiphane* raconte qu'il se retira avec sa mère près de la ville de Sur, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 761 avant J. C. Les *Prophéties* de *Jonas* sont en hébreu, et contiennent quatre chapitres. Il y a des Mythologistes qui prétendent que la fable d'*Andromède* a été inventée sur l'histoire de *Jonas;* mais les gens sensés n'adoptent pas des idées si bizarres. Les savans ont beaucoup disputé sur le poisson qui engloutit *Jonas*. Ce n'étoit point une *Baleine;* car il n'y a point de baleine dans la mer Méditerranée où ce prophète fut jeté. D'ailleurs, le gosier des baleines est trop étroit pour qu'un homme y puisse passer. Les savans croient que le poisson dont il s'agit étoit une espèce de *Requin* ou de *Lamie*. *Jonas* prêchant aux Ninivites, est le sujet d'un superbe tableau de *Salvator Rosa*, qui se voit dans la collection du roi de Danemarck. C'est l'un de ses chefs-d'œuvre.

II. JONAS, évêque d'Orléans, mort en 841, laissa deux ouvrages estimés. Le premier, intitulé : *Instruction des Laïcs*, fut traduit en françois par Don *Mége*, 1582, in-12. Le second a pour titre : *Instruction du Roi Chrétien*, traduit en françois par *Desmarêts*, 1661, in-8.° L'un et l'autre se trouvent en latin dans le *Spicilège* de *d'Acheri*. Il y a encore de *Jonas*, un *Traité des Miracles* dans la Bibliothèque des Pères, et imprimé séparément, 1645, in-16. Ce prélat fut la terreur des hérétiques de son temps, le modèle des évêques et l'ornement de plusieurs conciles.

III. JONAS, (*Juste*) théologien Luthérien, né dans la Thuringe en 1493, mort le 9 octobre 1555, à 62 ans, doyen de l'université de Wittemberg, laissa : I. Un *Traité en faveur du Mariage des Prêtres*, à Helmstadt, 1631, in-fol. II. Un *de la Messe privée*. III. Des *Notes* sur les Actes des Apôtres, et d'autres ouvrages, in-8.° Il fut un des plus ardens disciples de *Luther*.

IV. JONAS, (*Arnagrimus*) astronome Islandois, disciple de *Tycho-Brahé*, et coadjuteur de l'évêque de Hole en Islande, mourut en 1649, à 95 ans, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *L'Histoire et la Description de l'Islande*, Amsterdam 1643, in-4°, avec la *Défense* de cet ouvrage, estimable pour l'érudition et les recherches. Cette Histoire est en latin. II. *Idea veri Magistratus*, Hafniæ, 1689, in-8.° III. *Rerum Islandicarum libri tres*, Hambourg, 1630, in-4.° IV. *La Vie de Gundebrand de Thorlac*, en latin, in-4°, etc. Il prétend que l'Islande n'a été habitée que vers l'an 874 de J. C., et que par conséquent elle n'est point l'ancienne *Thulé*. Ce prélat se maria, à l'âge de 91 ans, à une jeune fille.

I. JONATHAS, fils de *Saül*, est célèbre par sa valeur, et par l'amitié constante qu'il eut pour *David* contre les intérêts de sa maison. Il défit deux fois les Philistins, et eût été mis à mort par *Saül*, pour avoir mangé d'un rayon de miel, (contre l'édit de

son père, qu'il ignoroit, par lequel il étoit défendu, sous peine de la vie, de manger avant le soleil couché,) si le peuple ne s'y fût opposé. La guerre s'étant de nouveau allumée quelque temps après entre les Hébreux et les Philistins, *Saül* et *Jonathas* se campèrent sur le mont Gelboé, avec l'armée d'Israël. Ils y furent forcés, leurs troupes taillées en pièces, et *Jonathas* tué l'an 1055 avant J. C. La nouvelle en ayant été portée à *David*, il composa un *Cantique* funèbre, où il fait éclater toute sa tendresse pour son ami. Il l'aima au-delà du tombeau, dans la personne de son fils, que souvent il faisoit asseoir à sa table, quoique peu propre à y figurer, étant tout contrefait. *Jonathas* est un modèle admirable de la générosité et de l'amitié chrétienne. La gloire de *David* effaçoit la sienne, et il n'en est point jaloux. Quoique héritier présomptif de la couronne, il prend, aux dépens de ses propres intérêts, ceux de l'innocent persécuté.

II. JONATHAS, fils de *Samaa*, neveu de *David*, eut la gloire de tuer un géant de 9 pieds de haut, qui avoit six doigts à chaque main et à chaque pied.

III. JONATHAS, (qu'on nomme aussi JONATHAN *ou* JOHANNAN) fils de *Joïada*, et petit-fils d'*Eliasib*, succéda à son père dans la charge de grand sacrificateur des Juifs, qu'il occupa pendant environ quarante ans. Ce pontife déshonora sa dignité par une action barbare et sacrilége. Il avoit un frère nommé JÉSUS, qui prétendoit parvenir à la souveraine sacrificature par la protection de *Bogose*, général d'*Artaxercès*. *Jonathas* en conçut de la jalousie. Un jour que les deux frères se rencontrèrent dans le temple, la dispute s'échauffa si fort, que *Jonathas* tua *Jésus* dans le lieu saint.

IV. JONATHAS, surnommé *Apphus*, l'un des plus grands généraux qu'aient eu les Juifs, étoit fils de *Matathias* et frère de *Judas Macchabée*. Il força *Bachide*, général des Syriens, qui faisoit la guerre aux Juifs, d'accepter la paix, l'an du monde 161 avant J. C. La réputation de *Jonathas* fit rechercher son alliance par *Alexandre Balas*, et par *Démétrius Soter*, qui se disputoient le royaume de Syrie. Il embrassa les intérêts du premier, et prit possession de la souveraine sacrificature, en conséquence de la lettre reçue de ce prince, qui lui donnoit cette dignité. Deux ans après, *Alexandre Balas* ayant célébré à Ptolémaïde son mariage avec la fille du roi d'Egypte, *Jonathas* y fut invité, et parut avec une magnificence royale. *Démétrius*, qui succéda à *Balas*, le confirma dans la grande sacrificature; mais sa bonne volonté ne dura pas longtemps. *Jonathas* lui ayant aidé à soumettre ceux d'Antioche soulevés contre lui, *Démétrius* n'eut pas la reconnoissance qu'il devoit pour un si grand service: il le prit en aversion, et lui fit tout le mal qu'il put. *Diodote Tryphon*, ayant résolu d'enlever la couronne au jeune *Antiochus*, fils de *Balas*, songea d'abord à se défaire de *Jonathas*. Il l'attira à Ptolémaïde, le prit par trahison, et le fit charger de chaînes; ensuite, après avoir tiré de *Simon* une somme considérable pour la rançon de son frère, ce perfide le fit mourir l'an 144 avant J. C.

V. JONATHAS, Juif d'une naissance obscure, se distingua par sa bravoure au siége de Jérusalem. Il sortit un jour de la ville pour défier les Romains et en appeler quelqu'un en duel. Un nommé *Pudens* courut à lui pour éprouver ses forces; mais comme il s'avançoit précipitamment, il tomba. *Jonathas*, profitant de sa chûte, le tua sans lui donner le temps de se relever, et le foula aux pieds, l'insultant avec une cruauté impudente. Un autre Romain nommé *Priscus*, outré de cette insolence, lui décocha une flèche dont il le tua. *Jonathas* tomba mort sur le corps de son ennemi.

VI. JONATHAS, tisserand du bourg de Cyrène. Après la ruine de Jérusalem par *Titus*, fils de l'empereur *Vespasien*, il gagna un grand nombre de Juifs et les mena sur une montagne, leur promettant des miracles, s'ils le choisissoient pour chef; mais il fut arrêté par *Catulle*, gouverneur de Lydie. Ce séducteur dit qu'on l'avoit engagé à cette révolte, et nomma *Flavius Josèphe* l'historien entre ses complices. Mais comme celui-ci étoit innocent, on ne s'arrêta point aux accusations du calomniateur, qui fut condamné à être brûlé vif.

JONCOUX, (Françoise-Marguerite de) naquit en 1660 d'un gentilhomme Auvergnat, et mourut en 1715, après s'être distinguée par sa piété, ses talens, et son attachement aux religieuses de Port-royal. On lui doit la *Traduction* des Notes de *Nicole*, (caché sous le nom de *Wendrock*) sur les *Provinciales*. Cette version a été imprimée en 4 vol. in-12. Mlle *de Joncoux* avoit appris le latin, pour pouvoir assister avec plus de goût aux offices de l'église. *Voyez* LOUAIL.

I. JONES, (Ignace) né à Londres en 1572, mort en 1652, à 80 ans, excella dans l'architecture, et fut le *Palladio* de l'Angleterre, où le vrai goût et les règles de l'art étoient presqu'inconnus avant lui. Il fut successivement architecte des rois *Jacques I* et *Charles I*. C'est sur ses dessins, gravés en 1770, in-folio, qu'ont été construits la plupart des beaux édifices qu'on voit en Angleterre. On a de lui, des *Notes* curieuses sur l'*ARCHITECTURE* de *Palladio*, insérées dans une traduction Angloise qui en a été publiée en 1742.

II. JONES, (Henri) poëte dramatique Anglois, dont on a un *Comte d'Essex*, qui fut applaudi, naquit à Drogheda en Irlande, et mourut en 1770. — Il ne faut pas le confondre avec *Guillaume JONES*, contemporain de *Newton*, et mort à 70 ans, dont on a une *Introduction aux Mathématiques*.

JONGH, (Du) *Voyez* JUNIUS.

JONIN, (Gilbert) Jésuite, né en 1596, mort en 1638 à 42 ans, se distingua par son talent pour la poésie grecque et latine, et excella sur-tout dans le lyrique. On remarque dans ses poésies, de la vivacité, de l'élégance, de la facilité, et quelquefois de la négligence. On a de lui: I. Des *Odes* et des *Epodes*, Lyon, 1630, in-16. II. Des *Elégies*, Lyon, 1634, in-12. III. D'autres *Poésies* en grec et en latin, 6 vol. in-8° et in-16, 1634 à 1637.

JONSIUS, (Jean) né à Flensbourg dans le duché de Sleswick, étoit sous-recteur des écoles à Francfort, lorsqu'il mourut à la fleur de son âge en 1659. Il est auteur d'un *Traité* estimé, *des Ecrivains de l'histoire de la Philosophie*, en latin. *Dornius*, qui en donna une bonne édition en 1716, in-4°, Iène, a continué cet ouvrage jusqu'à son temps.

JONSON, *Voyez* JOHNSON.

JONSTON, (Jean) naturaliste, né à Sambter dans la grande Pologne en 1603, parcourut tous les pays de l'Europe, et mourut dans sa terre de Ziebendorf en Silésie le 8 juin 1675, à 72 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Histoires des Poissons*, des *Oiseaux*, des *Insectes*, des *Quadrupèdes*, des *Arbres*, *etc.* en 5 vol. in-fol. 1650, 1653 et 1662. Cette édition, qui est la première, est aussi rare que recherchée. Ce livre est en latin. On a encore de lui, un traité *De Arboribus et Fructibus*, à Francfort sur le Mein, 1662, in-fol. C'est, de toutes les productions de cet infatigable naturaliste, la meilleure et la moins commune. Tous ses Ouvrages ont été réimprimés en dix tomes in-folio, 1755 à 1768. — Il ne faut pas le confondre avec *Guillaume* JONSTON, Ecossois, mort en 1609, dont on a un *Abrégé* de *l'Histoire de Sleidan*.

I. **JORAM**, roi d'Israël, après son frère *Ochosias*, l'an 896 avant Jésus-Christ, étoit fils d'*Achab*. Il vainquit les Moabites, selon la prédiction du prophète *Elisée*, et fut dans la suite assiégé dans Samarie par *Benadad*, roi de Syrie. Ce siége réduisit cette ville à une si grande famine, que la tête d'un âne s'y vendoit quatre vingts sicles. C'est alors qu'arriva une histoire tragique, dont il y a peu d'exemples. Une femme, étant convenue avec une autre de manger leurs enfans, et ayant d'abord fourni le sien, vint demander justice à *Joram* contre l'autre mère qui refusoit de donner son enfant. Ce prince, désespéré d'un accident si barbare, tourna sa fureur contre *Elisée*, et envoya des gens pour lui couper la tête. Mais, se repentant bientôt d'un ordre aussi injuste, il courut lui-même pour en empêcher l'exécution; et le prophète l'assura que le lendemain, à la même heure, la farine et l'orge se donneroient presque pour rien. Cette prédiction s'accomplit en effet. Les Syriens ayant été frappés d'une frayeur divine, prirent la fuite en tumulte, et laissèrent un très-riche butin dans le camp. Tant de merveilles ne convertirent point *Joram*, il continua d'adorer les Dieux étrangers. Enfin, ayant été blessé dans une bataille contre *Azaël*, successeur de *Benadad*, il se fit conduire à Jezraël. Il y fut percé de flèches dans le champ de *Naboth*, par *Jéhu*, général de son armée, qui fit jeter son corps aux chiens dans ce même champ, l'an 884 avant J. C., selon la prédiction du prophète *Elie*.

II. **JORAM**, roi de Juda, succéda à son pére *Josaphat* l'an 889 avant J. C. Loin d'imiter sa piété, il ne se signala que par des actions d'idolâtrie et de fureur. Il épousa *Athalie* fille d'*Achab*, qui causa tous les malheurs dont son règne fut affligé. A peine fut-il sur le trône, qu'il se souilla par le meurtre de ses propres

frères, et des principaux de son royaume, que *Josaphat* avoit le plus aimés. Il imita toutes les abominations des rois d'Israël : il éleva des autels aux idoles dans toutes les villes de Judée, et excita ses sujets à leur sacrifier. Dieu, irrité de ses impiétés, souleva contre lui les Iduméens, qui, depuis les victoires de *Judas*, avoient toujours été assujettis aux rois de Juda. La ville de Lobna se retira de son obéissance, et ne voulut plus le reconnoître pour souverain. Les Philistins et les Arabes firent une irruption dans la Judée, où ils mirent tout à feu et à sang. *Joram* fut lui-même attaqué d'une horrible maladie, qui lui causa pendant deux ans des tourmens incroyables, et qui le fit mourir l'an 885 avant J. C., comme le prophète *Elie* l'avoit prédit.

JORDAIN, général des Dominicains, né à Borrentrick dans le diocèse de Paderborn, gouverna son Ordre avec sagesse, et y fit fleurir la science et la piété. Il périt en mer, auprès de Satalie, en revenant de la Terre-sainte, l'an 1237. C'est lui qui introduisit l'usage de chanter le *Salve Regina* après Complies. On a de lui une *Histoire de l'origine de son Ordre*, que le P. *Echard* a insérée dans son *Histoire des Ecrivains Dominicains*. Elle est telle qu'on devoit l'attendre d'un homme zélé pour la gloire de son corps.

JORDAN, (Raimond) *Voyez* IDIOT.

JORDAN, (Charles-Etienne) né à Berlin en 1700, d'une famille originaire du Dauphiné, montra de bonne heure beaucoup de goût pour les lettres et pour l'étude. Après avoir exercé le ministère, il fut conseiller privé du grand directoire François, curateur des universités, et vice-président de l'académie des Sciences de Berlin, où il mourut en 1745, à 45 ans. Le roi de Prusse, qui l'estimoit et qui l'aimoit, lui fit ériger un mausolée de marbre, sur lequel on lit : *Ci gît* JORDAN, *l'ami des muses et du roi.* Ce prince, dans un éloge académique qu'il lui consacra, en fait un portrait très-avantageux. « *Jordan*, dit-il, étoit né avec un esprit vif, pénétrant, et en même temps capable d'application : sa mémoire étoit vaste, et contenoit, comme dans un dépôt, le choix de ce que les bons écrivains dans tous les siècles ont produit de plus exquis. Son jugement étoit sûr, et son imagination brillante, elle étoit toujours arrêtée par le frein de la raison, sans écart dans ses saillies, sans sécheresse dans sa morale : retenu dans ses opinions, ouvert dans ses discours, plein d'urbanité et de bienfaisance, chérissant la vérité et ne la déguisant jamais : humain, généreux, serviable, bon citoyen, fidelle à ses amis, à son maître et à sa patrie. » On ne peut qu'avoir une grande idée du cœur de *Jordan*, en lisant ce portrait; mais on en a une assez médiocre de son esprit en lisant ses ouvrages. Les principaux sont : I. L'*Histoire d'un Voyage littéraire* en France, en Angleterre et en Hollande, semée d'anecdotes satiriques, in-12. II. Un *Recueil de Littérature, de Philosophie et d'Histoire*, in-12, où l'on trouve quelques remarques savantes et plusieurs minuties. III. Une *Vie de la Croze* : Voyez *son article*.

I. JORDANS, (Jacques) né à Anvers en 1594, disciple de *Rubens*, causa de la jalousie à son maître, par sa manière forte, vraie et suave. On dit que *Rubens*, craignant qu'il ne le surpassât, l'occupa long-temps à faire en détrempe des cartons de tapisserie, et qu'il affoiblit ainsi son pinceau fier et vigoureux. *Jordans* excella dans les grands sujets et dans les sujets plaisans. Il embrassoit tous les genres de peinture, et réussissoit dans presque tous. On remarque dans ses ouvrages une parfaite intelligence du clair obscur, beaucoup d'expression et de vérité; ils manquent quelquefois d'élévation et de noblesse. Ses principaux *Tableaux* sont à Anvers et dans quelques autres villes de Flandre. Il mourut en 1678, à 84 ans. Il étoit gendre du célèbre *Van-Oort*.

II. JORDANS, (Luc) peintre, surnommé FA-PRESTO, à cause de la célérité avec laquelle il travailloit, naquit à Naples en 1632. *Paul Véronèse* fut le modèle auquel il s'attacha le plus. Le roi d'Espagne *Charles II* l'appela auprès de lui, pour embellir l'Escurial. Le roi et la reine prenoient plaisir à le voir peindre, et le firent toujours couvrir en leur présence. *Jordans* avoit une humeur gaie, et des saillies qui amusoient la cour. L'aisance et la grace avec laquelle il manioit le pinceau, se faisoient remarquer de tout le monde. La reine lui parla un jour de sa femme, et témoigna avoir envie de la connoitre. Le peintre aussitôt la représenta dans le tableau qui étoit devant lui, et fit voir son portrait à sa majesté, qui fut d'autant plus étonnée, qu'elle ne se doutoit point de son intention. Cette princesse détacha dans l'instant son collier de perles, et le donna à *Jordans* pour son épouse. Le roi lui montra un jour un tableau du *Bassan*, dont il étoit fâché de n'avoir pas le pendant: *Luc* peu de jours après fit présent d'un à sa majesté, qu'on crut être de la main du *Bassan*; et l'on ne fut désabusé, que quand il fit voir que le tableau étoit de lui-même. Tel étoit le talent de *Jordans*; il imitoit à son gré tous les peintres célèbres. Le roi s'attachant de plus en plus à ce savant artiste, le nomma chevalier. Après la mort de *Charles II*, il revint dans sa patrie, où il mourut en 1705. Ses principaux ouvrages sont à l'Escurial, à Madrid, à Florence et à Rome. Ses *Tableaux* sont en trop grand nombre, pour que la plupart ne soient pas incorrects; mais il en a laissé quelques-uns de très-finis et très-gracieux, et dans tous on admire une grande célérité de pinceau.

JORDI, *Voyez* MESSEN.

JORNANDÈS, Goth d'origine, fut secrétaire des rois Goths en Italie, sous l'empire de *Justinien*; ainsi il vivoit en 552: voilà tout ce qu'on sait de sa vie. On a de lui deux ouvrages, dont l'un porte pour titre: *De rebus Gothicis*, dans la Bibliothèque des Pères. Il a été traduit par l'abbé de *Maupertuy*. Il est si conforme à l'*Histoire des Goths* par *Cassiodore*, qu'on croit que ce n'en est qu'un Abrégé. L'autre est intitulé: *De origine Mundi, de rerum et temporum successione*, 1617, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères. On trouve qu'en cet ouvrage *Jornandès* a beaucoup pris de *Flo*-

rus sans le citer. Cet auteur est d'ailleurs trop partial, sur-tout dans les endroits où il parle des Goths.

JORRY, (Faur de SAINT-) *Voyez* FAUR, nº II.

JORTIN, (Jean) prédicateur et littérateur de Londres, né dans cette ville en 1698, y mourut en 1770. On a de lui des Vers latins, des Sermons et une *Vie d'Erasme*, 1758, in-4.°

JOSABETH, femme du grand-prêtre *Joïada*, sauva *Joas* du massacre que faisoit *Athalie* des princes du sang de *David* : *Voyez* I. JOAS.

JOSAPHAT, fils et successeur d'*Asa* roi de Juda, l'an 914 avant J. C., fut un des plus pieux souverains de ce royaume. Il détruisit le culte des idoles, et envoya des Lévites et des docteurs dans toutes les provinces de son obéissance, pour instruire le peuple de ce qui concernoit la religion. La seule chose que l'Écriture reproche à ce prince pieux, c'est d'avoir fait épouser à son fils *Joram*, *Athalie*, qui fut la ruine de sa maison, et d'avoir entrepris la guerre contre les Syriens avec ce même prince. Cette guerre fut malheureuse; le roi d'Israël y fut tué. *Josaphat*, reconnoissant la faute qu'il avoit faite en secourant cet impie, la répara par de nouvelles actions de piété. Les Ammonites, les Moabites et les Arabes l'étant venu attaquer, il s'adressa au Seigneur, qui lui accorda la victoire sur ces peuples d'une manière miraculeuse. Les chantres du temple se mirent à la tête de ses troupes, et commencèrent à chanter les louanges du Seigneur. Leur voix ayant répandu la terreur parmi les infidelles, ils s'entre-tuèrent, et ne laissèrent à *Josaphat* que la peine de recueillir leurs dépouilles. Ce prince continua le reste de sa vie à marcher dans les voies du Seigneur, sans s'en détourner, et il mourut l'an 889 avant J. C. après 25 ans de règne. Ce prince avoit 1160,000 hommes propres à porter les armes dans ses états, selon le témoignage de l'Écriture.

I. JOSEPH, étoit fils de *Jacob* et de *Rachel*, frère utérin de *Benjamin*. Ses autres frères, envieux de la prédilection que son père avoit pour lui, et de la supériorité que lui promettoient quelques songes, méditèrent sa perte. Un jour qu'il étoit allé, de la part de son père, visiter ses frères, occupés au loin dans la campagne à faire paître les troupeaux, ils résolurent de le tuer. Mais, sur les remontrances de *Ruben*, ils le jetèrent dans une vieille citerne sans eau, à dessein de l'y laisser mourir de faim. A peine fut-il dans la citerne, que *Judas*, voyant passer des marchands Madianites et Ismaélites, persuada à ses frères de le vendre à ces étrangers. Ils le leur livrèrent pour vingt pièces d'argent, et ayant trempé ses habits dans le sang d'un chevreau, ils les envoyèrent tout déchirés et ensanglantés à leur père, en lui faisant dire qu'une bête féroce l'avoit dévoré. Les marchands qui avoient acheté *Joseph*, le menèrent en Égypte, et le vendirent au général des armées de *Pharaon*, nommé *Putiphar*. Bientôt il gagna la confiance de son maître, qui le fit intendant de ses autres domestiques. La femme de *Putiphar* conçut pour lui une passion violente. Cette femme

voluptueuse l'ayant un jour voulu retenir auprès d'elle dans son appartement, le jeune Israélite prit le parti de se sauver en lui abandonnant son manteau par lequel elle l'arrêtoit. Outrée du mépris de *Joseph*, elle rapporta à son mari que l'Hébreu avoit voulu lui faire violence, et que, dans la résistance qu'elle avoit faite, son manteau lui étoit resté entre les mains. *Putiphar* indigné fit mettre *Joseph* en prison. Le jeune Israélite y expliqua les songes de deux prisonniers illustres, qui étoient avec lui. *Pharaon*, instruit de ce fait, dans un temps où il avoit eu un songe effrayant, que les devins et les sages d'Egypte ne pouvoient expliquer, fit sortir *Joseph* de prison. Cet illustre opprimé, alors âgé de 30 ans, lui prédit une famine de sept ans, précédée d'une abondance de sept autres années. Le roi, plein d'admiration pour *Joseph*, lui donna l'administration de son royaume, et le fit traverser la ville sur un chariot précédé d'un héraut, criant *que tout le monde eût à fléchir le genou devant ce ministre*. La famine ayant amené ses frères en Egypte, pour demander du blé, *Joseph* feignit de les prendre pour des espions. Il les renvoya ensuite, avec ordre de lui amener *Benjamin*, et retint *Siméon* pour ôtage. *Jacob* refusa d'abord de laisser aller *Benjamin*; mais, la famine croissant, il fut contraint d'y consentir. *Joseph* ayant reconnu son jeune frère, fils de *Rachel* comme lui, ne put retenir ses larmes. Il fit préparer un grand festin pour tous ses frères, qu'il fit placer selon leur âge, et eut des attentions particulières pour *Benjamin*. *Joseph* se fit enfin connoître à ses frères, leur pardonna, et les renvoya, avec ordre d'amener promptement leur père en Egypte. *Jacob* eut la consolation de finir ses jours auprès de son fils, dans la terre de Gessen, que le roi lui donna. *Joseph*, après avoir vécu 110 ans, et avoir vu ses petits-fils jusqu'à la troisième génération, tomba malade. Il fit venir ses frères, leur prédit que Dieu les feroit entrer dans la *Terre-promise*, et leur fit jurer qu'ils y transporteroient ses os. C'est ce qu'exécuta *Moyse*, lorsqu'il tira les Israélites de l'Egypte; et ce corps fut donné en garde à la tribu d'Ephraïm, qui l'enterra près de Sichem, dans le champ que *Jacob* avoit donné en propre à *Joseph* peu avant sa mort. Ce patriarche mourut l'an 1633 avant Jésus-Christ, après avoir gouverné l'Egypte pendant quatre-vingts ans. Il laissa deux fils, *Manassès* et *Ephraïm*, de sa femme *Aseneth*, fille de *Putiphar* grand-prêtre d'Héliopolis. Tout le monde connoît son *Histoire* intéressante, en prose poétique, par *Bitaubé*.

II. JOSEPH, fils de *Jacob*, petit-fils de *Mathan*, époux de la *Ste Vierge*, et père putatif de J. C., étoit de la tribu de Juda et de la famille de *David*. On ne sait point quel fut le lieu de sa naissance; mais on ne peut douter qu'il ne fût établi à Nazareth, petite ville de Galilée dans la tribu de Zabulon. Il est constant par l'Evangile même, qu'il étoit artisan, puisque les Juifs parlant de JÉSUS-CHRIST, disent qu'il étoit *Fabri filius*. Il étoit fiancé à la *Vierge Marie*. Le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu ne fut pas d'abord révélé à *Joseph*. Ce saint homme, ayant remar-

qué la grossesse de son épouse, voulut la renvoyer secrètement; mais l'Ange du Seigneur lui apparut, et lui révéla le mystère. *Joseph* n'eut jamais de commerce conjugal avec la *Ste Vierge*. Il l'accompagna à Bethléem, lorsqu'elle mit au monde le Fils de Dieu. Il s'enfuit ensuite en Égypte avec *Jésus* et *Marie*, et ne retourna à Nazareth qu'après la mort d'*Hérode*. L'Écriture dit que *Joseph* alloit tous les ans à Jérusalem avec la *Ste Vierge* pour y célébrer la fête de Pâques, et qu'il y mena *Jésus-Christ* à l'âge de 12 ans. Elle ne rapporte rien de plus de sa vie, ni de sa mort. On croit néanmoins qu'il mourut avant J. C.; car, s'il eût été vivant au temps de la Passion, on pense que le Fils de Dieu, expirant sur la Croix, lui eût recommandé la *Ste Vierge* sa mère, et non pas à *St. Jean*. On a été long-temps dans l'Église sans rendre un culte religieux à *St. Joseph*. Sa fête étoit établie en Orient long-temps avant que de l'être en Occident. On dit que les Carmes sont les premiers qui l'ont célébrée en Europe. *Sixte IV* l'institua pour Rome, et plusieurs Églises ont depuis suivi cet exemple.

JOSEPH-BARSABAS, surnommé *le Juste*, *Voyez* BARSABAS.

III. JOSEPH *ou* JOSUÉ, fils de *Marie* et de *Cléophas*, étoit frère de *St. Jacques* le Mineur, de *St. Simon* et de *St. Jude*, et proche parent de J. C. selon la chair. L'Écriture ne nous apprend rien de plus à ce sujet.

IV. JOSEPH D'ARIMATHIE, prit ce nom d'une petite ville de Judée, située sur le Mont-Éphraïm, dans laquelle il naquit. Il vint demeurer à Jérusalem, où il acheta des maisons, *St. Matthieu* l'appelle *Riche*; et *St. Marc* un noble *Décurion*, c'est-à-dire conseiller ou sénateur. Cet office lui donnoit entrée dans les plus célèbres assemblées de la ville; et c'est en cette qualité qu'il se trouva chez le grand-prêtre *Caïphe*, lorsque J. C. y fut mené; mais il ne voulut point consentir à sa condamnation. L'Évangile nous apprend que c'étoit un homme juste et vertueux, du nombre de ceux qui attendoient le royaume de Dieu. Il étoit même disciple de J. C.; mais il n'osoit se déclarer ouvertement, par la crainte des Juifs. Après la mort du Sauveur, il alla hardiment trouver *Pilate*, et lui demanda le corps de *Jésus-Christ* pour l'ensévelir; il l'obtint, et le mit dans un sépulcre neuf qu'il avoit fait creuser dans le roc d'une grotte de son jardin. L'Écriture ne dit plus rien de *Joseph d'Arimathie*; mais on croit qu'il se joignit aux Disciples, et qu'après avoir passé le reste de sa vie dans la ferveur des premiers Chrétiens, il mourut à Jérusalem.

V. JOSEPH, beau-frère d'*Hérode le Grand*, par *Salomé* sa sœur qu'il avoit épousée. Ce roi, en partant pour aller se justifier auprès d'*Antoine*, sur la mort d'*Aristobule*, grand sacrificateur, le chargea du gouvernement de ses états pendant son absence. Il lui ordonna en même temps, sous le sceau du secret, de faire mourir *Mariamne* sa femme, s'il ne pouvoit se disculper. L'imprudent *Joseph* découvrit son secret à *Mariamne*. Celle-ci le reprocha à *Hérode*, qui de dépit fit

mourir *Joseph*, sans écouter ses justifications.

VI. JOSEPH, *ou plutôt* JOSÈPHE, (*Flavius*) né à Jérusalem l'an 37 de J. C., de parens de la race sacerdotale, montra de bonne heure beaucoup d'esprit et de pénétration. Dès l'âge de quatorze ans, les pontifes le consultoient. Il fut l'ornement de la secte des Pharisiens dans laquelle il entra. Un voyage qu'il fit à Rome, perfectionna ses talens et augmenta son crédit. Un comédien Juif, que *Néron* aimoit, le servit beaucoup à la cour de ce prince. Cet acteur lui fit connoître l'impératrice *Poppée*, dont la protection lui fut très-utile. De retour dans la Judée, il eut le commandement des troupes, et se signala au siége de Jotapat, qu'il soutint pendant sept semaines contre *Vespasien* et *Titus*. *Vespasien* ayant résolu d'employer le bélier pour battre la place, dit D. *Calmet*, *Josèphe*, pour diminuer l'effet de cette machine, fit suspendre quantité de sacs pleins de paille, et les fit tomber par des cordes à l'endroit où le bélier devoit frapper. Mais les Romains avec des faux coupèrent ces cordes, et rendirent inutile la précaution de *Josèphe*. Au point du jour, il y eut une brèche considérable; mais les assiégés réparèrent le mur avec une diligence incroyable, avant que les Romains eussent dressé un pont, pour aller de leurs machines sur les murs de la place. Le jour même, *Vespasien* fit donner un assaut général par trois endroits, et fit envelopper tout le tour de la place, afin que nul des assiégés ne pût échapper. *Josèphe* s'attacha principalement à la défense de la brèche, qui étoit l'endroit le plus dangereux; et apres avoir soutenu avec beaucoup de vigueur les efforts des ennemis, voyant qu'il alloit succomber à la multitude des assiégeans, il fit jeter sur eux plusieurs chaudières d'huile bouillante, ce qui les obligea de se séparer et de se retirer. Cependant *Vespasien* fut averti par un Juif transfuge, que les assiégés étoient accablés de fatigue, et que l'heure la plus propre pour livrer l'assaut seroit vers le point du jour, lorsque épuisés par la veille et les travaux de la nuit, ils prendroient un peu de repos. *Vespasien* profita de cet avis, et sans faire de bruit, il fit avancer le tribun *Domitius Sabinus*, et quelques soldats choisis, qui tuèrent les sentinelles, et entrèrent dans la ville sans trouver la moindre résistance; ils furent suivis par leurs camarades, et la ville étoit prise long-temps avant que les assiégés fussent éveillés. On tua tout ce qu'on rencontra, sans distinction. La place fut emportée le premier de juillet de l'an 69 de J. C. après quarante-sept jours de siége. On y compta 40 mille Juifs de tués, sans parler de 1200 prisonniers. *Josèphe* s'étoit sauvé dans une caverne creusée à côté d'un puits fort profond, où il trouva quarante des siens, qui avoient des provisions pour plusieurs jours. Il y demeuroit caché tout le jour; mais la nuit il sortoit, pour voir s'il pouvoit trouver quelque moyen de se sauver. Le troisième jour une femme le découvrit à *Vespasien*, qui lui fit proposer de se rendre; mais *Josèphe* en fut empêché par ses compagnons, qui le menacèrent de le tuer s'il y consentoit. Ces furieux, pour ne pas tomber entre les mains

de leurs ennemis, proposèrent de se donner la mort; et *Josèphe* ne réussit qu'avec peine à leur persuader de ne pas tremper leurs mains dans leur propre sang, mais de recevoir la mort par la main d'un autre. Ils tirèrent donc au sort, pour savoir qui seroit tué le premier par celui qui le suivoit. *Josèphe* eut le bonheur de rester avec un autre, à qui il persuada de se rendre aux Romains. *Vespasien* vouloit garder son prisonnier pour l'envoyer à l'empereur *Néron*; *Josèphe* l'ayant su, demanda une audience particulière, qui lui fut accordée. *Vespasien* étant seul avec *Titus* et deux de ses intimes amis, *Josèphe* lui prédit qu'il seroit élevé à l'empire après *Néron* et après quelques autres. Pour le convaincre de la vérité de cette prédiction, il assura qu'il avoit annoncé aux habitans de Jotapat le jour précis auquel cette place devoit être prise: prédiction qui avoit été suivie de l'effet, selon le témoignage des prisonniers Juifs. Quoique *Vespasien* ne fit pas alors grand fond sur les promesses de *Josèphe*, l'événement les justifia. Quelque temps après, il tint une assemblée à Béryte, où, après avoir loué publiquement le courage de son captif, il fit briser les chaînes dont il avoit été lié jusqu'alors, et lui rendit l'honneur et la liberté. *Josèphe* ayant accompagné *Titus* au siége de Jérusalem, essaya plusieurs fois de faire rentrer ses compatriotes en eux-mêmes, et les engagea à recourir à la clémence des Romains. Les Juifs ne répondirent à ses sages remontrances que par des injures et des malédictions. Un jour même, comme il leur parloit assez près des murailles, il reçut un coup de pierre qui le fit tomber évanoui. Il seroit tombé entre les mains de ces furieux, si les Romains n'étoient accourus pour l'emporter et le panser. Le péril qu'il avoit couru augmenta l'estime et l'affection du général Romain. Après la prise de Jérusalem, il obtint la liberté de plusieurs de ses compatriotes, et *Titus* lui donna les livres sacrés qu'il lui avoit demandés. *Titus* retournant en triomphateur à Rome, mena *Josèphe* avec lui, l'an 71 de J. C. *Vespasien*, alors empereur, le logea dans la maison qu'il occupoit avant qu'il fût parvenu à l'empire. Il le fit citoyen Romain, lui assigna une pension, et lui donna des terres en Judée. *Titus* ne lui marqua pas moins de bonté; et ce fut en reconnoissance des faveurs dont ces princes l'avoient honoré, qu'il prit le nom de *Flavius*, qui étoit celui de la famille de *Vespasien*. Dans le loisir où *Josèphe* se trouva à Rome, il composa ou continua la plupart des ouvrages qui nous restent de lui. I. *L'Histoire de la guerre des Juifs*, en sept livres. L'auteur l'écrivit d'abord en syriaque, et la traduisit en grec. Cette histoire plut tant à *Titus*, qu'il la signa de sa main, et la fit déposer dans une Bibliothèque publique. On ne peut nier que *Josèphe* n'ait l'imagination belle, le style animé, l'expression noble; il sait peindre à l'esprit et remuer le cœur. C'est celui de tous les historiens-Grecs, qui approche le plus de *Tite-Live*; aussi *St. Jerôme* l'appelloit-il le *Tite-Live de la Grèce*. Mais, s'il a les beautés de l'historien Latin, il en a aussi les défauts. Il est long dans ses harangues, et exagérateur dans ses récits. II. *Les Antiquités*

Judaïques, en vingt livres : ouvrage écrit avec autant de noblesse que le précédent, mais dans lequel l'auteur a déguisé, affoibli ou anéanti les miracles attestés par l'Écriture. Il corrompt par-tout ce qui pouvoit blesser les Gentils. Il paroît que *Josèphe* étoit encore meilleur politique que bon Israélite. L'intérêt le dirigea dans ses écrits comme dans sa conduite. Il ne craignit pas d'appliquer les prophéties sur le *Messie*, à l'empereur *Vespasien*, tout païen qu'il étoit. III. *Deux Livres contre Apion*, grammairien Alexandrin, un des plus grands adversaires des Juifs. Cet ouvrage est précieux, par divers fragmens d'anciens historiens que l'auteur nous a conservés. IV. Un *Discours* sur le martyre des *Macchabées*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence : *Josèphe* eût pu être un des plus grands orateurs, comme il est un des plus grands historiens. V. Un *Traité de sa Vie*. La meilleure édition de ses ouvrages est celle d'Amsterdam, 1726, en deux vol. in-fol. en grec et en latin, par les soins du savant *Havercamp*. Il y en a une autre par *Hudson*, Oxford, 1720, deux vol. in-fol. moins estimée. Nous en avons deux traductions en notre langue ; la 1re par *Arnauld d'Andilly* ; la 2e par le P. *Gillet* : celle-ci est faite avec plus d'exactitude, l'autre est écrite avec plus de force (*Voyez* leurs articles). — Il ne faut pas le confondre avec un autre Juif JOSÈPHE *de Palestine*, dit le comte *Joseph*, chef de sa nation sous *Constantin*. Sa sévérité à maintenir les bonnes mœurs et la discipline lui ayant fait beaucoup d'ennemis, et Dieu l'ayant touché par le bon exemple des Chrétiens et par des avertissemens intérieurs, il reçut le baptême. L'empereur *Constantin* le fit comte, et lui donna la permission de bâtir des Églises à Tibériade, à Diocésarée et dans d'autres villes de la Palestine. Sa demeure étoit à Scythopole, où les Juifs et les Syriens se réunirent pour troubler son repos. Il retira chez lui *St. Eusèbe* de Verceil, qui fut visité par *St. Épiphane*, auquel le comte *Josèphe* raconta toute l'histoire de sa conservation : il avoit alors 70 ans. On présume qu'il mourut vers l'an 360. On lui donne le titre de Saint dans plusieurs martyrologes.

VII. JOSEPH BEN-GORION, ou GORIONIDES (c'est-à-dire fils de *Gorion*), fameux historien Juif, que les rabbins confondent mal à propos avec le célèbre historien *Josèphe*, vivoit vers la fin du IXe siècle, ou au commencement du Xe. Il nous reste de lui une *Histoire des Juifs*, que *Gagnier* a traduite en latin, Oxford, 1760, in-4.º Il y en a une édition hébraïque et latine, de Gotha, 1707, in-4.º On voit par ce livre même, que l'auteur étoit, selon toutes les apparences, un Juif du Languedoc. Le premier écrivain qui a cité cet ouvrage, est *Saadias-Gaon*, rabbin célèbre, qui vivoit au milieu du Xe siècle.

VIII. JOSEPH Ier, 15e empereur de la maison d'AUTRICHE, fils aîné de l'empereur *Léopold*, naquit à Vienne le 28 juillet 1678. Couronné roi héréditaire de Hongrie en 1687, il fut élu roi des Romains en 1690, et monta sur le trône impérial après la mort de son père, le 5 mai 1705. L'esprit du fils étoit vif et

plus entreprenant, plus éloigné des finesses et de la politique Italienne, plus propre à brusquer les événemens qu'à les attendre, consultant ses ministres et agissant par lui-même. Ce prince soutint le système que son père avoit embrassé. Il engagea le duc de Savoie, les Anglois et les Hollandois dans ses intérêts contre la France, et voulut faire reconnoître l'archiduc, roi d'Espagne. Il força *Clément XI* à lui donner ce titre, en déclarant dépendans de l'empire beaucoup de fiefs qui relevoient jusqu'alors des papes. *Voyez* BARRE, n° V. Après avoir rançonné le pape, il fit mettre, en 1706, les électeurs de Bavière et de Cologne au ban de l'Empire, pour les punir d'avoir pris le parti de la France. Il les dépouilla de leurs électorats ; il en donna les fiefs à ses parens et à ses créatures ; il retint les enfans du Bavarois, et leur ôta jusqu'à leur nom. Le duc de *la Mirandole* lui ayant donné quelque léger mécontentement, il le dépouilla comme les électeurs de Bavière et de Cologne. Par ses armes ou par ses intrigues, il devint maître paisible en Italie. La conquête du royaume de Naples et de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avoit regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à 150,000 pistoles ; Mantoue à 40,000 ; Parme, Modène, Lucques, Gênes, malgré leur liberté, furent comprises dans ses impositions. *Joseph* fut heureux par-tout. Sa fortune le fit encore triompher des mécontens de Hongrie. La France avoit suscité contre lui le prince *Ragotzki*, armé pour soutenir les priviléges de son pays : il fut battu, ses villes prises, son parti ruiné, et lui obligé de se retirer en Turquie. Au milieu de ses succès, *Joseph* fut attaqué de la petite vérole, et en mourut le 17 avril 1711, à 33 ans. Sa mort fut le salut de la France, et rendit la paix à l'Europe. Plusieurs historiens ont peint ce prince comme altier et orgueilleux. « Cependant sa conduite lente et généreuse à l'égard des Hongrois, dit M. *de Montigny* ; les témoignages de bonté dont il combla les Bohémiens, lors de leur soulèvement ; l'affection qu'il marqua toujours pour le corps Germanique, son empressement à combler de faveurs les talens utiles ou le mérite distingué ; l'accueil qu'il faisoit aux simples soldats qui s'étoient signalés par leur bravoure ; enfin, son peu d'attachement pour le vain cérémonial de la cour : tout cela prouve au moins que sa fierté étoit plutôt un effet de sa vivacité naturelle, qu'un trait caractéristique de son cœur.... On lui a reproché d'avoir gouverné l'Allemagne avec un pouvoir absolu, et d'avoir disposé à son gré des lois et des fiefs de l'Empire. » Ce reproche, fait à presque tous les empereurs Autrichiens, auroit été mérité vraisemblablement par tout autre prince qui auroit été à leur place. Il est difficile d'avoir des occasions de s'agrandir, et de ne pas en profiter. D'ailleurs, en maintenant l'équilibre dans les états de l'Empire, et en bornant l'ambition et l'autorité de certains princes, ils ont peut-être rendu service à l'humanité, autant qu'en maintenant les lois, l'ordre et la subordination. *Joseph* laissa l'Empire dans l'état le plus florissant. Il avoit épousé *Guillelmine-Amélie*, fille de *Jean-Frédéric*, duc de Bruns-

wick-Lunebourg, dont il eut, en 1699, *Marie-Josèphe*, mariée au prince électoral en 1719; *Léopold-Joseph*, qui ne vécut que 13 mois; *Marie-Amélie*, épouse de l'électeur de Bavière, connu depuis sous le nom d'empereur *Charles VII*.

IX. JOSEPH II, né le 13 mars 1741, fut élu roi des Romains, le 27 mars 1764, couronné empereur à Francfort l'année suivante, roi de Hongrie et de Bohême, et souverain des États héréditaires, à la mort de *Marie-Thérèse*, le 29 novembre 1788. Le commencement de son règne fut marqué par un acte de clémence. Un employé au bureau de St-Polsen, avoit soustrait 600 florins à sa caisse, et fut condamné à la mort. L'empereur, connoissant la modicité des appointemens de sa place et les besoins de sa nombreuse famille, lui pardonna, et doubla ses appointemens. En 1766, il parcourut une partie de ses États, visitant tout par lui-même, s'informant de l'état des troupes, des fortifications, du commerce et de l'agriculture. En Transylvanie, il s'occupa des moyens d'y arrêter la disette qui s'y faisoit sentir; s'étant convaincu que des monopoleurs s'étoient concertés pour faire augmenter le prix de la viande, il les condamna à conduire eux-mêmes les bestiaux dans les villes qui en avoient besoin. En Croatie, il conçut l'idée d'un grand chemin, pour faciliter le commerce de la Hongrie, depuis Zing jusqu'à Carlstadt. A Venise, il y régla, avec le sénat, les limites de l'Autriche et de la République: il visita le champ de bataille où le général *Schwerin* avoit perdu la vie en remportant la victoire, et il ordonna qu'on élevât à ce guerrier un monument qui rappelât son triomphe et sa mort. En Bohême, il appaisa la famine que les troubles de la Pologne y avoient fait naître. Pendant tout son séjour à Prague, il ne se permit pas d'aller une seule fois au spectacle, et répondoit à ceux qui l'y engageoient: « Les besoins du peuple sont trop pressans, et j'ai trop d'affaires pour songer à mes plaisirs. » Dans ce voyage, il ordonna que tous les impôts sur les denrées seroient mis en régie, mais il en exclut les Juifs, dont les monopoles étoient l'une des principales causes des malheurs publics. *Joseph II* vint à Rome en 1769, et y séjourna assez long-temps pour y visiter les monumens et les chefs-d'œuvre que renferme cette ville immense. « J'ai voyagé assez utilement, disoit-il, parce que je n'ai pas voyagé seul. En Italie, nous étions quatre. Chacun avec son département, son objet différent d'observations. Le soir, chacun étant retiré écrivoit ses réflexions: je les ai ensuite réunies et rédigées. En Bohême et en Hongrie, j'avois avec moi des hommes très-savans dans l'art militaire. Nous nous arrêtions dans tous les lieux propres à quelque observation; et par ce moyen, j'ai eu le plaisir de faire des campagnes sans qu'il en ait rien coûté à l'humanité. » Peu de souverains ont voyagé avec cette méthode et ces avantages. A Livourne, l'empereur monta à bord de deux frégates angloises qui se trouvoient dans le port, et il en examina avec soin la construction. A Milan, il diminua de 200,000 florins les impôts annuels. Ayant visité

en personne les couvens de filles, et s'étant fait rendre compte des occupations peu utiles des religieuses, il leur envoya une grande quantité de pièces de toile, pour en faire des chemises aux soldats. A l'exemple de l'empereur de la Chine, *Joseph II*, au mois d'avril 1769, voulut honorer et encourager l'agriculture, en labourant lui-même solennellement un champ dans le territoire de Posovitz; et le prince de *Lichtenstein* a fait élever un monument sur ce champ, pour consacrer cette action. *Joseph* ayant pris de bonne heure le roi de Prusse pour modèle, chercha à avoir une entrevue avec ce monarque: elle eut lieu à Neiss en Silésie. Les deux souverains y traitèrent du partage de la Pologne, mais l'empereur, par égard pour le prince de *Kaunitz*, son principal ministre, ne voulut s'engager à rien sans avoir pris ses conseils; *Kaunitz* ayant approuvé le projet d'envahissement, *Joseph II* se rapprocha une seconde fois de *Fréderic* à Neustadt en Autriche; et alors ils arrêtèrent le démembrement de l'ancien royaume des Sarmates. L'empereur acquit toute la rive gauche de la Vistule, depuis les Salines jusqu'à l'embouchure du Wiroz, le Palatinat de Belz, la Russie rouge, et la plus grande partie de la Volhinie. Ce pays renferme deux millions et demi d'habitans. *Joseph*, sous le nom du comte de *Falkenstein*, vint, en 1781, de Bruxelles en France. Il en parloit la langue de préférence à toute autre: il commença à visiter le canal de Picardie, dirigé par *Laurent*; et en parcourant son immense cavité souterraine, il s'écria: « Je suis fier d'être homme, en voyant un homme imaginer et exécuter un ouvrage aussi vaste et aussi hardi. » Il s'étendit ensuite avec complaisance sur l'utilité de cette entreprise pour faciliter le commerce et les communications de la France avec les Pays-Bas Autrichiens; il alla observer les manufactures de Lyon, et parut envieux de la splendeur de cette cité: il fut reçu à Paris avec autant d'accueil que de pompe, mais rien ne put lui faire quitter sa vie frugale et son austère simplicité. De retour dans ses états, il s'y montra souverain éclairé et homme sensible. On peut s'en convaincre par plusieurs traits de sa vie. Ayant rencontré un enfant de neuf ans, qui mendioit, il l'interrogea, et sachant qu'il ne quêtoit de l'argent que pour avoir un médecin pour sa mère malade, il se fit passer pour médecin, il visita l'infortunée, prit une écritoire pour donner son ordonnance qui fut une assignation de 50 ducats sur sa caisse particulière. — Une jeune personne, allant vendre des hardes pour subvenir aux besoins de sa famille, se confia à lui sans le connoître. Elle se plaignit de l'empereur qui avoit laissé son père, vieux officier, mourir sans récompense, et sa mère dans la détresse. Après avoir payé le prix des hardes, il se chargea de faire parler à l'empereur de cet abandon, et la pria de se rendre, deux jours après, au palais. Pendant ce temps, l'empereur s'instruisit des faits, et les ayant reconnus vrais, il ordonna qu'on fît parvenir jusqu'à lui la mère et la fille. En leur remettant le brevet d'une pension égale aux appointemens du père, il leur dit: « Pardonnez moi le retard qui vous a mis dans l'embarras. Vous

voyez qu'il étoit involontaire. Dorénavant, si on disoit quelque mal de moi, je vous demande de me défendre. » Depuis ce temps, il fixa un jour par semaine, où tout citoyen pouvoit l'aborder, lui présenter ses placets, et lui faire entendre sa plainte. — Des seigneurs se récriant de ce qu'ils ne pouvoient jouir à leur aise de la promenade, lui demandèrent de faire fermer le *Prater*, et d'ordonner que l'entrée n'en fût permise qu'aux personnes d'un certain rang; l'empereur leur répondit: « Si je ne voulois voir que mes égaux, il faudroit aller m'enfermer dans les caveaux des Capucins où reposent mes ancêtres. Vous ne connoissez donc pas le grand plaisir d'être l'égal de tous, et d'égaler tout le monde à soi. » — Ce qu'on a justement reproché à ce souverain, importuné de la gloire de *Fréderic II* et de *Catherine*, c'est d'avoir trop cherché à les imiter et à les suivre dans leurs projets un peu gigantesques. Comme cette dernière, il conçut l'idée d'expulser le Turc de l'Europe, et de le confiner en Asie; et il eut sur ce sujet diverses conférences avec elle à Mohilow en Pologne. L'impératrice l'ayant invité à venir en Russie, ce monarque, avide de voyages et d'instructions, partit pour Moscow en 1780. Il y visita les hospices, le Khitaigorod où se fait le commerce des pelleteries, les archives de l'histoire du Nord, mises en ordre par le savant *Muller*, la manufacture d'acier de Toula; il examina de même le port de Cronstadt, l'arsenal, les chantiers, et tout ce que Pétersbourg offre à l'attention des voyageurs. Lorsqu'il parut à l'académie des Sciences de cette ville, on lui présenta un volume de cartes géographiques parmi lesquelles celle de son voyage de Vienne à Pétersbourg se trouvoit déjà gravée. A l'académie des Arts, il vit un recueil d'estampes où étoit son portrait avec ces vers d'*Horace*, relatifs à son goût pour les voyages :

Multorum providus urbes
Et mores hominum inspexit.

En 1784, *Joseph II* voulut rendre libre la navigation de l'Escaut; sa réclamation à cet égard étoit d'autant plus juste, que ce fleuve baignoit diverses parties de son territoire. Cependant, les Hollandois se fondant sur des traités anciens et une jouissance non-interrompue, craignant pour la sureté de leurs frontières, s'y opposèrent d'abord; mais d'après la médiation de *Louis XVI*, et dans la crainte que *Catherine II*, qui soutenoit les droits de l'empereur, ne leur fermât l'entrée de la Baltique, ils consentirent du moins à éteindre les prétentions de celui-ci en lui donnant de l'argent. *Joseph* se rendit dans la Crimée pour y voir l'impératrice de Russie qui y voyageoit alors avec une magnificence extraordinaire. Il la joignit à Kaïdak, et l'accompagna à Cherson. Là, il reçut les premières nouvelles de l'insurrection du Brabant, qu'il parut d'abord peu redouter, et il n'en seconda pas moins de tout son pouvoir *Catherine*, dans son expédition contre les Ottomans. L'empereur envoya le prince de Saxe-Cobourg à la tête de 30 mille Autrichiens, s'unir à *Potenkin*, qui commandoit en chef les armées Russes. Le Bannat, la Transylvanie furent dès-

lors livrés aux dévastations. Malgré leur bravoure, les Autrichiens furent obligés de reculer jusques sous Témeswar, et les Turcs eurent tout l'avantage de la première campagne. La suivante, dirigée par le général *Laudhon* et le prince de *Cobourg*, fut plus heureuse. On prit Belgrade et Orsova; mais *Joseph*, qui dépérissoit depuis deux ans, touchoit à sa fin; et, en effet, il mourut le 20 février 1790, avec le regret de n'avoir pas terminé la guerre. Quoiqu'on ait représenté sa politique extérieure comme excessivement remuante, il fut constant dans ses alliances, fidelle à ses auxiliaires, et plus porté à obtenir ce qu'il desiroit par des négociations, que par des conquêtes. Après avoir envahi la Bavière, en 1777, il se prêta aux conditions de paix. Il montra, dans cette courte guerre, et la valeur d'un héros et l'esprit de conciliation d'un politique. Très-peu de souverains ont réuni au même degré l'amour de l'ordre et de la justice, le desir du bien public, la haine des abus, l'activité et l'étendue des connoissances. Il entroit dans tous les détails. L'armée Autrichienne fut soumise à une discipline, qui la mit au rang des meilleures troupes de l'Europe. L'administration des finances fut exempte d'avarice et de dissipation; mais la guerre exigeant des impôts extraordinaires, on ne put fixer l'économie du trésor impérial à des mesures permanentes. Cependant, on y mit de l'ordre, de la vigilance; on simplifia la comptabilité, et on continua régulièrement le payement des dettes. Dans les autres branches d'économie politique, *Joseph II*, trop plein d'idées nouvelles et de l'esprit de réforme, multiplia les ordonnances à l'excès. Mais on ne put qu'être étonné de l'immensité des détails qu'il embrassoit, et des abus qu'il attaquoit. L'édit de tolérance maintenu avec fermeté, la loi sur les mariages, la réforme du code criminel, l'égalité de protection accordée aux différentes classes de sujets, l'excès des priviléges féodaux combattus sans relâche, l'amélioration des études, la louable et uniforme sévérité dans l'exécution des lois civiles et criminelles, d'heureux efforts pour extirper la mendicité, doivent distinguer ce règne de dix ans si court et si rempli. La réforme du clergé fut l'effet d'un plan général, prémédité depuis long-temps, et mis en exécution avec trop de promptitude et de despotisme. Se permettre de grandes innovations sans y avoir préparé l'opinion publique, étoit déjà une faute. C'en fut une plus grande de vouloir anéantir, dans un seul jour, des intérêts, des établissemens, des droits, peut-être abusifs, mais que le temps sembloit avoir consacrés. L'empereur auroit eu plus de succès dans ses opérations ecclésiastiques, s'il avoit détruit les abus sans immoler les personnes; supprimé les monastères sans les envahir; aboli les ordres religieux, en respectant davantage le sort de ceux qui s'y étoient engagés sous la foi publique. L'esprit de spoliation parut trop guider ses conseils; et cette spoliation lui coûta, en partie, les Pays-Bas soulevés contre lui. Les biens monastiques servirent, à la vérité, à former des hôpitaux, des écoles, des établissemens utiles dans plus d'un genre: car, dans le nombre des nouveautés

qu'il tenta, il y en eut quelques-unes d'heureuses. Mais comme ses continuelles ordonnances rendoient tous les états sans stabilité, il excita plus de murmures que de reconnoissance : c'est ce qu'il avoua lui-même au lit de la mort. *Je ne regrette pas le trône*, dit-il à l'un de ses ministres; *je suis tranquille; un seul souvenir pèse sur mon cœur, c'est qu'après toutes les peines que je me suis données, j'ai fait peu d'heureux et beaucoup d'ingrats.* Divers réglemens de commerce doivent être exceptés des ses nombreux rescrits, aussitôt modifiés ou révoqués que rendus, et qui faisoient accuser ce prince d'inconstance et d'étourderie. Toujours pressé de commander ou d'agir, avant d'avoir calculé l'inconvénient ou l'obstacle imprévus, il s'arrêtoit malgré lui, quand il rencontroit l'un ou l'autre. Ce ne fut que dans ses provinces Belgiques qu'il s'obstina à des réformes minutieuses, plus dignes d'un recteur d'université que d'un souverain. Toutes les tentatives violentes qu'il fit pour y soumettre les esprits, furent malheureuses; et cette opiniâtreté parut d'autant plus extraordinaire, que dans d'autres circonstances, il se montra facile à écouter les réclamations. Si de sa carrière publique on passe à ses mœurs personnelles, on doit faire remarquer sa simplicité populaire, sans être affectueuse, sa bienfaisance étendue et compatissante, son mépris pour l'ostentation, son éloignement pour les hommages publics, son attention à chercher le mérite et à le recompenser par des dons ou une familiarité noble, son attachement à ceux qu'il aimoit, cette vie frugale et laborieuse à laquelle il s'étoit soumis, enfin, cette infatigable ardeur à tout voir, à tout entendre, à tout poursuivre par lui-même. Il avoit été marié deux fois : 1.° à l'infante *Isabelle* de Parme, morte en 1763; 2.° à la princesse *Marie-Joséphine-Antoinette* de Bavière, qu'il perdit en 1767. Il n'a pas laissé d'enfant de ces deux épouses.

X. JOSEPH Ier, roi de Portugal, de la famille de BRAGANCE, né en 1714, monta sur le trône en 1750, et mourut le 24 février en 1777, à 62 ans et 8 mois. Le tremblement de terre de 1755, qui engloutit une partie de Lisbonne, la funeste conspiration de 1758, où ce prince fut attaqué près d'une de ses maisons de plaisance, et sauvé par le courage de son cocher : (*Voy.* AVEIRO.) l'exécution qui en fut la suite; l'expulsion des Jésuites et la confiscation de leurs biens; (*Voy.* MALAGRIDA.) les disputes avec la cour de Rome, qui suivirent cet événement mémorable; enfin, la guerre avec l'Espagne en 1761, sont les événemens les plus remarquables de ce règne, dont les Portugais se souviendront long-temps. (*Voyez* POMBAL.) Quelque temps avant sa mort, il avoit remis le gouvernement à *Marie-Anne-Victoire* d'Espagne son épouse, et il auroit dû le faire beaucoup plutôt, parce que son caractère étoit facile à se laisser entraîner par la colère et les insinuations étrangères.

XI. JOSEPH ALBO, savant Juif Espagnol du 15e siècle, natif de Soria, se trouva, en 1412, à la fameuse conférence qui se tint entre *Jérôme de Sainte-Foix*

et les Juifs. Il mourut en 1430. On a de lui, un livre célèbre, intitulé en hébreu : *Sëpher Ikkarim*, c'est-à-dire le *Livre des fondemens de la Foi;* Venise, 1618, in-fol. Plusieurs savans ont entrepris de le traduire en latin; mais il n'en a encore paru aucune version. *Joseph* y prétend que *la croyance de la venue du Messie n'est point nécessaire au salut, ni un dogme essentiel.* Il avança, dit-on, cette proposition pour raffermir la foi des Juifs, que *Jérôme de Sainte-Foi* avoit ébranlée, en prouvant que le Messie étoit venu.

XII. JOSEPH MEIR, savant rabbin, naquit l'an 1496 à Avignon, d'un de ces Juifs chassés d'Espagne, 4 ans auparavant, par le roi *Ferdinand.* Il fut emmené depuis par son père en Italie, et mourut près de Gênes en 1554. On a de lui, un ouvrage très-rare en hébreu, intitulé : *Annales des Rois de France et de la Maison Ottomane*, Venise, 1554, in-8.° Il est divisé en deux parties : dans la 1re, il rapporte les guerres que les François ont soutenues, pour la conquête de la Terre-sainte, contre les Ottomans. Il prend de là occasion de faire l'histoire de ces deux peuples. Il commence celle des François par *Marcomir, Sumnon* et *Génébalde.* Avant de parler des Ottomans, il donne une idée de *Mahomet*, d'*Abubeker* et d'*Omar*. Cette première partie finit à l'an 1520. Dans la deuxième, l'Histoire des Ottomans est précédée de celle de *Saladin*, de *Tamerlan*, d'*Ismaël Sophi*, et de plusieurs autres Orientaux. Il parle, en passant, des princes de l'Europe, et termine cette partie à l'an 1555. Son style, dit-on, est simple et convenable à l'histoire.

XII. JOSEPH DE PARIS, célèbre Capucin, plus connu sous le nom de *Père* JOSEPH, naquit à Paris, le 4 novembre 1577, de *Jean le Clerc*, seigneur du Tremblai, président aux requêtes du palais. Le jeune *du Tremblai* voyagea en Allemagne et en Italie, et fit une campagne sous le nom du *Baron de Mastèce.* Au milieu des espérances que ses talens donnoient à sa famille, il quitta le monde pour se faire Capucin en 1599. Après son cours de théologie, il fit des missions, entra en lice avec les hérétiques, en convertit quelques-uns, et obtint les premiers emplois de son ordre. Le cardinal *de Richelieu*, instruit de la souplesse de son génie, lui donna toute sa confiance, et le chargea des affaires les plus épineuses. Renfermé dans sa cellule, il pouvoit méditer plus profondément sur les projets qu'ils formoient tous deux. Ce fut surtout lorsque le cardinal fit arrêter la reine *Marie de Médecis*, que le Capucin fut utile au ministre. Il le lui fut encore plus en 1636, lorsque les Espagnols entrèrent par les Pays-Bas dans la Picardie. *Richelieu*, en butte aux murmures des Parisiens, fut sur le point de quitter le ministère. Le P. *Joseph* le rassura, et lui conseilla de se montrer sans gardes dans les principales rues de Paris, pour calmer le peuple par cet air de confiance, ou pour lui en imposer par son courage. L'événement justifia ce conseil. *Hé bien !* lui dit le Capucin à son retour, *ne vous avois-je pas bien dit, que vous étiez une poule mouillée, et qu'avec un peu de*

fermeté, *vous rétabliriez les affaires.* « Ce religieux, dit un historien, étoit aussi singulier en son genre que *Richelieu* même; enthousiaste et artificieux à la fois, dévot et politique, voulant établir une croisade contre les Turcs, fonder des religieuses, faire des vers, négocier dans toutes les cours, et s'élever à la pourpre et au ministère. *Voyez* WEIMAR, *et* * I. RICHER. » Ce Capucin, admis dans un conseil secret, ne craignit point de remontrer au roi, qu'il pouvoit et qu'il devoit, sans scrupule, mettre sa mère hors d'état de s'opposer à son ministre. Le Père *Joseph* ne se fit pas plus d'honneur dans l'affaire du docteur * *Richer*, duquel il extorqua une rétractation, en partie par intrigue, en partie par violence. Le rusé Capucin envoyoit en même temps des missions en Angleterre, au Canada, en Turquie, réformoit l'ordre de Fontevrault, et établissoit celui des religieuses Bénédictines du Calvaire: *Voyez* ANTOINETTE. *Louis XIII* le récompensa de ses services par le chapeau de cardinal; mais il mourut à Ruel, d'une seconde attaque d'apoplexie, le 18 décembre 1638, à 61 ans, avant que de l'avoir reçu. Le pape avoit refusé pendant long-temps de le nommer, sous prétexte qu'il ne vouloit pas remplir de Franciscains, le sacré collége où il y en avoit déjà trois: mais réellement parce qu'il n'aimoit ni *Richelieu*, ni ses partisans, ni ses créatures. « Quoique le Père *Joseph* affectât une grande modestie, dit M. *de Buri*, il ne regardoit pas le chapeau avec indifférence, puisque *Chavigny* mandoit au maréchal *d'Estrées*, ambassadeur de France à Rome: *Ne manquez pas de mettre dans vos dépêches, que vous pressez la promotion; cela est nécessaire pour satisfaire le Père Joseph.* » Il désignoit ce Capucin dans ses lettres, tantôt par le nom de *Patelin* qui marquoit sa douceur apparente, et tantôt par celui de *Nero* pour caractériser sa rigueur inflexible. *Nero*, écrit-il au cardinal *de la Valette*, *m'assure tous les jours qu'il est votre serviteur; mais je ne sais si c'est avec autant de vérité que moi.... Ecrivez à Patelin*, lui dit-il dans une autre lettre, *avec grande amitié.* Les ministres étoient forcés de faire des caresses à ce Capucin, qu'on appeloit l'*Eminence grise*, s'ils vouloient ne pas déplaire à *Richelieu*, qui dit en versant des larmes, lorsqu'on lui apprit sa mort: *Je perds ma consolation, mon unique secours, mon confident et mon ami.... Je ne connois*, disoit quelquefois le cardinal, *aucun ministre, en Europe, capable de faire la barbe à ce Capucin, quoiqu'il y ait belle prise.* Il se rendit auprès de lui lorsqu'il agonisoit; et tout ce qu'il put faire pour le rappeler à la vie, fut de lui crier à pleine tête: *Courage! Père* JOSEPH, *courage! Brisach est à nous;* mais ni les nouvelles politiques, ni les prières des courtisans, ne purent ranimer un instant le moribond. Le Parlement en corps assista à ses obsèques, et un évêque prononça son oraison funèbre. L'abbé *Richard* a publié deux *Vies* de cet homme singulier; l'une sous le titre de *Vie du Père* JOSEPH, 2 vol. in-12; l'autre plus fidelle, intitulée: *Le véritable P.* JOSEPH, 1704, in-12. Dans la première il le peint comme un Saint, et dans la seconde comme un homme

de cour. Il étoit l'un et l'autre, ou du moins il tâchoit de l'être, alliant toutes les finesses d'un politique avec les austérités d'un religieux. Les courtisans trouvoient ce mélange singulier; mais les personnes qui ont l'expérience du monde, n'ignorent pas que tout s'allie dans certaines têtes. C'est la réflexion d'*Anquetil*, qui a peint le P. *Joseph* dans son *Intrigue du Cabinet sous Henri IV et Louis XIII*, précisément comme nous l'avions peint. *Voyez* encore ce que nous disons de ce Capucin, d'après le P. *d'Avrigny*, dans l'article de l'abbé *Richard*.

XIV. JOSEPH, (Pierre de Saint-) Feuillant, né en 1594, dans le diocèse d'Auch, d'une famille appelée *Comogère*, mort en 1662, à 68 ans, publia plusieurs ouvrages de théologie, contre les partisans de *Jansénius*; mais il est plus célèbre par la quantité des volumes qu'il a fait paroître, que par leur solidité.

JOSEPH, (Ange de Saint-) Carme déchaussé, *Voy.* Ange, n.° III.

XV. JOSEPH, (le Père) moine apostat, se mit, vers 1678, dans le temps de la révolte de Hongrie, à la tête de six mille bandits. Il prit en main la cause des Hongrois, qu'il appeloit le *Peuple de Dieu*; et sous le nom de *Josué*, il entra dans les pays héréditaires de la maison d'Autriche. Il avoit du courage, de l'habileté, et sur-tout une haine implacable contre la religion Catholique. Son fanatisme passa à sa troupe, qui exerça les plus horribles brigandages. Semblables à ces fameux scélérats qui désolèrent l'Allemagne et la Bohême sous le règne de *Wenceslas*; ses soldats pilloient, brûloient, massacroient, violoient. Les églises furent démolies, les prêtres passés au fil de l'épée. Le chef de ces malheureux, voulant, dans un accès de fureur, faire un sacrifice à *Luther*, égorgea, dit-on, de sa main deux religieuses, après les avoir abandonnées à la brutalité du soldat. Il se vantoit de *détruire bientôt la folie Romaine en Allemagne*; mais le Dieu qu'il avoit abandonné, le frappa de mort subite. Les complices de ses crimes se voyant sans chef, retournèrent dans leur pays, où la plupart périrent malheureusement.

JOSEPH de Cupertin, (Saint) ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville du diocèse de Nardo, dans le royaume de Naples, naquit en 1603 de parens pauvres. Il entra dans l'ordre des Franciscains conventuels, fut élevé aux ordres sacrés, et se sanctifia par la pratique de toutes les vertus propres à son état. Le procès de sa canonisation fait mention d'un grand nombre de faveurs extraordinaires qu'il reçut de Dieu. Il mourut en 1663, à Osimo, et fut canonisé en 1767. *Pastrovicchi*, religieux de son ordre, a écrit sa *Vie* en 1753; il y a peu de goût et de critique.

JOSEPH de la Mère de Dieu, *Voy.* Casalanzio.

JOSEPH, *Voyez* Abou-Joseph.

JOSEPIN ou Josephin, *Voy.* Arpino.

JOSIAS, roi de Juda, succéda à son père *Ammon*, l'an 641

avant J. C., à l'âge de huit ans. Il renversa les autels consacrés aux idoles, établit de vertueux magistrats pour rendre la justice, et fit réparer le Temple. Ce fut alors que le *Livre de la loi de Moyse* fut trouvé par le grand prêtre *Helcias*. Sur la fin de son règne, *Nechao*, roi d'Égypte, allant faire la guerre aux Mèdes et aux Babyloniens, s'avança jusqu'auprès de la ville de Magedo, qui étoit au royaume de Juda. *Josias* s'opposa à son passage, et lui livra bataille au pied du mont Carmel : il y fut blessé dangereusement, et mourut de ses blessures l'an 610 avant J. C. Le peuple donna à sa mort les marques de la plus vive douleur. *Jérémie* composa un *Cantique* lugubre à sa louange. Ce deuil étoit devenu si célèbre, que le prophète *Zacharie* le compare à celui que l'on devoit faire à la mort du Messie.

JOSLIN DE VIERZY, évêque de Soissons, mort en 1152, étoit un des principaux ministres de *Louis VII*, et un modèle de vertu. Il ne se fit pas moins aimer de ce monarque par ses lumières. Il laissa une *Exposition du Symbole et de l'Oraison Dominicale*, qu'on trouve dans la *Collectio maxima* de Dom *Martenne*. Il fonda des abbayes, entr'autres, Longpont, assista au concile de Troyes en 1127, et y mérita l'estime du pape *Eugène III*, et de toute la France. Il avoit assisté au concile de Paris tenu contre *Gilbert de la Porée*, en 1142.

I. JOSSE, (Saint) illustre solitaire, étoit fils de *Juthaël*, qui reprit le titre de roi de Bretagne. Son frère *Judicaël*, résolu de quitter le trône pour se donner à Dieu, pria *Josse* de se charger du gouvernement de ses armées et de l'éducation de ses enfans ; mais celui-ci, également détaché des grandeurs mondaines, sortit, déguisé en pélerin, de la Bretagne, et alla se cacher dans le Ponthieu, où il fit bâtir un monastère, en un lieu appelé à présent *Ray*. Il y mourut saintement en 668. Il y a à Paris une paroisse qui porte son nom, en mémoire du séjour que ce Saint y avoit fait.

II. JOSSE *ou* JODOCE DE LUXEMBOURG, marquis de Moravie, fut déclaré empereur après la mort de *Robert*, en 1410 ; mais son règne fut si court, que les historiens n'en parlent presque pas. Les uns prétendent qu'il fut empoisonné ; d'autres, qu'il mourut de vieillesse. Quoi qu'il en soit, on n'a laissé de ce prince qu'une idée très-désavantageuse, soit pour les qualités de l'esprit, soit pour celles de l'ame. Il est à présumer que l'empire ne perdit rien à sa mort, arrivée à Brin en Moravie, le 8 janvier 1411, trois mois huit jours après son élection. Il étoit âgé de 60 ans, et ne laissa point de postérité. Il étoit cousin de *Sigismond*, roi de Hongrie, qui, dans la même diète où *Josse* fut choisi, avoit eu le suffrage de trois électeurs. Dès qu'il eut appris l'élection du marquis de Moravie, il lui écrivit pour savoir s'il accepteroit l'empire, et s'il comptoit aller à Francfort ? *Josselin* lui répondit que c'étoit son intention. *Et moi*, répliqua *Sigismond*, *je vais en Moravie*. En effet, il alloit entrer en armes dans cette province, lorsqu'il apprit la mort de son rival, auquel il succéda.

JOSSELIN, *Voy*. NORADIN.

JOSSELIN, évêque de Soissons, *Voyez* JOSLIN DE VIERZY.

I. **JOSSELIN** DESPREZ, d'abord enfant de chœur à Saint-Quentin en Picardie, devint ensuite maître de musique de la chapelle de *François premier*. Les anciens recueils de musique, et entr'autres, ceux de *Ballard*, renferment plusieurs de ses airs. On dit que desirant obtenir du roi un canonicat, que ce monarque lui avoit promis plusieurs fois sans le lui donner, il fit un Motet sur ses mots d'un pseaume : *Memento, domine, verbi tui*, et le fit exécuter continuellement. Le roi, ennuyé d'entendre toujours les mêmes paroles et le même air, en demanda la raison. *Desprez* répondit qu'on le changeroit, lorsque le roi en auroit bien compris le sens. Aussitôt le canonicat fut accordé, et le lendemain le musicien fit exécuter un autre Motet, sur ses paroles : *Fecisti, Domine, secundum verbum tuum*. « Vous avez, Seigneur, exécuté votre promesse. »

II. **JOSSELIN**, médecin Anglois dans le 17e siècle sous le règne de *Charles II*, laissa une *Histoire naturelle des possessions Angloises* en Amérique. Il rapporte ce qu'il y a de plus rare, avec les remèdes dont se servent les habitans du pays, pour guérir les maladies, les plaies et les ulcères.

I. **JOSUÉ**, étoit fils de *Nun*, de la tribu d'Éphraïm. Dieu le choisit, du vivant même de *Moyse*, pour gouverner les Israélites, et il vainquit sous lui les Amalécites : *Voy*. I. MOÏSE. *Josué* succéda à ce divin législateur, l'an 1451 avant J. C. Il envoya d'abord des espions pour examiner la ville de Jéricho. Dès qu'ils lui eurent fait le rapport, il passa le Jourdain avec toute son armée. Dieu suspendit le cours des eaux, et le fleuve demeura à sec dans une étendue d'environ deux lieues. Peu de jours après ce miracle, *Josué* fit circoncire tous les mâles qui étoient nés pendant les marches du désert. Il fit ensuite célébrer la Pâque, et vint assiéger Jéricho. Suivant l'ordre de Dieu, il fit faire six fois le tour de la ville par l'armée, en six jours différens; les prêtres portant l'arche et sonnant de la trompette. Les murailles tombèrent d'elles-mêmes au septième jour. Haï fut prise et saccagée, et les Gabaonites craignant le même sort pour leur ville, se servirent d'un stratagême pour faire alliance avec *Josué*. *Adonibésech*, roi de Jérusalem, irrité de cette alliance, s'étant ligué avec quatre autres rois, alla attaquer Gabaon. *Josué* fondit sur les cinq rois, qu'il mit en déroute. Comme les ennemis fuyoient dans la descente de Bethoron, le Seigneur fit pleuvoir sur eux une grêle de grosses pierres, qui en tua un grand nombre. Alors *Josué* commanda au soleil de s'arrêter, et cet astre, soumis à sa voix, prolongea sa demeure sur l'horizon douze heures entières, *Josué* poursuivant ses victoires, prit presque toutes les villes des Chananéens en six ans. Il distribua les terres aux vainqueurs, conformément à l'ordre de Dieu; et après avoir placé l'arche d'alliance dans la ville de Silo, il mourut à 110 ans, l'an 1424 avant J. C. Il gouverna le peu-

ple d'Israël pendant vingt-sept ans. Nous avons, sous son nom, un *Livre Canonique*, écrit en hébreu. Plusieurs savans le lui attribuent, mais sans en avoir aucune preuve.

II. JOSUÉ, *Voyez* les articles JOSEPH, n.os III et XIV.

JOTAPIEN, tyran, qui s'étant soulevé dans la Syrie, sur la fin du règne de l'empereur *Philippe*, fut défait sous celui de *Dèce*, vers l'an 249. Sa tête fut portée à Rome.

I. JOUBERT, (Laurent) savant médecin, professeur royal et chancelier de l'université de Montpellier, naquit à Valence en Dauphiné l'an 1529, et mourut de la dyssenterie à Lombez, le 29 octobre 1582, à 53 ans, médecin ordinaire du roi de France et du roi de Navarre. *Henri III*, qui desiroit passionnément d'avoir des enfans, l'avoit fait venir à la cour, espérant qu'il lèveroit tous les obstacles qui rendoient son mariage stérile; mais les soins du médecin furent inutiles au monarque. Il laissa un *Traité contre les erreurs populaires*, 1578, in-8.o Il fit beaucoup de bruit, parce que *Joubert* eut la hardiesse de dédier à *Marguerite*, reine de Navarre, femme de *Henri IV*, ce Traité, où il découvroit, avec une liberté licencieuse, les secrets de la nature et les parties du corps humain les plus cachées. Il sentit lui-même l'indécence de sa dédicace; et dans la seconde édition de 1579, in-8o, il dédia son Livre à *Pibrac*. Un *Louis Bertravan*, docteur en médecine, orna cette édition d'une Épître, où il tâche de justifier *Joubert* le mieux qu'il peut. *Barthélemi Cabrol*, chirurgien de Montpellier, donna une seconde partie des *Erreurs Populaires*, qui fut corrigée par *Joubert*, Paris, 1580, in-8o; et *Gaspard Bachot* en ajouta une troisième, *touchant la Médecine et régime de santé*, Lyon, in-8o, 1626. Ce livre, dont l'idée étoit bonne, pouvoit être mieux exécuté, et par *Joubert* et par ses continuateurs. II. Un *Traité du Ris*, 1579, in-8o, trois parties, avec la cause morale du *Ris* de *Démocrite*, expliquée par *Hippocrate*. Il y a des choses curieuses dans ce Traité; mais les raisonnemens de l'auteur ne sont pas toujours concluans, ni fondés sur la bonne physique. III. Un *Dialogue sur la Cacographie françoise*, à la suite du précédent. L'auteur y relève les défauts de l'orthographe ordinaire. IV. *De Balneis antiquorum*. V. *De Gymnasiis et generibus exercitationum apud antiquos celebrium*, *etc.* La plupart de ses écrits latins ont été recueillis en 2 vol. in-folio, à Lyon, 1582. Ils roulent, presque tous sur la médecine. On en trouve la liste dans les *Notes* de *Tessier* sur les *Eloges* de *de Thou*, et dans le tome 35 de *Niceron*. — Laurent *Joubert* laissa un fils, nommé *Isaac* JOUBERT, qui a fait une *Apologie de l'Orthographe Françoise*, et qui a traduit quelques ouvrages de son père.

II. JOUBERT, (Joseph) Jésuite de Lyon, connu seulement par un *Dictionnaire François-Latin*, in-4.o Il n'a guère été en usage que dans les colléges de provinces, où ses confrères l'avoient mis en vogue. Il n'est pourtant pas mauvais pour des écoliers; mais il ne

vaut pas celui du P. *le Brun.* L'auteur mourut vers 1724.

III. JOUBERT, (François) prêtre de Montpellier, né en 1689, mort le 23 décembre 1763, à 74 ans, unit à des connoissances étendues, la simplicité et la modestie. Il étoit fils du syndic des États de Languedoc, et avoit lui-même exercé cette charge avant que d'être élevé au sacerdoce. Son attachement aux disciples de *Jansénius*, le fit renfermer à la Bastille pendant six semaines. Il est auteur d'un bon *Commentaire sur l'Apocalypse*, imprimé en 1762, en 2 volum. in-12, sous le titre d'Avignon. On a encore de lui divers autres ouvrages, dont quelques-uns roulent sur les affaires du temps. Les principaux sont : I. *De la connoissance des temps par rapport à la Religion*, in-12. II. *Lettre sur l'interprétation des Écritures*, in-12. III. *Explication de l'Histoire de Joseph*, in-12. IV. *Eclaircissement sur le Discours de Job*, in-12. V. *Traité du caractère essentiel à tous les Prophètes*, in-12. VI. *Explication des Prophéties de Jérémie, Ezéchiel, Daniel*, 5 vol. in-12. VII. *Commentaires sur les douze petits Prophètes*, 6 vol. in-12. VIII. *Dissertations sur les effets physiques des Convulsions*, in-12.

IV. JOUBERT, (Barthélemi-Catherine) né à Pont-de-Vaux, département de l'Ain, le 14 avril 1769, fut d'abord destiné au barreau, qu'il quitta, en 1789, pour entrer dans la carrière militaire. Il commença par être grenadier, et s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de général en chef. Il seconda *Bonaparte* dans la conquête d'Italie, et signala sa bravoure et son intelligence à Millésimo, à Céva, à Montebaldo, à Rivoli, et surtout dans le Tirol, où il se soutint contre les efforts belliqueux d'un peuple aguerri, et combattant dans un pays montueux et difficile : il pénétra même jusques dans les gorges d'Inspruck. *Joubert* fut ensuite opposé au général Russe *Souwarow ;* mais il fut tué au commencement de la bataille de Novi, le 28 thermidor, an 7. On trouvoit dans ce guerrier, la justesse du coup d'œil, unie à la rapidité de l'exécution ; une tête froide avec une ame ardente. *Bonaparte*, partant pour l'Égypte, dit au Directoire : *Je vous laisse Joubert.* La valeur de celui-ci étoit encore relevée par la simplicité de ses mœurs, et son désintéressement. Après l'expédition du Piémont, le roi de Sardaigne lui offrit deux tableaux précieux. *Nous serions tous deux blâmables*, répondit-il à ce prince avec dignité ; *vous, en me les donnant ; moi, en les acceptant.* Son caractère obligeant et son air bon et ouvert lui attachèrent le cœur des soldats et des officiers ; et sa mort prématurée excita de justes regrets.

JOVE, (Paul) historien célèbre, né à Côme en Lombardie, l'an 1483, d'abord médecin, fut ensuite élevé sur le siége épiscopal de Nocéra. Il desira en vain d'être transféré à Côme ; *Paul III* lui refusa constamment cet évêché. *François premier* le traita avec plus de distinction. Il lui écrivit des lettres flatteuses, et lui accorda une pension considérable. Cette pension fut retranchée par le connétable *de Montmorenci*, sous le règne de

Henri II. Paul *Jove* s'en vengea, en déchirant le connétable dans le trente-unième livre de son histoire. La haine ou l'intérêt conduisoit toujours sa plume. Il ne faisoit pas difficulté d'avouer « qu'il en avoit deux, l'*une d'or* et l'*autre de fer*, pour traiter les princes suivant les faveurs ou les disgraces qu'il en recevoit. » Il paroit par ses *Lettres* qu'il avoit l'ame extrêmement intéressée. On n'a jamais quêté avec autant d'effronterie et de lâcheté : il demande à l'un des chevaux, à l'autre des confitures. Cet historien mercenaire mourut à Florence, le 11 décembre 1552, à 69 ans, conseiller de *Côme de Médicis*. Considéré comme évêque, il ne brilla guère par les vertus ecclésiastiques, et quelques auteurs ont décrié ses mœurs. On peut voir ce qu'en dit *Cardan* dans le tome 25e des Mémoires de *Niceron*.... On a de lui : I. Une *Histoire* en quarante-cinq livres, qui commence à l'an 1494, et qui finit en 1544 ; Florence, 1550 et 1552, 2 volum. in-folio. Il y en a une vieille Traduction françoise, par *Denys de Sauvage*, Lyon, 1552, in-folio. La variété et l'abondance des matières le font lire avec plaisir. La scène est tour-à-tour en Europe, en Asie, en Afrique. Les principaux événemens de cinquante années, décrits avec beaucoup d'ordre et de clarté, mais quelquefois avec emphase, forment un corps d'histoire qui pourroit être très-utile, si la fidélité de l'historien égaloit la beauté de la matière. Pensionnaire de *Charles-Quint*, et protégé par les *Médicis*, il ne parle de ces princes qu'avec la plus basse flatterie. *Paul Jove*, dit *Bodin*, n'a pas voulu dire la vérité lorsqu'il l'a pu, sur les événemens passés en Italie ; et il ne l'a pas pu dire lorsqu'il l'a voulu, quand il parle des affaires étrangères. Quoique l'Histoire de *Paul Jove* renferme quarante-cinq livres, il y a une lacune considérable depuis le 19e jusqu'au 24e inclusivement. Ces six livres dont nous n'avons plus que les sommaires, s'étendoient depuis la mort de *Léon X*, jusqu'à la prise de Rome, en 1527. *Jove* perdit, au sac de cette ville, ce qu'il avoit composé sur cette partie de l'Histoire ; et il ne voulut pas la refaire, par deux raisons : 1.° Il craignoit le ressentiment de ceux que la fidélité historique blesse : 2.° Il ne vouloit pas exercer sa plume sur une matière injurieuse à l'Italie. *Paul Jove*, à l'imitation de quelques anciens, a fait entrer diverses harangues dans son Histoire ; mais il y a dans ses discours peu de précision, et plus de brillant que de naturel, du moins dans quelques-uns. II. *Les Vies des Hommes illustres*. III. *Les Eloges des grands Hommes*. On reproche à ces deux ouvrages, ainsi qu'à sa grande *Histoire*, un style trop oratoire, un ton trop enflé ; mais ils sont utiles pour la connoissance des faits et dits des hommes célèbres. IV. *Vies des douze* VISCONTI, *souverains de Milan*. V. Plusieurs autres *Ouvrages*, dans lesquels on remarque de l'esprit, mais peu de goût et peu de justesse. On a recueilli toutes ses Œuvres à Basle, en 6 vol. in-fol., reliés ordinairement en trois. C'est l'édition la plus complète : elle est de l'an 1578. — Son frère, *Benoît* JOVE, composa plusieurs ouvrages, entr'autres, une *Histoire des Suisses* ; et son petit-

neveu, *Paul Jove*, mort en 1582, cultiva avec succès la poésie italienne.

JOUE, (Jacques de la) peintre, dont on a une belle perspective qui forme le fonds de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, mourut en 1762.

JOUENNES, (François) né à Gonneville, diocèse de Coutances, alla de bonne heure à Paris pour tenter une fortune qu'il ne trouvoit pas dans le sein de sa famille. Il s'appliqua à la librairie, et se rendit fort habile dans cette partie. C'est à lui qu'on doit l'invention des *Etrennes mignonnes*, qui parurent pour la première fois en 1724. Il a travaillé aussi plusieurs années à la bibliothèque du roi, et est mort en 1741.

JOUFFROI, JOFFREDI, *ou* GÉOFFROI (Jean) naquit à Luxeuil, dans la Franche-Comté, d'une famille si obscure qu'il ne la connoissoit pas lui-même. Il prit l'habit de religieux dans l'abbaye de Saint-Pierre de Luxeuil, et en devint abbé. Cette place ne fit qu'irriter son ambition. Il passa au service de *Philippe le Bon*, duc de Bourgogne, et il avoit 60 ans qu'il n'étoit qu'aumônier du commun chez ce prince. Lorsque le duc institua la Toison d'or, il l'envoya à Rome pour solliciter l'approbation de cet ordre de chevalerie. Il n'y trouva aucune difficulté, le pape étant bien aise qu'on s'adressât à lui dans les affaires mêmes où l'on pouvoit s'én passer. *Jouffroi* eut à son retour l'évêché d'Arras, et fut employé dans diverses négociations. Le duc le fit son premier secrétaire ; mais ce prélat n'étant pas encore satisfait de sa fortune, s'attacha au dauphin pendant qu'il étoit en Brabant. Ce prince, devenu roi sous le nom de *Louis XI*, lui donna toute sa confiance, et sollicita pour lui un chapeau de cardinal. *Pie II* le promit, à condition que le prélat engageroit le roi à supprimer la Pragmatique-Sanction. *Jouffroi*, soupirant après la pourpre, obtint de ce monarque, à force d'intrigues et de faux exposés, une déclaration telle que le pape la souhaitoit. Il avoit fait au roi les plus belles promesses ; mais il les oublia dès qu'il eut le chapeau tant desiré. *Louis XI*, reconnoissant qu'il avoit été trompé, disgracia l'évêque d'Arras. Pour remédier aux maux que sa déclaration pouvoit occasionner en France, il fit de nouvelles ordonnances touchant les réserves et les expectatives, qui étoient presque le seul avantage que l'abolition de la Pragmatique avoit procuré au souverain pontife ; et jusqu'au temps du Concordat, la cour de Rome ne put avoir la satisfaction qu'elle desiroit. Cependant *Jouffroi* recueillit le fruit de ses artifices. Le pape ajouta au chapeau de cardinal, l'évêché d'Albi ; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort au prieuré de Rulli, diocèse de Bourges, en 1473.

JOVIEN, (*Flavius-Claudius Jovianus*) fils du comte *Varronien*, né à Singidon, ville de la Pannonie, l'an 331, fut élu empereur par les soldats de l'armée Romaine, après la mort de *Julien l'Apostat*, en 363. Il refusa d'abord la couronne impériale, témoignant qu'il ne vouloit point commander à des soldats idolâtres ; mais tous lui ayant protesté qu'ils étoient Chrétiens, il reçut la

pourpre. Les affaires étoient en très-mauvais état; il tâcha d'y mettre ordre, et commença par faire la paix avec les Perses. Quelques auteurs ont blâmé, peut-être inconsidérément, cette démarche; puisque, sans ce traité de paix, il ne pouvoit retirer ses troupes du pays où *Julien* les avoit engagées. Il est vrai qu'il parut sacrifier son intérêt particulier à l'intérêt de l'état. Il craignoit un concurrent dans *Procope*, général d'une armée de 40 mille hommes. Cette crainte étoit fondée, puisqu'il se révolta deux ans après. Dès que l'élection de *Jovien* eut été confirmée par le sénat, il commanda de fermer les temples des Idoles, et défendit leurs sacrifices. Il eut surtout un soin extrême de rappeler les prélats exilés, et de témoigner aux hérétiques qu'il ne vouloit point souffrir de discorde. Cependant il ne jouit pas long-temps de l'autorité dont il se servoit si dignement. Il mourut à l'âge de 33 ans, dans un lieu appelé Dadastane, entre la Galatie et la Bithynie, en 364, n'ayant tenu l'empire que sept mois et 20 jours. On le trouva étouffé dans son lit, par la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans sa chambre pour la sécher. *Jovien* avoit été capitaine de la garde Prétorienne, du temps de *Julien;* et ce fut dans ce temps que ce prince voulut le faire renoncer à la foi, ce qu'il refusa généreusement. Son règne fut trop court, pour qu'on puisse connoître s'il auroit été glorieux; mais l'on ne peut douter que *Jovien*, étant bon Chrétien, n'eût été bon prince. Il avoit épousé *Cariton*, qui lui survécut plusieurs années, avec son fils le jeune *Varronien*, qui, n'ayant point été créé César, n'avoit aucun droit à l'empire. Il devint suspect au gouvernement, et par une barbarie politique, on lui fit crever un œil. Il vivoit encore en 380. L'abbé *de la Bletterie* a écrit la *Vie de Jovien*, en 2 volumes in-12.

JOUI, *Voy*. JOUY.

JOUIN, (Nicolas) né à Chartres, fut banquier à Paris, et y mourut le 22 février 1757, à 73 ans. On a de lui : I. Les *Procès contre les Jésuites*, Ambroise *Guys*, etc., 1750, in-12. II. Les *Sarcelades*, Satires en vers, en faveur des disciples de *Jansénius*, dont les premières ont un peu plus de sel que les suivantes, et dont les unes et les autres sont assez grossières. III. Le *Porte-feuille du Diable*, suite du *Philotanus;* le tout recueilli en 1764, 2 vol. in-12. IV. *Procès contre les Jésuites*, ou suite des causes célèbres, in-12. Les éditeurs du 4e volume de la *France Littéraire*, prétendent qu'il est auteur du *Philotanus* attribué à l'abbé *de Grécourt*.

JOVIN, noble Gaulois, et capitaine plein de bravoure, fut déclaré empereur à Mayence l'an 411, dans le temps qu'on assiégeoit le tyran *Constantin* à Arles. Il dut ce dangereux honneur à la brigue de *Goar*, Alain, et de *Guindicaire*, chef des Bourguignons. Il associa à cette dignité son frère *Sébastien;* mais ils ne jouirent pas long-temps de la pourpre. L'an 413, *Ataulphe*, roi des Visigoths, qui suivoit le parti de *Jovin*, l'ayant délaissé, cet usurpateur fut tué dans le temps qu'on le conduisoit à l'empereur *Honorius*, qui étoit alors à Ravenne, et qui reçut aussi la

tête de *Sébastien*. *Jovin* avoit porté le nom d'Auguste près de deux ans. Né avec un esprit léger et un caractère inconstant, il abandonna la vie tranquille et agréable que ses richesses et sa naissance pouvoient lui faire mener, pour prendre la pourpre; et il n'éprouva depuis que des chagrins et des malheurs.

JOVINIEN, moine de Milan, infecta plusieurs monastères de ses erreurs, après être sorti du sien, où il avoit vécu très-austèrement, ne mangeant qu'un peu de pain, buvant de l'eau, marchant nu-pieds, portant un habit noir et travaillant de ses mains. Il passa de Milan à Rome, et porta plusieurs vierges à se marier, en leur insinuant que l'état du mariage étoit aussi parfait que celui de la virginité, et qu'elles ne valoient pas mieux que *Sara*, *Suzanne*, et les autres femmes de l'antiquité sacrée. Les erreurs qu'il soutint encore, furent : Que la Vierge *Marie* n'étoit pas demeurée vierge après l'enfantement : que la chair du Sauveur n'étoit pas véritable, mais fantastique; que les jeûnes et les autres œuvres de pénitence n'étoient d'aucun mérite; qu'on peut faire bonne chère et manger de toutes sortes de viandes, pourvu qu'on en usât avec actions de graces. Ce moine se conduisoit suivant ces principes. *St. Augustin* et *St. Jérôme*, qui combattirent ses impiétés et ses relâchemens, lui reprochent son luxe, sa mollesse, et son goût pour le faste et les plaisirs. *Jovinien* fut condamné à Rome par le pape *Syrice*, et à Milan, par *St. Ambroise*, dans un concile tenu en 390. Les empereurs *Théodose* et *Honorius* l'exilèrent; le premier dans un désert, et l'autre dans une isle, où il mourut comme il avoit vécu, vers l'an 412.

JOVITA RAPICIUS, né dans le Bressan, est auteur d'un ouvrage divisé en cinq livres sur le nombre oratoire. Il parut à Venise, l'an 1554, dédié au cardinal *Polus*, de l'imprimerie de *Paul Manuce*, fils d'*Alde*. Quelques gens d'esprit et de lettres regardoient le nombre oratoire comme une chimère, dont l'objet n'a rien de fixe, et varie au gré de nos caprices. *Rapicius* montre qu'il y a un rhythme, une cadence propre à la prose comme aux vers; il donne d'excellentes leçons sur la manière de l'introduire dans le discours.

JOURDAN, *Voyez* GIORDANI.

I. JOURDAN, (Raimond) vicomte de *Saint-Antoine*, dans le Quercy, parut à la cour de *Raimond Bérenger*, comte de Provence, et s'y signala par ses talens. Il fit plusieurs pièces de vers pour *Mabille de Riez*, dont il étoit devenu amoureux. Cette illustre et vertueuse dame, paroissant insensible à ses feux, il prit le parti de s'éloigner, et se croisa contre *Raimond*, comte de Toulouse. Le bruit ayant couru qu'il avoit été tué dans cette expédition, *Mabille* en fut si touchée, qu'elle en mourut de douleur. Le vicomte, de retour, lui fit dresser une statue colossale de marbre dans l'abbaye de Mont-Majour à Arles. Il prit ensuite l'habit de religieux, renonça à la poésie, et mourut vers 1206. Avant sa retraite, il avoit fait un traité de *Lou Fontaumary de las Donnas*. Son entrée dans le

cloître parut d'autant plus méritoire, qu'il avoit dans le monde la réputation d'un homme qui savoit unir les lauriers de *Mars* à ceux d'*Apollon*.

II. JOURDAN (Maur) religieux Bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, mort le 20 juillet 1782, a publié: I. Un *Mémoire* sur les voies Romaines, couronné par l'académie de Besançon. II. Des *Eclaircissemens* sur plusieurs points de l'histoire ancienne de France et de Bourgogne, 1774, in-8.° L'érudition de l'auteur est sage, et plait.

III. JOURDAN, (Jean-Baptiste) né à Marseille, a donné au théâtre Italien, *l'Ecole des Prudes*, comédie en trois actes, jouée en 1753.

IV. JOURDAN, (Matthieu) scélérat affamé de sang, mérite d'être placé à la tête des plus cruels assassins. Né à Saint-Just, près le Puy, en 1749, il fut successivement boucher, contrebandier sur les frontières de Savoie, soldat au régiment d'Auvergne, enfin marchand de vin à Paris. *Mercier* dit qu'ayant été longtemps esclave à Maroc, il s'y étoit nourri de tous les spectacles de cruautés, et y avoit appris à couper les têtes. Les troubles de la révolution lui ouvrirent bientôt une affreuse carrière de crimes; il la parcourut avec audace, et en se glorifiant de l'horrible surnom de *Jourdan-Coupe-tête*. Il figura dans les premiers massacres de 1789, et il étoit à Versailles le 6 octobre, pour y exercer son fatal ministère sur les deux gardes du corps *Deshuttes* et *Varicourt*, qui lui furent livrés par la fureur populaire. A son retour à Paris, il se plaignit hautement d'avoir trouvé si peu d'occasions d'exercer sa rage. « Ce n'étoit pas la peine, disoit-il, de me déranger pour deux têtes. » Il s'en dédommagea en arrachant le cœur à l'intendant *Berthier*, et à son beau-père *Foulon*, autres victimes des fureurs du temps. Le comtat d'Avignon devint, bientôt après, le théâtre de ses expéditions sanglantes. On y avoit formé un rassemblement sous le nom d'*armée de Vaucluse*, destiné à combattre ceux qui s'opposeroient à la réunion de ce petit état à la France, et à immoler tous ceux que leur fortune, leurs opinions, ou l'estime dont ils jouissoient dans la société, pouvoient faire suspecter de modération et d'amour de l'ordre. Ce corps, composé d'hommes avides de meurtres, après avoir incendié Sérian et Monteux, venoit de fusiller *Patrix*, son propre général, accusé de mollesse, et d'avoir facilité la fuite de quelques prisonniers qui devoient périr; *Jourdan* étoit digne de le remplacer, et fut nommé généralissime. Aussitôt, il ordonna le siége de Carpentras, mais il en fut vigoureusement repoussé. Outré de cette résistance, il courut à Avignon. Le peuple de cette dernière ville avoit immolé l'un des agens des terroristes, nommé *Lescuyer*. *Jourdan*, pour le venger, rassemble dans le palais appelé *la Glacière*, soixante-une personnes, parmi lesquelles se trouvoient treize femmes, et les fait assommer à coups de barre de fer. Cet attentat ne fut que le prélude de ses fureurs. Amnistié en 1792, il reparut à Avignon aussitôt après, et y fit périr tous ceux qui avoient déposé contre lui, ou qu'il soupçonna de ne

pas applaudir à sa barbarie. Enfin, le comité de salut public, dont la maxime fut toujours d'immoler les bourreaux après leurs victimes, traduisit *Jourdan* devant le tribunal révolutionnaire, qui, le 27 mai 1794, l'envoya subir la mort qu'il avoit donnée à tant d'autres. Il y fut condamné comme fédéraliste, comme ayant usurpé à vil prix, et par la terreur, des biens nationaux, et avoir méconnu toutes les autorités publiques. *Jourdan* se plut dans le commencement de la révolution, à porter une longue barbe, qu'il gardoit teinte de sang; et lorsqu'il pleuvoit, il la cachoit sous un manteau, crainte qu'elle ne fût décolorée.

JOURNET, (Françoise) née à Mâcon, se maria à un jeune homme qui avoit déjà une femme; apprenant cet événement, elle le quitta, se rendit à Paris, et entra à l'Opéra où elle débuta en 1705; elle y devint une actrice renommée dans les premiers rôles. Le système de *Law* lui avoit procuré une fortune immense; cette fortune s'étant évanouie avec le papier monnoie, elle en mourut de chagrin, en 1722. Cette actrice a été peinte en *Iphigénie* par le célèbre *Raoux;* et ce fut le chef-d'œuvre de ce peintre.

JOUSSE, (Daniel) conseiller au présidial d'Orléans, sa patrie, né en 1704, mort en 1781, à 77 ans, fut un des plus célèbres jurisconsultes de France. Peu d'auteurs ont été plus cités de leur vivant, sur-tout dans les matières criminelles. Digne émule et contemporain de *Pothier;* aussi simple dans ses mœurs, bon parent, ami fidelle, chrétien éclairé, magistrat intègre; ils ont fait tous deux l'honneur de leur patrie. Les principaux ouvrages de *Jousse*, sont : I. *Coutume d'Orléans*, par *Fornier*, avec les Notes de *Pothier* et de *Jousse*, 2 vol. in-12. II. *Commentaire sur l'Ordonnance criminelle*, in-4°, et 2 vol. in-12. III. *Commentaire sur l'Ordonnance civile*, in-4°, et 2 vol. in-12. IV. *Commentaire sur l'Édit du mois d'Avril* 1695, concernant la juridiction ecclésiastique, in-4°, et 2 vol. in-12. V. *Traité de la Juridiction des Présidiaux*, in-12. VI. *Commentaire sur l'Ordonnance du commerce*, in-12. VII. *Traité des fonctions et des droits des Commissaires*, in-12. VIII. *Traité du Gouvernement spirituel et temporel des Paroisses*, in-12. IX. *Traité de la Juridiction des Officiaux*, in-12. X. *Traité de la Justice criminelle de France*, 4 vol. in-4.° XI. *Traité de l'Administration de la Justice*, 2 vol. in-4.° XII. *Commentaire sur l'Ordonnance des Eaux et Forêts du mois d'Août* 1669, in-12. XIII. *De la Juridiction des Trésoriers de France*, 2 vol. in-12. XIV. *Détails historiques* sur la ville d'Orléans. XV. *Lettres* à M. *Linguet*, in-8.° XVI. *Nouveau Traité de la Sphère*, 1758, in-12.

JOUVENCE, (Mythol.) Déesse qui présidoit à la jeunesse, et que les Latins nommoient *Juventa* ou *Juventas*. Les poëtes et les romanciers ont imaginé la fontaine de Jouvence, dont l'eau, suivant eux, rajeunissoit ceux qui en faisoient usage.

JOUVENCY, (Joseph) Jésuite Parisien, naquit en 1643. Il professa les humanités à Caen, à la Flèche et à Paris, avec un succès peu commun. Il mourut le 29 janvier 1719, à 76 ans, à

Rome, où ses supérieurs l'avoient appelé pour y continuer l'*Histoire de la Société*. L'historien, oubliant qu'il étoit François, l'écrivit en Jésuite Italien. Il eut la témérité de faire l'apologie de son confrère *Guignard*, pendu sous *Henri IV*, à l'occasion de l'attentat de *Jean Châtel*. *Jouvency* regardoit l'arrêt du parlement qui condamna ce Jésuite, comme un jugement inique. Il loue sur-tout ce *Martyr de la vérité*, ce *Héros Chrétien*, cet *Imitateur de la charité de J. C.*, de n'avoir jamais voulu demander pardon au roi et à la justice, lorsqu'il fit amende honorable. Les juges qui le condamnèrent sont à ses yeux des *persécuteurs*, et il ne craint pas de comparer le premier président *de Harlay*, à *Pilate*, et le parlement aux Juifs. L'ouvrage du P. *Jouvency* forme la 5ᵉ partie de l'*Histoire des Jésuites*, depuis 1591, jusqu'en 1616, in-fol. imprimé à Rome en 1710. Il fut condamné par deux *Arrêts* du parlement de Paris, l'un du 22 Février, et l'autre du 24 Mars 1713. Ce dernier arrêt supprime l'ouvrage, et contient la déclaration des sentimens des Jésuites François, touchant la souveraineté du roi. Toutes ces raisons font rechercher ce livre, qui par-là est devenu peu commun et cher. L'ouvrage du P. *Jouvency* méritoit certainement cette flétrissure, quoique estimable à plusieurs égards. Il est écrit avec autant de pureté que d'élégance. Le ton en est trop oratoire, et il y a trop peu de circonspection dans le choix des miracles. Ses récits ont pu persuader quelques Jésuites crédules, mais ils ont fait rire ceux qui ne l'étoient pas. En 1713, on imprima à Liége un *Recueil*, in-12, *de Pièces touchant cette Histoire*. Ce recueil n'est pas commun. *Voyez* l'article Maigrot. On a encore du P. *Jouvency* : I. Des *Harangues latines*, prononcées en diverses occasions, en 2 vol. in-12. II. Un traité *De Arte discendi et docendi*, bon, mais superficiel; réimprimé in-12, 1778, à Paris, chez *Barbou*. III. *Appendix de Diis et Heroïbus poeticis*. C'est un excellent abrégé de Mythologie. IV. Des *Notes* pleines de clarté et de précision, sur *Térence*, *Horace*, les Métamorphoses d'*Ovide*, *Perse*, *Juvénal*, *Martial*, et sur quelques ouvrages de *Cicéron*. V. Une version latine de la première *Philippique*, de *Démosthènes*, que l'abbé *d'Olivet* a insérée dans sa traduction françoise des *Philippiques*, et des *Catilinaires*; Paris, *Barbou*, 1771, in-12. On reconnoît dans tous ces écrits un homme qui s'est nourri des bonnes productions des anciens. La pureté, l'élégance, la facilité de son style, la richesse de ses expressions, l'égalent presque aux meilleurs écrivains de l'antiquité. Il seroit à souhaiter qu'en faisant attention aux mots, il en eût fait un peu plus aux choses; ses ouvrages renfermeroient plus de pensées, et ils plairoient aux philosophes, autant qu'ils plaisent aux littérateurs.

JOUVENET, (Jean) peintre, né à Rouen en 1644, mort à Paris le 5 avril 1717, à 73 ans, reçut le pinceau de la main de ses pères. Le tableau du Mai, qu'il fit à l'âge de 19 ans, et dont le sujet est la *Guérison du Paralytique*, annonça l'excellence de ses talens. *Le Brun* présenta ce maître à l'académie, où il fut

reçu

reçu en 1675. On le nomma depuis directeur et recteur perpétuel. On connoît les quatre morceaux qu'il composa pour l'église de Saint-Martin-des-Champs. Le roi voulut les voir, et en fut si satisfait, qu'il ordonna à *Jouvenet* de les recommencer, pour être exécutés en tapisserie. *Jouvenet* peignit donc les mêmes sujets; mais en homme de génie, sans s'attacher servilement à ses premières idées. Il se surpassa lui-même dans ces derniers tableaux, qui sont aux Gobelins. Le czar *Pierre I*, ayant vu les tapisseries qui étoient exécutées d'après lui, en fut frappé, et les choisit pour la tenture que le roi lui avoit offerte. *Louis XIV* connoissoit le rare mérite de *Jouvenet;* il le chargea de peindre à fresque les *douze Apôtres*, au-dessous de la coupole de l'église des Invalides; et l'illustre artiste l'exécuta de la plus grande manière. Son pinceau fut aussi employé dans la chapelle de Versailles. Un travail excessif altéra sa santé; il eut une attaque d'apoplexie, et demeura paralytique du côté droit. Cependant il dessinoit encore de la main droite, mais avec beaucoup de difficulté. Enfin, il s'habitua à se servir de la main gauche. On voit plusieurs magnifiques ouvrages qu'il a exécutés de cette main, entr'autres, le tableau appelé le *Magnificat*, dans le cœur de Notre-Dame de Paris. Ce peintre avoit une imagination vive, beaucoup d'enjouement dans l'esprit, de franchise et de droiture dans le caractère. Sa mémoire étoit des plus heureuses. Il peignit un jour sur le parquet, avec de la craie blanche, un de ses amis, absent depuis quelque temps; la ressemblance étoit frappante : on fit enlever la feuille du parquet, qui devint un tableau d'autant plus précieux, que l'amitié l'avoit tracé. *Jean Jouvenet* avoit encore l'esprit vif et le caractère enjoué. Un peintre médiocre ayant placé un de ses tableaux à côté d'un de ceux de *Jouvenet*, alléguoit pour excuser la foiblesse de sa composition, que *Jouvenet* avoit retouché son ouvrage, depuis qu'il avoit vu la production de celui qui croyoit être son rival. *Non*, répondit Jouvenet, *c'est bien plutôt lui qui a retouché mon tableau, en mettant le sien tout auprès.* Ce peintre ne vit point l'Italie, ayant été arrêté par une maladie, lorsqu'il étoit sur le point de partir. Cependant il se forma, par la seule étude de la nature, un goût de dessin, fier, nerveux, correct et savant. Il donnoit du relief et du mouvement à ses figures; ses expressions sont vives, ses attitudes vraies, ses draperies bien jetées, ses figures heureusement contrastées. Il réussissoit sur-tout dans les grandes machines; il traitoit avec beaucoup de succès l'Histoire, la Fable, l'Allégorie et l'Episode. Il a fait encore des *Portraits* fort estimés. Son pinceau ferme et vigoureux, la richesse de sa composition, sa grande manière, charment et étonnent le spectateur, sans le séduire par le coloris, qu'il a peut-être un peu trop négligé. Lorsqu'il se trouvoit de l'architecture dans ses tableaux, il la faisoit peindre par d'autres mains. On doit mettre au rang de ses chefs-d'œuvre, la *Descente de Croix*, qui est dans une des salles de l'académie de peinture à Paris : ce tableau réunit les plus belles parties de l'art. *Voyez* DUCHANGE.

JOUY, (Louis-François de) avocat au parlement et du clergé de France, né à Paris le 2 mai 1714, mort dans la même ville le 6 Février 1771, à 57 ans, se livra particulièrement aux matières ecclésiastiques. Il fut chargé des affaires du clergé, et s'en acquitta avec honneur. On a de lui: I. *Principes sur les droits et obligations des Gradués*, in-12. II. *Supplément aux Lois Civiles*, dans leur ordre naturel, in-fol. III. *Arrêts de Réglemens recueillis et mis en ordre*, 1752, in-4.° IV. *Conférences des Ordonnances Ecclésiastiques*, 1753, in-4.° V. Après sa mort on trouva chez lui, manuscrits: *Principes et usages concernant les Dîmes*, 1776, in-12, et *la Coutume de Meaux*, ouvrage qu'il avoit déjà mis au jour, et dont il avoit préparé une nouvelle édition, qu'on s'étoit proposé de donner au public, et qui n'a pas eu lieu.

I. JOYEUSE, (Guillaume vicomte de) étoit fils puîné de *Jean de Joyeuse*, gouverneur de Narbonne, d'une famille illustre. On le destina à l'Église, et il eut même l'évêché d'Aleth du vivant de *Jean-Paul*, son frère aîné; mais comme il n'étoit pas lié par les ordres sacrés, il embrassa depuis la profession des armes, et succéda à son frère. Il servit utilement le roi *Charles IX* dans le Languedoc, durant les guerres civiles de la Religion, et fut fait maréchal de France par le roi *Henri III*. Il mourut fort âgé en 1592.

II. JOYEUSE, (Anne de) fils du précédent, duc et pair, et amiral de France, premier gentilhomme de la chambre, et gouverneur de Normandie, fut un des principaux favoris du roi *Henri III*, qui lui fit épouser *Marguerite de Lorraine*, sœur puînée de la reine *Louise* son épouse (*Voyez* BALTHAZARINI). Ses noces coûtèrent au roi plus de douze cent mille écus. Quelques courtisans, trouvant cette dépense excessive, prirent la liberté de le dire à ce prince, qui répondit: *Je serai sage et bon ménager, quand j'aurai marié mes trois enfans.* C'étoient le duc de *Joyeuse*, le duc d'*Epernon*, et le marquis d'*O*. *Joyeuse* commanda en 1586 une armée dans la Guienne contre les Huguenots. Il y remporta quelques avantages, et ne voulut faire aucun quartier à un détachement qu'il surprit au Mont Saint-Eloi. Cette barbarie fut punie bientôt après par une autre barbarie; car ayant été vaincu à Coutras le 20 octobre 1587, les Huguenots le tuèrent de sang froid, en criant *le Mont Saint-Eloi!* quoiqu'il offrît cent mille écus pour racheter sa vie. L'amiral de *Joyeuse*, si cruel les armes à la main, étoit doux et généreux dans la société. Un jour ayant fait attendre trop long-temps les deux secrétaires d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, en leur abandonnant un don de cent mille écus que le roi venoit de lui faire. Il étala même dans les camps une grande magnificence. On comparoit son armée à celle de *Darius*, et l'armée de *Henri IV* à celle d'*Alexandre*. Ayant été envoyé en ambassade à Rome, quelque temps après son mariage, il fut traité comme s'il avoit été frère du roi. On prétend que, quelque temps avant sa mort, sa faveur à la cour avoit bien diminué. *Davila* rapporte que le duc d'*Epernon*, qui aspiroit à

posséder seul les bonnes graces de *Henri III*, le desservit auprès de ce prince, qui, dans un moment d'humeur lui dit, qu'*il ne passoit à la cour que pour un poltron, et qu'il feroit bien de se laver de cette tache.* Mais cette anecdote, que quelques historiens contestent, prouve seulement que le rôle de favori a ses épines comme les autres professions.

III. JOYEUSE, (François de) cardinal, frère du précédent, né en 1562, fut successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse et de Rouen. Il fut chargé des affaires les plus difficiles et les plus importantes, par les rois *Henri III*, *Henri IV* et *Louis XIII*. Il s'acquit tous les suffrages, par sa prudence, par sa sagesse, et par sa capacité dans les affaires. Il mourut à Avignon, doyen des cardinaux, le 27 août 1615, à 53 ans, après s'être illustré par plusieurs fondations : I. D'un *Séminaire* à Rouen. II. D'une *Maison* pour les Jésuites à Pontoise. III. D'une autre à Dieppe pour les PP. de l'Oratoire. — Il y a eu un troisième *Joyeuse de Saint-Dizier*, (George) frère des deux précédens, favori de *Henri III*, qui ayant assisté nu-pieds la nuit du vendredi au samedi-saint, à une procession des *Flagellans* avec le roi, y contracta une maladie dont il mourut en 1583.

IV. JOYEUSE du BOUCHAGE, (Henri de) né en 1567 de *Guillaume* vicomte de *Joyeuse*, porta d'abord les armes avec distinction, jusqu'en 1587. La perte de sa femme, et une vision qu'il crut avoir, le déterminèrent à faire profession chez les Capucins, sous le nom de *Frère* ANGE. L'année d'après, les Parisiens ayant résolu de députer à *Henri III*, pour le prier de revenir habiter la capitale, *Frère Ange* se chargea de la commission. Il partit processionnellement à la tête des députés, qui chantoient des Pseaumes et des Litanies; et, pour représenter *Notre-Seigneur* montant au Calvaire, il se mit sur la tête une *Couronne d'épines* et une grosse *Croix de bois* sur les épaules, et se fit accompagner de tous les personnages qu'on employoit en ce temps-là pour représenter la Passion du Sauveur. Tous les autres députés étoient en habits de pénitens. Le roi étoit à vêpres, lorsque cette singulière députation arriva. Il fut touché de compassion en voyant entrer dans l'Eglise le *Frère Ange*, nu jusqu'à la ceinture, que deux Capucins frappoient à grands coups de discipline. Cette pieuse farce ne produisit que de mauvaises plaisanteries... *Frère Ange* resta dans son ordre jusqu'en 1592. Le grand-prieur de Toulouse, son frère, s'étant noyé dans le Tarn vers ce temps-là, les Ligueurs du Languedoc l'obligèrent de sortir de son cloître pour se mettre à leur tête. (*Voyez* II. CHAT.) Le guerrier Capucin combattit vaillamment pour le parti de la Ligue jusqu'en 1596, qu'il fit son accommodement avec le roi *Henri IV*. Ce prince l'honora du bâton de maréchal de France; mais quelque temps après, s'étant trouvé avec lui à un balcon au-dessous duquel beaucoup de peuple regardoit, il lui dit : *Mon cousin, ces gens-ci me paroissent fort aises de voir ensemble un roi apostat et un moine décloîtré.* Cette plaisanterie le fit rentrer en lui-même, et il reprit tout de

suite son ancien habit. Le cloître ne fut plus pour lui qu'un tombeau. Livré aux jeûnes, aux veilles, et à la plus rigoureuse pénitence, il ne pensa plus au rôle qu'il avoit joué sur le théâtre brillant et fragile du monde, que pour répandre des larmes amères. Il mourut à Rivoli près de Turin, le 27 septembre 1608, à 41 ans. Il avoit épousé la sœur du duc d'*Epernon*, qui ne lui donna qu'une fille, *Henriette-Catherine*, laquelle épousa en 1599 le duc de *Montpensier*, et en 1611 le duc de *Guise*. Elle mourut en 1656, à 71 ans. M. *de Callières* a écrit la *Vie de Frère* ANGE *de Joyeuse* : elle est édifiante, à quelques petitesses près.

V. JOYEUSE, (Jean-Armand, marquis de) maréchal de France, étoit le second fils d'*Antoine-François de Joyeuse*, comte de Grandpré. Il se distingua par sa bravoure en divers siéges et combats, depuis 1648 jusqu'en 1697. Il commanda l'aile gauche à la bataille de Nerwinde, où il fut blessé. Sa valeur fut récompensée par le gouvernement de Metz, Tonl et Verdun, en 1710. Il mourut à Paris le 1er juillet 1713, à 79 ans, sans postérité.

JOYRE, (René Gros de St-) gentilhomme de Lyon, recueillit en 1614, les ouvrages du poëte *Guichard*, sous le nom de *Fleur de poésie morale*. Il présenta ce volume à *Louis XIII*, écrit en lettres d'or. Ce sont des quatrains sur les vanités du monde et sur le caractère des empereurs Romains.

JOZABAD, fils de *Somer*, se ligua avec quelques autres pour se défaire de *Joas*, roi de Juda; et ils assassinèrent ce prince l'an 845 avant J. C.

JOZABETH, *Voyez* JOSABETH.

I. JUAN D'AUTRICHE, (Don) fils naturel de l'empereur *Charles-Quint*, qui déclara ce secret en mourant à *Philippe II* son fils, naquit à Ratisbonne en 1547. Sa mère fut long-temps inconnue : mais c'est témérairement qu'on a assuré que *Charles* l'avoit eu de sa propre sœur *Marie* d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Il l'eut d'une demoiselle Allemande nommée *Barbe Blomberg*, dans le temps qu'il étoit veuf. Le jeune prince fut élevé secrètement à la campagne par la femme de *Louis Quixada*, grand-maitre de la maison de l'empereur. Après la mort de *Charles-Quint*, *Philippe II* l'appela à Valladolid où il étoit alors. Don *Juan* se mit à genoux devant ce prince, lorsqu'il lui fut présenté par *Quixada*... *Savez-vous bien*, lui dit *Philippe* en le faisant relever et en souriant, *quel est votre père ! Vous êtes fils d'un homme illustre. Charles-Quint est votre père et le mien.* Il le fit ensuite élever à sa cour, où il se distingua de bonne heure par sa politesse et sa grandeur d'ame. *Philippe II* l'envoya en 1570 contre les Maures de Grenade, qu'il réduisit. La haute réputation qu'il acquit dans cette guerre, le fit choisir pour généralissime d'une flotte de près de trois cents voiles, que l'Espagne et l'Italie avoient préparée contre les Turcs, vers le golphe de Lépanthe, proche de ces mêmes lieux où *Antoine* et *Auguste* combattirent autrefois pour l'empire du monde. (*Voyez* MAUROLICO.) Les Chrétiens et les Musulmans en vinrent aux mains le 7 octobre 1571, avec un acharnement sans

exemple. Don *Juan* par sa valeur força la victoire à se déclarer pour lui ; il s'empara de la capitane ennemie, et obligea les Turcs à prendre la fuite. Les vainqueurs prirent 130 galères, en brûlèrent ou coulèrent à fond 55, tuèrent 25,000 Turcs, parmi lesquels étoit *Hali-Bacha*, leur général, (*Voyez* ce mot) firent 10,000 prisonniers, et délivrèrent 15,000 esclaves Chrétiens. Cette victoire insigne, qui lui fit appliquer ce mot heureux : FUIT HOMO MISSUS A DEO, CUI NOMEN ERAT *JOANNES*, dont on avoit déjà honoré un empereur d'Orient, coûta 10,000 hommes aux Espagnols. Don *Juan* donna le combat malgré Don *Louis de Requesens*, qu'on avoit chargé de modérer l'ardeur de ce prince intrépide. Il vouloit aller droit à Constantinople : c'étoit le seul parti qu'il avoit à prendre ; son conseil s'y opposa. Dans la consternation où étoient les Musulmans, on pouvoit non-seulement se rendre maître de la capitale de leur empire, mais encore chasser de la Thrace et de la Grèce ces fiers ennemis des Chrétiens. Don *Juan d'Autriche* se fit tout d'un coup la plus grande réputation dont jamais capitaine ait joui. Chaque nation moderne, dit un historien, ne compte que ses héros, et néglige ceux des autres peuples : Don *Juan*, comme vengeur de la Chrétienté, étoit le héros de toutes les nations. On le comparoit à l'empereur *Charles-Quint* son père, dont il avoit la figure, la valeur, l'activité et le génie, et par-dessus lui l'humanité, la générosité, qui souvent achèvent et assurent les conquêtes. Il mérita sur-tout d'être l'idole des peuples, lorsque deux ans après il prit Tunis, comme *Charles-Quint*, et fit comme lui un roi Africain tributaire d'Espagne. Don *Juan* se couvrit d'une nouvelle gloire en 1576, lorsqu'il eut été nommé gouverneur des Pays-Bas révoltés ; il se rendit maître de Namur, de diverses places, et défit entièrement les rebelles dans les plaines de Gemblours en 1578. Les ennemis perdirent 6000 hommes dans cette journée, qui, au rapport de *Ferréras*, ne coûta la vie qu'à deux soldats Espagnols. Leur général *Goignès* fut pris, avec l'artillerie, les bagages et les drapeaux ; le vainqueur profita de la victoire, en soumettant rapidement Louvain, Dieste, Nivelle, Philippeville, Limbourg, Harlem. Une mort prématurée enleva ce héros au milieu de ses conquêtes. Il expira le 7 octobre de la même année, (jour marqué par son triomphe de l'année précédente) à 32 ans, dans les convulsions qu'excita en lui, suivant les uns, la douleur d'avoir perdu son ministre *Escovedo*, lâchement assassiné ; et suivant les autres, un poison lent que lui fit donner *Philippe II*, jaloux de sa gloire, et dans la crainte qu'il n'épousât *Elizabeth*, reine d'Angleterre. Ce sont du moins les motifs que lui ont attribués divers historiens. Mais on sait combien le peuple croit facilement les crimes, et combien les autres aiment à répéter et à faire valoir les bruits populaires, sur-tout lorsque par leur atrocité ils peuvent exciter quelque intérêt. Don *Juan* laissa deux filles naturelles, qui moururent presque toutes les deux dans le même jour en février 1630.

II. JUAN D'AUTRICHE, (Don) fils naturel de *Philippe IV*, et

de *Marie Calderona* comédienne, né en 1629, fut grand prieur de Castille, et commanda en 1647 les armées du roi d'Espagne en Italie, où il réduisit la ville de Naples. Il se rendit encore maître de Barcelone en 1652. Don *Juan* commanda ensuite en Flandre, et devint généralissime des armées de terre et de mer contre les Portugais. Cette dernière expédition ne fut pas heureuse. Don *Juan* se flattoit qu'il n'auroit qu'à se présenter, et que le Portugal se soumettroit. Il se croyoit si assuré de le subjuguer, qu'il fit afficher dans Madrid l'état des troupes, de l'artillerie, des munitions de toute espèce qu'il avoit préparées pour cette conquête. Il trouva en 1663 la punition de sa vanité présomptueuse à Estremeros, où il fut entièrement défait. Don *Juan* eut la principale administration des affaires à la cour du roi *Charles II*, et mourut à Madrid en 1679, à 50 ans. *Marie Calderona*, sa mère, avoit d'abord été maîtresse du duc de *Medina*, et ne cessa point de voir secrètement son premier amant. *Philippe* ayant été instruit de leurs entrevues, exila le duc, et envoya la *Calderona* dans un couvent. Elle y prit le voile des mains du nonce apostolique, qui fut depuis pape sous le nom d'*Innocent X*. Quoique cette femme ne fût pas belle, elle plaisoit infiniment, par ses graces, son esprit et sa voix. Quelques auteurs prétendent que sa retraite dans un monastère fut volontaire, et qu'elle n'eut jamais d'autre inclination que celle que lui inspira *Philippe*. —*Voyez* la *Vie* de cette favorite, Genève, 1686.

III. JUAN, (D. George) Espagnol, chevalier de Malte, commandeur d'Aliaga, mort à Madrid en 1773, se distingua par ses connoissances dans les mathématiques. Choisi avec D. *Antonio de Ulloa*, capitaine de frégate, pour accompagner les académiciens François, envoyés l'an 1735 au Pérou pour déterminer la figure de la Terre; il publia en espagnol à son retour ses *Observations astronomiques* sur l'objet de ce voyage, dans un grand ouvrage, dont la partie historique, rédigée par D. *Antonio de Ulloa*, a paru traduite en françois, à Amsterdam, 1752, en 2 vol. in-4.° Il fut agrégé à l'académie des Sciences de Paris, où il vint en 1745, et à celle de Berlin en 1750. On a de lui, divers traités en espagnol sur la marine. Ils ont été traduits en françois, 1787, 2 vol. in-8.°

JUANES, (Jean-Baptiste) peintre Espagnol, que ses compatriotes comparent à *Raphaël*, mourut à Valence sa patrie en 1596, à 56 ans.

I. JUBA Ier, roi de Mauritanie et de Numidie, succéda à son père *Hiempsal*, et suivit le parti de *Pompée* contre *Jules César*. Après la mort de *Pompée*, il fut défait par *César*. Ce roi vaincu, si fier avant la bataille, se vit réduit à demander la vie à ses sujets. Il les pria de le sauver; mais aucune ville ne voulant le recevoir, il se fit donner la mort à la fin d'un repas, par *Pétréius*, compagnon de son malheur, l'an 42 avant J. C.

II. JUBA II, fils du précédent, fut mené à Rome, et servit à orner le triomphe de *César*. Il fut élevé à la cour d'*Auguste*, qui lui fit épouser *Cléopâtre la jeune*, fille d'*Antoine* et de la

fameuse *Cléopâtre*, et lui donna, l'an 30 avant J. C., le royaume des deux Mauritanies et d'une partie de la Gétulie. Il se signala par les agrémens de son caractère et les connoissances de son esprit. Cet avantage le rendit plus illustre, que celui que la couronne lui donnoit. *Juba*, par la douceur de son règne, gagna le cœur de tous ses sujets. Sensibles à ses bienfaits, ils le mirent au nombre de leurs Dieux. *Pausanias* parle d'une statue que les Athéniens lui avoient érigée. Il étoit bien juste qu'une ville, de tout temps consacrée aux Muses, donnât des marques publiques de son estime à un roi qui tenoit un rang illustre parmi les savans. *Suidas* attribue à ce prince plusieurs ouvrages, dont aujourd'hui il ne nous reste que des fragmens. Il avoit écrit sur l'histoire d'Arabie, sur les antiquités d'Assyrie, sur les antiquités Romaines, sur l'histoire des Théâtres, sur celle de la peinture et des Peintres, sur la nature et les propriétés de différens Animaux, sur la Grammaire et sur d'autres matières semblables.

JUBAL, fils de *Lamech* et d'*Ada*, et frère de *Jabel*, inventa les instrumens de musique. *Génèse*, c. IV, v. 21.

JUBÉ, (Jacques) né à Vanvres près de Paris en 1674, cultiva avec succès les langues savantes, et se fit estimer par son érudition. Son attachement aux Anti-Constitutionnaires remplit sa vie de soins et d'amertumes. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et mourut à Paris en 1745, à 71 ans. On a de l'abbé *Jubé*, les *Journaux de ses Voyages* en manuscrit. L'auteur s'y attache sur-tout à marquer l'état de la religion dans les différentes contrées qu'il a parcourues.

JUCUNDUS *et* TYRANNUS, étoient deux gardes d'*Hérode le Grand*. Ce roi de Judée les affectionnoit particulièrement à cause de leur haute stature et de leur force extraordinaire. Mais en ayant reçu quelque mécontentement, il les éloigna. *Alexandre*, fils d'*Hérode*, les reçut dans la compagnie de ses gardes, et parce que c'étoient de très-braves gens, il tâcha de se les attacher. *Hérode* en étant informé, en conçut du soupçon, et leur fit donner la question. Ils la souffrirent d'abord assez constamment; mais enfin succombant à la violence de la douleur, ils déposèrent qu'*Alexandre* les avoit sollicités à tuer le roi, lorsqu'il iroit à la chasse, quoiqu'il n'y eût rien de plus faux. Cette déposition fut, en partie, la cause de la mort d'*Alexandre*; et nous avons cru que cet exemple célèbre des injustices que la torture a occasionnées, méritoit d'être cité.

I. JUDA, 4e fils de *Jacob* et de *Lia*, naquit l'an 1755 avant J. C. Lorsque les fils de *Jacob* voulurent mettre à mort *Joseph* leur frère, il leur conseilla plutôt de s'en défaire en le vendant; et cet avis lui sauva la vie. *Juda* épousa la fille d'un Chananéen, nommé *Sué*, et il en eut trois fils, *Hèr*, *Onan* et *Séla*. Il eut aussi de *Thamar*, (*Voy.* ce mot.) femme de l'aîné de ses fils, dont il jouit sans la connoître, *Pharès* et *Zara*. Lorsque *Jacob* bénit ses enfans, il dit à *Juda* : « *Le sceptre ne sortira point de* Juda, *ni le Législateur de sa postérité, jusqu'à la venue de* CELUI *qui doit*

être envoyé, et à qui les peuples obéiront. » Cette prédiction s'accomplit en la personne de JÉSUS-CHRIST. *Juda* mourut l'an 1636 avant l'ère vulgaire, âgé de 119 ans. Sa tribu tenoit le premier rang parmi les autres; elle a été la plus puissante et la plus nombreuse. Au sortir de l'Egypte, elle étoit composée de 74,600 hommes, capables de porter les armes. Cette tribu occupoit toute la partie méridionale de la Palestine. La royauté passa de la tribu de *Benjamin*, dont étoient *Saül* et *Isboseth*, dans la tribu de *Juda*, qui étoit celle de *David* et des rois ses successeurs. Les dix tribus s'étant séparées, celle de *Juda* et celle de *Benjamin* demeurèrent attachées à la maison de *David*, et formèrent un royaume qui se soutint avec éclat contre la puissance des rois d'*Israël*. Après la dispersion et la destruction de ce dernier royaume, celui de *Juda* subsista, et se maintint même dans la captivité de Babylone. Au retour, cette tribu vécut selon ses lois, ayant ses chefs; les restes des autres tribus se rangèrent sous ses étendards, et ne firent plus qu'un peuple que l'on nomma *Juif*. Les temps où devoit s'accomplir la promesse du *Messie* étant arrivés, la puissance Romaine, à qui rien ne résistoit, assujettit ce peuple, lui ôta le droit de se choisir un chef, et lui donna pour roi *Hérode*, étranger et Iduméen. Ainsi cette tribu, après avoir conservé le dépôt de la vraie religion, et l'exercice public du sacerdoce et des cérémonies de la loi dans le temple de Jérusalem, et avoir donné naissance au *Messie*, fut réduite au même état que les autres tribus, dispersée et démembrée comme elles.

II. JUDA-HAKKADOSCH, c'est-à-dire *le Saint*, rabbin célèbre par sa science, par ses richesses et par ses talens, fut, selon les Juifs, ami et précepteur de l'empereur *Antonin*. Il recueillit vers le milieu du 2e siècle, les constitutions et les traditions des magistats et des docteurs Juifs qui l'avoient précédé. Il en composa un livre, qu'il nomma *Mischna*, et qu'il divisa en six parties. La 1re traite de l'agriculture et des semences; la 2e, des jours de fête; la 3e, des mariages, et de ce qui concerne les femmes; la 4e, des dommages, intérêts, et de toutes sortes d'affaires civiles; la 5e, des sacrifices; et la 6e, des puretés et impuretés légales. *Surenhusius* a donné une bonne édition de ce livre en hébreu et en latin avec des *Notes*, 1698, 3 vol. in-fol. Il seroit à souhaiter que le *Talmud*, qui est un commentaire de la *Mischna*, et que l'on appelle la *Gémare*, fût aussi traduit en latin.

III. JUDA-CHIUG, célèbre rabbin, natif de Fez, et surnommé le *Prince des Grammairiens Juifs*, vivoit au 11e siècle. On a de lui divers ouvrages manuscrits en arabe, qui sont très-estimés : entr'autres, un *Dictionnaire Arabe*, qui pourroit être fort utile pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte, s'il étoit imprimé.

IV. JUDA, (Léon) fils de *Jean Juda*, prêtre de Germoren en Alsace, et d'une concubine, entra dans l'ordre ecclésiastique, et embrassa depuis les erreurs de *Zuingle*. *Erasme* lui ayant reproché son lâche reniement, s'attira une réponse très-aigre de la part de cet apostat. *Juda* s'ac-

quit une grande réputation dans son parti, et mourut à Zurich en 1542, à 60 ans. Sa *Version* latine de la Bible, est celle qui est jointe aux *Notes* de *Vatable*. On a de lui d'autres ouvrages, qui prouvent son érudition.

JUDA, *Voy.* XXVI. LÉON de...

JUDACILIUS, citoyen d'Ascoli, se distingua par une belle action, tandis que *Pompée* assiégeoit sa patrie. Il étoit à la tête d'une troupe de rebelles : il résolut de s'en servir pour donner du secours à la ville assiégée. Dans ce dessein, il avertit ses compatriotes, que dès qu'ils le verroient aux prises avec les Romains, ils fissent une sortie pour le soutenir. Quelques bourgeois d'Ascoli détournèrent les autres de seconder *Judacilius*, et lorsqu'il se présenta devant la ville, aucun des assiégés ne remua. Il ne laissa pas de se faire jour l'épée à la main, et d'arriver à la porte de la ville, qui lui fut ouverte. Dès qu'il fut entré dans Ascoli, il fit égorger ceux qui avoient empêché qu'on ne se joignît à lui. Puis ayant invité ses amis à un grand repas; quand la bonne chère et le vin l'eurent un peu échauffé, il se fit apporter une coupe pleine de poison et l'avala, pour n'être pas témoin de la profanation des temples de sa patrie et de la captivité de ses compatriotes. Il se fit porter ensuite dans un temple, où il avoit fait préparer son bûcher funèbre : il y mourut au milieu de ses amis, et son corps fut réduit en cendres. Bientôt après Ascoli se rendit à *Pompée*.

I. JUDAS, dit MACCHABÉE, fils de *Mathathias*, de la famille des Asmonéens, succéda à son père, dans la dignité de général des Juifs l'an 167 avant J. C. *Mathathias* le préféra à ses autres enfans, et le chargea de combattre pour la défense d'Israël. *Judas* ne trompa point ses espérances; secondé de ses frères, il marcha contre *Apollonius*, général des troupes du roi de Syrie, le défit et le tua. Il tourna ses armes contre *Séron*, autre capitaine, qui avoit une nombreuse armée, qu'il battit également, quoique avec des troupes fort inférieures en nombre. *Antiochus* ayant appris ces deux victoires, envoya contre *Judas* trois généraux de réputation, *Ptolomée*, *Nicanor* et *Gorgias*. L'armée prodigieuse qu'ils firent marcher en Judée, épouvanta d'abord ceux qui accompagnoient *Judas*; mais son courage ayant ranimé celui de ses gens, il tomba sur cette multitude, et la dissipa. *Lysias*, régent du royaume, pendant l'absence d'*Antiochus*, désespéré de ce que les ordres de son prince étoient si mal exécutés, crut qu'il feroit mieux par lui-même. Il vint donc en Judée avec une armée nombreuse : mais il ne fit qu'augmenter le triomphe de *Judas*, qui l'obligea de retourner en Syrie. Le vainqueur profita de cet intervalle pour rétablir Jérusalem; il donna ses premiers soins à la réparation du temple, détruisit l'autel que les idolâtres avoient profané, en bâtit un autre, fit faire de nouveaux vases, et l'an 165 avant J. C., trois ans après que ce temple eut été profané par *Antiochus*, il en fit célébrer la dédicace. Peu de temps après cette cérémonie, *Judas* défit encore *Timothée* et *Bacchides*, deux capitaines Syriens, battit les Iduméens, les Ammonites, tailla en pièces les nations

qui assiégeoient ceux de Galaad, et revint chargé de riches dépouilles. *Antiochus Eupator*, qui avoit succédé à *Epiphanes*, irrité des mauvais succès de ses généraux, vint lui-même en Judée, et assiégea Bethsure. *Judas* marcha au secours de ses frères. Du premier choc, il tua six cents hommes des ennemis; et ce fut alors que son frère *Eléazar* fut accablé sous le poids d'un éléphant, qu'il tua croyant faire périr le roi. La petite armée de *Judas* ne pouvant tenir tête aux troupes innombrables du roi, ce général se retira à Jérusalem. *Eupator* l'y vint assiéger ; mais, averti de quelques mouvemens qui se tramoient dans ses états, il fit la paix avec le général Hébreu, qu'il déclara chef et prince du pays. Il retourna ensuite en Syrie, où il fut tué par *Démétrius* qui régna en sa place. Le nouveau roi envoya *Bacchides* et *Alcime*, avec la meilleure partie des troupes. Les deux généraux marchèrent contre *Judas*, qui étoit à Bethel avec 3000 hommes. Cette petite armée fut saisie de frayeur à la vue des troupes ennemies ; elle se débanda, et il ne resta que huit cents hommes au camp. *Judas*, sans perdre le cœur, exhorta ce petit nombre à mourir courageusement, fondit sur l'aile droite, et fut tué dans la mêlée l'an 161 avant Jésus-Christ. *Simon* et *Jonathkas*, ses frères, enlevèrent son corps et le firent porter à Modin, où il fut enterré avec magnificence dans le sépulcre de ses pères. Les Juifs eurent à pleurer dans lui un héros et un libérateur.

II. JUDAS Esséen, se mêloit de prophétiser. Il prédit qu'*Antigone*, premier prince des Asmonéens, périroit dans la *Tour de Straton*. Cependant, le jour même qu'il avoit assuré que le roi mourroit, il parut douter du succès de sa prédiction, parce qu'il savoit que ce prince étoit à Jérusalem, éloigné de la Tour de Straton d'environ 25 lieues. Il fut surpris, peu de temps après, d'apprendre que le roi venoit d'être tué dans une chambre du palais, qu'on appeloit la *Tour de Straton* : endroit qu'il avoit nommé sans le connoître, trompé par la ressemblance des noms. C'étoit un saint homme. Quelques savans pensent que ce *Judas* est le même que l'auteur du *IIe Livre des Macchabées*.

III. JUDAS, fils de *Sarriphée*, s'étant joint à *Matthias* fils de *Margalotte*, docteur de la Loi, persuada à ses disciples et à quelques autres Juifs, d'abattre l'aigle d'or qu'*Hérode le Grand* avoit fait poser sur le plus haut du Temple en l'honneur d'*Auguste*. Ce prince cruel le condamna à être brûlé vif. Après la mort d'*Hérode*, le peuple qui aimoit *Judas*, demanda à son successeur *Archélaüs* la punition des auteurs d'un supplice si inhumain ; et sur le refus qui en fut fait, il s'alluma une sédition, qu'on ne put éteindre que par le sang de 3000 hommes.

IV. JUDAS, chef de voleurs, après la mort d'*Hérode le Grand*, assembla une troupe de déterminés avec lesquels il pilla les trésors du roi, et se rendit assez redoutable pour pouvoir aspirer à la couronne. (*Josèphe*, Antiq. *l.* 17. *c.* 12.)

V. JUDAS Iscariote, ainsi appelé parce qu'il étoit d'une ville de ce nom dans la tribu

d'Ephraïm, fut choisi par *Jésus-Christ* pour être l'un des douze Apôtres ; mais il répondit mal au choix et aux bontés de l'Homme-Dieu. Son avarice lui fit censurer l'action de la *Magdeleine*, qui répandoit des aromates précieux sur les pieds du Sauveur, et lui fit livrer aux Juifs le Fils de Dieu pour 30 deniers. Il reconnut ensuite l'horreur de sa trahison, rendit aux prêtres l'argent qu'il avoit reçu d'eux, et se pendit de désespoir. Les savans ne sont pas d'accord entre eux sur la valeur des trente deniers que reçut *Judas*. Les hérétiques Corinthiens l'honoroient d'une manière particulière, et se servoient d'un *Evangile* qui portoit le nom de cet Apôtre infidelle.

VI. JUDAS DE GAULAN, chef d'une secte parmi les Juifs, s'opposa au dénombrement que fit *Cyrinus* dans la Judée, et excita une révolte. Il prétendoit que les Juifs étant libres, ils ne devoient reconnoître aucune autre domination que celle de Dieu. Ses sectateurs aimoient mieux souffrir toutes sortes de supplices, que de donner le nom de *Maître* ou de *Seigneur* à quelque homme que ce fût. Le même *Judas* est nommé *le Galiléen* dans les Actes des Apôtres, parce qu'il étoit de la ville de Gamala dans la Gaulanite, petit pays de Galilée.

JUDAS *ou* JUDE, surnommé *Barsabas* : *Voyez* ce dernier mot.

JUDDE, (N.) Jésuite, né à Rouen en 1661, mort à Paris en 1735, à 74 ans, fut un grand maître de la vie spirituelle. Il dirigea et il écrivit avec un égal succès. La *collection de ses Œuvres Spirituelles* a été publiée en 1781, 2 vol. in-12, par M. l'abbé *du Parc*.

JUDE, (Saint) Apôtre, nommé aussi *Lebbée*, *Thadée*, ou *le Zélé*, frère de *St. Jacques le Mineur*, et parent de J. C. selon la chair, fut appelé à l'apostolat par le Sauveur du monde. Dans la dernière Cène, il lui dit : *Seigneur, pourquoi vous manifesterez-vous à nous, et non pas au monde ?* Jésus lui répondit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.* Après avoir reçu le Saint-Esprit avec les autres Apôtres, *Jude* alla prêcher l'Evangile dans la Mésopotamie, l'Arabie, la Syrie, l'Idumée et la Lybie. On prétend qu'il reçut la couronne du martyre dans la ville de Béryte, vers l'an 80 de J. C. Nous avons de lui, une *Epître*, qui est la dernière des sept Epîtres catholiques. Il l'écrivit après la prise de Jérusalem, principalement pour les Juifs convertis au Christianisme. Il y attaque les Nicolaïtes, les Simoniens, les Gnostiques, et les autres hérétiques, qui combattoient la nécessité des bonnes œuvres. On avoit d'abord fait quelque difficulté de mettre cette Epître dans le canon des Ecritures, à cause de la citation du livre apocryphe d'*Enoch* ; mais elle y est reçue communément, dès avant la fin du IVe siècle. *St. Jude* a pu citer un livre célèbre et estimé de son temps, pour faire impression sur les esprits, et donner plus d'horreur des hérétiques contre lesquels il écrivoit. Le saint Apôtre dépeint ces imposteurs avec des traits fort vifs. C'est avec

raison qu'*Origène* dit de cette Lettre, « qu'elle ne contient que très-peu de paroles, mais qu'elles sont pleines de la force et de la grace du Ciel. »

JUDEX, (Matthieu) l'un des principaux écrivains des *Centuries* de Magdebourg, [publiées à Bâle, 1552 à 1574, 8 vol. in-fol.] naquit à Tippolswalde en Misnie l'an 1528. Il enseigna la théologie avec réputation dans son parti, et ne laissa pas d'essuyer beaucoup de chagrin dans son ministère. Il mourut à Rostock le 15 Mai 1564. C'étoit un homme de probité, laborieux et savant. On a de lui plusieurs ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans le Dictionnaire de *Bayle.*

I. JUDITH, *Voyez* HOLOPHERNE. Nous nous contenterons de dire qu'il est difficile de fixer le temps auquel cette histoire est arrivée, et il est presque impossible, quelque parti qu'on prenne, de satisfaire à toutes les objections. L'incertitude du temps ne doit pas faire recourir à la supposition gratuite de *Scaliger* et de *Grotius*, qui prétendent que le livre de *Judith* n'est qu'une parabole, composée pour consoler les Juifs dans le temps qu'*Antiochus Epiphanes* vint en Judée. L'authenticité du livre de *Judith* a été fort contestée; mais tous les doutes doivent être fixés par l'autorité du concile de Trente, qui l'a confirmé dans la possession où il étoit de passer pour inspiré. *St. Jérôme* nous assure qu'il a été reconnu comme tel par le concile de Nicée. L'auteur, qui est tout-à-fait inconnu, a écrit son ouvrage en hébreu, et il fut traduit en grec par les LXX. Quelques-uns veulent que ce soit *Judith* elle-même: d'autres, le grand-prêtre *Eliacim*, dont il est parlé dans ce livre; mais tout cela est sans aucune preuve. Nous n'avons plus l'original de ce livre, mais seulement une version latine faite par *St. Jérôme*, sur le chaldaïque. Ce Père dit dans sa préface, qu'il avoit rendu le sens sans s'attacher à la lettre; qu'il avoit retranché les variétés vicieuses des divers exemplaires, et qu'il n'avoit mis dans sa traduction que ce qui lui avoit paru le vrai sens de l'original. Outre sa version, on en a deux autres, l'une grecque, l'autre syriaque. Ces traductions contiennent des circonstances qu'on ne lit point dans celle de *St. Jérôme*, et dont quelques-unes semblent être les différentes leçons rejetées par ce Père.

II. JUDITH, fille de *Charles le Chauve*, avoit d'abord été mariée à *Etulphe*, et ensuite à *Ethelrède I*, rois Anglois. Celui-ci, las de la tyrannie qu'elle vouloit exercer sur lui, la chassa de son lit et de son trône. Revenue en France, elle se fit enlever par *Baudoin Bras de Fer*, comte, ou selon d'autres, grand Forestier de Flandre, qu'elle épousa. *Charles le Chauve* fit son gendre comte de Flandre vers l'an 870, et ce fut la souche de tous les autres princes de ce nom. *Judith* étoit galante et impérieuse; ses époux ne furent que ses premiers esclaves.

III. JUDITH DE BAVIÈRE, aïeule de la précédente, fut seconde femme de l'empereur *Louis le Débonnaire*, dont elle eut *Charles le Chauve*: Ce mariage ne fut pas heureux pour ce prince. *Louis*, dit *Montesquieu*, mêlant toutes les complaisances d'un vieux mari avec

toutes les foiblesses d'un vieux roi, mit un désordre dans sa famille qui entraîna la chûte de la monarchie. *Judith* princesse ambitieuse et tendre, aima *Bernard*, comte de Barcelone, qu'elle éleva aux premiers emplois, tandis qu'elle indisposoit *Louis* contre ses enfans du premier lit. Ces princes se révoltèrent et la firent enfermer pour quelque temps dans un monastère. Elle fut rendue à son époux en 833, et mourut à Tours le 18 avril 843.

JUELLUS, *Voyez* JEWEL.

JUENIN, (Gaspard) prêtre de l'Oratoire, né à Varenbon en Bresse, mort à Paris en 1713, à 63 ans, professa long-temps la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, et surtout au séminaire de Saint-Magloire. Sa piété et son érudition le firent estimer. On a de lui : I. *Institutiones Theologicæ ad usum Seminariorium*, en 7 vol. in-12. On n'avoit pas encore vu de meilleure Théologie scolastique ; mais l'auteur y ayant glissé avec beaucoup d'art quelques erreurs nouvellement condamnées, son ouvrage fut proscrit à Rome et par quelques évêques de France. II. *Commentarius historicus et dogmaticus de Sacramentis*, à Lyon, 1696, en 2 vol. in-fol., dont l'auteur tira 3 vol. in-12, sous le titre de *Théorie pratique des Sacremens*, III. Un *Abrégé* de ses *Institutions*, à l'usage de ceux qui se préparent aux examens qui précédent les ordinations ; un vol. in-12, en latin. IV. *Théologie Morale*, 6 vol. in-12. V. *Cas de conscience sur la vertu de justice et d'équité*, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont pleins de décisions appuyées sur l'Ecriture et sur les Pères, et écrits avec clarté et avec méthode. On ne l'accusera pas d'être au nombre des casuistes relâchés, et on pourroit quelquefois lui reprocher un peu trop de sévérité.

JUGURTHA, fils de *Manastabal* roi de Numidie, né avec les graces de l'esprit et de la figure, fut élevé à la cour de *Micipsa* son oncle. Celui-ci ayant démêlé dans son neveu beaucoup d'ambition, lui donna le commandement d'un détachement qu'il envoyoit à *Scipion*, qui faisoit alors le siége de Numance. *Micipsa* espéroit qu'il ne reviendroit pas de cette expédition ; mais il fut trompé. *Jugurtha*, courageux sans être téméraire, fit éclater sa valeur, et échappa à la mort. Son oncle l'adopta dans son testament, et le nomma héritier avec ses deux fils, *Adherbal* et *Hiempsal* : espérant que les bienfaits du père l'attacheroient aux enfans. Il se trompa encore. Qu'étoit-ce que le tiers d'un royaume pour un ambitieux tel que son neveu ? L'ingrat, le perfide *Jugurtha* fit mourir *Hiempsal*, livra la guerre à *Adherbal*, l'obligea à s'enfermer dans Cirthe sa capitale, l'y réduisit par la famine à se rendre à composition, et le fit périr dans les plus cruels tourmens, contre la foi du traité. *Adherbal* avoit eu recours aux Romains : il étoit venu lui-même se plaindre au sénat ; mais l'or de *Jugurtha* lui en avoit fermé toutes les avenues. Ce prince corrompit les sénateurs et les généraux qu'on envoya contre lui ; ce qui lui fit dire : *que Rome n'attendoit pour se vendre qu'un acheteur, et qu'elle périroit bientôt, s'il s'en trouvoit*

un... *Cæcilius Mételllus*, plus généreux, ne se laissa gagner ni par les promesses, ni par les présens. Il vainquit *Jugurtha*, et le réduisit à quitter ses états pour aller mendier du secours chez les Gérules et les Maures. *Marius* et *Sylla*, qui continuèrent la guerre après *Métellus*, la firent avec le même succès. *Bocchus*, roi de Mauritanie, beau-père de *Jugurtha*, le livra à *Sylla* l'an 106 avant J. C. Le monarque captif, après avoir été donné en spectacle au peuple Romain, depuis la porte triomphale jusqu'au Capitole, attaché au char de triomphe de *Marius*, fut jeté dans un cachot, où il mourut, au bout de six jours, de faim et de maladie.

JUIGNÉ BROISSINIÈRE, (D. de, sieur de *Molière*) gentilhomme Angevin et avocat en parlement, est auteur d'un *Dictionnaire Théologique, Historique, Poétique, Cosmographique et Chronologique*; Paris, 1644, in-4°, Rouen, 1668, etc. L'auteur a beaucoup profité d'un ouvrage du même genre de *Charles Etienne*; mais il y a ajouté un grand nombre d'articles nouveaux. « Presque toutes les additions, faites selon les connoissances qu'il pouvoit avoir, sont tirées des ouvrages de *Magin* et de *Sébastien Munster*, qui sont des auteurs peu estimés pour avoir trop donné dans les fables. Ainsi ce nouveau Dictionnaire est peu utile pour les jeunes gens qui ne savent pas faire la différence de ce qui est véritable d'avec ce qui ne l'est pas. » C'est la censure que fit de ce livre *Moréri*, dans la préface de son Dictionnaire : censure qui lui a été rendue au centuple, et souvent avec raison. Malgré les fautes qu'on trouva dans le livre de *Juigné*, on ne laissa pas d'en voir paroître, en moins de trente ans, une douzaine d'éditions. Le défaut de critique, les erreurs sans nombre, l'incorrection et la lâcheté du style, n'arrêtoient pas les lecteurs auxquels une pareille compilation manquoit.

JULES-CÉSAR, *Voyez* I. CÉSAR.

I. JULES-CONSTANCE, père de l'empereur *Julien*, et fils de l'empereur *Constance-Chlore*, et de *Théodora* sa seconde femme, étoit un prince doux et modéré, qui vit sans jalousie le diadême sur la tête de son frère *Constantin*. Il fut le particulier de son siècle le plus illustre, par sa naissance, par ses richesses, par son crédit, et l'un des premiers sénateurs de Rome, qui firent profession publique du Christianisme. Il avoit été engagé dans le parti du tyran *Maxence*; mais *Constantin* victorieux respecta, dans ce grand homme, des talens supérieurs, et une vertu encore supérieure aux talens. Il le fit consul, préfet, etc. *Jules-Constance* périt l'an 337, dans le massacre que les fils de *Constantin* firent de leur famille après la mort de leur père.

II. JULES, (Saint) soldat Romain, servit long-temps avec valeur dans les armées des empereurs, et eut la tête tranchée vers l'an 302, par ordre de *Maxime*, gouverneur de la basse Mœsie.

PAPES.

III. JULES Ier, (Saint) Romain, successeur du pape *saint Marc*, le 6 février 337, soutint avec zèle la cause de *St. Athan*

nase, envoya ses légats au concile de Sardique en 347, et mourut le 12 avril 352. On a de lui deux *Lettres* dans les Œuvres de *St. Athanase*, et dans les Epîtres des Papes de Don *Coustant*, qui sont, au jugement de *Tillemont*, deux des plus beaux monumens de l'antiquité ecclésiastique. Les autres ouvrages que l'on attribue à *St Jules*, sont supposés.

IV. JULES II, (Julien de *la Rovère*) né au bourg d'Albizale près Savone, fut élevé successivement sur les siéges de Carpentras, d'Albano, d'Ostie, de Boulogne, d'Avignon. Le pape *Sixte IV*, son oncle, l'honora de la pourpre en 1471, et lui confia la conduite des troupes ecclésiastiques contre les peuples révoltés en Ombrie. Le cardinal *de la Rovère*, né avec un génie guerrier, dompta les rebelles. Ses exploits et ses entreprises lui acquirent beaucoup de pouvoir dans Rome. Après la mort d'*Alexandre VI*, il empêcha que le cardinal *d'Amboise* ne fût placé sur le trône pontifical, et y fit monter *Pie III*, qui mourut au bout de 22 jours, et auquel il succéda le 1er novembre 1503. L'argent, répandu à propos, lui avoit assuré la tiare, même avant qu'on fût entré dans le conclave. Il fit mentir le proverbe : que *celui qui entre pape au conclave en sort cardinal*. Le nouveau pontife se fit appeler *Jules*. Comme il avoit les inclinations guerrières, ses ennemis répandirent qu'il avoit pris ce nom en mémoire de *Jules César*. Son premier soin fut de faire rendre par le duc *César de Borgia* les places qu'il avoit usurpées. Ayant ensuite conçu le dessein de faire construire l'*Eglise de St. Pierre*, il en posa la première pierre en 1506. Cet édifice, un des plus beaux que les hommes aient élevés à la Divinité, fut bâti sur le Vatican, à la place de l'Eglise construite par *Constantin*. Des idées plus vastes l'occupèrent bientôt. *Jules II*, qui, comme ses prédécesseurs, auroit voulu chasser tous les étrangers de l'Italie, cherchoit à renvoyer les François au-delà des Alpes; mais il vouloit auparavant que les Vénitiens lui remissent les villes qu'*Alexandre VI* avoit prises sur eux, et dont ils s'étoient ressaisis après la mort de ce pontife. Ces républicains voulurent garder leurs conquêtes; *Jules II* s'en vengea, en liguant toute l'Europe contre Venise. Cette ligue, connue sous le nom de *Ligue de Cambrai*, fut signée en 1508, entre le pape, l'empereur *Maximilien*, (Voy. *ce mot*), le roi de France *Louis XII*, et le roi d'Aragon *Ferdinand le Catholique*. Les Vénitiens, réduits à l'extrémité, excommuniés par le pontife Romain, et battus par les autres puissances, demandèrent grace, et l'obtinrent à des conditions assez dures. *Jules II* leur donna l'absolution le 25 février 1510; absolution qui leur coûta une partie de la Romagne. Ce pontife n'ayant plus besoin des François, qu'il n'aimoit pas d'ailleurs, parce qu'ils avoient traversé son élection au pontificat, se ligua contr'eux la même année, avec les Suisses, avec le roi d'Aragon, et avec *Henri VIII*, roi d'Angleterre. Il n'étoit pas de l'intérêt des Anglois de faire la guerre à la France; ils y furent entraînés par une galéasse chargée de *vins grecs*, de *fromages* et de *jambons*, que le pape envoya à Londres précisément à l'ouverture du parlement. Le roi

et les membres des communes et de la chambre haute, à qui l'on distribua ces présens, furent si charmés de l'attention généreuse de *Jules II*, qu'ils s'empressèrent tous de servir son ressentiment. Ce trait est une nouvelle preuve, que les motifs les plus petits produisent souvent les plus grands événemens. Le pape, ne trouvant aucun prétexte de rupture ouverte avec *Louis XII*, fit demander à ce prince quelques villes sur lesquelles le saint-Siége prétendoit avoir des droits: *Louis* les refusa, et fut excommunié. La guerre commença vers Bologne et vers le Ferrarois. Le pape assiégea la Mirandole en personne, pour donner de l'émulation à ses troupes. On vit ce pontife septuagénaire, le casque en tête et la cuirasse sur le dos, visiter les ouvrages, presser les travaux, et entrer en vainqueur par la brêche le 20 janvier 1511. Sa fortune changea tout-à-coup. *Trivulce*, général des troupes Françoises, s'empara de Bologne. L'armée papale et celle des Vénitiens furent mises en déroute. *Jules II*, obligé de se retirer à Rome, eut le chagrin de voir en passant à Rimini les placards affichés pour intimer l'indiction du concile général de Pise. *Louis XII*, excommunié, en avoit appelé à cette assemblée, qui inquiéta beaucoup le pape. Après diverses citations, il fut déclaré suspens par contumace, dans la 8e session tenue le 21 avril 1512. Ce fut alors que *Jules*, ne gardant plus aucune mesure, mit le royaume de France en interdit, et délia les sujets du serment de fidélité. *Louis XII* irrité, fit excommunier à son tour *Jules II*, et fit battre des pièces de monnoie qui portoient au revers: *PERDAM BABYLONIS NOMEN; je détruirai jusqu'au nom de Babylone*: démarche qu'on ne sauroit louer, parce que le roi confondoit témérairement l'Eglise et le pontife. Il falloit mortifier le pape, mais respecter Rome et le saint-Siége. *Jules* opposa au concile de Pise celui de Latran, dont l'ouverture se fit le 3 mai 1512; mais il n'en vit pas la fin. Une fièvre lente, occasionnée, dit-on, par le dépit de n'avoir pas pu porter les Vénitiens à s'accommoder avec l'empereur, jointe au chagrin que lui causa son neveu le duc d'*Urbin* (*), l'emporta le 21 février 1513; à 70 ans. Il pardonna en mourant aux cardinaux du concile de Pise, avec cette restriction, qu'ils ne pourroient assister à l'élection de son successeur. *Comme* Julien *de la Rovère*, dit-il, *je pardonne aux cardinaux schismatiques; mais comme* pape, *je juge qu'il faut que la justice se fasse*.... *JULES II* avoit dans le caractère, dit l'abbé *Raynal*, un fonds d'inquiétude qui ne lui permettoit pas d'être sans projets, et une certaine audace qui lui faisoit préférer les plus hardis. S'il eut l'enthousiasme propre à communiquer ses passions à d'autres puissances, il manqua de cette probité qui rend les alliances sincères, et de l'esprit de conciliation qui les rend durables. Il étoit très-peu esclave de sa parole, encore moins des traités. Il dit un jour aux ambassadeurs de

(*) Il avoit assassiné, en pleine rue, l'an 1511, *François Aledosi*, cardinal de Pavie.

Madrid

Madrid et de Venise, que leurs maîtres ne devoient point être alarmés de la paix qu'il avoit faite avec la France. *Mon but*, ajouta-t-il, *est d'endormir cette couronne, afin de la prendre au dépourvu.* Sans la majesté de son siége, et les dissentions qui de son temps partageoient l'Europe, son ambition et sa mauvaise foi l'auroient précipité dans les plus grands malheurs. Le sublime de sa place lui échappa; il ne vit pas ce que voient si bien aujourd'hui ses sages successeurs : que le pontife Romain est le *Père commun*, et qu'il doit être l'arbitre de la paix, et non le flambeau de la guerre. Tout entier aux armes et à la politique, il ne chercha dans la puissance spirituelle, que le moyen d'accroître la temporelle. Il n'est pas vrai pourtant qu'*il jeta un jour dans le Tibre les clefs de St. Pierre, pour ne se servir que de l'épée de St. Paul*, comme tant d'historiens Protestans et Catholiques l'assurent, d'après les témoignages d'un mauvais poëte satirique. Ce qui a pu donner lieu à cette anecdote, est un trait historique rapporté dans la *Vie de Michel-Ange*. Le pape l'avoit chargé de jeter en fonte sa statue. L'artiste la modela en terre. Ne sachant que mettre dans la main gauche du pontife, il lui dit : *Voulez-vous, saint Père, que je vous fasse tenir un livre?* — Non, répondit le pape, *une épée : je la sais mieux manier.* Les papes n'ont pas conservé tout ce que *Jules II* leur avoit donné. Parme et Plaisance détachés du Milanez, furent joints par ce pape au domaine de Rome, du consentement de l'empereur, et ont été séparés depuis. Si son pontificat eût été moins agité, et si les plaisirs de la table et de la chasse l'eussent moins occupé, il auroit été favorable aux savans. *Les Lettres*, disoit-il, *sont de l'argent pour les roturiers, de l'or pour les nobles, et des diamans pour les princes.* Il encouragea la peinture, la sculpture, l'architecture; et de son temps on vit enfin renaître les beaux arts. Le pape *Jules II* fut le premier qui laissa croître sa barbe, pour inspirer par cette singularité, un nouveau respect aux peuples. *François I*, *Charles-Quint*, et tous les autres rois suivirent cet exemple, adopté à l'instant par les courtisans, et ensuite par le peuple.

V. JULES III, (Jean-Marie *du Mont*) né dans le diocèse d'Arezzo, se fit estimer de bonne heure par ses connoissances en littérature et en jurisprudence. Il eut successivement l'administration de plusieurs évêchés, l'archevêché de Siponte, le chapeau de cardinal en 1536, et la tiare le 8 février 1550. Il avoit présidé au concile de Trente sous *Paul III :* il le fit rétablir dès qu'il fut souverain pontife, et le suspendit ensuite par une Bulle. Il prit les armes avec l'empereur contre *Octave Farnèse*, duc de Parme, et ne fut pas heureux dans cette courte guerre. Ce pontife avoit dû en partie la chaire pontificale au cardinal *Farnèse*. Ce fut pour lui marquer sa reconnoissance qu'il avoit mis *Octave*, neveu de ce cardinal, en possession du duché de Parme, en répondant à ceux qui lui reprochoient l'aliénation de ce petit État : *qu'il aimeroit mieux être un pape pauvre avec la réputation d'un gentilhomme, qu'un pape riche avec la réputation d'avoir*

oublié les bienfaits reçus et les promesses faites. Mais d'autres intérêts le firent changer de façon de penser. *Jules III* établit, en 1553, une nombreuse *Congrégation* de cardinaux et de prélats, pour travailler à la réforme de l'Eglise; mais cette congrégation n'eut aucun succès. Il mourut le 23 mars 1556, dans sa 68e année. Les médecins lui ayant fait changer son régime de vie, pour le soulager dans la goutte qui le tourmentoit beaucoup, la fièvre le saisit et le conduisit au tombeau. « D'autres disent, qu'étant pressé par son frère *Baudouin*, de lui céder la ville de Camérino, à quoi les cardinaux ne vouloient pas consentir, il feignit d'être malade pour ne pas tenir le consistoire, et d'user de régime comme s'il l'eût été réellement; ce qui rendit sa maladie sérieuse, et lui causa la mort. Trois choses, entr'autres, ont pu ternir son pontificat : la malheureuse expédition de Parme, la dissolution du concile de Trente, et le traité de Passaw. *Panvini* prétend qu'avant son élévation, il avoit agi avec tant de sévérité dans toutes les affaires, que les cardinaux ne le mirent qu'avec peine sur le trône de *St. Pierre*, et qu'on le vit depuis changer de conduite et s'abandonner au luxe et aux plaisirs. Ce jugement est contredit par d'autres auteurs, qui prétendent, au contraire, qu'autant il avoit été ami des plaisirs, autant parut-il modéré, modeste et appliqué au gouvernement, quand il fut devenu pape : ce qui fit dire à *Charles-Quint*, qu'il s'étoit également trompé dans ce qu'il avoit prédit au sujet de deux papes : Qu'il croyoit *Clément VII* un pontife d'un esprit paisible, ferme et constant, et qu'il s'est trouvé d'un esprit inquiet, brouillon et variable : au contraire, qu'il s'étoit imaginé que *Jules III* négligeroit toutes les affaires pour ne penser qu'à se divertir; et que cependant on n'avoit jamais vu de pape plus diligent, n'ayant autres plaisirs que ceux qu'il trouvoit dans les affaires. » (*Fabre, Histoire Ecclésiastique*, livre 150, n.o 88.) Cependant il fut peu respecté de sa cour, dit le P. *Bertier*, parce qu'il n'avoit pas assez de gravité dans les manières; peu regretté de ses sujets, parce qu'il les accabla d'impôts. L'ambassadeur de France à Rome marquoit au connétable de *Montmorenci : Le Pape a été pleuré par le peuple, tout ainsi qu'il est accoutumé de faire à Carême-prenant.* Ce fut du reste, ajoute le P. *Bertier*, un *pontife zélé* pour l'Église, un prince qui ne manquoit ni de talens, ni de vues. Trop d'affection pour sa famille, trop peu de dignité dans sa conduite, firent douter si les défauts ne l'emportoient pas dans lui sur les vertus. Quelques historiens lui ont reproché d'avoir élevé au cardinalat un jeune aventurier, son domestique, qui n'avoit d'autre talent que celui de divertir le singe du pape; ce qui le fit appeler par les malins *le Cardinal Simia.* Quand les autres cardinaux se plaignirent au pontife de la promotion de cet homme de néant, *Jules* répondit : *Je ne sais pas aussi moi-même quel mérite vous m'aviez trouvé, pour me faire chef de l'Eglise.* Mais la vie déréglée de *Simia* dut faire repentir *Jules* d'avoir élevé un tel homme.

JULES-PAUL, (*Julius Paulus*) jurisconsulte célèbre, qui

florissoit vers l'an 193 de J. C, fut conseiller-d'état avec *Ulpien* et *Papinien*. Les Padouans, voulant honorer le fameux médecin *Apon*, firent choix de *Julius-Paulus* avec *Tite-Live* pour accompagner le buste de leur concitoyen sur la porte du sénat : ce qui suppose une grande estime pour ce jurisconsulte. On a de lui quelques ouvrages de Droit, entr'autres, les *Receptæ Sententiæ*, dont *Sickard* a donné une bonne édition.

JULES-POLLUX, grammairien, de Naucrate en Egypte, vers l'an 180 de J. C., devint professeur de rhétorique à Athènes. On a de lui, un *Onomasticon*, ou Dictionnaire Grec, Venise, 1502, et Florence, 1520, in-fol. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1706, in-folio, deux vol. en grec et en latin, avec des notes de *Jungerman* et de divers autres savans.

JULES, *Voyez* les JULIUS.

JULES AFRICAIN, *Voyez* AFRICAIN.

JULES-ROMAIN, *Voyez* ROMAIN, n.° VII.

JULIA DOMNA, *Voyez* VI. JULIE.

JULIARD, (Guillaume, prévôt de la cathédrale de Toulouse, neveu de la célèbre Mad. *de Mondonville*, institutrice des *FILLES de l'Enfance*, défendit la mémoire de sa tante contre *Reboulet*, auteur d'une *Histoire* satirique de cette congrégation. Il publia deux brochures à ce sujet : I. *L'Innocence justifiée.* II. *Le Mensonge confondu.* L'abbé *Juliard* mourut en 1737, à 70 ans, après avoir fait condamner au feu, par le parlement de Toulouse, l'ouvrage de son adversaire. *Voyez* MONDONVILLE (Jeanne de).

I. JULIE, (Sainte) vierge et martyre, de Carthage. Cette ville ayant été prise et saccagée en 439 par *Genseric*, roi des Vandales, *Julie* fut vendue à un marchand Païen, et menée en Syrie. Quelques années après, ce marchand s'étant embarqué avec elle pour transporter des marchandises en Provence, le vaisseau s'arrêta au Cap-Corse, pour y célébrer une fête en l'honneur des fausses divinités. *Julie*, qui n'y prenoit aucune part, fut citée devant le gouverneur *Félix*, comme Chrétienne, et elle reçut la couronne du martyre.

II. JULIE, fille de *César* et de *Cornélie*, passoit pour la plus belle et la plus vertueuse femme de Rome. Son père la maria d'abord avec *Cornélius Cæpion* ; mais il l'engagea ensuite à faire divorce, pour lui faire épouser *Pompée*. *César* vouloit se l'attacher par ce lien. *Julie* fut le nœud de l'amitié de ces deux grands hommes; mais étant morte en couches l'an 53 avant J. C., on vit bientôt naître ces querelles funestes qui finirent par la ruine de la république. *Pompée* avoit aimé tendrement *Julie*. Tout entier à son amour, il oublia, tant qu'elle vécut, les armes et les affaires, pour les chastes plaisirs de l'hymen. — Il ne faut pas la confondre avec JULIE, épouse de *Marc-Antoine* le Crétique, et mère de *Marc-Antoine* le Triumvir. Celle-ci montra, pendant les sanglantes exécutions du triumvirat, autant de noblesse d'ame, que son fils fit paroître de bassesse et de cruauté. *Marc-Antoine* avoit

laissé mettre sur la liste des proscrits *Lucius César*, son oncle. *Julie*, sœur du proscrit, le cacha dans sa maison. Un centurion ayant des soldats à sa tête veut en forcer l'entrée. *Julie* se présente à la porte, et étendant ses bras pour empêcher les assassins d'entrer : *Vous ne tuerez point*, leur dit-elle, *l'oncle de votre général, que vous n'ayez tué auparavant celle qui lui a donné la vie.* Ces mots arrêtèrent ces furieux. Alors *Julie* se rendit à la place où *Marc-Antoine*, son fils, étoit assis sur son tribunal avec ses deux collégues. *Je viens*, lui dit-elle, *me dénoncer comme recélant* Lucius César. *Ordonnez qu'on me fasse mourir, puisque la peine de mort est aussi prononcée contre ceux qui sauvent les proscrits.* Ces paroles ayant désarmé *Antoine*, *L. César* jouit d'une entière sureté. Nous ignorons l'année de la mort de cette femme généreuse.

III. JULIE, fille unique d'*Auguste*, reçut une éducation digne de sa naissance. Son père ne détournoit les yeux des affaires du gouvernement, que pour les fixer sur sa fille. Elle le méritoit, par sa beauté, par ses graces, par la légèreté et la délicatesse de son esprit. Elle épousa *Marcellus*. Son rang lui fit des courtisans, et sa figure des adorateurs. Loin de les dédaigner, elle s'abandonna avec eux aux plaisirs de la débauche la plus effrénée. Elle entra un jour dans l'appartement de son père avec une parure indécente, qu'*Auguste* lui reprocha. Le lendemain, elle en prit une plus modeste. *Hier*, dit-elle à ce prince, *j'étois parée pour mon époux, aujourd'hui je le suis pour mon père.* Devenue veuve, elle épousa *Agrippa*, et ne fut pas plus sage. Son mari étoit vieux; elle s'en indemnisa, en se livrant à tous les jeunes gens de Rome. *Voyez* II. GRACCHUS et OVIDE. « C'étoit assez, suivant ce monstre d'impudicité, qu'elle fût fidelle à son époux tant qu'elle n'étoit pas enceinte, et qu'elle ne lui donnât point d'enfant étranger... » Après la mort d'*Agrippa*, *Auguste* la fit depuis épouser à *Tibère*, qui ne voulant être ni témoin, ni dénonciateur des débauches de sa femme, quitta la cour. Sa lubricité augmenta tous les jours; elle poussa l'impudence jusqu'à faire mettre sur la statue de *Mars* autant de couronnes qu'elle s'étoit prostituée de fois en une nuit. *Auguste*, instruit de ses excès, l'exila dans l'isle Pandataire sur la *côte de* Campanie, après avoir fait défense à tout homme libre ou esclave d'aller la voir sans une permission expresse. *Tibère*, devenu empereur, l'y laissa mourir de faim, l'an 14e de J. C. (et non pas 41 ans avant J. C., ainsi que le disent les deux petits *Dictionnaires Historiques.*) JULIE sa fille, femme de *Lépidus*, fut aussi exilée pour ses débauches.

IV. JULIE, fille de l'empereur *Titus*, fut mariée à *Sabinus* son cousin germain. Sa beauté étoit parfaite, son cœur tendre, et son tempérament voluptueux. *Domitien*, son frère, en devint amoureux, et elle répondit à sa passion. Ce prince étant parvenu à l'empire, fit assassiner *Sabinus*, pour jouir de son épouse avec moins de contrainte, et répudia en même temps sa femme *Domitia*. *Julie* s'étant retirée dans le palais impérial, devint publiquement sa concubine. Mais ayant

voulu se faire avorter, pour cacher le fruit de ses amours, le breuvage que *Domitien* lui fit donner, agit d'une manière si violente, qu'elle en mourut l'an 80 de J. C., quoiqu'elle fût, dit-on, accoutumée à ce crime. *Domitien* la plaça au rang des Divinités ; il en falloit de telles à ce tyran... *Voyez* SABINE.

V. JULIE, surnommée LIVILLE, (*Julia-Junior*) troisième fille de *Germanicus* et d'*Agrippine*, née dans l'isle de Lesbos l'an 17 de J. C., fut mariée à l'âge de seize ans au sénateur *Marcus-Vinutius*. Elle jouit d'abord d'une grande faveur sous l'empereur *Caligula* son frère, qui ayant été, dit-on, son premier corrupteur, l'avoit livrée ensuite aux compagnons de ses débauches. Mais ce prince s'étant imaginé qu'elle étoit entrée dans une conspiration contre lui, l'exila dans l'isle de Ponce. Rappelée à Rome par *Claude* son oncle, l'an 41, elle ne jouit pas long-temps des délices de cette capitale. *Messaline*, jalouse de son crédit et de sa beauté, la fit exiler de nouveau, sous prétexte d'adultère, et massacrer peu de temps après par un de ses satellites. Elle n'avoit pas encore 24 ans. Ses mœurs étoient très-corrompues ; et l'on prétend que le philosophe *Sénèque* fut un de ses nombreux amans, et qu'il fut relégué dans l'isle de Corse pour l'avoir séduite. Celui-ci se vengea de son exil sur la mémoire de *Claude*, en prétendant dans son *Apocalocinthose*, que l'ame de cet empereur, n'ayant pas été trouvée digne d'habiter le ciel ou les enfers, avoit été changée en citrouille.

VI. JULIE DOMNE, femme de l'empereur *Septime Sévère*, naquit à Emesse dans la Phénicie. Son père étoit prêtre du Soleil. La nature lui accorda la beauté, l'esprit, l'imagination, le discernement. Elle augmenta ces rares avantages par l'étude des belles-lettres, de l'histoire, de la philosophie, de la géométrie, et de quelques sciences qu'elle cultiva pendant toute sa vie. Ses lumières la rendirent extrêmement chère aux savans. *Julie* vint à Rome pour parvenir à la fortune ; elle la trouva, en épousant *Septime Sévère*, vingt ans avant son élévation à l'empire. Les conseils qu'elle donnoit à son époux, et qu'il suivoit presque toujours, contribuèrent à lui mériter la haute réputation qu'il avoit parmi les troupes, quand l'armée d'Illyrie le proclama empereur l'an 193. *Julie*, qui s'étoit livrée depuis son mariage à la galanterie, continua, après être montée sur le trône, à suivre son penchant à la volupté ; elle se plongea même dans les plus grands désordres, sans que *Sévère* osât l'en reprendre, quoiqu'il fût d'un caractère farouche et violent, et qu'il condamnât, par des édits rigoureux, les crimes qu'il toléroit dans sa femme. On prétend que cette princesse, après avoir déshonoré publiquement son époux, ajouta la barbarie aux affronts dont elle l'avoit couvert, et qu'elle entra dans une conjuration formée contre lui. Quoi qu'il en soit de ce fait, *Julie* parut rentrer en elle-même ; et, pour effacer en quelque façon les taches de sa vie, elle s'attacha plus que jamais aux sciences. Elle ne paroissoit plus dans tous les lieux qu'elle fréquentoit, qu'environnée de savans, qui ne la regardoient qu'avec admiration. La postérité lui doit la Vie

d'*Apollonius de Tyane*, qu'elle fit écrire par *Philostrate*. Après la mort de *Septime Sévère*, cette impératrice employa tous ses soins à maintenir en bonne intelligence ses deux fils *Caracalla* et *Géta*, qui régnoient ensemble; mais elle ne put y réussir, et elle vit assassiner dans ses bras *Géta* qu'elle aimoit tendrement. *Caracalla*, son meurtrier, la blessa même à la main, comme elle embrassoit *Géta* pour tâcher de lui sauver la vie. Quelque touchée qu'elle fût de cette mort, le desir de gouverner lui fit prendre le parti de la dissimulation; et elle ne pleura point son fils. *Caracalla* lui laissa une ombre d'autorité, quoiqu'il ne la consultât guère sur l'administration. Après la mort de ce prince, elle aspiroit à s'emparer de l'empire; mais *Macrin*, qui connoissoit son ambition, la fit sortir d'Antioche. Son désespoir fut extrême. Elle avoit un cancer, qu'elle irrita, et se laissa périr de faim l'an 217. Ses déréglemens lui attirèrent une répartie bien vive de la part d'une dame Bretonne, qu'elle railloit sur le peu de pudeur des femmes de son pays. *Vous autres Romaines*, lui dit cette Dame, *vous n'avez rien à nous reprocher à cet égard : Nous recevons sans honte la compagnie d'hommes estimables par leur courage, afin d'avoir des enfans qui leur ressemblent; mais, vous, c'est furtivement que vous vous laissez corrompre par les plus lâches et les plus méprisables des hommes!...* Quelques historiens ont prétendu que *Julie* n'étoit que belle-mère de *Caracalla*; et, d'après cette idée qui est fausse, ils ont adopté le conte de son mariage incestueux avec ce prince. *Spartien*, qui le rapporte, dit que *Caracalla* ayant vu *Julie* toute découverte, dit : *Je le voudrois bien, si cela m'étoit permis*; qu'elle répondit : *Cela vous est permis, si vous le voulez*, et que *Caracalla* l'épousa bientôt après. Mais ce fait est faux, parce que *Dion* et *Hérodien*, qui n'ont point épargné *Caracalla*, n'auroient pas manqué de lui reprocher ce crime.

JULIE, *Voy.* DRUSILE, n.° II. — GONZAGUE, n.° V. — *et* SOÉMIAS.

I. JULIEN, (Saint) premier évêque du Mans et l'*Apôtre du Maine* sur la fin du 3e siècle, doit être distingué de ST. JULIEN, martyrisé, dit-on, à Brioude en Auvergne, sous *Dioclétien*. Quoiqu'on ne puisse contester à *St. Julien* la gloire d'avoir prêché l'évangile dans le Maine, on n'a aucun monument, ni du temps auquel il a vécu, ni des actions qui signalèrent son épiscopat.

II. JULIEN, (Saint) illustre archevêque de Tolède, mort en 690, laissa : I. Un *Traité contre les Juifs*, dans le livre intitulé : *Testamentum XII Prophetarum*, Hagenoæ, 1532, in-8.° II. *Pronostica futuri sæculi*, dans la Bibliothèque des Pères. III. *Historia Wambæ*, dans les Historiens de France de *Duchesne*. IV. D'autres *Ecrits* savans et solides. Il avoit l'esprit aisé, fécond, agréable, et les mœurs douces et pures.

JULIEN, (*Didius Severus Julianus*) *Voyez* DIDIER-JULIEN.

JULIEN, (*Aurelius Julianus*) *Voyez* I. MAXIME, au commencement.

III. JULIEN, dit l'*Apostat*, fameux empereur Romain, fils de *Jules Constance*, [frère du Grand *Constantin*] et de *Basiline* sa deuxième femme, naquit à Constantinople le 6 novembre 331. Il pensa périr avec son frère *Gallus*, dans l'horrible massacre que les fils de *Constantin* firent de sa famille : massacre dans lequel son père et ses plus proches parens furent enveloppés. *Eusèbe* de Nicomédie, chargé de l'éducation de *Julien* et de *Gallus*, leur donna un gouverneur nommé *Mardonius*, qui leur inspira de la gravité, de la modestie et du mépris pour les plaisirs des sens. Ces deux jeunes princes entrèrent dans le clergé, et firent l'office de lecteurs, mais avec des sentimens bien différens sur la religion. *Gallus* avoit beaucoup de piété, et *Julien* avoit en secret du penchant pour le culte des faux Dieux. Ses dispositions éclatèrent, lorsqu'il fut envoyé à Athènes à l'âge de 24 ans. Il s'y appliqua à l'astrologie, à la magie, et à toutes les vaines illusions du paganisme. Il s'attacha sur-tout au philosophe *Maxime*, qui flattoit son ambition en lui promettant l'empire. C'est principalement à cette curiosité sacrilége de connoître l'avenir, et au desir de dominer, que l'on doit attribuer l'apostasie de ce prince. *Constance* le fit César l'an 355. Il eut le commandement général des troupes dans les Gaules, et se signala dans cet emploi par sa prudence et son courage. Il remporta une victoire sur sept rois Allemands auprès de Strasbourg, vainquit plusieurs fois les Barbares, et les chassa des Gaules en très-peu de temps. *Constance*, auquel il étoit devenu suspect par tant de succès, lui envoya demander, pour l'affoiblir, une partie considérable de ses troupes, sous prétexte de la guerre contre les Perses. *Voyez* URSULE. Mais les soldats de *Julien* se mutinèrent, et le déclarèrent empereur malgré sa résistance. Il étoit alors à Paris, où il avoit fait bâtir un palais, dont on voit encore les restes. L'empereur *Constance*, indigné contre lui, songeoit aux moyens de le soumettre, lorsqu'il mourut le 3 de novembre 361. *Julien* alla aussitôt en Orient, où il fut reconnu empereur, comme il l'avoit été en Occident. Le luxe, la mollesse, une foule de maux désoloient l'empire; *Julien* y remédia avec zèle. Sa maison fut réformée, et les courtisans devinrent modestes. Un jour que l'empereur avoit demandé un barbier, il s'en présenta un superbement vêtu. Le prince le renvoya, en lui disant : *C'est un barbier que je demande, et non un Sénateur.* Son prédécesseur avoit près de mille de ces baigneurs; *Julien* n'en garda qu'un : *C'est encore trop*, disoit-il, *pour un homme qui laisse croître sa barbe.* Le palais renfermoit autant de cuisiniers que de barbiers. Un jour qu'il en vit passer un magnifiquement habillé, ayant fait paroître le sien vêtu suivant son état, il demanda à ceux de sa suite : *Qui des deux étoit officier de cuisine ? — C'est le vôtre*, répondirent les courtisans. Alors *Julien* congédia le cuisinier fastueux et tous ses camarades, en leur disant : *Vous perdriez tous vos talens à mon service.* Il chassa aussi les eunuques, dont il déclara n'avoir aucun besoin, puisqu'il n'avoit plus de femme. Il avoit perdu son épouse *Hélène*, sœur de *Constance*, avant que

d'être proclamé empereur, et fidelle à la mémoire d'une épouse qu'il aimoit, il ne voulut pas se remarier. Les *Curiosi*, officiers qui, sous prétexte d'informer l'empereur de choses utiles, étoient des espions dangereux et le fléau de la société, furent supprimés. Ce retranchement de tant de charges inutiles tourna au profit du peuple : il lui remit la cinquième partie des impôts. Il ne regardoit le souverain pouvoir que comme un moyen de plus, de faire du bien aux hommes. Voici ce qu'il écrivoit étant empereur. « Qu'on me montre un homme qui se soit appauvri par ses aumônes; les miennes m'ont toujours enrichi, malgré mon peu d'économie. J'en ai fait souvent l'épreuve, lorsque j'étois particulier. Donnons donc à tout le monde, plus libéralement aux gens de bien; mais sans refuser le nécessaire à personne, pas même à notre ennemi : car ce n'est pas aux mœurs ni au caractère, c'est à l'homme que nous donnons... » Ceux qui s'étoient déclarés contre lui, quand il étoit simple particulier, n'eurent qu'à se louer de son indulgence, lorsqu'il fut ceint du diadême impérial. *Julien* avoit témoigné publiquement son mécontentement à un magistrat nommé *Thalassius*. Différens particuliers qui plaidoient contre ce magistrat, profitèrent de la conjoncture. Ils abordèrent l'empereur en lui disant : *Thalassius, l'ennemi de votre piété, nous a enlevé vos biens; il a commis mille violences.* L'empereur, craignant qu'on ne voulût abuser de la disgrace d'un malheureux, répondit aux accusateurs : *J'avoue que votre ennemi est aussi le mien; mais c'est précisément ce qui doit suspendre vos poursuites contre lui, jusqu'à ce qu'il m'ait satisfait : je mérite bien la préférence.* En même temps, il défendit au préfet de les écouter, jusqu'à ce qu'il eût rendu ses bonnes graces à l'accusé; et il les lui rendit bientôt après. — Pendant son séjour à Antioche, étant sorti de son palais pour aller sacrifier à *Jupiter* sur le Mont-Cassius, un homme vint lui embrasser les genoux, et le supplier humblement de lui accorder la vie. Il demanda qui c'étoit? *C'est*, lui répondit-on, *Théodote, ci-devant chef du conseil d'Hiéraple;* et quelqu'un ajouta méchamment : *En reconduisant* Constance, *qui se préparoit à vous attaquer, il le complimentoit par avance sur la victoire, et le conjuroit, avec des gémissemens et des larmes, d'envoyer promptement à Hiéraple la tête de ce* rebelle, *de cet* ingrat : *c'est ainsi qu'il vous appeloit.* — *Je savois tout cela il y a longtemps*, dit l'empereur; puis adressant la parole à *Théodote* qui n'attendoit que son arrêt de mort : *Retournez chez vous sans rien craindre. Vous vivez sous un Prince qui, suivant la maxime d'un grand Philosophe, cherche de tout son cœur à diminuer le nombre de ses ennemis, et à augmenter celui de ses amis.* — *Julien* méprisa toujours les délateurs, comme des ames viles, qui couvroient leurs inimitiés personnelles du prétexte du bien général. Un de ces misérables étant venu lui dénoncer un de ses concitoyens comme prétendant à l'empire, il ne fit pas attention à cette accusation ridicule. Le délateur continuant de se présenter à son audience, pour intenter les mêmes accusations,

l'empereur lui demanda : *Quelle est la condition du coupable que vous dénoncez? — C'est*, dit-il, *un riche bourgeois. — Quelle preuve avez-vous contre lui ?* ajouta le prince en souriant. — *Il se fait faire un habit de soie couleur de pourpre....* *Julien* n'en voulut pas écouter davantage ; et comme le délateur insistoit, il dit au grand trésorier : *Faites donner à ce dangereux babillard une chaussure couleur de pourpre, afin qu'il la porte à celui qu'il accuse, pour assortir son habit...* Les philosophes, au lieu de perfectionner un naturel si heureux, le corrompirent. Ils lui persuadèrent d'anéantir le Christianisme, et de faire revivre l'Idolâtrie. *Julien*, trop superstitieux ou trop facile, ordonna par un *Edit* général d'ouvrir les temples du Paganisme. Il fit lui-même les fonctions de souverain pontife, avec toutes les cérémonies Païennes, s'efforçant d'effacer le caractère de son baptême avec le sang des sacrifices. Sachant que le peuple se gagne par les images extérieures, il rétablit toutes les idoles détruites. Il fit peindre à côté de lui, dans tous ses portraits, *Jupiter* qui lui donnoit la couronne et la pourpre, *Mars* et *Mercure* qui l'honoroient du don de la valeur et de l'éloquence. En mêlant ainsi son image avec celles des faux dieux, il savoit que le peuple obligé d'honorer l'une, (et les Chrétiens même ne pouvoient s'en dispenser) rendoit des hommages aux autres. Il assigna des revenus aux prêtres des idoles, dépouilla les églises de tous leurs biens, pour en faire des largesses aux soldats, ou les réunir à son domaine ; révoqua tous les priviléges que les empereurs Chrétiens avoient accordés à l'Eglise, et ôta les pensions que *Constantin* avoit données pour nourrir les clercs, les veuves et les vierges. Plus adroit que ses prédécesseurs, il ne crut pas d'abord devoir employer la violence pour abolir le Christianisme : il savoit qu'elle avoit donné à l'Eglise une plus grande fécondité. Il affecta même beaucoup de douceur envers les Chrétiens, et rappela tous ceux qui avoient été exilés sous *Constance* à cause de la religion. Son but étoit de les pervertir par les caresses, les avantages temporels, et les vexations colorées de quelque prétexte étranger. S'il enlevoit les richesses des églises, *c'étoit*, disoit-il, *pour faire pratiquer aux Chrétiens la pauvreté Evangélique :* il leur défendit de plaider, de se défendre en justice, et d'exercer les charges publiques. Il fit plus, il ne voulut pas qu'ils enseignassent les belles-lettres, sachant les grands avantages qu'ils tiroient des livres profanes pour combattre le paganisme et l'irréligion. Quoiqu'il témoignât en toutes occasions un mépris souverain pour les Chrétiens, qu'il appeloit toujours *Galiléens*, cependant il sentoit l'avantage que leur donnoient la pureté de leurs mœurs et l'éclat de leurs vertus ; il ne cessoit de proposer leurs exemples aux prêtres des Païens. Tel fut le caractère de la persécution de *Julien ;* la douceur apparente, et la dérision de l'Evangile. Il en vint néanmoins à tolérer ouvertement les moyens violens, quand il vit que les autres étoient inutiles. Il donna les charges publiques aux plus cruels ennemis des Chrétiens, et les villes furent remplies de troubles et de séditions. Il y eut un grand nombre de martyrs

dans la plupart des provinces. On dit même qu'il fit mourir, à Chalcédoine, les deux ambassadeurs de Perse, *Manuel* et *Ismaël*, parce qu'ils étoient Chrétiens. *Màris*, évêque de cette ville, qui étoit aveugle, lui ayant reproché publiquement ses impiétés, *Julien* lui répondit en souriant, « que son Galiléen ne le guériroit pas de la perte de sa vue. » — *Je loue le Seigneur*, répondit Màris, *d'être aveugle, pour n'avoir pas les yeux souillés par la vue d'un Apostat tel que toi*.... *Julien* ne répliqua point, et affecta un air de clémence et de modération. [*Voy.* II. BONOSE. — I. CESAIRE. — DELPHIDIUS *et* l'article suivant.] Il voulut convaincre de faux la prédiction de Notre-Seigneur sur le Temple de Jérusalem, et entreprit de le faire rebâtir par les Juifs, environ 300 ans après sa démolition par *Titus*; mais tous leurs efforts ne servirent qu'à vérifier la parole de JÉSUS-CHRIST. Les Juifs, qui s'étoient rassemblés de tous côtés à Jérusalem, en ayant creusé les fondemens, il en sortit des tourbillons de flammes, qui consumèrent les ouvriers et l'ouvrage commencé. Les maçons s'opiniâtrèrent, à diverses reprises, à construire les fondemens du Temple; mais tous ceux qui osèrent y travailler périrent par les flammes. Ce fait est constaté par *Ammien Marcellin*, auteur Païen très-estimé, et par un grand nombre de témoins authentiques. Le même historien se moque de sa superstition, qui lui fit dépeupler le monde de bœufs, par le grand nombre de sacrifices qu'il offrit; et *Eutrope*, qui le compare à *Marc-Aurèle*, dit pourtant qu'il étoit *nimius Religionis Christianæ insectator*... L'empereur *Julien*, résolu d'éteindre le Christianisme, vouloit auparavant terminer la guerre contre les Perses. Ce prince ne respiroit que la gloire de venger l'empire Romain des pertes que ces peuples lui faisoient souffrir depuis 60 ans. Ses premières armes furent heureuses. Il prit plusieurs villes aux ennemis, et s'avança jusqu'à Ctésiphon. Il fit passer le Tigre à son armée au-dessus de cette ville, et, par une extravagance que le succès même ne pourroit excuser, il fit brûler sa flotte et toutes ses provisions. Il voulut pénétrer dans le cœur de l'Assyrie; mais, au bout de quelques jours de marche, ne trouvant ni grains ni fourrages, parce que les Perses avoient fait par-tout le plus grand dégât, il fut contraint de revenir sur ses pas et de se rapprocher du Tigre. Dans l'impossibilité de le repasser, faute de bateaux, il prit pour modèle de sa retraite celle des Dix-mille, et résolut de gagner, comme eux, le pays des Carduques, appelé, de son temps, *la Carduenne*. Supérieur dans tous les petits combats aux lieutenans de *Sapor*, roi de Perse, il avançoit toujours, lorsque, le 26 Juin 363, il fut blessé dangereusement. Comme il levoit les bras pour animer ses troupes, en criant: TOUT A NOUS! il fut frappé d'un dard. *Théodoret* dit, qu'il prit alors dans sa main du sang de sa blessure, et qu'il s'écria, en le jetant contre le Ciel : TU AS VAINCU, GALILÉEN! Quoi qu'il en soit de ce bruit populaire et assez peu vraisemblable, *Julien* parut regretter peu la vie. *Je me soumets*, dit-il, *avec joie aux décrets éternels, convaincu que celui qui est attaché à la vie, quand*

il faut mourir, est plus lâche que celui qui voudroit mourir quand il faut vivre. Ma vie a été courte, mais mes jours ont été pleins. La mort, qui est un mal pour les méchans, est un bien pour l'homme vertueux; c'est une dette qu'un Sage doit payer sans murmure. J'ai été Particulier et Empereur; et dans ma vie privée et sur le trône, je n'ai rien fait, je pense, dont j'aie lieu de me repentir. Il employa ses derniers momens à s'entretenir de la noblesse des ames avec le philosophe *Maxime*, et expira la nuit suivante, à 32 ans. On lui fit cette Épitaphe: « Ci gît JULIEN, qui perdit la vie sur le bord du Tigre; il fut un excellent Roi et un vaillant Guerrier. » Ayant toujours su se défendre de l'amorce des plaisirs, il disoit souvent, après un poëte Grec, que *la Chasteté est en fait des mœurs, ce que la tête est dans une belle Statue, et que l'incontinence suffit pour déparer la plus belle vie.* Dans la guerre qu'il fit contre les Perses, il s'abstint, à l'exemple d'*Alexandre le Grand*, de voir des vierges captives dont on lui avoit vanté les charmes. Dans cette même expédition, ayant apperçu à la suite de l'armée, plusieurs chameaux chargés de vins exquis, il défendit aux chameliers de passer outre. *Emportez*, leur dit-il, *ces sources empoisonnées de volupté et de débauche : un soldat ne doit pas boire de vin s'il ne l'a pris sur l'ennemi, et moi-même je veux vivre en soldat.* Il n'y a guère de princes dont les auteurs aient parlé plus diversement, parce qu'ils l'ont regardé sous différens points de vue, et qu'il étoit lui-même un amas de contradictions. *Il y avoit en lui*, dit Fleury, *un tel mélange de bonnes et de mauvaises qualités, qu'il étoit facile de le louer ou de le blâmer, sans altérer la vérité.* D'un côté, savant, libéral, tempérant, sobre, vigilant, juste, clément, humain. D'un autre côté, léger, inconstant, bizarre, donnant dans le fanatisme et les superstitions les plus extravagantes, courant après la gloire, voulant être tout à la fois *Platon*, *Marc-Aurèle* et *Alexandre*, estimant, par un goût faux, ce qui pouvoit le singulariser, débitant des calomnies contre la famille de *Constantin*, et refusant souvent aux Chrétiens de répondre à leurs requêtes. On peut dire qu'il étoit plutôt singulier que grand, et qu'il avoit tout le ridicule des philosophes, sans avoir toutes les qualités qui font les grands princes. *Julien* avoit une taille médiocre, le corps bien formé, agile et vigoureux; des épaules larges, qui se haussoient et se baissoient tour-à-tour; la tête toujours en mouvement; la démarche peu assurée; les sourcils et les yeux parfaitement beaux; le regard plein de feu, mais qui marquoit de l'inquiétude et de la légèreté; l'air railleur; une barbe hérissée en pointe. Il parloit et rioit avec excès. Il nous reste de lui, plusieurs *Discours* ou *Harangues*, des *Lettres*, une *Satire des Césars;* un Traité intitulé: *Misopogon*, qui est une *Satire* des habitans d'Antioche, et quelques autres pièces qui ont été publiées en grec et en latin par le P. *Petau*, en 1630, in-4.° *Ezéchiel Spanheim* en donna, en 1696, une belle édition, in-fol. L'abbé *de la Bletterie* en a traduit une partie avec autant de fidélité que d'élégance, dans sa *Vie de Jovien*, en 2 vol. in-12. Il n'y

a personne qui ne connoisse et qui n'admire la Satire des *Césars*, à quelques plaisanteries près, qui sont un peu froides. Un jugement critique de ceux qui ont été assis sur le premier trone du monde, par un philosophe austère qui y a été assis lui-même, a de quoi plaire; mais cette censure est-elle digne d'un sage? Non, sans doute. Son *Misopogon* est plein d'esprit et de vanité. Il déprime étrangement les habitans d'Antioche, et ne s'épargne pas les louanges. Les connoisseurs ont jugé, par les différens ouvrages qui nous restent de *Julien*, que cet empereur avoit un beau génie, un esprit vif, aisé, fécond; mais ils lui reprochent de s'être trop abandonné au goût de son siècle, où la déclamation tenoit lieu d'éloquence, les antithèses de pensées, et les jeux de mots de plaisanteries. *Voy.* LIBANIUS. Nous devons une partie de cet article à l'excellente *Histoire* de *Julien* par l'abbé *de la Bletterie.* Cette Histoire, réimprimée à Paris en 1746, in-12, est la seule dans laquelle on puisse apprendre ce qui regarde la conduite, le caractère et les écrits de cet empereur. Ajoutez-y ce qu'en dit *Thomas*, dans le vingtième chapitre de son *Essai sur les Eloges*. En rendant justice à sa bonté, à son courage, à son économie, à son amour pour ses peuples, il ne dissimule pas ses défauts. « Nous savons, dit-il, par l'histoire, quels furent son caractère et ses goûts. Passionné pour les Grecs, nourri nuit et jour de la lecture de leurs écrivains, enthousiaste d'*Homère*, fanatique de *Platon*, avide et insatiable de connoissances, né avec ce genre d'imagination qui s'enflamme pour tout ce qui est extraordinaire, ayant de plus une ame ardente et cette force qui sait plus se précipiter en avant que s'arrêter; d'ailleurs, accoutumé, dès son enfance, à voir dans un empereur Chrétien le meurtrier de sa famille, et dans le fond de son cœur rendant peut-être la religion complice des crimes qu'elle condamne; placé entre l'ambition et la crainte; inquiet sur le présent, incertain sur l'avenir; ses goûts, son imagination, son ame, les malheurs de sa famille, les siens, tout sembla le préparer d'avance au changement qu'il voulut opérer dans la religion. On ne peut douter, en le lisant, qu'il ne fût séduit par cette espèce de théologie platonique qui régnoit alors, et dont il parle dans tous ses écrits avec enthousiasme. On ne peut presque pas douter *non plus* qu'il n'ait cru aux génies. Deux fois il crut voir celui de l'empire; l'une en songe dans les Gaules, lorsqu'il délibéroit s'il accepteroit le trône; l'autre, dans la Perse, et peu de temps avant sa mort, lorsque, pendant la nuit, il méditoit sous sa tente. Enfin, quand on le voudroit, il seroit également impossible de douter qu'il n'eût un penchant profond à la superstition. Oracles, présages, sacrifices, mystères, divinations, cérémonies théurgiques, il embrassoit tout; il se livroit à tout. L'idée que la divinité pouvoit se communiquer à l'homme, tourmentoit et agitoit son esprit. On a beau dire; je ne puis croire que sa politique seule fît sa superstition. La politique a moins de zèle et n'a point sur-tout cette activité inquiète et curieuse. L'intérêt qui veut traîner le peuple aux autels, peut bien se mêler aux

sacrifices dans les fêtes et les cérémonies publiques; mais l'intérêt ne joue pas l'enthousiasme religieux, tous les jours, tous les instans et dans tous les détails de la vie. Que penser donc de *Julien?* Qu'il fut beaucoup plus philosophe dans son gouvernement et sa conduite, que dans ses idées; que son imagination fut extrême, et que cette imagination égara souvent ses lumières; qu'ayant renoncé à croire une révélation générale et unique, il cherchoit à chaque instant une foule de petites révélations de détail; que, fixé sur la morale par ses principes, il avoit sur tout le reste l'inquiétude d'un homme qui manque d'un point d'appui; qu'il porta, sans y penser, dans le Paganisme même, une teinte de l'austérité Chrétienne où il avoit été élevé; qu'il fut Chrétien par les mœurs, Platonicien par les idées, superstitieux par l'imagination, Païen par le culte, grand sur le trône et à la tête des armées, foible et petit dans ses temples et ses mystères. Qu'il eut, en un mot, le courage d'agir, de penser, de gouverner et de combattre; mais qu'il lui manqua le courage d'ignorer. Que malgré ses défauts, (car il en eut plusieurs) les Païens durent l'admirer, et que les Chrétiens durent le plaindre. »

IV. **JULIEN**, oncle maternel de l'empereur *Julien*, comte d'Orient, haïssoit les Chrétiens autant que son neveu; mais il cachoit beaucoup moins sa haine. Altéré de leur sang, il saisissoit toutes les occasions de leur faire subir le dernier supplice. Il fit fermer toutes les églises d'Antioche. N'ayant jamais pu obliger le prêtre *Théodoret*, économe d'une église Catholique, à renier J. C., il le condamna à perdre la tête. Le même jour, il se rendit à l'église principale, profana les vases sacrés, et donna un soufflet à un évêque qui vouloit l'en empêcher. *Qu'on croie maintenant*, dit ce sacrilége, *que* DIEU *se mêle des affaires des Chrétiens!* L'empereur ayant appris la mort du prêtre *Théodoret*, la lui reprocha avec chaleur. *Est-ce ainsi*, lui dit-il, *que vous entrez dans mes vues? Tandis que je travaille à ramener les Galiléens par la raison, vous faites des Martyrs sous mon règne, et sous mes yeux! Ils vont me flétrir comme ils ont flétri leurs plus odieux persécuteurs. Je vous défends d'ôter la vie à personne pour cause de Religion, et vous charge de faire savoir aux autres ma volonté.* Ces reproches furent un coup de foudre pour le comte, qui mourut peu de temps après, dans une affreuse alternative de fureur contre les Chrétiens, et de ces remords infructueux produits par la crainte et le désespoir.

V. **JULIEN**, gouverneur de la province de Vénétie en Italie, prit le titre d'empereur après la mort de *Numérien* en 284. Comme il avoit de la bravoure, il se maintint pendant quelque temps en Italie contre les troupes de l'empereur *Carin*. Mais les deux concurrens à l'empire s'étant rencontrés dans les plaines de Vérone, *Julien* fut vaincu. Les uns disent qu'il périt dans la bataille; d'autres, qu'il se tua lui-même après. Il n'avoit porte la pourpre impériale qu'environ cinq à six mois.

VI. **JULIEN**, (le comte) gouverneur de l'Andalousie, fut si

outré de l'affront fait à sa fille, *Florinde*, déshonorée par le roi *Rodrigue*, qu'il entreprit de faire passer les Maures d'Afrique en Espagne, vers l'an 710, pour enlever le trône à ce prince. Il n'y réussit que trop bien. *Rodrigue* perdit bientôt la couronne et la vie; et l'Espagne fut subjuguée. *Julien* ne survécut guères à sa vengeance. On prétend qu'il périt ensuite misérablement avec toute sa famille.

VII. JULIEN D'ÉCLANE, évêque de cette ville, étoit fils de *Mémorius*, évêque de Capoue. Il se distingua par son éloquence, et par les graces de son esprit et de son style. Ses talens lui gagnèrent le cœur de *St. Augustin*; mais ils se brouillèrent, lorsqu'il refusa de souscrire aux anathèmes lancés, en 418, contre les Pélagiens, dans le concile général d'Afrique. *Julien* se joignit à dix-sept autres évêques de sa secte, pour faire une confession de foi, dans laquelle ils prétendoient se justifier. Le pape, sans y avoir égard, le condamna avec ses complices. Ces fanatiques en appelèrent à un concile général; mais *St. Augustin*, un des plus ardens adversaires du Pélagianisme, démontra que cet appel étoit illusoire. *Julien* mourut en 450, après avoir été chassé de son église, anathématisé par les papes, et proscrit par les empereurs. On a de lui, quelques *Ouvrages*, 1668, in-8.°

JULIEN, (ST-) *Voy.* ST-JULIEN.

JULIENNE, prieure du monastère du Mont-Cornillon, près de Liége, naquit en 1193, et mourut en 1258, à 65 ans, en odeur de sainteté. Une vision qu'elle eut, donna lieu à l'institution de la *Fête du St. Sacrement*, qui, célébrée d'abord dans quelques églises particulières, le fut ensuite dans l'église universelle. *Voy.* URBAIN IV.

JULIUS CANUS, illustre Romain, a rendu son nom célèbre par sa constance. L'empereur *Caligula*, irrité sans sujet contre lui, l'avertit de se préparer à la mort. *Je vous suis bien obligé, César!* répondit cet homme intrépide, sans paroître ému. On le conduisit en prison, et lorsqu'on vint le prendre pour le mener au supplice, on le trouva jouant aux échecs. Son jeu étoit plus beau que celui de son compagnon; et afin que celui-çi ne se glorifiât pas après sa mort de l'avoir gagné, il pria le centurion d'être témoin de l'avantage qu'il avoit sur lui. Il se leva ensuite, et suivit l'exécuteur avec une fermeté qui surprit et toucha tous les spectateurs. *Voyez* Sénèque, *De tranquillitate animi*, cap. 14.

JULIUS, etc. *Voyez* BARCOCHEBAS. — I. CELSE. — CAPITOLIN. — FIRMICUS. — GRÉCINUS. — les derniers JULES. — OBSEQUENS. — AFRICAIN. — II. SABINUS.

JULLIÉRON, (Guichard) célèbre imprimeur de Lyon, attaché au parti de *Henri IV*, empêcha les Suisses, qui n'étoient plus payés, de quitter le service du roi. Il vendit deux maisons, et leur en distribua le prix. *Henri IV*, voulant ensuite lui rembourser ses cinquante mille livres, il les refusa, et ne lui demanda que le titre d'imprimeur du roi à Lyon; ce qui lui fut accordé en 1594.

JUNCKER, (Christian) né à Dresde en 1668, se rendit habile dans la science des médailles. Il fut successivement recteur à Schleusingen, à Eysenach et à Altembourg, où il mourut le 19 juin 1714, à 46 ans, avec le titre d'historiographe de la maison de SAXE-ERNEST, et de membre de la société royale de Berlin. La mort subite de sa femme, qu'il chérissoit tendrement, accéléra la sienne. C'étoit un savant, ennemi de la pédanterie et du charlatanisme. Il a fait un grand nombre de *Traductions* allemandes d'Auteurs anciens, et plusieurs *Editions* d'Auteurs classiques, avec des notes, dans le goût des éditions de *Minellius*. On a encore de lui : I. *Schediasma de Diariis eruditorum*. II. *Centuria Feminarum eruditione et scriptis illustrium*. III. *Theatrum Latinitatis universæ Rehero – Junckerianum*. IV. *Lineæ eruditionis universæ et Historiæ Philosophicæ*. V. *Vita Lutheri ex nummis*. VI. *Vita Ludolphi, etc.* Sa pauvreté l'obligeoit de travailler un peu à la hâte, et ses ouvrages se sentent de cette précipitation.

JUNCTES, (Les) *Voyez* JUNTES.

JUNCTIN, qu'on appeloit *Giuntino* en italien, mathématicien Florentin, avoit été d'abord Carme, il apostasia ensuite. Après avoir mené une vie errante, licencieuse et inquiète, il passa en France, où il abjura la religion Catholique. S'étant établi à Lyon, il y fut long-temps correcteur d'imprimerie chez les *Juntes*. Il donna ensuite dans la Banque, fit le commerce du papier, et prêta à intérêt. Il amassa, par ce moyen, soixante mille écus, dont on ne trouva cependant rien après sa mort. Il avoit fait un legs de mille écus aux *Juntes*; mais cette marque d'amitié ne leur servit de rien, par l'enlèvement furtif de tout ce qu'il avoit amassé. On prétend qu'il fut accablé, en 1590, sous les ruines de sa bibliothèque, quoiqu'il eût lu dans les astres qu'il mourroit d'un autre genre de mort. Il avoit environ 68 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* latins sur la Sphère de *Sacrobosco*, 1577 et 1578, 2 vol. in-4.° II. *Speculum Astrologiæ*, Lugduni, 1581, 2 vol. in-fol. III. Un *Traité* en françois sur la Comète qui parut en 1577, in-8.° IV. Un autre sur la réformation du Calendrier par *Grégoire XIII*, en latin, in-8.° Il étoit rentré dans l'Eglise Catholique, sans être plus réglé. Ses mœurs furent très-corrompues, et son esprit se ressentit de cette corruption.

I. JUNGERMAN, (Godefroi) fils d'un professeur en droit de Leipzig, est connu par une *Edition* de *Pollux*; par une autre, fort recherchée, d'une ancienne version grecque des sept livres *De la Guerre des Gaules* de *J. César*, Francfort, 1606, 2 vol. in-4°; et par une traduction latine des *Pastorales* de *Longus*, avec des notes, Hanoviæ, 1605, in-8.° On a aussi de lui, des *Lettres* imprimées. Il mourut à Hanau, le 16 août 1610.

II. JUNGERMAN, (Louis) frère du précédent, cultiva avec succès l'histoire naturelle, et s'appliqua particulièrement à la botanique. Il mourut à Altorf, en 1653. C'est à lui qu'on attribue *Hortus Eystettensis*. (*Voy.* BESLER.) *Catalogus plantarum*

quæ circa Altorfinum nascuntur, Altorf, 1646, in-8.° *Cornucopia Floræ Giessensis*, Giesse, 1623, in-4.°

JUNIE, (*Junia Calvina*) différente de *Junia Silana*, autre dame Romaine, fameuse par ses galanteries, descendoit de l'empereur *Auguste* en droite ligne. Elle joignoit à l'éclat de sa naissance, une rare beauté, mais qui n'étoit pas relevée par la sagesse. Son intimité avec *Silanus* son frère, où il entroit peut-être plus d'indiscrétion que de crime, l'exposa à des soupçons odieux. Que l'inceste fût vrai ou supposé, l'empereur *Claude* exila *Junie* de Rome ; elle fut rappelée par *Néron*, et vécut jusqu'au règne de *Vespasien*... *Racine*, dans sa tragédie de *Britannicus*, l'a peinte bien autrement que les écrivains anciens. Comme *Britannicus* étoit un prince vertueux, le poëte a supposé que son amante avoit les mêmes qualités, et a fait de *Junie* une vestale digne du cœur de son héros.

JUNIEN, (Saint) célèbre solitaire, natif de Briou en Poitou, fonda un monastère à Mairé, dont il fut le premier abbé. Il mourut le 13 août 587, le même jour que *Ste Radegonde*, avec laquelle il avoit été en commerce de lettres et de mysticité. En 1569, la crainte qu'inspiroient les Calvinistes, fit enfouir ses reliques avec des vases sacrés dans un lieu qu'on n'a pu encore découvrir. *Voyez* les *Vies des Saints* de *Baillet*, 13 août.

JUNILIUS, évêque d'Afrique au 6[e] siècle. On a de lui, deux livres *De la Loi divine*, en forme de dialogues, dans la bibliothèque des Pères. C'est une espèce d'introduction à l'étude de l'Écriture sainte.

I. JUNIUS, (Adrien) DU JONGH, né à Horn en Hollande, le 1[er] juillet 1511, s'appliqua de bonne heure à la littérature et à la médecine, et parcourut l'Allemagne et l'Angleterre pour se perfectionner. Appelé en Danemarck pour être précepteur du prince royal, il ne put s'accommoder, ni du climat, ni du génie de la nation. Il revint en Hollande en 1564, et mourut à Armuiden près de Middelbourg, le 16 juin 1575, de regret d'avoir vu piller sa bibliothèque par les Espagnols. Il laissa : I. Des *Commentaires* peu connus sur divers auteurs Latins. II. Un *Poëme* en vers prosaïques, intitulé : *La Philippide*, Londres, 1554, in-4°, sur le mariage de *Philippe II*, roi d'Espagne. III. Quelques *Traductions* d'ouvrages grecs ; mais elles sont peu fidelles ; et dans la seule version d'*Eunapius* il a fait plus de six cents fautes. IV. Six livres d'*Animadversorum*, que *Gruter* a insérés dans son *Trésor critique*. Ils roulent sur divers points de critique. « L'auteur y fait paroître, dit *Niceron*, une connoissance profonde de l'antiquité Grecque et Romaine, une critique également fine et judicieuse, de la politesse dans le style, jointe à toute la candeur et à toute la modestie d'un écrivain qui travaille sincèrement à découvrir la vérité. » Ces six livres, imprimés séparément à Rotterdam, en 1708, in-8°, sont suivis d'un Traité *de Coma*, curieux et rempli d'érudition. *Thiers* en a fait usage dans son *Histoire des Perruques*. V. *Phalli ex fungorum genere*

Descriptio,

Descriptio, Leyde, 1601, in-4°; Dordrecht, 1652, in-8.° On trouve dans cette édition des *Lettres* de *Junius*, mais il n'y a pas de figures. VI. *Nomenclator omnium rerum*; 1567, in-8.° Cet ouvrage est curieux et recherché. Il a beaucoup servi à l'abbé *Dinouart* pour la nouvelle édition de l'*Indiculus universalis* du Père *Pomey*. Le choix des termes en huit langues, n'y est pas moins une preuve d'érudition de l'auteur, que de sa patience infatigable. Ce n'est pas qu'on n'y trouve des fautes, et même des fautes grossières; mais c'est un sort inévitable dans des ouvrages si étendus et si variés. *Colomiez* rapporte, au sujet de ce livre, une anecdote, qui est apparemment un conte. Il dit que *J. Sambuc* étant allé en Hollande exprès pour voir *Junius*, apprit chez lui qu'il buvoit avec des charretiers; à cette nouvelle, il conçut tant de mépris pour lui, qu'il s'en retourna sans le voir. *Junius* l'ayant appris, s'excusa sur ce qu'il ne s'étoit trouvé avec ces sortes de gens, que pour apprendre d'eux quelques termes de leur métier, qu'il vouloit mettre dans son *Nomenclator*. (*Voy.* le tome 16e des Mémoires de *Niceron*, qui donne un catalogue détaillé de ses nombreux écrits.) On ne peut nier qu'il n'eût un grand fonds de littérature.

II. JUNIUS, *ou* DU JON, (François) né à Bourges, en 1545, se rendit habile dans le droit, dans les langues et dans la théologie, et fut ministre dans les Pays-Bas. Il fut choisi, en 1597, pour enseigner la théologie à Leyde, où il mourut le 13 octobre, en 1602, à 57 ans. Il avoit naturellement une mémoire fort étendue, à laquelle il avoit confié beaucoup de choses. On a de lui : I. Une *Version latine* du texte hébreu de la Bible; qu'il fit avec *Emmanuel Tremelius*. Elle a souvent été imprimée en différentes formes : celle qui a plus de notes, est d'Herborn, 1643, en 4 vol. in-folio. II. Des *Commentaires* sur une grande partie de l'Ecriture sainte, etc., publiés à Genève, 1607, en 2 vol. in-folio. Ce savant n'avoit d'autres plaisirs que ceux du travail. « Il peut passer, dit *Dupin*, pour un bon grammairien et un médiocre théologien. » Il n'étoit pas Calviniste rigide. Quoiqu'il crût, suivant le préjugé vulgaire de sa secte, que l'Eglise Romaine étoit *Meretrix Babylonica*, il prétendoit, dit *Niceron*, « qu'on pouvoit s'y sauver; que c'étoit un corps vivant, mais plein d'ulcères; que c'étoit une prostituée, mais qui ne laissoit pas d'être l'épouse de Jésus-Christ, parce qu'il ne l'avoit pas répudiée. » Ce sentiment, quoique exprimé d'une manière offensante pour la véritable Eglise, déplut aux théologiens de Genève.

III. JUNIUS, (François) fils du précédent, né à Heidelberg en 1589, prit d'abord le parti des armes; mais, après la trève conclue en 1609, il se livra tout entier à l'étude. Il passa en Angleterre en 1610, et demeura pendant trente ans chez le comte d'*Arundel*. Il mourut à Windsor, chez *Isaac Vossius* son neveu, en 1678, à 88 ans, laissant ses manuscrits à l'université d'Oxford. Il se fit extrêmement estimer, non-seulement par sa profonde érudition, mais encore par la pureté de ses mœurs. Ainsi

que son père, il n'avoit aucune passion que celle de l'étude ; et, ce qui est bien peu commun, cette passion n'altéra pas sa santé. Il ne songeoit ni aux biens, ni aux dignités de la terre. On mit dans son Epitaphe : *Sine querelâ aut injuriâ, Musis tantùm et sibi vacavit.* Sa philosophie servit à conserver son enjouement, qui l'accompagna jusqu'à sa dernière vieillesse ; et il reçut toujours avec affabilité ceux qui le visitoient, quoiqu'il craignît d'être détourné de son travail. Il aimoit tellement les langues septentrionales, qu'ayant su qu'il y avoit en Frise quelques villages où l'ancienne langue des Saxons s'étoit conservée, il y alla demeurer deux ans. On a de lui : I. Un Traité *De Picturâ Veterum.* Il y a peu de choses dans les auteurs Grecs et Latins, sur la peinture et sur les peintres, qui aient échappé aux recherches laborieuses de l'auteur. La meilleure édition est de Rotterdam, en 1694, in-folio. II. *L'Explication de l'ancienne Paraphrase Gothique des quatre Evangiles*, corrigée sur de bons manuscrits, et éclaircie par des notes de *Thomas Maréchal*, 1665, in-4.° III. Un *Commentaire* sur la *Concorde des quatre Evangiles*, par *Tatien*, manuscrit. IV. Un *Glossaire* en cinq langues, dans lequel il explique l'origine des langues septentrionales. Ce dernier ouvrage a été donné au public à Oxford, en 1645, in-fol., par *Edouard Lye*, savant Anglois. *Junius* étoit aussi très-versé dans les langues orientales, ainsi que dans toutes les connoissances qui constituent le profond érudit.

JUNON, (Mythol.) sœur et femme de *Jupiter*, et la Déesse des royaumes et des richesses, étoit fille de *Saturne* et de *Rhée.* Elle échappa à la cruauté de *Saturne*, qui vouloit dévorer tous ses enfans. Elle épousa ensuite *Jupiter*, et en eut *Ilithye*, *Mena* et *Hébé.* Elle devint si jalouse, qu'elle l'épioit continuellement, ne cessant de persécuter ses concubines, et même les enfans qu'il en avoit eus. Elle suscita une infinité de traverses à *Europe*, *Sémélé*, *Io*, *Latone*, et aux autres amantes de *Jupiter.* Après la défaite des Dieux, auxquels elle s'étoit jointe dans leur révolte, *Jupiter* la suspendit en l'air ; et par le moyen d'une paire de mules d'aimant, que *Vulcain* inventa pour se venger de ce qu'elle l'avoit mis au monde tout contrefait, il lui attacha sous les pieds deux enclumes, *après* lui avoir lié les mains derrière le dos avec une chaîne d'or. Les Dieux ne purent jamais la délier, et sollicitèrent *Vulcain* de le faire, avec promesse de lui donner *Vénus* en mariage. *Junon* joignoit à sa jalousie, un orgueil insupportable. Elle ne put jamais pardonner à *Pâris* de ne lui avoir pas adjugé la pomme d'or sur le mont Ida, lorsqu'elle disputa de la beauté avec *Vénus* et *Pallas* : elle se déclara, dès ce moment, l'ennemie irréconciliable du nom Troyen. *Junon*, toujours attentive aux démarches de *Jupiter*, ayant appris qu'il avoit mis au monde *Pallas* sans sa participation, et qu'il l'avoit fait sortir de son cerveau, donna, toute seule aussi, la naissance à *Mars.* Cette Déesse présidoit aux mariages et aux accouchemens. Quand les dames Romaines ne pouvoient avoir d'enfans, *elles* alloient dans son temple, où s'étant dépouillées de leurs vête-

mens et couchées contre terre, elles recevoient plusieurs coups de fouet, avec des lanières de peau de bouc, par un prêtre Lupercal : aussi représente-t-on *Junon* tenant un fouet d'une main, et de l'autre un sceptre, avec cette inscription, *Junoni Lucinæ*. Les poëtes lui ont donné diverses épithètes dans leurs ouvrages. Ils l'appellent *Lucina*, *Opigena*, *Juga*, *Domiduca*, *Cinxia*, *Unxia*, *Fluonia*. Elle fut nommée Lucina, (*à Luce*) de la lumière, parce qu'elle aidoit les femmes à mettre les enfans au monde, et à leur faire voir la lumière. On la nommoit, pour la même raison, Opigena et Obstetrix, parce qu'elle soulageoit les femmes dans leurs couches : *Voy.* Galanthis. Elle étoit appelée Juga, parce qu'elle présidoit au joug du mariage, et par conséquent à l'union du mari et de la femme. Elle avoit, sous cette qualité, un autel dans une des rues de Rome, qui fut nommée *vicus Jugarius*, la rue des Jougs. On la nommoit Domiduca, parce qu'elle conduisoit la mariée dans la maison de son époux : Unxia, à cause de l'onction que faisoit la nouvelle mariée au jambage de la porte de son mari en y entrant : Cinxia, parce qu'elle aidoit au mari à délier la ceinture que la mariée portoit. Enfin, on la nommoit Fluonia, parce qu'elle arrêtoit les pertes de sang aux femmes dans leurs accouchemens. En un mot, *Junon* servoit aux femmes comme d'Ange gardien, de même que le dieu *Génius* aux hommes; car les anciens croyoient que les génies des hommes étoient mâles, et ceux des femmes, femelles. Aussi les femmes juroient par *Junon*, et les hommes par *Jupiter*. Junon étoit honorée d'un culte particulier à Argos, à Carthage, etc. Les poëtes la représentent sur un char traîné par des paons, avec un de ces oiseaux auprès d'elle.

JUNTES, célèbres imprimeurs d'Italie dans les 15ᵉ et 16ᵉ siècles, commencèrent à s'établir à Lyon, où ils imprimèrent les *Lettres* de *Léon X*, par *le Bembe*, et les *Œuvres* du Jacobin *Menclès-Pagninus*. De là, ils s'établirent à Genève, à Venise et à Florence. *Philippe* commença à imprimer à Gênes, en 1497, et mourut vers 1519. Il eut pour frère, ou cousin, *Bernard*, qui exerça la même profession avec autant de célébrité. Les éditions grecques de *Philippe Junte*, sont très-estimées. On distingue l'*Hermogène*, l'*Oppien*, l'*Aristophane*, le *Xénophon*, la *Grammaire* de *Théodore de Gaze*, les *Œuvres* de *St. Denys* l'Aréopagite, les *Vies* de *Plutarque*, les *Discours* d'*Aristide*, les *Figures* de *Philostrate*, et les *Œuvres* de *Sophocle*. Les *Œuvres* d'*Homère*, in-8°, 1519, sont le dernier livre qu'il imprima. Le *Florilegium diversorum Epigrammatum*, in-8°, fut imprimé par ses héritiers. — Il y eut aussi des Juntes à Florence. Les uns et les autres se servoient de caractères italiques : ce qui déprécia un peu leurs éditions. *Voy.* Junctin.

JUPITER, (Mythol.) le plus grand des Dieux du Paganisme, étoit fils de *Saturne* et de *Rhée*. Cette déesse s'étant apperçue que son mari dévoroit ses enfans à mesure qu'elle les mettoit au monde, et craignant pour *Jupiter* et pour *Junon*, elle leur substitua un caillou, que Sa-

turne dévora. *Jupiter* fut élevé au son des instrumens des Corybantes, et nourri secrètement du lait de la chèvre *Amalthée*, laquelle, en récompense de ce service, fut changée en constellation. *Jupiter* donna de bonne heure des marques de sa puissance ; il attaqua *Titan*, délivra son père, et le remit sur le trône. *Saturne* ayant appris du *Destin* que *Jupiter* étoit né pour commander à tout l'univers, chercha tous les moyens pour perdre son fils, qui le chassa du ciel, et le contraignit d'aller se cacher dans le Latium. *Jupiter* s'étant emparé du trône de son père, se vit maître en peu de temps du ciel et de la terre. Ce fut alors qu'il épousa *Junon* sa sœur, et qu'il partagea la succession de son père avec ses frères. Il se réserva le ciel, donna l'empire des eaux à *Neptune*, et celui des enfers à *Pluton*. *Junon*, *Pallas* et les autres Dieux, voulurent, bientôt après, se soustraire à sa domination ; mais il les défit, et les contraignit de se sauver en Égypte, où ils prirent diverses formes. Il les poursuivit sous la figure d'un belier, et fit enfin la paix avec eux. Lorsqu'il se croyoit tranquille, les *Géans*, enfans de *Titan*, voulant rentrer dans leurs droits, entassèrent plusieurs montagnes les unes sur les autres, pour escalader le ciel et pour l'en chasser. *Jupiter* qui s'étoit déjà rendu maître du tonnerre, les foudroie, et les écrase sous ces mêmes montagnes. Après cette victoire, il ne songea plus qu'à s'abandonner à ses plaisirs ; il eut une infinité de concubines. Il se métamorphosoit de toutes les manières pour les tromper. Il se cacha sous la forme d'une pluie d'or, pour surprendre *Danaé* enfermée dans une tour d'airain. Amoureux d'*Europe*, fille d'*Agénor*, il se métamorphosa en taureau ; et cette princesse s'étant mise sur son dos, il prit la fuite, passa la mer à la nage et l'enleva. Il prit la figure d'un cygne pour tromper *Léda*, femme de *Tyndare*, qui accoucha de deux œufs, d'où sortirent *Castor* et *Pollux*, *Hélène* et *Clytemnestre*. Enfin, il se transforma en aigle pour enlever *Ganymède*, fils de *Tros*, et le porta au ciel, où il se fit verser le nectar par lui à la place d'*Hébé*. Voilà les idées que les Païens avoient de la divinité principale qu'ils adoroient. Ils regardoient *Jupiter* comme le maître absolu de tout, et le représentoient toujours la foudre à la main, porté sur un aigle, oiseau qu'il prenoit sous sa protection. Le chêne lui étoit consacré, parce qu'à l'exemple de *Saturne*, il apprit aux hommes à se nourrir de glands. On lui éleva des temples superbes par tout l'univers ; et on lui donna des surnoms, suivant les lieux où il avoit des autels. Voici ceux qu'on trouve le plus communément dans les auteurs Latins. *Jupiter Capitolinus*, à cause du temple que *Tarquin le Superbe* lui fit bâtir sur la montagne de ce nom. *Jupiter Feretrius ; Romulus* lui donna ce nom en reconnoissance des forces qu'il lui avoit inspirées pour tuer *Acron* roi des Céciniens, dont il lui consacra les dépouilles appelées *Opimes*, dans un temple qu'il érigea en son honneur. *Jupiter Stator*, parce que *Romulus*, dans une bataille où les Sabins avoient le dessus, promit de lui dédier un temple, s'il arrêtoit la déroute de ses troupes qui fuyoient. *Jupiter Hospitalis*, parce qu'il étoit le protecteur des droits sacrés de l'hospitalité. *Jupiter Li*-

tialis, parce qu'il étoit adoré sous ce nom par les peuples du *Latium*, parmi lesquels les Romains tenoient le premier rang. *Jupiter Lapis*, parce que ceux qui faisoient serment par *Jupiter*, tenoient une pierre à la main. *Jupiter Tonans*, parce qu'il étoit maître du tonnerre. Les Egyptiens le nommoient *Jupiter-Ammon*, (Voyez AMMON) et l'adoroient sous la figure d'un belier; mais son principal surnom étoit *Olympien*, parce qu'il demeuroit, dit-on, avec toute sa cour, sur le sommet du mont Olympe. (*Voy.* PHIDIAS.) On prétend que *Varron* avoit compté jusqu'à trois cents *Jupiters*, dont les auteurs de l'antiquité, et sur-tout les poëtes, ont réuni tous les traits pour n'en faire qu'un seul, auquel on a attribué, comme à *Hercule*, les actions de tous les autres. En style familier ou burlesque, les poëtes François le nomment souvent *Jupin*.

JURAIN, (Claude) avocat et maire d'Auxonne, publia en 1611, l'*Histoire* des antiquités de cette ville, in-8.°

JURET, (François) natif de Dijon, chanoine de Langres, mort le 21 décembre 1626, à 73 ans, cultiva l'étude et les belles-lettres avec beaucoup d'assiduité. On a de lui : I. Quelques pièces de *Poésie* qu'on trouve dans les *Deliciæ Poëtarum Gallorum*. II. Des *Notes* sur *Symmaque*, Paris, 1604, in-4°; et sur *Yves de Chartres*, 1610, in-8.° Elles sont remplies d'érudition.

JURIEU, (Pierre) fils d'un ministre de Mer, dans le diocèse de Blois, et neveu des fameux *Rivet* et *Dumoulin*, naquit le 24 décembre 1637, et succéda à son père dans son ministère. Sa réputation le fit choisir pour professer la théologie et l'hébreu à Sédan. L'académie de cette ville ayant été ôtée aux Calvinistes en 1681, il se retira à Rouen, et de là à Rotterdam, où il obtint une chaire de théologie. *Jurieu*, homme d'un zèle ardent et emporté, s'y signala par ses extravagances. Il se mêla de présages, de miracles, de prophéties. La révocation de l'*Édit* de Nantes avoit affoibli le Calvinisme en France. Les restes de ce parti, dispersés dans les différentes provinces, et obligés de se cacher, ne voyoient aucune ressource humaine qui pût les remettre en état de forcer *Louis XIV* à leur accorder les priviléges et la liberté de conscience dont ils avoient joui sous ses prédécesseurs. Il falloit, dit l'abbé *Pluquet*, pour soutenir la foi de ces restes dispersés, des secours extraordinaires, des prodiges : ils éclatèrent de toutes parts parmi les réformés, pendant les quatre premières années qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes. On entendit dans les airs, aux environs des lieux où il y avoit eu autrefois des temples, des voix si parfaitement semblables aux chants des pseaumes, tels que les Protestans les chantent, qu'on ne put les prendre pour autre chose. Cette mélodie etoit céleste, et ces voix angéliques chantoient les pseaumes selon la version de *Clément Marot* et de *Théodore de Bèze*. Ces voix furent entendues dans le Béarn, dans les Cévennes, à Vassy, etc. Des ministres fugitifs furent escortés par cette divine psalmodie, et même la trompette ne les abandonna qu'après avoir franchi les frontières du royaume,

et être arrivés en pays de sureté. *Jurieu* rassembla avec soin les témoignages de ces merveilles, et en conclut que *Dieu s'étant fait des bouches au milieu des airs, c'est un reproche indirect que la Providence fait aux Protestans de France, de s'être tûs trop facilement.* Il osa prédire (dans son *Accomplissement des Prophéties*, 1686, 2 vol. in-12.) qu'en 1689, le Calvinisme seroit rétabli en France. Il se déchaîna contre toutes les puissances de l'Europe opposées au protestantisme, et fit frapper des médailles qui éternisent sa démence et sa haine contre Rome et contre sa patrie. « Nous irons bientôt porter, disoit-il, la vérité jusque sur le trône du mensonge, et le relèvement de ce que l'on vient d'abattre se fera d'une manière si glorieuse, que ce sera l'étonnement de toute la terre. » Ce rétablissement glorieux des réformés, devoit, selon *Jurieu*, se faire sans effusion de sang, ou avec peu de sang répandu; ce ne devoit pas même être, ni par la force des armes, ni par des ministres répandus dans la France, mais par l'effusion de l'ésprit de Dieu. Des ministres Protestans adoptèrent les idées de *Jurieu*, les portèrent dans les Cévennes, où elles produisirent, quelque temps après, une guerre civile. C'est avec ce fougueux insensé, que *Bayle*, qui avoit été d'abord lié avec lui, eut de grands démêlés auxquels on assigne diverses causes. La véritable fut, sans doute, la jalousie qu'inspira à *Jurieu* le succès de la critique de l'*Histoire du Calvinisme* de *Mainbourg*, qu'il avoit censurée en même temps que *Bayle*. L'abbé *d'Olivet* a prétendu trouver le principe de la haine de *Jurieu*, dans les liaisons de *Bayle* avec Mad. *Jurieu*. Cette femme, de beaucoup d'esprit et de mérite, connut, dit-il, *Bayle* à Sédan, et l'aima. Son amant vouloit se fixer en France; mais lorsque *Jurieu* passa en Hollande, l'amour l'emporta sur la patrie, et il alla joindre sa maîtresse. Ils y continuèrent leurs liaisons, sans même en faire trop de mystère. Tout Rotterdam s'en entretenoit; *Jurieu* seul n'en savoit rien. On étoit étonné qu'un homme qui voyoit tant de choses dans l'apocalypse, ne vît pas ce qui se passoit chez lui. Il ouvrit enfin les yeux. Un cavalier, en pareil cas, dit le même académicien, tire l'épée, un homme de robe intente un procès, un poëte fait une satire, *Jurieu* fit des livres. Ce procès occupa long-temps la Hollande. Mais ce qu'*il y a de* sûr, c'est que Mad. *Jurieu* n'étoit point une femme galante, et que ce roman, imaginé par quelque faiseur d'anecdotes, n'auroit pas dû être adopté par un homme d'esprit tel que l'abbé *d'Olivet*. *Voyez* BAYLE. La contention et la chaleur avec laquelle *Jurieu* écrivit jusqu'à la fin de ses jours, épuisèrent son esprit. Il s'imaginoit que les coliques dont il étoit tourmenté, venoient des combats que se livroient des cavaliers qu'il croyoit avoir dans le ventre. Il tomba dans l'enfance, et il est fort douteux si ce qu'il faisoit dans cet état de langueur, ne valoit pas autant que ce qu'il avoit fait dans la force de l'âge. Il mourut à Rotterdam, le 11 janvier 1713, à 76 ans. Les Catholiques et les Protestans, du moins ceux qui sont capables d'équité, se réunissent aujourd'hui dans le jugement qu'on doit porter de ses

écrits et de sa personne. Ils conviennent qu'il avoit beaucoup de feu et de véhémence, qu'il étoit capable d'en imposer aux foibles par son imagination ; mais ils avouent en même temps que son zèle alloit jusqu'à la fureur et au délire, et qu'il étoit plus digne de prêcher à des frénétiques qu'à des hommes raisonnables. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de la Dévotion*. II. Un Écrit sur *la nécessité du Baptême*. III. Une *Apologie de la Morale des Prétendus-Réformés*, contre le livre de M. *Arnauld*, intitulé : *Le Renversement de la Morale par les Calvinistes ;* la Haye, 1685, deux vol. in-8.° IV. *Préservatif contre le changement de Religion*, in-12, opposé au livre de l'*Exposition de la Foi Catholique* de *Bossuet*. V. Des *Lettres* contre l'*Histoire du Calvinisme* de *Mainbourg*, 4 vol. in-12, et 2 vol. in-4.° VI. D'autres *Lettres* de controverse, entr'autres celles qui sont intitulées : *Les derniers efforts de l'Innocence affligée*. VII. *Traité de la puissance de l'Église*, Quevilly, 1677, in-12. —*Le vrai système de l'Eglise*, 1686, in-8.° —*Unité de l'Eglise*, 1688, in-8.° Il y prétend qu'elle est composée de toutes les sociétés Chrétiennes qui ont retenu les fondemens de la foi; on y trouve une *Réplique à Nicole*, qui avoit réfuté cet ouvrage. VIII. Une *Histoire des Dogmes et des Cultes de la Religion des Juifs*, Amsterdam, 1704, in-12, livre médiocre. IX. L'*Esprit de M. Arnauld*, 1684, 2 vol. in-12, ouvrage rempli d'invectives et de calomnies, et qui souleva tous les honnêtes gens, même en Hollande et dans les pays Protestans. X. *Traité historique d'un Protestant sur la Théologie mystique*, à l'occasion des démêlés de *Fénélon* avec *Bossuet*, etc., 1699, in-8°, peu commun. XI. *Janua cœlorum reserata*, 1692, in-4.° XII *La Religion du Latitudinaire*, Rotterdam, 1686, in-8.° XIII. *La politique du Clergé de France*, 1681, deux vol. in-12. *Voyez* l'art. OATÈS. XIV. *Préjugés légitimes contre le Papisme*, 1685, in-4.° XV. Des *Lettres Pastorales*, 3 vol. in-12, où il souffloit le feu de la discorde entre les nouveaux Catholiques et les Protestans, etc. etc. *Voyez* JACQUELOT.

JURIN, (Jacques) secrétaire de la Société royale de Londres, et président des médecins de cette ville, mort en 1750 dans un âge assez avancé, cultiva avec un succès égal la médecine et les mathématiques. Il contribua beaucoup à rendre les observations météorologiques plus exactes et plus communes; et servit infiniment à répandre l'excellente méthode de l'inoculation, par les écrits qu'il publia sur cette matière. Il eut de violentes disputes avec *Michelloti*, sur le mouvement des eaux courantes; avec *Robins*, sur la vision distincte; avec *Keill* et *Senac*, sur le mouvement du cœur; et avec les partisans de *Leibnitz*, sur les forces vives. *Jurin* étoit très-zélé pour la philosophie de *Newton*, la seule qui reste, tandis que tous les autres systèmes philosophiques ont passé comme les modes.

I. JUSSIEU, (Antoine de) secrétaire du roi, docteur des facultés de médecine de Paris et de Montpellier, professeur de botanique au Jardin-royal, naquit à Lyon en 1686. La passion

d'herboriser fut très-vive en lui dès sa jeunesse, et lui mérita une place à l'académie des Sciences en 1712. Il parcourut une partie des provinces de France, les isles d'Hières, la vallée de Nice, les montagnes d'Espagne, et il rapporta de ses savantes courses une nombreuse collection de plantes. Devenu sédentaire à Paris, il enrichit les volumes de l'académie, d'un grand nombre de *Mémoires* : sur le *Café* ; sur le *Kali* d'Alicante ; sur le *Cachou* ; sur le *Macer* des anciens, ou *Simarouba* des modernes ; sur l'altération de l'eau de la Seine, arrivée en 1731 ; sur les *Mines de Mercure* d'Almaden ; sur le magnifique *Recueil de Plantes et d'Animaux*, peints sur vélin, qu'on conservoit à la bibliothèque du roi ; sur une *Fille* qui n'avoit point de langue et qui parloit cependant très-bien ; sur les *Cornes d'Ammon* ; sur les *Pétrifications animales* ; sur les pierres appelées *Pierres de Tonnerre*. C'est lui qui a fait l'*Appendix* de *Tournefort*, et qui a rédigé l'ouvrage du P. *Barrelier* sur les *Plantes* qui croissent en France, en Espagne et en Italie, 1714, in-folio. On a imprimé son Discours *sur le progrès de la Botanique*, 1718, in-4.° A ses occupations littéraires, il joignoit la pratique de la médecine, et il voyoit sur-tout les pauvres de préférence. Il y en avoit tous les jours chez lui un nombre considérable ; il les aidoit non-seulement de ses soins, mais de son argent : car il avoit acquis une fortune considérable, dont son frère *Bernard* fut le seul héritier. *Antoine* mourut d'une espèce d'apoplexie, le 22 avril 1758, âgé de 72 ans.

II. JUSSIEU, (Bernard de) frère du précédent, né à Lyon, le 17 Aout 1699, se distingua, comme lui, dans la pratique de la médecine, et par ses connoissances dans la botanique. Ses talens lui procurèrent la chaire de démonstrateur des plantes au Jardin du roi, et une place à l'académie des Sciences de Paris : il fut aussi membre de plusieurs autres célèbres sociétés de l'Europe littéraire. On a dit qu'il avoit peu écrit, mais qu'il avoit parlé, et que d'autres avoient écrit d'après lui. On lui doit l'édition de l'*Histoire des Plantes* qui naissent aux environs de Paris, par *Tournefort*, 1725, 2 vol. in-12, et l'*Ami de l'humanité*, ou *Conseils d'un bon citoyen à sa nation*, in-8°, imprimé après sa mort. *Jussieu* fut appelé par *Louis XV*, pour former l'arrangement d'un jardin des plantes à Trianon. Il eut de fréquens entretiens avec le monarque, qui goûtoit également son savoir, sa simplicité et sa candeur ; mais il ne demanda rien, et on ne lui donna rien, pas même le remboursement des dépenses que ses fréquens voyages lui avoient causées. Cependant le roi ne l'avoit pas oublié. Il cessa, au bout de quelques années, de le mander à Trianon, où sa présence n'étoit plus utile ; mais il parloit souvent de lui avec intérêt. La modestie de *Jussieu* étoit extrême ; souvent il répondit aux questions qu'on lui proposoit, *Je ne sais pas* ; et cette réponse embarrassoit quelquefois les consultans, honteux alors de s'être crus plus savans que lui. Il haïssoit la charlatanerie, et pardonnoit aux charlatans. Une gaieté douce, et des plaisanteries sans fiel que sa bonhommie rendoit piquantes,

assaisonnoient les conversations qu'il avoit sur ce sujet avec ses amis; c'étoit alors qu'il faisoit à certaines opinions une guerre innocente, et où jamais le nom de leurs auteurs n'étoit prononcé. Le cèdre du Liban manquoit au Jardin du roi; *Jussieu* eut le plaisir de voir les deux pieds de cet arbre qu'il avoit apportés d'Angleterre, dans son chapeau, croître sous ses yeux, et élever leurs cîmes au-dessus des plus grands arbres. Le célèbre *Linné* étant venu en France, assista à une de ses herborisations. Les élèves de *Jussieu* voulant éprouver la sagacité de leur maître, lui présentoient souvent des plantes qu'ils avoient mutilées exprès, pour déguiser leurs caractères, et *Jussieu* ne manquoit jamais de reconnoître l'artifice, nommoit la plante, le lieu où elle croissoit naturellement, les caractères qu'on avoit ou effacés ou déguisés. Cette fois les élèves de *Jussieu* voulurent tenter la même plaisanterie avec *Linné*. « Il n'y a qu'un DIEU, ou votre maître, dit-il, qui puisse vous répondre : *Aut DEUS, aut Dominus* DE JUSSIEU. » Cet excellent botaniste fut enlevé à l'académie et à ses élèves, le 6 novembre 1777, dans sa 79e année.

III. JUSSIEU, (Joseph de) frère du précédent, et membre de l'académie des Sciences, accompagna, en 1735, *la Condamine*, au Pérou. Il n'en revint qu'en 1771, après avoir bravé beaucoup de dangers pour faire des découvertes en botanique, et y avoir exercé la médecine avec distinction. Doué d'une grande variété de talens, il fut encore employé par les Péruviens comme ingénieur. Il construisit un pont et dirigea des chemins, tandis qu'il guérissoit des malades. Il devoit publier le *Journal de ses Voyages*, lorsqu'il tomba dans l'enfance. La perte absolue de sa mémoire fut suivie d'un assoupissement qui termina sa laborieuse carrière le 11 avril 1779. Quoique dans ses dernières années, il n'eut conservé aucune de ses idées, il lui resta un air caressant et doux, qui sembloit exprimer sa reconnoissance pour les soins de ses neveux qui soulagèrent son état de foiblesse et d'imbécillité.

JUSSIEU-MONTLUEL, *Voyez* MONTLUEL.

I. JUSTE, *ou* JUST, (Saint) né de parens nobles du Vivarais, pieux et savant évêque de Lyon, quitta ce siége à l'occasion d'un frénétique qui fut mis en pièces par le peuple. Ce malheur lui fut si sensible, qu'il se retira dans les déserts de l'Égypte, où il vécut en Saint jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du 4e siècle. Il avoit assisté, étant évêque, à deux Conciles, l'un tenu à Valence en 374, et l'autre à Aquilée, en 381. Ami de *St. Ambroise*, *St. Juste* fut, comme lui, un pasteur fidelle, le soutien de la vérité contre l'hérésie Arienne, et l'exact observateur de la discipline. — Il y a eu d'autres Saints de ce nom : *St. JUSTE* de Beauvais, dont la fête se célèbre le 18 octobre; *St. JUSTE* de Cantorbery, honoré le 10 novembre; et une martyre célèbre du 4e siècle, placée dans le martyrologe au 19 juillet. Elle scella l'Évangile de son sang, à Séville en Espagne, avec *Ste Rufine*. L'une et l'autre vendoient de la vaisselle de terre, et le refus qu'elles en firent pour les sacrifices, fut cause de leur mort.

II. JUSTE, Évêque d'Urgel, mort en 540, est auteur d'un petit *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, inséré dans la Bibliothèque des Pères. —Il y a eu du même nom, un archevêque de Tolède, dans le 7e siècle, célèbre par son savoir et sa piété.

JUSTE-LIPSE, *Voy.* LIPSE.

JUSTEL, (Christophe) Parisien, conseiller et secrétaire du roi, né en 1580, mort dans sa patrie, en 1649, étoit l'homme de son temps le plus versé dans l'histoire du moyen âge. Il possédoit parfaitement celle de l'église et des conciles. C'est sur les recueils de ce savant homme, que *Henri Justel*, son fils, non moins savant que son père, mort à Londres en 1693, bibliothécaire du roi, et *Guillaume Voël*, publièrent la *Bibliotheca Juris canonici veteris*, en 2 vol. in-fol. Paris, 1661. C'est une collection, très-bien faite, de pièces fort rares sur le droit canon ancien. On y trouve plusieurs canons grecs et latins, tirés de manuscrits inconnus jusques à lui. *Justel* étoit en commerce de lettres avec tout ce que l'Europe avoit de plus savant, et il en étoit respecté. On a de lui: I. Le *Code des canons de l'église universelle*, 1628; ouvrage justement estimé. II. L'*Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*, in-folio, pleine de recherches. On y trouve diverses pièces curieuses, très-utiles pour la connoissance de l'Histoire de France.

JUSTI, (N. de) minéralogiste Allemand, né sans fortune, étudioit à Iène, en 1720, revêtu du manteau bleu, marque à laquelle on reconnoît en Allemagne les écoliers privés des secours de leurs parens. Le célèbre *Zink*, qui professoit l'économie politique, distingua *Justi*, et prit soin de régler son imagination, et de développer son génie. En sortant de ses études, il s'engagea au service du roi de Prusse, et épousa, en 1749, une simple paysanne, qu'il abandonna ensuite. Un ouvrage qu'il publia sur l'économie politique, le fit connoître à Vienne, où il fut appelé pour remplir une chaire dans cette partie; mais lorsqu'il y fut arrivé, elle ne lui fut point donnée. Un séjour assez long que *Justi* avoit fait en Saxe, l'avoit mis dans le cas d'acquérir quelques connoissances en minéralogie; il se livra avec ardeur à cette étude, et fut nommé membre du conseil des Mines. Il parcourut celles de Schemnitz, en Hongrie, et de Hanneberg, en basse Autriche, et se retira à Gottingue, où il fut admis à l'académie de cette ville, et où il professa l'économie politique et l'histoire naturelle. *Justi* est mort quelque temps après, comme il se proposoit de traduire l'*Encyclopédie*, ou plutôt d'en former une en allemand, d'après la françoise. Il a été le rédacteur principal de la *Traduction* des Arts et Métiers, de l'académie des Sciences de Paris, publiée par les libraires de Leipzig; on lui doit en entier celle de l'art des Forges, par *Duhamel* et *Bouchu*. Ses autres écrits sont: I. Diverses *Critiques* et *Pamphlets* contre ses nombreux adversaires. II. Plusieurs *Extraits* fournis au journal de Gottingue, écrits avec clarté, mais souvent avec trop d'amertume. III. *Traité de Minéralogie*, 1757, ouvrage imparfait, offrant des détails heureux et des descriptions bien faites. Il attaque dans la préface *Linnée*, *Vallérius*,

Voltessdorff; il promet de rectifier leurs erreurs, ne le fait pas, et en publie beaucoup qui lui sont particulières. En effet, il présente comme espèces, de simples *variétés*; il trouve de l'argent dans le bismuth; il prétend que le spath pesant est un métal, et que le mica jaune, qu'on appelle *or de chat*, donne un régule. Ses opinions, qu'il soutenoit avec aigreur, lui procurèrent de justes critiques et des ennemis. IV. *Traité sur les Monnoies*. C'est le meilleur ouvrage sorti de la plume de cet écrivain. Il y démontre que les princes, en diminuant la valeur réelle du numéraire, et la maintenant néanmoins sur un pied plus haut qu'elle ne le comporte, se trompent eux-mêmes, puisque les espèces rentrent dans leurs trésors. Le roi de Prusse et le duc de *Wittemberg* changeoient alors leurs monnoies et en augmentoient l'alliage. Indignés de la manière hardie avec laquelle *Justi* les blâmoit, ils le firent arrêter et enfermer dans la citadelle de Breslaw. Il y éprouva d'abord toutes les rigueurs de la captivité; on lui accorda ensuite un traitement beaucoup plus doux. V. *Mélanges* de chimie et de minéralogie, 2 vol. in-4.° Ils renferment un grand nombre d'observations sur des sujets ordinairement frivoles et peu importans. En général, ce savant a été chimiste mediocre, minéralogiste méthodique, économiste habile; il fut caustique dans ses écrits, inconséquent dans sa conduite, courageux dans l'infortune, jamais à charge à personne, désintéressé et bienfaisant. Plus de stabilité dans ses projets, plus de douceur dans le caractère, lui auroient assuré un sort heureux.

I. JUSTIN, (Saint) philosophe Platonicien, de Naplouse en Palestine, fut converti à la foi de Jésus-Christ, par les persécutions qu'il voyoit souffrir aux Chrétiens. Quoiqu'il eût embrassé le Christianisme, il garda l'habit de philosophe, nommé en latin *Pallium*. C'étoit une espèce de manteau. *Tertullien* remarque, que non-seulement les philosophes portoient cet habit, mais tous les gens de lettres. Plusieurs Chrétiens le prirent, non comme philosophes, mais comme faisant profession d'une vie plus austère. La persécution s'étant allumée sous *Antonin*, successeur d'*Adrien*, *Justin* composa une *Apologie pour les Chrétiens*. Il en présenta dans la suite une autre à l'empereur *Marc-Aurèle*, dans laquelle il soutint l'innocence et la sainteté de la religion Chrétienne, contre *Crescent*, philosophe Cynique, et contre quelques autres calomniateurs. Il fit honneur au Christianisme par sa science, par l'intégrité de ses mœurs, et confirma sa doctrine par sa constance, et par la pureté de sa foi. Il fut martyrisé l'an 167. Ce philosophe Chrétien est mis avec raison au rang des docteurs de l'Église, à laquelle il soumit sa raison et consacra sa plume. Il étoit extrêmement versé dans les différentes erreurs de la philosophie païenne, et dans les vérités de la Chrétienne. Il combattoit l'une par l'autre. Il réfutoit les partisans de l'idolâtrie par les écrits des philosophes, et les Juifs par ceux des prophètes. Content d'exposer le vrai, il ne le para point du fard de

l'éloquence. Son style est simple, dénué d'ornemens, et chargé de citations. La méthode qu'il emploie dans sa première *Apologie*, est excellente. Il y prouve la religion Chrétienne par les mœurs de ceux qui la professoient, par l'accomplissement tout récent des prophéties, et par l'exposition simple et naïve de ce qui se passoit dans les assemblées des premiers Chrétiens. Il dit que « le Christianisme a existé même avant Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, et la raison souveraine dont tout le genre humain participe; et que ceux qui ont vécu suivant la raison, sont Chrétiens. » Ainsi, selon lui, le philosophe *Socrate* l'étoit. Il y a d'autres idées qui paroîtroient peu exactes aujourd'hui; mais qu'on pardonne aisément à un païen converti, qui n'avoit pas secoué tous les préjugés de l'ancienne philosophie. Outre ces deux *Apologies*, il nous reste de lui : I. Un *Dialogue avec le Juif Tryphon*. II. Deux *Traités* adressés aux Gentils. III. Un *Traité de la Monarchie*, ou *de l'Unité de Dieu*. On lui attribue encore d'autres ouvrages. Les meilleures éditions de *St. Justin*, sont : celles de *Robert-Etienne*, en 1551 et 1571, en grec; celle de *Commelin*, 1593, en grec et en latin; celle de *Morel*, en 1656; et enfin celle de Dom *Prudent Marand*, savant Bénédictin, en 1742, in-fol. La *Lettre à Diognète*, qu'on trouve parmi les œuvres de *saint Justin*, n'est pas de lui, mais d'un auteur plus ancien. C'est un morceau précieux.

II. JUSTIN Ier, empereur d'Orient, naquit en 450, à Bédériane, dans les campagnes de la Thrace. Son père étoit un pauvre laboureur. Le fils manquant de pain, s'enrôla dans la milice, et quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire, il parvint de grade en grade, par sa valeur et par sa prudence, jusqu'au trône impérial. Il y monta l'an 518, et en parut digne. Son premier soin fut d'examiner les lois. Il confirma celles qui lui parurent justes, annulla les autres, accorda au peuple plusieurs immunités, retrancha beaucoup d'impôts, fit des heureux, et sut l'être. Il se déclara pour le concile de Chalcédoine, rappela tous ceux qui avoient été exilés pour la foi, demanda un *Formulaire* au pape *Hormisdas*, et le fit signer dans un concile tenu à Constantinople; mais le zèle de cet empereur devint funeste à l'*Église*, dans le temps même qu'il vouloit la faire triompher : car, en persécutant les Ariens avec trop de chaleur, pour réprimer leur audace, il aigrit par cette conduite, *Théodoric*, roi des Ostrogoths, contre les Catholiques d'Occident. Il mourut, le 1er août 527, à 77 ans, après avoir nommé *Justinien*, fils de sa sœur, pour lui succéder. L'année précédente, sa vieillesse avoit été affligée par un horrible tremblement de terre, qui engloutit presque toute la ville d'Antioche. Cette calamité fut si sensible à l'empereur, qu'il se revêtit d'un sac par esprit de pénitence, et s'enferma dans son palais, pour ne s'occuper qu'à gémir, et à fléchir celui qui élève et renverse à son gré les villes et les empires.

III. JUSTIN II, *le Jeune*, neveu et successeur de *Justinien* en 565, étoit fils de *Vigilantia*, sœur de cet empereur. La 2e an-

née de son règne fut marquée par un forfait ; il fit étrangler *Justin* son parent, petit-neveu du dernier empereur, et qui pouvoit avoir quelque droit à l'empire. Il eut la basse cruauté de se faire apporter sa tête, et de la fouler aux pieds. Incapable de porter le sceptre, esprit foible, d'un tempérament voluptueux, lâche et cruel, prince sans politique et sans valeur, il se laissa gouverner par *Sophie* son épouse. Cette princesse ayant raillé sans ménagement l'eunuque *Narsès*, gouverneur en Italie, celui-ci appela les Lombards, qui dès-lors commencèrent à y régner. Les Perses, d'un autre côté, ravagèrent l'Asie, et *Justin* n'opposa à leurs conquêtes que de vaines bravades. Il mourut le 5 octobre 578, après avoir régné près de 13 ans. Il étoit sujet, depuis quatre ans, à des accès de frénésie, qui ne lui laissoient que peu d'intervalles de raison.

IV. JUSTIN, historien Latin du 2e siècle, selon l'opinion la plus probable, abrégea la grande *Histoire* de *Trogue-Pompée*, et par cet Abrégé, fit perdre, dit-on, l'original. Son ouvrage, instructif et curieux, est écrit avec agrément, et même avec pureté, à quelques mots près, qui se ressentent de la décadence de la langue Latine. On lui a reproché un peu de monotonie. Sa narration, d'ailleurs, est nette ; ses réflexions sages, quoique communes ; ses peintures quelquefois très-vives. On trouve chez lui plusieurs morceaux de la plus grande beauté, des parallèles ingénieux, des descriptions bien faites, des harangues éloquentes ; seulement il aime un peu trop l'antithèse. On le blâme aussi de rapporter quelques traits minutieux, et quelques faits absurdes ; mais c'est le défaut d'un grand nombre d'historiens de l'antiquité. Certains maîtres hésitent de le mettre entre les mains des enfans, tout estimable qu'il est, parce que ses expressions ne sont pas toujours modestes. Les meilleures éditions de *Justin*, sont : celle de Paris, en 1677, in-4°, par le P. *Cantel*, Jésuite ; celle de *Jacques Bongars*, d'Oxford, en 1705, in-8°, par *Thomas Hearn* ; de Leyde, 1719 et 1760, in-8° ; et de Paris, chez *Barbou*, 1770, in-12, sur plusieurs manuscrits de la bibliothèque du roi. Il y en a une d'*Elzévir*, 1640, in-12. La première est de 1470, in-fol. L'abbé *Paul*, qui s'est exercé avec succès sur *Paterculus*, a publié, en 1774, une bonne traduction de *Justin*, en 2 vol. in-12, qui a éclipsé celle de *Favier*.

JUSTINE. (Flavia JUSTINA) née dans la Sicile, de *Juste*, gouverneur de la Marche d'Ancone, fut mariée au tyran *Magnence*, mort l'an 355. Sa beauté et son esprit charmèrent *Valentinien I*, qui l'épousa en 368. Elle fut mère de quatre enfans, *Valentinien II*, *Justa*, *Galla* et *Grata*. Son fils fut élevé à l'empire en 375, quoiqu'il n'eût que 5 ans. L'empereur *Gratien* confirma cette élection, et après la mort de ce prince, elle eut, en 383, la régence des états de son fils, c'est-à-dire d'une partie de l'empire d'Occident. Son penchant pour l'Arianisme la rendit ennemie des évêques orthodoxes. Elle se préparoit à chasser *St. Ambroise* de Milan, lorsque le tyran *Maxime* la chassa elle-même de

cette ville en 387. Obligée d'abandonner l'Italie, elle se retira à Thessalonique, où elle mourut l'année suivante, dans le temps que *Théodose*, son gendre, vainqueur de *Maxime*, alloit rétablir *Valentinien* dans l'empire d'Occident.

I. JUSTINIANI, (St. Laurent) né à Venise en 1381, premier général des chanoines de St-George *in Alga*, en 1424, donna à cette congrégation d'excellens réglemens. Le pape *Eugène IV* le nomma évêque et premier patriarche de Venise, en 1451. *St. Laurent Justiniani* mourut le 8 janvier 1455, à 74 ans, après avoir gouverné son diocèse avec sagesse. Il fut le modèle des évêques; il ne voulut ni tapisserie, ni vaisselle d'argent. Quand on lui représentoit qu'il pouvoit accorder quelque chose de plus à sa dignité et à sa naissance, il répondoit *qu'il avoit dans les pauvres une famille nombreuse à nourrir.* Un de ses pauvres l'ayant prié de contribuer à la dot de sa fille, il lui répondit : *Si je vous donne peu, ce ne sera pas assez pour vous. Si je vous donne beaucoup, il faudra que, pour enrichir un seul, je prive une foule d'indigens de leur nécessaire.* Il mourut pénitent, comme il avoit vécu. Il refusa dans sa dernière maladie, tout autre lit que la paillasse sur laquelle il couchoit ordinairement; et comme il vit qu'on lui préparoit un lit de plume, il dit : *C'est sur un bois dur, et non sur un lit de plume, que Jésus-Christ a été couché sur la croix. — Pourquoi pleurez-vous?* dit-il à ceux qui l'entouroient. *C'est aujourd'hui un jour de joie, et non de larmes.* On a de lui, plusieurs *Ouvrages de piété*, recueillis à Bresse, 1506, 2 vol. in-fol., et à Venise, 1755, in-folio. — La famille *Justiniani* en Italie, qu'on écrit aussi, et même plus exactement, *Giustiani*, a produit grand nombre de personnes illustres.

II. JUSTINIANI, (Bernard) neveu du précédent, né à Venise en 1408, mort en 1489, à 81 ans, fut élevé aux charges les plus importantes de sa patrie. Il cultiva les lettres avec succès, et laissa divers écrits. Le plus considérable, est une *Histoire de Venise*, depuis son origine jusqu'en 809, in-fol., à Venise, 1492 et 1504; elle est en italien. Il écrivit dans la même langue en 1475, in-4°, la *Vie* de son oncle, *St. Laurent; c'est un* panégyrique, mais c'est celui d'un Saint.

III. JUSTINIANI, (Augustin) évêque de Nebbio en Corse, naquit à Gênes en 1470, d'une maison illustre, se fit dominicain à Paris, en 1488, et s'y acquit un nom par son habileté dans les langues Orientales. Il fut nommé, en 1514, évêque de Nebbio, par le pape *Léon X*. Il assista au 5e concile de Latran, fit fleurir la science et la piété dans son diocèse, et périt dans la mer en passant de Gênes à Nebbio, l'an 1536, à 66 ans, avec le vaisseau qui le portoit. Son principal ouvrage est un *Pseautier* en hébreu, en grec, en arabe et en chaldéen, avec des *Versions* latines, et de courtes *Notes*; à Gênes, 1516. in-fol. Avec les gloses et les scholies il présente huit colonnes; l'hébreu est imprimé avec des points ortographiques et musicaux; *les* caractères grecs et romains sont

de la plus grande beauté. C'est le premier Pseautier qui ait paru en diverses langues. L'auteur le fit imprimer à ses dépens. On en tira 2000 exemplaires sur du papier, et 50 sur du parchemin ou du vélin, pour les princes. Il espéroit en retirer une somme considérable pour le soulagement des pauvres; mais peu de personnes achetèrent ce livre, quoique tous les savans en parlassent avec éloge. Le titre de cet ouvrage estimable, est: *Psalterium Hebræum, Græcum, Arabicum et Chaldæum, cum tribus Latinis interpretationibus et glossis.* On a encore de lui, des *Annales de Gênes*, en italien, ouvrage posthume, publié in-folio, 1537. Il revit le traité de *Porchetti*, intitulé: *Victoria adversùs impios Judæos*, qui fut imprimé à Paris, in-fol., en 1520, sur papier et sur vélin. Cette dernière édition est recherchée des curieux, et peu commune.

IV. JUSTINIANI, (Fabio) né à Gênes, en 1578, de *Léonard Turanchetti*, qui fut adopté dans la famille *Justiniani*, pour n'avoir pas voulu tremper dans la conjuration de *Fiesque*, entra dans la congrégation de l'Oratoire de Rome en 1597. Il fut, en 1616, nommé évêque d'Ajaccio, où il mourut le 3 janvier 1627, à 49 ans. On a de lui: I. *Index universalis materiarum Biblicarum*, Rome, 1612, in-fol. II. *Tobias explanatus*, 1620, in-fol.

V. JUSTINIANI, (le Marquis Vincent) de la famille illustre de *St. Laurent Justiniani*, fit graver par *Bloemaërt*, *Mellan* et autres, sa GALERIE, Rome, 1642, 2 vol. in-fol. Il en a été tiré, depuis 1750, des épreuves, qui sont bien inférieures aux anciennes.

VI. JUSTINIANI, (l'Abbé Bernard) de la famille du précédent, donna en italien l'*Origine des Ordres Militaires*, Venise, 1692, 2 vol in-fol., dont a été extraite l'*Histoire des Ordres Militaires*, Amsterdam, 1721, 4 vol in-8°; à laquelle on joint ordinairement l'*Histoire des Ordres Religieux*, Amsterdam, 1716, 4 vol. in-8.° Ces deux ouvrages manquent de critique et d'exactitude à plusieurs égards, et sont assez mal écrits. Les figures en font presque tout le prix.

I. JUSTINIEN Ier, neveu de *Justin l'Ancien*, naquit à Taurésium, petit village de la Dardanie, en 483, de *Sabbathius* et de *Biglenisse*, sœur de *Justin*. Il fut élevé par *Théophile*, qui lui donna le goût des sciences. L'élévation de son oncle produisit la sienne. Il lui succéda le 1er août 527. L'histoire lui reproche de s'être ouvert le chemin au trône par l'assassinat infame de *Vitalien*, favori de *Justin*, et qui auroit pu être son successeur. L'empire Grec, foible reste de la puissance Romaine, ne faisoit que languir. *Justinien* le soutint, en étendit les bornes, et lui rendit quelque chose de son ancien éclat. Il mit à la tête de ses troupes le vaillant *Bélisaire* (*Voyez* son article), qui releva le courage des légions, et fit rendre compte aux Barbares de ce qu'ils avoient enlevé aux Romains. Les Perses furent vaincus en 528, 542 et 543, les Vandales exterminés, et leur roi *Gilimer* fait prisonnier, l'Afrique reconquise. La conquête de la Sicile et des autres isles de l'I-

talie, suivit celle de l'Afrique. L'Italie fut attaquée à son tour par les troupes de *Justinien*, et devint le théâtre d'une guerre longue et cruelle. Rome fut prise et reprise plusieurs fois. Mais, malgré la valeur des trois derniers rois des Ostrogoths, qui périrent les armes à la main, en se défendant contre *Bélisaire* et *Narsès*, l'Italie et Rome passèrent sous la puissance de *Justinien*. Ce prince s'occupa en même temps d'étouffer les dissentions intestines qui déchiroient l'empire. Les *Bleus* et les *Verts*, deux factions puissantes, furent réprimés. *Voyez* HYPACE. Après avoir rétabli la tranquillité au dedans et au dehors, il mit de l'ordre dans les lois qui étoient depuis long-temps dans une confusion extrême. Il chargea dix *Jurisconsultes*, choisis parmi les plus habiles de l'empire, de faire un nouveau *Code*, tiré de ses constitutions, et de celles de ses prédécesseurs. Ce Code fut divisé en douze livres, et les matières séparées les unes des autres, sous les titres qui leur étoient propres. *Terrasson*, auteur de l'*Histoire de la Jurisprudence Romaine*, remarque que *Tribonien*, le chef des jurisconsultes rédacteurs de cet ouvrage, suivit un mauvais ordre dans la distribution des matières. Il détaille, par exemple, les formalités de la procédure, avant que d'avoir parlé des actions et des autres choses qui doivent les précéder. Ce Code fut suivi : I. du *Digeste* ou *les Pandectes*; recueil d'anciennes décisions répandues dans plus de 2000 livres. Il fut imprimé à Florence en 1553, in-fol. qui se partage en 2 ou 3 vol. Il faut qu'il y ait à la fin 8 feuillets non chiffrés, cotés *eeee*. On a encore l'édition que *Pothier* en a donnée à Paris, 1748, 3 vol in-fol., qui est estimée. II. Des *Institutes*, qui comprennent en quatre livres, d'une manière claire et précise, le germe de toutes les lois et les élémens de la jurisprudence. III. Du *Code des Novelles*, dans lequel on recueillit les lois faites depuis la publication de ses différentes collections. Les meilleures éditions de ces ouvrages, réunis sous le titre de *Corpus Juris Civilis*, sont : 1.° Celle d'*Elzévir*, 1664, 2 vol. in-8°, plus belle que la réimpression de 1681 ; 2.° Celle avec les grandes Gloses et l'*Index de Daoyz*, Lyon, 1627, 6 vol. in-folio ; 3.° Celle avec les notes de *Godefroy*, Paris, *Vitré*, 1628, 2 vol. in-fol.; 4.° d'Amsterdam, *Elzévir*, 1663, 2 vol. in-fol... *Justinien* attentif à tout, fortifia les places, embellit les villes, en bâtit de nouvelles, et rétablit la paix dans l'église. Il éleva aussi un grand nombre de basiliques, et sur-tout celle de *Sainte-Sophie* à Constantinople, qui passe pour un chef-d'œuvre d'architecture. L'autel fut fait d'or et d'argent fondu, avec une quantité prodigieuse de différentes pierres précieuses. *Justinien*, contemplant cette magnifique église, le jour de la dédicace, s'écria : « *Gloire à Dieu ! Je vous ai vaincu*, Salomon. » Mais son malheur, comme celui du roi de Judée, fut de vieillir sur le trône. Sur la fin de ses jours, ce ne fut plus le même homme. Il devint avare, méfiant, cruel ; il accabla le peuple d'impôts, ajouta foi à toutes les accusations, voulut connoître de l'affaire des *Trois Chapitres*, persécuta les papes *Anaclet*,

Silvère

Silvère et *Vigile*, et mourut d'apoplexie le 14 novembre 565, à 84 ans, après en avoir régné 38. Il ne fut pleuré de personne, pas même des courtisans. Sa femme *Théodora*, qu'il avoit prise sur le théâtre, où elle s'étoit long-temps prostituée, et qui conserva sous la pourpre tous les vices d'une courtisane, le gouverna jusqu'à sa mort.

II. **JUSTINIEN II**, *le Jeune*, surnommé *Rhinotmète* ou le *Nez-coupé*, étoit fils aîné de *Constantin Pogonat* et d'*Anastasie*. Déclaré Auguste, à douze ans, il monta sur le trône après son père, en 685, à seize ans. Il reprit quelques provinces sur les Sarasins, et conclut avec eux une paix assez avantageuse. Ses exactions, ses cruautés et ses débauches, ternirent la gloire de ses armes. Il ordonna à l'eunuque *Etienne*, qu'il avoit fait gouverneur de Constantinople, de faire massacrer, dans une seule nuit, tout le peuple de la ville, à commencer par le patriarche. Cet ordre barbare ayant transpiré, le patrice *Léonce* souleva le peuple, et fit détrôner ce nouveau *Néron*. On lui coupa le nez, et on l'envoya en exil dans la Chersonèse, en 695. *Léonce* fut aussitôt déclaré empereur; mais *Tibère-Absimare* le chassa en 698. Comme *Justinien* ne parloit que du rétablissement de son trône, le peuple de la Chersonèse craignant qu'il ne leur causât la guerre, résolurent de le faire périr. Informé de leur dessein, il se retira chez le cham des Chazares, qui lui fit épouser sa sœur ou sa fille *Théodora*. Mais *Justinien* ayant craint dans la suite que ce prince ne le livrât à *Tibère*, se réfugia chez le roi de Bulgarie, qui arma une flotte en 705, pour le reconduire à Constantinople. Un de ses officiers lui dit, pour appaiser une tempête qui étoit survenue : *Faites vœu que si vous échappez au péril et si vous remontez sur le trône impérial, vous pardonnerez à tous vos ennemis.* — *Je veux*, lui répondit Justinien, *que Dieu me fasse périr si je pardonne à un seul.* Il tint sa parole. *Léonce* et *Tibère-Absimare* furent mis à mort, le patriarche *Callinique* aveuglé, etc. etc. *Justinien*, peu reconnoissant à l'égard de ses libérateurs, rompit bientôt la paix avec les Bulgares qui, après lui avoir tué beaucoup de monde, l'obligèrent de s'enfuir honteusement à Constantinople. L'adversité adoucit le caractère ; elle le rendit plus cruel. Ayant envoyé une flotte contre la Chersonèse, il ordonna de ruiner le pays et de massacrer les habitans, qui avoient, dans le temps de ses malheurs, tâché de le faire périr. Cette flotte ayant été dispersée par les tempêtes, il en arma une autre, avec ordre d'égorger, sans distinction d'âge ni de sexe, tous les habitans de Chersone, capitale du pays. L'histoire ajoute, en parlant de cette cruelle expédition, que *Justinien* ne se mouchoit jamais qu'il n'envoyât au supplice quelqu'un des partisans de *Léonce*. Le sang de tant de victimes cria vengeance. *Philippique Bardanes* fut proclamé empereur par les Chazares. *Justinien* se mit en marche pour le combattre ; mais le nouveau souverain étoit déjà en possession de Constantinople. *Bardanes* fit partir aussitôt le général *Elie*, dont *Justinien* avoit fait tuer les enfans, pour aller à la poursuite de ce prince.

Elie le joignit dans les plaines de Damatris, et après avoir déterminé ses soldats à l'abandonner, il lui fit trancher la tête au milieu de son camp, en décembre 711. Sa tête fut envoyée à Constantinople pour y être exposée. Ce prince étoit alors âgé de 41 ans, dont il avoit régné 16; c'est-à-dire dix avant son bannissement, et six depuis son retour. En lui fut éteinte la famille d'*Héraclius*. *Justinien* fut le fléau de ses sujets et l'horreur du genre humain. Le peuple, sous son règne, fut accablé d'impôts, et livré à des ministres lâches et avares, qui ne songeoient qu'à inventer des calomnies contre les particuliers, pour les faire périr, et envahir leur patrimoine.

JUTURNE, (Mythol.) étoit fille de *Daunus*, et sœur de *Turnus*, roi des Rutules en Italie. *Jupiter*, dont elle fut aimée, lui accorda l'immortalité, et la fit nymphe du fleuve *Numicus*. Elle rendit de grands services à son frère dans la guerre qu'il fit à *Enée* son rival; mais voyant qu'il étoit sur le point de périr, elle alla se cacher pour toujours dans les eaux du fleuve.

JUVARA, (Philippe) célèbre architecte, né à Messine en 1685, fut l'élève du chevalier *Fontana*. Le roi de Sardaigne, qui fut quelque temps roi de Sicile, l'appela à Turin *Juvara* orna cette ville et ses environs, d'un grand nombre de monumens de son habileté. On cite l'église vouée par *Victor Amédée* pour la levée du siége de Turin, et la superbe chapelle de la Vénerie. En 1734, le vieux Palais-royal de Madrid fut incendié, par je ne sais quel accident. Le roi *Philippe V* voulant en avoir un autre, et ayant ouï dire que *Juvara* passoit pour le meilleur architecte de son siècle, le demanda au roi de Sardaigne. *Juvara* donna le plan d'un édifice magnifique; mais l'exécution étoit si coûteuse, qu'elle fut renvoyée de jour en jour. *Juvara* ne jouit pas du plaisir de la voir. Il en mourut, les uns disent de chagrin, les autres d'une fièvre, en 1735. Quelque temps après sa mort, le roi qui pensoit sérieusement à faire construire un palais, s'informa si cet artiste n'avoit pas laissé après lui quelqu'un de ses disciples, capable de profiter des idées de son maître, et de les exécuter? Il s'en trouvoit deux à la cour du roi de Sardaigne. *Sacchetti*, qui passoit pour le plus habile, fut envoyé en Espagne, où il fit le modèle du palais actuellement existant. *Juvara* avoit le titre de premier architecte du roi de Sardaigne, qui lui donna l'abbaye de Selve et une pension de 3500 liv. Il avoit aussi travaillé pour la cour de Portugal, et avoit rapporté de Lisbonne l'ordre de Christ et une pension de 15,000 livres.

JUVENAL, (*Decius Junius*) poëte Latin, d'Aquin en Italie, passa à Rome, où il commença par faire des déclamations, et finit par des satires. Il s'éleva contre la passion de *Néron* pour les spectacles, et sur-tout contre un acteur nommé *Pâris*, bouffon et favori de cet empereur. Le déclamateur satirique resta impuni sous le règne de *Néron*; mais sous celui de *Domitien*, *Pâris* eut le crédit de le faire exiler; il fut envoyé, à l'âge de quatre-vingts ans, dans la Pentapole, sur les frontières de l'E-

gypte et de la Lybie. On prétexta qu'on y avoit besoin de lui pour commander la cavalerie. Le poëte guerrier eut beaucoup à souffrir de l'emploi dont on l'avoit revêtu par dérision ; mais, quoique octogénaire, il survécut à son persécuteur. Il revint à Rome après sa mort, et il y vivoit encore sous *Nerva* et sous *Trajan*. Il mourut, à ce qu'on croit, l'an 128 de J. C. Nous avons de lui XVI *Satires*. Ce sont des harangues emportées. *Juvenal*, misanthrope furieux, médisoit sans ménagement de tous ceux qui avoient le malheur de lui déplaire : eh! qui ne lui déplaisoit pas ? Le dépit, comme il le dit lui-même, lui tint lieu de génie: *Facit indignatio versum*. Son style est fort, âpre, véhément; mais il manque d'élégance, de pureté, de naturel, et sur-tout de décence. Il s'emporte contre le vice, et il met les vicieux tout nus, pour leur faire mieux sentir le fouet de la satire. Quelques savans, chargés de grec et de latin, mais entièrement dénués de goût, l'ont mis à côté d'*Horace*; mais quelle différence entre l'emportement du Censeur impitoyable du siècle de *Domitien*, et la délicatesse, l'enjouement, la finesse du Satirique de la cour d'*Auguste* ! « *Juvenal*, dit l'auteur de l'*Année littéraire*, année 1779, n.° IX, n'a qu'un ton et qu'une manière; il ne connoît ni la variété, ni la grace. Toujours guindé, toujours emphatique et déclamateur, il fatigue par ses hyperboles continuelles et son étalage de rhéteur. Son style rapide, harmonieux, plein de chaleur et de force, est d'une monotonie assommante. Il est presque toujours recherché et outré dans ses expressions, et ses pensées sont souvent étranglées par une précision dure qui dégénère en obscurité. *Horace*, au contraire, est toujours aisé, naturel, agréable ; et pour plaire, il se replie en cent façons différentes : il sait

> **D'une voix légère**
> **Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.**

Son style pur, élégant, facile, n'offre aucune trace d'affectation et de recherche. Ses Satires ne sont pas des déclamations éloquentes ; ce sont des dialogues ingénieux, des scènes charmantes, où chaque interlocuteur est peint avec une finesse et une variété admirables. Ce n'est point un pédant triste et farouche, élevé dans les cris de l'école ; un sombre misanthrope, qui rebute par une morale chagrine et sauvage, et fait haïr la vertu, même en la prêchant : c'est un philosophe aimable, un courtisan poli, qui sait embellir la raison, et adoucir l'austérité de la sagesse. *Juvenal* est un maître dur et sévère, qui gourmande ses lecteurs; *Horace* est un ami tendre, indulgent et facile, qui converse familièrement avec les siens. Les invectives amères, les reproches sanglans de *Juvenal*, irritent les vicieux sans les réformer ; les traits plaisans, les peintures comiques d'*Horace*, corrigent les hommes en les amusant. » Les meilleures éditions de *Juvenal* sont : I. du Louvre, 1644, in-fol. II. *Cum notis Variorum*, Amsterdam, 1684, in-8.° III. *Ad usum Delphini*, 1684, in-4.° IV. De *Casaubon*, Leyde, 1695, in-4°, estimée. V. De Paris, 1747, in-12, fort belle. VI. De *Baskerville*, 1761, in-4°, magnifique. Enfin, celle de *Sandby*,

1763, in-8°, fig., dont les exemplaires en grand papier sont préférés. La traduction de ce poëte par le Père *Tarteron* étoit la meilleure, avant celle qu'en a publiée *Dussaulx*, à Paris, 1770, in-8.°

JUVENCUS, (*Caïus Veccius Aquilinus*) l'un des premiers poëtes Chrétiens, naquit en Espagne, d'une famille illustre. Il mit en vers latins *la Vie de Jésus-Christ*, en 4 livres, vers 329. Ce poëme est estimable, moins par la beauté des vers et la pureté du latin, que par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il a suivi le texte des Évangélistes. On le trouve dans la Bibliothèque des Pères, et dans le *Corpus Poetarum* de *Maittaire*.

JUVENEL des Ursins, *Voy.* Ursins, n^os I et II.

JUVENEL de Carlencas, (Félix de) naquit à Pézenas, au mois de septembre 1669. Après avoir fait ses études chez les Oratoriens de cette ville, il fit un voyage à Paris, où il demeura une année; il revint chez lui, et s'y maria. L'hymen l'ayant fixé à Pézenas, il ne s'y occupa qu'à remplir les devoirs de bon citoyen et de père de famille, et à suivre son attrait pour l'étude de l'Histoire. Il n'avoit d'abord d'autre vue que sa propre instruction; il pensa ensuite à celle de son fils. Il écrivit en sa faveur les *Principes de l'Histoire*. C'est un volume in-12, donné au public en 1733, à Paris, chez *Barthélemy* Alix. — *Carlencas* fit ensuite des *Essais sur l'Histoire des Sciences, des Belles-Lettres et des Arts*; il y en a eu quatre éditions à Lyon, chez les frères *Duplain*. La 1re est de l'année 1740, en un vol. in-12; la 2e en 1744, 2 vol.; la 3e en 1749, 4 vol.; et la 4e en 1757, 4 vol. in-8.° Cet ouvrage, catalogue assez imparfait des richesses littéraires des différens siècles, a eu beaucoup de succès. Il a été traduit en allemand et en anglois. Il auroit vraisemblablement été suivi de plusieurs autres, si de grandes infirmités, jointes à un âge fort avancé, n'y avoient été un obstacle. L'auteur mourut à Pézenas, le 12 avril 1760, âgé de 80 ans. Il étoit de l'académie des Belles-lettres de Marseille. La modestie, la douceur, la politesse, la complaisance, une probité à toute épreuve, un parfait désintéressement, une sincère application à remplir tous ses devoirs, formoient son caractère.

K

KABEL, *Voyez* VANDER-KABEL.

KABBETÉ, (Jean) peintre Hollandois, dont le véritable nom étoit *ASSELEYN*, parcourut la France et l'Italie pour y étudier son art, et se fit élève de *Bamboche*. Il traita avec un égal succès les sujets d'histoire et les paysages. Sa touche est douce, légère et brillante. A son retour d'Italie, où il laissa un grand nombre de ses tableaux, surtout à Venise et à Rome, il s'arrêta à Lyon, y épousa la fille d'un marchand d'Anvers, qu'il amena à Amsterdam, où il mourut en 1660. *Perelle* a gravé d'après ce maître, des ruines et vingt-quatre paysages. Ce qui est remarquable, c'est qu'*Asseleyn* peignoit avec une main torse et des doigts crochus, ce qui le fit surnommer *Kabbeté*; cependant sa manière est aussi fraîche que gracieuse; et rien n'y annonce la gêne, ni une main estropiée.

KAHLER, (Wigand *ou* Jean) théologien Luthérien, né à Wolmar dans le Landgraviat de Hesse-Cassel, en 1649, fut professeur en poésie, en mathématiques et en théologie, à Rinteln, et membre de la société de Gottingen. Il mourut en 1729. On a de lui un grand nombre de *Dissertations* sur des matières de théologie et de philosophie, réunies en 2 vol. in-12, Rinteln, 1710 et 1711.

KAIE, (Jean de) Anglois, né à Nordwick en 1510, se livra à la profession de la médecine, et alla à Padoue prendre des leçons du célèbre *Montanus*. De retour dans son pays, son mérite le fit choisir pour médecin d'*Edouard VI*, de la reine *Marie* et de la reine *Elizabeth*. Il a publié divers ouvrages, entr'autres: I. Des *Recherches historiques sur les Universités de Cambridge et d'Oxford*. II. *De Variorum animalium et stirpium historiâ*. III. *De prononciatione græcæ et latinæ linguæ libellus*. Le docteur Anglois *Jebb* a publié une édition complète de toutes les œuvres de *Kaie*.

KAIN, (Henri-Louis le) célèbre acteur de la comédie Françoise, né à Paris le 14 avril 1728, a été faussement appelé *le Serrurier*; car il ne l'a jamais été. Son premier métier étoit de travailler en acier les instrumens propres aux opérations de chirurgie. Un tapissier le fit connoître à *Voltaire*, qui ayant démêlé ses talens pour la scène tragique, à travers une figure peu agréable et un organe peu sonore, le tira de sa boutique, le prit chez lui, et après lui avoir donné des leçons fréquentes, le fit recevoir à la comédie françoise. «*Baron*, disoit-il, étoit plein de noblesse, de grace et de finesse; *Beaubourg* étoit un énergumène; *du Fresne* n'avoit qu'une belle voix et un beau vi-

sage; *le Kain* seul a été véritablement tragique.» Ce poëte ne vit pourtant jamais sur le théâtre François, celui qu'il appeloit son *grand acteur*, son *Garrick*, son *enfant chéri*. *Le Kain* ne put y monter que quelques jours après le départ de l'auteur de la *Henriade*, pour la Prusse, et, au moment où *Voltaire*, âgé de 84 ans, rentroit à Paris, après une absence de 27 ans, on lui annonça que *le Kain* venoit de descendre au tombeau.... Cet acteur débuta le 4 septembre 1750, par le rôle de *Brutus*. Son début, qui dura dix-sept mois, fut aussi pénible que brillant. On ne l'appeloit que le *Convulsionnaire*. Tout le monde disoit du mal du nouvel acteur, et tout le monde couroit le voir. Ce ne fut qu'après avoir joué à la cour le rôle d'*Orosmane*, qu'il put obtenir son ordre de réception: il en fut redevable aux suffrages de *Louis XV*. On avoit tâché de prévenir ce prince contre lui; mais, après la représentation, il parut étonné qu'on parlât si mal d'un acteur qui l'avoit ému. *Il m'a fait pleurer*, dit le roi, *moi qui ne pleure guère;* et il fut reçu sur ce mot. *Le Kain* avoit en effet de grands talens. Le feu sombre et terrible de ses regards, le grand caractère imprimé sur son front, la contraction de tous ses muscles, le tremblement de ses lèvres, le renversement de tous ses traits; tout en lui servoit à peindre les différens accens du désespoir, de la douleur, de la sensibilité, et à marquer les différentes attitudes de la grandeur, de la menace, de la fierté. Des études constantes et réfléchies l'avoient conduit à la perfection de son art, auquel il consacroit son temps, ses soins, ses dépenses. Il est le premier qui ait eu de véritables habits de costume, et il les dessinoit lui-même avec l'exactitude d'un homme qui connoissoit l'histoire et les mœurs des peuples. Cet acteur ne contribua pas peu, par son jeu pathétique, au grand succès des *Tragédies* du grand homme qui l'avoit formé, et sur-tout à celui d'*Adélaïde du Guesclin*, qu'il remit au théâtre en 1750. *Le Kain* portoit dans la société beaucoup de simplicité. Sa conversation étoit sage, et nourrie de discussions utiles, même sur des objets étrangers à la scène tragique. Un sens droit caractérisoit son esprit. Il avoit quelquefois de la gaieté: mais on appercevoit plus souvent en lui cette mélancolie, principe et aliment des passions qu'il éprouvoit comme il savoit les peindre. Quelques critiques lui ont cependant reproché de s'être fait une manière trop péniblement énergique, d'avoir circonscrit le nombre de ses rôles dans un cercle trop étroit, de n'être pas toujours entré dans l'esprit de ses personnages: on sait, par exemple, qu'il rendoit tout le rôle de *Nicomède* avec une ironie continue, qui n'étoit rien moins que théâtrale, etc. etc. etc. Il mourut à Paris d'une fièvre inflammatoire, le 8 février 1778. *Voltaire* connoissant l'avilissement où étoit parmi nous l'état de comédien, lui avoit d'abord conseillé de jouer la comédie pour son plaisir, mais de n'en jamais faire son état. *Le Kain* se repentit plus d'une fois de n'avoir pas profité de ce conseil. Indépendamment des tracasseries que la jalousie suscite au talent, il essuya des choses désagréables dans la

société. Un officier s'exhala un jour devant lui en reproches insultans, sur la fortune et le luxe des comédiens, tandis que les militaires se retiroient avec une chétive pension. *Eh ! comptez-vous pour rien*, lui dit le Kain, *le droit que vous croyez avoir de me dire en face tout ce que je viens d'entendre ?* Il parut, peu de jours après sa mort, une petite brochure in-8°, intitulée: *La reconnoissance de le Kain envers M. de Voltaire son bienfaiteur*. C'est un morceau de tapisserie, dont il n'y a de bon que le canevas. *Le Kain* laissa deux fils. *La Harpe* a publié son *Eloge*. *Mercier*, dans son *Tableau de Paris*, l'a jugé plus sévèrement que ce célèbre critique. « *Le Kain*, dit-il, uniquement voué aux productions de *M. de Voltaire*, avoit fait le vœu secret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Fernex. Je l'ai vu effrontément se dire malade, lorsqu'il avoit joué sept à huit fois dans un hiver. Il abandonnoit le théâtre de la capitale, montoit en chaise de poste, et alloit essayer s'il se porteroit mieux en province, en représentant deux fois par jour. Alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris, c'étoit seulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à peu près semblables, qu'il promenoit ensuite de tous côtés, dès que les beaux jours étoient venus. On le payoit à Paris, tandis qu'il déclamoit à Bruxelles. Avec trois habits et un turban, cet acteur emportoit avec lui toute la tragédie françoise. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir sa *Melpomène*; il ne lui connoissoit qu'un visage et qu'une attitude. De là son jeu circonscrit; car il n'appercevoit rien au-delà des vêtemens que renfermoit son coffre. Cet acteur trop vanté n'a jamais joué passablement dans une pièce nouvelle, parce que le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit besoin d'un travail long et opiniâtre pour produire un grand effet. Aussi son jeu, enfant de la réflexion, n'a-t-il pu embrasser que très-peu de rôles, dont les nuances encore ne fussent jamais opposées. O sublime *Garrick*, que tes moyens beaucoup plus étendus, étoient d'une toute autre vérité ! » Son fils a publié ses *Mémoires*, Paris, an 9.

KAISERSBERG, (Jean Geiler de) né à Schaffhouse en 1445, docteur en théologie et prédicateur à Strasbourg, mourut en 1510. On a de lui, les ouvrages suivans. I. *Miroir de consolation*. II. Des *Sermons*, en allemand, sur les Évangiles. III. Des *Sermons*, sur le vaisseau des fous, de *Brand*, que *Jacques Olther* traduisit en latin, et qui ont été imprimés en allemand, sous le titre de *Miroir du Monde*, Basle, 1574.

KALIL, *Voyez* PATRONA.

KALTEYSEN, (Henri) Dominicain, né dans un château près de Coblentz, au diocèse de Trèves, de parens nobles, parut avec éclat au concile de Basle. Il y réfuta avec force les hérétiques de Bohême, en 1433. Il devint ensuite archevêque de Drontheim en Norwége, et de Césarée. Ce prélat se retira sur la fin de ses jours, dans le couvent des Frères Prêcheurs à Coblentz, où il mourut le 2 octobre 1465. Il nous reste de lui, un *Discours* qu'il prononça au con-

cile de Basle, *sur la manière de prêcher la parole de Dieu*. C'étoit un des hommes les plus laborieux de son ordre.

KAM-HI, empereur de la Chine, petit-fils du prince Tartare qui la conquit en 1644, monta sur le trône en 1661, et mourut en 1722, à 71 ans. Son goût pour les arts et les sciences des Européens, l'engagea à souffrir les missionnaires dans ses états. Ce prince avoit tout l'orgueil et tout le faste des Asiatiques. Sa vanité alloit, dit-on, jusqu'à ne pouvoir souffrir que, dans les Cartes géographiques, on ne mît pas son empire au centre du monde. La plupart de celles qu'on a dressées sous son règne, au moins depuis qu'il eut fait connoître son ambition sur ce point, sont conformes à ses desirs. Le P. *Matthieu Ricci*, jésuite, fut obligé de s'y conformer comme les autres, et de renverser l'ordre qu'il devoit suivre, pour plaire à cet empereur, dans la *Carte Chinoise du monde* qu'il dressa à Pékin. La curiosité de *Kam-Hi* n'avoit point de bornes : il vouloit savoir jusqu'aux choses qu'il lui convenoit d'ignorer. Un jour il voulut s'enivrer, pour connoître par lui-même l'effet du vin.

KANDLER, (Jean-Joachim) commissaire de la chambre de la cour électorale de Saxe, né en 1706 à Selingstadt en Saxe, mort en 1776, fut le maître des modèles de la fabrique de porcelaine de Meissen. Il excella dans ce genre. On a de lui, un grand nombre d'ouvrages exécutés par lui ou sur ses dessins, et on ne peut rien trouver de plus élégant et de plus moelleux. Tels sont l'*Apôtre St. Paul*, de grandeur naturelle; *St. Xavier mourant*; la *Flagellation du Sauveur*; les *douze Apôtres*; un *Carillon* tout de porcelaine; divers *Crucifix*, *etc.* Il fit en 1750 un chef-d'œuvre : c'étoit un *Cadre* avec des guirlandes de fleurs, et diverses autres figures historiées, en relief, pour entourer un trumeau de glace de la manufacture de Dresde, avec la *Table* à console qui devoit être placée dessous. Le roi *Auguste* avoit destiné ce présent à *Louis XV*. L'artiste en fut le porteur, et il reçut les éloges et les récompenses qu'il méritoit. A l'exception de ce petit voyage en France, *Kandler* n'étoit jamais sorti de son pays. Il n'avoit point vu ces fameuses galeries de statues, dont l'Italie se glorifie. Son maître fut un Allemand. Il atteignit cependant à la perfection de son art; il dut tout à son génie.

KANOLD, (Jean) médecin de Breslaw, mort en 1729, à 49 ans, laissa des *Mémoires* en allemand, *sur la Nature et sur les Arts*; très-curieux.

KAPEL, *Voyez* CAPEL.

KAPNION, *Voy* REUKLIN.

I. KARA-MEHEMET, bacha Turc, signala son courage aux siéges de Candie, de Kaminieck et de Vienne, et se distingua au combat donné à Choczin. Après avoir été pourvu du gouvernement de Bude en 1684, il y fit une vigoureuse résistance contre les Impériaux; mais il mourut pendant le siége, d'un éclat de canon, qu'il reçut en donnant des ordres sur les remparts. Il avoit, peu de temps auparavant, fait tuer quarante esclaves Chrétiens, en présence d'un officier, qui l'étoit allé som-

mer de se rendre de la part du prince *Charles de Lorraine :* action horrible, qui ternit toute sa gloire.

II. KARA-MUSTAPHA, neveu du grand-visir *Coprogli*. Son oncle le fit élever parmi les Icoglans, ou jeunes gens du sérail. Il se fit aimer des eunuques, et, en moins de dix ans, il fut mis au nombre des officiers de la chambre du trésor. Un jour la sultane *Validé* y étant allée avec l'empereur *Mahomet IV*, fut charmée de l'air et de la bonne mine du jeune *Mustapha*, en fit son amant et lui accorda ses bonnes graces. Ce fut par la protection de cette princesse qu'il fut élevé, de dignités en dignités, jusqu'à la place de grand-vizir. Le sultan ajouta à ces honneurs, celui de lui faire épouser sa fille. Son ministère auroit été aussi heureux que brillant, s'il fût moins entré dans les intrigues du sérail. Amoureux de la princesse *Basck-Cari*, sœur de *Mahomet*, il mit tout en œuvre pour la posséder ; mais inutilement. La sultane *Validé*, indignée des mépris de *Mustapha*, qu'elle seule avoit élevé, fit avorter tous les desseins de ce ministre. *Mustapha*, pour se venger, fit ôter à la sultane *Validé* la part qu'elle avoit au gouvernement de l'empire. Il n'en fallut pas davantage pour l'exposer à l'indignation de cette princesse. Elle appuya auprès du grand-Seigneur les murmures qu'excitoient et sa mauvaise conduite dans la guerre de Hongrie, et sa lâcheté au siége de Vienne, qu'il leva honteusement en 1683, après y avoir fait périr les meilleures troupes de l'empire Ottoman. Elle se servit enfin de la perte de Gran ou Strigonie, pour animer les Janissaires à la révolte, et pour obliger par ce moyen le grand-Seigneur de le sacrifier à la haine publique. *Mahomet* eut d'abord de la peine à y consentir ; mais se voyant contraint, il lui envoya son arrêt de mort par deux agas des Janissaires, qui l'étranglèrent à Belgrade le 25 décembre 1683. *Voyez* FROMAGET.

KARIB-SCHAH, descendoit des anciens rois des *Kileks*, peuple de la province de Kilan, dans le royaume de Perse. Né avec de l'ambition et du courage, il voulut ôter la possession de cette province à *Schah-Sophi*, roi de Perse, successeur de *Schah-Abbas*, qui l'avoit conquise en 1600. Il leva une armée de quatorze mille hommes, et prit d'abord la ville de Rescht. Il occupa ensuite toutes les avenues de Kilan ; mais le roi de Perse envoya contre lui une armée de quarante mille hommes, qui défirent entièrement la sienne, et se saisirent de sa personne : il fut mené à Casbin, où étoit le *Sophi*, lequel ordonna qu'on lui fît une entrée magnifique par dérision, et qu'il fut accompagné de cinq cents courtisanes, qui lui firent essuyer mille indignités dans cette ridicule cérémonie. Lorsqu'il eut été condamné à mort, on commença son exécution par un supplice assez extraordinaire. Il fut ferré aux pieds et aux mains comme un cheval ; et après qu'on l'eut laissé languir ainsi pendant trois jours, il fut attaché au haut d'une perche dans le Meidan au grand marché, et tué à coups de flèches. Le roi tira le premier coup.

KARMATIENS, *Voyez* ABUDHAHEN.

KATEB, poëte Persan, né à Bust, se distingua à la cour des sultans de la race des Samanides. Il a composé un poëme, qui commence par cette maxime : *Ce que l'homme a de surabondant dans ses biens, en devient d'ordinaire une diminution, et le gain qui n'est pas légitime, consume le bien acquis justement.* Voici quelques autres sentences de ce poëte : « Celui qui se corrige de ses fautes, fait mourir de dépit ses envieux. — Quand on suit les mouvemens de sa colère, on perd entièrement la vertu. — Les présens sont les cordes et les machines qui donnent le plus grand mouvement à toutes les affaires. — Celui qui s'habille plus richement que sa condition ne l'exige, est semblable à l'homme qui met du vermillon sur ses joues, pendant qu'il a un chancre qui le dévore. — L'acquiescement à la volonté de Dieu doit être la règle de notre conduite. »

KAUNITZ-RITTBERG, (le prince de) mort à Vienne le 27 juin 1794, âgé de 84 ans, fut pendant 40, le chancelier et le principal ministre d'Autriche. Il avoit commencé sa carrière politique par l'ambassade de France, et de retour dans sa patrie, il y obtint la confiance successive de *Marie-Thérèse*, de *Joseph II* et de *Léopold II.* Il fut heureux dans ses desseins, parce qu'il mit de la sagesse dans leurs plans, et de la justice dans leur exécution. Sous son administration, le cabinet de Vienne acquit une grande influence sur les autres cours. On ne lui a reproché que d'avoir secondé de tout son pouvoir, les innovations exécutées par l'empereur dans les Pays-Bas.

KAUT, fameux hérétique Anabaptiste, qui s'éleva à Worms, vers l'an 1530, et qui pensa plonger le Palatinat dans de nouvelles guerres civiles. Il prêcha avec le même esprit que le fanatique *Muncer.* Il annonça qu'il falloit exterminer les princes, et qu'il avoit reçu pour cela l'inspiration infaillible du Très-Haut. L'électeur le fit avertir de contenir son zèle. *Kaut* n'en devint que plus insolent. Il osa même déclarer au prince, qu'il opposeroit à ses armes le glaive de la parole. La ville de Worms étoit tellement attachée alors à ce faux prophète, que le prince crut plus prudent de ne pas le traiter à la rigueur. On le fit observer, et l'on garda les avenues de la ville, pour empêcher les Anabaptistes étrangers de s'y introduire. Enfin, pour dernière précaution, on opposa au fanatique deux prédicateurs Luthériens. La faction naissante étant devenue la plus foible à Worms, ne fut plus en état de défendre son pasteur; mais elle le suivit dans son exil. On vit une troupe de personnes des deux sexes courir à la campagne après l'apôtre de la sédition. La prison seule et les supplices délivrèrent le Palatinat d'une peste qui recommençoit à l'infecter.

KAYE, *Voyez* CAÏUS n.° III.

KEATING, (Géoffroi) docteur et prêtre Irlandois, natif de Tipperari, mort vers 1650, est auteur d'une *Histoire des Poëtes* de sa nation, traduite d'irlandois en anglois, et imprimée magnifiquement à Londres en 1738, in-fol., avec les *Généalogies* des principales familles d'Irlande.

KECKERMANN, (Barthélemi) professeur d'hébreu à Heidelberg, et de philosophie à Dantzig sa patrie, mourut dans cette ville en 1609, à 36 ans. On a de lui, plusieurs ouvrages recueillis à Genève 1614, 2 vol. in-fol., qui ne sont que des compilations. Les plus connus sont deux *Traités* sur la rhétorique; le premier, publié d'abord en 1600, sous le titre de *Rhetoricæ Ecclesiasticæ libri duo*; et le second en 1606, sous le titre de *Systema Rhetoricæ*. Ces deux productions sont assez méthodiques; mais les réflexions qu'elles renferment ne sont ni neuves, ni profondes.

KEILL, (Jean) professeur d'astronomie à Oxford, membre de la Société royale de Londres, et déchiffreur sous la reine *Anne*, naquit en Ecosse, et mourut en 1721, à 51 ans. C'étoit un philosophe modéré, ami de la retraite et de la paix. Cet habile homme laissa plusieurs ouvrages d'astronomie, de physique et de médecine, tous également estimés des connoisseurs. Le plus connu est son *Introduction à la Physique et à l'Astronomie*, en latin, Leyde, 1739, in-4.° *Le Monier* le fils, célèbre astronome, a traduit en françois la partie astronomique de cet ouvrage estimable, Paris, 1746, in-4.° — *Jacques* KEILL, son frère, excellent médecin, mort à Northampton en 1719, à 46 ans, est auteur de plusieurs *Écrits* sur son art, qui ont été recherchés. On estime son *Anatomie*, dont la sixième édition est de 1718. *Voyez* JURIN *et* LEIBNITZ.

I. KEITH, (George) fameux Quaker, né en Ecosse d'une famille obscure, nioit l'éternité des peines de l'enfer et enseignoit la métempsycose, et plusieurs autres opinions extravagantes. Celle des *deux Christs*, (l'un terrestre et corporel, fils de *Marie*, né dans le temps; l'autre spirituel, céleste et éternel, résidant dans tous les hommes depuis la constitution du monde,) lui causa de longues et fâcheuses affaires. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Amérique, semant par-tout ses rêveries, qu'il méloit avec les vérités les plus augustes. Cet insensé fut plusieurs fois condamné, sans vouloir se soumettre. De retour en Europe, en 1694, il parut au synode général de la secte des Trembleurs, tenu à Londres la même année, et y fut condamné malgré son enthousiasme et son babil; mais comme l'opiniâtreté est le propre de l'hérésie, et sur-tout du fanatisme, il mourut dans ses erreurs.

II. KEITH, (Jacques) feld-maréchal des armées du roi de Prusse, étoit fils cadet de *George Keith*, comte-maréchal d'Ecosse, et de *Marie Drummond*, fille du lord *Perth*, grand-chancelier d'Ecosse sous le règne de *Jacques II*. Il naquit en 1698, à Freterressa, dans le Sherifsdon de Kincardin. Ayant pris parti pour le prétendant avec son frère aîné, et les entreprises de ce prince, n'ayant pas été heureuses en 1715, il passa avec son frère en Espagne. Il y fut officier dans les brigades Irlandoises, pendant dix ans. Il alla ensuite en Moscovie, où la Czarine le fit brigadier général, et peu de temps après lieutenant général. Il signala son courage dans toutes les batailles qui se donnèrent entre les Turcs et les Russes sous le règne de

cette princesse ; et à la prise d'Ockzackow, il fut le premier qui monta à la brèche, et fut blessé au talon. Dans la guerre entre les Russes et les Suédois, il servit en Finlande en qualité de lieutenant général. Ce fut lui qui décida le gain de la bataille de Wilmanstrand, et qui chassa les Suédois des isles d'Aland, dans la mer Baltique. A la paix conclue à Abo en 1743, il fut envoyé, par l'impératrice, ambassadeur à la cour de Stockholm, où il se distingua par sa magnificence. De retour à Pétersbourg, l'impératrice l'honora du bâton de maréchal; mais ses appointemens étant trop modiques, il se rendit auprès du roi de Prusse, jaloux de fixer les talens auprès de lui. Ce prince lui assura une forte pension, et le mit dans sa confiance la plus intime. Il parcourut avec lui la plus grande partie de l'Allemagne, de la Pologne, de la Hongrie. La guerre s'étant déclarée en 1756, *Keith* entra en Saxe en qualité de feld-maréchal de l'armée Prussienne. Ce fut lui qui assura la belle retraite de cette armée après la levée du siège d'Olmutz en 1758. Il fut tué cette même année, lorsque le comte de *Daun* surprit et attaqua le camp des Prussiens à Hockirchem. Le général *Keith* étoit homme de tête et homme de main. Il avoit médité beaucoup sur l'art militaire. Il possédoit d'ailleurs d'autres qualités, qui lui méritèrent l'estime des honnêtes gens. Mylord *Maréchal*, son frère, écrivit à Mad. *Geoffrin :* « Mon frère m'a laissé un bel héritage ! Il venoit de mettre à contribution toute la Bohême, à la tête d'une grande armée; et je lui ai trouvé 70 ducats. »

I. KELLER, (Jacques) *Cellarius*, Jésuite Allemand, né à Seckinghen en 1568, mort à Munich le 23 février 1631, à 63 ans, professa avec distinction les belles-lettres, la philosophie, la théologie ; fut confesseur du prince et de la princesse de *Bavière*, et se signala dans les conférences de controverses. On a de lui, divers ouvrages contre les Luthériens et contre les puissances ennemies de l'Allemagne. Il s'y déguise souvent sous les noms de *Fabius Hercinianus*, d'*Aurimontius*, de *Didacus Tamias*, etc. Son ouvrage contre la France, intitulé : *Mysteria politica*, 1625, in-4°, fut brûlé par sentence du Châtelet, censuré en Sorbonne, et condamné par le clergé de France. *On attribue à Keller le Canea Turturis*, pour réponce au *Chant de la Tourterelle*, de *Gravina*. *Voyez* I. ESTAMPES.

II. KELLER, (Jean-Balthasar) excellent ouvrier dans l'art de fondre en bronze, natif de Zurich, jeta en fonte la *Statue* équestre de *Louis XIV*, que l'on voyoit à Paris dans la place de *Louis le Grand*. Cette statue, haute de 20 pieds, et d'un seul jet, fut terminée le 1er décembre 1692. Il fut fait inspecteur de la fonderie de l'arsenal, et mourut en 1702. — *Jean-Jacques* KELLER son frère, mort à Colmar en 1700, à 65 ans, étoit aussi très-habile dans le même art.

KELLEY, (Edouard) Alchimiste Anglois, né à Worcester en 1555, mort en 1595, croyoit faire de l'or, et le fit accroire à l'empereur *Rodolphe II*, qui fut sa dupe. On trouve de lui, deux poëmes sur la chimie et la pierre philosophale dans *Lapis philo-*

sophorum, Hambourg, 1676, in-8.°

KELLY, (Hugues) Irlandois, commis d'un riche négociant de Londres, mourut en 1777, à 38 ans. On a de lui quelques comédies, dont la première, *la Fausse délicatesse*, eut un succès qui le détermina à cultiver le genre dramatique.

KEMPHER, (Gérard) vice-recteur de l'université d'Alcmaër, fut l'un des meilleurs poëtes latins d'Allemagne. On lui doit d'excellentes observations sur les Églogues de *Calpurnius*, imprimées à la suite de l'*Hieracosophium* de *Rigault*. Paris, Morel, 1612, in-4.°

KEMNITIUS, *Voyez* CHEMNITZ.

KEMPIS, (Thomas A) né au village de ce nom, diocèse de Cologne, en 1380, entra en 1399, dans le monastère des chanoines réguliers du Mont Sainte-Agnès près de Zwol, où son frère étoit prieur. Ses actions et ses paroles portoient à la vertu. Doux avec ses confrères, humble et soumis avec ses supérieurs, charitable et compatissant envers tous, il fut le modèle de cette piété aimable qui change en paradis l'enfer de ce monde. Son occupation principale étoit de copier des ouvrages de piété et d'en composer. Ceux que nous avons de lui, respirent une onction, une simplicité, qu'il est plus facile de sentir que de peindre. Les meilleures éditions que nous en ayons, sont celles de *Sommalius*, Jésuite; à Anvers, 1600 et 1615, trois vol. in-8.° La plus grande partie de ces excellentes productions, a été traduite en françois par l'abbé *de Bellegarde*, sous le titre de *Suite de l'Imitation de J. C.*, in-24; par le P. *Valette*, Doctrinaire; sous celui d'*Elévation à J. C. sur sa vie et ses mystères*, in-12. *Thomas A Kempis* mourut saintement le 25 juillet 1471, à 91 ans. On lui attribue assez généralement le livre de l'IMITATION *de J. C.*; et cet ouvrage qui ne prêche que la douceur et la concorde, a été un sujet de querelle entre les Bénédictins de Saint-Maur et les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. *Voyez* les articles NAUDÉ, (Gabriel) *et* D. QUATREMAIRE. L'auteur de ce chef-d'œuvre d'onction et de piété, prit autant de soin de se cacher, que les autres écrivains s'en donnent pour être connus. Il pratiqua lui-même le conseil qu'il donne à tous les vrais Chrétiens : *AMA NESCIRI*. D'ailleurs, qu'importe le nom de l'auteur, pourvu qu'on pratique ce qu'il conseille? Cet ouvrage, admirable malgré la négligence du style, touche beaucoup plus que les réflexions pétillantes de *Sénèque*, et les froides consolations de *Boëce*. Il charme à la fois le chrétien et le philosophe. Il a été traduit dans toutes les langues, et par-tout il a été infiniment goûté. On rapporte qu'un roi de Maroc l'avoit dans sa bibliothèque, et qu'il le lisoit avec complaisance. La première édition latine est de 1492, in-12, gothique. Il en existoit alors une vieille traduction françoise sous le titre de l'*Internelle consolation*, dont le françois paroît aussi ancien que *Thomas A Kempis*: c'est ce qui a fait douter si ce livre avoit d'abord été composé en latin, ou en françois. L'abbé *Lenglet* a tiré, de cette ancienne traduction, un chapitre qui n'étoit pas dans les versions

latines. Ce livre de l'*Internelle consolation* a été imprimé plusieurs fois dans le XVIe siècle, in-8.° L'abbé *Vallart* publia une jolie édition de l'*Imitation* chez *Barbou*, en 1758, in-12, purgée d'un grand nombre de fautes. Celle d'*Elzevir*, in-12, à Leyde, sans date, avec deux figures au frontispice, est encore plus recherchée et beaucoup plus chère. Il y en a eu aussi une édition au Louvre, in-fol. 1640, en gros caractère, dont l'impression est très-belle; mais elle n'est pas d'un usage commode, et elle ne peut servir que pour les grandes bibliothèques. L'abbé *Desbillons*, en a donné une édition exacte à Manheim, 1780, in-8°; mais l'éditeur a négligé de diviser les chapitres par versets; ce qui en diminue beaucoup le mérite. Une des plus belles éditions, parmi les différentes versions françoises qu'on en a faites, est celle de la traduction de *de Beuil*, (Sacy) in-8°, 1663, avec figures. Ceux qui desireront une histoire détaillée des contestations survenues, au sujet de l'*Imitation*, entre les Bénédictins et les Génovéfains, peuvent consulter la relation curieuse que Dom *Vincent Thuillier* en a donnée, à la tête du tome premier des Œuvres posthumes des PP. *Mabillon* et *Ruinart*... *Voyez* GONNELIEU, CORNEILLE, (Pierre) *et* FRONTEAU.

KEN, (Thomas) évêque de Bath en Angleterre, instruisit son clergé, fonda des écoles, secourut les pauvres, et laissa plusieurs ouvrages de piété estimés par les Anglicans. Il étoit né à Barktamstead dans la province de Hertford en 1637, et il mourut à Longe-Léate le 29 mars 1711, âgé de 74 ans. Quelqu'un l'ayant accusé auprès du roi sur certaines propositions d'un sermon qu'il avoit prêché à Whitehall, ce prince l'envoya chercher pour se laver de ce reproche; l'évêque de Bath lui dit, sans s'ébranler: *Si votre majesté n'avoit pas négligé son devoir, et qu'elle eût assisté au sermon, mes ennemis n'auroient pas eu occasion de m'accuser.* Il justifia ensuite ce qu'il avoit dit dans son sermon, et le roi ne s'offensa point de sa liberté. On rapporte que ce prélat avoit un goût très-vif pour la musique et la poésie, qu'il dormoit peu, et qu'il chantoit tous les jours une hymne aux accords de son luth, avant de s'habiller. On a imprimé ses œuvres en vers et en prose, 1721, 4 volumes.

I. KENNET, (White) évêque de Péterborough, né à Douvres en 1660, fonda une bibliothèque d'antiquités et d'histoire dans sa ville épiscopale, prêcha et écrivit avec succès. Les ouvrages qui restent de lui, presque tous en anglois, décèlent un homme savant et un bon littérateur. Ce prélat mourut en 1728.

II. KENNET, (Basile) frère du précédent, autant distingué par sa science que par la pureté de ses mœurs, naquit en 1674 à Postling dans le comté de Kent. Il embrassa l'état ecclésiastique et devint chapelain du comptoir Anglois à Livourne. Poursuivi par l'inquisition pour ses écrits théologiques, menacé d'être emprisonné à Pise, il revint en Angleterre et fut élu président du collége d'Oxford en 1714. Il ne jouit pas long-temps de cette place, et mourut l'année suivante âgé de 41 ans. Ses principaux ou-

vrages sont : I. *Romæ antiquæ notitia*, 1696, 2 vol in-8.° C'est un ouvrage élémentaire sur les antiquités Romaines, précis et instructif. Il est précédé de deux opuscules sur la littérature des Romains et sur leur éducation. Ce traité d'antiquités paroît avoir été destiné à l'instruction du duc de *Glocester*; il en a été fait plus de dix éditions. II. *Vitæ antiquorum Poetarum Græcorum*, 1697, in-8.° L'ouvrage de *Tannegui le Fèvre* sur le même sujet, a sans doute donné à *Kennet* l'idée du sien, qui est beaucoup plus étendu. III. *De creatione Apostolorum*, 1705. IV. On lui doit encore, des *Sermons*, en 5 vol. in-8°, 1715, une *Paraphrase* des Pseaumes, et une version du *Traité des Lois* de *Puffendorff*. On a inséré dans le tome 2[d] des *Mélanges de Littérature étrangère*, la traduction du petit essai historique de *Kennet* sur la littérature Romaine.

KENNICOT, (Benjamin) chanoine de l'église de Christ, et ministre de l'église de Culham dans le comté d'Oxford, mort à Oxford en 1783, publia dans cette dernière ville une *Bible Hébraïque* en deux vol. in-fol. Il employa tous ses soins pour épurer le texte, et fut secondé par les plus habiles Hébraïsans de l'Europe.

KEPPEL, *Voy.* ALBEMARLE.

I. KEPPLER, (Jean) célèbre astronome, naquit à Weil le 27 décembre 1571, d'une famille illustre, qui essuya bien des infortunes. Ces infortunes retardèrent ses études; mais dès qu'il put les continuer sans interruption, il alla au-delà de ce qu'on auroit dû espérer d'un jeune homme. Dès l'âge de 20 ans, il professa la philosophie; et s'étant attaché ensuite à la théologie, il fit quelques discours au peuple, qui annonçoient les plus grands talens pour le ministère. Sa passion pour l'astronomie le dégoûta de toute autre occupation. Il se vit bientôt en état de remplir la chaire des mathématiques à Gratz. Un Calendrier qu'il fit pour les grands de Stirie, auxquels il devoit sa chaire, lui fit un nom distingué. *Tycho-Brahé* l'appela auprès de lui en Bohême l'an 1600; et, pour qu'il se rendît plus vîte à son invitation, il le fit nommer mathématicien de l'empereur. Depuis, ces deux grands hommes ne se quittèrent plus. Si *Tycho-Brahé* fut d'un grand secours par ses lumières à *Keppler*, celui-ci ne lui fut pas moins utile par les siennes. La mort lui ayant enlevé cet illustre ami, ce généreux bienfaiteur, en 1601, *Keppler* consacra ses regrets dans une élégie touchante. L'empereur *Rodolphe II*, qui se piquoit d'être astronome, et même astrologue, suppléa très-foiblement à ce que la mort de *Tycho-Brahé* lui faisoit perdre : « Je suis obligé, dit *Keppler* dans une de ses lettres, pour ne pas déhonorer sa sacrée majesté impériale, de faire et de vendre à sa cour des almanachs à prédiction, les seuls ouvrages qu'on y achète et qu'on y lise. » Les empereurs *Matthias* et *Ferdinand II* le traitèrent avec plus de générosité. Ils lui continuèrent le titre de *Mathématicien Impérial*, et lui accordèrent différentes gratifications. Il obtint en 1629 une chaire de mathématiques dans l'université de Rostock; mais il n'eut pas le temps de l'occuper. S'étant rendu l'année suivante à la diète

de Ratisbonne pour se faire payer d'une somme que l'empereur lui avoit promise, il tomba malade dans cette ville, et y mourut le 15 novembre 1630, à 59 ans. Il avoit été marié deux fois, et il laissa des enfans de ses deux épouses. Les études profondes qu'il avoit faites, ne l'avoient rendu ni dur, ni indifférent. Il pleura amèrement sa première femme, et fut tendrement attaché à la seconde. Comme tous les hommes sensibles, il eut des chagrins dont il fut très-touché. Sa mère lui en donna, en 1620, de fort cuisans. Cette femme acariâtre et caustique avoit insulté gravement une amie, à laquelle elle avoit reproché des débauches réelles, mais cachées. Elle fut attaquée en justice comme calomniatrice. Ce procès, aussi dispendieux que désagréable, ne finissoit point. La mère de *Keppler,* se livrant à l'emportement de son caractère, reprocha, en termes injurieux, au juge de son affaire, sa lenteur à la finir. Ces outrages avancèrent le procès; car ce magistrat la fit arrêter. On produisit de nouvelles accusations. Mad. *Keppler* fut non-seulement accusée d'avoir insulté, mais encore d'avoir ensorcelé son amie. Il n'y avoit, ni ne pouvoit y avoir de témoins d'un tel crime. Le juge ne trouva rien de mieux que de la condamner à la question, et elle n'échappa à la torture que par les instances de son fils, qui épuisa son crédit pour la faire décharger de cette accusation ridicule. Sa mère fut déclarée innocente; mais ce ne fut qu'après que *Keppler* se fut donné des mouvemens, qui troublèrent la tranquillité de sa vie et interrompirent ses études. Ce savant, considéré comme mathématicien, mérite une place distinguée dans l'histoire des sciences; il fut le premier maître de *Descartes* en optique, et le précurseur de *Newton* en physique. On le regarde avec raison comme un législateur en astronomie. Il a eu la première idée des tourbillons célestes. Il devina par la seule force de son génie, les lois mathématiques des astres. C'est à lui qu'on doit la découverte de cette règle admirable, connue sous le nom de *Règle de Keppler,* selon laquelle les planètes se meuvent; mais en trouvant cette loi, il n'en trouva point la raison. Moins bon philosophe qu'astronome admirable, il dit que le Soleil a une ame; non pas une ame intelligente, *animum;* mais une ame végétante, agissante, *animam:* qu'en retournant sur lui-même, il attire à *soi les planètes;* mais qu'elles ne tombent pas dans le soleil, parce qu'elles font aussi une révolution sur leur axe. En faisant cette révolution, dit-il, elles présentent au soleil, tantôt un côté ami, tantôt un côté ennemi; le côté ami est attiré, et le côté ennemi est repoussé, ce qui produit le cours annuel des planètes dans les éclipses. Il faut avouer, pour l'humiliation de la philosophie, que c'est de ce raisonnement si peu philosophique qu'il avoit conclu que le soleil devoit tourner sur son axe. L'erreur le conduisit par hasard à la vérité. Il devina la rotation du soleil sur lui-même, plus de 15 ans avant que les yeux de *Galilée* le reconnussent à l'aide des télescopes. C'est à lui encore qu'on est redevable de la découverte de la vraie cause de la pesanteur des corps, et de cette loi de la nature dont elle dépend, *que les corps*

mus

mus en rond s'efforcent de s'éloigner du centre par la tangente. L'antiquité n'avoit point fait de plus grands efforts, et la Grèce n'avoit pas été illustrée par de plus belles découvertes. *Keppler* n'étoit donc pas trop vain, lorsqu'il disoit qu'*il préféroit la gloire de ses inventions, à l'électorat de Saxe.* Ceux qui voudront les connoître plus en détail, peuvent consulter les nombreux ouvrages sortis de sa plume. Les principaux sont : I. *Prodromus dissertationum cosmographicarum*, Tubingæ, 1596, in-4.° Il donna aussi à ce livre le titre de *Mysterium Cosmographicum.* II. *Paralipomena quibus Astronomiæ pars Optica traditur*, 1604, in-4.° III. *De stellâ novâ in pede Serpentarii*, Praguæ, 1606, in-4.° IV. *De Cometis libri tres*, Augustæ-Vindelicorum, 1611, in-4.° V. *Eclogæ Chronicæ*, Francofurti, 1515. VI. *Ephemerides novæ*, Lincii, 1616, in-4.° VII. *Tabulæ Rodolphinæ*, Ulmæ, 1627, in-fol. : ouvrage qui lui coûta vingt ans de travail. VIII. *Epitome Astronomiæ Copernicanæ*, 1635, deux vol. in-8.° IX. *Astronomia nova*, 1609, in-fol. X. *Chilias Logarithmorum*, etc. in-4.° XI. *Nova Stereometria doliorum vinariorum*, etc. 1615, in-fol. XII. Une *Dioptrique*, in-4.° XIII. *De vero natali anno* Christi, in-4.° *Keppler* ordonna qu'on mît sur son tombeau cette épitaphe :

Mensus eram cœlos, nunc terræ metior umbras :
Mens cœlestis erat, corporis umbra jacet.

Voyez sa *Vie* à la tête de ses *Lettres*, imprimées en latin à Leipzig en 1718, in-folio.

II. KEPPLER, (Louis) fils du précédent, médecin à Konisberg en Prusse, publia l'ouvrage de son père, intitulé : *Somnium, seu De Astronomiâ Lunari*, Francfort, 1634, in-4.° C'est dans cette production qu'il débite les rêveries dont nous avons parlé plus haut. *Louis* naquit à Prague en 1607, et mourut à Konisberg en 1663. On a de lui, quelques *Écrits*, entr'autres *Idea pestis*, Lubeck, 1657, in-fol.

KERCADO, *Voyez* MOLAC *et* SÉNÉCHAL.

KERCKRING, (Thomas) célèbre médecin d'Amsterdam, membre de la Société royale de Londres, mourut en 1693 à Hambourg, où il avoit passé la plus grande partie de sa vie, avec le titre de résident du duc de Toscane, se fit un nom par ses découvertes et par ses ouvrages. C'est lui qui trouva le secret d'amollir l'ambre jaune, sans lui ôter sa transparence. Ses principales productions roulent sur l'anatomie : I. *Spicilegium Anatomicum*, à Amsterdam, 1670, in-4.° II. *Anthropogeniæ Ichnographia*, Amsterdam, 1670, in-4°, où il soutient que l'on trouve dans le corps de toutes les femmes des œufs, dont, selon lui, les hommes sont engendrés. On lui attribue encore une *Anatomie*, imprimée en 1671, in-fol.

KERGUELIN-TREMAREC, (Yves-Joseph DE) Breton, contre-amiral, se distingua dans la marine françoise par ses connoissances mathématiques, et dans la littérature par ses écrits. Il est auteur : I. D'un *Voyage* dans la mer du Nord aux côtes d'Islande, des Orcades, de Norwége, de Groenland. Ce voyage

fait en 1767 n'a été imprimé qu'en 1772, Amsterdam, in-4.° II. D'une *Relation des événemens de la guerre maritime de* 1778, *entre la France et l'Angleterre*, 1796, in-8.° Cette Relation est terminée par un précis des causes de la destruction de la marine, et des moyens de la rétablir. *Kerguelin* est mort en mars 1797.

KÉRI, (François-Borgia) né dans le comté de Zemplin en Hongrie, se fit Jésuite, se distingua dans cette société par la variété de ses connoissances et par sa piété. Il mourut à Bude l'an 1769. On a de lui: I. Une *Histoire des empereurs d'Orient, depuis Constantin le Grand, jusqu'à la prise de Constantinople*. Tyrnau, 1744, in-fol. en latin, ornée de figures et de médailles. II. *Histoire des Empereurs Ottomans, depuis la prise de Constantinople*, Tyrnau, 1749, 9 petits vol. Le P. *Nicolas Schmith*, Jésuite, a continué cette *Histoire*, et en a publié deux vol. in-fol. en 1760 et 1761. III. *Dissertations sur le vide, sur le mouvement des corps et sur les causes du mouvement*, Tyrnau, in-8.° Il contribua beaucoup à perfectionner le télescope, et se fit un nom célèbre par ses observations astronomiques.

KERKHERDÈRE, (Jean-Gérard) né vers 1678 à Fauquemont, petite ville d'Outre-Meuse, Hollandois, à 2 lieues de Maestricht, étudia la philosophie et la théologie à Louvain, enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années, donna des leçons d'histoire au collége des Trois-Langues, fut fait historiographe de l'empereur *Joseph I*, en 1708, et mourut le 16 mars 1738. Il s'étoit marié en 1719, et n'a point laissé d'enfans. On a de lui: I. *Systema apocalypticum*, Louvain, 1708, in-12; c'étoit comme un essai d'un ouvrage plus considérable qu'il intitula: *De monarchiâ Romæ paganæ secundùm concordiam inter SS. Prophetas Danielem et Joannem: consequens historia à monarchiæ conditoribus, usque ad urbis et imperii ruinam. Accessit series historiæ apocalypticæ*, Louvain, 1727, in-12. II. *Prodromus Danielicus, sive Novi Conatus historici, critici, in celeberrimas difficultates historiæ Veteris Testamenti, monarchiarum Asiæ, etc., ac præcipuè in Danielem prophetam*, Louvain, 1711, in-12. L'érudition est répandue à pleines mains dans ces deux ouvrages; les hypothèses qu'on y propose ont de grandes vraisemblances, et jettent beaucoup de jour sur les difficultés historiques, chronologiques et géographiques de l'Écriture-sainte. III. *De Situ Paradisi terrestris*, Louvain, 1731, in-12. Il place le paradis terrestre un peu au-dessus de la Babylonie, prend pour le Phison le bras occidental de l'Euphrate jusqu'à son embouchure, et pour le Gehon le bras oriental du même fleuve, depuis la ville de Cippara, où il se mêle à un bras du Tigre, jusqu'à l'embouchure du même Tigre, près de la ville et l'isle de Charax: ce système, différent de celui de *Huet*, est peut-être aussi probable. *Kerkherdère* a fait précéder ce traité, du *Conatus novus de Cepha reprehenso*, où il soutient que ce *Cephas* est différent de *St. Pierre*. On trouve encore dans ce volume une Dissertation sur le nombre des années que le Sauveur a instruit le peuple; et une autre intitulée:

De Cepha ter correpto. IV. *Grammatica latina*, Louvain, 1706, in-12, de 117 pages, où il y a plus d'érudition que dans la plupart des grammaires, même volumineuses. V. Un grand nombre de Poésies latines.

KERSAINT, (Armand-Gui-Simon, comte de) né à Paris, capitaine de vaisseau, embrassa d'abord avec chaleur les opinions révolutionnaires de 1789, et fut nommé député de Paris à la première Législature. Attaché au parti de la Gironde, il s'y montra constamment l'ennemi des terroristes et des provocateurs des mesures sanguinaires. Élu de nouveau, membre de la Convention, il y devint encore plus modéré; et la veille de la condamnation de *Louis XVI*, il écrivit au président, « que s'il avoit été réduit à être le collégue des panégyristes et des promoteurs des massacres de septembre, il vouloit du moins défendre sa mémoire du reproche d'avoir été leur complice; qu'il ne lui restoit plus qu'un moment, que *demain* il ne seroit plus temps, et qu'il donnoit sa démission. » Dénoncé aussitôt, sur cette lettre, comme ennemi de la République, il fut mandé à la Barre, y parut avec sang froid, s'y défendit avec noblesse, et refusa aussitôt de rentrer dans le sein de la Convention, et même de profiter des honneurs de la séance qu'on avoit proposé de lui accorder. Ce courage lui devint fatal; en vain *Kersaint* se retira-t-il, immédiatement après cette comparution, dans une profonde retraite, il fut découvert par les agens du comité de salut public, arrêté, et condamné à mort le 6 décembre 1793, à l'âge de 52 ans.

KERVER, (Jacques) célèbre imprimeur de Paris, mort en 1583, faisoit un commerce très-étendu en France et dans l'étranger. On estime ses éditions Grecques. Il fut le premier à qui les papes *Pie V* et *Grégoire XIII* accordèrent le privilége d'imprimer l'*Office de l'Eglise*, suivant la réforme du concile de Trente. Le roi *Charles IX* confirma ce privilége.

KERVILLARS, (Jean-Marin DE) Jésuite, né à Vannes en 1668, mort en 1745, à Paris, à 77 ans, où il professoit la philosophie, avoit du goût et de la littérature. Nous avons de lui, une assez bonne traduction des *Fastes* et *Élégies* d'*Ovide*, 3 vol. in-12, 1724, 1726, 1742. Il avoit travaillé quelque temps aux *Mémoires* de Trévoux.

I. KESLER, (Nicolas) l'un des premiers imprimeurs du 15[e] siècle, contemporain de *Faust*, a publié, à Basle, depuis 1486 jusqu'en 1494, année où il mourut, six éditions, parmi lesquelles on distingue une *Bible*. L'ouvrage intitulé *Liber deflorationum* ne porte point le nom de *Kesler;* mais la ressemblance des caractères de ce livre avec ceux employés par cet imprimeur, le lui a fait attribuer.

II. KESLER, (André) théologien Luthérien, pensionné par *Jean Casimir* duc de Saxe, naquit à Cobourg en 1595, et mourut en 1643, avec la réputation d'un bon prédicateur, et d'un assez bon controversiste. Il laissa une *Philosophie* en 3 vol. in-8°, dont on ne parle plus, et des *Commentaires* sur la Bible, in-4.°

KESSEL, (Jean Van) et *Ferdinand* son fils, sont deux pein-

tres Flamands, estimés pour le fini de leur tableaux. Le premier naquit à Anvers en 1620, et le second en 1660.

KETT, (Guillaume) chef d'une rebellion, sous *Edouard VI*, roi d'Angleterre, étoit fils d'un tanneur, et tanneur lui-même. Son esprit s'éleva au-dessus de sa naissance : il étoit délié, souple, rusé, plein de hardiesse et de courage. S'étant mis à la tête du peuple de Nortfolck, il s'empara de la ville de Norwich; mais le duc de *Warwick*, ayant eu ordre de marcher contre lui, le prit et le fit pendre à un chêne, avec dix des principaux complices de cette révolte.

KETTLER, (Gothard) grand-maître des chevaliers Porte-glaive, devint, en 1561, duc souverain de Courlande, dont le roi de Pologne, *Sigismond-Auguste*, lui donna l'investiture. Ses descendans ont conservé ce duché jusqu'en 1737. *Ferdinand*, le dernier d'entr'eux, le perdit, pour avoir commandé l'armée Saxonne, contre le czar *Pierre I;* et l'impératrice *Anne*, qui succéda à ce dernier, força les Courlandois à élire pour duc son favori *Biren*. *Voyez* BIREN.

KETTLEWELL, (Jean) théologien Anglican, né dans la province d'Yorck, mort de consomption en 1695, est connu dans son pays par plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est intitulé : *Les Mesures de l'obéissance Chrétienne*. Les Anglois, républicains, ne trouvent pas ces mesures tout-à-fait exactes. L'auteur étoit zélé royaliste. Il avoit dédié son livre à *Compton*, évêque de Londres, partisan de l'autorité royale comme lui; mais ce prélat ayant changé de sentiment, et s'étant mis à la tête d'un régiment de gentilshommes contre leur prince, *Kettlewell* fit ôter la dédicace.

KEULEN, *Voyez* VAN-KEULEN.

KEYSLER, (Jean-George) né à Thornau en 1689, voyagea en France, en Angleterre, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Allemagne, en Hongrie, et se fit estimer par son érudition. Il fut trouvé mort dans son lit en 1743, à 54 ans, dans une terre appartenante à M. de *Bornstorff*, premier ministre du roi d'Angleterre, dans l'électorat d'Hanovre. Il avoit accompagné les petits-fils de ce seigneur dans leurs voyages. La Société de Londres se l'associa en 1718. Son principal ouvrage fut publié en 1720, à Hanovre, sous le titre d'*Antiquitates selectæ Septentrionales et Celticæ*, in-8.° On y voit une profonde connoissance des antiquités.

KHONDEMYR, auteur Persan, a écrit un Abrégé de l'*Histoire de Perse* de *Mirkhond*.

KHUNRAT, *Voyez* KUNRAHT.

KIDDER, (Richard) né à Suffolck, en 1649, d'abord ministre à Londres, doyen de Péterborough, ensuite évêque de Bath et de Wels, fut écrasé dans son lit avec sa femme, par la chûte d'une cheminée qu'une grande tempête renversa le 26 novembre 1703. Ce prélat étoit profondément versé dans la littérature hébraïque et rabbinique. On lui doit : I. Un savant *Commentaire* sur le Pentateuque, avec quel-

ques *Lettres* contre *Jean le Clerc*, en 2 vol. in-8.° II. Une *Démonstration de la venue du Messie*, en 3 vol. in-8.° III. Des *Ouvrages de Controverse*. IV. Des *Livres de Morale*. V. Des *Sermons*.

KIEN, *Voyez* LANUZA.

KIENLONG, savant empereur Chinois, mort dans le siècle qui vient de finir, favorisa les missionnaires François, et a publié, dans sa langue, divers écrits. On connoît, dans la nôtre, son Éloge de la ville de *Moukden*, traduit par le P. *Amiot*, et publié par *Deguignes*, à la suite de l'*Art militaire* des Chinois.

KII, simple batelier Russe, dont quelques historiens ont fait un prince, traversoit les passagers d'une rive du Niéper à l'autre. Il employa ses richesses, vers l'an 430 de l'ère chrétienne, à bâtir Kiæff, qui fut pendant long-temps la seule ville connue sur l'immense région de l'empire Russe.

I. KILIAN, (Corneille) né dans le Brabant, mort dans un âge avancé en 1607, fut, pendant 50 ans, correcteur de l'imprimerie de *Plantin*, qui dut une partie de sa gloire à son attention scrupuleuse. Nous avons de lui: I. Une *Apologie* des Correcteurs d'imprimerie, contre les Auteurs. II. *Étymologicon linguæ Teutonicæ*, Antuerpiæ, 1599, in-8.° III. Quelques *Vers latins*.

II. KILIAN, (Luc) graveur Allemand, florissoit vers la fin du 16e siècle. Il mania le burin avec beaucoup d'intelligence, mais quelquefois avec roideur, et réussit principalement dans les *Portraits*. Sa famille a produit plusieurs personnes également habiles dans la même profession. Le plus célèbre est *Philippe-André*, mort à Augsbourg, en 1774.

KILLODOR-BAHANDER-KHAM, l'un des principaux généraux Marates au service de *Tippo-Saïb*, fut renommé par sa bravoure, et s'éleva, par des actions d'éclat, au commandement de l'armée. Il fut tué, le 21 mars 1791, sur les remparts de Bangalore, place prise d'assaut par les Anglois. Lord *Cornwallis* fit offrir à *Tippo-Saïb* le corps de *Killodor*, pour lui rendre les honneurs funèbres; mais le sultan le refusa, en disant, « que le plus beau lieu d'inhumation pour un guerrier, étoit celui où il avoit péri les armes à la main pour la défense de son pays. »

KIMCHI, (David) rabbin Espagnol, mort vers 1240, fut nommé, en 1232, arbitre de la querelle survenue entre les Synagogues d'Espagne et de France au sujet des livres de *Maimonides*. C'est celui de tous les grammairiens Juifs, qui, avec *Juda Chiug*, a été le plus suivi, même parmi les Chrétiens, lesquels n'ont presque composé leurs Dictionnaires et leurs versions de la Bible, que sur les livres de ce savant rabbin. On estime particulièrement sa méthode, la netteté et l'énergie de son style: les Juifs modernes le préfèrent aussi à tous les grammairiens. Il s'est illustré par divers ouvrages. I. Une Grammaire hébraïque, intitulée *Michlol*, c'est-à-dire *Perfection*, Venise, 1545, in-8.°; Leyde, 1631, in-12. C'est cette Grammaire qui a servi de modèle à toutes les Grammaires hébraïques. II. Un livre des *Ra-*

cines hébraïques, 1555, in-8° ou in-fol. sans date. III. *Dictionarium Talmudicum*, Venise, 1506, in-fol. IV. Des *Commentaires* sur les Pseaumes, sur les Prophètes, et sur la plupart des autres livres de l'ancien Testament, imprimés, au moins la plus considérable partie, dans les grandes *Bibles* de Venise et de Basle. L'on n'y a pourtant point mis ses Commentaires sur les Pseaumes, qui se trouvent imprimés séparément en Allemagne. Dom *Janvier*, Bénédictin de Saint-Maur, en a donné une version latine en 1669, in-4.° Ces Commentaires, ainsi que tous les autres de cet illustre rabbin, sont ce que les Juifs ont produit de meilleur et de plus raisonnable sur l'Écriture. *Génébrard* a traduit ses *Argumens* contre les Chrétiens, 1566, in-8.°

KING, *Voy.* CHING.

I. KING, (Jean) né à Warnhall en Angleterre, devint chapelain de la reine *Élizabeth*, prédicateur du roi *Jacques*, doyen de l'église de Christ à Oxford, enfin évêque de Londres. Il mourut en 1621, universellement regretté pour son savoir, son zèle et sa charité. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Commentaires* sur *Jonas*, Oxford, 1599, in-4°, et ses *Sermons*.

II. KING, (Henri) fils du précédent, mort le 1er octobre 1669, évêque de Chichester, laissa différens ouvrages en anglois et en latin, en prose et en vers. Les meilleurs sont des *Sermons ;* une *Explication de l'Oraison Dominicale ;* et une *Traduction* des Pseaumes, en vers, propres au chant, 1651, in-12.

III. KING, (Guillaume) né à Antraim, en 1650, d'une ancienne famille d'Ecosse, prit des leçons de philosophie et d'histoire sous le fameux *Dodwel*. *Parker*, archevêque de Toam, (siége qui a été transféré à Gallowai) instruit de son savoir et de la pureté de ses mœurs, lui procura divers emplois, et enfin le doyenné de Dublin en 1688. *King*, peu favorable au parti du roi *Jacques*, manifesta trop ouvertement son attachement aux intérêts de *Guillaume*. Il fut mis en prison ; mais quand le gendre eut détrôné le beau-père, il fut nommé à l'évêché de Derby, et ensuite à l'archevêché de Dublin. Il ne manqua à ce prélat que d'être Catholique. Quoique engagé dans les erreurs du Protestantisme, il eut toutes les vertus que notre religion inspire, la charité, la bienfaisance, la douceur, la modération, le désintéressement. Il mourut en 1729, à 79 ans, sans avoir jamais voulu se marier. Ses ouvrages sont : I. L'*État des Protestans d'Irlande sous le règne du roi Jacques :* ouvrage vanté par le fameux *G. Burnet*, mais dont *Leslie* a fait la réfutation. II. *Discours sur les inventions des Hommes dans le culte de Dieu*, souvent réimprimé. III. Un traité de l'*Origine du mal*, en latin, traduit en anglois par *Edmond Law*, 1731, in-4°, et 1732, 2 vol. in-8.° Le traducteur a chargé sa version de longues notes, dans lesquelles il prétend réfuter les objections que *Bayle* et *Leibnitz* avoient faites contre ce traité. IV. Des *Ecrits Polémiques*. V. Des *Sermons*, etc.

IV. KING, (Guillaume) jurisconsulte Anglois, étoit d'une

illustre famille. La reine *Anne* le fit son secrétaire, et il accompagna le comte de *Pembrock* en Irlande. Il auroit pu s'enrichir par les emplois importans qu'il exerça dans ce pays; mais il aima mieux retourner en Angleterre, pour cultiver les sciences et la littérature. L'étude n'affoiblit point sa gaieté naturelle. Il aimoit à dire et à entendre de bons mots, et passoit pour un excellent juge et pour un homme très-pieux. Il mourut le 25 décembre 1712, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On a de lui, un grand nombre d'*Ecrits* en anglois, remplis de saillies. Ses *Réflexions* sur le livre de *Molesworth*, touchant le Danemarck, furent fort goûtées : elles ont été traduites en françois.

V. KING, (Pierre) né à Exeester dans le Devonshire l'an 1659, fut le disciple et l'ami du célèbre *Locke*, qui lui laissa la moitié de sa bibliothèque. Ses progrès dans l'étude des lois, et son mérite, l'élevèrent à plusieurs dignités, et enfin à celle de grand chancelier d'Angleterre. Il mourut paralytique en 1734, à 77 ans, à Ockam, après avoir publié deux ouvrages estimés dans son pays : I. *Recherches sur la constitution, la discipline et l'unité du culte de la primitive Eglise pendant les trois premiers siècles*, 1691, in-8.° II. *Histoire du* Symbole *des Apôtres, avec des Réflexions critiques sur ses différens articles*, 1702, in-8.°

KIPPING, (Henri) *Kippingius*, littérateur Luthérien, né à Rostock, mourut en 1678, sous-recteur du collége de Bremen. Il est connu par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Un *Supplément* à l'Histoire de *Jean Pappus*. II. Un *Traité des Antiquités Romaines*, Leyde, 1713, in-8°, en latin. III. Un autre *sur les ouvrages de la Création*, Francfort, 1676, in-4.° IV. Plusieurs *Dissertations* ou *Exercitations* sur l'ancien et le nouveau Testament, etc.

KIRCH, *Voyez* KIRKE.

I. KIRCH, (Christ-Fried) astronome de la Société royale des sciences de Berlin, correspondant de l'académie de Paris, acquit de la réputation aux observatoires de Dantzig et de Berlin, et mourut dans cette dernière ville le 9 Mars 1740, à 46 ans. — *Godefroi* KIRCH, son père, s'étoit fait un nom par ses observations astronomiques, et correspondoit avec les astronomes de toutes les parties de l'Europe. Les ouvrages qui nous restent de lui sont très-estimables.

II. KIRCH, (Marie-Marguerite) mère de Christian *Kirch*, née à Panitzh le 25 février 1670, morte le 29 décembre 1720, à l'âge de 50 ans, étudia avec succès l'astronomie et fit des découvertes dans cette science. *Leibnitz*, bon appréciateur de son mérite, la présenta à la cour du roi de Prusse où elle fut reçue avec une grande distinction.

I. KIRCHER, (Athanase) Jésuite de Fulde, bon mathématicien et profond érudit, professoit à Wirtzbourg dans la Franconie, lorsque les Suédois troublèrent par leurs armes le repos dont il jouissoit. Il se retira en France, y eut des démêlés avec le P. *Maignan* : (Voyez *ce mot.*) passa à Avignon, et de là à Rome,

où il mourut en 1680, à 79 ans. Il ne cessa d'écrire, qu'en cessant de vivre. Les principaux fruits de sa plume laborieuse et féconde, sont : I. *Prælusiones magneticæ*, Romæ, 1654, in-fol. II. *Ars magna lucis et umbræ*, in-folio, Romæ, 1646, 2 vol. III. *Primitiæ Gnomonicæ Catoptricæ*, in-4.° IV. *Musurgia universalis*, 1650, in-fol. 2 vol. V. *Obeliscus Pamphilius*, 1650, in-folio, VI. *Obeliscus Ægyptiacus*, in-folio. VII. *Œdipus Egyptiacus*, à Rome, 1652 et 1653, 4 vol. in-fol. C'est une explication d'un grand nombre d'hiéroglyphes ; mais explication telle qu'on peut l'attendre d'un savant, qui avoit une façon de voir toute particulière. Ce livre est rare. VIII. *Iter extaticum cœleste*, sivè *Mundi opificium quo Cœli siderumque natura, vires et structura exponuntur*, à Rome, 1656, in-4.° Il donna, l'année d'après, *Iter extaticum terrestre*; in-4°, dans lequel il décrit la structure du globe terrestre. IX. *Mundus subterraneus*, 1678, in-folio, 2 vol. X. *China illustrata*, à Amsterdam, 1667, in-fol. STRUVIUS en porte ce jugement : *Kircheri China est vera auctoris phantasia; sic autem judicatur, eò quòd Patres Jésuitæ, nuper reduces, facta pleraque in illo libro improbent.* Ce livre a été traduit en françois par *d'Alquié*, 1670, in-folio, sous ce titre : *La Chine* d'Athan. Kircher, *illustrée de plusieurs monumens tant sacrés que profanes, et de quantité de recherches de la nature et de l'art, avec un* Dictionnaire *Chinois et François*. XI. *Arca Noë*, in-fol. XII. *Turris Babel*, in-folio, Amsterdam 1679. Cette production, peu commune et vraiment singulière, traite de la construction de la Tour de Babel et de la dispersion des peuples. XIII. *Phonurgia nova, de prodigiosis sonorum effectibus, et sermocinatione per machinas sono animatas*, 1673, in-fol. XIV. *Ars magna sciendi*, 1669, in-folio, ouvrage plus subtil qu'utile, plein de combinaisons pénibles et de spéculations techniques, moins propres à faire des savans qu'à dégoûter des sciences. XV. *Polygraphia*, seu *Artificum linguarum, quo cum omnibus totius mundi populis poterit quis correspondere*, 1663, in-folio. XVI. *Scrutinium Physico-Medicum contagiosæ luis*, Leipzig, 1671, avec une Préface de *Langius*. C'est un traité sur la peste, fort utile et bien écrit. XVII. *Mundus magnes*, in-4°, où l'on voit l'idée de l'attraction universelle. XVIII. *Magia Catoptrica*, où l'on trouve les miroirs d'*Archimède* et de *Buffon*. Ce n'est point la seule idée qu'il ait fournie aux physiciens modernes; et il a mis sur la voie de beaucoup d'expériences faites depuis lui. Son malheur étoit de mêler à des opinions vraies les préjugés de son siècle, ou des sentimens singuliers que son imagination lui suggéroit. XIX. LATIUM, id est *Nova et parallela Latii, tùm veteris, tùm novi, Descriptio*, 1671, in-fol. : ouvrage savant, et qui a coûté beaucoup de recherches, mais plus curieux qu'exact. Tous les livres du Père *Kircher*, pleins d'une érudition profonde, sont remarquables par les singularités qu'il y entasse. Il étoit un peu visionnaire, et *Rich. Simon* le compare à *Postel*. Il étoit content, pourvu qu'il trouvât des choses qu'on n'avoit pas remarquées avant lui. Peu lui importoit qu'elles ne fussent pas tou-

jours d'une utilité marquée, ni relatives à son sujet. Tout ce qui portoit l'empreinte de l'antiquité, étoit divin à ses yeux. Cette manie l'exposa à quelques tours plaisans. On dit que des jeunes gens ayant dessein de se divertir à ses dépens, firent graver sur une pierre informe plusieurs sujets de fantaisie, et enterrèrent cette pierre dans un endroit où ils savoient qu'on devoit bâtir dans peu. On fouilla effectivement dans ce lieu quelque temps après, et on trouva la pierre, qu'on porta au Père *Kircher*, comme une chose merveilleuse. L'érudit, ravi de joie, travailla alors avec ardeur à l'explication des caractères qu'elle contenoit, et parvint enfin, après bien de l'application, à leur donner le plus beau sens du monde. — *Mencken* raconte du même Jésuite une histoire qui n'est pas moins amusante. Un des amis de ce Père lui présenta une feuille de papier de la Chine, sur lequel il avoit inscrit des caractères, qui parurent d'abord tout-à-fait inconnus au P. *Kircher*. Après bien des veilles inutiles et des peines perdues, un jour ce même ami vint faire l'aveu de son imposture au bon Père ; et ayant aussitôt présenté ce papier mysterieux au miroir, le savant Jésuite y reconnut facilement des caractères Lombards, qui ne l'avoient si fort embarrassé, que parce qu'ils étoient écrits à l'envers... Il laissa un riche cabinet de machines et d'antiquités, décrit par le Père *Philippe Bonnani*, Rome, 1709, in-folio. *Battara* a donné en 1774 une nouvelle description des pièces relatives à l'histoire Naturelle.

II. KIRCHER, (Jean) théologien, publia en 1646, en latin, les *Motifs de sa conversion* du Luthéranisme à la religion Catholique. Les Luthériens ont fait diverses réponses à cet ouvrage de *J. Kircher*.

III. KIRCHER, (Conrad) théologien Luthérien d'Augsbourg, s'est rendu célèbre par sa *Concordance Grecque* de l'ancien Testament qu'il fit imprimer à Francfort en 1607, en 2 vol. in-4.° Cet ouvrage peut servir de Dictionnaire Hébreu. L'auteur met d'abord les noms hébreux, et ensuite l'interprétation que les Septante leur ont donnée, et cite les endroits de l'Ecriture où ils se trouvent différemment interprétés. Le principal défaut de cette Concordance, suivant *Ladvocat*, est d'y avoir suivi l'édition de *Alcala de Henarès*, au lieu de suivre celle de Rome qui est la meilleure. La *Concordance de Trommius* n'a pas fait oublier celle de *Kircher*.

I. KIRCHMAN, (Jean) recteur de l'université de Lubeck sa patrie, exerça cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort arrivée le 20 mars 1643, à 68 ans. Ses principaux écrits sont : I. *De funeribus Romanorum*, Leyde, 1672, in-12 : traité savant, qui lui acquit une grande réputation, et lui procura un riche mariage. II. *De annulis liber singularis*, à Lubeck, 1623, in-8°, et Leyde 1672, in-12 : ouvrage plus curieux qu'utile.

II. KIRCHMAN, (N.) professeur de physique à Pétersbourg, est devenu célèbre par ses expériences sur la matière électrique, et par le genre de mort qui termina ses jours le 6 août 1753. Il avoit dressé un

conducteur pour soutirer la foudre ; un globe de feu en sortit au moment qu'il en approcha et lui brûla la tête. Depuis cette époque, quelques physiciens ont pensé que les conducteurs n'étoient pas toujours un préservatif contre le feu du ciel. Un poëte latin a fait à *Kirchman* cette épitaphe, imitée de *Virgile*, au 6e livre de l'Enéïde.

Vidi et credules dantem Salmonea pœnas,
Dùm flammas Jovis et sonitus non curat olimpi
Demens, qui nimbos ac irritabile fulmen
Igniferis filis ferroque lacessit acuto.
At Pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit (non ille leves de culmine tecti
Scintillas) raptumque immani turbine volvit.

KIRCHMAYER, (George-Gaspard) professeur à Wittemberg, et membre des Sociétés royales de Londres et de Vienne, naquit à Uffeinheim en Franconie, l'an 1635, et mourut en 1700, à 65 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages d'érudition et de physique. Les principaux sont : I. Des *Commentaires* sur *Cornelius Nepos*, *Tacite*, et d'autres livres classiques. II. Des *Oraisons* et des *Pièces de Poésie*. III. *De corallo, balsamo et saccharo*, 1661, in-4.° IV. *De tribulis*, 1692, in-4.° V. Six Dissertations sous le titre de *Hexas disputationum Zoologicarum*. Elles roulent sur le basilic, la licorne, le phénix, le béemoth et l'araignée. VI. *Pathologia vetus et nova*. VII. *Philosophia metallica*. VIII. *Institutiones metallicœ*, etc.

KIRCHMAYER, *Voyez* NAOGEORGE.

KIRCHMEYER, (Jean-Sigismond) théologien Protestant, né à Allendorf en Hesse l'an 1674, professeur de philosophie et de théologie à Marpurg, mourut en 1749, à 75 ans. On a de lui : I. Plusieurs *Dissertations Académiques*. II. Un *Traité* en latin *contre les Enthousiastes*, pour prouver que l'unique principe de la Foi est la parole de Dieu. Les Protestans en font cas ; mais ses principes pourroient servir à justifier les Sociniens, et presque tous les hérétiques.

KIRKE, colonel d'un régiment Anglois, se signala, sous le règne de *Jacques II*, par des cruautés sans exemple. Il fut employé à poursuivre les rebelles qui avoient pris part en 1685 à la conjuration du duc de *Monmouth* ; et il s'en acquitta avec la barbarie d'un soldat de fortune, qui avoit vécu long-temps chez les Maures. En entrant dans une ville, il fit conduire au gibet 19 habitans. Ensuite, se faisant un jeu de sa cruauté, il en fit exécuter plusieurs autres, pendant qu'il buvoit avec ses compagnons à la santé du roi et de la reine. Il observa que dans leurs agonies leurs paroles étoient tremblantes ; et s'écriant aussitôt qu'*il falloit de la musique pour leur danse*, il donna ordre en effet, que les tambours et les trompettes se fissent entendre. Il lui tomba dans l'esprit de *faire pendre trois fois un même homme, pour s'instruire*, disoit-il, par cette bizarre expérience; et chaque fois il lui demanda s'il ne se repentoit pas de son crime ? Mais ce misé-

rable s'obstinant à protester que, malgré ce qu'il avoit souffert, il étoit toujours disposé à s'engager dans la même cause, *Kirke* le fit étrangler... On conte de lui, un trait plus horrible encore. Une jeune fille demanda la vie de son frère, en se jetant aux pieds de *Kirke*, armée de toutes les graces de la beauté et de l'innocence en pleurs. Le tyran, sentant enflammer ses desirs, promit ce qu'elle demandoit; mais il y mit des conditions bien dures. Cette tendre sœur se rendit à la nécessité cruelle qu'on lui imposoit. Le tigre, après avoir passé la nuit avec elle, lui fit voir le lendemain par une fenêtre son frère, le cher objet pour qui sa vertu avoit été sacrifiée, pendant à un gibet qu'il avoit fait dresser secrètement. La rage et le désespoir s'emparèrent d'elle à l'instant, et la privèrent pour jamais de ses sens. On ne sait en quelle année ce monstre termina sa détestable vie.... *Voyez* DAIN.

I. KIRSTENIUS, (Pierre) médecin, né à Breslaw en 1577, eut la direction des colléges de cette ville, après avoir acquis de vastes connoissances par l'étude des langues savantes et par des voyages dans toutes les parties de l'Europe. Son emploi lui dérobant trop de temps, il se dévoua entièrement à la médecine, et se retira en Prusse avec sa famille. Le chancelier *Oxenstiern* l'y ayant connu, l'emmena en Suède, et lui procura la chaire de professeur en médecine dans l'université d'Upsal. Il y mourut le 5 Avril 1640, à 63 ans. Son application avoit accéléré la vieillesse, et il étoit déjà fort cassé quand il se rendit en Suède. Son Epitaphe porte qu'*IL SAVOIT* 26 *LANGUES*: cela peut être; mais il ne les connoissoit pas certainement comme sa langue maternelle. On a de lui, un grand nombre d'ouvrages: I. *Traité de l'usage et de l'abus de la Médecine*, en latin, Francfort, 1610, in-8.° II. *Les IV Evangélistes tirés d'un ancien manuscrit Arabe*, Francfort, 1609, in-fol. III. *Notes sur l'Evangile de* St. Matthieu, *confronté sur les textes arabe, syriaque, égyptien, grec et latin*, Breslaw, 1612, in-fol.

II. KIRSTENIUS, (George) habile médecin et savant naturaliste, né à Stetin en 1613, fit long-temps et avec applaudissement des exercices publics sur la physique, la médecine, la botanique, l'anatomie, etc. On fait cas de ses *Exercitationes Phytophilologicæ*, à Stetin, 1651, in-4.° Il mourut en 1660, à 47 ans.

KISKA DE CIECHANOWIECK, (Jean) chevalier Polonois, à ce qu'on croit, ou plutôt de Lithuanie, fut disciple du fameux *Castalion*, à la mémoire duquel il fit dresser un monument après sa mort. Parvenu à l'âge de figurer dans l'administration, il fut président général dans la Samogitie, châtelain ou capitaine dans Wilna, et gouverneur de Bressici. Il devint si riche et si puissant, dit *Sandius*, qu'on le fait seigneur de 70 villes ou bourgs et de 400 villages. Avec ses richesses et l'autorité que lui donnoient ses emplois, il protégea les Sociniens en toute occasion et contre tous leurs ennemis; il leur bâtit et fonda plusieurs Eglises, et mourut sans enfans en 1592, laissant le prince de *Radzivil* héritier de tous ses biens et de son affection pour la secte

Socinienne. Quelque zélé qu'il fût pour elle, la crainte qu'on ne le fît passer après sa mort pour Socinien, l'engagea à faire une profession de foi contraire, qu'il signa peu de temps avant de mourir. On a quelques *Lettres* de ce seigneur, adressées aux Eglises Sociniennes, dans lesquelles il les invite à tenir un synode pour régler les différends qui étoient entre elles au sujet de l'élection des magistrats et de l'usage des armes. *Voy.* ZISKA.

KLAUSWITZ, (Benoît-Gothlieb) né à Leipzig en 1692, professeur de théologie à Hall, mourut en 1749, à 57 ans. Il a donné : I. Plusieurs *Dissertations Académiques*. II. Des *Explications* de divers passages de la Bible. III. Un *Traité* en allemand, estimé, *sur la Raison* et *l'Ecriture-Sainte*, et sur l'usage que nous devons faire de ces deux grandes lumières.

KLÉBER, (J. B.) né à Strasbourg en 1750, perdit son père dès sa plus tendre enfance. Destiné à l'architecture, il en étudia avec succès les principes, et fut envoyé à Paris, pour y puiser dans les leçons du célèbre *Chalgrin*, le goût et la perfection de son art. Se trouvant dans un café où des étrangers étoient insultés, il prit leur défense et acquit leur amitié. Ceux-ci l'engagèrent à les suivre à Munich, où le jeune *Kaunitz*, fils du ministre de l'empereur, lui fit donner une lieutenance dans son régiment, sans passer par le grade d'enseigne, qui est celui par lequel commencent tous les officiers Autrichiens. Après huit ans de service, *Kléber* revint dans sa patrie ; et l'intendant *la Galaisière* le nomma inspecteur des bâtimens publics de la Haute-Alsace. Fixé par cette place à Béfort, *Kléber* y cultiva pendant six ans son art sans distraction, et enrichit son esprit de plusieurs connoissances utiles. Il se montra bientôt zélé partisan de la révolution Françoise, qui venoit de naître, et il obtint du général *Wimpfen*, qui commandoit à Brisach, une place d'adjudant major dans un bataillon qui rejoignit l'armée de *Custines* à Mayence. Le siége de cette ville fournit l'occasion à *Kléber* de montrer sa bravoure, et de profiter de ses études. Les généraux le recherchèrent dès-lors comme l'un des officiers les plus instruits des armées Françoises. Mayence, malgré la défense la plus vigoureuse, fut forcée de se rendre ; et *Kléber*, venu à Paris, y obtint le titre de général de brigade. *Custines* alloit y succomber sous le poids d'injustes accusations. On cherchoit de tous côtés des témoins contre lui ; *Kléber* fut cité, mais loin d'inculper l'accusé, il eut le courage de le louer sur son zèle et son intrépide valeur. Envoyé dans la Vendée, il y dirigea l'expédition contre l'isle de Noirmoutier ; mais fatigué des scènes d'horreur dont cette malheureuse terre étoit le continuel théâtre, il demanda son rappel, et fut employé dans l'armée du Nord. Dès son arrivée, il battit les Autrichiens à Merber-le-Château, et leur fit douze cents prisonniers. Il les défit encore à Marchiennes, s'empara de Mons, et chassa l'ennemi de Louvain, après l'avoir débusqué du poste redoutable qu'il occupoit sur la montagne de Fer. Quelque temps après, *Kléber* mit le siége devant Maestricht, dont il se rendit maître en onze

jours, et ouvrit, par cette conquête, les portes de la Hollande, dont les François ne tardèrent pas à s'emparer. Il contribua ensuite à la prise de Dusseldorf, à celle de Francfort, et au gain de la bataille de Butzbach. Mécontent du Directoire, il quitta l'armée, se retira à Paris, et y vécut quelque temps dans la retraite. Après avoir acheté une maison de campagne dans les environs, il s'y occupoit à rédiger des mémoires sur ses campagnes, lorsque *Bonaparte*, vainqueur en Italie, nommé général de l'armée d'Egypte, chercha à s'entourer des hommes les plus propres à faire réussir son expédition. *Kléber* fut du nombre, et s'embarqua le 30 floréal de l'an VI. Arrivé devant Alexandrie, il y fut atteint d'une balle à la tête comme il escaladoit les murs de cette ville, avec l'intrépidité qui lui étoit ordinaire; mais il ne succomba pas à cette blessure. *Bonaparte* se dirigeant ensuite vers le Caire, laissa à *Kléber* le commandement d'Alexandrie. Celui-ci en sortit bientôt avec sa division pour s'embarquer à Damiette, et aller former le blocus d'El-Arich. Après la prise de ce fort, il combattit l'ennemi à Sed-Jarra, au mont Thabor et à Aboukir. *Bonaparte*, avant de quitter l'Egypte, où il avoit nommé *Kléber* général en chef, avoit commencé une négociation pour la paix. Ce dernier la continua. L'armée Ottomane se portoit alors à 80 mille hommes ayant soixante et dix canons, et *Kléber* n'avoit à lui opposer que 8,500 hommes; il fut arrêté, par le traité d'El-Arich, signé le 4 pluviose an 8, que l'armée Françoise se retireroit avec armes et bagages sur Alexandrie, Rozette et Aboukir, pour être embarquée et transportée en France; que la ville du Caire seroit évacuée; que tous les François, détenus dans les villes de la domination Turque, seroient remis en liberté, et que jusqu'à l'entière exécution de la convention, il y auroit une armistice. Déjà les Turcs avoient pris possession des forts de Katich, de Salahié, de Lesbech et de la ville de Damiette; déjà *Kléber* se préparoit à évacuer le Caire, lorsqu'une lettre de *Sidney Smith*, ministre d'Angleterre, près de la Porte, lui annonça que son gouvernement n'approuvoit pas le traité d'El-Arich, et que le commandant de la flotte Angloise, sur la Méditerranée, avoit reçu l'ordre de s'opposer à son exécution. Le général François, forcé de combattre, arrêta les départs, rappela ses troupes dispersées, expédia des dromadaires pour faire approcher celles de la Haute-Egypte, pourvut à de nouvelles munitions, et montra autant de calme et de sang froid dans cette circonstance orageuse, qu'il en avoit dans les batailles. Une nouvelle dépêche de *Keit*, amiral Anglois, ne lui offrit capitulation qu'à condition que l'armée d'Egypte mettroit bas les armes, se rendroit prisonnière de guerre, abandonneroit tous ses vaisseaux, ses places et ses munitions: *Kléber* fit imprimer cette lettre pour lui servir de manifeste, et se contenta d'y ajouter ces mots: « Soldats! on ne répond à de pareilles propositions que par des victoires; je suis sûr de vous. » Les François indignés combattirent alors avec autant de courage que de succès. A Matharich, *Nasif* pacha, à la tête de 6,000 janissaires d'élite et d'un

corps de cavalerie, fut défait; près de l'Obélisque d'Héliopolis, le grand-visir *Couzef*, dix fois supérieur en force, fut obligé de reculer; à El-Hanka, son camp fut pris, et on y trouva une grande quantité de cottes de maille et de casques de fer; le fort Belbeys fut emporté: le grand-visir enfin, obligé de prendre la fuite à travers le désert au moment même où un vent du Midi soufflant avec violence empêchoit de respirer par son excessive chaleur, laissa à Salahié tous ses bagages et un butin immense. L'insurrection avoit éclaté dans la ville de Boulac et au Caire; on y avoit égorgé des Cophtes, des Grecs, des Chrétiens de Syrie qui étoient favorables aux François. Les crieurs publics proclamoient au haut des Mosquées des imprécations contre ces derniers; les insurgés avoient établi des fabriques de poudre et forgé des boulets; ils avoient fondu des mortiers et même des canons; *Kléber* les attaqua sur tous les points, les força de retranchemens en retranchemens, de rues en rues, et parvint à en triompher. Après la prise du Caire et la soumission entière de l'Egypte, il s'occupoit à faire acquitter la solde de l'armée, à resserrer l'alliance qu'il avoit faite avec *Mourad* bey, à régler le plan de fortifications des places et des côtes, lorsque se promenant dans son jardin, il fut assassiné le 25 prairial de l'an 8, par le Turc *Soleyman*, qui lui porta quatre coups de poignard. Les François firent à leur chef de pompeuses funérailles, et punirent, par le supplice le plus terrible, son meurtrier. *Voyez* SOLEYMAN. *Kléber* étoit l'un des plus beaux hommes de l'armée. Sa taille bien proportionnée avoit six pieds; ses regards étoient doux, ses yeux expressifs. Sa voix agréable en société, prenoit, dit-on, l'éclat du tonnerre lorsqu'il commandoit. Son caractère, ordinairement juste, se laissoit trop aisément entraîner à la colère; mais sa franchise fut sans ménagement, et la fierté de son ame sans foiblesse. On a imprimé, à Paris, en l'an 10, une *Notice* sur sa Vie, et celle du général *Desaix*. *Voy*. OSSIAN.

KLEIST, (Ewald-Chrétien de) né à Zeblin en Poméranie, l'an 1715, servoit dans les armées du roi de Prusse, en qualité de major du régiment de Haussen, lorsqu'il mourut des blessures qu'il avoit reçues à la sanglante bataille de Kunersdorf, entre les Russes et les Prussiens, au mois d'août 1759, à 44 ans. Ce poëte guerrier étoit bien fait et de haute taille; il avoit l'air martial, mais sans rudesse. Bon, humain, compatissant, généreux, on le vit, dans la direction qu'il eut de l'hôpital de Leipzig, s'occuper avec ardeur du plus petit besoin du dernier des malheureux entassés par milliers dans cet asile de la misère humaine. Il cultiva l'amitié au milieu des occupations militaires et du tumulte des camps. Ami du célèbre *Gessner*, poëte Allemand, il marcha sur les mêmes traces. Il a donné aux acteurs de ses *Idylles*, les mêmes sentimens de vertu et de bienfaisance qui distinguent les bergers de *Gessner*; mais il ne s'est pas borné à des bergers: il a introduit, dans l'Eglogue, des jardiniers et des pêcheurs, à l'exemple de *Sannazar*, de *Grotius* et de *Théocrite* lui-même. *Kleist*

avoit aussi composé des Traités de morale, qui n'ont pas encore été publiés. De ses réflexions sur l'art de la guerre il forma un Roman militaire, intitulé : *Cissides*, et imprimé au commencement de 1759. Quand le guerrier parle dans cet ouvrage, c'est avec une simplicité héroïque; mais quand le poëte prend la parole, il vous transporte au milieu des combats. Il joignoit à une connoissance profonde de son métier, des notions de toutes les sciences, et il parloit avec facilité l'allemand, le latin, le françois, le polonois et le danois.

KLING, *Voy.* CLING.

KLINGSTET, peintre, natif de Riga en Livonie, mourut à Paris le 26 février 1734, âgé de 77 ans. Il s'étoit destiné à la profession des armes, sans négliger les talens qu'il avoit pour la peinture; son goût et sa bravoure furent également connus. Ce peintre a donné dans des sujets extrêmement libres. On ne peut point dire qu'il ait eu, dans un haut degré, la correction du dessin et le génie de l'invention; cependant on voit plusieurs morceaux de sa composition assez estimables. Ses ouvrages sont, pour l'ordinaire, à l'encre de la Chine. Il a excellé dans la *Miniature* : il donnoit beaucoup de relief et de caractère à ses figures.

KLOPPENBURG, (Jean) *Voy.* CLOPPENBURG.

KLOTZIUS, (Étienne) théologien Luthérien, né à Lippstadt en 1606, gouverna, en qualité de surintendant général, les Églises des duchés de Sleswick et de Holstein, et eut beaucoup de crédit auprès de *Fréderic III*, roi de Danemarck. Il mourut à Flensbourg en 1668, à 62 ans. On a de lui, plusieurs ouvrages de théologie et de métaphysique, peu connus.

KNELLER, (Godefroi) excellent peintre dans le *Portrait*, naquit à Lubeck en 1648. Après s'être appliqué quelque temps aux tableaux d'histoire, il se livra tout entier au portrait, et passa en Angleterre, où il fut comblé de biens et d'honneurs. Il y devint premier peintre de *Charles II*, fut créé chevalier par le roi *Guillaume III*, et enfin nommé baronnet. Il mourut à Londres vers 1717, âgé d'environ 69 ans. Sa touche est ferme, sans être dure. On a gravé d'après ce maître.

KNORRI *a* RUSENROTH, (Christian) savant Allemand du 17e siècle, connu principalement par un ouvrage qu'on lui attribue, et qui a pour titre : *Kabala denudata*. L'auteur a approfondi, et l'on peut dire, épuisé la matière qu'il traite. Parmi les rêveries, les folies et les chimères qu'il discute, on y trouve d'excellentes recherches sur la philosophie des Hébreux, et surtout des Rabbins. Cet ouvrage est en trois vol. in-4.° Les deux premiers furent imprimés à Sultzbach en 1677; le troisième à Francfort en 1684 : ce dernier volume est peu commun. *Knorri* mourut en 1689, à 53 ans. — Il y a du même nom, *George-Wolfang*, graveur célèbre, né en 1705, et mort en 1761. Nuremberg étoit sa patrie.

KNOT, (Édouard) Jésuite Anglois, natif de Northumberland, auteur d'un livre *sur la Hiérarchie*, censuré par le clergé

de France et par la Sorbonne. Ce livre, intitulé : *Modestes et courtes discussions de quelques propositions du Docteur Kellisson, par Nicolas Smith*, in-12, Anvers, 1631, fit du bruit parmi les théologiens, et est aujourd'hui parfaitement ignoré. *Knot* mourut le 14 janvier 1656, dans un âge assez avancé. On a de lui, quelques *Ecrits de Controverse.*

KNOX *ou* CNOX, (Jean) fameux ministre Ecossois, fut un des apôtres du Calvinisme et du Presbytéranisme en Ecosse. Il avoit étudié d'abord à Paris, sous *Jean Major*, docteur de Sorbonne, et ensuite à Genève sous *Calvin*. De retour en Angleterre, le roi *Edouard VI* voulut lui donner un évêché ; mais il le refusa, en disant que l'*Episcopat étoit contraire à l'Evangile.* Il passa en Ecosse, l'an 1559, et y répandit ses erreurs par le fer et par le feu. La reine *Marie Stuart* ayant voulu s'opposer à ses fureurs, il souleva ses disciples contr'elle, et prêcha le *Régicide*. Il mourut en 1572, à 57 ans. *Sponde*, *Thevet*, et la plupart des écrivains Catholiques, ont dépeint *Knox* comme un fanatique emporté ; mais *Bayle* et *Burnet* n'en parlent pas de même, et *Bèze* sur-tout l'a fort exalté. Cette diversité de sentimens sur *Knox*, fait juger que s'il avoit de grands défauts, il possédoit aussi des qualités. On a de lui, des *Ouvrages de Controverse*, marqués au coin de l'enthousiasme, et une *Histoire de la Réformation de l'Eglise d'Ecosse*, Londres, 1644, in-folio. Ses écrits sont très-rares.

I. KNUTZEN, (Matthias) étoit né à Oldensworth dans le Ducheswich. Après avoir fait ses études à Konigsberg en Prusse, il s'avisa de courir le monde et de s'ériger en nouvel apôtre de l'*Athéisme*. En 1674, il répandit dans divers endroits de l'Allemagne, et sur-tout à Iène en Saxe et à Altdorff, une *Lettre* latine, et deux *Dialogues* allemands, qui contenoient les principes d'une nouvelle secte qu'il vouloit établir, sous le nom de la secte des *Consciencieux* ; c'est-à-dire des gens qui ne feroient profession de suivre en toutes choses que les lois de la conscience et de la raison. Ce chef des *Consciencieux* nioit l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, et par conséquent l'autorité de l'Écriture-Sainte : comme si, ces vérités étant ôtées, il pouvoit rester dans l'homme quelque conscience et quelque principe de vertu ! Cet Athée se vante d'avoir fait un grand nombre de disciples. Il en avoit, dit-il, sept cents, tant bourgeois qu'étudians, dans la seule ville d'Iène. *Jean Musæus*, savant professeur en théologie dans l'université de cette ville, réfuta cette calomnie dans un livre allemand, publié en 1675, contre cet insensé et contre sa prétendue secte, qui ne subsistoit que dans son imagination. Ses *Dialogues*, imprimés en allemand, sont pleins de blasphèmes et d'impertinences. On peut voir sa Lettre toute entière, en françois et en latin, dans les *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique*, par *la Croze*, in-12. Il la date de Rome, quoiqu'il soit sûr qu'il ne sortit jamais d'Allemagne. Les historiens ne nous apprennent pas quelle fut la fin de ce fanatique.

II. KNUTZEN,

II. KNUTZEN, (Martin) né à Konigsberg en 1713, y fut professeur en philosophie, et bibliothécaire. Il mourut en 1751, à 38 ans. On a de lui, un grand nombre d'ouvrages. Les uns sont en allemand, et les autres en latin. Les principaux de ceux-ci, sont : I. *Systema causarum efficientium*. II. *Elementa Philosophiæ rationalis, methodo mathematicâ demonstrata*. III. *Theoremata de parabolis infinitis*, etc. Celui de ses livres allemands, qui lui a fait le plus d'honneur, est une *Défense de la Religion Chrétienne*, in-4.°

KOBAD, *Voy*. CABADE.

KOBURGER, (Antoine) célèbre imprimeur de Nuremberg, mort en 1513, avoit, dit-on, vingt-quatre presses, et employoit cent ouvriers par jour; cependant il n'a donné que trente-sept Editions, parmi lesquelles il y en a douze de la Bible. L'une d'elles est ornée de très-belles figures en bois. Cet imprimeur avoit des magasins à Paris, à Nuremberg, à Lyon; et il avoit attaché à son imprimerie, en qualité de correcteur, le savant *Fréderic Pistorius*.

KODDE, (*Jean*, *Adrien* et *Gilbert* Vander-) trois frères, de Leyde, qui donnèrent naissance à la secte des *Prophètes*, en 1619, lorsqu'il fut défendu aux Remontrans d'avoir des ministres. Les *Koddes* s'imaginèrent qu'en effet on pouvoit bien s'en passer. Ils déclamèrent contre les Pasteurs, travaillèrent à se faire des adhérens, et formèrent des assemblées dans une maison particulière, après s'être séparés des Remontrans. Ces assemblées furent bientôt honorées du don des miracles. Un des chefs de ces fanatiques, *Jean Kodde*, se vanta d'avoir vu le Saint-Esprit comme les Apôtres, et il ajoutoit, pour faire croire ce prodige, que, quand il descendit sur lui, la maison trembla. Les assemblées de ces enthousiastes étoient curieuses à voir. Un d'entr'eux lisoit quelques chapitres du nouveau Testament; après quoi, le lecteur ou quelqu'autre faisoit la prière. On demandoit ensuite si quelqu'un avoit quelque chose à dire pour l'édification du peuple? Alors un des assistans se levoit, lisoit un texte de la Bible, sur lequel on avoit médité auparavant; et prenant le ton de Prophète, faisoit sur ce texte un discours qui duroit quelquefois plus d'une heure. On laissoit ainsi parler un second, un troisième, et même un quatrième Prophète, s'il s'en présentoit autant qui voulussent parler. Les séances duroient quelquefois depuis le soir jusqu'au lever du soleil. Après la mort des *Kodde*, un boulanger de Rinsbrug gouverna cette milice de fous. Ils rejetèrent toutes les confessions de foi, introduisirent le baptême par immersion, et soutinrent qu'aucun Chrétien ne devoit être magistrat, ni faire la guerre.

KOEBERGER, (Wenceslas) peintre Flamand, disciple de *Martin de Vos*, perfectionna en Italie ses talens pour la peinture et l'architecture. Il embellit plusieurs églises d'Anvers par ses tableaux, et dirigea le bâtiment de l'église de Notre-Dame de Montaigu, sur le modèle de celle de Saint-Pierre de Rome. Bon physicien comme bon architecte, il trouva le moyen de dessécher plusieurs marais du côté

de Dunkerque, et d'en former des terres propres au labourage et au pâturage. Cet habile homme mourut à 70 ans, vers le milieu du 17e siècle.

KOEC, *Voy.* COECH.

KOELLIN, *ou* COLLIN, (Conrad) religieux Dominicain, né à Ulm, combattit avec force *Luther*. On estime sur-tout les deux *Traités* qu'il publia contre le mariage de ce dernier. Il mourut en 1536.

KOËMPFER, *ou* COEMPSER, (Engelbert) médecin et voyageur célèbre, né le 15 septembre 1651, à Lemgow en Westphalie, d'un ministre, passa en Suède, après s'être adonné pendant quelques années à l'étude de la médecine, de la physique et de l'histoire naturelle. On le sollicita vivement de s'arrêter dans ce royaume; mais sa passion extrême pour les voyages lui fit préférer à tous les emplois qu'on lui offrit, la place de secrétaire d'ambassade, à la suite de *Fabrice*, que la cour de Suède envoyoit au roi de Perse. Il partit de Stockholm, l'an 1683, s'arrêta deux mois à Moskow, et passa deux ans à Ispahan, capitale de la Perse. *Fabrice* voulut l'engager à revenir avec lui en Europe; mais son goût pour les voyages augmentant avec les connoissances qu'il acquéroit, il se mit sur la flotte de la compagnie Hollandoise des Indes orientales, en qualité de chirurgien en chef. *Koëmpfer* fut à portée de satisfaire sa curiosité; il poussa ses courses jusqu'au royaume de Siam et au Japon. Ce pays, fermé aux étrangers, n'étoit connu qu'imparfaitement; l'habile voyageur remarqua tout, et, graces à ses soins, l'on vit disparoître dans la géographie un vide qu'on désespéroit de pouvoir jamais remplir. De retour en Europe en 1693, il se fit recevoir docteur de la faculté de Leyde, et revint dans sa patrie. La composition de divers ouvrages, la pratique de la médecine, et l'emploi particulier de médecin du comte de *la Lippe*, son souverain, l'occupèrent jusqu'à sa mort, arrivée le 2 novembre 1716, à 66 ans. Parmi les ouvrages dont ce savant observateur a enrichi la littérature, on distingue: I. *Amœnitates exoticæ*, in-4°, 1712, avec un grand nombre de figures. Cet ouvrage entre dans un détail curieux et satisfaisant sur l'histoire civile et naturelle de la Perse, et des autres pays Orientaux que l'auteur avoit parcourus et examinés avec toute l'attention d'un voyageur philosophe. II. *Herbarium ultra-Gangeticum*. III. *Histoire naturelle, ecclésiastique et civile de l'empire du Japon*, en allemand, traduite en anglois par *Scheuchzer*; et en françois sur cette version, en 1729, en 2 vol. in-folio avec quantité de figures, et en 3 vol. in-12 avec les cartes seulement. *Koëmpfer* voit en savant, il écrit de même: il est un peu sec, et quelquefois minutieux; mais il est si estimable à tant d'autres égards, il entre dans des détails si curieux, il les rend avec tant d'exactitude et de vérité, qu'il mérite bien qu'on lui pardonne quelque chose. IV. Le *Recueil* de tous ses autres *Voyages*, à Londres, 1736, en 2 vol. in-folio avec figures. On y trouve des descriptions plus exactes que toutes celles qui avoient paru avant lui de la cour et de l'empire de Perse, et des autres contrées orientales.

I. KOËNIG, (Daniel) fils d'un théologien de Berne en Suisse, mourut à Rotterdam en 1727, à 22 ans, des coups qu'il reçut à Franeker. La populace l'entendant parler François, le prit pour un espion de la France, et l'eût mis en pièces, si le sénat académique ne l'avoit arraché à cette tourbe mutinée : les blessures qu'il reçut, le mirent au tombeau quelques mois après. On lui doit la *Traduction* latine des *Tables* que le docteur *Arbuthnot* mit au jour sur les Monnoies des anciens, 1727, in-4.° Cet ouvrage ne fut publié qu'en 1756, in-4°, par *Reitz*, professeur à Utrecht, qui l'orna d'une préface curieuse et utile.

II. KOËNIG, (Samuël) frère du précédent, se fit connoître de bonne heure par ses talens pour les mathématiques. Il demeura deux ans au château de Cirey, avec l'illustre marquise du *Châtelet*, qui eut beaucoup à se louer de ses leçons. Il obtint ensuite une chaire de philosophie et de droit naturel à Franeker, d'où il passa à la Haye pour être bibliothécaire du prince Stathouder, et de Mad. la princesse d'*Orange*. L'académie de Berlin se l'associa, et le rejeta ensuite de son sein. On sait à quelle occasion : *Koënig* disputa à *Maupertuis* sa découverte du *Principe universel de la moindre action*. Il écrivit contre lui, et cita, en le réfutant, un fragment d'une Lettre de *Leibnitz*, dans laquelle ce philosophe disoit avoir remarqué que, dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum*, ou un *minimum*. *Maupertuis* fit sommer son adversaire par l'académie de Berlin, de produire l'original de cette Lettre; l'original ne se trouvant plus, le philosophe Suisse fut condamné par l'académie. Toute l'Europe a été instruite des sujets de cette querelle. *Koënig* en appela au public; et son *Appel*, écrit avec cette chaleur de style que donne le ressentiment, mit plusieurs personnes de son côté. On a de lui, d'autres ouvrages. Il mourut en 1757, regardé comme un des meilleurs mathématiciens de ce siècle. Voici comme le caractérise *Voltaire* dans une Lettre à *Helvétius* : « *Koënig* n'a de l'imagination en aucun sens, mais il est ce qu'on appelle grand métaphysicien. Il sait à point nommé de quoi la matière est composée, et il jure, d'après *Leibnitz*, qu'il est démontré que l'étendue est composée de monades non-étendues, et la matière impénétrable composée de petites monades pénétrables. Il croit que chaque monade est un miroir de son univers. Quand on croit tout cela, on mérite de croire aux miracles de *St. Pâris*. D'ailleurs, il est très-bon géomètre, et, ce qui vaut mieux, très-bon garçon. »

KOËRTHEN, (Jeanne) femme d'*Henri Bloick*, née à Amsterdam en 1650, morte en 1715, à 65 ans, donna, dès ses premières années, des marques sensibles de son goût pour les beaux-arts. Elle réussissoit à jeter en cire des statues et des fruits, à écrire, à chanter, à graver sur le verre, à peindre en détrempe; mais elle excelloit principalement dans la *Découpure*. Tout ce que le graveur exprime avec le burin, elle le rendoit avec ses ciseaux. Elle exécutoit des paysages, des marines, des

animaux, des fleurs et des portraits d'une ressemblance parfaite. Ses ouvrages sont d'un goût de dessin très-correct ; on ne peut mieux les comparer qu'à la manière de graver de *Mellan*. En les collant sur du papier noir, le vide de la coupe représentoit les traits comme du burin ou de la plume. C'est peut-être là l'origine de ces portraits grossièrement découpés, dont la folie a succédé parmi nous à celle des *Pantins*. Les talens de Mad. *Koërthen* lui acquirent un nom dans l'Europe : plusieurs têtes couronnées employèrent son art, et lui firent ou des présens ou des visites. *Pierre le Grand* se fit un plaisir de l'aller voir, et de payer à ses ouvrages le tribut de louanges qu'ils méritoient.

I. KONIG, (George-Matthias) né à Altorf en 1616, mort dans cette ville le 29 août 1699, à 84 ans, fut professeur en poésie et en langues latine et grecque, et bibliothécaire de l'université de sa patrie. La plupart des savans ne le connoissent guère que par sa *Bibliotheca vetus et nova*, gros in-fol. publié en 1678. Cet ouvrage méritoit d'être plus soigné. Ce qu'il dit des auteurs, est ou superficiel ou inexact, et a été relevé en grande partie par le savant *Jean Mollerus*. Il y a une négligence extrême dans les dates, ainsi que dans tout le reste. Il attribue aux écrivains des ouvrages qu'ils n'ont pas faits, et ne parle pas de ceux qu'ils ont faits.—Son père *George* KONIG, natif d'Ambert, mort en 1654, à 64 ans, fut professeur de théologie à Altorf, et a laissé un *Traité des cas de Conscience*, in-4°, 1675, et d'autres livres théologiques.

II. KONIG, (Emmanuel) célèbre médecin, professeur de physique et de médecine à Basle sa patrie, mourut dans cette ville en 1731, à 73 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages sur son art, qui décèlent une vaste lecture. Le plus connu est son *Regnum minerale, generale et speciale*, à Basle 1703, in-4°, qui fut suivi du *Regnum vegetabile*, Basle, 1708, in-4.°

KOORÉE, *Voy.* LOL-KOOR.

KOORNHERT, *Voy.* CORNEHERT.

KOPHTUS, *ou* CHEOSPES, *ou* CHEMMI, roi d'Égypte, fit bâtir, suivant la plus commune opinion, les fameuses *Pyramides d'Égypte*, qui ont passé pour l'une des merveilles du monde. Il y occupa, dit-on, 360,000 ouvriers, qui travaillèrent pendant vingt-trois années. *Pline* dit qu'il y fut dépensé 1800 talens, seulement en raves et en oignons, les Égyptiens étant grands mangeurs de ces légumes. Ces pyramides sont au nombre de trois, une grande, et deux un peu inférieures. Elles sont à deux milles du grand Caire, et distantes de deux cents pas l'une de l'autre. On dit que les deux moindres furent bâties par l'un des *Pharaons*, pour déposer les corps de la reine son épouse et de la princesse sa fille. Au reste, ce sont des conjectures que nous donnons d'après mille autres écrivains : l'histoire n'a pas la vue assez perçante pour plonger dans les ténèbres épaissies de plus de trente siècles accumulés.

KORNMANN, (Henri) jurisconsulte Allemand, publia divers livres au commencement du 17e siècle : I. *Templum naturæ*,

seu *De miraculis quatuor Elementorum*, Darmstadt, 1611, in-8.° II. *De miraculis vivorum*, Kirchkeim, 1614, in-8.° III. *De miraculis mortuorum*, 1610, in-8.° Ces trois ouvrages, sur-tout les deux derniers, sont curieux et difficiles à trouver. IV. *De Virginitatis jure*, 1617, in-8.° V. *Lipea amoris*, 1610, in-8.° Quoique ce livre et le précédent soient superficiels, il y a des choses recherchées.

I. KORTHOLT, (Christian) né en 1633 à Burg dans l'isle de Femeren, professeur de grec à Rostock en 1662, devint vice-chancelier perpétuel et professeur de théologie dans l'université nouvellement fondée à Kiell. Il remplit ces deux emplois avec autant d'habileté que d'application. Ce savant mourut en 1694, à 61 ans, avec la réputation d'un homme aussi bon citoyen qu'érudit profond. On a de lui : I. *Tractatus de calumniis Paganorum in veteres Christianos*, à Kiell 1698, in-4° : ouvrage curieux et intéressant pour ceux qui aiment la religion. II. *Tractatus de origine et naturâ Christianismi ex mente Gentilium*, Kiell, 1672, in-4° : livre non moins curieux que le précédent. III. *Tractatus de persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque Martyrum cruciatibus*, Kiell 1689, in-4.° IV. *Tractatus de Religione Ethnicâ, Mahummedanâ et Judaïcâ*, in-4°, Kiell, 1665. V. *De CHRISTO crucifixo, Judæis scandalo, Gentilibus stultitiâ*, Kiell, 1678, in-4.° VI. *De tribus Impostoribus magnis liber, Edoardo Herbert; Thomæ* Hobbes *et Benedicto* Spinosæ *oppositus*, dont la meilleure édition est celle de 1701, in-4°, par les soins de *Sébastien*, fils de l'auteur. VII. Plusieurs *Traités* de controverse, où les invectives contre le pape ne sont pas épargnées. Les titres seuls prouvent l'extrême politesse de l'auteur. *Le Papisme plus noir que le charbon; le Beelzebub Romain; le Pape Schismatique :* tel est le frontispice de quelques-uns de ses livres. *Kortholt* est moins estimable dans les ouvrages de raisonnement, que dans ceux d'érudition.

II. KORTHOLT, (Christian) petit-fils du précédent, travailla avec succès au *Journal de Leipzig*, jusqu'en 1736, et mourut à la fleur de son âge, en 1751, professeur de théologie à Gottingue. Il étoit aussi savant que son grand-père. On lui doit : I. Une édition des *Lettres latines* de *Leibnitz*, en 4 vol., des *Lettres françoises* du même, en un seul volume, et un *Recueil* de diverses *Pièces* philosophiques, mathématiques et historiques de ce philosophe. II. *De Ecclesiis suburbicariis*. III. *De enthusiasmo Muhammedis*. IV. De savantes *Dissertations*. V. Des *Sermons*, etc.

KOTLUK-TURKHAM, sœur du conquérant *Timur*, plus connu sous le nom de *Tamerlan*, l'aida de ses conseils dans l'administration de ses vastes états, le rendit clément à l'égard des vaincus, et fortifia son ame dans les revers. En 1381, *Timur* désespéré de la perte de sa fille unique, restoit insensible aux défaites de ses généraux, et laissoit l'ennemi pénétrer dans l'empire. *Kotluk* lui reprocha sa foiblesse, son désespoir, et le força à assurer le repos de ses sujets par de nouvelles victoires.

KOTTER, (Christophe) corroyeur de Sprotaw en Silésie, fameux dans le parti Protestant par ses visions chimériques et absurdes. Ce fut vers l'an 1620 qu'il les mit au jour. En 1625 *Comenius* ayant fait connoissance avec ce fou, se rendit promulgateur de ses prophéties. Comme elles annonçoient de grands malheurs à la maison d'*Autriche*, et de grands avantages à ses ennemis, on le mit au pilori à Breslaw en 1627, et on le bannit ensuite des états de l'empereur. Cette petite correction ne le corrigea pas ; un fanatique peut-il changer? Il passa dans la Lusace, et y prophétisa jusqu'à sa mort, arrivée en 1647, à 62 ans. *Comenius* publia les délires de ce visionnaire, et ceux de *Drabitius* et de *Christine Poniatovia*, deux autres fanatiques comme lui, sous le titre impertinent de *Lux in tenebris*, à Amsterdam, 1665. L'édition de 1657 est beaucoup moins ample.

KOUC, (Pierre) *Voy*. KOECK.

KOULI-KAN, (Thamas) roi de Perse, appelé aussi *Schah-Nadir*, naquit à Calot, dans la province de Khorasan, une des plus orientales de la Perse, et sujette aux incursions des Tartares Usbecks. Le père de *Nadir*, chef d'une branche de la tribu des Afschards, étoit gouverneur de la forteresse que les Afschards avoient bâtie contre les Tartares. Depuis bien des années, ce gouvernement avoit été héréditaire dans cette famille. Cette dignité revenoit donc à *Nadir*, après la mort de son père, qui le laissa mineur. Son oncle s'empara du gouvernement, sous le prétexte spécieux d'en prendre soin jusqu'à la majorité de son neveu. *Nadir*, né avec une ame élevée et un esprit indépendant, ne voulut pas vivre sous un oncle si injuste; il s'expatria. Étant allé en pélerinage à Mnschade dans le Khorasan, le *Beglerbeg* le prit à son service pour sous-maître des cérémonies. Le gouverneur fut si satisfait de sa conduite, qu'il lui donna une compagnie de cavalerie. Sa bravoure et son habileté l'élevèrent en peu d'années à un grade supérieur; il fut fait Min-Baschi, ou commandant de mille chevaux. Il demeura dans ce poste jusqu'à l'âge de 32 ans, se faisant aimer de tous ceux avec qui il se familiarisoit, et cachant avec soin l'ambition, sa passion dominante. Il ne put s'empêcher de la laisser transpirer en 1720. Les Tartares Usbecks firent une irruption dans le Khorasan, avec un corps de dix mille hommes. Le *Beglerbeg* n'avoit sur pied qu'environ quatre mille chevaux et deux mille fantassins. Dans un conseil de guerre, où tous les officiers faisoient sentir au gouverneur qu'il y auroit de l'imprudence de se risquer avec des forces si inégales, *Nadir* s'offrit pour cette expédition, en répondant du succès. Le gouverneur, charmé de cette proposition, le fit général des troupes. *Nadir* part, rencontre l'ennemi, le bat, et tue de sa main le général des Tartares. Cette victoire donna un grand lustre à la gloire de *Nadir*. Le gouverneur le reçut comme un homme distingué, et l'assura qu'il avoit écrit en cour pour lui obtenir la lieutenance générale du Khorasan. Mais le foible *Hussein* se laissa prévenir contre *Nadir*, par des officiers jaloux de ses succès ; et l'emploi fut donné à un autre, parent du gouverneur. *Nadir*, piqué, fit des reproches au *Be-*

glerbeg; et il poussa l'insolence si loin, que ce seigneur, quoique naturellement doux, se vit obligé de le casser, après lui avoir fait donner la bastonnade sous la plante des pieds, jusqu'à ce que les ongles des orteils lui fussent tombés. Cet affront obligea *Nadir* à prendre la fuite ; il se joignit à deux voleurs de grand chemin, enrôla des bandits, et se vit dans peu à la tête de 500 hommes bien montés. Avec ce corps, il ravagea tout le pays, et brûla les maisons de tous ceux qui refusoient de contribuer. Les Aghwans s'étoient rendus maîtres d'Ispahan, sous la conduite de *Maghmud* ou *Maghmoud*, qui venoit d'envahir la Perse. Les Turcs et les Moscovites s'étoient, d'un autre côté, jetés sur divers états de la Perse ; de sorte que *Schah-Thamas*, légitime successeur de *Hussein*, n'avoit plus que deux ou trois provinces. Un des généraux de son armée, dont il étoit mécontent, se retira secrétement auprès de *Nadir* avec 1500 hommes. L'oncle de *Nadir*, appréhendant alors qu'il ne vînt le dépouiller du gouvernement à main armée, lui écrivit qu'il obtiendroit, s'il vouloit, le pardon de tout ce qu'il avoit fait, et qu'il pourroit entrer au service du roi. Il accepta cette offre, et partit, sans différer, pour Calot, avec le général fugitif, et cent hommes d'élite. Il fut bien reçu ; mais la nuit suivante il fit investir la place par cinq cents hommes, et étant monté dans la chambre de son oncle, il le tua, en 1727. *Schah-Thamas*, ayant besoin de monde, fit dire à *Nadir* qu'il lui pardonneroit encore cette faute, s'il venoit le joindre, et qu'il le feroit Min-Baschi. *Nadir*, ravi de cette proposition, se rendit auprès du monarque, s'excusa, et promit beaucoup de fidélité. Après s'être signalé en diverses rencontres contre les Turcs, il fut fait lieutenant général. Il sut même si bien s'insinuer dans l'esprit du roi, et rendre suspect le général de ses troupes, que, ce dernier ayant eu la tête tranchée, *Nadir* fut fait général au commencement de l'an 1729. Alors il déploya toute l'étendue de ses talens. Le roi se reposa sur lui de toutes les affaires militaires. Dans le mois d'août de cette année, *Thamas* apprit qu'*Aschruff*, successeur de *Maghmud*, s'avançoit avec trente mille hommes vers le Khorasan ; *Nadir* marcha contre lui : la bataille se donna, et *Aschruff* y ayant perdu douze mille hommes, se retira à Ispahan avec environ le tiers de son armée. Ce fut alors que *Thamas* fit à son général le plus grand honneur qu'un roi de Perse puisse faire. Il lui ordonna de porter son nom, de sorte qu'il fut nommé *THAMAS-KULI* ou *KOULI*, *l'Esclave de Thamas*, en y ajoutant le mot *KAN*, qui signifie Seigneur. L'esclave voulut bientôt être le maître ; *Kouli-Kan* excita une révolte contre *Thamas*, le fit enfermer dans une prison obscure ; et ayant tiré du sérail un fils de ce prince qui étoit encore au berceau, il le plaça sur le trône. *Kouli-Kan* fut le premier qui lui prêta serment de fidélité, et tous les autres officiers suivirent son exemple. Quand on eut remis ce roi enfant dans le berceau, il fit trois ou quatre cris. *Kouli-Kan* joua alors une plaisante comédie. Il demanda aux assistans s'ils entendoient ce que vouloit le nouveau roi ? et quelques-uns d'entr'eux ne sachant

que répondre, il leur dit : *Je vais vous l'apprendre. J'ai reçu de Dieu le don d'entendre le langage des enfans. Le Prince nous redemande les provinces que les Turcs ont envahies... Oui, mon Prince*, ajouta-t-il, en touchant la tête de l'enfant, *nous irons bientôt tirer raison du Sultan* Mahmoud, *et, s'il plaît à Dieu, nous vous ferons manger des raisins de Scutari, et peut-être de Constantinople...* KOULI-KAN, déclaré régent pendant la minorité du jeune prince, alla faire la guerre aux ennemis de l'empire. Il gagna plusieurs batailles, dont la plus mémorable fut celle d'Erivan, livrée le 28 mai 1735. Les Turcs perdirent, dans cette journée, plus de 50,000 hommes, et le général qui les commandoit. La conquête de plusieurs provinces fut le fruit de tant de succès. La couronne de Perse fut alors déférée au vainqueur par tous les grands de l'empire. Il partit au mois de décembre, avec une armée de plus de 80,000 hommes, ayant laissé son fils, *Beza-Kuli-Mirla*, pour commander dans Ispahan, pendant son absence, et il prit Candahar après un siége de 18 mois. Quelques ministres de *Mahommed-Schah*, empereur du Mogol ou de l'Indostan, écrivirent à *Kouli-Kan*, pour l'inviter à s'emparer d'un empire, dont le monarque indolent et voluptueux n'étoit pas digne. Dès que le roi de Perse eut pris ses suretés, il ne se refusa pas à cette conquête, si conforme à son inclination. Après avoir pris les villes de Ghorbundet et de Choznaw, il tira droit à Cabul, capitale de la province du même nom, et frontière de l'Indostan; *Kouli-Kan* la prit, et il y trouva d'immenses richesses. Il écrivit au grand-Mogol : « que tout ce qu'il venoit de faire, étoit pour le soutien de la religion de l'empereur. » *Mahommed* ne répondit à cette lettre qu'en levant des troupes. *Kouli-Kan* envoya un second ambassadeur pour demander environ 100 millions de notre monnoie, avec quatre provinces. L'empereur trop nonchalant, et trahi par ses ministres, ne fit aucune diligence. Pendant ces tergiversations, le Persan se rendoit devant Pishor, dont il s'empara, après avoir défait un corps de 7000 hommes campés devant cette place, au mois de novembre 1738. Le 19 janvier suivant, il se vit maître de Lahor. Enfin, l'armée du grand-Mogol s'ébranla, et le monarque partit de Delhi le 18 janvier. *Kouli-Kan* alla au devant de lui. Son armée étoit d'environ 16,000 hommes à cheval. Il alla camper à une petite distance de l'armée ennemie. Le combat se donna, et le Persan remporta une victoire complète, quoiqu'il n'eût fait agir qu'une partie de ses troupes. La consternation et la terreur se répandirent dans le camp de l'empereur. On tint un conseil, et on fit faire des propositions d'accommodement à *Kouli-Kan*, qui exigea qu'avant toutes choses, le grand-Mogol vînt s'entretenir avec lui dans son camp. L'empereur fit ce qu'on demandoit de lui; et après que le roi de Perse l'eut fait asseoir à côté de lui dans le même siége, il lui parla en maître et le traita en sujet. Il ordonna ensuite à un détachement de cavalerie de s'emparer de toute l'artillerie du grand-Mogol, et d'enlever tous les trésors, les joyaux, et toutes les armes et les munitions de l'empereur et des émirs. Les deux monarques se rendirent ensuite

à Delhi, capitale de l'empire, et ils y arrivèrent avec leurs troupes, le 7 mars 1739. Le vainqueur enferma le vaincu dans une prison honorable, et se fit proclamer empereur des Indes. Tout se passa d'abord avec beaucoup de tranquillité; mais une taxe que l'on mit sur le blé, causa un grand tumulte, et quelques-uns des gens du roi de Perse furent tués. Le lendemain, 11, le tumulte fut plus grand encore. *Kouli-Kan* monta à cheval, et envoya un gros détachement de ses troupes pour appaiser le tumulte, avec permission de faire main-basse sur les séditieux, après avoir employé la douceur et les menaces. Le roi de Perse s'étant rendu dans une mosquée, y fut attaqué à coups de pierres; on tira même sur lui. Ce prince, se livrant alors à toute sa fureur, ordonna un massacre général. Il le fit cesser enfin : mais ayant duré depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures après midi, il y eût un si grand carnage, que l'on compte qu'il y périt au moins 120,000 habitans. Pour se délivrer d'un hôte si formidable, il s'agissoit de lui payer les sommes qui lui avoient été promises: *Kouli-Kan* eut, pour sa part, des richesses immenses en bijoux, en diamans. Il emporta beaucoup plus de trésors de Delhi, que les Espagnols n'en prirent à la conquête du Mexique. Ces trésors amassés par un brigandage de plusieurs siècles, furent enlevés par un autre brigandage. Le palais seul de l'empereur renfermoit des trésors inestimables. La salle du trône étoit revêtue de lames d'or; des diamans en ornoient le plafond. Douze colonnes d'or massif, garnies de perles et de pierres précieuses, formoient trois côtés du trône, dont le dais sur-tout étoit digne d'attention; il représentoit la figure d'un paon qui, étendant sa queue et ses ailes, couvroit le monarque de son ombre. Les diamans, les rubis, les émeraudes, toutes les pierreries dont ce prodige de l'art étoient composé, représentoient au naturel les couleurs de cet oiseau brillant. On fait monter le dommage que causa cette irruption des Perses, à 125 millions de livres sterlings. Un Dervis, touché des malheurs de sa patrie, osa présenter à *Kouli-Kan* la requête suivante: « *Si tu es Dieu, agis en Dieu; si tu es Prophète, conduis-nous dans la voie du salut; si tu es Roi, rends les peuples heureux, et ne les détruis pas....* Kouli-Kan répondit; *Je ne suis pas Dieu, pour agir en Dieu; ni Prophète, pour montrer le chemin du salut; ni Roi, pour rendre les peuples heureux. Je suis Celui que Dieu envoie contre les Nations sur lesquelles il veut faire tomber sa vengeance.* » Le monarque Persan, qui étoit en droit de tout exiger de *Mahommed*, finit par lui demander en mariage une princesse de son sang pour son fils, avec la cession de toutes les provinces situées au-delà de la rivière d'Ateck et de celle de l'Indus, du côté de la Perse. *Mahommed* consentit à ce démembrement, par un acte signé de sa main. *Kouli-Kan* se contenta de la cession de ces belles provinces qui étoient contiguës à son royaume de Perse, et les préféra sagement à des conquêtes plus vastes, qu'il eût conservées difficilement. Il laissa le nom d'empereur à *Mahommed*; mais il donna le gouvernement à un vice-roi. Comblé de gloire et de richesses, il ne songea plus qu'à retourner en Perse. Il y arriva

après une marche pénible, qui fut traversée par plusieurs obstacles que sa valeur et sa fortune surmontèrent. Ses autres exploits sont peu connus. Il fut massacré le 8 juin 1747, par *Saleh-Beg*, colonel de la garde Aghuane, et *Mahommed*, gouverneur de Tawus, de concert avec *Ali Kouli-Kan*, neveu de *Thamas*, qui se fit proclamer roi de Perse. Le premier pénétra la nuit dans la tente où *Thamas* étoit couché avec la fille du grand-Mogol, qu'il avoit épousée, après avoir détrôné le père. « Les assassins, dit un historien Persan, firent une balle de paume de cette tête que l'univers, peu de temps auparavant, n'étoit pas capable de contenir. » Ses trois fils et seize autres princes du sang royal, furent égorgés le même jour. Ainsi mourut ce prince, aussi brave qu'*Alexandre*, aussi ambitieux, mais bien moins généreux et bien moins humain. (*Voy.* BOUGAINVILLE) Ses conquêtes ne furent marquées que par des ravages. Point de villes réparées ou bâties : point de grands établissemens. Il ne fut enfin qu'un illustre scélérat. Il aimoit à l'excès les femmes, sans négliger les affaires. Pendant la guerre, il vivoit comme un simple soldat; dans la paix il n'étoit pas moins frugal. Sa taille étoit de six pieds, sa constitution fort robuste; et sa voix extrêmement forte. Quant à sa religion, il n'en eut aucune. Son premier acte d'autorité, en montant sur le trône, fut de s'emparer de la plus grande partie des biens des ministres de la religion. Il demanda peu de temps après, une traduction en langue persane, de la Bible et de l'Alcoran. Les missionnaires Européens, les Rabbins et les Mollas, travaillèrent à ces ouvrages. Lorsqu'ils furent achevés, les traducteurs lui en firent la lecture d'une partie. Il plaisanta sur les mystères de la religion Chrétienne, se moqua de celle des Juifs, tourna *Mahomet* et *Ali* en ridicule. Ensuite, il fit enfermer les traductions des livres sacrés des Chrétiens et des Musulmans dans une cassette, disant qu'il donneroit bientôt aux hommes une religion beaucoup meilleure. Mais les affaires de Perse ne permirent pas heureusement à ce despote d'exécuter un projet qui auroit été une source de cruautés et d'erreurs nouvelles. Ce prophète guerrier, ennemi de la contradiction, auroit sans doute fait recevoir ses rêveries à coups de sabre. Un des chefs des ministres de la religion de Perse, lui ayant voulu représenter qu'il n'appartenoit pas au prince d'innover en matière de dogme, *Kouli-Kan* ne lui répondit qu'en le faisant étrangler. La crainte qu'il inspiroit étoit telle, qu'à son retour des Indes, au milieu même de la marche, il osa commander à ses soldats de remettre dans son trésor tout ce qu'ils avoient pillé dans cette expédition; et ses soldats obéirent. Il se contenta de faire distribuer à chacun d'eux, cinq cents roupies, et une somme un peu plus forte aux officiers, qui reçurent sans se plaindre cette foible récompense de leurs travaux et de leurs fatigues. *Voy.* l'extrait historique qui est à la fin de *Nadir*, tragédie par M. *Dubuisson*, représentée en 1780. On a une *Histoire de Thamas Kouli-Kan*, traduite d'un manuscrit Persan, par *Williams-Jones*, membre du collége d'Oxford, 1770.

KRACHENINNIKOW, (Étienne) né en 1713, fut du

nombre des jeunes élèves attachés aux professeurs de l'académie de St-Pétersbourg. Cette compagnie ayant envoyé quelques-uns de ses membres au Kamtschatka, par ordre de l'impératrice, en 1733, pour donner une relation de ce pays, le jeune *Krachenin-nikow* suivit le professeur d'histoire naturelle. Il en revint en 1743, avec un grand nombre d'observations. L'académie le nomma adjoint en 1745, et professeur de botanique et d'histoire naturelle en 1753. Il mourut en 1755 : il avoit été chargé par sa compagnie de dresser la *Relation* des découvertes des académiciens, et de la combiner avec celle de *Steller*, qui étoit mort en 1745. C'est cet ouvrage écrit avec beaucoup de sincérité et d'exactitude, dont la traduction forme le 2e volume du *Voyage de Sibérie*, de l'abbé *Chappe d'Auteroche*, à Paris, 1768, 2 tomes en 3 volumes in-4°, avec figures, magnifiquement exécuté. Il avoit été publié à part en 1764. Il est divisé en quatre parties. La première comprend la description géographique des lieux ; la seconde, l'histoire naturelle ; la troisième traite des mœurs, des usages et des habitans ; la quatrième, de la découverte et de la conquête du Kamtschatka par les Russes, et des établissemens qu'ils y ont formés.

KRANS. *Voyez* CRUSIUS.

KRANTZ, *Voyez* FISCHET.

KRANTZ *ou* CRANTS, (Albert) doyen de l'église de Hambourg, sa patrie, fut employé dans diverses négociations, et s'en acquitta avec autant d'intelligence que de zèle. Il étoit l'arbitre des différends, la ressource des pauvres, et l'exemple de son chapitre. Cet homme estimable, parvenu à la vieillesse, mourut le 7 décembre 1517, laissant plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : I. *Chronica regnorum Aquiloniorum Daniæ, Sueciæ, Norwegiæ;* Argentorati, 1546, in-folio, réimprimée à Francfort dans le même format, par les soins de Jean *Wolff*. II. *Saxonia*, sive *De Saxonicæ gentis vetustâ origine ;* à Francfort, in-fol., en 1575, 1580, 1581. III. *Wandalia*, sive *Historia de Vandalorum origine ;* Cologne, 1600, in-fol., réimprimée avec plus de soin, en 1619, à Francfort, in-fol., par *Wechel*. IV. *Metropolis*, sive *Historia Ecclesiastica de Saxoniâ*, 1575, 1590 et 1627, à Francfort, in-fol. Elle ne regarde que l'histoire de Westphalie et de Jutland. Tous les ouvrages de cet auteur offrent beaucoup de recherches ; mais il se perd dans les origines des peuples, ainsi que ceux qui avant lui s'étoient mêlés de débrouiller ce chaos. *Krantz*, plus savant que critique, a beaucoup de penchant pour les fables, et pour les fables les moins vraisemblables. Il est d'ailleurs accusé de plagiat. On dit dans son Epitaphe qu'*il étoit très-éloquent ;* cela ne paroît guères par ses livres. *Voyez*-en la liste détaillée dans le 38e vol. des *Mémoires* du P. *Niceron*.

KRAUSE, (Chrétien-Gottfried) compositeur allemand, né à Sorau, en 1719, mort à Berlin en 1771, a publié un ouvrage estimable sur la poésie musicale, plus profond, mais écrit d'une manière moins séduisante que les traités d'*Algarotti* sur le même sujet.

KRAUSEN, (Ulric) habile graveur Allemand, dont nous avons l'ancien et le nouveau *Testament* très-élégamment exécutés en taille-douce. La délicatesse des figures fait rechercher le recueil qu'on en fit à Augsbourg, en 2 vol. in-fol., 1705. Les *Epîtres et Evangiles* sont gravées séparément, un vol. in-fol., 1706. L'explication étant en allemand, cet ouvrage ne peut être recherché d'un François qu'à cause de la beauté des gravures.

KRETZCHMER, (Pierre) né dans le Brandebourg, vers 1700, conseiller des domaines du roi de Prusse, mort en 1764, à 65 ans, se distingua par sa patience laborieuse et sa sagacité en fait d'économie et d'agriculture. Il fit un grand nombre d'expériences sur ces matières; une des plus curieuses, est celle qu'il développa dans un *Mémoire*, au sujet de la multiplication extraordinaire d'un grain d'orge. Ce fut en marcottant les tiges d'une touffe d'herbe produite par ce grain semé au printemps, et transplantées ailleurs, qu'elles produisirent d'autres touffes; et ainsi de suite, par le même procédé, *ce grain d'orge produisit jusqu'à* 15000 *épis*. Cette culture demande trop de bras pour être d'une utilité générale. Ce même auteur avoit tenté d'introduire en Prusse le labourage à deux charrues; il le proposa dans un autre *Mémoire*. L'idée n'étoit pas neuve; *Olivier de Sérès* en parle dans son *Théatre d'Agriculture*; mais cette idée est une de celles qui sont plus avantageuses dans la théorie que dans la pratique.

KREUZ, (Fréderic-Charles-Casimir, baron de) poëte Allemand, qui peut être surnommé l'*Young* de son pays, mourut en 1770, âgé de 45 ans. De grandes beautés, nulle méthode, des images sublimes et beaucoup d'obscurité, sont les principaux caractères de son poëme *des Tombeaux*, le plus étendu, comme le meilleur de ses ouvrages, imprimé à Francfort sur le Mein, en 1769.

KRODO *ou* CRODUS, (Mythol.) divinité des anciens Saxons, étoit représenté sous la forme d'un vieillard, portant une roue et un panier plein de fruits, ayant la tête nue et les pieds appuyés sur une perche. *Heineccius* croit que ce Dieu est l'emblême du soleil.

I. KROMAYER, (Jean) né en 1576, à Dolhen en Misnie, fut ministre à Eisleben, prédicateur de la duchesse douairière de Saxe, et enfin surintendant à Weimar, où il mourut en 1643, à 67 ans. On a de lui: I. *Harmonia Evangelistarum*. II. *Historiæ Ecclesiasticæ compendium*. III. Une *Paraphrase* estimée sur *Jérémie* et sur les *Lamentations*: elle se trouve dans la *Bible* de *Weimar*.

II. KROMAYER, (Jérôme) neveu du précédent, né à Zeitz en 1610, mort en 1670, à 60 ans, Leipzig, où il étoit professeur en histoire, en éloquence et en théologie, eut une plume laborieuse et féconde. Entre ses nombreux ouvrages, nous citerons seulement: I. *Theologia Positivo-Polemica*. II. *Historia Ecclesiastica*. III. *Polymathia Theologica*, etc.

KROUST, (Jean-Marie) Jésuite, fut professeur de théologie plusieurs années à Strasbourg, puis confesseur de Mes-

dames de France, et travailla quelque temps aux *Journaux de Trévoux*. On a de lui, un ouvrage en latin, en quatre vol. in-8°, intitulé *Institutio Clericorum*, Augsbourg, 1767. Ce sont des méditations pour tous les jours de l'année, très-propres à former les prêtres à la sainteté de leur état, et au ministère de la chaire. Il a encore donné un vol. in-8° contenant une *Retraite* de huit jours, à l'usage des ecclésiastiques; réimprimée à Fribourg en Brisgaw, 1765. On trouve dans ces livres le langage onctueux de l'Écriture et des Pères. Il ne faut pas juger de ce Jésuite par ce qu'en dit *Voltaire* qui avoit eu à se plaindre de lui, ou plutôt, qui étoit mécontent du zèle qu'il montra contre ses opinions erronées.

KRUGER, (Jean-Chrétien) né à Berlin de parens pauvres, mort à Hambourg, en 1750, âgé de 28 ans, s'est distingué sur la scène comme acteur et comme poëte. Il est à présumer qu'il auroit contribué à illustrer le théâtre Allemand, si les travaux qu'exigeoient de lui sa qualité d'acteur et son état de médiocrité, ne l'eussent obligé à entreprendre des traductions, et si la mort ne l'eût surpris à la fleur de son âge, ainsi que *Schlegel* et *Croneck*, autres auteurs dramatiques du même pays. Outre la *Traduction* allemande du *Théâtre de Marivaux*, on lui doit un recueil de *Poésies*, imprimé à Leipzig en 1763. Les ouvrages qu'il contient, sont des Poésies diverses, des Prologues, et surtout des Comédies, dont les principales sont : l'*Epoux aveugle*, les *Candidats*, et le *Duc Michel*.

KUHLMAN, (Quirinus) naquit à Breslaw en Silésie avec un esprit sage et pénétrant. Une maladie dérangea ses organes à l'âge de 18 ans, et il fut un des plus grands visionnaires de son siècle. Il se crut inspiré de Dieu; il s'imagina être dans un globe de lumière qui ne le quittoit jamais; il ne voulut recevoir aucune leçon, parce que, disoit-il, *le Saint-Esprit étoit son maître*. Cet infortuné, qu'il auroit fallu enfermer, fut brûlé l'an 1689, en Moscovie pour quelques prédictions séditieuses. Il avoit parcouru auparavant l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Orient; et malgré la facilité de l'esprit humain à adopter toutes les extravagances, il ne fit pas beaucoup de prosélytes. On a de ce visionnaire quelques écrits pleins des rêveries les plus absurdes. Il en préparoit un, qu'il devoit intituler : *La Clef de l'Eternité et du Temps;* c'étoit la suite d'un ouvrage qu'il avoit publié en 1674 à Leyde, sous le titre de *Prodromus Quinquennii mirabilis*.

KUHNIUS, (Joachim) professeur de grec et d'hébreu dans l'université de Strasbourg, né à Gripswald, mort en 1697 à 50 ans, laissa des notes sur *Pollux*, *Pausanias*, *Elien*, *Diogène-Laërce*, et d'autres écrits, dans lesquels on remarque un grand fonds d'érudition. Le plus connu est intitulé : *Quæstiones Philosophicæ ex sacris Veteris et Novi Testamenti aliisque Scriptoribus*, trois vol. in-4°, Strasbourg, 1698.

KULCZINSKI, (Ignace) abbé de Grodno, né à Wlodimirs en Pologne l'an 1707, entra de bonne heure dans l'ordre de *Saint-Basile*, et fut envoyé à Rome en

qualité de procureur général de cet ordre. Il mourut dans son abbaye de Grodno en 1747, à 40 ans, après s'être acquis une grande réputation par son *Specimen Ecclesiæ Ruthenicæ*. On a encore de lui, en manuscrit: *Opus de vitis Sanctorum ordinis Divi Basilii magni*, deux vol. in-folio.

KULPISIUS, (Jean-George) professeur en droit à Gieslen, puis à Strasbourg, assista au Congrès de Riswick, en qualité d'envoyé du duc de Wittemberg, et mourut en 1698. Le plus estimé de ses ouvrages, est un *Commentaire*, in-4° sur *Grotius*, sous le titre de *Collegium Grotianum* : il est savant.

KUNADUS, (André) théologien Luthérien, né à Dobelen en Misnie l'an 1602, fut professeur de théologie à Wittemberg, et ministre général à Grimma. Il mourut en 1662, à 60 ans. On a de lui : I. Une *Explication* de l'Epître aux Galates. II. Un *Abrégé des lieux communs* de théologie. III. Des *Dissertations sur la tentation au Désert*; — Sur *la Confession de St.-Pierre*; — Sur *ceux qui ressuscitèrent au temps de la Passion*, in-4°, etc.

KUNCKEL, (Jean) né dans le duché de Sleswick en 1630, fut chimiste de l'électeur de Saxe, de celui de Brandebourg, et de *Charles XI*, roi de Suède. Ce monarque récompensa son mérite, par des lettres de noblesse, et par le titre de conseiller métallique. *Kunckel* mourut en 1702, à 68 ans, après avoir fait plusieurs découvertes, entr'autres celle du *Phosphore d'urine*. On lui doit encore plusieurs nouvelles opérations sur l'art de la verrerie ; une manière de mouler des figures en bois ; une petite curiosité chimique, qui consiste à marbrer un globe de verre de différentes couleurs ; et un procédé ingénieux pour faire une plante de métal. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés en allemand et en latin, on distingue ses *Observationes Chymicæ*, Londres, 1678, in-12; et son *Art de la Verrerie*, traduit en françois par M. le baron d'*Olbach*, et imprimé à Paris en 1752, in-4.° Les chimistes qui l'avoient précédé, avoient cultivé la chimie pour augmenter les lumières de la médecine : *Kunckel* et fit usage pour perfectonner les arts. C'étoit un artiste qui avoit peu de théorie, mais qui portoit dans la pratique une sagacité et une intelligence qui lui tenoient lieu de savoir. Il s'attacha surtout à suivre le travail de *Néri* sur la vitrification ; et ses découvertes donnèrent beaucoup d'étendue à cette partie importante de la chimie. Une de ses expériences paroît démontrer contre le célèbre *Buffon*, que l'or n'est pas vitrifiable ; *Kunckel* en a tenu dans un feu de verrerie pendant plus d'un mois, sans qu'il ait diminué d'un grain, ni reçu la moindre altération. Au reste, ses ouvrages brillent plus par le détail de ses expériences, que par le style. Il écrit comme un artiste grossier, sans art et sans méthode.

KUNRATH, (Henri) chimiste de la secte de *Paracelse*, fit beaucoup parler de lui au commencement du XVIIe siècle, et fut, dit-on, professeur en médecine à Leipzig. *Mollerus* prétend que *Kunrath* étoit un adepte qui possédoit la *pierre philosophale*. Il nous apprend lui-même,

qu'il avoit obtenu de Dieu le don de discerner le bien et le mal dans la chimie. » Il mourut à Dresde en 1607. On a de lui, plusieurs ouvrages d'une obscurité impénétrable, qui ne servent qu'à montrer le fanatisme ou la charlatanerie de leur auteur ; et que s'il avoit obtenu de Dieu le don du discernement, il n'avoit pas reçu celui de la raison et du bon sens. Les curieux recherchent son *Amphitheatrum Sapientiæ æternæ, Christiano-cabalisticum, Divino-magicum ;* Hanoviæ, 1609, in-folio. On y mit un nouveau titre en 1653. Ce livre fut censuré par la faculté de théologie de Paris.

KUS, *ou* CHUS, surnommé *Dent d'Éléphant* par les Orientaux, parce qu'il régna en Éthiopie, pays d'où l'on tire l'ivoire, étendit ses conquêtes dans le Zanguebar et la Cafrerie. On le croit fils de *Chanaan* et petit-fils de *Noé.*

KUSTER, (Ludolphe) né à Blomberg dans le comté de Lippe en 1670, du premier magistrat de cette ville, se distingua de bonne heure par l'étendue de sa mémoire. Après avoir achevé l'éducation des enfans du comte de *Schwerin,* premier ministre du roi de Prusse, il voyagea en Angleterre et en France. De retour à Berlin, le monarque Prussien le fit son bibliothécaire ; mais le séjour de cette ville lui étant désagréable, il se retira en Hollande. Réduit à une extrême misère, il se rendit à Paris, où l'abbé *Bignon,* son ancien ami, l'invitoit de venir. Les sollicitations de son protecteur, jointes aux réflexions qu'il avoit faites sur la nécessité de reconnoître une Église dont l'autorité infaillible mît fin aux controverses, l'engagèrent à se faire Catholique. La cérémonie de son abjuration se fit le 25 juillet 1713. *Kuster* jouit alors de la faveur et des distinctions que pouvoit espérer un savant et un nouveau converti. L'abbé *Bignon* le présenta à *Louis XIV,* qui le gratifia d'une pension de 2000 livres. L'académie des belles-lettres lui ouvrit ses portes, en qualité d'associé surnuméraire ; distinction qu'elle n'avoit faite à personne avant lui. Ce savant mourut peu de temps après, le 12 octobre 1716, à 46 ans. On ne peut nier que *Kuster* ne fût un abyme d'érudition ; mais son mérite se bornoit là. Il étoit de ces érudits enthousiastes pour le genre qu'ils ont embrassé, et qui traitent toutes les autres sciences de vaines ou de frivoles. Un livre de philosophie le faisoit fuir ; et il croyoit bonnement qu'un homme qui compiloit, étoit fort au-dessus d'un homme qui pensoit. Ayant trouvé un *Traité* philosophique dans la boutique d'un libraire, il le rejeta en disant : « Ce n'est qu'un livre de raisonnement : *Non sic itur ad astra.* » Il étoit d'ailleurs d'un naturel doux et paisible ; mais comme il n'avoit pas lu dans le grand livre du monde, ses manières étoient un peu rebutantes. Ses ouvrages les plus estimés sont : I. une *Édition* de *Suidas,* à Cambridge, en grec et en latin, en 1705, formant trois vol. in-fol. Cet ouvrage demandoit une prodigieuse lecture : l'auteur n'épargna rien pour le rendre parfait en son genre. C'est aussi la meilleure édition que nous ayons du Lexicographe Grec. L'université de Cambridge récompensa l'éditeur, en le mettant au nombre

de ses membres. La littérature grecque étoit ce que *Kuster* possédoit le mieux. Il regardoit *l'Histoire* et la *Chronologie* des mots grecs, (c'étoient ses expressions ordinaires), comme tout ce qu'il y avoit de plus solide pour un savant. II. *Bibliotheca novorum Librorum*, cinq vol. in-8° : Journal assez médiocre, du moins aux yeux de nos littérateurs François. Il commença en avril 1697, et finit avec l'année 1699. L'auteur s'ét it associé, pour ce travail, *Henri Sike*. III. *Historia critica Homeri*, 1696, in-8°, curieuse. Il se cacha, dans ce livre et dans le précédent, sous le nom de *Neocorous*, qui signifie en grec, Sacristain. *Kuster* a la même signification en allemand. IV. *Jamblicus, de vità Pithagoræ*, à Amsterdam, en 1707, in-4.° V. *Novum Testamentum*, en grec, 1710, Amsterdam, in-fol. avec les variantes de *Mill*, augmentées et rangées dans un ordre méthodique. VI. Une belle édition d'*Aristophane* en grec et en latin, imprimé d'abord à Oxford en 1708, et ensuite à Amsterdam en 1710, in-fol. *Voyez* I. ARISTOPHANE.

KUTCHU, (Mythol.) principal Dieu des habitans du Kamtschatka qui lui reprochent sans cesse d'avoir fait les montagnes trop escarpées et les torrens trop rapides, de faire tomber trop de pluie et d'exciter les tempêtes : dans tous les accidens qui leur arrivent, ils ne manquent pas de le maudire et de blasphémer contre sa puissance. Cependant, comme ils le croient méchant, il faut bien se le rendre favorable ; ils élèvent donc dans une grande plaine une colonne qu'ils enveloppent de haillons ; toutes les fois qu'ils passent devant cette colonne, ils y jettent un morceau de poisson ou quelqu'autre aliment, et ont soin de ne point cueillir de fruits et de ne tuer aucun animal dans le voisinage : ils croient par ces petites attentions, prolonger leur vie. Au reste, ils n'offrent jamais à leur divinité que ce qui ne leur est bon à rien, les nageoires, par exemple, et la queue des poissons, ou quelqu'autre chose qui ne pourroit servir à leur nourriture.

KYRLE, (Jean) homme bienfaisant d'Angleterre, dont le nom mérite de passer à la postérité. Il étoit né à Ross, petit bourg de la province d'Héreford, et il mourut en 1724, à 90 ans. Avec un revenu de 500 guinées seulement il fit plus que beaucoup de princes : il défricha des terres, pratiqua des chemins favorables au commerce, bâtit un Temple, nourrit les pauvres de son canton, entretint une maison de charité, dota des filles, mit des orphelins en apprentissage, soulagea et guérit des malades, et appaisa les différends de ses voisins. C'est le célèbre *Pope* qui a fait connoître ses vertus dans son *Epître* morale *sur l'emploi des richesses*.

Fin du Tome sixième.

